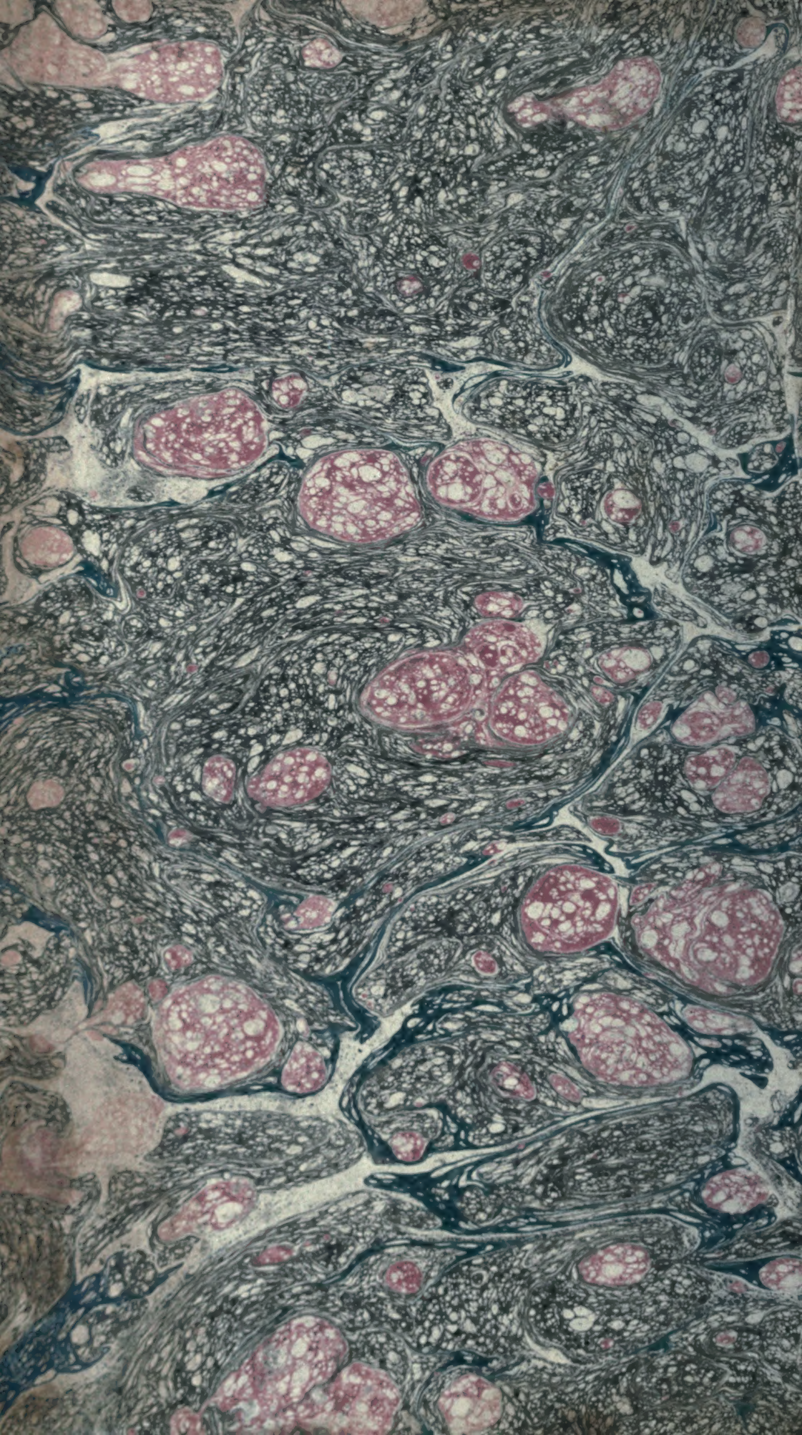
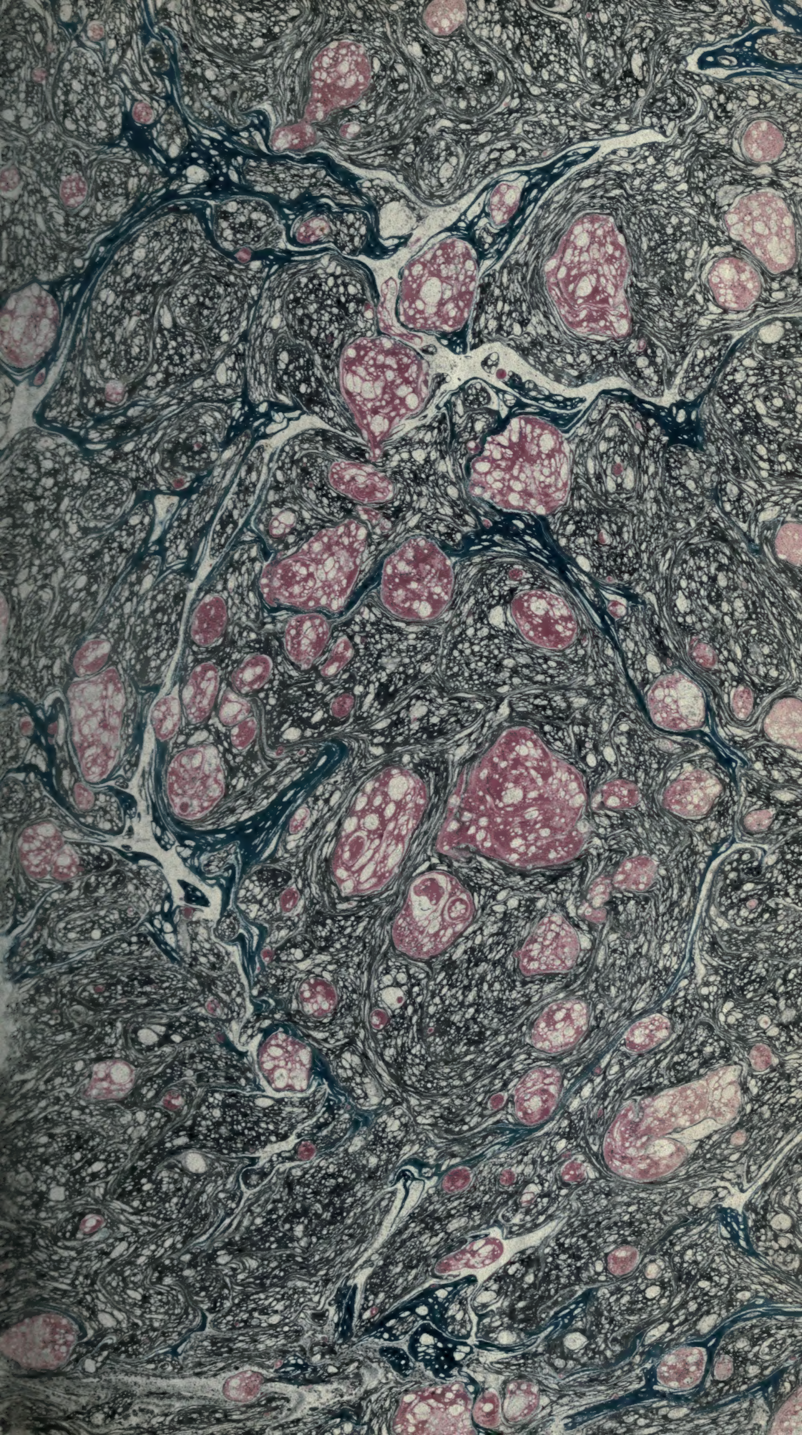
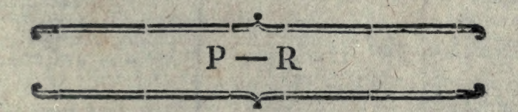






DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.



P — R

DICTIONNAIRE HISTORIQUE, OU HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

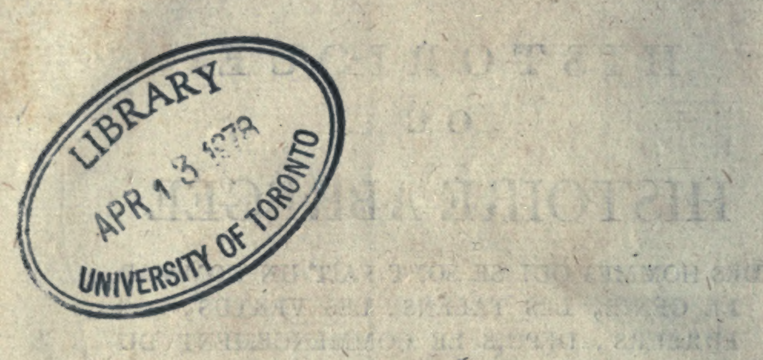
Convenientia cuique. HOR. A. p.

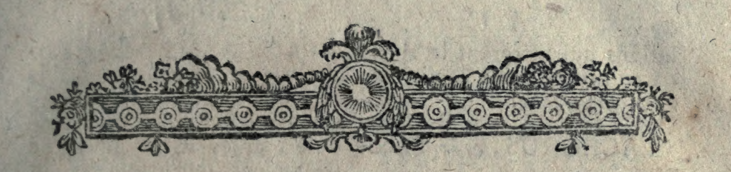
TOME SEPTIEME.

A LIEGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE, RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.


LIBRARY
APR 13 1978
UNIVERSITY OF TORONTO



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

P

PAAS, *voyez* PAS (Crispin de).

PAATS, *voyez* PAETS.

PAAW, (Pierre) né à Amsterdam en 1564, exerça la médecine avec succès. Sa réputation le fit nommer à une chaire de médecine à Leyde en 1589, & après s'être distingué dans l'exercice de son art, il mourut en 1617. Ses ouvrages roulent sur l'anatomie & la botanique. Les Traités qu'il a donnés, plus exacts que ce qui avoit paru jusqu'alors, ont été éclipsés par ceux qui sont venus après. On les estime pourtant encore. Les principaux sont : I. Un *Commentaire* sur *Vésal*, en latin, Leyde, 1616, in-4°. II. Un *Traité de la Peste*, en latin, Leyde, 1636, in-12. III. *Hortus Lugduno-Batavus*, 1629, in-8°. IV. *Anatomicæ Observationes*, Copenhague, 1657, in-8°.

PACÆUS, *voyez* PACZ & PASSÆUS.

PACATIEN, (*Titus-Julius Marinus Pacatianus*) se souleva dans le midi des Gaules, sur la fin du regne de l'empereur Philippe ; mais il fut défait & mis à mort l'an 249, par les troupes qui avoient élevé Dece à l'empire. Cet usurpateur n'est connu que par les médailles latines qu'on trouve de lui.

PACATUS, *voy.* LATINUS.

PACAUD, (Pierre) prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, mort en 1760, s'acquit de la réputation en prêchant. On a de lui des *Discours de Piété*, en 3 vol. in-12, 1745 ; ils souffrirent d'abord quelques contradictions. Le gouvernement n'en permit le débit, qu'après y avoir fait mettre trente-cinq cartons.

PACHECO, (Jean de) marquis de Villena, grand-maître de l'ordre de S. Jacques, fut ministre du roi Henri IV de Castille, & eut part aux révo-

lutions qui agiterent le regne de ce prince foible & vicieux. *Voyez son article.*

PACHOME, *voy.* PACÔME.

PACHORUS, *voyez* PACORUS.

PACHYMERE, (George) naquit à Nicée en 1241, & se distingua de bonne heure par ses talens. Michel Paléologue l'emmena avec lui à Constantinople, lorsqu'il reprit cette ville sur les François. Il parvint aux premieres dignités de l'Eglise & de l'état, & mourut vers 1310. Nous avons de lui une *Histoire d'Orient*, qui commence à l'an 1258 & finit à l'an 1308. Cet ouvrage est estimable. L'historien a été non-seulement témoin des affaires dont il parle, mais il y a eu très-grande part. Son style est à la vérité obscur, pesant & chargé de digressions ; mais il est plus sincere que les autres historiens Grecs. Son ouvrage est une suite de l'Histoire d'Orient par Acropolite. Le P. Poussines, Jésuite, le donna au public en 1666 & 1669 à Rome, in-fol., avec une Traduction latine & de savantes notes. Le président Cousin l'a aussi traduit en françois. Quelques-uns le font auteur d'une *Paraphrase* des ouvrages faussement attribués à S. Denys l'Aréopagite. Le P. Cordier l'a insérée avec les Scholies de S. Maxime, dans l'Edition qu'il a donnée de S. Denys. On trouve dans le recueil d'Allatius, Rome, 1651 & 1659, 2 vol. in-4°, un *Traité sur la Procession du St-Esprit* de Pachymere, qui, quoique schismatique, dit que le St-Esprit procede du Pere & du Fils.

PACIEN, (S.) évêque de Barcelone, florissoit sous le regne de Valens. Il mourut vers l'an 390, sous celui de Théodose, après avoir gouverné saintement son troupeau, & s'être distingué par ses vertus, son savoir & son éloquence. Il nous reste de lui : I. Trois *Lettres* au donatiste Sympronien, dans la 1re. desquelles on trouve ces paroles si connues : *CHRÉTIEN est mon nom, & CATHOLIQUE mon surnom.* II. Une *Exhortation à la Pénitence.* III. Un *Discours sur le Baptême.* Son latin est pur & élégant, ses raisonnemens justes, ses pensées nobles. L'auteur sait à la fois inspirer la vertu & détourner du vice. Ses Ouvrages ont été mis au jour par Jean du Tillet, à Paris, en 1538, in-4°. On les trouve aussi dans la Bibliotheque des Peres & dans le second tome des Conciles d'Espagne par le cardinal d'Aguirre, Rome, 1694. S. Pacien avant de s'attacher au service de l'Eglise, avoit été marié & avoit eu un fils nommé *Dexter* (*voyez ce mot*).

PACIFICUS MAXIMUS, né à Ascoli, d'une famille noble, l'an 1400, vécut un siecle. Ses Poésies latines ont été imprimées sous le titre d'*Hecatelegium*, *sive Elegiæ*, &c, Florence, 1489, in-4°, édition très-rare, réimprimée à Bologne, 1523, in-8° ; & avec ses autres ouvrages, Parme, 1691, in-4°. On a retranché les vers licencieux dans cette derniere édition. La maladie vénérienne est si bien décrite dans ses poésies, qu'on ne peut révoquer en doute que

ce poison n'ait infecté l'Europe avant le voyage de Christophe Colomb en Amérique, en 1493, puisque notre auteur en fait mention dans un ouvrage imprimé en 1489 (*voyez* ASTRUC). Pacificus a beaucoup écrit contre Politien, & a donné une édition du poëme de Lucrece.

PACIUS, (Jules) chevalier de S. Marc, né à Vicence en 1550, composa un *Traité d'Arithmétique* dès l'âge de 13 ans. Son humeur inquiete, & plus encore son attachement aux erreurs de Luther, l'ayant brouillé avec son évêque, il quitta sa patrie, enseigna la philosophie à Heidelberg, & le droit dans une multitude de villes que sa légéreté naturelle lui faisoit quitter les unes pour les autres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit. Les principaux sont : I. *De Contractibus*, in-fol. II. *Epitome Juris*, in-fol. III. *De Jure Maris Adriatici*, Francfort, 1669, in-8°. IV. *In Decretales*, *lib. v*, in-8°. Pacius mourut dans ses erreurs à Valence en 1635, à 85 ans; Peiresc, qui avoit été son disciple, tenta en vain de le ramener à la Religion Catholique.

PACOME, (S.) né dans la haute Thébaïde, de parens idolâtres, porta les armes dès l'âge de 20 ans. Les vertus des Chrétiens le toucherent, & dès que la guerre fut finie, il reçut le baptême. Il y avoit alors dans la Thébaïde un saint solitaire, nommé *Palémon*, il se mit sous sa dicipline. Le disciple fit des progrès si rapides dans la vertu sous cet excellent maître, qu'il devint lui-même chef du monastere de Tabene sur le bord du Nil. Ses austérités & ses lumieres se répandirent au loin; les solitaires accoururent en grand nombre. La haute Thébaïde fut bientôt peuplée de monasteres, qui reconnurent ce saint homme pour leur fondateur. Ses disciples étoient dispersés dans différentes maisons composées de 30 à 40 moines. Il falloit autant de maisons pour former un monastere, de façon que chaque monastere comprenoit depuis 12 jusqu'à 1600 cénobites. Ils s'assembloient tous les dimanches dans l'oratoire commun de tous les monasteres. Chaque monastere avoit un abbé, chaque maison un supérieur, & chaque dixaine de moines un doyen. Tous ces différens membres reconnoissoient un même chef, & s'assembloient avec lui pour célébrer la fête de Pâque, quelquefois jusqu'au nombre de 5000. La sœur de S. Pacôme, touchée des exemples de son frere, fonda elle-même un monastere de filles, de l'autre côté du Nil, gouverné par la regle que son frere avoit donnée à ses moines. Le saint solitaire, affligé d'un mal contagieux qui avoit désolé son monastere, mourut en 348. Nous avons de lui : I. Une *Regle*; S. Jerôme en a donné une Traduction latine que nous avons encore. II. Onze *Lettres*, imprimées dans le Recueil de Benoît d'Aniane. Un ancien auteur Grec écrivit la *Vie* de cet illustre patriarche; Denys le Petit la traduisit en latin, & Arnauld d'Andilly l'a mise en françois. On la trouve parmi celles des *Peres du Désert*.

PACONIUS, (*Agrippinus* sénateur Romain, enveloppé sous Néron dans la disgrace de Soranus & de Trabea, étoit un philosophe stoïcien, qui avoit l'indifférence affectée de sa secte. Lorsqu'on lui eut annoncé que le sénat l'avoit banni d'Italie & qu'on lui avoit laissé ses biens : *Allons*, dit-il froidement, *allons dîner à Aricia*. — Tibere avoit fait mourir son pere, Marcus PACONIUS, parce qu'il avoit déplu à un nain, dont ce prince bateleur se servoit dans ses divertissemens.

PACORI, (Ambroise) né de parens obscurs à Ceaucé, dans le Bas-Maine, devint principal du college de cette ville. Son caractere dur & sévere lui causa des désagrémens qui l'obligerent de se retirer en Anjou. Peu de tems après, Coislin, évêque d'Orléans, ensuite cardinal, le chargea de son petit séminaire de Meun. Après la mort de Coislin, il fut obligé de sortir du diocese à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise : opposition qui donna quelque soupçon sur l'orthodoxie du prélat qui l'avoit employé : mais on prétend que Pacori avoit su lui cacher ses sentimens. Il vint alors à Paris, où il mourut en 1730, à près de 80 ans. Selon un usage assez commun parmi les disciples de l'évêque d'Ypres, il ne voulut pas recevoir le sacerdoce, quoiqu'il eût été élevé au diaconat. On a de lui un grand nombre de livres de piété. Les principaux sont : I. *Avis salutaires aux Peres & aux Meres pour bien élever leurs Enfans*. II. *Entretiens sur la sanctification des Dimanches & des Fêtes*. III. *Regles Chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions*. IV. *Journée Chrétienne*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Journée du Chrétien*, excellent livre à prieres. V. Les *Regrets de l'abus du Pater*. VI. *Pensées Chrétiennes*. VII. Une *Edition* augmentée des *Histoires choisies*. VIII. Une nouvelle *Edition* des *Epîtres* & *Evangiles*, en 4 vol., &c. Ces ouvrages eurent beaucoup de cours parmi les gens du parti, quoiqu'écrits d'un style pesant & prolixe.

PACORUS, fils d'Orodes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, se signala par la défaite de Crassus, dont il tailla l'armée en pieces, l'an 53 avant J. C. Il prit le parti de Pompée, & se déclara pour les meurtriers de César. Après avoir ravagé la Syrie & la Judée, Ventidius marcha contre lui, & lui ôta la victoire & la vie, l'an 39 avant J. C. — Il ne faut pas le confondre avec PACORUS, roi des Parthes, & ami de Décébale, roi des Daces. Il mourut l'an 107 de J. C.

PACUVIUS, (*Marcus*) neveu d'Ennius, se distingua dans la poésie & dans la peinture; il publia diverses pieces de théâtre, dont la plus applaudie fut celle d'*Oreste*. Son style n'a ni élégance ni pureté. Il nous reste de lui quelques fragmens, qu'on trouve dans le *Corpus Poëtarum Latinorum* de Maittaire. Ce poëte étoit né à Brindes, & mourut à Tarente, âgé de plus de 90 ans, l'an 154 avant J. C.

PACZ *ou* PAS, (Richard) *Pacæus*, doyen de S. Paul de

Londres, fut employé par Henri VIII dans plusieurs négociations importantes. Volsey, jaloux de son crédit, le lui fit perdre par de faux rapports; & Pacz eut la foiblesse d'en mourir de chagrin en 1532. Il étoit lié avec Erasme & d'autres savans de son siecle. On a de lui: I. Des *Lettres*. II. *De fructu scientiarum*, 1517, in-4°. III. Un Traité *De lapsu Hebraïcorum Interpretum*; & d'autres ouvrages.

PADOUAN, (Louis LIONI, surnommé le) peintre, natif de Padoue, mort en 1606, âgé de 75 ans, sous le pontificat de Paul V, a excellé dans le portrait. Il eut un fils qui se faisoit pareillement appeller le Padouan, quoique né à Rome, où il mourut l'an 1626, âgé de 52 ans. Celui-ci excella aussi dans le portrait, & fit en outre plusieurs morceaux d'histoire pour des églises. On a souvent confondu le pere & le fils, & l'un & l'autre avec les Padouans dont nous allons parler.

PADOUANS, (Jean del CAVINO & Alexandre BASSIANO, surnommés les) très-habiles graveurs sur l'acier, qui ont contrefait les plus belles médailles antiques avec tant d'art, que les connoisseurs sont souvent en peine de les distinguer des véritables. Ils ont donné à celles de ces artistes le nom de *Padouanes*. Les chanoines réguliers de Ste. Genevieve en possedent presque tous les coins que le P. du Molinet a fait graver très-exactement en 5 planches, dans sa *Description du Cabinet de la Bibliotheque de Ste Genevieve*, Paris, 1692, in-fol. On y voit entr'autres le médaillon qui représente les têtes accolées de ces deux graveurs. Ils vivoient dans le 16e. siecle.

PAETZ *ou* PAATS, (Adrien Van) *Paetius* ou *Patius*, Hollandois, avoit des talens pour les négociations, dont il donna des preuves en Espagne, où il fut envoyé par les Etats-Généraux en 1673. Bayle en fait un grand éloge; il le qualifie de grand philosophe, grand théologien, grand jurisconsulte, &c. Ceux qui ont lu les productions de Paetz, sont bien éloignés d'en croire Bayle sur sa parole; ils ne sont pas surpris de ces éloges, lorsqu'ils savent que ce Paetz avoit fondé l'*Ecole illustre* pour Bayle & Jurieu, & que ce même Paetz étoit un partisan zélé de la tolérance de même que Bayle. Il mourut en 1685, à 55 ans. On a de lui une *Lettre*, qui parut en 1685, *sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante*. Il n'y a ni justesse ni solidité dans les raisonnemens de Van Paetz, & l'analyse que Bayle en a donnée (*Nouv. de la Rép. des Lett.* 1685, p. 1082), suffit pour en montrer la foiblesse. On trouve aussi plusieurs de ses *Lettres* dans le Recueil intitulé: *Præstantium ac eruditorum Epistolæ*, Amsterdam, 1704, in-fol.

PAEZ, (François-Alvar) théologien Portugais, se fit Cordelier en 1304, & devint pénitencier du pape Jean XXII. Ce pontife lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, & la qualité de nonce en Por-

tugal. On a de lui : I. Une *Somme de Théologie.* II. L'*Apologie de Jean XXII*, Ulm, 1474 ; Lyon, 1517 ; Venise, 1560, in-fol. III. Un Traité *De Planctu Ecclesiæ* &c. Ce savant évêque mourut à Séville en 1352. Il joignoit à beaucoup d'érudition un esprit doux & insinuant.

PAEZ, (Balthasar) docteur en théologie, de l'ordre de la Trinité, natif de Lisbonne, mort dans sa patrie en 1638, étoit pieux & savant. On a de lui des *Sermons* & des *Commentaires* sur l'*Epître* de S. Jacques, sur les deux *Cantiques* de Moyse, &c, Paris, 1631, 2 vol. in-folio.

PAGAN, (Pierre) *Paganus*, c'est-à-dire HEIDE en allemand, poëte de Wanfrid dans la Basse-Hesse, fut professeur en poésie & en histoire à Marpurg, & mourut à Wanfrid le 29 mai 1576. On a de lui : I. Plusieurs *Pieces de Poésie*, qui se ressentent de l'humeur enjouée de l'auteur. II. *Praxis Metrica.* III. L'*Histoire des Horaces & des Curiaces*, en vers latins. Ce morceau prouve plus de facilité que de véritable talent pour la poésie ; ce n'est pas un poëme, c'est une histoire en vers.

PAGAN, (Blaise-François, comte de) naquit à Remies, près de Marseille, en 1604. A peine avoit-il 12 ans, qu'il commença à porter les armes ; il montra une valeur au-dessus de son âge. Au passage des Alpes & aux Barricades de Suze, il entreprit, à la tête des enfans-perdus, d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier. Ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissoit à la place, il se laissa glisser le long de cette montagne, en disant : *Voici le chemin de la gloire.* Ses compagnons le suivirent, & forcerent les barricades. Louis XIII, charmé de cette action héroïque, la raconta avec beaucoup de complaisance au duc de Savoie, en présence de la cour. Ce monarque le nomma maréchal-de-camp, & l'envoya servir en Portugal l'an 1642. Ce fut cette année qu'il devint entiérement aveugle, à l'âge de 38 ans. Un coup de mousquet lui avoit fait perdre l'œil gauche au siege de Montauban, & une maladie lui enleva l'autre. Les mathématiques avoient toujours eu beaucoup d'attraits pour lui : il s'y consacra avec plus d'ardeur que jamais, & se fit un nom parmi les ingénieurs & parmi les astronomes, & même parmi les astrologues, car il donnoit dans l'astrologie judiciaire. Il mourut à Paris en 1651, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité des Fortifications*, imprimé en 1645. Il passa pour le meilleur ouvrage qu'on eût publié jusqu'alors sur cette matiere. Ses principes furent détruits par le célebre Vauban, qui prouva qu'ils avoient le défaut de rendre les flancs trop courts, trop étroits & trop serrés. II. *Théorêmes géométriques*, 1651. III. *Théorie des Planetes*, 1657. IV. *Tables astronomiques*, 1658. V. Une *Relation historique de la Riviere des Amazones*, in-8°, qui est curieuse & n'est pas commune.

PAGENSTECHER, (Alexandre-Arnold) né à Brême dans la Basse-Saxe, sur la fin du 17e. siecle, mort vers

1730, abusa de la jurisprudence pour publier des traités burlesques & obscenes, dont nous ne ferons pas l'énumération.

PAGET, (Guillaume) fils d'un simple huissier de Londres, s'éleva par son mérite aux premieres charges. Il devint clerc-du-cachet du roi Henri VIII, ensuite clerc-du-conseil & du sceau-privé, & peu de tems après clerc ou greffier au parlement. Il se conduisit dans ces divers emplois avec une prudence consommée. Henri VIII l'employa en France en qualité d'ambassadeur, & le fit à son retour chevalier, secrétaire-d'état, & l'un des exécuteurs de son testament. Après la mort de ce prince, Paget fut membre du conseil-privé d'Edouard VI, puis envoyé ambassadeur à l'empereur Charles-Quint, pour demander des secours contre les Ecossois & les François. De retour, il fut élevé à de nouvelles dignités; mais sa faveur auprès d'Edouard ne se soutint pas. Il fut enveloppé dans la disgrace du duc de Sommerset, & renfermé dans la tour de Londres. On l'obligea en même tems de se démettre de toutes ses charges, & on le condamna à 6000 livres sterlings d'amende. Paget fut rétabli dans ses emplois, à l'avénement de la reine Marie à la couronne, & mourut en 1564, la 6e. année du regne d'Elizabeth.

PAGI, (Jean-Baptiste) peintre & graveur, né à Genes en 1556, mourut dans la même ville en 1629. Son pere, noble Génois, voulant détruire la passion de son fils pour la peinture, lui fit étudier les mathématiques, & employa les menaces; mais ce fut inutilement: il fallut céder à son inclination. Pagi avoit appris de lui-même le dessin. Il n'avoit pas encore essayé de mélanger des couleurs, lorsqu'il se trouva chez un peintre qui faisoit très-mal un portrait. Le jeune homme prit le pinceau, & conduit par l'instinct de la nature, il peignit le portrait très-ressemblant. Il se mit depuis dans l'école du Cangiage. Ce maître s'occupa aussi à graver des planches de cuivre, & à écrire sur la peinture un ouvrage, intitulé: *Definizione è divisione della Pittura*, in-fol.

PAGI, (Antoine) Cordelier, naquit à Rogne en Provence, l'an 1624. Après avoir achevé son cours de philosophie & de théologie, il prêcha quelque tems avec succès. Ses talens lui mériterent les premiers emplois de son ordre. Il fut 4 fois provincial, & les occupations de sa place ne l'empêcherent pas de s'appliquer avec ardeur à l'étude de la chronologie & de l'histoire ecclésiastique. Il entreprit l'examen des *Annales* de Baronius. Le livre de cet illustre cardinal, quoique le plus étendu qu'on eût alors sur cette matiere, offroit une infinité de méprises, & il étoit difficile de les éviter dans un tems où la saine critique étoit encore au berceau. Le P. Pagi les apperçut, & entreprit de les réformer année par année. Il fit paroître le 1er. tome de sa critique à Paris en 1689, in-fol. Les 3 autres volumes n'ont vu le jour qu'après sa mort, à Geneve en 1705, par les soins de son neveu François

Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville en 1727. On y voit un savant profond, un critique sage, un écrivain d'un esprit net & solide, un homme doux & modéré. Cette critique est d'une utilité infinie; elle va jusqu'à l'an 1198, où finit Baronius. L'abbé de Longuerue avoit beaucoup aidé l'auteur de ce grand ouvrage, « qui, dit » un bibliographe moderne, a » été regardé comme un ac- » compagnement si nécessaire » pour les Annales de Baro- » nius, que les Italiens ont » donné une édition de ces » Annales, où sont fondues » les observations de son cri- » tique; ce qui n'ôte rien au mé- » rite de ce savant cardinal, » dans l'entreprise immense du- » quel il n'est pas étonnant » qu'il se soit glissé bien des » inexactitudes ». Le P. Pagi finit ses jours à Aix, en 1695. Ses mœurs douces le faisoient autant aimer, que son savoir profond le faisoit estimer.

PAGI, (François) neveu du précédent & Cordelier comme lui, naquit à Lambesc en 1654. Il hérita du goût de son oncle pour l'histoire, & le soulagea dans la critique des *Annales* de Baronius. Il mourut en 1721, à 66 ans, après avoir été élevé aux charges de son ordre. On a de lui une Histoire des Papes, sous ce titre: *Breviarium historico chronologico-criticum, illustriora Pontificum Romanorum gesta... complectens*, en 4 vol. in-4°, dont le 1er. parut en 1717, & le dernier a été publié en 1747, par le P. Antoine PAGI, son neveu, qui a continué cet ouvrage & donné le 5e. tome en 1748 & le 6e. en 1753. L'auteur est exact dans ses recherches & assez net dans son style.

PAGI, (l'abbé) ex-jésuite, prévôt de Cavaillon, né à Martigues en Provence, étoit neveu du P. François Pagi. Il est auteur de l'*Histoire de Cyrus le Jeune*, publiée à Paris en 1736, in-12. C'étoit un homme plein d'esprit & d'imagination, mais d'une imagination qui le maîtrisoit souvent. Son Histoire de Cyrus n'est pas modelée sur les anciens. Le style en est ampoulé, diffus, romanesque & très-souvent négligé.

PAGNIN, *voyez* SANCTÈS.

PAJON, (Claude) célebre ministre de la religion prétendue-réformée, & l'une des meilleures plumes que les Protestans aient eues, naquit à Romorantin en 1626. Il se distingua tellement par son esprit & ses talens, qu'il devint ministre à 24 ans, & quelques années après, professeur de théologie à Saumur. A peine avoit-il commencé ses leçons, que les Calvinistes d'Orléans le choisirent pour leur ministre. Il eut de grands démêlés avec Jurieu, sur l'efficacité de la Grace, & sur la maniere dont s'opere la conversion du pécheur. Jurieu fit condamner ses opinions dans quelques synodes, comme si les assemblées Calviniennes avoient plus d'infaillibilité que celles de l'Eglise Catholique. Cette condamnation n'empêcha pas son systême de prendre faveur, & ses disciples, qui étoient en grand nombre, furent nommés *Pajonites*. Il mourut en 1685, immédiatement avant la révoca-

tion de l'édit de Nantes. Ses ouvrages sont : I. *Examen des Préjugés légitimes contre les Calvinistes*, 2 vol. in-12. II. *Remarques* sur *l'Avertissement pastoral*, &c. Ces deux ouvrages passent chez les Calvinistes pour des chef-d'œuvres, & chez les autres pour des fruits de l'esprit de parti.

PAJOT, (Louis-Léon) comte d'Onsembray, naquit à Paris en 1678, s'appliqua à la philosophie & sur-tout à la physique. Il fit un voyage en Hollande, où il se lia avec les grands hommes qu'elle possédoit alors, Huyghens, Ruysch, Boërhaave, &c. Chargé de la direction générale des postes, il l'exerça avec tant d'exactitude, qu'il mérita l'estime du public & la confiance de Louis XIV. Ce monarque le fit appeller dans sa derniere maladie pour cacheter son testament, avant de l'envoyer déposer au parlement. Il hérita, après la mort de son pere, d'une maison de campagne à Bercy. Il la destina, non pas à une maison de plaisir, mais à un cabinet philosophique, qu'il remplit de curiosités naturelles & méchaniques, & pour lequel il n'épargna ni soins ni dépenses. Il devint si célebre, qu'il attira à Pajot les visites de Pierre-le-Grand, de l'empereur, du prince Charles de Lorraine, &c. Le recueil de l'académie des sciences dont il étoit membre, renferme plusieurs *Mémoires* de lui sur la physique & la statique. Les principaux sont : I. Un sur un *Instrument* pour mesurer les liquides. II. L'*Anémometre* ou *Mesure-vent*. III. Un 3e. sur une *Machine* pour battre la mesure des différens airs de musique, d'une maniere fixe, &c. L'intérêt des sciences lui étoit si cher, qu'il légua ses cabinets à l'académie, avec des conditions qui les rendent utiles au public. Cette compagnie le perdit en 1753. Ce fut aussi une perte pour les pauvres des paroisses de Bercy & de St. Germain l'Auxerrois.

PAÏS, (Pierre) Jésuite & missionnaire zélé en Ethiopie, a un nom parmi les géographes, pour avoir le premier des Européens, découvert la source du Nil, au mois d'avril 1618. Les observations qu'il donna à ce sujet, ont détruit toutes les fables qu'il avoit plu aux voyageurs de débiter, & aux compilateurs de répéter sur cette matiere qu'ils ne connoissoient pas. Le baron de Tott, dans ses *Mémoires sur les Turcs & les Tartares*, a parlé de cet objet avec peu de connoissance & d'exactitude. *Voyez* LOBO Jerôme.

PAIVA, *voyez* ANDRADA.

PAIX, divinité allégorique, fille de Jupiter & de Thémis. On la représente avec un air doux, tenant d'une main une petite statue du dieu Plutus, & de l'autre une poignée d'épis, de roses & de branches d'olivier, avec une demi-couronne de laurier sur sa tête, & des cornes d'abondance à ses pieds. On trouve dans les Œuvres de Rousseau, une belle *Ode* à cette divinité. Horace célebre ses dons précieux, ceux sur-tout qui s'étendent sur l'esprit & le cœur de l'homme, dans la 16e. Ode du 2e. livre : *Otium divos rogat*. Il les caractérise

parfaitement par ces mots :

Non gemmis neque purpurâ venale nec auro.
Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum tecta volantes.

PALÆSTRA, fille de Mercure, à qui l'on attribue l'invention de l'exercice de la lutte. D'autres la disent fille d'Hercule.

PALAFOX, (Jean de) fils naturel d'un Espagnol noble, naquit en 1600 dans le royaume d'Aragon. Après avoir étudié avec succès dans l'université de Salamanque, il fut choisi par Philippe IV pour être du conseil de guerre, puis de celui des Indes; mais il ne tarda pas de se dégoûter du monde & d'embrasser l'état ecclésiastique. Le monarque Espagnol, auquel son mérite étoit connu, le nomma l'an 1639 à l'évêché d'Angélopolis en Amérique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. Il eut un démêlé fort vif avec les Jésuites de son diocese, prétendant que sa jurisdiction étoit lésée par l'usage que les missionnaires faisoient de certains privileges. Cette contestation fut portée au pape Innocent X, qui la termina par un Bref du 14 mars 1648. Le prélat avoit écrit une Lettre au pape le 25 mai 1647, où il détailloit ses plaintes. On dit qu'il en écrivit une seconde le 8 janvier 1649, dans laquelle il n'y a point d'horreurs que l'auteur ne dise contre les Jésuites du Mexique. Plusieurs critiques croient que cette Lettre a été fabriquée par d'autres mains, parce qu'elle contient des faussetés évidentes, des calomnies atroces & ridicules, les contradictions les plus palpables, & que ce langage ne peut être celui d'un personnage tel qu'on nous représente Palafox. Les Jésuites du Mexique présenterent un mémorial à Philippe IV, pour se plaindre des calomnies de cette Lettre qui circuloit par-tout sous le nom de l'évêque d'Angélopolis; mais ce prélat, dans sa *Défense canonique* qu'il présenta au même monarque en 1652, la désavoua. « Quand est-ce, » dit-il, que j'ai parlé sur ce » ton? Où est cette prétendue » Lettre qu'ils citent? Le sou» verain pontife la leur a-t-il » communiquée? Qu'ils pro» duisent ma signature » (voy. le *Bullaire*, tome 4, édition de Lyon de 1655). Ces critiques ajoutent qu'il n'est nullement vraisemblable que Palafox ait dit tant d'horreurs contre ces Peres en 1649, & fait un si bel éloge de ces mêmes Religieux en 1652, dans sa *Défense canonique*. Voici comme il s'y exprime : « La Compagnie du » saint nom de Jesus, est un » institut admirable, savant, » utile, saint, digne de toute » la protection, non-seulement » de votre majesté, mais des » prélats de l'Eglise. Il y a » plus de cent ans que les Jé» suites sont les coopérateurs » utiles des évêques & du » clergé; ils ont rendu les ser» vices les plus signalés, &c. ». Enfin ce qui acheve de persuader que cette Lettre est supposée, ce sont les éloges les plus flatteurs que ce prélat, transféré sur le siege d'Osma

en 1653, fit de ces Religieux dans des Notes sur les *Lettres* de Ste. Thérese. Il les adressa en manuscrit au P. Fra-Diego de la Présentation, général des Carmes-Déchaux; sa Lettre est datée du 15 février 1656. On les voit dans l'édition de Venise, 1690, in-4°. L'on doit convenir néanmoins, puisqu'il en convient lui-même, qu'il a mis quelquefois trop de chaleur & de véhémence dans ses démarches. » Souvent (dit-il dans ses Observations sur la 65e. Lettre de Ste. Thérese) » nous trouvons » mille raisons qui ont une » apparence de piété pour jus- » tifier notre conduite, & les- » quelles dans le fond nous » viennent de l'orgueil; & c'est » ce qui m'est arrivé dans une » occasion ». Devenu évêque d'Osma, il fit éclater sa charité & son zele sur ce nouveau Siége. Ses ouailles furent sa famille, & il fut pour elle le pere le plus tendre & le plus compatissant. Il mourut en 1659, à 59 ans, après s'être dressé lui-même cette épitaphe, monument de son humilité : *Hic jacet pulvis & cinis, Joannes Oxoniensis.* On a de ce prélat, outre les ouvrages dont nous avons fait mention : I. *Le Pasteur de la nuit de Noël;* à Léon, 1660, en espagnol; & à Paris, 167..... en françois. II. Plusieurs *Traités* mystiques, dont quelques-uns ont été traduits en françois par l'abbé le Roy. III. Des *Homélies* sur la Passion de Notre-Seigneur J. C., traduites par Amelot de la Houssaye, in-16. IV. L'*Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares,* publiée en françois à Paris en 1670, in-8°., par Collé. V. L'*Histoire du Siege de Fontarabie*, en 1638, imprimée à Madrid l'année d'après, in-4°. Le roi d'Espagne, Charles III, demanda à Clément XIII la canonisation de Palafox; cette demande fut plus vive encore sous Clément XIV, & on peut dire que tous les moyens humains furent épuisés pour en assurer le succès. Cependant l'affaire est tombée dans l'oubli depuis la destruction des Jésuites, quoique cet événement eût dû en faciliter l'exécution. Il peut se faire que la nouvelle *Histoire* de ce prélat, publiée en 1767 par l'abbé Dinouart, ait fait tort à sa mémoire, cet abbé persistant à lui attribuer la Lettre absurde dont nous avons parlé, & d'autres démarches peu assorties à l'idée d'un Saint: ce qui a fait dire à un habile critique qui n'a jamais été Jésuite : *Nihil ad canonisationem confert mendax hujus episcopi vita, nuper in Jesuitarum odium ab Josepho Dinouart, nomen suum reticente, gallicè vulgata.* Voyez le *Notio Temp.* de Danès, continué par M. Paquot, Louvain, 1773, p. 525. Déjà avant cette époque les Jansénistes l'avoient réclamé comme un de leurs partisans, & l'ont fait depuis d'une maniere plus vive. L'auteur de la *Gazette de Florence*, une des trompettes du parti, N°. 1°. 1789, le nomme *réconciliateur de la pieuse église Hollandoise, indignement traitée par celle de Rome.* On prétend qu'effectivement on a trouvé entre ses papiers des preuves incontestables de son attachement à cette secte funeste, qui ébranle

aujourd'hui l'Eglise jusques dans ses fondemens, & que c'est depuis cette découverte que Rome ne veut plus entendre parler de sa canonisation.

PALAMEDE, fils de Nauplius, roi de l'isle d'Eubée, découvrit la feinte d'Ulysse, qui contrefaisoit l'insensé, pour ne point aller à la guerre de Troie. Il prit Télémaque encore au berceau, & le mit devant le soc de la charrue qu'Ulysse conduisoit; mais Ulysse courut aussi-tôt à son fils, & le retira du danger. Lorsqu'ils furent au siege de Troie, Ulysse, pour se venger, cacha dans la tente de Palamede une somme d'argent qu'il l'accusa d'avoir reçue des Troyens pour trahir les Grecs, & selon d'autres, de lui avoir volée à lui-même; & en punition de ce crime supposé, il le fit lapider.

PALANTHA *ou* PALANTHIA *ou* PALATUA, fille d'Hyperborée, épousa Hercule dont elle eut Latinus. C'est ce que dit Festus; mais Varron la fait fille d'Evandre & femme de Latinus. On croit qu'elle donna son nom au Mont Palatin. Elle étoit particuliérement révérée à Rome sur ce Mont. On nommoit ses prêtres *Palatuales*, & le sacrifice qu'on lui offroit *Palatual*.

PALAPRAT, (Jean) né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, montra de bonne heure le talent de la poésie. A peine avoit-il fini ses études, qu'il remporta plusieurs prix aux Jeux-Floraux. Il prit d'abord le parti du barreau, auquel sa naissance sembloit l'appeller. Créé capitoul en 1675, & chef de consistoire en 1684, il s'acquitta de ces deux emplois avec la droiture de cœur & la liberté d'esprit qui formoient son caractere. Il s'amusa ensuite à travailler pour le théâtre, & son goût pour le genre dramatique augmenta, lorsqu'il eut fait connoissance avec l'abbé Brueys. Ces deux poëtes amis avoient le même génie pour la plaisanterie. Palaprat mourut à Paris en 1721, à 72 ans. Ses ouvrages manquent de justesse & de précision. Ils se trouvent dans le Recueil de ceux de Brueys, publié en 5 pet. vol. in-12.

PALATI, (Jean) historien latin, né dans les états de Venise au commencement du 17e. siecle, mort vers 1680, s'est fait connoître par quelques histoires ou plutôt quelques compilations sur l'empire d'Occident. La principale est sous ce titre: *Monarchia Occidentalis, sive Aquila inter Lilia, & Aquila Saxonica*, Venise, 1671 & 1673, 2 vol. in-fol. Elle comprend les empereurs François, depuis Charlemagne. L'auteur a orné cette Histoire de médailles, d'emblêmes & de figures. On a encore de lui: I. *Aquila Franca*, 1679, in-folio. II. *Aquila Sueva*, 1679, in-folio. III. *Fasti Ducales Venetorum*, 1696, in-4°. Celui-ci est le plus exact.

PALAYE, (N. de la Curne de Ste.) membre de l'académie françoise & de celle des inscriptions & belles-lettres, né à Auxerre en 1697, mort à Paris le 1er. mai 1781, est principalement connu par ses *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie;* très-bon ouvrage, plein de recherches, qu'on ne cesse

de copier dans tous les livres qui traitent de la même matiere, & qui présente un grand nombre de traits intéressans aux yeux du philosophe, du politique & du moraliste (*voyez* HEMRICOURT). On a encore de lui un Mémoire sur la *Chronique* de Glaber, inséré dans le 8e. tome des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

PALATUA, *voyez* PALANTHA.

PALAZZO, (Paul de) théologien, né à Grenade, fut professeur des saintes lettres à Conimbre, & mourut en 1582. On a de lui un *Commentaire* sur l'*Ecclésiastique*, & des *Enarrations* sur *S. Matthieu*, en 2 vol. in-folio.

PALEARIUS, (Aonius) né à Véroli en Italie, se laissa de bonne heure séduire par les nouvelles erreurs. Après avoir passé plusieurs années à Rome, il se fixa à Sienne, & y professa le grec & le latin avec réputation; mais n'ayant pas assez caché son apostasie, il fut obligé de fuir & se retira à Lucques, où les magistrats lui accorderent une chaire; de Lucques il passa à Milan, où il fut arrêté par ordre du pape Pie V, & conduit à Rome. Convaincu d'avoir dogmatisé contre la religion de ses peres, de répandre l'erreur & le trouble par-tout où il enseignoit, il fut condamné à la mort, & subit cet arrêt en 1569. On a de Palearius: I. *Epistolarum libri IV*. II. *Orationes*. III. *Actio in Pontifices Romanos & eorum asseclas*. Ouvrage fanatique qu'il adressa à l'empereur, aux princes de l'Europe, à Luther & à Calvin, lorsqu'il s'agit de convoquer le concile de Trente. IV. *Poëme sur l'immortalité de l'Ame*, & divers autres ouvrages en vers & en prose, la plupart bien écrits en latin. On en a réuni quelques-uns à Amsterdam, en 1696, in-8°., & à Iene en 1728, in-8°.

PALEMON ou MÉLICERTE, dieu marin, fils d'Athamas roi de Thebes, & d'Ino, qui craignant la fureur du prince son époux, prit Mélicerte entre ses bras, & se jeta avec lui dans la mer. Ils furent changés en divinités marines; la mere, sous le nom de Leucothée, que l'on suppose être la même que l'Aurore; & le fils, sous celui de Palemon, ou de Portumne, dieu qui présidoit aux ports. Pausanias dit que Mélicerte fut sauvé sur le dos d'un dauphin, & jeté dans l'isthme de Corinthe, où Sisyphe son oncle, qui régnoit en cette ville, institua les jeux isthmiques en son honneur.

PALEMON, (*Rhemmius*) grammairien, natif de Vicence, étoit fils d'un esclave. Il enseigna à Rome avec une réputation extraordinaire, sous Tibere & Claude, &, suivant Suétone, il faisoit des vers sur le champ. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits, dans les *Poëtæ Latini Minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°., & ces fragmens donnent une idée avantageuse de son érudition. On a encore de lui un Traité *De Ponderibus & Mensuris*, Leyde, 1587, in-8°. Sa présomption & la corruption de ses mœurs dégraderent ses talens.

PALEMON, *voy.* PACÔME.

PALEOTTI, (Gabriel) natif de Bologne, fut lié d'une

étroite amitié avec S. Charles Borromée, parut avec avantage au concile de Trente, reçut le chapeau de cardinal de Pie IV, & mourut à Rome en 1597, à 73 ans. On a de lui divers ouvrages, qui font honneur à son savoir. Les plus connus sont: I. *De bono Senectutis*, Anvers, 1598, in-8°., plein d'excellentes réflexions morales & chrétiennes. II. *Archiepiscopale Bononiense*, Rome, 1594, in-fol. III. *De nothis spuriisque filiis*, in-8°., curieux. IV. *De Consistorialibus Consultationibus*, estimé. V. *Acta Concilii Tridentini.* C'est une relation exacte de tout ce qui s'est passé durant les sessions auxquelles il assista. Ses héritiers la présenterent à Urbain VIII. Elle n'a pas encore été publiée en entier, mais Pallavicin, dans son *Histoire du Concile de Trente*, & Odericus Rainaldus, dans ses *Annales Ecclésiastiques*, en ont fait un bon usage. La *Vie* de ce pieux & savant cardinal, écrite par Augustin Bruno, se trouve au 6e. tome *Amplissimæ Collectionis*, col. 1394, N°. 10. On a aussi *De vitâ & rebus gestis Gabrielis Paleotti*, par Alexis Ledesma, clerc régulier de S. Paul, Bologne, 1647, in-4°.

PALEPHATÈS, ancien philosophe Grec, dont il nous reste un Traité *De rebus incredibilibus*, où il y a des choses curieuses & sensément présentées. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Amsterdam, en 1688, in-8°.; il y en a une d'Elzevir, 1649, in-12. On ignore en quel tems vivoit Palephatès. Il paroît probable qu'il est postérieur au tems d'Aristote, & antérieur à la naissance de J. C. Cet auteur explique diverses fables d'une maniere historique & pour l'ordinaire assez judicieuse & vraisemblable. C'est ainsi que les Centaures ne sont, selon lui, que des guerriers montés à cheval, & qui ont paru à des peuples effrayés ne faire qu'une seule masse d'animal.

PALÈS, déesse des pasteurs, à laquelle ils faisoient des sacrifices de miel & de lait, afin qu'elle les délivrât, eux & les troupeaux, des loups & des dangers. On lui offroit dans ses sacrifices du vin cuit, du millet ou d'autres grains; & l'on faisoit tourner les troupeaux autour de l'autel, pour la prier d'écarter les loups. C'est par son invocation que débute Virgile dans le troisieme livre des Géorgiques:

Te quoque, magna Pales, et te memorande canemus
Pastor ab Amphryso.

PALEUR (*Pallor*). Les Romains l'adoroient conjointement avec la Peur. Ils en avoient fait des dieux, parce qu'en latin leurs noms sont masculins; comme ils ont fait une déesse de la Fievre. *Voyez ce mot.*

PALFIN, (Jean) né à Courtray en 1649, lecteur en chirurgie à Gand, s'est acquis une grande réputation par son savoir & par ses ouvrages. Les principaux sont: I. Une excellente *Ostéologie* en flamand, traduite en françois & imprimée à Paris en 1731, in-12. II. Une *Anatomie du Corps humain*, traduite par Jean Devaux, savant & habile chirurgien. M. Boudon, médecin de Vendôme, en donna une édition perfection-

née, Paris, 1730, & M. A. Petit l'enrichit de nouvelles observations, Paris, 1753, 2 vol. avec fig. Palfin a encore donné d'autres ouvrages qui ont rapport à son art. Il mourut à Gand en 1730, avec la réputation d'un des plus habiles anatomistes du siecle.

PALICE, *voyez* CHABANES.

PALINGENE, (Marcel) *Palingenius*, poëte du 16e. siecle, dont le vrai nom étoit Pierre-Ange MANZOLLI, né à Stellada dans le Ferrarois, est connu par son Poëme en 12 livres, intitulé : *Zodiacus vitæ*, Roterdam, 1722, in-8°. Il le dédia à Hercule II d'Est, duc de Ferrare, dont, selon quelques-uns, il étoit médecin ; mais d'autres disent qu'il étoit un de ces Luthériens que la duchesse de Ferrare reçut à sa cour, & auxquels elle donna sa protection. Ce Poëme, dont le fond des choses ne se rapporte pas toujours au titre, renferme quelques maximes judicieuses ; mais bien plus de vains argumens contre la Religion. Ce défaut, joint aux traits satyriques qu'il lance contre le clergé, l'Eglise Catholique, le pape & les cardinaux, indigna les gens de bien. Son cadavre fut exhumé & brûlé. La congrégation de l'*Index* mit son ouvrage au nombre des livres hérétiques de la premiere classe. Comme les François ne manquent jamais d'accueillir les impiétés étrangeres pour renforcer les leurs, nous en avons une traduction en prose, publiée en 1731 par la Monnerie.

PALINURE, pilote du vaisseau d'Enée, s'étant endormi, tomba dans la mer avec son gouvernail. Après avoir nagé trois jours il aborda en Italie. Les habitans le tuerent, & jeterent son corps dans la mer. Ils en furent punis par une peste terrible, qui ne cessa que quand ils eurent rendu, suivant la réponse de l'oracle, les derniers devoirs à Palinure. Enée le retrouva dans les enfers, où il apprit de lui-même sa triste catastrophe.

PALISSY, (Bernard de) né à Agen, étoit potier de terre ; mais il étoit au-dessus de son état par son esprit & ses connoissances. Il vivoit encore en 1584, & il avoit alors 60 ans. Nous avons de lui deux livres singuliers & difficiles à trouver. Le premier est intitulé : *De la nature des Eaux, des Fontaines, des Métaux, Sels & Salines ; des Terres, des Pierres, du Feu & des Emaux ;* Paris, 1580, in-8°. Le second a pour titre : *Le moyen de devenir riche par l'Agriculture.* Il y a dans ces deux Traités quelques idées hazardées ; mais ils offrent aussi des observations très-justes & fondées sur la pratique. Le dernier fut imprimé à Paris, en 1636, 2 vol. in-8°., & on y a fait entrer celui de *la Nature des Eaux.* On a réimprimé les ouvrages de Palissy à Paris 1777, in-4°., avec les notes de M. Faujas de St.-Fonds. Il peignoit bien sur le verre, mais la chûte de cet art le réduisit à ne peindre que sur la faïence. Palissy fut le premier qui avança que les coquilles fossiles étoient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer. Assertion que le philosophe de Ferney, se mêlant mal-à-propos de physique, a vainement tâché

de tourner en ridicule dans une brochure intitulée: *Les Singularités de la Nature*, Bâle, 1768, in-8°. D'autres écrivains se sont donné de plus grands torts encore, en prétendant que ces coquilles n'avoient pu être déposées que par une mer qui auroit couvert la face du globe durant des milliers d'années, tandis qu'il est démontré que le déluge seul explique toutes les questions que ces coquilles font naître; aussi Fontenelle les appelloit-il *les médailles du déluge*; parce qu'effectivement elles attestent cette terrible catastrophe du globe, comme les événemens historiques sont attestés par les médailles. *Voyez* BOULANGER Nicolas-Antoine.

PALLADE, *Palladius*, de Cappadoce, se fit solitaire de Nitrie en 388, & devint en 401 évêque d'Helenopolis en Bithynie, puis d'Aspone. Il étoit lié d'une étroite amitié avec S. Jean-Chrysostome, pour lequel il essuya de cruelles persécutions. Chassé de son église, il parcourut les différentes provinces, recueillant avec soin les actions édifiantes qu'il voyoit. C'est d'après ces Mémoires qu'il forma son Histoire des Solitaires, appellée *Histoire Lausiaque*, parce qu'il la composa à la priere de Lausius, gouverneur de Cappadoce, auquel il la dédia en 420. Hervet l'a fait imprimer en latin, Paris, 1555, in-4°. On lui attribue encore un *Dialogue* contenant la *Vie* de S. Jean-Chrysostome, grec & latin, dans la Bibliotheque des Peres; & Paris, 1680, in-4°. Mais ce dernier ouvrage est vraisemblablement d'un autre PALLADE, qui étoit aussi ami de S. Chrysostome, & évêque en Orient au commencement du 5e. siecle.

PALLADINO, (Jacques) auteur ecclésiastique du 14e. siecle, connu sous le nom de Jacques de Teramo, parce qu'il naquit dans cette ville en 1349, devint successivement évêque de Monopoli, de Tarente, de Florence, de Spolette, légat en Pologne. On a de lui entr'autres ouvrages un roman de piété, plusieurs fois imprimé & traduit dans presque toutes les langues. Il est intitulé: *Jacobi de Teramo Compendium perbreve*, Consolatio Peccatorum *nuncupatum*, & *apud nonnullos* Belial *vocitatum; id est, Processus Luciferi contra Jesum*, Ausbourg, 1472, in-fol. & plusieurs autres fois dans le 15e. & le 16e. siecle. On le trouve aussi dans un recueil intitulé: *Processus Juris jocoserii*, Hanau, 1611, in-8°., qui contient encore le *Procès de Satan contre la Vierge*, par Barthole, & les *Arrêts d'Amour*. Pierre Farget, Augustin, a traduit en françois le *Procès de Bélial*, Lyon, 1485, in-4°., & plusieurs autres fois du même format. Il a été aussi imprimé sous le nom de *Jacques d'Ancharano*. L'auteur mourut en Pologne en 1417.

PALLADIO, (André) architecte, né à Vicence en 1508, & mort l'an 1588. Ses parens étoient d'une condition médiocre; mais en considération de son mérite & des avantages qu'il avoit procurés à sa patrie, il fut mis au nombre des citoyens & ennobli. Il commença

mença par exercer la sculpture; mais le célebre poëte Jean-Georges Trissino, lui voyant beaucoup d'inclination pour les mathématiques, se mit à lui expliquer l'architecture de Vitruve, & ensuite le conduisit avec lui en 3 voyages qu'il fit à Rome. Ce fut dans ces voyages & deux autres qu'il fit depuis exprès, que Palladio s'appliqua à dessiner, & à étudier les monumens antiques de cette ville. Son livre posthume des *Antiquités de l'ancienne Rome*, tout imparfait qu'il est, montre assez combien il avoit approfondi le génie des anciens. C'est dans cette étude qu'il découvrit les véritables regles d'un art qui, jusqu'à son tems, étoit demeuré enseveli sous les débris de la barbarie gothique. Il nous a laissé un *Traité d'Architecture*, divisé en 4 livres, admiré & recherché des connoisseurs. Il le publia en 1570, in-fol. avec figures. Roland Friard l'a traduit en françois, La Haye, 1726, 2 vol. in-fol. Entre plusieurs magnifiques édifices dont cet illustre architecte a donné les dessins & qu'il a conduits, le *Théâtre* dit *de gli Olimpici*, qu'il construisit à Vicence sa patrie, est la preuve la plus complette de l'excellence de ses talens.

PALLADIUS, (*Rutilius Taurus Æmilianus*) vivoit après la décadence des lettres à Rome, & avant Cassiodore; mais on ne sait précisément en quel tems. On a de lui un Traité *De re rusticâ* dans les *Rei rusticæ Scriptores*, Leipsig, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonetrie en a donné une traduction françoise, Paris, 1775, in-8°., qui fait le tome 5e. de l'Economie rurale, en 6 vol. in-8°. On trouve aussi des vers de Palladius dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

PALLAS, *voyez* MINERVE.

PALLAS, affranchi de l'empereur Claude, eut la plus grande autorité sous le regne de ce prince. Il avoit été d'abord esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibere. C'est lui qui porta la lettre où elle donnoit avis à l'empereur de la conspiration de Séjan. Il engagea Claude à épouser Agrippine sa niece, à adopter Néron, & à le désigner pour son successeur. La haute fortune à laquelle il parvint le rendit si insolent, qu'il ne parloit à ses esclaves que par signes. Agrippine acheta ses services, & de concert avec elle, la mort de Claude fut par lui accélérée. Quoique Néron dût sa couronne à Pallas, ce prince se dégoûta de lui, le disgracia, & 7 ans après le fit périr secrétement pour hériter de ses biens; mais il laissa subsister le tombeau de cet orgueilleux affranchi. Ce tombeau superbe étoit sur le chemin de Tibur, à un mille de la ville, avec une inscription fastueuse gravée dessus, & ordonnée par un décret du sénat. Telle étoit la lâcheté romaine sous le regne des crimes, & sous la verge des tyrans par lesquels le Ciel châtioit un peuple dégénéré & corrompu; le vice jouissoit des honneurs de la vertu: symptôme infaillible de la chute & de la dissolution des empires.

PALLAS, philosophe qui vivoit du tems de Valens, excita de grands troubles dans

l'Empire. Ayant été arrêté, il déclara par la force des tourmens de la torture les noms de ses complices, qu'on trouva être tous des philosophes occupés à perdre l'état, en trompant les ignorans par de fausses apparences de doctrine & de vertu. En conséquence la secte de ces hommes dangereux fut proscrite, & personne dans l'Asie n'osa se montrer en public avec un long manteau, de peur d'être pris pour philosophe. *Voyez* HELVIDIUS, VESPASIEN, ZÉNON, LUCIEN, *&c.*

PALLAVICINI, (Antoine) cardinal, évêque de Vintimille & de Pampelune, naquit à Genes l'an 1441, d'une maison noble & ancienne en Italie, & dont les diverses branches établies à Rome, à Genes & en Lombardie, ont été fécondes en grands hommes. Ce cardinal eut la confiance des papes Innocent VIII, Alexandre VI & Jules II. Il rendit de grands services au Saint-Siege dans les négociations dont il fut chargé, & mourut à Rome en 1507, à 66 ans.

PALLAVICINI, (Sforza) naquit à Rome en 1607. Il étoit l'aîné de sa maison; son goût pour la piété le fit renoncer aux espérances du siecle pour embrasser l'état ecclésiastique. Il devint, par son mérite, l'un des membres des congrégations Romaines, puis de l'académie des Humoristes, & ensuite gouverneur de Jesi, d'Orviette & de Camerino. Pallavicini, peu sensible à tous ces avantages, se fit Jésuite en 1638. Après son noviciat, il enseigna la philosophie & la théologie dans la Société. Le pape Innocent X le chargea de diverses affaires importantes; & Alexandre VII, son ancien ami, qui lui devoit en partie sa fortune, l'honora de la pourpre en 1657. Pallavicini fut en grand crédit auprès de ce pape, & mourut le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du Concile de Trente*, en italien qu'il opposa à celle de Fra-Paolo. Les faits sont à-peu-près les mêmes; mais les circonstances & les conséquences que les deux historiens veulent en tirer, sont différentes, & elles devoient l'être; l'un avoit, comme l'on sait, les vues d'un sectaire caché sous le froc d'un moine apostat, occupé à introduire le Calvinisme à Venise (*voyez* SARPI); l'autre constamment attaché à la foi catholique, n'a eu aucun intérêt à diriger les faits vers quelque but particulier. Par-là, il est propre à mettre le lecteur impartial en état d'apprécier les divers ouvrages qui ont paru sur ce saint concile; entr'autres celui d'un écrivain Flamand, nommé le Plat, qui a donné *Monumentorum ad Historiam Concilii Tridentini potissimùm illustrandum amplissima collectio*; pauvre rapsodie, fruit de recherches inutiles & squeletteuses, dirigées par un choix qui fait entrevoir, tantôt une disposition d'esprit peu catholique, tantôt le dessein mal déguisé d'affoiblir par de mesquins détails le respect dû à cette grande assemblée. Le style de Pallavicini est noble & soutenu. L'auteur avoit puisé ses matériaux dans les archives du château St-Ange, où sont

toutes les négociations du concile. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage intéressant est celle de Rome 1656 & 1657, en 2 vol. in-fol., qui est la premiere. Il fut réimprimé dans la même ville, 1664, 3 vol. in-4°, & traduit en latin 1670, 3 vol. in-4°. (*Voyez* GIATTINI). Le P. Puccinelli en a donné un assez bon Abrégé, dépouillé de toutes les discussions théologiques. On a encore de lui un *Traité du Style & du Dialogue*, aussi en italien, Rome, 1662, in-16, ouvrage estimé; & des *Lettres*, 1669, in-12, aussi en italien.

PALLAVICINI, (Ferrante) chanoine-régulier de S. Augustin, de la congrégation de Latran, natif de Plaisance, reçut de la nature beaucoup d'esprit & d'imagination. Ce présent lui fut funeste; il composa des Satyres sanglantes contre le pape Urbain VIII, de la maison des Barberins, pendant la guerre de ce pontife contre Odoard Farnese, duc de Parme & de Plaisance. Pallavicini s'attira l'indignation de la cour de Rome, & fut obligé de se retirer à Venise. Il fut arrêté à Avignon, où il eut la tête tranchée en 1644. On trouve un abrégé de sa vie à la tête de la Traduction du *Divorce céleste*, Amsterdam, 1696, que la Monnoye soutient n'être pas de lui; quoiqu'on le lui attribue communément. On a imprimé un *Choix des Œuvres* de ce satyrique à Villefranche, en un vol., qui se relie en 2. Toutes ses Œuvres permises sont imprimées à Venise, 1655, 4 vol. in-12.

PALLIOT, (Pierre) imprimeur-libraire à Dijon, né à Paris en 1608, mourut en 1698, dans la ville où il étoit établi. Ses connoissances dans le blason & dans les généalogies, lui mériterent le titre de généalogiste des duché & comté de Bourgogne. Les curieux recherchent deux de ses ouvrages: I. *Le Parlement de Bourgogne, ses origines, qualités, blason*, Dijon, 1649, in-fol. François Petitot a donné une Continuation de cet ouvrage, 1733, in-fol. II. *Science des Armoiries* de Louvan Geliot, augmentée de plus de 6000 écussons, Paris, 1660, in-fol., avec figures. Ce qu'il y a de singulier, c'est que non-seulement il imprima ses livres, mais qu'il grava encore le nombre infini de planches dont ils sont remplis.

PALLU, (Martin) né en 1661, entra dans la Compagnie de Jesus & exerça le ministere de la chaire avec beaucoup de succès. Il prêcha l'Avent en 1706 devant Louis XIV, & ce prince le nomma pour un Carême; mais ses infirmités l'obligerent de renoncer à la chaire. Il s'attacha dans la suite à composer plusieurs ouvrages de piété, qui eurent du succès. Nous avons de lui: I. Un Traité *Du saint & fréquent usage des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie*, Paris, 1739, vol. in-12. II. Des *Sermons*, publiés en 6 vol. in-12, par le Pere Ségaud, en 1744. Ils sont remplis d'onction, & enrichis de l'application de l'Ecriture & des pensées des Peres. Le style est d'une simplicité noble. Le P. Pallu mourut à Paris en 1742. — Il y a eu du même nom Etienne PALLU, dont on a la

Coutume de Touraine commentée, 1661, in-4°: ouvrage rare & recherché.

PALLU, *voyez* PALU.

PALMA, (Charles-François) d'une ancienne famille noble, né le 18 août 1735, à Rosenberg en Hongrie, entra chez les Jésuites en 1750, fit son cours de philosophie à Caschau, & de théologie à Vienne, & consacra durant dix ans ses soins à l'éducation de la jeunesse au pensionnat royal de Tyrnaw & au college Théréfien à Vienne. A la suppression de la Société, l'impératrice le nomma chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine. Dès ce moment, il se donna entiérement à l'étude de l'histoire dont il avoit fait depuis long-tems ses délices. En 1776, il devint chanoine de l'église métropolitaine de Colocza; bientôt après il fut promu prévôt à Batha, & assesseur au comitat; grand-prévôt en 1779, évêque de Colophon & suffragant de Colocza le 20 octobre, & vicaire-général le 20 juillet 1784. Il est mort à Pest, le 10 février 1787, à l'âge de 52 ans, laissant au public plusieurs ouvrages savans, fruit de recherches pénibles & bien dirigées. I. *Specimen heraldicæ Hungariæ, provinciarum nobiliumque scuta complectens*, Vienne, 1766, in-4°. II. *Notitia rerum Hungaricarum ab origine ad nostram usque ætatem*, Tyrnaw, 1770, in-8°, réimprimé en 1776: ouvrage estimable par sa clarté & la netteté du style. III. *Traité des titres & armoiries de Marie-Thérese comme Reine de Hongrie*, Vienne, 1774, in-8°, en allemand: ouvrage entrepris pour prouver les droits de cette princesse sur différentes provinces, dépendantes autrefois du royaume de Hongrie, & particuliérement sur la Galicie & la Lodomerie. IV. *Specimen ad Habsburgo-Lotharingicam prosapiam illustrandam, ad nostra usque tempora*, Vienne, 1773, in-8°, & 1774, in-fol. C'est une nouvelle édition augmentée de l'ouvrage du comte Coronini, qui prétendit prouver que les maisons d'Autriche & de Lorraine ont la même souche.

PALME l'*Ancien*, (Jacques) peintre, né à Sermalta dans le territoire de Bergame, en 1540, est ainsi nommé, pour le distinguer de Palme le Jeune, son neveu. Elevé dans l'école du Titien, il reçut de ce grand maître un pinceau moëlleux, qui le fit choisir pour finir une descente de croix que ce peintre avoit laissée imparfaite en mourant. Ce n'est point dans les ouvrages de Palme qu'il faut chercher la correction & le grand goût de dessin; mais il n'y en a point qui soient terminés avec plus de patience, où les couleurs soient plus fondues, plus unies, plus fraîches, & dans lesquels la nature soit mieux imitée par rapport au caractere de chaque objet en particulier. Ce peintre a été fort inégal; ses premiers ouvrages sont les plus estimés. Ses dessins sont dans la maniere du Titien & du Giorgion: mais, pour la plupart, inférieurs à ceux de ces deux grands artistes. On a gravé d'après ce maître, qui mourut à Venise en 1588. — Son neveu, Jacques, connu sous le nom de PALME le

Jeune, né à Venise en 1544, étudia sous le Tintoret, dont il a retenu le goût. Sa réputation s'accrut en peu de tems avec sa fortune ; mais l'amour du gain lui fit faire un trop grand nombre de tableaux, pour qu'ils lui fissent tous également honneur. Il mourut à Venise en 1628.

PALMIERI, (Matthieu) parut avec éclat au concile de Florence sa patrie, & mourut en 1475, à 70 ans. On a de lui : I. Une Continuation de la *Chronique* de Prosper jusqu'en 1449. — Mathias PALMIERI de Pise, qui vivoit à peu-près dans le même tems, poussa cet ouvrage jusqu'en 1481, in-4°, 1483. On le trouve dans la *Collection de l'Histoire des Ecrivains d'Italie*. II. Un Traité *Della Vita civile*, Florence, 1529, in-8°. III. Un Poëme intitulé : *Citta Divina*, en 3 livres, qui n'a point été imprimé. Cet ouvrage lui attira des désagrémens. Il y enseignoit que nos ames sont les anges qui, dans la révolte de Lucifer, ne voulurent s'attacher ni à Dieu, ni à ce rebelle ; & que Dieu pour les punir les relégua dans des corps, afin qu'ils pussent être sauvés ou condamnés, suivant la conduite bonne ou mauvaise qu'ils meneroient dans ce monde. Ce Poëme fut condamné au feu ; mais il n'est pas vrai que l'auteur ait essuyé le même sort. Mathias Palmieri, dont nous avons parlé dans cet article, traduisit en latin l'*Histoire* fabuleuse des soixante-dix interpretes, qui porte le nom d'Aristée (*voyez ce mot*). Cette version parut pour la 1re fois à la tête de la *Bible*, qu'il fit imprimer à Rome, en 1471, 2 vol. in-fol. C'est la premiere publiée dans cette ville.

PALU, (Pierre de la) *Paludanus*, d'une maison illustre, prit l'habit de S. Dominique, & professa la théologie à Paris avec succès, & se déclara l'un des premiers contre l'opinion de Jean XXII sur la vision béatifique ; ce qui n'empêcha pas ce pape de le faire patriarche de Jérusalem en 1329. La Palu partit pour la Palestine, y fit quelques fruits, & revint en Europe avec une forte envie de faire entreprendre une nouvelle croisade. Son zele fit de vains efforts pour animer les princes. Il mourut à Paris en 1342, après avoir publié des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, in-fol. ; des *Sermons* & un *Traité de la Puissance Ecclésiastique*, qui sont restés manuscrits.

PALU, *voyez* PALLU.

PALUD, (La) *voyez* GOFRIDY.

PALUDANUS *ou* VANDEN BROECK, (Jean) de Malines, professeur en théologie & de l'Ecriture-Sainte dans l'université de Louvain, chanoine, curé de S. Pierre, & archiprêtre du district de la même ville, mourut en 1630, dans la 65e année de son âge. On a de lui plusieurs ouvrages, pour lesquels le public montra de l'empressement. Les principaux sont : I. *Vindiciæ Theologicæ, adversus verbi Dei corruptelas*, Anvers, 2 vol. in-8°, 1620. C'est une explication de presque tous les endroits de l'Ecriture, sur lesquels on dispute entre les Catholiques & les Hérétiques. II. *Apologeticus Marianus*. Il traite des louanges

& des prérogatives de la Ste Vierge, dans ce livre publié in-4°, Louvain, 1623. III. *De Sancto Ignatio Concio sacra*, in-8°, ibid. même année. IV. *Officina spiritalis sacris Concionibus adaptata*, in-4°, Louvain, 1624.

PALUDANUS, (Bernard) né à Steenwick dans l'Over-Issel, en 1550, professeur de philosophie à Leyde, mort vers 1633, voyagea en Europe, en Asie & en Afrique. Il avoit de la pénétration, de l'éloquence, une érudition variée, & ce qui vaut encore mieux, une exacte probité. On a de lui divers ouvrages. Le plus connu est un *Recueil* de notes, dont il a enrichi les *Voyages maritimes* de Linschot, La Haye, 1599, in-fol., & en françois, Amsterdam, 1638, in-fol.

PAMELE, (Jacques de) *Pamelius*, né à Bruges en 1536, d'un conseiller-d'état de l'empereur Charles-Quint, se fit un nom par de bons ouvrages. Après avoir acquis beaucoup de connoissances à Louvain & à Paris, il revint dans sa patrie, où il fut fait chanoine; son premier soin fut de dresser une belle bibliotheque, de confronter les écrits des saints Peres avec d'anciens manuscrits, & de s'appliquer à la critique sacrée. On lui donna ensuite un canonicat de Ste Gudule à Bruxelles, & de S. Jean à Bois-le-Duc. Les guerres civiles qui affligerent sa patrie, l'obligerent de se retirer à St-Omer, où l'évêque lui donna l'archidiaconé de sa cathédrale. Philippe II le nomma dans la suite à cet évêché & à la prévôté de l'église de S. Sauveur à Utrecht. Ses ouvrages sont: I. *Liturgica Latinorum*, Cologne, 1571 & 1676, 2 vol. in-4°: ouvrage curieux & peu commun, qui renferme le rit du saint sacrifice de la messe, observé par les Apôtres & les saints Peres. II. *Micrologus de Ecclesiasticis observationibus*. III. *Catalogus Commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8°. IV. *Relatio ad Belgii ordines de non admittendis una in republica diversarum religionum exercitiis*, Anvers, 1589, in-8°: ouvrage plein d'une bonne théologie & d'une bonne politique. V. Une Edition de *S. Cyprien*, Anvers, 1568; Paris, 1616, in-fol. Cette édition faite sur diverses manuscrits, est accompagnée de notes estimées qui ont passé dans les éditions que Rigault & Pearson ont données de ce S. Pere. VI. Une Edition de *Tertullien* avec des annotations estimées, la Vie de ce Pere, ses erreurs & la réfutation, Anvers, 1579; Paris, 1635, in-folio. Jean-Louis de la Cerda & Rigault ont profité du travail de Pamelius pour donner les éditions de Tertullien. Il publia le Traité de Cassiodore: *De Divinis nominibus*. On a encore de lui une nouvelle *Edition de Raban-Maur*, qui parut à Cologne, après sa mort en 1627, par les soins d'Antoine de Hennin, évêque d'Ypres, 6 tomes en 3 vol. On trouve dans cette édition les *Commentaires* de Pamelius sur *Judith* & sur l'*Epître* de S. Paul à Philemon. Ce savant mourut à Mons en Hainaut, en 1587, à 52 ans, en allant prendre possession de l'évêché de St-Omer. Il se fit

autant estimer par les dons de l'ame que par ceux de l'esprit.

PAMMAQUE, (S.) sénateur de Rome, célebre par sa vertu & sa science, étoit d'une famille illustre. Il fut décoré de la dignité proconsulaire & épousa Pauline, la seconde des filles de Ste. Paule. Il découvrit le premier les erreurs de Jovinien & les dénonça au pape Sirice qui les condamna en 390. S. Jerôme tira de grandes lumieres de Pammaque pour la composition de ses ouvrages contre Jovinien. Pammaque ayant perdu sa femme, fit offrir le saint sacrifice pour elle, & donna, selon ce qui se pratiquoit alors, un festin à tous les pauvres de Rome. On lit dans S. Jerôme que Pammaque oignit les cendres de son épouse, du baume de l'aumône & de la miséricorde. Il fit bâtir un hôpital à Porto, & y servit les pauvres de ses propres mains. Son zele pour la foi lui mérita une Lettre de félicitation & d'encouragement de la part de S. Augustin. Le sentiment de quelques auteurs modernes qui prétendent qu'il reçut les ordres sacrés, n'est fondé sur aucune preuve solide. Il étoit ami de S. Jerôme & de S. Paulin, & mourut en 410, honoré des regrets de ces deux grands hommes.

PAMPHILE, (S.) prêtre & martyr de Césarée en Palestine, recueillit une très-belle bibliotheque, dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliotheque, au rapport de S. Isidore de Séville, étoit composée de 30,000 volumes, & contenoit presque tous les ouvrages des anciens. Il transcrivit de sa main la *Bible* avec le plus grand soin & la plus grande exactitude, & travailla presque toute sa vie sur ce dépôt des oracles divins. Montfaucon a publié dans *Bibl. Coisliana* une courte explication des Actes des Apôtres faite par S. Pamphile. Il copia aussi plusieurs ouvrages d'Origene, & composa l'Apologie de ce Pere, lorsqu'il étoit en prison avec Eusebe de Césarée. S. Jerôme attribue cette Apologie à Eusebe; mais Socrate, Photius, &c., la donnent à S. Pamphile; & si Eusebe y travailla, il n'y eut qu'une foible part (voyez ce point bien discuté dans l'édition d'*Origene*, tom. 4, part. 2, pag. 13, par D. Charles de la Rue). Cette Apologie étoit divisée en 5 livres; il ne nous en reste que le premier de la traduction latine de Rufin, parmi les Œuvres de S. Jerôme. S. Pamphile reçut la couronne du martyre sous Maximin, vers 308. Eusebe de Césarée a écrit sa *Vie* en trois livres; S. Jerôme en faisoit beaucoup de cas: elle n'est pas parvenue jusqu'à nous.

PAMPHILE, peintre Macédonien, fit ordonner par un édit à Sicyone, & ensuite dans toute la Grece, qu'il n'y auroit que les enfans des nobles qui s'exerceroient à la peinture, & que les esclaves ne pourroient s'en mêler. Il fut le fondateur de l'école de peinture à Sicyone, & fut le premier qui appliqua les mathématiques à son art. Apelles fut son disciple.

PAMPHILE Maurilien, nom sous lequel a été donné, par un auteur inconnu, le *Roman* en vers latins *de Pamphile & Galatée*, qui est imprimé

avec la traduction en vers françois, à Paris, chez Verard, 1494, in-fol. Cet ouvrage fut fait pour Charles VIII, avant qu'il partît pour l'Italie.

PAN, fils de Mercure & selon d'autres, de Jupiter, dieu des campagnes, & particuliérement des bergers. On l'honoroit d'un culte particulier en Arcadie. Il est représenté en satyre, avec des cornes & des pieds de chevre. Virgile le dit inventeur de la flûte à plusieurs tuyaux :

Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit.

Il a été aussi pris par les anciens Grecs, pour le symbole de la nature, conformément à son nom qui signifie *Tout*. Plusieurs le confondent avec le dieu Sylvain & le dieu Faune. Nous avons indiqué dans l'article BRENNUS l'origine que l'opinion commune donne à la *terreur panique*. Cependant tous les savans ne sont pas du même sentiment ; quelques-uns pensent que c'est une corruption du mot *punique*, & qu'il vient d'une fausse frayeur conçue à Carthage. Il est des mythologistes qui recourent à un capitaine de Bacchus nommé Pan, qui mit en fuite une armée en faisant pousser de grands cris à ses soldats, dans une vallée remplie d'échos; ce qui fit croire aux ennemis qu'ils avoient en tête des forces supérieures aux leurs.

PANAGIOTI, premier interprete du grand-seigneur, né dans l'isle de Chio, mort en 1673, eut beaucoup de crédit à la Porte, & il en profita pour rendre des services importans à sa nation. Il défendit avec zele la foi de l'église grecque contre le patriarche Cyrille Lucar; écrivit en grec vulgaire, & fit imprimer en Hollande un ouvrage sous le titre de *Confession orthodoxe de l'Eglise Catholique & Apostolique d'Orient* : ouvrage péremptoire contre les calvinistes qui avoient cherché chez les Grecs quelque conformité d'opinions avec leurs erreurs. Panagioti étoit un homme très-estimable. Les Grecs ont un proverbe qui dit, « qu'il est » aussi difficile de trouver un » cheval verd, qu'un homme » sage de l'isle de Chio ». Panagioti étoit de cette isle, & comme il avoit beaucoup de prudence & de génie, on le nommoit le *Cheval verd.*

PANARD, (Charles-François) né à Courville, proche de Chartres, montra de bonne-heure beaucoup de génie pour le Vaudeville moral, dont il est regardé comme le pere. M. Marmontel l'a surnommé *le la Fontaine du Vaudeville.* Cet homme, qui savoit si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne ; il chansonna le vice, & non le vicieux. Il mourut à Paris d'une apoplexie, le 13 juin 1765, à 74 ans. On a imprimé ses ouvrages sous le titre de *Théâtre & Œuvres diverses de M. Panard*, à Paris, 1763, 4 vol. in-12. Il y a beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, de bon sens ; mais trop de négligences, de longueurs, & de fautes contre la langue & la poésie.

PANCIROLE, (Gui) né à Reggio en 1523, d'une famille distinguée, fit de grands

progrès dans l'étude du droit, auquel il s'appliqua dans les différentes universités d'Italie. Sa réputation engagea le sénat de Venise à le nommer, en 1547, le second professeur des Institutes à Padoue. Il remplit successivement plusieurs chaires dans la même université, & toujours avec beaucoup d'honneur. La science du droit ne l'occupoit pas seule. Il consacroit une partie de son tems à l'étude des belles-lettres. Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, touché de son mérite, l'attira dans l'université de Turin en 1571. Pancirole y eut autant d'admirateurs qu'à Padoue; mais des raisons de santé le firent revenir dans cette derniere ville. Il continua d'y enseigner le droit, & y mourut en 1599, à 76 ans. On a de lui: I. Un Traité curieux & intéressant: *De rebus inventis & perditis.* Il écrivit ce livre en italien; mais Henri Salmuth le traduisit en latin, & le fit imprimer en 1599 & 1602, en 2 vol. in-8°. On donna une nouvelle édition de cette version à Francfort, in-4°, en 1660. Pierre de la Noue mit cette traduction latine en françois, Lyon, 1617, in-8°. II. *Notitia dignitatum orient. tum occident. ultra Arcadii Honoriique tempora*, Lyon, 1608, & dans la collection des *Antiquités Romaines* de Grævius. Cet ouvrage est plein d'érudition. III. *De Numismatibus antiquis.* IV. *De Juris antiquitate.* V. *De claris Juris Interpretibus*, Francfort, 1721, in-4°. VI. *De Rebus bellicis.* VII. *De Magistratibus municipalibus & corporibus artificum.* VIII. *De quatuordecim regionibus urbis Romæ, earumque ædificiis tam publicis quàm privatis*, &c.

PANDORE: c'étoit une statue que Vulcain fit & qu'il anima. Les dieux s'assemblerent pour la rendre parfaite, en lui donnant chacun une perfection. Vénus lui donna la beauté, Pallas la sagesse, Mercure l'éloquence, &c. Jupiter, irrité contre Prométhée, qui avoit dérobé le feu du ciel pour animer les premiers hommes, envoya Pandore sur la terre avec une boëte, où tous les maux étoient renfermés. Prométhée, à qui elle présenta cette boëte, l'ayant refusée, elle la donna à Epiméthée, qui eut l'indiscrétion de l'ouvrir. C'est de cette malheureuse boëte que sortirent tous les maux qui inonderent la terre: il ne resta que la seule espérance dans le fond. Plusieurs mythologistes ont cru reconnoître dans cette fable l'histoire d'Eve; & l'on ne peut disconvenir qu'elle en présente des traits qui, tout défigurés qu'ils sont, ne paroissent pas absolument méconnoissables. *Voyez* LAVAUR, OPHIONÉE.

PANIGAROLA, (François) évêque d'Asti en Piémont, né à Milan en 1548, entra jeune dans l'ordre des Freres-Mineurs-Observantins, où il se rendit très-savant dans la philosophie & la théologie, & se distingua sur-tout par ses talens pour la prédication. Son mérite lui valut l'évêché d'Asti, qui lui fut donné par Sixte V en 1587; & le fit choisir avec le Jésuite Bellarmin, pour accompagner en France le cardinal Gaëtan, envoyé en 1589. Panigarola mourut à Asti en 1594. Ses *Ser-*

mons furent imprimés à Rome en 1596, in-4°. On a de lui plusieurs autres ouvrages, la plupart de piété & de controverse, tant en latin qu'en italien. Le plus connu est un Traité de l'éloquence de la chaire, en italien, intitulé : *Il Predicatore*, Venise, Guinti, 1609, in-4°.

PANNONIUS (*Janus*) *ou* JEAN LE HONGROIS, évêque de la ville de Cinq-Eglises, mort en 1490, & selon quelques-uns en 1472, à 37 ans, cultiva les belles-lettres avec succès en Italie, & travailla ensuite à les faire fleurir en Hongrie. On a de lui des *Elégies* & des *Epigrammes*, Venise, 1553, in-8°, & dans les *Deliciæ Poëtarum Hungarorum*, in-16, Francfort, 1619; parmi lesquelles on en trouve quelques-unes d'heureuses. Rien n'est plus plaisant que l'erreur des Encyclopédistes touchant Janus Pannonius, qu'ils ont regardé dans la premiere édition de leur compilation, comme possédant 5 églises ou évêchés. A l'article *Evêché*, après avoir differté sur la pluralité des bénéfices, & dit que le cardinal Mazarin, évêque de Metz, possédoit en même tems 13 abbayes, ils ajoutent: « Et » quant à la pluralité des évê» chés, Janus Pannonius étoit » à son décès évêque de cinq » villes ».

PANŒTIUS, philosophe Grec de la secte des Stoïciens, natif de Rhodes, fut ami de Scipion l'Africain le Jeune. Il florissoit vers l'an 127 avant J. C. Il avoit composé: I. Un Livre sur les *Sectes des Philosophes*. II. Un autre *De la tranquillité de l'Ame*. III. Un *Des Offices*, &c.

PANOPION, Romain, dont parle Valere-Maxime, à l'occasion d'un trait de fidélité héroïque de son esclave. Celui-ci ayant appris que des soldats accouroient pour tuer son maître qui avoit été proscrit, changea d'habit avec lui, & le fit sortir secrétement par une porte de derriere, & montant à la chambre, alla se mettre dans le lit de son maître, où il se laissa tuer à la place de Panopion.

PANORMITA, le *Panormitain*, *voyez* ANTOINE de Palerme & TUDESCHI.

PANSA, *voyez* VIBIUS.

PANTALÉON, (S.) célebre martyr de Nicomédie, que l'on croit avoir souffert la mort vers 305, sous l'empire de Galere.

PANTALÉON, diacre de l'église de Constantinople dans le 13e. siecle, est auteur d'un *Traité* contre les erreurs des Grecs, qui se trouve dans la Bibliotheque des Peres.

PANTALÉON, (Jacques) *voyez* URBAIN IV.

PANTENUS, (S.) philosophe chrétien, né en Sicile, florissoit sous l'empereur Commode. Il enseigna dans la célebre école d'Alexandrie, où, depuis S. Marc, fondateur de cette église, il y avoit toujours eu quelques théologiens qui expliquoient l'Ecriture-Sainte. Les Indiens ayant demandé quelqu'un capable de les instruire dans la Religion Chrétienne, & de combattre la doctrine des Bracmanes, on leur envoya Pantenus. Eusebe rapporte qu'il trouva chez ces peuples un

Evangile de S. Matthieu, écrit en hébreu, que S. Barthélemi leur avoit laissé. Pantenus, de retour à Alexandrie, continua d'y expliquer l'Ecriture-Sainte en particulier, l'école de cette ville étant alors gouvernée par S. Clément d'Alexandrie, son disciple. Il avoit composé des *Commentaires* sur la *Bible*, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. On peut juger de la maniere dont il expliquoit le texte sacré, par celle qu'ont suivie Clément d'Alexandrie, Origene & tous les éleves de cette école. Leurs Commentaires sont pleins d'allégories; ils s'éloignent souvent de la lettre, & trouvent presque par-tout des mysteres dont l'explication est mêlée de beaucoup d'érudition (*voyez* S. GRÉGOIRE le Grand). S. Pantenus étoit encore en vie en 216.

PANTHÉE, *voyez* ABRADATE.

PANTIN, (Guillaume) né à Tielt en Flandre au commencement du 16e. siecle, médecin à Bruges, mort en 1583, laissa un savant Commentaire sur le Traité de Celse: *De re medicâ*, à Bâle, 1552, in-folio, qui prouve qu'il étoit versé dans la belle littérature. Il étoit grand-oncle du suivant.

PANTIN (Pierre) de Tielt en Flandre, se rendit habile dans les langues, & les enseigna à Tolede & à Sarragosse; il devint ensuite chapelain de Philippe II, chanoine d'Ypres, doyen de Ste Gudule à Bruxelles, prévôt de Condé, & mourut à Bruxelles en 1611, à 56 ans. On a de lui: I. Des Traductions de plusieurs auteurs & Sts Peres Grecs. II. Un Traité *De Dignitatibus & Officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, dans les Conciles de Loaysa, & dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol. petit Traité savant & utile.

PANVINI, (Onuphre) célebre Religieux Augustin du 16e siecle, natif de Vérone, mourut à Palerme en 1568, à 39 ans, après avoir rempli divers emplois dans son ordre. On dit qu'étant attaché au cardinal Alexandre Farnese, & allant avec lui en Sicile, il en reçut, on ne sait à quelle occasion, quelque réprimande, & qu'il en conçut tant de chagrin qu'il en mourut. Ses manieres affables, polies & prévenantes, le firent aimer de ses confreres, autant que son érudition profonde le fit estimer des savans. Paul Manuce l'appelle *helluonem antiquarum Historiarum*. Il avoit pris pour devise: *In utrumque paratus*, avec un bœuf placé entre une charue & un autel. Il vouloit dire qu'il étoit également prêt à supporter les fatigues du service divin & celles des sciences humaines. Nous avons de lui: I. Un *Abrégé des Vies des Papes*, en 1567, in-4°. L'auteur dédia son ouvrage à Pie V, qui honoroit alors le siege Romain par son zele & ses vertus. II. *De antiquis Romanorum nominibus*, in-fol. III. *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres Christianos, & de Cœmeteriis eorumdem*, in-8°: traduit en françois, in-8°. IV. *De Principibus Romanis*, in-fol. V. *De antiquo ritu baptizandi Catechumenos*, in-4°. & in-8°: savant. VI. *De Republica Romana*, in-8°, Paris, 1588: profond & instructif. VII. *Fastorum libri V*, in-folio, Ve-

nise, 1557 : livre peu commun ; & utile pour l'ancienne histoire & celle du moyen âge. VIII. *De primatu Petri*. IX. *Topographia Romæ*, Francfort, 3 vol. in-fol. X. *De Triumpho & ludis Circensibus*, Padoue, 1681, in-fol. XI. *Chronicon Ecclesiasticum a C. Julii Cæsaris tempore usque ad Maximilianum II*, in-folio : ouvrage plein de recherches, & bien propre à éclaircir l'histoire tant ecclésiastique que profane. XII. *De Episcopatibus, titulis & Diaconis Cardinalium*. XIII. *Annotationes & Supplementa ad Platinam de Vitis SS. Pontificum*. XIV. *De Septem præcipuis urbis Romæ Basilicis*.

PAOLI, (Sébastien) né dans le territoire de Lucques en 1684, se fit Religieux dans la congrégation des clercs-réguliers de la Mere de Dieu, se distingua par sa science, s'acquit l'estime des savans, surtout du marquis d'Orsi, de l'abbé Salvini & de Lazzarini, fut membre de plusieurs académies, & mourut d'hydropisie en 1751. Il a enrichi les Journaux d'Italie d'un grand nombre de Dissertations pleines d'érudition sur les antiquités, l'histoire, la critique sacrée, la physique, &c, entr'autres sur le titre de *Divin* donné aux anciens empereurs, sur une *Médaille* d'or de l'empereur Valens, sur l'*Histoire de Naples* de Pierre Giannone, &c. Plusieurs de ses *Dissertations* ont été imprimées à Lucques & à Venise en 1748 & 1750. On a aussi de lui des *Vies* de plusieurs hommes illustres, entr'autres d'*Ambroise Salvio*, évêque de Nardo, de *Philippe Machiarelli*, Religieux Camaldule, &c.

PAOLO, *voyez* SARPI.

PAOLUCCIO, (Paul-Anafesto) autrement *Paul-Luc Anafeste*, premier doge ou duc de Venise. Cette république fut d'abord gouvernée, pendant 200 ans, par des tribuns que l'on élisoit tous les ans. Mais en 697, les Vénitiens choisirent un doge : ce choix tomba sur Paoluccio, mort en 717, & auquel succéderent deux autres doges. Ensuite on donna le gouvernement de la république à des généraux d'armée, dont le pouvoir ne duroit qu'un an. Mais six ans après, on élut des doges comme auparavant ; & cet usage s'est toujours observé depuis.

PAPAI-PARIZ, (François) né à Déez en Transylvanie en 1649, d'un ministre protestant, étudia en médecine à Francfort, à Marpurg, & fut fait docteur à Bâle : de retour dans sa patrie, il enseigna cette science pendant 40 ans, & mourut en 1716. On a de lui : I. Une Traduction en latin *De la paix de l'Ame* de Pierre du Moulin. II. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Hongrie & de Transylvanie*, Zurich, 1723, in-8°. On ne doit s'attendre à rien de fidele sur cette matiere de la part d'un Protestant, surtout à l'égard d'une province que ceux de sa secte ont à différentes reprises bouleversée de fond en comble. III. *Paix du Corps*, livre de médecine en hongrois. IV. *Dictionnarium Latino-Hungaricum*, Leutschau, 1708, ouvrage de 15 ans de travail. V. *Dictionnarium Hungarico-Latinum* ; il n'est que l'éditeur de cet ouvrage qu'il a augmenté & corrigé. VI. *Ars*

Heraldica, 1696, in-12. VII. Des *Poésies*, &c.

PAPE, (Gui) *voyez* GUI-PAPE.

PAPEBROCH, (Daniel) né à Anvers en 1628, se fit Jésuite en 1646, professa les belles-lettres & la philosophie avec beaucoup de succès. Les Peres Bollandus & Henschenius, collecteurs des Actes des Saints, l'associerent à leur immense travail. Il alla à Rome avec Henschenius en 1660, & y amassa une ample collection de matériaux. De retour à Anvers sur la fin de l'an 1662, il se livra sans réserve au travail auquel on l'avoit destiné. Il étoit également propre à rétablir l'histoire dans les faits authentiques, & par sa sagacité & par ses recherches. Il épura la légende des faussetés dont elle fourmilloit. Le savant Jésuite, ayant à fixer l'origine des Carmes, ne donna dans aucune chimere. Il la marqua au 12e. siecle; il assigna, d'après Baronius & Bellarmin, le bienheureux Berthold pour premier général de l'ordre. Quelques Carmes, qui faisoient remonter leur origine jusqu'à Elie, entrerent en fureur. Ils inonderent les Pays-Bas de libelles épouvantables contre Papebroch, & le traiterent avec ce ton de hauteur qu'un noble Allemand prend à l'égard d'un gentilhomme de deux jours. Le *nouvel Ismaël*, le *Jésuite réduit en poudre*, le *Jésuite Papebroch historien conjectural & bombardant*, firent beaucoup rire le public. Les descendans d'Elie ne s'en tinrent pas à des brochures. Ils dénoncerent, en 1690, le P. Papebroch au pape Innocent X & à l'Inquisition de Madrid, comme auteur des erreurs grossieres qui remplissoient les 14 volumes des *Actes des Saints de mars*, *avril* & *mai*, à la tête desquels on voyoit son nom. Quelles étoient ces erreurs? Celles-ci. Il n'est pas certain que la face de J. C. ait été imprimée sur le mouchoir de Ste. Véronique, ni même qu'il y ait jamais eu une Sainte de ce nom. Le Mont-Carmel n'étoit pas anciennement un lieu de dévotion, & les Carmes n'ont point eu le prophete Elie pour leur fondateur, &c. Un P. Sébastien de S. Paul, Carme, avoit déjà dévoilé une partie de ces erreurs dans un gros volume imprimé à Cologne en 1693 (*voyez son article*). Toute l'Europe savante attendoit avec impatience le jugement de Rome & de Madrid. L'Inquisition d'Espagne prononça enfin, en 1695, son anathême contre les 14 vol. des *Actes des Saints*. Le triomphe des Carmes étoit complet; mais un incident vint affoiblir leur gloire. Un Religieux de la congrégation de S. Jean-de-Dieu, disputa d'ancienneté avec eux. Il prétendit que l'ordre des Freres de la Charité avoit 900 ans de primauté sur celui des Carmes. Son raisonnement étoit tout simple. Abraham a été le premier général des Freres de la Charité: ce grand patriarche fonda l'ordre dans la vallée de Mambré, en faisant de sa maison un hôpital. Cependant les Jésuites furent admis à se justifier au tribunal de l'Inquisition. Le P. Papebroch défendit, article par article, les propositions dénoncées au saint-office. Ce tri-

bunal, fatigué de cette affaire, défendit seulement les écrits faits pour & contre; le pape confirma ce sage décret par un Bref, qui faisoit défense de traiter de l'institution primitive & de la succession de l'ordre des Carmes par les prophetes Elie & Elisée (*voyez* S. ALBERT). Le P. Papebroch continua à travailler à son ouvrage, & à bien mériter de la république des lettres jusqu'à sa mort, arrivée en 1714, à 86 ans. Ce savant laborieux a eu grande part aux *Acta Sanctorum* des mois de mars, d'avril, de mai & de juin, & les volumes qui contiennent ces mois passent pour les plus exacts & les plus judicieux de cette vaste compilation. Il est auteur du *Propylæum ad Acta Sanctorum maii*, in-fol. C'est un catalogue chrono-historique des souverains pontifes. Les exemplaires qui contiennent l'Histoire des Conclaves, ont été défendus à Rome. Ses *Réponses* aux Carmes sont en 4 vol. in-4°.

PAPENDRECHT, (Corneille Paul Hoynck van) né à Dordrecht en 1686, d'une famille noble & illustre, surtout par son attachement inviolable à la religion de ses peres, s'engagea dans l'état ecclésiastique, exerça le saint ministere à La Haye, & devint secrétaire du cardinal d'Alsace archevêque de Malines. Il exerça cet emploi avec zele pendant 24 ans, & fut nommé vicaire-général de ce diocese pendant le voyage que le cardinal fit à Rome. En 1717, il fut pourvu d'un canonicat de la métropole de Malines, admis au nombre des gradués en 1731, & fait archiprêtre de cette église en 1732. Son attention fut toujours tournée vers les devoirs de ses charges; cependant il sut trouver des momens de loisir qu'il consacra à l'étude, sur-tout de l'histoire ecclésiastique, & à dévoiler toutes les menées d'un certain parti. Epuisé de travaux & accablé de vieillesse, il mourut à Malines le 13 décembre 1753, regretté de tous les bons Catholiques. On a de lui: I. *Historia Ecclesiæ Ultrajectinæ à tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio*, Malines, 1725, in-fol. C'est une histoire de la *Petite-Eglise*, traduite ensuite en flamand & imprimée en cette langue en Hollande, l'an 1728, in fol. II. *Sex Epistolæ, de hæresi & schismate aliquot presbyterorum Ultrajectensium*; Malines, 1729, in-4°. III. *Specimen eruditionis Broedersianæ*; Malines, 1730, in 4°. C'est l'examen ou la critique d'un ouvrage que Nicolas Broedersen, prêtre schismatique d'Utrecht, avoit publié sous ce titre: *Tractatus historicus primus de capitulo cathedrali ecclesiæ Metropolitanæ Ultrajectinæ*. IV. *Analecta Belgica*, La Haye, 1743, 6 vol. in-4°. On y trouve la Vie du président Viglius, écrite par lui-même, & d'autres pieces relatives à l'histoire des Pays-Bas, avec des notes judicieuses & intéressantes de l'éditeur.

PAPHNUCE, (S.) disciple de S. Antoine, puis évêque dans la haute Thébaïde, confessa J. C. durant la persécution de Galere & de Maximin. Il eut le jarret gauche coupé, l'œil droit arraché, & fut con-

damné aux mines. Ce généreux confesseur assista, dit-on, au concile de Nicée en 325, & il y reçut de grands honneurs. L'empereur Constantin le faisoit venir presque tous les jours dans son palais, & lui baisoit la place de l'œil qu'il avoit perdu pour la foi. Socrate & Sozomene, pour l'ordinaire son copiste, rapportent que quelques évêques ayant proposé dans ce concile d'obliger ceux qui étoient dans les ordres sacrés à ne point vivre avec les femmes qu'ils avoient épousées avant leur ordination; Paphnuce s'y opposa, en disant, qu'il falloit s'en tenir à l'ancienne tradition de l'Eglise, qui défendoit seulement aux clercs de se marier après leur ordination. Mais Baronius & d'autres savans ont contesté avec raison ce trait d'histoire, & s'appuient sur le silence des autres écrivains, ainsi que sur l'autorité de S. Jerôme & de S. Epiphane. Le premier assure (*Adv. Vigilantium*) que les églises d'Orient, d'Egypte & de Rome n'admettoient au nombre des clercs que ceux qui gardoient la continence, ou, qui étant mariés, promettoient de regarder leurs femmes comme leurs sœurs. S. Epiphane s'exprime presque dans les mêmes termes. De maniere que pour tenir ce discours, Paphnuce eût dû ignorer la discipline de l'église d'Orient & d'Occident; ce qui n'a aucune vraisemblance, & ce qui eût paru fort étrange aux Peres du Concile. Il paroît même douteux si Paphnuce assista à ce concile, car son nom ne se trouve dans aucune des diverses listes qui nous donnent le nom & la signature des Peres de Nicée. M. l'abbé Barruel a donné sur ce sujet une savante & ample dissertation, qu'il conclut de la sorte. « Socrate a » contre lui le silence de cent » vingt ans, sur un fait qu'une » foule d'historiens, de saints » Peres & de conciles au» roient eu cent fois occasion » de raconter avant lui, qu'ils » auroient même dû raconter » s'il étoit vrai. Il a contre » lui tous les saints Peres, » tous les historiens qui regar» dent le célibat des prêtres » comme prescrit par les loix » de l'Eglise long-tems avant » le concile de Nicée. Il a » contre lui & les actes de ce » concile, qui ne font pas la » moindre mention de ce fait, » & toutes les listes des Peres » présens à ce concile, dans » lesquelles on ne trouve pas » même le nom de cet évê» que; & sur-tout le canon » de ce concile, qui ne met » pas même l'épouse au nom» bre des femmes qui peuvent » vivre sous le même toît que » le prêtre. Il a contre lui » tous les conciles qui peu de » tems après celui de Nicée, » ont renouvellé pour les prê» tres, la loi du célibat, sans » le moindre égard pour le » prétendu fait de Paphnuce. » Il a contre lui toute la cré» dulité, tout le défaut de » connoissances historiques, » critiques, théologiques, ca» noniques que ses adhérens » même lui reprochent. Il a » contre lui toutes les impos» tures de son vieillard héré» tique, Novatien, seul témoin » qu'il produise, & toute l'ab-

» surdité du fait, des raisonnemens qu'il prête à Paphnuce. Si ce n'est pas là une démonstration en fait de critique, nous prions nos lecteurs de nous dire quelle sera donc l'absurdité en fait d'histoire, dont la fausseté soit démontrée ». Paphnuce soutint avec zele la cause de S. Athanase, son ami, au concile de Tyr, & engagea Maxime, évêque de Jérusalem, à prendre sa défense.

PAPIAS, évêque d'Hiéraple, ville de Phrygie, fut disciple de S. Jean l'Evangéliste, avec S. Policarpe. Il composa un ouvrage en cinq livres, qu'il intitula : *Explications des Discours du Seigneur.* Il ne nous reste que des fragmens de cet ouvrage, qui au jugement d'Eusebe, donnent une mauvaise idée de sa critique & de son goût. Il fut auteur de l'erreur des Millénaires, qui prétendoient que J. C. viendroit régner sur la terre d'une maniere corporelle, mille ans avant le jugement, pour assembler les élus après la résurrection, dans la ville de Jérusalem. Cette opinion étoit fondée sur le chapitre 20 de l'Apocalypse, où il est dit que les Martyrs regneront avec J. C. pendant mille ans; mais il est aisé de voir que cette espece de prophétie qui est très-obscure en elle-même, ne doit pas être prise à la lettre. Il est essentiel de remarquer qu'il y a eu des *millénaires* de deux especes. Les uns comme Cérinthe & ses disciples, enseignoient que sous le regne de J. C. sur la terre, les justes jouiroient d'une félicité corporelle, qui consistoit dans les plaisirs des sens. Les autres croyoient que, sous le regne de mille ans, les Saints jouiroient d'une félicité plutôt spirituelle que corporelle, & ils en excluoient les voluptés des sens. Quelques Peres ont embrassé cette opinion; mais il est faux qu'ils l'aient jamais regardée comme un dogme de foi. S. Justin qui la suivoit, dit formellement qu'il y avoit plusieurs Chrétiens pieux, & *d'une foi pure*, qui étoient du sentiment contraire. Si dans la suite du Dialogue, il ajoute que tous les Chrétiens qui pensent juste, sont de même avis, il parle de la résurrection future, & non du regne de mille ans, comme l'ont très-bien remarqué les éditeurs de S. Justin. Barbeyrac & ceux qu'il cite, ont donc bien tort de dire que les Peres soutenoient le regne de mille ans, comme une vérité apostolique. Il s'en faut beaucoup que ce sentiment ait été unanime parmi les Peres. Origene, Denis d'Alexandrie son disciple, Caïus, prêtre de Rome, S. Jerôme, & d'autres ont écrit contre ce prétendu regne, & l'ont rejeté comme une fable. Il n'est donc pas vrai que cette opinion ait été établie sur la tradition la plus respectable; les Peres ne font point tradition, lorsqu'ils disputent sur une question quelconque. « Les Protestans, dit un théologien, » ont mal choisi cet exemple » pour déprimer l'autorité des » Peres & de la Tradition; & » les incrédules qui ont copié » les Protestans, ont montré » bien peu de discernement. Mosheim

» Mosheim a fait voir qu'il y » avoit parmi les Peres, au » moins quatre opinions diffé- » rentes sur ce prétendu regne » de mille ans ».

PAPIAS, grammairien, qui florissoit vers 1053, est auteur d'un *Vocabularium Latinum*, dont la 1ere édition à Milan, 1476, in-fol. est rare, ainsi que celle de Mantoue, 1496, in-fol.

PAPILLON, (Almaque) poëte François, ami & contemporain de Marot, naquit à Dijon en 1487, d'une famille noble, ancienne & originaire de Tours, établie depuis 1321 en Bourgogne. Il fut page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon, & valet-de-chambre de François I. Il suivit ce prince & fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie. La Croix-du-Maine, dans sa *Bibliotheque Françoise*, attribue à Papillon un livre intitulé : *Le Trône d'honneur*. Ce poëte mourut à Dijon en 1559, âgé de 72 ans.

PAPILLON, (Thomas) neveu d'Almaque Papillon, bon jurisconsulte, célebre avocat au parlement de Paris, & l'un des plus grands orateurs de son siecle, naquit à Dijon en 1514, d'un pere qui lui-même avoit acquis un nom par ses talens pour le barreau. Il l'envoya à Paris pour y faire ses études de droit. Il s'y livra avec ardeur, & devint en peu de tems un habile jurisconsulte. Il se perfectionna dans l'étude des langues, des grands orateurs grecs, latins & françois, & mourut à Paris en 1596. On a de lui un Traité intitulé : *Libellus de jure accrescendi*, imprimé à Paris en 1571, in-8°. Un autre : *De directis hæredum substitutionibus*, Paris, 1616, in-8°... & encore *Commentaria in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, Paris, 1624, in-12. Les deux premiers ont été réimprimés dans le 5e volume de la *Collection du jurisconsulte Othon*, imprimée à Leyde en 1729, in-fol., sous le titre de *Thesaurus Juris Romani*. Tous ces différens ouvrages sont très-estimés.

PAPILLON, (Philibert) naquit à Dijon le 1er mai 1666, de Philippe Papillon, avocat distingué. Après avoir fait avec succès ses études au college des Jésuites de Dijon, il vint à Paris & fut reçu docteur de Sorbonne en 1694. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu d'un canonicat de la Chapelle aux Riches, bénéfice d'un revenu médiocre, mais suffisant pour un homme qui n'avoit d'autre ambition que celle de cultiver les lettres, & qui d'ailleurs jouissoit d'un patrimoine considérable. L'histoire littéraire de sa province fut le principal objet de ses savantes recherches. Après sa mort, arrivée à Dijon le 23 février 1738, à l'âge de 72 ans, le fruit de son travail parut sous le titre de : *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, en 1742 & 1745, en 2 vol. in-fol., par les soins de M. Papillon de Flavignerot, son neveu, maître en la chambre des comptes de Dijon. Cet ouvrage a coûté beaucoup de recherches; mais il est écrit d'un style foible & lâche. Il y a quelques discussions qui pourroient paroître minutieuses à un philosophe; mais qui sont né-

cessaires dans ces sortes de livres. La république des lettres est redevable à l'abbé Papillon, savant communicatif, d'un grand nombre de *Mémoires* intéressans, que le P. le Long inséra dans sa *Bibliotheque des Historiens de France*, imprimée en 1719. Il fournit au même auteur beaucoup d'observations, dont il a fait usage dans sa *Bibliotheque sacrée*, composée en latin & imprimée en 1723. Le P. Desmolets de l'Oratoire, successeur du P. le Long, enrichit ses *Mémoires d'Histoire & de Littérature*, de divers morceaux précieux que lui avoit communiqués l'abbé Papillon. Il est encore auteur de la *Vie de Pierre Abailard*, & de celle de *Jacques Amyot, évêque d'Auxerre*, toutes deux imprimées en 1702. Il dirigea, par ses recherches & ses lumieres, l'ouvrage de M. Garrau, qui a pour titre : *Description du Gouvernement de Bourgogne*, imprimée à Dijon en 1717, & réimprimée en 1734. L'abbé Papillon fut intimement lié avec le président Bouhier, le savant P. Oudin & le célebre la Monnoie, & a aidé de ses lumieres beaucoup d'autres savans. La mort l'empêcha de mettre en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis avec soin pour l'Histoire de sa province.

PAPILLON, (Jean) né à St-Quentin en 1661, d'un graveur en bois, hérita des talens de son pere & les perfectionna. Il vint de bonne heure à Paris, où dès l'année 1684, il fut en réputation parmi les brodeurs, les tapissiers, les gaziers, les rubanniers, pour lesquels il faisoit des dessins pleins de graces & de goût; mais il fut sur-tout employé par les imprimeurs. Il y a de lui un grand nombre de vignettes, de culs-de-lampe & d'autres ornemens de livres, exécutés avec la plus grande propreté. Cet habile graveur mourut le 23 février 1723, âgé de 62 ans. Il a été surpassé par Jean-Michel son fils, qui a donné une *Histoire de la Gravure en bois*, 1766, 2 vol. in-8°, & s'est acquis beaucoup de réputation par d'excellens morceaux en ce genre. Il étoit né en 1698, & mourut en 1776.

PAPILLON DU RIVET, (Nicolas-Gabriël) Jésuite, né à Paris le 19 janvier 1717, mort à Tournay en 1782, a traduit plusieurs Discours latins du P. la Sante, & fait quelques Poëmes latins, entr'autres : *Templum assentationis* ; & *Mundus physicus, effigies mundi moralis*, où il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de Descartes. Parmi ses Poésies françoises, on distingue l'*Epitaphe de Voltaire* (voyez ce mot), & l'*Epître au comte de Falckenstein* ; il y a des détails intéressans, d'utiles leçons, & quelques louanges précoces. Ses *Sermons* imprimés à Tournay, 1770, 4 vol. in-12, ont eu du succès. Son éloquence est féconde, douce, coulante ; son style châtié & correct, mais il ne s'anime & ne s'échauffe pas assez. C'est un fleuve qui coule toujours d'une maniere uniforme, sans agiter, sans faire gronder ses eaux. Son tempérament étoit si délicat, que pendant 30 ans il n'a vécu que d'un peu de lait & de pain blanc. Il a confié au P. Veron

des manuſcrits qui peuvent former deux volumes in-8°; ce ſont des pieces fugitives, & deux ou trois pieces dramatiques, qu'il avoit composées pendant ſa régence. On le trouve là comme ailleurs, toujours aiſé & correct, mais toujours un peu froid. Le P. Veron ayant été une des victimes de l'affreuſe journée du 2 ſeptembre 1792, avant d'avoir rien publié de ce manuſcrit, il eſt à croire qu'il ſera perdu pour le public.

PAPIN, (Iſaac) né à Blois en 1657, étudia la philoſophie & la théologie à Geneve, & le grec & l'hébreu à Orléans, ſous le miniſtre Pajon, ſon oncle maternel. Ce miniſtre admettoit le dogme de la grace efficace; mais il ne l'expliquoit pas d'une maniere auſſi dure que les prétendus-réformés en général, & Jurieu en particulier. Papin embraſſa le ſentiment de ſon oncle, & le défendit contre ce dernier avec chaleur. Jurieu ſonna le tocſin contre Papin, qui ſe vit contraint de paſſer en Angleterre & de là en Allemagne. Il prêcha avec ſuccès à Hambourg & à Dantzick. Dès que ſon adverſaire le ſut en Allemagne, il écrivit par-tout qu'on ne devoit point lui donner de chaire. C'étoit un miniſtre indulgent & foible, ſelon lui, qui ſoutenoit que les Catholiques ſe faiſant gloire de ſuivre l'Ecriture, les Proteſtans les plus zélés devoient les tolérer. Papin, maltraité par ceux de ſa ſecte, revint en France abjurer le Calviniſme entre les mains du grand Boſſuet, en 1690. Le fougueux Jurieu écrivit à ce ſujet une Lettre paſtorale, bien digne de lui. Il y prétendoit que le nouveau converti avoit toujours regardé toutes les religions comme indifférentes, & que c'étoit dans cet eſprit qu'il étoit rentré dans l'Egliſe Catholique. Papin mourut à Paris en 1709. Le P. Pajon de l'Oratoire, ſon couſin, publia en 1723, en 3 vol. in-12, le recueil des *Ouvrages compoſés par feu M. Papin en faveur de la Religion.* Cette collection offre pluſieurs Traités : I. *La Foi réduite à ſes juſtes bornes* II. *De la tolérance des Proteſtans, & de l'autorité de l'Egliſe*, où il réfute la ſoi-diſante Lettre paſtorale de Jurieu : on changea quelque tems après le titre de cet ouvrage en l'intitulant : *Les deux chemins oppoſés en matiere de religion, l'examen particulier & le poids de l'autorité*, Liege, 1713, in-12. C'eſt là qu'il faut apprendre à penſer & à parler comme il convient ſur la tolérance. Un auteur qui en avoit eu beſoin autrefois, eſt plus croyable que perſonne ſur les ſentimens que la religion, l'humanité & la politique preſcrivent à l'égard des diſciples de l'erreur. III. *La Cauſe des Hérétiques diſputée & condamnée par la méthode du Droit*, &c. Tous ces Traités ſont ſolidement écrits. — Nicolas PAPIN ſon oncle, & Denys PAPIN ſon couſin-germain, tous deux habiles médecins & calviniſtes, ſont auſſi auteurs de divers ouvrages. Le premier, d'un *Traité ſur la ſalure, le flux & reflux de la Mer; l'origine des Sources tant des fleuves que des fontaines*, in-12; & de quelques *Diſſertations* latines ſur *la Poudre ſym-*

patique, sur *la Diastole du cœur*, &c. Le second laissa une Dissertation sur une *Machine propre à amollir les os, pour en faire du bouillon*, en françois, Paris, 1682, in-12; & dans *Fasciculus Dissertationum de quibusdam Machinis Physicis*, Marpurg, 1695, in-12, fig. Cette machine qui porte son nom, a été perfectionnée dans ces dernieres années; elle peut être d'une grande épargne dans les hôpitaux.

PAPINIEN, célebre jurisconsulte du 3e. siecle, fut avocat du fisc, puis préfet du prétoire, sous l'empereur Septime-Sévere. Ce prince conçut une grande estime pour lui, & on prétend qu'il contribua beaucoup à adoucir son humeur féroce. Le principal emploi du préfet du prétoire, étoit de juger les procès avec l'empereur. Sévere ne décida jamais rien sans son avis; il lui recommanda en mourant ses deux fils Caracalla & Géta. Le premier, ayant fait massacrer son frere entre les bras même de leur mere, voulut engager Papinien à lui faire un discours pour excuser ce forfait devant le sénat. « Sachez (lui répondit le généreux jurisconsulte) « qu'il » n'est pas aussi aisé d'excuser » un fratricide que de le commettre. D'ailleurs c'est se » souiller d'un second meurtre, » que d'accuser un innocent » après lui avoir ôté la vie ». Cette réponse irrita Caracalla, qui le fit décapiter en 212. Cet homme illustre n'avoit que 36 ans au plus. Tous les jurisconsultes en font un cas infini. Valentinien III ordonna en 426, que quand les juges se trouveroient partagés sur quelque point de droit épineux, on suivroit le sentiment qui seroit appuyé par ce *Génie éminent.* C'est le titre qu'il donna à Papinien. La plupart de ses ouvrages sont perdus; mais il y a plusieurs de ses décisions dans le Digeste: S. Jerôme remarque qu'elles ne sont pas toujours d'accord avec l'Evangile & la pureté de la morale sainte, en particulier celle qui regarde le divorce: *Aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit* (Epitaph. Fabiolæ).

PAPIRE-MASSON, (Jean) né à St-Germain-Laval en Forez, en 1544, prit l'habit de Jésuite, & le quitta après avoir enseigné avec réputation en Italie & en France. Il se consacra à l'étude du droit à Angers, & se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Ses connoissances & son intégrité lui mériterent la charge de substitut du procureur-général. Il l'exerça avec honneur, & mourut à Paris en 1611, à 67 ans, vivement regretté des gens-de-lettres, dont la plupart étoient ses amis. Ses ouvrages sont: I. *Annalium lib. IV*, 1598, in-4°; ouvrage où l'on trouve des choses curieuses sur l'Histoire de France. II. *Notitia Episcoporum Galliæ*, in-8°. Il y a des recherches & des inexactitudes. III. *Vita Joannis Calvini*, in-4°. Cette histoire, qui est assez bien écrite, appartient, suivant quelques-uns, à Jacques Gillot. IV. Des *Eloges* latins des hommes illustres, recueillis par Balesdens de l'académie françoise, 1656, in-8°; ils sont plus emphatiques qu'instructifs. V. Une

Histoire des papes sous ce titre : *De Episcopis Urbis*, in-4°. VI. Une *Description de la France par les Rivieres*. L'abbé Baudrand en a donné une édition avec des notes 1685, in-8°, en latin. M. de Thou a écrit sa *Vie*; elle se trouve à la tête des *Eloges*.

PAPIRIUS-CURSOR, (*Lucius*) dictateur Romain, vers l'an 320 avant J. C., vainquit les Sabins, triompha des Samnites, & prit la ville de Lucerie. Sa sévérité lui fit perdre l'affection du peuple. Sa famille étoit illustre à Rome, entre les Patriciennes, & donna plusieurs grands hommes à la république.

PAPIRIUS, surnommé *Prætextatus*, étoit de la même famille que le précédent. Il acquit le surnom de *Prætextatus*, parce qu'il fit une action d'une rare prudence, dans le tems qu'il portoit encore la robe nommée *Prætexta*. Son pere l'ayant mené un jour au sénat, où l'on traitoit des affaire les plus importantes, sa mere voulut absolument savoir ce qui s'étoit passé à l'assemblée. Le jeune Papirius se délivra de ses importunités, en lui faisant accroire que l'on avoit agité la question : « S'il » seroit plus avantageux à la » république de donner deux » femmes à un mari, que de » donner deux maris à une » femme » ? La mere de Papirius communiqua ce secret aux dames Romaines, qui se présenterent le lendemain au sénat, pour demander que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que celui d'un homme avec deux femmes. Les sénateurs ne comprenant rien aux cris & aux alarmes de ces femmes attroupées tumultueusement, le jeune Papirius leur apprit qu'il étoit l'auteur de leurs alarmes. Il fut extrêmement loué de sa prudence ; mais on ordonna qu'à l'avenir aucun jeune-homme n'auroit l'entrée au sénat, à la réserve de Papirius. C'est ainsi que fut aboli l'usage ou étoient les sénateurs d'introduire leurs enfans au sénat, avant même qu'ils eussent atteint l'âge de puberté, afin de les former de bonne heure à la science du gouvernement : faux prétexte, qui ne tendoit qu'à rendre les enfans vains & suffisans, à les éloigner des études propres à leur âge, à compromettre la sagesse de l'administration & le secret de l'Etat.

PAPIUS, (André) né à Gand, vers l'an 1547, fut élevé avec soin dans les lettres & dans les sciences par Levinus Torrentius, son oncle, qui, étant grand-vicaire à Liege, l'appela auprès de lui. Papius devint chanoine de la collégiale de S. Martin à Liege, & mourut fort jeune en 1581. On a de lui une Traduction en vers latins du livre de Denys d'Alexandrie ; *De situ Orbis* ; de celui de Musée : *De amore Erûs ac Leandri*, & une Edition de *Priscien* ; le tout accompagné de notes savantes, Anvers, 1575, in-8°. On a encore de lui : *De Harmoniis musicis*, Anvers, 1581, in-12.

PAPON, (Jean) lieutenant-général de Montbrison en Forez, naquit dans cette ville en 1505, & y mourut en 1590. Il devint maître-des-requêtes ordinaire

de la reine Catherine de Médicis, qui l'honora de sa confiance. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur la *Coutume du Bourbonnois*, in-folio, ouvrage peu exact. II. *Rapport des deux principes de l'Eloquence Grecque & Latine*, in-8°. III. *Recueil d'Arrêts notables*, en 3 vol. in-fol. C'est une espece de pratique de toutes les parties du droit. Ce jurisconsulte ne jouit plus de la même célébrité qu'autrefois.

PAPPUS, philosophe & mathématicien d'Alexandrie, sous le regne de Théodose le Grand, se fit un nom par ses *Collections mathématiques*, en VIII livres, Pisaro, 1588, in-fol. On y trouve les Traités suivans : *Syntaxis Mathematica in Ptolomæum... Explicationes in Aristarcum Samium, de magnitudinibus ac distantiis Solis ac Lunæ*, &c. *Tractatus de Fluviis Libyæ.... Universalis Chorographia*, &c. Tous ces ouvrages sont utiles, quoiqu'ils ne soient pas exempts de fautes.

PAPPUS, (Jean) théologien Protestant, né à Lindau en 1549, devint, dès l'âge de 21 ans, ministre & professeur à Strasbourg, & mourut en 1610. On a de lui en latin un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, 1584, in-8°; & quelques Livres de controverse, in-4°, qui eurent quelque vogue dans le tems & dans son parti seulement.

PAPUS, (*Æmilius*) *voyez* FABRICIUS.

PARABOSCO, (Jerôme) né vers le commencement du 16e. siecle, est auteur de plusieurs Comédies italiennes en prose & en vers. La plupart de ces Pieces sont d'un caractere original, qui les fait rechercher. Les meilleures éditions sont celles de Giolito, à Venise. Parabosco a aussi composé des *Nouvelles* dans le goût de celles de Bocace, de Bandello, &c, où il y a peu à gagner pour le bon goût, & moins encore pour les bonnes mœurs; imprimées à Venise en 1558, in-8°, sous le titre de *Diporti di Girolemo Parabosco*; & quelques autres ouvrages moins connus, & qui méritent très-peu de l'être.—Il ne faut pas le confondre avec Jean-Paul PARABOSCO de Plaisance, qui a aussi donné des *Comédies* & des *Nouvelles*. Il vivoit dans le 15e siecle.

PARACELSE, (Aurele-Philippe-Théophraste Bombast de Hohenheim) naquit, selon Erasme, à Einsidlen, bourg du canton de Zurich, en 1493, d'un pere qui étoit fils naturel d'un prince; & selon Haller, au village de Gaisse dans le canton d'Appenzel; de la famille de Hœhiner qui y subsiste encore. Erasme lui donne le nom d'*Hermite* dans une lettre qu'il lui adresse, parce que *Einsidlen* signifie hermitage en allemand. Il voyagea en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, pour y connoître les plus célebres médecins. De retour en Suisse, il s'arrêta à Bâle en 1527, où il fit ses leçons de médecine en langue allemande. Il croyoit que le latin n'étoit pas digne d'être parlé par un philosophe. Il expliquoit ses propres ouvrages, & particuliérement ses livres intitulés : *De Compositionibus, de Gradibus & de Tartaro*; livres, dit Helmont, pleins de bagatelles & vides de choses.

Gravement assis dans sa chaire, à la premiere leçon, il fit brûler les Œuvres de Galien & d'Avicenne. « Sachez, disoit-il, médecins, que mon bonnet est plus savant que vous, que ma barbe a plus d'expérience que vos académies; Grecs, Latins, François, Italiens, je serai votre roi ». Se seroit-on attendu à une pareille rodomontade de la part d'un homme qui convenoit que sa bibliotheque ne contenoit pas dix pages? Paracelse se faisoit une gloire de détruire la méthode de Galien & d'Hippocrate, qu'il croyoit peu sûre. C'étoit, selon lui, des charlatans, & le Ciel l'avoit envoyé pour être le *Réformateur de la Médecine*. C'étoit le nom que cet impudent ne craignoit pas de se donner. Il se vantoit de pouvoir conserver, par ses remedes, la vie aux hommes pendant plusieurs siecles; mais il éprouva lui-même la vanité de ses promesses, étant mort à Saltzbourg en 1541, à 48 ans. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de Geneve, en 1658, 3 vol. in-fol. Elles roulent toutes sur des matieres philosophiques & médicinales, & le mauvais y absorbe le peu de bon qui peut s'y trouver. Le style en est obscur & mystérieux, & le lecteur judicieux en portera le même jugement que Martin Delrio: *Ex quibus quivis intelligit nihil in homine pietatis neque mentis sanæ fuisse.* L'auteur parle toujours avec la modestie d'un homme qui s'attribuoit la monarchie de la médecine. « Dieu lui avoit révélé, disoit-il, le secret de faire de l'or & de prolonger la vie à son gré, &c ». Il prétendoit pouvoir créer des hommes par l'alambic: extravagance impie, victorieusement réfutée par le P. Kircher dans son *Mundus subterraneus*. Il allioit la magie avec la chymie, & les plus ridicules extravagances avec des vérités reconnues. Eraste, qui nous a donné sa *Vie*, raconte des choses singulieres de son commerce avec le démon. Il prescrit des remedes où la superstition & le sortilege paroissent à découvert, & dit gravement que peu importe qu'on guérisse par le démon ou par quelqu'autre secours, abusant ridiculement de ces paroles: *Salutem ex inimicis nostris*. C'est la confiance qu'il avoit dans la magie, qui lui faisoit prendre ce ton de docteur transcendant & infaillible. Il s'en explique lui-même dans plusieurs endroits, & en particulier dans son *Traité de l'Epilepsie*. Et ailleurs parlant des maladies qu'il regarde comme surnaturelles, il dit: *De tali curatione nec Galenus nec Avicenna scripserunt, aut sciverunt quidquam. Non enim in academiis omnis discitur ars. Ideò oportet medicum quandoque accedere vetulas, sagas, Zigeineros, rusticos & circumforaneos; & ex ipsis artem ipsam addiscere qui plus sciunt de istis rebus quàm omnes academiæ professores* (voy. FAUSTUS, HAEN). Cependant, parmi une multitude d'erreurs impies & grossieres, on trouve dans ses écrits quelques idées que des savans ont accueillies; telle est celle qui lui a fait considérer la lumiere comme le grand agent de la nature: c'est au moins ce qu'a

cru voir dans la profonde obscurité qui enveloppe le verbiage de ce fameux charlatan, un M. Joyand, docteur en médecine de la faculté de Besançon, dans un *Précis du siecle de Paracelse* (à Paris, chez Didot, 1787). En même tems que M. Joyand a remis en vigueur cette opinion de Paracelse, M. Linguet l'a imprimée dans des *Réflexions sur la lumiere*, 1784 (réellement 1787). Lequel des deux a copié l'autre? Ont-ils eu tous les deux à la fois les mêmes conceptions? C'est ce qui seroit difficile à définir. Quoi qu'il en soit, Paracelse, par son caractere & son savoir, a beaucoup de rapport avec Henri-Corneille Agrippa & Arnaud de Villeneuve (*voyez ces mots*). On peut le regarder encore comme le Cagliostro & le Mesmer de son siecle. La trempe de son esprit, sa science & ses opérations ont beaucoup de rapport avec celles de ces deux empiriques. *Voyez* AUBRY, GOCLENIUS, van HELMONT.

PARADES, (Jacques de) *voyez* CLUSA.

PARADES *ou* PARADISI, (Paul) Vénitien Juif, converti à la foi l'an 1531, est le premier qui ait enseigné la langue hébraïque dans le college royal à Paris, où il mourut en 1559. Il est auteur d'un *Dialogue sur la maniere de lire l'hébreu.*

PARADIN, (Guillaume) laborieux écrivain du 16e. siecle, né à Cuiseaux dans la Bresse Châlonoise, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. L'*Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4°. (*voyez* ARISTÉE & PALMIERI). II. L'*Histoire de notre tems, faite en latin par Guillaume Paradin, & par lui mise en françois*, Lyon, 1552, in-16. C'est la traduction de l'Histoire latine, dont nous parlons au N°. VIII. Elle est assez estimée; mais il est difficile d'écrire l'histoire du tems, que l'on ne flatte plus ou moins. III. *Annales Burgundiæ*, in-fol. IV. *De moribus Galliæ Historia*, in-4°. V. *Mémoires de l'Histoire de Lyon*, 1625, in-fol. VI. *De rebus in Belgio, anno 1543, gestis*; 1543, in-8°. VII. *La Chronique de Savoie*, 1602, in-fol. VIII. *Historia Galliæ a Francisci I coronatione, ad annum 1550.* IX. *Historia Ecclesiæ Gallicanæ.* X. *Memorialia insignium Franciæ familiarum*... Paradin étoit doyen de Beaujeu; il vivoit encore en 1581, & il avoit alors plus de 80 ans.

PARADIN, (Claude) chanoine de Beaujeu & frere du précédent, fut comme lui un homme de lettres. Il vivoit encore en 1569. Il est connu par ses *Alliances généalogiques de France*, 1636, in-fol., livre curieux; & par ses *Devises héroïques*, qu'augmenta François d'Amboise, 1621, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec un de ses parens, nommé Jean, natif de Louchans en Bourgogne, médecin de François I, mort après l'an 1588, auteur de quelques rimailles, sous le titre de *Micropœdie*, Lyon, in-12.

PARAMO, (Louis de) inquisiteur Espagnol, publia à Madrid, en 1598, in-fol., l'ouvrage le plus rare & le plus curieux que nous ayons sur le tribunal appellé *Le St-Office.* Ce

livre est intitulé : *De origine & progressu Officii S. Inquisitionis, ejusque utilitate & dignitate, libri tres.* L'auteur étoit parfaitement instruit de la matiere qu'il traitoit ; il est exact dans les faits & les dates. Quant au tribunal dont il fait l'histoire, *voyez* ISABELLE DE CASTILLE, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, TORQUEMADA.

PARASOLS, (Barthélemi de) fils d'un médecin de la reine Jeanne, naquit à Sisteron. On a de lui plusieurs ouvrages en provençal ; entr'autres, des *Vers* à la louange de Marie, fille de Jean roi de France, & femme de Louis I roi de Naples. Il se signala surtout par *V Tragédies*, qui contiennent toute la vie de la reine Jeanne. Il les dédia à Clément VII (Robert de GENEVE) qui lui donna un canonicat de Sisteron & la prébende de Parasols, où l'on dit que notre poëte fut empoisonné en 1383. Ses ouvrages sont grossiers ; mais on y voit briller de tems en tems quelques étincelles de génie.

PARC DE BELLEGRADE, (Gabriel du) clerc du diocese de Narbonne & chanoine de Lyon, se fit remarquer par son attachement au parti Janséniste, dont il étoit l'agent & le négociateur. Il mourut à Utrecht le 13 décembre 1789, après avoir fait en faveur de la boëte-à-perette, & autres marottes des convulsionnaires, des efforts incroyables (*voyez* NICOLE). C'étoit un des grands promoteurs de la farce d'Ems, de celle de Pistoie, & de toutes les trames ourdies dans ces derniers tems contre l'Eglise Catholique & son premier pontife. Les Jansénistes lui firent une épitaphe ampoulée, bien propre à vérifier cette observation d'un orateur célebre : « Parmi les esprits » factieux, être leur adhérent, » c'est le souverain mérite ; » n'en être pas, c'est le souve- » verain décri. Si vous êtes » dévoué à leur parti, ne vous » mettez pas en peine d'ac- » quérir de la capacité, de la » probité : votre dévouement » vous tiendra lieu de tout le » reste. Caractere particulier » de l'hérésie, dont le propre » a toujours été d'élever jus- » qu'au ciel ses fauteurs & ses » sectateurs, & d'abaisser jus- » qu'au néant ceux qui osoient » l'attaquer & la combattre ». Bourd., *Serm. sur l'Aveugle-né.*

PARC, (du) *voyez* SAUVAGE.

PARCIEUX, (Antoine de) membre des académies des sciences de France, de Suede, de Prusse, & censeur-royal, naquit au Clotet de Cessoux dans le diocese d'Uzès, en 1703. Il vint de bonne heure à Paris, où ses talens pour les mathématiques lui firent des protecteurs. Pour se soutenir dans cette ville, il traça d'abord des méridiennes & des cadrans avec une justesse peu commune ; & lorsqu'il fut plus à son aise, il communiqua ses lumieres au public dans différens ouvrages bien accueillis. Les principaux sont : I. *Traité de Trigonométrie rectiligne & sphérique*, 1741, in-4° ; ouvrage exact & méthodique. II. *Essais sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4°. Ce livre intéressant a été aussi bien reçu par les étrangers

que par les François. III. *Mémoires sur la possibilité d'amener à Paris les eaux de la riviere de l'Yvette*, réimprimés avec des additions en 1777, in-4°: projet digne d'un bon citoyen. De Parcieux l'étoit. Il se livroit avec zele à tout ce qui avoit rapport au bien public. On connoît ses pompes d'Arnouville & de Crecy, remarquables autant par leur grande simplicité que par leur grand effet. Cet académicien mourut en 1769, justement regretté.

PARDIES, (Ignace-Gaston) né à Pau en 1636, d'un conseiller au parlement de cette ville, se fit Jésuite à l'âge de 16 ans. Après avoir enseigné les humanités, il se consacra à l'étude des mathématiques & de la physique. Il fut depuis appellé à Paris pour professer la rhétorique au college de Louis le Grand, & sa réputation qui l'y avoit précédé, le fit rechercher par tous les savans. Le P. Pardies mourut en 1673, à 37 ans, victime de son zele, ayant gagné une maladie contagieuse à Bicêtre, où il avoit confessé & prêché pendant les fêtes de Pâque. Ses ouvrages sont écrits d'un style net, concis & assez pur, à quelques expressions provinciales près. On a de lui: I. *Horologium Thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4°. II. *Dissertatio de motu & natura Cometarum*, Bordeaux, 1665, in-8°. III. *Discours du Mouvement local*, Paris, 1670, in-12, & 1673. IV. *Elémens de Géométrie*, Paris, 1671, & plusieurs fois réimprimés depuis. On en a deux Traductions latines: l'une de Joseph Serrurier, professeur en philosophie & en mathématiques à Utrecht, imprimée dans la même ville en 1711, in-12: l'autre de Jean-André Schmid, à Iene, 1685. V. *Discours de la connoissance des Bêtes*, Paris, 1672. On y trouve les raisons des Cartésiens, proposées d'une maniere spécieuse, & réfutées assez foiblement; ce qui fait croire que l'auteur n'étoit pas fort éloigné de regarder les brutes comme de pures machines. Il est vrai qu'il combat ce sentiment par des observations générales, mais les détails lui sont souvent favorables. La distinction de l'ame humaine d'avec le principe vivifiant des brutes de quelque nature qu'il soit, est solidement établie dans cet ouvrage. VI. *La Statique ou la Science des Forces mouvantes*, Paris, 1673. VII. *Description & explication de deux Machines propres à faire des Cadrans avec une grande facilité*, Paris, 1678. On en donna une 3e édition à Paris, 1689, in-12. VIII. *Globi cœlestis in Tabula plana redacti Descriptio*, Paris, 1675, in-fol. Ces Cartes étoient les meilleures avant celles de Flamstéed. Le P. Pardies est le premier qui ait cherché à déterminer la dérive d'un vaisseau par les loix de la méchanique. Son principe, adopté d'abord par le chevalier Renau, fut démontré faux par Huyghens. Ses principaux ouvrages ont paru à Lyon en 1725, in-12.

PARÉ, (Ambroise) né à Laval dans le Maine, en 1509, chirurgien d'Henri II, de François II, de Charles IX & d'Henri III, donna au public plusieurs *Traités* en françois,

qui parurent en 1561, avec des figures. Jacques Guillemeau les traduisit en latin, & les fit imprimer in-fol., Paris, 1561. Cette collection a été plusieurs fois réimprimée; la meilleure édition est celle de 1614, Paris, in-fol. Paré fut le premier qui donna une Description de la membrane commune des muscles. Il étoit cependant plus habile opérateur, que profond anatomiste. Il mourut en 1592, après avoir joui de la réputation de citoyen estimable. Quoique protestant, il rapporte des faits qu'on trouve plus ordinairement dans les écrivains catholiques, parce qu'ils sont particuliérement conformes à la croyance & à l'histoire de l'ancienne Eglise. C'est ainsi qu'il fait mention d'un énergumene qui parloit le grec & le latin sans avoir jamais appris ces langues. Il avoit vérifié la chose par lui-même (*).

PARENNIN, *voyez* PARRENNIN.

PARENT, (Antoine) né à Paris en 1666, d'un avocat au conseil, étudia la jurisprudence par devoir, & les mathématiques par inclination. Il fit deux campagnes avec le marquis d'Alegre, & s'instruisit à fond par la vue des places. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie des sciences. Il enrichit les *Mémoires* de cette compagnie d'un grand nombre de pieces. Cet estimable académicien mourut en 1716, avec la fermeté que donne la philosophie soutenue par la piété la plus tendre. Il avoit un grand fonds de bonté, sans en avoir l'agréable superficie. On a de lui : I. Des *Recherches de Mathématiques & de Physique*, en 3 vol. in-12, 1714. II. Une *Arithmétique théorico-pratique*, 1714, in-8°. III. *Elémens de Méchanique & de Physique*, 1700, in-12. IV. Plusieurs ouvrages manuscrits. Quoique ces ouvrages soient remplis de remarques ingénieuses & de sages critiques, ils n'ont pas eu beaucoup de succès : on reproche à l'auteur de manquer de cette clarté qui fait le prix des livres de science.

PARÈS *ou* PERÈS, (Jacques) théologien Espagnol, connu sous le nom de *Jacques de Valence* sa patrie, se fit Religieux parmi les hermites de S. Augustin, & devint évêque de Christopole. Son zele & sa charité le rendirent l'objet de l'amour & du respect de ses ouailles, qui le perdirent en 1491. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur les *Pseaumes*, sur le *Cantique des Cantiques*, &c. II. Un livre contre les Juifs : *De Christo reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARESSE *ou* OISIVETÉ, divinité allégorique, fille du Sommeil & de la Nuit, fut métamorphosée en tortue, pour avoir prêté l'oreille aux paroles flatteuses de Vulcain. Métamorphose pleine de mora-

(*) Erasme et Pomponace nous disent fort sérieusement qu'on peut savoir naturellement des langues qu'on n'a jamais apprises. Que d'opinions de savans qui ne méritent pas de réfutation, et qui servent précisément à rappeler ce mot de Cicéron! *Nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Lib. de Divinat.

lité qui représente la paresse comme la cause, & le produit de la volupté. Le limaçon & la tortue lui étoient consacrés.

PAREUS, (David) né à Franckenstein dans la Silésie, en 1548, fut mis d'abord en apprentissage chez un cordonnier; mais son maître le tira de cet état pour le faire étudier. Son professeur, de luthérien le rendit calviniste, & lui procura une place dans l'académie d'Heidelberg. Pareus y obtint ensuite une chaire de théologie, & mourut en 1622, à 74 ans. Sa vie ne fut guere tranquille : sans cesse occupé de disputes contre les Catholiques, il ne sut ni faire des heureux, ni l'être lui-même. On a de lui différens Traités contre Bellarmin & d'autres ouvrages de controverse, qui se trouvent dans le *Recueil de ses Œuvres*, publiées par son fils à Francfort, en 1647, en 4 vol. in-fol. Ce recueil renferme aussi des *Commentaires* sur l'*Ancien* & le *Nouveau-Testament.* Son *Commentaire* sur l'*Epître* de S. Paul *aux Romains* fut brûlé en Angleterre par la main du bourreau, comme contenant des maximes contraires au droit des souverains.

PAREUS, (Jean-Philippe) fils du précédent, né à Hemsbach, près de Worms, en 1576, a été un des plus laborieux grammairiens de l'Allemagne. Il fut recteur de divers colleges, & en dernier lieu de celui de Hanau, où il mourut vers 1648. Nous avons de lui : I. *Lexicon criticon*, Nuremberg; ce n'est qu'un gros in-8°., mais qui lui coûta des recherches. II. *Lexicon Plautinum*, 1614, in-8°. C'est un Vocabulaire des Comédies de Plaute. III. *Electa Plautina*, 1617, in-8°. Il s'étoit élevé entre Pareus & Gruter une querelle furieuse à l'occasion de Plaute. On en voit des traces dans ce livre, assaisonné de toutes les élégantes saillies des crocheteurs. IV. Une nouvelle *Edition de Plaute* en 1619, avec de savantes remarques. V. *Electa Symmachiana*, in-8°. VI. *Galligraphia Romana*, in-8°. VII. Des *Commentaires* sur l'*Ecriture-Sainte*, & d'autres ouvrages.

PAREUS, (Daniel) fils du précédent, marcha sur les traces de son pere; il fut tué par des voleurs de grand chemin vers l'an 1645. Vossius en faisoit beaucoup de cas. On a de lui un grand in-4°., intitulé : *Mellificium Atticum;* c'est un recueil de lieux-communs, tirés des auteurs Grecs. II. *Historia Palatina*, Francfort, 1717, in-4°.; c'est un assez bon Abrégé. III. *Medulla Historiæ Ecclesiasticæ.* IV. *Medulla Historiæ universalis*, in-12. V. Un *Lexicon*, avec des Notes sur *Lucrece*, in-8°.

PARFAIT, (François) né à Paris en 1698, fit paroître de bonne heure une passion décidée pour le théâtre, & fréquenta les comédiens jusqu'à sa mort, arrivée en 1753, à 55 ans. On a de lui : I. L'*Histoire générale du Théâtre François, depuis son origine jusqu'à présent*, en 15 vol. in-12. Il fut aidé dans cet ouvrage, écrit sans correction & sans goût, par Claude PARFAIT, son frere, mort en 1777. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire du Théâtre de la Foire*, 2 vol. in-12, avec son frere. III. *Histoire de l'an-*

tien Théâtre Italien, 1753, in-12. IV. *Histoire de l'Opéra*, manuscrite. V. *Dictionnaire des Théâtres*, 7 vol. in-12 : compilation mal digérée & fort ennuyeuse. VI. *Atrée*, Tragédie ; & *Panurge*, Ballet, qui n'ont point été représentés, & qui ne méritent guere de l'être.

PARHAMMER, (François) Jésuite de la province d'Autriche, se consacra à l'instruction des paysans, & parcourut un grand nombre de provinces avec des travaux & des succès extraordinaires. L'empereur François I l'obligea d'abandonner une carriere qui lui étoit si chere, & à être son confesseur. Il s'occupa en même tems à former des établissemens utiles de plus d'un genre. La forme qu'il donna à la maison des orphelins & pauvres enfans de soldats, l'exercice militaire qu'il y introduisit, l'ordre exact & sévere qui y régnoit, en avoit fait un objet de curiosité pour les étrangers. Après l'extinction de la Société, il continua d'en avoir la direction. L'empereur Joseph II respectoit ses vertus & son zele. Peu de jours avant sa mort, il lui avoit offert un évêché ; sur un refus du modeste ex-religieux, le monarque lui donna deux mois pour délibérer. La Providence décida la chose d'une maniere plus prompte. Il mourut avant que ce tems fût révolu, à Vienne, le 1er mars 1786.

PARIS *ou* ALEXANDRE, fils de Priam & d'Hécube. Sa mere étant enceinte de lui, eut un songe où elle croyoit porter dans son sein un flambeau. Effrayée, elle alla consulter l'oracle, qui répondit que cet enfant seroit un jour cause de la ruine de sa patrie. Priam, pour éviter ce malheur, ordonna à Archelaüs, un de ses officiers, de faire mourir l'enfant aussi-tôt qu'il seroit né ; mais Archelaüs, touché de compassion à la vue de cette tendre victime, le donna à des bergers du Mont-Ida pour l'élever, & montra à Priam un autre enfant mort. Quoique Pâris fût élevé parmi des bergers, ce jeune prince s'occupoit à des choses bien au-dessus de cette condition. Sa valeur lui fit donner le nom d'Alexandre, & sa beauté lui mérita le cœur & la main d'Œnone, nymphe du Mont-Ida. Jupiter le choisit pour terminer le différent entre Junon, Pallas & Vénus, touchant la pomme que la Discorde avoit jetée sur la table, dans le festin des dieux, aux noces de Thétis & de Pelée. Pâris, devant qui ces trois déesses parurent, donna la pomme à Vénus, dont il mérita la protection par ce jugement ; mais il s'attira la haine de Junon & de Pallas. Lorsqu'on célébroit des jeux à Troie, il entroit dans la lice, & remportoit souvent la victoire sur Hector son frere aîné. S'étant rendu à la cour de Ménélas, roi de Sparte, il profita de son absence pour enlever Hélene, épouse de ce prince (*voy.* HÉLENE), & alluma par ce rapt la guerre de Troie. Il s'y signala, tua Achille d'un coup de fleche au talon, & fut tué à son tour par Pyrrhus, fils de ce héros ; & selon d'autres par Philoctete, possesseur des fleches d'Hercule. Lorsqu'il fut blessé, il se fit porter sur le

Mont-Ida, auprès d'Œnone, pour s'en faire guérir; car elle avoit une connoissance parfaite de la médecine; mais Œnone, indignée contre lui de ce qu'il l'avoit abandonnée, le reçut mal, le laissa mourir & s'en repentit. *Voyez* HOMERE.

PARIS, (Matthieu) Bénédictin Anglois, au monastere de St.-Alban, mort en 1259, possédoit à la fois l'art de la poésie, celui de l'éloquence, la peinture, l'architecture, les mathématiques, l'histoire & la théologie. Il fit paroître tant de régularité, qu'on le chargea de réformer les monasteres. Il s'en acquitta avec zele & avec succès. Son principal ouvrage est: *Historia Major sive rerum Anglicarum Historia a Guillelmi conquæstoris adventu* (1066) *ad annum 43 Henrici III* (1259) *edita studio Matthæi Parkeri*, Londres, 1571, in-fol., avec des additions, par Guillaume Wats, Londres, 1640, 2 vol. in-fol. Il y a un Appendice qui commence en 1260, & finit en 1273. Il est de Guillaume de Rishanger, moine de St.-Alban, & historiographe du roi Edouard. Guillaume Cave assure que Matthieu Pâris a copié de la Chronique de Roger de Vendover, ce qu'il rapporte jusqu'à l'année 1235. Le style en est pesant & lourd; l'auteur écrit avec beaucoup de sincérité le bien & le mal, à moins qu'il ne prenne parti dans une affaire: *C'est alors*, dit un critique, *le moins croyable de tous les historiens*. Matthieu avoit fait un abrégé de cet ouvrage, qu'il intitula *Historia minor*, par opposition à sa grande Histoire, qu'il appelloit *Historia major*.

PARIS, (François) né à Châtillon, près de Paris, d'une famille pauvre, fut domestique de l'abbé Varet, grand-vicaire de Sens, qui le fit élever au sacerdoce. Il desservit la cure de S. Lambert, travailla ensuite dans une autre, & vint se fixer à Paris, où il mourut fort âgé en 1718, sous-vicaire de S. Etienne-du-Mont. On a de lui divers ouvrages de piété; les principaux sont: I. Les *Pseaumes en forme de Prieres*, in-12. II. *Prieres tirées de l'Ecriture-Sainte, paraphrasées*, in-12. III. Un *Martyrologe*, ou *Idée de la Vie des Saints*, in-8°. IV. *Traité de l'usage des Sacremens de Pénitence & de l'Eucharistie*, imprimé en 1673, par ordre de Gondrin, archevêque de Sens; revu & corrigé par Mrs. Arnauld & Nicole. V. *Regles Chrétiennes pour la conduite de la vie*, &c., in-12. VI. Quelques Ecrits pour prouver, contre Bocquillot, que « les auteurs » peuvent légitimement retirer » quelque profit honnête des » ouvrages qu'ils font imprimer sur la théologie & la » morale ». L'abbé Bocquillot soutenoit le contraire, & agissoit d'après ses principes: il faut convenir que s'ils sont séveres en ce point, ils sont plus nobles & plus généreux que ceux de son adversaire.

PARIS, (François) fameux diacre, étoit fils aîné d'un conseiller au parlement de Paris. Il devoit naturellement succéder à sa charge; mais il aima mieux embrasser l'état ecclésiastique. Après la mort de son pere, il abandonna tous ses biens à son frere. Il fit pendant quelque tems des catéchismes à

la paroisse de S. Côme, se chargea de la conduite des clercs & leur fit des conférences. Le cardinal de Noailles, à la cause duquel il étoit attaché, voulut le faire nommer curé de cette paroisse; mais un obstacle imprévu rompit ses mesures. L'abbé Pâris, après avoir essayé de diverses solitudes, se confina dans une maison du fauxbourg St.-Marcel. Il s'y livra au travail des mains, & faisoit des bas au métier pour les pauvres. Il mourut dans cet asyle en 1727, à 37 ans. L'abbé Pâris avoit adhéré à l'appel de la Bulle *Unigenitus*, interjeté par les 4 évêques, & avoit renouvellé son appel en 1720. Avant que de faire des bas, il avoit enfanté des livres assez médiocres. Quelques-uns disent qu'on les lui a supposés pour lui faire un nom. Ce sont des *Explications* sur l'*Epître de S. Paul aux Romains*, sur celle *aux Galates*, & une *Analyse de l'Epître aux Hébreux*, que peu de personnes lisent. Son frere lui ayant fait ériger un tombeau dans le petit cimetiere de S. Médard, tous les dévots du parti allerent y faire leurs prieres. Il y eut des guérisons, qu'on disoit merveilleuses; il y eut des convulsions, qu'on trouva dangereuses & ridicules. La cour fut enfin obligée de faire cesser ce spectacle, en ordonnant la clôture du cimetiere, le 27 janvier 1732. Comment après un tel éclat, les Jansénistes ont-ils prétendu passer pour un fantôme, pour une secte qui n'existoit que dans l'imagination des Jésuites? Leur séparation n'est-elle d'ailleurs pas manifeste dans la prétendue église d'Utrecht, méconnue de tous les Catholiques de l'univers? Ce tombeau du diacre Pâris fut le tombeau du Jansénisme, dans l'esprit de bien des gens. Le célebre Duguet, quoique d'ailleurs très-attaché au parti, regardoit ces farces avec indignation & avec mépris. Petit-Pied en fit voir la sottise dans un ouvrage composé exprès (*voyez son article*). Le fanatique Mésenguy au contraire ne craint pas de les associer aux miracles de l'Evangile & à ceux qui dans tous les siecles ont illustré l'Eglise Catholique. Un philosophe Anglois, de déiste redevenu chrétien par des réflexions faites sur la conversion & l'apostolat de S. Paul, milord George Littleton (*voyez ce mot*) a parlé ainsi de ces prétendus miracles. » Ils étoient soutenus de tout » le parti janséniste, qui est » fort nombreux & fort puissant en France, & composé » d'un côté de gens sages & » habiles, & de l'autre de bigots & d'enthousiastes. Tout » ce corps entier se réunit & » se ligua pour accréditer les » miracles que l'on disoit s'opérer en faveur de leur parti; » & ceux qui y ajouterent foi, » étoient extrêmement disposés à les croire. Cependant » malgré tous ces avantages, » avec quelle facilité ces prétendus miracles n'ont-ils pas » été supprimés? Il ne fallut » pour réussir, que murer simplement l'endroit où cette » tombe étoit placée... Si Dieu » eût réellement opéré ces miracles, auroit-il souffert » qu'une misérable muraille eût » traversé ses desseins? Ne

» vit-on pas des anges descendre autrefois dans la prison des Apôtres, & les en tirer, lorsqu'ils y furent renfermés pour les empêcher de faire des miracles ? Mais l'abbé Pâris a été dans l'impuissance d'abattre le petit mur qui le séparoit de ses dévots, & sa vertu miraculeuse n'a pu opérer au-delà de ce mur. Eh! sied-il bien après cela à nos incrédules modernes, de comparer & d'opposer de tels miracles à ceux de J. C. & des Apôtres? Aussi n'est-ce que pour leur fermer la bouche à cet égard que j'ai attaqué l'exemple en question, & que je m'y suis arrêté » (*voyez* MONTGERON). On a différentes *Vies* imprimées de ce diacre, dont on n'auroit peut-être jamais parlé si on n'avoit voulu en faire un Thaumaturge. Ces farces subsistent encore aujourd'hui, quoiqu'avec moins de publicité (*voyez* MONTAZET & le *Jour. hist. & litt.* 1 septembre 1787, p. 19); & n'ont pas fini avec la secte qui, si on excepte quelques-uns de ses docteurs, s'est noyée dans le huguenotisme & le philosophisme, avec lesquels elle a consommé la révolution de 1789, détruit la Religion Catholique en France, & rougi le sol de cette région autrefois si chrétienne, du sang de ses prêtres & de ses pontifes. *Voyez* LAFITAU.

PARIS, *voyez* JOSEPH de Paris.

PARISIERE, (Jean-César Rousseau de la) né en 1667 à Poitiers, d'une des plus anciennes familles de Poitou, évêque de Nîmes, mourut dans cette ville en 1736. On publia en 1740 le recueil de ses *Harangues*, *Panégyriques*, *Sermons de Morale & Mandemens*, 2 vol. in-12. La modestie, ou l'amour-propre éclairé de ce prélat, le porta à brûler presque tous les ouvrages qu'il avoit composés dans un âge moins mûr. Les pieces contenues dans les 2 vol. dont nous avons parlé, échapperent à ses perquisitions. La *Fable allégorique* sur le *Bonheur* & l'*Imagination*, qu'on trouve dans le recueil des ouvrages de Mlle. Bernard, est de ce prélat: elle est ingénieuse. Cet auteur a employé dans sa prose un style serré & concis, qui nuit quelquefois à la clarté de ses pensées. Quelques-unes de ses pieces offrent néanmoins de tems en tems des traits de la plus grande force. Le prélat étoit plus estimable en lui que l'orateur. Il appuyoit la morale qu'il prêchoit, par l'exemple d'une régularité vraiment épiscopale.

PARISOT, (Jean-Patrocle) auteur impie de la fin du 17e. siecle, est connu par un mauvais ouvrage rempli de blasphêmes & de platitudes; il parut sous ce titre: *La Foi dévoilée par la Raison*, Paris, 1681, in-8^{c}., & fut supprimé dès sa naissance. Ce livre, mauvais en tout sens, n'est recherché que par ceux qui trouvent bon tout ce qui est licencieux; il a servi de modele à cent rapsodies modernes; c'est dans de tels bourbiers que nos brochuraires philosophistes vont puiser.

PARISOT, *voy.* NORBERT (le Pere).

PARKER, (Matthieu) né à Norwick en 1504, fut élevé à Cambridge au college de Bennet. Il devint ensuite doyen de l'église de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéri en 1559. Si on en croit la plupart des auteurs catholiques, il fut ordonné dans un cabaret. Courayer, dont le témoignage est plus que suspect, l'a nié, mais il est toujours certain que l'ordination de Parker est nulle, comme toutes celles qui se sont faites sous Elisabeth. C'est le sentiment de tous les Catholiques; Courayer en convient lui-même. « Il est constant, » dit-il, que sous Élisabeth, » les Catholiques Anglois re- » fuserent de reconnoître Par- » ker pour évêque aussi-bien » que ceux qu'il avoit consa- » crés. Sanderus, Stapleton » Harding en fournissent des » preuves authentiques » (*voy.* l'excellent *Traité* de Hardouin contre cet écrivain apostat). On a de Parker: I. Un Traité *De antiquitate Britannicæ Ecclesiæ*, in-fol. Mais cette antique église Britannique, dont il fait l'histoire, n'est pas celle dont il étoit prélat, laquelle ne datoit tout au plus que du regne de Henri VIII. II. Une Edition de l'*Historia major* de Matthieu Pâris, Londres, 1571, in-fol. III... de la *Chronique* de Matthieu de Westminster, Londres, 1570, in-fol. Jean Stype publia en 1711, en un vol. in-fol., la *Vie* de Parker, mort en 1575. C'est un éloge qui n'est d'accord ni avec les faits que l'auteur avoue, ni avec ceux qui, pour en être rejetés, n'en sont pas moins certains.

PARKER, (Samuel) né à Northampton en 1640, d'une famille noble, fut élevé au college de Vadham à Oxford, puis à celui de la Trinité. Il devint archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford en 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin & en anglois, sur des matieres de controverse & de théologie. Il mourut en 1687. Ses productions n'ont pas passé la mer. Les principales sont: I. *Tentamina Physico-Theologica*. II. *Disputationes de Deo & Providentiâ*, Londres, 1678, in-4°. III. *Démonstration de l'autorité Divine de la Loi naturelle & de la Religion Chrétienne*, en anglois, ainsi que les suivans. IV. *Discours sur le Gouvernement Ecclésiastique*. V. *Discours apologétique pour l'évêque Bramhall*, &c.

PARKINSON, (Jean) célebre botaniste Anglois, né en 1567. On a de lui un ouvrage aussi estimé que recherché sous ce titre: *Theatrum Botanicum, sive Herbarium amplissimum, anglicè descriptum*, à Londres, 1640, 2 vol. in-fol. Ce livre est rare, de même que sa collection de fleurs, qu'il publia sous ce titre: *Paradisi in sole Paradisus terrestris*, Londres, 1629, in-folio; avec des augmentations & des corrections, 1656, in-fol. Ces ouvrages, dont les titres sont en latin, sont écrits en anglois.

PARME, (Ducs de) *voyez* FARNESE, ALEXANDRE & PAUL.

PARMENIDES D'ÉLÉE, philosophe Grec, vivoit vers l'an 436 avant J. C. Il étoit disciple de Xénophane, & adopta toutes les chimeres de son maître. Il n'admettoit que deux

élémens, le feu & la terre, & soutenoit que la premiere génération des hommes est venue du Soleil. Il disoit aussi qu'il y a deux sortes de philosophie : l'une fondée sur la raison, & l'autre sur l'opinion ; comme si l'opinion n'étoit point aussi fondée sur la raison. Il avoit mis son systême en vers. Il ne nous reste que des fragmens de cet ouvrage, qu'on ne doit guere regretter.

PARMENION, général des armées d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part à la confiance & aux exploits de ce conquérant. Darius, roi de Perse, ayant offert à Alexandre de lui abandonner tout le pays d'au-delà de l'Euphrate, avec sa fille Statira en mariage, & 10,000 talens d'or pour avoir la paix ; Parmenion lui conseilla d'accepter des offres si avantageuses. On sait la réponse d'Alexandre (*voyez son article*). Le zele & la fidélité avec laquelle cet illustre capitaine avoit servi son prince, furent mal payés par ce héros, qui, sur un soupçon assez léger, fit massacrer le fils & ensuite le pere, âgé pour lors de 70 ans. Il avoit remporté plusieurs victoires sans Alexandre ; mais Alexandre n'avoit jamais vaincu sans Parmenion.

PARMENTIER, (Jean) marchand de la ville de Dieppe, né en 1494, se fit un nom par son goût pour les sciences & par ses voyages. Il mourut en 1530, dans l'isle de Sumatra. Voici ce que Pierre Crignon, son intime ami, nous en dit : » Dès l'an 1522, il s'étoit appliqué à la pratique de la cosmographie sur les grosses » & lourdes fluctuations de la » mer. Il y devint très-pro» fond, & en la science de » l'astrologie... Il a composé » plusieurs *Mappemondes* en » globe & en plat, d'après les» quelles on a navigé sûrement. » C'étoit un homme digne » d'être estimé de tous les sa» vans, & capable, s'il eût » vécu, de faire honneur à son » pays, par ses hautes entre» prises. Il est le premier pilote » qui ait conduit des vaisseaux » au Brésil, & le premier Fran» çois qui ait découvert les » Indes jusqu'à l'isle de Samo» thra ou Sumatra, nommée » Trapobane par les anciens » cosmographes ; il comptoit » même aller jusqu'aux Moluc» ques, & m'avoit dit plu» sieurs fois qu'il étoit déter» miné, quand il seroit de re» tour en France, d'aller cher» cher un passage au nord & dé» couvrir par-là jusqu'au Sud ». On a de Jean Parmentier diverses Poésies, entr'autres une piece intitulée : *Moralités à dix Personnages à l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie.* Le recueil de ses vers, imprimé en 1531, in-4°, porte ce titre : *Description des dignités du Monde.*

PARMENTIER, (Antoine) né à Nivelle dans le Brabant, mort à Namur le 12 mai 1722, docteur en théologie à Louvain, s'est distingué par son zele pour la foi. On a de lui quelques écrits pour la Bulle *Unigenitus*, contre Opstraet & d'autres réfractaires, Louvain, 1718, in-8°.

PARMESAN, (Le) *voyez* MAZZUOLI.

PARNELL, (Thomas) poëte Anglois dans le 18e. siecle,

n'a fait que de petites pieces où il y a peu à gagner pour un esprit solide, & même pour les bonnes mœurs, si nous en jugeons par quelques-uns de ses contes que des François ont traduits ou imités.

PARQUES, filles de l'Enfer & de la Nuit, étoient trois : Clothon, Lachesis & Atropos. La vie des hommes, dont ces trois sœurs filoient la trame, étoit entre leurs mains. Clothon tenoit la quenouille, Lachesis tournoit le fuseau, & Atropos coupoit le fil avec des ciseaux. Quelques anciens leur donnent une autre origine, d'autres fonctions & d'autres noms. Ils les appellent Vesta, Minerve, Martia ou Marte : ou bien Nona, Decim & Marta.

PARR, (Catherine) fut la sixieme femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce prince ayant fait mourir Catherine Howard, qu'il n'avoit pas trouvée vierge, disoit-il, se maria vers l'an 1542 à Catherine Parr, veuve du baron Latimer, & sœur du comte de Northampton. La nouvelle reine avoit du penchant pour le Luthéranisme. Henri VIII, destructeur de la Religion Catholique, & cependant ennemi de Luther & de Calvin, se préparoit à lui faire son procès, lorsqu'il mourut en 1546. Catherine ne resta que 34 jours veuve du roi, & se remaria à Thomas de Seymour, amiral d'Angleterre, qui la garda peu de tems; car elle mourut le 7 septembre 1547. On soupçonna, peut-être témérairement, que son mari, qui aimoit la princesse Elisabeth qu'il se flattoit d'épouser, avoit avancé cette mort. Que de scenes d'horreurs n'engendre point la luxure & la fureur dogmatisante d'un seul homme!

PARREIN, *voyez* COUTURES.

PARRENNIN, (Dominique) Jésuite de la province de Lyon, fut envoyé à la Chine en 1698. L'empereur Camhi le goûta, l'estima, & avoit souvent des entretiens avec lui; ce fut pour ce prince que le P. Parrennin traduisit en langue tartare ce qu'il y avoit de plus nouveau en géométrie, astronomie & anatomie &c., dans les ouvrages de l'académie des sciences de Paris & dans les auteurs modernes. Il suivoit toujours le monarque Chinois dans ses voyages de Tartarie, & il a été le médiateur dans les contestations survenues entre les cours de Pékin & de Moskou. C'est à lui qu'on est redevable des *Cartes* de l'empire de la Chine. Il mourut le 27 septembre 1741. L'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, & les grands de l'empire y assisterent. Le P. Parrennin étoit en correspondance avec M. de Mairan, & leurs *Lettres* respectives ont été imprimées en 1759, in-12 : elles font honneur à l'un & à l'autre.

PARRHASIUS, peintre, natif d'Ephese, contemporain & rival de Zeuxis (*voyez ce nom*), vivoit vers l'an 420 avant J. C. Cet artiste réussissoit particuliérement dans la partie qu'on appelle le dessin. On trouvoit dans ses ouvrages beaucoup de génie & d'invention. Le tableau allégorique que ce peintre fit du *Peuple d'Athenes*, lui acquit une grande réputation. Cette

nation bizarre, tantôt fiere & hautaine, tantôt timide & rampante, & qui, à l'injuſtice & la violence allioit l'humanité & la clémence, étoit repréſentée, dit on, avec tous les traits diſtinctifs de ſon caractere. Parrhaſius, quoique vaincu dans une occaſion par Timanthe (*voyez ce mot*), avoit conçu une ſi haute idée de lui-même, qu'il ſe prodiguoit les louanges les plus fortes: il étoit mépriſant & magnifique dans tout ce qui environnoit ſa perſonne. Il étoit ordinairement vêtu de pourpre, avec une couronne ſur la tête, ſe regardant comme le *Roi de la Peinture;* quoique dans ce tems-là cet art ne fût encore que peu de choſe, & que pluſieurs de ceux qu'il rendit célebres, ne ſeroient peut-être aujourd'hui que des barbouilleurs. *Voyez* APELLES, PROTOGENE, ZEUXIS.

PARROCEL, (Joſeph) peintre & graveur, né en 1648 à Brignoles en Provence, mort à Paris en 1704, perdit ſon pere dans ſon enfance. Un de ſes freres fut ſon premier maître. Il le quitta pour ſe perfectionner à Paris & en Italie. Il rencontra à Rome le Bourguignon, fameux peintre de batailles, & ſe mit ſous ſa diſcipline. Il paſſa enſuite à Veniſe, où il étudia le coloris des ſavans maîtres qui ont embelli cette ville. De retour en France il fut reçu avec diſtinction à l'académie de peinture; & il y fut nommé conſeiller. Cet artiſte a peint avec ſuccès le portrait, des ſujets d'hiſtoire & de caprice; mais il a excellé à repréſenter des batailles, faiſant tout de génie, ſans avoir jamais été dans des camps, ni ſuivi des armées. Cependant il a mis dans ſes tableaux de batailles, un mouvement & un fracas prodigieux. Il a peint, avec la derniere vérité, la fureur du ſoldat: *Aucun peintre*, ſuivant ſon expreſſion, *n'a ſu mieux tuer ſon homme.* Sa touche eſt d'une légéreté & ſon coloris d'une fraîcheur admirables. Il peignoit avec beaucoup de facilité. A ces rares talens, il joignit un eſprit cultivé, un cœur généreux, un caractere franc & une phyſionomie heureuſe. Il a gravé avec beaucoup d'intelligence une ſuite de la *Vie de Jeſus-Chriſt*, & quelques autres morceaux.— Charles PARROCEL, ſon fils & ſon éleve, fut choiſi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV.* Pluſieurs de ſes tableaux ont été exécutés en tapiſſerie aux Gobelins. Il mourut en 1752, à 62 ans.— Pierre PARROCEL d'Avignon, mort en 1739, à 75 ans, fut l'éleve de Joſeph Parrocel ſon oncle, & de Charles Marate. Son ouvrage le plus conſidérable eſt à St.-Germain-en-Laye, où il a peint, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, l'*Hiſtoire de Tobie* en 16 tableaux. Son chef-d'œuvre eſt à Marſeille, dans l'égliſe des Religieuſes de Ste. Marie; l'*Enfant Jeſus* aſſis ſur un trône eſt repréſenté couronnant la *Vierge*, qui eſt humblement inclinée devant lui.

PARSONS *ou* PERSONIUS, (Robert) né en 1547, dans le comté de Sommerſet, fit ſes études à Oxford, & quoique catholique, il fit le ſerment impie qu'on exigeoit de ceux à qui on conféroit le doctorat.

il s'en repentit d'abord & se rendit à Rome, où il se fit Jésuite. Il partit ensuite pour l'Angleterre avec le P. Edmond Campian. Ce sont les deux premiers Jésuites qui y entrerent. Leur réputation les y devança. On étoit informé de la maniere dont S. Charles Borromée les avoit reçus à Milan, & des victoires qu'ils avoient remportées sur Beze dans des conférences publiques à Geneve. On donna leur signalement dans tous les ports d'Angleterre, pour qu'ils fussent saisis au moment de leur débarquement; mais leur zele pour la foi catholique leur fit braver tous les dangers & tromper la vigilance des hérétiques. Parsons travailla avec le plus grand fruit à ramener les hérétiques à l'Eglise, & à raffermir les Catholiques dans la foi de leurs peres. Ses succès furent si grands, que les sectaires employerent tous les moyens possibles pour le faire périr; ils mirent sa tête à prix. Ne pouvant le découvrir, ils s'en vengerent sur les Catholiques avec tant de fureur, que ceux-ci prierent le P. Parsons de se retirer. Il se rendit à Rome, où il mourut en 1611. Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheque des Auteurs Espagnols*, dit que Philippe II voulut demander pour lui à Clément VIII le chapeau de cardinal, mais que Parsons l'en détourna par ses larmes & ses prieres. Il profita du crédit qu'il avoit auprès de ce prince pour l'engager à établir en Espagne & dans les Pays-Bas, des séminaires destinés à y élever de jeunes Anglois qui pussent ensuite se consacrer à la propagation de la foi en Angleterre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en anglois, en latin, en espagnol, pour la défense de la Religion Catholique, un entr'autres sous le nom d'André *Philopater*, en réponse à l'Edit d'Elisabeth contre les Catholiques. C'est un des Jésuites dont les Protestans disent le plus de mal: témoin Larrey qui en fait une espece de monstre dans son *Histoire d'Angleterre*, tom. 2, pag. 331.

PARTHENAY, (Anne de) de l'illustre maison de Parthenay, femme d'Antoine de Pons, comte de Marennes, fut un des principaux ornemens de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare, & fille de Louis XII. Elle avoit une belle voix, chantoit bien, & savoit parfaitement la musique. Elle apprit le latin, le grec, l'Ecriture-Sainte & la théologie; sciences peu assorties à la tête d'une femme, & qui lui furent funestes. Elle embrassa les erreurs de Calvin, & travailla beaucoup à les répandre.

PARTHENAY, (Catherine de) niece de la précédente, fille & héritiere de Jean de Parthenay, seigneur de Soubise, épousa en 1568 le baron de Pons; puis en 1575, René vicomte de Rohan, IIe. du nom, qu'elle perdit dix ans après. Occupée à élever ses enfans, elle leur inspira des sentimens d'héroïsme; mais en même tems de révolte & d'attachement à l'hérésie. Henri duc de ROHAN, son fils aîné (*voyez son article*) & ses deux filles Catherine & Anne de Rohan, répondirent à ses soins. Cathe-

rine, décédée en 1607, femme de Jean II duc de Deux-Ponts, s'immortalisa par sa vertu. Ce fut elle qui fit cette belle réponse à Henri IV : « Je suis » trop pauvre pour être votre » femme, & trop noble pour » être votre maîtresse ». Anne, morte sans alliance en 1646, soutint avec un courage digne d'une meilleure cause, toutes les incommodités du siege de la Rochelle, aussi-bien que sa mere. Cette dame mourut en 1631, à 77 ans.

PARTHENAY, (Jean de) *voyez* SOUBISE.

PARTHENIUS de Nicée, qni florissoit sous l'empire d'Auguste, est auteur d'un Traité *De amatoriis affectibus*, imprimé en grec & en latin plusieurs fois, in-8°.; entr'autres dans *Historiæ Poëticæ Scriptores* de Gale. Jean Fornier les a traduits en françois, Lyon, 1555, in-8°, réimprimés en 1743, petit in-8°.

PARTHENOPE, l'une des trois Sirenes qui tenterent en vain de charmer Ulysse par leur chant, se tua de désespoir. Son corps fut jeté par les flots sur les côtes d'Italie, & les peuples habitans de ces bords, qui le trouverent, lui éleverent un tombeau. La ville où étoit ce tombeau fut depuis appellée *Parthénope*, du nom de la Sirene dont elle possédoit les dépouilles; mais cette ville ayant été renversée, on y en bâtit une autre plus magnifique, qu'on appella *Neapolis*, c'est-à-dire, ville nouvelle, aujourd'hui capitale du royaume de Naples.

PARUTA, (Paul) noble Vénitien, mort en 1598, à 58 ans, fut d'abord historiographe de la république. Son esprit l'éleva par degrés aux premieres charges. Il fut nommé à plusieurs ambassades, devint gouverneur de Bresse, & fut enfin élu procurateur de St-Marc. Il remplit ces différens postes avec une intégrité & un zele peu commun. On a de lui plusieurs ouvrages en italien: I. De bonnes *Notes* sur *Tacite*. II. Des *Discours politiques*, in-4°, pleins d'idées profondes, dont quelques-unes sont fausses. Ils parurent à Venise en 1599, in-4°. Le président de Montesquieu en a fait usage dans sa *Décadence des Romains*. III. Un *Traité de la perfection de la Vie politique*, Venise, 1582, in-4°: livre judicieux. IV. Une *Histoire de Venise depuis 1513 jusqu'à 1551*, in-4°, 1605 & 1703, avec une *Relation de la Guerre de Chypre*. Elle est insérée dans le Recueil des Historiens Vénitiens, 1718, 10 vol. in-4°.

PARUTA, (Philippe) connu par ses immenses recherches sur la Sicile, donna la 1re. édition de sa *Collection des Médailles de Sicile*, à Palerme, 1612, in-fol. Cet ouvrage fut réimprimé à Rome en 1649, & à Lyon en 1697. L'édition de Rome est la plus estimée après celle de Palerme. Havercamp en publia une édition latine, en 3 vol. in-folio, qui font partie de la grande collection des *Antiquités d'Italie*, par Grævius & Burmann, Leyde, 1725, & années suivantes, 45 vol. in-fol. Paruta mourut l'an 1629.

PARYSATIS, sœur de Xercès, & femme de Darius Ochus, roi de Perse, fut mere

d'Artaxercès-Mnemon & de Cyrus le Jeune. Elle favorisa l'ambition de ce dernier, qui se révolta contre son frere Artaxercès, & fut tué à la fameuse bataille de Cunaxa, l'an 401 avant J. C. Parysatis, infiniment sensible à cette perte, tira une cruelle vengeance de tous ceux qui avoient eu part à sa mort. Elle fit empoisonner Statira, femme de son fils Artaxercès, qu'elle n'aimoit point, & se souilla de tous les crimes que la vengeance animée par l'ambition peut commettre.

PAS, (Manassès de) marquis de Feuquieres, d'une des plus anciennes maisons d'Artois, naquit à Saumur en 1590. Il prit le parti des armes à l'âge de 13 ans, & monta de degré en degré jusqu'aux grades de lieutenant-général & de général d'armée. Il fut pris au siege de la Rochelle, & resta prisonnier jusqu'à la reddition de la place. Après la mort de Gustave-Adolphe, il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Allémagne, & forma, après bien des peines, cette union des Suédois & de plusieurs princes de l'Empire, avec le roi, si avantageuse à la France & si funeste à la Religion Catholique en Allemagne. La guerre s'étant bientôt allumée contre la maison d'Autriche, il commanda en 1635 l'armée françoise, conjointement avec le duc de Saxe-Weimar. La fatigue de cette campagne lui causa la seule maladie qu'il ait eue dans sa vie. Le roi envoyoit tenir conseil à la ruelle de son lit. Dès qu'il fut rétabli, il continua de se signaler. Il assiégea Thionville en 1639. Picolomini lui livra bataille & le fit prisonnier. Sa rançon coûta au roi, le général Ekenfort, deux colonels, & 18 mille écus. Feuquieres étoit alors mourant de ses blessures; il expira à Thionville, le 14 mars 1640. Ses *Negociations* d'Allemagne en 1633 & 34, ont été publiées à Paris, 1753, en 3 vol. in-12.

PAS, (Isaac de) fils aîné du précédent, lieutenant-général du roi, & gouverneur de Verdun, mourut ambassadeur extraordinaire en Espagne, l'an 1688. Il avoit été vice-roi de l'Amérique, & ambassadeur en Suede, où il demeura dix ans.

PAS, (Antoine de) marquis de Feuquieres, fils aîné d'Isaac, commença à se signaler en Allemagne en 1688. De là il passa en Italie, & se distingua à la bataille de Stafarde, aux prises de Suse & de quelques autres villes du Piémont. Nommé lieutenant-général en 1693, il servit en cette qualité jusqu'à la paix, & mourut en 1711, à 63 ans. Le marquis de Feuquieres étoit un excellent officier, & connoissoit la guerre par principes & par expérience; mais son esprit n'étoit pas moins chagrin qu'éclairé. Aristarque & quelquefois Zoïle des généraux, il se plaignoit de tout le monde, & tout le monde se plaignoit de lui. On disoit « qu'il étoit » le plus brave homme de » l'Europe, parce qu'il dor» moit au milieu de cent mille » de ses ennemis ». Sa capacité n'ayant point été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop, contre ceux qui servoient l'Etat, des lumieres qui auroient été

très-utiles, s'il eût eu le génie aussi conciliant que pénétrant, appliqué & hardi. On a de lui des *Mémoires* in-4°, & 4 vol. in-12. C'est la liste des fautes des généraux François du regne de Louis XIV. Mais ces fautes ne sont pas toutes réelles ; il dénature souvent les faits pour avoir lieu de critiquer & de condamner. « Ses mémoires, » dit le duc de St-Simon, sa» vamment, clairement, pré» cisément, noblement écrits, » seroient un chef-d'œuvre » en ce genre, si, comme un » chien enragé, il n'avoit pas » déchiré, & souvent mal à » propos, tous les généraux » sous lesquels il a servi ». Cela n'empêche pas que l'ouvrage ne mérite d'être lu par les guerriers, & ne puisse leur être très-utile.

PAS, *Pacæus*, (Richard) *voyez* PACZ.

PAS, (Crispin de) célebre graveur, né à Cologne, fut disciple de Cornhert, fameux enthousiaste, se fit une réputation mieux méritée. Il a gravé un grand nombre d'estampes sur toutes sortes de sujets. Durant un assez long séjour à Paris, il fit imprimer à ses dépens l'*Instruction du Roi en l'Exercice de monter à cheval, par A. de Pluvinel* (voyez ce mot), ornée de 50 planches très-bien gravées, dont toutes les figures sont des portraits ressemblans : cette édition est rare. Il mourut, probablement à Utrecht, où il s'étoit fixé, avant le milieu du 17e. siecle. — Simon DE PAS, son fils, qui excella à graver des portraits en grand, fut appellé à la cour du roi de Danemarck, & y demeura jusqu'à sa mort. Magdelene & Barbe, ses deux filles, manierent aussi le burin avec distinction. — Crispin de PAS, dit le *Jeune*, étoit fils de Simon. Il a aussi gravé avec succès.

PASCAL, (Blaise) naquit à Cornon en Auvergne (& non pas à Clermont), en 1623, d'un président à la cour des aides. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier; mais son pere lui en cacha avec soin les principes, de peur qu'elles ne le dégoûtassent de l'étude des langues. Le jeune Pascal, gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre, & il y réussit à un certain point, de même que dans la physique. Son Traité de l'*Equilibre des Liqueurs*, & les *Problêmes*, qu'il a résolus sur la *Cycloide*, prouvent que s'il avoit vécu plus long-tems, il auroit excellé dans les sciences auxquelles il s'étoit consacré. Voilà l'éloge que l'on doit à ses talens : mais lorsqu'on dit que dès l'âge le plus tendre, M. Pascal, sans le secours d'aucun livre, & par les seules forces de son génie, parvint à découvrir & à démontrer toutes les propositions du premier livre d'Euclide jusqu'à la 32e.; on répond qu'un homme de ce mérite n'a pas besoin de panégyriques fondés sur des fables inventées à plaisir: lorsqu'on veut faire regarder Pascal comme l'auteur du sentiment de la gravité de l'air, parce qu'il a fait faire à M. Perrier, son beau-frere, l'expérience du *Puy-du-Dôme*; on répond que cette expérience est de Descartes, qui, deux ans auparavant, le pria de la vouloir

faire (comme il est marqué dans la Lettre 77e., tome 3e., de ce philosophe), & que d'ailleurs cette expérience n'est qu'une suite de celles de Toricelli : lorsqu'enfin on raconte que Pascal dès l'âge de 16 ans composa un *Traité des Sections coniques*, qui fut admiré de tous les savans géometres; on répond avec Descartes dans sa 38e. Lettre au P. Mersenne, tom. 2, que c'étoit le Traité de M. Des-Argues. » J'ai aussi reçu, dit Descartes, » dans cette Lettre, l'essai tou» chant les coniques du fils de » M. Pascal; & avant que d'en » avoir lu la moitié, j'ai jugé » qu'il avoit pris presque tout » de M. Des-Argues, ce qui » m'a été confirmé incontinent » après par la confession qu'il » en fit lui-même ». Pascal continuant à se faire de la réputation, se retira à Port-Royal-des-Champs, & se consacra dans cette retraite à l'étude de l'Ecriture-Sainte. Les solitaires qui habitoient ce désert, étoient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les Jésuites. Ils cherchoient toutes les voies de rendre ces Peres odieux; Pascal fit plus aux yeux des François, il les tourna en ridicule. Ses 18 *Lettres Provinciales* parurent toutes in-4°., l'une après l'autre, depuis le mois de janvier 1656 jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Elles sont un mélange de plaisanterie fine, & de satyre violente : avant d'être publiées, elles furent revues par Arnauld & Nicole. On prétend que Bossuet, interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en françois, il aimeroit mieux avoir fait : répondit : *Les Provinciales*. C'est Voltaire qui rapporte cette anecdote; il cite pour garant Bussi-Rabutin, évêque de Luçon, de qui, dit-il, il l'avoit entendu dire. Pour la vérifier, il auroit fallu rappeller à la vie cet évêque. Telles sont les preuves de Voltaire, & c'est sur sa parole que la plupart des lexicographes répetent des assertions si peu vraisemblables. Les gens sensés savent qu'il ne faut jamais se défier davantage de cet homme, que quand il affirme quelque chose avec plus d'assurance. Les *Provinciales* furent foudroyées par la puissance ecclésiastique & par la puissance civile. Le pape, le conseil-d'état, des parlemens, des évêques, les condamnerent comme un libelle diffamatoire. Le parlement d'Aix les fit brûler par le bourreau le 9 février 1667; mais tous ces anathêmes ne servirent qu'à les répandre. « Vous » semble-t-il, dit Racine, que » les *Lettres Provinciales* soient » autre chose que des Comé» dies? L'auteur a choisi ses » personnages dans les cou» vens & dans la Sorbonne. Il » introduit sur la scene tantôt » des Jacobins, tantôt des doc» teurs, & toujours des Jésuites. » Le monde en a ri pendant » quelque tems, & le plus aus» tere janséniste auroit cru tra» hir la vérité, que de n'en pas » rire ». (*Lettre de M. Racine, ou Réplique aux Réponses de M. Dubois & Barbier d'Aucourt*, dans l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, Cologne, 1770, page 73). Ajoutons à ce jugement de Racine, celui de Voltaire (*Siecle de Louis XIV*). » Il est vrai, dit cet auteur, » que tout le livre porte à

» faux. On attribuoit adroitement à toute la Société, des » opinions extravagantes de » quelques Jésuites Espagnols » & Flamands. On les auroit » déterrées aussi-bien chez » les casuistes Dominicains & » Franciscains; mais c'étoit aux » seuls Jésuites qu'on en vouloit. On tâchoit dans ces » Lettres, de prouver qu'ils » avoient un dessein formé de » corrompre les hommes; dessein qu'aucune société n'a » jamais eu & ne peut avoir ». Voltaire va jusqu'à lui ravir le mérite du style des *Provinciales*, tant prôné, & prouve dans une *Lettre au P. de la Tour*, imprimée en 1767, in-8°., que si Pascal a écrit avec beaucoup de sel & d'agrément, il n'a pas écrit avec toute la pureté que l'on peut exiger; il fait de ces Lettres avec les écrits de quelques hommes célebres, un parallele qui n'est pas du tout à l'avantage de Pascal. M. Rigoley de Juvigny, dans son livre *De la Décadence des Lettres & des Mœurs*, n'en parle pas plus favorablement. » Si ces Lettres, dit-il, ont » fait dans le tems la plus » grande sensation, c'est qu'elles » attaquoient une compagnie » puissante alors dans l'Eglise, » dans l'Etat & dans les Lettres. On les répandit dans » toute l'Europe. La maniere » agréable dont elles sont écrites, assaisonnées sur-tout de » ce sel dont se nourrit volontiers la malignité, les fit lire » & rechercher, malgré la » sécheresse & le sérieux des » matieres qu'on y traite » (*voyez* DANIEL Gabriël, BUSEMBAUM, ESCOBAR, RANCÉ). L'auteur des *Provinciales* se brouilla avec ses intimes amis, parce qu'il changea de sentiment au sujet de la signature du Formulaire. En 1657, il soutenoit, comme on le voit par la 17e. & 18e. Lettres Provinciales, que les cinq Propositions étoient bien condamnées, mais qu'elles ne se trouvoient pas dans l'*Augustinus*, & qu'on pouvoit signer le Formulaire; en 1661, il soutint au contraire que les papes avoient erré non sur le fait, mais sur le droit, d'où il concluoit qu'on ne pouvoit pas signer le Formulaire, & que la signature des Religieuses de Port-Royal n'étoit pas sincere. C'est pendant cette querelle qu'un homme du Parti dit de lui: « On ne peut guere compter » sur son témoignage, soit au » regard des faits qu'il rapporte, parce qu'il en étoit » peu instruit, soit au regard » des conséquences qu'il en » tire, & des intentions qu'il » attribue à ses adversaires, » parce que sur des fondemens » faux ou incertains il faisoit » des systêmes qui ne subsistoient que dans son esprit » (*Lettre d'un Ecclésiastique à un de ses amis*). Cependant Pascal dépérissoit tous les jours; sa santé s'affoiblissoit, & son cerveau se sentit de cette foiblesse. Il croyoit toujours voir un abyme à son côté gauche; il y faisoit mettre une chaise pour se rassurer. Ses amis, son confesseur, son directeur avoient beau calmer ses alarmes; il se tranquillisoit pour un moment, & l'instant d'après il creusoit de nouveau le précipice (*voyez* NICOLE). Il croyoit aussi avoir

eu une extase ou vision, dont il conserva la mémoire le reste de ses jours, dans un papier, qu'il portoit toujours sur lui, entre l'étoffe & la doublure de son habit. Ses adversaires se sont trop servis de ce dérangement d'organes pour affoiblir la grande idée que le Parti s'est efforcé de donner d'un de ses plus zélés adeptes. Loin d'imiter un procédé qui semble manquer de générosité, nous nous contenterons, à l'exemple de S. Jerôme, de regretter qu'un homme si éclairé & si pieux, au moins selon les apparences les plus marquées, n'ait pas été tout simplement attaché au grand arbre de l'Eglise : *Nihil aliud dico quàm Ecclesiæ hominem non fuisse.* Pascal mourut à Paris en 1662, à 39 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. Des *Pensées*, recueillies & données au public depuis sa mort, Amsterdam, 1688, en un vol. in-12. Ce sont différentes réflexions sur le Christianisme. Il avoit projetté d'en faire un ouvrage suivi ; ses infirmités l'empêcherent de remplir ce dessein. Il ne laissa que quelques fragmens, écrits sans aucune liaison & sans aucun ordre : ce sont ces fragmens qu'on a donnés au public. Voltaire les a attaqués. Non content d'avoir traité l'auteur de *misanthrope sublime* & de *vertueux fou*, il a beaucoup déprimé son livre. On sent comment un ennemi forcené du Christianisme a dû parler d'un ouvrage qui en contenoit d'excellentes preuves. Il faut convenir néanmoins que l'auteur y est trop occupé de lui-même, & qu'à de bonnes réflexions, il mêle des égoïsmes dont il semble avoir pris le modele dans les *Essais* de Montagne, mais qui sont d'autant plus déplacés, que la nature du livre & de la religion dont il traite, les exclut positivement. Un historien ecclésiastique, en parlant de ces Pensées & d'autres ouvrages faits par des gens de faction & de parti, s'exprime de la sorte : « Comme » l'esprit de l'Eglise ne fut » jamais de mettre en re» commandation les ouvrages » même irrépréhensibles des » écrivains suspects, parce que » les simples passent très-aisé» ment de l'estime de l'auteur » à celle de toutes ses produc» tions ; nous avons cru ne » pouvoir mieux faire, que de » nous prescrire un silence ab» solu sur toutes ces sortes » d'écrits ; du reste, la piété » ne peut rien y perdre. Avec » leur beau style, leur mé» thode, & leur profondeur » même, ils sont presque tous » d'une froideur & d'une sé» cheresse, qui resserrent les » cœurs, au-lieu de les atten» drir. Tant il est vrai que » l'Esprit-Saint ne commu» nique point son onction hors » du sein véritable de l'Eglise » (*voyez* BARRAL, MAROT). II. Un *Traité de l'Equilibre des Liqueurs*, in-12. III. Quelques autres *Ecrits* pour les curés de Paris, contre l'Apologie des Casuistes du P. Pirot. Les éditions les plus recherchées des *Provinciales* sont, celle qui fut imprimée en quatre langues, à Cologne en 1684, in-8°. ; celle in-12, en françois seulement, sans notes, imprimée à Cologne en 1657, & celle

d'Amsterdam en 4 vol. in-12, 1739, avec les notes de Nicole qui s'est caché sous le nom de *Wendrock*, comme Pascal sous celui de *Louis Montalte*. — Gilberte PASCAL, sa sœur, veuve de Florin Perrier, a mis à la tête des *Pensées sur la Religion*, la *Vie* de l'auteur. On s'imagine aisément comment une sœur engagée dans le même parti, parle d'un frere qui en faisoit un des principaux ornemens. Voyez sur la célébrité des chefs & gens de parti, une réflexion qui se trouve à l'art. ARNAULD Antoine.

PASCHAL I, (S.) *Paschasius*, Romain, succéda dans la chaire de S. Pierre à Etienne IV, en 817, il envoya des légats à Louis-le-Débonnaire, qui confirma en sa faveur les donations faites au Saint-Siege. Il reçut à Rome les Grecs exilés pour le culte des saintes images, & couronna Lothaire empereur. Ce pontife, digne des tems apostoliques par ses vertus & ses lumieres, mourut en 824. Il ne lui manquoit qu'un caractere plus ferme. Rome fut déchirée par des factions sous son pontificat; il s'y commit des meurtres & d'autres crimes, suite de l'anarchie.

PASCHAL II, Toscan, nommé auparavant *Rainier*, succéda au pape Urbain II en 1099. Il avoit été religieux de Cluni, avant que d'être souverain pontife. Il excommunia l'anti-pape Guibert, mit à la raison divers petits tyrans qui maltraitoient les Romains, tint plusieurs conciles, & s'attira de grandes affaires au sujet des investitures, de la part de Henri I roi d'Angleterre, de l'empereur Henri IV & Henri V son fils (*voyez* HENRI IV & HENRI V empereurs). Ce prince passa en Italie l'an 1110 pour recevoir la couronne impériale; mais le pape ne voulut la lui accorder, qu'à condition qu'il renonceroit au droit des investitures. Henri étoit si peu disposé à satisfaire le pontife, qu'après avoir chicané quelques heures, il le fit arrêter, & exerça des cruautés inouies, jusqu'à faire massacrer les clercs & les religieux qui avoient été au-devant de lui avec des démonstrations d'attachement & de respect. Cette atrocité irrita tellement les Romains, que dès le même jour ils firent main basse sur tous les Allemands qui se trouvoient dans leur ville. L'empereur, obligé de quitter Rome, emmena le pape avec lui, & le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il lui eût accordé ce qu'il souhaitoit. Dès que Paschal se vit en liberté, il cassa dans deux conciles tenus à Rome en 1112 & 1116 la concession qu'on lui avoit arrachée. Accablé autant que dégoûté du poids de la grandeur, il voulut abdiquer le pontificat, & n'en put venir à bout. Il mourut le 22 janvier 1118. On a de lui un grand nombre de *Lettres*, dans la Collection des *Conciles* du P. Labbe. — Il ne faut pas le confondre avec deux anti-papes du nom de Paschal; l'un, du tems de Sergius I (*voyez ce nom*); l'autre, qui s'opposa au pape Alexandre III. *Voyez* GUI de Crême.

PASCHAL BAYLON, (S.) naquit en 1540, à Torre-Hermosa, petit bourg du royaume d'Aragon, de parens vertueux,

mais d'une fortune trop bornée pour qu'il fût envoyé aux écoles. Il y ſuppléa en portant toujours un livre avec lui dans les champs, & priant ceux qu'il rencontroit, de lui apprendre les lettres. Il ſut bientôt parfaitement lire & écrire; & ne ſe ſervit de cet avantage que pour ſe perfectionner dans la Religion. Sorti du premier âge, il ſe loua en qualité de berger. Dans ce paiſible état, il apprit comme David à connoître, bénir & aimer le Dieu qu'il trouvoit par-tout, & acquit en peu de tems une ſi grande expérience dans les choſes ſpirituelles, qu'il eut bientôt ſujet de dire comme lui : *Beatus homo, quem tu erudieris, Domine : & de lege tuâ docueris eum* (Pſ. 93). Voulant reſter pauvre, il quitta ſon maître qui avoit voulu l'adopter pour ſon fils, & ſe mit en ſervice dans le royaume de Valence, près d'un couvent de Franciſcains Déchauſſés, où il ne fut bientôt connu que ſous le nom du *Saint Berger*. En 1564, il y fut reçu en qualité de frere-convers, & mourut âgé de 52 ans, le 17 mai 1592, à Villa-Réale, près de Valence. Paul V le béatifia en 1618, & Alexandre VIII le canoniſa en 1690. Sa vie a été écrite par Jean Ximenès ſon compagnon, & par Chriſtovel ou Chriſtophe d'Arta. Voyez les divers monumens que le P. Papebrock a publiés dans le tome de mai, p. 48. 132.

PASCHAL, (S. PIERRE) Religieux de la Mercy, né à Valence, enſeigna la philoſophie & la théologie avec ſuccès dans ſon ordre. Sa réputation le fit nommer précepteur de l'infant don Sanche, puis évêque de Jaën en 1296. Il combattit avec zele le Mahométiſme, par un excellent ouvrage publié en 1300, par des ſermons ſolides, & par l'exemple de ſa vie ſainte. Il fut pris par les Maures de Grenade en 1297. Ces barbares le retinrent en eſclavage, & le firent enſuite mourir cruellement, le 6 décembre 1300, à 72 ans. Le clergé & le peuple de ſon égliſe lui ayant envoyé une ſomme d'argent pour ſa rançon, il la reçut avec beaucoup de reconnoiſſance, mais au-lieu de l'employer à ſe procurer la liberté, il en racheta un grand nombre d'enfans qu'il s'étoit occupé à inſtruire durant ſa captivité, & dont l'âge tendre lui faiſoit craindre qu'ils n'abandonnaſſent la Religion Chrétienne. Son nom eſt en grande vénération en Eſpagne, où il fonda un grand nombre de monaſteres. Sa *Vie* a été imprimée à Paris en 1674, in-12.

PASCHAL, (Charles) né l'an 1547 à Coni en Piémont, vicomte de Quente, conſeiller-d'état, & avocat-général au parlement de Rouen, fut ami du célebre Pibrac, dont il écrivit la *Vie*. Ses talens le firent envoyer ambaſſadeur en Pologne l'an 1576, puis en Angleterre l'an 1589, & chez les Griſons en 1604. Il ſervit ſon prince en homme d'eſprit & en citoyen zélé. Son ambaſſade de Pologne plut ſi fort au roi, qu'il l'honora du titre de chevalier, & ajouta à ſes armes une fleur de lys. Une paralyſie ne lui permettant plus de travailler pour l'état, il alla mou-

tir à sa terre de Quente, près d'Abbeville, en 1625, à 79 ans. On a de lui : I. Un Traité intitulé *Legatus*, dans lequel il parle des devoirs du négociateur, en homme qui savoit & les connoître & les remplir. La meilleure édition est celle d'Elzevir, 1643, in-12. II. Son Ambassade chez les Grisons, publiée in-8° sous le titre de *Legatio Rhætica*, n'est pas marquée au même coin que l'ouvrage précédent. III. La *Vie de Gui du Faur de Pibrac*, 1584, in-12, en latin. Elle est curieuse, & a été traduite en françois par du Faur d'Hermay, 1617, in-12. IV. Un bon ouvrage *de Coronis*, Leyde, 1671, in-8°. V. *Censura animi ingrati*, in-8°.

PASCHASE-RATBERT, né à Soissons, fut élevé avec soin par les Religieuses de Notre-Dame de cette ville, dans l'extérieur de leur monastere. Il prit ensuite l'habit de Bénédictin dans l'abbaye de Corbie, sous S. Adélard. Pendant l'exil de son abbé Wala, successeur & frere d'Adélard, il composa vers 831 un *Traité du Corps & du Sang du Seigneur*, pour l'instruction des jeunes Religieux de la nouvelle Corbie en Saxe. Il enseigne dans ce Traité, que « le Corps de J. C. est » réellement, dans l'Eucha» ristie, le même qui est né de » la Vierge, qui a été cru» cifié, qui est ressuscité & » qui est monté au ciel ». Cet ouvrage, où l'auteur ne disoit rien de nouveau, renfermoit quelques expressions nouvelles. Ratramne & Jean Scot les attaquerent ; Paschase les défendit avec force, prouva qu'il n'avoit écrit, que ce que tout le monde croyoit depuis les Apôtres : *Quod totus Orbis credit & confitetur.* Paschase étoit alors abbé de Corbie. Les tracasseries qu'on lui suscita, & quelques autres chagrins le porterent à se démettre. Il vécut en simple religieux, uniquement occupé à orner son esprit des connoissances sacrées & ecclésiastiques, & à enrichir son cœur de toutes les vertus de son état. Ce saint Religieux mourut le 26 avril 865, n'étant que diacre ; & fut enterré dans la chapelle de S. Jean. En 1073, son corps fut transféré dans la grande église, par l'autorité du Saint-Siege. On trouve son nom dans le Martyrologe Gallican & dans celui des Bénédictins. Son humilité étoit telle, que malgré ses lumieres & ses vertus, il se croyoit le rebut de l'ordre monastique & s'appelloit *Peripsema Monachorum.* Le ministre Claude, & plusieurs auteurs calvinistes, échos de cet écrivain, ont prétendu que le dogme de la Transsubstantiation n'étoit pas antérieur à Paschase, qui en est l'inventeur selon eux ; mais Nicole fait voir le ridicule de cette prétention chimérique. Il a démontré dans son Traité de *la Perpétuité de la Foi*, que Paschase n'a rien enseigné de nouveau sur ce point, & que la Présence réelle a été crue & enseignée de tout tems dans l'Eglise. Les ouvrages du savant abbé de Corbie sont : I. Des *Commentaires* sur *S. Matthieu*, sur les *Lamentations* de Jérémie. II. Un *Traité du Corps & du Sang de J. C.* dans l'Eucharistie. III. Une *Epître* à Frude-

gard, sur le même sujet. IV. La *Vie de S. Adélard*; & d'autres ouvrages que le P. Sirmond fit imprimer à Paris en 1618, in-folio. D. Martenne a inséré dans sa Collection le Traité *De Corpore Christi*, plus exact que dans l'édition du P. Sirmond, & quelques ouvrages découverts depuis 1618. Le P. d'Achery a publié dans le tome XII de son *Spicilege*, le Traité de Paschase Ratbert: *De partu Virginis*: question qui fit grand bruit aussi dans le 11e siecle, & à laquelle cet illustre Bénédictin prit part. *Voyez* la *Vie* de Paschase par le P. Sirmond, à la tête de l'édition que ce Jésuite a donnée des Œuvres de ce savant & pieux Cénobite, ainsi qu'une autre *Vie* que dom Hugues Ménard a tirée des archives de Corbie, & qu'il a insérée dans ses notes sur le Martyrologe Bénédictin. *Voyez* aussi Ceillier, tom. 19, p. 87; les auteurs de l'*Hist. littér. de la France*, tom. 5, p. 287; & Légipont, *Hist. littér. Ben.* tom. 3, p. 77.

PASCHIUS, (George) savant Allemand, florissoit dans le 17e siecle. Sa vie nous est inconnue; mais il y a de lui un ouvrage qui mérite d'être connu. Il est intitulé: *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipsig, 1700, in-4°. Ce livre peu commun est rempli de recherches profondes. M. Dutens a dû s'en servir dans ses *Recherches sur l'origine des Découvertes attribuées aux Modernes*.

PASIPHAÉ, *voyez* MINOS.

PASOR, (Mathias) né à Herborn, dans le comté de Nassau, fit de très-bonnes études à Heidelberg, où ses succès dans plusieurs actes académiques lui valurent une chaire de mathématiques en 1620. Les guerres du Palatinat l'obligerent de s'enfuir en Angleterre; il se fixa à Oxford, & y professa les langues orientales jusqu'en 1629, qu'on lui offrit la chaire de philosophie à Groningue. Il y enseigna aussi les mathématiques, la théologie, la morale; & y mourut aimé & estimé, en 1758. On a de lui: I. Un *Recueil* de *Theses*, auxquelles il avoit présidé lui-même. II. Un *Traité* contenant des idées générales de quelques sciences. Il a publié les ouvrages de George PASOR, son pere, professeur en grec à Franeker, mort en 1637. Les principaux sont: I. *Lexicon Novi Testamenti*; livre utile, contenant tous les mots grecs du Nouveau-Testament; Elzevir, 1672, in-8°. II. *Manuale Testamenti*, &c. III. *Collegium Hesiodæum*, dans lequel il analyse les mots difficiles d'Hésiode.

PASQUALIGUS, (Zacharie) Théatin de Vérone vers le milieu du 17e siecle, s'appliqua à l'étude de la théologie morale. Il a donné *Praxis Jejunii*, Genes, 1655, in-fol. Le pays où il naquit a conservé l'usage de dépouiller quelques enfans de leur virilité: usage barbare que la jalousie inventa autrefois en Orient, & qu'on renouvella en Occident pour avoir quelques belles voix de plus. Pasqualigus a fait un *Traité* moral sur cette cruelle opération, qui est si sévérement défendue par les loix de l'Eglise.

PASQUIER, (Etienne) né à Paris en 1528, fut reçu avocat au parlement, & y plaida avec un succès distingué. Il brilla sur-tout dans le tems des querelles des Jésuites avec l'université. Versoris se chargea de la cause des enfans d'Ignace, & Pasquier défendit celle de leurs adversaires. Le portrait qu'il fit de la société, n'étoit rien moins que flatteur. Sa conclusion fut : « Que cette nou- » velle société de Religieux qui » se disoient de la compagnie » de Jesus, non-seulement ne » devoit point être aggrégée » au corps de l'université, mais » qu'elle devoit encore être » bannie entiérement, chassée » & exterminée de France ». Cette conclusion parut un peu dure, ainsi que le reste du plaidoyer, qui n'étoit d'ailleurs qu'une déclamation pleine de fiel. Les Jésuites furent seulement exclus de l'université. Henri III gratifia Pasquier de la charge d'avocat-général de la chambre des comptes, qu'il remit à son fils peu de tems après, & mourut à Paris en 1615, à 87 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Des Poésies latines & françoises. Celles-ci sont très-foibles, & les autres valent mieux. On trouve dans les latines six livres d'*Epigrammes* & un livre des *Portraits* de plusieurs grands hommes. Les françoises sont divisées en *Jeux Poétiques*, en *Versions Poétiques*, en *Sonnets*, en *Pastorales*. La *Puce* & la *Main* sont ce qu'il y a de plus saillant. Pasquier ayant apperçu une puce sur le sein de Mlle. des Roches, en 1588, pendant la tenue des grands jours de Poitiers, tous les poëtes latins & françois du royaume prirent part à cette rare découverte; & cet insecte fit bourdonner tous les insectes du Parnasse. Ce fut le sujet d'un recueil intitulé : *La Puce des grands Jours de Poitiers*. La *Main de Pasquier* est un autre recueil de vers à son honneur. S'étant trouvé aux grands jours de Troyes, un peintre, par qui il s'étoit fait tirer, avoit oublié de lui faire des mains. Cette singularité excita la verve de tous les rimailleurs du tems. II. *Ordonnance d'Amour*, Anvers (au Mans), 1674, in-8°; piece obscene, remplie d'expressions dont on rougiroit même dans les maisons de débauche. III. *Recherches sur la France*, en dix livres, dont la meilleure édition est de 1665, in-fol. Cet ouvrage est un parterre varié de fruits & de fleurs; on y trouve l'utile & l'agréable. Quoique le style en ait vieilli, il ne laisse pas de plaire, parce que l'auteur avoit de l'imagination : mais il faut se défier de ses éloges & de ses satyres. Quand il parle des personnes ou des choses qui lui déplaisent, il se livre à ses préventions, il s'échauffe, il outre. IV. Des *Epîtres*, en 5 vol. in-8°, publiées en 1619. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses sur l'Histoire de France, 1602, in-8°. V. Le *Catéchisme des Jésuites*, 1602, in-8°, plein de sarcasmes & de la satyre la plus outrageante. Il traite Ignace, fondateur des Jésuites, de *chevalier errant*, de *fourbe*, de *menteur*, de *caffard qui voulut être reconnu pour un autre Jesus-Christ*; de *gourmand*, de *régicide*, de *Manès*, *pire que Luther*,

ther, parce que sa secte est revêtue de papelarderie; de *démon incarné*, de *grand Sophi*, de *grand âne*, de *don Quichotte*: telles sont les injures qu'il prodigue à pleines mains contre le fondateur de cette société, dont le seul nom lui excitoit la bile; aussi Bayle s'écrioit-il: *Quelle doit être sa rage en voyant mettre au nombre des Saints, celui qu'il avoit peint des couleurs les plus noires?* François-Xavier étoit selon lui un *caffard*, un *Machiavel*, un *successeur de l'héréſiarque Manès*, ses miracles des *contes de la quenouille*, &c., &c. Les Jésuites sont les *scorpions* de la France; ils sont, *non les premiers piliers du Saint-Siege, mais les premiers pilleurs*. On ne doit pas les appeller *ordre Jésuite*, mais *ordure jésite*, parce qu'*ils vendent en gros les Sacremens, plus cher que Giesi ne voulut vendre le don des miracles à Naaman; les Jésuites sont autant de Judas; il y a dans la jésuiterie beaucoup de la juifverie, voire que tout ainsi que les anciens Juifs avoient fait le procès à J. C., aussi ces nouveaux Juifs le font maintenant aux Apôtres.* Il va jusqu'à dire que dans les vœux des Jésuites, il y a de l'*hérésie*, du *maschiavélisme & une piperie manifeste;* enfin ce qu'il dit sur le nom de *Peres* qu'on donnoit aux Jésuites, ne pouvoit sortir que de la plume de l'auteur des *Ordonnances d'Amour;* la plus effrénée luxure n'a rien inventé de plus atroce. On trouve à la fin de ce *Catéchisme*, le *Pater noster* travesti, & la parodie de l'*Ave Maria*, où il y a autant de sacrileges que de mots. Dans la derniere piece sur-tout, l'impiété & la plus exécrable obscénité combattent à qui aura le dessus. Tel est l'avocat qui a plaidé contre un ordre célebre, & que des gens qui prétendoient au génie & au bon goût, ont regardé comme un écrivain sage & éloquent. Il est certain que les Jésuites pouvoient dire, comme Tertullien: *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur.* VI. Le *Monophile*, en 7 livres, en prose, mêlée de vers... Ce magistrat laissa trois enfans: Théodore, Nicolas & Gui. Le premier fut avocat-général de la chambre des comptes; le second, maître-des-requêtes, laissa un vol. de *Lettres*, in-8°, pleines de particularités historiques; & le dernier fut auditeur des comptes. Les Œuvres de Pasquier ont été imprimées en 1723, à Trévoux, en 2 vol. in-fol. Il y manque: 1°. Son *Catéchisme des Jésuites*. On a cru servir sa mémoire par cette omission. 2°. Son *Exhortation aux Princes*, &c., *pour obvier aux séditions qui semblent nous menacer pour le fait de la Religion*, 1562, in-8°, de 27 feuillets, indiquée dans le nouveau P. le Long, sous le N°. 17838. Si le P. Garasse avoit connu cet ouvrage, dont l'objet est de prouver la prétendue nécessité de favoriser & d'admettre le Calvinisme, il n'auroit pas manqué de s'en prévaloir. Pasquier s'est indiqué à la fin de cet écrit par ces lettres: *S. P. P. faciebat.* Dans l'exemplaire de M. Pithou, elles sont ainsi remplies de sa main: *Stephanus Paschasius, Parisinus.* Il en avoit paru dès 1561 des éditions mutilées, que Paf-

quier désavoue dans un avis à la tête de l'in-8°. Il a depuis été inséré dans le Recueil connu sous le titre de *Mémoires de Condé*, dont il termine le 1er. volume.

PASQUIN, statue de marbre, sans nez, sans bras & sans jambes, placée à Rome, près du palais des Ursins, à laquelle les plaisans viennent attacher la nuit les billets satyriques appellés *Pasquinades*. Il semble que ce tronc soit le reste de la figure d'un gladiateur qui en frappe un autre. L'usage de charger ce buste de toutes les satyres du tems, vient, dit-on, d'un savetier Romain, appellé *Pasquin*, diseur de bons mots, dans la boutique duquel s'assembloient les oisifs & les malins de Rome. Ce bureau de médisance leur ayant été fermé par la mort du propriétaire, ils dresserent à côté de sa porte une statue nouvellement déterrée, à laquelle ils attacherent secrétement les productions de leur méchanceté. Cette liberté s'est conservée successivement jusqu'à notre tems. Pasquin adresse ses saillies à Marphorio, autre statue de Rome, qui met dans ses réponses autant de malignité qu'il y en a dans les interrogations.

PASSÆUS, (Crispin) savant fleuriste d'Arnheim, y a publié en 1607, 1614, 1616 & 1617, les quatre parties de son *Hortus Floridus*, in-4°, fig., obl.

PASSAVANTE, (Jacques) né à Florence d'une famille distinguée, mort en 1357, entra dans l'ordre de S. Dominique, & rendit son nom célebre en Italie par un Traité intitulé : *Le Miroir de la vraie Pénitence*, imprimé pour la 1re. fois en 1495, in-4°. Cet ouvrage est fort estimé, tant pour le fond que pour le style. L'académie de la Crusca en donna une édition en 1681, qui est la 7e ; celle de Florence, 1725, in-4°, qui est la derniere, est la meilleure.

PASSEMANT, (Claude-Siméon) né à Paris en 1702, se consacra à l'étude de l'optique, de l'astronomie & de l'horlogerie. Les cabinets du roi & de plusieurs particuliers sont ornés de divers instrumens physiques & astronomiques, qui lui acquirent une très-grande réputation ; on admire sur-tout une *Pendule astronomique*, couronnée d'une sphere mouvante, qui, selon les *Mémoires* de l'académie, marque les révolutions des planetes de la maniere la plus précise. Le roi en fut si content, qu'il lui accorda une pension & un logement au Louvre. II. Un grand *Miroir ardent* de glace, de 45 pouces de diametre, d'un grand effet. III. Deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. Il présenta au roi, en 1765, un *Plan en relief & un Mémoire contenant des moyens de la plus grande simplicité pour faire arriver les vaisseaux à Paris*. Il y a divers détails relatifs à ce sujet, dans l'ouvrage de M. de Lalande sur les *Canaux de Navigation*. On estime deux écrits de ce célebre artiste, l'un est intitulé : *Construction d'un Télescope de réflexion*, Paris, 1738, in-4°, avec fig. Cet ouvrage apprend la maniere de faire les télescopes ; l'autre a pour titre : *Description & usage des Télescopes*. Il n'a pas seulement perfectionné les télescopes & les

lunettes d'approche, comme le prouve l'usage qu'on en fait sur les vaisseaux, mais aussi l'horlogerie. Passemant mourut le 6 novembre 1769.

PASSERAT, (Jean) né en 1534 à Troyes en Champagne, étudia le droit à Bourges sous Cujas, & vint ensuite à Paris, où il enseigna les belles-lettres dans les colleges de l'université, & obtint, en 1572, la charge de professeur-royal en éloquence, vacante par la mort de Ramus. Les guerres civiles ayant bouleversé la république des lettres ainsi que l'état, le professeur ferma son école, & ne l'ouvrit que lorsque la paix eut été rendue à la France, après l'entrée d'Henri IV dans Paris, en 1594, & mourut en 1602, à 68 ans. Cet écrivain s'est principalement distingué par ses Poésies latines & françoises. Parmi ses vers latins, on distingue ses *Epigrammes*, ses *Epitaphes*, & quelques pieces intitulées : *Etrennes*. Il n'a point cet enthousiasme, ce beau feu d'imagination, qui caractérisent le génie. Il étoit plus fait pour donner de l'agrément à de petits riens, que pour exprimer les grands traits de la poésie. Ses Vers françois, publiés en 1606, in-8°, sont divisés en *Poëmes*, en *Elégies*, en *Sonnets*, en *Chansons*, en *Odes*, en *Epigrammes*; ils sont pleins de latinismes, & le langage en a vieilli: on les lit cependant encore pour les graces naïves qu'ils offrent. Il composa avec Nicolas Rapin les vers de la *Satyre Menippée*, Ratisbonne, 1709, 5 vol. in-8° (voyez GILLOT Jacques & RAPIN). Passerat étoit lié avec des personnes qu'on ne soupçonnoit pas de trop d'attachement à la Religion Catholique. On a de lui : I. *De Cognatione Litterarum*, imprimé à Paris en 1606, in-8°. C'est un traité de l'ancienne orthographe des mots. II. *Orationes & Præfationes*, publiées d'abord en 1606, & réimprimées en 1637, in-8°. Ces Discours, écrits d'un style épigrammatique, offrent différentes remarques de littérature. III. Des *Commentaires* sur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*, dont les savans font cas. Sa Traduction françoise des trois livres de la *Bibliotheque* d'Appollodore, Paris, 1605, est d'un style peu correct & suranné.

PASSERI, (Jean-Baptiste) poëte médiocre & peintre de quelque mérite, mort à Rome, en 1679, âgé d'environ 70 ans, a écrit les *Vies des Peintres, Sculpteurs & Architectes* qui travaillerent à Rome de son tems, & qui fleurirent depuis 1641 jusqu'en 1673. Cet ouvrage, rempli d'anecdotes curieuses & intéressantes, a été publié à Rome, en italien, en 1772. L'auteur, comme peintre, étoit éleve du célebre Domenichino, & ami d'Algardi & de Garzi. Comme poëte, il fit d'assez mauvais Sonnets, dont l'un servit à sa fortune.

PASSERI, (Jean-Baptiste) né à Farnese le 10 novembre 1694, s'acquit beaucoup de réputation par sa profonde érudition & par sa connoissance de l'antiquité. Son pere le destina à la jurisprudence; mais pendant qu'il se donna à cette étude, il ne perdit pas de vue celle de l'antiquité, pour laquelle il avoit un goût parti-

culier. Après un séjour de quatre ans à Rome, où il avoit beaucoup étendu ses connoissances favorites, il vint à Todi, où son pere exerçoit la médecine. Il y recueillit les anciens monumens de cette ville & des environs. En 1726, il tourna toute son attention du côté des antiquités Etrusques, & rassembla un grand nombre de lampes, qu'il arrangea par classes. Ayant perdu son épouse en 1738, après 12 ans d'une union paisible & heureuse, il embrassa l'état ecclésiastique, & obtint l'emploi de vicaire-général de Pesare, qu'il remplit avec zele. Revenant de sa campagne, il tomba avec sa voiture dans un fossé, & mourut de cette chute le 4 février 1780. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : I. *Lucernæ fictiles musæi Passerii*, 3 vol., 1739-1743-1751. Il en avoit fait un quatrieme qui n'a pas été imprimé ; il contient les lampes des Chrétiens. II. *Discours sur l'Histoire des Fossiles de la Campagne Pésaroise*, Pologne, 1775. III. *Picturæ Etruscorum in vasculis, in unum collectæ, dissertationibus illustratæ*, 3 vol. IV. Plusieurs *Dissertations* sur des monumens antiques, dont Clément XIV a orné le *Musæum* Clémentin. V. Il est auteur du second & troisieme volume de l'ouvrage intitulé : *Thesaurus Gemmarum Astriferarum antiquarum*, publié par Gori en 1750, & du 4e. volume du *Thesaurus veterum Diptychorum consularium*, publié par le même. Il a enrichi de notes les autres volumes de cet ouvrage. VI. Un très-grand nombre de *Dissertations*, savantes & pleines de recherches, dans différens Journaux d'Italie. VII. En 1780, on imprimoit à Rome le 1er. vol. d'un grand ouvrage de Passeri, intitulé : *Thesaurus Gemmarum Selectissimarum.*

PASSIGNANI, (Dominique) peintre, dont le vrai nom étoit *Cresti*, naquit à Florence en 1558, & y mourut en 1638, âgé de 80 ans, sous le pontificat d'Urbain VIII. Il étoit éleve de Fréderic Zuccharo, & se distingua par plusieurs grands ouvrages à Rome. On y admire son goût de dessin, & la noblesse de ses compositions. La fortune & les honneurs furent la récompense de son mérite. Il eut pour disciple Matthieu Rosselli.

PASSIONEÏ, (Dominique) cardinal, naquit à Fossombrone, dans le duché d'Urbin, en 1682, d'une famille illustre. Il fit ses études au college Clémentin à Rome, où il commença à former dès-lors une riche bibliotheque, devenue depuis si utile aux savans. En 1706, il vint à Paris pour porter la barrette au nonce Gualterio son parent. Il passa de là en Hollande en 1708, & y joua bientôt le rôle de négociateur. On commençoit à être fatigué de la longue guerre de la succession d'Espagne. Les puissances belligérantes y avoient envoyé des députés pour la paix. Le pape Clément XI, ne pouvant y avoir un nonce, choisit Passioneï pour défendre secrétement les intérêts du St-Siege. Ses soins ne furent pas inutiles ; il obtint des alliés l'évacuation des domaines du pape, où les troupes Allemandes s'étoient

établies. De retour à Rome, il fut nommé par Clément XI, camérier secret, & prélat domestique. En 1714, le pape l'envoya au congrès de Bâle, & en 1715 à Soleure. Quoiqu'il ne fût pas heureux dans la premiere de ces négociations, Clément XI n'approuva pas moins sa conduite, & le nomma secrétaire de la Propagande en 1719. Sa faveur continua après la mort de ce pontife, sous Innocent XIII, qui le nomma archevêque d'Ephese, & lui donna la nonciature de Suisse, qu'il garda jusqu'en 1730. Clément XII le nomma alors à celle de Vienne, où l'empereur Charles VI & le prince Eugene lui firent un accueil distingué. Ses travaux apostoliques dans ces différens pays, furent utiles à plusieurs personnes. L'abjuration du savant Eccard & celle du prince de Würtemberg furent ses ouvrages. Il fut fait secrétaire des brefs & cardinal en 1738, & incorporé dans le même tems aux différentes congrégations de Rome. Benoît XIV étant monté sur le trône pontifical, le chargea des affaires les plus importantes, & le nomma bibliothécaire du Vatican en 1755. Il enrichit considérablement ce trésor, & en augmenta l'utilité par la communication. Il mourut d'apoplexie le 5 juillet 1761, à 79 ans. L'auteur de son *Eloge historique*, imprimé en 1763, prétend que la violence qu'il se fit en signant le Bref de condamnation, lancé contre l'*Exposition de la Doctrine Chrétienne* de Mésenguy, hâta sa mort. Serrao, autre zélé du Parti, dans son ouvrage *De præclaris Catechistis* (Vienne, 1777), regarde sa maladie & sa mort comme une punition divine. Tel est le fanatisme de secte : non content de lancer ses traits contre les adversaires de l'erreur, il les dirige sur ceux même qu'il regarde comme ses amis, quand ils ne mettent pas dans leurs démarches toute la fureur ou l'opiniâtreté qu'il prétend leur inspirer. Le cardinal Passioneï n'étoit pas favorable aux Jésuites, il s'opposa fortement à la canonisation du cardinal Bellarmin, & proscrivit, dit-on, de sa bibliotheque tous les ouvrages de la société. Il n'aimoit pas davantage les autres Religieux. La vivacité de son esprit le jetoit dans des disputes dont il vouloit toujours sortir victorieux. Malgré l'amitié que Benoît XIV avoit pour lui, il s'opiniâtroit à soutenir dans la conversation ses sentimens avec une vivacité inflexible; c'étoit presque toujours le pape qui étoit obligé de céder. Il n'aimoit pas le cardinal V***, secrétaire-d'état : il l'appelloit le *Bacha*. Un jour, en lui donnant le baiser de paix, il lui dit assez haut *Salamalec*, au-lieu de *Pax tecum*. Malgré ces défauts, le cardinal Passioneï a des droits aux regrets des savans & à l'estime de la postérité. La revision qu'il fit avec le célebre Fontanini du *Liber diurnus Romanorum Pontificum*; une *Paraphrase* du *Pseaume* XIX, faite sur l'hébreu; une du 1*er* chapitre de l'*Apocalypse*, sur le syriaque; la *Traduction* d'un ouvrage grec sur l'Antechrist; l'*Oraison funebre du*

prince Eugene, traduite en françois par madame du Boccage, sont des monumens de ses connoissances. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Passionei est l'auteur des *Acta Legationis Helveticæ*, in-4°. C'est, pour ainsi dire, un compte rendu des affaires qu'il eut à traiter en Suisse. Il peut servir d'instruction & de modele aux nonces qui lui succéderont, puisqu'ils doivent avoir le même but, le maintien de la Religion Catholique. M. Benoît PASSIONEÏ, son neveu, a publié à Lucques, en 1765, un vol. italien, in-fol., où il a réuni toutes les *Inscriptions* grecques & latines, rassemblées par ce savant cardinal. Cette collection, qui a été dissipée après sa mort, renfermoit aussi beaucoup de bas-reliefs d'urnes, &c.

PASTRINGO, *voy.* GUILLAUME de Pastringo.

PASTUREL, *voy.* THOMAS d'Aquin de S. Joseph.

PATEL, (Bernard) peintre, appellé communément *Patel le Tué*, ou *le Bon Patel.* On a de lui des Paysages & des morceaux d'architecture, d'une maniere agréable, d'un coloris brillant; mais ses ouvrages sont la plupart trop finis, & manquent d'effet. Nous ignorons dans quel tems il vivoit, ainsi qu'un autre peintre de ce nom, dit *le Jeune*, qui a travaillé dans le même genre.

PATER, (Paul) né en 1656 à Menhardsdorf, dans le comté de Czepus, en Hongrie, fut chassé de son pays dès sa jeunesse, à cause de son attachement aux erreurs des Protestans. Il se retira à Breslaw, où il s'attacha à la librairie, devint ensuite professeur au college de Thorn, & enfin professeur en mathématiques à Dantzig, où il mourut en 1724. On a de lui divers ouvrages de philosophie & de littérature, entr'autres: I. *Labor solis, sive de eclipsi Christo patiente Hierosolymis visa.* II. *De Astrologia Persica.* III. *De Mari Caspio; de Cœlo Empyrio*, Francfort, 1687, in-8°. IV. *De insignibus Turcicis ex variis superstitionum tenebris, Orientalium maximè, illustratis*, &c.

PATER, (Jean-Baptiste) peintre, né à Valenciennes en 1695, mort à Paris en 1736, avoit, pour le coloris, ce goût si naturel aux Flamands. Il auroit pu devenir un excellent peintre; mais il a trop négligé le dessin, cherchant plus à se faire une fortune honnête, qu'une réputation brillante. Ses compositions sont mal ordonnées, & ses tableaux sont faits de pratique. On a gravé quelques morceaux d'après lui.

PATERCULUS, *voy.* VELLEÏUS.

PATERE *ou* PATERA, (*Attius*) né à Bayeux & élevé dans l'école des Druides de cette ville, alla enseigner la grammaire & les lettres à Bordeaux. Il passa depuis à Rome, où il professa la rhétorique avec réputation vers l'an 326. Ausone en fait un éloge qui semble tenir de l'enthousiasme. Patere eut pour fils Delphidius. *Voyez ce mot.*

PATERE, *Paterius*, disciple & intime ami de S. Grégoire le Grand, dans le 6e siecle, fut notaire de l'Eglise Romaine, & ensuite évêque

de Breſſe, ſuivant quelques ſavans. Cet écrivain eccléſiaſtique eſt principalement connu par un *Commentaire* ſur l'*Ecriture-Sainte*, tiré des ouvrages de S. Grégoire, à la ſuite deſquels il a été imprimé. Ce livre eſt meilleur pour le ſens ſpirituel, que pour le littéral.

PATIN, (Gui) médecin, né à Houdan, petite ville du Beauvoiſis, en 1601, prit le bonnet de docteur en 1626, à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il exerça ſon art, & il y fut moins connu par ſon habileté, que par l'enjouement de ſa converſation & par ſon caractere ſatyrique. Il avoit, dit-on, le viſage de Cicéron, & dans l'eſprit la tournure de celui de Rabelais. Tout en lui avoit un air de ſingularité : ſon habillement reſſembloit à celui qu'on portoit un ſiecle auparavant : il s'exprimoit en latin d'une maniere ſi recherchée & ſi extraordinaire, que tout Paris accouroit à ſes theſes comme à une comédie. Il étoit grand partiſan des anciens, & avoit pour adverſaires tous les diſciples des modernes ; les malades étoient la victime de ce double fanatiſme ; & on pouvoit les comparer à l'*Homme entre deux âges*, courtiſé par deux femmes, dont la plus âgée arrache tous les cheveux noirs, & la plus jeune tous les cheveux blancs, de façon que le pauvre homme reſte chauve. Les querelles de l'antimoine, qui s'éleverent de ſon tems dans la faculté de médecine de Paris, donnerent beaucoup d'exercice à Patin ; il regarda toujours ce remede comme un poiſon, en quoi il n'avoit pas tout-à-fait tort, & il n'oublia rien pour le décrier. Il avoit dreſſé un gros regiſtre de ceux qu'il prétendoit avoir été les victimes de ce remede, & il faut convenir que pluſieurs n'y étoient pas enregiſtrés ſans fondement : il nommoit ce regiſtre le *Martyrologe de l'Antimoine*. Les injures ne furent pas épargnées ; il les prodigua, & on les lui rendit avec uſure. A tous les reproches généraux que pouvoient ſe faire des ſectateurs d'Hippocrate & de Galien, ils ajouterent des accuſations particulieres & des perſonnalités diffamantes. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromiſe ; la querelle devint ſi vive, qu'il fallut que le parlement ordonnât que la faculté décideroit au plutôt ſur les dangers & l'utilité de l'antimoine. Les docteurs s'aſſemblerent le 29 mars 1666 : quatre-vingt-douze furent d'avis de mettre le *Vin émétique* au rang des remedes purgatifs. Patin fut inconſolable ; il mourut en 1672, à 71 ans, regardé comme un ſavant médecin & un bon littérateur. Il poſſédoit aſſez bien la ſcience des livres, & il en avoit amaſſé un grand nombre. On a de lui : I. Le *Médecin* & l'*Apothicaire charitables*. II. Des *Notes* ſur le *Traité de la Peſte*, de Nicolas Allain. III. Des *Lettres* en 5 vol. in-12, qu'il ne faut lire qu'avec défiance. La plupart de ſes anecdotes politiques & littéraires ſont ou fauſſes ou mal rendues. Patin y déchire impitoyablement ſes amis & ſes ennemis. Outre ſon penchant à la médiſance, il en avoit, dit-on, beaucoup à l'impiété ; mais cette accuſation

odieuſe n'a pas été prouvée.

PATIN, (Charles) fils du précédent, né à Paris en 1633, fit des progrès ſurprenans dans les ſciences. A peine étoit-il âgé de 14 ans, qu'il ſoutint ſur toute la philoſophie des theſes grecques & latines, auxquelles aſſiſterent & applaudirent 34 évêques, beaucoup de grands ſeigneurs & le nonce du pape. On le deſtina d'abord au barreau, mais ſon goût le portoit vers la médecine; il quitta le droit après s'être fait paſſer avocat, & reçut le bonnet de médecin. Il exerçoit ſon art avec diſtinction, lorſqu'il fut obligé de quitter la France. On attribue ſa diſgrace à un prince du ſang, qui l'accuſa d'avoir débité quelques exemplaires d'un ouvrage ſatyrique, qu'il s'étoit chargé d'anéantir. Il parcourut ſucceſſivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suiſſe & l'Italie. Il fixa enfin ſon ſéjour à Padoue, où on le gratifia de la premiere chaire de chirurgie & du titre de chevalier de S. Marc. Il mourut dans cette ville en 1693. On a de lui un grand nombre d'écrits en latin, en françois & en italien. Les plus conſidérables ſont: I. *Itinerarium Comitis Briennæ*, in-8°, Paris, 1662. Il n'en eſt que l'éditeur. II. *Familiæ Romanæ ex antiquis Numiſmatibus*, Paris, 1663, in-fol. Il y en a une édition de 1703, augmentée. Le fonds de l'ouvrage eſt de Fulvius Urſinus. III. *Traité des Tourbes combuſtibles*, Paris, 1663, in-12. IV. *Introduction à l'Hiſtoire par la connoiſſance des Médailles*, Paris, 1665, & Amſterdam, 1667, in-12. V. *Imperatorum Romanorum Numiſmata*, Straſbourg, 1671, in-fol. VI. *Introduction à l'Hiſtoire par les Médailles*, 1691, in-12. Il a beaucoup profité du *Diſcours* de Savot *ſur les Médailles antiques*. VII. Quatre *Relations hiſtoriques* de divers voyages en Europe, Bâle, 1673, & Lyon, 1674, in-12. VIII. *Pratica delle Medaglie*, Veniſe, 1673. IX. *Suetonius ex Numiſmatibus illuſtratus*, Bâle, 1675, in-4°. X. *De optimâ Medicorum Sectâ*, Padoue, 1676. XI. *De Febribus*, ibid. 1677. XII. *De Scorbuto*, ibid. 1679. XIII. *Lycæum Patavinum*, ibid. 1682. XIV. *Theſaurus Numiſmatum a Petro Mauroceno collectorum*, Veniſe, 1684, in-4°. XV. *Commentarii in Monumenta antiqua Marcellina*, Padoue, 1688, &c. Ces ouvrages ſont aujourd'hui peu conſultés; on y apperçoit la légéreté & l'inexactitude, qui ſont une ſuite naturelle des talens précoces (*voyez* BARATIER). L'eſprit de l'auteur étoit d'ailleurs diſtrait par un caractere inquiet qui ne lui accordoit que rarement cette ſituation tranquille, où germent les réflexions profondes & bien ſuivies.

PATIN, (Charlotte & Gabrielle) filles du précédent, étoient ainſi que leur mere de l'académie des Ricovrati de Padoue, dont leur pere avoit été long-tems chef & directeur. L'une & l'autre ont publié des ouvrages ſavans en latin, & leur mere eſt auteur d'un recueil de *Réflexions morales & chrétiennes*. Les ouvrages de Charlotte ſont: Une *Harangue* latine ſur la levée du ſiege de Vienne; & *Tabellæ Selectæ*,

in-folio, Padoue, 1691, avec des figures. C'eſt l'explication de 41 tableaux des plus fameux peintres que l'on voit à Padoue. Il y a une 42e eſtampe repréſentant la famille des Patin. On compte parmi les productions de Gabrielle, le *Panégyrique de Louis XIV;* & une *Diſſertation*, in-4°, ſur le *Phénix* d'une médaille de Caracalla, Veniſe, 1683, in-4°.

PATKUL, (Jean Réginold de) gentilhomme Livonien, ſupportoit impatiemment la perte des privileges de ſa patrie, anéantis par l'autorité abſolue que Charles XI & Charles XII s'étoient arrogée. A la mort du premier, il tenta de livrer la Livonie au czar Pierre, ou au roi de Pologne Auguſte. Son entrepriſe ayant échoué, il paſſa au ſervice de ce dernier prince, & fut revêtu du caractere de réſident de Moſcovie en Saxe. Charles XII n'en contraignit pas moins le roi Auguſte de lui livrer Patkul par le traité d'Alt-Ranſtad. Le czar le réclama en vain; Charles XII le fit rouer & écarteler en 1707. Ses membres, coupés en quartiers, reſterent expoſés ſur des poteaux juſqu'en 1713, qu'Auguſte étant remonté ſur ſon trône, les fit raſſembler & mettre dans une caſſette, ſe reprochant la lâcheté avec laquelle il avoit livré contre les droits des gens & de l'humanité, l'ambaſſadeur d'un grand prince, à un ennemi furieux & acharné. Pierre vengea l'infortuné Patkul, en dépouillant Charles de la Livonie & des meilleures provinces de la Suede.

PATOUILLET, (N.) né à Dijon au commencement de ce ſiecle, fit ſes études au college de cette ville, où il eut pour profeſſeur en rhétorique le célebre P. Oudin, qui contribua beaucoup à développer ſes talens. Devenu Jéſuite, il enſeigna la philoſophie à Laon, & ſe diſtingua en même tems par l'éloquence de la chaire. Après avoir prêché à Nancy devant le roi Staniſlas, & avoir paſſé encore quelques années à Laon, il ſe retira à la maiſon profeſſe de Paris, s'occupant de divers ouvrages, parmi leſquels on diſtingue une excellente *Hiſtoire du Pélagianiſme* (voyez PÉLAGE), & la *Bibliotheque Janſéniſte*, dont les derniers volumes ſont de lui (*voyez* COLONIA). Il a donné pendant quelque tems le *Supplément de la Gazette Eccléſiaſtique*, où il redreſſoit les erreurs & réparoit les omiſſions de cet écrivain fanatique (*voyez* ROCHE Jacques). Il jouit de la confiance de M. de Beaumont, archevêque de Paris, & du ſaint évêque d'Amiens, M. de la Motte, chez lequel il vécut quelque tems, & mourut à Avignon, vers 1783. Quelques écrivains lui attribuent la *Réalité du projet de Bourgfontaine;* mais il paroît plus vrai que c'eſt l'ouvrage du P. Sauvage, Jéſuite de la province de Lorraine. *Voyez* FILLEAU.

PATRICE, (S.) évêque & apôtre d'Irlande en 377, mort vers l'an 464, à 83 ans, après avoir converti une multitude innombrable de païens, fondé des monaſteres, dont l'un étoit à Armagh, & rempli l'Irlande d'égliſes & d'écoles, où

la piété & les bonnes études fleurirent long-tems. On a de lui un écrit appellé: *La Confession de S. Patrice*, & une *Lettre à Carotic*, prince du pays de Galles, dont il eut beaucoup à souffrir. Ces ouvrages sont écrits avec peu d'élégance, mais ils montrent qu'il étoit versé dans la science des Saints. M. Tillemont dit que ces écrits ont des marques certaines d'authenticité; les auteurs qui les ont suivis en écrivant la Vie de ce Saint, ne l'ont point farcie de faits apocryphes, appuyés uniquement sur des bruits populaires. On lui attribue le *Traité des douze Abus*, publié parmi les ouvrages de S. Augustin & de S. Cyprien. Jacques Waré a publié les Œuvres de S. Patrice à Londres, 1658, in-8°. Le *Purgatoire de S. Patrice*, dont Denys le Chartreux & plusieurs autres écrivains ont dit tant de choses fausses, comme Bollandus l'a démontré, est une caverne située dans une petite isle du lac Dearg, dans l'Ultonie. Elle fut fermée par ordre du pape en 1497, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux. On la rouvrit ensuite, & on la visita pour y prier & pratiquer les austérités de la pénitence, à l'imitation de S. Patrice qui se retiroit souvent dans ce lieu & dans des endroits écartés, pour y vaquer plus librement aux exercices de la contemplation. Ceux qui sont étonnés de lire dans la vie de ce Saint des singularités en matiere de piété & de mortification, peu conciliables avec nos goûts, nos usages & nos mœurs, ne doivent pas perdre de vue cette réflexion de M. Fleury. « Il » est à croire que Dieu leur » inspira cette conduite pour » le besoin de leur siecle. Ils » avoient à faire à une nation » si perverse & si rebelle, qu'il » étoit nécessaire de la frapper par des objets sensibles. » Les raisonnemens & les exhortations étoient foibles sur » des hommes ignorans & brutaux, accoutumés au sang » & au pillage. Ils auroient » même compté pour rien des » austérités médiocres, eux » qui étoient nourris dans la » fatigue de la guerre, & qui » portoient toujours le harnois. Mais quand ils voyoient » un S. Boniface, disciple de » S. Romuald, aller nus pieds » dans les pays froids; un » S. Dominique Loricat se » mettre tout en sang en se » donnant la discipline, ils » comptoient que ces Saints » aimoient Dieu, & détestoient le péché. Ils auroient » compté pour rien l'oraison » mentale; mais ils voyoient » bien que l'on prioit, quand » on récitoit des Pseaumes. » Enfin ils ne pouvoient douter que ces Saints n'aimassent » leur prochain, puisqu'ils faisoient pénitence pour les » autres. Touchés de tout cet » extérieur, ils devenoient » plus dociles, ils écoutoient » ces prêtres & ces moines, » dont ils admiroient la vie; » & plusieurs se convertissoient ». Cette réflexion suffit pour expliquer plusieurs singularités, qui, dans l'histoire des Saints, peuvent offenser des esprits délicats & trop préoccupés des mœurs actuelles; elle est appuyée par ce mot de

l'Apôtre : Je me suis fait tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jesus-Christ : *Omnibus omnia factus, ut omnes facerem salvos*. I. Cor. 19. *Voyez* SIMÉON Stylite, DOMINIQUE Loricat.

PATRICE, (Pierre) né à Thessalonique, vivoit sous l'empereur Justinien, qui l'envoya l'an 534 en ambassade vers Amalasonte, reine des Goths, & en 550 à Chosroès, roi des Perses, pour conclure la paix avec lui. La charge de maître du palais fut la récompense de ses services. Nous avons des fragmens de l'*Histoire des Ambassadeurs*, qu'il avoit composée en deux parties. Chanteclair a traduit cet ouvrage intéressant, de grec en latin, avec des notes savantes, auxquelles Henri de Valois joignit les siennes. On a imprimé les unes & les autres dans le corps de l'Histoire Byzantine, publiée au Louvre en 1648, in-folio.

PATRICE, *Patricius*, (Augustin Piccolomini) habile écrivain du 15e. siecle, né à Sienne d'une famille illustre, fut d'abord chanoine de cette ville, puis secrétaire de Pie II en 1460. Ce pape lui donna ordre de composer un *Abrégé* des Actes du concile de Bâle, qui se trouve en manuscrit dans la bibliotheque du roi de France, & imprimé dans le tom. 3e. des conciles du P. Labbe. Ses services lui valurent la place de maître des cérémonies de la chapelle du pape, & l'évêché de Pienza, dans la Toscane. Il y mourut en 1496, regardé comme un des plus savans hommes de son tems. Il étoit également versé dans l'histoire sacrée & profane. Il eut part au *Pontificale*, imprimé à Rome en 1485, in-fol. On trouve de lui dans le *Musæum Italicum* du P. Mabillon, *Adventus Friderici III ad Paulum II; Vita Bencii*... & dans Freher : *De Comitiis Ratisbonæ celebratis*. On lui attribue le *Traité des Rits de l'Eglise Romaine*, que Christophe Marcel, archevêque de Corfou, fit imprimer sous son nom à Venise, 1516, in-fol.

PATRICE, (André) habile Polonois du 16e. siecle. Après avoir été prévôt de Varsovie & archidiacre de Wilna, il fut nommé 1er. évêque de Wenden, dans la Livonie. Il dut ces différentes places à son mérite; mais il ne jouit pas long-tems de la derniere, étant mort en 1583. Il a laissé des *Harangues* latines à Etienne Battori roi de Pologne; des *Commentaires* sur deux *Oraisons* de Cicéron; & divers ouvrages de controverse & de belles-lettres.

PATRICIUS, *voyez* PATRIZI.

PATRICK, (Simon) né en 1626 à Cainsborough, dans la province de Lincoln, d'un marchand, fut élevé au college de Cambridge. Il s'y distingua tellement par son savoir, qu'il en devint président. Il fut ensuite vicaire de Bartersea, dans le Surrey, puis curé de Coventgarden, paroisse de St. Paul à Londres. En 1678, il fut élevé au doyenné de Pétersborough, puis à l'évêché de Chichester en 1689. On le transféra en 1691 à l'évêché d'Ely, où il termina sa carriere en 1707, à 81 ans. Son emportement contre

l'Eglise Romaine n'a honoré ni son favoir, ni les dignités qu'il a occupées. Il se fait sentir dans tous ses ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Commentaires sur le Pentateuque* & sur d'autres Livres de l'*Ecriture-Sainte*. II. Un *Recueil de Prieres*, &c.

PATRIX, (Pierre) né à Caen en 1585, d'un conseiller au bailliage, fut élevé par son pere dans l'étude des loix. Le barreau ne lui inspirant que de l'ennui, il se livra à son goût pour la poésie. Parvenu à l'âge de 40 ans, il entra chez Gaston d'Orléans. Patrix suivit constamment ce prince dans la bonne & la mauvaise fortune; & après sa mort, il fut attaché avec autant de fidélité à Marguerite de Lorraine, sa veuve. Il fit les délices de cette cour, par son esprit, par son enjouement, par sa conversation agréable & facile. La grace ayant touché son cœur, il supprima, autant qu'il put, les Poésies licencieuses de sa jeunesse. Il mourut à Paris en 1672, à 88 ans, avec de grands sentimens de religion & de repentir. On a de lui : I. Un Recueil de vers intitulé : *La Miséricorde de Dieu sur un Pécheur pénitent*, in-4°, Blois, 1660. II. *Plaintes des Consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de* NEUFGERMAIN dans les *Œuvres* de Voiture. III. *Poésies diverses*, dans le Recueil de Barbin. La plupart sont très-foibles, à quelques endroits près qui sont remarquables par un tour facile & original.

PATRIZI *ou* PATRIZIO, (François) en latin *Patricius*, évêque de Gaïette, dans la Terre de Labour, mort en 1494, fut enveloppé dans une sédition arrivée dans sa ville épiscopale en 1457, & le bruit courut qu'il avoit été condamné à perdre la tête; mais c'étoit une fausseté. On a de lui plusieurs ouvrages de morale, de politique & de poésie, qui ont leur mérite. Les principaux sont : I. Dix *Dialogues* en italien *sur la maniere d'écrire & d'étudier l'Histoire*, Venise, 1560, in-4°. C'est son meilleur ouvrage. II. *De Regno & Regis institutione*, 1531, in-fol. III. *De institutione Reipublicæ*, 1519, in-fol. Ces deux dernieres productions ont été traduites en françois : la 1re. par Jean de Ferrey, Paris, 1577, in-8° : la 2e. ibid. 1530, in-fol. La Mouchetiere en a fait une nouvelle version, Paris, 1610, in-8°. IV. *Del vero Reggimento*. V. *Discorsi*. VI. *Poemata de antiquitate Sinarum*.

PATRIZI *ou* PATRIZIO, (François) de Cherso en Istrie, & selon quelques-uns de Clissa, dans la Dalmatie, enseigna la philosophie à Ferrare, à Rome & à Padoue, avec une réputation extraordinaire, & fut ennemi déclaré des sentimens péripatéticiens. Il mourut à Rome en 1597, à 67 ans. On a de lui : I. Une Edition des livres attribués à Mercure Trismégiste. II. Une *Poétique* en italien, Ferrare, 1536, in-4°, divisée en 2 décades, qui est une preuve que l'auteur avoit bien lu les anciens. III. *Paralleli Militari*, Rome, 1594, in-folio. C'est un parallele de l'art militaire ancien avec le moderne. Joseph Scaliger dit que Patrizio est le

seul qui ait expliqué les difficultés de ce sujet important. Ceux qui sont venus après lui, n'ont fait que le copier. C'est le plus rare & le plus utile des écrits de cet auteur.

PATROCLE, fils de Menœtius & de Sthenelé, fut élevé par Chiron avec Achille, & devint célebre par l'étroite amitié qu'il lia avec ce héros. Il fut l'un des princes Grecs qui allerent au siege de Troie; & voyant qu'Achille, qui s'étoit brouillé avec Agamemnon, ne vouloit plus combattre en faveur des Grecs, après avoir tenté vainement de le fléchir, il se couvrit des armes de son ami, pour inspirer, au moins par ses dehors, de la terreur aux Troyens. Cet artifice ranima la valeur des Grecs consternés. Patrocle fit fuir devant lui les Troyens qui le prenoient pour Achille, & vainquit Sarpedon dans un combat singulier; mais ayant été reconnu, il fut enfin vaincu lui-même & tué par Hector. Achille devint furieux à la nouvelle de sa mort, & s'en vengea par la mort d'Hector, dont par trois fois il traîna inhumainement le cadavre autour des murs de Troie.

PATRONA-KALIL, Albanois de nation, âgé de 43 ans, excita la fameuse révolte de Constantinople en 1730. Après avoir servi sur mer & sur terre, & commis plusieurs assassinats, il fut fait janissaire de la garde du grand-seigneur. Les Perses étant en guerre avec les Turcs, firent couper le nez à 300 Janissaires qui tomberent entre leurs mains, & les renvoyerent par mer en Turquie. Le grand-visir, ne voulant pas que Constantinople fût témoin de cet horrible spectacle, fit noyer ces infortunés. Patrona résolut de tirer vengeance de cet outrage; il excita une rebellion, dans laquelle entrerent tous les Janissaires. Il fit fermer les boutiques de Constantinople, & eut la hardiesse d'envoyer un détachement au sérail, & de faire demander qu'on lui livrât le grand-visir Ibrahim, le gouverneur de Constantinople & le chef des Janissaires. Le sultan étonné assembla le divan, & après plusieurs délibérations, il fit étrangler les trois personnes qu'on lui démandoit, & envoya leurs corps aux rebelles. Ceux-ci, surpris & irrités, se plaignirent de ce qu'on leur avoit envoyé morts ceux qu'ils vouloient avoir en vie, & sous ce prétexte ils déposerent le sultan. Ils mirent sur le trône Mahmoud son neveu, âgé de 33 ans, dont le pere avoit été déposé 25 ans auparavant. Patrona resta tranquille quelque tems; mais ennuyé de son oisiveté, il forma de nouveaux complots: il distribua des places: il se nomma capitan-bacha ou amiral, & eut la hardiesse de se saisir de l'arsenal. Le grand-seigneur ne pouvant se défaire de lui, le fit appeller dans la salle d'audience, où il fut massacré avec ceux qui l'accompagnoient.

PATRU, (Olivier) naquit à Paris en 1604. Après avoir fait un voyage à Rome, il suivit le barreau, & cultiva avec succès le talent qu'il avoit pour bien parler & bien écrire. Sa réputation lui mérita une place à l'académie françoise, où il fut

reçu en 1640. Il fit à sa réception un *Remerciement* qui plut tellement aux académiciens, qu'ils ordonnerent qu'à l'avenir tous ceux qui seroient reçus, feroient un discours pour remercier cette compagnie. L'auteur étoit lié avec la plupart des membres de ce corps. Vaugelas le consultoit comme un oracle, dans toutes les difficultés qui s'élèvoient sur la langue. Cet auteur avoue dans ses *Remarques* qu'il lui doit beaucoup. Patru jugeoit sainement des choses de goût, & mérita le surnom de *Quintilien François*. Despréaux, Racine & les autres beaux esprits de son tems, lui lisoient leurs ouvrages, & s'en trouvoient bien. Il vécut quelque tems avec la réputation d'un faux & irréligieux philosophe. Bossuet l'étant allé voir dans sa derniere maladie, lui dit : « On vous a » regardé jusqu'ici, Monsieur, » comme un esprit-fort ; songez à détromper le public » par des discours sinceres » & religieux ». Il se rendit à cet avis salutaire, & mourut en bon chrétien, à Paris, en 1681, dans sa 77e année, après avoir reçu une visite de la part de Colbert qui lui envoya une gratification de 500 écus. Il avoit toujours vécu dans l'indigence. On a de lui des *Plaidoyers* & d'autres ouvrages, dont les meilleures éditions sont celles de 1714, in-4°, & de 1732 en 2 vol. in-4°. On y trouve des *Lettres* & les *Vies* de quelques-uns de ses amis. La plupart de ces ouvrages sont très-foibles, & n'ont plus la réputation qu'ils ont eue autrefois.

PATUZZI, (Vincent) savant Dominicain Italien, est connu par divers ouvrages, parmi lesquels on distingue une Dissertation *De sede inferni in terris quærendâ*, souvent imprimée, & en dernier lieu à Bassano, 1782, in-4°. Elle est contre Swinden (*voyez ce mot*). Elle est pleine d'érudition & de bonne critique. Le P. Patuzzi eut quelques disputes avec les Jésuites, & y mit beaucoup de chaleur. Il vivoit encore en 1767.

PAVIE, (Raimond de) baron de FOURQUEVAUX. *Voyez ce dernier mot.*

PAVILLON, (Nicolas) fils d'Etienne Pavillon, correcteur de la chambre des comptes, & petit-fils de Nicolas Pavillon, savant avocat au parlement de Paris, naquit en 1597. Vincent de Paul, instituteur des missions, sous la direction duquel il s'étoit mis, connut ses talens & les employa. Il le mit à la tête des assemblées de charité & des conférences des jeunes ecclésiastiques. La réputation de ses talens pour la chaire, parvint au cardinal de Richelieu, qui l'éleva à l'évêché d'Alet. Le nouvel évêque augmenta le nombre des écoles pour les filles & pour les garçons ; il forma lui-même des maîtres & des maîtresses, & leur donna des instructions & des exemples. Ces actions de vertu & de zele, ne l'empêcherent pas de s'élever contre les décrets du Saint-Siege. Il se déclara contre ceux qui signoient le *Formulaire*, & cette démarche prévint Louis XIV contre lui. Ce monarque fut encore plus ir-

rité, lorsque l'évêque d'Alet refusa de se soumettre au droit de régale. On l'accuse d'avoir mis tout en œuvre, pour brouiller Louis XIV avec Innocent XI, afin qu'au moyen de ces divisions le Parti fût tranquille & se fortifiât, en quoi il a malheureusement réussi. Il mourut dans la disgrace en 1677, âgé de plus de 80 ans. On a de lui : I. *Rituel à l'usage du Diocese d'Alet*, avec les Instructions & les Rubriques, en françois, à Paris, en 1667 & 1670, in-4°. Cet ouvrage est attribué au docteur Arnauld, par M. du Pin. Leydecker, théologien calviniste, assure dans son *Histoire* du Jansénisme, que ce livre va à la destruction de l'Eglise Catholique & de ses Sacremens. Il fut examiné à Rome & condamné par le pape Clément IX; le décret est de 1668. L'évêque d'Alet, malgré cet anathême, continua de faire observer son *Rituel* dans son diocese. II. Des *Ordonnances* & des *Statuts Synodaux*, 1675, in-12. III. *Lettre écrite au Roi*, 1664. Elle fut sur le réquisitoire de M. Talon, supprimée par arrêt du parlement de Paris, du 12 décembre 1664. Sa *Vie* a été donnée au public en 1738, 3 vol. in-12, par Antoine de la Chassaigne de Château-Dun, docteur de Sorbonne. C'est un panégyrique.

PAVILLON, (Etienne) neveu du précédent, né à Paris en 1632, fut membre de l'académie françoise & de celle des inscriptions & belles-lettres. Il se distingua d'abord en qualité d'avocat-général au parlement de Metz. L'amour du repos, la foiblesse de son tempérament, le retirerent bientôt de la pénible carriere qu'il couroit. Il se livra, dans un doux loisir, aux charmes de la poésie. Louis XIV lui donna une pension de 2000 liv. Mde. de Pontchartrain, en lui envoyant le brevet, lui fit dire que ce *n'étoit qu'en attendant*... Pavillon, alors très-malade, fit répondre à cette dame, « que si elle vouloit lui faire du bien, il falloit qu'elle se dépêchât ». Il mourut en 1705, à 73 ans. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1720, in-12, & réimprimées depuis en 2 petits vol. in-12. Quoique la plupart soient négligées, elles ont un naturel & une délicatesse qui flattent. Ses premiers écrits sentent la frivolité & la galanterie; mais il se dégoûta d'un genre vain & funeste, pour s'attacher à des idées plus nobles & plus utiles.

PAVIN, *voyez* SAINT-PAVIN.

PAUL, (S.) nommé auparavant *Saul*, de la tribu de Benjamin, étoit né à Tarse, ville de Cilicie, & en cette qualité citoyen Romain. Son pere, qui étoit Pharisien, l'envoya à Jérusalem, où il fut élevé & instruit par Gamaliel dans la science de la loi. Il puisa dans la secte des Pharisiens une haine violente contre le Christianisme. Lorsqu'on lapidoit S. Etienne, il coopéra à sa mort, en gardant les habillemens des bourreaux qui lapidoient ce saint martyr. Il ne respiroit alors que le sang & le carnage contre les disciples de J.C. Il obtint des lettres du grand-prêtre des Juifs, pour aller à Damas se

saisir de tous les Chrétiens, les mener chargés de chaînes à Jérusalem; mais dans le chemin, il fut tout-à-coup frappé d'un éclat de lumiere qui le renversa. Il entendit en même tems une voix qui lui dit: *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? — Qui êtes-vous, Seigneur?* répondit-il: — *Je suis Jesus que vous persécutez.* Paul en tremblant s'écria: *Seigneur que voulez-vous que je fasse?* Jesus lui dit de se lever, & d'aller à Damas, où il lui feroit connoître ses volontés. Il fut baptisé à Damas, par Ananie, & prêcha aussi-tôt l'Evangile avec zele en Arabie, à Jérusalem, à Césarée & à Tarse, d'où S. Barnabé le mena à Antioche. Ils y instruisirent un si grand nombre de personnes, l'an 38 de J. C., que ce fut alors que le nom de *Chrétiens* fut donné, pour la premiere fois, aux disciples de J. C. De là il fut envoyé à Jérusalem, pour y porter les aumônes des Chrétiens d'Antioche. S. Barnabé l'accompagna dans ce voyage. Après avoir rempli leur commission, ils revinrent à Antioche. Ils allerent ensuite dans l'isle de Chypre, l'an 43, puis à Paphos, où ils convertirent le proconsul Sergius-Paulus (*voyez ce mot*). On croit que ce fut du nom de ce magistrat, que l'Apôtre des Gentils prit le nom de *Paul*, pour lequel il changea son nom primitif de *Saul*. De l'isle de Chypre ils passerent à Antioche de Pisidie, & d'Antioche à Icone. Ils convertirent plusieurs Juifs & Gentils; mais ayant encore couru risque d'être lapidés par les Juifs incrédules, ils allerent à Lystres. Ce fut-là que l'Apôtre guérit un homme perclus dès sa naissance, nommé *Enée*. Ce miracle les fit prendre pour des dieux; le peuple vouloit leur sacrifier. Ils avoient bien de la peine à réprimer les mouvemens de leur idolâtre reconnoissance, lorsque quelques Juifs, venus d'Icone & d'Antioche de Pisidie, changerent les dispositions de la populace, qui se jeta sur Paul, l'accabla de pierres, & l'ayant traîné hors de la ville, l'y laissa pour mort. Il revint néanmoins dans la ville, d'où il sortit le lendemain pour aller à Derbe avec Barnabé. Ils repasserent par Lystres, Icone, Antioche de Pisidie, vinrent à Pamphylie, & ayant annoncé la parole de Dieu à Perge, ils passerent à Attalie, où ils s'embarquerent pour Antioche de Syrie, d'où ils étoient partis l'année précédente. Les fideles de cette ville les députerent à Jérusalem vers les Apôtres, pour les consulter sur l'observation des cérémonies légales. Les Apôtres s'étant assemblés pour en délibérer, arrêterent de l'avis de Pierre qui parla le premier dans cette sainte assemblée, regardée comme le premier concile des Chrétiens, & dont le discours fut fortement appuyé par S. Jacques (*Act.* 15), que l'on n'imposeroit point aux Gentils le joug de la loi; mais qu'on les obligeroit seulement à s'abstenir de viandes sacrifiées aux idoles, de chairs étouffées & de sang qui étoient en abomination chez les Juifs, dont on ne devoit pas aliéner les esprits, & de la fornication regardée par les païens comme une chose licite.

licite. Paul & Barnabé revinrent avec cette décision, dont ils firent part à l'église d'Antioche. Paul ayant proposé à Barnabé de parcourir ensemble les villes où ils avoient prêché l'Évangile, ils se séparerent à l'occasion de Marc, que Barnabé vouloit emmener avec eux. Paul prit Sylas avec lui, & parcourut la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, &c. Il convertit à Athenes Denys l'Aréopagite, à la suite d'un discours inimitable, prononcé devant l'aréopage étonné & stupéfait. Jamais on ne parla plus magnifiquement de la Divinité. Etant retourné à Jérusalem, l'an 58 de J. C., il y fut arrêté par le tribun Lysias, & conduit à Félix gouverneur de la Judée, qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée. Festus, son successeur, ayant fait paroître Paul devant son tribunal, & ne le trouvant coupable d'aucun crime, lui proposa d'aller à Jérusalem pour y être jugé. Mais Paul, averti que les Juifs vouloient le tuer en chemin, en appella à César, & il fut arrêté qu'on l'enverroit à Rome. Quelques jours après il parut devant Agrippa & la reine son épouse, qu'il convainquit de son innocence. Il partit pour Rome, & aborda dans l'isle de Malte (*voyez* MALTE & MÉLÉDA dans le *Dict. Géograph.*), dont les habitans le reçurent humainement. L'Apôtre passa trois mois dans cette isle; il guérit le pere de Publius, le premier du lieu, & fit plusieurs autres miracles. Arrivé à Rome, il eut permission de demeurer où il voudroit avec le soldat qui le gardoit. Il passa deux ans entiers à Rome, occupé à prêcher le royaume de Dieu & la religion de J. C., sans que personne l'en empêchât. Il convertit plusieurs personnes, jusque dans la cour même de l'empereur. Enfin après deux ans de captivité, il fut mis en liberté, sans que l'on sache comment il fut déchargé de l'accusation que les Juifs avoient intentée contre lui. Il parcourut alors l'Italie, d'où il écrivit l'Épître aux Hébreux. Il repassa en Asie, alla à Ephese, où il laissa Timothée, puis en Crete, où il établit Tite. Il fit ensuite quelque séjour à Nicopole, revint à Troade, passa par Ephese, puis par Milet, & enfin il se transporta à Rome, où il fut de nouveau mis en prison. Ce grand Apôtre consomma son martyre le 29 juin de l'an 66 de J. C. Il eut la tête tranchée par l'ordre de Néron, au lieu nommé les *Eaux Salviennes*, & fut enterré sur le chemin d'Ostie. On a bâti depuis sur son tombeau une magnifique église, qui subsiste encore aujourd'hui. Nous avons de S. Paul, *XIV Epîtres* qui portent son nom. A l'exception de l'Epître aux Hébreux, elles ne sont pas rangées dans le Nouveau-Testament selon l'ordre des tems; on a eu égard à la dignité de ceux à qui elles sont écrites, & à l'importance des matieres dont elles traitent. Ces Epîtres sont : I. L'*Epître aux Romains*, écrite de Corinthe, vers l'an 57 de J. C. II. La 1re. & la 2e. *Epître aux Corinthiens*, écrites d'Ephese, vers l'an 57. III. L'*Epître aux Galates*, écrite à la fin de l'an

56. IV. L'*Epître aux Ephésiens*, écrite de Rome pendant sa prison. V. L'*Epître aux Philippiens*, écrite vers l'an 62. VI. L'*Epître aux Colossiens*, la même année. VII. La 1re. *Epître aux Thessaloniciens*, qui est la plus ancienne, fut écrite l'an 52. VIII. La 2e. *Epître* aux mêmes, écrite quelque tems après. IX. La 1re. *à Timothée*, l'an 58. X. La 2e. au même, écrite de Rome pendant sa prison. XI. Celle *à Tite*, l'an 63. XII. L'*Epître à Philemon*, écrite de Rome l'an 61 (*voyez* ONESIME). XIII. L'*Epître aux Hébreux*. On lui a attribué plusieurs ouvrages apocryphes; comme les prétendues Lettres à Séneque; une aux Laodiciens; les Actes de Ste. Thecle, dont un prêtre d'Asie fut convaincu d'être le fabricateur; une *Apocalypse* & un *Evangile*, condamnés dans le concile de Rome sous Gélase. Ce qui nous reste des écrits de ce saint Apôtre, suffit pour le faire considérer comme un prodige de grace & de sainteté. On y sent une véhémence, une force pour persuader & pour convaincre, que la fiction ne sauroit jamais avoir. Il n'est pas possible à un esprit vrai, de se soustraire à l'impression que cette lecture a faite sur tant de grands hommes. La sincérité, la candeur de cet illustre Apôtre de J. C., la persuasion intime qui l'animoit lui-même, sa grande ame victorieuse de tant de périls, de tant de persécutions, y paroissent dans le plus beau jour. On croit l'y voir, l'y entendre encore: rien n'est plus animé, plus vivant; & on peut lui appliquer ce qu'un ancien a dit d'un autre homme célebre, du même nom:

Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

S. Jean-Chrysostome, un des plus beaux génies & des esprits les plus solides de l'Orient, a montré dans plusieurs excellens Discours de quelle autorité étoit le témoignage d'un homme tel que Paul. Il desiroit de voir la ville de Rome, précisément pour y révérer la cendre de ce grand Apôtre (*Exhort. moral. Serm.* 32. — *Novem Homil. in Paulum. Oper.* tom 1, p. 1058). Bossuet disoit que si toutes les preuves du Christianisme disparoissoient, les Epîtres de S. Paul l'y tiendroient constamment attaché (*voyez* S. DENYS D'ALEXANDRIE). La conversion de ce grand homme, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres & dans ses Epîtres, a ramené au Christianisme un célebre déiste Anglois (*voyez la fin de l'article* LITTLETON Thomas). Le roi Agrippa ne put en entendre le récit sans se sentir porté à professer la religion de Jesus-Christ (*Act.* 26). Le gouverneur Félix en fut ému jusqu'au fond de l'ame, & refusa d'écouter davantage un prisonnier si propre à persuader des vérités terribles aux hommes du siecle (*Act.* 24). Les premiers fideles sentoient parfaitement la force de l'argument tiré de la conversion de Paul, & bénissoient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la foi (*Gal.* 1). Les plus grands ennemis du Christianisme ont toujours été embarrassés de l'impression qui résulte invinciblement de l'his-

toire & des écrits de ce grand homme. Freret qui a fait tant d'inutiles efforts pour répandre des nuages sur les Livres-Saints, n'a point osé toucher aux Epîtres de S. Paul. D'autres ont substitué des sarcasmes & des injures personnelles aux raisons qui leur manquoient. Le prétendu Bolyngbrocke rejette tout ce qu'écrit Paul, *parce que*, dit-il, *il étoit chauve & petit.* Boulanger décide l'affaire, en disant que c'est un *enthousiaste forcené.* S. Paul s'est attiré, sans doute, ces politesses philosophiques, par le peu d'égards qu'il a eu pour les philosophes. On peut croire qu'ils étoient alors à peu-près tels qu'ils sont aujourd'hui (*voyez* LUCIEN). Paul les regardoit comme des hommes vains, bouffis d'orgueil jusqu'au délire: *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (Rom. 1): comme des hommes sans mœurs, & abominables dans toute la rigueur du terme (*Ibid.*). Il avertissoit les Chrétiens de se défier de leurs pompeuses leçons & de leur suffisance dogmatisante: *Videte, ne quis vos decipiat per philosophiam & inanem fallaciam* (Coloss. 2). Il les réfutoit vivement, dès qu'il en avoit l'occasion: *Quidam autem Epicurei & Stoici philosophi disserebant cum eo* (Act. 17). On comprend sans peine combien ses principes, ses sentimens & sa conduite, lui donnoient d'avantage sur tous ces vieux pédagogues qui semonçoient froidement & commodément le genre-humain par des sentences de parade & de morgue, ou le corrompoient par des maximes de vice. Qui d'eux eût osé se vanter d'avoir le zele, l'activité, la patience, la persévérance de Paul, & sur-tout sa parfaite indifférence pour la gloire & le mépris, pour la calomnie & le respect, pour le nom de séducteur & celui d'homme vrai, pour l'obscurité & la réputation? *Per gloriam & ignobilitatem, per infamiam & bonam famam, ut seductores & veraces, sicut qui ignoti & cogniti* (II. Cor., c. 6, ℣. 8). Non, la sublime disposition d'ame qui met tout cela de niveau, ne leur étoit pas connue, ils n'en soupçonnoient pas même la possibilité; elle eût anéanti leur fastueuse sagesse, s'ils avoient pu en goûter un moment la divine impression.

PAUL, (S.) premier hermite, naquit dans la Thébaïde de parens riches. Il perdit son pere & sa mere dès l'âge de 15 ans, & se trouva maître d'un bien considérable. Il en fit deux emplois également utiles: il soulagea les pauvres, & se fit instruire dans les sciences. Le feu de la persécution s'étant allumé sous Dece, en 250, il se retira dans une maison de campagne. Son beau-frere, avide de son bien, ayant voulu le dénoncer pour en jouir plutôt, Paul s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde. Une caverne, habitée autrefois par des faux-monnoyeurs, lui servit de retraite. Cette solitude, à laquelle il s'étoit d'abord condamné par nécessité, ne tarda pas de lui plaire. Il y passa le reste de sa vie, inconnu aux hommes, & ne vivant que des fruits d'un palmier, dont les feuilles servoient à le couvrir. Dieu le fit

connoître à S. Antoine, quelque tems avant sa mort. Cet anachorete alla le chercher, & vint jusqu'à la grotte de Paul, qu'il eut le bonheur d'entretenir. Le saint solitaire lui apprit qu'il touchoit à son dernier moment, & lui demanda le manteau de S. Athanase. Antoine l'alla chercher; mais au retour il ne trouva plus que le cadavre de Paul. Ce Saint expira en 341, à 114 ans, après avoir donné naissance à la vie érémitique. On dit qu'après qu'il se fut nourri des dattes d'un palmier jusqu'à l'âge de 53 ans, un corbeau lui apporta tous les jours du pain miraculeusement, & qu'après sa mort deux lions firent la fosse dans laquelle S. Antoine l'enterra. Quelques savans révoquent ces faits en doute; mais il paroît que l'histoire que S. Jerôme, si voisin de ce tems, en a écrite avec tant d'intérêt & d'élégance, suffit pour leur assurer le suffrage des critiques sages. Des moralistes ont trouvé de la difficulté à concilier la sainteté de Paul, avec une solitude qui le privoit de la fréquentation des saints Mysteres & de tous les secours que présente l'Eglise, en même tems qu'elle prescrit des devoirs. Mais sans s'arrêter à ces tems de persécutions où la fuite pouvoit paroître le plus sûr moyen de salut, il est reconnu que dans les regles les plus générales, comme les plus respectables, la Providence a mis ses exceptions, qu'elle peut déroger & déroge en effet à ses propres loix (*voyez* JEAN-DE-LA-CROIX, RUSBROCH, TAULERE). « *Quis anachoretorum*, dit un ascétique, *si receptas leges ac regulas respicis, salvus esse sine Sacramentis, sine ullo salutis adminiculo potuit, sine ullâ ecclesiasticarum legum observantiâ? Et accepti tamen Deo erant & miraculis fulsère; Paulus præsertim, qui a primâ ætate ab omni humano consortio ad mortem usque & Antonii adventum alienus vixit. Quænam ad hæc responsio, nisi* DOMINUS EST FILIUS HOMINIS ETIAM SABBATHI. *Matth.* 12 ». C'est souvent par ces exceptions même & des routes insolites tracées à la sainteté, que la Providence atteint son but d'une maniere particuliérement efficace. *Voyez* PATRICE, SIMÉON Stylite.

PAUL I, (S.) succéda au pape Etienne II, son frere, en 757. Il donna avis de son élection à Pepin, lui promettant amitié & fidélité jusqu'à l'effusion de son sang. Ce prince lui prêta des secours, pour le défendre contre les vexations de Didier, roi des Lombards. Paul fonda diverses églises, & après avoir gouverné avec sagesse & avec prudence, il mourut en 767. On a de lui 22 *Lettres* dans le Recueil de Gretser.

PAUL II, (Pierre *Barbo*) noble Vénitien, neveu du pape Eugene IV, qui l'honora du chapeau de cardinal en 1440, monta sur la chaire de S. Pierre après Pie II, en 1464. On fit jurer au nouveau pape d'observer plusieurs loix que les cardinaux avoient faites dans le conclave. Elles regardoient la continuation de la guerre contre les Turcs, le rétablissement de l'ancienne discipline

de la cour Romaine, la convocation d'un concile général dans 8 ans, & la fixation du nombre des cardinaux à 44. De tous ces articles, Paul n'exécuta que celui qui regardoit la guerre contre les Infideles. Cependant, pour se concilier les cardinaux, il leur accorda le privilege de porter l'habit de pourpre, le bonnet de soie rouge, & une mître de soie, semblable à celle que les souverains pontifes avoient seuls droit de porter. Il excommunia ensuite Podiebrack, roi de Bohême, qui persécutoit ouvertement les Catholiques de ses états. Cet anathême fut suivi d'une croisade qu'il fit prêcher contre ce prince; mais elle ne produisit aucun effet remarquable. Les seigneurs d'Italie, divisés entr'eux, exerçoient des vexations horribles: Paul II travailla à les réunir, & eut le bonheur d'y réussir. Ce pontife mourut en 1471, à 54 ans, d'un excès de melon. On a de lui des *Lettres* & des *Ordonnances;* & on lui attribue un *Traité des Regles de la Chancellerie.* Un Cordelier, professeur à Bonn, a fabriqué sous le nom de ce pontife une Bulle inepte & contradictoire, pour faire de l'archevêque de Cologne une espece de pape en Allemagne; l'imposture fut d'abord découverte par la maladresse de l'imposteur (*voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 1 novembre 1790, p. 348). Paul réduisit le Jubilé à 25 ans, par une Bulle du 19 avril 1470. Il n'aimoit pas beaucoup les gens-de-lettres, qui effectivement ne manquent pas de causer des troubles quand ils sont en trop grand nombre & trop protégés; mais sur-tout lorsqu'ils sont impunément superficiels & vains (*voyez* FRÉDERIC-GUILLAUME). Il supprima le college des abbréviateurs, composé des plus beaux esprits de Rome. Platine, l'un de ces abbréviateurs, ne le ménage pas; mais comme pour de bonnes raisons il avoit été dépouillé de ses biens & mis deux fois en prison par ordre de ce pape, il ne faut pas toujours compter sur ce qu'il en dit. Stella plus équitable dit que ce fut un pontife juste, charitable envers les pauvres, particuliérement envers les cardinaux, les évêques, les princes & les nobles qui n'étoient point favorisés de la fortune, qu'il les aidoit de ses propres revenus, de même que les veuves & les malades. Il ajoute que son principal soin étoit que la ville de Rome fût toujours abondamment pourvue de vivres. Le cardinal Quirini a donné la *Vie* de Paul II, Rome, 1740, in-4°, & l'a très-bien vengé des calomnies de Platine.

PAUL III, (Alexandre *Farnese*) Romain, évêque d'Ostie, & doyen du sacré college, fut mis sur la chaire de S. Pierre d'une voix unanime, après Clément VII, le 13 octobre 1534. Le commencement de son pontificat fut marqué par l'indication d'un concile général à Mantoue, qu'il transféra ensuite à Trente, où la *1re.* session se tint le 13 décembre 1545. Il fit avec l'empereur & les Vénitiens une ligue contre les Turcs, qui échoua. Il engagea, en 1538, le roi François I & Charles-Quint à se trouver à

Nice, où ils firent une treve de dix ans, qui fut rompue par l'inconstance de François I. Son zele étoit ardent & s'étendoit à tout. Il établit l'Inquisition à Naples, approuva la Société des Jésuites, condamna l'*Interim* de Charles-Quint, & se conduisit avec autant de circonspection que de fermeté envers Henri VIII roi d'Angleterre. Ceux qui attribuent le schisme de ce prince à la rigueur du pape, ignorent les circonstances de cet événement, & ne réfléchissent pas qu'un homme auquel six femmes n'ont pas suffi, n'étoit point disposé à se contenter d'une. Il est certain d'ailleurs que le schisme étoit consommé avant Paul III (*voy.* CLÉMENT VII & HENRI VIII). Paul III avoit eu, avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, une fille qui épousa Bosio Sforce; & un fils, nommé Pierre-Louis Farnese, qu'il fit duc de Parme & de Plaisance. Ce fils ingrat répondit mal aux soins de son pere; il gouverna en tyran. Ses sujets se révolterent & lui ôterent la vie. Le petit-fils de Paul III ne se comporta pas mieux que son pere; & les chagrins qu'il fit naître dans le cœur du pontife, le mirent, selon quelques-uns, au tombeau, en 1549, à 82 ans. Près d'expirer, il s'écria, pénétré de douleur d'avoir souillé son ame pour des ingrats: *Si mei non fuissent dominati*, &c. Paul III aimoit les lettres & la poésie, & récompensoit ceux qui les cultivoient. Il nous reste de lui quelques *Lettres* de littérature à Sadolet & à Erasme. Il avoit composé des *Remarques* sur plusieurs *Epîtres* de Cicéron.

PAUL IV, (Jean-Pierre *Caraffe*) doyen des cardinaux & archevêque de Théate, autrement Chieti, dans le royaume de Naples, obtint la tiare après Marcel II, en 1555, âgé de près de 80 ans. Il montra, dès le commencement de son pontificat, une vigueur qu'on n'attendoit pas de son grand âge. Il menaça des foudres ecclésiastiques l'empereur Charles-Quint, qui ne s'opposoit pas avec assez de zele aux Luthériens; & se ligua avec la France, pour faire la conquête du royaume de Naples sur la maison d'Autriche. Ferdinand ayant accepté l'empire sans consulter le Saint-Siege, Paul IV le trouva fort mauvais. Il renvoya l'ambassadeur de ce prince, qui, outré de ce procédé, ne se rendit point à Rome pour se faire couronner: exemple que tous ses successeurs ont imité. Il travailla beaucoup à la réformation des mœurs, obligea les ecclésiastiques à porter des habits conformes à leur état, condamna avec sévérité les livres impies, punit les blasphémateurs, défendit les lieux infâmes, & chassa même de Rome ses neveux & leurs familles, parce qu'ils abusoient de leur autorité contre les loix de la justice & de la Religion; il étendit l'autorité de l'Inquisition comme un moyen nécessaire pour contenir les progrès de l'erreur; obligea les évêques à résider dans leurs dioceses, & les religieux à rentrer dans leurs monasteres, & travailla avec zele à rétablir la Religion Catholique en Angleterre, sous le regne de la reine Marie. On lui a reproché de ne pas avoir

reçu favorablement l'envoyé d'Elizabeth qui étoit venu lui annoncer l'avénement de cette princesse au trône ; mais si l'on considere les dispositions de cette reine ; sur-tout sa haine profonde & sanguinaire, quoique d'abord dissimulée, contre les Catholiques, on est convaincu que par des ménagemens quelconques, le pape n'auroit rien gagné sur elle. Il fulmina, en 1559, une Bulle terrible contre les hérétiques, par laquelle il déclara tous ceux qui faisoient profession publique d'hérésie, déchus de leurs bénéfices, dignités, &c. Ce pontife érigea ensuite divers évêchés en archevêchés, & créa de nouveaux évêchés pour être leurs suffragans. Enfin, après avoir gouverné l'Eglise dans des tems pénibles & difficiles, il mourut le 18 août 1559, à 89 ans. Il s'étoit rendu recommandable par son zele, sa charité & la régularité de sa vie ; mais il n'en fut pas plus aimé ; sa statue fut insultée par la populace, qui la brisa & en jeta la tête dans le Tibre. On a de lui divers écrits : I. *De Symbolo.* II. *De emendanda Ecclesia.* III. La *Regle des Théatins*, dont il fut l'instituteur avec S. Gaëtan, & qui tirerent leur nom de son évêché de Théate.

PAUL V, (Camille *Borghese*) Romain, originaire de Sienne, fut d'abord clerc de la chambre, & ensuite nonce en Espagne sous Clément VIII, qui lui accorda le chapeau de cardinal. Il monta sur le trône pontifical en 1605, après Léon XI, & eut le déplaisir de voir s'élever un différend assez grave entre le St-Siege & la république de Venise. Le sénat avoit défendu par deux décrets : I. Les nouvelles fondations de monasteres, faites sans son concours. II. L'aliénation des biens-fonds, soit ecclésiastiques, soit séculiers. Le 1er. décret fut donné en 1603, & le 2e. en 1605. Le sénat fit arrêter vers le même tems un chanoine & un abbé, accusés de divers crimes, & en attribua la connoissance à la justice séculiere. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour offenser le pontife. Clément VIII avoit cru devoir dissimuler ; mais Paul V, qui venoit de faire plier les Génois dans une pareille occasion, se flatta que les Vénitiens seroient aussi souples ; il se trompa. Le sénat soutint qu'il ne tenoit que de Dieu le pouvoir de faire des loix ; sans distinguer la matiere, ni les regles ni les usages reçus dans les états chrétiens. Il refusa de révoquer ses décrets, & de remettre les ecclésiastiques prisonniers entre les mains du nonce, comme le pape le demandoit. Paul V, irrité, excommunie le doge & le sénat, & met tout l'état en interdit, si on ne lui fait satisfaction dans 24 jours. Le sénat ne fit que protester contre ce monitoire, & en défendit la publication dans toute l'étendue de ses états. Une foule d'écrits, lancés de part & d'autre, annonçoient l'animosité des deux partis. Les Capucins, les Théatins & les Jésuites furent les seuls qui observerent l'interdit. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome, & les Jésuites furent bannis à perpétuité. Cependant Paul V se préparoit à soutenir les armes

spirituelles par les temporelles. Il levoit des troupes contre les Vénitiens. Henri IV instruit par une lettre interceptée, que Fra-Paolo essayoit, à la faveur de ce différend, d'introduire le calvinisme à Venise (*voyez* SARPI), se donna pour médiateur. Ses ambassadeurs à Rome & à Venise entamerent la négociation, & le cardinal de Joyeuse la termina en 1607. On convint que ce cardinal déclareroit à son entrée dans le sénat, que les censures étoient levées, ou qu'il les levoit; & qu'en même tems le doge lui remettroit la révocation de la protestation. On accorda le rétablissement des Religieux bannis, excepté celui des Jésuites qui furent rétablis ensuite. Enfin les Vénitiens promirent d'envoyer à Rome un ambassadeur extraordinaire, pour remercier le pape de leur avoir rendu ses bonnes graces. Paul V ne pensa plus qu'à terminer un autre différend, long-tems agité dans les congrégations *de Auxiliis*. Le pape fit dire aux disputans & aux consultans, que les congrégations étant finies, il faisoit défense aux parties belligérantes de se censurer mutuellement. Quelques auteurs ont avancé que Paul V avoit dressé contre la doctrine de Molina une Bulle, à laquelle il n'a manqué que d'être promulguée; mais ce fait est demeuré jusqu'à présent sans autre preuve, que le projet de cette Bulle, qui se trouve à la fin de l'*Histoire des Congrégations* de Auxiliis du P. Serri, qui ne se fonde que sur des Relations manuscrites de la congrégation *de Auxiliis*, des Peres François Pegna & Thomas Lemos, auxquels, selon le décret d'Innocent X du 23 avril 1654, il ne faut nullement ajouter foi. « Tout ce qui put intéresser à ce sujet la sagesse » du souverain Pontife, dit » l'abbé Bérault, ce fut de » maintenir la concorde entre » les écoles catholiques, & de » réprimer la témérité des docteurs, qui vouloient dévoiler des mysteres, sur lesquels l'Apôtre, élevé jusqu'au » troisieme ciel, ne savoit que » s'écrier : *O profondeur des » trésors de la sagesse & de la » science de Dieu!* Il est de foi » que l'homme fait le bien librement, & que la grace » lui est absolument nécessaire » pour les œuvres du salut; » que la grace ne nuit point au » libre arbitre, & que le libre » arbitre n'ôte rien au pouvoir » de la grace : voilà deux vérités qu'il faut croire simplement, & qui font également » la matiere de notre foi. Mais » on ne s'est pas tenu à la » substance du mystere; on a » voulu, pour ainsi dire, en » faire l'analyse & en connoître le mode, ou la maniere d'être. On a demandé » comment, terme qui, en nos » mysteres, annonce presque » toujours la témérité; on a » demandé comment la grace » s'accordoit avec le libre arbitre; comment le libre arbitre agissoit sous la main » de la grace, & comment la » grace disposoit de l'activité » du libre arbitre; quelle part » ils avoient encore chacun à » l'accomplissement des préceptes, & au mérite des » bonnes œuvres. Objets sagement voilés à nos yeux, afin

» que nous attendions tout du » Ciel, & qu'en même tems » nous fassions tout ce qui est » en notre pouvoir, afin que » notre salut s'opérât avec » crainte & tremblement, & » tout-à-la-fois avec d'autant » plus d'assurance, que nous » mettrions moins de confiance » dans nos foibles efforts » (*voyez* LEMOS, LESSIUS, MOLINA). On pressa Paul V, non moins vainement, de faire un article de foi de l'*Immaculée Conception de la Ste Vierge*, objet qui, par sa nature, n'étoit pas assez important pour faire la matiere d'une décision dogmatique, & qui, dans la réalité, n'étoit pas assez fondé en autorités & en raisons pour fixer le jugement du pontife d'une maniere indubitable. Paul se contenta de défendre d'enseigner publiquement le contraire. Ce grand pontife mit le même discernement dans l'affaire de Galilée, ne condamna que le ton définitif avec lequel il soutenoit une opinion, incertaine en elle-même (*voyez* COPERNIC), & contraire à la lettre de l'Ecriture; il lui permit même de la soutenir comme une hypothese astronomique: mais Galilée mit dans sa conduite un fanatisme de suffisance & d'orgueil, qui aux yeux des sages le rendit inexcusable. « Il exigea (écrivit Guichardin, ambassadeur de Toscane, au grand-duc, dans une dépêche du 4 mars 1616) » que le pape & le Saint-Office » déclarassent le systême de » Copernic fondé sur la Bible: » il assiégea les antichambres » de la cour & des palais des » cardinaux; il répandit mé» moires sur mémoires. Gali» lée, ajoute l'ambassadeur, » a fait plus de cas de son opi» nion, que de celle de ses » amis. Après avoir persécuté » & lassé plusieurs cardinaux, » il s'est jeté à la tête du car» dinal Orsini. Celui-ci, sans » trop de prudence, a pressé » vivement S. S. d'adhérer aux » désirs de Galilée. Le pape » fatigué a rompu la conver» sation.... Galilée met un ex» trême emportement en tout » ceci; & il n'a ni la force ni » la sagesse de le surmonter. Il » pourra nous jeter tous dans » de grands embarras; je ne » vois pas ce qu'il peut gagner » ici par un plus long séjour » (*voy.* GALILÉE & URBAIN VIII). Paul V s'appliqua ensuite à embellir Rome, & à y rassembler les plus beaux ouvrages de peinture & de sculpture. Cette ville lui doit ses plus belles fontaines, sur-tout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase antique tiré des Thermes de Vespasien, & celle qu'on appella *l'Acqua Paola*, ancien ouvrage d'Auguste, que Paul V rétablit. Il y fit conduire l'eau par un aqueduc de 35,000 pas à l'exemple de Sixte-Quint. Il acheva le frontispice de S. Pierre & le magnifique palais de Monte-Cavallo. Il s'appliqua sur-tout à relever & à réparer les anciens monumens, & à les faire servir autant que leur nature le comportoit, à la gloire du Christianisme; comme l'exprime élégamment l'inscription placée sur une colonne de porphyre, tirée du temple de la Paix, & portant une belle statue de la Vierge, à côté de l'église de Ste Marie Majeure:

Impura falsi templa
Quondam numinis

Jubente mœsta perferebam Cæsare :
Nunc læta veri
Perferens Matrem Dei
Te, Paule, nullis obticebo sæculis.

Son pontificat fut honoré de plusieurs illustres ambassades. Un roi du Japon, celui de Congo, & quelques princes des Indes lui envoyerent des ambassadeurs. Le pontife eut soin de leur donner des missionnaires, & de fonder des évêchés dans ces pays nouvellement conquis à la foi. Il témoigna la même affection aux Maronites & aux autres Chrétiens Orientaux. Il envoya des légats à divers princes orthodoxes, soit pour leur témoigner son estime, soit pour les confirmer dans leur zele pour la Religion ; & termina sa carriere en 1621, à 69 ans, après avoir confirmé l'*Oratoire de France*, les *Ursulines*, l'ordre de la *Charité*, & quelques autres instituts. « Jamais pape, dit un historien » moderne, n'a plus approuvé » d'ordres religieux & de congrégations différentes, persuadé qu'il ne peut y avoir » trop d'asyles à la piété, & » que comme Dieu ne conduit » pas tous les hommes par la » même voie, il est à propos » de leur ouvrir différentes » routes par où ils puissent aller » à lui ». Paul V, ferme dans ses prétentions, grand dans ses vues, mais pas toujours assez éclairé dans les moyens, brilloit plus par sa piété & son savoir, que par sa politique. On a remarqué qu'il ne passa aucun jour de son pontificat sans célébrer la messe, malgré ses infirmités ordinaires, & l'embarras des affaires les plus épineuses. Il ordonna à tous les Religieux d'avoir, dans leurs études, des professeurs pour le latin, le grec, l'hébreu & l'arabe ; décret qui n'a eu qu'une exécution très-imparfaite.

PAUL DE SAMOSATE, ainsi appellé, parce qu'il étoit de la ville de Samosate sur l'Euphrate, fut nommé patriarche d'Antioche, l'an 260 de J. C. Zénobie régnoit alors en Syrie, & sa cour rassembloit tous les hommes célebres par leurs talens & par leurs lumieres. Elle y appella Paul de Samosate, admira son éloquence, & voulut s'entretenir avec lui sur les dogmes du Christianisme. Cette princesse préféroit la religion juive à toutes les religions, & ne pouvoit se résoudre à confesser les mysteres de la Religion Chrétienne. Pour affoiblir cette répugnance, Paul tâcha de réduire les mysteres à des notions toutes naturelles. Il dit à Zénobie, que « les trois Personnes de la Trinité n'étoient » point trois Dieux, mais trois » attributs sous lesquels la Divinité s'étoit manifestée aux » hommes ; que J. C. n'étoit » point un Dieu, mais un » homme auquel la sagesse s'étoit communiquée extraordinairement, & qu'elle n'avoit jamais abandonné »... Paul de Samosate ne regarda peut-être ce changement criminel dans la doctrine de l'Eglise, que comme une condescendance propre à faire cesser les préjugés de Zénobie. Mais lorsque les fideles lui reprocherent cette prévarication, il s'efforça de la justifier, en soutenant qu'en effet J. C. n'étoit

pas Dieu, & qu'il n'y avoit en Dieu qu'une personne. Les erreurs de Paul alarmerent le zele des évêques; ils s'assemblerent à Antioche, & l'adroit sectaire leur protesta qu'il n'avoit point enseigné les erreurs qu'on lui imputoit. On le crut, & les évêques se retirerent; mais Paul persévéra dans son erreur, & elle se répandit. Les prélats d'Orient s'étant assemblés de nouveau à Antioche, vers 268, il fut convaincu de nier la divinité de J. C., déposé & excommunié, & Domnus mis en sa place. Le concile qui étoit fort nombreux, écrivit au pape S. Denys, pour lui faire part de la déposition de Paul & de l'ordination de Domnus. Rien ne prouve mieux que cette condamnation, combien la foi de la divinité de J. C. étoit affermie & générale dans l'Eglise, long-tems avant le concile de Nicée; & combien les Sociniens en imposent en cherchant des partisans dans les anciens Peres. S'il s'en trouve qui se sont inexactement expliqués, c'est que le langage qui exprime le mystere de la Trinité, n'étoit point encore rigoureusement formé & généralement adopté, quoique la foi fût certaine & uniforme. Paul de Samosate refusant de souscrire à la décision du concile qui l'avoit condamné comme un hérétique, & déposé comme chargé de plusieurs crimes, demeuroit toujours à Antioche, & ne vouloit point quitter sa maison qui appartenoit à l'Eglise. Les Chrétiens s'en plaignirent à l'empereur Aurélien, qui ordonna que la maison fût adjugée à celui à qui le pape de Rome adresseroit ses lettres, & qui par-là seroit reconnu être en communion avec lui; tant il étoit notoire, même aux païens, que l'union avec l'Eglise de Rome étoit la marque des vrais Chrétiens. Les disciples de Paul furent nommés *Paulianistes*, & préparerent la secte qui s'éleva le siecle suivant, & porta le trouble dans l'Eglise & dans l'empire. *Voyez* ARIUS.

PAUL DE TYR, professeur de rhétorique l'an 120 de J. C., fut député par ses concitoyens vers Adrien. Cet empereur, touché de son éloquence, lui accorda le titre de métropole pour la ville de Tyr. Il a laissé quelques Ecrits en grec sur son art, qui sont judicieux.

PAUL, (*Julius Paulus*) jurisconsulte célebre qui florissoit vers l'an 193 de J. C., fut conseiller-d'état avec Ulpien & Papinien. Les Padouans, voulant honorer le fameux médecin Apon, firent choix de Julius Paulus avec Tite-Live, pour accompagner le buste de leur concitoyen sur la porte du sénat: ce qui suppose une grande estime pour ce jurisconsulte. On a de lui quelques ouvrages de droit; entr'autres les *Receptæ Sententiæ*, dont Sichard a donné une bonne édition.

PAUL LE SILENTIAIRE, auteur Grec du 6e siecle à qui nous devons une *Histoire* curieuse en vers *de l'Eglise de Ste Sophie*. On la trouve dans l'Histoire Byzantine, avec la traduction & les notes de du Cange, Paris, 1670, in-fol.

PAUL EGINETTE, médecin du 7e siecle selon Herbelot, fut ainsi nommé, parce qu'il

étoit natif de l'isle d'Egine, aujourd'hui Engia. Il laissa un *Abrégé des Œuvres de Galien*, & plusieurs autres ouvrages en grec, qui renferment des choses curieuses & intéressantes. Son Traité *De re medica* fut imprimé à Bâle en 1551, in-folio ; & ses autres écrits le furent en grec à Venise, 1428, in-folio, & en latin, 1538, in-4°. Les modernes y ont beaucoup puisé.

PAUL, diacre de Mérida dans l'Extrémadure, florissoit aux premieres années du 7e siecle. On a de lui un livre intitulé : *De Vita & moribus Patrum Emeritensium*, dont la meilleure édition est celle d'Anvers en 1638, in-4°, avec les notes de Vargus.

PAUL, WARNEFRIDE, diacre d'Aquilée, illustre par sa piété & ses lumieres, fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards. Il fut reçu ensuite à la cour de Charlemagne, puis appellé à Metz pour y établir des écoles. Accusé par des envieux d'avoir voulu attenter aux jours de l'empereur, il fut relégué dans l'isle de Diomede, aujourd'hui Trémiti, dans la Mer-Adriatique. Archise, prince de Bénévent, l'appella quelque tems après à sa cour, & après la mort de ce prince, en 787, il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique, & mourut vers 801. Il est auteur d'une *Histoire des Lombards*, en 6 livres, depuis leur origine jusqu'à la mort de Luitprand, en 744. On la trouve dans les Recueils de Vulcanius & de Grotius. Il a eu beaucoup de part à l'*Historia Miscella*. Cet ouvrage renferme 24 livres. Les onze premiers ne sont que les dix livres de l'Histoire Romaine d'Eutrope, avec des additions de Paul, insérées par-ci, par-là. Les cinq suivans sont entiérement de Paul, & servent de continuation à Eutrope; les huit derniers sont de Landulphus Sagax, qui vivoit du tems de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire: ces huit derniers sont presqu'entiérement tirés de Théophanes, ou plutôt de son traducteur Anastase le bibliothécaire. Henri Canisius en a donné une édition enrichie de notes, Ingolstadt, 1603, in-8°. L'*Historia Miscella*, & *De Rebus Longobardorum*, se trouvent dans le premier volume des *Rerum Italicarum scriptores* de Muratori. Paul Diacre est encore auteur de quelques Vies de Saints, & d'une *Histoire des Evêque de Metz* & de l'Hymne de S. Jean : *Ut queant laxis*, &c. *Voyez* ERCHEMBERT.

PAUL, (Marc) *ou* MARCO PAULO *ou* POLO, célebre voyageur Vénitien, partit avec son frere l'an 1269, pour parcourir les régions orientales. Il eut le bonheur de gagner les bonnes graces du grand-kan des Tartares, qui l'employa pendant 17 ans à diverses négociations dans son vaste empire. Enfin, en 1295, étant de retour à Venise, il y écrivit la relation de ses voyages en italien, sous ce titre : *Delle Maraviglie del mondo, da lui vedute*, &c., dont la premiere édition a paru à Venise, en 1496, in-8°. Elle a été traduite en différentes langues & insérée dans plusieurs collections. On

fait cas de l'édition latine d'André Muller, Berlin, 1671, in-4°. Marc Paul étoit bon observateur, & avoit beaucoup de physique pour son tems. » Il est digne d'attention, dit M. Forster (*Histoire des Découvertes & des Voyages faits dans le Nord*), « que Marco Polo » ait remarqué, il y a plusieurs » siecles, la hauteur des parties intérieures de l'Asie, & » qu'il ait fait des observations » très-exactes sur ces moutons » sauvages, que les anciens » nommoient *musimones*, & les » françois & les italiens *mouflons*; animaux dont les cornes sont si grandes au rapport de quelques écrivains » modernes, que les corsaks » ou petits renards du désert » peuvent se cacher dedans ». Et après avoir parlé de l'action du feu dans les hautes régions du globe, & de l'expérience de M. de Luc, qui prouve qu'il y brûle moins vivement, & que ses effets sont moins considérables que sur le bord de la mer; M. Forster remarque que M. Polo avoit fait la même observation d'une maniere très-expresse, & que cette observation est de 500 ans plus ancienne.

PAUL DE SANCTA MARIA *ou* DE BURGOS, savant Juif, natif de cette ville, fut détrompé de ses erreurs en lisant la *Somme de S. Thomas*. Il embrassa la Religion Chrétienne, & entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme. Son mérite lui procura des places importantes & des bénéfices considérables. Il fut précepteur de Jean II roi de Castille, puis archidiacre de Trévigno, évêque de Carthagene, & enfin évêque de Burgos. On dit qu'il mourut patriarche d'Aquilée, en 1435, à 82 ans, après avoir défendu la Religion par ses écrits. Les principaux sont: I. Des *Additions* aux *Postilles* de Nicolas de Lyra. II. Un Traité intitulé: *Scrutinium Scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol. III. *Quæstiones de nomine Tetragrammato*. Ses trois fils furent baptisés avec lui, & se rendirent recommandables par leur mérite. Le 1er, Alfonse, évêque de Burgos, composa un *Abrégé* de l'Histoire d'Espagne, qu'on trouve dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol.; le 2e, Gonsalve, fut évêque de Placentia; & le 3e, Alvarès, publia l'*Histoire de Jean II*, roi de Castille.

PAUL, (François) né à St-Chamas en Provence, s'appliqua à la médecine, & mourut en 1777, âgé de 43 ans. On a de lui: I. *Mémoires de l'Académie de Berlin*, qu'il a rédigés avec assez de sagacité, en 3 vol. in-4°, & en 10 vol. in-12. II. Les *Mémoires de Bologne*, un vol. in-4°. III. *Mémoires de l'Académie de Turin*, in-4°, rédigés sur le même plan. IV. *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Chirurgie du 18e siecle*, 1773, in-4°. V. *Dictionnaire de Chirurgie*, 1773, 2 vol. in-8°. Il a aussi traduit du latin les *Institutions chirurgicales* de Heister, 1771, 2 vol. in-4°, qu'il a enrichies d'observations intéressantes; le Traité de la *Péripneumonie* de Van-Swieten, & ceux des *Fievrès intermittentes*, des *Maladies des Enfans*, & de la *Pleurésie* du même auteur.

PAUL-EMILE, *voyez* EMILE.

PAUL, (S. Vincent de) *voy.* VINCENT.

PAUL-JOVE, *voyez* JOVE.

PAULA, (*Julia Cornelia*) premiere femme de l'empereur Heliogabale, étoit fille de Julius Paulus, préfet du prétoire, d'une des plus anciennes maisons de Rome. Heliogabale en étoit éperdument amoureux lorsqu'il l'épousa; mais bientôt après il se dégoûta d'elle, & la chassa du palais. Paula, dépouillée du titre d'Auguste & des honneurs qui l'accompagnoient, rentra paisiblement dans le cours d'une vie ordinaire, comme si elle se fût éveillée après un beau songe. Elle avoit des vertus, embellies par la beauté & les agrémens. On croit qu'elle avoit eu un premier époux & des enfans, puisqu'Heliogabale dit qu'il se marioit avec elle pour être bientôt pere, lui que ses débauches avoient presque rayé du rang des hommes.

PAULE, (Sainte) dame Romaine, descendoit par sa mere des Scipions & des Gracques. Elle en eut les grandes qualités, qu'elle releva par toutes les vertus du Christianisme. Devenue veuve, elle quitta toutes les pompes & les délices de Rome, pour se renfermer dans le monastere de Bethléem: *Romæ prætulit Bethleem*, dit S. Jerôme, *& auro tecta fulgentia informis luti vilitate mutavit.* Elle y mena une vie pénitente, sous la conduite de ce saint docteur, & fit bâtir des monasteres & des maisons d'hospitalité. Elle apprit l'hébreu, pour mieux entendre l'Ecriture-Sainte dont elle faisoit sa consolation (*voyez* EUSTOCHIUM, MARCELLE). Cette illustre Sainte termina sa carriere en 407, à 58 ans. *Voyez* PAMMAQUE qui avoit épousé Ste Pauline sa seconde fille, & EUSTOCHIUM troisieme fille de Ste Paule, qui resta vierge & ne quitta jamais sa mere: c'est à cette derniere Sainte que S. Jerôme écrivit cette Lettre, qu'on appelle l'*Epitaphe de Ste Paule;* ce même Pere écrivit une Lettre à Ste Paule pour la consoler de la perte qu'elle avoit faite de l'aînée de ses filles, nommée *Blesille.*

PAULE, (S. François de) *voyez* FRANÇOIS.

PAULET, fils d'un gentilhomme Suédois établi à Foligni, prit l'habit de S. François en 1323, à 14 ans. Il ne voulut être que frere lai, afin de pratiquer mieux l'humilité. Gémissant sur l'inobservance de la regle, il entreprit une réforme, qu'il appella de *l'Observance.* Plusieurs Religieux se rangerent sous sa banniere, & les *Observantins* occupoient déja un grand nombre de couvens, lorsque leur instituteur mourut saintement en 1390.

PAULET, (Guillaume) d'une noble & ancienne famille du comté de Sommerset, fut fait trésorier de la maison du roi d'Angleterre, Henri VIII, & fut élevé à la dignité de baron du royaume. Il eut divers autres emplois importans sous Edouard VI, & fut confirmé dans la charge de grand-trésorier du royaume par la reine Marie, & par la reine Elizabeth. Il mourut la 13e année du regne

de cette derniere princesse, à 97 ans, comptant 103 personnes descendues de lui. On lui demanda un jour comment il avoit fait pour se maintenir sous 4 regnes différens, parmi tant de troubles & de révolutions dans l'état & dans l'Eglise? Il répondit : *J'ai été un saule & non pas un chêne.* L'intégrité & la probité ne s'accordent guere avec une telle flexibilité.

PAULI, (Grégoire) ministre de Cracovie vers l'an 1560 & 1566, étoit infecté de l'erreur des nouveaux Ariens. Il fut un des premiers qui la répandirent dans la Pologne. Il eut même l'effronterie de faire peindre un grand temple, dont Luther abattoit le toit, dont Calvin démolissoit les murailles, & dont lui-même sappoit les fondemens en combattant le mystere de la Trinité. Aussi disoit-il hautement, que Dieu n'avoit révélé que peu de choses à Luther; qu'il en avoit plus dit à Zuingle, & plus encore à Calvin; que lui-même en avoit appris davantage; & qu'il espéroit qu'il en viendroit d'autres qui auroient encore de plus parfaites connoissances de tout. Vanité, inconstances, incertitudes, propres à tous les sectaires dogmatisans. *Voyez* LENTULUS Scipio, SERVET.

PAULI, *voyez* PAULLI.

PAULIN, (S.) né à Bourdeaux vers 353, d'une famille illustre par la dignité consulaire, fut conduit dans ses études par le célebre Ausone. Ses talens, ses richesses & ses vertus l'éleverent aux plus hautes dignités de l'empire. Il fut honoré du consulat l'an 378, & épousa peu de tems après Therasie, fille illustre d'Espagne, qui lui apporta de grands biens. Au milieu des richesses, des honneurs & de la gloire, Paulin reconnut le néant du monde. De concert avec sa femme, ils allerent chercher une retraite en Espagne, où il avoit des terres. Après y avoir demeuré 4 ans, ils se dépouillerent en faveur des pauvres & des églises, & vécurent dans la continence. Le peuple & le clergé de Barcelone, touchés des grands exemples de vertu & de mortification que leur donnoit Paulin, le firent ordonner prêtre en 393. Le saint solitaire, trop connu & trop admiré en Espagne, passa en Italie, & se fixa à Nole en Campanie, où il fit de sa maison une communauté de moines. Le peuple de cette ville le tira bientôt de son monastere, pour le placer sur le siege épiscopal l'an 409. Les commencemens de son épiscopat furent troublés par les incursions des Goths, qui prirent la ville de Nole. Ce fut dans ces malheurs publics que sa charité éclata le plus; il soulagea les indigens, racheta les captifs, consola les malheureux, encouragea les foibles, soutint les forts. Après avoir donné des exemples d'humanité & de grandeur d'ame, il jouit assez paisiblement de son évêché jusqu'à sa mort, arrivée en 431, à 74 ans. Nous avons de ce Saint plusieurs ouvrages en vers & en prose, dans la Bibliotheque des Peres. La plus ample édition est celle de Vérone, 1736, in-folio, par le marquis Maffei. On estime celle de le Brun Desmarettes,

1685, 2 tom. en 1 vol. in-4°. On y trouve : I. 51 *Lettres* trad. en françois, 1724, in-8°, que S. Augustin ne se lassoit point de lire. II. Un *Discours sur l'Aumône.* III. *Histoire du martyre de S. Geniès.* IV. 32 *Pieces de Poésie.* Le style de S. Paulin est fleuri, quoiqu'il ne soit pas toujours correct. Il y a de la vivacité dans les pensées, & de la noblesse dans les comparaisons. Il écrit tour-à-tour avec onction & avec agrément, & on peut le mettre au rang des Peres de l'Eglise qui méritent le plus d'être lus (voyez sa *Vie*, in-4°, par D. Gervaise, & le second tome *Della Nolana Ecclesiastica Storia* de Remondi, de la congrégation des Somasques, Naples, 1759, in-folio. Cette Histoire renferme la *Vie* de S. Paulin, & une excellente Traduction italienne de ses Œuvres, sur-tout de ses Poëmes). On lit dans les *Dialogues* de S. Grégoire, que Paulin se mit dans les fers pour délivrer le fils d'une veuve, qui avoit été pris par les Vandales ; mais ce trait ne s'accorde pas avec les circonstances du tems & de la vie de S. Paulin. Le P. Papebroch (*Act. Sanct. tom. 4 jun.*) distingue trois Paulin de Nole, & prétend que ce fut le troisieme qui se vendit aux Vandales avant l'an 535, & que c'est de lui qu'on doit entendre ce que dit S. Grégoire qui composa ses Dialogues vers l'an 540.

PAULIN, (S.) que S. Athanase appelle un homme véritablement apostolique & un des plus intrépides défenseurs de la foi orthodoxe contre les Ariens, remplaça S. Maximin dans le gouvernement de l'église de Treves. Constance, empereur Arien, ayant fait assembler un concile à Arles en 353 contre S. Athanase, y appella aussi S. Paulin pour le faire souscrire à la condamnation du saint patriarche ; mais le saint évêque, loin de se prêter à une proposition aussi inique, fut le premier des évêques occidentaux qui osa se déclarer hautement pour S. Athanase. C'est pourquoi l'empereur le relégua en Phrygie, province de l'Asie-Mineure, infectée alors de l'hérésie de Montan. Il eut beaucoup à souffrir pendant son exil, qui dura jusqu'à sa mort, arrivée en 358. S. Jerôme parlant de lui l'appelle un homme heureux par les souffrances : *Virum beatæ passionis*, & l'église de Treves le révere comme martyr. S. Félix, troisieme évêque après lui, fit transporter son corps de Phrygie à Treves, vers l'an 396, & le déposa dans l'église qui porte aujourd'hui son nom. S. Jerôme, dans son martyrologe, place la fête du Saint au 31 août, jour auquel elle se célebre encore aujourd'hui.

PAULIN, (S.) né en Autriche, fut élevé au patriarchat d'Aquilée, vers l'an 777, par Charlemagne, qui vouloit récompenser ses connoissances en littérature : l'année avant il lui avoit adressé un rescrit, où il lui donnoit les titres de *Maître de Grammaire* & de *Très-Vénérable.* Il parut avec éclat au concile de Francfort, tenu en 794 contre Elipand de Tolede & Félix d'Urgel. Le savant archevêque réfuta ce dernier par ordre de Charlemagne, auquel il dédia son ouvrage.

vrage. Il mourut en 804, aimé & estimé. Madrisius, prêtre de l'Oratoire d'Italie, a publié en 1737, à Venise, in-fol., une édition complette des Ouvrages de ce Saint, avec des notes & des dissertations fort curieuses. Les principaux sont : I. Le Traité de la Trinité, contre Félix d'Urgel, connu sous le nom de *Sacro-Syllabus*. II. Un livre d'*Instructions salutaires*, attribué long-tems à S. Augustin.

PAULINE, dame Romaine, qui réunissoit les avantages de la naissance & de la figure, épousa Saturnin, gouverneur de Syrie, dans le premier siecle. Un jeune-homme, bien mal nommé *Mundus*, conçut pour elle une violente passion, à laquelle il ne put jamais la faire répondre. Pour satisfaire ses desirs, il corrompit un des prêtres de la déesse Isis, qui fit dire à Pauline que le dieu Anubis vouloit la voir en particulier. Mundus, sous le masque du dieu, jouit de l'objet de son amour. Quelque tems après, Pauline ayant appris du jeune-homme cet artifice, le découvrit à son mari, qui en porta ses plaintes à Tibere. Ce prince fit pendre les prêtres d'Isis, renverser le temple de cette déesse, après en avoir fait jeter la statue dans le Tibre. Mundus en fut quitte pour quelques années d'exil.

PAULINE, (*Pompeïa*) femme de Séneque le Philosophe, voulut mourir avec son mari, & Séneque qui ne croyoit pas qu'elle pût vivre sans lui, l'y exhorta très-fort. Elle s'étoit déja fait ouvrir les veines, mais Néron les fit refermer.

PAULINE, (Sainte) *voyez* PAMMAQUE (S.).

PAULLI, (Simon) né à Rostock en 1603, devint professeur de médecine à Coppenhague & fut appellé à la cour par Fréderic III, qui le fit son premier médecin. Christiern V, successeur de ce prince, lui donna l'évêché d'Arhusen, qui est devenu héréditaire dans sa famille. Il mourut en 1680, à 77 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages : I. Un Traité *De Febribus malignis*, 1678, in-4°. II. Un *Traité de l'abus du Tabac & du Thé*, Strasbourg, 1681, in-4°. Il en condamne l'usage. III. *Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus*, Coppenhague, 1668, in-4°. Il a donné le nom de *Quadripartitum* à cet ouvrage, parce qu'il l'a divisé selon les quatre saisons de l'année. IV. *Flora Danica*, 1647, in-4°, & Francfort, 1708, in-8°, dans lequel il parle des plantes singulieres qui naissent en Danemarck & en Norwege. Cet ouvrage est enrichi de 393 figures. V. *Viridaria Regia varia & academica*, Coppenhague, 1653, in-12. C'est un catalogue de plantes de différens jardins. — Son fils Jacques-Henri PAULLI se distingua aussi dans la médecine, fut professeur d'anatomie à Coppenhague en 1662, professeur d'histoire en 1664, & obtint le titre d'historiographe de Fréderic III. Il ajouta à son nom celui de *Rosenschild*. On a de lui un ouvrage sur l'Anatomie, Coppenhague, 1663, in-4°.

PAULLI, *voyez* PAULI.

PAULLINI, (Christian-François) né à Eisenach en

1643, exerça avec succès la profession de médecin à Hambourg, à Altena, & à Eisenach, où il mourut en 1712. On a de lui beaucoup d'ouvrages curieux. Les principaux sont : I. *Description du Chien.* II... *du Busle.* III.... *du Lievre.* IV..... *du Loup.* V.... *de l'Ane.* VI.... *de la Taupe.* VII. *De Pagis antiquis Germaniæ*, Francfort, 1699, in-12, &c. — C'est vraisemblablement au pere de celui-ci, nommé aussi Christian-François, que l'on doit : I. *Syntagma rerum & antiquitatum Germanicarum*, Francfort, in-4°. II. *Historia Isenacensis variis documentis illustrata*, in-4°. III. Plusieurs Dissertations historiques dans le 3e. vol. de la collection de Henri Meibomius. IV. *Theatrum illustrium virorum Corbeiæ Saxoniæ*, Iene, 1686, in-4°. V. *Dissertationes historicæ, variorum monasteriorum Germaniæ origines, fundationes, explicantes*, Giessen, 1693, in-4°. Il se peut que ces deux derniers ouvrages soient de Paullini le fils.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL, (Julien le) né dans le Cotentin, d'une famille ancienne, docteur en médecine à Paris & à Caen, fut disciple de Fernel. Il suivit le duc d'Alençon dans les Pays-Bas, & y montra beaucoup d'ardeur pour le calvinisme qu'il avoit embrassé. Il mourut à Caen en 1588, à 68 ans. On a de lui : I. Un Traité *De Vino & Pomace*, in-8°, imprimé à Paris en 1588. II. *De Lue Venerea*, in-8°. III. *De Morbis contagiosis*, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un autre médecin, Pierre PAULMIER, qui fut chassé en 1609 de la faculté de Paris, pour avoir ordonné l'antimoine, malgré l'arrêt du parlement qui en défendoit l'usage : il publia plusieurs ouvrages pour défendre sa cause. *Voyez* GREVIN.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL, (Jacques le) fils de Julien, né au pays d'Auge en Normandie, en 1587, fut élevé par son pere dans la religion prétendue-réformée. Il servit avec honneur en Hollande & en France, & se retira ensuite chez lui pour se livrer à l'étude des belles-lettres & de l'antiquité jusqu'à sa mort, arrivée en 1670, à 83 ans. Il s'étoit établi à Caen, & fut le premier promoteur de l'académie qui y est établie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Observationes in optimos Auctores Græcos*, Leyde, 1688, in-4°. II. Une *Description de l'ancienne Grece*, en latin, in-4°, 1678. On trouve à la tête de cet ouvrage une ample *Vie* de l'auteur. III. Des *Poésies* grecques, latines, françoises, italiennes, espagnoles, qui sont au-dessous du médiocre. L'auteur versifioit en trop de langues, pour réussir dans aucune.

PAULUS, *voyez* EMILE, SERGIUS & PAUL.

PAUSANIAS, général des Lacédémoniens, contribua beaucoup au succès de la journée de Platée, où Aristide livra bataille aux Perses. La valeur & la prudente activité de Pausanias forcerent Mardonius, général de l'armée ennemie, à combattre dans un lieu étroit, où ses forces lui devinrent inutiles. Le nom Persan n'en imposa plus aux Grecs. Pausanias

porta ses armes & son courage en Asie, & mit en liberté toutes les colonies de la Grece; mais il aliéna les cœurs par ses manieres rudes & impérieuses. Les alliés ne voulurent plus obéir qu'à des généraux Athéniens. Pausanias, mécontent de sa patrie, se laissa séduire par les présens & les promesses du roi de Perse. Il trahit non-seulement les intérêts de Lacédémone, mais il aspira encore à devenir le tyran de la Grece. Les Ephores, instruits de ses projets ambitieux, le rappellerent. On avoit de violens soupçons contre lui, mais aucune preuve suffisante. Sparte restoit en suspens sur le sort de son sujet, lorsqu'un esclave à qui Pausanias avoit remis une lettre pour Artabaze, satrape du roi de Perse, acheva de convaincre les magistrats de la trahison de cet indigne citoyen. Le coupable se sauva dans le temple de Minerve. On mura la porte, & sa mere porta la premiere pierre. Il y mourut consumé par la faim, l'an 474 avant J. C.

PAUSANIAS, historien & orateur Grec, établi à Rome sous l'empereur Antonin le Philosophe, y mourut dans un âge très-avancé. Cet auteur s'est fait un nom célebre par son *Voyage historique de la Grece*, en dix livres. Cet ouvrage plein de faits historiques, de mythologie, de science géographique & chronologique, & où il est parlé de tant de héros & de tant de statues, est très-utile à ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire ancienne. Le style, quoique serré & obscur, offre quelquefois des morceaux pleins de noblesse. Pausanias avoit l'art de raconter; mais il étoit crédule, comme la plupart des anciens historiens; toutes les traditions populaires se trouvent consignées dans son livre. La meilleure édition que nous en ayons, a été publiée en 1696, in-fol., avec les savantes remarques de Kuhnius. *Voyez* GEDOYN.

PAUSIAS, peintre, natif de Sicyone, disciple de Pamphile, florissoit vers l'an 452 avant J. C. Il réussissoit dans un genre particulier de peinture appellé *à l'Encaustique*, parce qu'on faisoit tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire, par le moyen du feu. Il est le premier qui ait décoré de cette sorte de peinture, les voûtes & les lambris. On a sur-tout célébré parmi ses tableaux une *Ivresse*, peinte avec un tel art, que l'on appercevoit à travers un vase qu'elle vidoit, tous les traits de son visage enluminé. La courtisanne Glycere vivoit de son tems, & elle étoit aussi de Sicyone; elle excelloit dans l'art de faire des couronnes avec des fleurs. Pausias, pour lui faire sa cour, imitoit ses couronnes avec le pinceau. On peut consulter le *Mémoire sur la Peinture à l'Encaustique*, par M. le comte de Caylus & M. Majaux; Paris, 1 vol. in-8°.

PAUTRE, (Antoine le) architecte de Paris, excelloit dans les ornemens & les décorations des édifices. Ses talens en ce genre lui mériterent la place d'architecte de Louis XIV. Ce fut lui qui donna le dessin des Cascades du château de St-Cloud, & qui bâtit l'église des Religieuses de Port-

Royal à Paris, en 1625. Il fut reçu de l'académie de sculpture en 1671. Cette compagnie le perdit quelques années après. Les *Œuvres* d'Antoine le Pautre parurent à Paris, en 1652, in-folio, avec 60 planches.

PAUTRE, (Jean le) parent du précédent, né à Paris en 1617, fut mis chez un menuisier, qui lui donna les premiers élémens du dessin. Il devint par son application un excellent dessinateur & un habile graveur. Ce maître entendoit très-bien les ornemens d'architecture, & les décorations des maisons de plaisance, comme les fontaines, les grottes, les jets-d'eau, & tous les autres embellissemens des jardins. Il fut reçu de l'académie royale de peinture & de sculpture en 1677, & mourut l'an 1682, à 65 ans. Son *Œuvre* comprend plus de mille planches, dont le cavalier Bernini faisoit un cas infini. On le partage en trois vol. in-fol. — Son fils, Pierre le PAUTRE, né à Paris le 4 mars 1659, mort dans la même ville le 22 janvier 1744, s'appliqua à la sculpture. Plusieurs de ses ouvrages embellissent Marly. Il fit à Rome, en 1691, le *Groupe d'Enée & d'Anchise*, que l'on voit dans la grande allée des Tuileries. Il acheva en 1716 celui de *Lucrece* qui se poignarde en présence de Collatinus, lequel avoit été commencé à Rome par Théodon.

PAUVRETÉ, divinité allégorique, fille du Luxe & de l'Oisiveté ou de la Paresse, étoit la mere de l'Industrie & des Beaux-Arts. On la représente timide, honteuse, avec un air pâle, & vêtue de lambeaux; & quelquefois aussi semblable à une furie, affamée, farouche, & prête à se désespérer. Horace en parle comme de la mere des vices :

Magnum Pauperies opprobrium, jubet
Quidlibet et facere et pati,
Virtutisque viam deserit arduæ.

Mais cela n'a lieu que pour les pauvres forcés & désespérés. La pauvreté entre dans les plans du Créateur, & tient une place essentielle dans l'ordre & la conservation du monde. Quand elle s'éloigne de l'extrême, elle fait le partage du sage, & devient cette médiocrité d'or si propre au bonheur ;

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.

PAUWELS, (Nicolas) né en 1655, curé de St. Pierre, président du college d'Arras, professeur-royal du catéchisme à Louvain, sa ville natale, mort en 1713, a donné une *Théologie pratique* en 5 vol. in-12, Louvain, 1715. Elle est estimée.

PAYS, (René le) sieur de Villeneuve, né à Nantes l'an 1636, passa une partie de sa vie dans les provinces du Dauphiné & de Provence, où il étoit directeur-général des gabelles. Il mêla les fleurs du Parnasse avec les épines des finances, & mourut en 1690, à 54 ans. On a de lui : I. Les *Amitiés*, *Amours & Amourettes*, ouvrage mêlé de vers & de prose, que les dames & les jeunes-gens lurent avec plaisir & avec le fruit d'y avoir au moins perdu leur tems. II. *Zé-*

lotide, histoire galante, qui n'eut point le suffrage des gens de goût. III. Un Recueil de Pieces de poésie, *Eglogues*, *Sonnets*, *Stances*, où l'on trouve les finesses du petit bel-esprit, & presque jamais les beautés de génie. Il le publia sous le titre de *Nouvelles Œuvres*, Paris, 1672, 2 vol. in-12.

PAZ, (Jacques Alvarez de) né à Tolede en 1533, entra chez les Jésuites en 1555. Après avoir gouverné plusieurs colleges, il fut nommé visiteur en Aragon; après quoi on le choisit pour provincial du Pérou. Mais cette destination ayant été changée, il fut provincial de Tolede, & mourut dans cette ville en 1580. Sainte Thérese, dont il étoit le directeur, en fait le plus grand éloge. « Ce » bon Pere, dit-elle, me fit » entrer dans une voie de plus » grande perfection. Il accom» pagnoit ses paroles de beau» coup de douceur, & des » manieres les plus insinuan» tes ». Il a donné plusieurs ouvrages de piété qui sont estimés; ils ont été traduits en plusieurs langues, & entr'autres en françois par le P. Belon, & imprimés à Lyon en 1740.

PAZMANI ou PAZMAN, (Pierre) né au Grand-Waradin en Hongrie, se fit Jésuite, se distingua par son zele pour le salut des ames, & remplit longtems les fonctions de missionnaire dans sa patrie. Il s'acquit une telle réputation, qu'après la mort du cardinal Forgacs, archevêque de Strigonie, les Magnats de Hongrie & l'empereur Mathias demanderent au Saint-Siege qu'il fût nommé pour son successeur. Il fallut des ordres exprès du souverain pontife pour le contraindre à l'accepter. Monté sur ce siege, ses premiers soins furent de réparer les maux que l'hérésie avoit faits dans son vaste diocese. Il ramena par sa douceur, son affabilité & son grand talent d'instruire, beaucoup de brebis égarées, au bercail; il réforma son clergé, publia des loix, & tint plusieurs synodes à cet effet. Vivant comme un simple Religieux, à peine avoit-il les meubles nécessaires à ses besoins. Ses revenus étoient consacrés à soulager les pauvres, à construire des églises, & à élever d'autres pieux monumens à la Religion. Tirnaw lui doit sa cathédrale, Presbourg un beau college, & plusieurs villes d'édifiantes & d'utiles fondations. Ferdinand II obtint pour lui le chapeau de cardinal en 1629. Il mourut à Presbourg le 19 mars 1637. On a de lui: I. Un grand nombre d'Ouvrages ascétiques, polémiques, &c, en hongrois. II. Des *Sermons* pour les dimanches & les fêtes dans la même langue, 1636, in-fol. III. Quelques Ouvrages polémiques en latin IV. *Vindiciæ Ecclesiasticæ*, Vienne, 1620, in-4°. V. *Acta & decreta Synodi Strigoniensis celebratæ 1629*, Presbourg, 1629, in-4°., &c.

PAZZI, (Jacques) banquier Florentin, d'une famille distinguée, fut chef de la faction opposée aux Médicis (*voyez* MÉDICIS Laurent, surnommé le *Grand*). La maison de Pazzi se réconcilia dans la suite avec les Médicis, & s'unit à elle par des mariages. Côme PAZZI, archevêque de Florence en

1508, homme versé dans la littérature grecque & romaine, auroit été honoré de la pourpre par Léon X, son oncle & son ami, s'il n'étoit mort peu de tems après l'élection de ce pontife. Il traduisit *Maxime de Tyr*, de grec en latin. — Alexandre PAZZI, son frere, publia quelques *Tragédies*, & une Traduction de la *Poétique* d'Aristote, qui lui a mérité une place dans les Eloges de Paul Jove.

PAZZI, *voyez* MAGDELENE.

PÉARSON, (Jean) né à Snoring en 1613, fut élevé à Eaton & à Cambridge, & prit les ordres selon le rit anglican en 1639. Il eut ensuite plusieurs emplois ecclésiastiques, jusqu'à la mort funeste de Charles I, dont il étoit zélé partisan. Il demeura sans emploi sous Cromwel; mais Charles II étant remonté sur le trône, le fit son chapelain, le nomma principal du college de la Trinité, & enfin, en 1672, évêque de Chester, où il mourut en 1686. Ce prélat fut un exemple de la force & de la foiblesse de l'esprit humain. Après avoir fait éclater son génie dans la maturité de l'âge, il perdit entiérement la mémoire sur la fin de ses jours, & tomba dans l'enfance. Ses mœurs & son caractere étoient faciles; on le trouvoit même trop relâché dans son diocese; & l'on ne peut nier qu'il ne fût plus sévere dans ses écrits que dans sa conduite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Vindiciæ Epistolarum Sancti Ignatii*, 1672, in-4°: ouvrage dans lequel il démontre l'authenticité des Epîtres de S. Ignace martyr, contre quelques Calvinistes. II. Des *Annales de la Vie & des Ouvrages* de S. Cyprien, qui se trouvent dans l'édition de ce Pere, donnée par Jean Fell évêque d'Oxford. III. Un excellent *Commentaire* en anglois sur le *Symbole des Apôtres*. Il a été traduit en latin, in-4°, Francfort, 1691. IV. Les *Annales de la Vie de S. Paul*, & des *Leçons* sur les *Actes des Apôtres*, avec des *Dissertations* chronologiques sur l'ordre & la succession des premiers évêques de Rome, en latin, &c. Ces deux ouvrages se trouvent dans ses *Opera posthuma*, 1688, in-4°. V. *Prolegomena in Hieroclem*, in-8°, avec les Œuvres de ce philosophe. Dans tous ces différens écrits on voit le savant profond, le critique judicieux, & ce qui est plus rare, dans un écrivain anglican, on y trouve beaucoup de modération à l'égard de l'Eglise Catholique. On lui doit aussi, conjointement avec son frere Richard, mort en 1670 Catholique Romain, une édition des *Grands Critiques*, Londres, 1660, 10 vol. in-fol, réimprimés à Amsterdam, en 1684, 8 tomes en 9 vol. in-fol. Il faut y joindre le *Thesaurus theologico-philologicus*, Amsterdam, 1701 & 1702, 2 vol. in-fol.; la *Critica sacra* de Louis de Dieu, un vol. in-folio; la *Synopsis criticorum*, Londres, 1669, ou Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol.

PÉCHANTRÉ, (Nicolas de) naquit à Toulouse en 1638, d'un chirurgien de cette ville. Il fit quelques Pieces de vers latins, qui sont estimées, &

s'appliqua principalement à la poésie françoise. Couronné 3 fois par l'académie des Jeux-Floraux, il se crut digne des lauriers du théâtre. Il vint donc à Paris, & débuta par la tragédie de *Geta*, représentée en 1687 avec de grands applaudissemens. On a encore de lui: Le *Sacifice d'Abraham*, & *Joseph vendu par ses Freres*. Tragédies qui ont été représentées à Paris dans plusieurs colleges de l'université. On rapporte à l'égard de sa tragédie de la *Mort de Néron*, une anecdote assez singuliere. Péchantré travailloit ordinairement dans une auberge; il oublia un jour un papier où il disposoit sa piece, & où il avoit mis, après quelques chiffres: *Ici le roi sera tué*. L'aubergiste avertit aussitôt le commissaire du quartier & lui remit le papier en main. Le poëte étant revenu à son ordinaire à l'auberge, fut bien étonné de se voir environné de gens armés qui vouloient s'emparer de sa personne. Mais ayant apperçu son papier entre les mains du commissaire, il s'écria plein de joie: *Ah! le voilà; c'est la scene où j'ai dessein de placer la mort de Néron*. C'est ainsi que l'innocence du poëte fut reconnue. Péchantré mourut à Paris en 1708.

PECHLIN, (Jean-Nicolas) né en 1646, reçut le bonnet de docteur en médecine en 1667, à Leyde sa patrie, obtint une chaire à Kiel en 1673, fut nommé successivement premier médecin, bibliothécaire & conseiller du duc de Holstein-Gottorp, & ensuite précepteur du prince héréditaire. C'est en cette qualité qu'il l'accompagna à Stockholm en 1704. Il y mourut en 1706. On a de lui divers ouvrages, dont quelques-uns sont preuve plutôt de son éloquence que de la solidité de son jugement. I. *De purgantium medicamentorum facultatibus*, Amsterdam, 1702, in-8°. II. *De vulneribus sclopetorum*, Kiel, 1674, in-4°. III. *De aëris & alimenti defectu & vitâ sub aquis*, 1676, in-8°. IV. *De habitu & colore Æthiopum*, Kiel, 1677, in-8°. Il établit le siege de la couleur des negres dans le réseau cutané, & dit que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle est empreinte. Barrere a fait revivre cette opinion vers le milieu du 18e siecle; l'on doit convenir qu'elle est simple & naturelle: d'autres attribuent aussi, avec beaucoup de vraisemblance, cette noirceur à la dilatation des mailles du réseau qui par-là absorbe plus de rayons. Quoi qu'il en soit, il est tellement certain que c'est une affaire de climat & de diverses circonstances locales, & purement accidentelles relativement à la constitution physique de l'homme, qu'on a vu des negres blancs & des Européens noirs; des negres blancs & noirs dans les différentes parties du corps (voyez le *Cath. phil.* N°. 48, & le *Journ. hist. & litt.* 1 mars 1787, p. 389). V. *Theophilus Bibalcus*, Paris, 1685, in-12. C'est un éloge du thé, écrit en style poétique. VI. *Observationum physico-medicarum libri tres*, Hambourg, 1691, in-4°. On y trouve d'excellentes remarques, mais aussi beaucoup de preuves de la crédulité de Pechlin.

PECK, (Pierre) *Peckius*, jurisconsulte de Ziriczée en Zélande, enseigna pendant 40 ans le droit à Louvain; & devint en 1586 conseiller de Malines, où il mourut en 1589. On a de lui divers Ouvrages de jurisprudence, qu'on a recueillis à Anvers en 1647, in-folio. — Pierre PECKIUS son fils, conseiller de Malines, puis chancelier de Brabant & conseiller-d'état, se distingua par sa science & hérita de son pere une piété tendre, & un grand zele pour l'orthodoxie. Ses talens pour les négociations éclaterent sur-tout à la cour de France, en Allemagne & en Hollande où il fut envoyé en qualité d'ambassadeur. Il est mort à Bruxelles en 1625, & a laissé *Votum pro Studiis humanitatis*, Anvers.

PECQUET, (Jean) médecin de Dieppe, mort à Paris en 1674, avoit été médecin du célebre Foucquet, qu'il entretenoit à ses heures perdues des questions les plus agréables de la physique. Il s'est immortalisé par la découverte d'une veine lactée, qui porte le chyle au cœur, & qui, de son nom, est appellée *le Réservoir de Pecquet*. Cette découverte fut une nouvelle preuve de la vérité de la circulation du sang; mais elle lui attira plusieurs adversaires, entr'autres Riolan, qui écrivit contre lui un livre intitulé: *Adversùs Pecquetum & Pecquetianos*. On a de Pecquet: I. *Experimenta nova Anatomica*, Paris, 1654. II. *De thoracicis lacteis*, contre Riolan, Amsterdam, 1661. Ce médecin avoit l'esprit vif & actif; mais cette vivacité le jetoit quelquefois dans des opinions dangereuses. Il conseilloit comme un remede universel l'usage de l'eau-de-vie; elle fut pour lui une eau de mort, en avançant ses jours, qu'il auroit pu employer à l'utilité du public.

PECQUET, (Antoine) grand-maître des eaux & forêts de Rouen, & intendant de l'école militaire en survivance, naquit en 1704, & mourut en 1762. On a de lui: I. *Analyse de l'Esprit des Loix*, & l'*Esprit des Maximes politiques*, 1757, 3 vol. in-12. II. *Loix Forestieres de France*, 1753, en 2 vol. in-4°: ouvrage estimé. III. L'*Art de Négocier*, in-12. IV. *Pensées sur l'Homme*, in-12. V. *Discours sur l'emploi du loisir*, in-12. VI. *Parallele du Cœur, de l'Esprit & du Bon-Sens*, in-12. VII. Quelques Traductions de poésies italiennes.

PEDIANUS, *voyez* ASCONIUS.

PEDRUZZI, (Paul) savant Jésuite de Mantoue, se fit un nom par ses connoissances dans l'antiquité. Ranuce, duc de Parme, le choisit pour arranger son riche cabinet de médailles. Ce travail l'occupa jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1721, à 75 ans. On a de lui 8 vol. du *Museo Farnese*, depuis 1694 à 1727, qui forment 10 tomes in-fol. C'étoit un homme estimable pour les qualités du cœur & de l'esprit.

PÉGASE, cheval ailé, célebre dans la fable, fut produit par Neptune; & selon d'autres, naquit du sang de Méduse, lorsque Persée lui coupa la tête. En naissant il frappa du pied contre terre, & fit jaillir une fontaine, qui fut appellée *Hip-*

pocrene. Il habitoit les monts Parnasse, Hélicon & Pierius, & paissoit sur les bords d'Hippocrene, de Castalie & du Permesse. Persée le monta pour aller en Egypte délivrer Andromede. Bellérophon s'en servit aussi pour combattre la Chimere.

PÉGASE, (Manuel-Alvarès) jurisconsulte Portugais, natif d'Estremos, mort à Lisbonne en 1696, à 60 ans, laissa un Recueil des Ordonnances & des Loix de Portugal, qui a été continué après sa mort; il est en 14 vol. in-fol., depuis 1669 jusqu'en 1714: il a encore laissé d'autres ouvrages, qui ne l'empêcherent pas de donner ses avis sur les affaires des particuliers.

PEGUILLON, *voyez* BEAUCAIRE de Peguillon.

PEIRESC, (Nicolas-Claude FABRI, seigneur de) naquit au château de Beaugencier en Provence, l'an 1580: sa famille, originaire d'Italie, étoit établie en Provence depuis le 13*e*. siecle. Après avoir étudié avec succès à Aix, à Avignon & à Tournon, il passa ensuite en Italie, & s'arrêta à Padoue, pour finir son droit. Venise, Florence, Rome, Naples le posséderent ensuite tour-à-tour. Il y parut en savant qui vouloit tout voir & tout remarquer. De retour à Aix, il y prit en 1604 le degré de docteur. Les theses qu'il soutint dans cette occasion pendant 3 jours de suite, furent longtems célebres en Provence. Le jeune savant se rendit ensuite à Paris, où les de Thou, les Casaubon, les Pithon, les Ste-Marthe l'aimerent & l'estimerent. Il alla de là en Angleterre, y visita les savans de Londres & d'Oxford, & fut très-bien accueilli par le roi Jacques. De Londres il passa en Hollande, & vit Joseph Scaliger à Leyde, & Hugues Grotius à La Haye. Enfin, après avoir parcouru la Flandre & une partie de la France, il revint à Aix, & y fut reçu conseiller au parlement. Sa maison fut dès-lors l'asyle des sciences, & le bureau d'adresse de tous les savans. Cet homme illustre finit par embrasser l'état ecclésiastique, & mourut à Aix en 1637, également regretté pour les qualités brillantes & les morales. On célébra son mérite en toutes sortes de langues; & ce recueil d'éloges a été imprimé sous le titre de *Panglossia.* Cependant cet homme d'une érudition vaste & variée, n'a fini aucun ouvrage. On n'a de lui qu'une *Dissertation* curieuse & savante *sur un Trépied ancien*, imprimée dans le tome 10e. des *Mémoires de Littérature* du P. Desmolets. Il laissa plusieurs manuscrits; mais la plupart n'ont pas reçu le dernier coup de plume. Gassendi a donné la *Vie* de ce savant, La Haye, 1651, in-8°; écrite avec beaucoup de pureté & d'élégance, & traduite en françois par M. Requier, in-12, 1770.

PÉLAGE I, Romain, diacre de l'Eglise Romaine, fut archidiacre du pape Vigile, & apocrisiaire en Orient, où il se signala par sa prudence & sa fermeté. Il fut mis sur la chaire de S. Pierre en 555. Il dut en partie son élévation à l'empereur Justinien, qui avoit goûté son esprit. Le nouveau pontife s'appliqua à réformer les mœurs & à réprimer les nouveautés. Il

condamna les Trois Chapitres, dont il paroissoit avoir parlé favorablement en écrivant en 546 à Ferrand, diacre de Carthage, pour le prier de délibérer avec son évêque & les autres les plus instruits, sur cette affaire, & travailla à faire recevoir le 5e. concile, tenu à Constantinople en 553. Vigile, son prédécesseur, s'étoit longtems opposé à cette condamnation (quoiqu'à la fin il y ait acquiescé), parce qu'il craignoit qu'elle ne fit regarder comme hétérodoxes des hommes dont la foi lui paroissoit pure, quoique leurs écrits prêtassent à la censure. Pélage approuva la condamnation de leurs écrits dans des circonstances où leurs personnes sembloient n'être plus compromises, & où les Eutichiens ne paroissoient plus pouvoir tirer avantage de cette condamnation (*voyez* IBAS, VIGILE). Dans l'attaque des erreurs dominantes, il arrive très-naturellement, que les personnes les mieux intentionnées semblent donner dans une extrémité opposée, & s'écarter de ce milieu si étoitement circonscrit, où se tient la vérité. Or, rien n'est plus raisonnable que de ne pas confondre les défenseurs, peut-être trop ardens de l'orthodoxie, avec les partisans d'une erreur reconnue. Et c'est sous ce point de vue qu'il faut envisager la conduite quelquefois inégale, quelquefois même opposée, mais toujours conséquente, que les pontifes & les conciles ont tenue à l'égard des doctrines & des docteurs. Les évêques de Toscane refusant d'adhérer au 5e. concile, & s'étant séparés de la communion de Pélage, il leur écrivit en ces termes remarquables: « Comment ne croyez-vous pas être » séparés de la communion de » tout le monde, si vous ne » récitez pas mon nom suivant » la coutume, dans les saints » mysteres? puisque tout indigne que j'en suis, c'est en » moi que subsiste à présent la » fermeté du siege apostolique » avec la succession de l'épiscopat ». Les Romains, assiégés par les Goths, lui durent beaucoup. Il distribua des vivres, & obtint de Totila, à la prise de la ville en 556, plusieurs graces en faveur des citoyens. Il mourut en 560. On a de lui *XVI Epîtres*. Le droit que s'attribua alors Justinien dans l'élection des papes (droit nouveau selon le P. Pagi) soutenu par ses successeurs, occasionna, dans la suite, des vacances du siege de Rome beaucoup plus longues qu'auparavant. On voit cependant que, dès le tems d'Odoacre, les souverains d'Italie avoient prétendu diriger, ou si l'on veut, troubler cette élection.

PÉLAGE II, Romain, fils de Wingil, qui est un nom goth, obtint le trône pontifical après Benoît I, en 578. Il s'opposa à Jean, patriarche de Constantinople, qui prenoit le titre d'*Evêque Œcuménique* (*voyez* GRÉGOIRE le Grand & PHOCAS), & travailla avec zele, mais sans succès, à ramener à l'unité de l'Eglise les évêques d'Istrie, qui faisoient schisme pour la défense des Trois Chapitres) *voyez* VIGILE pape & IBAS). Il s'éleva de son tems une maladie extraordinaire, aussi subite que violente; sou-

vent on expiroit en éternuant & en bâillant; d'où est venue, selon quelques historiens, la coutume de dire à celui qui éternue : *Dieu vous bénisse!* & celle de faire le signe de la croix sur la bouche lorsqu'on bâille. Pélage II fut attaqué de cette peste, & en mourut l'an 590. Sa mort fut honorée des larmes des pauvres, qu'il secouroit avec largesse. On lui attribue *x Epîtres;* mais la 1re., la 2e., la 8e. & la 9e. sont supposées.

PÉLAGE, fameux hérésiarque, né au 4e. siecle dans la Grande-Bretagne, embrassa l'état monastique à Bangor, dans le pays de Galles, & vint à Rome, où il se lia avec Ruffin le Syrien, disciple de Théodore de Mopsueste, qui lui apprit les erreurs de son maître. Pélage étoit né avec un esprit ardent & impétueux. En étudiant l'Ecriture & les Peres, il fixa son attention sur tous les endroits qui défendent la liberté de l'homme contre les partisans de la fatalité; & tout ce qui prouvoit la corruption de l'homme & le besoin de la grace, lui échappa. « Le péché » originel, ce grand centre, » dit un théologien, où se » réunissent les fils divers qui » conduisent vers la sortie du » labyrinthe, dont l'ignorance » ou l'oubli avoit fait éclore » l'hérésie de Manès, de Cerdon, de Marcion, & engendré tant de creux systêmes sur le bien & le mal, » tant de vaines disputes sur » l'homme & sur le Créateur; ce mystere qui en explique tant d'autres, & dont » la croyance devient par-là » même si raisonnable; que les » sages de l'antiquité profane » ont entrevu, & qu'ils ont » plus ou moins clairement » énoncé, Pélage l'a méconnu » (*voyez* OVIDE, PLATON, PLINE, TIMÉE). Pélage développa ses idées dans le 4e. livre du *Libre-Arbitre*, qu'il publia contre S. Jerôme, & dans lequel il découvroit toute sa doctrine, en y ajoutant des erreurs nouvelles. Les principales étoient: I. Qu'Adam avoit été créé mortel, & qu'il seroit mort, soit qu'il eût péché ou non. II. Que le péché d'Adam n'avoit fait de mal qu'à lui, & non à tout le genre-humain. III. Que la Loi de Moyse conduisoit au royaume céleste, aussi-bien que l'Evangile. IV. Qu'avant l'avénement de J. C. les hommes ont été sans péché. V. Que les enfans nouveaux-nés sont dans le même état où Adam étoit avant sa chute. VI. Que tout le genre-humain ne meurt point par la mort & par la prévarication d'Adam, comme tout le genre-humain ne ressuscite point par la résurrection de J. C. VII. Que l'homme naît sans péché, & qu'il peut aisément obéir aux Commandemens de Dieu, s'il veut. Rome ayant été prise par les Goths, Pélage en sortit, & passa en 409 en Afrique avec Celestius, le plus habile de ses sectateurs. Il ne s'arrêta pas long-tems en Afrique; il y laissa Celestius, qui se fixa à Carthage, où il enseigna les sentimens de son maître. Cependant Pélage dogmatisa en Orient où il s'étoit rendu. Ses erreurs furent dénoncées au concile de Diospolis. Les Peres de cette assemblée les anathématiserent solemnel-

lement, & l'auteur fut forcé de se rétracter; mais cette rétractation ne changea pas son cœur. Il fut condamné de nouveau en 416, dans le concile de Carthage, & dans celui de Mileve. Les Peres de ces conciles firent part de leur jugement au pape Innocent I, qui se joignit à eux, & confirma leur décret. Ce fut après cette décision du Saint-Siege, que S. Augustin dit à l'hérésiarque : La cause est finie après que Rome a prononcé : *Inde rescripta venerunt; causa finita est : utinam aliquando finiatur error.* Innocent I étant mort peu de tems après, Pelage écrivit à Zozime son successeur, & lui députa Celestius pour faire lever l'excommunication portée contre lui & contre son ami. Le pape Zozime voulut bien recevoir son apologie; mais il assembla en même tems des évêques & des prêtres, qui condamnerent les sentimens de Pélage, en approuvant la résolution où il étoit de se corriger. Il reçut en même tems une *Confession de Foi* de Pélage, où il désavouoit les erreurs qui pouvoient lui être échappées. Zozime trompé par cette soumission apparente, écrivit en sa faveur aux évêques d'Afrique, pour les prier, non de lever l'excommunication lancée contre lui, comme quelques auteurs l'ont dit, mais de différer de deux mois la décision de cette affaire. Ces prélats assemblerent un nouveau concile à Carthage, en 417, & ordonnerent que la sentence prononcée par le pape Innocent contre Pélage & Celestius, subsisteroit jusqu'à ce qu'ils anathématisassent leurs erreurs. Le pape Zozime eut la grandeur d'ame de reconnoître qu'il avoit été surpris. Il confirma le jugement du concile, & condamna les deux hérétiques dans le même sens que son prédécesseur. L'empereur Honorius, instruit de ces différens anathêmes, ordonna qu'on traiteroit les Pélagiens comme des hérétiques, & que Pélage seroit chassé de Rome avec Celestius, comme hérésiarques & perturbateurs. Ce rescrit est du 30 avril 418. Le 1er. mai suivant, il y eut encore un concile à Carthage contre les Pélagiens, dans lequel brilla S. Augustin, le docteur de la grace. On y dressa neuf articles d'anathêmes contre cette hérésie. Les évêques qui ne voulurent point souscrire à la condamnation, furent déposés par les juges ecclésiastiques, & chassés de leur siege par l'autorité impériale. Pélage, obligé de sortir de Rome, se retira à Jérusalem, où il ne trouva pas d'asyle; & l'on n'a su ni en quel tems, ni en quel pays il mourut. Quelques saints Peres ont loué les mœurs de cet hérésiarque; mais Orose & plusieurs autres Peres ont soutenu qu'on l'avoit mal connu, que sa prétendue vertu n'étoit qu'hypocrisie, qu'il aimoit la bonne chere, & qu'il vivoit dans la mollesse & les délices. Julien d'Eclane fut le chef des Pélagiens après la mort de leur premier pere. Cette hérésie prit une nouvelle forme sous ce nouveau chef. Elle ravagea pendant quelque tems l'Orient & l'Occident, & s'éteignit enfin tout-à-fait. Nous avons de Pélage une *Lettre* à Démétriade, dans le tome 2e. de S. Augustin,

de l'édition des Bénédictins; des fragmens de ses *iv Livres du Libre-Arbitre ;* & des *Commentaires* sur les *Epîtres* de S. Paul, qui se trouvent dans l'*Appendix Operum Divi Augustini*, Anvers, 1703, in-fol. On voit par ses écrits qu'il avoit de l'esprit, mais qu'il n'étoit pas savant, il rebute par la stérilité & la sécheresse de son style. L'Histoire du Pélagianisme a été écrite par le cardinal Noris, & par le P. Patouillet, 1751, in-12. Cette derniere moins savante que celle du cardinal, est bien écrite, pleine de vues sages & profondes; l'auteur nous montre dans le Pélagianisme toute la tortuosité & les artifices de l'hérésie qui lui est contradictoirement opposée : tant la marche & le génie de l'erreur sont les mêmes, de quelque extrémité qu'elle parte.

PÉLAGE, proche parent de Rodrigue, roi Visigoth en Espagne, s'acquit l'estime de ceux de sa nation, par ses vertus & par son zele pour la Religion Catholique; il forma le dessein de secouer le joug des Sarrasins, qui, ne pouvant l'entamer, entrerent en négociation avec lui, & le laisserent jouir, moyennant un léger tribut, d'une certaine étendue de pays. Ayant été ensuite insulté par les Maures, il marcha contre eux, & les défit en 716, conquit plusieurs provinces, & peu après il fut proclamé roi de Léon & des Asturies; il mourut en 737 avec la réputation d'un prince sobre, ennemi du luxe, courageux, & d'une piété exemplaire. C'est sans doute cette piété qui a excité le zele de Voltaire contre ce prince, jusqu'à lui refuser le titre de roi, contre le témoignage unanime des anciens historiens.

PÉLAGE-ALVARÈS *ou* ALVARÈS-PÉLAGE, *voy.* PAEZ.

PÉLAGIE, (Sainte) vierge & martyre d'Antioche, dans le 4e. siecle, durant la persécution de Maximin Daïa. Elle se précipita du haut du toit de sa maison, pour échapper à la perte de son honneur, que des gens envoyés par les magistrats païens vouloient lui ravir, & qu'elle conserva au prix de sa vie. La Sainte pouvant espérer de faire une chute heureuse, son action ne présente aucune difficulté en morale; mais indépendamment de cette considération, on peut dire que Pélagie n'écouta que sa foi & le desir de détromper & de convertir les païens. Cette estime héroïque de la chasteté étoit bien propre à démontrer aux persécuteurs l'innocence des mœurs des Chrétiens que l'on ne cessoit de calomnier, & à leur imprimer du respect pour une Religion qui inspire tant de pureté & de courage. *Voyez* APOLLINE, IGNACE d'Antioche, RAZIAS.

PÉLAGIE, (Sainte) illustre pénitente du 5e. siecle, avoit été la principale comédienne de la ville d'Antioche. La grace ayant touché son cœur, elle reçut le baptême, & se retira sur la montagne des Oliviers, près de Jérusalem, où, selon Jacques diacre d'Héliopolis, déguisée en homme, elle mena une vie très-austere; mais Théophane (*Chron. ad an.* 25, *Théod. jun.*), Nicéphore Calixte (*Hist. l.* 14, *c.* 30) la représentent comme une Religieuse. Basile,

dans son Ménologe, la peint sous ces traits, & assure formellement qu'elle se fit Religieuse. « Comment, dit un » critique, croire que cette » Sainte auroit porté un habit » contraire à son sexe? Ce » genre de déguisement a toujours été en abomination. » L'Ancien Testament le traite » de crime détestable (*Deuter.* » 32). Les Peres & les conciles » ont tenu le même langage ». Il faut convenir néanmoins que la bonne foi, & des circonstances particulieres, justifient souvent des actions extraordinaires & anomales, que la loi générale semble condamner. *Voyez* PAUL l'Hermite.

PELARGUS, *voy.* STORCK.

PELETIER, (Claude le) né à Paris en 1630 avec des dispositions heureuses, fut lié de bonne heure avec Bignon, Molé, Lamoignon, Despréaux, & les autres grands hommes de son siecle. Il fut d'abord conseiller au Châtelet, puis au parlement, ensuite président de la 4e. chambre des enquêtes, & prévôt des marchands en 1668. Il signala sa gestion en faisant construire le quai de Paris, qu'on nomme encore aujourd'hui le *Quai Peletier.* Il se distingua extrêmement dans cette place, & succéda en 1683 à Colbert, dans celle de contrôleur-général des finances. Peletier sentit que, si un contrôleur-général faisoit quelques heureux, il faisoit beaucoup de mécontens. Il se démit de cette place six ans après, quitta entiérement la cour en 1697, & ne s'occupa plus que de l'étude & de son salut. Il venoit passer tous les carêmes aux Chartreux, où il avoit un appartement, & demeuroit tout le reste de l'année dans sa terre de Villeneuve-le-Roi. Il mourut en 1711, à 81 ans. Les grands sentimens de piété qui l'avoient animé pendant sa vie, présiderent à sa mort. « Ce fut, dit » un historien, un de ces magistrats respectables qui concoururent, autant par leurs » vertus que par leurs talens, » à l'illustration du regne de » Louis XIV. Ce grand homme mettoit la Religion à la » tête de tous ses devoirs, & » dans le tems même qu'il » étoit chargé du poids des » affaires publiques, il ne laissoit passer aucun jour sans » rassembler sa famille & ses » domestiques, pour faire avec » eux la priere en commun ». On a de lui: I. Un très-grand nombre d'*Extraits* & de *Recueils* assez bien faits de l'Ecriture, des Peres & des écrivains ecclésiastiques & profanes, en plusieurs vol. in-12. II. Des *Editions* du *Comes Theologus* & du *Comes Juridicus* de Pierre Pithou, son bisaïeul maternel. III. A l'imitation de ces deux ouvrages, il composa le *Comes Senectutis* & le *Comes Rusticus*, l'un & l'autre in-12, qui ne sont que des Recueils de pensées des auteurs anciens & modernes. IV. On lui doit encore la meilleure *Edition* du *Corps du Droit Canon* en latin, avec des notes de Pierre & de François Pithou, en 2 vol. in-folio; & celle du *Code* des Canons recueillis par Mrs. Pithou, avec des *Miscellanea Ecclesiastica* à la fin. V. Enfin l'*Edition* des *Observations de Pierre Pithou* sur le *Code* & les *Novelles*...

La *Vie* de Claude le Peletier a été écrite en latin par Boivin le cadet, in-4°. — Claude le PELETIER de Sousi, ainsi nommé d'un fief de sa maison, le plus jeune de ses fils, s'est distingué dans un âge tendre par de grandes vertus, & une piété exemplaire. L'abbé Proyart a donné sa Vie sous le titre de *Modele des jeunes-gens*, Paris, 1789, in-16.

PELETIER DE SOUSI, (Michel le) frere du contrôleur-général, né à Paris en 1640, se fit recevoir avocat & plaida avec distinction. Il acheta ensuite la charge d'avocat du roi au Châtelet, & l'exerça pendant 5 ans avec un applaudissement universel. Reçu conseiller au parlement en 1665, il fut nommé l'année suivante, avec Jerôme le Peletier, son second frere, pour l'exécution des arrêts de la cour des grands-jours tenus à Clermont en Auvergne. Le roi le choisit en 1668 pour aller établir l'intendance de la Franche-Comté. A son retour, il fut intendant de Lille, de toutes les conquêtes de Flandre, & des armées que le roi y entretenoit. Ses services lui méritèrent les places de conseiller-d'état en 1683, d'intendant des finances, de conseiller au conseil-royal, & de directeur-général des fortifications. Dégoûté des affaires & de la cour, il la quitta à l'âge de 80 ans, pour se retirer à l'abbaye de S. Victor à Paris. Il y vécut près de 6 ans, dans les doux travaux de la littérature & dans les exercices d'une vie chrétienne, & mourut en 1725, à 86 ans. L'académie des inscriptions lui avoit donné, en 1701, la place d'académicien honoraire. On a de lui, dans les Mémoires de cette compagnie, de savantes recherches sur les *Curiosolites* ancien peuple de l'Armorique, dont il est parlé dans les Commentaires de César. Toureil l'appelloit : *Homo limatissimi ingenii.*

PELETIER, *voyez* PELLETIER.

PELHESTRE, (Pierre) natif de Rouen, mort à Paris en 1710, à 65 ans, étoit un homme d'une grande lecture, qui lisoit tout, mais avec de bons principes & des intentions droites. Il n'étoit âgé que de 18 ans, quand l'archevêque de Paris, Péréfixe, le manda : » J'apprends, lui dit-il, que » vous lisez des livres héré-» tiques ; êtes-vous assez docte » pour cela ? — Monseigneur, » répondit le jeune-homme, » votre question m'embarrasse : » si je dis que je suis assez sa-» vant, vous me direz que je » suis un orgueilleux ; si je dis » que non, vous me défen-» drez de les lire ». Sur cette réponse, le prélat lui permit de continuer. Il a donné une seconde édition du *Traité de la Lecture des Peres*, & des *Notes* excellentes sur le texte de cet ouvrage, Paris, 1697, in-12.

PELIAS, fils de Neptune & de Tyro, & frere d'Eson, roi de Thessalie, usurpa le royaume au préjudice de Jason, son neveu, que l'on déroba à sa fureur. Jason ayant atteint l'âge de 20 ans, se fit reconnoître par ses parens, & redemanda ses états. Pélias ne les lui refusa pas ; mais il l'engagea d'aller à la conquête de la Toison d'or,

croyant qu'il périroit dans cette expédition. Il devint ensuite plus fier & plus cruel, & fut égorgé par ses propres filles, auxquelles Médée avoit promis de le rajeunir, comme elle avoit fait Eson.

PELICIER, *voy.* PELLICIER.

PELISSON, *voy.* PELLISSON.

PELL, (Jean) mathématicien Anglois, né en 1611, professa les mathématiques à Amsterdam & à Breda. Il résida auprès des Cantons Suisses protestans au nom de Cromwel, revint à Londres, où il fut fait chapelain de l'archevêque de Cantorberi, & mourut en 1685. Les mathématiques lui doivent quelques ouvrages; entr'autres : I. *De verâ Circuli mensurâ.* II. *Table de dix mille Nombres quarrés*, in-fol.

PELLEGRIN - TIBALDI *ou* PELLEGRIN DE BOLOGNE, mort en 1592, à 70 ans, excella dans la peinture & l'architecture. On prétend que son ambition de se faire un nom dans la peinture, étoit si ardente, que, mécontent de lui-même, & désespérant de pouvoir atteindre le point de perfection qu'il imaginoit, il voulut un jour se laisser mourir de faim; & qu'il en fut détourné par Octavien Mascherino, peintre, son compatriote, qui lui conseilla de s'adonner à l'architecture. Devenu architecte, il s'acquit bientôt une grande réputation. Il fut appellé à Milan pour l'église de S. Ambroise; & ensuite à Madrid par le roi d'Espagne, qui l'employa au magnifique bâtiment de l'Escurial, comme peintre & comme architecte, & le renvoya en Italie avec 100,000 écus & le titre de *Marquis*. Voyez ROSSO.

PELLEGRIN, (Simon-Joseph) né à Marseille, entra dans l'ordre des Religieux Servites, & demeura long-tems parmi eux, à Moustier, dans le diocese de Riez. Mais dégoûté de son état, il s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'aumônier, & fit une ou deux courses. De retour en 1703 de ses caravanes, il ouvrit une boutique d'*Epigrammes*, de *Madrigaux*, d'*Epithalames*, de *Complimens* pour toutes sortes de fêtes & d'occasions, qu'il vendoit plus ou moins, selon le nombre des vers & leur différente mesure. Il travailla ensuite pour les différens théâtres de Paris, & sur-tout pour celui de l'opéra-comique. Ce genre d'ouvrage n'étant nullement digne d'un prêtre, le cardinal de Noailles lui proposa de renoncer à la messe ou à l'opéra: l'abbé Pellegrin voulut garder ce qui le faisoit vivre, & le cardinal l'interdit. Ses protecteurs lui procurerent une pension sur le *Mercure*, auquel il travailla pour la partie des spectacles; il mourut en 1745, à 82 ans. On a de lui, outre des *Tragédies* & des *Comédies* dont le plan ne vaut ordinairement rien, & dont la versification est fade & languissante: I. *Cantiques spirituels* sur les points les plus importans de la Religion, sur différens airs d'opéra, pour les dames de St-Cyr, à Paris, in-8°. II. Autres *Cantiques* sur les points principaux de la Religion & de la morale, à Paris, 1725, in-12. III. *Histoire de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, mise en cantiques, sur les airs de l'opéra & des vaudevilles,

devilles, 2 vol. in-8°, Paris, 1705. IV. Les *Pseaumes de David*, en vers françois, sur les plus beaux airs de Lulli, Lambert & Campra; à Paris, 1705, in-8°. V. *L'Imitation de J. C.* sur les plus beaux vaudevilles, à Paris, 1729, in-8°. VI. Les *Œuvres d'Horace* traduites en vers françois, éclaircies par des notes, augmentées d'autres Traductions & Pieces de poésie, avec un Discours sur ce célebre poëte, & un Abrégé de sa vie; à Paris, 1715, 2 vol. in-12. Il n'y a que les 5 livres d'Odes qui soient traduits.

PELLERIN, (Joseph) ancien commissaire-général & premier commis de la marine, mort à Paris le 30 août 1782, dans la 99e. année de son âge, unissoit à l'activité d'un homme d'affaires le savoir d'un homme de lettres. Ayant obtenu sa retraite avec une pension après 40 ans de services, il se livra entiérement à l'étude de l'antiquité. Le cabinet de médailles qu'il avoit formé & dont le roi fit l'acquisition en 1776, étoit un des plus riches & des plus rares qu'ait possédé un particulier. Il recula les bornes de la science numismatique par un recueil intéressant en 9 vol. in-4°, enrichis d'un grand nombre de planches. Cette collection renferme: I. *Recueil de Médailles de Rois* qui n'ont pas encore été publiées & qui sont peu connues; 1762, in-4°. II.... *de Médailles de Peuples & de Villes*, &c., 1763, 3 vol. in-4°. III. *Mélanges de diverses Médailles*, 1765, 2 vol. in-4°, qui servent de supplément aux *Recueils* précédens. IV. *Supplémens* aux 6 vol. précédens, avec une Table générale. V. 3e & 4e *Supplément*, 1767, in-4°. VI. *Lettres*, 1768 & 1770, qui forment le 9e vol. Cette collection est digne du cabinet des curieux, non-seulement par la beauté de l'impression, mais encore par les explications judicieuses & savantes, dont chaque planche est accompagnée.

PELLETIER, (Jacques) médecin, né au Mans en 1517 d'une bonne famille, se rendit habile dans les belles-lettres & dans les sciences, & devint principal des colleges de Bayeux & du Mans à Paris, où il mourut en 1582. Ses écrits sont plus nombreux que bons. On a de lui: I. Des *Commentaires* latins sur *Euclide*, in-8°; & quelques autres Ouvrages de mathématiques, estimés dans leur tems, quoiqu'il n'ait point trouvé, comme il le prétendoit, la Quadrature du Cercle. II. La *Description du pays de Savoie*, 1572, in-8°. III. Un petit *Traité* latin *de la Peste*. IV. Une *Concordance* de plusieurs endroits de Galien, & quelques autres petits Traités, réunis en un vol. in-4°, 1559. V. De mauvaises *Œuvres Poétiques*, qui contiennent quelques Traductions en vers, 1547, in-8°. VI. Un autre Recueil, 1555, in-8°. VII. Un 3e. en 1581, in-4°. VIII. *Traduction* en vers françois de l'*Art Poëtique* d'Horace, 1545, in-8°. IX. Un *Art Poëtique* en prose, 1555, in-8°. X. Des *Dialogues sur l'Orthographe & la Prononciation Françoise*, in-8°, où il veut réformer l'une & l'autre, en écrivant comme on prononce.

PELLETIER, (Gaſpar) médecin de Middelbourg en Zélande, s'acquit beaucoup de réputation par la pratique de ſon art, fut fait échevin, puis conſeiller dans ſa ville natale, & mourut en 1659. On a de lui *Plantarum, tùm patriarum, tùm exoticarum, in Walachriâ Zelandiæ inſulâ naſcentium, ſynonyma*, Middelbourg, 1610, in-8°: rare & recherché.

PELLETIER, (Jean le) né à Rouen en 1633, s'appliqua d'abord à la peinture. Il l'abandonna pour l'étude des langues, & apprit ſans maître le latin, le grec, l'italien, l'eſpagnol, l'hébreu, les mathématiques, l'aſtronomie, l'architecture, la médecine & la chymie. Sur la fin de ſes jours il ne s'appliqua preſque plus qu'à l'étude de la Religion, & continua cette étude juſqu'à ſa mort, arrivée en 1711, à 78 ans. On a de lui: I. Une ſavante *Diſſertation ſur l'Arche de Noë.* Il y explique la poſſibilité du déluge univerſel, & comment toutes les eſpeces d'animaux ont pu tenir dans l'arche. Borrel avoit déja démontré la même choſe; mais Pelletier, ſans conteſter ſes meſures & ſes calculs, avoit trouvé des inconvéniens dans ſon plan, & tâche de les éviter dans celui qu'il propoſe (*voyez* BORREL WILKINS). Il y a joint une *Diſſertation* ſur l'*Hemine* de S. Benoît. C'eſt un gros vol. in-12, dans lequel il y a autant de ſavoir que de ſagacité. II. Des *Diſſertations* ſur *les Poids & les Meſures des Anciens;* ſur *Keſitah*, mot hébreu dans la *Geneſe*, chap. 33; ſur la *Chevelure d'Abſalon;* ſur le *Temple de Salomon & d'Ezéchiel;* ſur la *Mort* de *Socrate;* ſur *les erreurs des Peintres*, &c., dans les *Journaux de Trévoux.* III. Une *Traduction Françoiſe* de la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, 1694, 2 vol. in-12. IV... de l'ouvrage anglois de Robert Naunton, ſous le titre de *Fragmenta regalia*, ou *Caractere véritable d'Eliſabeth, reine d'Angleterre, & de ſes favoris.* On le trouve dans les dernieres éditions de la *Vie* de cette princeſſe par Leti. Les Diſſertations de Pelletier ſont écrites d'une maniere prolixe & languiſſante, mais le réſultat en eſt net & ſolide.

PELLETIER, (Claude) docteur en théologie, & chanoine de Rheims, eſt auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart en faveur de la ſoumiſſion aux déciſions de l'Egliſe Catholique, & en particulier à la conſtitution *Unigenitus.* On ſent bien que ſous ce point de vue les hommes du Parti ne l'ont point épargné. *Voyez* le Catalogue de ſes écrits, à la fin de ſon *Traité dogmatique de la Grace univerſelle*, 1727.

PELLETIER, (Ambroiſe) né en 1703 à Porcieux en Lorraine, Bénédictin de St-Vannes, & curé de Senones, donna le *Nobiliaire* ou *Armorial de Lorraine*, 1758, in-fol. C'étoit un éleve de D. Calmet. Il mourut en 1758.

PELLETIER, *voyez* PELETIER.

PELLEVÉ, (Nicolas de) né au château de Jouy en 1518, d'une ancienne famille de Normandie, s'attacha au cardinal de Lorraine, qui lui procura l'évêché d'Amiens en 1553. On l'envoya en Ecoſſe l'an 1559,

avec plusieurs docteurs de Sorbonne, pour essayer de ramener les hérétiques; mais la reine Elisabeth s'étant opposée à leurs pieux desseins, Pellevé fut obligé de revenir en France. Il quitta son évêché d'Amiens pour l'archevêché de Sens, & suivit le cardinal de Lorraine au concile de Trente, où il parut avec tant d'éclat, que Pie V l'honora de la pourpre en 1570. Envoyé à Rome deux ans après, il servit les rois de France avec beaucoup de zele & de fidélité pendant plusieurs années. Les troubles des nouvelles héréfies l'ayant engagé dans la ligue, Henri III fit saisir les revenus de ses bénéfices en 1585; mais bientôt après, ce prince lui accorda la main-levée de ses biens, & le fit archevêque de Rheims, après la mort du cardinal de Lorraine, aux Etats de Blois, en 1588. Il mourut en 1594.

PELLICAN, (Conrad) né à Ruffach en Alsace, l'an 1478, se fit Cordelier en 1494, & changea le nom de sa famille qui étoit *Kursiners*, en celui de *Pellican*. Il exerça les principales charges de sa province en France, en Italie & ailleurs. Ayant été fait gardien du couvent de Bâle en 1522, le commerce qu'il eut avec les hérétiques, le pervertit. Il donna dans les sentimens de Luther, qu'il enseigna d'abord avec précaution, pour ne pas attiser le zele des Catholiques; mais en 1526, il quitta son habit religieux, & alla enseigner l'hébreu à Zurich, où il se maria bientôt après. Il mourut en 1556, à 78 ans, après avoir eu des démêlés fort vifs avec Erasme. On a de lui plusieurs ouvrages, que les Protestans ont fait imprimer en 7 vol. in-fol. On y trouve une Traduction latine des *Commentaires* hébraïques des Rabbins, non-seulement sur l'Ecriture-Sainte, mais encore sur la doctrine particuliere des Juifs.

PELLICIER, (Guillaume) évêque de Montpellier, né dans un petit bourg de ce diocese, s'acquit l'estime de François I par son esprit. Ce prince l'envoya, en 1540, ambassadeur à Venise. Paul III lui accorda la sécularisation de son chapitre, & la permission de transférer son siege de Maguelone à Montpellier. Ce prélat montra beaucoup de zele contre le Calvinisme, & ce zele lui attira de la part des sectaires des calomnies de tous les genres. Il mourut à Montpellier en 1568, d'un ulcere dans les entrailles, causé par l'ignorance ou par la malice d'un apothicaire, qui lui fit prendre des pilules de coloquinte mal broyées. Pellicier avoit une riche bibliotheque & de précieux manuscrits, qu'il avoit achetés à Venise & ailleurs, & dont plusieurs se trouvent à la bibliotheque du roi de France. Cujas, Rondelet, Turnebe, de Thou, Scévole de Ste-Marthe, & les autres savans de son tems, ont célébré son savoir & ses autres qualités. Il laissa plusieurs ouvrages manuscrits, & l'on prétend que l'*Histoire des Poissons*, que nous avons sous le nom de Guillaume Rondelet, médecin de Montpellier, est de lui.

PELLISSON-FONTANIER, (Paul) né à Beziers d'une famille de robe, origi-

naire de Caſtres, perdit ſon pere de bonne heure. Sa mere l'éleva dans la religion prétendue-réformée. Ses talens donnoient des eſpérances à cette ſecte; il avoit autant de pénétration que de vivacité dans l'eſprit. Il étudia ſucceſſivement à Caſtres, à Montauban & à Toulouſe. Les auteurs latins, grecs, françois, eſpagnols, italiens lui devinrent familiers. A peine avoit-il donné quelques mois à l'étude du droit, qu'il entreprit de paraphraſer les *Inſtitutions* de Juſtinien. Cet ouvrage, imprimé à Paris, in-8°, en 1645, étoit écrit de façon à faire douter que ce fût la production d'un jeune homme. Pelliſſon parut bientôt avec éclat dans le barreau de Caſtres; mais lorſqu'il y brilloit le plus, il fut attaqué de la petite vérole. Cette maladie affoiblit ſes yeux & ſon tempérament, & le rendit le modele de la laideur. Sa figure étoit tellement changée, que mademoiſelle de Scuderi, ſon amie, diſoit en plaiſantant qu'*il abuſoit de la permiſſion qu'ont les hommes d'être laids*. Pluſieurs ouvrages qu'il compoſa à Paris, l'y firent connoître avantageuſement de tout ce qu'il y avoit alors de gens d'eſprit & de mérite. Il s'y fixa en 1652, & l'académie françoiſe, dont il avoit écrit l'*Hiſtoire*, fut ſi contente de cet ouvrage, qu'elle lui ouvrit ſes portes. Foucquet, inſtruit de ſon mérite, le choiſit pour ſon premier commis & lui donna toute ſa confiance. Ses ſoins furent récompenſés, en 1660, par des lettres de conſeiller-d'état. Il avoit eu beaucoup de part aux ſecrets de Foucquet; il en eut auſſi à ſa diſgrace. Il fut conduit à la Baſtille, & n'en ſortit que quatre ans après, ſans qu'on pût jamais le détacher de ſon maître. Il y compoſa pour lui des *Mémoires*, qui ſont des chef-d'œuvres. « Si quelque choſe » approche de Cicéron, dit » l'auteur du *Siecle de Louis* » *XIV*, ce ſont ces trois *Fac-* » *tum*. Ils ſont dans le même » genre que pluſieurs diſcours » de ce célebre orateur, un » mélange d'affaires judiciaires » & d'affaires d'état, traitées » ſolidement avec un art qui » paroît peu, & une éloquence » touchante ». Pelliſſon avoit conſervé une foule d'amis dans ſes malheurs, & ces amis obtinrent enfin ſa liberté. Le roi le dédommagea de cette captivité par des penſions & des places. Il le chargea d'écrire ſon hiſtoire, & l'emmena avec lui dans ſa premiere conquête de la Franche-Comté. Pelliſſon méditoit depuis long-tems d'abjurer la religion proteſtante; il exécuta ce deſſein en 1670. Peu de tems après, il prit l'ordre de ſoudiacre, & obtint l'abbaye de Gimont & le prieuré de St-Orens, riche bénéfice du dioceſe d'Auch. L'archevêque de Paris ayant été reçu à l'académie françoiſe en 1671, Pelliſſon répondit à ce prélat avec autant d'eſprit que de grace. Ce fut dans cette occaſion qu'il prononça le *Panégyrique* de Louis XIV, traduit en latin, en eſpagnol, en italien, en anglois, & même en arabe par un patriarche du Mont-Liban. Il fut reçu la même année maître-des-requêtes. La guerre s'étant rallumée en 1672, il ſuivit

Louis XIV dans ses campagnes. Son zele pour la conversion des Calvinistes lui mérita l'économat de Cluni en 1674, de St-Germain-des-Prés en 1675, & de St-Denis en 1679. Le roi lui confia en même tems les revenus du tiers des économats, pour être distribués à ceux qui voudroient changer de religion, & qui par-là pourroient se trouver dans l'abandon & le besoin. Il étoit occupé à réfuter les erreurs des Protestans sur l'Eucharistie, lorsqu'il fut surpris par la mort, à Versailles, en 1693. Il ne reçut point les Sacremens, parce qu'il n'en eut pas le tems. Il est faux qu'il les ait refusés, comme l'assurent encore aujourd'hui les Calvinistes ; & il est très-certain qu'il avoit communié peu de jours avant sa mort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont le style en général est noble, léger, élégant & facile, mais quelquefois négligé. Les principaux sont : I. *Histoire de l'Académie Françoise*, qui parut pour la 1re. fois en 1653, à Paris, in-12 ; & dont la meilleure édition est celle de l'abbé d'Olivet, qui l'a continuée, 1730, 2 vol. in-12. Trop de minuties sur de petits écrivains & d'inexactitudes dans les faits, ont fait tort à cet ouvrage, d'ailleurs assez curieux. II. *Histoire de Louis XIV*, depuis la mort du cardinal Mazarin, en 1661, jusqu'à la paix de Nimegue, en 1678. Cet ouvrage, imprimé en 1749, en 3 vol. in-12, sent beaucoup le courtisan, & sent peu le bon historien. III. *Abrégé de la Vie d'Anne d'Autriche*, in-fol., qui tient du panégyrique. IV. *Histoire de la Conquête de la Franche-Comté*, en 1668, dans le tom. 7e. des *Mémoires* du Pere Desmolets. C'est un modele en ce genre, suivant les uns, & c'est peu de chose, suivant d'autres. V. *Lettres historiques* & *Œuvres diverses*, 3 vol. in-12, Paris, 1749. Ces Lettres sont comme un Journal des voyages & des campemens de Louis XIV, depuis 1670 jusqu'en 1688 ; il y en a 273. Elles sont écrites sans précision & sans pureté. VI. *Recueil* de *Pieces galantes*, en prose & en vers, de madame la comtesse de la Suze & de Pellisson, 1695, 5 vol. in-12. Les Poésies de Pellisson ont du naturel, un tour heureux & de l'agrément; mais elles manquent un peu d'imagination. VII. *Poésies chrétiennes & morales*, dans le Recueil dédié au prince de Conti. VIII. *Réflexions sur les différens de la Religion*, avec une réfutation des chimeres de Jurieu & des idées de Leibnitz sur le tolérantisme, en 4 vol. in-12. IX. *Traité de l'Eucharistie*, in-12. Ces deux ouvrages méritent l'estime des gens sensés, autant pour le fond des choses, que pour la modération avec laquelle ils sont écrits.

PELLOUTIER, (Simon) ministre protestant de l'église Françoise à Berlin, membre & bibliothécaire de l'académie de cette ville, & conseiller ecclésiastique, naquit à Leipsig en 1694, d'une famille originaire de Lyon. Son *Histoire des Celtes, & particuliérement des Gaulois & des Germains, depuis les tems fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*,

a fait honneur à son érudition. La meilleure édition de cet ouvrage, rempli de recherches, est celle que M. de Chiniac a donnée à Paris en 1770, en 8 vol. in-12 & 2 vol. in-4°. Les Mémoires dont Pelloutier enrichit ceux de l'académie de Berlin, sont un des principaux ornemens des Recueils de cette savante compagnie. La mort l'enleva en 1757, à 63 ans.

PÉLOPÉE, *voyez* EGISTHE.

PELOPIDAS, général Thébain, reprit Cadmée par stratagême sur les Lacédémoniens, l'an 380 avant J. C. Il se signala avec Epaminondas dans les plus fameuses expéditions de la guerre de Béotie, sur-tout à la bataille de Leuctres, l'an 371 avant J. C., & au siege de Sparte 2 ans après. Il persuada aux Thébains de faire la guerre à Alexandre, tyran de Pherès, & eut la conduite de cette guerre. Son armée étoit moins forte que celle du tyran. On l'en avertit: *Tant mieux*, répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre*. La bataille se donna l'an 364 avant J. C. Pelopidas remporta la victoire, & fut tué les armes à la main.

PÉLOPS, fils de Tantale, roi de Phrygie, passa en Elide, où il épousa Hippodamie, fille d'Oenomaüs, roi de ce pays. Il s'y rendit si puissant, que tout le pays qui est au-delà de l'isthme, & qui compose une partie considérable de la Grece, fut appellé *Péloponnese*, c'est-à-dire, *Isle de Pélops*.

PELTAN ou PELTE, (Théodore-Antoine de) Jésuite, natif du village de ce nom, dans la Campine Liégeoise, enseigna avec beaucoup de réputation les langues grecque & hébraïque, & la théologie à Ingolstadt, & mourut à Ausbourg, le 2 mai 1582. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Valere Rotmare dans son *Histoire des Professeurs de l'Université d'Ingolstadt*. On a de lui: I. *Paraphrasis & Scholia in Proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4°. II. Plusieurs Traités de controverse contre les erreurs de son tems. III. Un grand nombre de Traductions du grec en latin: 1°. Du *Commentaire* d'André de Césarée, évêque de Cappadoce, sur l'*Apocalypse*, Ingolstadt, 1574. 2°. Des *Actes* du premier concile d'Ephese, avec des notes, 1604, in-fol. 3°. Des *Homélies* de 17 Peres Grecs, sur les principales fêtes de l'année, 1579. 4°. Des *Commentaires* de Victor d'Antioche, sur *S. Marc*; de Tite de Bostre, sur *S. Luc*, dans le tome 4e. de la Bibliotheque des Peres. 5°. Une *Chaîne* des Peres Grecs, sur les *Proverbes* de Salomon, Anvers, 1614. 6°. De la *Paraphrase* de S. Grégoire Thaumaturge, sur l'*Ecclésiaste*, avec des notes. Peltan étoit du petit nombre des savans qui unissent les avantages d'une vaste mémoire à ceux d'un jugement solide, & les richesses de l'érudition à l'exactitude des raisonnemens.

PELTZ, (Jean) sénateur de Sopron ou Oedenbourg en Hongrie, s'est fait un nom dans sa patrie par deux ouvrages: I. *La Hongrie sous ses Vaivodes & ses Ducs jusqu'à Geisa*, 1074, Sopron, 1755, in-8°. Il y montre du goût pour les sentimens singuliers; il prétend que la Hongrie n'a pas été peuplée

par les Huns, mais par différens peuples venus de l'Orient; & que la foi y a été plantée par les Grecs. II. *La Hongrie sous Geisa*, 1759, in-8°. Il y soutient que ce n'est pas au tems de S. Etienne de Hongrie qu'il faut faire remonter le titre de *Roi* & de *Royaume* de Hongrie, mais seulement au tems de Geisa.

PENA (Jean) de Moustiers, au diocese de Riez en Provence, fut le disciple de Ramus pour les belles-lettres, & son maître pour les mathématiques. Il les enseigna à Paris au college-royal, & mourut en 1560, à 30 ans. On a de lui : I. Une Traduction latine de la *Catoptrique* d'Euclide, avec une Préface curieuse. Il a aussi travaillé sur les autres ouvrages de ce géometre. II. Une *Edition*, en grec & en latin, des *Sphériques* de Théodose, 1558, in-4°., &c. *Voyez* Pœna.

PÉNÉLOPE, fille d'Icare (*voyez ce mot*) & femme d'Ulysse, est célebre dans la fable par sa fidélité conjugale. Pour se délivrer de l'importunité des amans qui vouloient la séduire pendant que son mari étoit au siege de Troie, elle leur promit de se déclarer après avoir achevé une piece de toile qu'elle travailloit; mais elle défaisoit pendant la nuit, l'ouvrage qu'elle avoit fait pendant le jour. D'où est venu le proverbe : *C'est la toile de Pénélope*, pour dire une affaire qui ne se termine pas. Horace appelle, par une espece d'antonomase, *galans de Pénélope* les libertins de son tems :

Nos numerus sumus et fruges consumere nati
Sponsi Penelope. Epist. 2. lib. 1.

PENN, (Guillaume) fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre, naquit à Londres en 1644. Elevé dans l'université d'Oxford, il y fut dressé à tous les exercices qui forment l'esprit & le corps. Sa curiosité l'attira depuis en France. Il parut d'abord à la cour, & se façonna dans Paris à la politesse françoise. L'amour de la patrie l'ayant rappellé en Angleterre, & le vaisseau qu'il montoit ayant été obligé de relâcher dans un port d'Irlande, il entra par hazard dans une assemblée de Quakers ou Trembleurs. Il se fit instruire des principes de cette secte, & revint Trembleur en Angleterre. Un auteur très-moderne prétend qu'il l'étoit avant que de sortir d'Angleterre; qu'il le devint par la connoissance qu'il fit à Oxford même avec un Quaker; & que, dès l'âge de 16 ans, il se trouva un des chefs de cette secte. Mais cet auteur n'a pas assez examiné ce fait. Penn de retour chez le vice-amiral son pere, au-lieu de se mettre à genoux devant lui, & de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglois, l'aborda le chapeau sur la tête, & lui dit : *Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé*. Le vice-amiral crut que son fils étoit devenu fou; il s'apperçut bientôt qu'il étoit Quaker. Il mit tout en usage pour obtenir de lui qu'il allât voir le roi & le duc d'Yorck le chapeau sous le bras, & qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne le lui permettoit pas. Le pere indigné le chassa de sa maison. Penn alla prêcher dans la cité;

il y fit beaucoup de prosélytes. Comme il étoit jeune, beau & bien fait, les femmes de la cour & de la ville accouroient dévotement pour l'entendre. Le patriarche des Quakers, Georges Fox, vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres sur sa réputation. Tous deux s'embarquerent pour la Hollande, & eurent des succès dans un pays où toutes les religions son autorisées, hormis la véritable. Mais ce qui les encouragea le plus, ce fut la réception que leur fit la princesse Palatine Elisabeth, tante de Georges II, roi d'Angleterre. Elle étoit alors retirée à La Haye, où elle vit *les Amis*; car c'est ainsi qu'on appelloit alors les Quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux, ils prêcherent souvent chez elle, & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite Quakeresse, ils avouerent au moins qu'elle n'étoit pas loin de penser comme eux. Les Amis semerent aussi en Allemagne; mais ils y recueillirent peu. Penn repassa bientôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son pere, & vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui, & lui laissa de grands biens, parmi lesquels il se trouvoit des dettes de la couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Il fut obligé d'aller tutoyer Charles II & ses ministres plus d'une fois, pour son paiement. Le gouvernement lui donna, en 1680, au-lieu d'argent, la propriété & la souveraineté d'une province d'Amérique, au Sud de Maryland. Il partit avec deux vaisseaux chargés de Quakers qui le suivirent. On appella dès-lors ce pays *Pensilvanie*, du nom de Penn; il y fonda la ville de *Philadelphie*, qui est aujourd'hui très-florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains ses voisins. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pensilvanie. Il donna des loix, dont aucune n'a été changée depuis lui. Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays, après la mort de Charles II. Le roi Jacques II, qui avoit aimé son pere, eut la même affection pour le fils. Penn lui fut très-attaché. On l'accusa même de s'être fait Jésuite à l'imitation de ce prince qui ne l'a jamais été plus que lui. Il se défendit avec tant d'éloquence en présence de ses juges & de ses accusateurs, qu'il fut renvoyé absous. Il se tint dans une espece de solitude sous le roi Guillaume, dans la crainte de donner lieu à de nouveaux soupçons. En 1699, il fit un second voyage avec sa femme & sa famille, dans la Pensilvanie. De retour en Angleterre, en 1701, la reine Anne voulut souvent l'avoir à sa cour. Il vendit la Pensilvanie à la couronne d'Angleterre, en 1712, 280 mille livres sterlings. L'air de Londres étant contraire à sa santé, il s'étoit retiré en 1710 à Ruschomb, près de Twiford, dans la province de Buckingham. Il y passa le reste de sa vie, & mourut en 1718, à 72 ans. On a de lui plusieurs *Ecrits* en anglois, en faveur de la secte des Trembleurs, dont il fut comme le fondateur

& le législateur en Amérique ; & le principal soutien en Europe (*voyez* BARCLAY Robert & Fox Georges). Dans une de ses lettres écrite en 1683, & insérée dans les *Caspinin's Lettres*, Londres, 1777, il avance & prouve assez bien que quelques nations Américaines descendent des anciens juifs. *Voyez* MENASSEH BEN-ISRAEL.

PENNI, (Jean-François) peintre, né à Florence en 1488, mort en 1528, étoit éleve du célebre Raphaël, qui le chargeoit du détail de ses affaires ; d'où lui est venu le surnom de *il Fattore*. Il fut son héritier avec Jules Romain. Penni imitoit parfaitement la maniere de son maître ; il a fait, dans le palais de Chigi, des tableaux qu'il est difficile de ne pas attribuer à Raphaël. Cet artiste a embrassé tous les genres de peinture ; mais il réussissoit surtout dans le paysage. — Son frere, Lucas PENNI, moins habile que lui, travailla en Italie, en Angleterre & en France à Fontainebleau. Il s'adonna à la gravure, mais il ne laissa que des pieces médiocres.

PENNOT (Gabriël) de Novare, chanoine-régulier de S. Augustin, de la congrégation de Latran, s'est fait connoître : I. Par une Histoire des chanoines réguliers, sous le titre de *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum Historia tripartita*. Elle est curieuse & pleine de recherches. Elle fut imprimée à Rome en 1624, & à Cologne en 1645. II. *Propugnaculum humanæ libertatis*, &c. L'auteur vivoit sous le pontificat d'Urbain VIII. C'étoit un homme savant & vertueux, que son mérite éleva aux premieres charges de sa congrégation.

PENS, (Georges) peintre & graveur de Nuremberg, florissoit au commencement du 16e. siecle. Cet artiste avoit beaucoup de génie & de talent. Ses tableaux & ses gravures en taille-douce, sont également estimés. Marc-Antoine Raimondi, célebre graveur, employa souvent le burin de Pens dans ses ouvrages.

PENTHESILÉE, reine des Amazones, succéda à Orithye, & se signala au siege de Troie, où elle fut tuée par Achille. Virgile lui attribue un courage ardent & fougueux :

Penthesilea furens, mediis in millibus ardet.

Æneid. I. 491.

PÉPIN *le Bref*, fils de Charles Martel, & le 1er. monarque de la seconde race des souverains François, fut élu roi à Soissons l'an 752, dans l'assemblée des Etats-Généraux de la nation. S. Boniface, archevêque de Mayence, le sacra, & c'est le premier sacre des rois de France, dont il soit parlé dans l'Histoire par des écrivains dignes de foi. Childéric III (*voyez son article*) dernier roi de la 1re. race, prince foible & incapable de gouverner, fut privé de la royauté, & renfermé dans le monastere de Sithiu, aujourd'hui St. Bertin, & son fils Thierry dans celui de Fontenelle. On dit qu'au commencement de son regne, s'étant apperçu que les seigneurs François n'avoient pas pour lui le respect convenable, à cause de la petitesse de sa taille, il leur montra un jour un lion furieux qui s'étoit jeté sur un taureau,

& leur dit qu'*il falloit lui faire lâcher prise.* Les seigneurs étant effrayés à cette proposition, il courut lui-même sur le lion, passa son épée dans la gorge de cet animal, & d'un revers abattit la tête du taureau, puis se retournant vers eux : *Hé bien*, leur dit-il, *vous semble-t-il que je sois digne de vous commander?* Tandis que Pépin montoit sur le trône des Mérovingiens & s'y maintenoit par sa valeur, Astolphe, roi des Lombards, enlevoit aux empereurs de Constantinople l'exarchat de Ravenne, & menaçoit la ville de Rome. Le pape Etienne II demanda du secours à l'empereur Constantin, souverain titulaire d'un pays considéré depuis long-tems, comme perdu pour les Grecs qui ne s'en inquiétoient pas, & ne faisoient aucun effort pour le défendre (*voyez* GRÉGOIRE III); ses prieres ayant été inutiles, il s'adressa à Pépin, qui ne tarda pas à le secourir (*voy.* ETIENNE II, où le succès de cette entreprise est détaillé). Pépin, vainqueur des Lombards, le fut encore des Saxons. Il paroît que toutes les guerres de ce peuple contre les Francs, n'étoient guere que des incursions de barbares, qui venoient tour-à-tour enlever des troupeaux & ravager des moissons; point de place-forte, point de politique, point de dessein formé : cette partie du monde étoit encore sauvage. Pépin, après ses victoires, ne gagna que le paiement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches (*voy.* CHARLEMAGNE). Pépin força ensuite, les armes à la main, Waïfre, duc d'Aquitaine, à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Baviere, de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. Waïfre révoqua cet hommage quelques années après. Pépin vola à lui, & réunit l'Aquitaine à la couronne; ce fut le dernier exploit de ce monarque conquérant. Il mourut d'hydropisie à St-Denys, en 768, dans sa 54e. année. Son nom est placé parmi ceux des plus grands rois. Les qualités d'un héros & d'un prince sage firent oublier son usurpation, que quelques auteurs considerent comme l'ouvrage de la nation, qui le proclama roi à la place de celui qui ne pouvoit l'être. Avant sa mort, il fit son testament de bouche, & non par écrit, en présence des grands-officiers de sa maison, de ses généraux, & des possesseurs à vie des grandes terres. Il partagea tous ses états entre ses deux enfans, Charles & Carloman. Après la mort de Pépin, les seigneurs modifierent ses volontés. On donna à Charles, qu'on a depuis appellé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neustrie, qui s'étendoit alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire & à l'Océan; Carloman eut l'Austrasie, depuis le Rhin jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Le royaume de France comprenoit alors près de la moitié de la Germanie.

PÉPIN *le Gros*, ou de Heristal, maire-du-palais des rois de France, étoit petit-fils de S. Arnould, qui fut depuis évêque de Metz. Il gouverna l'Austrasie après la mort de

Dagobert II en 680. Ebroïn, maire de Neustrie, le battit; mais Pépin lui enleva bientôt la victoire, & se fit déclarer maire-du-palais de Neustrie & de Bourgogne, après avoir défait le roi Thierry. Il posséda toute l'autorité dans ces deux royaumes, sous Clovis III, Childebert & Dagobert. Il mourut dans le château de Jupille, près de Liege, le 16 décembre 714, après avoir gouverné 27 ans, moins en ministre qu'en souverain. Il laissa, entr'autres enfans, Charles-Martel, tige de la 2e race des rois de France. On lui donna le nom de *Heristal* ou *Herstal*, parce qu'il avoit fait bâtir un palais & de grandes écuries (d'où vient le nom de *Herstal*) dans la seigneurie de ce nom sur la Meuse, vis-à-vis de Jupille.

PÉPIN, roi d'Aquitaine, *voyez* LOUIS I, son pere.

PEQUIGNY, *voyez* BERNARDIN.

PERALDUS, (Guillaume) Dominicain du Dauphiné, mort vers l'an 1260, que plusieurs écrivains de son ordre ont cru faussement avoir été archevêque de Lyon, est auteur d'un Traité imprimé plusieurs fois: *De eruditione Religiosorum*. Voyez la *Bibliotheque* des Ecrivains Dominicains, par Echard & Quétif.

PERAU, (Gabriël-Louis-Calabre) diacre de Paris, & licencié de la maison & société de Sorbonne, mourut le 31 mars 1767, à 67 ans. Il fut sincérement regretté, tant des gens-de-lettres, dont il honoroit la profession par ses mœurs, que des amis qu'il s'étoit faits en grand nombre. Sa droiture & sa probité, son esprit égal & liant, sa franchise & sa gaieté naturelles, la douceur de son caractere, rendoient son commerce aussi facile que sûr. Il est principalement connu par la continuation des *Vies des Hommes illustres de la France*, commencées par d'Auvigny, tom. 13 à 23. Les volumes qui sont de lui, sont recommandables par l'exactitude des recherches & par la netteté du style. On y desireroit quelquefois plus de chaleur & d'élégance. M. Turpin s'est chargé de continuer cet ouvrage, que Perau fut obligé d'abandonner à cause de la perte de sa vue. Turpin est plus recherché dans sa maniere, son style est affecté & les faits souvent soumis à l'imagination. Perau est encore éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qu'il a retouchés, augmentés & enrichis de notes & de préfaces. Son édition des *Œuvres* de Bossuet en plusieurs vol. in-4°, est estimée, & vaut mieux que celle donnée depuis par les Bénédictins de S. Maur (*voy.* BOSSUET). On a encore de lui une *Description des Invalides*, 1756, in-fol. & la *Vie de Jerôme Bignon*, 1757, in-12, estimée.

PERDICCAS, l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand, eut beaucoup de part aux conquêtes du héros. Après la mort de ce conquérant, Perdiccas aspira à la couronne de Macédoine. Dans ce dessein, il répudia Nicée, fille d'Antipater, pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Antigone ayant découvert ses projets ambitieux, fit une ligue avec Antipater, Cratere & Ptolomée gourverneur d'Egypte, contre

leur ennemi commun. Perdiccas envoya Eumene, officier distingué, pour dissiper cette ligue. Il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre; mais ce sang devint inutile aux intérêts de Perdiccas en Egypte. Il forma & fut obligé de lever le siege d'une petite place, nommée le *Château des Chameaux*, située près de Memphis. Il fit avancer son armée & l'engagea imprudemment dans un bras du Nil, où plusieurs périrent. Enfin sa dureté, son orgueil, son imprudence souleverent ses principaux officiers. Il fut égorgé dans sa tente, l'an 322 avant J. C., avec la plupart de ses flatteurs. Perdiccas laissoit appercevoir tous ses vices; il ne sut point commander à son cœur, ni à son esprit. Il n'avoit aucun systême; il ne prenoit conseil que du moment, sans porter ses vues dans l'avenir.

PEREFIXE, (Hardouin de Beaumont de) d'une ancienne maison de Poitou, étoit fils du maître-d'hôtel du cardinal de Richelieu. Il fut élevé par ce ministre, se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison & société de Sorbonne, & prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de Louis XIV, puis évêque de Rhodès; mais croyant ne pouvoir en conscience remplir en même tems les obligations de la résidence & celles de l'éducation du roi, il donna volontairement la démission de cet évêché. Il fut fait archevêque de Paris en 1664. Son zele pour le repos de l'Eglise & l'unité de la doctrine, lui fit publier un *Mandement* pour la signature pure & simple du *Formulaire* d'Alexandre VII (*voyez cet article*). On sent bien qu'après cela les Jansénistes ne l'ont pas épargné. L'auteur du *Dictionnaire critique* le traite d'*homme de peu de sens*, *d'une petitesse d'esprit & d'une obstination invincible*. Le caractere, doux & aimable de Perefixe, & ses autres qualités, auroient dû fermer la bouche à ses ennemis même; mais c'est le propre du fanatisme de ne voir que l'ignorance & le vice dans ceux qui le combattent, tandis qu'il ne découvre que des lumieres & des vertus chez ses partisans. Cet illustre prélat termina sa carriere en 1670. Il avoit été reçu de l'académie françoise en 1654. On a de lui: I. Une excellente *Histoire du roi Henri IV*, dont la meilleure édition est d'Elzevir, 1661, in-12; & la derniere est de Paris, 1749, in-12. Cette Histoire, qui n'est qu'un abrégé, fait mieux connoître Henri IV, que celle de Daniel. On croit que Mezerai y eut part, & il s'en vantoit publiquement; mais cet historien incorrect ne fournit sans doute que les matériaux. Il n'avoit point ce style touchant de Perefixe, qui donne tant de charme à son récit, & qui a fait dire à un critique moderne que « Henri IV devoit plus à » cette Histoire qu'à la Henriade; parce qu'elle est écrite » d'un ton de sentiment & de » dignité qui la rend bien plus » intéressante ». II. Un livre intitulé: *Institutio Principis*, 1647, in-16, qui contient un recueil de maximes sur les devoirs d'un roi enfant.

PÉRÉGRIN, fameux philosophe, surnommé *Protée*, vi-

voit sous l'empereur Marc-Antonin. Né à Parium dans la Troade, il en avoit été banni pour cause d'adultere & d'autres crimes plus infâmes encore; car il avoit pris les mœurs & les goûts des Cyniques, dont il professoit la philosophie : mais sa réputation ne faisant pas les progrès qu'il attendoit, il s'imagina qu'il pourroit s'illustrer en se parant des vertus chrétiennes ; car c'est toujours la vanité qui se trouve être le mobile des révolutions philosophiques. Il embrassa donc la Religion Chrétienne, mais voyant qu'elle exigeoit des vertus aussi réelles que modestes, & que c'étoit une espece d'apostasie que de les pratiquer pour les faire paroître, il comprit qu'il s'étoit trompé. Les Chrétiens qui l'avoient accueilli, reconnurent sous son extérieur affecté, une ame sans religion & un hypocrite sacrilege, qu'ils abandonnerent avec horreur. Privé de cette ressource & libre de toute contrainte, il chercha une autre route de fortune dans ses voyages. En Egypte, il s'exerça dans toutes les pratiques des Cyniques les plus effrontés. A Rome, il se répandit en injures contre tout le monde, & même contre l'empereur, jusqu'à ce qu'il en fut chassé par le préfet; ce qui lui fit encore honneur dans l'esprit des dupes. De là il se retira dans la Grece, où tout sophiste pouvoit s'assurer d'un bon accueil ; il acquit de la réputation à Athenes, en se logeant, avec un air de détachement, dans une cabane près de la ville. Se voyant vieux, & ayant épuisé tous les moyens de se faire valoir, il lui prit fantaisie de s'immortaliser par un expédient tout nouveau. Dans l'assemblée des Jeux-Olympiques, la plus nombreuse de la Grece, il déclara que dans quatre ans, à pareille cérémonie & à pareil jour, il se brûleroit publiquement. « Il » avoit, dit un historien, un » long terme devant lui, & » se flattoit peut-être que dans » l'intervalle il surviendroit » quelque incident propre à le » dégager de sa promesse. Cependant il en retira les fruits » anticipés, par l'admiration » qu'un peuple frivole, & » amateur des choses extraordinaires, croyoit devoir à » ce courage insensé. Mais » enfin le jour fatal arriva ; » les conjonctures demeurant » les mêmes, les disciples de » Pérégrin se partagerent dans » leurs avis. Quelques-uns » opinoient à prolonger le plus » long-tems qu'il seroit possible les jours d'un homme » aussi précieux. Les autres » vouloient absolument qu'il » y allât de son honneur, de » donner l'exemple du mépris » de la vie avec tout l'éclat » qu'il avoit promis ; & cette » opinion prévalut tellement, » que ce fut pour lui une sorte » de nécessité de la suivre. La » veille du jour marqué pour » cette bizarre tragédie, il » harangua publiquement sur » la mort; mais le très-grand » nombre des auditeurs marquant beaucoup plus d'empressement pour l'exemple, » que pour les moralités de » l'orateur qui commençoit à » trembler; on lui cria de toutes » parts qu'il étoit tems de pro-

» céder à son sacrifice. Il laissa » passer le jour donné, sous » quelque prétexte qui ne satisfit point. Cependant il » tomba malade; & comme il » marquoit beaucoup d'impatience dans la douleur, son » médecin railla cette foiblesse » dans un homme qui avoit » témoigné tant d'envie de » mourir; mais quelle gloire, » répliqua Pérégrin, de finir » par une maladie, comme le » commun des mortels? Et le » reproche faisant prendre le » dessus à sa vanité, il protesta » qu'il se brûleroit la nuit suivante. Tout le monde accourut. Pérégrin dresse un » grand bûcher, paroît après » minuit, une torche à la main, » & suivi de tous ses disciples. » Il allume lui-même le bûcher, » quitte sa besace, son manteau & son bâton, prie les » dieux à voix haute de se » rendre propices; & ayant jeté » de l'encens dans le feu, il » s'y précipite. En un moment » il fut étouffé ». Cette action fut admirée comme un prodige de la philosophie; mais Lucien qui connoissoit à fond les hommes vains & corrompus qui se décorent de ce nom (*voyez son article*), ne fit qu'en rire: il dit qu'on ne manqua pas de publier bien des prodiges, qu'on prétendoit être arrivés pendant cette scene tragique; mais il assure qu'il n'en avoit vu aucun, quoiqu'il fût présent. Il risqua cependant beaucoup à publier trop tôt ce qu'il en pensoit: car l'enthousiasme de la multitude étoit tel, qu'il manqua d'être assassiné. Il est facile de découvrir dans cette catastrophe, un homme dupe de sa vanité, qui auroit voulu en éluder les engagemens, & qui s'étoit trop avancé. Du reste, bien loin de s'étonner de cette farce, il faut s'étonner au contraire de ce que parmi tant de prétendus philosophes qui finissent par le suicide, il ne s'en trouve pas davantage qui brillantent cette opération par quelque appareil de spectacle.

PEREIRA, (Benoît) *Pererius*, savant Jésuite Espagnol, natif de Valence, mort à Rome en 1610, à 75 ans, professa avec succès dans son ordre. On a de lui des *Commentaires* latins sur la *Genese*, in-folio, à Anvers, & sur *Daniel*. Il y a beaucoup de recherches dans l'un & dans l'autre ouvrages. On a encore de lui: *De Magia, observatione somniorum & divinatione astrologica, libri tres.* Il y combat & dévoile les prestiges de ces arts funestes.

PEREIRA-GOMEZ, (George) médecin, natif de Medina-del-Campo, est, dit-on, le premier des philosophes modernes qui ait écrit que *les bêtes sont des machines sans sentiment.* Il avança cette opinion en 1554; mais elle n'eut point de partisans, & elle tomba dès sa naissance. On prétend que c'est de ce médecin que Descartes avoit emprunté ses idées; mais peut-être que ce philosophe, qui imaginoit plus qu'il ne lisoit, ne connoissoit ni Pereira, ni son ouvrage. D'ailleurs Pereira n'est pas le premier auteur de ce sentiment. Plus de cinq cents ans avant J. C., Pherecyde, philosophe de l'isle de Scyros, avoit soutenu que « les animaux sont » de pures machines ». On as-

tribue à Pereira des systêmes sur d'autres matieres de physique & de médecine, aussi singuliers que celui sur l'*Ame des Bêtes.* Mais ils sont peut-être mieux fondés; celui sur-tout où il combat & rejette la matiere premiere d'Aristote. Il ne fut pas d'accord non plus avec Galien sur la doctrine des fievres. Le livre où ce médecin soutient l'opinion que les bêtes sont des automates, est fort rare. Il fut imprimé en 1554, in-fol., sous le titre d'*Antoniana Margarita* : il lui donna ce titre, pour faire honneur au nom de son pere & de sa mere. Peu de tems après que cet ouvrage eut paru, il le défendit contre Michel de Palacios; & cette Défense, imprimée en 1554, in fol., se joint ordinairement avec l'ouvrage même. La réfutation du même livre, intitulée : *Indecalogo contra Antoniana Margarita*, 1556, in-8°., est recherchée, plus à cause de sa rareté que de sa bonté. Pereira est encore auteur d'une autre production très-rare sur son art, intitulée : *Nova veraque Medicina experimentis & rationibus evidentibus comprobata*, in-fol., 1558. C'est une Apologie de ses sentimens, imprimée, comme ses autres ouvrages, à Medina-del-Campo.

PEREIRA DE CASTRO, (Gabriël) jurisconsulte Portugais, membre du college de S. Paul, dans l'université de Conimbre, expéditeur des appels, sénateur du conseil suprême de Portugal, né à Brague, d'une famille illustre dans le barreau, étoit encore en vie en 1623, dans un âge avancé. Il est auteur d'un ouvrage de droit, intitulé : *De manu regia, seu de legibus regiis quibus regni Portugalliæ in causis ecclesiasticis cognitio est ex jure; privilegio, consuetudine*, Lisbonne, 1622, in-fol. Il a reparu à Lyon en 1673, in-folio; l'édition qui porte 1698, n'a rien de nouveau que le frontispice. Cet ouvrage, divisé en deux parties, est estimé; il contient un grand nombre de diplômes sur les matieres ecclésiastiques, colligés avec soin & tirés des archives de la couronne, appellées *Torre de Tombo.* Ces diplômes concernent les concordats faits entre la puissance ecclésiastique & le roi, & servent très-bien à terminer les différens qui s'élevent souvent entre les deux puissances. Toutes les matieres qui divisent souvent le trône & l'autel, y sont discutées avec beaucoup d'érudition. Aujourd'hui on lui reprocheroit, peut-être avec raison, d'accorder trop au pouvoir du souverain pontife, en l'étendant sur le temporel des rois. — Il y a encore un Antoine PEREIRA, Portugais, prêtre de l'Oratoire, de la maison *Das Necessidades*, à Lisbonne, qui, sous le ministere du marquis de Pombal, a publié un Traité en faveur du schisme, que ce ministre projetoit, intitulé : *Tentamen theologicum*, &c., traduit en allemand & de l'allemand en françois, sous le titre de *Traité du pouvoir des Evêques.* Si l'on excepte quelques docteurs, dont les passages sont tronqués ou défigurés, l'auteur ne cherche ses garans que parmi les Fra-Paolo, les Richer, les Saint-Cyran, & d'autres écrivains dont le

témoignage ne peut être d'aucune autorité, dont la mémoire est pour le moins très-équivoque dans l'esprit des fideles, & dont les noms n'auroient peut-être pas passé jusqu'à nous, sans la guerre qu'ils ont faite au Siege de Rome. Son grand raisonnement est (p. 236 & suiv.) qu'*il faut obéir aux rois lors même qu'ils ordonnent des choses injustes, comme d'aller en exil, quoiqu'on ne l'ait pas mérité*; d'où il conclut ridiculement, qu'*il faut se détacher du centre de l'unité quand les souverains l'ordonneront, quoique cet ordre soit également injuste.* On voit que la logique & la morale de l'auteur ne soupçonnent pas qu'il y a des choses *injustes*, précisément de la part de celui qui ordonne, quoique très-*justes* de la part de celui qui obéit, comme d'*aller en exil;* & d'autres où celui qui ordonne & celui qui obéit, sont également *injustes*, comme d'assassiner, d'idolâtrer, de parjurer, & enfin de faire un triste schisme dans l'Eglise de Dieu. On a encore de lui un Essai de Théologie, *Tentativa Theologica*, mauvaise rapsodie pour le fond & pour le style, qui est d'un latin détestable. Item un Eloge ridiculement ampoulé, & qu'on prendroit pour une satyre si l'intention de l'auteur n'étoit pas connue, du fameux ministre, son protecteur & son mécene, à l'occasion de la prétendue conspiration de J. B. Pélée (*voy.* le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1787, p. 423). Après la disgrace de Pombal, Pereira qui, pour donner à son nom un air plus imposant, l'avoit allongé de celui de *Figueredo*, tomba dans le mépris & l'oubli; & sans l'intérêt qu'une certaine secte prend à son *Traité du pouvoir des Evêques*, on eût dès-lors cessé d'en parler. Nous ignorons l'année & le lieu de sa mort.

PEREIRA, (Joseph) Carme Portugais, étoit encore en vie l'an 1751, mais d'un âge avancé. Nous avons de lui : I. *Dissertation apologétique, historique, dogmatique & politique des Rites sacrés*, en portugais, Lisbonne, 1751, in-4°. II. *Chronique des Carmes Portugais de la stricte observance*, Lisbonne, 1747, 2 vol. in-fol.

PERELLE, (Adam) rival d'Israël Silvestre, naquit à Paris de Gabriël Perelle, célebre graveur, & embrassa la profession de son pere. Son génie fécond, plus porté au talent de produire qu'à celui d'imiter, se livra indifféremment aux fougues de son caprice & aux indications du naturel. Il n'a gravé que des Paysages, la plupart de fantaisie, & quelques morceaux d'après Corneille Polembourg. Il mourut en 1695, à 57 ans.

PERENNA, *voyez* ANNA.

PERERINYI, (François) Jésuite Hongrois, s'appliqua à faire fleurir les muses dans sa patrie. On a de lui *Archi-Laurus Strigoniensis*, Tyrnaw, 1655, in-8°. C'est l'éloge des 48 archevêques de Strigonie, en vers.

PERES, *voyez* PARÈS.

PEREZ, (Antoine) écrivain Espagnol, neveu de Gonsalve Perez, secrétaire de Charles-Quint & de Philippe II, eut divers emplois à la cour d'Espagne, & devint secrétaire-d'état avec le département des affaires d'Italie. Il fut accusé

cusé de péculat, de trahison & des malversations les plus odieuses, & en conséquence privé de ses emplois & de sa liberté. Il s'échappa de la prison & alla exciter une révolte en Aragon; de là il passa en France, où il mourut en 1611. » Perez, homme orgueilleux (dit Macquer dans son *Abrégé Chronologique d'Espagne*) » & » séditieux, convaincu de plusieurs infidélités, trouve » moyen de s'échapper & de » se sauver en Aragon, où il » souleve la noblesse, le peu- » ple & les Maurisques ». On a de lui des *Lettres* traduites en françois par Dalibrai; des *Relations* en espagnol, & d'autres ouvrages, Paris, 1598, in-4°. On voit dans ses ouvrages, & sur-tout dans ses Lettres, une haine forcenée contre son prince; & c'est dans cette source que la plupart de nos historiens modernes ont puisé les calomnies dont ils ont barbouillé le portrait de Philippe II.

PEREZ DE VARGAS, (Bernard) autre écrivain Espagnol, publia à Madrid, en 1559, in-8°., un Traité très-rare. Il est intitulé: *De re Metallica en el qual se tratan muchos y diversos Secretos del conoscimiento de toda suerte de Minerales*, &c. On y trouve des détails importans & curieux sur les différentes préparations de l'or, de l'argent, &c.

PEREZ, (Antoine) archevêque de Tarragone, mort à Madrid le 1 mai 1638, à 68 ans. Nous avons de ce prélat des *Sermons*, & des Traités sur l'Eglise, sur les Conciles, sur l'Ecriture, sur la Tradition, publiés sous le titre de *Pentateucus fidei*, Madrid, 1620, 5 tom. en 1 vol. in-fol., rare.

PEREZ, (Antoine) célebre jurisconsulte, né à Alfaro, petite ville de la haute Navarre, peu éloignée des sources de l'Ebre, en 1583, fut amené fort jeune aux Pays-Bas, reçut le bonnet de docteur en droit à Louvain en 1616, & y enseigna long-tems cette science. L'empereur Ferdinand II & Philippe IV, roi d'Espagne, l'honorerent du titre de conseiller. En 1666, il célébra le jubilé de son doctorat, & mourut à Louvain en 1672. Nous avons de ce savant: I. *Assertiones politicæ*, Cologne, 1612, in-4°. II. *Prælectiones sive Commentarii in XII lib. Codicis*, Amsterdam, Elzevir, 1653, in-fol. C'est la meilleure édition. On estime aussi celle de Cologne, 1661, 2 vol. in-4°., avec des additions de Hulderique Eyben & des tables fort amples, & celle de Geneve, 1740, 2 vol. Perez y éclaircit toutes les loix du Code, & il y donne dans des explications un abrégé de tout ce qui se trouve dans le *Jus novum* & dans le *Jus novissimum*; c'est ce qu'aucun jurisconsulte n'avoit exécuté avant lui. Quoique son style soit concis, il est très-intelligible. III. *Institutiones Imperiales*, Amsterdam, Elzevir, 1673, in-12: ouvrage universellement estimé. IV. *Jus publicum*, Amsterdam, Elzevir, 1682, in-12. V. *Commentarius in XXV lib. Digestorum*, Amsterdam, 1669, in-4°. — Il y a encore d'autres Antoine PEREZ qu'il ne faut pas confondre. Antoine PEREZ, Jésuite, mort en 1651, après avoir enseigné

la théologie à Salamanque, à Rome, & publié divers Traités de théologie scholastique & morale. Le cardinal Pallavicin l'appelle *virum ingenio mortalium nulli secundum, simulque religione ac pietate inclytum.* — Antoine PEREZ, médecin & chirurgien de Philippe II, de qui l'on a un *Traité sur la Peste* en espagnol. — Antoine PEREZ, chirurgien Portugais du 17e. siecle, qui a écrit sur son art en portugais.

PEREZ, (Joseph) Bénédictin Espagnol, professeur en théologie dans l'université de Salamanque, s'appliqua à éclaircir l'Histoire d'Espagne & surtout celle de son ordre. Il publia en 1688 des *Dissertations* latines contre le P. Papebroch. Mais il convient en même tems que l'on faisoit bien de purger l'histoire des Saints, des contes absurdes qui la défiguroient. Il mourut vers l'an 1696.

PERGOLESE, (Jean-Baptiste) né en 1704 à Casoria, au royaume de Naples, fut élevé dans cette derniere ville sous Gaëtano Greco, l'un des plus célebres musiciens d'Italie. Le prince de St.-Agliano, connoissant les talens du jeune Pergolese, le prit sous sa protection. Après avoir fait un voyage à Rome, il retourna à Naples, & il y mourut au commencement de l'année 1737. Sa derniere maladie fut une phthisie; & il est très-faux qu'il ait été empoisonné par ses rivaux. On peut lui reprocher ses *Repetizione*, & son style parfois trop coupé; mais la facilité de sa composition, la science de l'harmonie, la richesse de la mélodie, lui conserveront un nom célebre. Sa musique est un tableau de la nature; elle parle à l'esprit, au cœur, & quelquefois trop aux passions. Ses principaux ouvrages sont: I. Plusieurs *Ariettes*. II. La *Serva Padrona*. III. *Il Maestro di Musica*, Intermedes. IV. Un *Salve Regina*; & le *Stabat Mater*, regardé universellement comme son chef-d'œuvre.

PERI, (Dominique) pauvre berger de Toscane, devint poëte en lisant l'*Arioste*. On a de lui *Fiezole destrutta*, Florence, 1619, in-4°.

PERIANDER, (Gilles) né à Bruxelles vers l'an 1540, s'appliqua principalement aux belles-lettres, & passa une grande partie de sa vie à Mayence. Nous avons de lui: I. *Germania, in qua doctissimorum virorum elogia, & judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12. Ce recueil est savant & curieux. II. *Nobilitas Moguntinæ diœcesis, Metropolitanæque Ecclesiæ*, Mayence, 1568, in-8°., avec figures. Cet ouvrage a reparu dans le 3e. vol. des *Annales & scriptores Moguntini*, publié en 1727. Ce sont des éloges en vers.

PERIANDRE, *Periander*, tyran de Corinthe, fut mis au nombre des Sept Sages de la Grece; ce *Sage* étoit un monstre, comme beaucoup d'autres que la moderne philosophie a placés dans ses fastes, aussi-bien que l'ancienne. Il changea le gouvernement de son pays, opprima la liberté de sa patrie, & usurpa la souveraineté, l'an 628 avant l'ere chrétienne. Le commencement de son regne fut assez doux; mais il prit un sceptre de fer, après qu'il eut

consulté le tyran de Syracuse sur la maniere la plus sûre de gouverner. Celui-ci mena les envoyés de Periandre dans un champ, & pour toute réponse, il arracha devant eux les épis qui passoient les autres en hauteur. Le tyran de Corinthe profita de la leçon du tyran de Sicile. Il s'assura d'abord d'une bonne garde, & fit mourir dans la suite les plus puissans des Corinthiens. Ces crimes furent les avant-coureurs des forfaits les plus horribles. Il commit un inceste avec sa mere, fit mourir sa femme Mélisse, fille de Proclès roi d'Epidaure, sur de faux rapports; & ne pouvant souffrir les regrets de Lycophron, son second fils, sur la mort de sa mere, il l'envoya en exil dans l'isle de Corcyre. Un jour de fête solemnelle, il fit arracher aux femmes tous les ornemens qu'elles portoient pour leur parure. Enfin après s'être souillé par les excès les plus barbares & les plus honteux, il mourut l'an 585 avant J. C. Ses maximes favorites étoient: » Qu'il faut garder sa parole, » & cependant ne point se faire » scrupule de la rompre, quand » ce que l'on a promis, est con» traire à ses intérêts: que non» seulement il faut punir le » crime, mais encore prévenir » les intentions de ceux qui » pourroient le commettre »; maximes pernicieuses, adoptées depuis par Machiavel. Ce tyran a été loué par des gens qui ont toujours de l'encens prêt pour les meurtriers, les débauchés, les tyrans. *Voyez* ARION.

PÉRICLÈS, naquit à Athenes, & fut élevé avec tout le soin imaginable. Il eut entr'autres maîtres, Zénon d'Elée & Anaxagore, & devint grand capitaine, habile politique & orateur. Il résolut de se servir de ses qualités pour gagner le peuple, & ne manqua pas de réussir. Aux avantages que lui donnoit la nature, il joignit tout l'art & toute la finesse d'un homme d'esprit qui veut dominer. Il partagea aux citoyens les terres conquises, & se les attacha par les jeux & les spectacles: moyens sûrs de réussir dans des projets d'ambition & de tyrannie. Pour mieux affermir son autorité, il entreprit d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, dont il n'étoit pas membre. Le peuple, enhardi & soutenu par Périclès, bouleversa l'ancien ordre du gouvernement, ôta au sénat la connoissance de la plupart des causes, & ne lui laissa que les communes. Il fit bannir, par l'ostracisme, Cimon son concurrent & ses autres rivaux, & resta seul maître à Athenes pendant 15 ans. Il commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponnese, remporta une célebre victoire près de Némée contre les Sicyoniens, & ravagea l'Arcadie à la priere d'Aspasie, fameuse courtisanne qu'il aimoit. Ayant déclaré la guerre aux Samiens, l'an 441 avant J. C., il prit Samos après un siege de 9 mois. Ce fut durant ce siege qu'Artemon de Clazomene inventa le bélier, la tortue, & quelques autres machines de guerre. Périclès engagea les Athéniens à continuer de combattre les Lacédémoniens. Il fut blâmé dans la suite d'avoir donné ce conseil, & on

lui ôta sa charge de général. Il fut condamné à une amende, qui se montoit, selon les uns, à 15 talens, & selon d'autres, à 50. Les Athéniens, peuple volage & léger dans ses haines comme dans ses prédilections, passant rapidement du blâme à l'éloge, & *content*, comme le lui a dit en face le premier de ses orateurs (*) *dès qu'il voyoit ou entendoit quelque nouveauté*, ne furent pas long-tems sans changer d'opinion, & engagerent Périclès à reprendre le gouvernement. Peu de tems après, il tomba malade de la peste, & mourut en 429 avant J. C. Il réunissoit en lui les talens d'amiral, d'excellent capitaine, de ministre-d'état, de surintendant des finances.... Il fut surnommé l'*Olympien*, à cause de la force de son éloquence. Sa contenance étoit ferme & assurée, sa voix douce & insinuante. C'est principalement par l'usage qu'il sut faire de la parole, qu'il fut, pendant près de 40 ans, monarque d'une république. Rien ne prouve mieux la lâcheté & la dégradation des Athéniens, que le long regne d'un homme qui avoit usurpé l'autorité, détruit le gouvernement légitimement reçu, épuisé le trésor public pour charger Athenes d'ornemens superflus, introduit la mollesse & le luxe. Il enivra ses concitoyens de spectacles & de fêtes, pour les gouverner selon ses caprices, & donna par ses amours pour la courtisanne Aspasie, l'exemple d'une vie publiquement scandaleuse. On rapporte de lui quelques sentences. Toutes les fois que Périclès prenoit le commandement, il disoit : *Qu'il alloit commander à des gens libres, & qui étoient Grecs & Athéniens.* Ces gens libres étoient devenus ses esclaves. Les tyrans ne parlent de la liberté, que comme les conquérans de leurs conquêtes. On dit que le poëte Sophocle, son collegue, s'étant écrié à la vue d'une belle personne : *Ah qu'elle est belle ! — Il faut*, lui dit Périclès, *qu'un magistrat ait non-seulement les mains pures, mais aussi les yeux & la langue.* Cette réponse ne s'accordoit guere avec sa passion pour Aspasie & pour quelques autres femmes de ce genre: la vertu de ces anciens sages n'étoit que dans leur bouche ou dans leurs écrits.— PÉRICLÈS, son fils-naturel, combattit avec chaleur contre Callicratidas, général des Lacédémoniens, l'an 405 avant J. C.; il fut cependant condamné à perdre la tête pour n'avoir pas eu soin de faire inhumer ceux qui avoient été tués dans la bataille qu'il venoit de gagner.

PERIEGETE, (Le) surnom de DENYS de Carax : *voy. ce mot.*

PERIER, *voyez* PERRIER.

PERIERS, (Bonaventure des) né à Arnay-le-Duc en

(*) Démosthenes. Nous lisons la même chose dans les Actes des Apôtres : *Athenienses autem omnes ad nihil aliud vacabant nisi aut dicere aut audire aliquid novi.* Act. 17. — Voyez ANYTUS, ARISTIDE, SOCRATE.

Bourgogne, fut fait, en 1536, valet-de-chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I. On ignore les autres circonstances de sa vie; on sait seulement qu'il se donna la mort, en 1544, dans un accès de frénésie. On a de lui plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit, est intitulé : *Cymbalum Mundi*, 1537, in-8°, & 1538, aussi in-8° : ce sont des dialogues satyriques sur différens sujets. Ce n'est plus un ouvrage rare, depuis qu'il a été réimprimé en 1711, à Amsterdam, in-12; & à Paris, 1732, petit in-12. Il est composé de IV articles; le second, qui offre quelques plaisanteries assez bonnes contre ceux qui recherchent la pierre philosophale, est le meilleur; les trois autres ne valent rien du tout. Dès que ce livre parut en 1538, il fut brûlé par arrêt du parlement, & censuré par la Sorbonne. On soupçonna avec raison que des Periers, attaché à une cour où l'erreur étoit protégée, avoit voulu, sous des allégories, prêcher la prétendue-réforme. Cependant cet ouvrage, indépendamment des obscénités qu'il renferme, choque autant le bon-sens que la Religion; & il ne mérite, dit un auteur, d'autre réputation que celle que sa condamnation lui a donnée. On a d'autres écrits de ce fou : I. Une *Traduction* en vers françois de l'*Andrienne* de Térence, 1537, in-8°. II. Une *Traduction* en françois du *Cantique de Moyse*. III Un *Recueil de ses Œuvres*, 1544, in-8°. IV. *Nouvelles Récréations & joyeux Devis*, 1561, in-4°, & 1571, in-16. Quelques auteurs prétendent que ce dernier n'est pas de lui.

PERIERUS, (Jean) Jésuite, natif de Courtray, se distingua dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, & mérita d'être associé aux savans hagiographes d'Anvers qui ont écrit les *Acta Sanctorum*. Il mourut l'an 1762, à 51 ans.

PERILLE, *voy.* PHALARIS.

PERINGSKIOLD, (Jean) naquit à Strengnes, dans la Sudermanie, en 1654, d'un professeur en éloquence & en poésie. Son pere fut son premier maître. Il se rendit habile dans les antiquités du Nord, & en devint professeur à Upsal, secrétaire-antiquaire du roi de Suede, & conseiller de la chancellerie pour les antiquités. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Histoire des Rois du Nord*, qui n'est qu'une compilation ainsi que la suivante. II. Celle *des Rois de Norwege*, 1697 2, vol. in-fol. III. Une *Edition* de différens *Traités* de Jean Messenius touchant les rois de Suede, de Danemarck & de Norwege, imprimés en 1700, en 14 vol. in-folio, &c. Ces ouvrages déposent en faveur de la vaste érudition de l'auteur, qui mourut en 1720. Mais ils sont moins connus en France que les *Tables historiques & chronologiques depuis Adam jusqu'à J. C.* en langue suédoise, avec des figures, à Stockholm, 1713, in-fol.

PERION, (Joachim) docteur de Sorbonne, né à Cormery en Touraine, se fit Bénédictin dans l'abbaye de ce nom en 1517, & mourut dans son monastere vers 1559, âgé d'environ 60 ans. On a de lui

I. Quatre *Dialogues* latins *sur l'origine de la Langue Françoise, & sa conformité avec la Grecque*, Paris, 1555, in-8°. II. Des *Lieux théologiques*, Paris, 1549, in-8°. III. Des *Traductions* latines de quelques livres de Platon, d'Aristote, de S. Jean Damascene, de Justin, d'Origene & de S. Basile. Son latin est assez pur, & même élégant ; mais l'auteur manquoit de critique.

PERIZONIUS, (Jacques) né à Dam en 1651, étudia à Deventer sous Gisbert Cuper, puis à Utrecht sous George Grævius. Ses protecteurs & son mérite lui procurerent le rectorat de l'école latine de Delft, & la chaire d'histoire & d'éloquence dans l'université de Franeker, en 1681. Il remplit cette place avec distinction jusqu'en 1693, qu'on le fit professeur à Leyde, en histoire, en éloquence & en grec. On a de lui : I. De savantes Explications de plusieurs endroits de différens auteurs grecs & latins, sous le titre d'*Animadversiones Historicæ*, in-8°. II. Des *Dissertations* sur divers points de l'Histoire Romaine. III. Des *Oraisons*. IV. Plusieurs Pieces contre Francius, professeur d'éloquence à Amsterdam, sous le titre de *Valerius accinctus*. V. *Origines Babylonicæ & Ægyptiacæ*, Leyde, 1711, & Utrecht, 1736, 2 vol. in-8°, remplies de quantité de remarques curieuses, dans lesquelles l'auteur releve les erreurs du chevalier Marsham. Cet ouvrage fait un honneur infini au profond savoir de Perizonius; l'édition d'Utrecht est enrichie des notes de Duker. VI. Une bonne *Edition* de l'*Histoire Æliane*, 2 vol. in-8°, Hollande. VII. Des *Commentaires Historiques* sur ce qui s'est passé dans le 17e siecle. Cet écrivain infatigable mourut à Leyde, en 1715, à 64 ans. Son amour pour l'étude lui fit préférer le célibat au mariage. Il ne croyoit pas que dans ce dernier état l'esprit pût conserver la liberté & l'essor nécessaire pour suivre le beau & le vrai, & en saisir tous les rapports ; conformément à ce mot de Séneque : *Vita conjugalis altos & generosos spiritus frangit, à magnis cogitationibus ad humillimas detrahit.*

PERKIN *ou* WAERBECK, (Pierre) imposteur célebre dans l'histoire d'Angleterre, eut la hardiesse de se dire Richard duc d'Yorck, fils du roi Edouard IV, sous le regne de Henri VII, vers l'an 1486. Marguerite duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, voyoit avec peine Henri VII sur le trône ; elle fit courir le bruit que Richard III, duc de Glocester, ayant donné ordre en 1483 d'assassiner Edouard V prince de Galles, & Richard duc d'Yorck, tous deux fils d'Edouard IV roi d'Angleterre ; les parricides, après avoir tué le prince de Galles, légitime héritier de la couronne, avoient mis en liberté le duc d'Yorck, qui s'étoit caché depuis dans quelque lieu inconnu. Quand elle eut répandu ces chimeres parmi le peuple, elle choisit un imposteur adroit, propre à jouer le rôle du duc d'Yorck. Elle le trouva dans Perkin, jeune Juif Flamand, dont le pere s'étoit

converti, & qui étoit né à Londres. La duchesse lui apprit à contrefaire ce jeune duc d'Yorck, son neveu, assassiné par l'ordre de Richard III. Perkin se montra d'abord en Irlande, sous le nom de *Richard Plantagenet*, & le peuple crédule n'eut pas de peine à le reconnoître. Charles VIII, roi de France, alors en guerre avec Henri, invita le nouveau prince à se rendre auprès de lui, le reçut comme un vrai duc d'Yorck, & accrédita cette fiction; mais Perkin fut bientôt abandonné par Charles, & obligé de passer auprès de la duchesse de Bourgogne, qui l'envoya au roi d'Ecosse Jacques IV, après le lui avoir vivement recommandé. Ce jeune monarque se laissa tromper par l'imposteur, & lui donna même en mariage une de ses parentes. Une armée Ecossoise ravagea bientôt les frontieres de l'Angleterre. Perkin eut d'abord des succès; mais Jacques s'étant accommodé avec Henri, ce prince le pria de se retirer ailleurs. Il se cacha quelque tems en Irlande. De là il passa à Cornouailles, où le feu de la sédition subsistoit encore. Il y fut arrêté, & se réfugia dans une église. Sa femme fut faite prisonniere & traitée avec distinction. Il se remit lui-même entre les mains de Henri, qui se contenta de le tenir en prison; mais y ayant formé un complot avec le comte de Warwick, prisonnier comme lui, pour tuer le gouverneur & se sauver, il fut condamné à mort.

PERKINS, (Guillaume) théologien anglican, né en 1558 à Morston, dans le comté de Warwick, se rendit habile dans l'Ecriture-Sainte. Il devint professeur de théologie à Cambridge, où il mourut en 1602, à 43 ans. On a de lui: I. *Commentaires* sur une partie de la *Bible*. II. Un grand nombre de *Traités théologiques*, imprimés en 3 vol. in-fol.

PERMISSION, (Bernard Bluet d'Arberes, comte de) a fait des *Oraisons*, des *Sentences*, & principalement des *Prophéties*. La plupart se trouvent réunies sous le titre de ses *Œuvres*. Il y prend le titre de *Chevalier des Ligues des XIII Cantons Suisses*, & les dédie à Henri IV sous des titres emphatiques; 1600, in-12. Son *Testament*, imprimé en 1606, in-8°, est de 24 pages. Bien des gens ont cherché l'explication des énigmes de ce livre; c'étoit prendre de la peine fort mal-à-propos.

PERNETY, (Jacques) né dans le Forez, se consacra à l'état ecclésiastique & l'honora par ses mœurs & par sa science. La ville de Lyon le décora du titre d'historiographe. Il mourut en 1777, âgé de 81 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie & de morale, qui font honneur à son esprit, à son jugement, à sa religion: ils sont écrits d'un style clair, méthodique, plein de douceur & d'aménité: I. Les principaux sont: *Conseils de l'Amitié*. II. *Lettres sur les Physionomies*. III. *Dissertation sur l'Education*. IV... *sur la vraie Philosophie*. Il y montre que ceux qui se décorent aujourd'hui de ce nom, ne le méritent en aucune maniere, & en sont indignes. V. *L'Homme sociable*. VI. Les

Lyonnois dignes de mémoire: ouvrage plein de recherches. — Il ne faut pas le confondre avec PERNETY, Bénédictin, bibliothécaire du roi de Prusse, auteur d'un *Dictionnaire de Peinture*, &c.; des *Fables Egyptiennes & Grecques dévoilées & réduites au même principe*; & d'une Critique des *Recherches sur les Américains* de Paw, dans laquelle il y a de très-bonnes choses, mais foiblement énoncées, & où l'auteur ne semble pas sentir les avantages que sa cause lui donnoit à certains égards, tandis qu'à d'autres égards il conteste mal-à-propos les assertions de son adversaire.

PEROT, *voyez* PERROT.

PEROTTO, (Nicolas) natif de Sasso-Ferrato, bourg de l'état de Venise, d'une illustre famille, & de parens fort pauvres, fut contraint d'enseigner la langue latine pour subsister. Ses talens étoient déplacés dans sa patrie. Il alla à Rome, où il gagna l'amitié du cardinal Bessarion, qui le choisit pour son conclaviste après la mort de Paul II. Plusieurs historiens ont prétendu qu'il fit manquer la papauté à son protecteur par une imprudence; mais c'est une fable. Les pontifes Romains donnerent à Perotto des marques particulieres de leur estime, parce qu'il travailla avec ardeur à la réunion de l'église Grecque pendant le concile de Ferrare. Il devint gouverneur de Pérouse, puis de l'Ombrie, archevêque de Manfredonia en 1458; & mourut en 1480 à Fugicura, maison de plaisance qu'il avoit fait bâtir près de Sasso-Ferrato. Ses ouvrages sont: I. Une Traduction, de grec en latin, des 5 premiers livres de l'*Histoire* de Polybe. II. Une autre du *Traité du Serment* d'Hippocrate. III... du *Manuel* d'Epictete. IV... du *Commentaire* de Simplicius sur la *Physique* d'Aristote. V. Des *Harangues*. VI. Des *Lettres*. VII. Quelques *Poésies Italiennes*. VIII. Des *Commentaires* sur *Stace*. IX. Un Traité *De generibus Metrorum*, 1497, in-4°. X. *De Horatii Flacci, ac Severini Boëtii metris*, &c. XI. Un long Commentaire sur Martial, intitulé : *Cornucopia, seu Latinæ Linguæ Commentarius*. La meilleure édition de ce livre est de 1513, in-fol. Il y a beaucoup d'érudition profane, mais peu d'ordre. XII. *Rudimenta Grammatices*, Rome, 1473 & 1475, in-fol. éditions très-rares.

PERPÉTUE & FÉLICITÉ, (Saintes) martyres, que l'on croit avoir souffert la mort à Carthage pour la foi de J. C. en 203, ou en 205. Dom Ruinart a donné les Actes de leur martyre. Ces Actes sont authentiques, & ont été cités par Tertullien & par S. Augustin. La premiere partie de ces Actes qui va jusqu'à la veille de leur martyre, a été écrite par Ste Perpétue; S. Sature, & un témoin oculaire ont ajouté le reste (voyez *Vindiciæ actorum SS. Perpetuæ & Felicitatis* du cardinal Orsi, in-4°). — Il y a une autre Ste FÉLICITÉ (*voyez ce mot*) qui a souffert aussi le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurele, dont les philosophes exaltent tant l'humanité.

PERPINIACO, (Guido de) ainsi appellé, parce qu'il étoit de Perpignan, se fit Carme &

fut général de ſon ordre l'an 1318, évêque de Majorque en 1321, & mourut à Avignon le 21 août 1342. On a de lui : I. Une *Concordance des Evangéliſtes*. II. Une *Somme des Héréſies* avec leur réfutation. III. Des *Statuts Synodaux* & pluſieurs autres ouvrages.

PERPINIEN, (Pierre-Jean) *Perpinianus*, Jéſuite, né à Elche au royaume de Valence, fut le premier de ſa compagnie qui fut profeſſeur d'éloquence à Conimbre. Il y reçut de grands applaudiſſemens, ſur-tout lorſqu'il y prononça ſon Diſcours *De Gymnaſiis Societatis*. Il enſeigna enſuite la rhétorique à Rome, puis l'Ecriture-Sainte dans le college de la Trinité à Lyon, & enfin à Paris, où il mourut en 1566, âgé d'environ 36 ans. Muret & Paul Manuce font un grand éloge de la pureté de ſon langage & de celle de ſes mœurs. Il eſt compté parmi les bons latiniſtes modernes. Le P. Lazeri, Jéſuite, a publié le recueil de ſes Ouvrages, à Rome, en 1749, en 4 vol. in-12. Ils contiennent : I. Dix-neuf *Harangues* d'une belle & riche latinité, d'un ſtyle nombreux, ſonore, impoſant & agréable. C'eſt un des écrivains Eſpagnols qui ont le mieux rendu le ton de l'éloquence romaine. II. La *Vie de Ste. Elizabeth, reine de Portugal*. III. Un Recueil de 33 *Lettres*, dont 22 de Perpinien & 11 de ſes amis. IV. Seize petits *Diſcours*.

PERRAULT, (Claude) né à Paris en 1613, s'appliqua d'abord à la médecine. Il a même composé des ouvrages qui ſont une preuve de ſon érudition en ce genre. Mais ſon amour pour les beaux-arts, & particuliérement pour l'architecture, lui fit entreprendre un travail d'un nouveau genre ; ce fut la Traduction de Vitruve. On rapporte que Perrault avoit beaucoup de goût & d'adreſſe pour deſſiner l'architecture, & tout ce qui en dépend. C'eſt lui qui fit les deſſins ſur leſquels les planches de ſon Vitruve ont été gravées. La belle *Façade du Louvre*, du côté de St-Germain-l'Auxerrois, le grand modele de l'*Arc de Triomphe* au bout du fauxbourg St-Antoine, & l'*Obſervatoire*, furent élevés ſur ſes deſſins (*voyez* BERNINI). Boileau lui a diſputé la gloire d'avoir enfanté les deux premiers morceaux ; mais c'eſt une injuſtice qui fait peu d'honneur à ce poëte. Comme architecte, Claude Perrault doit tenir un rang parmi les premiers hommes de ſon ſiecle ; comme médecin, il eſt encore recommandable. Il conſerva la vie & rendit la ſanté à pluſieurs de ſes amis, & nommément à Boileau, qui l'en remercia par des Epigrammes. L'académie des ſciences, qui ne jugeoit point du mérite de Perrault par des Satyres, ſe l'aſſocia comme un homme capable de lui faire honneur, non-ſeulement par ſes talens, mais encore par ſon caractere. Cet habile homme mourut en 1688, à 75 ans. Quoiqu'il n'eût guere exercé la médecine que pour ſa famille, ſes amis & les pauvres, la faculté plaça ſon portrait dans ſes écoles publiques parmi ceux des Fernel, des Riolan, &c. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une excellente *Traduction* françoiſe de *Vi-*

truve, 1673, in-folio, entreprise par ordre du roi, & enrichie de savantes notes. La seconde édition est de 1684, in-folio, avec des augmentations; mais les figures sont moins belles que dans la 1re. II. Un *Abrégé de Vitruve*, in-12. III. Un livre intitulé : *Ordonnance des 5 especes de Colonnes, selon la méthode des anciens*, 1683, in-folio, dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture. IV. Un *Recueil de plusieurs Machines* de son invention. V. *Essais de Physique*, 2 vol. in-4°, & 4 vol. in-12. VI. Ses *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux*, Paris, 1671, avec une suite de 1676, in-folio, offrent de belles figures. On les a réimprimés à Amsterdam en 1736, en 3 vol. in-4°; mais les figures de cette édition sont inférieures à celles de la 1re. Perrault avoit trois freres, tous trois auteurs. PIERRE, l'aîné, receveur-général des finances de la généralité de Paris, est connu par un Traité de l'*Origine des Fontaines*, in-12, & par une Traduction du *Sceau enlevé* du Tassoni, en 2 vol. in-12. On a donné le recueil des *Œuvres Physiques* de Claude & Pierre Perrault à Leyde, en 1721, & à Amsterdam en 1727, 2 vol. in-4°. NICOLAS, le second, docteur en Sorbonne, donna en 1667 un vol. in-4°, sous le titre de *Théologie morale des Jésuites*, ouvrage de parti, qui ne prouve ni son équité, ni sa modération. Et CHARLES, dont nous allons parler.

PERRAULT, (Charles) frere du précédent, né à Paris en 1633, ne se distingua pas moins que lui. L'académie françoise lui dut un logement au Louvre; l'académie de peinture, de sculpture & d'architecture fut formée sur ses Mémoires & animée par son zele. Il chanta les merveilles du regne de Louis XIV, & la gloire de la nation sous ce monarque. Son Poëme intitulé, le *Siecle de Louis le Grand*, publié en 1687, parut aux yeux des partisans des anciens, la satyre la plus indécente qu'on pût faire de tous les autres glorieux siecles du monde. Pour soutenir ce qu'il avoit avancé, il mit au jour en 1690, son *Parallele des Anciens & des Modernes*, en 4 vol. in-12. Cet ouvrage parut encore plus téméraire que son Poëme, & fut une preuve qu'il n'avoit pas les connoissances nécessaires pour faire ce *Parallele* comme il faut. Il mit au-dessus d'Homere, non-seulement nos premiers écrivains, mais les Scuderi & les Chapelain. Despréaux & Racine, dont Perrault n'avoit point parlé dans son *Parallele*, ou dont il n'avoit dit que des choses qui choquoient leur amour-propre, se crurent personnellement offensés. Racine fit un couplet, & Despréaux une épigramme. Le satyrique prit vivement le parti des anciens, auxquels il étoit si redevable. Ses *Réflexions* sur *Longin* parurent; elles furent toutes à leur avantage. A l'exception de quelques légers défauts qu'il reconnoît en eux, il les trouve divins en tout, & croit la nature épuisée en leur faveur. Ce procès fut porté au tribunal du public, qui

condamna les deux parties. Les défenseurs de Despréaux & Despréaux lui-même n'ouvroient les yeux que sur les beautés de détail des anciens, & les fermoient sur l'ensemble. Les défenseurs de Perrault au contraire se prévaloient des défauts de l'ensemble, pour ne rendre pas justice aux détails. La *Réponse* de Perrault aux *Réflexions sur Longin* fit autant d'honneur à son jugement, qu'elle en fit peu au caractere de Boileau. Cet Aristarque avoit semé sa réfutation de traits vifs & piquans, & son adversaire n'employa contre lui que la modération & la politesse. Leurs amis communs travaillerent à la paix, & elle fut conclue en 1699. Le calme rétabli, Perrault s'occupa des *Eloges historiques* d'une partie des grands hommes, qui avoient illustré le 17e. siecle. Il en donna 2 vol. in-fol., dont le dernier parut en 1700, avec leurs portraits au naturel, que Begon lui fournit. On l'a réimprimé en Hollande, in-12. Perrault mourut en 1703, à 70 ans, honoré des regrets des gens-de-lettres. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui plusieurs Pieces de poésie; les principales sont : les *Poëmes* de la *Peinture*, du *Labyrinthe de Versailles*, de la *Création du Monde*, de *Griselidis ;* le *Génie*, Epître à Fontenelle ; le *Triomphe de sainte Genevieve ;* l'*Apologie des Femmes ;* des *Odes* &c ; *Poëme de S. Paulin*, 1675, in-4° ; celui *de la chasse*, Paris, 1692, in-12, réimprimé dans le Recueil qui a pour titre : *Passe-Tems Poëtiques*, &c. Ses vers, ainsi que sa prose, manquent un peu d'imagination & de coloris. On y trouve assez de facilité, mais trop de négligence. L'auteur étoit d'ailleurs un homme d'esprit, & qui méritoit d'être distingué dans la foule des écrivains du second ou du troisieme ordre. — Il ne faut pas le confondre avec PERAU, continuateur *Des Vies des Hommes illustres*. Son fils PERRAULT d'Armancourt est auteur des *Contes des Fées*, en prose, in-12, dans lesquels on trouve le *Petit Poucet* & autres Contes bons pour les enfans.

PERRAY, (Michel du) avocat au parlement de Paris en 1661, bâtonnier de son corps en 1715, mourut à Paris doyen des avocats en 1730, âgé d'environ 90 ans. Il étoit fort versé dans la jurisprudence civile & canonique. Ses ouvrages sont remplis de recherches ; mais ils manquent de méthode, de style, & renferment plus de doutes que de décisions. Les principaux sont : I. *Traité historique & chronologique des Dixmes*, réduit & augmenté par M. Brunet, avocat, en 2 vol. in-12. II. *Notes & Observations sur l'Edit de 1695*, concernant la jurisdiction ecclésiastique, 2 vol. in-12. III. *Traité sur le partage des fruits des Bénéfices*, in-12. IV. *Traité des Dispenses de Mariage*, in-12. V. *Traité des moyens canoniques, pour acquérir & conserver les Bénéfices*, 4 vol. in-12. VI. *Traité de l'état & de la capacité des Ecclésiastiques pour les Ordres & les Bénéfices*, 2 vol. in-12. VII. *Observations sur le Concordat*, in-12, &c.

PERRENOT, (Antoine) plus connu sous le nom de *Car-*

dinal de Granvelle, étoit fils de Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, & chancelier de l'empereur Charles-Quint. Il naquit en 1517 à Besançon, alors ville impériale. Il fit ses études avec beaucoup de succès, & apprit le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'espagnol. Après avoir brillé dans les universités de Padoue & de Louvain, il entra dans les ordres sacrés. Son pere le mena à la cour de Charles-Quint, qui ne tarda pas à l'employer dans les négociations. Le jeune Granvelle s'en acquitta avec autant de facilité que d'honneur. Semblable à César, il occupoit cinq secrétaires à la fois, en leur dictant des Lettres en différentes langues; il en savoit sept parfaitement. A l'âge de 25 ans, il fut sacré évêque d'Arras. Il assista au concile de Trente, & y soutint avec tant de zele les intérêts de l'empereur, qu'il en fut récompensé par une charge de conseiller-d'état. Son maître le chargea plus d'une fois d'affaires importantes, dont il se tira avec succès. Une éloquence douce & persuasive lui donnoit un grand ascendant sur les esprits. Charles-Quint, en abdiquant l'autorité souveraine, recommanda Granvelle à son successeur. L'évêque d'Arras mérita les bonnes graces de Philippe II, qui le consultoit en toute occasion. Granvelle fut fait archevêque de Malines en 1559, année où cette église fut érigée en métropole, & obtint la dignité de chancelier qu'avoit eu son pere. La duchesse de Parme (Marguerite d'Autriche) chargée du gouvernement des Pays-Bas, donna toute sa confiance à Granvelle, & lui procura le chapeau de cardinal en 1561. Mais l'hérésie & la révolte qui en est une suite naturelle, ayant mis le trouble dans les provinces Belgiques, les factieux cabalerent si fortement contre le cardinal, qu'il craignit pour sa personne. Il demanda au roi la permission de se retirer à Besançon pour quelque tems, ce qu'il obtint en 1564. Le séjour qu'il y fit pendant cinq à six ans, forme un des beaux morceaux de sa vie. Il s'y occupa de l'étude des lettres, attira de savans auprès de sa personne, établit une académie littéraire, & engagea Arias Montanus à prendre soin de la *Polyglotte* d'Anvers. Granvelle avoit fait faire, à ses frais, les copies des exemplaires grecs de la Bible du Vatican, qu'il donna à Plantin. En 1571, Philippe II lui donna la vice-royauté de Naples, où il se conduisit avec beaucoup de prudence & de discernement. En 1575, il fut appellé à Madrid, & y jouit de la plus grande considération. Quoiqu'il ne fût pas décoré du titre de premier ministre, il en remplit toutes les fonctions; & pendant le voyage que Philippe II fit en Portugal pour prendre possession de ce royaume, Granvelle fut fait régent d'Espagne. La suite de sa vie fut constamment brillante, & il posséda jusqu'à la fin les bonnes graces de son maître. En 1584, l'archevêché de Besançon vaqua par la mort du cardinal Claude de la Baume; le chapitre de cette église élut le cardinal Granvelle à sa place, & lui

envoya l'acte de son élection à Madrid. Ce n'étoit pas un objet d'ambition pour lui; sa santé s'affoiblissoit, & il ne vit dans cette élection qu'un moyen d'exécuter le projet de retraite qu'il méditoit. Philippe II lui permit de l'accepter, & reçut sa démission de l'archevêché de Malines; mais il lui refusa la permission de se retirer, par des motifs qui prouvoient l'estime & la confiance qu'il avoit pour son ministre. Granvelle mourut à Madrid le 21 septembre 1586, & son corps fut transporté à Besançon. Le cardinal de Granvelle étoit un homme d'un grand sens, d'un esprit aussi pénétrant que solide, qui avoit des vues sûres & étendues, autant de fermeté que de prudence. Il étoit d'un caractere complaisant, sans flatterie, sensible aux injustices, & les sachant dissimuler, mais sans trahison; fidele aux devoirs de l'amitié, bon par tempérament & par principes, sévere par zele pour l'ordre & la justice, attaché à sa Religion & à son roi. Nous avons des *Mémoires pour servir à l'Histoire du cardinal de Granvelle*, publiés à Paris en 1753, en 2 vol. in-12, par dom Prosper Levesque, Bénédictin de la congrégation de S. Vannes, à qui l'abbé Boisot de Franche-Comté avoit légué les monumens qu'il avoit rassemblés par des recherches très-laborieuses, de même que ses propres manuscrits qui contenoient entr'autres choses un projet de la Vie du cardinal Granvelle, qui n'a pas peu servi au R. P. Bénédictin. M. Luc Denans de Courchetet a donné une *Histoire* de ce cardinal, Paris, 1761, 2 vol, in-12; Bruxelles, 1784. Granvelle est peint avec vérité dans un manuscrit précieux, intitulé: *De la Guerre civile des Pays-Bas* depuis 1556 jusqu'à 1567. Ce manuscrit, qu'on souhaiteroit de voir imprimé, se trouve dans le Catalogue des livres délaissés par l'abbé Charles Michiels, & vendus à Anvers le 10 septembre 1781, n°. 335. L'auteur, contemporain des événemens qu'il rapporte, nous apprend touchant Granvelle bien des particularités qu'on ne trouve pas ailleurs, & défend sa mémoire contre les calomnies, dont le prince d'Orange & ses partisans l'ont noircie.

PERRIER, (François) peintre & graveur, né à Mâcon l'an 1590, quitta ses parens dans son enfance par libertinage. Il se rendit à Lyon, où il se détermina à être le conducteur d'un aveugle qui alloit à Rome, & par cette démarche charitable & avantageuse à tous les deux, il fit le voyage sans frais. Sa facilité à manier le crayon, lui donna entrée chez un marchand de tableaux, qui lui faisoit copier les ouvrages des meilleurs maîtres. Les jeunes dessinateurs s'adressoient à lui pour faire retoucher leurs dessins. Lanfranc eut occasion de le connoître, & lui apprit à manier le pinceau. Perrier revint à Lyon, où il peignit le petit cloître des Chartreux, & se fit un nom par son goût & ses talens pour son art. On lui conseilla de se fixer dans la capitale. Il vint donc à Paris, où Vouet l'employa, & le mit en réputation. Son mé-

rite le fit nommer professeur de l'académie. Il mourut en 1650. Perrier s'est encore distingué par ses gravures, qui sont dans une maniere nommée *clair-obscur*. On a de lui deux *Recueils* gravés à l'eau-forte. L'un est intitulé : *Segmenta nobilium Statuarum urbis Romæ*, 1638, in-fol., 100 figures. L'autre a pour titre : *Icones illustrium è marmore Tabularum quæ Romæ extant*, 1645, in-folio, obl., 50 planches. On a aussi gravé d'après ce maître. On reproche à Perrier quelques défauts de correction & un coloris trop noir ; mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait eu un bon goût de dessin, & que ses compositions ne soient belles, savantes, & pleines de feu. Perrier a eu un neveu qui fut son éleve, Guillaume PERRIER. Il peignoit dans sa maniere. L'église des Minimes à Lyon offre plusieurs morceaux de sa main. Ce peintre mourut en 1655.

PERRIER, (Charles du) poëte latin, né à Aix, fils de Charles du Perrier, gentilhomme de Charles de Lorraine duc de Guise, gouverneur de Provence, étoit neveu de François du Perrier, l'un des plus beaux esprits de son tems, à qui Malherbe adresse les belles Stances qui commencent par ce vers :

> Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle ?

Il fit ses délices, dès sa jeunesse, de la poésie latine, & il y réussit. Il donna souvent de bons avis à Santeuil, dont il étoit ami ; mais il devint jaloux de la gloire de son disciple. Après avoir disputé avec chaleur l'un contre l'autre dans la conversation, ils en vinrent aux défis & aux écrits. Ils prirent pour arbitre Ménage, qui donna gain de cause à du Perrier, qu'il ne fait pas difficulté d'appeller *le Prince des Poëtes Lyriques*. Il cultivoit aussi la poésie françoise, & même avec assez de succès. L'académie le couronna deux fois ; d'abord pour une Eglogue en 1681, puis en 1682 pour un Poëme. Le Parnasse perdit du Perrier en mars 1692. On a de lui : I. De fort belles *Odes* latines. II. Plusieurs Pieces en vers françois. III. Des Traductions en vers de plusieurs écrits de Santeuil ; car ces deux poëtes demeurerent toujours amis, malgré leurs querelles fréquentes. Du Perrier avoit les travers des poëtes, ainsi que les talens. Il étoit sans cesse occupé de ses vers, & il les récitoit au premier venu. On prétend que Boileau lui lança ce trait dans son *Art Poëtique* :

> Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
> Qui, de ses vains Ecrits lecteur harmonieux,
> Aborde en récitant quiconque le salue,
> Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.

Mais ces vers n'étant que la copie du portrait que fait Horace du *Recitator acerbus* dans son *Art Poëtique*, rien ne prouve que le satyrique françois ait eu du Perrier en vue.

PERRIER, (François) avocat au parlement de Dijon, mort en 1700, à 55 ans, eut de la réputation dans sa province. On a de lui un *Recueil d'Arrêts* du parlement de Bour-

gogne, donné par Raviot, Dijon, 1735, 2 vol. in-fol.

PERRIN, (Pierre) né à Lyon, entra dans l'état ecclésiastique. Son esprit intriguant, plutôt que son mérite, lui procura la place d'introducteur des ambassadeurs près de Gaston de France, duc d'Orléans. Il imagina le premier de donner des *Opéra* françois, à l'imitation de ceux d'Italie, & obtint le privilege du roi en 1669. L'abbé Perrin céda ce privilege à Lully en 1672. On a de Perrin quatre *Opéra*, des *Odes*, des *Stances*, des *Elégies*, & un grand nombre d'autres *Poésies*, qui sont toutes du style de la *Pucelle* de Chapelain. Son *Jeu de Poésie* sur divers insectes, est de tous ses ouvrages le moins mauvais, quoique la versification en soit incorrecte & traînante. Ce rimeur mourut en 1680. Ses différentes *Poésies* avoient été recueillies en 1661, en 3 vol. in-12. Il traduisit l'*Eneïde* en vers héroïques, ou plutôt gothiques, 2 vol. in-4°.

PERRIN, (Charles-Joseph) Jésuite, né à Paris en 1690, mourut à Liege en 1767. Après la disgrace de sa société, M. l'archevêque de Paris lui donna un asyle dans son palais. C'étoit un Religieux qui édifioit autant par la régularité de sa conduite, qu'il touchoit par la douceur de ses mœurs; son zele pour sa société expirante, pensa lui être funeste. Il prêcha avec succès dans les villes les plus considérables de France, & sur-tout dans la capitale. Ses *Sermons* ont été publiés en 4 vol. in-12, à Liege, en 1768. On y trouve un style facile, mais quelquefois incorrect; des raisonnemens pleins de force & de solidité; un pathétique mêlé d'onction, des images vives & touchantes. — Il y a un François PERRIN, aussi Jésuite, né à Rhodez en 1636, professeur en théologie dans l'université de Toulouse, puis dans celle de Strasbourg, dont on a *Manuale theologicum*, Paris, 1714, 2 vol. in-8°. Il mourut à Toulouse le 14 décembre 1716.

PERRIN DEL VAGA, *voyez* BUONACORSI.

PERRON, (Jacques Davy du) vit le jour dans le Canton de Berne en 1556, de parens calvinistes, d'une maison ancienne de Basse-Normandie. Elevé dans la religion protestante par Julien Davy, son pere, gentilhomme très-savant, il apprit sous lui le latin & les mathématiques. Le jeune du Perron, né avec une facilité surprenante, étudia ensuite de lui-même le grec, l'hébreu, la philosophie & les poëtes. Philippe Desportes, abbé de Tyron, le fit connoître au roi Henri III, comme un prodige d'esprit & de mémoire. La grace ayant éclairé son esprit, il abjura ses erreurs, & embrassa l'état ecclésiastique. Ses talens le firent choisir pour faire l'Oraison funebre de la reine d'Ecosse, & celle de Ronsard. Il ramena à l'Eglise Catholique, par la solidité de ses raisonnemens, un grand nombre de Protestans. Henri Sponde, depuis évêque de Pamiers, fut une de ses conquêtes. Ce prélat en fit depuis un aveu solemnel dans l'Epître dédicatoire de la premiere édition de son Abrégé des *Annales* de Baronius, qu'il

dédia au cardinal du Perron. Les évêques demanderent qu'un homme, qui travailloit si utilement pour l'Eglise, fût élevé aux dignités ecclésiastiques. En 1593, sous le pape Clément VIII, du Perron fut sacré à Rome évêque d'Evreux, par le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen. En 1600, il eut avec Duplessis-Mornai, en présence du roi, une conférence publique, dans laquelle il triompha de ce seigneur calviniste. Il lui fit remarquer plus de 500 fautes dans son Traité contre l'Eucharistie. Mornai ne pouvant défendre les passages que son adversaire l'accusoit d'avoir altérés, se retira promptement à Saumur (*voyez* MORNAI). Henri IV dit à cette occasion au duc de Sulli : « Le pape » des Protestans a été terrassé. » —Sire, répondit le duc, » c'est avec grande raison que » vous appellez Mornai pape; » car il fera du Perron car» dinal ». En effet, la victoire qu'il avoit remportée, contribua beaucoup à lui procurer la pourpre Romaine & l'archevêché de Sens. Henri IV l'envoya ensuite à Rome, où il assista aux congrégations *de Auxiliis*. Ce fut lui principalement qui détermina le pape à ne point donner de décision sur ces matieres; ce qui étoit effectivement le parti le plus sage: peut-être aussi toute décision dogmatique étoit-elle impossible, vu que les deux partis se réunissoient dans le dernier résultat de la Doctrine Catholique (*voyez* LEMOS & MOLINA). Quand il fut revenu en France, le roi l'employa à différentes affaires, & l'envoya une 3e. fois à Rome, pour accommoder le grand différend de Paul V avec la république de Venise. On assure que ce pape avoit tant de déférence pour les sentimens du cardinal du Perron, qu'il avoit coutume de dire : « Prions Dieu qu'il » inspire le cardinal du Perron; » car il nous persuadera tout ce » qu'il voudra ». La foiblesse de sa santé lui fit demander son rappel en France. Après la mort de Henri IV, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on ne fît rien qui déplût au siege de Rome. Il arrêta par sa vigilance les troubles qu'eût pu exciter dans l'Eglise & dans l'état le livre du docteur Richer sur *la Puissance Ecclésiastique & Politique*. Il assembla ses évêques suffragans à Paris, & dans cette assemblée on anathématisa l'auteur & l'ouvrage (*voyez* RICHER). Il mourut à Paris, le 5 septembre 1618, à 63 ans. On a dit de ce cardinal, par allusion à ses grands talens & aux défauts de sa constitution : » Qu'il ressembloit à la statue » de Nabuchodonosor, dont » la tête d'or & la poitrine » d'airain étoient portées sur » des pieds d'argile ». Effectivement il avoit de mauvaises jambes. Quelques écrivains passionnés ou incrédules eux-mêmes, l'ont accusé d'irréligion, & avancent « qu'après avoir » prouvé l'existence de Dieu » en présence de Henri III, » il lui proposa de prouver par » des raisons aussi fortes, qu'il » n'y en avoit point ». Mais cette anecdote est absolument fabuleuse, & le fruit de la haine que les Protestans & les Richeristes portoient à ce redoutable adver-

adversaire. Les Protestans ont cru sur-tout que ce conte pouvoit servir à couvrir la défaite de Mornai, en montrant que ce cardinal prouvoit le faux comme le vrai. Ses Ouvrages ont été publiés en 3 vol. in-fol. précédés de sa Vie. Ils renferment : I. La *Réplique au roi de la Grande-Bretagne*. II. Un *Traité de l'Eucharistie* contre du Plessis-Mornai. III. Plusieurs autres *Traités* contre les hérétiques. IV. Des *Lettres*, des *Harangues*, & diverses autres Pieces en prose & en vers. Les livres de controverse de ce célebre cardinal offrent une vaste érudition. Il a surpassé tous les controversistes dans l'art de pousser les preuves fondées sur des faits ou sur des textes, & de former des conclusions fermes & précises. Ses *Poésies*, placées autrefois parmi les meilleures productions du Parnasse françois, ont perdu beaucoup par les vicissitudes qu'a subi la langue. On y trouve des *Stances amoureuses* & des *Hymnes*, des *Complaintes* & des *Pseaumes*, &c. On a encore de lui : *Le Recueil de ses Ambassades & de ses Négociations*, publié à Paris, in-fol. 1623. On y sent plus l'homme éloquent que le génie méditatif, & elles ne peuvent servir ni de modele ni de leçon aux négociateurs. Le livre intitulé *Perroniana*, fut composé par Christophe du Puy. Isaac Vossius le fit imprimer à La Haye, & Daillé à Rouen en 1669, in-12. Il y en a eu dans la suite plusieurs autres éditions. Il n'y a aucune apparence que ce grand cardinal ait dit toutes les puérilités qu'on lui attribue dans ce livre; tous ces *Ana* sont d'ailleurs, comme l'on sait, très-suspects, & ne forment souvent que des recueils d'historiettes libres & ridicules, quelquefois indécentes, qu'un brochuraire oisif ou avide se plaît à mettre sur le compre d'un homme célebre. Du Puy avoit fait cet inutile & en partie fabuleux recueil avant de renoncer aux sottises du siecle, & de se faire Chartreux. Le cardinal du Perron faisoit toujours imprimer ses livres 2 fois, avant que de les mettre au grand jour : la 1re., pour en distribuer des exemplaires à des juges éclairés; la 2e., pour les donner au public, après avoir profité de leurs avis. Malgré cette précaution, presqu'aucun de ses livres ne lui a survécu, sinon ses livres de controverse; soit que le style ait vieilli, soit qu'on ait fait mieux après lui. On peut voir sa *Vie* par Burigny, homme d'ailleurs peu propre à l'écrire fidellement, vu ses étroites liaisons avec un parti ennemi de l'Eglise Catholique; Paris, 1768, vol. in-12.

PERRON DE CASTERA, (Louis-Adrien du) mort Résident de France en Pologne, le 28 août 1752, à 45 ans, a traduit en françois le *Newtonianisme des Dames*, 2 vol. in-12; ouvrage superficiel & rédigé dans des principes qui déja ont cessé de paroître vrais : Et la *Lusiade* du Camoëns, 3 vol. in-12; version éclipsée par celle qui a paru en 1776, 2 vol. in-8°. On a encore de du Perron : I. L'*Histoire du Mont-Vésuve*, in-12. II. Le *Théâtre Espagnol*, 1738, in-12, 2 tom. III. Deux *Comédies*, &c. Son style

est boursoufflé & incorrect.

PERROT, (Nicolas) archevêque de Siponte dans le royaume de Naples, étoit natif de Sassoferrato, ville de l'Ombrie, & vivoit dans le 15e. siecle. Il étoit un des hommes les plus instruits de son tems, & se fit estimer dans son pays & à Rome, où le cardinal Bessarion devint son protecteur. On a de lui : I. *Cornucopia, seu Commentarius in Martialem*, Venise, 1489, in-fol., publié après sa mort : ouvrage savant & curieux. Il y a des explications lubriques qu'il ne faut pas attribuer à l'auteur, mais qui sont de la façon de l'éditeur, son neveu, qui s'en accuse lui-même en ces termes : *Nihil ferè de meo addidi, præterquàm loca quædam quæ Nicolaus, quoniam impuritate quadam atque obscænitate verborum castis ac pudicis auribus execrabilia viderentur, cursim breviterque tetigerat, ipse latiùs exposui.* II. Des traductions latines de *Polybe* & de quelques auteurs grecs. Nicolas Perrot mourut fort âgé, dans une maison de plaisance auprès de sa ville natale.

PERROT, (Nicolas) sieur D'ABLANCOURT, naquit à Châlons-sur-Marne, en 1606, d'une famille très-distinguée dans la robe. Paul Perrot de la Salle, son pere, étoit fameux par ses ouvrages en vers & en prose, & avoit eu part à la composition du *Catholicon*. Le fils vint briller de bonne heure dans la capitale, où il fut reçu avocat au parlement de Paris, à l'âge de 18 ans. Ce fut alors qu'il abjura solemnellement le Calvinisme, à la sollicitation de Cyprien Perrot, son oncle, conseiller de la grand'chambre, qui voulut en vain lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Il passa 5 ou 6 ans dans la dissipation des personnes de son âge, sans négliger néanmoins l'étude des belles-lettres. Il fit alors la *Préface* de l'*Honnête-Femme*, de son ami le P. du Bosc. Cet écrit, dans lequel il n'y a rien d'extraordinaire, fut regardé comme un chef-d'œuvre. D'Ablancourt à l'âge de 25 à 26 ans, rentra dans la religion prétendue-réformée. Il se retira en Hollande, & de là en Angleterre. De retour en France, il se fixa à Paris, où il voyoit ce qu'il y avoit de plus distingué & de plus ingénieux. L'académie françoise se l'associa en 1637. Contraint de quitter la capitale, pour aller dans la province veiller sur son bien, il se retira à sa terre d'Ablancourt, où il demeura ensuite jusqu'à sa mort, arrivée en 1664, à 59 ans. Il consultoit avec soin, sur ses ouvrages, Patru, Conrart & Chapelain ses amis intimes, dont le premier a écrit sa *Vie*. Mais sur la fin de ses jours, lorsqu'il venoit faire imprimer ses ouvrages à Paris, l'impatience qu'il avoit de s'en retourner, l'empêchoit de profiter de leurs conseils. Cette impatience augmenta avec l'âge : aussi ses dernieres traductions sont beaucoup moins exactes que les autres. Le grand Colbert l'avoit choisi pour écrire l'Histoire de Louis XIV, & lui avoit donné une pension de mille écus. Mais ayant dit à ce prince que d'Ablancourt étoit protestant : *Je ne veux point d'un historien*, reprit le roi, *qui soit d'une autre religion*

que moi. Effectivement après les scenes qu'avoient donné les Huguenots en matiere civile, il étoit à croire qu'un de leurs adhérens seroit aussi un peu fanatique en matiere d'histoire. Sa pension lui fut néanmoins conservée. Les auteurs qu'il a traduits sont : I. *Minutius Felix.* II. Quatre *Oraisons* de Cicéron. III. *Tacite.* IV. *Lucien*, dont la 2e. édition est la meilleure. L'abbé Massieu en a donné une traduction en 1781, qui a été suivie d'une autre, 1789 (*voyez* LUCIEN). V. La *Retraite des Dix Mille* de Xénophon. VI. Arrien, *des Guerres d'Alexandre.* VII. Les *Commentaires* de César. VIII. *Thucydide.* IX. L'*Histoire* de Xénophon. X. Les *Apophthegmes* des anciens. XI. Les *Stratagêmes* de Frontin, à la fin desquels on trouve un petit *Traité* de la maniere de combattre des Romains. XII. L'*Histoire d'Afrique* de Marmol, en 3 vol. in-4°. Quoique son style commence à paroître un peu suranné, ses traductions sont si bien écrites, les tours en sont si élégans, les expressions si vives & si hardies, qu'on pense lire l'original. Sa maniere de traduire est fort libre ; il se contente de présenter en détail les pensées du texte ; ce qui fit appeller chacune de ses traductions, *la belle infidelle.* Elles sont en très-grand nombre, & il n'a jamais voulu travailler qu'en ce genre. Il répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi, écrivant si bien, il aimoit mieux être traducteur, qu'auteur lui-même : « que la plupart des ouvrages modernes n'étoient » que des redites des anciens, » & que, pour bien servir sa » patrie, il valoit mieux traduire de bons livres, que » d'en faire de nouveaux, qui » le plus souvent ne disent rien » de nouveau ». Cette réponse conviendroit encore mieux aujourd'hui. On a encore de d'Ablancourt un Recueil de *Lettres* à son ami Patru, & un *Discours* sur l'*Immortalité de l'Ame.*

PERRY, (Jean) historien Anglois du 17e. siecle, mort au commencement du 18e., fut employé aux affaires de l'état. Celles pour lesquelles il fut envoyé en Moscovie, lui donnerent occasion de composer une relation de l'état de cette monarchie. Elle a été traduite en françois sous ce titre : *Etat présent de la grande Russie*, in-12. On y trouve des particularités assez curieuses sur le regne du czar Pierre Alexiowitz.

PERSE, (*Aulus-Persius-Flaccus*) poëte latin, naquit, selon quelques-uns, à Volterre en Toscane, & selon d'autres, à Tigulia, dans le golfe de la Spezia, l'an 34 de J. C. Il étoit chevalier Romain, parent & allié des personnes du premier rang. Après avoir fait ses premieres études dans sa patrie, il les continua à Rome, sous la discipline du grammairien Palémon, du rhéteur Virginius, & de Cornutus, célebre philosophe stoïcien, qui lia avec lui une étroite amitié. Néron, sous lequel Perse versifia, avoit la fureur de la poésie. Les véritables poëtes couvrirent ce monarque versificateur, des traits de la satyre & de l'ironie. Perse, entraîné par sa colere & par le dépit, répandit sur lui des torrens de bile. Pour mieux

ridiculiser l'empereur, il inséra dans ses Satyres quelques morceaux de ses pieces. On prétend que ce vers, dont il se moque dans sa premiere satyre,

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,

& les trois suivans, sont de Néron. Il osa le comparer au roi Midas : *Auriculas asini Midas habet.* C'étoit irriter un tigre. Le philosophe Cornutus, précepteur du poëte, sentit le danger de ce bon mot, & lui fit mettre : *Quis non habet?* Autant les Satyres de Perse respirent le fiel & l'emportement, autant il étoit doux, enjoué, liant dans la société. Il mourut l'an 62 de J. C. à 28 ans, après avoir immortalisé dans ses Satyres le nom de son ami Cornutus, auquel il légua sa bibliotheque & environ 25000 écus; mais Cornutus ne voulut que les livres, & laissa l'argent aux sœurs de Perse. « Combien aujourd'hui de philosophes, dit » le P. Tarteron, auroient tout » retenu! » Il revit les ouvrages de ce poëte, & supprima ceux qu'il avoit composés dans sa premiere jeunesse, entr'autres, ses vers sur *Arrie*, illustre dame Romaine, parente de Perse. Il nous reste de lui six *Satyres*, imprimées ordinairement à la suite de Juvenal (*voyez ce mot*). Ce poëte paroît dur & inintelligible à bien des lecteurs; mais est-ce sa faute, si nous ne l'entendons pas? Ecrivoit-il pour nous? Il faudroit connoître les personnes auxquelles il fait allusion, pour goûter ses Satyres. Plusieurs de ses traits sont uniques pour l'énergie. Ses contemporains en sentoient tout le prix, parce qu'ils en avoient la clef, & qu'ils ne percevoient rien de la finesse des applications. Sa morale est pure; il est le poëte de la vertu, & le plus implacable ennemi du vice; quelques-uns ont écrit que plus conséquent que les autres moralistes païens, il conformoit ses mœurs à ses leçons. Nous en avons plusieurs Traductions en françois. Celle du P. Tarteron est une des moins mauvaises. M. l'abbé le Monnier en a publié une autre, qui a été assez bien accueillie. Il en a paru une troisieme en 1776, in-8°., par M. Sélis; & ces deux nouveaux traducteurs, pour soutenir chacun la prééminence de leur version, ont fait entr'eux une espece de petite guerre, dont l'avantage a paru rester au dernier. En 1783, M. Sélis a publié une *Dissertation sur Perse*, Paris, 1 vol. in-12, où il défend la juste célébrité de Perse contre M. Dusaulx qui, dans la Dissertation mise à la tête de sa traduction de Juvenal, avoit jugé Perse très-défavorablement. Suétone nous a transmis divers détails sur la vie de ce poëte.

PERSÉE, fils de Jupiter & de Danaé, est célebre dans la fable par ses exploits. Acrisius ayant appris de l'oracle que son petit-fils lui donneroit la mort, fit enfermer Danaé dans une forteresse, afin qu'elle n'eût point d'enfans. Mais Jupiter se changea en pluie d'or, corrompit ses gardes, & eut de Danaé un fils nommé *Persée*, qu'Acrisius fit exposer avec Danaé sur la mer, dans une petite barque. Les flots les porterent heureusement sur le ri-

vage. Un marinier les mena au roi du pays. Ce prince épousa Danaé, & confia l'éducation de Persée à Dictys, frere de Polydecte. Persée s'acquit ensuite une réputation immortelle par sa prudence & par son courage. Les poëtes ont feint que Minerve lui avoit prêté son bouclier. Il surmonta Méduse, vainquit les peuples du Mont-Atlas, & épousa Andromede, après l'avoir délivrée d'un monstre marin. Pour tous ces exploits, il fut mis au nombre des constellations. *V.* ACRISE.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, succéda à son pere Philippe, l'an 178 avant J. C. Il hérita de la haine & des desseins de son pere contre les Romains. Après s'être assuré de la couronne par la mort d'Antigonus, son compétiteur, il leur déclara la guerre. Il défit d'abord l'armée Romaine sur les bords du Pénée; mais dans la suite il fut vaincu & entiérement défait à la bataille de Pydne par le consul Paul-Emile, & mené à Rome en triomphe devant le char du vainqueur, qui avoit été d'abord très-sensible à son humiliation. L'ayant vu, après la bataille, prosterné humblement à ses pieds, il le consola de sa disgrace; & adressant la parole aux Romains qui l'environnoient, il leur dit: « Vous » voyez devant vos yeux un » exemple frappant de l'in» constance des choses humai» nes. C'est à vous, jeunes » Romains, que je donne prin» cipalement cet avis. Con» vient-il après cela, quand » nous jouissons de la prospé» rité, de traiter qui que ce » soit avec hauteur & avec » dureté, puisque nous igno» rons le sort qui nous attend » à la fin du jour? Celui-là » seul sera véritablement hom» me, dont le cœur ne s'enflera » point dans la bonne fortune, » ni ne s'abattra dans la mau» vaise ». Persée mourut dans les fers quelques années après, vers l'an 168 avant J. C.

PERTANA, *voyez* CONTO.

PERTINAX, (Publius Helvius) né à *Villa-Martis*, près de la ville d'Albe, l'an 126, étoit fils d'un affranchi nommé *Helvius*, qui gagnoit sa vie à cuire des briques. Il fut néanmoins élevé avec soin dans les belles-lettres, & y fit tant de progrès, qu'il les enseigna avec réputation dans la Ligurie. Il prit ensuite le parti des armes, & s'éleva par son mérite jusqu'aux charges de consul, de préfet de Rome, & de gouverneur de plusieurs provinces considérables. Enfin, après la mort de Commode, il fut élu empereur Romain, à 70 ans, par les soldats Prétoriens, le 1er. janvier 193. La premiere action d'autorité qu'il fit, fut de réprimer l'insolence des cohortes Prétoriennes, qui insultoient hautement à Rome le peuple, & bravoient les citoyens. Il bannit aussi les délateurs qui s'étoient introduits de nouveau, à la faveur d'un ministere corrompu; & il abolit quantité d'abus que l'iniquité des tems faisoit tolérer. Il ne voulut point permettre qu'on mît son nom à l'entrée des lieux qui étoient du domaine impérial, disant qu'*ils appartenoient à l'empire & non à lui*. Tous les fonds

ſtériles que les empereurs poſſédoient en Italie & ailleurs, & qu'on appelloit leur domaine, furent remis à ceux qui les voudroient cultiver. Pour encourager ceux qui ſe chargeroient de les faire valoir, il leur accorda dix ans d'exemption de taxes, avec promeſſe de ne les vexer en aucune maniere tout le tems de ſon regne : nouvelle preuve du peu de cultivation qu'il y avoit alors en Italie, qui ne fut jamais auſſi peuplée, ni cultivée ſous les Romains qu'elle l'eſt aujourd'hui. Il remit auſſi au peuple tous les péages & les impôts qu'on levoit ſur les bords des rivieres, dans les ports, ſur les grands chemins, & enfin tout ce que le deſpotiſme avoit établi aux dépens de la liberté publique. Il fit vendre à l'encan les bouffons & les farceurs de Commode, inſtrumens de la corruption publique, qui s'étoient enrichis par des leçons de frivolité & de vice; expédition qui anéantiroit aujourd'hui bien du monde en Europe. Sa table étoit frugale, & chacun vouloit imiter le prince; les vivres diminuerent conſidérablement de prix. Si l'on en croit Capitolin, la bonne chere étoit ſi modique au palais, que les convives n'y trouvoient pas de quoi vivre. Cet hiſtorien le fait paſſer pour un prince d'une avarice ſordide, & de mœurs corrompues (*voyez* TITIANE); mais Dion & Herodien ne lui donnent que de l'économie. Pertinax faiſoit oublier la tyrannie de Commode, & même les perſécutions de Marc-Aurele, lorſque les Prétoriens, mécontens de ce qu'il leur faiſoit obſerver exactement la diſcipline militaire, ſe ſouleverent. Dans la confuſion de la révolte, un ſoldat le perça d'un coup de lance dans la poitrine, en s'écriant : *Voilà ce que les Prétoriens t'envoient!* Pertinax s'enveloppa la tête avec ſa robe, & tomba mort de diverſes bleſſures, le 28 mars de l'an 193 de J. C., après un regne de 87 jours.

PERUGIN, (Pierre) peintre, né à Perouſe en 1446 dans la pauvreté, ſupporta avec patience les mauvais traitemens d'un maître ignorant, chez qui il apprenoit à deſſiner, mais beaucoup d'aſſiduité au travail, & un peu de diſpoſition naturelle, le mirent bientôt en état de pouvoir s'avancer lui-même. Il alla à Florence, ou il prit encore des leçons, avec Léonard de Vinci, d'André Verrochio. Ce peintre donna au Perugin une maniere de peindre gracieuſe, jointe à une élégance ſinguliere dans les airs de tête. Le Perugin a beaucoup travaillé à Florence, à Rome pour Sixte IV, & à Perouſe ſa patrie. Un grand nombre d'ouvrages & une économie qui tenoit de l'avarice, le mirent dans l'opulence. Il ne s'écartoit point de ſa maiſon, que ſa caſſette ne le ſuivît. Tant de précautions lui furent préjudiciables : un filou s'en étant apperçu, l'attaqua en chemin, & lui déroba ſes tréſors, dont la perte lui cauſa la mort en 1524. Ce qui a le plus contribué à la gloire du Perugin, eſt d'avoir eu le célebre Raphaël pour diſciple.

PERUSSEAU, (Silvain) Jéſuite, illuſtre dans la ſociété

par ses vertus, & par les talens de la chaire & de la direction, fut confesseur du dauphin, fils de Louis XV, & ensuite du roi, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. On a de lui: I. *Oraison funebre* du duc de Lorraine. II. *Panégyrique de S. Louis*. III. *Sermons choisis*, 2 vol. in-12, 1758. Le P. Perusseau n'a ni la force de raisonnement de Bourdaloue, ni les graces & le ton intéressant de Massillon; mais il montre un esprit net, facile, solide, pénétrant: un cœur sensible, une imagination vive, de l'ordre & de la justesse dans les dessins: une élocution aisée, noble, variée, mais pas toujours assez châtiée. Ses sermons ont souvent touché les cœurs, & produit des conversions.

PERUZZI, (Balthasar) peintre & architecte, né à Volterre en Toscane d'un gentilhomme Florentin, en 1481, s'appliqua d'abord par goût & par amusement au dessin; mais son pere l'ayant laissé sans biens, la peinture devint pour lui une ressource. Le pape Jules II l'employa dans son palais, & il fut choisi par Léon X pour être un des architectes de l'église de S. Pierre. Il fit un très-beau modele pour cet édifice. Ce modele, qui ne fut point exécuté, se trouve gravé dans l'architecture de Serlio, & mérite l'attention des artistes. Peruzzi fit beaucoup de tableaux pour les églises, & fut encore occupé à peindre sur les façades de beaucoup de maisons. Il eut le malheur de se trouver à Rome dans le tems que cette ville fut saccagée, en 1527, par l'armée de Charles-Quint. Il fut arrêté prisonnier; mais il obtint sa liberté en faisant le portrait du connétable de Bourbon. Il mourut à Rome en 1536, pauvre, quoique toute sa vie il eût été très-occupé: la plupart de ceux pour qui il travailloit ayant abusé de sa modestie, qui l'empêchoit de demander le prix de ses talens.

PESANT, (Pierre le) sieur de Bois-Guillebert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mourut en 1714. On a de lui: I. La *Traduction d'Hérodien*, Paris, 1675, in-12. II. Celle de *Dion Cassius*. III. La *Vie de Marie Stuart*. IV. Le *Détail de la France*.

PESARESE, (Le) nom donné à CANTARINI, parce qu'il étoit né à Pesaro.

PESAY, *voyez* PEZAI.

PESCAIRE, *voy.* AVALOS.

PESCENNIUS-NIGER, *voyez* NIGER.

PESENTIUS DE BERGAME, (Elisée) Capucin de la province de Brixen, enseigna l'arabe avec succès pendant l'espace de 30 ans; l'étendue de ses connoissances dans la langue sainte, lui procura l'avantage de convertir un nombre extraordinaire de Juifs. Il mourut en 1637. L'on a de lui une multitude d'ouvrages qui décelent un homme appliqué & fort instruit; tels sont: I. *Sal Elisei viri divini, sive Dictionnarium hebraïcum*, &c., 4 vol. in-fol. II. *Favus mellis ex floribus delibatus horti clausi, seu Grammatica hebræa*, 1 vol. in-fol. III. *Anatomia alphabeti hebraïci*, 1 vol. in-fol. IV. *Lectiones de antiquitate, nobi-*

litate, necessitate, ac facilitate S. Linguæ, 1 vol., & quantité d'autres sur le même sujet.

PESSELIER, (Charles-Etienne) né à Paris en 1712, mort en 1763, fit quelques Comédies, & donna ensuite des ouvrages plus utiles. I. Des *Fables*, in-8°; l'esprit y domine, & nuit à cette naïveté & aux graces simples propres à ce genre. II. *Idée générale des Finances*, 1759, in-fol. III. *Doutes proposés à l'Auteur de la Théorie de l'Impôt*, 1761, in-12. Ces deux ouvrages font preuve de ses connoissances fort variées. Tout y est présenté avec réserve & modestie. IV. *Lettres sur l'Education*, en 2 vol. in-12, &c. Des vérités morales exprimées avec facilité; plus de raison que d'enthousiasme, plus de réflexions que d'images, caractérisent cet écrivain. Il n'a rien dit, ni écrit, qui pût blesser les mœurs, ni la société: mérite rare dans ce siecle. Il mourut en 1763.

PETAU, (Denys) *Petavius*, né à Orléans en 1583, étudia en philosophie dans sa patrie, & en théologie à Paris. Il n'étoit âgé que de 20 ans quand il obtint par un concours une chaire de philosophie à Bourges. Il étoit soudiacre & chanoine d'Orléans, lorsqu'il entra en 1605 au noviciat des Jésuites à Nancy. Il régenta la rhétorique à Rheims, à la Flêche, à Paris jusqu'à l'an 1621, puis la théologie dogmatique dans cette capitale pendant 22 ans, avec une réputation extraordinaire. Les langues savantes, les sciences, les beaux-arts n'eurent rien de caché pour lui. Il s'appliqua sur-tout à la chronologie, & se fit dans ce genre un nom qui éclipsa celui de presque tous les savans de l'Europe. Il mourut au college de Clermont, en 1652, à 69 ans. Ce Jésuite étoit d'un caractere plein de feu; il eut plusieurs disputes, & il les soutint avec autant de chaleur que de succès. Son mérite ne se bornoit pas à l'érudition, qui n'a de prix que par l'usage que l'on en fait; les graces ornerent son savoir; ses écrits sont pleins d'agrémens. On y sent l'homme d'esprit & l'homme de goût: critique juste, science profonde, littérature choisie, & sur-tout le talent d'écrire en latin. En prose, il a quelque chose du style de Cicéron; en vers, il sait imiter Virgile. Il avoit étudié l'antiquité, mais sous la direction du génie, & de la maniere dont les grands maîtres font leurs lectures. Aucun des bons auteurs parmi les anciens ne lui étoit inconnu. La nature l'avoit doué d'une mémoire prodigieuse; l'art vint encore à l'appui du talent. Pour ne pas la charger trop, il déposoit une partie de ses connoissances dans des recueils faits avec autant de méthode que de justesse. Quand il se proposa d'écrire sur la chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'astronomie; mais après quelques leçons le maître se retira, s'imaginant que c'étoit par plaisanterie qu'un tel disciple l'avoit demandé. Quoiqu'il soit sorti de sa plume un nombre infini d'ouvrages, il avoit des relations avec presque tous les savans de l'Europe, & répondoit exactement à leurs lettres. Le riche fonds de son com-

merce épiſtolaire fut brûlé quelque tems après ſa mort, ſous le prétexte aſſez frivole, que les lettres des morts étoient des titres ſacrés pour les vivans. Ses principaux ouvrages ſont: I. *De Doctrina temporum*, en 2 vol. in-fol., 1627; & avec ſon *Uranologia*, 1630, 3 vol. in-folio: livre dans lequel il perce, avec autant de ſagacité que de juſteſſe, la nuit des tems. Cet ouvrage lui fera toujours honneur, parce qu'il y fixe les époques par un art moins difficile & d'une façon beaucoup plus ſûre qu'on ne l'avoit fait avant lui. L'auteur le compoſa pour redreſſer les écarts de Scaliger. II. *Rationarium Temporum*, pluſieurs fois réimprimé. Lenglet du Freſnoy en a donné une édition augmentée de tables chronologiques, de notes hiſtoriques & de diſſertations; Paris, 1703, 3 vol. in-12. » C'eſt (ſelon M. Drouet, continuateur de la *Méthode d'étudier l'Hiſtoire* de Lenglet) de » toutes les éditions la moins » eſtimée. Le texte du Pere » Petau y eſt rempli de fautes, » & les additions qu'on y a » jointes, ne méritent pas d'ac- » compagner un ouvrage auſſi » exact que celui du Jéſuite. » Ce ſont de pures compila- » tions, dont le ſyſtême ne ſe » rapporte point à celui de ce » Pere ». Jean Conrad Rungius a donné une édition du *Rationarium Temporum*, Leyde, 1710, 2 vol. in-8°, avec des Supplémens que les ſavans préferent à celle de Lenglet. Petau y abrege ſon grand ouvrage ſur la chronologie, & y donne un précis de l'Hiſtoire univerſelle. On trouve dans la derniere partie, des diſcuſſions chronologiques pleines d'ordre & d'érudition. Moreau de Mautour & l'abbé du Pin ont traduit cet ouvrage. On en a encore un traduction par Collin, Paris, 1682, 3 vol. in-12. Ce faiſeur de traductions s'eſt arrogé la liberté d'y retrancher & d'augmenter ſelon ſa fantaiſie. Boſſuet eſtimoit beaucoup le *Rationarium Temporum*, & en a fait un grand uſage dans ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*. Le rapport établi entre les époques des diverſes nations, depuis le commencement du monde juſqu'à Jeſus-Chriſt, lui a donné l'idée de cette liaiſon d'événemens, dont il nous a laiſſé un tableau ſi ſublime. III. *Dogmata Theologica*, en 5 vol. in-fol., Paris, Cramoiſi, 1644 & 1650; & réimprimés à Amſterdam, 6 tomes en 3 vol. in-fol., avec des notes de Jean le Clerc (*voy. ce mot*) Les Proteſtans en ont fait un ſi grand cas, qu'ils les ont fait imprimer pour leur uſage. On regarde le P. Petau comme le *reſtaurateur de la théologie dogmatique*; c'eſt le nom que lui donne le célebre Muratori. Mais comme un excellent modele fait mille mauvaiſes copies, il eſt arrivé qu'en voulant marcher ſur ſes traces, on a un peu trop négligé, ſurtout dans ces dernieres années, les armes du raiſonnement, le ſecours d'une bonne & rigoureuſe logique, dont les ſcholaſtiques avoient peut-être un peu abuſé, mais dont l'oubli ou le mépris eſt un abus plus grand & d'une conſéquence plus grave (*voyez* ANSELME, SUAREZ, S. THOMAS d'A-

quin, &c.) On reproche au P. Petau d'avoir employé quelquefois des raisonnemens assez foibles pour prouver le dogme de la Trinité (*voyez* G. Bullus, *Def. fidei Nicænæ, proem.* § 7, édit. 1688, p. 7, 8; & *Huetii comment. de reb. ad eum pertinentib.* 69, 70). On lui reproche aussi d'avoir parlé désavantageusement du sentiment des Peres qui ont précédé le concile de Nicée (*De Trinit.* liv. I, cap. 5, § 7, & cap. 8, § 2); mais il s'est expliqué, ou, si l'on veut, rétracté dans la Préface du second tome, où il enseigne pleinement la vérité (*voyez* le 6e Avertissement de M. Bossuet contre Jurieu, n°. 100-103). Il n'avoit pas d'abord fait assez attention que la foi des premiers siecles, touchant ce mystere, étoit constante & uniforme, quoique le langage qui l'exprime, ne fût pas invariablement arrêté; il le vit & le fit voir ensuite d'une maniere démonstrative (*voyez* BULL, CORDEMOI, DENYS D'ALEXANDRIE). On prétend qu'après avoir expliqué la doctrine de S. Augustin, suivant le systême de la prédestination absolue, ses confreres le forcerent à revenir sur ses pas; mais c'est un conte qui n'est fondé que sur le dépit de ceux qui ont voulu fortifier leurs opinions par le suffrage d'un homme tel que Petau. En embrassant sur la prédestination le sentiment de ses confreres, le savant Jésuite n'a pas cessé de dire que S. Augustin avoit pensé autrement; il est donc faux qu'il soit revenu sur ses pas. Il est vrai cependant qu'il avoit une espece de prédilection pour les opinions dures & séveres; il étoit d'un naturel triste & mélancolique, & sans ses principes religieux & son attachement à l'orthodoxie, il eût pu donner dans des extrêmes. IV. Les *Pseaumes* traduits en vers grecs, 1637, in-12. Qui croiroit que cette traduction, comparable peut-être pour le tour & pour l'harmonie aux meilleurs vers grecs, n'a été néanmoins que le délassement de son auteur? Petau n'avoit d'autre parnasse que les allées & l'escalier du college de Clermont. Cette version, si supérieurement versifiée, n'est pas exempte de défauts. On y chercheroit en vain le genre & le ton lyrique. Elle est toute en vers hexametres & pentametres. Il ne connoissoit guere l'essence ni la construction de l'Ode. C'est au moins manquer de goût, que de suivre toujours la même mesure, en traduisant des ouvrages de mouvemens très-différens. V. *De Ecclesiasticâ Hierarchiâ*, 1643, in-fol.; ouvrage savant, bien propre à réfuter des erreurs que quelques pseudo-canonistes tâchent d'accréditer de nos jours. VI. De savantes *Editions* des *Œuvres* de Synesius, de Themistius, de Nicéphore, de S. Epiphane, de l'empereur Julien, &c. VII. Plusieurs *Ecrits* contre Saumaise, la Peyre, &c., & contre les Jansénistes. Ceux qui souhaiteront connoître plus particuliérement ce qui concerne ce célebre Jesuite, peuvent consulter l'Eloge que le P. Oudin en a fait imprimer dans le tome 37e. des *Mémoires Littéraires* du P. Nicéron.

PETAU *ou* PETO, (Paul) fut reçu conseiller au parlement de Paris, sa patrie, en 1588, & mourut en 1614. Il étudia les loix & les belles-lettres anciennes; les premieres par devoir, & les autres par goût. Il réussit assez dans ces deux genres. Ce qui nous reste de lui sur la jurisprudence, ne jouit pas d'une grande considération. On estime davantage quelques traités sur les antiquités, dont le principal parut à Paris en 1610, in-4°, sous ce titre modeste : *Antiquariæ supellectilis Portiuncula.* On grava son portrait, autour duquel fut mis ce vers, faisant allusion à son nom :

Tot nova cùm quærant, non nisi prisca PETO.

PETERFFI, (Charles) né d'une famille noble de Hongrie, se fit Jésuite en 1715, enseigna les belles-lettres à Tyrnaw & la philosophie à Vienne. Il se consacra ensuite tout entier à l'étude de l'histoire de sa patrie, & publia *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno 1016, usque ad annum 1715*, Vienne & Presbourg, 1742, in-fol. Cette collection renferme, outre les Conciles de Hongrie, les Constitutions Ecclésiastiques des rois de Hongrie & des légats du Saint-Siege. On admire avec raison la beauté du style, l'ordre qui regne dans cet ouvrage, la variété des recherches, les estampes qui représentent d'anciens monumens ; mais on reproche à l'auteur de témoigner trop d'aigreur contre ses adversaires : ce qui lui occasionna beaucoup de chagrins. Il mourut le 14 août 1746.

PETERNEFS, peintre, né à Anvers vers l'an 1580, fit une étude particuliere de l'architecture & de la perspective. Son talent étoit de représenter l'intérieur des églises. On remarque dans ses ouvrages, un détail & une précision qu'on ne peut se lasser d'admirer. Il a distribué la lumiere avec beaucoup d'intelligence ; & sa maniere, quoique très-finie, n'est point seche. Il peignoit mal les figures ; c'est pourquoi il les faisoit faire ordinairement par Van-Tulden, Teniers & autres. Nous ignorons l'année de sa mort. Peternefs a eu un fils qui a travaillé dans son genre, mais qui lui étoit inférieur pour le talent.

PETERS, (Le Pere) Jésuite, étoit le confesseur de Jacques II, roi d'Angleterre. Les protestans & les philosophes ont essayé d'en faire un enthousiaste, qui par des conseils violens ébranla le trône de son maître; Burnet en bon sectaire, en parle de la maniere la plus outrageante. Mais outre qu'il est très-incertain, si Jacques II se régla sur les avis du P. Peters, on ne voit pas ce que ce prince fit de comparable aux violences de Henri VIII, d'Edouard & d'Elizabeth contre les Catholiques. *Voyez* JACQUES II.

PETERSBOROUGH, (Charles Mordaunt, comte de) d'une illustre famille d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretiere, se signala l'an 1705 en Espagne, à la tête des troupes envoyées par la reine Anne au secours de l'archiduc Charles. Ayant assiégé Barcelone avec une armée qui n'é-

toit guere plus nombreuse que la garnison, il la contraignit de se rendre après un siege de trois semaines. Il força l'année suivante le maréchal de Tessé à abandonner le camp qu'il avoit devant cette ville, avec près de 100 pieces de canon, les munitions de guerre & de bouche, & tous les blessés, dont il fit prendre un soin particulier. Couvert de gloire dans ces deux campagnes, il aspira au titre de généralissime des troupes alliées, & excita contre lui la jalousie des autres commandans. Sur les plaintes de l'archiduc lui-même, il fut rappellé en Angleterre & disgracié. Ce ne fut qu'après plusieurs apologies qu'il vint à bout de se laver des inculpations dont on l'avoit chargé. On l'employa depuis dans des négociations. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur dans diverses cours d'Allemagne & d'Italie, & par-tout il donna des preuves aussi signalées de son intelligence & de sa capacité, qu'il avoit fait paroître de courage dans les armées. Il s'étoit trouvé, en 1711, aux conférences de Francfort pour l'élection d'un empereur. Ayant fait le voyage de Portugal, dans la vue de rétablir sa santé par le changement d'air, il trouva le terme de sa carriere près de Lisbonne le 5 novembre 1736.

PETIS DE LA CROIX, (François) secrétaire-interprete du roi de France pour les langues orientales, succéda à son pere en cette charge, & la remplit avec honneur. Il fit plusieurs voyages en Orient & en Afrique par ordre de la cour. Louis XIV l'employa dans différentes négociations, & récompensa son mérite en 1692, par la chaire de langue arabe au college-royal. Ce savant mourut à Paris en 1713. Outre les langues arabe, turque, persanne & tartare, il savoit bien aussi l'éthiopienne & l'arménienne. On a de lui : I. La Traduction des *Mille & un Jour*, contes persans, 5 vol. in-12. II. *Etat général de l'Empire Ottoman, depuis sa fondation jusqu'à présent, avec l'Abrégé des Vies des Empereurs*, traduit d'un manuscrit turc ; Paris, 1683, 3 vol. in-12. III. L'*Histoire du grand Gengyskan, premier empereur des anciens Mogols & Tartares*, tirée des anciens auteurs orientaux, 1710, in-12. IV. *Histoire de Timur Bec, connu sous le nom du grand* Tamerlan, *empereur des Mogols & Tartares*, &c., traduite du persan, in-12, en 4 vol., Paris, 1722. V. Une Traduction d'une *Histoire de Maroc*, depuis le 7e. siecle jusqu'au 14e. VI... de l'*Histoire des Monarchies Mahométanes*, par Hussein-Effendi Hezarsen. Il a traduit aussi, du françois en persan, l'*Histoire de Louis XIV par les Médailles*, qui fut présentée en 1708 au roi de Perse ; & a donné l'*Eloge historique* de son pere, bien écrit, & des *Lettres critiques* sous le nom d'un secrétaire de Mehemet-Effendi, sur les *Mémoires* du chevalier d'Arvieux, publiés par le P. Labat.

PETIT, (François) *voyez* POURFOUR.

PETIT, (Jean) né à Hesdin en Artois, dans le 13e siecle, se fit Cordelier, devint docteur de Paris, & s'acquit d'abord de la réputation par

son savoir, par son éloquence & par les Harangues qu'il prononça au nom de l'université. Il fut de la célebre ambassade que la France envoya en Italie pour la pacification du schisme, en 1407; mais il dérogea bientôt à la gloire qu'il avoit acquise. Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner Louis de France, duc d'Orléans, frere unique du roi Charles VI, Jean Petit soutint dans la grand'salle de l'hôtel-royal de St. Paul, le 8 mars 1408, que le meurtre de ce duc étoit légitime. Il osa avancer « qu'il est permis d'user » de surprise, de trahison & » de toutes sortes de moyens, » pour se défaire d'un tyran, » & qu'on n'est pas obligé de » lui garder la foi qu'on lui » a promise ». Il ajouta que » celui qui commettoit un tel » meurtre, ne méritoit non- » seulement aucune peine, » mais même devoit être ré- » compensé ». Le Plaidoyer qu'il prononça à cette occasion, parut sous le titre de *Justification du duc de Bourgogne.* Ce qu'on peut opposer en bonne politique & en saine morale à cette opinion, est 1°, que la mort violente d'un prince inique, donne presque toujours à l'état des secousses plus fatales que la tyrannie même; 2°, qu'un mauvais prince est un fléau de Dieu; & que s'il étoit permis à tout particulier de s'en défaire, les vues de la Providence seroient contredites. La peste & la famine ne sont pas en notre puissance physique, & le méchant souverain n'est pas dans notre puissance morale ou légale (*voyez* BURLAMAQUI). Quant au droit de le méconnoître & de lui résister, ceux qui l'ont reconnu, n'ont pas parlé précisément d'un souverain dur & injuste; mais d'un monstre qui, comme Antiochus, voudroit détruire la nation, ses loix & son culte (*voyez* JUDAS MACHABÉE); ou d'un prince qui ne régneroit que par un pacte conditionnel & conjointement avec les chefs de l'état, comme le doge de Venise, quel que soit d'ailleurs son titre; ou enfin d'un prince qui par un serment inaugural auroit renoncé à sa couronne en cas de parjure (*voyez* ANDRÉ, roi de Hongrie). Gerson déféra la doctrine de Petit à Jean de Montaigu, évêque de Paris, qui la condamna comme hérétique le 23 novembre 1414. Le concile de Constance l'anathématisa la même année, dans la 15e. session, à la sollicitation de Gerson, mais en épargnant le nom & l'écrit de Jean Petit. Enfin le roi fit prononcer, le 16 septembre 1416, par le parlement de Paris, un arrêt contre ce livre, & l'université le censura. Mais le duc de Bourgogne eut le crédit en 1418, d'obliger les grands-vicaires de l'évêque de Paris, pour lors malade à St-Omer, de rétracter la condamnation faite par ce prélat en 1414. Petit étoit mort 3 ans auparavant, en 1411, à Hesdin. Son *Plaidoyer* en faveur du duc de Bourgogne, se trouve dans la derniere édition des Œuvres de Gerson.

PETIT, (Jean-François le) né à Béthune en 1546, abandonna la Religion Catholique pour se faire protestant, & se réfugia à Aix-la-Chapelle, où

il étoit encore en 1598. On ignore le lieu & la date de sa mort. On a de lui : I. *Une Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-folio. Quoiqu'elle ait été réimprimée deux fois en France & traduite en anglois, elle ne mérite pas qu'on en fasse grand cas, parce que les faits y sont altérés, & qu'elle se ressent étrangement de l'esprit de parti. II. *La République de Hollande* ou *Description des Provinces-Unies*, en flamand, Arnheim, 1615, in-4°.

PETIT, (Samuel) né en 1594 à Nismes, d'un ministre, fit ses études à Geneve avec un succès peu commun. Il n'avoit que 17 ans, lorsqu'on l'éleva au ministere. Il fut nommé peu de tems après à la chaire de théologie, de grec & d'hébreu à Nismes, où il mourut le 12 décembre 1645, à 51 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Miscellanea*, en 9 livres : il y explique & y corrige quantité de passages de différens auteurs. II. *Eclogæ Chronologicæ*, in-4°. Il y traite des années des Juifs, des Samaritains & de plusieurs autres peuples. III. *Variæ Lectiones*, en 4 livres. Il en a employé trois à expliquer les usages de l'Ancien & du Nouveau Testament, les cérémonies, observations, &c. IV. *Leges Atticæ*, Paris, 1655, in-fol., dans lequel il corrige quantité d'endroits de divers auteurs grecs & latins. V. Plusieurs autres *Ecrits*, qui sont, ainsi que les précédens, recommandables par l'érudition qui y regne.

PETIT, (Pierre) mathématicien & physicien, né en 1598 à Mont-Luçon, mort en 1677 à Lagny-sur-Marne, devint géographe du roi & intendant des fortifications de France. Il visita tous les ports de mer du royaume par ordre de Louis XIII & de Richelieu. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques & de physique, qui sont curieux & intéressans ; les principaux sont : I. Des *Traités du Compas de proportion ;* De la *Pesanteur & de la grandeur des Métaux ;* De la *Construction & de l'usage du Calibre d'Artillerie*, in-8°. II. Du *Vide*, in-4°, 1647. III. Des *Eclipses*, 1652, in-fol. IV. Des *Remedes qu'on peut apporter aux inondations de la riviere de Seine dans Paris*, 1668, in-4°. V. De la *Jonction de l'Océan & de la Méditerranée par les rivieres d'Aude & de la Garonne*, in-4°. VI. Des *Cometes*, 1665, in-4°. VII. De la *Nature du Chaud & du Froid*, 1671, in-12. C'est un des premiers qui fit en France des expériences sur le vide, après la découverte de Toricelli. On prétend même qu'il prévint l'expérience de Descartes, mal-à-propos attribuée à Pascal (*voyez ce mot*).

PETIT, (Pierre) médecin de Paris, sa patrie, membre de l'académie de Padoue, mort en 1687, âgé de 70 ans, fut poëte latin & françois; mais il a particuliérement réussi dans la poésie latine, & son talent en ce genre le fit placer au nombre des sept meilleurs poëtes qui composoient la Pleïade latine de Paris. Le Recueil de ses Vers parut en 1683, in-8°. Il y mit à la tête un Traité de l'*Enthousiasme Poëtique* qui est curieux. Son Poëme intitulé *Codrus*, est remarquable par l'élévation &

la magnificence des idées, la choix & l'élégance de l'expression, la force & l'harmonie des vers. On peut donner le même éloge à son Poëme de la *Cynomagie*, *ou* du *Mariage du philosophe Cratès avec Hipparchie.* Nous avons aussi de lui un Poëme sur la Boussole, un sur le Thé imprimé à Leipsig en 1685, in-4°, sous ce titre: *Thée, sive de Sinensi herba Thée*, & quelques vers françois, entr'autres des Sonnets, qui sont très-foibles. Outre ces vers, il nous reste de lui: I. Trois Traités de Physique: le 1er *du Mouvement des Animaux*, 1660, in-8°; le 2e. *des Larmes*, 1661, in-8°; & le 3e. *du Feu & de la Lumiere*, 1663 & 1664, in-4°. II. Deux ouvrages de médecine, dont l'un est intitulé: *Homeri Nepenthes*, *seu De Helenæ medicamento*, *luctum*, *animique omnem ægritudinem abolente dissertatio*, Utrecht, 1689, in-8°; il prétend que le *Nepenthes* est une plante; plusieurs croient que ce remede n'est autre chose que l'*Opium* : & l'autre un *Commentaire* sur les 3 premiers livres d'Arétée, Londres, 1726, in-4°. On trouve ces Commentaires avec les notes de Jean Wiggan, dans l'édition des Œuvres d'Arétée de Herman Boerhave, Leyde, 1735, in-fol. III. Un *Traité des Amazones*, en latin, Paris, 1685; Amsterdam, 1687, in-8°; avec des notes critiques de Bernard de la Monnoye; & en 1718, 2 tom. in-8°. IV. Un autre *De la Sybille*, Leipsig, 1686, in-8°. V. Un volume d'*Observations mêlées*, Utrecht, 1682, in-8°. VI. Des *Dissertations* manuscrites. VII. Une suite vraie ou prétendue du *Trimalcion* de Pétrone (*voyez ce mot*). VIII. *De natura & moribus Anthropophagorum*, Utrecht, 1688, in-8°.

PETIT, (Louis) poëte François, ancien receveur-général des domaines & bois du roi de France, mort à Rouen, sa patrie, en 1693, à 79 ans, s'acquit l'estime des savans de son tems, entr'autres de Corneille, dont il fit imprimer les pieces de théâtre à Rouen; du P. Commire qui lui adressa un de ses Poëmes, intitulé: *Cicures Lusciniæ tota hyeme decantantes.* On a de lui des *Poësies* qui consistent en Satyres, Epigrammes, Madrigaux, Stances, &c., dans lesquels le bon goût regne; on les lit encore avec plaisir, quand on fait grace aux expressions surannées.

PETIT, (Jean-Louis) chirurgien, né à Paris en 1674, fit paroître, dès sa plus tendre enfance, une vivacité d'esprit & une pénétration peu communes. Littre, célebre anatomiste, demeuroit dans la maison de son pere: le jeune Petit profita de bonne heure de ses lumieres. Les dissections faisoient son amusement, loin de l'effrayer. On le trouva un jour dans un grenier, où croyant être à couvert de toute surprise, il coupoit un lapin qu'il avoit enlevé, dans le dessein d'imiter ce qu'il avoit vu faire à l'habile anatomiste. Le jeune éleve fit des progrès si rapides, qu'il avoit à peine 12 ans, quand son maître lui confia le soin de son amphithéâtre. Il apprit ensuite la chirurgie sous Castel & sous Mareschal, & fut reçu maître en 1700. Son nom passa

aux pays étrangers. Il fut appellé, en 1726, par le roi de Pologne; & en 1734, par don Ferdinand, depuis roi d'Espagne. Il rétablit la santé de ces princes, qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir; mais il préféra sa patrie à tout. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1715, & devint directeur de l'académie royale de chirurgie. Cet habile homme mourut à Paris en 1750, à 77 ans, après avoir inventé de nouveaux instrumens pour la perfection de la chirurgie. Ses manieres se sentoient plus d'une cordialité franche, que d'une politesse étudiée. Il étoit vif, sur-tout quand il s'agissoit de sa profession. Une bévue en chirurgie l'irritoit plus qu'une insulte; mais il n'étoit sujet qu'à ce premier mouvement. Sa sensibilité pour les miseres des pauvres étoit extrême; soins, remedes, attentions, rien ne leur étoit épargné. On a de lui: I. Une *Chirurgie* publiée en 1774 par M. Lesne, en 3 vol. in-8°. II. Un excellent *Traité sur les Maladies des Os*, Paris, 1723, 2 vol. in-12, & 1758. III. Plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, & dans le premier vol. des Mémoires de Chirurgie. IV. D'excellentes *Consultations sur les Maladies Vénériennes*, que M. Fabre a fait entrer dans son Traité sur ces maladies. Tous ces ouvrages prouvent qu'il connoissoit aussi parfaitement la théorie de la chirurgie, que la pratique.

PETIT-DIDIER, (Dom Matthieu) Bénédictin de la congrégation de S. Vannes, né à St-Nicolas en Lorraine, en 1659, enseigna la philosophie & la théologie dans l'abbaye de S. Mihiel, & devint abbé de Senones en 1715, fut président de la congrégation de S. Vannes en 1723, évêque de Macra *in partibus* en 1725, & l'année d'après assistant du trône pontifical. Benoît XIII fit lui-même la cérémonie de son sacre, & lui fit présent d'une mitre précieuse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart décelent beaucoup d'érudition. Les principaux sont: I. Trois volumes in-8° de *Remarques* sur les premiers tom. de la *Bibliotheque Ecclesiast.* de du Pin. Elles sont savantes & judicieuses; mais il y en a quelques-unes sur lesquelles l'abbé du Pin se défendit assez bien; cependant Petit-Didier paroît meilleur théologien que son adversaire. II. L'*Apologie des Lettres Provinciales de Pascal*, contre les *Entretiens* de Daniel. Il désavoua cet ouvrage dont il étoit l'auteur, mais l'on y avoit fait beaucoup de changemens. Il s'est déclaré ensuite hautement en faveur de la Constitution *Unigenitus*, & a rompu toutes les liaisons qu'il avoit paru avoir avec quelques-uns du Parti. III. Un Traité de l'*Infaillibilité des Papes*, Luxembourg, 1724, in-12. IV. *Dissertation sur le Concile de Constance*, Luxembourg, 1725, in-12, où il soutient que les Peres ne déciderent la supériorité du concile au pape, que relativement au tems de trouble & de schisme où se trouvoit l'Eglise. On trouve dans cet ouvrage des extraits d'un traité de Gerson, qui ne répond guere à l'idée que l'on a ordinairement

ment de cet homme célebre ; mais il y a apparence ou que ce traité n'est pas de lui, ou qu'il a été substantiellement altéré par le luthérien Van-der-Hart qui le publia le premier : quoiqu'on puisse en excuser plusieurs expressions par les circonstances tout-à-fait pénibles & alarmantes où se trouvoit l'Eglise durant le grand schisme. Ce savant Bénédictin mourut à Senones, en 1728, à 69 ans, avec la réputation d'un homme grave, sévere & laborieux. — Il ne faut pas le confondre avec son frere Jean-Joseph PETIT-DIDIER, Jésuite, dont on a une *Dissertation sur les prêts par obligation stipulative d'intérêts, usités en Lorraine & Barrois*, Nancy, 1745, 1 vol. in-8°; *Remarques sur la Théologie du P. Gaspar Juenin*, Nancy, 1708, in-12; *Traité de la clôture des Maisons Religieuses*, Nancy, 1742, in-12; & d'autres ouvrages. *Voyez* la *Biblioth. Lorraine* par Calmet.

PETIT-PIED, (Nicolas) docteur de la maison & société de Sorbonne, natif de Paris, fut conseiller-clerc au Châtelet, & curé de la paroisse de S. Martial, qui a été réunie à celle de S. Pierre-des-Arcis. Il étoit sous-chantre & chanoine de l'église de Paris, lorsqu'il mourut en 1705, à 78 ans. Une contestation lui donna lieu de composer son *Traité du Droit & des Prérogatives des Ecclésiastiques dans l'administration de la Justice séculiere*, in-4°. Il voulut présider au Châtelet en 1678, en l'absence des lieutenans, parce qu'il se trouvoit alors le plus ancien conseiller. Les conseillers-laïcs, reçus depuis lui, s'y opposerent, & prétendirent que les clercs n'avoient pas le droit de présider & de décaniser. Cette contestation excita un procès; Petit-Pied fit un *Mémoire* bien raisonné, & il intervint un arrêt définitif, le 17 mars 1682, qui décida en faveur des conseillers-clercs.

PETIT-PIED, (Nicolas) neveu du précédent, docteur de la maison & société de Sorbonne, né à Paris en 1665, fit ses études & sa licence avec distinction. Ses succès lui mériterent, en 1701, une chaire de Sorbonne, dont il fut privé en 1703, pour avoir signé, avec 39 autres docteurs, le fameux *Cas de Conscience*. On l'exila à Beaune. Dégoûté de ce séjour, il se retira auprès de son ami Quesnel, en Hollande. Il y demeura jusqu'en 1718, qu'il eut permission de revenir à Paris. Il établit son domicile, & une espece nouvelle de prêche, dans le village d'Anieres, aux portes de Paris. Il y fit l'essai des réglemens, & de toute la liturgie que les freres pratiquoient en Hollande. La renommée en publia des choses étonnantes. On y accourut en foule de la capitale; & bientôt Anieres devint un autre Charenton. « On s'étonnera sans doute, dit l'abbé » Bérault, que de pareils scandales se soient donnés hautement aux portes de Paris; & par-là même, ils » pourroient devenir incroyables. L'archevêque (M. de » Noailles) ne se donnoit pas » le premier souci pour les arrêter, ne dit pas un mot qui » les improuvât. La Sorbonne,

» contre ses propres décrets & » les déclarations du roi, » réintégra dans toutes ses pré- » rogatives ce réformateur » scandaleux, tandis même » qu'il donnoit ces étranges » scandales. Mais au défaut de » la puissance ecclésiastique, & » voici dans le châtiment la » preuve incontestable de l'at- » tentat; mais le dépositaire » de l'autorité royale s'indi- » gnant enfin, contraignit les » officiers de la faculté à com- » paroître par-devant les mi- » nistres, fit biffer la conclu- » sion qui réhabilitoit le doc- » teur, & chassa plus ignomi- » nieusement que jamais ce per- » turbateur du repos public ». L'évêque de Bayeux (Lorraine) le prit alors pour son conseil. Ce prélat étant mort en 1728, Petit-Pied se retira de nouveau en Hollande. Il obtint son rappel en 1734, & mourut à Paris en 1747. Suivant le *Dictionnaire Critique*, « les disputes de » l'Eglise n'altérerent en rien » la douceur, la charité & » l'humanité qui faisoient son » caractere ». Si l'on en croit le *Dictionnaire des Livres Jansénistes*, à l'article de l'*Examen Théologique*, & que l'on en juge par ses écrits: « Rien n'é- » gale le style mordant & cha- » grin de Petit-Pied. Son ou- » vrage est un Dictionnaire » d'injures & de calomnies. On » ne sait s'il n'a pas surpassé, » dans cette sorte de littérature » odieuse & infamante, les » Zoïle, les Scaliger & les » Scioppius de Port-Royal ». Les principaux de ses ouvrages faits presque tous pour la défense du Parti, sont: I. *Regles de l'équité naturelle, & du bon sens, pour l'examen de la Constitution* Unigenitus, 1713, in-12. II. *Examen Théologique de l'Instruction Pastorale approuvée dans l'assemblée du clergé de France, & proposée à tous les prélats du royaume pour l'acceptation de la Bulle*, &c, 1713, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été censuré par un grand nombre de prélats en 1717. III. *Réponses aux Avertissemens* de l'évêque de Soissons (Languet), 5 tom. in-12, en 10 parties. IV. *Examen pacifique de l'acceptation & du fond de la Bulle* Unigenitus, 3 vol. in-12. V. *Traité de la Liberté*, en faveur de Jansenius, in-4°. VI. *Obedientiæ credulæ vana Religio, seu Silentium religiosum in causâ Jansenii explicatum, & salvâ fide ac auctoritate Ecclesiæ vindicatum*, 1708, 2 vol. in-12. VII. Un *Traité du refus de signer le Formulaire*, 1709, in-12. VIII. *De l'injuste accusation de Jansénisme, Plainte à M. Habert*, &c, in-12. IX. *Lettres* touchant la matiere de *l'Usure*. Il a aussi travaillé, avec le Gros, à l'ouvrage intitulé: *Dogma Ecclesiæ circa Usuram expositum & vindicatum*, in-4°. X. Trois *Lettres sur les Convulsions, & des Observations sur leur origine & leur progrès*, in-4°; il ne leur est pas plus favorable que le célebre Duguet, également zélé pour les intérêts du Parti (*voyez* MONTGERON, ROCHE Jacques, & PÂRIS). XI. Quelques *Ecrits* sur la *Crainte* & la *Confiance*, & sur la distinction des *Vertus Théologales*, &c.

PETITOT, (Jean) peintre, né à Geneve en 1607, porta la peinture en émail à sa perfection. Rien de plus parfait en

ce genre, que les ouvrages qu'on a de lui. Il parvint à trouver, avec un savant chymiste, des couleurs d'un éclat merveilleux. On a plusieurs portraits que cet artiste a copiés d'après les plus grands maîtres. Le célebre Van-Dyck se plaisoit à le voir travailler, & à retoucher quelquefois ses ouvrages. Son talent ne se bornoit point à être un excellent copiste ; il savoit aussi dessiner parfaitement le naturel. Louis XIV, & plusieurs personnes de la cour, l'occuperent long-tems. Ce prince lui accorda une pension considérable & un logement aux galeries du Louvre; mais comme cet artiste étoit protestant, il se retira dans sa patrie, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à Vevay, dans le canton de Berne, en 1691. L'art de la peinture en émail paroissoit perdu pour nous après la mort de Petitot; mais il commence à reprendre une nouvelle vie, depuis que le sieur Pasquier, peintre en miniature, en est devenu le restaurateur. — Il y a eu dans ce siecle un François PETITOT, qui a continué les *Origines* de Bourgogne par Palliot.

PETIVER, (Jacques) apothicaire de la société royale de Londres, s'appliqua constamment à la physique, & surtout à la botanique, & mourut en 1718. On a de lui: I. *Gazophylacii Naturæ & Artis Decades decem*, Londres, 1702, in-fol. Ce sont 102 planches gravées ; les explications sont collées au *verso* des gravures. II. *Musei Petiveriani Centuriæ decem, rariora Naturæ continentes, videlicet animalia, fossilia, plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digesta & nominibus propriis signata*, Londres, 1692 à 1703, in-8°. III. *Pterigraphia Americana*, Londres, 1712, in-fol. avec des planches. IV. *Catalogus J. Raii Herbarii Britannici, ex editione L. Hans Sloane*, Londres, 1732, in-fol., &c.; en anglois, à Londres, 1715, in-fol. V. *Plantarum Etruriæ rariorum Catalogus*, 1715. VI. *Hortus Peruvianus medicinalis*, 1715, &c.; & un grand nombre de *Mémoires* dans les Transactions Philosophiques.

PÉTRARQUE, (François) naquit à Arrezzo en 1304. Son pere s'étant retiré à Avignon, ensuite à Carpentras, pour fuir les troubles qui désoloient l'Italie ; Pétrarque fit ses premieres études dans ces deux villes. Il fut ensuite envoyé à Montpellier, puis à Bologne, pour y étudier le droit, & il y fit éclater ses talens & son goût pour la poésie italienne. Pétrarque n'étudioit le droit que par complaisance pour sa famille. Son pere & sa mere étant morts à Avignon, il retourna dans cette ville, où il conçut bientôt de l'amour pour Laure de Noves. Il avoit le visage agréable, les yeux vifs, la physionomie fine & spirituelle. Son air ouvert & noble lui concilioit à la fois l'amour & l'estime. Laure fut sensible à ces avantages de la nature ; mais elle ne le lui laissa pas appercevoir. Pétrarque ne pouvant rien gagner sur son amante ni par ses vers ni sa constance, ni par ses réflexions, entreprit divers voyages pour se distraire, &

vint s'enfermer dans une maiſon de campagne à Vaucluſe, près de l'Iſle, dans le Comtat-Venaiſſin. Les bords de la fontaine de Vaucluſe retentirent de ſes plaintes amoureuſes. Il ſe ſépara encore de l'objet de ſa flamme, voyagea en France, en Allemagne, en Italie, & par-tout il fut reçu en homme d'un mérite diſtingué. De retour à Vaucluſe, il y trouva ce qu'il ſouhaitoit, la ſolitude, la tranquillité & ſes livres. Sa paſſion pour Laure l'y ſuivit. Il célébra de nouveau dans ſes écrits les vertus, les charmes de ſa maîtreſſe, & le délicieux repos de ſon hermitage. Son nom étoit répandu par-tout. Il reçut dans un même jour des lettres du ſénat de Rome, du roi de Naples, & du chancelier de l'univerſité de Paris : on l'invitoit, de la maniere la plus flatteuſe, à venir recevoir la couronne de poëte ſur ces deux théâtres du monde. Pétrarque préféra Rome à Paris ; il paſſa par Naples, où il ſoutint un examen de trois jours en préſence du roi Robert, le juge des ſavans, ainſi que leur mécene. Arrivé à Rome, il fut couronné de lauriers, le jour de Pâque de l'année 1341. Après avoir reçu la couronne, il fut conduit en pompe à l'égliſe de S. Pierre, à la voûte de laquelle il la ſuſpendit. La qualité de Poëte Lauréat lui fut confirmée dans des lettres pleines des éloges les plus magnifiques. Tous les princes & les grands hommes de ſon tems s'empreſſerent à lui marquer leur eſtime. Les papes, les rois de France, l'empereur, la république de Veniſe, lui en donnerent divers témoignages. Retiré à Parme où il étoit archidiacre, il apprit la mort de la belle Laure ; il repaſſa les Alpes pour revoir Vaucluſe, & pour y pleurer celle qui lui avoit fait aimer cette ſolitude. Après s'être livré quelque tems à ſa douleur, il retourna en Italie en 1352, pour perdre de vue des lieux autrefois ſi chers & alors inſupportables (*voyez* NOVES). Il paſſa à Milan, où les Viſconti lui confierent diverſes ambaſſades. Rendu aux Muſes, il demeura ſucceſſivement à Vérone, à Parme, à Veniſe & à Padoue où il avoit un canonicat : il en avoit eu déja un à Lombès, & enſuite un autre à Parme. Un ſeigneur du voiſinage de Padoue lui ayant donné une maiſon de campagne à Arqua tout près de cette ville, il y vécut 5 ans dans les douceurs de l'amitié & dans les travaux de la littérature. Ce fut-là qu'il reçut une faveur qu'il avoit autrefois briguée ſans avoir pû l'obtenir. Sa famille avoit été bannie de la Toſcane, & dépouillée de ſes biens, pendant les querelles des Guelfes & des Gibelins. Les Florentins lui députerent Bocace, pour le prier de venir honorer ſa patrie de ſa préſence, & y jouir de la reſtitution de ſon patrimoine. Quelque ſenſible que fût Pétrarque à cet hommage que l'étonnement de ſon ſiecle payoit à ſon génie alors unique, il ne voulut pas quitter ſa douce retraite. Il mourut peu d'années après, en 1374, à 70 ans. Pétrarque paſſe avec raiſon pour le *Reſtaurateur des Lettres*, & pour le *Pere de la bonne Poéſie*

Italienne. Il se donna une peine extrême pour déterrer & pour conserver des manuscrits d'auteurs anciens. On trouve dans ses vers italiens un grand nombre de traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antique & la fraîcheur du moderne. Ses *Sonnets* & ses *Canzoni* sont regardés comme des chef-d'œuvres en Italie. Ce qu'on admire le plus dans les vers de notre poëte, est cette douceur & cette mollesse élégante qui fait son caractere, ce *molle atque facetum*, dont parle Horace; mais il n'est pas exempt des *concetti* & des pointes qui sont ordinaires aux poëtes italiens. Ses *Triomphes* lui firent moins d'honneur, quoiqu'ils offrent de l'invention, des images brillantes, des sentimens nobles & de beaux vers. Tous les ouvrages de cet homme célebre furent réimprimés à Bâle en 1581, en 4 vol. in-fol. Ses *Poésies Latines* sont ce qui mérite le plus l'attention des gens de goût dans ce recueil, après les Poésies Italiennes; mais elles sont fort inférieures à celles-ci. Son Poëme de la guerre punique, intitulé *Africa*, n'est pas digne d'un aussi grand poëte, ni pour l'invention, ni pour l'harmonie, ni pour la versification. Ses autres ouvrages sont : I. *De remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4°; traduit en françois en 2 vol. in-12, par M. de Grenaille, sous ce titre : *Le Sage résolu contre la Fortune.* II. *De otio Religiosorum.* III. *De verâ sapientiâ.* IV. *De vitâ solitariâ.* V. *De contemptu Mundi.* VI. *Rerum memorabilium libri sex.* VII. *De Republicâ optimè administrandâ.* VIII. *Epistolæ.* Les unes roulent sur la morale, les autres sur la littérature, d'autres sur les affaires de son tems. IX. *Orationes*; elles tiennent de la déclamation. Tous ces ouvrages sont assez foibles; on n'y trouve le plus souvent que des choses communes, écrites d'un style ampoulé, quoiqu'assez pur. Pétrarque a eu presqu'autant de commentateurs & de traducteurs que les meilleurs poëtes de l'antiquité. Plus de 25 auteurs ont écrit sa *Vie*. Celle qu'on trouve dans le 28e. volume des *Mémoires* du P. Nicéron, est fort inexacte. Il y en a deux qui méritent d'être distinguées; celle de Muratori, à la tête de l'édition qu'il a donnée des Poésies de cet auteur; & celle de M. le baron de la Bastie, dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*; mais elles ont été effacées par les *Mémoires* que M. l'abbé de Sade a publiés en 1764, en 3 vol. in-4°, sur ce poëte. En exaltant les qualités de son héros, il n'oublie ni ses vices, ni ses défauts; sa passion pour Laure, qui cependant dans le fond paroît avoir été un amour de chevalerie, le libertinage de sa jeunesse, son aigreur dans la dispute & son humeur caustique, ses déclamations pleines de fiel & quelquefois de fureur, dont les ennemis de l'Eglise se sont prévalus pour étayer & confirmer leurs excès. Mais sur quel fondement & avec quel avantage peuvent-ils donner pour un de leurs précurseurs, un homme fameux par l'alliage bizarre de la galan-

terie & de la débauche, avec la qualité de chanoine & d'archidiacre, qui n'eut jamais ni la solidité d'esprit, ni la gravité convenables pour s'élever contre les désordres? Panégyriste oiseux de la vertu, & tout entaché des vices qu'il ne cessoit de reprendre dans les pontifes & les autres prélats Romains, il ne sauroit passer, dans l'esprit des gens sensés, que pour un déclamateur sans titre & sans conséquence. Peut-il mieux découvrir son coup-d'œil faux & sa tête exaltée, qu'en préconisant l'extravagant & séditieux Rienzi, comme le restaurateur de la liberté romaine; qu'en l'égalant aux Brutus, aux Camille, à tous les plus grands héros de l'ancienne Rome? N'est-ce pas se décrier soi-même, que de donner l'Eglise Romaine, sur un pareil suffrage, pour la nouvelle Babylone, ou pour la Prostituée de l'Apocalypse? Encore en cela n'est-on pas du tout d'accord avec Pétrarque. Il vomit à la vérité les injures les plus atroces, les sarcasmes les plus sanglans contre la cour d'Avignon: mais en même tems & invariablement il professe la foi du siege de Pierre, & rend un plein hommage à l'autorité de ses successeurs. Ainsi a-t-il réfuté d'avance les sectaires inconsidérés, qui n'ont érigé ses Lettres latines en renseignemens graves & de premier ordre, que pour s'appuyer de ce témoignage factice. A ces écarts près, Pétrarque réunissoit à des talens rares des qualités estimables. Il fut fidele à l'amitié, & plein de droiture & de probité au milieu des artifices de la cour. Quoiqu'il eût constaté ses foiblesses par la naissance d'un fils & d'une fille, il étoit pénétré des grands principes de la Religion. Il en suivoit scrupuleusement les pratiques; il jeûnoit 3 fois la semaine, & se levoit réguliérement à minuit, pour payer à l'Être-Suprême un tribut de louanges. La meilleure édition de ses *Poésies Italiennes*, est celle de Venise, 1756, 2 vol. in-4°. Ses *Vite del Pontefici Romani, ed Imperatori Romani*, Florence, 1478, in-fol., sont rares.

PETREÏUS, (Théodore) né à Kempen, dans l'Over-Yssel, le 17 avril 1567, se fit Chartreux à Cologne, où il mourut le 20 avril 1640, après avoir été élevé à différentes charges dans son ordre. Il employa tous ses momens de loisir à composer ou à traduire divers ouvrages pour la défense de la foi catholique & pour l'honneur de son ordre. Les principaux sont: I. *Catalogue des Ecrivains de son Ordre*, Cologne, 1609. II. *Chronologie des Papes & des Empereurs*, Cologne, 1626, in-4°. III. *Des mœurs & des erreurs des Hérétiques*, Cologne, 1629, in-4°. Les recherches de Petreïus n'ont pas été assez grandes pour porter ces ouvrages à leur perfection.

PETRI, (*Cunerus*) né à Duyvendyck en Zélande, reçut sa premiere éducation à Brouwershaven, étudia en philosophie à Louvain, fut fait pléban de St. Pierre dans la même ville, & créé docteur en 1560. Il montra constamment une grande aversion contre les nouveautés, & fut un des grands

adversaires de Michel Baïus. On le choisit pour être le 1er évêque de Leuwarden dans la Frise Occidentale en 1570; il y tint un *Synode* le 25 avril de la même année, dont les statuts ont été publiés en 1719, dans l'Histoire des Evêques de Leuwarden, par Heussenius. Il y exerça toutes les fonctions d'un bon pasteur jusqu'à la prise de sa ville épiscopale : les Calvinistes & les Anabaptistes le tinrent prisonnier dans Harlingen, où il eut beaucoup à souffrir pendant deux ans. Il fut ensuite chassé du pays & se retira à Munster, où il exerça pendant quelque tems les fonctions de suffragant, & finit par enseigner l'Ecriture-Sainte à Cologne, où il mourut le 15 février 1580, à 49 ans. On a de lui plusieurs *Traités* latins : I.... sur les *Devoirs d'un Prince Chrétien*, Cologne, 1580, in-8°. II... sur le *Sacrifice de la Messe*, Louvain, 1572. III... sur l'*Accord des mérites de J. C. avec ceux des Saints*. IV.... sur le *Célibat des Prêtres*. V... sur la *Grace*, &c. VI.... sur les *Marques de la véritable Eglise*, Louvain, 1568; & dans la *Bibliotheca Pontificia* de Rocaberti.

PETRI, (*Suffridus*) né à Ryntsmageest, près de Dockum en Frise, le 15 juin 1527, mort à Cologne le 23 janvier 1597, enseigna les belles-lettres à Erford. Il fut ensuite secrétaire & bibliothécaire du cardinal de Granvelle, professeur en droit à Cologne, & historiographe des états de Frise. Les papes Sixte V & Grégoire XIII lui donnerent des marques d'estime. Il se signala par plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *De Frisiorum antiquitate & origine*, Cologne, 1590, in-8°. II. *Apologia pro origine Frisiorum*, Franeker, 1603, in-4°. III. *De Scriptoribus Frisiæ*, 1593, in-8°. Suffridus y donne une notice de 165 écrivains Frisons, rangés selon l'ordre chronologique. Il en faut supprimer au moins les 50 premiers qui ne sont que des personnages imaginaires. Suffridus est assez exact sur les vrais écrivains de Frise; les détails qu'il donne sur un grand nombre, sont très-curieux. IV. Il a donné des Versions en latin d'*Athénagore*, des trois derniers livres de l'*Histoire Ecclésiastique* de Sozomene, de quelques livres de Plutarque: toutes ces Versions sont enrichies de notes & de commentaires. V. *De illustribus Ecclesiæ Scriptoribus auctores, præcipui veteres*, Cologne, 1580; c'est une collection précieuse qui a été augmentée par Aubert le Mire & Jean-Albert Fabricius. VI. *Gesta pontificum Leodiensium*, dans les *Gesta*, &c., de Chapeauville, tom. 3. Ce morceau de l'histoire de Liege va depuis 1389 jusqu'en 1505. Outre ces ouvrages, Suffridus en avoit composé un très-grand nombre, dont on a sujet de regretter la perte. Il écrivoit bien en latin, possédoit le grec, étoit versé dans l'histoire sacrée & profane, dans le droit & la théologie, mais il manquoit de critique.

PETRI, (Barthélemi) docteur & chanoine de Douay, né à Lintre, près de Tirlemont, dans le Brabant, enseigna à Louvain, puis à Douay, où il mourut en 1630, à 85 ans. On lui doit : I. Le *Commonitorium*

de Vincent de Lerins, avec de ſavantes notes, Douay, 1611 & 1631. II. Des *Commentaires* ſur les *Actes des Apôtres*, Douay, 1622, in-4°. III. L'édition des *Œuvres Poſthumes* d'Eſtius, auxquelles il a ajouté ce qui manquoit des *Epîtres* canoniques de S. Jean.

PÉTRONE, (*Petronius-Arbiter*) né aux environs de Marſeille, proconſul de Bithynie, puis conſul, fut l'un des principaux confidens de Néron, & comme l'intendant de ſes plaiſirs. Sa faveur lui attira l'envie de Tigellin, autre favori de Néron qui l'accuſa d'être entré dans une conſpiration contre l'empereur. Pétrone fut arrêté & condamné à perdre la vie. St-Evremont fait de cet épicurien le portrait le plus avantageux; c'eſt l'éloge du maître fait par un diſciple. Il n'avoit, dit Tacite, la réputation ni de prodigue, ni de débauché, comme la plupart de ceux qui ſe ruinent; mais d'un voluptueux raffiné, qui conſacroit le jour au ſommeil, & la nuit au plaiſir. Ce courtiſan eſt fameux par une ſatyre qu'il envoya cachetée à Néron, dans laquelle il faiſoit une critique de ce prince ſous des noms empruntés. Voltaire conjecture que ce qui nous en reſte, n'en eſt qu'un extrait, fait ſans goût & ſans choix par un libertin obſcur. Pierre Petit déterra à Traw en Dalmatie, l'an 1665, un fragment conſidérable, qui contient la ſuite du *Feſtin de Trimalcion*. Ce fragment, imprimé l'année ſuivante à Padoue & à Paris, excita une guerre parmi les littérateurs. Les uns ſoutenoient qu'il étoit de Pétrone, & les autres le lui enlevoient. Petit défendit ſa découverte & envoya le manuſcrit à Rome, où il fut reconnu pour être du 15e ſiecle. Les critiques de France, qui en avoient attaqué l'authenticité, ſe turent lorſqu'on l'eut dépoſé dans la bibliotheque du roi. On l'attribue généralement aujourd'hui à Pétrone, & on le trouve à la ſuite de toutes les éditions qu'on a données de cet auteur licencieux. Le public n'a pas jugé ſi favorablement des autres fragmens, tirés d'un manuſcrit trouvé à Belgrade en 1688, que Nodot publia à Paris en 1694. Quoique l'éditeur (Charpentier) & pluſieurs autres ſavans, les aient crus de Pétrone, les gallicismes & les autres expreſſions barbares dont il fourmille, l'ont fait juger indigne de cet auteur. Ses véritables ouvrages ſont: I. Le *Poëme de la Guerre Civile* entre Céſar & Pompée, traduit en proſe par l'abbé de Marolles, & en vers françois par le préſident Bouhier, Hollande, 1737, in-4°. Pétrone, dégoûté de la gazette ampoulée de Lucain, oppoſa *Pharſale* à *Pharſale*; mais ſon ouvrage, quoique meilleur à certains égards, n'eſt nullement dans le goût de l'Epopée. C'eſt plutôt une prédiction des malheurs qui menaçoient la république dans les derniers tems. II. Un autre *Poëme ſur l'Education de la Jeuneſſe Romaine*. III. Deux *Traités*, l'un *ſur la corruption de l'Eloquence*, & l'autre *ſur les cauſes de la perte des Arts* IV. Un *Poëme de la vanité des Songes*. V. Le *Naufrage de Lycas*. VI. *Reflexions ſur l'inconſtance de la vie hu-*

maine. VII. *Le Festin de Trimalcion.* Les bonnes mœurs ne lui ont pas obligation de cette satyre. C'est un tableau des plaisirs d'une cour corrompue, & le peintre est plutôt un courtisan adulateur, qu'un censeur public qui blâme la corruption. On sait que Pétrone a le premier imaginé d'attribuer à la crainte la croyance d'un Dieu : *Primus in orbe Deos fecit timor.* Erreur aussi absurde qu'impie & funeste à la société humaine. Robertson l'a adoptée, avec beaucoup d'autres également révoltantes, dans son *Histoire de l'Amérique* (tom. 2, p. 376). Bayle l'avoit goûtée d'abord, mais plus sage que l'écrivain anglois, il l'a rejetée ensuite & combattue en ces termes : « Nous pouvons dire » tout le contraire de ce que » disoit ce philosophe impie & » libertin qui assuroit, plutôt » par le plaisir de dire un bon » mot que par une véritable » conviction, que c'étoit la » crainte qui avoit établi la » créance de la Divinité ; car » c'est au contraire, la seule » crainte des châtimens qui fait » que quelques-uns cherchent » à se persuader qu'il n'y a » point de Dieu ». *Pensées diverses*, t. 2. Les ouvrages de Pétrone furent trouvés en 1413 dans la bibliotheque de St.-Gal. Nodot en a traduit plusieurs, 1709, 2 vol. in-12, sans en exclure les peintures lascives, qui ont mérité à Pétrone le titre de *Auctor purissimæ impuritatis.* M. du Jardin en a traduit aussi une partie sous le nom de *Boispréaux* : tous les deux eussent pu s'occuper d'un travail plus honnête & plus utile.

PÉTRONE, (Saint) évêque de Bologne, au 5e. siecle, homme éminent en piété, écrivit la *Vie* des moines d'Egypte, pour servir de modele à ceux d'Occident. Il avoit fait un voyage exprès pour les connoître : la relation qu'il nous en a donnée, est dans le second livre des *Vies des Peres.* Voyez *Historia Litt. Eccl. Aquileiensis* de Fontanini.

PÉTRONE-MAXIME, *voy.* MAXIME.

PETROWITZ, *voy.* ALEXIS.

PETRUCCI, *voyez* LÉON X.

PETTHO, (Grégoire) noble Hongrois, vivoit vers la fin du 17e. siecle. Il a donné une Collection des chroniques de Hongrie, écrite dans la langue du pays, Vienne, 1711. André Spangury, Jésuite, en a donné une édition augmentée, Cassovie, 1734, in-4°.

PETTY, (Guillaume) écrivain Anglois, voyagea en France & en Hollande, fut professeur d'anatomie à Oxford, puis médecin du roi Charles II, qui le fit chevalier en 1661. Il mourut à Londres en 1687, après avoir acquis de grands biens. Il étoit né à Rumsey, dans le comté de Southampton, en 1623. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : I. Un *Traité des Taxes & des Contributions.* II. *Jus antiquum Communium Angliæ assertivum*, in-8°. : ouvrage intéressant pour l'Angleterre, où la chambre des communes a proprement l'administration des finances. Ce livre utile a été traduit en françois sous ce titre : *La Défense des Droits des Communes d'Angleterre*, in-12. III. *Britannia languens*, in-8°. Cet ouvrage est rare.

PEUCER, (Gaspar) médecin & mathématicien, né à Bautzen, dans la Lusace, en 1525, fut docteur & professeur de médecine à Wittemberg. Il devint gendre de Mélanchthon, dont il répandit les erreurs, & des ouvrages duquel il donna une édition à Wittemberg, en 5 vol. in-fol. Peucer mourut à Dessaw en 1602, à 78 ans. Outre cette édition, il nous reste de Peucer: I. *De præcipuis Divinationum generibus*; ce traité fut traduit en françois par Simon Goulard à Anvers, 1584, in-4°. II. *Methodus curandi Morbos internos*, Francfort, 1614, in-8°. III. *De Febribus*, ibid. 1614, in-8°. IV. *Vitæ illustrium Medicorum*. V. *Hypotheses Astronomicæ*. VI. *Les Noms des Monnoies, des Poids & des Mesures*, in-8°. Auguste, électeur de Saxe, le fit enfermer pendant dix ans dans une étroite prison à Dresde & à Leipsig, parce qu'il s'efforçoit de publier la doctrine des Sacramentaires dans ses états. Il écrivoit, dit-on, dans sa prison ses pensées sur la marge des vieux livres qu'on lui donnoit pour se désennuyer, & il faisoit de l'encre avec des croûtes de pain brûlées & détrempées dans le vin : ressource ingénieuse, qu'on attribue aussi à Pellisson.

PEURBACH, *voyez* PURBACH.

PEUTINGER, (Conrad) né à Ausbourg en 1465, fit ses études avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Italie. De retour dans sa patrie, il montra le fruit des connoissances qu'il avoit acquises. Le sénat d'Ausbourg le choisit pour son secrétaire & l'employa dans les dietes de l'Empire & dans les différentes cours de l'Europe. Peutinger ne se servit de son crédit que pour faire du bien à sa patrie; c'est à ses soins qu'elle dut le privilege de battre monnoie. Ce bon citoyen mourut en 1547, à 82 ans, après avoir passé ses dernieres années dans l'enfance. L'empereur Maximilien l'avoit honoré du titre de son conseiller. Il étoit marié, & il rendit sa femme heureuse; il est vrai qu'elle étoit digne de lui par ses connoissances & par son caractere. Ce savant est principalement célebre par la *Table qui* porte son nom. C'est une Carte dressée sous l'empire de Théodose-le-Grand, dans laquelle sont marquées les routes que tenoient alors les armées Romaines dans la plus grande partie de l'empire d'Occident. On en ignore l'auteur; Peutinger la reçut de Conrad Celtes, qui l'avoit trouvée dans un monastere d'Allemagne. François Christophe de Scheib en a donné une magnifique édition in-fol. à Vienne, en 1753, enrichie de dissertations & de savantes notes. Cette Carte devenue si fameuse, n'est pas l'ouvrage d'un géographe, ni d'un savant, & dès-lors la bizarre disposition des rivages & la chimérique configuration des terres ne doivent pas nous paroître énigmatiques. Il n'y a là aucun mystere, mais seulement de l'ignorance. Il paroît que c'est l'ouvrage d'un soldat Romain, uniquement occupé des chemins & des lieux propres à camper, ou plutôt des lieux où il y avoit eu quelque cam-

pement, où il s'étoit fait quelqu'ouvrage, quelqu'expédition, &c., sans s'embarrasser en aucune façon de la situation respective que ces lieux avoient dans l'arrangement géographique des différentes plages du globe. Voici ce qu'en dit le savant Velser : *Auctorem geographiæ imperitum, mathematicas litteras in universum non doctum fuisse, necessariò fatendum. Res enim loquitur; cùm neque provinciarum circumscriptiones & figuræ neque littorum, canonibus respondeant. Indè fit ut non temerè suspicer hæc in turbido castrensi, potiùs quàm erudito scholarum pulvere nata.* On a encore de Peutinger : I. *Sermones Convivales*, qui se trouvent dans le 1er. volume de la Collection de Schardius. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Iene, 1683, in-8°. II. *De inclinatione Romani Imperii, & Gentium commigrationibus*, à la suite de *Sermones Convivales* & de *Procope*. On en trouve des extraits dans les écrivains de l'*Histoire des Goths*, de Vulcanius. III. *De rebus Gothorum*, Bâle, 1531, in-fol. IV. *Romanæ Vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum*, Mayence, 1528, in-folio.

PEYRAT, (Guillaume du) d'abord substitut du procureur-général, ensuite prêtre & trésorier de la Ste.-Chapelle à Paris, mourut en 1645. On a de lui : I. L'*Histoire de la Chapelle des Rois de France*, 1645, in-fol. II. Des *Essais Poëtiques*, 1633, in-12; beaucoup moins estimés que l'ouvrage précédent, qui est savant & curieux.

PEYRE, (Jacques d'Auzolles, sieur de la) gentilhomme Auvergnac, né en 1571, fut secrétaire du duc de Montpensier, & mourut en 1642. Il s'étoit appliqué particuliérement à la chronologie, & comme elle n'étoit pas encore fort débrouillée, ses ouvrages en ce genre, quoique pleins d'inexactitudes & bizarrement intitulés, passerent pour des chef-d'œuvres aux yeux des ignorans. Parmi plusieurs rêveries, il soutenoit que les impostures recueillies par Annius de Viterbe (& plus anciennes que lui) pouvoient être justifiées; qu'on pourroit ne donner à l'année que 364 jours, afin qu'elle commençât toujours par un samedi. Il eut des disputes assez vives avec le savant P. Petau, qu'il accabla d'injures. Ses productions ne méritent pas d'être citées, à l'exception de l'*Anti-Babau*, Paris, 1632, in-8°., moins à cause de sa bonté que de sa singularité. Cependant on fit frapper une médaille en son honneur, avec le titre de *Prince des Chronologistes*.

PEYRERE, (Isaac la) né à Bourdeaux de parens protestans, entra au service du prince de Condé, auquel il plut par la singularité de son esprit. Il s'imagina, en lisant S. Paul, qu'Adam n'étoit pas le premier homme. Pour prouver cette opinion extravagante, il mit au jour, en 1655, un livre imprimé en Hollande in-4°. & in-12, sous ce titre : *Præadamitæ, sive Exercitatio super versibus 12, 13, 14. Cap. 15. Epistolæ Pauli ad Romanos.* Cet ouvrage fut condamné aux flammes à Paris, & l'auteur mis en prison à Bruxelles, à

la sollicitation de l'archevêque de Malines. Le prince de Condé ayant obtenu sa liberté, il passa à Rome en 1656, & y abjura, entre les mains du pape Alexandre VII, le Calvinisme & le Préadamisme. On croit que sa conversion ne fut pas sincere, du moins par rapport à cette derniere hérésie. Il est certain qu'il avoit envie d'être chef de secte. Son livre décele son ambition; il y flatte les Juifs, & les appelle à son école. De retour à Paris, malgré les instances que lui avoit faites le pontife pour le retenir à Rome, il rentra chez le prince de Condé en qualité de bibliothécaire. Quelque tems après il se retira au séminaire des Vertus à Aubervilliers, près de Paris, où il mourut en 1676, à 82 ans, après avoir reçu les Sacremens de l'Eglise. On rapporte néanmoins qu'ayant été pressé à l'article de la mort, de rétracter son opinion sur les *Préadamites*, il répondit : *Hi quæcumque ignorant, blasphemant.* On le soupçonna toute sa vie de n'être attaché à aucune religion, moins peut-être par corruption de cœur, que par vanité & par bizarrérie d'esprit. Il avoit des connoissances, & il écrivoit assez bien en latin. Outre l'ouvrage déja cité, on a de lui : I. Un traité aussi singulier que rare, intitulé : *Du rappel des Juifs*, 1643, in-8°. II. Une *Relation de Groënland*, 1647, in-8°. III. Celle *de l'Islande*, 1663, in-8°., aussi intéressante. IV. Une *Lettre à Philotime*, 1658, in-8°., dans laquelle il expose les raisons de son abjuration & de sa rétractation, &c. Son ouvrage *Præadamitæ* a été solidement réfuté par le Prieur (*voyez ce mot*). Un poëte lui fit cette épitaphe, rapportée dans le *Moréri* :

La Peyrere ici-gît, ce bon Israélite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite :
Quatre religions lui plurent à la fois,
Et son indifférence étoit si peu commune,
Qu'après quatre-vingts ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit, et n'en choisit pas une.

PEYRERE, (Abraham) frere du précédent, avocat du parlement de Bourdeaux, est auteur d'un recueil des *Décisions du Parlement de Bourdeaux*, dont la derniere édition est de 1725, in-fol.

PEYRONIE, (François de la) exerça long-tems la chirurgie à Paris avec un succès distingué, qui lui mérita la place de premier chirurgien du roi. Il profita de sa faveur auprès de Louis XV, pour procurer à son art des honneurs qui animassent à le cultiver, & des établissemens qui servissent à l'étendre. L'académie royale de chirurgie de Paris fut fondée par ses soins en 1731, éclairée par ses lumieres, & encouragée par ses bienfaits. A sa mort, arrivée à Versailles en 1747, il fit des legs considérables à la communauté des chirurgiens de Paris, & à celle de Montpellier.

PEYSSONEL, (Charles) né à Marseille vers 1688, sut allier le commerce avec l'érudition. Il mérita, par son intelligence dans le négoce, la place de consul à Smyrne, qu'il remplit avec beaucoup de dé-

sintéressement & à l'avantage des commerçans. Ses connoissances dans les antiquités lui ouvrirent les portes de l'académie des inscriptions. Les Mémoires qu'il présenta à cette savante société, & en particulier sa *Dissertation sur les Rois du Bosphore*, prouvent combien il étoit digne d'y être aggrégé. Il mourut en 1757. — Il ne faut pas le confondre avec PEYSSONEL aussi consul de France à Smyrne, dont on a l'*Examen des Considérations de M. Volney sur les Turcs*, Amsterdam, 1788, 1 vol. in-8°; & un traité de la *Situation politique de la France*, Paris 1789, 2 vol. in-8° (voyez le *Journal hist. & litt.*, 15 novembre 1789, p. 403). Il vivoit encore en 1791.

PEZAI, (Alexandre-Frédéric-Jacques Masson, marquis de) né à Paris, s'attacha d'abord à la littérature, & entra ensuite dans le service. Il devint capitaine de dragons, donna des leçons de tactique à Louis XVI, fut nommé inspecteur-général des gardes-côtes, & quelque tems après exilé dans sa terre, où il mourut au commencement de 1778. Il a donné quelques Poésies dans le genre érotique, & quantité de Pieces fugitives répandues dans l'*Almanach des Muses*; elles sont incorrectes & quelquefois trop libres. Nous avons encore de lui: I. Une Traduction de *Catulle*, peu estimée. II. Les *Soirées Helvétiennes, Alsaciennes & Franc-Comtoises*, in-8°. 1770, écrites avec trop de négligence. III. La *Rosiere de Salency*, pastorale en trois actes. IV. Les *Campagnes de Maillebois*, 3 vol. in-4°, & un vol. de cartes (*voyez*. MAILLEBOIS). On a recueilli en 1791 plusieurs de ces écrits, sous le titre d'*Œuvres agréables & morales*, Paris, 1791, 2 vol. in-12, où se trouve une notice de sa *Vie*, qui, malgré le ton d'éloge qui y regne, ne laisse pas d'avoir un air aventurier. C'étoit un esprit léger, inquiet, irritable. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 novembre 1791, p. 343.

PEZENAS, (Esprit) né à Avignon en 1692, se fit Jésuite, s'appliqua particuliérement à l'étude des mathématiques, & fut nommé en 1728, professeur-royal d'hydrographie & de physique à Marseille, emploi qu'il remplit avec distinction jusqu'en 1749. L'astronomie devint alors son occupation favorite. Après l'extinction de son ordre, il se retira dans sa patrie, où il mourut le 4 février 1776. Sa douceur, son honnêteté le firent autant aimer que ses connoissances variées & ses vertus religieuses le firent estimer. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: I. *Elémens du Pilotage*, 1733 & 1754, in-8°. II. *Pratique du Pilotage*, 1741 & 1749, in-8°. III. *Théorie & Pratique du Jaugeage des Tonneaux*, 1749, in-8°; Avignon, 1778. IV. *Astronomie des Marins*, 1766, in-8°. On a aussi de lui beaucoup de traductions bien faites, entr'autres du *Traité des Fluxions* de Maclaurin, des *Elémens d'Algebre* du même, du *Microscope* de Baker, du *Cours Complet d'Optique* de Smith, 1767, 2 vol. in-4°, du *Dictionnaire des Arts & des Sciences* de Dyche, 1756, 2 vol. in-4°, du *Cours de Phy-*

fique expérimentale de Desaguliers, 1751, 2 vol. in-4°, &c.

PEZRON, (Paul) né à Hennebon en Bretagne l'an 1639, se fit Bernardin dans l'abbaye de Prieres en 1661. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1682, & régenta ensuite au college des Bernardins à Paris avec autant de zele que de succès. Son ordre lui confia plusieurs emplois honorables, dans lesquels il fit paroître beaucoup d'amour pour la discipline monastique. En 1697, il fut nommé abbé de la Charmoie; mais son amour pour l'étude l'engagea de donner, en 1703, la démission de son abbaye, dont il ne se réserva rien. Il s'enferma alors plus que jamais dans son cabinet, & s'y livra au travail le plus assidu & le plus constant. Ses occupations affoiblirent sa santé, & il mourut en 1706, à 67 ans. La nature l'avoit doué d'une mémoire prodigieuse & d'une ardeur infatigable. Son érudition étoit très-profonde; mais elle n'étoit pas toujours appuyée sur des fondemens solides. Parmi les conjectures dont ses ouvrages sont remplis, il y en a quelques-unes d'heureuses, & beaucoup plus de hazardées. On a de lui: I. Un Traité, intitulé l'*Antiquité des Tems rétablie*, 1687, in-4°. L'auteur entreprend de soutenir la chronologie du texte des Septante, contre celle du texte hébreu de la Bible; il donne au monde plus d'ancienneté qu'aucun autre chronologiste avant lui. II. Un gros vol. in-4°, 1691, intitulé: *Défense* de l'*Antiquité des Tems*, contre les Peres Martianay & le Quien, qui avoient attaqué cet ouvrage par des raisons solides. III. *Essai d'un Commentaire sur les Prophetes*, 1693, in-12; il est littéral & historique & il jette de grandes lumieres sur l'histoire des rois de Juda & d'Israël. Il y entreprend d'arranger & d'expliquer les prophéties selon l'ordre chronologique. IV. L'*Histoire Evangélique confirmée par la Judaïque & la Romaine*, 1696, 2 vol. in-12: ouvrage savant & qui forme une espece de démonstration historique du Christianisme, puisée dans des sources que ses ennemis ne peuvent récuser. On y trouve tout ce que l'histoire profane fournit de plus curieux & de plus utile, pour appuyer & pour éclaircir la partie historique de l'Evangile. Le P. de Colonia & M. Lardner (*voyez ces mots*) ont en partie rempli le même but. VI. *De l'Antiquité de la Nation & de la Langue des Celtes, autrement appellés Gaulois*, &c., 1703, in-8°; livre plein de recherches.

PFAFF, (Jean-Christophe) théologien Luthérien, né en 1651 à Pfussinge, dans le duché de Wittemberg, enseigna la théologie à Tubinge avec réputation, & mourut en 1720. On a de lui: I. Une *Dissertation sur les passages de l'Ancien-Testament allégués dans le Nouveau*; savante, quoique d'une critique qui pourroit être quelquefois plus exacte. II. Un recueil de *Controverses*, accueilli par ceux de son parti, ainsi que quelques autres ouvrages empreints du même esprit.

PFAFF, (Christophe-Matthieu) l'un des fils du précédent, professeur en théologie, & chan-

celier de l'université de Tubinge, est auteur de plusieurs ouvrages en latin, entr'autres: *Institutiones Theologicæ*, 1716 & 1721, in-8°. On lui doit l'édition du *Fragmenta Anecdota sancti Irenæi*, grec & latin, in-8°.

PFANNER, (Tobie) né à Ausbourg en 1641, d'un conseiller du comté d'Oëttingen, fut secrétaire des archives du duc de Saxe-Gotha, & chargé en même tems d'instruire dans l'histoire & dans la politique les princes Ernest & Jean Ernest. La maniere dont il remplit ces emplois, le fit nommer, en 1686, conseiller de toute la branche Ernestine. Il étoit si versé dans les affaires, qu'on l'appelloit *les Archives vivantes de la Maison de Saxe*. Ce savant mourut à Gotha en 1717. Ses principaux ouvrages sont: I. L'*Histoire de la Paix de Westphalie*; l'édition de Gotha, 1697, in-8°, est la meilleure: cette Histoire a été effacée par celle du P. Bougeant. II. L'*Histoire des Assemblées de 1652, 1653 & 1654*, Weimar, 1694, in-8°. III. Un *Traité des Princes d'Allemagne*. IV. La *Théologie des Païens*. V. Un *Traité du Principe de la Foi Historique*, &c. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, avec assez peu d'élégance; mais ils sont faits avec soin.

PFEFFEL, (Jean-André) graveur d'Ausbourg, né vers 1690, mort depuis quelques années, se fit connoître par son intelligence dans le dessin & par la délicatesse de son burin. Il fut chargé des planches d'un ouvrage très-considérable, intitulé: *La Physique sacrée*, qui parut en 1725. Ce livre est recherché des curieux pour la beauté des figures. Il contient 750 Gravures en taille-douce, faites sur le plan & les dessins de Pfeffel, & exécutées sous ses yeux par les plus habiles graveurs de son tems (*voyez* SCHEUCHZER Jean-Jacques. — Il ne faut pas le confondre avec un PFEFFEL, dont nous avons un *Abrégé du Droit public d'Allemagne*, & dont la seconde édition a paru à Paris, 1777, 2 vol. in-8°; ouvrage plein de vues lestes & fausses, fruit d'une partialité qui a plus d'un objet. La premiere édition étoit moins défectueuse. Voyez le *Journal hist. & litt.*, 1 décembre 1777, p. 482.

PFEFFERCORN, (Jean) fameux Juif, natif de Cologne, se donna long-tems pour le Messie parmi ceux de sa nation, & se fit ensuite chrétien, tâcha de persuader à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres hébreux, à l'exception de la Bible, « parce que, disoit-» il, ils contiennent des blas-» phêmes, de la magie, & » autres choses aussi dange-» reuses ». L'empereur publia en 1510 un Edit conforme à la demande de Pfeffercorn. Reuchlin, par ses écrits & ses discours, tâcha d'empêcher l'exécution de cet Edit. Pfeffercorn composa alors le *Miroir Manuel*, pour soutenir son sentiment; Reuchlin y opposa le *Miroir Oculaire*, qui fut condamné par les théologiens de Cologne, la faculté de théologie de Paris, & par le Pere Hochstrat, Dominicain, inquisiteur de la foi (*voy.* REUCHLIN). Pfeffercorn vivoit encore en 1517. Outre le *Miroir Manuel*,

écrit en allemand, on a encore de lui : I. *Narratio de ratione celebrandi Pascha apud Judæos.* II. *Hostis Judæorum*, &c.

PFEIFFER, (Auguste) naquit à Lawembourg en 1640. Il tomba, à l'âge de 5 ans, du haut d'une maison. Il se fracassa tellement la tête par cette chute, qu'on le releva pour mort, & qu'on se disposoit à l'ensevelir; mais sa sœur, en cousant le drap mortuaire autour du petit corps, le piqua dans un des doigts, & s'appercevant qu'il l'avoit retiré, elle le rendit à la vie par le secours de la médecine. On le mit aux études, & dans peu de tems il se rendit très-habile dans les langues orientales. Il les professa à Wittemberg, à Leipsig & en différens autres lieux, & fut appellé à Lubeck en 1690, pour y être surintendant des églises. C'est dans cette ville qu'il finit ses jours en 1698. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de critique sacrée & de philosophie, en latin & en allemand. Les principaux de ceux du premier genre sont : I. *Pansophia Mosaïca.* II. *Critica sacra*, Dresde, 1680, in-8°. III. *De Masora.* IV. *De Trihæresi Judæorum.* V. *Sciagraphia Systematis Antiquitatum Hebræarum.* VI. *Dubia vexata Scripturæ sacræ.* VII. *Decas selecta exercitationum Biblicarum.* VIII. *Antichiliasmus.* IX. *Thesaurus Hermeneuticus.* X. *Decades duæ, de antiquis Judæorum ritibus.* XI. *Specimen antiquitatum sacrarum.* Tous ses Ouvrages de Philosophie ont été imprimés à Utrecht, en 2 vol. in-4°. Ses livres d'érudition sont assez recherchés.

PFIFFER, (Louis) né à Lucerne en 1530, d'une famille féconde en grands capitaines, porta de bonne heure les armes au service de la France. Capitaine dans le régiment suisse de Taumman, il en fut nommé colonel en 1562, après la bataille de Dreux, où il s'étoit signalé par son activité & sa bravoure. La paix ayant fait réformer son régiment, Pfiffer fut lieutenant de la compagnie des Cent-Gardes Suisses de Charles IX, qui le créa chevalier. Il amena, en 1567, un régiment de 6000 Suisses au service de ce prince. Ce fut avec ce corps, dont il étoit colonel, qu'il sauva la vie à ce monarque, qu'il fit conduire dans un bataillon quarré, de Meaux à Paris, malgré tous les efforts de l'armée du prince de Condé, qui assaillit son petit corps de tous côtés. Au moment de l'attaque, Pfiffer mit les genoux à terre, & fit sa priere : après quoi cette citadelle ambulante s'achemina vers Paris, renversant tout ce qui s'opposoit à son passage. Cette journée appellée *la Retraite de Meaux*, a immortalisé le nom de ce héros. Il continua de servir Charles IX, par son courage & par son crédit auprès de ses compatriotes : crédit qui lui fit donner le surnom de *Roi des Suisses.* Il contribua avec son régiment, en 1569, à fixer la victoire de Moncontour contre les huguenots. Pfiffer se déclara ouvertement pour la ligue & engagea les cantons catholiques à l'aider puissamment. Il mourut dans sa patrie en 1594, à 64 ans, advoyer, c'est-à-dire, premier chef du canton de

de Lucerne : charge que son zele patriotique, sa grandeur d'ame & ses autres qualités lui avoient méritée.

PFLUG, (Jules) *Phlugius*, évêque de Naümbourg, d'une famille distinguée, fut d'abord chanoine de Mayence, puis de Zeitz. Il entra par son mérite dans le conseil des empereurs Charles-Quint & Ferdinand I. Ce dernier prince s'en rapportoit ordinairement à lui dans les affaires les plus difficiles. Pflug ayant été élevé sur le siege de Naümbourg, en fut expulsé par ses ennemis le jour même de son élection; mais il fut rétabli avec beaucoup de distinction six ans après, par Charles-Quint. Il fut un des trois théologiens que l'empereur choisit pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, travail qu'il condamna ensuite, & présida aux dietes de Ratisbonne au nom de Charles-Quint. Il se signala sur-tout par ses Ouvrages de controverse sur les dogmes attaqués par Luther. Ses livres sont pour la plupart en latin. Il en a fait aussi quelques-uns en allemand. On estime principalement : I. Une *Exposition des Cérémonies de la Messe*. II. Un Traité de la *Réforme Chrétienne*. III. Un *Avis aux Ecclésiastiques*. Ce savant & pieux évêque mourut en 1594, à 74 ans.

PFOCHEN, (Sébastien) est connu par une Dissertation publiée en 1629, sur le style du Nouveau-Testament, dans laquelle il prétend que le texte grec est d'une élocution aussi pure que celle des meilleurs écrivains de la Grece. Gataker attaqua cette assertion & lui opposa *De Novi Testamenti stylo dissertatio*, où il montre les hébraïsmes dont le texte grec abonde: mais sa critique est quelquefois exorbitante & tombe à faux.

PHACÉE, fils de Romélias, général de l'armée de Phaceïa, roi d'Israël, conspira contre son maître, le tua dans son palais, & se fit proclamer roi l'an 759 avant J. C. Il régna 20 ans, & suivit les traces de Jéroboam, qui avoit fait pécher Israël. Dieu, irrité contre les crimes d'Achaz qui régnoit alors en Judée, y envoya Rasin roi de Syrie, & Phacée, qui vinrent mettre le siege devant Jérusalem. Mais ils furent contraints de s'en retourner dans leurs états; Dieu les ayant envoyés pour châtier son peuple, & non pour le perdre. Cependant Achaz, au-lieu de reconnoître ce bienfait de Dieu, ayant immolé aux dieux du roi d'Assyrie qui étoit venu à son secours, attira de nouveau la malédiction du ciel sur son royaume, selon la Prophétie d'Isaïe (chap. 7). Phacée fit une nouvelle irruption dans le royaume de Juda, & le réduisit à l'extrémité. Il tailla en pieces l'armée d'Achaz, lui tua en un jour 120,000 combattans, & au défaut de soldats qu'il avoit tous tués ou dissipés, il conduisit enchaînés à sa suite 200,000 tant femmes que filles & jeunes enfans, qu'il destinoit à l'esclavage, & revint à Samarie chargé de dépouilles. Mais sur le chemin, le prophete Obed vint faire de vives réprimandes aux Israélites des excès qu'ils avoient commis contre leurs freres, & leur persuada de ren-

voyer à Juda tous les captifs qu'ils emmenoient. Phacée fut détrôné par Osée, un de ses sujets, qui lui ôta la couronne & la vie l'an 739 avant J. C.

PHACELA, fils & successeur de Manahem roi d'Israël, imita l'impiété de ses peres, & fut tué par Phacée, dans son palais de Samarie, l'an 759 avant J. C.

PHAÉTON, fils du Soleil & de Clymene. Epaphus lui ayant dit dans une querelle que le Soleil n'étoit pas son pere, comme il se l'imaginoit, Phaéton irrité alla s'en plaindre à Clymene sa mere, qui lui conseilla d'aller voir son pere pour en être plus assuré. Le Soleil, ne pouvant résister à ses larmes & à ses prieres, lui confia son char, pour lui donner un gage de sa tendresse paternelle. Dès qu'il fut sur l'horizon, les chevaux prirent le mords aux dents; de sorte que s'approchant trop de la terre, tout y étoit brûlé par l'ardeur du Soleil, & que s'en éloignant trop, tout y périssoit par le froid. Jupiter ne trouva d'autre moyen de remédier à ce désordre, qu'en foudroyant Phaéton, qui tomba dans la mer, à l'embouchure du Pô. Ses sœurs & Cycnus son ami pleurerent tant, qu'elles furent métamorphosées en peupliers, leurs larmes en ambre, & Cycnus en cigne.

PHAINUS, ancien astronome grec, natif d'Elide, faisoit ses observations auprès d'Athenes, & fut le maître de Meton. Il est regardé comme le premier qui découvrit le tems du Solstice.

PHALANX, frere d'Arachné. Pallas prit un soin particulier de leur éducation; mais indignée qu'ils y répondissent mal, & qu'ils eussent conçu l'un pour l'autre une passion criminelle, elle les métamorphosa en viperes.

PHALARIS, tyran d'Agrigente en Sicile, se signala par sa cruauté. S'étant emparé de cette ville l'an 571 avant J. C., il chercha tous les moyens de tourmenter les citoyens. Pérille, artiste cruellement industrieux, seconda la fureur de Phalaris, en inventant un taureau d'airain. Le malheureux qu'on y enfermoit, consumé par l'ardeur du feu qu'on allumoit dessous, jetoit des cris de rage, qui sortant de cette horrible machine, ressembloient aux mugissemens d'un bœuf. L'auteur de cette cruelle invention, en ayant demandé la récompense, Phalaris le fit brûler le premier dans le ventre du taureau. Que les flatteurs & les instrumens des tyrans n'ont-ils toujours de telles destinées! Enfin les Agrigentins se révolterent, & y brûlerent Phalaris lui-même, l'an 561 avant J. C. Nous avons des *Lettres*, sous le nom d'*Abaris*, à ce tyran, avec les Réponses; mais elles sont supposées. Léon Aretin les fit imprimer à Trevise, in-4°, 1471, & y joignit sa traduction latine. Elles l'avoient déja été en Sorbonne l'année d'auparavant, in-4°. Nous en avons une autre édition à Oxford, 1718, in-8°; & une Traduction françoise, 1726, in-12.

PHALEG, fils d'Héber, & pere de Reu; naquit cent deux ans après le déluge, cinquante avant la construction de la tour

de Babel, & la même année que se fit la division de la terre d'Eden entre les onze enfans de Chanaan, au préjudice des enfans de Sem. C'est en mémoire de cette division, si on en croit Bonfrerius, qu'il reçut le nom de *Phaleg*. Torniellus dans ses Annales à l'an 1931 est d'un autre sentiment, & rapporte le nom de *Phaleg* à la division des langues, qui se fit lors de la construction de la tour de Babel, où se forma la multitude & la diversité des idiômes qui composerent dans la suite le langage des nations: diversité que des physiologues ont regardé comme tenant au plan de la Providence, & que des hommes à systêmes ont vainement proposé de réformer par une langue universelle (*voy.* LEIBNITZ). Les grammairiens ont observé que le seul mot *Sac* avoit subsisté & subsistoit encore dans toutes les langues: » Ce qui vient sans doute, dit » un critique ingénu & agréa» ble, de ce que la seule chose » que les insensés constructeurs » de la tour devoient com» prendre, & dans laquelle ils » devoient être d'accord, étoit » de prendre leur sac & de s'en » aller ».

PHALEREUS, *voyez* DÉMÉTRIUS de Phalere.

PHALESIUS, (Hubert) *voyez* LUCAS *Brugensis*.

PHALLUS, un des quatre principaux dieux de l'impureté; les trois autres étoient Priape, Bacchus & Mercure. Les déesses infames qu'on ne rougissoit pas d'adorer, étoient en plus grand nombre: Vénus, Corytro, Persica, Prema, Pertunda, Lubentie, Volupie, &c. Ce que c'est que la raison humaine abandonnée à elle-même! Les plus dégoûtantes abominations deviennent des objets de culte, quand la salutaire & éternelle lumiere de la Religion cesse de nous éclairer, pour conserver sur ce variable globe la vertu & l'honneur. Phallus étoit un des principaux objets des mysteres de Cerès Eleusine. *Voyez* LEPSINA dans le *Dict. Géog.*

PHARAMOND, est le nom que la plupart des historiens donnent au premier roi de France. On dit qu'il régna à Treves & sur une partie de la France, vers 420, & que Clodion son fils lui succéda; mais ce que l'on raconte de ces deux princes est très-incertain. Plusieurs critiques prétendent que les Francs ont eu des rois avant Pharamond, & que Constantin en fit mourir deux après les avoir défaits. Quoi qu'il en soit, on attribue communément à Pharamond l'institution de la fameuse *Loi Salique*. C'est un recueil de réglemens sur toutes sortes de matieres, dans lequel il est dit, qu'*aucune partie de l'héritage ne doit venir aux femmes*. Delà la loi fondamentale qui les exclut de la succession à la couronne en France. Dans le tems de la ligue, on prétendoit que la Religion Catholique étoit aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique: prétention que les guerres civiles n'ont pas éclaircie. Il est certain qu'à ne considérer que la nature des choses, la premiere de ces conditions est aussi grave pour le moins & aussi importante que l'autre. Un écrivain fameux de ce siecle a fortement établi cette ob-

ſervation. *Voyez* HENRI IV.

PHARAON, ſignifie *Roi* dans l'ancienne langue des Egyptiens. Pluſieurs ſouverains d'Egypte ont porté ce nom. On diſtingue, 1°, celui qui régnoit, lorſqu'Abraham fut contraint par la famine de revenir en Egypte. — Le ſecond occupoit le trône, lorſque Joſeph, amené par des marchands Iſmaélites, fut établi intendant de toute l'Egypte. Ce que l'Ecriture nous en apprend, donne l'idée d'un prince modéré & juſte. — Le 3e. Pharaon eſt celui qui oubliant les ſervices de Joſeph, perſécuta les Iſraélites. C'eſt lui & le ſuivant, à ce que l'on croit communément, qui bâtirent les pyramides. Si cependant ces pyramides étoient des greniers publics, comme quelques ſavans l'ont penſé, il eſt naturel de les rapporter au regne précédent (*voyez* le *Jour. hiſt. & litt.* 1 décembre 1790, p. 529. — Le 4e. eſt celui à qui Moyſe & Aaron demanderent la permiſſion d'aller avec le peuple ſacrifier dans le déſert, & qui par ſon obſtination attira tant de fléaux ſur l'Egypte, fléaux dont l'Ecriture, tant dans l'Exode que dans les Pſeaumes & les Livres Sapientiaux, rapporte les effrayans détails; & dont les hiſtoriens profanes ont auſſi conſervé la mémoire. Diodore & Hérodote font mention de l'état humiliant où l'Egypte fut réduite pendant 400 ans, après les prodiges opérés par Moyſe. — Le 5e. régnoit du tems de David. — Le 6e. fut beau-pere de Salomon qui épouſa ſa fille; mariage dont la conformité aux loix hébraïques & aux vues de Dieu, eſt encore un problême pour ceux qui prennent dans un autre ſens quelques paſſages des Livres-Saints, qui ſemblent y être relatifs. — Le 7e. étoit Pharaon Seſac, qui donna aſyle à Jeroboam & fit la guerre à Roboam. — Le 8e., Pharaon Sua. — Le 9e., Nechao. — Et le 10e. Ophra ou Apriès (*voyez ce mot*).

PHARÈS, fils du patriarche Juda & de ſa bru Thamar. Lorſqu'il vint au monde, Zara, ſon frere jumeau, préſenta le premier ſon bras; mais enſuite il le retira, pour laiſſer naître Pharès ſon frere, qui par ce moyen devint l'aîné. C'eſt un des ancêtres de J. C., comme l'on voit au 1er. chap. de S. Matthieu. Et c'eſt pour cela que l'Ecriture rapporte les circonſtances de ſa naiſſance & ſa primogéniture.

PHARIS, fils de Mercure & d'une des filles de Danaüs, bâtit une ville dans la Laconie, à laquelle il donna ſon nom.

PHARNACE, fils de Mithridate roi de Pont, fit révolter l'armée contre ſon pere, qui ſe tua de déſeſpoir, l'an 64 avant J. C. Il cultiva l'amitié des Romains, & demeura neutre dans la guerre de Céſar & de Pompée. Céſar voulant qu'il ſe décidât, tourna ſes armes contre lui l'an 47 avant J. C. & le vainquit avec tant de célérité, qu'il écrivit à un de ſes amis: *Veni, vidi, vici.*

PHASE, prince de la Colchide, que Thétis n'ayant pu rendre ſenſible, métamorphoſa en fleuve. Il coule dans la Colchide, & ne mêle point ſes eaux avec celles de la Mer-Noire où il ſe jette.

PHASSUR, prêtre, fils d'Emmer, étoit un de ces prophetes du mensonge qui amusoient les peuples par leurs flatteuses prédictions; ayant entendu Jérémie prédire divers malheurs contre Jérusalem, il le frappa & le fit charger de chaînes. Le lendemain Phassur ayant fait délier le prophete, celui-ci lui prédit qu'il seroit emmené captif à Babylone avec tous ceux qui demeuroient en sa maison, & qu'il y mourroit lui & tous ses amis. *Jérémie* 20. — Il ne faut pas le confondre avec PHASSUR, fils de Melchias, qui demanda la mort du même prophete, & le fit mettre au fond d'un puits. *Jérémie* 38.

PHEBADE ou FITADE, (S.) *Fitadius*, évêque d'Agen, que les habitans du pays nomment *S. Fiari.* Il se fit un nom, en réfutant la confession de foi que les Ariens avoient publiée à Sirmich en 358, par un *Traité* qui est cité par S. Jerôme, & que nous avons dans la Bibliotheque des Peres, tom. 4, p. 400. On y remarque beaucoup de justesse & de solidité dans les raisonnemens. Les subtilités & les équivoques des Ariens y sont dévoilées, & la doctrine catholique y est défendue avec force. Il assista au concile de Rimini en 359, & y soutint le parti orthodoxe avec S. Servais de Tongres, mais surpris par les Ariens, & entraîné par l'amour de la paix, il signa une confession de foi catholique en apparence. Il connut depuis sa faute, & il témoigna par une rétractation publique, qu'il n'avoit eu dessein que de détruire l'erreur, & non d'y souscrire. S. Phebade se trouva au concile de Paris en 360, à celui de Valence en 374, & à celui de Sarragosse en 380. Il vivoit encore en 392; mais il étoit mort en 400, après plus de 40 ans de travaux dans l'épiscopat. D. Rivet lui attribue un savant Traité contre le concile de Rimini. On en trouve une traduction grecque parmi les Discours de S. Grégoire de Nazianze. C'est le 49e. discours de ce Pere.

PHEDON, philosophe Grec, natif d'Elée, fut enlevé par des corsaires & vendu à des marchands. Socrate, touché par sa physionomie douce & spirituelle, le racheta, & l'on n'a que trop soupçonné qu'il eut avec lui les mêmes rapports qu'il eut lui-même avec Alcibiade. Après la mort de son bienfaiteur, dont il reçut le dernier soupir, il se retira à Elée, & y devint chef de la Secte Eléaque. Sa philosophie se bornoit à quelques froides moralités, sans sanction & sans effet.

PHEDRE, fille de Minos & de Pasiphaé. Thésée l'enleva & l'épousa. Cette princesse ayant conçu de la passion pour Hippolyte, fils de Thésée & d'Antiope, reine des Amazones, qui ne voulut point l'écouter, l'accusa auprès de son pere d'avoir attenté à son honneur. Thésée irrité, livra ce malheureux fils à la fureur de Neptune. Hippolyte se promenant sur le bord de la mer, un monstre sortit tout-à-coup du fond des eaux, effraya ses chevaux, qui le traînerent à travers les rochers, où le char se fracassa, & fit périr ce jeune prince. Phedre rendit témoignage à son innocence en se tuant elle-

même. Euripide & Racine ont fait deux Tragédies fur la cataſtrophe de cet inceſtueux amour.

PHEDRE, affranchi d'Auguſte, né en Macédoine, écrivoit ſous Tibere. Il fut perſécuté par Séjan, lâche miniſtre d'un prince barbare. Cet homme injuſte croyoit appercevoir ſa ſatyre dans les éloges que Phedre fait de la vertu. Ce poëte s'eſt fait un nom immortel par 5 livres de *Fables* en vers iambes, auxquels il a donné lui-même le nom de *Fables Eſopiennes*, parce qu'Eſope eſt l'inventeur de ce genre d'apologue; & que Phedre l'a pris pour modele. Nous n'avons rien dans l'antiquité de plus accompli que les Fables de Phedre, pour le genre ſimple. Il plaît par ſa douce élégance, par le choix de ſes expreſſions, par l'heureux tour de ſes vers; il inſtruit par ſes ingénieuſes moralités, qui ſont autant de miroirs où l'homme voit ſes qualités & ſes défauts. La Fontaine conte avec moins de préciſion & de juſteſſe; mais inférieur à Phedre dans ce point, il le ſurpaſſe dans quelques autres. Sa poéſie eſt plus vive, plus enjouée, plus variée, & plus remplie de ces graces légeres & de ces ornemens délicats, qui s'accordent avec l'aimable ſimplicité de la nature. Les Fables de Phedre ſont reſtées long-tems dans l'obſcurité; François Pithou leur redonna la lumiere, en les tirant de la bibliotheque de S. Remi de Rheims. Un critique paradoxal, Pierre Scriverius, a prétendu qu'on attribuoit mal-à-propos à Phedre les fables qui portent ſon nom. Quoique cette opinion ne ſoit guere propre à prendre quelque conſiſtance, le P. Desbillons s'eſt donné les peines de la réfuter dans une Diſſertation qu'il a publiée avec l'édition qu'il a donnée de ce fabuliſte, Manheim, 1786. Le P. Brotier en avoit publié une autre, auſſi très-eſtimée, en 1783. Sacy a donné une bonne Traduction de Phedre, ſous le nom de St-Aubin. L'abbé Lallemant en a publié une nouvelle en 1778, in-8°, avec un Catalogue raiſonné des différentes éditions de cet auteur.

PHELYPEAUX, *voyez* PONTCHARTRAIN.

PHELYPEAUX, (Louis-Balthaſar) fils de François Phelypeaux, ſeigneur d'Herbaut, montra de bonne heure du goût pour la vertu & pour les lettres. Nommé chanoine de Notre-Dame de Paris en 1694, & agent-général du clergé en 1697, il fut placé ſur le ſiege épiſcopal de Riez en 1713. Son nom & ſon mérite pouvoient lui procurer un évêché plus conſidérable & plus voiſin de la cour; il ſe contenta de celui que la Providence lui avoit donné. Il fit le bonheur de ſes diocéſains, fonda un College, un Hôpital, un Séminaire, s'attacha les indigens, penſionna les prêtres infirmes, les pauvres gentilshommes & les veuves des officiers; tout cela ſe fit dans l'obſcurité, ſans faſte, ſans orgueil: ce qui ajoute beaucoup au mérite de ſa bienfaiſance, ſur-tout dans un ſiecle où le peu de bien qui ſe fait, ſe fait par oſtentation & avec parade. Il eut d'ailleurs toutes

les vertus épiscopales, & il instruisit son clergé, sans faire étalage de ses lumieres. Il mourut en 1751, dans un âge avancé.

PHELYPEAUX D'HERBAUT, (Georges-Louis) archevêque de Bourges, se distingua autant par l'activité de son zele, que par ses immenses charités. Un de ses prédécesseurs avoit fondé un établissement bien précieux, puisqu'il étoit destiné à servir de retraite aux curés vieux & infirmes; lorsqu'il parvint au siege de Bourges, cet établissement n'avoit que 4500 liv. de revenu: il le porta à 20,000 liv. Il fonda plusieurs colleges dans les principales villes de son diocese, institua des bureaux de charité, & parvint à détruire, ou du moins à diminuer considérablement la mendicité. Il se faisoit un devoir d'instruire son peuple par lui-même, tant dans les villes que dans les campagnes. On raconte divers traits de son éloquence vraiment pastorale. Un jour qu'il faisoit une exhortation aux Catholiques dans une des villes de son diocese, la vue d'une multitude de Protestans qui étoient venus l'entendre, enflamme sa sollicitude. Il dirige son discours vers ces auditeurs inattendus, leur expose les raisons qui doivent faire le plus d'impression sur eux, leur représente que leurs peres se faisoient gloire d'être les enfans de cette même Eglise, dont rien n'auroit dû les séparer. » Leurs cendres, s'écria-t-il, » reposent dans ce temple où » vous voilà réunis! elles ac» cusent votre erreur & s'éle» vent contre votre schisme. » Tous ces tombeaux parlent, » vous entendez leurs voix; ils » vous crient: *Pourquoi êtes-* » *vous infideles à la croyance de* » *vos aïeux? Pourquoi vous êtes-* » *vous dérobés à la sainte au-* » *torité de cette Eglise antique,* » *dont les pasteurs remontent* » *par une succession ininterrom-* » *pue jusqu'au berceau du Chris-* » *tianisme? Cette Eglise mere* » *avoit béni nos mariages; elle* » *avoit imprimé sur le front de* » *nos fils, dont vous tenez le* » *jour, le sceau de la famille* » *de Jesus-Christ: elle vous* » *parle encore de ce moment par* » *l'organe de votre Pontife;* » *écoutez-le....* Oui, je suis » votre pasteur (reprit l'éloquent évêque avec une vivacité de sentiment qui fit fondre en larmes tout l'auditoire). Si vous » refusez d'être mes enfans, » je serai votre pere malgré » vous: je le suis par l'autorité » de mon ministere; cette au» torité est celle de Jesus-Christ » même, qui m'a été confiée » par l'imposition des mains » des anciens du presbytere » qui l'avoient reçue des an» ciens en remontant jusqu'aux » Apôtres & au Fils de Dieu, » dont les mains divines ont » commencé cette chaîne de » consécrations solemnelles, » qui est venue, tout indigne » que je suis, reposer sur ma » tête: votre mépris de ma » puissance paternelle ne peut » me l'ôter. Je suis votre pere » au nom de Dieu; celui de » qui vient toute paternité, » au ciel & sur terre, m'en » donne sur vous les droits » sacrés; ils sont, s'il est pos» sible, plus inviolables que » ceux de la nature. Mais si je

» suis votre pere de droit divin, ah ! mes enfans, je » sens que je le suis encore par » le droit de mon cœur; mes » sentimens vous embrassent » en dépit de vous-mêmes: ne » vous refusez pas à ma tendresse; j'ai l'émulation de » votre bonheur, vos ames » sont enchaînées à la mienne. » Je donnerois ma vie avec joie » (ô mon Dieu, vous êtes » témoin!) pour ramener dans » les voies du salut mes enfans » qui s'égarent ». Il mourut à Paris le 23 septembre 1787. M. Blin de Sainmore a fait son *Eloge historique;* & M. l'abbé Fauchet son *Eloge funebre*, dans lequel il y a de très-beaux passages, & en même tems beaucoup d'idées mesquines & puériles, &, ce qui est digne d'une censure plus grave, des allures de la philosophie du jour.

PHENENNA, 2e femme d'Elcana, pere de Samuel, avoit plusieurs enfans, & loin d'en remercier Dieu, elle insultoit Anne, & la railloit de ce que le Seigneur l'avoit rendue stérile. Mais Dieu ayant exaucé les prieres de l'affligée, elle enfanta Samuel, & Phenenna fut humiliée. Le Cantique qu'Anne prononça à ce sujet, est un des plus touchans de l'Ecriture-Sainte.

PHÉNIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, fut accusé par Clytie, concubine de son pere, d'avoir voulu lui faire violence, & quoiqu'il fût innocent, Amyntor ordonna qu'on lui fit perdre la vue; mais Chiron le guérit, & lui confia la conduite d'Achille. Il donna à ce prince une si excellente éducation, qu'il fut regardé comme le modele des gouverneurs de la jeunesse. Après la prise de Troie, où il avoit accompagné Achille, Pélée, reconnoissant des services qu'il lui avoit rendus dans la personne de son fils, quoique mort, rétablit Phénix sur le trône, & le fit proclamer roi des Dolopes.

PHÉRÉCRATE, poëte comique Grec, étoit contemporain de Platon & d'Aristophane. A l'exemple des anciens comiques, qui introduisoient sur le théâtre, non des personnes imaginaires, mais des personnages actuellement vivans, il joua ses contemporains. Mais il n'abusa point de la licence qui régnoit alors sur la scene, & se fit une loi de ne jamais diffamer personne. On lui attribue 21 *Comédies*, dont il ne nous reste que des fragmens, recueillis par Hertelius & par Grotius, d'après lesquels on ne prend pas une idée avantageuse de l'auteur. On dit qu'il inventa l'espece de vers appellés de son nom *Phérécratiens.* Ils étoient composés des trois derniers pieds du vers hexametre, & le premier de ces trois pieds étoit toujours un spondée. Ce vers d'Horace, par exemple: *Quamvis Pontica pinus*, est un vers *Phérécratien.* On trouve dans Plutarque un fragment de ce poëte sur la musique des Grecs, qui a été discuté par M. Barette, de l'académie des inscriptions. *Voy.* le tome 15e de la Collection de cette compagnie.

PHÉRÉCYDE, philosophe de l'isle de Scyros, vers l'an 560 avant J. C., fut l'éleve de Pittacus; il passe pour avoir été le premier de tous les philo-

ſophes qui a écrit ſur les choſes naturelles & ſur l'eſſence des dieux. Il fut auſſi le premier, dit-on, qui ſoutint l'opinion que « les animaux ſont de pures » machines » (*voyez* PEREIRA-GOMEZ). Il fut le maître de Pythagore, qui l'aima comme ſon pere. Le diſciple ayant appris que Phérécyde étoit dangereuſement malade dans l'iſle de Délos, il s'embarqua auſſitôt, & ſe rendit à l'iſle, où il fit donner tous les ſecours néceſſaires à ce vieillard, & ne ménagea rien de ce qui pouvoit lui rétablir la ſanté. Le grand âge enfin, & la violence de la maladie, ayant rendu tous les remedes inutiles, il repartit, dit-on, pour l'Italie. Mais tout cela eſt fort incertain; car on donne d'autres cauſes à ſa mort; ſelon les uns, il fut dévoré par la vermine; ſelon d'autres, il ſe tua en ſe précipitant du haut du mont Corycius, lorſqu'il alloit à Delphes. Preſque toutes les morts de ces anciens ſages ſont marquées au coin de la folie. On peut voir dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1747, une *Diſſertation* curieuſe ſur la vie, les ouvrages & les ſentimens de cet ancien philoſophe, l'un des premiers entre les Grecs qui aient écrit en proſe.

PHÉRÉCYDE, hiſtorien, natif de Leros, & ſurnommé l'*Athénien*, floriſſoit vers l'an 456 avant J. C. Il avoit compoſé l'*Hiſtoire de l'Attique*; mais cet ouvrage n'eſt point parvenu juſqu'à nous.

PHIDIAS, ſculpteur d'Athenes, vers l'an 448 avant J. C., avoit fait une étude particuliere de ce qui avoit rapport à ſon talent. Il poſſédoit aſſez bien l'optique, ſcience qui lui fut utile dans une occaſion remarquable. Alcamene & lui furent chargés de faire chacun une *Minerve*, afin qu'on pût choiſir la plus belle, pour la placer ſur une colonne. La ſtatue d'Alcamene, vue de près, avoit un beau fini qui gagna tous les ſuffrages; tandis que celle de Phidias ne paroiſſoit, en quelque ſorte, qu'ébauchée. Mais le travail recherché du premier diſparut, lorſque la ſtatue fut élevée au lieu de ſa deſtination. Celle de Phidias, au contraire, fit tout ſon effet, & frappa les ſpectateurs par un air de grandeur & de majeſté, qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer. Ce fut lui qui, après la bataille de Marathon, travailla ſur un bloc de marbre que les Perſes, dans l'eſpérance de la victoire, avoient apporté pour ériger un trophée. Il en fit une *Néméſis*, déeſſe qui avoit pour fonction d'humilier les hommes ſuperbes. On chargea encore Phidias de faire la *Minerve*, qu'on plaça dans le fameux temple appellé le *Parthenon*. Cette ſtatue avoit 26 coudées de haut; elle étoit d'or & d'ivoire, mais c'étoit l'art qui en faiſoit le principal mérite. Son *Jupiter Olympien* fut encore plus admiré. Cependant le cheval de Montecavallo, qu'on dit être de lui, n'a rien de fort extraordinaire; & l'admiration des anciens n'eſt pas toujours une preuve de l'excellence des ouvrages.

PHILANDER, (Guillaume) né à Châtillon-ſur-Seine en

1505, fut appellé à Rhodès par George d'Armagnac, pour lors évêque de cette ville, & depuis cardinal. Philander s'acquit l'estime & l'amitié de ce prélat, protecteur des savans, & le suivit dans son ambassade à Venise. A son retour, il fut fait chanoine de Rhodès & archidiacre de Saint-Antonin. Il mourut à Toulouse en 1565, à 60 ans, dans un voyage qu'il fit pour voir son mécene, George d'Armagnac, qui en étoit devenu archevêque. On a de lui: I. Un *Commentaire* sur *Vitruve*, dont la meilleure édition est celle de Lyon en 1552. II. Un *Commentaire* sur une partie de *Quintilien*.

PHILASTRE, *Philastrius*, évêque de Bresse en Italie vers 374, se trouva au concile d'Aquilée avec S. Ambroise, en 381, fit connoissance à Milan avec S. Augustin, & mourut le 18 juillet 387. On a de lui un livre *des Hérésies*, dans lequel il prend quelquefois pour erreur ce qui ne l'est pas, selon la remarque de Bellarmin. Cet ouvrage, écrit d'un style bas & rampant, se trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. On en a une édition séparée, Hambourg, 1721, in-8°, & Bresse, 1738, in-folio.

PHILE, (Manuel) auteur Grec du 14e siecle, dont il nous reste un *Poëme* en vers ïambiques sur la propriété des animaux. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paw, Utrecht, 1730, in-4°. Il est dédié à Michel Paléologue le Jeune, empereur de Constantinople, sous lequel il vivoit.

PHILELEUTHERE, *voyez* BENTLEY.

PHILELPHE, (François) né à Tolentin en 1398, étudia à Padoue les humanités avec succès. A l'âge de 18 ans, il fut chargé de professer l'éloquence. Ses talens le firent appeller à Venise. La république lui accorda des lettres de citoyen, & le nomma secrétaire du Baile à Constantinople. Philelphe profita de cet emploi pour se perfectionner dans la langue grecque, & passa à Constantinople en 1419. Il y épousa Theodora, fille du savant Emmanuel Chrysoloras, & apprit insensiblement de sa femme toute la douceur & la finesse du grec. S'étant fait connoître à l'empereur Jean Paléologue, ce prince l'envoya à l'empereur Sigismond, pour implorer son secours contre les Turcs. Philelphe enseigna ensuite à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne & à Milan, avec une réputation extraordinaire. Il se piquoit tellement de savoir les loix de la grammaire, que disputant un jour sur une syllabe avec un philosophe Grec, nommé Timothée, il offrit de payer 100 écus au cas qu'il eût tort, à condition qu'il disposeroit de la barbe de son adversaire, si l'avantage lui étoit adjugé. Philelphe ayant gagné, fit raser impitoyablement la barbe à Timothée, quelques offres que pût lui faire celui-ci pour éviter cet affront. A la présomption, Philelphe joignoit une inconstance, une inquiétude, une prodigalité, qui semerent sa vie d'épines. Il la termina à Florence en 1481, à 83 ans. On fut obligé de vendre les meubles de sa chambre & les ustensiles de sa cuisine pour

payer ses funérailles. C'est sans fondement qu'on l'accuse d'avoir privé le public du livre de Cicéron, intitulé : *De Gloria* ; & de se l'être attribué en le refondant dans ses ouvrages. On a de lui : I. Des *Odes* & des *Poésies*, 1488, in-4°, & 1497, in-fol. II. Des *Discours*, Venise, 1492, in-fol. III. Des *Dialogues*, des *Satyres*, Milan, 1476, in-fol., Venise, 1502, in-4° ; & Paris, 1508, in-4°. IV. Un grand nombre d'autres ouvrages en latin, en vers & en prose. Les plus connus sont les Traités *De Morali disciplina : De Exilio : De Jocis & Seriis*, les mêmes que ses *Epigrammes* ; & ses deux livres, *Conviviorum*, ou des Repas, pleins d'érudition. Toutes ses Œuvres, réimprimées à Bâle en 1739, in-folio, montrent beaucoup de savoir, des vues sages, un style pur & facile. Le recueil de ses *Lettres*, de l'édition de Venise, 1502, in-fol., est peu commun. — Marius PHILELPHE, son fils, mort un an avant son pere, laissa aussi des *Poésies*.

PHILÉMON, poëte comique Grec, étoit fils de Damon & contemporain de Ménandre. Il l'emporta souvent sur ce poëte, moins par son mérite que par les intrigues de ses amis. Plaute a imité sa Comédie du *Marchand*. On dit qu'il mourut de rire, en voyant son âne manger des figues. Il avoit alors environ 97 ans. — PHILÉMON le Jeune, son fils, composa aussi 54 *Comédies*, dont il nous reste des fragmens considérables, recueillis par Grotius. Ils prouvent qu'il n'étoit pas un poëte du premier rang. Il florissoit vers l'an 274 avant J.C.

PHILÉMON, (S.) homme riche de la ville de Colosses, fut converti à la foi chrétienne par Epaphras, disciple de S. Paul. Sa maison étoit une retraite pour les fideles. Sa femme Appia & lui étoient la bonne odeur de la ville par leurs vertus, & la ressource de tous les malheureux par leurs libéralités. Onésime, esclave de Philémon, l'ayant volé, s'enfuit à Rome, où S. Paul l'instruisit de la Religion, & lui donna le baptême. L'Apôtre le renvoya ensuite à son maître, auquel il le recommanda par une Lettre qui est un modele d'éloquence persuasive (*voy.* ONÉSIME). Les Grecs rapportent plusieurs particularités de la vie & de la mort de Philémon, qui sont plus qu'incertaines. Ils le font martyriser à Colosses avec sa femme, dans une émotion populaire. Les Latins & les Grecs célebrent leurs fêtes le 22 novembre.

PHILÉTAS, poëte & grammairien Grec, de Cos, précepteur de Ptolomée Philadelphe, composa des *Elégies*, des *Epigrammes* & d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ovide & Properce l'ont célébré dans leurs Poésies, comme un des meilleurs poëtes de son siecle.

PHILETUS, hérétique du premier siecle, qui, sans nier formellement la Résurrection, soutenoit qu'elle étoit déja opérée, & qu'elle n'étoit que le passage du péché à la grace. C'est de lui que parle S. Paul dans la seconde Epître à Timothée : *Ex quibus est Hymenæus & Philetus dicentes resurrectionem.*

esse jam factam, & subverterunt quorumdam fidem.

PHILIPPE II, roi de Macédoine, 4e. fils d'Amyntas, fut élevé à Thebes, où son pere l'avoit envoyé en ôtage. Il fit éclater dès sa jeunesse cette souplesse de génie, cette grandeur de courage, qui lui fit un nom si célebre & de si puissans ennemis. Après la mort de Perdiccas III son frere, il se fit déclarer le tuteur de son neveu, & se mit bientôt sur le trône à sa place, l'an 360 avant J. C. L'état étoit ébranlé par les secousses de différentes révolutions; Philippe s'appliqua à l'affermir. Les Illyriens, les Péoniens & les Thraces voulurent profiter de sa jeunesse pour lui déclarer la guerre. Il désarma ces deux derniers peuples par des présens & des promesses, & l'autre n'osa remuer. Vainqueur par la politique & par la ruse, il déclara libre Amphipolis, ville qu'Athenes revendiquoit comme une colonie. Son dessein étoit de ménager cette république, & de ne point épuiser ses forces en voulant garder cette place. Les Athéniens, peu sensibles à son attention, armerent pour lui ôter la couronne; mais le roi Macédonien les vainquit auprès de Méthonte, & fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoya sans rançon. Cette victoire fut le fruit de la discipline qu'il avoit mise dans ses troupes: la phalange Macédonienne en eut le principal honneur; c'étoit un corps d'infanterie pesamment armé, composé pour l'ordinaire de 16,000 hommes, qui avoient chacun un bouclier de six pieds de hauteur, & une pique de 21 pieds de long. Le succès de ses armes, & sur-tout sa générosité après la victoire, firent desirer son alliance & la paix au peuple d'Athenes; & les esprits y étant disposés de part & d'autre, elle ne tarda pas d'être conclue. Les circonstances étoient favorables pour se venger des Illyriens. Philippe arma contre eux, les vainquit, & affranchit ses états de leur joug. Son ambition, secondée par sa prudence & par sa valeur, le rendit maître de Crénides, ville bâtie par les Thrasiens, & à laquelle il donna son nom. Les mines d'or qui étoient aux environs de cette ville, en rendoient la prise très-importante. Il y mit beaucoup d'ouvriers, & fit battre en son nom la monnoie d'or. Philippe employa ses richesses à acheter des espions & des partisans dans toutes les villes importantes de la Grece, & à faire des conquêtes sans la voie des armes. Le mariage du monarque Macédonien avec Olympias, fille de Néoptolême roi des Molosses, & la naissance d'Alexandre (depuis surnommé *le Grand*) mirent le comble à sa prospérité. Plutarque rapporte que Philippe absent de ses états, apprit trois grandes nouvelles le même jour; qu'il avoit été couronné aux Jeux-Olympiques, qu'il avoit remporté une victoire contre les Illyriens, & qu'il lui étoit né un fils. Il écrivit lui-même à Aristote, pour le prier de se charger de son éducation, & la lettre ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe (*voyez* ARISTOTE). Cependant il étendoit ses con-

quêtes dans la Thrace. Méthon, petite ville de cette contrée, ne put résister long-tems à sa bravoure; mais ce siege lui devint funeste, par un coup de fleche que lui lança Aster dans l'œil droit (*voyez* ASTER). Philippe méditoit depuis long-tems le projet d'envahir la Grece. Il fit la premiere tentative sur Olynthe, colonie & rempart d'Athenes. Cette république, fortement animée par l'éloquence de Démosthenes, envoya 17 galeres & 2000 hommes à son secours; mais tous ces efforts furent inutiles contre les ressources de Philippe. Ce prince corrompit les principaux citoyens de la ville, & Olynthe lui fut livrée. Maître de cette place, il la détruisit de fond en comble, & gagna les villes voisines par ses largesses & par les fêtes qu'il donna au peuple. Il tomba ensuite sur les Phocéens & les vainquit. Philippe se fit déclarer chef des Amphictyons, & leur fit ordonner la ruine des villes de la Phocide. La Grece commençoit à ouvrir les yeux sur sa politique cruelle. Philippe, craignant de la soulever, retourna comblé de gloire dans la Macédoine; mais toujours avide du sang & de l'or, il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace & dans la Chersonese. Il se tourna ensuite contre l'Eubée, isle qu'il nommoit, à cause de sa situation, les entraves de la Grece. Il se rendit maître de la plus grande partie de ce pays, autant par l'or que par le fer; mais Phocion vint délivrer ce pays de la domination tyrannique du roi de Macédoine. Philippe, poursuivi par un ennemi, que ni son argent, ni ses armes ne purent ébranler, déclara la guerre aux Scythes, & fit sur eux un butin considérable. Obligé de combattre, à son retour, les Triballiens, il fut atteint d'une fleche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de cette blessure, qu'il tourna de nouveau toutes ses vues contre la Grece. Il entra d'abord dans la Béotie, & les armées en vinrent aux mains à Cheronée, l'an 338 avant J. C. Le combat fut long, & la victoire se décida enfin pour Philippe. Le vainqueur érigea un trophée, offrit des sacrifices aux dieux, & se livra à la débauche dans une fête qu'il ordonna pour célébrer son triomphe. L'ivresse du vin augmentant celle de son orgueil, il vint sur le champ de bataille insulter aux morts & aux prisonniers. L'orateur Démades, qui étoit du nombre des captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de dire au prince: *Pourquoi jouer le rôle de Thersite, lorsque vous pourriez être un Agamemnon?* Cet avis généreux valut la liberté à Démades, & des traitemens plus doux aux compagnons de son infortune. Philippe, vainqueur de la Grece, osa prétendre à la conquête des Perses; il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale des Grecs. Il se préparoit à exécuter ce projet, lorsqu'il fut assassiné dans un festin par Pausanias, un de ses gardes, l'an 336 avant J. C. dans la 47e. année de son âge, après en avoir régné 24. Philippe avoit les vices & les apparences des

vertus qui naissent d'une ambition démesurée. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues doivent être attribuées à son ardeur pour les conquêtes: il avoit cette éloquence que donnent les fortes passions; cette activité & cette patience dans les fatigues de la guerre, fruit d'un amour insatiable pour la gloire. Il étoit généreux, magnanime, vertueux, moins par principes que par caprice. On ne sait pourquoi il se faisoit dire tous les jours: *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.* La conséquence de cette vérité eût dû être de rendre ses états heureux, & de laisser en paix ceux des autres. Parmi le grand nombre de faits & de paroles mémorables qu'a rapporté Plutarque de ce prince, voici ceux qui le caractérisent davantage. On le sollicitoit de favoriser un seigneur de sa cour, qui alloit perdre sa réputation par un jugement juste, mais sévere: Philippe ne voulut pas y consentir, & ajouta: *J'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi.* Une pauvre femme le sollicitoit de lui rendre justice; & comme il la renvoyoit de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avoit pas le tems: *Cessez donc d'être roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe sentit toute la force de ce reproche, & la satisfit sur le champ. Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas, & fut condamnée. *J'en appelle*, s'écria-t-elle tout de suite. — *Et à qui en appellez-vous?* lui dit le monarque. — *A Philippe à jeun.* Cette réponse ouvrit les yeux du roi, qui rétracta son jugement.... Un mot de Philippe qui lui fait moins d'honneur que les actions précédentes, étoit qu'*on amuse les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens.* Maxime odieuse, qui fut l'ame & le principe de sa politique, & qui, dans ces tems d'une malheureuse philosophie, est devenue tellement la ressource du mensonge, que ce n'en est plus une.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, obtint cette couronne après la mort d'Antigone son cousin, l'an 220 avant J. C. Les commencemens de son regne furent glorieux par les conquêtes d'Aratus. Ce général étoit autant recommandable par son amour pour la justice, que par son habileté dans la guerre; mais il devint odieux à un prince qui vouloit se livrer à tous les vices. Philippe eut la lâche cruauté de le faire empoisonner. Il porta ensuite la guerre en Illyrie, en Italie, & y eut des succès. Il menaçoit la Grece; mais les Romains ayant pris le parti des Grecs, le vainquirent dans plusieurs occasions importantes. Philippe, contraint de demander la paix, l'obtint à des conditions humiliantes. Des chagrins domestiques vinrent aigrir ceux que lui causoient les pertes qu'il essuyoit au-dehors. Le mérite de son fils Démétrius excita sa jalousie, & celle de Persée son autre fils. Ce frere indigne l'accusa auprès de son pere d'avoir des vues sur le trône. Philippe, trop crédule, le fit mourir par le poison. La privation d'un tel fils lui ouvrit les yeux sur son injustice & sur celle de Persée. Il avoit dessein d'élever

Antigone sur le trône, à la place d'un fils injuste & barbare ; la mort l'empêcha d'exécuter son projet : il mourut à Amphipolis, l'an 178 avant J.C., après un regne de 42 ans.

PHILIPPE, Phrygien d'origine, qu'Antiochus Epiphanes établit gouverneur de Jérusalem. Il tourmenta cruellement les Juifs, pour les obliger de changer de religion. Antiochus, sur le point de mourir, établit le même Philippe régent du royaume, & lui mit entre les mains son diadême, son manteau royal & son anneau, afin qu'il le rendît à son fils, le jeune Antiochus Eupator. Mais Lysias s'empara du gouvernement sous le nom de cet enfant. Philippe qui n'étoit pas le plus fort, s'enfuit en Egypte avec le corps d'Epiphanes, pour demander du secours contre l'usurpateur; & l'année suivante il profita de l'absence de Lysias qui étoit occupé contre les Juifs. Il se jeta dans la Syrie & prit Antioche; mais Lysias, revenant aussi-tôt sur ses pas, reprit la ville, & fit mourir Philippe.

PHILIPPE, fils d'Hérode le Grand & de Cléopâtre, & frere d'Antipas, épousa Salomé, cette danseuse qui demanda la tête de Jean-Baptiste. Auguste ayant confirmé le testament d'Hérode, qui laissoit à Philippe la tétrarchie de la Gaulonite, de la Béthanie & de la Panéade, ce prince vint dans ses états, où il ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux. Il aimoit sur-tout la justice, & pour en assurer l'exécution, il parcourut toutes les villes de son obéissance, faisant porter une espece de trône, où il s'asseyoit pour la rendre, satisfaisant tout le monde par sa clémence & son équité. Il fit retablir magnifiquement la ville de Panéade, qu'il appella *Césarée* en l'honneur de Tibere; & c'est ce qui la fit nommer *Césarée de Philippe*. Il augmenta aussi le bourg de Bethsaïde, & lui donna le nom de *Juliade*, à cause de Julie, fille d'Auguste. Il mourut après 37 ans de regne, la 20e année de Tibere. — Il y a eu un autre PHILIPPE, aussi fils du grand Hérode, mais d'une femme nommée Mariamne, lequel épousa Hérodias, & fut pere de la Salomé dont nous parlons à la tête de cet article.

PHILIPPE, (S.) Apôtre de J. C., naquit à Bethsaïde, ville de Galilée, sur le bord du Lac de Génésareth. Le Sauveur l'appella le lendemain de la vocation de S. Pierre & de S. André, & lui dit de le suivre. Il alla dire à Nathanaël qu'il avoit trouvé le Messie, & assista aux noces de Cana. Ce fut à lui que l'Homme-Dieu s'adressa, lorsque voulant nourrir 5000 hommes qui le suivoient, il demanda où l'on pourroit acheter du pain pour tant de monde? Philippe lui répondit, » qu'il en faudroit pour plus » de 200 deniers ». Pendant le long discours que J. C. tint à ses Apôtres la veille de sa Passion, Philippe le pria de leur faire voir le Pere. Mais le Sauveur lui répondit : *Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Pere*. Voilà ce que l'Evangile nous apprend de ce S. Apôtre. Les auteurs ecclésiastiques fort anciens, disent qu'il alla prêcher l'Evangile en Phrygie,

& qu'il mourut à Hiéraple ville de cette province.

PHILIPPE, le second des Sept Diacres que les Apôtres choisirent après l'Ascension de J C. On croit qu'il étoit de Césarée en Palestine; au moins est-il certain qu'il y demeuroit, & qu'il y avoit 4 filles vierges, distinguées par l'esprit de prophétie. Après le martyre de S. Etienne, les Apôtres s'étant dispersés, le diacre Philippe alla prêcher l'Evangile dans Samarie, où il fit plusieurs conversions éclatantes. Il y étoit encore, lorsqu'un Ange lui commanda d'aller sur le chemin qui descendoit de Jérusalem à Gaza. Philippe obéit, & rencontra l'eunuque de Candace reine d'Ethiopie, qui lisant le prophete Isaïe, donna à Philippe occasion de l'instruire & de lui faire connoître J. C. Rien de plus touchant, d'un récit plus simple & plus vrai, que ce qui est rapporté à ce sujet dans le chapitre 8 des Actes des Apôtres.

PHILIPPE-BENITI *ou* BENIZZI, (S.) 5*e* général des Servïtes, & non fondateur de ces Religieux, comme quelques-uns l'ont dit, né à Florence en 1232 d'une famille noble, obtint l'approbation de son ordre dans le concile général de Lyon, en 1274, & mourut à Todi, le 22 août 1284. Clément X le mit en 1671 dans le catalogue des Saints. Les fondateurs de l'ordre des Servites sont au nombre de sept, dont on fait l'office le 11 février. Ce Saint fit de la sanctification de ses Religieux, le principal objet de son zele, persuadé que c'étoit le premier de ses devoirs. Il nommoit le Crucifix *son livre*; & c'est en le contemplant qu'il rendit le dernier soupir.

PHILIPPE DE NÉRI, *voy.* NÉRI.

PHILIPPE, (Marc-Jules) empereur Romain, surnommé l'*Arabe*, né à Bostres ou Bosra en Arabie, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires. L'ambition de régner, regardée dans ces tems de ténebres comme une vertu, lui fit assassiner Gordien le Jeune, dont il étoit capitaine des gardes, & se fit élire empereur à sa place l'an 244. Philippe, impatient de retourner à Rome, céda la Mésopotamie aux Perses, & revint en Syrie avec son armée. Quelques auteurs disent au contraire que Philippe ne céda rien aux Parthes, & qu'il remporta sur eux des avantages considérables: Gruter rapporte une ancienne inscription où Philippe est nommé vainqueur des Parthes. Quoi qu'il en soit, de retour à Rome, il tâcha de s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur & ses libéralités. Le crime l'avoit porté sur le trône, mais dès qu'il y fut, il montra des vertus. Il fit beaucoup de réglemens salutaires, & tourna tous ses soins vers la conservation de la paix. Il fit faire un canal au-delà du Tibre, pour fournir de l'eau à un quartier de la ville qui en manquoit. Il entreprit d'abolir à Rome les lieux de prostitution, & exécuta, si nous en croyons Eusebe, ce projet difficile, dans une ville si vaste & si corrompue. Il accorda aux Chrétiens la permission de faire en public tous les exercices de leur religion.

religion. On assure même qu'il l'embrassa ouvertement lui-même. Eusebe, S. Jerôme, Vincent de Lerins, Orose, &c., sont de ce sentiment; les mêmes auteurs, auxquels on peut joindre Rufin & Syncelle, disent qu'Origene écrivit deux lettres, l'une à ce prince, & l'autre à son épouse, avec un ton d'autorité qui auroit paru déplacé s'il n'avoit écrit à des Chrétiens. Eusebe rapporte qu'un jour veille de Pâques, ayant voulu entrer dans une église, l'évêque du lieu le repoussa, & lui dit, qu'il ne pouvoit être reçu, qu'il n'eût fait pénitence publique des crimes publics dont il étoit accusé, à quoi il se soumit humblement. D'autres ajoutent que cette église étoit celle d'Antioche, & que l'évêque étoit S. Babylas (*voyez ce mot*). Les auteurs qui rapportent ce fait, en étoient si peu éloignés, qu'il est difficile de se défendre de les croire. Rome commençoit à être heureuse sous son gouvernement, lorsqu'il fut tué près de Vérone, en 249, par ses propres soldats, après avoir été défait par Dece, qui avoit pris le titre d'empereur dans la Pannonie. Il étoit alors âgé de 45 ans, & en avoit régné 5 & quelques mois. Philippe son fils fut massacré entre les bras de sa mere Otacilia, n'ayant encore que 12 ans, & ayant déja montré des qualités qui exciterent les regrets de l'empire. Un critique judicieux & équitable a publié une Dissertation intitulée : *Apologia pro Philippis*, où l'on réfute le portrait odieux que des écrivains passionnés ont fait du pere & du fils. *Voyez* OTACILIA.

PHILIPPE, duc de Suabe, fils de Fréderic Barberousse, & frere de Henri VI, fut élu empereur après la mort de ce dernier, en 1198, par une partie des électeurs, tandis que l'autre partie donnoit la couronne impériale à Othon, duc de Saxe. Cette double élection alluma le feu de la guerre civile en Allemagne. Le pape demeura deux ans sans prendre aucun parti dans cette affaire, quoiqu'il fût sollicité fortement, tant par les deux prétendans, que par les seigneurs Allemands, & par les rois de France & d'Angleterre. Enfin l'an 1200 il céda à leurs sollicitations, & se décida en faveur d'Othon; parce que, disoit-il, Philippe de Suabe est excommunié par le pape Célestin, pour avoir envahi à main armée le patrimoine de S. Pierre, comme il l'a reconnu lui-même en en demandant l'absolution, & parce qu'il fait encore la guerre à l'Eglise Romaine par Marcoualde & Dioupoulde ses capitaines. Philippe fut ensuite excommunié; mais ayant écrit au pape une lettre pleine de respect en 1206, le pontife leva l'anathême, & fit tous ses efforts pour réconcilier les deux rivaux. Cette réconciliation étoit sur le point d'être consommée, lorsque Philippe fut assassiné à Bamberg le 22 de juin 1208, à 34 ans, par Othon comte palatin de Baviere. Le meurtrier se vengea du refus que l'empereur lui avoit fait de lui donner sa fille, & de ce qu'il l'avoit empêché d'épouser celle du duc de Pologne. La mémoire de Philippe est respectée en Allemagne, comme celle d'un monarque généreux

& ſage, & d'un guerrier courageux & prudent. Son regne ne fut que de onze années.

PHILIPPE I, roi de France, obtint le ſceptre après ſon pere Henri I, en 1060, à l'âge de 8 ans, ſous la régence & la tutelle de Baudouin V comte de Flandre, qui s'acquitta avec zele de ſon emploi de tuteur. Il défit les Gaſcons, qui vouloient ſe ſoulever, & mourut laiſſant le roi à l'âge de 15 ans. Ce jeune prince fit la guerre en Flandre contre Robert, le fils cadet de Baudouin, qui avoit envahi le comté de Flandre ſur les enfans de ſon aîné. Philippe marcha contre lui avec une armée nombreuſe, qui fut taillée en pieces auprès du Mont-Caſſel. La paix fut le prix de la victoire, & le vainqueur jouit tranquillement de ſon uſurpation. Guillaume le Conquérant, après avoir entiérement accablé l'Angleterre, tomba ſur la Bretagne. Le duc implora le ſecours du roi de France, qui obtint la paix par ſes armes. Elle fut rompue quelque tems après par un bon mot (*voyez* GUILLAUME le Conquérant). Philippe ſe délaſſa des fatigues de la guerre, par la débauche & la crapule. Dégoûté de ſa femme Berthe, & amoureux de Bertrade, épouſe de Foulques comte d'Anjou, il l'enleva à ſon mari; il ſe ſervit en 1093 du miniſtere des loix pour faire caſſer ſon mariage, ſous prétexte de parenté, & Bertrade fit caſſer le ſien avec le comte d'Anjou ſous le même prétexte : un évêque de Beauvais les maria enſuite ſolemnellement. Les deux époux étoient d'autant plus condamnables, qu'ils avoient abuſé de l'autorité ſacrée & profane pour autoriſer leur concubinage. Cette union fut déclarée nulle par le pape Urbain II, qui prononça cette ſentence dans les propres états du roi, où il étoit venu chercher un aſyle : tant étoit grande la fermeté que lui inſpiroit le ſentiment du devoir. Philippe envoya des députés au pape, qui obtinrent un délai; mais ne ſe preſſant pas de réparer le ſcandale, il fut excommunié de nouveau dans un concile tenu à Poitiers en 1100. L'an 1104, Lambert, évêque d'Arras, député du pape Paſchal II, lui rapporta ſon abſolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir Bertrade : promeſſe qu'il ne tint pas. Suger nous apprend que leurs fils furent déclarés capables de ſuccéder à la couronne; c'eſt qu'il eſt à croire qu'on perdit enfin de vue le défaut de leur naiſſance. Philippe mourut à Melun, en 1108, à 57 ans, après avoir été témoin de la premiere Croiſade, à laquelle il ne voulut prendre aucune part. Son regne, qui comprend 48 ans, a été le plus long de ceux qui l'avoient précédé, excepté celui de Clotaire; & de tous ceux qui l'ont ſuivi, excepté ceux de Louis XIV & de Louis XV. Il fut célebre par pluſieurs grands événemens; mais Philippe ne joua aucun rôle important. Il parut d'autant plus mépriſable à ſes ſujets, que ce ſiecle étoit plus fécond en héros, & qu'il étoit plus occupé de ſes amours que des affaires d'état.

PHILIPPE II, ſurnommé *Auguſte, le Conquérant* & *Dieu-*

Donné, né en 1165, de Louis VII, dit le *Jeune*, roi de France, & d'Alix, sa 3e. femme, fille de Thibault comte de Champagne; parvint à la couronne après la mort de son pere, en 1180, à l'âge de 15 ans. Sa jeunesse ne fut point comme celle de la plupart des autres princes; il évita l'écueil des plaisirs, & son courage n'en fut que plus vif. Le roi d'Angleterre paroissoit vouloir profiter de sa minorité pour envahir une partie de ses états. Philippe marcha contre lui, & le força, les armes à la main, à confirmer les anciens traités entre les deux royaumes. Dès que la guerre fut terminée, il fit jouir son peuple des fruits de la paix. Il réprima les brigandages des grands seigneurs, chassa les comédiens comme une source de corruption & de désordre, ordonna des peines contre les blasphémateurs, fit paver les rues & les places publiques de Paris, & réunit dans l'enceinte de cette capitale une partie des bourgs qui l'environnoient. Paris fut fermé par des murailles avec des tours. Les citoyens des autres villes se piquerent aussi de fortifier & d'embellir les leurs. Les Juifs exerçoient depuis longtems en France des fripponneries horribles. Philippe les chassa de son royaume, & déclara ses sujets quittes envers eux: action injuste, si on ne la considere pas comme une espece de représaille, & une punition propre à des gens enrichis de vols & de rapines. La tranquillité de la France fut troublée par un différend avec le comte de Flandre, qui fut heureusement terminé en 1184. Quelque tems après il fit la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans & d'autres places. Le desir de chasser les infideles de la Terre-Sainte, & la nécessité de les combattre chez eux pour les empêcher d'envahir l'Europe, animoient alors tous les rois & les peuples. Philippe s'embarqua en 1190 avec Richard I, roi d'Angleterre. Ces deux monarques allerent mettre le siege devant Acre, qui est l'ancienne Ptolemaïs. Presque tous les Chrétiens d'Orient s'étoient rassemblés devant cette place importante: Saladin étoit embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux monarques Européens eurent joint leurs forces à celles des Chrétiens d'Asie, on compta plus de 300,000 combattans. Acre se rendit le 13 juillet 1191; mais la discorde, qui devoit nécessairement diviser deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que Philippe & Richard, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. Philippe, fatigué de ces divisions & de l'ascendant que prenoit en tout Richard, retourna dans sa patrie, qu'il eût dû revoir avec plus de gloire (*voyez* S. BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Hermite, SUGER, &c). L'année suivante, il obligea Baudouin VIII, comte de Flandre, de lui laisser le comté d'Artois. Il tourna ensuite ses armes contre Richard, roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux & le Vexin. Philippe

avoit promis sur les saints Evangiles de ne rien entreprendre contre son rival pendant son absence ; aussi les suites de cette guerre ne furent pas heureuses. Le monarque François, repoussé de Rouen avec perte, fit une treve de six mois, pendant laquelle il épousa Ingelburge, princesse de Danemarck, d'une beauté & d'une vertu égales. La répudiation de cette femme qu'il quitta pour épouser Agnès, fille du duc de Meranie, le brouilla avec le Saint-Siege, toujours attentif à maintenir la sainteté & l'indissolubilité du mariage. Le pape fulmina une sentence d'excommunication contre lui ; mais elle fut levée, sur la promesse qu'il fit de reprendre son ancienne épouse (*voyez* INGELBURGE). Jean Sans-Terre succéda l'an 1199 à la couronne d'Angleterre, au préjudice de son neveu Artus, à qui elle appartenoit de droit. Le neveu, appuyé par Philippe, prend les armes contre l'oncle. Jean Sans-Terre le défait dans le Poitou, le fait prisonnier & lui ôte la vie. Le meurtrier cité devant la cour des pairs de France, & n'ayant pas comparu, fut déclaré coupable de la mort de son neveu, & condamné à perdre la tête en 1203. Ses terres, situées en France, furent confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du roi son vassal. Il s'empara de la Normandie, porta ensuite ses armes victorieuses dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, & remit ces provinces, comme elles étoient anciennement, sous l'autorité immédiate de sa couronne. Il ne resta que la Guyenne à l'Anglois dans le ressort de la France. Pour comble de bonheur, Jean son ennemi s'étoit brouillé avec la cour de Rome, qui venoit de l'excommunier. Cette foudre ecclésiastique fut fort favorable à Philippe. Innocent III lui remit entre les mains, & lui transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel. Le roi de France, excommunié autrefois par le pape, avoit déclaré ses censures nulles & abusives ; il pensa tout différemment, quand il se vit l'exécuteur d'une Bulle qui lui donnoit l'Angleterre (*voyez à l'article* MARTIN IV, *la réflexion d'un philosophe sur cette conduite des rois*). Pour donner plus de force à la sentence de Rome, il employa une année entiere à faire construire 1700 vaisseaux, & à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. L'Europe s'attendoit à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque Jean se réconcilia avec le pape, & mit son royaume dans la dépendance du Saint-Siege. Le pontife défendit à Philippe de rien entreprendre contre l'Angleterre, devenu fief de l'Eglise Romaine, & contre Jean qui étoit sous sa protection. Cependant les armemens qu'avoit faits Philippe, avoient alarmé toute l'Europe ; l'Allemagne, l'Angleterre & les Pays-Bas se réunirent contre lui. Ferrand, comte de Flandre, se joignit à l'empereur Othon IV. Le roi de France se signala à la bataille de Bouvines, donnée en 1214 entre

Tournay & Lille (& non à Bouvines, près de Dinant, comme quelques auteurs l'ont cru), & la gagna complettement. Le comte de Flandre & le comte de Boulogne furent menés à Paris, les fers aux pieds & aux mains : c'étoit une coutume barbare de ce tems-là. Le vainqueur ne fit aucune conquête du côté de l'Allemagne ; mais il en eut bien plus de pouvoir sur ses vassaux. Philippe fut ensuite appellé au royaume d'Angleterre par les sujets du roi Jean, lassés de la domination de ce monarque. Le roi de France se conduisit en politique : il engagea les Anglois à demander son fils Louis pour roi ; mais comme il vouloit en même tems ménager le pape, & ne pas perdre la couronne d'Angleterre, il prit le parti d'aider le prince son fils, sans paroître agir lui-même. Louis fait une descente en Angleterre, est couronné à Londres, & excommunié à Rome en 1216 ; mais cette excommunication ne changea rien au sort de Jean, qui mourut de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglois qui, s'étant déclarés pour Henri III son fils, forcerent Louis à sortir d'Angleterre. Philippe-Auguste mourut peu de tems après, en 1223, dans la 58*e*. annee de son âge. Ce prince étoit plus que conquérant : il fut un grand roi, un bon politique, magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier, exact à rendre la justice, sachant employer tour-à-tour les caresses & les menaces, les récompenses & les châtimens ; zélé pour la Religion, & toujours porté à défendre l'Eglise & à secourir les indigens. Ses entreprises furent presque toujours heureuses, parce qu'il méditoit ses projets avec lenteur, & qu'il les exécutoit avec célérité. Quoique plus porté à la colere qu'à la douceur, & à punir qu'à pardonner, il fut regretté par ses sujets comme un puissant génie & comme le pere de la patrie.

PHILIPPE III, surnommé *le Hardi*, fut proclamé roi de France en Afrique, après la mort de S. Louis son pere, le 25 août 1270. Il remporta une victoire sur les Infideles, & après avoir conclu avec le roi de Tunis une treve de 10 ans, il revint en France. Philippe porta ensuite ses armes dans la Castille, pour défendre les prétentions d'Alfonse de la Cerda, fils de Blanche sa sœur, qui venoit d'être exclus de la couronne, & fit d'abord quelques actions de bravoure ; mais il fut bientôt obligé de se retirer, sans avoir pu enlever le trône au compétiteur de son neveu. Son regne est éternellement mémorable par la journée des *Vêpres Siciliennes*. On a appellé de ce nom, le massacre des François qui étoient dans l'isle de Sicile. Cette tragédie éclata le 30 mars, le lendemain du jour de Pâques 1282, au son de la cloche des Vêpres. La fureur & le carnage commencerent à Palerme, & se communiquerent avec une rapidité étonnante de ville en ville. Jamais la vengeance ne se signala par des fureurs aussi barbares : on vit des peres ouvrir le ventre de leurs filles,

pour y chercher les fruits de l'amour qu'elles avoient eu pour des François. Il est à croire que de révoltans excès avoient excité dans l'ame des Siciliens une haine si forcenée (*voyez* CHARLES de France, comte d'Anjou). Un seul François vertueux échappa au massacre général (*voyez* PORCELLETS), Philippe le Hardi, pour s'en venger, marcha en personne contre Pierre III, roi d'Aragon (*voyez son article &* MARTIN IV); mais il eut peu de succès, & mourut d'une fievre maligne à Perpignan, le 6 octobre 1285, à 40 ans. Les qualités de ce prince furent la valeur, la bonté, la libéralité, l'amour de la justice & de la Religion. Sa simplicité & son peu de méfiance nuisirent souvent à ses entreprises. C'est sous ce regne que les premieres lettres de noblesse furent données, l'an 1270, en faveur de Raoul, argentier du roi.

PHILIPPE IV, roi de France & de Navarre, surnommé *le Bel*, né à Fontainebleau en 1268, monta sur le trône après son pere Philippe le Hardi, en 1285. Il cita au parlement de Paris Edouard I, roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglois sur les côtes de Normandie; rodomontade aussi inutile que dangereuse. Ce prince ayant refusé de comparoître, fut déclaré convaincu du crime de félonie, & la Guienne lui fut enlevée en 1293, par Raoul de Nesle, connétable de France. Le monarque Anglois implora le secours de l'empereur, du duc de Bar & du comte de Flandre; qui se liguerent contre le roi de France. Philippe eut d'abord des avantages en Guienne & en Flandre. Vainqueur à Furnes en 1296, il obligea les Anglois & les Flamands à accepter la paix; mais elle ne fut pas de durée. Philippe ayant invité Gui de Dampierre, comte de Flandre, à une entrevue, le retint prisonnier, s'empara de son pays, où il établit des gouverneurs qui se rendirent odieux par leur tyrannie. On se révolta: Philippe envoya une puissante armée qui fut entiérement défaite en 1302, à la bataille de Courtray, où périt le comte d'Artois avec 20,000 hommes & l'élite de la noblesse françoise. Philippe s'en vengea le 18 août 1304, à la bataille de Mons en Puelle. Il fit ensuite la paix avec les Flamands. Une guerre nouvelle, mais moins sanguinaire que les précédentes, occupa en même tems Philippe; nous voulons parler de ses démêlés avec le pape Boniface VIII. Le premier sujet de mécontentement de ce pontife, venoit de ce que le roi avoit donné retraite aux Colonnes, ses ennemis; Philippe avoit aussi des sujets de se plaindre de Boniface, qui avoit voulu l'obliger malgré lui à vivre en paix avec ses voisins, qui poussoit extrêmement loin ses prétentions sur les collations des bénéfices, & vouloit partager avec le monarque les décimes levées sur le clergé. La résistance de Philippe à ses volontés, irrita le pape qui donna la Bulle *Clericis Laïcos*, par laquelle il défendoit aux ecclésiastiques de payer aucun subside

au prince sans l'autorité du Saint-Siege. Une seconde Bulle qui commence par ces mots : *Ausculta, fili;* prouve que le pape s'attribuoit le droit de faire rendre compte au roi du gouvernement de son état, & d'être le souverain juge entre lui & ses sujets. Philippe ayant fait brûler cette Bulle, le 11 février 1302, le pape en donna une nouvelle qui débute ainsi : *Unam sanctam.* Il y prétendoit que la puissance temporelle étoit soumise à la spirituelle, & que le pape a droit de déposer les souverains. C'étoit la jurisprudence du tems; les rois même ne s'en défendoient pas, & en profitoient souvent (*voy.* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII, LOUIS V empereur). Les Etats-Généraux convoqués par Philippe, interjeterent appel au concile général. Le pape venoit de l'excommunier par une Bulle foudroyante, qui mettoit le royaume en interdit. Nogaret fut envoyé vers le pontife, en apparence pour lui signifier l'appel au futur concile, mais réellement pour l'enlever, de concert avec les Colonnes. Ils l'investirent dans la ville d'Anagni, & se saisirent de sa personne; violence qui le fit mourir de chagrin. Benoît XI, son successeur, termina tous ces malheureux différends. Clément V, qui fut pape après lui, annulla, dans le concile de Vienne, tout ce que Boniface VIII avoit fait contre la France. Ce fut dans cette assemblée que fut résolue la perte des Templiers (*voyez* CLÉMENT V & MOLAY). Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit à ces deux articles; nous nous contenterons de dire que l'innocence & la scélératesse générale & absolue des Templiers sont également incroyables. Il a paru en 1783 une brochure où un Fréderic Nicolaï prétend prouver la certitude des crimes les plus révoltans, attribués à ces malheureux chevaliers; mais les erreurs de tous les genres, dont cet ouvrage fourmille, des injures atroces contre l'Eglise Catholique, un triste scepticisme à l'égard des plus précieuses vérités, semblent prouver que l'auteur n'a cherché qu'à trouver des complices. Philippe mourut d'une chute de cheval, en 1314, à 46 ans, après avoir recueilli une partie des biens des Templiers. Ce prince aliéna le cœur de ses sujets par ses exactions horribles, par les fréquentes altérations des monnoies, qui le firent appeller *le Faux-Monnoyeur;* par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avares & insolens, & par ses emportemens qui le rendoient souvent cruel.

PHILIPPE V, roi de France, surnommé *le Long* à cause de sa grande taille, étoit fils puîné de Philippe le Bel. Il portoit le nom de comte de Poitou, lorsqu'il succéda en 1316 à Louis Hutin son frere, ou plutôt à Jean I son neveu, qui ne vécut que 8 jours, à l'exclusion de Jeanne sa niece, sœur de ce Jean. Il fit la guerre aux Flamands, renouvella l'alliance faite avec les Ecossois, chassa les Juifs de son royaume, & mourut le 3 janvier 1322, à 28 ans. Sa douceur & sa générosité avoient donné des espérances. Il avoit formé le projet d'établir l'unité des poids & des

mesures dans le royaume; mais il y rencontra des difficultés qu'il ne put surmonter. Les lépreux furent encore en grand nombre sous ce regne. Cette maladie, si dégoûtante & si horrible, étoit presque recherchée. Ils jouissoient de grands biens dans leurs hôpitaux, & ne payoient point de subsides. Ils commencerent à exciter l'envie, & on les accusa d'avoir, de concert avec les Juifs & les Turcs, jeté leurs ordures & des sachets de poison dans les puits & dans les fontaines. On leur attribua, peut-être avec aussi peu de fondement, plusieurs crimes contre nature. Un grand nombre furent condamnés au feu, & les autres enfermés très-étroitement dans les *Léproseries*. Le regne de Philippe le Long est recommandable par quantité de sages ordonnances sur les cours de justice & sur la maniere de la rendre.

PHILIPPE DE VALOIS, 1er. roi de France de la branche collatérale des Valois, étoit fils de Charles comte de Valois, frere de Philippe le Bel. Il monta sur le trône en 1328, à la mort de son cousin Charles le Bel, après avoir eu pendant quelque tems la régence du royaume. La France fut déchirée au commencement de son regne par des disputes sur la succession à la couronne. Edouard III, roi d'Angleterre, y prétendoit, comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mere; mais Philippe de Valois s'en saisit, comme premier prince du sang. Les peuples lui donnerent, à son avénement au trône, le nom de *Fortuné*; il put y joindre, pendant quelque tems, celui de *Victorieux* & de *Juste*. Le comte de Flandre son vassal, ayant maltraité ses sujets, & les sujets s'étant soulevés, il marcha au secours de ce prince.* Il livre bataille aux rebelles à Cassel, fait des prodiges de valeur, & remporte une victoire signalée le 24 août 1328. De retour à Paris, il entra dans la cathédrale pour rendre graces à Dieu, à cheval & avec tous ses ornemens guerriers, & fut représenté dans cet état par la statue équestre qu'on y voit encore, & que quelques écrivains ont prise pour celle de Philippe le Bel. Philippe consacra le tems de la paix à régler le dedans de son royaume. Les financiers furent recherchés, & plusieurs condamnés à mort; entr'autres Pierre Remi, général des finances, qui laissa près de 20 millions. Il donna ensuite l'ordonnance sur les francs-fiefs, qui impose des droits sur les églises & sur les roturiers qui avoient acquis des terres nobles. Ce fut alors que commença à s'introduire la forme de l'*Appel comme d'abus*, qui a été quelquefois utile & nécessaire, mais dont on a peut-être encore plus souvent abusé. L'année 1329 fut marquée par un hommage solemnel qu'Edouard, roi d'Angleterre, vint lui rendre à Amiens, genoux en terre & tête nue, pour le duché de Guienne. La paix intérieure du royaume fut troublée par les différends sur la distinction des deux puissances, & sur la jurisdiction ecclésiastique, attaquée fortement par Pierre de Cugnieres, avocat du

roi, défenseur de la justice séculiere. On indiqua une assemblée pour entendre les deux parties devant le roi: ce magistrat y parla. Bertrand, évêque d'Autun, & Roger, archevêque de Sens, soutinrent la cause du clergé, qui ne fut ni attaquée ni défendue comme elle auroit pu l'être. Mais l'évêque d'Autun & l'archevêque de Sens qui parlerent pour le clergé, en dirent assez pour fixer la décision du roi en sa faveur. Les années suivantes furent employées à des réglemens utiles, qui furent malheureusement interrompus par la guerre qu'Edouard III déclara à la France. Cette malheureuse guerre, qui dura, à diverses reprises, plus de 100 ans, fut commencée vers l'an 1336. Edouard retira d'abord les places de la Guienne, dont Philippe étoit en possession. Les Flamands se rangerent sous ses étendards; ils exigerent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur la couronne, parce qu'alors, suivant la lettre de leur traité, ils ne faisoient que suivre le roi de France. « Voilà, dit St-Foix, » l'époque de la jonction des » fleurs-de-lys & des léopards » dans les armoiries d'Angle- » terre ». Les armes de Philippe eurent d'abord quelques succès; mais ces avantages ne compenserent pas la perte de la bataille navale de l'Ecluse, où la flotte Françoise, composée de 120 gros vaisseaux, montés par 40,000 hommes, fut battue l'an 1340 par celle d'Angleterre. Cette guerre, tour-à-tour discontinuée & reprise, recommença avec plus de chaleur que jamais en 1345. Les armées ennemies s'étant rencontrées le 26 août 1346, près de Créci, village du comté de Ponthieu, les Anglois y remporterent une victoire signalée. Edouard n'avoit que 40,000 hommes, Philippe en avoit près de 80,000; mais l'armée du premier étoit aguerrie, & celle du second, mal disciplinée, étoit accablée de fatigue. La France y perdit 25 à 30,000 hommes; de ce nombre on comptoit environ 1500 gentilshommes, la fleur de la noblesse Françoise. La perte de Calais & de plusieurs autres places, fut le triste fruit de cette défaite. Quelque tems auparavant, Edouard avoit défié Philippe de Valois à un combat singulier: le roi de France le refusa. Enfin, en 1347, on conclut une treve de six mois entre la France & l'Angleterre, qui fut prolongée à diverses reprises. Philippe de Valois mourut peu de tems après, en 1350, à 57 ans, bien éloigné de porter au tombeau le titre de *Fortuné*. Cependant il venoit de réunir le Dauphiné à la France. Humbert, le dernier prince de ce pays, ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il avoit soutenues contre la Savoie, se fit Dominicain, & donna sa province à Philippe en 1349, avec la condition que le fils aîné des rois de France s'appelleroit Dauphin. Philippe de Valois ajouta encore à son domaine le Roussillon & une partie de la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque, qui lui donna ces provinces en nantissement; pro-

vinces que Charles VIII rendit depuis, sans être remboursé. Il acquit aussi Montpellier, qui est demeuré à la France. L'impôt du sel, le haussement des tailles, les infidélités sur les monnoies, le mirent en état de faire ces acquisitions. On avoit non-seulement haussé le prix fictif & idéal des especes; on en fabriquoit de bas aloi, on y mêloit trop d'alliage. Philippe faisoit jurer sur les Evangiles aux officiers des monnoies de garder le secret; mais comment pouvoit-il se flatter qu'une telle infidélité ne seroit point découverte?

PHILIPPE I, roi d'Espagne &c, surnommé *le Beau*, & non pas *le Bel*, étoit fils de Maximilien I, archiduc d'Autriche, depuis empereur, & de Marie de Bourgogne. Il épousa en 1490 Jeanne la Folle, reine d'Espagne, seconde fille & principale héritiere de Ferdinand V, roi d'Aragon, & d'Isabelle, reine de Castille. Il mourut à Burgos, en 1506, à 28 ans, après une maladie de six jours, pour avoir fait un trop violent exercice de la paume. C'étoit le prince le plus beau, le plus généreux & le plus facile de l'Europe; mais il s'en falloit bien qu'il eût le génie, l'application, la prudence & l'habileté de son beau-pere. On craignoit, s'il eût régné plus long-tems, que l'inquisition, regardée comme nécessaire pour empêcher les progrès des nouvelles héréfies, n'eût été supprimée; que les grands n'eussent joui de leur ancienne autorité, & que les peuples ne fussent devenus aussi malheureux que sous Henri l'Impuissant.

PHILIPPE II, né à Valladolid en 1527, de Charles-Quint & d'Isabelle de Portugal, devint roi de Naples & de Sicile, par l'abdication de son pere en 1554, & roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine Marie. Il avoit épousé, n'étant encore que prince d'Espagne, Marie fille du roi de Portugal, dont il eut le dénaturé don Carlos. Il monta sur le trône d'Espagne le 17 janvier 1556, après la retraite de Charles-Quint. La France rompit la treve qui avoit été conclue avec l'Espagne du tems de Charles-Quint; l'amiral Coligny, gouverneur de Picardie, voulut surprendre Douay, mais ayant été découvert, il fut obligé de se retirer. Il fit ensuite une invasion dans l'Artois, où il porta le ravage & brûla la ville de Lens. Philippe étonné de cette rupture, engagea la reine d'Angleterre, Marie son épouse, à déclarer la guerre à la France; & rassembla en Flandre une armée nombreuse, dont il donna le commandement à Emmanuel Philibert, duc de Savoie; huit mille Anglois se joignirent à ces troupes; les François furent taillés en pieces à la bataille de St-Quentin le 10 août 1557. Cette ville ne put résister long-tems à une armée victorieuse. Philippe y vint jouir des fruits de la victoire, & embrassa le duc de Savoie, en lui disant: *C'est à votre valeur & à celle de vos généraux que je suis redevable de la gloire de cette journée.* Le duc vouloit aller se présenter

devant Paris qui étoit dans la plus grande consternation; mais Philippe l'arrêta, en lui disant: *Non, il ne faut pas réduire son ennemi au desespoir.* On se contenta de forcer Catelet, Ham & Noyon. Le duc de Guise ayant eu le tems de rassembler une armée, prit Calais & Thionville; mais tandis qu'il rassuroit les François, Philippe gagnoit le 13 juillet 1558, une grande bataille contre le maréchal de Thermes, auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'Egmont, à qui il fit depuis trancher la tête pour cause de rebellion. Le maréchal de Thermes y fut blessé & fait prisonnier. Philippe, à la tête d'une armée nombreuse, vint camper sur le bord de la riviere d'Authie, pendant que Henri II, roi de France, se porta le long de la Somme. Ici les deux souverains sollicités par les légats du pape & par la duchesse douairiere de Lorraine à faire la paix, convinrent d'une suspension d'armes, & la paix fut conclue à Cateau-Cambresis, le 13 avril 1559. Par ce traité qui étoit à l'avantage de l'Espagne, le roi de France s'engagea à renoncer à toute alliance avec le Turc & les princes protestans d'Allemagne, & à s'unir aux princes catholiques, pour la cause commune de l'Eglise; il céda à Philippe plusieurs places & le comté de Charolois en pleine souveraineté. Cette paix fut cimentée par le mariage de Philippe avec la princesse Elizabeth, fille de Henri II. Philippe, après de si glorieux commencemens, retourna triomphant en Espagne. En partant, il laissa le gouvernement des Pays-Bas à la duchesse de Parme sa sœur. Les nouvelles hérésies s'étoient secrétement glissées dans quelques cantons de ces provinces, malgré toutes les précautions de l'empereur Charles-Quint qui avoit fait les Edits les plus séveres pour les proscrire; Philippe fit renouveller ces Edits, & entrant dans les vues de son pere, au sujet des nouveaux évêchés qu'il avoit résolu de faire ériger pour y mieux assurer la Religion, en fit faire la proposition par la gouvernante. Ce fut la premiere occasion où la faction, depuis si connue sous le nom de *Gueux*, s'opposa aux desseins du souverain; le prince d'Orange étoit celui qui paroissoit le moins dans ces oppositions, & qui agissoit le plus: la premiere chose qu'il fit demander par les Etats à la gouvernante, fut l'éloignement des troupes Espagnoles. Philippe, de peur d'aigrir les Flamands, consentit à cette demande malgré l'avis d'une partie du conseil. Les troupes ne furent pas plutôt hors des Pays-Bas, que les hérétiques se répandirent dans toutes les provinces. La hardiesse croissant avec le nombre, ils entrerent dans les villes, pillerent les églises, profanerent les tabernacles, briserent les statues des Saints, renverserent, brûlerent tout ce qui s'offrit à leur fureur, chasserent les religieuses de leurs monasteres, massacrerent quantité de catholiques, de prêtres, de religieux, & commirent une infinité de désordres, que les historiens protestans eux-mêmes n'ont osé

dissimuler ni excuser. La gouvernante affligée de ces malheurs, écrivit au roi que les Pays-Bas n'avoient plus besoin de la douceur d'une princesse, mais de la vigueur d'un général à la tête d'une armée, pour punir les rebelles. Elle demanda sa démission du gouvernement; & Philippe lui donna pour successeur le duc d'Albe, qui se rendit aux Pays-Bas à la tête de douze à quinze mille hommes. Ce fameux guerrier, naturellement sévere, ne fut pas plutôt à Bruxelles, qu'il fit arrêter le comte d'Egmont & le comte de Hornes, qui eurent la tête tranchée; le prince d'Orange se sauva en Allemagne, y leva une armée, rentra bientôt dans les Pays-Bas, à la tête de près de trente mille hommes, en partie soudoyés par les princes protestans d'Allemagne, fait entrer dans sa rebellion les provinces de son gouvernement, & en bannit la Religion Catholique; les Huguenots de France vinrent servir sous ses étendards avec le même empressement que les Protestans d'Allemagne. Jamais on ne combattit de part & d'autre, ni avec plus de courage, ni avec plus de fureur. Les Espagnols, au siege de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un officier Hollandois, qui avoit été tué au combat d'Ouverkerque, en tentant le secours de la ville, ceux-ci leur jeterent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription: *Dix têtes pour le paiement du dixieme denier, & la onzieme pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs firent mourir les ministres & ceux des magistrats & des bourgeois qui avoient fomenté avec plus d'ardeur la rebellion. Voltaire en fait monter le nombre à 1500; Strada dit qu'il n'y en eut que 400 en tout; Météren, historien protestant, qui a décrit jusqu'aux moindres particularités de ce siege, s'en tient à peu-près au même nombre. Cette sévérité étonnera peu, si l'on fait attention aux cruautés, aux profanations, aux dérisions impies de la Religion Catholique, que firent durant le siege les assiégés sur leurs remparts, pour insulter les Espagnols. Le duc d'Albe fut rappelé en 1573; on envoya à sa place le grand commandeur de Requesens, & après sa mort, don Juan d'Autriche (*voyez leurs articles*); mais aucun de ces généraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de Charles-Quint succéda un petit-fils non moins illustre: c'est Alexandre Farnese, duc de Parme, le plus grand homme de son tems; mais en reconquérant plusieurs provinces, il ne put empêcher la fondation de la république de Hollande, qui naquit sous ses yeux. Philippe proscrivit en 1580 le prince d'Orange comme l'auteur des troubles des Pays-Bas, comme sujet rebelle, traître, parjure & ingrat, & mit sa tête à prix. Le prince répondit par un manifeste, où il s'efforçoit de justifier sa conduite & accusoit Philippe des plus grands crimes, mais sans en donner aucune preuve. Il envoya ce manifeste, fruit de l'emportement & de la passion, dans presque toutes les cours, mais pas une n'y eut égard; les

Etats mêmes de Hollande, où Guillaume étoit tout puiſſant, refuſerent de ſouſcrire. Cependant le roi d'Eſpagne devenoit roi de Portugal par la mort du jeune Sébaſtien, tué en Afrique. Le duc d'Albe lui ſoumit ce royaume en trois ſemaines, l'an 1580. Antoine, prieur de Crato, proclamé roi par la populace de Lisbonne, oſa en venir aux mains; mais il fut vaincu, pourſuivi & obligé de prendre la fuite. Sur ces entrefaites, Balthaſar Gérard tua d'un coup de piſtolet le prince d'Orange (*voyez* GÉRARD). Philippe irrité de ce qu'Elizabeth, reine d'Angleterre, n'avoit ceſſé de fomenter les troubles, & de donner du ſecours aux rebelles, forma le projet d'une invaſion en Angleterre, & fit préparer à cet effet une flotte nommée l'*Invincible*. Elle conſiſtoit en 150 gros vaiſſeaux, ſur leſquels on comptoit 2650 pieces de canon, 8000 matelots, 20,000 ſoldats, & toute la fleur de la nobleſſe Eſpagnole. Cette flotte ſortit de Lisbonne le 27 mai 1588. Lorſqu'elle eut doublé le cap de Finiſterre, une affreuſe tempête la maltraita & l'obligea de relâcher dans différens ports. La flotte Angloiſe, trop foible pour ſoutenir une action générale, attaqua par eſcarmouches, & eut toujours l'avantage ſur les Eſpagnols. La tempête ſeconda encore les efforts des Anglois: 12 vaiſſeaux, jetés ſur les rivages d'Angleterre, tomberent au pouvoir des ennemis, 50 périrent ſur les côtes de France & d'Ecoſſe; tel fut le ſort de l'*Invincible*. Cette entrepriſe coûta à l'Eſpagne 40 millions de ducats, 20,000 hommes, 100 vaiſſeaux. Philippe ſupporta ce malheur avec la conſtance d'un héros. Un de ſes courtiſans lui ayant appris cette nouvelle d'un ton conſterné, le monarque lui répondit: « J'avois envoyé combattre les Anglois & non » pas les vents; que la volonté » de Dieu ſoit accomplie »... Dans le même tems que Philippe attaquoit l'Angleterre, il animoit en France la Ligue, pour empêcher que le trône ne fût occupé par un prince acatholique. Cependant il ſuccomboit ſous le poids des années, des infirmités & des affaires; une fievre lente le minoit depuis long-tems: les douleurs aiguës de la goutte, & une complication de diverſes maladies lui donnerent une derniere occaſion de déployer la fermeté de ſon ame. « On lui procuroit, dit un de ſes grands » détracteurs (Watſon), quelque ſoulagement en tenant » les abcès ouverts; mais d'un » autre côté, il en réſultoit » un mal plus inſupportable; » il découloit des plaies une » matiere virulente, dans laquelle s'engendra une quantité étonnante de vermine, » qui, malgré tous les ſoins » que l'on prit, ne put être » détruite. Il reſta dans cet état » déplorable plus de cinquante » jours, ayant toujours les » yeux fixés vers le ciel. Pendant cette affreuſe maladie, » il fit paroître la plus grande » patience, une force d'eſprit » étonnante, & ſur-tout une » réſignation à la volonté de » Dieu peu ordinaire. Tout ce » qu'il fit pendant tout ce tems, » prouva combien étoient vrais

» & sinceres ses sentimens de » religion ». (On peut voir une ample & authentique relation de la mort de ce prince, qui seule suffiroit pour en donner la plus haute idée : *De felici excessu Philippi Hispanorum regis libri tres. Friburgi Brisgoiæ. Apud Josephum Langium*, 1609, 1 vol. in-4°). Il expira le 13 septembre 1598, après 43 ans & 8 mois de regne, dans la 72e. année de son âge. Il avoit eu pour 4e. femme Anne d'Autriche, dont il eut Philippe III qui lui succéda. Il n'y a point de prince dont on ait écrit plus de bien & plus de mal. Les Catholiques le peignent comme un second *Salomon*, les Protestans & les philosophes du jour comme un *Tibere*; son zele contre les erreurs lui a mérité les honneurs de ce dernier portrait. Sans adopter tous les éloges que les Espagnols en ont faits, il faut convenir que Philippe, né avec un génie vif, élevé, vaste & pénétrant; avec une mémoire prodigieuse, une sagacité rare; possédoit, dans un degré éminent, l'art de gouverner les hommes. Personne ne sut mieux connoître & employer les talens & le mérite. Il sut faire respecter la majesté royale dans le tems où elle recevoit ailleurs les plus sanglans outrages; il fit rendre aux loix & à la Religion le respect qui leur est dû. Du fond de son cabinet, il ébranla l'univers. Il fut pendant tout son regne, sinon le plus grand homme, du moins le principal personnage de l'Europe; & sans ses trésors & ses travaux, la Religion Catholique auroit été détruite, si elle avoit pu l'être. « Ses yeux, » dit le protestant Watson, » étoient continuellement ouverts sur toutes les parties » de sa vaste monarchie; aucune des branches de l'administration ne lui étoit inconnue; il veilloit sur la conduite de ses ministres avec » une attention infatigable; il » montra toujours beaucoup » de sagacité dans le choix » qu'il en faisoit, de même » que dans celui de ses généraux : son maintien étoit » grave, son air étoit tranquille; jamais il ne paroissoit » ni superbe, ni humilié. Nous » devons à l'équité ce que nous » venons de dire à sa louange; » la vérité de l'histoire exige » aussi que nous disions que le » zele qu'il avoit pour sa religion, étoit sincere, & l'on ne » peut même raisonnablement » supposer le contraire ». Il fit ériger plusieurs nouveaux évêchés, sur-tout dans les Pays-Bas, pour assurer la conservation de la foi antique; fonda un grand nombre de colleges pour l'instruction de la jeunesse, & étendit ses soins sur tout ce qui pouvoit affermir le bonheur public dans des tems difficiles, où les nouvelles sectes ébranloient tous les royaumes de l'Europe. Son regne a été l'époque des beaux jours de l'Espagne, jamais elle n'eut tant d'influence sur les affaires générales, & ne fut tant respectée au-dehors. La plaie que les émigrations lui ont faite, n'étoit pas encore sensible, ou paroissoit réparée par la vigueur de l'administration publique. Quoique petit, Philippe avoit la physionomie pleine de

majesté, & d'une gravité, dit M. de Thou, mêlée de douceur & de graces (*Staturâ brevi sed venustâ, vultu gravi sed jucundo*). Il eut, successivement ou tout à la fois, la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, & presque tous les Protestans de l'Empire, sans avoir jamais d'alliés, pas même la branche de sa maison en Allemagne. Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, Philippe trouva dans son économie & ses ressources, de quoi construire 30 citadelles, 64 places fortifiées, 9 ports de mer, 25 arsenaux, autant de palais, sans compter l'Escurial. C'est en 1563 qu'il jeta les fondemens de ce superbe édifice, qui est en même tems un monastere dédié à S. Laurent, un palais magnifique, le lieu de la sépulture des rois (le plus riche & le plus beau qui soit dans le monde, construit sur le modele du *Panthéon*, dont il porte le nom), & un college pour des jeunes gentilshommes. Charles-Quint avoit eu l'idée de ce beau monument, mais il en fut détourné par ses guerres continuelles & par ses voyages; il est faux que ce soit l'effet d'un vœu fait par Philippe à la bataille de St-Quentin, comme quelques auteurs l'ont avancé. Un grand événement de sa vie domestique, est la mort de son fils don Carlos (*voyez son article*); nous ajouterons seulement que rien n'est plus méprisable que les préventions nationales & l'esprit de secte, acharné à calomnier & insulter un grand roi, un pere malheureux, qui ne devoit être que plaint dans son infortune, & admiré dans la vigueur d'ame qu'il y a déployée. La fermeté de Brutus qui sacrifie ses fils à une liberté fougueuse, est comblée d'éloges; le czar Pierre qui fait mourir son fils sur une simple accusation de désobéissance, est le grand, l'immortel Pierre, créateur de la Russie: Philippe se prive de son fils, après avoir épuisé tous les moyens de le conserver (*voyez le passage de M. de Thou à l'article duquel nous renvoyons*), il s'en prive pour conserver l'état, pour se conserver soi-même; c'est un *pere dénaturé*. Tant la haine de la vraie Religion défigure les actions des rois qui l'ont défendue avec une ardeur digne d'elle! Une observation plus juste est peut-être, que les chagrins que donna à Philippe ce fils dégénéré, furent la punition des plaintes assez dures qu'il avoit faites à Charles-Quint, sur ce qu'il le laissoit si long-tems sans lui donner une partie de son héritage, trop empressé d'être souverain & roi, & trouvant en quelque sorte trop longue la vie de son pere: *More videlicet liberorum*, dit Strada, *qui parentibus orti junioribus, senes ipsi paternam adeunt hæreditatem, diù graves, quasi exspectantes*. Ceux qui ont blâmé la sévérité avec laquelle Philippe punit & proscrivit les hérétiques, feignent d'ignorer les maux énormes qu'elle a prévenus, & la paix domestique dont a constamment joui l'Espagne, tandis que les guerres civiles & religieuses ont ébranlé jusqu'aux fondemens les états

voisins (*voyez* ISABELLE de Castille, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, TORQUEMADA): ils ne songent pas non plus à mettre en comparaison les excès horribles des sectaires avec la rigueur de leur punition. Qu'est-ce que la sévérité de Philippe à l'égard des cruautés inouies exercées contre les Catholiques, par les disciples de Luther & de Calvin? « Philippe (dit un jour le chancelier l'Hôpital, qu'on peut bien citer en cette matiere) » détruisit heureusement l'erreur en Espagne, par le supplice de 48 personnes » (*voy.* TOLEDE, Ferdinand de). C'est Philippe II qui fit imprimer à Anvers, 1569 à 1572, en 8 vol. in-fol., la belle *Bible Polyglotte* qui porte son nom; & c'est lui qui soumit les Isles depuis appellées *Philippines*. Watson, presbytérien Ecossois, a publié en 1778 une prétendue Histoire de ce prince, en 4 vol. in-8°. Ce n'est qu'un recueil de ce que l'esprit d'hérésie ou d'une fausse tolérance a imaginé de calomnies contre ce grand roi. Devineroit-on bien par quel écrit, par quel monument ce sectaire prétend juger Philippe II? par l'*Apologie du prince d'Orange*. C'est-là son grand argument; voilà les archives où il faut chercher, selon lui, les matériaux de l'histoire de Philippe. « Si le » lecteur, dit-il, desire d'avoir » une plus grande connoissance » des actions de Philippe II & » de son caractere, il pourra » lire avec fruit l'Apologie du » prince d'Orange ». Après quoi il transcrit cette Apologie tout du long. On auroit cru que le décret de Philippe II, souverain légitime des Pays-Bas, devoit plutôt régler le jugement public sur *les actions & le caractere* du prince d'Orange, que l'Apologie d'un prince révolté ne devoit décider de la réputation de son maître. Mais l'auteur Ecossois nous donne des regles toutes contraires; selon lui, c'est sur les écrits de Cromwel qu'il faut juger Charles II, l'empereur Léopold par le manifeste de Tekeli, George III par les gazettes des Boston, Catherine II par les Ukases de Pagatschew. Faut-il être surpris qu'un écrivain de la même secte qui fit mourir sur un échafaud le bon roi Charles, qui intronisa Cromwel, qui déposa Jacques II, s'acharne à calomnier Philippe II, & à soumettre au jugement des rebelles la réputation de tous les souverains légitimes? A l'esprit d'anarchie qui agite ce siecle, si nous ajoutons l'esprit d'irréligion, d'une lâche & imbécille tolérance pour tous les vices & toutes les erreurs; nous ne serons par surpris de voir le fils de Charles-Quint partager les injures & les calomnies entassées contre les Constantin, les Charlemagne, les Théodose, les S. Louis, &c; tandis qu'on exalte les Sardanapale, les Julien, les Wenceslas, &c: de voir Élizabeth, abreuvée durant un regne long & terrible, du sang des Catholiques; Gustave-Adolphe, cimentant le luthéranisme par la ruine de 20 provinces, & le massacre de 4 millions d'hommes; Guillaume d'Orange, fondant une république mercantille sur les débris du trône & de l'autel, &c, mis au

au rang des héros ; tandis que Philippe pour avoir combattu les nouvelles sectes & défendu la religion antique, n'est qu'un monstre. Pourquoi ce mot de J. C., *Eritis odio propter nomen meum*, ne se vérifieroit-il pas à l'égard des morts, à l'égard de leur mémoire, de l'odeur de piété & de vertus chrétiennes qui sortent de leur tombeau ? Pourquoi les rois chrétiens seroient-ils à l'abri d'un anathême si précieux aux yeux de la foi ? L'histoire des princes zélés pour la Religion, doit être naturellement aussi odieuse à l'impiété que leur existence & leurs personnes (*voyez* FERDINAND II, JACQUES II, LOUIS XIV, MAINTENON). La révolution arrivée en 1789 dans les Pays-Bas catholiques, par des motifs tout opposés à ceux qui les troublerent au 16e. siecle, a dénaturé, chez les personnes qui ne saisissent pas l'ensemble & l'esprit des choses, la vraie notion de Philippe II, de ses ministres & généraux employés dans les Pays-Bas. L'animosité contre le souverain régnant alors, s'est étendue irraisonnablement sur ses prédécesseurs, & particuliérement sur Philippe II. On n'a pas réfléchi que celui-ci avoit agi (avec une sévérité trop forte peut-être) en faveur du même objet, que l'on prétendoit défendre & conserver par tous les moyens.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils de Philippe II & d'Anne d'Autriche, né à Madrid en 1578, monta sur le trône après la mort de son pere, en 1598. La guerre contre les Provinces-Unies continuoit toujours. Philippe III se rendit maître d'Ostende par la valeur de Spinola, général de son armée, en 1604, après un siege de 3 ans, où périrent plus de 80,000 hommes. Ce succès ne fut pas soutenu, & le monarque Espagnol fut obligé de conclure en 1609 une treve de 12 ans. Par cette treve, il leur laissa tout ce qui étoit en leur possession, & leur assura la liberté du commerce dans les grandes Indes. La maison de Nassau fut rétablie dans la possession de tous ses biens. L'expulsion des Maures occupa ensuite le gourvernement. On les accusoit d'être Musulmans au fond de l'ame, quoiqu'ils fussent chrétiens à l'extérieur. Quelques preuves qu'ils méditoient un soulevement général, & qu'ils avoient mendié à Paris & à Constantinople des secours puissans, précipiterent leur perte. Un arrêt parut le 10 janvier 1610, qui ordonnoit à ces malheureux de sortir de l'Espagne dans le terme de 30 jours, sous peine de mort. A cet ordre, plus de deux cent mille Maures quitterent l'Espagne ; mais cette perte auroit été peu sensible pour la cultivation, le commerce & les arts, si les immenses colonies de l'Amérique, vraie & seule cause de l'affoiblissement de l'Espagne, n'avoient continué de dépeupler la mere patrie. Philippe, pour encourager l'agriculture, donna les Edits les plus salutaires qui soient jamais émanés du trône. Il accorda les honneurs de la noblesse, avec exemption d'aller à la guerre, à tous les Espagnols qui s'adonneroient à la culture

des terres. Cet Edit si sage ne produisit pas un grand effet sur une nation, qui ne se faisoit gloire alors que du funeste métier des armes. Philippe mourut peu de tems après, en 1621, à 43 ans. Ce prince fut la victime de l'étiquette. Etant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier qui l'incommodoit d'autant plus, qu'il relevoit d'une grande maladie. L'officier chargé du soin d'entretenir le feu, étant absent, personne n'osa remplir son emploi, & cette délicatesse malentendue coûta la vie au monarque. Philippe III, prince foible, indolent, inappliqué, avoit d'ailleurs de la piété, de la douceur, de l'humanité, les mœurs les plus pures & la conscience fort timorée. La confiance aveugle qu'il eut pour ses ministres, son éloignement extrême pour les affaires, auxquelles il donnoit à peine une heure par jour, lui causerent à la mort les remords les plus violens. Le bon prince comprit alors mieux que jamais, que la vraie piété étoit l'amour du devoir, & que le devoir des rois est le plus redoutable de tous. Il alloit se livrer à une espece de désespoir, lorsque le Jésuite Florentia, prédicateur célebre, le ramena à des sentimens plus confians, & l'aida à mourir dans la tranquillité de l'espérance chrétienne.

PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III & de Marguerite d'Autriche, né en 1605, succéda à son pere en 1621. Cette même année, la treve de 12 ans, faite avec la Hollande, étant expirée, la guerre se ralluma avec plus de vivacité que jamais; elle fut heureuse pour les Espagnols, tant qu'ils eurent à leur tête le général Spinola; mais en 1628, leur flotte fut défaite près de Lima par les Hollandois, qui depuis 3 ans avoient formé la compagnie des Indes Occidentales. En 1635, il s'éleva entre Philippe & la France une guerre longue & cruelle. Les Espagnols informés des vues de la France, & de la félonie de l'électeur de Treves qui s'étoit détaché de l'Empire pour se lier avec la France, enleverent ce prince & s'emparerent de sa capitale; ils eurent encore d'autres succès; mais la fortune les abandonna ensuite. Ils perdirent l'Artois, furent battus à Avent dans le pays de Liege, & à Casal. La Catalogne se révolta & se donna à la France; le Portugal secoua le joug; une conspiration, aussi-bien exécutée que bien conduite, mit sur le trône, le 1er. décembre 1640, la maison de Bragance. Tout ce qui restoit du Brésil, ce qui n'avoit point été pris par les Hollandois aux Espagnols, retourna aux Portugais. Les Isles Açores, Mozambiques, Goa, Macao, s'arracherent en même tems à la domination de l'Espagne. Philippe IV ne sut cette révolution que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y remédier. Olivarès, son ministre & son favori, auteur en partie de cette perte par sa négligence, fut enfin disgracié. Ce ministre avoit fait donner le nom de *Grand* à son maître. Le lendemain de sa disgrace, on afficha au palais ces mots: » C'est à présent que tu es

» Philippe le Grand ; le comte » duc te rendoit petit ». Les esprits s'ébranloient à Milan, à Naples, en Sicile. Tant de commotions paroîtroient inexplicables sous un gouvernement doux & modéré, si on ne savoit que la France les faisoit naître par ses intrigues & son argent, pour engager l'Espagne à céder les Pays-Bas contre quelque autre province. C'est ainsi que le cardinal Mazarin espéroit obtenir cette belle contrée contre la Catalogne, & qu'il recommanda aux plénipotentiaires à Osnabruck, d'insister fortement sur ce point (voyez les *Lettres hist.*, *polit.* & *crit.*, Londres, 1790, tom. 5, p. 346). Une paix conclue en 1659 dans l'isle des Faisans, vint terminer cette guerre. Les deux principaux articles du Traité furent le mariage de Marie-Thérese avec Louis XIV, & la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois, & des droits de l'Espagne sur l'Alsace. Il ne restoit plus d'ennemis à l'Espagne que les Portugais. Philippe les traita toujours de révoltés, qu'il alloit bientôt mettre à la chaîne ; mais deux batailles perdues firent évanouir à ses yeux cette espérance. Il mourut en 1665, à 60 ans. Ce prince ne manquoit ni de génie, ni de talent, ni de santé ; mais il manquoit de résolution, d'activité & de vigueur. Du reste, humain, affable, modéré, clément, adroit, généreux, bienfaisant, il aimoit ses sujets avec tendresse, & recevoit leurs plaintes avec une extrême bonté, ne voulant jamais employer l'autorité pour soutenir des ordonnances qui mécontentoient les peuples. Ayant rétabli les droits d'entrée & de sortie en Brabant, les Etats refuserent pendant trois ans les subsides ordinaires, parce qu'ils prétendoient que leur consentement à cet impôt indirect étoit nécessaire aux termes de la constitution du pays. Philippe offrit de faire décider la question par les voies judiciaires, *& qu'à la sentence qui seroit portée avec pleine & entiere connoissance de cause, & les deux parties ouïes, lui & les Etats s'y tiendroient.* Cet acte de Philippe IV est du 12 octobre 1654 ; il se trouve au tom. 4 des *Placards de Flandre*, fol. 178 ; & auroit dû servir de regle dans des tems postérieurs, où le gouvernement a vu naître de grandes commotions pour s'être opiniâtré à l'exécution d'une multitude d'édits, que les caprices du despotisme avoient substitués aux loix fondamentales de ces provinces.

PHILIPPE V, duc d'Anjou, second fils de Louis, dauphin de France, & de Marie-Anne de Baviere, né à Versailles en 1683, fut appellé à la couronne d'Espagne en 1700, par le testament de Charles II, roi d'Espagne : testament évidemment nul, puisque ce prince n'avoit aucun droit d'exclure sa famille (la maison d'Allemagne) de sa succession, & que ce testament d'ailleurs étoit l'ouvrage du cardinal Portocarrero, signé par un prince foible & craignant excessivement la puissance de Louis XIV. Charles étant mort le 1er. novembre de la même année, Philippe V fut déclaré

roi d'Espagne à Fontainebleau, le 16 du même mois, & le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville le 14 avril 1701, & fut reçu avec acclamation par les uns & avec murmure par les autres. Philippe fut d'abord reconnu par l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'empereur Léopold, voulant la monarchie Espagnole pour l'archiduc Charles son fils, se ligua avec l'Angleterre & la Hollande (auxquelles se joignirent ensuite la Savoie, le Portugal, & le roi de Prusse) contre la France & l'Espagne, par le Traité connu sous le nom de la *Grande Alliance*. Les commencemens de cette guerre si cruelle, furent mêlés de succès & de revers. Philippe passa en Italie pour conserver Naples, & après s'être assuré ce royaume, il retourna en Espagne. Le roi de Portugal s'étant déclaré contre lui, il perdit peu de tems après les principales villes de l'Aragon, Gibraltar, & les Isles de Majorque & de Minorque : la Sardaigne & le royaume de Naples lui furent enlevés tant par les victoires des Autrichiens, que par la défection de ceux qui l'avoient d'abord reconnu. Philippe fut itérativement obligé de sortir de Madrid; la bataille de Saragosse mit une seconde fois cette capitale au pouvoir des ennemis. Le duc de Vendôme, envoyé à son secours, rétablit ses affaires. La bataille de Villaviciosa donnée en 1710, où les Autrichiens, affoiblis par la prise de 4000 Anglois à Brihuega, conserverent inutilement le champ de bataille; les succès dont elle fut suivie, & l'avantage que Villars remporta à Denain, affermirent Philippe sur le trône d'Espagne. Le traité de paix fut conclu à Utrecht en 1713. Philippe, après cette paix, assura la couronne à sa postérité masculine. Le conseil d'Espagne promulgua une loi solemnelle, qui regle que « les princes descendans de Philippe, en quelque degré qu'ils soient, parviendront à la couronne avant les princesses, fussent-elles filles du roi régnant ». Philippe réduisit les isles de Majorque & d'Iviça, & Barcelone, qui persistoient dans le parti Autrichien. Cette ville se signala par une résistance très-vigoureuse. Le maréchal de Berwick y entra en conquérant. Son premier soin fut de faire arrêter 60 des principaux chefs. La ville & la province furent privées à jamais de leurs privileges, traitées en pays de conquête, & sujettes aux loix de la Castille. Il y avoit en Espagne un homme dont le génie auroit beaucoup servi à la nation, si une ambition dangereuse n'avoit rendu ses talens funestes : c'étoit Alberoni. Parvenu à la dignité de premier ministre, il s'empara, au milieu de la paix, de la Sardaigne en 1717, & se rendit maître de Palerme en Sicile. Une flotte de 50 vaisseaux de guerre, de dix galeres, & une armée de 35,000 hommes de vieilles & excellentes troupes de débarquement, avoient fait cette nouvelle conquête. A la nouvelle de l'invasion de la Sardaigne, l'empereur se hâta de

conclure une treve de 20 ans avec les Turcs, & de faire passer 50,000 hommes en Italie. En même tems il accéda au traité de la triple alliance, conclu entre la France, l'Angleterre & la Hollande, & signé le 4 janvier 1717 à La Haye. Une flotte puissante partit des ports de l'Angleterre, sous les ordres de l'amiral Bing (pere de celui qui finit si malheureusement en 1757), & fondit sur la flotte Espagnole; elle fut vaincue. Les Espagnols perdirent 6000 hommes & 23 vaisseaux. (On peut voir dans l'article ALBERONI la suite des affaires de l'Espagne). Philippe n'obtint la paix, qu'à condition qu'il renverroit ce ministre intrigant. Ce fut à ce prix que la guerre fut terminée, & Philippe accéda au traité de la quadruple alliance en 1720. Le roi, délivré des agitations que cause la guerre, n'en fut pas plus heureux. Les maladies & la mélancolie le rongeoient. Pour se soulager du fardeau de la couronne, il l'abdiqua en 1724, & se retira à St.-Ildefonse avec son épouse. Louis son fils monta sur le trône, & mourut quelques mois après. Philippe reprit le sceptre, & s'occupa des moyens d'augmenter sa puissance. Farnese, duc de Parme & de Plaisance, étant mort sans enfans en 1731, l'infant don Carlos fut mis en possession de ces deux états. La querelle qui s'éleva en 1733, à l'occasion de la nomination de Stanislas au trône de Pologne, ralluma la guerre en Europe. Philippe V y prit part, & s'unit à la France contre l'empereur. L'infant don Carlos ayant sous ses ordres Montemar & 30,000 hommes, conquit la Sicile & le royaume de Naples, & se montra digne de la couronne par son activité & son courage. Toutes ces prospérités furent troublées par l'incendie du palais de Madrid, arrivé le 25 décembre 1734. Un nombre prodigieux de tableaux des plus grands maîtres, la meilleure partie des archives de la couronne, furent la proie des flammes. La paix fut conclue en 1736. L'empereur céda à don Carlos, qui lui abandonna Parme & Plaisance, les royaumes de Naples & de Sicile, & quelques places sur les côtes de Toscane. Une nouvelle guerre vint troubler la tranquillité des peuples en 1740. Philippe V n'eut pas la consolation de la voir finir. Il mourut le 9 juillet 1746, à 63 ans, après en avoir régné 45. Il laissa de Louise-Marie-Gabrielle de Savoie, sa 1re. femme, Ferdinand VI, qui lui succéda; & d'Elizabeth Farnese, sa seconde femme, don Carlos, roi des Deux-Siciles, qui l'est devenu d'Espagne, mort en 1788; Philippe, duc de Parme & de Plaisance; l'infant don Louis, &c. La piété, la bonté, la tendresse pour ses sujets, formoient le caractere de Philippe V. Il étoit d'ailleurs irrésolu, & trop souvent dirigé par la volonté des autres. Sa cour fut un mélange de jalousies & d'intrigues toujours renaissantes, entre les seigneurs François & les seigneurs Espagnols. Plus de fermeté dans Philippe V auroit mis fin à ces tracasseries, & lui auroit épargné des démarches dont il se repentit souvent.

PHILIPPE, landgrave de Hesse, *voyez* LUTHER.

PHILIPPE DE FRANCE, duc d'Orléans, fils de Louis XIII & d'Anne d'Autriche, & frere unique de Louis XIV, né en 1640, porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1661, qu'il prit celui de duc d'Orléans. Son éducation répondit à sa naissance; mais il n'en profita pas autant qu'il auroit pu, s'il avoit eu moins de goût pour les plaisirs. Il épousa Henriette, sœur de Charles II, roi d'Angleterre; princesse accomplie, & en qui les charmes de l'esprit étoient encore au-dessus de la beauté. Ce mariage ne fut pas heureux (*voyez* HENRIETTE). Lorsque cette princesse mourut en 1670, on la crut empoisonnée, & le public malin fut assez injuste pour attribuer cette mort à Philippe. Ce prince s'étoit déja fait connoître par son courage. Il avoit suivi le roi dans ses conquêtes de Flandre en 1667; il l'accompagna encore à celles de Hollande en 1672. Il emporta Zutphen cette année, & Bouchain en 1676. L'année d'après il alla mettre le siege devant St.-Omer, pendant que le roi étoit occupé à celui de Cambray. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humieres commandoient l'armée sous Monsieur; le prince d'Orange étoit à la tête des ennemis : une faute de ce général & un mouvement habile de Luxembourg déciderent du gain de la bataille, proche la petite ville de Cassel qui lui donna son nom. Après cette victoire, Monsieur entra dans les lignes à St.-Omer, & soumit cette place 8 jours après. De retour à Paris, il vécut dans la mollesse jusqu'à sa mort, arrivée à St.-Cloud en 1701, à 61 ans. Ce prince cultivoit les lettres. L'abbé le Vayer, fils de la Mothe le Vayer, précepteur de ce prince, fit imprimer en 1670, in-12, la *Traduction* que Philippe avoit faite de *Florus*. Après la mort d'Henriette, il avoit épousé Charles-Elizabeth de Baviere, dont il eut le prince qui fait l'objet de l'article suivant.

PHILIPPE DE FRANCE, fils du précédent, & d'Elizabeth de Baviere sa 2e. femme, né en 1674, fut nommé duc de Chartres jusqu'à la mort de son pere en 1701, qu'il prit le titre de duc d'Orléans. Dès sa tendre jeunesse, il manifesta un caractere d'inquiétude & d'inconstance qui ne présageoit pas des jours heureux. Il fit sa premiere campagne en 1691. Après s'être distingué au siege de Mons sous Louis XIV son oncle, il accompagna tout l'été le maréchal de Luxembourg, général de l'armée de Flandre. Chargé l'année d'après de commander le corps de réserve au combat de Steinkerque, il y fut blessé à l'épaule. En 1693, il se signala à la bataille de Nerwinde, où il pensa être pris, ayant demeuré 5 fois au milieu des ennemis. La guerre étant éteinte, le duc de Chartres s'occupa pendant la paix à cultiver les sciences & tous les arts. Louis XIV l'envoya en 1706 commander l'armée en Piémont; elle étoit alors devant Turin, dont elle formoit le siege. Le prince Eugene le suivit de près. Il y avoit deux partis à prendre : celui d'attendre le général ennemi dans

les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui. Le duc d'Orléans fut du dernier ſentiment; mais le maréchal de Marchin montra un ordre du roi, par lequel on devoit, en cas d'action, attendre l'ennemi dans les lignes, qui étoient trop étendues pour être bien gardées; il y eut un quartier forcé. Le duc d'Orléans y accourut, fut bleſſé de deux coups de feu & obligé de ſe retirer. Cette retraite, jointe à la mort du maréchal de Marchin, occaſionna une déroute générale (*voyez* MARCHIN). Les lignes & les tranchées furent abandonnées, l'armée diſperſée; tous les bagages, les proviſions, la caiſſe militaire tomberent dans les mains des vainqueurs. Le vaincu fut obligé de repaſſer les Alpes avec des troupes en déſordre & en très-petit nombre. Le duc d'Orléans, malheureux en Italie, crut qu'il le ſeroit moins en Eſpagne. Il y arriva en 1707, le lendemain de la bataille d'Almanza, & profitant d'une victoire à laquelle il auroit bien voulu avoir part, il ſoumit, preſqu'en les parcourant, les royaumes de Valence & d'Aragon. Il n'y eut dans cette belle contrée que les villes de Xativa & d'Alcaraz, qui oſerent ſe défendre. Le déſeſpoir tint lieu de courage aux habitans; mais ils furent bien punis de leur réſiſtance. La plupart furent maſſacrés, & Xativa, priſe d'aſſaut, fut brûlée & détruite juſqu'aux fondemens; ce qui n'honora pas la clémence du vainqueur. Il pénétra enſuite dans la Catalogne, où il conquit la forteresse de Lérida, l'écueil des plus grands capitaines. Cependant la fortune favorable au roi Philippe V en Catalogne, l'abandonnoit dans les autres contrées. Le bruit couroit que ce monarque alloit abdiquer la couronne, & l'on prétend que le duc d'Orléans ſongea à l'obtenir pour lui. Déja il avoit pris des meſures pour diſputer à l'archiduc le ſceptre, au moment qu'il échapperoit à Philippe, lorſque la princeſſe des Urſins les pénétra, & les préſenta à Philippe V & à Louis XIV ſous la forme de la plus odieuſe conſpiration. Deux agens du prince, appellés *Flotte* & *Renaut*, furent arrêtés; trois ſeigneurs Eſpagnols eſſuyerent le même ſort. Louis XIV ne pardonna à ſon neveu qu'avec une peine extrême. Monſeigneur, pere de Philippe V, opina dans le conſeil qu'on fît le procès à celui qu'on regardoit comme coupable; mais Louis XIV crut qu'il valoit mieux enſevelir ce projet informe dans un profond oubli. On croit cependant que le ſouvenir de ce projet contribua beaucoup aux arrangemens que prit Louis XIV, à ſa mort, pour le priver de la régence. Ces arrangemens furent inutiles; le parlement la lui déféra, après avoir caſſé le teſtament du monarque, qui la lui enlevoit en ſemblant la lui conſerver. La face des affaires changea alors totalement. Le duc d'Orléans s'unit étroitement avec l'Angleterre, & rompit ouvertement avec l'Eſpagne. Le cardinal Alberoni, premier miniſtre de Philippe V, forme le projet de procurer à

son maître la régence de la monarchie Françoise & d'en dépouiller le duc. La conspiration étoit près d'éclater, lorsqu'elle fut découverte par une courtisanne, & elle devint inutile dès qu'elle fut connue. Le duc d'Orléans, pour éviter de plus grands troubles, pardonna à la plupart des conjurés; mais un assez bon nombre furent mis à la Bastille. Un des premiers soins du régent fut de gagner les Jansénistes & de rendre la paix à l'Eglise. Il ne connoissoit pas l'opiniâtreté & l'incorrigibilité de l'esprit de parti, & ses efforts eurent peu de succès. Il engagea cependant le cardinal de Noailles à rétracter son appel, & lui fit promettre qu'il accepteroit la Bulle *Unigenitus*. Le duc d'Orléans alla lui-même au grand-conseil, avec les princes & les pairs, faire enregistrer un Edit, qui ordonnoit l'acceptation de la Bulle, la suppression des Appels, l'unanimité & la paix. Mais ceux qui bravent l'autorité de l'Eglise, ne respectent guere celle du trône. Quelque tems après, l'attention du public se tourna du côté du jeu des actions. Law avoit rédigé depuis long-tems le plan d'une compagnie, qui payeroit en billets les dettes de l'état, & qui se rembourseroit par les profits (*voyez son article*). Après la ruine du systême de Law, il fallut réformer l'état; on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens vers la fin de 1721. Cinq cent onze mille hommes, la plupart peres de famille, porterent leur fortune à ce tribunal. Tous les rentiers de l'état furent remboursés en papiers. Le duc d'Orléans perdit vers ce tems-là le cardinal du Bois, son favori & son ministre, sur lequel il se reposoit volontiers du soin du gouvernement : il ne lui survécut pas long-tems, & mourut subitement en 1723, âgé de 50 ans. A la mort du duc & de la duchesse de Bourgogne, on avoit formé les soupçons les plus étranges. Des bruits non moins extraordinaires, s'éleverent à la mort de ce prince (*voyez* LOUIS dauphin, pere de LOUIS XV, & MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE). Ce prince étoit peu laborieux, mais actif, brave, quoique livré à la mollesse & aux plaisirs, aimant tout & ne se passionnant pour rien, permettant à ses favoris d'abuser de sa bonté, & abusant lui-même de sa pénétration. Sans avoir un grand zele pour la Religion, il comprenoit pourtant qu'elle étoit le meilleur ressort du gouvernement, & que la corruption ou la réformation des mœurs du peuple dépendoit du choix des premiers pasteurs. Un ecclésiastique de grande qualité lui disant : « Je serai déshonoré » si vous ne me faites évêque. » — J'aime mieux, lui répon- » dit-il, que vous le soyez que » moi ». Au milieu des débauches les plus effrénées, il laissa échapper des aveux qui condamnoient sa conduite d'une maniere bien formelle. Ayant indignement abusé d'une femme, & la voyant réduite au désespoir & prête à mourir, comme elle mourut en effet de douleur peu de tems après : « Si j'avois, » dit-il, pu soupçonner tant de » vertu, j'aurois tâché d'en

» avoir assez pour vous épar» gner cette affliction ». On a imprimé sa *Vie* en 2 vol. in-12 ; ce livre est fort imparfait, mais contient des observations importantes, & les *Mémoires* de sa Régence. Le duc de St-Simon a parlé trop favorablement de ce prince dans ses *Mémoires* ; il a poussé la complaisance jusqu'à approuver la violence exercée contre le duc de Villeroi, gouverneur de Louis XV, & louer son administration en général, qui cependant n'est guere susceptible d'apologie. En même tems, il lui échappe de terribles aveux. « Il s'accoutuma, » dit-il, à la débauche, jus» qu'à ne pouvoir s'en passer ; » & il ne s'y divertissoit qu'à » force de bruit, de tumulte » & d'excès. C'est ce qui le » jeta à en faire souvent de » si étranges & de si scanda» leuses, & comme il vouloit » l'emporter sur tous les dé» bauchés, à mêler dans ses » parties les discours les plus » impies, & à trouver un raffine» ment précieux à faire les dé» bauches les plus inouies aux » jours les plus saints. Plus on » étoit constant, ancien, ou» tré en débauche, plus il con» sidéroit cette sorte de fré» nésie..... Il s'étoit piqué d'a» voir cherché à voir le diable, » quoiqu'il avouât qu'il n'avoit » jamais pu y réussir : mais » épris de madame d'Argenton » & vivant avec elle, il trouva » d'autres curiosités trop ap» prochantes, & sujettes à être » plus sinistrement interpré» tées. On consulta des verres » d'eau devant lui, sur le pré» sent & sur l'avenir ». Il ne dissimule pas non plus les soupçons ou plutôt les preuves du poison donné au duc & à la duchesse de Bourgogne (sans néanmoins nommer le coupable), & témoigne que c'est bien malgré lui qu'il ne peut les cacher. « Les horreurs qui ne se » peuvent plus différer d'être » racontées, glacent ma main ; » je les supprimerois, si la vé» rité due si entiérement à ce » qu'on écrit, si d'autres hor» reurs qui ont renchéri encore » sur les premieres, s'il est pos» sible, si la publicité qui en a » retenti dans toute l'Europe, » si les suites les plus impor» tantes auxquelles elles ont » donné lieu, ne me forçoient » de les exposer comme fai» sant une partie intégrante & » des plus considérables de ce » qui s'est passé sous mes » yeux ». C'est à l'époque de sa régence, que l'abbé Denina rapporte la subversion des principes, des mœurs & du goût qui a flétri le 18e. siecle (*voyez* FRÉDERIC-GUILLAUME II). » Pour fixer, dit un auteur qui » écrivoit en 1791, le tems » où l'irréligion a pris son » essor en France, il faut re» monter à cette régence fa» meuse, où la race du nou» veau Jéroboam travailloit » déja à réaliser la division » du manteau du Prophete » (*3 Reg. 11*) ».

PHILIPPE *le Hardi*, 4e. fils du roi Jean, naquit à Pontoise en 1342. A peine avoit-il 16 ans, qu'il fut honoré du surnom de *Hardi*, en récompense des actions de bravoure qu'il fit à la bataille de Poitiers. Son pere, enchanté d'avoir un tel fils, le créa duc de Bourgogne en 1363,

avec la clause que, faute d'enfans mâles, le duché seroit réversible à la couronne. Devenu chef de la seconde race des ducs de cette province, il éleva la Bourgogne au plus haut degré de puissance qu'elle eût eu depuis ses anciens rois. Marguerite, fille de Louis de Mâle, comte de Flandre, lui ayant été accordée en mariage en 1369, il arma pour son beau-pere contre les Gantois révoltés, & ne contribua pas peu à les réduire. Les rebelles furent battus à la bataille de Rosebec, donnée en 1382. Deux ans après le comte mourut, & Philippe, son héritier, vint à bout de rétablir entiérement la paix dans le pays. Les comtés de Flandre, de Nevers, d'Artois, de Rhetel formoient cet héritage. Charles VI, son neveu, régnoit alors en France, mais avec beaucoup de trouble & de confusion: les rênes de l'état flottoient entre ses mains, & la nation chargea son oncle Philippe de les tenir. Cet emploi, & son union avec la reine Isabeau de Baviere, exciterent l'envie du duc d'Orléans son neveu. Ce fut la source de cette haine si fatale au royaume, qui s'éleva entre les maisons de Bourgogne & d'Orléans. Marguerite de Flandre contribua beaucoup à ces divisions, par l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de son mari. Philippe mourut à Hall en Hainaut, avec de grands sentimens de piété en 1404, à 63 ans. La postérité l'a mis au rang des princes, dont la sagesse & la prudence égaloient la bravoure. Sa valeur n'excluoit pas la bonté; & il poussoit même quelquefois cette qualité trop loin. Il fut toujours protecteur zélé de la Religion & de ses ministres. On ne peut cependant l'excuser sur son excessive prodigalité, qui, malgré ses immenses revenus, le rendit insolvable à sa mort; il fallut recourir à un emprunt pour les frais de sa sépulture; ses meubles furent saisis par une foule de créanciers, & vendus publiquement; & la duchesse sa femme fut obligée de renoncer à la communauté des biens, en remettant sa ceinture, ses clefs & sa bourse sur le cercueil de son époux. Jean Sans-Peur, son fils aîné, lui succéda.

PHILIPPE *le Bon*, duc de Bourgogne, de Brabant & de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zélande, &c, fils de Jean Sans-Peur tué à Montereau-Faut-Yonne en 1419, naquit à Dijon en 1396. Il succéda à son pere en 1419. Animé du desir de venger sa mort, il entra dans le parti des Anglois, & porta la désolation en France, sur la fin du regne de Charles VI, & au commencement de celui de Charles VII. Il gagna sur le dauphin la bataille de Mons en Vimeu, en 1421; & fit la guerre avec succès contre Jacqueline de Baviere, comtesse de Hainaut, de Hollande & de Zélande, qu'il obligea, l'an 1428, de le déclarer son héritier. Philippe le Bon quitta le parti des Anglois en 1435, & se réconcilia avec le roi Charles VII par le traité d'Arras, dont il régla lui-même les conditions. Après avoir tenté inutilement de raccommoder Louis, dauphin de

France, avec son pere, il reçut ce jeune prince dans ses états. Louis étant monté sur le trône, Philippe se déclara contre lui pour Charles duc de Berri, son frere. Déterminé à lui faire la guerre, il céda au comte de Charolois, son fils, l'administration de ses états, & lui donna le commandement de son armée, en lui recommandant de *préférer toujours une mort glorieuse à une fuite humiliante.* Les habitans de la ville de Dinant, dans le pays de Liege, lui avoient fait plusieurs outrages. Philippe envoya contre eux, en 1466, le comte de Charolois, qui réduisit leur ville en cendres, après avoir fait passer les habitans au fil de l'épée. Le vieux duc de Bourgogne, malgré les infirmités de son âge, eut le courage inutile & cruel de se faire porter en chaise au siege, pour repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Cette barbarie ne s'accorde guere avec le titre de *Bon*, que sa générosité lui avoit mérité, & elle fait peu d'honneur à sa mémoire. Il mourut à Bruges, en 1467, à 71 ans, après avoir institué l'ordre de la Toison d'or. On trouva à sa mort, dans ses coffres, 400 mille écus d'or, & 72 mille marcs d'argent, sans parler de 2 millions d'autres effets.

PHILIPPE DE DREUX, fils de Robert de France, comte de Dreux, embrassa l'état ecclésiastique, quoique né avec des inclinations guerrieres. Elevé au siege de Beauvais, il se croisa pour la Terre-Sainte, & se signala devant Acre en 1191. Philippe-Auguste ayant déclaré peu de tems après la guerre aux Anglois, l'évêque de Beauvais reprit de nouveau les armes. Les ennemis s'étant montrés devant la ville épiscopale, il arma son peuple, parut à leur tête avec un casque pour mitre, & une cuirasse pour chape. Les Anglois l'ayant poursuivi, le firent prisonnier & le traiterent avec dureté. Philippe s'en plaignit au pape Innocent III, qui demandant sa grace à Richard roi d'Angleterre, intercéda pour lui comme pour son fils. Le monarque envoya au pontife la cotte-d'armes de l'évêque toute ensanglantée, & lui fit dire par celui qui la lui présenta, ces paroles des freres de Joseph à Jacob : « Voyez, saint Pere, » si vous reconnoissez la tu- » nique de votre fils ». Le pape répliqua que le traitement qu'on faisoit à cet évêque étoit juste, « puisqu'il avoit quitté » la milice de J. C. pour suivre » celle des hommes ». Philippe de Dreux obtint sa liberté en 1202, & se trouva depuis à la fameuse bataille de Bouvines, en 1214, où il abattit le comte de Salisbury d'un coup de massue; car il se servoit de cette arme, & ne vouloit point, par un scrupule ridicule & inconséquent, étant ecclésiastique, user d'épée, de sabre, ni de lance. Il combattit aussi en Languedoc contre les Albigeois, & mourut à Beauvais, en 1217.

PHILIPPE, infant d'Espagne, né en 1720 du roi Philippe V & d'Elizabeth de Farnese, se signala dans la guerre de 1742, contre les troupes d'Autriche & de Sardaigne. Cette guerre avoit pour objet

de procurer à ce prince un établissement en Italie. Après avoir duré plusieurs années avec un mélange de succès & de revers, elle fut enfin terminée l'an 1748 par la paix d'Aix-la-Chapelle. Don Philippe obtint en toute souveraineté les duchés de Parme, de Plaisance & de Guastalle, qui lui furent cédés par la reine de Hongrie, à charge de réversion au défaut de postérité masculine; & il prit possession de la capitale de ses nouveaux états, le 7 mars de la même année. Il ne s'occupa plus que du bonheur des sujets qu'il venoit d'acquérir: il répandit par-tout des marques de sa bienfaisance: il fit fleurir l'agriculture, le commerce & les arts, & régna par l'esprit de justice & de religion. Il mourut en 1765.

PHILIPPE *le Solitaire*, auteur Grec vers 1105, dont nous avons *Dioptra*, ou la Regle du Chrétien, ouvrage inséré dans la Bibliotheque des Peres. Jacques Pontanus en a donné une édition en grec & en latin, dans le recueil intitulé: *Versio & Notæ in varios Auctores Græcos*, Ingolstadt, 1604, in-folio.

PHILIPPE *de Bonne-Espérance*, Religieux Prémontré, est appellé aussi *Philippe de Havinge*, nom du village où il étoit né; & l'*Aumônier*, à cause de ses abondantes aumônes. Devenu prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, près de Binche, sous l'abbé Odon, il écrivit vivement à S. Bernard, pour revendiquer le Frere Robert, son Religieux, que ce Saint avoit reçu à Clairvaux. S. Bernard s'en plaignit, & Philippe fut déposé & envoyé dans une autre abbaye. Il se réconcilia dans la suite avec ce Saint, & devint en 1155 abbé de Bonne-Espérance, où il mourut en 1172. On a de lui: I. Des *Questions Théologiques*. II. Des *Vies* & des *Éloges* de plusieurs Saints, & d'autres ouvrages recueillis à Douay, en 1623, in-folio, par le Pere Chamart, abbé de Bonne-Espérance. Philippe étoit aussi savant que pieux. La vertu & les sciences fleurirent dans son abbaye, & elle est encore aujourd'hui très-recommandable par la régularité de ses Religieux, leur hospitalité, leur application aux études sacrées & utiles.

PHILIPPE DE LA SAINTE TRINITÉ, né à Malaucene, dans le diocese de Vaison, étoit nommé *Esprit Julien* avant de se faire Carme. Il fut nommé missionnaire dans le Levant, parcourut la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, visita le Mont-Liban, fut professeur à Goa & prieur. De retour dans la province de Lyon, il y fut élevé successivement à toutes les charges, & élu général de l'ordre à Rome en 1665. Il visita pendant son généralat presque tous les couvens de l'Europe, & mourut à Naples l'an 1671. On a de lui: I. *Summa Philosophiæ*, Lyon, 1648, in-folio. II. *Summa Theologiæ*, Lyon, 1653, 5 vol. in-fol. III. *Summa Theologiæ mysticæ*, 1656, in-fol. IV. *Chronologia ab initio mundi ad sua tempora*, 1663, in-8°. V. *Itinerarium Orientale*, Lyon, 1649, in-8°: livre curieux & exact,

traduit en françois par un Carme, & cité avec éloge dans le *Voyage en Perse* par Chardin. VI. Plusieurs Ouvrages en faveur de son ordre, où il manque de critique.

PHILIPPE-LEVI, Juif converti, s'est fait connoître par une bonne *Grammaire Hébraïque*, imprimée en anglois à Oxford, en 1705. On ignore l'année de sa mort.

PHILIPPE de Leyde, *voyez* LEYDE.

PHILIPPE, (Le marquis de St-) *voyez* BACCALAR-Y-SANNA.

PHILIPPIQUE-BARDANE, Arménien, d'une famille illustre, se fit proclamer empereur d'Orient en 711, après avoir fait tuer en trahison l'empereur Justinien II; mais il fut déposé & eut les yeux crevés la veille de la Pentecôte, 713. C'étoit un prince d'une belle figure, d'un maintien imposant, beau parleur; mais indolent, indigne du trône, & uniquement occupé de ses plaisirs. Il laissa l'empire en proie aux Barbares, & n'eut d'activité que pour persécuter la foi. Il mourut en exil peu de tems après sa déposition. Quoique tous les historiens modernes l'appellent Philippique, il porte le nom de *Filépique* sur ses médailles.

PHILIPS, (Jean) poëte Anglois, né à Bampton dans le comté d'Oxford, en 1676, a donné trois célebres Poëmes: I. *Pomone, ou le Cidre* II. *La Bataille d'Hochstet.* III. *Le précieux Chelin.* Ils ont été traduits en françois par M. l'abbé Yart, de l'académie de Rouen. Les vers de Philips sont travaillés avec soin. Il avoit d'abord enseigné le latin & le grec à Winchester; de là il passa à Londres, où il mourut en 1708, à 32 ans. Simon Harcourt, lord-chancelier d'Angleterre, lui a élevé à Westminster, un mausolée auprès de celui de Chaucer.

PHILIPS, (Thomas) chanoine de Tongres, né à Ickford, dans le comté de Buckingham, en 1708, exerça long-tems les fonctions de missionnaire en Angleterre, & mourut à Liege en 1774; il est principalement connu par la *Vie du cardinal Polus*, en anglois, dont la seconde édition a paru en 1769 à Londres, 2 vol. in-8°. C'est l'histoire très-intéressante d'un homme célebre qui a vécu dans un siecle fécond en grands personnages & en grandes révolutions; révolutions de religion, révolutions civiles & littéraires. L'auteur de cet ouvrage rend compte de ces événemens de la maniere la plus noble. Il y a beaucoup de justesse & d'élévation dans les réflexions, de chaleur & de pureté dans le style. Il trace en maître les caracteres de Thomas Morus, de Fischer, de Contarini, de Sadolet, Bunel, Budée, Giberti, Longolius, Buonamico, Flaminius, Erasme, &c. Il montre ce dernier par son bon & par son mauvais côté. Il fait voir d'une maniere bien touchante, l'état du royaume qui étoit alors gouverné par un tyran livré aux plus violentes passions. On remarque une assez grande différence entre le premier & le second volume. L'auteur eut l'imprudence de faire

imprimer le 1er. à Oxford & d'y mettre son nom; comme il y a plusieurs choses qui naturellement ne doivent pas plaire aux Protestans, ils s'en alarmerent, & commencerent à cette occasion une persécution contre les Catholiques. L'auteur, pour ne pas les irriter davantage, retrancha du second volume plusieurs choses intéressantes.

PHILISTE de Syracuse, historien renommé, savori de Denys le Tyran, fut d'un grand secours à ce prince pour établir sa domination. Denys le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse; mais Philiste ayant épousé la fille de Leptine, frere de ce prince, fut banni. Le courtisan disgracié choisit la ville d'Adria pour sa retraite, & composa, pendant sa disgrace, une *Histoire de Sicile*, & celle de *Denys le Tyran*, dont Cicéron & les anciens font l'éloge. Loin de témoigner du ressentiment envers Denys, il le loua lâchement comme Ovide, par le desir d'être rappellé. Il le fut en effet sous Denys le Jeune, dont il gagna tellement les bonnes graces, qu'il fit chasser Dion, frere de la seconde femme de Denys l'Ancien. Dion se trouva peu de tems après en état de faire la guerre à Denys, l'assiégea dans la citadelle de Syracuse, battit sa flotte commandée par Philiste, qui fut fait prisonnier, & qui périt par le dernier supplice, l'an 377 avant J. C. Cicéron appelle cet historien le *Petit Thucydide*.

PHILISTION de Magnesie, poëte comique ou plutôt baladin & compositeur de farces, vivoit à Rome peu de tems après Horace. Sidoine Apollinaire en fait mention en écrivant à son ami Domitius. *Absunt ridiculis vestitu & vultibus histriones, Philistionis supellectilem mentientes.* On dit qu'il mourut de trop rire, ou plutôt en s'efforçant d'allonger un ris de commande : fin digne de son métier.

PHILOCTETE, fils de Pœan, & compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui ordonna d'enfermer ses fleches dans sa tombe, & le fit jurer de ne jamais découvrir le lieu de sa sépulture. Il lui donna en même tems ses armes, teintes du sang de l'Hydre. Les Grecs ayant appris de l'oracle, qu'on ne prendroit jamais Troie sans les fleches d'Hercule, Philoctete les leur fit connoître, en frappant du pied à l'endroit du tombeau où elles étoient enfermées. Ce parjure fut puni à l'instant; il laissa tomber une de ces fleches sur celui de ses pieds dont il avoit frappé la terre. L'infection de sa plaie devint bientôt si grande, que les Grecs ne pouvant la supporter, l'abandonnerent dans l'isle de Lemnos, où il souffrit d'horribles & longues douleurs. Tant il est manifeste, par la fable comme par l'histoire, que le sacrilege, le parjure, le blasphême étoient détestés des Païens, & regardés comme l'objet spécial de la colere divine. Après la mort d'Achille, les Grecs furent obligés de recourir à Philoctete, qui, indigné de l'injure qu'on lui avoit faite, eut bien de la peine à se rendre à leurs prieres. Ulysse le contraignit de se rendre devant Troie, & il y tua, selon quelques-

ans, Pâris d'un coup de fleche.

PHILOLAUS de Crotone, philosophe pythagoricien, vers l'an 392 avant J. C., s'appliqua à l'astronomie & à la physique. Il adopta le mouvement de la terre, qu'Aristarque de Samos & Philolaus ont aussi soutenu, avant ou après lui (car on ne convient pas de la date précise de leur existence réciproque). Il enseignoit que tout se fait par harmonie, ce qui semble se rapporter, à quelques égards, au systême de Leibnitz. Il avoit à quelques erreurs près, des notions assez justes de la Divinité. « Dieu » est le chef, disoit-il, c'est » lui qui commande à tout ce » qui existe ». — Il est différent d'un autre philosophe de ce nom, qui donna des loix aux Thébains.

PHILOMELE, fille de Pandion, roi d'Athenes. Térée, roi de Thrace, attira cette princesse dans ses pieges, puis lui coupa la langue & l'enferma. Philomele peignit sur une toile tout ce que Térée lui avoit fait, & l'envoya à Progné sa sœur, femme de Térée. Progné vint à la tête d'une troupe de femmes, le jour de la fête des Orgies, délivrer Philomele de sa prison; puis elle fit à Térée un festin de son propre fils Itys. Après qu'il eut bien mangé, elle lui en apporta encore la tête. Ce prince irrité s'étant mis en devoir de poursuivre sa femme & de la tuer, fut métamorphosé en épervier, Progné en hirondelle, Philomele en rossignol.

PHILOMELE, général des Phocéens au commencement de la guerre sacrée, s'empara du temple de Delphes, l'an 357 avant J. C. Son dessein étoit de faire servir les trésors de ce temple contre les Thébains, ennemis de sa patrie. Ce sacrilege engagea ses concitoyens dans une guerre d'autant plus cruelle, que la Religion en étoit le motif. Philomele, après avoir vaincu les Locriens en deux combats, & fait alliance avec les Athéniens & les Lacédémoniens, marchoit contre les Thébains, qui le pousserent dans des défilés d'où il ne pouvoit sortir. Alors, craignant d'être pris & puni par ses ennemis comme sacrilege, il se précipita du haut d'un rocher. Onomarque & Phaylus, ses freres, lui succéderent l'un après l'autre, & acheverent de piller les richesses du temple de Delphes.

PHILON, écrivain juif d'Alexandrie, d'une famille illustre & sacerdotale, fut chef de la députation que les Juifs de sa patrie envoyerent à l'empereur Caligula, contre les Grecs, habitans de la même ville, vers l'an 40 de J. C. S'il ne réussit pas dans sa négociation, les Mémoires qu'il nous a laissés à ce sujet, intitulés : *Discours contre Flaccus*, montrent néanmoins qu'il s'y comporta avec beaucoup d'esprit, de prudence & de courage. Nous avons de Philon plusieurs autres ouvrages, presque tous composés sur l'Ecriture-Sainte. Un des plus connus est son livre de la *Vie Contemplative*. Quelques savans, entr'autres Helyot & Montfaucon, ont appliqué aux premiers Chrétiens, ce qu'il dit dans ce livre sur les Thérapeutes. D'autres savans ont prétendu que ces Thérapeutes

dont il parle, n'étoient qu'une secte d'Esséniens si connue chez les Juifs, qui faisoit profession d'une perfection plus grande que celle à laquelle tendent les autres hommes. Parmi ses livres d'histoire, il y en a deux, de cinq qu'il avoit composés, *sur les Maux que les Juifs souffrirent sous l'empereur Caïus.* Il les lut à Rome en plein sénat, & ils y furent si applaudis, qu'on les fit mettre dans la bibliotheque publique. La meilleure édition des *Œuvres* de Philon, est celle de Londres en grec & latin, en 1742, 2 vol. in-fol. On y apperçoit un certain penchant à l'idolâtrie, qui fait soupçonner qu'ils ont été altérés, & qu'une main étrangere y a ajouté beaucoup de traits indignes de cet illustre écrivain. Philon écrit avec chaleur; il est fécond en belles pensées & en sentences judicieuses, & l'on sent qu'il étoit familiarisé avec les bons auteurs Grecs & Romains. On a dit de lui: *Aut Philo platonizat aut Plato philonizat.* Son *Traité de l'Athéisme* & *de la Superstition* a été traduit en françois, & imprimé à Amsterdam en 1740, in-8°. Philon convient que toute l'ancienne loi n'étoit que figurative (conformément à ce que S. Paul enseigne d'une maniere si touchante & si bien développée dans son Epître aux Hébreux). Cette assertion de Philon est d'autant plus remarquable, que n'étant pas chrétien, il ne pouvoit saisir l'application des figures. Flave-Josephe étoit dans la même persuasion.

PHILON DE BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, grammairien du 1er. siecle de l'ere chrétienne, s'acquit beaucoup de célébrité par ses ouvrages. Le plus connu est sa Traduction en grec de l'*Histoire Phénicienne* de Sanchoniathon. Il nous reste de ce dernier ouvrage des fragmens, sur lesquels Fourmont & d'autres savans ont fait des Commentaires curieux.

PHILON DE BYZANCE, architecte qui florissoit trois siecles avant J. C., est auteur d'un *Traité sur les Machines de Guerre*, imprimé avec les *Mathematici veteres*, au Louvre, 1693, in-fol. On lui attribue le Traité qu'Allatius a publié *De septem orbis Spectaculis*, grec-latin, Rome, 1640, in-8vo. Mais quelques savans doutent qu'il soit de lui.

PHILOPATOR, *voyez* PTOLOMÉE.

PHILOPŒMEN, général des Achéens, né à Magalopolis, fit ses premieres armes, lorsque cette ville fut surprise par Cléomenes, roi de Sparte. Il suivit à la guerre Antigone le Tuteur, & gagna l'an 208 avant J. C., la fameuse bataille de Messene, contre les Etoliens, alliés des Romains. Sa bravoure l'ayant élevé au grade de capitaine-général, il tua, dans un combat près de Mantinée, Méchanidas, tyran de Lacédémone. Nabis, successeur de Méchanidas, défit sur mer Philopœmen; mais celui-ci eut sa revanche sur terre. Il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les loix de Lycurgue, & soumit les Lacédémoniens aux Achéens l'an 194 avant J. C. Quatre ans après, les Messéniens, sujets des Achéens, reprirent les armes.

A la premiere nouvelle de cette rebellion, Philopœmen conduit ses troupes contre eux, leur livre plusieurs combats, fait des actions extraordinaires de courage ; mais étant tombé de cheval, il est pris par les Messéniens. On le conduisit à Messene, où il fut jeté dans une prison. Dinocrate, général des Messéniens & son ennemi particulier, appréhendant qu'il ne fût obligé de le rendre, le fit empoisonner. Philopœmen, que l'on nomme le dernier des Grecs, avoit pris Epaminondas pour modele. Il imita son désintéressement, sa simplicité dans l'extérieur, sa prudence à délibérer & à résoudre, son activité & son audace à exécuter. Mais né avec un caractere violent, il transporta dans la société l'austérité de la vie militaire.

PHILOPONOS, (Jean) *voyez* JEAN PHILOPONOS.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique de Cappadoce, étoit arien. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, dans lequel il déchire les Orthodoxes, sur-tout S. Athanase. Il y a d'ailleurs bien des choses intéressantes pour les amateurs de l'antiquité ecclésiastique; mais il écrit d'un style trop ampoulé. La meilleure édition de cet auteur est celle de Henri de Valois, en grec & en latin, in-fol., 1673, avec *Eusebe*. On estime aussi celle de Godefroi, 1642, in-4°, à cause des savantes Dissertations dont elle est ornée. Philostorge florissoit vers l'an 588. On lui attribue encore un livre contre Porphyre.

PHILOSTRATE, sophiste fameux, étoit né à Lemnos ou à Athenes, où il enseigna la rhétorique. De là il vint à Rome, & fut admis au nombre des gens-de-lettres qui fréquentoient la cour de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévere. Cette princesse ayant rassemblé des Mémoires, ou si l'on veut des contes sur la *Vie* d'Apollonius de Thyane, les confia à Philostrate, qui les mit en ordre. Cette Histoire, traduite en françois par Vigenere, in-4°, a passé à la postérité. C'est un roman, ou plutôt un ramas de mensonges grossiers, dans lequel le bon sens est blessé à chaque page. L'auteur y entasse les prodiges les plus absurdes; & ce qui étonne, c'est qu'un homme qui devoit avoir quelque jugement, ait pu écrire sérieusement tant d'inepties. » Qui pourroit compter, dit » un sage historien, sur la vé» rité des faits, dans la *Vie* » d'Apollonius? Elle fut écrite » en premier lieu par un certain » Damis de Ninive, qu'il s'at» tacha dans ses voyages d'O» rient, & l'un de ses disciples » que Lucien traduit comme » des aventuriers, indignes de » croyance & de la moindre » considération. Encore n'a» vons-nous plus de cette » *Vie*, que ce qu'en recueillit, » environ cent ans après, sur » des lambeaux altérés & des » bruits vagues, le sophiste » Philostrate, qui ne le faisoit » que pour flatter dans ses » travers de femme savante, » l'impératrice Julie, épouse » de Sévere, ardent persécu» teur, & de son côté, ennemie » déclarée du Christianisme ». Photius, après avoir loué le style

de Philostrate, ajoute que son ouvrage est plein de fictions & d'extravagances, & que c'est un travail entiérement inutile & méprisable. Lactance le compare à l'*Ane d'or* d'Apulée, & le parallele paroît juste. Louis Vivès, qui est un des premiers critiques, dit que Philostrate a corrigé les mensonges d'Homere par d'autres mensonges encore plus grands. Joseph Scaliger dit que Philostrate n'a observé ni le vrai ni la vraisemblance, qu'il passe toutes les bornes de la crédulité, dans la narration des prodiges d'Apollonius, qui fut un franc imposteur, & semblable aux vendeurs d'orviétan. Vossius & Casaubon ne traitent pas Philostrate plus favorablement; & Juste-Lipse remarque qu'il fait plusieurs fautes dans l'Histoire Romaine. On a encore de Philostrate 4 livres de *Tableaux*. C'est un recueil de descriptions, dans lesquelles on sent le rhéteur, ou l'homme plus fécond en paroles qu'en pensées; mais qui sont écrites d'ailleurs avec la pureté & l'élégance d'un homme, qui avoit professé l'éloquence à Athenes. Il fut traduit en françois & imprimé à Paris en 1614, 1629 & 1637, in-fol. On a donné à Leipsig une bonne édition de cet auteur en grec & en latin, in-fol., en 1709, avec des Notes par Godefroi Olearius. *Voy.* BLOUNT (Charles) d'Upper Halloway. — Un autre PHILOSTRATE, neveu du précédent, a écrit les *Vies des Sophistes*. Il vivoit du tems de Macrin & d'Héliogabale.

PHILOTHÉE, moine du Mont-Athos, dans le 14*e*. siecle, se distingua par sa régularité & par ses connoissances dans les matieres ecclésiastiques. Nous avons de lui plusieurs *Traités*, les uns dogmatiques, les autres ascétiques, avec des *Sermons*. On trouve quelques-uns de ses ouvrages dans la Bibliotheque des Peres, & dans l'*Auctuarium* de Fronton du Duc.

PHILOXENE de l'isle de Cythere, poëte Grec dithyrambique. Denys, tyran de Sicile, répandit quelque tems sur lui ses bienfaits; mais ce poëte ayant séduit une joueuse de flûte, fut arrêté & condamné au cachot. C'est là qu'il fit un Poëme allégorique, intitulé *Cyclops*, dans lequel il représentoit, sous ce nom, Denys le Tyran; la joueuse de flûte, sous celui de la nymphe Galathée; & lui-même, sous le nom d'Ulysse. Denys, qui avoit la manie des vers, quoiqu'il n'en composât jamais que de médiocres, fit sortir Philoxene, pour lui lire une piece de sa façon. Philoxene sentit bien que le tyran vouloit captiver son suffrage, & que ce n'étoit qu'en l'applaudissant qu'il pouvoit obtenir sa liberté; mais il ne voulut pas l'acheter à ce prix (*voyez* DENYS). Philoxene mourut à Ephese, l'an 380 avant J. C.

PHINÉE, roi de Paphlagonie, fils d'Agénor, & mari de Cléopâtre, fille de Borée, qu'il répudia après en avoir eu deux fils. Borée vengea sa fille en crevant les yeux à Phinée, qui obtint, pour toute consolation, la connoissance de l'avenir. Ce fut aussi pour le punir, que Junon avec Neptune envoye-

vent les Harpies, qui par leurs ordures gâtoient ses viandes sur sa table. — Il y eut un autre PHINÉE, roi de Thrace, que Persée changea en pierre avec tous ses compagnons, en leur montrant la tête de Méduse, parce que ce roi prétendoit épouser Andromede, qui lui avoit été promise.

PHINÉES, fils d'Eléazar, & petit-fils d'Aaron, fut le 3e. grand-prêtre des Juifs; il est célebre dans l'Ecriture par son grand zele pour la gloire de Dieu. Vers l'an 1455 avant J. C. les Madianites ayant envoyé leurs filles dans le camp d'Israël, pour faire tomber les Hébreux dans la fornication & dans l'idolâtrie; & Zambri, un d'entr'eux, étant entré publiquement dans la tente d'une Madianite nommée *Cozbi*, Phinées le suivit la lance à la main, perça les deux coupables & les tua d'un seul coup. Alors la maladie dont le Seigneur avoit déja commencé à frapper les Israélites, cessa. Dieu, pour récompenser le zele de Phinées, lui promit d'établir la grande sacrificature dans sa famille. Cette promesse fut exactement accomplie. Le sacerdoce demeura à sa race pendant environ 335 ans, jusqu'à Héli, par lequel elle passa à celle d'Ithamar. Mais cette interruption ne dura pas. Le pontificat rentra bientôt dans la maison de Phinées par Sadoc, à qui Salomon le rendit. Les descendans de ce pontife en jouirent jusqu'à la ruine du temple, l'espace de 1084 ans.

PHINÉES, *voyez* OPHNI.

PHLEGIAS, fils de Mars, roi des Lapithes & pere d'Ixion, ayant su que sa fille Coronis avoit été insultée par Apollon, alla mettre le feu au temple de ce dieu, qui le tua à coups de fleches, & le précipita dans les enfers. Quoique les premiers torts fussent du côté d'Apollon, Phlegias y fut condamné à demeurer éternellement sous un grand rocher, qui paroissant toujours prêt à tomber, lui causoit une frayeur terrible. Il répétoit sans cesse, au rapport de Virgile, cette importante leçon: « Apprenez » à pratiquer la justice & à res» pecter les dieux »:

Phlegiasque miserrimus omnes
Admonet, et magnâ testatur voce per umbras:
Discite justitiam moniti et non temnere divos.

Ses descendans, les Phlégiens, plus coupables que lui, se signalerent par leur impiété; Neptune inonda leur pays, & les fit tous périr. On reconnoît ici sans peine l'histoire du déluge.

PHLÉGON, surnommé *Trallien*, parce qu'il étoit de Tralles, ville de Lydie, fut l'un des affranchis d'Adrien, & vécut jusqu'au tems d'Antonin le Pieux. Il nous reste de lui: I. Un Traité assez court *sur ceux qui ont long-tems vécu*. II. Un autre *Des choses merveilleuses*, en 136 chapitres, la plupart très-courts. III. Un fragment de son *Histoire des Olympiades*, qui étoit divisée en 16 livres. C'est dans le 13*e*. & le 14*e*., qu'il a parlé des ténebres arrivées à la mort de Notre-Seigneur, qui répond à la 4*e*. année de la 202*e*. olympiade (voyez l'*Art de vérifier les Dates*, *Préf.*, pag. 1 & 2,

édit. de 1770). Thallus, dans ses *Hist. Syriaques*, est d'accord sur ce point avec Phlégon. Aussi les premiers Chrétiens qui ont parlé aux Romains de ces ténebres comme d'un prodige marqué, ont-ils fait voir non-seulement par leurs auteurs, mais encore par les registres publics, que ni au tems de la premiere Lune où JESUS-CHRIST étoit mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvoit en être arrivé aucune qui ne fût surnaturelle. Enfin les Païens même, & les annalistes de Rome, ont parlé de cette éclipse comme d'un événement étonnant dans les fastes du monde: *Eum mundi casum*, dit Tertullien, *relatum in archivis vestris habetis*. La meilleure édition de ces débris de Phlégon, est celle que Meursius donna à Leyde, in-4°, en 1612, en grec & en latin, avec de savantes remarques.

PHLUGIUS, *voyez* PFLUG.

PHOCAS, empereur ou plutôt tyran d'Orient, naquit en Chalcédoine d'une famille qui n'avoit rien d'illustre. Il usurpa le trône impérial en 602, après avoir fait massacrer l'empereur Maurice & ses enfans. L'usurpateur sacrifia ses intérêts à ses ombrages. Il envoya des espions dans toutes les grandes villes de l'empire, pour savoir ce qu'on disoit de lui: & comme on n'en pouvoit dire du bien, on voyoit arriver tous les jours à Constantinople des hommes chargés de chaînes, que le tyran immoloit à sa cruauté. Cependant Chosroès se préparoit à venger la mort de Maurice son bienfaiteur. L'empire étoit ravagé de tous côtés; mais de tous les ennemis de Phocas, les Perses étoient ceux qui l'inquiétoient le plus. Il gagna Narsès, un de leurs généraux qui, séduit par ses promesses, eut l'imprudence de se rendre à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, le barbare le fit brûler vif. Le peuple ne pouvoit plus supporter un joug aussi tyrannique: Heraclius, gouverneur d'Afrique, conspira contre ce monstre. Il lui ôte le trône, & lui fait couper la main droite & la tête en 610. Son corps fut ensuite traîné par les rues, & brûlé dans le marché aux bœufs. Un moment avant que de le conduire au supplice, Heraclius lui dit: « Malheureux, n'avois-» tu usurpé l'empire que pour » faire tant de maux au peuple». Cet impudent lui répondit: *Gouverne-les mieux*. Ainsi périt ce scélérat couronné, homme sans religion, sans humanité, sans pudeur & sans remords. Il étoit d'une dissolution que rien ne pouvoit arrêter, & qui coûta souvent la vie à ceux dont il enlevoit les femmes. Sa figure répondoit à ses mœurs, & tout en lui étoit horrible. Le seul trait qui honore son jugement & qui prouve de l'équité, est la défense faite à Cyriaque, patriarche de Jérusalem, de prendre le titre d'*évêque œcuménique* ou *universel*; titre, disoit-il, qui ne convenoit qu'à l'évêque de Rome. Cependant S. Grégoire le Grand jugeoit qu'il étoit équivoque, quoiqu'il eût été donné à S. Léon par le concile de Chalcédoine, & pouvoit faire un sens faux, comme si le pape étoit

l'évêque propre & ordinaire de tous les diocesès ; il préféroit qu'on dît *évêque de l'Eglise universelle*. Un écrivain leste & peu instruit, dans une Dissertation imprimée à Strasbourg en 1785, a nié la réalité de ce décret de Phocas ; mais l'unanimité des anciens & des modernes, des Catholiques & des Protestans, est un argument qu'aucune subtilité ne peut infirmer.

PHOCAS-NICÉPHORE, *voyez* NICÉPHORE.

PHOCAS, (Jean) moine du 12*e*. siecle, natif de l'isle de Crete, selon les uns, ou de la Calabre, selon les autres, servit d'abord dans les armées de l'empereur Emmanuel Comnene. Dégoûté de la milice du siecle, il s'enrôla dans celle de J. C., visita les Saints-Lieux, & fit bâtir une petite église sur le Mont-Carmel, où il demeura avec d'autres Religieux. On a de lui, dans le *Symmichta* d'Allatius, 1653, in-8°, une *Description de la Terre Sainte*, *de la Syrie*, *de la Phénicie*, & des autres pays qu'il avoit parcourus. Il raconte en homme pieux, mais simple & crédule.

PHOCILIDE, poëte Grec & philosophe de Milet, dans l'Ionie, vivoit 540 ans avant J. C. Nous avons sous son nom une Piece de poésie qui n'est pas de lui, mais d'un auteur qui vivoit sous Adrien ou sous Trajan, tems auquel on a forgé les vers sibyllins, dont quelques-uns se trouvent dans *Phocilide*. On trouve le petit Poëme qui lui est attribué, dans plusieurs recueils, entr'autres avec *Théognide*, à Heidelberg, 1597, in-8°. Il a été traduit en françois, Paris, 1698, in-12.

PHOCION, disciple de Platon & de Xenocrate, brilla beaucoup dans ces deux écoles. Né avec une éloquence douce, vive & sur-tout concise, il faisoit entendre beaucoup de choses en peu de mots. Un jour paroissant rêveur dans une assemblée où il se préparoit à parler, on lui en demanda la cause : « Je songe, répondit-il, » si je ne puis rien retrancher » de ce que j'ai à dire ». Démosthenes le voyant arriver un jour dans l'assemblée du peuple, s'écria : *Voilà la hache de mes discours*. En effet, il s'opposa souvent à cet orateur, & presque toujours avec succès. Lorsque Démosthenes voulut faire prendre les armes contre Philippe, Phocion lui répondit : « Vous voyez bien si » nous pouvons faire la guerre ; » mais vous ne voyez pas si » nous pouvons remporter la » victoire ». En effet, on ne remarquoit plus parmi les Athéniens ce zele ardent pour le bien public, ce courage indomptable qui affrontoit tous les périls de la guerre. Phocion réunit ces deux qualités, la science politique & la valeur guerriere. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vue la paix, & ne cessa de se préparer à la guerre. Il fut chargé du gouvernement 45 fois ; & dans les différentes expéditions qu'il fit à la tête des armées, il vécut avec la modestie d'un simple particulier. Quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à la tête des troupes, il marchoit toujours nus pieds & sans manteau, à moins qu'il ne fit un froid excessif ; de sorte qu'alors le soldat disoit :

Voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver. Philippe & Alexandre tenterent de corrompre sa fidélité. Après la prise du port de Pirée, les Athéniens l'accuserent de trahison & le déposerent du généralat: Phocion se réfugia vers Polysparchon, qui le renvoya pour être jugé par le peuple. Il fut condamné, d'une commune voix, à perdre la vie. Quand on eut apprêté la ciguë, Nicole, un de ses amis, le pria de lui permettre d'en goûter le premier: « Votre demande, » ô mon cher Nicole, lui re» partit Phocion, m'est fort » désagréable, & me cause » une peine extrême; mais » comme je ne vous ai jamais » rien refusé, je vous accorde » encore ceci ». Discours puéril & absurde, qui ne donne pas une grande idée de son caractere. On défendit de lui rendre les derniers devoirs. Mais les Athéniens, peuple léger & volage, revinrent bientôt de ces emportemens, lui éleverent une statue, & firent périr par le dernier supplice son accusateur. On place la mort de Phocion l'an 318 avant J. C. Il avoit alors plus de 80 ans, & à cet âge il soutenoit toutes les fatigues de la guerre, comme un jeune officier. L'abbé de Mably a publié en 1763, in-12, un ouvrage sous le titre d'*Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique.* Comme cet ouvrage n'est pas de Phocion, on y a fait dire à ce philosophe tout ce que l'on a voulu.

PHOEBE, diaconesse de l'Eglise de Corinthe, qui étoit établie au port de Cenchré, fut chere aux premiers fideles, par sa vigilante & active charité. S. Paul lui donne le nom de *Sœur* dans l'Epître aux Romains, & fait l'éloge des grands services qu'elle avoit rendus aux ministres de l'Evangile: *Commendo autem vobis Phoeben sororem nostram quæ est in ministerio Ecclesiæ quæ est in Cenchris, ut eam suscipiatis in Domino dignè sanctis, & assistatis ei in quocunque negotio vestri indiguerit; etenim ipsa quoque astitit multis & mihi ipsi.* Le Martyrologe Romain en fait mention au 3e. jour de septembre.

PHORBÆUS, *voyez* VERWEY.

PHORONÉE, fils d'Inachus & roi d'Argos, fut pris pour arbitre dans un différend qui s'étoit élevé entre Junon & Neptune. Des auteurs extravagans ont dit qu'il fut le premier qui apprit aux hommes à vivre en société; comme si l'homme n'étoit pas né essentiellement sociable, que sa nature comportât l'état de sauvage proprement dit, & que les premiers hommes n'eussent pas fait une grande famille unie par les liens du sang, les lumieres de la même raison, & le culte du Créateur. *Voyez* ORPHÉE.

PHOTIN, héréfiarque du 4e. siecle, avoit été diacre & disciple de Marcel d'Ancyre, & fut élevé sur le siege de Sirmich avec applaudissement. Il avoit beaucoup d'esprit, de savoir & d'éloquence, & menoit une vie en apparence irréprochable; mais il donna dans des erreurs monstrueuses, renouvella l'hérésie de Sabellius, & soutint que J. C. étoit un

pur homme. Il fut déposé dans un concile de Sirmich en 351, puis exilé par l'empereur Constance. Julien ayant résolu d'anéantir le Christianisme, en lui associant toutes les erreurs, rappella Photin, & lui écrivit une lettre pleine d'éloges; mais il fut exilé de nouveau, sous l'empire de Valentinien, & mourut en Galatie, l'an 376. Il avoit composé un grand nombre d'ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les principaux étoient un Traité contre les Gentils, & les Livres adressés à l'empereur Valentinien. Il écrivoit bien en grec & en latin. Ses sectateurs furent nommés *Photiniens*. C'est pour mieux repousser cette erreur, que dans le concile de Constantinople on ajouta aux paroles *Et ex patre natum*, du symbole de Nicée, *ante omnia sæcula.*

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, sortoit d'une des plus illustres & des plus riches maisons de cette ville. Il étoit petit-neveu du patriarche Taraise, & frere du patrice Sergius, qui avoit épousé une des sœurs de l'empereur. Ses parens cultiverent avec soin les heureuses dispositions dont la nature l'avoit favorisé. Bardas, le restaurateur des lettres, fut le directeur de ses études, & les progrès du jeune disciple étonnerent tous ses maîtres. Il devint à la fois grammairien, poëte, orateur, critique, philologue, mathématicien, philosophe, médecin, astronome. Ses talens contribuerent, autant que sa naissance, à l'élever aux plus hautes dignités. Il fut grand écuyer, capitaine des gardes, ambassadeur en Perse, & premier secrétaire-d'état. Ce fut après avoir passé par toutes ces charges qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Alors ses études changerent d'objet. Il se consacra à la théologie, & ce ne fut point sans quelque succès. Mais s'il fut aussi savant qu'on le dit, il fut encore plus vain & plus orgueilleux. Parvenu par ses intrigues à faire déposer d'une maniere illégitime & odieuse Ignace, patriarche de Constantinople, il s'empara de sa place en 857. Par cette manœuvre, la ville impériale paroissoit avoir deux patriarches; mais le pasteur intrus mit bientôt en œuvre l'artifice & la violence, pour perdre le pasteur légitime. Maître de l'esprit de l'empereur Michel, il ne craignoit point les contradicteurs; il ne leur répondoit qu'en les faisant frapper de verges, jusqu'à ce qu'ils eussent souscrit à la condamnation de leur patriarche. Tel est l'esprit de l'hérésie & du schisme; d'abord souple & intrigant, il finit par la violence & la tyrannie. Les cruautés qu'il exerçoit contre ses adversaires, lui firent craindre une révolte. Il crut en prévenir les effets, en écrivant au pape Nicolas I une Lettre artificieuse, dans laquelle il prodiguoit les mensonges & les flatteries. « Il gémissoit, disoit-» il, de ce qu'on avoit mis sur » ses épaules le fardeau de l'é-» piscopat, & de ce que le » patriarche Ignace s'en étoit » déchargé ». Il prioit ensuite le pape d'envoyer ses légats à Constantinople, pour détruire le reste des Iconoclastes, où

plutôt pour confirmer la déposition d'Ignace. Les légats étant arrivés, furent maltraités; la crainte & le respect humain subjuguerent leur courage, & firent naître l'oubli du devoir; ils assisterent avec une lâche connivence au conciliabule de Constantinople en 861, où Photius triompha. Nicolas, irrité d'avoir été joué, rétablit le patriarche légitime dans tous ses droits, & prononça anathême contre l'ordination de l'antipatriarche. Photius ayant fait de vains efforts pour gagner le pape, résolut enfin de s'en venger. Il assembla un synode à Constantinople en 866 & y prononça une sentence de déposition & d'excommunication contre le souverain pontife. C'est la premiere origine du schisme des Grecs. Le triomphe de ce prélat ambitieux ne fut pas de longue durée. Basile le Macédonien, ayant succédé à Michel, chassa Photius du siege patriarchal, & y fit asseoir Ignace. Rome profita de cette conjoncture favorable pour faire assembler à Constantinople le 8e. concile œcuménique, convoqué en 869. Photius y fut anathématisé, & avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Les évêques, selon Nicetas David, historien contemporain, auteur de la *Vie de S. Ignace*, souscrivirent au décret avec le sang de J. C. qu'on venoit de consacrer; mais les Actes du concile n'en disent rien. Photius disgracié se servit de toute la finesse de son esprit pour se faire rétablir. L'empereur Basile, né dans l'obscurité, vouloit faire accroire qu'il étoit d'un sang illustre; Photius le prit par ce foible. Il composa une histoire chimérique, dans laquelle il le faisoit descendre en droite ligne du célebre Tiridate, roi d'Arménie. Ce prince, séduit par cette basse flatterie, lui accorda ses bonnes graces, & le rétablit l'an 877 d'autant plus volontiers, que le patriarche Ignace venoit de mourir. Le pape Jean VIII se laissa surprendre par les instances de l'empereur Basile & par les artifices de Photius; il le reçut à sa communion, & envoya ses légats à un autre concile de Constantinople, dans lequel Photius se fit reconnoître par ses fourberies & en falsifiant les lettres du pape, pour patriarche légitime; mais Jean ayant appris tout ce mystere d'iniquité, déclara nul ce synode & excommunia le faussaire (*voyez* JEAN VIII). Les papes Martin, Adrien & Etienne se déclarerent successivement contre lui, & la paix fut rompue. Photius éclata alors contre l'Eglise Romaine, la traita d'hérétique au sujet de l'article du symbole, *Filioque procedit*; & de quelques autres articles, auxquels Michel Cérularius ajouta ensuite le pain azyme. L'empereur Léon le Philosophe, frappé des plaintes que les pontifes de Rome avoient formées contre Photius, les fit examiner. On les trouva fondées, & il fut enlevé de nouveau, l'an 886, du siege patriarchal, pour être enfermé le reste de ses jours dans un monastere d'Arménie, où il mourut l'an 891. Fleury trace en deux mots le portrait de ce fameux schismatique.

» C'étoit, dit-il, le plus grand » esprit & le plus savant homme » me de son siecle; mais c'étoit » un parfait hypocrite, agissant » sant en scélérat, & parlant » en saint ». C'est à lui, & à Michel Cérularius qui a consommé le schisme, qu'il faut attribuer l'état déplorable où est tombée l'Eglise Grecque. L'ignorance prodigieuse, la stupide superstition où sont réduits les peuples & les ministres de cette Eglise isolée, entraînent nécessairement les grands abus & les désordres énormes qu'on lui reproche en matiere de religion. Depuis cette époque, elle n'a pas eu de docteur célebre, ni de concile qui ait mérité quelque attention. Les derniers Grecs savans, tels que Bessarion, Allatius, Arcudius, &c., ont été attachés à l'Eglise Romaine. » Si on fait le parallele du » clergé Grec avec le clergé » Latin, dit Montesquieu; si » l'on compare la conduite des » Papes avec celle des pa» triarches de Constantinople, » l'on verra des gens aussi » sages que les autres étoient » peu sensés ». Un autre contraste, sont les triomphes de l'Eglise Romaine & ses conquêtes dans les deux mondes, tandis que l'Eglise Grecque est toujours restée dans les limites de sa servitude, dépouillée du principe de fécondité que Jesus-Christ a laissé à ses Apôtres. Nous avons de Photius un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Sa *Bibliotheque*. C'est un des plus précieux monumens de littérature qui nous soit resté de l'antiquité. On y trouve des extraits de 280 auteurs, dont la plupart ont été perdus. Il fit cet ouvrage à l'imitation du grammairien Télephe, qui pour faire connoître les bons livres, composa l'*Art des Bibliotheques*, sous l'empereur Antonin le Pieux. On ne peut que louer Photius en qualité de bibliothécaire. Ses analyses sont faites avec art; & ses jugemens sur le style & le fond des ouvrages, sont presque toujours dictés par le goût; mais on y voit aisément que Photius n'étoit pas aussi versé dans la théologie que dans la critique & les belles-lettres. Ce livre utile, qu'on peut regarder comme le pere de nos Journaux littéraires, ne se soutient pas sur la fin; on n'y trouve plus cette précision & cette justesse qui caractérisent le commencement. Fabricius prétend que cette différence vient de ce que cet ouvrage a été recueilli par plusieurs mains, & que ceux qui ont voulu remplir les lacunes, l'ont gâté. En effet, le style en est si différent dans plusieurs endroits, que l'on seroit porté à adopter cette conjecture. On en donna une bonne édition à Rouen en 1653, in-folio, avec la version d'André Schot, & les notes d'Hoeschelius. II. *Nomocanon*: c'est un recueil qui comprend, sous 14 titres, tous les Canons reconnus dans l'Eglise, depuis ceux des Apôtres jusqu'au 7*e*. concile œcuménique, & les loix des empereurs sur les matieres ecclésiastiques. On sent combien une pareille collection est utile. On la trouve dans la *Bibliotheque du Droit* de Justel, & on l'a imprimée séparément

à Oxford, 1672, in-folio. III. Un recueil de 248 *Lettres*, Londres, in-folio, publié par l'évêque Montagne, avec une traduction latine; on y remarque, comme dans tous ses autres ouvrages, beaucoup d'esprit, une grande érudition; mais en général son style sent la déclamation; il est diffus, recherché, chargé de figures étrangeres. IV. Plusieurs *Traités Théologiques* dans le premier tome du Supplément de Canisius, & dans le dernier du Supplément du P. Combefis à la Bibliotheque des Peres. V. Plusieurs Ouvrages manuscrits que l'on garde au Vatican, que quelque savant devroit se donner la peine de mettre au jour. On a l'*Histoire de Photius, patriarche schismatique, suivie d'observations sur le fanatisme*; par le P. Chrysostome Faucheur, Paris, 1762, in-8°., avec l'épigraphe: *Toute religion réduite au pur spirituel, est bientôt reléguée dans l'empire de la Lune.* Voyez COUSTANT.

PHRAATES I, roi des Parthes, succéda à Arsaces III, autrement Priapatius, & mourut l'an 141 avant J. C., sans avoir rien fait de remarquable ni dans la paix, ni dans la guerre.

PHRAATES II, régna après Mithridate son pere, l'an 131 avant J. C. Il fit la guerre contre Antiochus Sidetès, roi de Syrie, qui périt dans un combat; mais il fut ensuite défait lui-même, & tué dans une bataille contre les Scythes, l'an 129 avant J. C.

PHRAATES III, surnommé *le Dieu*, succéda à son pere Sintricus ou Sinatroccès, l'an 66 avant J. C. Il se joignit aux Romains contre Tygranes, & fut tué par ses fils Orodes & Mithridate, l'an 36 avant J. C.

PHRAATES IV, fut nommé roi par Orodes son pere, qui eut bientôt sujet de s'en repentir. Ce fils dénaturé fit mourir tous ses freres, & Orodes lui-même. Il n'épargna pas même son propre fils, de crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. Il fit ensuite la guerre avec succès contre Marc-Antoine, qui fut obligé de se retirer avec perte. Phraates fut chassé de son trône, peu de tems après, par Tiridate; mais il y remonta avec le secours des Scythes, l'an 23 avant l'ere chrétienne. Il ne pensa plus alors qu'à jouir de la paix & des plaisirs, & mourut deux ans avant la venue de J. C., regardé comme un prince cruel & injuste.

PHRANZA, (George) maître de la garderobe des empereurs de Constantinople, eut la douleur de voir prendre cette ville par les Turcs en 1453. Témoin, jusqu'en 1461, des malheurs arrivés à sa patrie, il les a transmis à la postérité. Son *Histoire* imprimée avec *Gennesius* & J. *Malala*, Venise, 1733, in-fol., est curieuse.

PHRAORTES, roi des Medes, succéda à Déjocès, l'an 657 avant J. C. Il régna 22 ans, & fut tué en assiégeant Ninive. Cyaxare son fils lui succéda. On croit que Phraortes est l'Arphaxad dont il est parlé dans le livre de Judith.

PHRYGION, (Paul-Constantin) de Schelestadt, embrassa les erreurs de Zuingle

& d'Œcolampade, & fut le premier ministre de l'église de St. Pierre à Bâle, en 1529. Ulric, duc de Wirtemberg, qui s'étoit réfugié dans cette ville, goûta son esprit; & dès qu'il fut rétabli dans ses états en 1534, il y appella ce novateur. Il le fit ministre à Tubinge, où Phrygion mourut en 1543. On a de lui : I. Une *Chronologie.* II. Des *Commentaires* sur l'*Exode*, le *Lévitique*, *Michée*, sur les deux *Epîtres à Timothée.*

PHRYNÉ, fameuse courtisanne de l'ancienne Grece, vers l'an 328 avant J. C., fut la maîtresse du célebre Praxitele. Cet artiste lui ayant avoué que le *Cupidon* étoit son chef-d'œuvre, elle le lui enleva pour en faire présent à Terpyes sa patrie. La statue de Phryné, faite par Praxitele, fut placée à Delphes, entre celles d'Archidamus roi de Sparte, & de Philippe roi de Macédoine. De toutes les prostituées de son tems, Phryné fut la plus recherchée. Son infame mérite lui produisit tant, qu'elle offrit de faire rebâtir Thebes, pourvu qu'on y mît cette inscription : » Alexandre a détruit Thebes, » & la courtisanne Phryné » l'a rétablie » (*Alexander diruit, sed meretrix Phryne refecit*). — Il y eut une autre PHRYNÉ, surnommée la *Cribleuse*, parce qu'elle dépouilloit ses amans. Quintilien parle d'une troisieme PHRYNÉ, qui, accusée d'impiété, obtint son pardon en découvrant son sein à ses juges : moyen digne de ces tems ténébreux & corrompus.

PHRYNIQUE, orateur Grec, natif de Bithynie, florissoit sous Commode. Nous avons de lui : I. Un Traité *des Dictions Attiques*, imprimé plusieurs fois en grec & en latin. Il le fut pour la 1re. à Rome en 1517, & l'a été depuis plus exactement à Ausbourg, 1601, in-4°, & à Utrecht, 1739, in-4°. II. *Apparat Sophistique.* C'est une collection de phrases & de mots. — Il y a eu deux autres auteurs Grecs de ce nom : l'un, poëte tragique vers l'an 512 avant Jesus-Christ, étoit disciple de Thespis, inventeur de la tragédie. Il introduisit le premier des femmes sur le théâtre. L'autre, poëte comique, florissoit vers l'an 436 avant J. C.

PHRYNIS, musicien de Mitylene, remporta, le premier, le prix de la cithare aux jeux des Panathenées, célébrés à Athenes l'an 438 avant J. C. Il ajouta deux nouvelles cordes à cet instrument; au lieu de sept il en mit neuf, & lui ôta par un changement moins heureux, la simplicité noble qui le caractérisoit, pour lui donner un ton efféminé. Ce musicien s'étant présenté avec sa cithare dans les jeux publics de Lacédémone, l'Ephore Ecprepès coupa les deux cordes qu'il y avoit ajoutées : conduite qui ne paroîtra ni ridicule, ni trop austere, si on considere que c'est par les plus légeres innovations que commence la dégradation du caractere national, & que d'un raffinement de musique on arrive insensiblement à la frivolité, le luxe, la mollesse & la corruption. *Voyez* TIMOTHÉE de Milet.

PHRYXUS, fils d'Athamas & frere de Hellé. Pendant qu'il

étoit avec sa sœur chez Creté leur oncle, roi d'Iolchos, Demodice, femme de Creté, sollicita Phryxus à l'aimer; mais se voyant rebutée, elle l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur. Aussi-tôt une peste ravagea tout le pays : l'oracle consulté répondit que les dieux s'appaiseroient en leur immolant les deux dernieres personnes de la maison royale. Comme cet oracle regardoit Phryxus & Hellé, on les condamna à être immolés; mais dans l'instant ils furent entourés d'une nue, d'où sortit un belier, qui les enleva l'un & l'autre dans les airs, & prit le chemin de la Colchide. En traversant la mer, Hellé, effrayée du bruit des flots, tomba & se noya dans cet endroit, qu'on appella depuis l'*Hellespont*. Phryxus étant arrivé dans la Colchide, y sacrifia ce belier à Jupiter, en prit la toison qui étoit d'or, la pendit à un arbre dans une forêt consacrée au dieu Mars, & la fit garder par un dragon, qui dévoroit tous ceux qui se présentoient pour l'enlever. Mars fut si content de ce sacrifice, qu'il voulut que ceux chez qui seroit cette toison, vécussent dans l'abondance, tant qu'ils la conserveroient, & qu'il fût cependant permis à tout le monde d'essayer d'en faire la conquête. Voilà, selon la Fable, cette fameuse toison d'or que Jason, accompagné des Argonautes, enleva par le secours de Médée (*voyez* JASON). On dit que ce belier fut mis au nombre des douze signes du zodiaque, & en fut le premier. C'est *Aries* chez les Latins.

PHUL, roi d'Assyrie, s'avança sur les terres du royaume d'Israël, vers l'an 765 avant J. C., & fit reconnoître Manahem pour roi d'Israël, qui, pour ce service, lui donna 1000 talens d'argent. 4, *Reg.* 15.

PHYLIS, fille de Lycurgue, roi de Thrace, écouta favorablement Démophoon, fils de Thésée, qui promit de l'épouser aussi-tôt après son retour de Crete. Elle se pendit, parce qu'il tardoit trop à revenir, & fut métamorphosée en amandier. Démophoon, de retour, l'alla mouiller de ses pleurs.

PIANEZE, *voyez* SIMIANE.

PIASECKI, (Paul) *Piasecius*, évêque de Prémysla en Pologne, publia, en 1646, une *Histoire* de tout ce qui s'est passé dans la Pologne, depuis Etienne Battori jusqu'à l'année 1646, in-fol. Elle est détaillée, voilà son mérite; mais elle est d'ailleurs pleine d'inexactitudes. On cite encore de lui un ouvrage moins connu, sous ce titre : *Praxis Episcopalis*, in-4°.

PIASTUS, célebre duc de Pologne, qui succéda à Popiel II en 842, après l'interregne de plus d'un an. C'étoit un simple laboureur de la ville de Kruswick en Cujavie, ou du moins possesseur d'une terre qu'il cultivoit lui-même. Il fut proclamé malgré lui, & ne céda qu'aux instances des Polonois. Il n'étoit pas chrétien, quoiqu'adorant le vrai Dieu. Il régna avec justice, & mourut en 861, âgé de 120 ans. Les historiens en racontent des choses fort extraordinaires, qu'on peut révoquer en doute, mais qui donnent en général l'idée d'un bon prince & d'un honnête homme. Il est

la souche de plusieurs ducs de Pologne & de Silésie. Micislas, premier duc de Pologne chrétien, étoit un de ses petits-fils. Du reste, cette époque de l'histoire de Pologne est couverte de ténebres, que la critique n'a pas encore dissipées. Quelques-uns prétendent que Piastus est le même que Micislas, & reculent le regne de ce nouvel Abdolonime jusqu'à la fin du siecle suivant : mais il est difficile d'accorder cette opinion avec les rapports de la plupart des historiens.

PIAZETTA, (Jean-Baptiste) peintre célebre de l'école de Venise, mort dans la même ville en 1754, âgé de 72 ans, s'étoit formé un goût singulier de dessin. Il estropioit la plupart de ses figures, en voulant les dessiner d'une maniere forte & proportionnée. On a cependant beaucoup gravé d'après lui, parce que ses dessins ont, malgré leurs défauts, un caractere de grandeur qui tient du goût de Michel-Ange. Son talent ne l'enrichit pas : il mourut si pauvre, qu'un de ses amis fut obligé de le faire enterrer à ses frais.

PIBRAC, *voyez* FAUR.

PIC, (Jean) prince de la Mirandole & de Concordia, né en 1463 d'une famille illustre, fut dès sa plus tendre jeunesse un prodige par une mémoire étonnante. A peine avoit-il entendu 3 fois la lecture d'un livre, qu'il répétoit les mots de deux pages entieres, ou dans leur ordre naturel, ou dans leur ordre rétrograde. Après avoir étudié le droit à Bologne, il parcourut les plus célebres universités de France & d'Italie. On prétend qu'à l'âge de 18 ans, il savoit 22 langues : chose extraordinaire & peu vraisemblable. « Il n'y a point » de langue, dit un homme » d'esprit, qui ne demande en- » viron une année pour la bien » posséder; & quiconque, dans » une si grande jeunesse en sait » 22, peut être soupçonné de » n'en savoir que les élémens». Une chose plus extraordinaire encore, c'est que ce prince ayant étudié tant d'idiômes différens, ait pu, à 24 ans, soutenir des Theses sur tous les objets des sciences, *de omni re scibili :* mais l'on sait que ces sortes de theses ne sont qu'une espece de parade qui réussit avec une teinture assez légere des sciences, une bonne contenance & un parler facile. L'auteur se rendit à Rome, pour paroître sur un théâtre plus digne de son nom, & y fit afficher ces *Theses.* On l'accusa d'hérésie, & on l'empêcha de se donner de nouveau en spectacle. Le pape Innocent VIII en censura XIII propositions, après les avoir fait examiner par des commissaires ; on vit que cet homme qui prétendoit tout savoir, ne savoit pas même bien son catéchisme. Pic fit une Apologie, dans laquelle il prétendit se justifier ; il y dit des choses plausibles, mais plusieurs reproches resterent sans réponse satisfaisante. On trouve à la tête de ses ouvrages les 1400 conclusions générales, sur lesquelles il offrit de disputer. On sent assez que dans cette étude immense, il se trouvoit bien des choses que l'auteur ne savoit que très-légérement & même très-défectueusement. La

seule ostentation avec laquelle il promenoit & étaloit son savoir, exclut l'idée d'un esprit juste & solide, capable d'apprécier ce qu'il sait & ce qu'il ignore. Devenu plus grave & plus modeste, il renonça à ces pentalonades, cultiva son esprit dans le silence, & abdiqua sa principauté, pour se livrer à l'étude sans réserve. Il s'enferma dans un de ses châteaux, & mourut à Florence en 1494, à 32 ans; le même jour que Charles VIII fit son entrée dans cette ville. Le pape Alexandre VI lui avoit donné un bref d'absolution l'année d'auparavant. Les mœurs de Pic de la Mirandole étoient aussi pures, que son esprit étoit actif. Il étoit foncièrement honnête homme, bon chrétien, ses écrits prouvent son zele pour la Religion, & c'est dans cette matiere qu'il a écrit des réflexions qui ont mérité d'être citées par des orateurs & des théologiens celebres. Outre ses *Theses*, on a de lui plusieurs autres ouvrages, écrits avec assez d'élégance & de facilité. Ils ont été recueillis en un vol. in-fol. à Bâle en 1573 & en 1601. Les principaux sont : I. *De Opere sex dierum*, dans lequel on trouve bien des questions inutiles. II. Un *Traité de la dignité de l'Homme*. III. Un autre *de l'Être de l'Univers*. IV. Les *Regles de la Vie Chrétienne*. V. Un *Traité du Royaume de J. C.* & de la *Vanité du monde*. VI. Trois Livres sur le *Banquet de Platon*. VII. Une *Exposition de l'Oraison Dominicale*. VIII. Un livre de *Lettres*. IX. *Dissertationes adversùs Astrologiam Divinatricem*, Bologne, 1495, in-fol., rare. Pic s'y déclare contre l'Astrologie judiciaire; mais il ne faut pas s'y méprendre, c'est contre l'astrologie pratiquée de son tems. Il en admettoit une autre, & c'étoit, selon lui, l'*ancienne*, la *véritable*, qui, disoit-il, étoit négligée, & par laquelle il croyoit pouvoir prédire la fin du monde. On voit par-là, ainsi que dans beaucoup d'endroits de ses ouvrages, que la solidité de son jugement n'égaloit pas l'étendue de sa mémoire. Observation qui se vérifie presque toujours dans les savans précoces. *Voyez* BARATIER, CANDIAC, CRITON, HEINECKEN.

PIC, (Jean-François) prince de la Mirandole, neveu du précédent, cultiva les sciences avec autant d'ardeur que son oncle; mais sa passion pour la scholastique lui fit négliger la belle latinité. Sa vie fut fort agitée, & il fut chassé en 1499 de ses états par ses freres : il y fut rétabli en 1511 par le pape Jules II, chassé de nouveau par les François en 1512. Il y rentra trois ans après; mais Galeoti, son neveu, l'ayant surpris une nuit dans son château, l'assassina avec son fils Albert, en 1533. Il reçut la mort en embrassant un crucifix. Nous avons quelques-uns de ses ouvrages dans le recueil de ceux de son oncle. Les principaux sont : I. Deux Livres *sur la Mort de J. C.* II. *Examen vanitatis doctrinæ gentium & veritatis disciplinæ catholicæ*. III. *De rerum prænotione pro veritate religionis contra superstitiosas vanitates*, dans lequel il s'éleve avec force contre les moyens illicites dont on se sert pour decouvrir l'avenir. IV. Des

Poësies Latines. V. Quatre livres de *Lettres*. On a encore de lui séparément : I. *Strix, sive De ludificatione Dæmonum*, 1612, in-8°. II. *De Animæ Immortalitate*, 1523, in-4°. III. *Vita & Defensio Hier. Savonarolæ*, Paris, 1674, in-12.

PICARD, (Jean) ainsi nommé, parce qu'il étoit de Picardie, renouvella les erreurs des Adamites au commencement du 15e. siecle, & se fit suivre par une populace ignorante & corrompue. Il prétendoit être un nouvel Adam, envoyé de Dieu pour rétablir la loi de nature. Il fut chef des hérétiques qui se répandirent dans la Bohême, & qui, de son nom, furent appellés *Picards*, secte abominable en fait de mœurs comme en fait de croyance. Ziska, chef des Hussites, & aussi fanatique que les *Picards*, pour se venger d'une incursion où ils avoient causé du désordre, détruisit en 1420 leur principal asyle ; mais il ne paroît pas que la secte fut détruite par cette expédition. On prétend que les Hernhuters en sont une branche (*voyez* ZINZENDORF). Beausobre a fait une longue Dissertation pour justifier les Picards, & avec eux toutes les sectes qui se sont souillées par des crimes contre les mœurs, que le savant auteur croit supposés ; mais malgré son érudition, il n'a pu rendre son opinion vraisemblable, quoique dans cette même Dissertation il ait fait d'excellentes remarques contre Bayle, dont il releve un grand nombre d'erreurs. Avant lui, Basnage avoit fait aussi d'inutiles efforts pour justifier les Picards, qu'il a confondus avec les Vaudois. Quelques Anabaptistes tenterent en Hollande d'augmenter le nombre des sectateurs de Picard ; mais la sévérité du gouvernement les eut bientôt dissipés. Cette secte a aussi trouvé des partisans en Pologne & en Angleterre : ils s'assembloient la nuit, & l'on prétend qu'une des motions fondamentales de leur société, étoit contenue dans ce vers :

Jura, perjura, secretum prodere noli.

PICARD, (Jean) prêtre & prieur de Rillé en Anjou, né à la Fleche, vint de bonne heure à Paris, où des talens supérieurs pour les mathématiques & l'astronomie le firent connoître. On le choisit pour membre de l'académie des sciences, en 1666. Cinq ans après, le roi l'envoya au château d'Uranienbourg, bâti pour Ticho-Brahé par le roi de Danemarck ; ce château est flanqué de deux tours qui servoient d'observatoire. Cette course fut très-utile à l'astronomie. Picard rapporta de Danemarck des lumieres nouvelles, & les manuscrits originaux des observations de Ticho-Brahé, augmentées d'un livre. Ces découvertes furent suivies de plusieurs autres ; il observa le premier la lumiere dans le vide du barometre, ou le phosphore mercuriel. Il fut aussi le premier qui parcourut divers endroits de la France, par ordre du roi, pour y mesurer les degrés du méridien terrestre, & déterminer la méridienne de France. Il travailloit avec le célebre Cassini,

son ami & son émule, lorsqu'il mourut en 1683, avec la réputation d'un savant modeste & d'un très-honnête homme. Ses ouvrages sont: I. *Traité du Nivellement.* II. *Pratique des grands Cadrans par le calcul.* III. *Fragmens de Dioptrique.* IV. *Experimenta circa Aquas effluentes.* V. *De Mensuris.* VI. *De mensura Liquidorum & Aridorum.* VII. *Abrégé de la mesure de la Terre.* VIII. *Voyage d'Uranienbourg, ou Observations astronomiques faites en Danemarck.* IX. *Observations astronomiques faites en divers endroits du Royaume.* X. *La Connoissance des Tems* pour les années 1679 & suiv., jusqu'en 1683 inclusivement. Tous ces ouvrages se trouvent dans les tomes VI & VII des *Mémoires de l'Académie des Sciences.* Il fut un des premiers qui appliquerent le télescope au quart de cercle. Auzout, célebre mathématicien, eut le premier cette idée heureuse; mais Picard la perfectionna tellement, qu'on lui en attribue assez généralement la gloire.

PICARD, (Benoît) Capucin, connu sous le nom du *P. Benoît de Toul*, naquit en cette ville en 1680, & se consacra aux recherches historiques. Nous avons de lui: I. Une *Histoire de la Maison de Lorraine*, 1704, in-8°. II. Une *Histoire Ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4°. Un *Pouillé de Toul*, 2 vol. in-8°, qui fut défendu par arrêt du parlement. Ces livres sont mal écrits, & manquent quelquefois de critique; mais il y a des choses qu'on ne trouve point ailleurs. L'auteur mourut en 1720.

PICART, (Michel) né à Nuremberg en 1574, devint professeur de philosophie & de poésie à Altdorf, où il mourut en 1620, après avoir été ami d'Isaac Casaubon. Il a laissé: I. Des *Commentaires* sur la *Politique*, & sur quelques autres ouvrages d'Aristote, Nuremberg, 1517, in-4°. II. *Periculorum criticorum liber*, Helmstadt, 1663, in-4°. III. *De ortu & migrationibus veterum Germanorum*, &c. IV. Une *Traduction* latine d'*Oppien*, & d'autres ouvrages.

PICART, (François le) seigneur d'Attili & de Villeron, doyen de St-Germain l'Auxerrois, & docteur de Sorbonne, né à Paris en 1504, mort dans la même ville en 1556, fut un des plus savans théologiens du 16e. siecle, & se distingua par sa piété & son zele. L'ardeur avec laquelle il combattit les nouvelles hérésies, lui mériterent la haine de Beze & de Calvin. On composa sur sa mort des *Regrets & Complaintes*, item une *Déploration;* pieces imprimées dans le tems, qui prouvent combien il étoit aimé & estimé des Catholiques. Le P. Hilarion de Coste, Minime, a écrit sa *Vie.*

PICART, (Bernard) né à Paris en 1673, d'Etienne Picart, dit *le Romain*, fameux graveur, mort l'an 1721 en Hollande, étudia cet art sous son pere, & l'architecture & la perspective sous Sébastien le Clerc. Son goût pour la religion prétendue-réformée le fit passer en Hollande en 1710. Ses compositions, en grand nombre, font honneur à son génie. Les pensées en sont belles & pleines de

de nobleſſe ; peut-être ſont-elles quelquefois trop recherchées & trop allégoriques. Il altéra l'expreſſion de ſes têtes, à force de les couvrir de petits points, & il chargea ſes draperies de tailles roides, longues, unies, qui produiſent un fini froid & inſipide. Cet artiſte mourut à Amſterdam en 1733, à 60 ans. Il a fait un grand nombre d'Eſtampes qu'il nomma les *Impoſtures innocentes*, parce qu'il avoit tâché d'imiter les différens goûts pittoreſques de certains maîtres, qui n'ont gravé qu'à l'eau-forte; tels que le Guide, Rembran, Carle Maratte, &c. Il eut le plaiſir de voir ſes Eſtampes vendues, comme étant des maîtres qu'il avoit imités. Le recueil de ſes Eſtampes forme un in-fol., Amſterdam, 1734. On a encore une collection de *Pierres antiques gravées, ſur leſquelles les Graveurs ont mis leurs noms, deſſinées & gravées en cuivre par B. Picart, avec les Explications latines par Philippe Stoſch, traduites par Limiers*, Amſterdam, 1724, in-fol. Il a fait auſſi beaucoup d'*Epithalames*, ſortes d'Eſtampes en uſage dans la Hollande. On admire encore les Eſtampes dont il a enrichi le grand ouvrage des *Cérémonies religieuſes de tous les Peuples du monde*, Amſterdam, 1723, & années ſuivantes, qui parurent dans cet ordre-ci : I. Cinq vol. contenant *toutes les Religions qui ne reconnoiſſent qu'un Dieu*. II. Deux vol. *pour les Idolâtres*. III. Deux autres vol. intitulés : l'un, tome 7. 2e. partie; l'autre, tome 8. IV. Deux vol. *de Superſtitions*. Picart avoit eu le malheur de s'engager dans une ſecte qui traveſtiſſoit d'une maniere calomnieuſe les dogmes & les rites de l'Egliſe Catholique, & ſon ouvrage ne ſe reſſent que trop de ce fanatiſme. Les amis des arts étoient indignés de voir ces belles gravures contraſter avec les injures & les extravagances de l'auteur. Les abbés Banier & le Maſcrier ont tâché de remédier à ces déſordres, en refondant l'ouvrage, Paris, 1741, & ſuiv., 9 vol. in-fol. ; mais leurs efforts n'ont pas eu un ſuccès bien complet, & les figures ſont d'ailleurs moins belles que celles de l'édition de Hollande. Enfin, en 1783, des philoſophiſtes ſe ſont emparés de cette collection fameuſe, pour en faire le repaire de toutes les erreurs du jour, & confondre la vraie Religion dans le cahos des délires humains. « Faiſons grace, a dit » un critique à cette occaſion, » au fanatiſme de Picart & de » ſes aſſociés. Tout odieux » qu'il eſt, il eſt infiniment » préférable à celui de ces » prétendus *gens-de-lettres*. » Qu'il maudiſſe & calomnie » l'Egliſe Catholique, c'eſt un » mal & une ſottiſe ſans doute ; » mais du moins reſpecta-t-il » le Chriſtianiſme, la Révé- » lation : au-lieu que ces pla- » giaires obſcurs n'ont de l'ad- » miration que pour *la religion* » *des Brames*, pour la doc- » trine & le culte des na- » tions vaines, molles, volup- » tueuſes, ſuperſtitieuſes & » corrompues ». On a encore de Picart les figures du *Temple des Muſes*, Amſterdam, 1733, in-fol. Il a gravé auſſi

les Métamorphoses d'Ovide.

PICART, *voyez* PICARD.

PICCOLOMINI, (Alexandre) archevêque de Patras, coadjuteur de Sienne sa patrie, étoit d'une illustre & ancienne maison, originaire de Rome & établie à Sienne. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Les plus distingués sont : I. Diverses pieces dramatiques, qui, quoiqu'assez sages, supposent un goût & un travail peu assortis à l'esprit épiscopal ; ainsi qu'une *Instruction des jeunes Dames*, traduite & deux fois imprimée en françois. II. *La Morale des Nobles*, Venise, 1552, in-8°. III. Un *Traité de la Sphere*. IV. Une *Théorie des Planetes*. V. Une *Traduction* de la *Rhétorique* & de la *Poétique* d'Aristote, in-4°. VI. L'*Institution morale*, Venise, 1575, in-4°, traduite en françois par Pierre de Larivey, in-4°, Paris, 1581 ; & d'autres écrits qui prouvent ses grandes connoissances dans la physique, les mathématiques & la théologie. Ce prélat mourut à Sienne en 1578, à 70 ans.

PICCOLOMINI, (François) de la même famille que le précédent, enseigna avec succès la philosophie pendant 22 ans, dans les plus fameuses universités d'Italie, & se retira ensuite à Sienne, où il mourut en 1604, à 84 ans. La ville prit le deuil à sa mort. Ses ouvrages sont : I. Des *Commentaires sur Aristote*, Mayence, 1608, in-4°. II. *Universa Philosophia de moribus*, Venise, 1583, in-fol. Il s'efforça de faire revivre la doctrine de Platon, pour autant qu'elle paroissoit plus favorable que celle des autres philosophes, aux vérités de physique & de morale.

PICCOLOMINI D'ARAGON, (Octave) duc d'Amalfi, prince de l'Empire, général des armées de l'empereur, chevalier de la Toison d'or, naquit en 1599. Il porta d'abord les armes pour la couronne d'Espagne en Italie. Il servit ensuite dans les armées de Ferdinand II, qui l'envoya au secours de la Bohême, & qui lui confia le commandement des troupes Impériales en 1634. Après s'être signalé à la célebre bataille de Nortlingue, il fit lever le siege de St-Omer au maréchal de Châtillon. Il défit entiérement, en 1639, le marquis de Feuquieres, qui avoit mis le siege devant Thionville, & le fit prisonnier. Il rompit l'année suivante toutes les mesures de Bannier, général Suédois, le poursuivit en 1641, & le força d'abandonner un grand espace de pays ; il ne put cependant faire lever le siege de Wolfenbuttel, il fut repoussé par le comte de Guebriant. Il assista comme plénipotentiaire de l'empereur, aux conférences de Nuremberg en 1649 & 1650, pour l'exécution du traité de Westphalie ; & mourut le 10 août 1656, sans postérité, avec la réputation d'un négociateur habile & d'un général actif. Le célebre Caprara étoit son neveu.

PICCOLOMINI, (Jacques) dont le nom étoit *Ammanati*, prit celui de *Piccolomini* en l'honneur de Pie II, son protecteur. Il devint évêque de Massa, puis de Frescati, cardinal en 1461, porta le nom

le Cardinal de Pavie, & mourut en 1479, à 59 ans. Ses ouvrages qui consistent en des *Lettres*, & en une *Histoire* de son tems, sont imprimés à Milan en 1521, in-fol.

PICCOLOMINI, *voy.* PIE II, PIE III & PATRICE.

PICHON, (Jean) né à Lyon en 1683, se fit Jésuite en 1697. Le roi Stanislas, ayant fondé avec une magnificence vraiment royale des missions dans la Lorraine, jeta les yeux sur le P. Pichon, qui avoit déja donné des preuves de son zele dans cette province, pour donner un commencement à cette fondation. Ce missionnaire voyant que quelques novateurs éloignoient les fideles de la sainte communion, sous prétexte qu'il falloit être parfait pour la recevoir, composa l'*Esprit de Jesus-Christ & de l'Eglise sur la fréquente Communion*, où en combattant des erreurs, il donna dans des erreurs contraires. Son livre fit beaucoup de bruit, les Jésuites furent les premiers à l'improuver; il fut condamné à Rome en 1748, & par plusieurs évêques de France. L'auteur le condamna lui-même par un acte public à Strasbourg, le 24 janvier 1748. Il fut relégué ensuite en Auvergne, & passa de là à Sion en Valais, où l'évêque de cette ville l'avoit demandé. Il y fut grand-vicaire & visiteur-général du diocese; & mourut en exerçant les fonctions du saint ministere, le 5 mai 1751.

PICQUET, (François) né à Lyon en 1626, d'un banquier de cette ville, voyagea en France, en Italie & en Angleterre, & fut nommé consul d'Alep en Syrie, l'an 1652. La république de Hollande, instruite de son mérite, le choisit aussi pour son consul à Alep. Il ne se servit du crédit que lui donnoit sa place, que pour le bien des nations qu'il servoit & l'utilité de l'Eglise. Il rendit de grands services à la France, à la Hollande, & aux Chrétiens du Levant; ramena un grand nombre de schismatiques à l'Eglise Catholique; & se montra aussi zélé missionnaire, que consul fidele & intelligent. André, archevêque des Syriens, homme de mérite, qui devoit son élévation à Picquet, sachant qu'il vouloit abdiquer le consulat pour retourner en France & y embrasser l'état ecclésiastique, lui donna la tonsure cléricale en 1660. Picquet partit en 1662, emportant avec lui les regrets de tous les Chrétiens d'Alep, dont il étoit comme le pere, & de tous les habitans de cette grande ville, admirateurs de ses vertus. Il passa à Rome pour rendre compte au pape Alexandre VIII de l'état de la Religion en Syrie; & vint ensuite en France, où il prit les ordres sacrés. Il fut nommé en 1674 vicaire apostolique de Bagdad, puis évêque de Césarople, dans la Macédoine. Ce digne prélat repartit pour Alep en 1679, & y rendit les services les plus importans à l'Eglise pendant tout le cours de sa mission. Il mourut à Hamadan, ville de Perse, en août 1685, à 60 ans, avec le titre d'ambassadeur de France auprès du roi de Perse. Il fournit plusieurs pieces importantes à Ni-

cole pour le grand ouvrage de la *Perpétuité de la Foi.* Sa Vie a été donnée au public à Paris en 1732. On l'attribue à Anthelmi, évêque de Graſſe, qui paroît avoir eu de bons Mémoires.

PICTET, (Benoît) né à Geneve en 1655, d'une famille diſtinguée, fit ſes études avec beaucoup de ſuccès. Après avoir voyagé en Hollande & en Angleterre, il profeſſa la théologie dans ſa patrie, avec une réputation extraordinaire. Une maladie de langueur, cauſée par un excès de travail, accéléra ſa mort, arrivée en 1724. Il a laiſſé un grand nombre d'ouvrages en latin & en françois, eſtimés de ceux de ſon parti. Les principaux ſont : I. Une *Théologie Chrétienne*, en latin, 3 vol. in-4°, dont la meilleure édition eſt de 1721. II. *Morale Chrétienne*, Geneve, 1710, 8 vol. in-12. III. L'*Hiſtoire du 11e. & du 12e. ſiecle*, pour ſervir de ſuite à celle de le Sueur. IV. Pluſieurs Traités de controverſe. V. Un grand nombre d'Ecrits aſcétiques. VI. Des *Lettres*. VII. Des *Sermons* 1697 à 1721, 4 vol. in-8°. VIII. *Traité contre l'indifférence des Religions*, Geneve, 1716, in-12.

PIDOU, (François) chevalier, ſeigneur de St-Olon, né en Touraine en 1640, obtint une place de gentilhomme ordinaire du roi en 1672. Cet emploi le mit à portée d'être connu de Louis XIV. Il fut ſucceſſivement envoyé extraordinaire à Genes & à Madrid, & ambaſſadeur extraordinaire à Maroc. Ses ſervices furent récompenſés par le titre de commandeur de l'ordre de S. Lazare. Il mourut à Paris en 1720, âgé de 80 ans. On a de lui : I. *Etat préſent de l'Empire de Maroc*, in-12, Paris, 1694. Cette relation eſt courte, mais ſage, judicieuſe & exacte. II. Les *Evénemens les plus conſidérables du regne de Louis le Grand*, Paris, 1690, in-12.

PIE I, (S.) ſucceſſeur du pape S. Hygin en 142, étoit italien d'origine, & fut martyriſé l'an 157. Il condamna l'héréſiarque Valentin, & ſoutint un grand nombre de combats, qui, ſelon Tillemont, lui ont fait donner le titre de martyr par Uſuard & les anciens martyrologiſtes ; mais Fontanini, critique auſſi ſavant que judicieux, ſoutient dans ſon *Hiſtoria Letteraria Aquilienſis, lib. 2, cap. 3 & 4*, que ce Saint termina ſa vie par le glaive. On lui a attribué des *Lettres* qui ſont ſuppoſées.

PIE II, (*Æneas-Sylvius Piccolomini*) né en 1405 à Corſini, dans le Siennois, dont il changea le nom en celui de Pienza, fit ſes études à Sienne. Ses progrès furent rapides ; à 26 ans il aſſiſta au concile de Bâle, où il fut ſecrétaire du cardinal de Fermo. Le concile l'honora de différentes commiſſions. Il fut enſuite ſecrétaire de Fréderic III, qui lui décerna la couronne poétique, & l'envoya en ambaſſade à Rome, à Milan, à Naples, en Bohême & ailleurs. Nicolas V l'éleva ſur le ſiege de Trieſte, qu'il quitta quelque tems après pour celui de Sienne. Enfin, après s'être ſigna-

lé dans diverses nonciatures, il fut revêtu de la pourpre Romaine par Callixte III, auquel il succéda deux ans après en 1458. Pie II donna en 1460 une Bulle, qui « déclare *les appels du pape au concile, nuls & erronés*. Il disoit » que c'étoit-là » un abus inoui dans les siecles » précédens, manifestement » contraire aux saints Canons, » & souverainement dommageable à tous les ordres » de la république chrétienne; » qu'en appellant à un tribunal » qui n'existe point, & n'existera peut-être de fort long-» tems, on se met en pleine » liberté de continuer le mal; » que les crimes demeurent impunis, que tous les ordres » de la hiérarchie languissent » dans la confusion, que les » puissans, avant de pouvoir » être réprimés, ont écrasé » les foibles, & que la révolte » contre le premier siege se » fortifie au point de devenir » irrémédiable ». Cette bulle n'empêcha pas le procureur-général du parlement de Paris d'interjeter appel au concile, pour la défense de la Pragmatique-Sanction, contre laquelle le pape ne cessoit de s'élever. Pie étoit alors à Mantoue, où il s'étoit rendu pour engager les princes catholiques à entreprendre la guerre contre les Turcs, qui continuoient à envahir les plus belles provinces de l'Europe, & menaçoient le reste. La plupart consentirent à fournir des troupes ou de l'argent; mais les François refuserent l'un & l'autre, ce qui indisposa le pape contre eux. Il parut oublier ce refus sous Louis XI qui, pour l'obliger & faire cesser d'anciennes plaintes, abolit en 1461, la Pragmatique-Sanction. L'année suivante, 1462, fut célebre par une dispute entre les Cordeliers & les Dominicains, touchant le sang de J. C. séparé de son corps pendant qu'il étoit au tombeau. Il s'agissoit aussi de savoir s'il avoit été séparé de sa divinité; les Cordeliers étoient pour l'affirmative, & les Dominicains pour la négative. Ils se traitoient mutuellement d'hérétiques; & le pape fut obligé de leur défendre par une Bulle, de se charger les uns les autres de ces qualifications odieuses, dans une matiere qui ne touchoit en rien à la pureté de la foi, & qui ne pouvoit être discutée avec tant d'ardeur, & par des raisonnemens nécessairement minutieux & subtils, sans déroger à la simplicité & à la majesté de la Religion. En 1463, il donna une Bulle, par laquelle il rétracta ce qu'il avoit écrit au concile de Bâle, lorsqu'il en étoit secrétaire. Il sentoit bien qu'on lui objecteroit que « le pape voyoit les choses » dans un jour différent de » l'homme particulier »; & il répond à cette objection. Cependant les Turcs menaçoient la chrétienté. Pie, toujours plein de zele pour la défense de la religion contre les infideles, prend la résolution d'équiper une flotte aux dépens de l'Eglise, & de passer lui-même en Asie, pour exciter les princes chrétiens par son exemple. Il se rendit à Ancone dans le dessein de s'embarquer; mais il y tomba malade de fatigue, & y mourut le 16 août 1464,

âgé de 59 ans. Pie II fut un des plus savans hommes de son siecle. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Mémoires sur le Concile de Bâle*, depuis la suspension d'Eugene IV jusqu'à l'élection de Félix V. II. L'*Histoire des Bohémiens*, depuis leur origine jusqu'à l'an 1458. III. Deux livres de *Cosmographie*. IV. L'*Histoire de l'Europe*, *durant le regne de l'empereur Fréderic III*, dont il avoit été vice-chancelier, 1685, in-folio : elle passe pour assez exacte & assez bien détaillée. V. *Traité de l'Education des Enfans*. VI. Un *Poëme sur la Passion de J. C.* VII. Un *Recueil de 432 Lettres*, Milan, 1473, in-fol. dans lesquelles on trouve quelques particularités curieuses. VIII. Les *Mémoires de sa Vie*, publiés par son secrétaire, & imprimés à Rome, in-4°, en 1584. On ne doute point que ce ne soit l'ouvrage même de ce pontife. IX. *Historia rerum ubicumque gestarum*, dont la 1re. partie seulement vit le jour à Venise, 1477, in-fol. X. Il avoit composé en latin le *Roman* d'*Euriale* & de *Lucrece*, petit in-4°, sans date, mais fort ancien; publié en françois à Paris, 1493, in-fol. Cette production excita dans son cœur de vifs regrets, qu'il exprime avec beaucoup de force dans une de ses lettres (la 409e. dans l'édit. de Lyon, 1505). Ses *Œuvres* ont été imprimées à Helmstadt, en 1700, in-fol. On trouve sa *Vie* au commencement. En 1786, il a paru dans le *Journ. Encyclopédique*, une notice fausse & calomnieuse de ce pontife, avec une lettre malicieusement corrompue. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 mai 1786, p. 108, où cette imposture est dévoilée & confondue.

PIE III, (François Todeschini) étoit fils d'une sœur du pape Pie II. Ce pontife lui permit de prendre le nom de *François Piccolomini*, & le fit archevêque de Sienne & cardinal. Il succéda au pape Alexandre VI, le 22 septembre 1503. Son prédécesseur avoit montré, sur la chaire de S. Pierre, beaucoup de vices; Pie y fit éclater les vertus d'un apôtre. On concevoit de grandes espérances d'un tel pontife; mais il mourut 21 jours après son élection, le 12 octobre suivant.

PIE IV, (Jean-Ange) cardinal de Médicis, étoit frere du marquis de Marignan, général de Charles-Quint. Il naquit à Milan, de Bernardin Medichino, en 1499, s'éleva par son mérite, & eut divers emplois importans sous les papes Clément VII & Paul III. Jules III, qui l'avoit chargé de plusieurs légations, l'honora du chapeau de cardinal en 1549. Après la mort de Paul IV, il fut élevé sur la chaire de S. Pierre en 1559. Son prédécesseur avoit déplu aux Romains, qui outragerent cruellement sa mémoire. Pie IV commença son pontificat en leur pardonnant. Il ne crut pas devoir user de la même clémence envers les neveux de Paul IV, que ce pape avoit chassés de Rome, parce qu'ils avoient abusé de leur autorité contre les loix de la justice & de la Religion; car il fit étrangler le cardinal Caraffe au château St-Ange, & couper la tête au prince de Palliano, son

ſrere : jugement qui fut annullé ſous le pontificat de Pie V (voyez l'élégant & intéreſſant ouvrage de Gratiani: *De Caſibus virorum illuſtrium*). Pour arrêter les progrès des hérétiques, il rétablit le concile de Trente, qui avoit été malheureuſement ſuſpendu. Il envoya, en 1561, des nonces à tous les princes catholiques & proteſtans, pour leur préſenter la Bulle de l'indiction de cette importante aſſemblée. Ce concile ayant été terminé en 1563, par les ſoins de S. Charles Borromée, ſon neveu ; le pape donna une Bulle, le 26 janvier de l'année ſuivante, pour la confirmation des décrets du concile. L'année 1565 vit éclore une conſpiration contre la vie du pape, par Benoît Accolti & quelques autres viſionnaires. Ces inſenſés s'étoient imaginé que Pie IV n'étoit pas pape légitime, & qu'après ſa mort on en mettroit un autre ſur le ſaint-ſiege, qu'on nommeroit le *Pape Angélique*, ſous lequel les erreurs ſeroient réformées & la paix ſeroit rendue à l'Egliſe. La conſpiration fut découverte, & le fanatique Benoît périt par le dernier ſupplice. Ce pontife mourut peu de tems après, en 1565, à 66 ans. Il orna Rome de pluſieurs édifices publics. S'il contribua beaucoup à l'élévation de ſa famille, il faut convenir que la plupart de ſes parens lui firent honneur. C'eſt au regne de ce pontife qu'on doit rapporter l'époque de l'inſtitution des Séminaires, œuvre ſi importante, qui fit répandre aux Peres du concile de Trente des larmes de joie, & qui leur parut elle ſeule un ample dédommagement de tous les travaux du concile ; ſeule capable en effet de réparer par les fondemens l'ordre hiérarchique, & par une ſuite néceſſaire, tous les ordres des fideles. « C'eſt par ce moyen, dit » l'abbé Bérault, qu'on vit » refleurir de toutes parts l'eſ» prit principal du ſacerdoce, » cette ſolide piété qui eſt utile » à tout, ou dont procede » toute utilité, cette vertu en» racinée à loiſir dans une terre » de bénédiction, mûrie lente» ment à l'ombre du ſanctuaire, » éclairée par des maîtres ha» biles & expérimentés, éga» lement éloignée de la puéri» lité ſuperſtitieuſe, de la fer» veur indiſcrete & d'une lâche » puſillanimité. C'eſt-là qu'au » moyen des exercices aſſidus, » la jeuneſſe acquit en peu de » tems l'expérience des an» ciens ; qu'un zele naiſſant ſe » forma aux ſaintes induſtries » & à tous les procédés ſavans » de l'art divin de conduire » les ames. Ecoles évangéli» ques, où tout prêche aux » yeux mêmes, la piété, la » pureté, la décence eccléſiaſtique. Sous la couronne & » l'habit clérical, on apprit » qu'on avoit choiſi à jamais le » Seigneur pour unique héri» tage, qu'on ne pouvoit ſans » ridicule, ainſi que ſans crime, » retourner aux parures & aux » manieres mondaines, paroî» tre aux lieux de licence ou de » tumulte, aux théâtres, aux » tavernes, au milieu des » cercles & des plaiſirs con» tagieux du ſiecle. Que dirai» je du renouvellement, de la » continuité, de la perfection » des études eccléſiaſtiques,

» cultivées avec des succès » tout nouveaux, dans le » calme solitaire de ces pieux » asyles? Théologie profonde, » théologie morale & pratique, » regle pour la conduite des » ames, pour l'observance des » rites & des cérémonies sa- » crées, pour tout ce qui peut » conserver à nos mysteres » adorables l'air de majesté » qui leur convient; ce sont là » autant de matieres, dont la » simple indication doit nous » inspirer une reconnoissance » éternelle pour les instituteurs » visiblement inspirés des lieux » de bénédiction où elles se » cultivent ». *Voyez* BORROMÉE S. Charles.

PIE V, S. (Michel Ghisleri) né à Boschi ou Bosco, dans le diocese de Tortone, en 1504, étoit fils d'un sénateur de Milan, suivant l'abbé de Choisi. Il se fit Religieux dans l'ordre de S. Dominique. Paul IV, instruit de son mérite & de sa vertu, lui donna l'évêché de Sutri en 1556, le créa cardinal en 1557, & le fit inquisiteur-général de la foi dans le Milanès & la Lombardie; mais la sévérité avec laquelle il exerça son emploi dans des tems pénibles, où les nouvelles erreurs pénétroient par-tout, l'obligea de quitter ce pays. On l'envoya à Venise, & l'ardeur de son zele y trouva encore plus d'obstacles. Pie IV le transféra à l'évêché de Modovi. Après la mort de ce pontife, il fut mis sur le siege de S. Pierre, en 1566. Elevé à la premiere place du Christianisme par son mérite, il redoubla de zele & déploya contre l'hérésie une sévérité devenue plus nécessaire que jamais, & qui étoufferoit les sectes dans leur naissance, si ceux qui ont l'autorité en main songeoient à l'employer. Il n'employa cependant cette sévérité qu'après avoir épuisé tous les moyens de douceur. Il fit exécuter les décrets de réformation faits par le concile de Trente; il défendit le combat des taureaux au Cirque; il chassa de Rome les filles publiques, & permit de poursuivre les cardinaux pour dettes. Il signala en 1568, son zele pour la grandeur du saint-siege, en ordonnant que la Bulle *In Cœna Domini* (qu'on publioit à Rome tous les ans le jeudi-saint, avant le pontificat de Clément XIV) seroit publiée de même dans toute l'Eglise. Cette Bulle, attribuée assez communément à Boniface VIII, mais qui par des additions successives, est considérée comme l'ouvrage de plusieurs souverains pontifes, regarde principalement la jurisdiction de la puissance ecclésiastique & civile: ceux qui appellent au concile général, des décrets des papes; ceux qui favorisent les appellans; les princes qui veulent restreindre la jurisdiction ecclésiastique, qui violent les immunités du clergé, qui vexent les peuples par de nouveaux impôts, qui fournissent des armes aux infideles, &c., y sont frappés d'anathême. Elle fut reçue dans quelques provinces; mais la plupart des puissances refuserent de la reconnoître. Il ne faut pas cependant la juger sur nos goûts & nos principes; elle exprime les maximes & les besoins des tems où elle fut d'abord conçue. Un philosophe

moderne en a fait l'apologie en des termes remarquables. « On » reproche, dit-il, aux chefs » de l'Eglise d'avoir voulu em- » piéter sur le temporel des » souverains, d'avoir donné » atteinte à leurs droits. Mais » est-ce empiéter sur leur tem- » porel, que de veiller sur leurs » usurpations ? Est-ce un at- » tentat que de réclamer en » faveur d'un peuple qu'on dé- » pouille & qu'on écrase ? Est- » ce un crime que d'obliger un » prince à payer ses dettes & à » restituer les rapines faites en » son nom ? Est-ce un abus » que d'avertir un souverain » de ne point surcharger une » nation d'impôts, de ne point » établir de nouveaux péages, » de ne point entreprendre de » guerres injustes, de ne point » battre de fausse monnoie, de » ne point gêner le commerce, » de ne point dicter de mau- » vaises loix, de ne point per- » mettre à ses sujets de vendre » des munitions de guerre aux » Algériens, aux Tunisiens, &c, » dont les pirateries continuel- » les ne tendent qu'à ruiner le » commerce des nations chré- » tiennes ? Est-ce un si grand » mal de rappeller aux princes » mêmes leurs devoirs & les » droits des nations lorsqu'ils » les oublient ? Qui réclamera » donc en faveur des peuples, » si la Religion, cette seule » & unique barriere qui nous » reste contre le despotisme & » le désordre, se tait ? N'est-ce » pas à elle à parler, lorsque » les loix gardent le silence ? » Qui enseignera la justice, si » la Religion ne dit rien ? Qui » vengera les mœurs, si la Re- » ligion est muette ? En un » mot, de quoi servira la Re- » ligion, si elle ne sert à répri- » mer le crime, & par consé- » quent le despotisme militaire, » qui est le plus grand de tous » les crimes ? Mais, dira-t-on, » le pape abuse de son autorité. » Eh ! comment pourroit-il en » abuser ? A-t-il d'autres ar- » mes que celles de la persua- » sion, de la charité, de la » modération ? S'il se trompoit » évidemment, mille voix ne » s'éleveroient-elles pas con- » tre lui ? Que pourroit d'ail- » leurs faire contre le bien » commun celui qui a le plus » grand intérêt au maintien du » bien commun » (*voyez* BONIFACE VIII). Clément XIV suspendit la publication de cette Bulle, & Pie VI, ami de la paix & inspiré par l'esprit de modération qui a toujours gouverné l'Eglise, a continué à la regarder comme non ave- nue, espérant par-là ralentir la conspiration de ce siecle contre le siege de Pierre ; espé- rance qui jusqu'ici n'a point été réalisée par des événemens bien flatteurs. Pie V méditoit depuis quelque tems un armement contre les Turcs ; il eut le courage de faire la guerre à l'empire Ottoman, en se liguant avec les Vénitiens & le roi d'Espagne Philippe II. Ce fut la premiere fois qu'on vit l'étendard des Deux-Clefs déployé contre le Croissant. Les armées navales se rencontrerent le 7 octobre 1571, dans le golfe de Lépante, où les Turcs furent battus par la flotte des princes chrétiens confédérés, & perdirent plus de 30,000 hommes & près de 200 galeres. On dut principalement ce succès au

pape, qui s'étoit épuisé en dépenses & en fatigues pour procurer cet armement. On prétend qu'il eut surnaturellement connoissance de cette grande victoire, donnée précisément à l'heure où il la demandoit par les plus ferventes prieres. Pie mourut le 1 mai 1572, à 66 ans, de la pierre. Il répéta souvent au milieu de ses souffrances : *Seigneur, augmentez mes douleurs & ma patience.* Son nom ornera toujours la liste des pontifes Romains; il eut les vertus d'un saint & les qualités d'un roi. Le sultan Selim, qui n'avoit point de plus grand ennemi, fit faire à Constantinople, pendant 3 jours, des réjouissances publiques de sa mort. Le pontificat de Pie V est encore célebre par la condamnation de Baïus, par l'extinction de l'ordre des Humiliés, & par la réforme de celui de Cîteaux. Clément XI le canonisa en 1712. Il reste plusieurs *Lettres* de ce pape, imprimées à Anvers en 1640, in-4°. Voyez sa *Vie* en italien par Agatio di Somma, in-4°. Felibien la publia en françois, 1672. Elle répond d'avance à tout ce que la fausse philosophie, la douce & hypocrite tolérance ont débité contre la mémoire de ce pieux pontife.

PIECK, (Nicolas) gardien du couvent des Récollets, est le chef des illustres martyrs de Gorcum, que Guillaume de la Marck fit mourir près de la ville de Brille par des supplices cruels & recherchés (*voyez* la MARCK). Le P. Pieck avoit 38 ans lorsqu'il scella la foi catholique de son sang, le 9 juillet 1572. Ses compagnons étoient au nombre de 18 prêtres & religieux, qui étoient tombés entre les mains du tyran par la prise de Gorcum. Il y avoit 8 prêtres & 2 freres de l'ordre de S. François ; Jerôme de Weert, Théodore d'Embden, Nicaise Hesius, Willehadus Danus, Godefroi de Mervel, Antoine de Weert, Antoine de Hornaer, François de Roi, de Bruxelles ; Pierre d'Asch, Brabançon, & Corneille de Wyck : trois curés, Léonard Vechelius, natif de Bois-le-Duc, & Nicolas Poppelius, pasteur à Gorcum ; Godefroi Dunæus, docteur en théologie : Jean d'Oosterwyck, chanoine-régulier de l'ordre de S. Augustin; Adrien Becanus & Jacques Lacops, religieux de l'ordre de Prémontré ; André Walteri, pasteur à Heynort ; & Jean de Colonia, Dominicain, pasteur à Hornaer. Ils furent tous cruellement tourmentés, & par des supplices qu'on n'ose même rapporter, afin qu'ils reniassent la présence réelle du corps de J. C. dans l'Eucharistie, & la primauté du pape. Comme ils persistoient dans leur croyance, on leur enfonça premiérement des chandelles brûlantes dans les narines & dans la bouche ; puis on leur coupa le nez, & finalement ils furent pendus dans une grange, près de la Brille. Ils souffrirent tous le martyre avec une constance incroyable (*voyez* MUSIUS). Un frere Récollet apostasia par crainte de la mort, mais quelque tems après il fut pendu pour avoir volé. Le savant Heuterus, ayant répondu avec moins de fermeté que les autres martyrs, conserva la

vie : mais il répara cette foiblesse dans la suite. Estius a écrit l'*Historia Martyrum Gorcomiensium*, Douay, 1603. Leurs reliques furent transportées depuis en différentes églises des Pays-Bas catholiques, où on a vu arriver par leur intercession plusieurs miracles. Le pape Clément X les mit au nombre des Saints le 14 novembre 1675, & en fit célébrer la fête au jour de leur martyre.

PIÉMONTOIS, (Alexis) nom fameux sous lequel *Guillaume Ruscelli*, médecin Italien, mort en 1565, se cacha pour distribuer le secret de ses remedes. Ils furent publiés par François Sansovino, sous le titre de *Secreti d'Alessio Piemonense*, en 7 livres. Les éditions nombreuses qu'on en a faites, sont in-8°. & in-16. C'est un riche trésor pour les charlatans.

PIERIDES, fille de Pierus, ayant défié les Muses à qui chanteroit le mieux, furent métamorphosées en Pies par ces déesses. On donne aussi ce nom aux Muses, à cause du mont Pierius qu'elles habitoient.

PIERIUS VALERIANUS, (Jean-Pierre BOLZANI, connu sous le nom de) célebre écrivain de l'ancienne famille des Bolzani, naquit à Belluno, dans l'état de Venise. Il fut obligé dans son enfance de servir de domestique. Un Cordelier, son oncle paternel, qui avoit été précepteur de Léon X, le tira de ce vil état, & lui donna des leçons de littérature. Ses progrès furent si rapides, qu'il se vit bientôt ami des gens-de-lettres les plus célebres, & sur-tout du cardinal Bembo. Léon X & Clément VII lui témoignerent beaucoup d'estime, & lui en firent sentir les effets. Pierius, préférant l'étude & une honnête médiocrité à tout ce qui pouvoit le distraire en l'élevant, refusa l'évêché de Justinopolis & celui d'Avignon. Il se contenta d'une charge de protonotaire apostolique. Il fut chargé néanmoins de plusieurs négociations importantes, dont il s'acquitta avec honneur. Cet homme estimable mourut à Padoue en 1558, à 81 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Les *Hiéroglyphes*. Ce sont des Commentaires latins sur les Lettres saintes des Egyptiens & des autres nations, auxquels Cælio Augustin Curion ajouta deux livres, qu'il orna de figures, & qu'il fit imprimer en 1579, in-fol. La meilleure édition est de Lyon, 1686, in-fol. Henri Schwalenberg en donna un Abrégé, en 1606, à Leipsig, in-12. II. Son Traité si connu : *De infelicitate litteratorum*, imprimé pour la 1re. fois, en 1620, à Venise, par les soins d'Aloysius Lollini, évêque de Belluno, qui en conservoit le manuscrit dans sa bibliotheque. Il a été réimprimé depuis avec ses *Hiéroglyphes*, en 1647, à Amsterdam; & à Leipsig, dans le recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum*, in-8°, avec une Préface de Burchard Mencken. III. *Pro Sacerdotum barbâ Apologia*, en 1533, in-8°., adressée au cardinal Hippolyte de Médicis, qui avoit été son disciple; & réimprimée avec les Traités de

Musonius & d'Hospinien, sur l'usage de se raser la barbe & de se couper les cheveux, Leyde, 1639, in-12. Cet écrit offre des recherches curieuses. IV. Les *Antiquités de Belluno*, Venise, 1620, in-8°, avec son Traité : *De infelicitate litteratorum*. V. Diverses *Leçons* sur *Virgile*, dans l'édition du *Virgile*, avec les Commentaires de Servius, chez Robert Etienne, in-fol. & plusieurs fois depuis. VI. Des *Poésies* latines. Pierius avoit reçu au baptême le nom de Jean-Pierre. Sabellius, son maître, changea ce dernier nom en celui de *Pierius*, par allusion aux Muses, en latin *Pierides*, dont il avoit été le favori. D'ailleurs, par un usage de ce tems-là, il falloit porter un nom qui rappellât l'antiquité.

PIERQUIN, (Jean) fils d'un avocat de Charleville, étudia à Rheims, où il prit le degré de bachelier en théologie. Il a été pendant 40 ans curé de Chatel, dans le diocese de Rheims, où il mourut en 1742, âgé d'environ 70 ans. Sans négliger les fonctions pastorales, il s'occupoit de divers objets de curiosité & de science. Il a écrit sur *la couleur des Negres*, sur *l'évocation des Morts*, sur *le sabbat des Sorciers*, sur *les transformations magiques*, sur *le chant du Coq*, sur *la pesanteur de la Flamme*, sur *la preuve de l'innocence par l'immersion*, &c. On a rassemblé ses *Œuvres Physiques & Géographiques*, Paris, 1744, in-12. Elles offrent des choses singulieres, dont plusieurs ne sont pas assez vérifiées, d'autres fausses, & d'autres plus vraies qu'on ne le pense communément aujourd'hui. On a encore de lui : I. Une *Vie de S. Juvin*, Nancy, 1732, in-12. II. Une *Dissertation* sur *la Conception de J. C.*, & sur une *Ste Face* qu'on a voulu faire passer pour une image constellée; Amsterdam, 1742, in-12.

PIERRE, (S.) prince des Apôtres, fils de Jonas & frere de S. André, naquit à Bethsaïde. Son premier nom étoit *Simon;* mais le Sauveur lui donna dans la suite celui de *Cephas*, qui en syriaque signifie *Pierre*, en disant qu'*il bâtiroit sur cette pierre son Eglise que l'enfer ne renverseroit jamais.* » Par où, dit un habile théologien, J. C. a voulu faire » comprendre, qu'en élevant » S. Pierre à la dignité de chef » des Apôtres, il en faisoit la » pierre fondamentale de son » Eglise. Puisqu'il dit que cet » édifice ne sera point renversé, mais subsistera jusqu'à » la fin des siecles, il faut que » l'autorité de S. Pierre ait » passé à ses successeurs, & que » son siege soit toujours le » centre de l'unité, auquel les » fideles doivent tenir pour » être membres de l'Eglise. » Ainsi ont raisonné les Peres, » & après eux les théologiens; » les hérétiques & les incrédules font de vains efforts » pour obscurcir cette vérité ». J. C. l'ayant rencontré avec son frere André, qui lavoient leurs filets sur le bord du lac de Génésareth, ordonna à Pierre de les jeter en pleine mer. Quoiqu'ils n'eussent rien pu prendre de la nuit, de ce seul coup ils prirent tant de poissons, que leurs barques en

furent remplies. Alors Pierre se jeta d'étonnement aux pieds du Sauveur, qui lui dit de quitter ses rêts pour le suivre ; & depuis ce tems-là il lui demeura toujours intimement attaché. Il avoit une maison à Capharnaüm, où J. C. vint guérir sa belle-mere ; & quand il choisit ses douze Apôtres, il mit Pierre à leur tête. Pierre fut un des témoins de sa gloire sur le Thabor. De retour à Capharnaüm, ceux qui levoient le demi-sicle pour le temple, demanderent à Pierre si son maître le payoit ? L'Apôtre, par ordre de J. C., jeta sa ligne dans la mer, & prit un poisson, dans la gueule duquel il trouva un sicle, qu'il donna pour son maître & pour lui. Pierre assista à la derniere cêne, & fut le premier à qui J. C. lava les pieds. Il se trouva dans le jardin des Olives, quand les soldats arrêterent J. C. ; & transporté d'un zele mal entendu pour son maître, il coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand-prêtre Caïphe, chez lequel il suivit J. C. Ce fut-là qu'il renia trois fois Notre-Seigneur, & qu'ayant entendu le coq chanter, il sortit de la salle, & témoigna son repentir par ses larmes. S. Pierre après avoir reçu de J. C. l'ordre de paître, non-seulement *les agneaux*, *mais les brebis*, c'est-à-dire, non-seulement les simples fideles, mais encore les pasteurs, fut témoin de la glorieuse Ascension de son divin maître. Le jour que le St-Esprit descendit sur les Apôtres, Pierre prêcha avec tant de force J. C. ressuscité, que 3000 personnes se convertirent, & demanderent à être baptisées. Quelques jours après, comme il montoit au temple avec Jean pour y faire sa priere, il trouva à la porte un homme perclus qui lui demanda l'aumône. Pierre lui ayant dit qu'il n'avoit ni or ni argent, lui commanda de se lever au nom de *Jesus de Nazareth*. Cet homme se leva aussi-tôt, marcha & entra dans le temple, glorifiant Dieu. L'ombre de Pierre rendoit la santé aux malades, & on les lui apportoit de tous côtés. Le grand-prêtre & les Saducéens, jaloux des progrès de l'Evangile, firent saisir les Apôtres, & les firent mettre en prison. Mais un Ange les ayant délivrés, ils allerent dans le temple annoncer de nouveau J. C. Leurs ennemis, plus irrités que jamais, étoient sur le point de les faire mourir, lorsque Gamaliel les détourna de cette cruelle résolution. Ils se contenterent donc de les faire battre de verges : traitement que ces illustres confesseurs de J. C. souffrirent avec joie, se félicitant d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de leur cher maître. Pierre sortit de Jérusalem pour visiter les fideles des environs. Il arriva à Lydde, où il guérit Enée, paralytique depuis 8 ans ; & cette guérison opéra la conversion des habitans. La résurrection de Tabithe produisit le même effet à Joppé. Peu de tems après il alla à Antioche, & y fonda l'Eglise chrétienne. Il parcourut aussi les provinces de l'Asie Mineure, vint à Rome l'an 42 de l'ere vulgaire, & y établit son siege épiscopal. La capitale du monde

lui parut le lieu le plus propre à la propagation de la Religion divine, dont il étoit le premier ministre. Cette grande ville qui, comme dit S. Léon, avoit par sa célébrité & sa puissance, répandu ses superstitions dans toute la terre, devoit dans le dessein de Dieu devenir l'humble servante de la vérité, & étendre ensuite sa domination spirituelle bien au-delà des bornes de son ancien empire : *Quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis, ... latius præsideres Religione divinâ quàm dominatione terrenâ.* C'est en cette année 42 que commencent les 25 années de pontificat que l'on donne communément à S. Pierre. Revenu à Jérusalem pour célébrer la Pâque de 44, il y fut arrêté par ordre d'Hérode-Agrippa, qui avoit fait mourir S. Jacques le Majeur. Son dessein étoit de le sacrifier à sa complaisance pour le peuple; mais la nuit même du jour que le tyran avoit fixé pour le mettre à mort, l'Ange du Seigneur tira l'Apôtre de prison, & il sortit de Jérusalem. On croit que de là il alla pour la 2*e*. fois à Rome, d'où il écrivit sa 1*re*. Epître vers l'an 50 de l'ere vulgaire. Pierre, chassé de Rome avec tous les autres Juifs par l'empereur Claude, revint en Judée, & fit l'ouverture du concile de Jérusalem. Il y parla avec beaucoup de sagesse, & il fut conclu que l'on n'imposeroit point aux gentils le joug des cérémonies légales. Il alla peu de tems après à Antioche, & ce fut-là que S. Paul lui résista, parce qu'il sembloit, par complaisance pour les Juifs, favoriser l'observance des anciens rits. » C'est très-injustement, dit » l'abbé Bergier, que les héré» tiques & les incrédules ont » pris occasion de ce fait pour » calomnier ces deux Apôtres; » il n'y a dans la conduite de » l'un ni de l'autre aucun trait » d'hypocrisie ni de mauvaise » foi. Ceux d'entre les Pro» testans qui ont conclu delà » que S. Pierre n'étoit pas » infaillible, se sont joués du » terme; ils devoient conclure » tout au plus que S. Pierre » n'étoit pas impeccable. Tenir » une conduite de laquelle on » peut tirer une fausse consé» quence & une erreur, ce » n'est pas enseigner pour cela » l'erreur. S. Pierre pourroit » donc avoir péché dans sa » conduite, sans avoir failli » dans la doctrine ». (Cependant quelques Peres & quelques critiques ont cru que le *Cephas*, dont il s'agit en cet endroit, n'étoit pas S. Pierre, *voyez* CEPHAS & KERKHERDERE). Retourné à Rome, il écrivit sa II*e*. Epître aux fideles convertis. Le but de cette Epître est de les affermir dans l'attachement inviolable qu'ils doivent avoir à la doctrine & à la tradition des Apôtres, & de les prémunir contre les illusions des faux docteurs. Le feu de la persécution étoit alors allumé; Pierre fut condamné à mourir en croix. Il demanda d'avoir la tête en bas, « de » peur (dit un S. Pere) qu'on » ne crût qu'il affectoit la » gloire de J. C. s'il eût été » crucifié comme lui ». Ce prince des Apôtres fut attaché à la croix le même jour, selon

la plus commune opinion (voy. le *Journ. hist. & litt.* 1 février 1791, p. 186), & au même endroit où S. Paul fut décapité, l'an 66 de J. C. & le 12*e*. du regne du barbare Néron. Sa mort fixa irrévocablement à Rome le premier siege de l'Eglise chrétienne, qu'il avoit d'abord établi à Antioche. Dès-lors Rome est devenue la Jérusalem du Christianisme, la résidence de son premier pasteur, le centre de l'union catholique, l'oracle & la regle de toutes les églises; où les Peres & les théologiens de tous les siecles ont cherché des décisions dans des matieres difficiles; où l'on a vu échouer les artifices de tous les sectaires qui ont essayé d'altérer la doctrine de J. C.; où ont reçu leur mission, tous les hommes apostoliques qui, après la premiere publication de l'Evangile, ont porté aux nations cette lumiere divine. Après quoi il ne faut pas être surpris si la fureur des hérétiques, si les sarcasmes des mauvais catholiques se sont tournés dans tous les tems, mais sur-tout dans ce siecle de vertige & d'erreur, contre cette grande mere des Chrétiens; s'ils ont fait tous leurs efforts pour faire regarder comme une usurpation, comme le fruit de l'ambition & de l'intrigue, l'autorité que le pontife Romain exerce dans l'Eglise universelle, en vertu des pouvoirs reçus de Dieu même. « Delà, dit un voyageur philosophe, qui saisit heureusement le rapport des causes avec les effets (*Disc. sur l'Hist.*, &c., par le C. d'Albon), « Delà les déclamations fougueuses qu'on » fait retentir sans cesse à nos » oreilles, & que bégaient les » enfans qui ne savent pas » l'histoire. Détruisons des ac» cusations aussi graves qu'in» justes; fixons les idées; ne » croyons pas avoir fait à » Rome chrétienne les repro» ches que nous pourrions faire » avec fondement à la con» duite de quelques-uns de ses » pontifes; & ne donnons pas » à conclure qu'on est en droit » de déprécier l'une, quand » même on auroit raison de » blâmer les autres. Rome » chrétienne ne doit rien à la » politique: si elle a étendu » sa puissance dans les régions » enveloppées des plus épaisses » ténebres; si elle a soumis à » ses loix des peuples qui » échapperent aux armes, & » ne reconnurent jamais l'em» pire des plus célebres con» quérans; si des hordes sau» vages, qui n'ont jamais pro» noncé les noms d'Alexandre » & de César, ont écouté la » voix de ses Pontifes avec » respect, & en ont reçu les » instructions comme des ora» cles; si, dévouée à la paix, » Rome a fait des conquêtes, » que lui eût enviées Rome » consacrée à la guerre; ces » prodiges ne furent pas l'ou» vrage des passions humaines: » les passions humaines ne ser» virent qu'à les rendre plus » éclatans, puisqu'elles se li» guerent pour opposer de plus » grands obstacles à l'exécu» tion des projets qu'elles » avoient tant d'intérêt à tra» verser » (*voyez* S. GRÉGOIRE, S. LÉON, ISIDORE MERCATOR, LUTHER, MÉ-

LANCHTHON, & t. 1, Chronologie, p. 58). Un écrivain connu par d'excellens ouvrages ascétiques, a fait sur le même sujet les réflexions suivantes : » Pour moi, lorsque je vois » le chef des chrétiens, le » successeur de S. Pierre assis » sur le trône des Césars, » régner dans Rome, & de » cette capitale du monde chré» tien faire entendre sa voix » pastorale à tous les peuples » de l'univers ; lorsque je ré» fléchis sur la maniere dont » s'est opéré ce prodigieux » changement, je ne puis » m'empêcher de m'écrier : » *Le doigt de Dieu est ici.* Lors» que je compare la splendeur » & la magnificence du Va» tican avec l'obscurité & » l'horreur des prisons mam» mertines ; lorsque je me dis à » moi-même : Celui qui a gémi » dans ces affreux cachots, est » honoré dans cette superbe » basilique, & son successeur » habite ce somptueux palais ; » la même Religion qui con» duisoit en secret quelques » fideles aux pieds du saint » Apôtre humilié sous ses fers ; » conduit publiquement tous » les peuples du monde aux » pieds du Saint-Pere, son suc» cesseur rayonnant sous la » tiare : un tel spectacle, je » l'avoue, me ravit, me trans» porte, me pénetre de res» pect, de joie & de recon» noissance. Je ne crains pas » d'appliquer à cet événement » les paroles de la sainte » Vierge dans son Cantique : » *Dieu a renversé les tyrans* » *de leur trône, & y a placé* » *ceux qu'il tenoit dans l'humi-* » *liation.* Eglise sainte, triom» phez ; & que toute la gloire » en soit à votre céleste époux, » qui a opéré sur la terre de si » grands prodiges ; que vos » vrais enfans s'en réjouissent » & triomphent avec vous » !...

Quelques Protestans ont poussé l'esprit de parti jusqu'à soutenir que S. Pierre n'a jamais été à Rome, & n'a conséquemment pas fondé ce siege ; mais les savans les plus ennemis de l'autorité papale, les ont solidement réfutés. Péarson, évêque anglican, dans une Dissertation qui se trouve parmi ses Œuvres posthumes, a donné à ce fait toute la démonstration dont il est susceptible. En effet, tous les monumens de l'histoire déposent en sa faveur. S. Pierre écrivant aux autres églises, leur dit : *L'église assemblée dans Babylone vous salue* ; cette Babylone étoit au rapport de Papias, la ville de Rome d'où l'Apôtre écrivoit alors. S. Jerôme & les autres interpretes s'accordent avec Papias sur l'explication de ce texte. Hégésippe qui, comme ce dernier, touchoit aux tems apostoliques, a publié l'Histoire du martyre que S. Pierre a souffert à Rome. S. Irenée & S. Ignace disciple de S. Pierre, nous apprennent que cet Apôtre avoit fixé son siege à Rome. Turtullien appelle les hérétiques au témoignage de l'Eglise Romaine, fondée par S. Pierre. S. Cyprien nomme souvent cette église, la *Chaire de Pierre.* Arnobe, S. Epiphane, Origene, S. Athanase, Eusebe, Lactance, S. Ambroise, Optat, S. Jerôme, S. Augustin, S. Chrysostome, Paul Orose, S. Maxime, Théodoret, S. Paulin,

lin, S. Léon, &c, nous ont laissé le catalogue des évêques de Rome, depuis S. Pierre jusqu'au pontife qui occupoit le Saint-Siege de leur tems; & depuis cette époque, tous les écrivains ecclésiastiques & profanes l'ont conduit jusqu'à Pie VI, qui remplit aujourd'hui le siege de S. Pierre. Quelle autre religion que la Catholique peut présenter une succession si marquée & si connue? & faut-il s'étonner si ses ennemis se sont efforcés d'en détruire le fondement? Quelle secte a osé feindre une chaîne de pasteurs légitimes si serrée & si bien suivie: *Confingant tale quid hæretici.* C'est le défi que donnoit Tertullien à tous les hérétiques, & ce défi si hardi & si sûr, a gagné bien de la force & de l'importance depuis Tertullien; il parloit de la sorte, lorsque la durée de l'Église ne comptoit pas encore deux siecles; qu'eût-il dit, si une succession non interrompue de 18 siecles s'étoit montrée à lui par les titres & les monumens les plus manifestes & les plus incontestables? « Il y a toujours, dit M. Bossuet, ce » fait malheureux contre les » hérétiques, ils se sont séparés » du grand corps de l'Eglise. » Mais pour nous, quelle con- » solation de pouvoir, depuis » notre souverain pontife, re- » monter sans interruption jus- » qu'à S. Pierre établi par » J. C.; d'où en reprenant » les pontifes de la loi, on va » jusqu'à Aaron & Moïse; » de là jusqu'aux patriarches & » jusqu'à l'origine du Monde? » Quelle suite! quelle tradi- » tion! quel enchaînement » merveilleux »! — Outre les deux *Epîtres* de S. Pierre qui sont au nombre des livres canoniques, on lui a attribué plusieurs ouvrages, comme ses *Actes*, son *Evangile*, son *Apocalypse*; tous ouvrages supposés.

PIERRE, (S.) évêque d'Alexandrie en 300, fut regardé comme un des prélats les plus illustres de son tems, soit pour sa doctrine, soit pour ses vertus. Sa constance fut éprouvée dans les persécutions de Dioclétien & de Maximien, & il reçut la palme du martyre en 311. Pendant son épiscopat, il fit des Canons Pénitentiaux, & déposa dans un synode Mélece, évêque de Lycople, convaincu d'apostasie & d'autres crimes. Théodoret nous a conservé quelques *Lettres* de ce saint évêque, dans le 4e. livre de son *Histoire.* Le Pere Combefis a donné deux sortes d'actes du martyre de S. Pierre, les uns publiés par Surius, & les autres par Métaphraste; mais ils ne méritent aucune croyance, & ne s'accordent ni avec Eusebe, ni avec Théodoret.

PIERRE III, roi d'Aragon, de Valence, de Majorque & de Sicile, monta sur le trône après Jacques I son pere en 1276, & porta ses armes dans la Navarre, sur laquelle il avoit quelques prétentions. Il se vit bientôt obligé de revenir dans son état, où son humeur bizarre & févere avoit soulevé un parti des principaux seigneurs, dont ses freres étoient les chefs. Ce prince qui avoit épousé Constance, fille du bâtard Mainfroy, prétendu roi de Sicile, voulut se rendre

maître de cet état pour plaire à sa femme, & pour satisfaire son ambition. Dans la vue de l'arracher à Charles d'Anjou, Ier. de ce nom, il cabala avec quelques séditieux, & conseilla, dit-on, la conspiration des Vêpres Siciliennes, c'est-à-dire le massacre de tous les François en Sicile, à l'heure de Vêpres, le jour de Pâques de l'an 1282. Ensuite il arriva dans le pays, & s'en rendit facilement maître. Le pape Martin IV, pénétré de douleur d'une action si barbare, excommunia les Siciliens avec Pierre, & mit ses états d'Espagne en interdit. Pour prévenir les suites d'une cruelle guerre, le roi d'Aragon fit offrir à Charles de vider ce grand différend par un combat de leurs personnes, à condition de se faire assister chacun de cent chevaliers. Ce dernier, qui étoit franc & courageux, quoique âgé de soixante ans, accepta le combat contre Pierre qui n'en avoit que quarante. Le jour du combat venu, Charles d'Anjou entra dans le champ qui leur avoit été assigné à Bourdeaux, par le roi d'Angleterre; mais l'Aragonois ne comparut que quand le jour fut passé. Cependant Charles de Valois prit le titre de roi d'Aragon après l'interdit jeté sur cet état par le pape, & y fut conduit par Philippe le Hardi, son pere, avec une puissante armée; il eut quelque succès, mais sans consistance. Pierre mourut le 28 novembre 1285, à Villefranche de Panades, où il reçut l'absolution des censures, sans renoncer cependant à la Sicile, qu'il donna par testament à Jacques son second fils, qui s'y fit couronner l'année suivante. Alphonse III, son fils aîné, lui succéda en Aragon.

PIERRE *le Cruel*, roi de Castille, monta sur le trône, après son pere Alphonse XI, en 1350, à l'âge de 16 ans. Le commencement de son regne n'annonça que des horreurs; il fit mourir plusieurs de ses sujets par des supplices recherchés. Il épousa Blanche, fille de Pierre I, duc de Bourbon, mais il la quitta trois jours après son mariage, & la fit mettre en prison, pour reprendre Marie de Padilla, qu'il entretenoit. Jeanne de Castro, qu'il épousa peu de tems après, ne fut pas plus heureuse, il l'abandonna. Ce procédé, joint à ses horribles cruautés, souleva les grands contre lui. Pierre le Cruel en fit mourir plusieurs, & n'épargna pas même son frere Fréderic, ni don Juan son cousin, ni la reine Blanche de Bourbon. Enfin ses sujets prirent les armes contre lui en 1366; & ayant à leur tête Henri, comte de Transtamare, son frere naturel, ils s'emparerent de Tolede & de presque toute la Castille. Pierre passa alors dans la Guienne, & eut recours aux Anglois, qui le rétablirent sur le trône en 1367; mais ce ne fut pas pour long-tems. Henri de Transtamare, assisté des troupes Françoises conduites par Bertrand du Guesclin, le vainquit dans une bataille en 1368, & le tua de sa propre main. Ainsi périt, à l'âge de 35 ans & 7 mois, Pierre le Cruel, roi de Castille: exemple mémorable pour tous les souve-

rains qui poussent à leur comble le despotisme, l'impiété & la vengeance. On croit que l'éducation auroit pu détruire ou du moins diminuer les défauts de ce prince. Mais abandonné à Albuquerque, son gouverneur, qui lui fraya le chemin du vice; & se voyant absolu dans un âge où il auroit fallu, pour un caractere tel que le sien, une longue obéissance : il ne fut, avec de l'esprit, du courage & de l'application, qu'un tyran & un monstre. Par la mort de Pierre, finit la postérité légitime de Raimond de Bourgogne; la race bâtarde lui succéda dans la personne de Henri de Transtamare.

PIERRE II, roi de Portugal, fils de Jean IV, entra dans les intérêts de la reine sa belle-sœur, Marie-Elizabeth-Françoise de Savoie-Némours, & contribua à faire déclarer son frere Alphonse incapable de régner. Il devint régent du royaume, & épousa en 1668 la reine, dont le mariage n'avoit pas été consommé. La même année il fit la paix avec l'Espagne, & fut déclaré roi, après la mort de son frere. Il favorisa le parti de l'archiduc Charles contre Philippe V, & mourut le 9 décembre 1706, à l'âge de 58 ans.

PIERRE ALEXIOWITZ Ier., surnommé *le Grand*, né en 1672, d'Alexis Michaëlowitz, czar de Moscovie, fut mis sur le trône après la mort de son frere aîné, Théodore ou Fœdor, au préjudice d'Iwan son autre frere, dont la santé étoit aussi foible que l'esprit. Les Strélitz (milice à-peu-près semblable aux Janissaires des Turcs) excités par la princesse Sophie, qui espéroit plus d'autorité sous Iwan son frere, se révolterent en faveur de celui-ci, & pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux freres régneroient ensemble. L'inclination du czar Pierre pour les exercices militaires, se développa de bonne heure. Pour rétablir la discipline dans les troupes de Russie, il voulut donner à la fois la leçon & l'exemple; il se mit tambour dans la compagnie de le Fort, Génévois, qui l'aida beaucoup dans ses différens projets. Il battit quelque tems la caisse, & ne voulut être avancé à des grades plus hauts, qu'après l'avoir mérité. En veillant sur le militaire, il ne négligea pas les finances, & il pensa en même tems à avoir une place qui servît de rempart à ses états contre les Turcs. Il s'empara d'Azof en 1696, & défendit cette forteresse contre les insultes des Tartares. Pierre méditoit dès-lors de faire un voyage dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire des loix, des mœurs & des arts. L'an 1697, après avoir parcouru l'Allemagne, il passa en Hollande & se rendit à Amsterdam, & ensuite à Sardam, village à 2 lieues delà, fameux par ses chantiers & par ses magasins. Le czar déguisé se mit parmi les ouvriers, prenant leurs instructions, mettant la main à l'œuvre, & se faisant passer pour un homme qui vouloit apprendre quelque métier. Il étoit des premiers au travail. Il mit lui-même un mât d'avant, qui se démontoit en

deux pieces, & qu'il plaça sur une barque qu'il avoit achetée, & dont il se servoit pour aller à Amsterdam. Il construisit aussi un lit de bois & un bain. Ce prince se fit enrôler parmi les charpentiers de la compagnie des Indes, sous le nom de *Baas Petter*, c'est-à-dire, *Maître Pierre* : ses compagnons l'appelloient ainsi. Un homme de Sardam, qui étoit en Moscovie, écrivit à son pere, & découvrit par sa lettre le mystere qui enveloppoit le czar. Tous les ouvriers, instruits de son rang, voulurent changer de ton ; mais le monarque leur persuada de continuer à l'appeller *Maître Pierre*. Pierre quitta la Hollande en 1698 pour passer en Angleterre. On lui avoit préparé un hôtel magnifique ; mais il aima mieux se placer près du chantier du roi. Il y vécut comme à Sardam, s'instruisant de tout, & n'oubliant rien de ce qu'il apprenoit. Le roi d'Angleterre lui donna le plaisir d'un combat naval à la maniere européenne ; il n'étoit pas possible de lui procurer une fête plus agréable. On travailloit alors en Russie à faire un canal qui devoit, par le moyen des écluses, former une communication entre le Don & le Wolga. La jonction de ces deux fleuves ouvrit aux Russes le moyen de trafiquer sur la Mer-Noire, & en Perse par la Mer-Caspienne. Pierre trouva en Angleterre des ingénieurs propres à finir ce grand ouvrage. De Londres il se rendit à Vienne, d'où il se disposoit à passer en Italie ; mais la nouvelle d'une sédition l'obligea de renoncer à son voyage. C'étoit encore la princesse Sophie qui l'avoit excitée du fond de sa retraite. Le czar calma cette sédition à force de tortures & de supplices. Il coupa lui-même la tête à beaucoup de criminels. La plûpart des Strélitz furent décimés ou envoyés en Sibérie ; en sorte que ces troupes, qui faisoient trembler la Russie & le czar lui-même, furent dissipées & presque entiérement détruites. Le czar institua en 1699 l'ordre de S. André, pour répandre l'émulation parmi ses gentilshommes. Les Russes pensoient que Dieu avoit créé le monde en septembre, & c'étoit par ce mois qu'ils commençoient l'année ; mais le czar déclara que l'on dateroit à l'avenir le commencement de l'année, du mois de janvier. Il consacra cette réforme au commencement de ce siecle par un grand Jubilé. Une affaire plus importante l'occupoit. Entraîné par les sollicitations d'Auguste, roi de Pologne, & par l'espérance que lui donnoit la jeunesse de Charles XII, roi de Suede, il déclara la guerre à ce dernier monarque en 1700. Les commencemens n'en furent pas heureux ; mais ses défaites ne le découragerent point. " Je „ sais bien, disoit-il, que les „ Suédois nous battront long-„ tems ; mais enfin, nous ap-„ prendrons à les battre. Evi-„ tons les actions générales „ avec eux, & nous les affoi-„ blirons par de petits com-„ bats „. Ses espérances ne furent pas trompées. Après de grands désavantages, il remporta en 1709, devant Pultawa, une victoire complette. Il s'y

montra aussi grand capitaine que brave soldat, & il fit sentir à ses ennemis combien ses troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'armée Suédoise fut prisonniere de guerre; & on vit un héros tel que le roi de Suede, fugitif sur les terres de Turquie, & ensuite presque captif à Bender. Le czar fit manger à sa table les généraux Suédois prisonniers. Il les traita toujours comme auroit fait le roi qu'ils auroient rendu victorieux. Il acheva de conquérir la Livonie & l'Ingrie, & y joignit la Finlande & une partie de la Poméranie Suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à la ville de Pétersbourg, dont il venoit de jeter les fondemens. Cependant les Turcs, moins excités par Charles XII que par leur propre intérêt, rompirent la treve qu'ils avoient faite avec le czar, qui eut le malheur de se laisser enfermer, en 1711, par leur armée, sur les bords de la riviere de Pruth, dans un poste où il étoit perdu sans ressource. Au milieu de la consternation générale de son armée, la czarine Catherine, qui avoit voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient; elle envoya négocier avec le grand-visir Baltagi Mehemet. On lui fit des propositions de paix avantageuses; il se laissa tenter, & la prudence du czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la czarine instituât l'ordre de Ste. Catherine, dont elle seroit chef, & où il n'entreroit que des femmes. Ses succès ayant produit la tranquillité dans ses états, il se prépara à recommencer ses voyages. Il s'arrêta quelque tems à Coppenhague, en 1715, où il s'occupa à visiter les colleges, les académies, les savans, & à examiner les côtes du Danemarck & de la Suede: il alla de là à Hambourg, à Hanovre, à Wolfembutel, toujours observant; puis en Hollande, où il parut avec l'éclat d'un souverain, & en France en 1717. Après avoir parcouru ces pays en homme curieux, quelquefois un peu inculte & butor, il retourna dans sa patrie, & y reprit sa sévérité, pour ne rien dire de plus. Le prince Alexis, son fils, lui ayant occasionné du mécontentement, il lui fit faire son procès, & les juges conclurent à la mort. Il mourut le lendemain de l'arrêt (*voyez* ALEXIS PETROWITZ). Le genre de cette mort reste jusqu'ici voilé aux yeux du public. Il est difficile de croire, comme on l'apprend dans quelques relations, que Pierre ait été lui-même l'exécuteur de l'arrêt; mais il est certain que les roues furent couvertes de membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frere, le comte de Lapouchin, frere de sa femme Eudoxie Lapouchin, qu'il avoit répudiée, & oncle du prince Alexis. Le confesseur de ce prince infortuné eut aussi la tête tranchée (*voyez* EUDOXIE). Si la Moscovie a été civilisée (ce qui n'est vrai que pour quelques plages voisines de la Baltique), il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher, & qu'en bonne philosophie, il vaut mieux être un peu rustre dans le calme &

l'obscurité, que d'acquérir quelques brillans dehors, au prix de tant de meurtres & d'horreurs. En 1721, il conclut avec la Suede une paix glorieuse, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie & Wibourg. Le czar continua de faire divers établissemens, & de donner des soins à la réforme des abus ou des choses qu'il regardoit comme tels. Le changement général comprit aussi la Religion, qui à peine méritoit le nom de Religion chrétienne ; le schisme des Grecs ayant été l'époque de l'ignorance & de la superstition, dans toutes les régions qui participerent à cette division fatale. Il abolit la dignité de patriarche, quoiqu'assez dépendante de lui. Maître de son église, il fit divers réglemens ecclésiastiques, & apprit à l'univers par un nouvel exemple, que les hommes qui, par attrait pour l'anarchie, se détachoient du grand corps de l'Eglise & de son chef, ne manquoient jamais de tomber sous une autorité profane & arbitraire; conformément à cette observation d'un illustre théologien : *Simile quid illis eveniet divinæ huic apud Isaïam comminationi : PRO EO QUOD ABJECIT POPULUS ISTE AQUAS SILOE, QUÆ VADUNT CUM SILENTIO, PROPTER HOC ECCE ADDUCET DOMINUS SUPER EOS AQUAS FLUMINIS FORTES ET MULTAS. Sic enim renuentes summo universalis Ecclesiæ pontifici subjici, compelluntur laicorum decretis obtemperare.* Cabassut, Theor. & Prax. Jur. can., l. 3, c. 27. Ses armées ayant conquis presque toute la côte occidentale de la Mer-Caspienne, en 1722 & 1723, il fit lever le plan de cette mer, sur la forme de laquelle néanmoins l'on n'est pas encore d'accord (*voyez* CASPIENNE dans le *Dict. Géog.* 1792). Cependant Pierre sentoit sa santé épuisée ; il étoit attaqué depuis long-tems d'une rétention d'urine qui lui causoit des douleurs aiguës, & qui l'emporta le 28 janvier 1725, à 53 ans. On a cru, on a imprimé qu'il avoit nommé son épouse Catherine héritiere de l'empire par son testament; mais la vérité est qu'il n'avoit point fait de testament, ou que du moins il n'en a jamais paru : négligence bien étonnante dans un législateur. Pierre-le-Grand étoit d'une taille haute; il avoit l'air noble, la physionomie spirituelle, le regard rude; il étoit sujet à des especes de convulsions qui altéroient quelquefois les traits de son visage : il s'exprimoit avec facilité, & parloit avec feu; il étoit naturellement éloquent : il haranguoit souvent, mais pas toujours fort à propos, ni d'une maniere bien convaincante. Jamais homme ne fut plus vif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. Sa grande ambition étoit, pour ainsi dire, de *créer*; ses tentatives étoient souvent barbares : il obligea un certain nombre de matelots de boire de l'eau de la mer jusqu'à ce qu'ils en moururent tous (belle création!). Pierre étoit extrême dans son amitié, dans sa haine, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il étoit adonné au vin & aux liqueurs fortes.

Ces excès ruinerent son tempérament, & le rendirent sujet à des accès de fureur, dans lesquels il ne se connoissoit plus; il étoit alors cruel. Il se mettoit au-dessus de toutes les bienséances & usages reçus, & sembloit se glorifier d'une originalité qui tenoit aux mœurs qu'il prétendoit réformer dans ses sujets. On l'a vu à Dantzig, assistant à un Sermon, à côté du bourg-mestre de la ville, dans un tems très-froid, ôter la perruque de dessus la tête de ce magistrat & la mettre sur la sienne. Il y a cent traits de cette nature à narrer sur son compte. On ne peut disconvenir qu'on n'ait outré, sur-tout dans ces dernieres années, les éloges donnés aux bonnes qualités de ce prince, & qu'on n'ait trop dissimulé ses fautes & ses défauts. « On a loué ce » prince, dit un de ses historiens, comme un législateur; » on a célébré son code, & il » n'a pas fait de code: il a promulgué des loix, la plupart » empruntées des étrangers, » & il n'a pas donné un corps » de loix; il a laissé subsister » d'anciennes loix qu'il auroit » dû abroger; il en a donné de » nouvelles qui ont été abrogées, ou le seront par ses » successeurs. Placé sur le trône » pour faire observer les loix, » & pour punir le crime; mais » né dans un pays qui avoit » adopté, pour la punition des » coupables, la cruelle sévérité des Orientaux, il confondit plusieurs fois la justice » avec une rigueur féroce qui » révolte l'humanité. Persuadé » que le crime ne doit pas rester » impuni, il comprit quelquefois tant d'accusés dans sa » vengeance, qu'il dut y envelopper des innocens. Monarque, il faisoit trembler » ses peuples: homme, il descendoit jusqu'à la familiarité » avec les derniers de ses sujets. » Protecteur de la Religion, » il donna des loix pour obliger les Russes à remplir les » devoirs extérieurs du Christianisme: ennemi du clergé, » il profana les cérémonies de » la Religion, pour rendre les » prêtres ridicules. Sensible à » l'amitié, ardent dans ses » goûts, il laissoit oublier à ses » amis qu'il étoit leur maître: » colere, emporté, capricieux, » il les terrassoit, les frappoit » de la main & de la canne; » furieux dans l'ivresse, il tira » quelquefois l'épée contre eux. » Dur à lui-même, il ne pouvoit aimer que ceux qui ne » craignoient pas les fatigues, » & qui savoient mépriser la » vie dans les hazards de la » guerre, sur la face des mers » irritées, & dans les débauches de la table. Ennemi de » l'indolence, zélé jusqu'à » l'excès pour les institutions » dont il étoit l'auteur & qu'il » croyoit utiles, il condamna » son propre fils. Réformateur, » il vouloit inspirer à sa nation » des mœurs plus douces & » plus décentes: entraîné par » son penchant & par l'exemple » des étrangers, il leur laissoit » voir le souverain plongé dans » la débauche, ami des plaisirs » grossiers, livré à des vices » crapuleux » (*Histoire de Russie, tirée des chroniques originales, &c, par Lévesque*, Paris, 1781). Le même historien nous a conservé les traits qui mar-

quent dans ce prince bien de la duplicité & de la petiteſſe. On ſait qu'il avoit paru ſe prêter de bonne foi aux moyens de réunir l'égliſe Ruſſe avec la mere & le centre de toutes les égliſes; il ſembloit rechercher ces moyens avec ardeur, & flattoit d'un heureux ſuccès ceux qui ſecondoient ſes intentions par le ſeul amour de la vérité & de l'union. « De retour dans ſes » états, dit M. Léveſque, il » fit du pape lui-même le prin- » cipal perſonnage d'une fête » burleſque. Nous avons vu » que déja, depuis un grand » nombre d'années, il s'étoit » joué ſouvent, dans des par- » ties de débauche, du chef ſi » long-tems reſpecté de l'égliſe » Ruſſe. Pierre s'aviſa en 1718 » de tranſporter, ſur la per- » ſonne du pape, le ridicule » qu'il avoit jeté ſur le pa- » triarche. Il avoit à ſa cour un » fou, nommé *Zotof*, qui avoit » été ſon maître à écrire. Il » le créa prince-pape. Le pape » Zotof fut introniſé en grande » cérémonie par des bouffons » ivres, quatre begues le ha- » ranguerent; il créa des car- » dinaux, il marcha en proceſ- » ſion à leur tête. Les Ruſſes » virent avec joie le pape avili » dans les jeux de leur ſouve- » rain; mais ces jeux indiſpo- » ſerent les cours catholiques, » & ſur-tout celle de Vienne. » Ces fêtes n'étoient ni galantes » ni ingénieuſes. L'ivreſſe, la » groſſiéreté, la crapule y pré- » ſidoient ». L'impératrice Catherine II a fait élever avec des frais immenſes, à Pétersbourg, une ſtatue coloſſale à la mémoire de Pierre; ouvrage de M. Falconet, qui a eſſuyé différentes critiques, auxquelles ce célebre artiſte n'a pas répondu avec cette modération qui releve les talens, en leur aſſociant le mérite de la modeſtie. — Voltaire a donné l'*Hiſtoire de Pierre le Grand* 1760, 2 vol. in-12; traduite en anglois, Londres, 1761, in-8°; en allemand, par M. Buſching, Francfort, 1761, in-8°. L'idée que l'hiſtorien donne de Pierre, ne s'accorde guere avec ce qu'il écrivoit en 1738 au prince-royal de Pruſſe. *Ce que votre alteſſe a daigné me mander du czar Pierre I, change bien mes idées. Eſt-il poſſible que tant d'horreurs aient pu ſe joindre à des deſſeins qui auroient honoré Alexandre? Quoi, policer ſon peuple & le tuer! Être bourreau & légiſlateur! Quitter le trône pour le ſouiller enſuite de crimes! Créer des hommes & déshonorer la nature!* Si nous en croyons un politique anglois (Wraxal), » l'auteur a ſuivi plutôt ſon » génie & ſon imagination, » que l'impartialité & l'exacte » vérité, & a fait briller d'un » faux éclat Pierre, ſon héros... » Les Ruſſes étoient ſûrement » au commencement de ce » ſiecle, enſevelis dans la nuit » d'une profonde ignorance; » ils n'étoient en aucune ma- » niere liés avec les autres na- » tions de l'Europe qu'ils mé- » priſoient. Pierre força la bar- » riere : il leur fit adopter des » arts & des mœurs dont ils » n'avoient nulle idée, & con- » tracter des uſages & des ma- » nieres différentes de celles » qu'ils avoient; mais toute » cette réforme n'étoit que ſu- » perficielle. Les Ruſſes per- » dirent, à la vérité, cette

» grossiéreté qui les caractérisoit, mais ils n'y gagnerent presque rien. Quelque opinion que l'on se forme du changement de leurs coutumes, on est forcé de regarder le czar Pierre, comme un souverain imprudent. Ces immenses possessions de Moscovie, qui s'étendent jusqu'aux frontieres septentrionales de la Chine, de la Perse & de la Turquie, font de cet empire une partie de l'Asie, plutôt que de l'Europe. On avoit sagement fixé pour métropole la ville de Moscow, qui par sa situation dans le centre de l'empire, facilitoit au gouvernement les moyens de porter son autorité dans les provinces les plus éloignées, & de contenir cette multitude de tribus errantes & féroces, qu'on ne peut assujettir qu'avec beaucoup de peine. Le czar n'a point fait ces réflexions essentielles. Jaloux de devenir souverain européen, il perdit de vue le poids qu'il mettoit infailliblement dans la balance de l'Asie, pour prendre à la Suede deux ou trois provinces stériles. Il éprouva même des fatigues & des guerres toute sa vie, pour conserver ces foibles conquêtes. L'établissement de la capitale dans un endroit limitrophe de la Russie, sur les bords du lac de Finlande, dans un marais où la nature avoit tout refusé, fut le résultat de cette fausse politique... Que dirons-nous de ce prince, en le considérant comme pere du peuple, titre qui devroit toujours être uni à celui de fondateur? Le grand nombre de sujets à qui les exhalaisons mortelles des terres marécageuses, où Pétersbourg est bâti, coûterent la vie; la sévérité sans bornes, la cruauté même dont il usa, pour introduire & maintenir ses réglemens, font que les ames généreuses souhaitent de pouvoir jeter un voile sur la malheureuse nécessité que l'on cite, pour justifier cette partie de la vie du czar ». Un philosophe célebre n'a pas jugé ce prince plus favorablement que le voyageur Anglois. « Il est (dit J. J. Rousseau, *Contr. Soc.*, liv. 2, c. 8) pour les nations comme pour les hommes, un tems de maturité qu'il faut attendre avant de les soumettre à des loix; mais la maturité d'un peuple n'est pas toujours facile à connoître, & si on la prévient, l'ouvrage est manqué. Tel peuple est disciplinable en naissant, tel autre ne l'est pas au bout de dix siecles. Les Russes ne seront jamais policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avoit le génie imitatif; il n'avoit pas le vrai génie, celui qui crée & fait tout de rien. Quelques-unes des choses qu'il fit étoient bien, la plupart étoient déplacées. Il a vu que son peuple étoit barbare, il n'a point vu qu'il n'étoit pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliser quand il ne falloit que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglois, quand il falloit commencer par faire des

» Russes ; il a empêché ses » sujets de jamais devenir ce » qu'ils pourroient être, en » leur persuadant qu'ils étoient » ce qu'ils ne sont pas. C'est » ainsi qu'un précepteur Fran- » çois forme son éleve pour » briller un moment dans son » enfance, & puis n'être ja- » mais rien ». Un historien couronné (*Hist. de la maison de Brand.*) a eu raison de dire de lui : « Il mourut, lais- » sant dans le monde plutôt la » réputation d'un homme ex- » traordinaire que d'un grand » homme, & couvrant les » cruautés d'un tyran des de- » hors d'un législateur ».

PIERRE II, empereur de Russie, étoit fils d'Alexis Pétrowitz, que le czar Pierre le Grand priva de la couronne & de la vie. Il succéda en 1727 à l'impératrice Catherine, qui l'avoit déclaré grand-duc de Russie l'année précédente. L'événement le plus remarquable de son regne, fut la disgrace du fameux Menzikof, premier ministre, qui fut relégué dans la Sibérie. Cet empereur mourut l'an 1730, de la petite vérole, dans la 15*e*. année de son âge, sans avoir été marié.

PIERRE III, né en 1728 d'Anne Petrowna, fille aînée de Pierre le Grand, & de Charles Fréderic, duc de Holstein Gottorp, fut déclaré grand-duc de Russie le 18 novembre 1742, par l'impératrice Elizabeth sa tante, après avoir embrassé la religion Grecque. Il se nommoit auparavant *Charles-Pierre Ulric*. Après la mort de cette impératrice, il fut proclamé empereur de Russie, le 5 janvier 1762, ou le 25 décembre 1761, selon le vieux style ; mais il ne jouit pas long-tems du trône. On prétend que son inapplication, son amour pour les plaisirs & pour les nouveautés, fit murmurer tous les ordres de l'état, & que des murmures on passa à la révolte. Pierre fut détrôné le 6 juillet 1762, & l'impératrice sa femme fut reconnue souveraine sous le nom de *Catherine II*. Ce prince mourut sept jours après. Entiérement décidé pour la religion Protestante, il avoit dessein, dit-on, de faire des changemens à celle des Russes ; on assure qu'il l'avoit déclaré à l'archevêque de Novogorod, & que cela ne contribua pas peu à aliéner les cœurs de la nation. On sent assez que les scenes qui forment l'ensemble, & sur-tout la catastrophe de son regne, n'ont pas encore l'éloignement qu'il faut pour paroître sous le point de vue qui doit fixer les regards de l'histoire. « On doit attendre, » dit M. Leclerc dans son *Histoire de Russie*, que les orages » formés sur l'Europe, épu- » rent son horison pour un » siecle, que le tems laisse » éclorre la vérité, qu'il lui » rende, pour ainsi dire, le » jour & la voix, en ôtant le » pouvoir à ceux qui la te- » noient captive ». Réflexion applicable à l'histoire de tous les empires & de tous les grands de la terre, mais dont la lâcheté adulatrice des écrivains courtisans ou mercenaires a fait dans tous les tems, mais fait sur-tout dans le nôtre, très-peu de cas. M. Schultz, dans l'élégante histoire de son tems (*Res suo ævo*

gestas, &c), regarde avec raison comme invraisemblable le bruit répandu par la cour, que Pierre étoit mort d'une colique hémorroïdale, & justifie en quelque sorte le prince, plus imbécille, selon lui, que criminel: *Vigentem annis & corpore validum, si abstulisset fatum, quis fidem habuerit? An mirum in tanta opportunitate si creditur parricidâ cecidisse manu? nam in carcere jugulatum esse percrebuit. Hunc exitum habuit muliebri astu victus, præceps Petrus ac obtusus, qui breve regnandi spatium, non exilio civium, non cæde foedavit; imbecillior quàm nocens.*

PIERRE-CHRYSOLOGUE, (S.) né à Imola, fut élu archevêque de Ravenne vers l'an 433. Il s'étoit préparé aux vertus épiscopales par la régularité de la vie cénobitique; moyen excellent pour former de bons pasteurs (*voyez* S. NORBERT). S. Germain d'Auxerre s'étant rendu à Ravenne, pour obtenir de l'empereur Valentinien la grace de quelques criminels, tomba dangereusement malade, & eut la consolation de mourir entre les bras de Pierre Chrysologue, qui hérita de son cilice & de son camail. L'hérésiarque Eutychès, instruit de l'éloquence de Pierre, voulut l'attirer dans son parti; mais le saint évêque lui répondit d'une maniere à le confondre. Il le renvoya à la Lettre de S. Léon le Grand à Flavien: Lettre qui est un abrégé de ce que l'on doit croire sur le mystere de l'Incarnation. On croit qu'il mourut en 458; d'autres disent le 2 décembre 450. Ses Ouvrages ont été imprimés à Venise, en 1750, in-fol., par les soins du P. Sébastien Paul de la Mere de Dieu. On en a donné une nouvelle édition à Ausbourg, 1758, in-fol. On y trouve 176 *Sermons*, la plupart fort courts; & D. Luc d'Acheri en a publié cinq nouveaux dans son *Spicilege*. L'illustre évêque y explique en peu de mots, d'une maniere assez agréable, le texte de l'Ecriture. Son style est coupé, quoiqu'assez suivi: ses pensées sont ingénieuses; mais elles sortent quelquefois du naturel, & ne renferment que des jeux de mots. Les critiques du dernier siecle ont jugé que ses *Sermons* n'ont rien d'assez élevé, ni d'assez éloquent pour lui avoir fait mériter le nom de *Chrysologue* (homme dont les paroles sont d'or), qui ne lui fut donné que 250 ans après sa mort, par Félix évêque de Ravenne, rédacteur de ses ouvrages. Ils tiroient leur force de la véhémence du saint & zélé orateur, du ton vif, touchant & pathétique dont il les prononçoit, & qui produisoit sur son peuple le plus grand effet.

PIERRE, écrivain ecclésiastique, n'est connu que par un *Traité sur l'Incarnation & la Grace*, que l'on a joint aux Œuvres de S. Fulgence. Cet ouvrage se trouve aussi dans la *Bibliotheque des Peres*. L'auteur s'y donne le titre de diacre; c'est tout ce que l'on en sait. Il vivoit dans le 6e. siecle.

PIERRE DE SICILE, naquit en cette isle vers le milieu du 9e. siecle. Il est connu par son *Histoire des Manichéens*. Cet ouvrage que l'on trouve dans la *Bibliotheque des Peres*, con-

tient des faits curieux & importans, qui font connoître l'état & les sentimens de cette secte, dans le tems où l'auteur vivoit. Il a été donné séparément par Matthieu Raderus, Ingolstadt, 1604, en grec & en latin.

PIERRE DAMIEN, (le Bienheureux) né à Ravenne vers l'an 988, fit concevoir d'heureuses espérances dès son enfance; elles ne furent pas vaines. Après avoir enseigné avec réputation, il s'enferma dans la solitude de Ste-Croix d'Avellanne, près d'Eugubio, & devint prieur, puis abbé de ce monastere. Le pape Etienne IX, instruit de son mérite, le fit cardinal & évêque d'Ostie en 1057, & l'employa dans les affaires de l'Eglise Romaine. Pierre Damien continua, sous les papes suivans, d'être chargé de diverses affaires, dont il s'acquitta avec applaudissement. Il consacra tous ses soins à faire revivre la discipline dans le clergé & dans les monasteres. Il mourut saintement comme il avoit vécu, à Faënza, le 23 février 1073, à 66 ans. Il s'étoit démis auparavant de son évêché. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Opuscules*, les *Vies de S. Odilon*, *de S. Romuald & de S. Dominique l'Encuirassé*, & d'autres Ouvrages, qui ont été recueillis en 4 tomes formant un in-folio; ils sont utiles pour la connoissance de l'histoire ecclésiastique du 11*e*. siecle. On y trouve une érudition variée, de la clarté, de l'aisance & de la force dans le style, quoiqu'il ne soit pas toujours pur, & que les idées manquent quelquefois de justesse. La lecture n'en peut être que très-utile, sur-tout aux ecclésiastiques & aux religieux. Il prit le surnom de *Damien* par reconnoissance pour un de ses freres qui portoit ce nom, & auquel il devoit son éducation. L'édition des Ouvrages de ce Pere, donnée à Paris en 1663, in-fol., est assez estimée. Sa *Vie* a été écrite par S. Jean de Lodi, son disciple, & ensuite évêque de Gubbio, & publiée par D. Mabillon. *Sec. 6*, *Bened.*

PIERRE IGNÉE, c'est-à-dire *de Feu*, célebre Religieux de l'ordre de Val-Ombreuse, & issu de l'illustre maison des Aldobrandins, fut fait cardinal & évêque d'Albano en 1073. Pierre de Pavie, évêque de Florence, fut accusé de simonie & d'hérésie par les Religieux du monastere de S. Jean Gualbert. Cette accusation agitoit tous les esprits; on proposa de la justifier. Pierre Ignée fut choisi, en 1063, par les moines de son couvent, pour faire l'épreuve du feu contre l'évêque. Ces sortes d'épreuves avoient été défendues par quelques conciles, mais ces canons n'étoient pas par-tout en vigueur, & l'on croyoit pouvoir excepter quelques cas particuliers (*voyez* CHARLEMAGNE, EUGENE II, MARIE D'ARAGON). Pierre entra gravement, les pieds nus & à petits pas, en présence de tout le peuple de Florence, dans un brasier ardent, entre deux bûchers embrasés, & il alla avec une démarche mesurée jusqu'au bout. S'étant apperçu qu'il avoit laissé tomber son manipule, il retourna sur ses pas, & le retira du milieu

des flammes aussi entier, & aussi blanc qu'il l'avoit en y entrant. Le vent de la flamme agita ses cheveux, fit flotter son étole & son aube; mais rien ne brûla, pas même les poils de ses jambes. Quand il fut parvenu à l'extrémité des deux bûchers, il voulut y passer derechef pour en sortir par où il étoit entré, mais le peuple le retint. Ce récit est tiré de la Lettre que le clergé & le peuple de Florence écrivirent à cette occasion au pape Alexandre. Les écrivains de ce tems-là, & sur-tout Didier, abbé du Mont-Cassin, depuis pape sous le nom de *Victor III*, en parlent comme d'une chose très-certaine. Cependant Pierre de Pavie, après avoir été suspendu quelque tems par le pape, continua d'être évêque de Florence, soit qu'il donnât des preuves bien fondées de résipiscence, soit que dans un tems de division & de trouble, il fût plus aisé de convaincre le coupable que de le punir, soit enfin que le pape ne crût pas devoir tenir compte d'une preuve illégale & contraire aux canons.

PIERRE, *dit* l'HERMITE, gentilhomme François d'Amiens en Picardie, quitta la profession des armes, pour embrasser la vie érémitique, & ensuite celle-ci pour la vie de pélerin. Il fit un voyage dans la Terre-Sainte, vers l'an 1093. Touché de l'état déplorable où étoient réduits les Chrétiens, il en parla à son retour d'une maniere si vive au pape Urbain II, & fit des tableaux si touchans, que ce pape l'envoya de province en province exciter les princes à délivrer les fideles de l'oppression. C'est l'occasion & l'origine de la premiere croisade. Il faut être bien affermi dans l'insensibilité philosophique, pour prétendre que les Chrétiens eussent dû abandonner leurs freres, & céder l'empire des Constantin & des Théodose à des usurpateurs, des tyrans sanguinaires; ou afficher une injustice étrange en condamnant ces expéditions sur le peu de succès qu'elles eurent. Nous avons déja observé d'après un ancien, que cette maniere de juger étoit propre aux insensés (*voyez* S. BERNARD). « Peut-être (dit un » auteur judicieux) que le zele » de la Religion fit pécher » contre les regles de la pru» dence : mais ce qui nous im» porte encore uniquement » ici, on ne viola point les loix » de l'équité. Ainsi donc le feu » de la guerre, l'enthousiasme » des croisades, examiné froi» dement d'après les preuves » de fait que présente toute la » suite de l'histoire, & non pas » sur les vagues reproches de » fanatisme, non pas sur les » déclamations injurieuses d'un » philosophisme plus fanatique » & plus intolérant que ce » qu'il appelle ainsi; l'exhibi» tion des faits, dis-je, fait » seule évanouir ici toute idée » d'injustice. Des vues peut» être fautives, mais légitimes, » de politique, la nécessité de » la propre défense & la con» venance de la diversion, fu» rent un nouveau motif de ces » guerres, & fournissent un » nouveau jour pour les jus» tifier pleinement, aux yeux » de toute personne tant soit » peu versée dans le droit de

» la paix & de la guerre. Rappellez-vous un moment quel » fut le génie de l'Islamisme à » son origine, & quel systême » d'oppression il ne cessa point » de suivre avec acharnement, » tant qu'il eut en main la force » oppressive & la prépondérance du pouvoir : le but » constant du premier auteur » de cette absurde religion, » fut d'y soumettre les trois » parties du monde connu, » non par la voie engageante » de la persuasion, qu'elle ne » pouvoit soutenir, mais par le » poids meurtrier du cimeterre, » par l'abrogation des loix, la » dégradation du genre-humain, & le mépris de toute » humanité. Tout étoit sanctifié par le zele de l'Alcoran; » & pourvu qu'on tendît à » cette fin, il n'étoit plus de » moyen, soit séditieux, soit » tyrannique, soit meurtrier » & barbare, qui ne devînt légitime. Les peuples qui couroient au devant du joug, » qui se faisoient un mérite de » la révolte & de l'apostasie, » entroient en communauté de » nation & de privileges, avec » la secte monstrueuse qu'ils » grossissoient de jour en jour: » on faisoit impitoyablement » tomber le reste sous le tranchant des armes; ou par un » traitement encore plus déplorable, on les réduisoit » sous les chaînes, à la condition des bêtes de somme. Nul » peuple, nul empire, nul » droit de cité ni de majesté, » nulle de ces loix primitives » & sacrées parmi les nations » même en guerre, n'étoit ré- » vérée par ces violateurs enthousiastes de tout droit & » de toute religion. Ne seroient-ce donc pas ces infracteurs brutaux de tout lien » social, qui enflammeroient » toute la véhémence philosophique, si les termes vagues » de fanatique & de fanatisme » exprimoient autre chose dans » son jargon, que la haine » de l'Évangile & de la vertu? » D'abord les philosophes, pour déguiser leur haine contre tout ce qui tient à la Religion, sous le voile de l'amour du bien public, ont prétendu que les croisades avoient eu des conséquences funestes à l'Europe entiere. Cette imagination n'a point tardé à s'évanouir. Ils connoissent aujourd'hui qu'il en a résulté de grands avantages : que la navigation & le commerce durent leurs principaux progrès, ou pour mieux dire, leur création, & leur véritable existence, à ces transmigrations perpétuelles des Occidentaux vers l'Orient; que les arts repasserent en Europe; que les guerres particulieres & les hostilités intestines qui déchiroient le sein d'un même état, furent abolies, &c.; mais ils prétendent que ces avantages ont été des suites accidentelles & n'existoient pas dans l'intention des Croisés. Plaisante maniere de raisonner, & qui prouve bien la tortuosité du mensonge ! Est-ce la chose ou l'intention qu'il s'agit ici de juger? & si la chose est bonne & utile, quel droit ai-je de prononcer qu'elle n'a point été telle dans les vues de celui qui l'a procurée? Le grand effet des croisades n'a certainement pas échappé aux chefs de ces expéditions lointaines. Ils sa-

voient très-bien que le moyen le plus efficace de garantir l'Europe de la fureur Mahométane, étoit de porter la guerre en Asie. « Qui peut donc crier à » l'injustice, dit l'auteur que » nous venons de citer, contre » les ligues formées par les » nations chrétiennes, afin de » parer à la fureur si bien » dévoilée de leur ennemi » naturel ? Qui peut leur faire » un crime d'avoir porté la » guerre au cœur de son em» pire, pour y fixer son » inquiétude & ses efforts, » & l'empêcher de brouiller » au loin ? Qui ne manifeste » son penchant odieux pour » ces nations conjurées contre » le Christianisme, en usant » contre leurs adversaires d'un » rigorisme contraire à toutes » les regles, non-seulement » des plus justes représailles, » mais de la plus indispensable » défense, à toutes les maxi» mes de la prudence & de » la saine politique ? Or, que » ces considérations aient di» rigé les chefs de la répu» blique chrétienne, c'est ce » qui ne sauroit plus nous pa» roître douteux, depuis que » nous avons entendu le pape » Urbain II, au concile de » Clermont, & ses successeurs » en tant d'autres rencontres, » exhortant les princes & les » peuples à réprimer l'inso» lence des Musulmans, allé» guer, en termes exprès, le » dessein qu'avoient ces infi» deles de subjuguer tous les » royaumes, tous les empires, » d'anéantir toute puissance » chrétienne ». — Pierre paroissoit peu propre au premier abord à conduire une affaire si importante. C'étoit un petit homme, d'une physionomie peu agréable. Il portoit une longue barbe & un habit fort grossier; mais sous cet extérieur humble, il cachoit un grand cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme : c'étoit un homme d'un courage héroïque, d'un esprit élevé, d'une vivacité & d'une énergie de sentiment qui faisoient passer ses propres affections, d'une maniere irrésistible, dans l'ame de tous ceux à qui il parloit. Sa vie pauvre & très-austere lui conféroit un degré nouveau d'autorité. Il distribuoit ce qu'on lui donnoit de meilleur, ne mangeoit que du pain, ne buvoit que de l'eau; mais sans affectation, & avec la piété judicieuse qui convenoit à un génie de cet ordre. Il eut bientôt à sa suite une foule innombrable. Godefroi de Bouillon, chef de la partie la plus brillante de la croisade, lui confia l'autre. L'hermite guerrier se mit à leur tête, vêtu d'une longue tunique de grosse laine, sans ceinture, les pieds nus, avec un grand froc & un petit manteau d'hermite. Il divisa son armée en deux parties; il donna la 1ere à Gauthier, pauvre gentilhomme de ses amis, & conduisit l'autre. Ce solitaire commandoit 40 mille hommes d'infanterie, & une nombreuse cavalerie. Cette multitude indisciplinée fut défaite en plusieurs combats par les Turcs, & il ne resta que 3000 hommes qui se réfugierent à Constantinople. Pierre se joignit ensuite à Godefroi de Bouillon & aux autres chefs des Croisés. Se trouvant en

1097 au siege d'Antioche qui traînoit en longueur, & réfléchissant sur le peu de succès qu'il avoit eu dans la conduite d'une armée, tandis qu'il en avoit eu un si grand & si prompt à former la croisade, crut qu'il avoit rempli la tâche que la Providence lui avoit marquée, & que ce seroit prendre le change que de continuer l'emploi de général; il résolut de se retirer, mais Tancrede prévoyant l'effet que ce départ auroit sur l'esprit des Croisés, lui fit faire serment de n'abandonner jamais une entreprise dont il étoit le premier auteur. Il signala son zele pour la conquête de la Terre-Sainte, & fit des merveilles au siege de Jérusalem, l'an 1099. Après la prise de cette ville, le nouveau patriarche le fit son vicaire-général en son absence, pendant qu'il accompagna Godefroi de Bouillon, qui alloit au-devant du soudan d'Egypte, pour lui livrer bataille auprès d'Ascalon. Il mourut dans l'abbaye de Neu-Moûtier, près de Huy, dont il étoit fondateur. Son tombeau qui étoit dans une grotte sous la tour, a été comblé dans ces dernieres années, lorsqu'on a réparé l'église, sans qu'on ait seulement songé à conserver la pierre sépulcrale avec l'épitaphe de cet homme illustre; son corps a été transporté dans la sacristie, où on le voit dans une urne de bois. « Ceux de nos auteurs » modernes, dit M. Moreau, » pour qui toute entreprise re» ligieuse est un objet de rail» lerie, & ceux qui ont été » plus frappés des désordres » que nos Croisés se permirent » en Orient, que de la gran» deur & de la noblesse du » projet qui les réunit, ont » voulu faire de Pierre l'Her» mite un fou enthousiaste, un » homme qui eût mérité d'être » enfermé; ceux qui réflé» chissent plus froidement, » ceux qui, pour juger des » actions, se transportent au » siecle qui les a produites, » ont dû se former une toute » autre idée de cet homme » singulier: pour moi, j'avoue » que son génie m'étonne, & » que son courage me paroît » approcher de celui qui fait » les héros dans tous les gen» res. Je le vois arriver de » Jérusalem à Rome, parcou» rir ensuite l'Italie, la France, » l'Allemagne, & ne manquer » son but nulle part. Quelle » devoit être l'élévation de » ses idées, la force des images » dont il savoit les revêtir, la » rapidité de ses mouvemens, » le feu de ses expressions? Il » n'eut pas les talens d'un gé» néral, je n'ai pas de peine » à le croire; aussi ne le vit» on jamais endosser la cui» rasse: il commit des impru» dences, cela peut être encore; » & qui est-ce qui n'en commit » pas dans ces expéditions loin» taines? Mais seul, il avoit » enflammé toute l'Europe; » il s'étoit fait suivre des peu» ples; il avoit déterminé, » persuadé, entraîné les rois, » les grands, les ministres; il » produisit dans le monde un » changement inattendu; à sa » voix, les tyrans cesserent » d'infester leur patrie, & » cette ardeur guerriere qu'on » ne pouvoit éteindre, & qui » étoit le fléau général de l'Eu-

rope

» rope esclave & malheureuse, » il la maîtrisa, il la porta en » Asie, il la tourna toute en» tiere contre des ennemis qui » étoient eux-mêmes des usur» pateurs, persécutant depuis » cinquante ans, des hom» mes que nos ancêtres regar» doient avec raison comme » leurs freres. Ne valoit-il pas » mieux, après tout, com» battre ces brigands d'Asie, » que d'égorger, comme on » faisoit alors, ses parens & » ses compatriotes? Non, le » solitaire d'Amiens ne fut » point un insensé, il mérite » une place parmi les hommes » justement célebres ». *Discours sur l'Histoire de France*, *t. 14*. M. Mailly a peint Pierre l'Hermite des plus noires couleurs dans son *Esprit des Croisades*, ouvrage qui ne contient que l'*Esprit* de l'auteur, & point du tout celui de ces expéditions lointaines, & qui sous l'appareil d'une érudition factice, n'est qu'un recueil de déclamations, de jugemens faux, & sur-tout de calomnies contre des personnages illustres. *Voyez* S. BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, LOUIS IX, SUGER.

PIERRE DE CLUNI *ou* PIERRE *le Vénérable*, né en Auvergne, de la famille des comtes de Montboissier, étoit le 7*e*. de huit enfans mâles. Un d'eux seulement resta dans le siecle. Pierre, suivant l'exemple de ses freres, se fit Religieux à Cluni. De prieur de Vézelay, il devint abbé, & général de son ordre en 1121, à l'âge de 28 ans. Ses talens & ses vertus lui mériterent cette place. A peine y fut-il élevé, qu'il fit revivre la discipline monastique, sans affecter des austérités recherchées. Le pape Innocent II vint à Cluni en 1130; Pierre l'y reçut avec magnificence. Il donna un asyle à Abailard, qui trouva en lui un ami & un pere. Il l'engagea à rétracter ses erreurs & à faire pénitence. L'abbé de Cluni combattit les erreurs que Pierre de Bruys & son sectateur Henri répandoient dans la Provence, dans le Languedoc & dans la Gascogne. Enfin, après avoir rempli dignement sa carriere; il mourut saintement dans son abbaye, le 24 décembre 1156. On a de lui 6 livres de *Lettres*, & plusieurs autres Ouvrages curieux & intéressans; entr'autres un excellent Traité sur la Divinité de J. C. : un contre les Juifs : des Traités sur le Baptême des enfans contre Pierre de Bruys : sur l'Autorité de l'Eglise : sur les Basiliques, les Eglises & les Autels : sur le Sacrifice de la Messe : sur les Suffrages pour les morts : sur les Louanges de Dieu par les Cantiques & les instrumens de musique : sur le Culte de la Croix, &c. Quoique son raisonnement n'ait ni la chaleur, ni la vigueur de celui de S. Bernard, il présente & développe insensiblement les preuves, d'une maniere qui ne subjugue pas les esprits avec le même empire, mais qui opere la même persuasion dans ceux qui ne se lassent point de le suivre. Son style est ordinairement net & correct, sur-tout dans ses Lettres, qu'on a conservées au nombre de près de 200, & qui annoncent une faculté de voir

& de sentir, analogue à sa rare prudence. Pierre le Vénérable étoit un homme d'un sens droit & naturel, d'une charité rare, d'un cœur compatissant. Il partagea constamment avec S. Bernard & l'abbé Suger la supériorité du mérite & de la célébrité sur les grands hommes du même tems. Ses qualités, moins brillantes que celles de ces deux émules, n'étoient pas moins solides; & les chefs de l'Eglise les employerent souvent avec un égal succès à la conduite des affaires les plus importantes. Dans les négociations délicates qui lui furent confiées, il montra de la prudence & de la dextérité. En gagnant la confiance par les charmes de sa candeur & de sa douceur, il ne trahit jamais la cause qui lui étoit confiée par une molle complaisance, ni par une simplicité imprudente. Il défendit son ordre contre S. Bernard, qui reprochoit aux Religieux de Cluni d'être trop somptueux en bâtimens, d'avoir une table trop peu frugale, de s'éloigner de quelques pratiques de la regle de S. Benoît. Pierre le Vénérable répondit à ces reproches d'une maniere satisfaisante : mais ils ne se trouverent que trop vérifiés, lors de la révolution de France en 1789 ; car les Religieux de Cluni allerent eux-mêmes au-devant de leur dissolution, & livrerent les dépouilles du Sanctuaire à des mains profanes, pour en recevoir le triste présent de la liberté du siecle. Son *Apologie*, ainsi que ses autres écrits, se trouvent dans la *Bibliotheque de Cluni*, publiée à Paris en 1614, in-fol. Sa *Vie* écrite par un de ses disciples nommé *Rodolphe*, a été publiée par Dom Martenne.

PIERRE LOMBARD, appellé *le Maître des Sentences*, fut nommé *Lombard*, parce qu'il étoit né près de Novare, dans la Lombardie. Il se distingua tellement à Paris, qu'il fut fait écolâtre ou président de l'école de cette ville, & ensuite pourvu de l'évêché de cette capitale. Il avoit été auparavant chanoine de Chartres. Philippe, fils du roi Louis le Gros, & frere de Louis le Jeune, refusa cet évêché, & le fit donner à Pierre Lombard, son maître. Ce savant en prit possession en 1159. Il n'en jouit pas long-tems, étant mort en 1164. Ce prélat étoit bien capable d'instruire son peuple ; ses exemples soutenoient ses instructions. Tout le monde connoît son ouvrage des *Sentences*, sur lequel nous avons tant de Commentaires. C'est un recueil des passages des Peres, dont il concilie les contradictions apparentes, à-peu-près comme Gratien l'avoit fait dans son *Décret*. Le dernier compilateur étoit sans doute fort inférieur à Pierre Lombard; mais celui-ci tombe dans plusieurs de ses défauts. Il fourmille de questions inutiles; il en omet d'essentielles ; il appuie ses raisonnemens sur des sens figurés, qui sont moins des preuves solides du dogme, que du peu de sagacité de ceux qui s'en servent. On doit lui pardonner ces imperfections, si l'on considere que Pierre vivoit dans un tems barbare, & qu'il fut le premier auteur qui entreprit de réduire la théo-

logie en un corps entier. Il est certain qu'il s'en acquitta avec assez d'ordre & de méthode. Son ouvrage, dont la 1ere. édition est de Venise, 1477, in-fol., est divisé en 4 livres, & chaque livre en plusieurs paragraphes. On trouva dans cet ouvrage, après la mort de l'auteur, une proposition condamnée par le pape Alexandre III. La voici : *Christus, secundùm quod est homo, non est aliquid.* Il vouloit dire sans doute, *aliquid absolutum, quòd personam constituat ;* mais son intention n'étoit point assez exprimée. On a encore de Pierre Lombard un *Commentaire sur les Psaumes*, Paris, 1541, in-fol., & un autre sur les *Epîtres* de S. Paul, 1537, in-fol. Les trois ouvrages de Lombard parurent réunis à Nuremberg en 1478, & à Bâle en 1486. Une des meilleures éditions du livre des Sentences, est celle de Louvain, 1557, in-4°, par les soins d'Antoine Ghenart.

PIERRE DE CELLES, Religieux, natif de Troyes, s'étant distingué par sa piété & par son savoir, fut élu abbé de Celles vers 1150, & de là transféré à l'abbaye de S. Remi de Rheims en 1162. Placé sur le siege épiscopal de Chartres en 1180, il l'occupa jusqu'en février 1187, année de sa mort. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Traités de la Conscience, des Pains de Proposition, du Tabernacle*, &c., dans la *Bibliotheque des Peres ;* & recueillis par le P. Sirmond, Paris, 1613, in-8°, & par dom Ambroise Janvier, Paris, 1671, in-4°.

PIERRE COMESTOR ou *le Mangeur*, né à Troyes, fut chanoine & doyen de cette ville, puis chancelier de l'église de Paris en 1164; il enseigna pendant quelque tems la théologie. Il quitta ses bénéfices pour se faire chanoine-régulier de S. Victor à Paris, où il finit sa vie en 1198 selon quelques-uns, & selon d'autres au mois d'octobre 1179. Il est enterré ou plutôt emmuraillé dans une voûte qui sépare deux chapelles, à droite du chœur. Nous avons de lui : I. *Historia Scholastica*, 1486; c'est une histoire sacrée, mêlée de tems en tems de l'histoire profane, depuis la Genese jusqu'aux Actes des Apôtres. L'auteur charge sa narration de longues dissertations, qui renferment des raisonnemens bizarres & des fables ridicules. Elle a été traduite en françois, sous le titre de *Bible Escolastre*, & en flamand. II. Des *Sermons*, publiés sous le nom de *Pierre de Blois*, par le Pere Busée, Jésuite, Mayence, 1600, in-4°. On fit cette épitaphe à Pierre Comestor :

Petrus eram, quem petra tegit, dictusque Comestor.
Nunc comedor. Vivus docui, nec cesso docere
Mortuus ; ut dicat, qui me videt incineratum :
Quod sumus iste fuit, erimus quandòque quod hic est.

On lui attribue *Catena Temporum.* C'est une compilation indigeste de l'Histoire universelle, Lubeck, 1475, 2 vol. in-fol., traduite en françois sous le titre de *Mer des Histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol.

PIERRE LE CHANTRE, (*Petrus Cantor*) docteur de

l'université, & chantre de l'église de Paris, auteur d'un livre intitulé : *Verbum abbreviatum*, ainsi nommé, parce qu'il commence par ces mots, tirés de l'*Epître aux Romains*, se fit Religieux dans l'abbaye de Long-Pont, où il mourut vers 1197. On trouve dans les bibliotheques plusieurs autres Ouvrages de cet auteur, en manuscrit. Celui que nous avons cité, n'est pas toujours exact. Il fut imprimé à Mons, en 1639, in-4°, par les soins de George Galopin, moine de S. Guislain.

PIERRE, dit *de Collombario*, étoit évêque d'Ostie vers le milieu du 14*e*. siecle. Il couronna l'empereur Charles IV à Rome, en 1346, & fit l'*Histoire de son Voyage* en cette ville. L'auteur & l'ouvrage seroient oubliés, si le P. Labbe n'en eût fait mention dans sa *Bibliotheque de Manuscrits*.

PIERRE DE POITIERS, chancelier de l'église de Paris, mort l'an 1200, est auteur de quelques Ecrits insérés dans la Bibliotheque des Peres ; & d'un *Traité des Sciences*, imprimé à la fin des Œuvres de Robert Pullus, 1655, in-fol. Ce Traité prouve que l'auteur étoit un des premiers théologiens de son siecle.

PIERRE DE BLOIS, fut ainsi appellé, parce qu'il avoit vu le jour dans cette ville. Après avoir étudié à Paris & à Bologne, il devint précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile. Appellé en Angleterre par le roi Henri II, il obtint l'archidiaconé de Bath, dont il fut dépouillé sur la fin de ses jours. On lui donna celui de Londres, mais il y trouva plus d'honneur que de revenus. Il avoit été auparavant chancelier de Richard, archevêque de Cantorbery, qui faisoit un grand cas de son mérite. Cet estimable écrivain mourut en Angleterre l'an 1200. Il étoit d'un caractere austere, & il se signala par son zele pour la discipline & les regles ecclésiastiques. On a de lui 183 *Lettres*, 65 *Sermons* & d'autres Ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Pierre de Goussainville en 1667. Il s'y éleve avec force contre les déréglemens du clergé. Les écrivains Protestans l'ont souvent cité dans leurs déclamations contre ce corps, ayant à leur ordinaire la balourdise de ne pas distinguer le langage d'un enfant zélé pour la gloire de sa mere, de celui d'un ennemi acharné à la calomnier & à la perdre. Son style est coupé & sentencieux, plein d'antitheses & de jeux de mots. Les *Sermons* publiés sous le nom de Pierre de Blois par le P. Busée, Mayence, 1600, sont de Pierre *Comestor*. Il a continué l'*Histoire des Monasteres d'Angleterre* d'Inculfe, depuis 1091 jusqu'en 1118, publiée par Savil en 1596. Les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, disent que Pierre de Blois est le premier qui se soit servi du mot *Transubstantiation ;* c'est une erreur (*voy.* HILDEBERT). Etienne, évêque d'Autun, contemporain d'Hildebert, qui assista au sacre de Philippe, fils de Louis le Gros, le 14 avril 1129, dit dans son *Traité du Sacrement de l'Autel*, chap. 13 :

Oramus ut.... oblatio panis & vini transsubstantietur in corpus & sanguinem Jesu-Christi.

PIERRE-ALPHONSE, juif Portugais, converti à la foi dans le 12*e*. siecle, prouva que sa conversion étoit sincere; ce qui n'est pas toujours ordinaire chez cette nation. La Bibliotheque des Peres offre de cet auteur un *Dialogue contre les Juifs*, qui renferme les motifs de sa conversion, & de fortes raisons adressées à ses anciens confreres pour suivre son exemple.

PIERRE NOLASQUE, (S.) fondateur de l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs, naquit vers 1189 dans le Lauragais, au diocese de St.-Papoul en Languedoc. Ses parens étoient nobles. Il s'attacha dans sa jeunesse à Simon de Montfort, qui le mit auprès de Jacques roi d'Aragon. Son esprit & sa vertu lui acquirent les bonnes graces de ce prince. Pierre profita de son crédit auprès de lui, pour établir un ordre religieux militaire, destiné à briser les fers des Chrétiens captifs chez les Musulmans. Ce fut le 10 août 1223, & non 1218, que se forma cette société respectable. Pierre Nolasque, qui l'institua étant laïque, voulut que les obligations de ses chevaliers ne fussent pas moindres que celles des religieux du chœur. Après avoir donné la premiere forme à son ordre, il réunit l'office de rédempteur à celui de supérieur général. On assure que, dans les deux premieres expéditions qu'il fit dans les royaumes de Valence & de Grenade, il retira 400 captifs des mains des Infideles. Il passa ensuite en Afrique, & y essuya beaucoup de traverses. Enfin, après avoir vécu 7 années dans l'exercice de toutes les vertus, il mourut saintement la nuit de Noël, en 1256 ou 1258, à 67 ans. S. Louis faisoit un cas particulier de ce saint fondateur, & l'honora de plusieurs Lettres. Pierre s'étoit associé dans l'institution de son ordre avec Raimond de Pegnafort; & ce fut conjointement avec ce Saint, qu'il donna à ses Religieux l'habit que nous leur voyons encore aujourd'hui. Il n'étoit pas prêtre, comme l'ont cru quelques auteurs. On ignoroit le lieu de sa sépulture, mais Charles III, roi d'Espagne, ayant fait faire des fouilles à Barcelone (selon les indications données dans une lettre du P. Jacques Pedralbes, Jésuite, trouvées après sa mort, arrivée à Ferrare le 8 mars 1786), on trouva en 1788, le 25 avril, le corps du Saint à une grande profondeur, au bas d'un escalier, dans une niche, en habit de chevalier, avec sa cuirasse & sa longue épée, suivant le costume de son tems, & une inscription qui marque que c'est le corps de S. Pierre Nolasque.

PIERRE, moine de Vaux-de-Cernai, ordre de Cîteaux, au diocese de Paris, dans le 13*e*. siecle, accompagna en Languedoc Gui son abbé, un des douze que le pape Innocent IV nomma pour aller combattre les Albigeois. Il fut témoin oculaire des événemens de cette guerre, dont il a écrit l'*Histoire*. Elle est curieuse & intéressante, & montre par les

faits les plus éclatans comme les plus incontestables, à quel point d'horreur & d'alarme publique ces odieux hérétiques avoient porté leurs excès. Cette Histoire a été imprimée à Troyes en 1615, in-8°., & dans la *Bibliotheque de Cîteaux* de Dom Tissier. Arnaud Sorbin l'avoit traduite de latin en françois, Paris, 1569.

PIERRE DE VERONE, (S.) né de parens hérétiques en 1205, dans la ville dont le nom lui est resté, puisa dès sa premiere enfance, dans une école catholique, une foi pure & ferme, dont les instigations de ses proches ne purent jamais le détacher. Il entra dans l'ordre des Freres-Prêcheurs que gouvernoit encore S. Dominique: il s'y rendit célebre par le ministere de la parole de Dieu: son zele & sa capacité lui firent confier la charge d'inquisiteur à Milan. Il opéra des conversions sans nombre, & ne se fit pas moins d'ennemis; les hérétiques obstinés frémissoient de voir affoiblir leur parti par le zele de Pierre. Mais plus le danger croissoit pour ses jours, plus s'enflammoit son ardeur pour le martyre. Le dimanche des Rameaux, 24 mars 1252, comme il prêchoit à Milan devant un auditoire immense, il dit d'une voix fort élevée, qu'il savoit indubitablement que sa mort étoit résolue par une troupe de conjurés; en effet; il fut assassiné sur le chemin de Côme à Milan par deux scélérats soudoyés, le 6 avril de la même année. Innocent IV le canonisa un an après sa mort. Un de ses assassins, nommé *Carin* ou *Marin*, entra chez les Dominicains de Forli en qualité de frere convers, & y expia son crime par les exercices d'une austere pénitence. La *Vie* de Pierre a été écrite par Leontino, Dominicain, qui avoit demeuré long-tems avec lui à Verone, & qui fut depuis patriarche de Jérusalem. On l'appelle quelquefois *Pierre de Milan.*

PIERRE D'ALCANTARA, (S.) né en 1499 à Alcantara, du gouverneur de cette ville, entra dans l'ordre de S. François, dont il fut provincial en 1538 & en 1542. Le desir d'une plus grande perfection le fit retirer sur la montagne d'Arabida en Portugal; il y établit une réforme, qui fut approuvée en 1554 par Jules III. Ce Saint mourut en 1562, regardé comme un modele de mortification & de pénitence. Clément IX le canonisa. On a de lui un traité de l'*Oraison Mentale*, qu'il composa à la priere d'un gentilhomme rempli de piété, qui l'avoit souvent entendu parler sur cette matiere. Ce livre a été regardé comme un chef-d'œuvre par Ste. Thérese, par Louis de Grenade, par S. François de Sales, par le pape Grégoire XV. Il est encore auteur d'un excellent traité *De la paix de l'Ame.* On dit qu'après sa mort il apparut à Ste. Thérese, environné d'une clarté céleste, & disant ces paroles, rapportées dans l'office de sa fête: *Felix pœnitentia quæ tantam mihi promeruit gloriam!*

PIERRE, nommé communément *Pierre Martyr*; voyez VERMIGLI.

PIERRE, (la) *voyez* MALLEROT.

PIERRE, *voyez* PASCHAL.

PIERRE DE HONESTIS, *voy.* HONESTIS.

PIERRE DE NAVARRE, *voy.* NAVARRE.

PIERRE DE LUNE, *voyez* BENOÎT, anti-pape, *après l'article* BENOÎT XIV.

PIERRE DE LUXEMBOURG, *voyez* LUXEMBOURG.

PIERRE DE LÉON, *voyez* ANACLET, anti-pape.

PIERRE, (Corneille de la) *Cornelius à Lapide* ou CORNEILLE CORNELISSEN VAN DEN STEEN, célebre commentateur de l'Ecriture-Sainte, né à Bockholt, dans la Campine Liégeoise, en 1566, entra dans la compagnie de Jesus, & s'y consacra à l'étude des langues, des belles-lettres, & sur-tout à celle de l'Ecriture-Sainte. Après avoir professé avec succès à Louvain & à Rome, il mourut dans cette derniere ville le 12 mars 1637, âgé de 71 ans, en odeur de sainteté. Son corps fut enterré dans un endroit à part, pour qu'il pût être distingué, au cas qu'il s'agît de sa béatification. Nous avons de lui dix volumes de *Commentaires* sur l'*Ecriture-Sainte*, pleins d'excellentes choses, mais qui ne sont pas toujours assorties à celle dont il s'agit; le jugement & la critique de l'auteur n'égaloient pas sa vaste érudition. On estime, plus que le reste de ses Commentaires, ce qui regarde le *Pentateuque* & les *Epîtres* de S. Paul. La meilleure édition du corps complet de ses *Commentaires* est celle d'Anvers, 1681 & années suivantes, 10 vol. in-fol. Tirinus & Menochius ont fait grand usage de ces Commentaires; ils n'ont fait souvent que les abréger en ôtant tout ce qui est étranger au sens littéral.

PIERRE DE ST.-ROMUALD, (Pierre *Guillebaud*) né à Angoulême en 1585, fut d'abord chanoine d'Angoulême, puis Feuillant, & mourut en 1667, à 81 ans. C'étoit un bon homme, dont la mémoire étoit vaste & le jugement très-borné. Ses livres sont un mélange de bon & de mauvais, ramassé sans choix de côté & d'autre, entrelardé de réflexions triviales & d'expressions gothiques. Sa critique est toujours en défaut, & les faits les plus extraordinaires & les moins vraisemblables, sont ceux qu'il rapporte de préférence. On a de lui: I. Un *Recueil d'Epitaphes*, 2 vol. in-12. II. *Le Trésor Chronologique*, 1658, 3 vol. in-fol. III. L'*Abrégé* en 3 vol. in-12, 1660, bon pour la date des faits arrivés de son tems. IV. *La Chronique d'Adhemar*, avec une continuation, 1652, 2 vol. in-12, qui fut censurée par l'archevêque de Paris en 1653.

PIERRE DE ST.-LOUIS, (le Pere) dont le nom de famille étoit *Barthélemi*, naquit à Valréas, dans le diocese de Vaison, en 1626. Devenu amoureux, à l'âge de 18 ans, d'une demoiselle nommée *Magdelene*, il eut la douleur de se la voir enlever par la petite vérole, dans le tems qu'il étoit sur le point de l'épouser. Sa mélancolie, après cette perte, lui inspira le dessein de se faire Carme. Le Pere Pierre étoit né avec quelque goût pour la poésie; il la cultiva dans son nouvel état. Pour sanctifier son travail, il forma le dessein de chanter

dans un Poëme les actions de quelque Saint, ou de quelque Sainte. Il balança long-tems entre Elie, qu'il regardoit comme le fondateur de son ordre, & la Magdelene, patrone de son ancienne maîtresse. Enfin, les reproches que lui fit dans un songe son ancienne Magdelene, le déterminerent à célébrer cette Sainte. Il entreprit une espece de Poëme héroïque, qui lui coûta cinq ans de veilles. Dès que cet ouvrage fut achevé, il se rendit à Lyon, ou après quelques traverses, il vint à bout de le faire imprimer sous ce titre: *La Magdelene au désert de la sainte Baume en Provence, Poëme spirituel & chrétien en XII livres.* Ce Poëme, *chef-d'œuvre de pieuse extravagance*, selon l'expression de la Monnoye, jouit de l'honneur d'une seconde édition. Le P. de St.-Louis ne vit pas cette espece de triomphe de sa *Magdelene;* il étoit mort d'une hydropisie de poitrine quelque tems auparavant. C'étoit un de ces hommes qui, comme a dit un critique, ont l'esprit froid & la tête chaude. Son ouvrage étoit devenu fort rare. La Monnoye le fit réimprimer dans son recueil de *Pieces choisies.* Le P. de St.-Louis avoit achevé avant sa mort un autre Poëme sur le prophete Elie, & il lui avoit donné pour titre l'*Eliade.* La ressemblance de ce nom avec celui d'*Iliade*, lui paroissoit d'un heureux augure pour le succès de son poëme; mais il n'a point paru: les Carmes eurent la prudence de le supprimer. Il avoit anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre, & de presque tous les Saints.

PIERRE DE ST.-ANDRÉ, nommé dans le siecle Jean-Antoine *Rampalle*, étoit de l'Isle, près de Cavaillon, dans le Comtat-Venaissin; il se fit Carme en 1640, & se distingua tellement par sa science & ses vertus, qu'il fut élevé aux premieres charges de son ordre. Il fut fait définiteur-général l'an 1667, & mourut à Rome le 29 novembre 1671. On a de lui: I. *De la Chiromancie naturelle*, Lyon, 1653, in-8°. II. *Vies* de plusieurs Saints de son ordre. III. Une *Traduction* en françois du *Voyage dans l'Orient*, du P. Philippe de la Ste. Trinité, Lyon, 1653, in-8°. IV. Des *Tragédies* sacrées. V. Une Edition de l'*Histoire générale des Carmes de la congrégation d'Italie, par le P. Isidore de Saint-Joseph*, avec des supplémens & des corrections, en latin; Rome, 1668-1671, 2 vol. in-fol.

PIERRE DE BRUYS, *voyez* BRUYS.

PIERRE D'OSMA, Espagnol, professeur en théologie dans l'université de Salamanque, soutint dans le 15e. siecle, que la confession étoit un établissement humain, & non une institution divine. Ce qui fut condamné comme hérétique, & par les théologiens & par le pape Sixte IV. Erreur renouvellée par Calvin, Zuingle, & en dernier lieu par un docteur de Vienne nommé Eybel, qui en 1784 publia une diatribe allemande, pour prouver que la confession étoit une invention moderne; comme s'il étoit pof-

ſible que dans un tems où la piété des fideles étoit ſi refroidie, on eût pu réuſſir à faire recevoir une loi auſſi pénible que celle de la confeſſion auriculaire. Ce novateur ne tarda pas d'être victorieuſement réfuté par le P. Fulgence Hüllinghoff, dans un ſavant Traité intitulé : *Antiquitas confeſſionis privatæ*, Munſter, 1789, in-12. Des philoſophes de ce ſiecle, d'ailleurs conjurés contre le Chriſtianiſme, ont reconnu la ſageſſe & l'utilité de cette divine inſtitution. Luther s'oppoſa à ſon abolition, comme d'un des plus importans objets de la Religion. Voyez le *Catéch. phil.*, tom. 3, N°. 501.

PIERRE, très-habile peintre, après avoir perfectionné ſes talens à Rome, travailla à Paris avec un brillant ſuccès, & ſe conſacra ſur-tout à la décoration des égliſes. Ses ouvrages les plus connus ſont : *S. Pierre guériſſant le boiteux*, & *La mort d'Hérode*, deux tableaux placés à St. Germain-des-Prés ; le *S. François* à St. Sulpice, celui de l'égliſe St. Louis, à Verſailles ; le *martyre de S. Thomas de Cantorbery*, à St. Louis du Louvre ; la *Coupole* de la chapelle de la Vierge à St. Roch : morceaux où le pittoreſque & la maniere de peindre large & facile ſe diſputent la prééminence. Il mourut à Paris le 14 juin 1789, âgé de 75 ans.

PIERRE, (Euſtache de ST.-) (& l'abbé de ST.) *voyez* SAINT-PIERRE.

PIET, (Baudouin Vander) né à Gand en 1546, d'une famille patricienne, fut, à la naiſſance de l'univerſité de Douay, le premier qui eut le titre de bachelier. Il devint docteur, puis profeſſeur en droit à Douay, & remplit cette place avec diſtinction. Le conſeil de Malines le nomma pluſieurs fois pour être un de ſes membres ; mais Piet refuſa conſtamment cet honneur, aimant mieux former des juges lui-même. Il fut l'oracle des grands & du peuple juſqu'à ſa mort, arrivée à Douay en 1609, à 63 ans. Sa profonde érudition étoit appuyée ſur un jugement très-ſolide. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, ſont : I. *De Fructibus.* II. *De duobus reis.* III. *De Emptione & Venditione.* IV. *De Pignoribus & Hypothecis.* V. *Reſponſa Juris, ſive Conſilia.*

PIETRO COSIMO, *voyez* COSIMO.

PIETRO DELLA FRANCESCA, peintre, natif de Florence, mort en 1443, fut long-tems employé par le pape Nicolas V à peindre dans le Vatican. Il réuſſiſſoit à faire des portraits ; mais ſon goût dominant étoit pour les combats. On a de lui des ouvrages ſur l'Arithmétique & ſur la Géométrie.

PIETRO LONGO, *voyez* AARSENS.

PIETRO DI PETRI, habile peintre, mort à Rome ſa patrie en 1716, à 45 ans, excelloit ſur-tout dans le deſſin. Il imitoit très-exactement les originaux. Tout ce qui eſt ſorti de ſes mains, eſt eſtimé des connoiſſeurs.

PIETRO DE CORTONE, *voyez* BERETIN.

PIETRO RICCIO, *voyez* CRINITUS (Pierre).

PIGALLE, (Jean-Baptiſte) né à Paris en 1714, d'un pere

qui étoit menuisier, entrepreneur des bâtimens du roi, & qui le mit, dès l'âge de huit ans, chez le Lorrain, sculpteur de l'académie. Après quelques années de séjour en Italie, il revint en France, où il fut obligé pendant cinq ans de chercher sa subsistance en travaillant pour un sculpteur, & de se charger de travaux peu dignes de lui. Une Vierge, qu'il fit pour les Invalides, le fit connoître du comte d'Argenson. Ce ministre lui commanda de faire une statue de Louis XV. Mde. de Pompadour lui fit faire une figure en pied qui étoit son portrait, une autre figure du *Silence* & un groupe *de l'Amour & de l'Amitié*. Dès ce moment, Pigalle ne connut plus le besoin, & commença à jouir du fruit de sa constance & de ses travaux. Le roi lui fit exécuter deux grandes statues de *Mercure* & de *Vénus*, pour être envoyées en présent au roi de Prusse, qui en a toujours fait grand cas. Il a fait encore la belle statue de Louis XV pour la ville de Rheims, & une multitude d'ouvrages de diverses grandeurs; mais ce qui a donné le plus d'éclat à sa réputation, c'est le tombeau du maréchal de Saxe, placé dans un temple luthérien de Strasbourg. Ce monument est trop célebre; le plan & l'exécution, les beautés & les défauts en sont trop connus des amateurs, pour que nous ayons besoin d'en faire ici l'analyse; il en a paru différentes critiques & apologies; mais dans son ensemble on ne peut s'empêcher de reconnoître un bel & grand ouvrage (*voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 1 octobre 1778, p. 182). Pigalle avoit plus de talent que d'esprit, plus de justesse que d'étendue dans les idées; il avoit plus le sentiment du vrai que celui du beau: il croyoit que tout étoit bien dès que la nature étoit fidellement exprimée. Cette persuasion a paru particuliérement dans la statue de Voltaire, que les connoisseurs ont trouvée doublement répréhensible, & par la nudité aussi déraisonnable que hideuse, dans laquelle il a représenté cet homme fameux, & par le choix du modele, en qui une maigreur extrême & un affaissement général de toutes les parties, ajoutoient à la difformité naturelle de la vieillesse; il aima mieux faire une anatomie savante qu'une belle statue. Voltaire a senti lui-même l'ineptie de cette figure, & s'en est plaint au sculpteur dans des vers où sa luxurieuse imagination s'est donné un nouvel essor; on ne peut citer que les suivans:

Cher Phidias, votre statue
Me fait mille fois trop d'honneur.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur,
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très-peu joufflue
Feront rire le connoisseur?

Pigalle fut reçu à l'académie en 1744, nommé adjoint à professeur en 1745, professeur en 1752, adjoint à recteur en 1770, recteur en 1777, enfin chancelier de l'académie en 1785. Il avoit été décoré en 1769 de l'Ordre de St. Michel. Il est mort à Paris le 20 août 1785.

PIGANIOL DE LA FORCE, (Jean Aymar de) né en Auvergne d'une famille noble, s'appliqua avec ardeur à la géo-

graphie & à l'histoire de France. Pour se perfectionner dans cette étude, il fit plusieurs voyages en différentes provinces. Il rapporta de ses courses des observations importantes sur l'histoire naturelle, sur le commerce, & sur le gouvernement civil & ecclésiastique de chaque province. Elles lui servirent beaucoup pour composer les ouvrages que nous avons de lui. Les principaux sont : I. Une *Description historique & géographique de la France*, dont la plus ample édition est de 1753, en 15 vol. in-12. C'est le meilleur des ouvrages qui ont paru jusqu'ici sur cette matiere, quoiqu'il renferme encore un grand nombre d'inexactitudes & même de bévues. II. *Description de Paris*, en 10 vol. in-12 : ouvrage instructif, intéressant, & beaucoup plus parfait que la Description de Germain Brice. Il est d'ailleurs écrit avec une élégante simplicité. Il en donna un *Abrégé* en 2 vol. in-12. III. *Description du Château & Parc de Versailles*, *de Marly*, &c., en 2 vol. in-12. Elle est agréable & assez bien faite. IV. *Voyage de France*, 2 vol. in-12. Il mourut à Paris en 1753, à 80 ans.

PIGHIUS, (Albert) né à Kempen, petite ville de l'Over-Yssel, vers l'an 1490, étudia à Louvain & à Cologne, & prit dans la premiere université le titre de bachelier, & dans la seconde celui de docteur. Il étoit profondément versé dans les mathématiques, dans les matieres de théologie & d'antiquité. Il signala son zele pour la foi par plusieurs ouvrages contre Luther, Mélanchthon, Bucer & Calvin. La réputation qu'il se fit à Cologne, s'étendit jusqu'à Rome, où le pape Adrien VI le fit venir vers l'an 1522. Clément VII & Paul III, successeurs d'Adrien, n'eurent pas moins de considération pour Pighius ; ils le chargerent de différentes négociations pour le bien de la Religion à Worms & à Ratisbonne. Il mourut en 1542 à Utrecht, où il étoit prévôt de l'église de S. Jean-Baptiste. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est intitulé : *Assertio Hierarchiæ Ecclesiasticæ*, Cologne, 1572, in-fol. Son style n'est ni aussi pur, ni aussi élégant que celui de Sadolet, avec qui il étoit en relation, & des autres *Cicéroniens ;* mais il est moins barbare que celui des scholastiques de son tems. On a encore de lui un Traité *De gratia & libero hominis arbitrio*, contre Calvin, Cologne, 1542, in-fol. Il montre dans ses écrits un grand dévouement au Saint-Siege, peut-être le pousse-t-il même trop loin. On ne peut désavouer qu'il n'ait quelques sentimens singuliers : aussi le cardinal Bona disoit en parlant de lui : *Cautè legendus est, quòd non semper solidam tradat doctrinam.* Il composa aussi plusieurs ouvrages de mathématiques, entr'autres : I. *De ratione paschalis celebrationis, deque restitutione Kalendarii Ecclesiastici.* II. *De Æquinoctiorum solstitiorumque inventione.* Il éclairoit la théorie par la pratique ; il excelloit à construire les spheres armillaires.

PIGHIUS, (Etienne Winand) neveu maternel du précédent, dont il emprunta le

nom, naquit comme lui à Kempen l'an 1520. Il fit deux voyages en Italie. Au retour de son second voyage, il fut pourvu de la place d'écolâtre dans la collégiale de Zanten, dont il étoit chanoine. Il y passa le reste de ses jours partagés entre les devoirs de piété & l'étude, & y mourut le 19 octobre 1604. Il n'est personne de son tems qui l'ait surpassé dans la connoissance des antiquités romaines. Juste-Lipse le qualifie : *Alter indefessi calami & stili Livius*. On a de lui : I. *Annales de la Ville de Rome*, en latin, Anvers, 1615, 3 vol. in-fol. II. *Hercules prodicius*, Anvers, 1587. C'est une description du voyage que Pighius fit en Italie. Elle est pleine d'observations sur les antiquités romaines & germaniques. Il nous a laissé plusieurs autres ouvrages également pleins d'érudition, dont quelques-uns ont été insérés dans les Antiquités Grecques de Gronovius, t. IX.

PIGMALION, *voyez* PYGMALION.

PIGNA, (Jean-Baptiste) né dans le Ferrarois, au commencement du 16*e*. siecle, mérita la protection de ses souverains par ses talens & ses ouvrages. Il fut à la fois bon grammairien, littérateur & historien. On lui doit divers livres de politique & d'histoire : I. *Il Principe*, Venise, 1561, in-8°. II. *Il Duello nel quale si tratta dell' ononore e dell' ordine della Cavaleria*, 1554, in-4°. III. *Historia de Principi di Estel*, Ferrare, 1570, in-8°, estimée & peu commune. IV. *Romanzi ne quali della Poësia e della vita d'Ariosto si tratta*, Venise, 1554, in-4°.

PIGNATELLI, (Fabricio) savant Jésuite Napolitain, connu par une Dissertation où il veut prouver que S. Barthélemi est le même que Nathanaël, publiée sous ce titre : *De Apostolatu B. Nathanaëlis Bartholomæi*, Paris, 1660.

PIGNORIUS, (Laurent) né à Padoue en 1571, devint curé de S. Laurent de cette ville, puis chanoine de Trevisi, où il mourut de la peste en 1631. Ce littérateur avoit dressé une belle bibliotheque & un riche cabinet de médailles, qui lui servirent dans la composition de ses savans ouvrages. On a de lui : I. Un Traité *de Servis, & eorum apud Veteres ministeriis*, Amsterdam, 1674, in-8°. II. *Caracteres Egyptii*, in-4°, 1669. III. *Origini de Padoua*, 1625, in-4°; & plusieurs autres ouvrages pleins de profondes recherches. Pignorius avoit un amour vif & constant pour l'étude. Les hommes les plus savans de son siecle se firent honneur d'être en relation avec lui.

PIGRAY, (Pierre) chirurgien ordinaire du roi, né à Paris, se distingua dans l'exercice de son art, tant dans la capitale qu'à la suite des armées, sous les regnes de Henri IV & de Louis XIII. Il fut disciple & rival du célebre Ambroise Paré; mais leur émulation ne fit que resserrer les nœuds de leur amitié & de leur estime réciproques. Ils s'éclairerent l'un l'autre, & perfectionnerent leur art sans jalousie & sans s'obscurcir. Pigray a donné au public : I. *Chirurgica cum aliis medecinæ partibus conjuncta*, Paris, 1609, in-8°; c'est un abrégé des écrits de Paré avec des réflexions & des observations.

II. *Epitome præceptorum medicinæ chirurgicæ*, Paris, 1612, in-8°; en françois, Lyon, 1673, in-8°. Pigray mourut en 1613.

PIKARSKI, (Michel de) riche ſeigneur de Pologne, eut l'eſprit foible, & le roi Sigiſmond III lui donna des curateurs; mais il en fut ſi choqué, qu'il réſolut de tuer ce prince. Il prit le tems que le roi devoit aller à l'égliſe pour commencer la diete (c'étoit le 15 novembre 1620). Il ſe cacha derriere la porte, & quand le roi vint à paſſer, il lui déchargea ſur la tête deux coups de hache d'armes, qui le firent tomber à terre. On lui donna auſſi-tôt la queſtion, pour l'obliger à découvrir ceux qui l'avoient porté à ce forfait. Mais il ne nomma perſonne, & dit beaucoup d'extravagances, ne ſe plaignant que de la foibleſſe de ſon bras. On le tenailla, & après lui avoir coupé toutes les jointures des doigts l'une après l'autre, & enſuite la main droite, on l'écartela. On brûla toutes les pieces de ſon corps; on en jeta les cendres dans la Viſtule, & l'on raſa ſon château.

PILARINO, (Jacques) né dans l'Iſle de Céphalonie, docteur en médecine à Padoue, exerça cette ſcience dans l'iſle de Candie, à Conſtantinople, en Syrie, à Alep, en Egypte, à Smyrne, où il s'attacha au conſul de la république de Veniſe; enfin il fit des courſes dans la Tranſylvanie, la Valachie, la Moſcovie, ſe fixa enſuite à Veniſe, & mourut à Padoue en 1718, à 59 ans, après être rentré dans le ſein de l'Egliſe Romaine & avoir renoncé aux erreurs des Grecs ſchiſmatiques. On a de lui: I. Un Traité latin en faveur de l'*Inoculation de la petite Vérole*, Veniſe, 1715, in-12 (*voyez* CONDAMINE). II. *La Medicina difeſa, contra J. Gazola*, 1717, in-12.

PILASTRE DE ROSIER, ſe ſignala dans le tems que les François s'occupoient des aéroſtats, qui avoient ſuccédé aux pantins & aux bilboquets. Après s'être élevé pluſieurs fois avec ſon ballon, il entreprit le 15 juillet 1785, de franchir le pas de Calais avec un nommé Romain; mais il fut précipité de la hauteur de 1500 pieds, & trouvé mort, ainſi que ſon compagnon, dans un état affreux & méconnoiſſable. Un poëte un peu dur, & qui n'avoit pas le cœur diſpoſé à la compaſſion, lui a fait cette épitaphe:

Ci-gît qui périt dans les airs,
Et par ſa mort ſi peu commune,
Mérite aux yeux de l'univers
D'avoir ſon tombeau dans la lune.

La ſuivante eſt plus ſpirituelle & plus ſérieuſe; on a propoſé de la mettre dans l'égliſe paroiſſiale de Wimille, où il fut enterré.

Hìc lapſus jaceo indignante Pilaſter ab æthra,
Quæque cadunt aſtris oſſa Wimilla tenet.
Aëra perſpatientur aves, permittitur æquor
Piſcibus; ultricem ſic homo calcet humum.
Me non Icariæ cautum fecère ruinæ:
Cautior en fatis, ſis, peregrine, meis.

L'inutilité & le danger de cette eſpece de jeu, déjà démontrés par la raiſon & diverſes expériences, furent encore mieux

reconnu par cette cataſtrophe, & l'on ne vit plus guere qu'un nomméBlanchard, qui continua d'en amuſer le public oiſif.

On convint enfin que l'enfance,
Avec ces boules de ſavon
Que gonfle le gaz du poumon,
Créa vraiment cette ſcience.

On peut voir l'hiſtoire de la chute de Pilaſtre dans le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 juillet 1785, p. 482. Diverſes réflexions ſur les aéroſtats, & l'impoſſibilité de les diriger, 15 décembre 1783, p. 630 — 15 février 1784, p. 255 — 1 mars 1784, p. 349. — Ne peuvent ſervir à connoître la hauteur des montagnes, 15 fév. 1784, p. 256; ni à obſerver les aurores boréales, 15 avril 1784, p. 582. — Ridicule enthouſiaſme qu'ils ont inſpiré, 15 fév. 1784, p. 261 — 1 août 1787, p. 484. — Blaſphêmes abſurdes auxquels ils ont donné lieu, 1 août 1783, p. 502 — 15 juillet 1784, p. 429 — 15 fév. 1784, p. 263 — 1 août 1787, p. 486 — 15 déc. 1785, p. 622. — L'invention n'en eſt pas moderne, 1 mars 1784, p. 346. — N'ont pas été connus chez les Chinois, 1 juin 1786, p. 229; ni du tems de Flave-Joſephe, 1 février 1785, p. 227. — Pourquoi l'homme ne doit pouvoir planer dans les airs à volonté, 15 décembre 1783, p. 635; & dans ce *Dict.*, art. DANTE Jean-Baptiſte, OLIVIER DE MALMESBURY.

PILATE, (*Pontius Pilatus*) gouverneur de la Judée, commanda dans cette province pendant dix ans ſous Tibere. L'hiſtorien Joſephe le peint comme un homme emporté & avide. Ce fut lui à qui les Juifs menerent Jeſus-Chriſt, pour le prier de faire exécuter le jugement de mort qu'ils avoient porté contre lui. Le gouverneur qui reconnut ſon innocence, & qui remarquoit en lui quelque choſe d'extraordinaire, frappé ſur-tout de ſa tranquillité & de ſon ſilence, tâcha de le ſauver; il fut même un moment occupé de la recherche de la vérité, ſi odieuſe aux grands, & parut vouloir en être inſtruit. Mais à peine en avoit-il formé la demande, qu'il alla, ſans attendre de réponſe, retrouver les inſenſés qui demandoient la mort du Juſte. Il crut les fléchir par un moyen barbare, & les ſatisfaire en faiſant cruellement fouetter le Sauveur. Mais la rage de ſes ennemis n'étant pas aſſouvie, Pilate eſſaya de profiter de la fête de Pâque pour le délivrer. Il voulut même ſe diſpenſer de prononcer le dernier jugement contre lui, en le renvoyant à Herode, roi de Galilée. Lorſqu'il vit que les Juifs ne ſe rendoient point, & qu'ils le menaçoient de la colere de Céſar; en lâche courtiſan il abandonna J. C. aux bourreaux, croyant ſe purifier de cette iniquité par la vaine cérémonie de ſe laver les mains, & de ſe déclarer *innocent de l'effuſion du ſang de cet homme juſte.* Environ un an après la mort du Sauveur, Pilate prit l'argent du ſacré tréſor, pour faire travailler à un aqueduc. Le peuple ſe ſouleva contre lui, & le gouverneur employa des voies extrêmes pour appaiſer la ſédition. Il exerça des cruautés encore plus horribles contre les habitans de Samarie, qui s'en plaignirent à Tibere: ſur ces

plaintes il fut mandé à Rome, où il arriva l'an 37 de J. C. au commencement du regne de Caligula. Envoyé en exil, près de Vienne en Dauphiné, il se tua de désespoir deux ans après. Nous avons sous son nom une Lettre à Tibere, dans laquelle il lui rend compte des miracles & de la résurrection de J. C.; mais c'est un écrit supposé. On doit porter le même jugement du *Trésor admirable de la Sentence de Ponce-Pilate contre J. C., trouvée écrite sur parchemin en lettres hébraïques dans la ville d'Aquila.* Cette piece fut traduite de l'italien en françois, & imprimée à Paris en 1581, in-8°.

PILATUS, *voy.* LEONTIUS.

PILES, (Roger de) peintre, né à Clamecy en 1635, étoit d'une famille distinguée dans le Nivernois. Il étudia d'abord en Sorbonne; mais un goût particulier pour la peinture l'engagea à se mettre de bonne heure sous la discipline de frere Luc, Récollet. Ménage, instruit de son mérite, le fit entrer chez le président Amelot en 1662, pour avoir soin de l'éducation de son fils. Le jeune Amelot fit un voyage en Italie avec de Piles, qui eut occasion pour lors de satisfaire son amour pour les beaux-arts. De retour en France, notre auteur publia quelques Traités sur la Peinture, qui le firent estimer & rechercher des célebres artistes & des amateurs. Son éleve ayant été nommé ambassadeur du roi à Venise, de Piles le suivit en qualité de secrétaire d'ambassade. Il l'accompagna encore à Lisbonne en 1685, & en Suisse en 1689, & il fut chargé de porter au roi le traité de neutralité que l'ambassadeur avoit conclu avec les 13 Cantons. Trois ans après, Louvois l'envoya à La Haye comme amateur de tableaux; mais en effet, pour traiter secrétement avec les personnes qui souhaitoient de détacher les Hollandois de la grande alliance. Il fut découvert & retenu prisonnier par ordre des états pendant cinq ans, jusqu'à la paix de Ryswick. Ce fut dans sa captivité qu'il s'occupa à composer les *Vies des Peintres.* A son retour en France, le roi lui donna une pension. Il voulut suivre encore Amelot, nommé en 1705 ambassadeur à Madrid; mais sa mauvaise santé le força de quitter l'Espagne. Il mourut en 1709, à 74 ans. De Piles avoit les qualités qui font aimer & estimer; son esprit étoit méthodique, son cœur sensible, son caractere simple. Il étoit bon ami, fidele & discret. Ces qualités avoient pour base un grand fonds de religion, qui seule donne la sanction & la consistance aux vertus humaines. Il fut honoré du titre de conseiller-amateur de l'académie de peinture & de sculpture. Ses occupations ne lui permirent point de s'adonner entiérement à la peinture; mais il s'étoit fait des principes qui suppléoient, en quelque sorte, à l'usage qui lui manquoit. Son admiration pour les tableaux de Rubens étoit extrême. Il ressembloit à ce peintre par son enthousiasme pour son art, & par un esprit capable d'affaires. Il avoit une grande intelligence du coloris & du

clair-obscur ; il imitoit parfaitement les objets qu'il vouloit rendre. Ses ouvrages sont : I. Un *Abrégé d'Anatomie, accommodé aux Arts de Peinture & de Sculpture*, publié sous le nom de *Tortebat*, 1667, in-fol. II. *Conversation sur la connoissance de la Peinture*, 1677, in-12. III. *Dissertation sur les Ouvrages des plus fameux Peintres*, in-12, 1681. IV. *Les premiers Elémens de la Peinture pratique*, 1784, in-12. V. *Traduction du Poëme* De Arte Graphica *de du Fresnoy, avec des remarques*, 1684, in-12. VI. *Abrégé de la Vie des Peintres*, 1715, in-12. VII. *Cours de Peinture par principes*, 1708, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de netteté.

PILLADE, (Laurent) né en Lorraine dans le 16e. siecle, obtint un canonicat à Saint-Dié, & s'amusa à la poésie. Dom Calmet déterra un de ses *Poëmes*, qu'il plaça dans sa *Bibliotheque de Lorraine*. Il roule sur la guerre des paysans d'Alsace, & peut servir plutôt à instruire sur quelques événemens de cette guerre, qu'à prouver le goût de l'auteur.

PILON, (Germain) sculpteur & architecte de Paris, originaire du Maine, mort vers l'an 1608, fut un de ces hommes rares, destinés à tirer les arts des ténebres de la barbarie, & à porter dans leur patrie le vrai goût du beau. Il est le premier sculpteur qui ait supérieurement rendu le caractere des étoffes. On voit plusieurs de ses ouvrages à Paris, qui sont les délices des curieux. L'église de Ste Catherine, la Ste. Chapelle, S. Gervais ; l'église des Religieux Picpus, celle des Célestins, S. Etienne du Mont, étoient ornés de plusieurs morceaux du sculpture admirables : mais ces ouvrages, ainsi que tous les monumens des sciences & des arts, sur-tout ceux qui tenoient au culte chrétien, ont été détruits, mutilés ou dispersés durant la révolution de 1789.

PILPAY ou BIDPAY, bramine Indien, gymnosophiste & philosophe, fut, à ce que l'on croit, gouverneur d'une partie de l'Indostan, & conseiller de Dabschelim, qui étoit, dit-on, un puissant Indien. Il enseigna à ce prince les principes de la morale, & l'art de gouverner, par des *Fables* ingénieuses. Ces *Fables*, écrites en indien, ont été traduites dans presque toutes les langues connues. On ne sait rien de bien assuré sur sa vie ni sur ses ouvrages, ni sur le tems où il a vécu. Plusieurs critiques le confondent avec Esope & Lockman (*voyez ces mots*). Antoine Galland a traduit ses Fables en françois, Paris, 1688, in-12 ; & 1714, 2 vol. in-12, avec les Fables de Lockman.

PIN, (Jean du) moine de Cîteaux, dans l'abbaye de Notre-Dame du Vaucelles, près Cambray, mort en 1372, âgé d'environ 70 ans, est auteur du *Champ vertueux*, in-4°, en vers françois, imprimé en lettres gothiques & écrit d'un style semblable.

PIN, (Louis Ellies du) né à Paris en 1657, d'une famille ancienne, originaire de Normandie, fut élevé avec soin par son pere. Il fit paroître dès son

son enfance, beaucoup d'inclination pour les belles-lettres & pour les sciences. Après avoir fait son cours d'humanités & de philosophie au college d'Harcourt, il embrassa l'état ecclésiastique, & reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1684. Il avoit déjà préparé des matériaux pour sa *Bibliotheque universelle des Auteurs Ecclésiastiques*, dont le 1er. volume parut in-8° en 1686. Les 8 premiers siecles étoient achevés, lorsque la liberté, avec laquelle il portoit son jugement sur le style, la doctrine & les autres qualités des écrivains ecclésiastiques, déplut à Bossuet, qui en porta ses plaintes à Harlay, archevêque de Paris. Ce prélat obligea du Pin à donner une rétractation d'un assez grand nombre de propositions, dont quelques-unes étoient néanmoins susceptibles d'un sens favorable. L'auteur, en se soumettant à tout ce qu'on voulut, espéroit que son ouvrage ne seroit pas supprimé. Il le fut cependant par un décret du prélat, le 16 avril 1693 ; mais on lui accorda la liberté de le continuer, en changeant seulement le titre. Son repos fut encore troublé par l'affaire du Cas de conscience ; il fut l'un des docteurs qui signerent ce Cas. Cette décision lui fit perdre sa chaire & le séjour de la capitale. Exilé à Chatelleraut en 1703, en se rétractant il obtint son rappel ; mais il ne put jamais recouvrer sa place de professeur-royal. Clément XI remercia Louis XIV de ce châtiment, & dans le Bref qu'il adressa à ce monarque, il appella ce docteur, *un homme d'une très-mauvaise doctrine, & coupable de plusieurs excès envers le siege apostolique.* Du Pin ne fut pas plus heureux sous la régence; il étoit dans une étroite liaison avec Guillaume Wake, archevêque de Cantorbery, & même dans une relation continuelle. On soupçonna du mystere dans ce commerce, & le 10 février 1719, on fit enlever tous ses papiers. « Je me trouvai au » palais royal au moment qu'on » les y apporta (dit Lafitau, évêque de Sisteron, de qui nous empruntons ces anecdotes) » il y étoit dit que les » principes de notre foi peu» vent s'accorder avec les prin» cipes de la religion angli» cane. On y avançoit que, » sans altérer l'intégrité des » dogmes, on peut abolir la » confession auriculaire, & ne » plus parler de la transubstan» tiation dans le sacrement de » l'Eucharistie, anéantir les » vœux de religion, retran» cher le jeûne & l'abstinence » du carême, se passer du pape, » & permettre le mariage des » prêtres ». Les gens qui se croient bien instruits, assurent que sa conduite étoit conforme à sa doctrine ; qu'il étoit marié, & que sa veuve se présenta pour recueillir sa succession. Si ce docteur étoit tel qu'ils nous le présentent, le pape devoit paroître modéré dans les qualifications dont il le charge. Ses amis ont voulu faire regarder son projet de réunion de l'Eglise Anglicane avec l'Eglise Romaine, plutôt comme le fruit de son esprit conciliant, que comme une suite de son penchant pour l'erreur ; mais comment accorder ce ju-

gement avec ce que l'évêque de Sisteron dit avoir lu de ses propres yeux dans les écrits de du Pin? On sait d'ailleurs qu'il étoit partisan de Richer, & qu'il prônoit son démocratique systême, totalement destructif de la hiérarchie & de l'unité de l'Eglise : & cela même après que le syndic eut solemnellement abjuré ses erreurs. Du reste, quelqu'idée que l'on se fasse de sa façon de penser & de sa conduite, on ne peut lui refuser un esprit net, précis, méthodique, une lecture immense, une mémoire heureuse, un style à la vérité peu correct, mais facile & assez noble, & un caractere moins ardent que celui qu'on attribue d'ordinaire aux écrivains du parti avec lequel il étoit lié. Il mourut à Paris en 1719, à 62 ans. Vincent, son libraire, honora son tombeau d'une pierre de marbre, avec une épitaphe de la composition du célebre Rollin. Les principaux ouvrages de ce laborieux écrivain sont: I. *Bibliotheque des Auteurs Ecclésiastiques*, contenant l'Histoire de leur vie, le Catalogue, la Critique, la Chronologie de leurs ouvrages, tant de ceux que nous avons, que de ceux qui se sont perdus, le Sommaire de ce qu'ils contiennent, un Jugement sur leur style, leur doctrine, & le Dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages, en 58 vol. in-8°; réimprimée en Hollande en 19 vol. in-4°. Dom Cellier a donné dans le même genre un ouvrage qui est plus exact, mais qui se fait lire avec moins de plaisir. L'abbé du Pin juge assez souvent sans partialité & sans prévention; mais la vîtesse avec laquelle il travailloit, son esprit superficiel & peu capable de réflexions soutenues, lui ont fait commettre bien des fautes: quelques-unes cependant sont de nature à ne pouvoir être attribuées à la précipitation & à la distraction, & l'on ne peut guere les concilier avec la bonne foi (voy. le *Journ. hist. & littér.*, 15 novembre 1791, pag. 426). Les principales erreurs qu'on lui reprocha en flétrissant son ouvrage, étoient: 1. D'affoiblir la piété des fideles envers la Ste. Vierge, & de ne paroître corriger ou prévenir des exagérations & des abus, qu'en donnant dans des excès contraires. 2. De favoriser le Nestorianisme. 3. D'affoiblir les preuves de la primauté du Saint-Siege. 4. D'attribuer aux saints Peres des erreurs sur l'immortalité de l'ame & sur l'éternité des peines de l'enfer. 5. De parler d'eux avec trop peu de respect, &c. Matthieu Petit-Didier a donné une Critique en 3 vol. de la *Bibliotheque Ecclésiastique* (voy. PETIT-DIDIER. SOUCIET). II. Une *Edition* de *Gerson*, en 5 vol. in-fol. (*voyez* CHARLIER). III. *Traité de la Puissance Ecclésiastique & Temporelle*, in-8°. IV. *Histoire de l'Eglise en abrégé*, en 4 vol. in-12. V. *Histoire profane*, 6 vol. in-12. Cet ouvrage & le précédent, faits à la hâte, manquent d'exactitude. VI. *Bibliotheque universelle des Historiens*, 2 vol. in-8°, suivant le plan de sa Bibliotheque Ecclésiastique, mais qui n'a pas été achevée. VIII. *Histoire des Juifs depuis J.C. jusqu'à présent*, 1710, en 7 vol. in-12. C'est l'ouvrage

du ministre Basnage, que du Pin s'appropria, en y faisant quelques changemens (*voyez* BASNAGE). VIII. *De antiqua Ecclesiæ disciplina*, in-4°. IX. *Liber Psalmorum cum notis*, in-8°. X. *Traité de la Doctrine Chrétienne & orthodoxe*, 1 vol. in-8°, qui étoit le commencement d'une théologie françoise qui n'a pas eu de suite. XI. *Traité historique des Excommunications*, in-12. XII. *Méthode pour étudier la Théologie*, in-12 : bon ouvrage, réimprimé en 1769 avec des augmentations & des corrections par M. l'abbé Dinouart. XIII. Une *Edition d'Optat de Mileve*, Paris, 1700, in-fol., estimée. XIV. *L'Histoire d'Apollonius de Thiane, convaincue d'impiété*, 1705, in-12. Il y a de très-bonnes remarques. *Voyez* APOLLONIUS.

PINA, (Jean de) Jésuite, né à Madrid en 1582, mort en 1657, fut prédicateur, recteur & provincial dans sa Société. On a de lui : I. *Commentaire* sur l'*Ecclésiaste*, en 2 vol. in-fol. II. Un autre sur *l'Ecclésiastique*, en 5 vol. in-fol. On dit qu'il avoit lu tous les Peres Grecs & Latins, qu'il en avoit extrait 100 volumes, & que chaque volume étoit de 500 pages, tous écrits de sa main ; mais on ne dit pas si cette compilation immense étoit bien digérée. Il y a apparence que non, du moins si l'on en juge par les ouvrages imprimés de Pina, qui ne sont qu'un recueil informe de passages.

PINAMONTI, (Jean-Pierre) né à Pistoie en 1632, entra chez les Jésuites en 1647. Il fut le fidele compagnon du P. Segneri, & partagea ses travaux apostoliques durant 26 ans. Il lui survécut & passa encore dix ans dans cette carriere du zele & de la charité, jusqu'à sa mort arrivée à Orta dans le diocese de Novare, le 25 juin 1703. On a de lui un grand nombre d'opuscules écrits en italien, dont plusieurs ont été traduits en diverses langues ; entr'autres les *Considérations sur les souffrances*, imprimées à Maëstricht en 1791 ; & la *Synagoga disingannata* (la Synagogue détrompée), où l'aveuglement des Juifs & la vérité du Christianisme sont prouvés avec autant de précision que de force. Un autre de ces opuscules, écrit en latin, a pour titre : *Exorcista ritè instructus, seu accurata methodus omne maleficiorum genus probè ac prudenter curandi* ; on y trouve le discernement & la prudence unis au respect qu'on doit aux pratiques & aux sentimens de l'Eglise. Tous ces traités ont été publiés à Venise, chez Pezzana, 1742, 1 vol. in-4°. On a mis à la tête un précis de sa Vie.

PINÆUS, *voyez* PINEAU.

PINART, (Michel) né à Sens vers 1660, d'une famille honnête, mort à Paris en 1717, s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'histoire, des langues, des antiquités & de la bibliographie. Ses succès lui mériterent une place dans l'académie des inscriptions. Le recueil de cette société savante offre divers *Mémoires* de cet auteur. Sa *Dissertation sur les Bibles Hébraïques* est estimée, pour l'exactitude & les bonnes recherches qu'elle renferme.

PINCIANUS, *voy.* NUNEZ.

PINDARE, le prince des poëtes lyriques, naquit à Thebes, dans la Béotie, vers l'an 500 avant J. C. Il apprit l'art de faire des vers de Lasus d'Hermione, & de Myrtis, dame grecque. Il étoit au plus haut point de sa réputation, dans le tems que Xercès voulut envahir la Grece. On croit qu'il mourut au théâtre, vers l'an 436 avant J. C. Il avoit composé un très-grand nombre de Poésies; mais il ne nous reste que ses *Odes*, dans lesquelles il célebre ceux qui de son tems avoient remporté le prix aux quatre Jeux solemnels des Grecs, qui sont les Jeux Olympiques, les Isthmiques, les Pythiques & les Néméens. Alexandre eut tant de vénération pour la mémoire de ce grand poëte, qu'à la destruction de Thebes, il conserva sa maison & sa famille. Pindare n'avoit pas reçu de moindres marques de considération pendant sa vie, que celles dont il fut honoré après sa mort. Thebes l'ayant condamné à une amende pour avoir donné trop d'éloges à Athenes, cette ville fit payer cette somme des deniers publics. On sent, en lisant les ouvrages de Pindare, cette impétuosité de génie, ces transports subits & sublimes, cette impulsion véhémente & en même tems délicieuse, qui caractérisent le poëte lyrique. Horace le compare à un torrent qui, grossi pas de fortes pluies, se précipite du haut des montagnes, & se roule tout écumant par les vallées & les plaines:

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluêre ripas,
Fervet, immensusque ruit.

Il n'a pas moins de douceur que d'enthousiasme, & le gracieux lui est aussi naturel que l'énergique: témoin le riant tableau qu'il nous offre des Champs-Elysées, dans la seconde Ode Olympique, adressée à Théron, roi d'Agrigente. Comme philosophe il avoit des idées saines de la Divinité, & en parloit d'une maniere digne d'elle. » Rien au monde, dit-il, n'échappe aux yeux de Dieu, sa » providence s'étend sur tout. » C'est lui qui nous éclaire; » il est tout-puissant, rien n'est » fait que par lui ». La meilleure édition de ce poëte est celle d'Oxford, in-fol., 1697. Elle est peu commune. On estime encore celle d'Erasme Schmidt, 1616, in-4°. L'abbé Massieu a traduit en françois une partie de ses Odes. La Motte-Houdar a tâché d'en imiter quatre en vers françois; mais il a prouvé la vérité de cette strophe d'Horace:

Pindarum quisquis studet imitari,
Cerâ compactis ope Dedaleâ
Nititur pennis, vitreo daturus Nomina ponto.

PINEAU, (Séverin du) *Pinæus*, mort à Paris en 1619, doyen des chirurgiens du roi, étoit de Chartres. Il fut expert dans la lithotomie. On a de lui: I. *Discours touchant l'extraction de la Pierre de la Vessie*, 1610, in-8°. II. Traité *De Virginitatis notis*, Leyde, 1641, in-12. Il y a de bonnes choses dans ce Traité, mais il

y en a aussi qu'il n'étoit pas nécessaire d'exposer aux yeux du public, sur-tout avec la liberté que l'auteur s'est permise: ce qui en a fait supprimer une traduction allemande par ordre du magistrat d'Erfurt.

PINEAU, (Gabriël du) né à Angers en 1573, suivit le barreau dans sa patrie avec une réputation supérieure à son âge. Il vint ensuite à Paris, & plaida avec éclat au parlement & au grand-conseil. De retour dans sa patrie, il devint conseiller au présidial. Il fut consulté de toutes les provinces voisines, & il eut part à toutes les grandes affaires de son tems. Marie de Médicis le créa maître-des-requêtes de son hôtel. Louis XIII le nomma en 1632 maire & capitaine-général de la ville d'Angers. Il mourut en 1644, à 71 ans. Ses écrits sont: I. *Notes latines* opposées à celles de du Moulin sur le *Droit Canon*, imprimées avec les Œuvres de ce jurisconsulte par les soins de François Pinsson. II. *Commentaire*, *Observations & Consultations sur plusieurs questions importantes, tant de la coutume d'Anjou, que du Droit françois*, avec des *Dissertations sur différens sujets*, &c., réimprimées en 1725, en 2 vol. in-folio, par les soins de Livoniere, avec des remarques.

PINEDA, (Jean) né à Séville, d'une famille noble, entra dans la Société des Jésuites en 1572. Il y enseigna la philosophie & la théologie dans plusieurs colleges, & se consacra à l'Ecriture-Sainte. Pour se rendre cette étude plus facile, il apprit les langues orientales. Nous avons de lui: I. *Commentaires sur Job*, 2 vol. in-fol. II.... sur l'*Ecclésiaste*. III.... sur le *Cantique des Cantiques*. IV. *De rebus Salomonis*, in-fol., curieux & savant. V. Une *Histoire universelle de l'Eglise*, en espagnol, 4 vol. in-fol. VI. Une *Histoire de Ferdinand III*, en la même langue, in-fol. Il mourut le 27 janvier 1637, emportant dans le tombeau les regrets de ses confreres & du public.

PINELLI, (Jean-Vincent) naquit à Naples de Cosme Pinelli, noble Génois, domicilié dans cette ville, & qui y avoit acquis des richesses considérables par le commerce. Après avoir reçu une excellente éducation, il quitta sa patrie pour venir se fixer à Padoue, à l'âge de 24 ans. Passionné pour les sciences, il préféra cette ville à cause des savans en tout genre qu'une célebre université y rassembloit. Il se forma une bibliotheque aussi nombreuse que distinguée par le choix des livres & des manuscrits, & il ne cessa de l'augmenter jusqu'à sa mort. Ses soins pour l'enrichir étoient incroyables. Ses correspondances littéraires, non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe savante, lui procuroient tous les ouvrages nouveaux, dignes d'entrer dans sa collection. Juste-Lipse, Joseph Scaliger, Sigonius, Possevin, Pancirole, Pierre Pithou, & un grand nombre d'autres étoient en commerce avec lui, & tous ont célébré son érudition. Il mourut en 1601, âgé de 68 ans, sans avoir publié aucun ouvrage. Paul Gualdo,

qui a écrit la *Vie de Pinelli*, ne spécifie point le nombre des volumes qui composoient sa riche bibliotheque ; il nous apprend seulement, que pour la transporter par mer à Naples, elle fut distribuée en 130 caisses, dont 14 contenoient les manuscrits ; mais elle ne parvint pas entiere à ses héritiers. Le sénat de Venise fit apposer le scellé sur les manuscrits, & enlever tout ce qui concernoit les affaires de la république, au nombre de 200 pieces.

PINET, (Antoine du) seigneur de Noroy, vivoit au 16*e*. siecle. Besançon étoit sa patrie. Son fanatisme devint une espece de fureur contre l'Eglise Catholique, qu'il accabla de mille outrages. La *Conformité des Eglises réformées de France, & de l'Eglise primitive*, Lyon, 1564, in-8° ; & les *Notes* qu'il ajouta à la Traduction françoise de *la Taxe de la Chancellerie de Rome*, qui fut imprimée à Lyon, in-8°, en 1564, & réimprimée à Amsterdam, 1700, in-12, décelent particuliérement sa haine contre l'Eglise, qui réprouvoit les erreurs de sa secte. Sa *Traduction* de l'*Histoire naturelle* de Pline, Lyon, 2 vol. in-fol., 1566, & Paris, 1608, a été beaucoup lue autrefois. Quoiqu'il ait fait bien des fautes, son travail est très-utile encore à présent, même pour ceux qui entendent le latin de Pline, à cause des recherches du traducteur & du grand nombre de notes marginales. Pinet a encore mis au jour les *Plans des principales forteresses du monde*, Lyon, 1564, in-fol. Sa Traduction des *Commentaires de Mathiole sur Dioscoride*, a paru à Lyon, 1565, in-fol., avec les figures des plantes & des animaux.

PINGOLAN *ou* PUYGUILLON, (Aymeric de) poëte Provençal, mort vers 1260, fit diverses Pieces ingénieuses, mais si satyriques, qu'elles lui attirerent de fâcheuses affaires. On a de lui un Poëme intitulé : *Las Angueyssas d'Amour*. Pétrarque l'a imité.

PINIUS, (Jean) savant Jésuite, né à Gand en 1678, a travaillé aux *Acta Sanctorum*, à Anvers, & a enrichi cet ouvrage de plusieurs Dissertations estimées. Il mourut le 19 mai 1749.

PINON, (Jacques) poëte latin, obtint, au parlement de Paris sa patrie, une charge de conseiller, qu'il remplit avec la réputation d'un homme de probité. Il se distingua dans le barreau par ses lumieres & son intégrité, & sur le théâtre littéraire par ses connoissances profondes & variées, & sur-tout par son talent pour la poésie. Il en donna des preuves dans son Poëme : *De anno Romano*, qu'il dédia au roi Louis XIII, qui estimoit en lui un savant aimable & un bon magistrat. Cet ouvrage est très-instructif : le commentaire en prose que l'auteur y a joint pour en rendre la lecture plus claire, est plein d'érudition. On a encore de Pinon un autre Poëme, concernant la suite chronologique des empereurs Romains en Orient & en Occident, depuis Jules-César jusqu'à Maximilien I. Ce poëte historien mourut doyen des conseillers en 1641. Les éditions de ses Poésies sont de Paris, 1615 & 1630, in-4°.

PINS, (Jean de) conseiller-clerc au parlement de Toulouse, & évêque de Rieux en 1523, étoit sorti d'une famille qui a donné à l'ordre de Malte deux grands-maîtres, dans Odon & Roger de PINS, l'un en 1297 & l'autre en 1355. Jean fut ambassadeur à Venise & à Rome, où il cultiva la littérature & l'éloquence. Il mourut à Toulouse, sa patrie, l'an 1537. On a de lui : I. Les *Vies de Ste. Catherine de Sienne & de Philippe Beroalde* son maître, en latin; l'une & l'autre imprimées à Bologne en 1505, in-4°. II. *De Vitâ Aulicâ*, Toulouse, in-4°. III. *De claris Fœminis*, Paris, 1521, in-folio; ouvrage remarquable par la beauté du style. IV. *Sti Rochi Vita*, Paris, in-4°. Son *Eloge*, avec quelques-unes de ses *Lettres à François I & à Louise de Savoie*, régente, a été publié à Avignon en 1748, in-12. Il écrivoit en latin avec élégance & politesse, & il mérita qu'Erasme, bon juge, dît de lui : *Potest inter Tullianæ dictionis competitores numerari Joannes Pinus.*

PINSONNAT, (Jacques) né à Châlons-sur-Saône, étoit professeur-royal en hébreu, curé des Petites-Maisons, & docteur de théologie en la faculté de Paris. Cet écrivain distingué par sa piété, son zele & son érudition, mourut en 1723, âgé de 70 ans. On a de lui : I. Une *Grammaire Hébraïque*. II. Des *Considérations sur les Mysteres, les paroles & actions principales de J. C., avec des Prieres.*

PINSSON, (François) né à Bourges d'un professeur en droit, mort à Paris en 1691, à 80 ans, étudia la jurisprudence dans l'école de son pere. Il vint à Paris en 1633, & s'y fit recevoir avocat. Il plaida d'abord au Châtelet, & ensuite au parlement. Pinsson travailloit aussi dans le cabinet, & il étoit regardé comme l'oracle de son siecle, sur-tout pour les matieres bénéficiales auxquelles il s'appliqua particuliérement. Les excellens ouvrages qu'il nous a laissés sur cette matiere, prouvent combien il y étoit versé. Les principaux sont : I. Un ample *Traité des Bénéfices*, commencé par Antoine Bengy, son aïeul maternel, célebre professeur à Bourges, imprimé en 1654. II. La *Pragmatique-Sanction* de S. Louis & celle de Charles VII, avec de savans commentaires, 1666, in-fol. III. Des *Notes sommaires sur les Indults* accordés à Louis XIV par Alexandre VII & Clément IX, avec une Préface historique, & quantité d'Actes qui forment une collection utile. IV. *Traité des Régales*, 1638, 2 vol. in-4°, avec des instructions sur les matieres béneficiales : ouvrage rempli de savantes recherches, & enrichi d'un grand nombre d'Actes originaux qui sont d'une grande utilité pour l'étude du droit. V. Pinsson a travaillé à la revision des Œuvres du savant de Mornac, & de celles de du Moulin.

PINTO, (Hector) Religieux de l'ordre de S. Jerôme, fut docteur de l'université de Coïmbre, où l'on fonda pour lui une chaire de théologie. Il mourut dans le monastere de Cisla, près de Tolede, en 1584. On

a de lui: I. De savans *Commentaires* sur *Isaïe*, sur les *Lamentations* de Jérémie, sur *Ezéchiel*, sur *Daniel* & *Nahum*, Paris, 1617, 3 vol. in-fol. II. Un livre intitulé: *Image de la Vie Chrétienne* en portugais, traduit en françois par Guillaume de Coursol, Paris, 1580.

PINTO, *voyez* MENDEZ-PINTO.

PINTOR, (Pierre) né à Valence en Espagne en 1423, fut médecin d'Alexandre VI, qu'il suivit à Rome, où il exerça son art avec succès. On a de lui deux ouvrages recherchés: I. *Aggregator sententiarum doctorum de præservatione & curatione pestilentiæ*, Rome, 1499, in-fol. II. *De Morbo fœdo & occulto, his temporibus affligenti*, &c., Rome, 1500, in-4°, gothique; livre extrêmement rare, dont on connoît un exemplaire qui est entre les mains de M. Cotunnio, professeur d'anatomie à Naples. Pintor qui l'écrivoit en 1496, y parle distinctement de la vérole; ce qui prouve qu'elle étoit connue en Europe avant le retour des Espagnols du voyage de l'Amérique (*voyez* ASTRUC). Pintor mourut à Rome en 1503.

PINTURRICHIO, (Bernardin) peintre Italien, mort en 1513, âgé de 59 ans, avoit beaucoup de talent. Il a peint au dôme dans la bibliotheque de Sienne, la Vie du pape Pie II, qui est une suite de tableaux fort estimés. On prétend que le célebre Raphaël l'aida dans cet ouvrage. Pinturrichio avoit le défaut d'employer des couleurs trop vives; & par une singularité qui étoit de son invention, il peignoit sur des superficies relevées en bosse, les ornemens d'architecture: innovation qui n'eut point d'imitateurs.

PIO, (Albert) prince de Carpi, dans le Modénois, fut général d'armée de François I. Il osa se mesurer avec Erasme. Les disputes qu'il eut avec lui, servirent à éclaircir quelques points de doctrine. Il mourut à Paris en janvier 1530, & fut enterré aux Cordeliers, où ses héritiers lui firent dresser une statue en bronze. Ses Ouvrages furent recueillis à Paris, en 1591, in-folio.

PIPPI, (Giulio) peintre, *voy.* ROMAIN (Jules).

PIPPO, (Philippe Santa-Croce, dit) excellent graveur, s'est autant distingué par le beau fini & l'extrême délicatesse qu'il mettoit dans ses ouvrages, que par le choix singulier de la matiere qu'il employoit pour son travail. Il s'amusoit à tailler sur des noyaux de prunes & de cerises, de petits bas-reliefs composés de plusieurs figures, mais si fines, qu'elles devenoient imperceptibles à la vue; ces figures étoient néanmoins dans toutes leurs proportions, vues avec la loupe (*voyez sur ces sortes d'ouvrages* ALUMNO, BOVERICK, SPANNOCHI). Il eut plusieurs enfans: Matthieu, l'aîné de tous, surpassa ses freres; & Jean-Baptiste, fils de celui-ci, fut encore plus recommandable que son pere. On ignore le tems précis où ils ont vécu.

PIRCKEIMER, (Bilibalde) mort en 1530, à 60 ans, fut conseiller de l'empereur & de la ville de Nuremberg, & servit avec honneur dans les

troupes de cette ville. Egalement propre aux affaires & aux armes, il fut employé dans diverses négociations importantes, où l'on admira son éloquence & sa sagesse. Ses *Œuvres* ont été recueillies & publiées à Francfort, en 1610, in-fol. On y trouve des Poésies & des Traités de Politique & de Jurisprudence; mais il n'y a rien qui mérite d'être placé au premier rang, ni même au second.

PIRITHOÜS, fils d'Ixion, est à cause de cela surnommé *Ixionide* par les poëtes. Ayant oui dire une infinité de merveilles de Thésée, il lui déroba un troupeau pour l'obliger à le poursuivre; Thésée ne manqua pas de le faire. Ils conçurent dans le combat tant d'estime l'un pour l'autre, qu'ils jurerent de ne plus se quitter. Pirithoüs secourut Thésée contre les Centaures, qui vouloient lui enlever Hippodamie, & l'aida encore à enlever Hélene. Il descendit aux enfers pour ravir Proserpine; mais il fut dévoré par le chien Cerbere (*voyez* THÉSÉE). Son supplice, qui lui fut commun avec les Lapithes & Ixion, étoit de voir au-dessus de sa tête un roc prêt à l'écraser, & de ne pouvoir manger des mets délicieux qu'on étaloit devant lui, & qu'une Furie l'empêchoit de toucher: image pittoresque du remords & des angoisses qui naissent du crime:

Quos super atra silex jamjam lapsura, cadentique
Imminet adsimilis: lucent genialibus altis
Aurea fulcra toris, epulæque ante ora paratæ
Regifico luxu. Furiarum maxima juxtà
Adcubat, & manibus prohibet contingere mensas:
Exsurgitque facem attollens, atque intonat ore.
Æneid. VI, 602.

PIROMALLI, (Paul) Dominicain de Calabre, fut envoyé dans les missions d'Orient. Il demeura long-tems en Arménie, où il eut le bonheur de ramener à l'Eglise Catholique beaucoup de schismatiques & d'Eutychéens, & le patriarche même qui l'avoit traversé & maltraité. Il passa ensuite dans la Géorgie & dans la Perse, puis en Pologne, en qualité de nonce du pape Urbain VIII, pour y appaiser les troubles causés par les disputes des Arméniens, qui y étoient en grand nombre. Piromalli réunit les esprits dans la profession d'une même foi & dans l'observance des mêmes pratiques. Comme il retournoit en Italie, il fut pris par des corsaires qui le menerent à Tunis. Dès qu'il fut racheté, il alla à Rome rendre compte de sa mission au pape, qui lui donna des marques éclatantes de son estime. Le pontife lui confia la revision d'une Bible Arménienne, & le renvoya en Orient, où il fut élevé en 1655 à l'évêché de Nassivan. Après avoir gouverné cette église pendant 9 ans, il revint en Italie. Il fut chargé de l'église de Bisignano, & y mourut 3 ans après, en 1667. Sa charité, son zele, ses autres vertus honorerent l'épiscopat. On a de lui: I. Des Ouvrages de Controverse & de Théologie. II. Deux *Dictionnaires;* l'un *Latin-*

Persan, & l'autre *Arménien-Latin*. III. Une *Grammaire Arménienne*. IV. Un *Directoire*, estimé pour la correction des livres arméniens. Tous ces ouvrages déposent autant en faveur de sa vertu, qu'en faveur de son érudition.

PIRON, (Alexis) né à Dijon en 1689, y passa plus de 30 années dans la dissipation d'un jeune-homme égaré dans ses desirs & dans l'usage de sa liberté. Une Ode dont il ne tarda pas à rougir lui-même, ayant fait une impression scandaleuse sur ses concitoyens, il quitta sa patrie, pour échapper aux reproches qu'il y essuyoit. Sa famille ne pouvant l'aider que foiblement, il se soutint à Paris par le moyen de sa plume, qui étoit aussi belle & aussi nette que les traits du burin. Il se plaça chez M. de Bellisle en qualité de secrétaire, & ensuite chez un financier. Diverses pieces où l'on trouve des détails singuliers & originaux, & une invention piquante, qu'il fournit au spectacle de la Foire, commencerent sa réputation; & la *Métromanie*, comédie en 5 actes, bien conduite, pleine de génie, d'esprit & de gaieté, jouée en 1738 sur le théâtre françois, y mit le sceau. Une chute qu'il fit quelque tems avant sa mort, en précipita l'instant, qui arriva au commencement de 1773. Le recueil de ses ouvrages parut en 1776, en 7 vol. in-8°, & en 9 vol. in-12. On souhaiteroit que l'éditeur eût fait un choix, qu'il se fût permis des retranchemens que des raisons très-sages sembloient lui suggérer. Ce sont des Comédies, des Tragédies, des Pastorales, des Odes, des Epigrammes. Piron réussissoit dans ce dernier genre, & on doit le placer après Marot & Rousseau. Il y en a d'une mordacité extrême, parmi lesquelles on peut compter la suivante:

Un jeune-homme bouillant invectivoit Voltaire.
Quoi, disoit-il emporté par son feu,
Quoi, cet esprit immonde a l'encens de la terre?
Cet infame Archiloque est l'ouvrage d'un Dieu?
De vice & de talent quel monstrueux mélange!
Son ame est un rayon qui s'éteint dans la fange;
Il est tout à la fois & tyran & bourreau;
Sa dent d'un même coup empoisonne & déchire:
Il inonde de fiel les bords de son tombeau,
Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire.
Un vieillard l'écoutoit, sans paroître étonné;
Tout est bien, lui dit-il; *ce mortel qui te blesse*,
Jeune-homme, du ciel même atteste la sagesse;
S'il n'avoit pas écrit, il eût assassiné.

Tout le monde connoît celle qu'il fit pour servir d'épitaphe à lui-même.

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Epigramme qui auroit encore plus de force aujourd'hui, où le monde est rempli d'académies, & où il n'y a de si petit brochuraire qui ne soit de plusieurs académies. — Une justice que l'on doit rendre à Piron, c'est que, malgré les libertés condamnables qu'il s'est

permiſes dans les productions de ſa jeuneſſe, il ne lui eſt rien échappé, dans ſes écrits, contre la Religion. Bien des propos, qu'on lui a attribués dans la ſociété, ne ſont pas de lui, ou peuvent être regardés comme les ſaillies d'un eſprit vif qui ne réfléchiſſoit pas toujours. Au moins ne peut-on révoquer en doute les preuves qu'il a données de ſon repentir : elles ſont conſignées dans les papiers publics. Cette démarche, vraiment philoſophique, a été vraiſemblablement la cauſe de la haine des philoſophes contre lui. Ne ſera-ce que dans la hardieſſe à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que conſiſtera la philoſophie? Et deviendra-t-on l'anathême de ces meſſieurs, parce qu'on aura eu le courage de rétracter ce qui n'auroit jamais dû échapper?

PISAN, (Thomas de) aſtrologue de Bologne, fut appellé à Veniſe par un docteur de Forli, conſeiller de la république, dont il épouſa la fille. Les Vénitiens, inſtruits de ſa capacité, l'honorerent du titre qu'avoit ſon beau-pere. La réputation de ſon profond ſavoir porta le roi de France Charles V, & le roi de Hongrie, à le faire ſolliciter en même tems de ſe rendre dans leurs états. Piſan préféra la France où il jouit d'un grand crédit, que la mort de Charles V, arrivée en 1380, affoiblit beaucoup. On lui retrancha une partie de ſes gages, le reſte fut mal payé, & ſes infirmités le conduiſirent au tombeau quelques années après. Chriſtine de Piſan, ſa fille, dont nous allons parler, aſſure qu'il mourut à l'heure même qu'il avoit prédit. *Voy.* MORIN Jean-Baptiſte.

PISAN, (Chriſtine) fille du précédent, née à Veniſe vers l'an 1363, n'étoit âgée que de 5 ans, lorſque ſon pere la fit venir en France, où elle épouſa un jeune gentilhomme de Picardie, nommé *Etienne Caſtel*, à l'âge de 15 ans. Une maladie contagieuſe ayant emporté cet époux en 1389, à 34 ans; Chriſtine âgée ſeulement de 25 ans, fut accablée d'un grand nombre de procès. Elle ſe conſola de ſa mauvaiſe fortune par l'étude, & elle compoſa un grand nombre d'ouvrages en vers & en proſe. Charles VI lui accorda une penſion conſidérable. On a d'elle : I. Les *Cent Hiſtoires de Troyes* en rimes, petit in-fol. ſans date. II. Le *Tréſor de la Cité des Dames*, Paris, 1497, in-folio. III. Le *Chemin de longue étendue*, traduit par Jean Chaperon, Paris, 1549, in-12. IV. Une partie de ſes Poéſies a été imprimée à Paris en 1549, in-12. Les autres ſe trouvent en manuſcrit dans la bibliotheque du roi & dans d'autres bibliotheques. Elles reſpirent la naïveté & la tendreſſe. L'ouvrage en proſe qui lui a fait le plus d'honneur, eſt la *Vie de Charles V*, qu'elle compoſa à la priere de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Cette Vie ſe trouve dans le 3e. volume des *Diſſertations* ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Paris, par l'abbé le Bœuf, qui a écrit la *Vie* de cette famille.

PISANI, (Victor) général Vénitien, ſe diſtingua contre les Génois & en Dalmatie. Un

revers fit oublier ses services; il fut condamné à avoir la tête tranchée. La peine fut cependant convertie en cinq années de prison. Avant qu'elles fussent écoulées, les Génois menacerent les Vénitiens d'une descente. Ceux-ci armerent leurs galeres; mais les matelots refuserent d'y monter, si on ne leur rendoit le général Pisani. Les nobles furent obligés de l'aller chercher à la prison, & il parvint au palais au milieu des acclamations du peuple. Loin de se plaindre de l'injure qu'on lui avoit faite, il approuva la sentence rendue contre lui, puisqu'on l'avoit crue utile au bien public, & reprit le commandement que le doge le pressoit d'accepter. Ses nouveaux succès contre les Génois furent arrêtés par la mort, qui le surprit en 1380.

PISANO, *voyez* ANDRÉ DE PISE.

PISCATOR, en allemand FISCHER, (Jean) théologien Allemand, enseigna la théologie à Strasbourg sa patrie. Son attachement au Calvinisme l'obligea de quitter cette ville, pour aller professer à Herborn. Il mourut à Strasbourg en 1546. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur l'*Ancien* & le *Nouveau Testament*, en plusieurs vol. in-8°. II. *Amica Collatio de Religione cum C. Vorstio*, Goude, 1613, in-4°.

PISIDES, (George) diacre, fut garde-des-chartres & référendaire de l'église de Constantinople sous l'empire d'Héraclius, vers 640. On a de lui un ouvrage en vers grecs ïambes sur la *Création du monde*, & un autre *Poëme sur la vanité de la Vie*. Ils n'offrent ni poésie, ni élégance. On les trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. On les a insérés aussi dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-folio; & on les a imprimés séparément à Paris, 1584, in-4°. On lui attribue encore plusieurs *Sermons* en l'honneur de la Ste. Vierge, que le P. Combefis a publiés. Ce ne sont que des déclamations d'écolier, pleines de phébus & de galimatias.

PISISTRATE, général Athénien, descendant de Codrus, se signala à la prise de l'isle de Salamine; mais après avoir été le défenseur de sa patrie, il voulut en être le tyran. Au talent de s'énoncer avec facilité, il joignoit l'artifice & le masque du patriotisme. Il se montroit ardent défenseur de l'égalité: moyen usé, mais qui dans tous les tems séduit la lie du peuple. Solon, alors maître d'Athenes, découvrit aisément les vues de ce citoyen, & les dévoila aux yeux des Athéniens. Pisistrate, voyant qu'on avoit pénétré ses projets, eut recours à une ruse qui lui réussit. S'étant mis lui-même tout en sang, il se fait porter à la place publique. La populace s'assemble: il montre ses blessures, accuse ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, & se plaint de ce qu'il est la victime de son zele pour la république. Le peuple, touché par ce spectacle, lui donne 50 gardes; il en augmente le nombre, & se rend bientôt maître de la citadelle d'Athenes, les armes à la main, l'an 560 avant J. C. La ville, saisie de crainte, reconnoît le tyran. Cependant

Lycurgue & Megaclès se réunissent contre lui, & le chassent d'Athenes; ses biens furent mis à l'encan, & il n'y eut qu'un seul citoyen qui osât en acheter. Les deux prétendus libérateurs d'Athenes ne resterent pas long-tems unis. Megaclès, pour qui Lycurgue étoit un rival trop puissant, proposa à Pisistrate de le mettre en possession du pouvoir souverain, s'il vouloit épouser sa fille. Le tyran y consentit, & ayant réuni ses forces avec celles de son beau-pere, il obligea Lycurgue de se retirer. Pour s'emparer de l'esprit du peuple, il employa de nouveaux artifices. Il choisit parmi la populace une femme d'une taille avantageuse, capable de jouer toutes sortes de rôles. Cette femme ayant pris les habits qu'on donnoit ordinairement à Minerve, courut les rues d'Athenes sur un char superbe, en criant dans tous les carrefours, que Minerve leur protectrice ramenoit enfin le sage Pisistrate. Le peuple crut voir la déesse elle-même, descendue exprès du ciel pour le bonheur d'Athenes. On reçut ce tyran avec des acclamations de joie; il s'empara du pouvoir souverain, & rendit public son mariage avec la fille de Megaclès. Le tyran se dégoûta bientôt de sa nouvelle épouse. Le pere de cette fille la vengea, en gagnant à force d'argent la plus grande partie d'Athenes & les troupes mêmes de Pisistrate. Le tyran, abandonné des siens, se sauva dans l'isle d'Eubée, l'an 544 avant J. C. Ce ne fut qu'au bout de onze ans, & par les intrigues de son fils Hippias, qu'il sortit de son exil. Il se rendit maître de Marathon à la tête d'un corps de troupes, surprit les Athéniens, & entra victorieux dans sa patrie. Tous les partisans de Megaclès furent sacrifiés à sa cruauté & à son ambition. Dès qu'il eut satisfait son orgueil & sa vengeance, il montra à l'imitation des faux philosophes de tous les siecles, quelques vertus factices, & tâcha de couvrir ses excès de quelques actes de bienfaisance. Il fit quelques établissemens utiles. Il ordonna que les soldats blessés seroient nourris aux dépens de l'état. Il éleva dans Athenes une académie, qu'il enrichit d'une bibliotheque publique. Cicéron croit qu'il gratifia les Athéniens des ouvrages d'Homere, & les mit en ordre. Après avoir régné 33 ans, il mourut l'an 528 avant J. C. Hipparque & Hippias ses fils lui succéderent.

PISO, *voyez* POIS Charles.

PISON, (*Lucius Calpurnius Piso*) surnommé *Frugi* à cause de sa frugalité, étoit de l'illustre famille des Pisons, qui a donné tant de grands hommes à la république romaine. Il fut tribun du peuple l'an 149 avant J. C., puis consul. Pendant son tribunat il publia une Loi contre le crime de concussion: *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis.* Il finit heureusement la guerre de Sicile. Pour reconnoître les services d'un de ses fils qui s'étoit distingué dans cette expédition, il lui laissa par son testament une couronne d'or du poids de 20 livres. Pison joignoit aux qualités de bon citoyen, les talens de jurisconsulte, d'orateur & d'historien. Il

avoit composé des *Harangues*, qui ne se trouvoient plus du tems de Cicéron; & des *Annales* d'un style assez bas : elles sont aussi perdues.

PISON, (*Caïus Calpurnius*) consul Romain, l'an 67 avant J. C., fut auteur de la Loi qui défendoit les brigues pour les magistratures: *Lex Calpurnia de ambitu.* Il fit éclater toute la fermeté digne d'un consul, dans une des circonstances les plus orageuses de la république. Le peuple Romain, gagné par les caresses empoisonnées de Marc-Palican, homme turbulent & séditieux, alloit se couvrir du dernier opprobre, en remettant la souveraine autorité entre les mains de cet homme, moins digne des honneurs que du supplice. Les tribuns du peuple attisoient par leurs discours l'aveugle fureur de la multitude, déjà assez mutinée par elle-même. Dans cette situation, Pison monta dans la tribune aux harangues; & quand on lui demanda s'il déclareroit Palican consul, en cas que les suffrages du peuple concourussent à le nommer? il répondit d'abord, « qu'il ne croyoit pas » la république ensevelie dans » des ténebres assez épaisses » pour en venir à ce degré » d'infamie ». Ensuite comme on le pressoit vivement, & qu'on lui répétoit: « Parlez, » que feriez-vous, si la chose » arrivoit? — Non, repartit » Pison, je ne le nommerois » point ». Par cette réponse ferme & laconique, il enleva le consulat à Palican, avant qu'il pût l'obtenir. Pison, suivant Cicéron, avoit la conception tardive; mais il pensoit mûrement & sensément, & par une fermeté placée à propos, il paroissoit plus habile qu'il n'étoit réellement.

PISON, (*Cneïus Calpurnius*) fut consul sous Auguste, & gouverneur de Syrie sous Tibere. On prétend qu'il fit empoisonner Germanicus. Accusé de ce crime & se voyant abandonné de tout le monde, il se donna la mort l'an 20 de J. C. On rapporte de lui des traits de cruauté atroces. Ayant donné ordre, dans la chaleur de la colere, de conduire au supplice un soldat, comme coupable de la mort d'un de ses compagnons, avec lequel il étoit sorti du camp & sans lequel il étoit revenu; il ne voulut jamais accorder à ses prieres quelque tems, pour s'informer de ce qu'il pouvoit être devenu. Le soldat, pour subir sa condamnation, fut mené hors des retranchemens, & déjà il présentoit la tête, lorsque son compagnon, qu'on l'accusoit d'avoir tué, reparut. Le centurion alors chargé de l'exécution, ordonna au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau. Ces deux compagnons, après s'être embrassés l'un l'autre, sont conduits vers Pison, au milieu des cris de joie de toute l'armée, & d'une foule prodigieuse de peuple. Pison, tout écumant de rage, monte sur son tribunal, prononce contre tous trois, sans excepter le centurion qui avoit ramené le soldat condamné, un même arrêt de mort en ces termes: « Toi, j'ordonne qu'on » te mette à mort, parce que » tu as déjà été condamné; » toi, parce que tu as été la

» cause de la condamnation de » ton camarade ; & toi, parce » qu'ayant eu ordre de faire » mourir ce soldat, tu n'as pas » obéi à ton prince ». Nous ne lisons pas qu'une telle atrocité ait été punie, & cela seul suffit pour nous apprendre dans quel état étoit dès-lors les loix & les mœurs romaines.

PISON, *Lucius Calpurnius*) sénateur Romain de la famille des précédens, accompagna en 258 l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été pris, & Macrien nommé son successeur, le nouvel empereur envoya Pison dans l'Achaïe pour s'opposer à Valens. Pison au lieu de le combattre se retira en Thessalie, où ses soldats lui donnerent la pourpre impériale. Valens marcha contre lui & lui fit ôter la vie en 261, après un regne de quelques semaines.

PISON, (Guillaume) né à Leyde, docteur en médecine, la pratiqua au Bresil, aux Indes & à Amsterdam. Les libéralités de Maurice, comte de Nassau, le mirent en état de donner son *Historia Naturalis Brasiliæ, in quâ non tantùm plantæ & animalia, sed & indigenarum morbi & mores describuntur*, Leyde, 1648, in-fol., réimprimée sous le titre *De Indiæ utriusque re Naturali & Medica*, Amsterdam, 1658, in-fol.

PISONES, *voyez* POIS.

PISSELEU, (Anne de) duchesse d'Etampes, d'une ancienne famille de Picardie, étoit fille-d'honneur de Louise de Savoie, mere de François I. Ce prince la vit à Bayonne à son retour d'Espagne, & conçut pour elle une passion violente. Il la maria en 1536 à Jean de Brosse, qui eut le comté d'Etampes, érigé en duché. La duchesse parvint au plus haut point de la faveur, & elle s'en servit pour enrichir ses amis & perdre ses ennemis. L'amiral Chabot, son ami, dégradé par arrêt du Parlement, fut rétabli dans sa charge en 1542 ; & le chancelier Poyet, dont elle croyoit avoir lieu de se plaindre, fut privé de la sienne en 1545. On a dit que cette favorite avoit révélé à l'empereur Charles-Quint des secrets importans, qui firent battre les armées Françoises ; mais c'est un conte imaginé pour excuser les défaites de François I. Après la mort de ce prince, on lui permit de se retirer dans une de ses terres, où elle mourut vers 1576.

PISTORIUS, (Jean) né à Nidda, dans la Hesse, en 1546, s'appliqua d'abord à la médecine, & fut reçu docteur avec applaudissement ; mais ses remedes n'ayant pas le succès qu'il en espéroit, il se livra à la jurisprudence. Son savoir lui mérita la place de conseiller d'Ernest-Fréderic, margrave de Bade-Dourlach. Il avoit embrassé la religion protestante ; mais il la quitta quelque tems après, pour se faire catholique. Il devint ensuite docteur en théologie, puis conseiller de l'empereur Rodolphe II, & prévôt de la cathédrale de Breslaw. On a de lui : I. Plusieurs Traités de Controverse contre les Luthériens. II. *Artis Cabalisticæ Scriptores*, Bâle, 1587 ; recueil peu commun & recherché. III. *Scriptores rerum Polonicarum*. IV. *Scriptores de rebus Germanicis*, en 3 vol. in-

folio, 1603 à 1613 ; recueil curieux & assez rare. Il auroit pu être mieux digéré. L'auteur mourut en 1608.

PITARD, (Jean) Normand, premier chirurgien de S. Louis, occupa avec distinction la même place auprès des rois Philippe le Hardi & Philippe le Bel. La chirurgie n'avoit point encore eu de chef: cet homme sensible ne put voir sans indignation un art si nécessaire, livré à une foule de charlatans qui abusoient de la crédulité & de la santé de ses semblables. Etayé de son crédit & des biens qu'il avoit acquis par ses talens, il entreprit de donner à la chirurgie une forme nouvelle, en fondant le college ou la société des chirurgiens à Paris. Ce fut lui principalement qui en dressa les Statuts l'an 1260; mais il ne les publia que plusieurs années après, confirmés par l'autorité royale. Il s'obligea le premier par serment à les observer, & son exemple fut suivi par ses confreres. Il mourut vers 1311.

PITAU, (Nicolas) graveur d'Anvers, donna une grande idée de ses talens par la *Ste. Famille* qu'il grava d'après Raphaël. L'art avec lequel le cuivre est coupé dans cet ouvrage, la correction & la fonte des contours, qui rendent le précieux & l'effet de l'original, peuvent servir de modele à ceux qui ont l'ambition d'exceller dans la gravure au burin. Parmi les ouvrages de Pitau, on remarque plusieurs Portraits qu'il grava d'après ses dessins, & notamment celui de *S. François de Sales*, revêtu du *Pallium*. Il mourut en 1671, à 38 ans.

PITAVAL, *voyez* GAYOT.

PITHEAS, *voyez* PYTHEAS.

PITHO ou SUADA, déesse de l'Eloquence, étoit fille de Mercure & de Vénus, à laquelle on la donnoit quelquefois pour compagne. Elle est représentée ordinairement avec un diadême sur la tête, pour exprimer son empire sur les esprits. Elle a un bras déployé, dans l'attitude de la déclamation; & tient de l'autre main un foudre & des chaînes de fleurs, signifiant le pouvoir de la raison & le charme du sentiment, qu'elle sait également employer. On voit à ses côtés un caducée, symbole de la persuasion; & les écrits de Démosthenes & de Cicéron, les deux orateurs qu'elle a le plus favorisés.

PITHOU, (Pierre) naquit en 1539 à Troyes en Champagne, d'une famille distinguée. Après son éducation domestique, il vint puiser à Paris, sous Turnebe, le goût de l'antiquité. De Paris il passa à Bourges, & s'y enrichit, sous le célebre Cujas, de toutes les connoissances nécessaires à un magistrat. Ses premiers pas dans la carriere du barreau ne furent pas bien assurés. La timidité glaçant son esprit, il fut obligé de renoncer à une profession qui demande de la hardiesse. Le Calvinisme faisoit alors des ravages sanglans en France; Pithou, imbu des erreurs de cette secte, faillit de perdre la vie à la St-Barthélemi. Devenu catholique l'année d'après, quoique toujours prévenu pour les Protestans & estimé d'eux, il fut substitut du procureur-général, puis procureur-général en 1581 dans

dans la chambre de justice de Guyenne. Il occupoit la premiere place lorsque Grégoire XIII lança un Bref contre l'ordonnance de Henri III, rendue au sujet du concile de Trente. Pithou publia alors un *Mémoire*, où il défendit l'ordonnance du roi; car il étoit toujours prompt à suivre son ancienne ardeur contre le siege de Rome. Il étoit de la société des beaux-esprits qui composerent la Satyre contre la Ligue, connue sous le nom de *Catholicon d'Espagne* : ce qui tenoit un peu de l'inconséquence; car étant devenu catholique, il étoit naturel qu'il tournât son génie caustique contre la ligue huguenote, formellement rebelle & sacrilege, plutôt que contre la ligue catholique (*voyez* GILLOT, MONTGAILLARD). Il mourut le même jour qu'il étoit né, à Nogent-sur-Seine, le 1er. novembre 1596, à 57 ans. On a de lui : I. Un *Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane*, ouvrage qui a quelquefois besoin de commentaire, & qui lui suscita des contradictions : on prétendit y trouver plus d'un reste de la religion que l'auteur avoit abandonnée, & on ne se trompoit point. La meilleure édition est celle de Paris, 1731, 4 vol. in-fol. II. Un grand nombre d'*Opuscules*, imprimés à Paris, in-4°, 1609. III. Des Editions de plusieurs monumens anciens, dont la plupart regardent l'Histoire de France. IV. Des *Notes* sur différens auteurs profanes & ecclésiastiques. V. Un *Commentaire sur la Coutume de Troyes*, in-4°. VI. Plusieurs autres Ouvrages sur la Jurisprudence Civile & Canonique. VII. *Comparaison des Loix Romaines avec celles de Moïse*, 1673, in-12, faussement attribuée à son frere. M. Grosley a écrit sa *Vie* qui souvent dégénere en éloge, Paris, 1756, 2 vol. in-12.

PITHOU, (François) frere du précédent, naquit à Troyes en 1544. Nommé procureur-général de la chambre de justice établie sous Henri IV contre les financiers, il exerça cette commission avec autant de sagacité que de désintéressement. Il mourut en 1621, à 77 ans. Il eut part à la plupart des ouvrages de son frere, & il s'appliqua particuliérement à éclaircir le Corps du Droit Canonique, imprimé à Paris en 1687, 2 vol. in-fol., avec leurs corrections, par les soins de Claude le Peletier. On doit encore à François Pithou : I. L'*Edition* de la *Loi Salique*, avec des Notes. II. Le *Traité de la Grandeur, Droits du Roi & du Royaume de France*, in-8°. III. Une Edition du *Comes Theologicus*. IV. *Observationes ad Codicem*, 1689, in-fol. V. *Antiqui Rhetores Latini, Rutilius Lupus, Aquila Romanus, Julius Rufinianus, Curius Fortunatianus, Marius Victorinus*, &c, Paris, 1599, donnés aussi par Caperonier, Strasbourg, in-4°. C'est lui qui trouva un manuscrit des Fables de Phedre, & le publia conjointement avec son frere.

PITISCUS, (Samuel) né le 30 mars 1636 à Zutphen, recteur du college de cette ville, puis de celui de St-Jerôme à Utrecht, y finit ses jours le 1 février 1727, âgé

de près de 91 ans. On a de lui : I. *Lexicon Antiquitatum Romanarum*, Leuvarde, 1713, 2 vol. in-fol. C'est un abrégé des Antiquités Grecques & Romaines de Grævius & de Gronovius, arrangé selon l'ordre de l'alphabet. L'auteur a pris la peine de vérifier toutes les citations qu'il rapporte. On en a publié un abrégé en françois, en 2 vol. in-8°, à Paris, 1766. II. Des Editions de plusieurs auteurs latins, avec des Notes peu estimées. III. Une Edition des *Antiquités Romaines* de Rosin, Utrecht, 1701, in-4°. IV. *Lexicon Latino-Belgicum*, Amsterdam, 1725, in-4°. C'est une traduction de celui du P. Tachard. Arnold-Henri Westerhovius en a donné une nouvelle édition corrigée & considérablement augmentée, Amsterdam, 1738, 2 vol. in-4°. Pitiscus étoit un savant laborieux, plus propre cependant à compiler qu'à écrire. Il manque souvent de goût & de critique. — Il ne faut pas le confondre avec Barthélemi PITISCUS, Silésien, né le 24 août 1561, & mort à Heidelberg le 27 juillet 1613, après avoir été successivement précepteur & prédicateur de l'électeur Palatin Fréderic IV. On a de lui quelques ouvrages de théologie en latin & en allemand. Il est encore auteur d'un livre peu commun, intitulé : *Thesaurus Mathematicus*, Francfort, in-fol., 1613, & d'un Traité des Triangles (*Trigonometria parva & magna*) dont Ticho-Brahé faisoit cas.

PITS, (Jean) *Pitseus*, né vers l'an 1560 à Aulton, dans le comté de Hant, étoit neveu du célebre Sanderus. Il étudia en Angleterre, & ensuite à Douay. De là il se rendit à Rheims, où il passa un an dans le college des Irlandois, & où il abjura l'hérésie. Il voyagea ensuite en Italie & en Allemagne. Le cardinal Charles de Lorraine lui donna un canonicat de Verdun, & le proposa pour confesseur à la duchesse de Cleves, sa sœur. Après la mort de cette princesse, Pitseus fut doyen de Verdun, où il mourut en 1616. On a de lui un livre *Des illustres Ecrivains d'Angleterre*, 1619, in-4° ; & d'autres ouvrages en latin, qui manquent quelquefois d'exactitude, mais qui prouvent beaucoup de savoir.

PITT, (Guillaume) comte de Chatam, d'une famille noble & ancienne d'Angleterre, fut sujet à la goutte dès sa jeunesse. Obligé d'être sédentaire, il fit des études profondes, & s'attacha sur-tout à la politique. La cour d'Angleterre employa ses talens, & il fut principal ministre sous George II & George III. Il se signala sur-tout dans la guerre de 1757. Les Anglois se rendirent maîtres de toute l'Amérique septentrionale, & eurent des succès extraordinaires sur terre & sur mer. Lorsque les colonies se soulevèrent, milord Chatam, qui n'étoit plus dans le ministere, insista fortement dans le parlement pour faire rappeller l'armée Angloise qui étoit en Amérique, & pour qu'on se bornât à une guerre contre la France. La mort l'enleva dans sa terre de Hayes le 11 mai 1778. Actif, infatigable, labo-

rieux, tempérant, il joignit à ces qualités une étendue & une profondeur de génie, qui lui procurerent une grande influence sur tout ce qui se fit de son tems. Ce ministre, créé pair du royaume en 1766, a été enterré aux frais de la nation, dans l'église de Westminster, parmi les rois. Ses titres sont passés à son fils, né en 1756, avec une pension de 4000 liv. sterlings, que le roi & le parlement lui ont accordée en mémoire des services du pere. Le jeune Pitt, devenu premier ministre, se montre (1793) dans cette place avec une dignité, une fermeté & une prudence au-dessus de son âge.

PITTACUS, l'un des Sept Sages de la Grece, étoit de Mitylene, ville de l'isle de Lesbos. Il commanda dans la guerre contre les Athéniens, & offrit de se battre contre Phrynon, général des ennemis. Il employa dans ce combat une ruse peu spirituelle & peu généreuse; après avoir enveloppé son ennemi avec un filet qu'il portoit sous son bouclier, il le tua. Ses concitoyens aussi peu délicats que lui dans les moyens de la victoire, le remercierent de ce service, en lui donnant la souveraineté de leur ville. Pittacus leur donna des loix qu'il mit ridiculement en vers, & se démit ensuite du souverain pouvoir. Une des maximes qu'il débitoit, étoit, » qu'il ne faut point publier ce » qu'on a dessein de faire, afin » que si l'on n'en vient point » à bout, on n'ait pas le chagrin de se voir moqué; & » qui ne sait pas se taire, » disoit-il, ne sait pas parler ». Aujourd'hui la politique des esprits les plus grossiers s'étend sans peine jusques-là. Le plus grand de ses exercices étoit, selon Cléarque, de moudre du froment; c'est à-peu-près ce qu'il fit de mieux, & ce ne peut être guere que cela qui l'a fait placer au nombre des *Sept Sages*. Cependant ce mérite appartient à une profession commune & nombreuse. Il mourut l'an 579 avant J. C., à 70 ans.

PIZARRO, (François) s'embarqua pour les Indes, plein de ce courage opiniâtre qui caractérise les auteurs des grandes découvertes. Il fit plusieurs voyages dans la mer du Sud avec Diego Almagro, vint à bout de découvrir le Pérou en 1525, & de le conquérir. Il s'empara d'abord de l'isle de Puna, qui n'étoit point de la dépendance de l'empire du Pérou, mais qui lui facilitoit l'entrée dans cette riche partie du monde. Il usa de sa victoire en chrétien, & pardonna aux vaincus. L'Inca Huescar, instruit de son courage & de son mérite, lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frere Atabalipa, qui après l'avoir dépouillé de son empire, vouloit lui arracher la vie. La renommée avoit enflé les exploits & les forces du conquérant Espagnol. Les Péruviens, prévenus comme les Mexicains, par des oracles vrais ou faux, qu'il viendroit bientôt de l'Orient des hommes barbus, d'un esprit terrible, portant le tonnerre, conduisant avec eux des animaux formidables, regar-

doient ces étrangers comme les fils du Soleil. Atabalipa, intimidé par ces oracles, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du Ciel pour venger son usurpation. Il dépêcha des ambassadeurs à Pizarro, avec des présens magnifiques, en le sommant de sortir de ses états. Pour toute réponse, Pizarro précipita sa marche, & arriva à Caxamalca, où étoit campé l'usurpateur avec 40,000 hommes. Il le défit sans peine, le prit & le traita bien; mais une action barbare de cet Indien perfide & féroce, le fit condamner à la mort. Quelques jours avant la bataille de Caxamalca, Huescar, frere d'Atabalipa, & l'héritier légitime du trône, étoit tombé entre les mains de ses ennemis. L'usurpateur craignant que les Espagnols ne rendissent la couronne à ce prince, donna des ordres secrets pour qu'on le fît périr. Les vainqueurs furent irrités de ce meurtre. Un Péruvien, qui l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour massacrer les Espagnols, augmenta encore leur ressentiment. On le condamna à mort (*voyez* ATABALIPA, CORTEZ, MANCO-CAPAC, MONTEZUMA). Peu de tems après, la discorde se mit entre les vainqueurs du Pérou, & Pizarro fut assassiné en 1541, par les amis & à l'instigation d'Almagro, qui ne jouit pas long-tems de son crime (*voyez son article*). Tout le monde connoît le roman ridiculement larmoyant, que M. Marmontel a fait sur la conquête du Pérou: barbouillage où la fausseté, la sottise & l'irréligion se disputent à qui aura le dessus. Voyez le *Journal historique & littéraire*, 1 mai 1777.

PLACCIUS, (Vincent) né à Hambourg, en 1642, y fit ses premieres études, & les acheva à Helmstadt & à Leipsig. Il voyagea ensuite en Italie & en France. De retour dans sa patrie, il se livra au barreau, & occupa avec distinction, pendant 24 ans, la chaire de morale & d'éloquence. Quoiqu'il fût d'un tempérament mélancolique, il étoit obligeant, affable, attaché à ses disciples & généreux envers les indigens. Ses ouvrages sont: I. Un *Dictionnaire des Auteurs Anonymes & Pseudonymes*, publié en 1708, 2 vol. in-fol. par les soins de Fabricius: livre curieux, quoique les fautes y fourmillent. Jean-Christophe Mylius y a fait un *Supplément*, Hambourg, 1740, in-fol. II. *Liber de Jurisconsulto perito*, 1693, in-8°. III. *Carmina Juvenilia*, Amsterdam, 1667, in-12. IV. *De Arte excerpendi*, Hambourg, 1689, in-8°., & beaucoup d'autres qui sont un témoignage favorable de ses talens & de son érudition. Il mourut en 1699.

PLACE, (Pierre de la) né dans l'Angoumois, distingué par sa naissance, fut successivement avocat, conseiller, & enfin premier président de la cour des aides en 1553. Il fut tué en 1572, à la St.-Barthélemi. Il étoit fort attaché au parti huguenot, & le prouva par ses *Commentaires de l'état de la Religion & République, depuis 1556 jusqu'en 1561*, in-8°., 1566. On a encore de lui quelques livres de morale,

comme l'*Excellence de l'Homme Chrétien*, 1581, in-12. A la tête se trouve une *Vie* de la Place, par P. de Farnace.

PLACE, (Josué de la) ministre protestant à Nantes, ensuite professeur de théologie à Saumur, où il mourut en 1655, à 59 ans. Il avoit une opinion particuliere sur l'imputation du péché d'Adam, qui fut condamnée dans un synode de Protestans en France. Ses Œuvres ont été réimprimées à Franeker en 1699 & en 1703, en 2 tomes in-4°. Ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont ses *Disputes contre les Sociniens.*

PLACENTIUS ou PLAISANT, (Jean) de St.-Trond, entra dans l'ordre de S. Dominique, & passa la plus grande partie de sa vie à Maëstricht, où on croit qu'il mourut vers l'an 1548. On a de lui : I. *Catalogus antistitum Leodiensium*, Anvers, 1529, & Amsterdam, 1633, in-24. C'est un abrégé historique des évêques de Tongres & de Liege jusqu'à Erard de la Marck. L'auteur trop crédule adopte toutes les fables qu'il a trouvées dans les anciennes chroniques. II. Un Poëme tautogramme, de 360 vers, intitulé : *Pugna Porcorum*, Anvers, 1530, in-8°., & dans *Nugæ venales*, in-12, dont tous les mots commençoient par un P. L'auteur s'y cacha sous le nom de *Publius Porcius*. Il n'est pas le premier auteur qui se soit amusé aux niaiseries de vers lettrisés. Sous Charles le Chauve, un Ubaldus ou Hubaldus, Bénédictin du monastere de S. Amand en Flandre, fit un pareil Poëme en l'honneur des Chauves, dont tous les mots commençoient par un C. Ils ont été imprimés ensemble à Louvain, 1546.

PLACETTE, (Jean de la) né à Pontac en Béarn, l'an 1639, d'un ministre qui l'éleva avec soin, exerça le ministere en France dès l'an 1660. Mais après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se retira en Danemarck, où il demeura jusqu'en 1711; il passa ensuite en Hollande, & se fixa d'abord à La Haye, puis à Utrecht, où il mourut en 1718, à 80 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui l'ont fait regarder comme le meilleur moraliste des Protestans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Nouveaux Essais de morale*, 6 vol. in-12. II. *Traité de l'Orgueil*, dont la meilleure édition est celle de 1699. III. *Traité de la Conscience.* IV. *Traité de la Restitution.* V. *La Communion dévote*, dont la meilleure édition est celle de 1699. VI. *Traité des bonnes Œuvres en général.* VII. *Traité du Serment*, in-12. VIII. *Divers traités sur des matieres de conscience*, in-12. IX. *La Mort des Justes*, in-12. X. *Traité de l'Aumône*, in-12. XI. *Traité des Jeux de hazard*, in-12. XII. *La Morale Chrétienne abrégée*, dont la meilleure édition est celle de 1701, in-12. XIII. *Réflexions Chrétiennes sur divers sujets de morale*, in-12. XIV. *De insanabili Ecclesiæ Romanæ Septicismo, Dissertatio*, 1686, ou 1696, in-4°. Le titre de l'ouvrage annonce l'esprit qui l'a dicté. XV. *De l'autorité des Sens contre la Transubstantiation*, in-12 : réchauffé d'un sophisme mille fois réfuté. XVI.

Traité de la foi divine, 4 tomes in-4°. XVII. *Dissertation sur divers sujets de théologie & de morale*, in-12. Il y a d'excellentes choses dans ces ouvrages, mais il y auroit beaucoup à retrancher pour les rendre utiles à tout le monde chrétien ; dans ceux où l'auteur se livre à l'enthousiasme de secte, il y a très-peu à recueillir.

PLACIDE, (le Pere) parent & éleve de Pierre Duval, entra chez les Augustins-Déchaussés de la place des Victoires à Paris en 1666. Il y continua de s'appliquer à la géographie, & fit un grand nombre de cartes, dont la plus estimée est celle *du Cours du Pô*. Cet habile homme mourut à Paris en 1734, à 86 ans, avec le titre de géographe ordinaire du roi, qu'il avoit obtenu en 1705.

PLACIDIE, (*Galla Placidia*) fille de Théodose le Grand, & sœur d'Arcadius & d'Honorius, demeuroit ordinairement avec ce dernier prince. Alaric s'étant emparé de Rome en 409, la mit dans les fers. Ataulphe, son beau-frere, sensible aux charmes de son esprit & de sa figure, conçut une violente passion pour elle. Il l'épousa en 414, & lui fit présent des plus riches dépouilles de Rome. Le pouvoir que Placidie acquit sur l'esprit de son époux, fut tel, qu'elle lui fit quitter l'Italie que ce barbare vouloit saccager. Après la mort d'Ataulphe, tué à Barcelone en 415 par un de ses domestiques, elle retourna auprès d'Honorius, qui la remaria à Constance, associé à l'empire. Ce second époux lui ayant encore été enlevé, elle consacra tous ses soins à l'éducation du fils qu'elle avoit eu de lui (Valentinien III). Cette princesse mourut à Ravenne en 450, après s'être signalée par un courage au-dessus de son sexe, un grand zele pour la Religion, & une sagesse profonde dans les affaires du gouvernement. Nous avons une médaille, dans laquelle elle est représentée, portant le nom de J. C. sur le bras droit, avec une couronne qui lui est apportée du Ciel. Quelques sectaires des derniers siecles ont indignement calomnié cette grande & pieuse princesse, trop zélée à leur gré, pour des choses odieuses à la prétendue réforme.

PLANAT, (Jacques) docteur en droit-canon & grand-vicaire de l'évêque de Béziers en 1656, est auteur d'un excellent ouvrage ascétique, intitulé : *Schola Christi*, dont on a donné une traduction libre en françois, Paris, 1791, 3 vol. in-12.

PLANCHE, (N. le Fêvre de la) avocat du roi à la chambre du Domaine, exerça cet emploi pendant 32 ans, s'en démit en 1732, & obtint des lettres de conseiller d'honneur avec voix délibérative au bureau des finances & à la chambre du domaine. Il mourut à Paris en 1738, dans un âge assez avancé. Nous avons de lui un ouvrage posthume qui a paru en 1765 à Paris, 3 vol. in-4°., sous ce titre : *Mémoires sur les Matieres Domaniales, ou Traité du Domaine*, avec des notes par M. Lorry.

PLANCHER, (Dom Urbain) né dans le diocese d'Angers, Bénédictin de la congrégation de S. Maur, mérita d'être élevé à la supériorité. Il en remplit les devoirs dans divers monasteres de Bourgogne, & mourut dans celui de S. Bénigne de Dijon, l'an 1750, âgé de 83 ans. Ce fut dans cette maison qu'étant déchargé du poids du gouvernement, il entreprit l'*Histoire du Duché de Bourgogne.* Il en donna 3 vol. in-fol., Dijon, 1741-1748. Le 4*e*. parut après sa mort.

PLANCIADES, *voyez* FULGENTIUS.

PLANCUS, (*Caïus Plotius*) se signala par un trait d'humanité héroïque. Ayant été proscrit par les triumvirs Antoine, Lépide & Octave, il fut contraint de se cacher. Ses esclaves ayant été pris par ceux qui le cherchoient, soutinrent longtems, au milieu des supplices, qu'ils ne savoient point où étoit leur maître. Plancus ne souffrit point qu'on tourmentât davantage des esclaves fideles & d'un si bon exemple; il s'avança au milieu du peuple, & présenta sa tête aux soldats. — Il ne faut pas le confondre avec Cneïus PLANCUS ou PLANCIUS, pour lequel Cicéron a prononcé une Oraison qui défend la légalité de son élection à la place d'Edile.

PLANQUE, (François) docteur en médecine, né à Amiens en 1696, mort en 1765, est auteur de quelques ouvrages qui ont fait honneur à son savoir : I. *Chirurgie complette, suivant le systême des modernes*, en 2 vol. in-12; Traité élémentaire, dont les chirurgiens conseillent la lecture à leurs éleves. II. *Bibliotheque choisie de Médecine, tirée des ouvrages périodiques tant françois qu'étrangers :* cette collection curieuse, continuée & achevée par M. Goulin, forme 9 vol. in-4°, ou 18 vol. in 12. III. La Traduction des *Observations rares de Médecine & de Chirurgie* de Vander-Wiel, 1758, 2 vol. in-12. IV. Une Edition du *Tableau de l'Amour Conjugal* de Venette, avec des notes, 1751.

PLANTAVIT DE LA PAUSE, (Jean) né dans le diocese de Nismes, d'une famille ancienne, fut élevé par ses parens dans les erreurs de Calvin, & fut ministre à Beziers. La grace ayant touché son cœur & éclairé son esprit, il fit abjuration en 1604, & se livra tout entier à l'étude de l'Ecriture-Sainte & de la théologie. Il devint ensuite grand-vicaire du cardinal de la Rochefoucault, puis aumônier d'Elizabeth de France, reine d'Espagne. Cette princesse lui procura l'évêché de Lodeve en 1625, évêché qu'il gouverna en homme apostolique. Ses incommodités l'ayant obligé de s'en démettre en 1648, il se retira au château de Margon, dans le diocese de Beziers. Il y mourut en 1651, à 75 ans. Ses connoissances étoient très-vastes, sur-tout dans les langues orientales. On a de lui : I. *Chronologia Præsulum Lodevensium*, Aramont, 1634, in-4°. II. Un *Dictionnaire Hébreu*, Lodeve, 1645, 3 vol. in-folio.

PLANTIN, (Christophe) né à Mont-Louis, près de Tours, en 1514, porta à un haut degré

de perfection le bel art d'imprimer. Il se retira à Anvers, & le bâtiment qui servoit à ses presses, étoit regardé comme un des principaux ornemens de cette ville. Les dépenses qu'il avoit faites pour se procurer les plus beaux caracteres & les plus savans correcteurs, montoient à des sommes immenses. On prétend même qu'il employoit des caracteres d'argent. Une riche bibliotheque ajoutoit à l'admiration des étrangers. En 1575, il fut décoré du titre d'*Architypographe royal*. Le détail des ouvrages sortis de ses presses seroit trop long. Cet homme illustre mourut en 1589, à 75 ans, après avoir amassé de grandes richesses, dont il se servit pour honorer les sciences & aider les savans. Il avoit plus de réputation en qualité d'imprimeur, qu'en qualité d'homme docte, quoique ce dernier titre ne pût pas lui être refusé. Il avoit épousé Jeanne de la Riviere, & avoit eu un fils mort à l'âge de 12 ans, & trois filles dont les maris continuerent à perfectionner l'art dans lequel avoit excellé leur beau-pere; l'aînée épousa Raphelengius qui s'établit à Leyde, la seconde Moret, fameux imprimeur d'Anvers, & la troisieme Beysie de Paris.

PLANUDES, (Maxime) moine de Constantinople, florissoit vers l'an 1327. L'empereur Andronic le Vieux l'envoya à Venise à la suite d'un ambassadeur. Planudes prit du goût pour l'Eglise Latine, & ce penchant le fit mettre en prison. Pour obtenir sa liberté, il écrivit contre les Latins, mais avec si peu de force, que le cardinal Bessarion en concluoit que son cœur n'avoit eu aucune part à cette production de son esprit. Nous avons de ce moine Grec: I. Une *Vie d'Esope*, qui est un tissu de contes absurdes & d'anachronismes grossiers. Il ajouta à cette Vie plusieurs Fables, qu'il publia sous le nom de ce philosophe, mais qui ne paroissent point être de lui. Tout cela bien approfondi a contribué à fortifier l'opinion de ceux qui croient qu'Esope n'est qu'un personnage fabriqué sur celui de Locman (*voyez ce mot &* ESOPE). Meziriac a combattu ce que Planudes a écrit sur la raboteuse figure d'Esope; mais si son existence est supposée, la critique de l'un n'est pas plus fondée que celle de l'autre. II. Une Edition du recueil d'Epigrammes Grecques, connu sous le nom de l'*Anthologie*, dont la 1*ere*. édition est de Florence, 1494, in-4°, & la meilleure de Francfort, 1600, in-fol.

PLATEL, (l'abbé) *voyez* NORBERT (le Pere).

PLATEL, (Jacques) Jésuite, né en Artois en 1608, mort à Douay en 1681, après avoir enseigné la philosophie & la théologie dans cette université, & publié plusieurs ouvrages; entr'autres *Synopsis cursûs theologici.*

PLATINA, (Barthélemi Sacchi, dit) né en 1421, dans un village nommé Piadena (en latin *Platina*) entre Crémone & Mantoue, d'où il prit le nom de *Platina*, suivit d'abord le métier des armes. Il s'appliqua ensuite aux sciences, & tâcha de se distinguer de la foule, pour se produire à Rome, où le cardinal Bessarion lui

donna un appartement dans son palais, & obtint pour lui du pape Pie II quelques petits bénéfices, ensuite la charge d'abbréviateur apostolique. Paul II, successeur de Pie II, ayant cassé les abbréviateurs, Platina s'en plaignit d'une maniere violente & emportée, qui le fit mettre en prison. Il en sortit au bout de quelques mois, à la priere du cardinal François de Gonzague; mais il eut ordre de rester dans Rome. Accusé d'avoir conspiré contre le pape, il essuya les tourmens de la question, & n'avoua rien; mais on ne l'en retint pas moins prisonnier pendant un an, sans doute parce qu'il ne détruisit point les preuves alléguées contre lui. Paul fit ensuite espérer à Platina qu'il lui procureroit quelqu'établissement; mais ce pape mourut d'apoplexie avant d'effectuer ses promesses. Sixte IV, son successeur, le rétablit dans ses charges, & lui donna celle de bibliothécaire du Vatican en 1475. Comblé de graces, il vécut tranquille, & mourut de la peste en 1481, à 60 ans. Tritheme en fait cet éloge : *Vir undequaque doctissimus, philosophus & rhetor celeberrimus, ingenio subtilis & vehemens, eloquio disertus & mulcens.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le principal est l'*Histoire des Papes*, depuis S. Pierre jusqu'à Sixte IV, auquel il la dédia, & par l'ordre duquel il l'avoit entreprise. L'auteur auroit pu mettre plus de discernement & d'exactitude dans les faits, & moins de passion dans les portraits de plusieurs souverains pontifes, qu'il peint plutôt d'après son imagination que d'après leur histoire (*voyez* PAUL II *& le cardinal* QUIRINI). La 1re. édition de cette *Histoire* est celle de Venise, 1479, in-fol., en latin. Il y en a eu depuis un grand nombre d'autres éditions, dans lesquelles on a retranché plusieurs traits hazardés & faux. Coulon l'a traduite en françois, 1651, in-4°. Ses autres ouvrages sont : I. Des *Dialogues sur le vrai & le faux Bien*, pleins d'ennuyeuses moralités. II. Un livre *du Remede d'Amour*, Leyde, 1646, in-16, qui est traduit en françois & joint à celui de Fulgose, Paris, 1582, in-4°. III. Un *Dialogue de la vraie Noblesse*. IV. Deux *du bon Citoyen*. V. Le *Panégyrique du Cardinal Bessarion*. VI. Un Traité *De Pace Italiæ componenda, & de Bello Turcis inferendo*. VII. D'autres Traités qui se trouvent dans le recueil de ses *Œuvres*. VIII. L'*Histoire de Mantoue & de la famille des Gonzagues*, en latin, publiée par Lambecius en 1676, in-4°. Elle est écrite avec moins de liberté que son Histoire des Papes. IX. Une *Vie* curieuse & intéressante de Nerio Capponi, insérée par Muratori dans le 20e. tome de ses Ecrivains d'Italie. X. Un *Traité sur les moyens de conserver la Santé, & de la science de la Cuisine*, Bologne, 1498, & Lyon, 1541, in-8°. Il y en a une traduction françoise par Didier Christol, imprimée plusieurs fois dans le 16e. siecle, in-8°. & in-folio. Toutes les *Œuvres* de Platina sont en latin, & furent imprimées à Cologne en 1529 & 1574, & à Louvain en 1572, in-folio.

PLATON, fils d'Ariston, chef de la secte des Académiciens, naquit à Athenes, vers l'an 429 avant J. C., d'une famille illustre. Dès son enfance il se distingua par une imagination vive & brillante. Il saisit avec transport & avec facilité les principes de la poésie, de la musique & de la peinture. A l'âge de 20 ans, il s'attacha à Socrate, qui l'appelloit le *Cygne de l'Académie*. Après la mort de Socrate, Platon se retira chez Euclide à Mégare. Il visita ensuite l'Egypte, pour profiter des lumieres qu'on attribuoit aux prêtres de ce pays, & des hommes savans qu'il croyoit y trouver. Peu content des connoissances qu'il avoit recueillies en Egypte, il alla dans cette partie de l'Italie, que l'on appelloit la grande Grece, pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette isle, & sur-tout les embrasemens du Mont-Æthna. De retour dans son pays, après ses courses diverses, il fixa sa demeure dans un quartier du fauxbourg d'Athenes, appellé *Académie*. C'est-là qu'il ouvrit son école, & qu'il forma tant d'éleves à la philosophie. La beauté de son génie, l'étendue de ses connoissances, la douceur de son caractere & l'agrément de sa conversation répandirent son nom dans les pays les plus éloignés. Denys le Jeune, tyran de Syracuse, épris du desir de le connoître & de l'entretenir, lui écrivit des lettres également pressantes & flatteuses, pour l'engager à se rendre à sa cour. N'espérant pas beaucoup de fruit de son voyage auprès d'un tyran, il ne se pressa pas de partir. On lui dépêcha courier sur courier; enfin il se mit en chemin & arriva en Sicile. Il y fut reçu en grand homme; le tyran offrit un sacrifice pour célébrer le jour de son arrivée. Platon trouva en lui les plus heureuses dispositions: Denys haït bientôt le nom de tyran, & voulut régner en pere; mais l'adulation rendit cette résolution inutile. Platon retourna en Grece, avec le regret de n'avoir pu faire un homme d'un souverain, & le plaisir de ne plus vivre avec de lâches flatteurs qui en faisoient un monstre. A son retour, il passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de considération, à qui il ne se fit pas connoître. Il retourna avec eux à Athenes, où il les logea chez lui. Ils n'y furent pas plutôt, qu'ils le presserent de les mener voir Platon. Le philosophe leur répondit en souriant: *Le voici*; & l'on peut croire que ce ne fut pas sans quelque flatteur retour sur lui-même; mais les étrangers furent dans l'admiration. On lui attribue quelques bons mots, ainsi qu'à Socrate. Voyant les Agrigentins faire d'énormes dépenses en bâtimens & en repas, il dit: « Les habitans d'Agrigente bâtissent » comme s'ils devoient toujours vivre, & mangent » comme s'ils mangeoient pour » la derniere fois »... Platon avoit naturellement un corps robuste & vigoureux; mais les voyages qu'il fit sur mer, & les fréquens dangers qu'il

courut, altérerent beaucoup ses forces. Néanmoins il n'eut presqu'aucune attaque de maladie dans tout le cours de sa vie. Dans le ravage affreux que la peste fit à Athenes au commencement de la guerre du Péloponnese, il échappa à ce fléau commun, par un régime de vie sobre & frugal. Sa tempérance le conduisit à une heureuse vieillesse : il mourut le jour de sa naissance, après une carriere de 81 ans, l'an 348 avant J. C. Platon, maître dans l'art de penser, ne le fut pas moins dans l'art de parler. Son style est noble & élégant. L'atticisme, qui étoit parmi les Grecs, en matiere de style, ce qu'il y avoit de plus fin & de plus délicat, regne dans tout ce qu'il a écrit. Aussi lui donna-t-on de son tems le surnom d'*Apis Attica* (Abeille Athénienne) ; de même que la postérité enthousiaste & excessivement admiratrice, lui a déféré celui de *divin*, par rapport à sa morale. Quant au systême de philosophie qu'il se forma, il établit deux sortes d'êtres, Dieu & l'homme : l'un existant par sa nature, & l'autre devant son existence à un créateur. Il admettoit la création du monde ; & partageoit les principaux êtres qui le composent, en deux classes. Les astres sont dans la premiere, & les génies bons & mauvais dans la seconde. L'Être-Suprême, qui préside à ces êtres intermédiaires, est incorporel, unique, bon, parfait, tout-puissant, juste ; il prépare aux gens de bien des récompenses dans une autre vie, & aux méchans des peines & des supplices. D'un tel systême doit découler nécessairement une morale pure. « Rien » ne l'est plus en effet, dit » l'abbé Fleury, que celle de » Platon, quant à ce qui re» garde le désintéressement, le » mépris des richesses, l'a» mour des hommes & du bien » public ; rien de plus noble » quant à la fermeté du cou» rage, au mépris de la volup» té, de la douleur, de l'opinion » des hommes, & à l'amour » du véritable plaisir ». Aucun auteur païen n'avoit parlé d'une maniere aussi sublime des attributs de la Divinité, de la Providence, des supplices & des récompenses d'une vie future. C'est sans doute ce qui engagea les premiers Peres de l'Eglise à étudier soigneusement la philosophie de Platon. Clément d'Alexandrie dit dans ses *Stromates*, que sa philosophie, quoiqu'humaine, avoit servi aux Grecs pour les préparer à l'Evangile, comme la loi aux Hébreux ; d'autres ont cru qu'avant la venue du Messie, Dieu avoit laissé échapper un rayon de la lumiere évangélique en faveur de quelques hommes privilégiés ; d'autres ont conjecturé que dans le cours de ses voyages en Egypte & en Phénicie, Platon y avoit appris plusieurs de ces vérités primordiales, que la tradition y avoit conservées au milieu des ténebres du paganisme ; d'autres enfin ont dit que ce philosophe avoit lu les Livres-Saints, & renforcé sa philosophie par ce grand & lumineux secours. Ce qui le feroit croire, est en particulier sa doctrine sur les trois Personnes en Dieu, qui, quoique défigurée en bien des points, est trop analogue à celle des

Saintes-Lettres, pour ne pas croire que le philosophe y ait puisé. Il dit, par exemple, « que le triangle équilatéral est » de toutes les figures celle » qui approche le plus de la » Divinité ». Paroles qui n'ont aucun sens raisonnable, si on ne les prend pas dans celui qu'elles présentent naturellement. On sait d'ailleurs que l'Ecriture-Sainte a été connue des anciens sages, & qu'ils en ont fait usage (*voyez* OPHIONÉE, LAVAUR, NUMENIUS, OVIDE, FICIN, *&c.*). Une autre idée qui semble se rencontrer souvent dans les écrits de Platon, est celle du Messie ; il en parle comme du grand instituteur des hommes, sans les leçons duquel toutes les lumieres philosophiques vont à rien. « Le parti que nous avons » à prendre, dit-il dans son » second *Alcibiade*, est d'at- » tendre patiemment que quel- » qu'un vienne nous instruire » de la maniere dont nous de- » vons nous comporter envers » les dieux & les hommes. » Mais quand arrivera ce tems, » & quel est celui qui nous » enseignera tout cela ? Je ver- » rois volontiers cet homme-là » qui que ce puisse être.... » Qu'il vienne incessamment : » je suis disposé à faire tout » ce qu'il me prescrira ; & j'es- » pere qu'il me rendra meil- » leur ». Il ne parle pas d'une maniere moins remarquable du péché originel. « La nature & » les facultés de l'homme, dit-il, » ont été changées & corrom- » pues dans son chef, dès sa » naissance ». Zonare dit qu'en 796 on ouvrit un sépulcre fort ancien, dans lequel on trouva un corps mort, qu'on crut être celui de Platon. Ce cadavre avoit une lame d'or à son cou avec cette inscription : *Le Christ naîtra d'une Vierge, & je crois en lui.* Il n'en fallut pas davantage pour confirmer l'idée, que Platon avoit été un des hérauts du Christianisme. Grotius & Bossuet ont paru favorables à ce sentiment. Ils se fondent particuliérement sur ces paroles très-remarquables : « Qu'il vienne, ce divin légis- » lateur, imprimer en traits » de feu, sur le marbre & » l'airain, la loi antique que les » passions & les préjugés ont » effacée du cœur de l'homme ; » qu'il vienne la proclamer » aux quatre coins de l'uni- » vers ; qu'il dissipe tous les » nuages. Si l'austérité de la » loi décourage, si elle effraie » notre foiblesse, qu'il envoie » encore un homme juste, » dont les vertus servent d'en- » couragement & de modele. » Il faut que cet homme n'ait » pas même la gloire de paroî- » tre juste, pour ne pas être » soupçonné de l'être par va- » nité ; il faut qu'il soit dé- » pouillé de tout, à l'exception » de sa vertu ; il faut que, » sans nuire à personne, il soit » traité comme le plus mé- » chant de tous ; il faut qu'il » persévere jusqu'à la fin dans » la justice ; qu'il soit fouetté, » chargé de fers ; qu'on l'at- » tache en croix ; qu'on le » fasse expirer dans les plus » cruels supplices ». Il faut convenir cependant que malgré la sagesse de la plupart de ses maximes, la doctrine & la conduite de Platon se ressentent de l'inconséquence ordinaire à tous

les sages profanes, & sur-tout à ces hommes suffisans, qui, sans autorité & sans mission, ont osé se donner pour les précepteurs du genre humain. Aulu-Gelle l'accuse de larcin, & d'un amour déréglé pour Agathon, à la louange duquel il composa des vers qui existent encore; Suidas l'accusa d'avarice, Théopompe de mensonge, Athénée d'envie. Il remercioit les dieux de l'avoir fait naître Grec & de l'avoir créé homme, plutôt que femme; avantage dont tout scélérat d'Athenes pouvoit se glorifier. Il proscrit la virginité, veut que les femmes soient en commun. Il permet aux peres de tuer leurs enfans lorsqu'ils sont difformes, & aux maîtres de faire mourir leurs esclaves. Il permet aussi que par dévotion tout le monde s'enivre. » Un extrait d'une lettre de » Platon, dit le célebre Du- » guet, prouve assez combien » il étoit vil & faux, combien » il craignoit de s'expliquer » sur la nature de Dieu, com- » bien par conséquent il étoit » éloigné de s'exposer au plus » petit danger, pour le recon- » noître publiquement & lui » rendre l'hommage qui lui » est dû ». Si Platon a eu réellement les lumieres dont nous avons parlé, il n'en est que plus coupable d'avoir pratiqué & préconisé le vice, & d'avoir sacrifié aux fausses divinités en abandonnant le vrai Dieu. Sa *République* offre des erreurs pernicieuses, des idées chimériques & impraticables, & en même tems d'excellentes leçons. « Dans tout état bien » constitué, dit-il, les pre- » miers soins doivent se tour- » ner vers la Religion véritable, » non vers une religion quel- » conque, vraie ou fabuleuse; » & les hommes destinés à la » magistrature, doivent être » élevés suivant ses maximes » dès leur plus tendre jeu- » nesse ». Ailleurs il y établit cette maxime, souvent vérifiée par l'événement, que *les tyrans commencent par affranchir les esclaves & par piller les temples* (Liv. 8, tom. 2, pag. 228 & 230, Amsterdam, 1763). Tous les ouvrages de cet homme illustre sont en forme de dialogue, à l'exception de *XII Lettres* qui nous restent de lui. On y trouve plusieurs principes sur la rhétorique, qui sont répandus en partie dans son *Phædon* & dans son *Gorgias*. La plus belle édition de ses Œuvres est celle de *Serranus* ou Jean de Serres, en grec & en latin, en 3 vol. in-fol., 1578, imprimée par Henri Etienne. On estime aussi celle de Marsile Ficin, Francfort, 1602, in-fol., grec & latin. François Patrice a donné une comparaison curieuse des opinions de Platon & d'Aristote dans ses *Discussions Péripatéticiennes*, & dans son livre intitulé: *Aristoteles exoreticus*. Dacier a traduit en françois une partie des Dialogues de Platon, & cette version (imprimée en 1701, 2 vol. in-12, & réimprimée en 1771, 3 vol. in-12) est fort au-dessous de l'original. L'abbé Grou a traduit *la République*, Paris, 1762, 2 vol. in-12. On a une version des *Loix*, Amsterdam, 1769, 2 vol. in-12; une édition des *Dialogues* non traduits par Dacier, ibid., 1770, 2 vol. in-12;

de l'*Hyppia* ou *Traité du Beau*, mis en françois par Maucroix; & du *Banquet de Platon*, par Jean-Racine. Ces deux dernieres versions sont à la suite de celle des *Dialogues* par *Dacier*, de l'édition de Paris, 1771.

PLAUTE, (*Marcus-Actius Plautus*) né à Sarsine, ville d'Ombrie, s'acquit à Rome une grande réputation dans le genre comique. On dit qu'ayant perdu tout son bien dans le négoce, il fut obligé pour vivre de se louer à un boulanger, pour tourner une meule de moulin, & que dans cet exercice il employoit quelques heures à la composition de ses Comédies. Il nous reste 20 *Comédies* de ce poëte, qui mourut l'an 184 avant J. C. Plaute fut estimé de son tems, par rapport à l'exactitude, à la pureté, à l'énergie, à l'abondance & à l'élégance même de son élocution; on lui reproche sa négligence dans la versification, quelques plaisanteries basses & fades, de mauvaises pointes, des jeux de mots ridicules, des turlipinades grossieres, des ordures révoltantes. Il a moins d'art, mais plus d'esprit que Térence. Ses intrigues sont mieux ménagées, les incidens plus variés, & l'action est plus vive dans ses Comédies que dans celles de son rival. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Francfort, 1621, in-4°, par Fréderic Taubman; & de Paris, 1759, 3 vol. in-12, chez Barbou. Quant aux écrivains qui l'ont traduit en françois, *voyez* les articles de Mde. DACIER, de LIMIERS & de GUEUDEVILLE. M. l'abbé de Monnier est le dernier traducteur de Plaute, & sa version a été bien accueillie.

PLAUTIEN, (*Fulvius Plautianus*) homme d'une naissance obscure, devint le favori de l'empereur Sévere, qui le fit en 202 préfet de Rome & lui procura le consulat. Ce courtisan, aussi avide qu'orgueilleux, égaloit son maître en pouvoir, & le surpassoit en richesses, acquises par les voies les plus odieuses. On lui avoit érigé un nombre infini de statues. Il ne vouloit point qu'on l'approchât sans permission. Lorsqu'il paroissoit dans les rues, on crioit de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner & de baisser les yeux. Il eut le bonheur de faire épouser sa fille Fulvie Plautille à Antonin Caracalla, fils de Sévere, dans le mois de juin 203, & lui donna une dot qui auroit suffi pour marier 50 reines. Caracalla ne l'aima pas long-tems, & la menaçoit du plus triste sort, dès qu'il auroit l'autorité en main. Plautien, instruit des desseins de son gendre, conspira contre Sévere & son fils. Ce complot ayant été découvert, il fut mis à mort, & Plautille envoyée en exil dans l'isle de Lipari, avec Plautius son frere. Après y avoir langui pendant 7 ans dans la misere, Caracalla leur fit ôter la vie en 211. Plautille avoit eu deux enfans: un fils mort en bas âge, & une fille qui la suivit dans son exil; & que Caracalla eut la barbarie de faire poignarder avec sa mere.

PLAUTILLE, *voyez l'article précédent.*

PLÉLO, (Louis-Robert-Hippolyte de Brehan, comte de) colonel d'un régiment de ſon nom, né en 1699, étoit ambaſſadeur de France auprès du roi de Danemarck, lorſque Staniſlas fut élu pour la ſeconde fois roi de Pologne en 1733. Ce prince ſe retrancha dans Dantzig, où une armée Ruſſe vint l'aſſiéger. Le comte de Plélo oſa, avec 1500 François, attaquer les 30,000 Ruſſes. Il força trois de leurs retranchemens; mais accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le 27 mai 1734, & le reſte de ſa troupe fut pris entiérement. Il cultivoit la poéſie avec ſuccès : témoin diverſes pieces légeres, ingénieuſes & piquantes, répandues dans différens Recueils, dont la plus étendue eſt une Idylle, naturelle à la fois & pleine de fineſſe, ſous ce titre : *La maniere de prendre les Oiſeaux.* Elle ſe trouve dans le *Porte-Feuille d'un Homme de goût*, 3 vol. in-8°, Paris.

PLEMPIUS, (*Voſpiſcus Fortunatus*) né à Amſterdam en 1601, ſe fit recevoir docteur en médecine à Bologne, & revint exercer cette ſcience dans ſa patrie. L'archiducheſſe Iſabelle l'appella en 1633 à Louvain pour y profeſſer. Il perfectionna l'art de guérir par ſes leçons & par ſes écrits. On a de lui : I. *Ophtalmographia, ſive de Oculi fabricâ, actione & uſu*, Amſterdam, 1632, in-4°, réimprimé avec ſes *Medicinæ Fundamenta*, Louvain, 1659, in-fol. II. *De affectibus capillorum, & unguium naturâ*, 1662, in-4°. III. *De Togatorum valetudine tuendâ*, 1670, in-4°. IV. *Loimographia ſive tractatus de Peſte*, Amſterdam, 1664, in-4°. V. *Antimus Coningius Peruviani pulveris defenſor, repulſus a Melippo Protymo*, Louvain, 1655, in-8°. Coningius eſt le nom ſuppoſé du P. Honoré Fabri Jéſuite; Protymus eſt celui que prit Plempius pour décrier le quinquina. Il mourut en 1671 à Louvain, âgé de 70 ans, dans la foi catholique qu'il y avoit embraſſée.

PLESSIS-MORNAY, *voy.* MORNAY.

PLESSIS-PRASLIN, *voyez* CHOISEUL.

PLESSIS-RICHELIEU, (Armand du) né à Paris en 1585 de François Pleſſis-Richelieu, capitaine des gardes de Henri IV, reçut de la nature les diſpoſitions les plus heureuſes. Son éducation ayant été confiée à des maîtres habiles, il parut un grand homme dès ſon enfance. Après avoir fait ſes études en Sorbonne, il paſſa à Rome, & y fut ſacré évêque de Luçon en 1607, âgé ſeulement de 22 ans. Revenu en France, il s'avança à la cour par ſon eſprit inſinuant, par ſes manieres engageantes, & ſur-tout par la faveur de la marquiſe de Guercheville, 1re. dame-d'honneur de la reine Marie de Médicis, alors régente du royaume. Cette princeſſe lui donna la charge de ſon grand-aumônier, & peu de tems après celle de ſecrétaire-d'état. Les lettres-patentes, datées du dernier novembre 1616, portoient qu'*il auroit la préſéance ſur les autres miniſtres*; mais il ne jouit pas long-tems de ſa faveur. La mort du maré-

chal d'Ancre, son protecteur & son ami, lui ayant occasionné une disgrace, il se retira auprès de la reine-mere à Blois, où elle étoit exilée. Cette princesse étoit brouillée avec son fils; Richelieu profita de cette division pour rentrer en grace. Il ménagea l'accommodement de la mere & du fils, & la nomination au cardinalat fut la récompense de ce service. Le duc de Luynes, qui l'avoit d'abord exilé à Avignon, le lui promit, lui tint parole, & donna son neveu Combalet à Mlle. de Wignerod, depuis duchesse d'Aiguillon. Après la mort de ce favori, la reine, mise à la tête du conseil, y fit entrer Richelieu. Elle comptoit gouverner par lui, & ne cessoit de presser le roi de l'admettre dans le ministere. Louis XIII fit quelques difficultés, mais Richelieu vainquit tous les obstacles, & supplanta bientôt les autres ministres. Le surintendant la Vieuville, qui lui avoit prêté la main pour monter à sa place, en fut écrasé le premier, au bout de six mois. Ce ministre avoit commencé la négociation d'un mariage entre la sœur de Louis XIII & le fils du roi d'Angleterre. Le cardinal finit ce traité malgré les cours de Rome & de Madrid, au commencement de 1625. L'année d'auparavant, il avoit été élevé aux places de principal ministre-d'état, de chef des conseils, & 2 ans après il fut nommé surintendant-général de la navigation & du commerce. Ce fut par ses soins que l'on conserva, l'année suivante, l'isle de Rhé, & qu'on commença le siege de la Rochelle. Cette place, le boulevard du Calvinisme, étoit, pour ainsi dire, un nouvel état dans l'état. Elle avoit alors presqu'autant de vaisseaux que le roi. Elle vouloit imiter la Hollande, & auroit pu y parvenir si la France ne s'y étoit pas opposée de la maniere la plus ferme & la plus vigoureuse: tant il est dangereux de laisser germer les sectes dans un royaume catholique, & de ne pas opposer aux erreurs naissantes une résistance sévere. Le cardinal de Richelieu, résolu d'exterminer entiérement le parti protestant, & d'assurer une bonne fois le repos intérieur de la France, crut devoir commencer par sa plus forte place. Après un an du siege le plus vigoureux, cette ville rebelle fut obligée de se rendre à discrétion (*voyez* GUITON). Le cardinal de Richelieu avoit tout employé pour la soumettre; vaisseaux bâtis à la hâte, digues, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'au secours de l'Espagne: profitant du zele de cette cour pour la Religion, & obtenant d'elle des vaisseaux, pour ôter aux Rochellois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Il commanda pendant le siege en qualité de général; ce fut son coup d'essai, & il montra que le génie peut suppléer à tout. La Rochelle réduite en 1628, il marcha vers les autres provinces, pour enlever aux Calvinistes une partie de leurs places de sûreté. Après avoir mis la paix dans l'état, Richelieu songea à porter la guerre dans les états voisins; oubliant bientôt la loyale & généreuse conduite de l'Espagne, il lui fit déclarer

clarer la guerre, & fut nommé généralissime de l'armée envoyée en Italie au secours du duc de Névers, à qui l'empereur refusoit l'investiture du duché de Mantoue. Il entra en 1630 en Savoie, attaqua Pignerol, & secourut Casal. Louis XIII étoit alors mourant à Lyon, où la reine-mere lui demandoit la disgrace du ministre qui le faisoit vaincre. Cette princesse ramena son fils à Paris, après lui avoir fait promettre qu'il renverroit le cardinal, dès que la guerre de l'Italie seroit terminée. Richelieu se croyoit perdu, & préparoit sa retraite au Havre-de-Grace. Le cardinal de la Valette lui conseilla de faire une derniere tentative auprès du roi. Il va trouver ce monarque à Versailles, où la reine-mere ne l'avoit point suivi; il a le bonheur de le persuader de la nécessité de son ministere & de l'injustice de ses ennemis. Louis, qui avoit sacrifié son ministre par foiblesse, se remit par foiblesse entre ses mains, & lui abandonna ceux qui avoient conspiré sa perte. Ce jour, qui est encore aujourd'hui nommé la *Journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du cardinal. Le garde-des-sceaux, Marillac, & le maréchal son frere, perdirent tous deux la vie, l'un en prison, & l'autre sur un échafaud (*voy. leurs articles*). Au milieu de ces exécutions, il concluoit avec Gustave-Adolphe un traité pour défendre les Protestans contre Ferdinand II: conduite bien inconséquente dans un homme qui avoit montré tant de zele contre les Protestans de la France. Mais tandis qu'il s'occupoit des affaires du dehors, il avoit à combattre une foule d'ennemis au-dedans. Gaston, duc d'Orléans, frere du roi, se retira en Lorraine, en protestant qu'il ne rentreroit point dans le royaume, tant que le cardinal y régneroit. Un arrêt du conseil déclara les amis de Gaston criminels de leze-majesté; & la reine Marie de Médicis, qui étoit entrée dans ses vues, alla finir ses jours à Cologne, dans un exil volontaire. Il y eut une foule de poursuites: on voyoit chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des femmes, qui avoient ou suivi ou conseillé Gaston & la reine. Le maréchal de Bassompierre fut renfermé pendant le reste de la vie du ministre. Le maréchal-duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, crut pouvoir braver la fortune du cardinal: il se flatta d'être chef de parti, & leva l'étendard de la révolte à la priere de Gaston d'Orléans, qui l'abandonna. Montmorenci périt sur un échafaud en 1632. Le garde-des-sceaux fut mis en prison; le commandeur de Jars, & d'autres accusés d'avoir toujours des intelligences avec Gaston & la mere du roi, furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grace sur l'échafaud; mais les autres furent exécutés. On ne poursuivoit pas seulement les sujets qu'on pouvoit accuser d'être dans les intérêts de Gaston; le duc de Lorraine, Charles IV, en fut la victime. On le dépouilla de ses états, parce qu'il avoit consenti au mariage de ce prince avec Marguerite de

Lorraine. Le cardinal vouloit faire casser cette union, afin que, s'il naissoit un prince de Gaston & de Marguerite, ce prince, héritier du royaume, fût regardé comme un bâtard incapable d'hériter. La cour de Rome & les universités étrangeres ayant décidé que ce mariage étoit valide, le cardinal le fit déclarer nul par un arrêt du parlement. Cette opiniâtreté à poursuivre le frere du roi jusque dans l'intérieur de sa maison, à lui ôter sa femme, & à dépouiller son beau-frere, excita de nouvelles conjurations. Le comte de Soissons & le duc de Bouillon y entrerent: ils ne pouvoient choisir de circonstance plus heureuse. Le mauvais succès qu'avoit alors la guerre d'Allemagne qu'il avoit entreprise, l'exposoit au ressentiment du roi, qui avoit donné à Gaston la lieutenance-générale de son armée. Son ennemi découragé voulut quitter le ministere; & il en auroit fait la folie, dit Siri, sans le P. Joseph Capucin, qui le rassura. Les conjurés résolurent d'assassiner le cardinal chez le roi même: mais Gaston, qui ne faisoit jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, ne donna point le signal dont ils étoient convenus. Au milieu des agitations que lui causoient les craintes continuelles, Richelieu fondoit l'imprimerie-royale, rebâtissoit la Sorbonne, élevoit le palais-royal, établissoit le jardin des plantes, appellé le *Jardin du Roi*: mais l'objet auquel il donna le plus de soin, ce fut l'académie françoise, dont il voulut être le fondateur & le protecteur, ne se doutant pas qu'il travailloit pour une ingrate. « La bonne politique, dit un philosophe, ne » se trompe guere sur les événemens futurs. Celle du cardinal de Richelieu, si vaste, si » prévoyante, ne lui fit pas » même pressentir, qu'un siecle » philosophe pourroit succéder » un jour au sien, & que non-» seulement, le nom du fondateur seroit à peine prononcé dans le sanctuaire qu'il » avoit élevé & consacré aux » Muses, mais encore, que loin » d'y brûler quelques grains » d'encens en son honneur, » on oseroit même y blâmer » sa mémoire. Tel est l'esprit » de ce siecle destructeur, il » abat les statues érigées au » génie, pour en élever d'au-» tres au bel-esprit ». Tandis qu'il travailloit à orner & à cultiver l'intérieur du royaume, sa politique s'occupoit du dehors. Il fomentoit les troubles d'Angleterre comme ceux d'Allemagne, & il écrivoit ce billet, avant-coureur des malheurs de Charles I: « Le roi » d'Angleterre, avant qu'il soit » un an, verra qu'il ne faut pas » me mépriser ». Tandis qu'il excitoit la haine des Anglois contre leur roi, il se formoit de nouveaux complots en France contre lui. Mlle. de la Fayette, que le roi honoroit de sa confiance, fut obligée de se retirer de la cour. Le Jésuite Caussin, confesseur du roi, qui s'étoit servi d'elle pour faire rappeller la reine-mere, fut exilé en Basse-Bretagne. La reine, femme du roi, pour avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, ennemie du cardinal & fugitive, fut presque traitée comme

criminelle. Ses papiers furent saisis, & on lui fit subir une espece d'interrogatoire devant le chancelier Séguier. Madame d'Hautefort, aussi attachée à la reine qu'au roi, & donnant par sa faveur des inquiétudes au ministre, fut disgraciée. Le jeune Cinq-Mars, fils du maréchal d'Effiat, devenu grand-écuyer, prétendit entrer dans le conseil; le cardinal ne vouloit pas le souffrir, & Cinq-Mars trama sa perte. Ce jeune courtisan se lia avec Gaston & le duc de Bouillon. Leur but étoit de perdre le cardinal, & pour réussir plus facilement, ils faisoient un traité avec l'Espagne, qui devoit envoyer des troupes en France. Le bonheur du cardinal voulut encore que le complot fût découvert, & qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. Cinq-Mars & de Thou, son ami, périrent par les derniers supplices. On plaignit sur-tout ce dernier, confident du conspirateur qu'il avoit désapprouvé. La reine elle-même étoit dans le secret de la conspiration; mais n'étant point accusée, elle échappa aux mortifications qu'elle auroit essuyées. Le cardinal déploya dans sa vengeance toute sa rigueur. On le vit traîner Cinq-Mars à sa suite, de Tarascon à Lyon sur le Rhône, dans un bateau attaché au sien, tandis qu'il étoit frappé lui-même à mort. Il se fit porter à Paris sur les épaules de ses gardes, placé dans une espèce de chambre, où il pouvoit tenir deux hommes à côté de son lit. Ses gardes se relayoient : on abattoit des pans de murailles, pour le faire entrer plus commodément dans les villes. C'est ainsi qu'il alla mourir à Paris, le 4 décembre 1642, à 58 ans. Son confesseur lui ayant demandé, dans sa derniere maladie, s'il pardonnoit à ses ennemis? Il répondit : « Je n'en ai jamais » eu d'autres que ceux de l'é» tat »; & c'est sans doute sous ce point de vue qu'il faut envisager les opérations séveres qui eurent lieu sous son ministere : la France leur dut sa tranquillité & sa gloire. Il légua au roi trois millions, monnoie de France d'aujourd'hui, à 50 liv. le marc : somme qu'il tenoit toujours en réserve. La dépense de sa maison, depuis qu'il étoit premier ministre, montoit à mille écus par jour. Tout chez lui étoit splendeur & faste, tandis que chez le roi tout étoit simplicité & négligence. Ses gardes entroient jusqu'à la porte de la chambre, quand il alloit chez son maître. Il précédoit par-tout les princes du sang : il ne lui manquoit que la couronne; & même lorsqu'il étoit mourant, & qu'il se flattoit encore de survivre au roi, il prenoit des mesures pour être régent du royaume; & de plus patriarche, ce qui menaçoit la France d'un schisme (*voyez* HERSANT & RABARDEAU) : mais ces projets s'anéantirent par sa mort. Il choisit, pour le lieu de son tombeau, l'église de Sorbonne, qu'il avoit rebâtie avec une magnificence vraiment royale. On lui éleva depuis un mausolée, chef-dœuvre du célebre Girardon. Ce qu'on a dit à l'occasion de ce monument, *magnum disputandi argumentum*, est le vrai caractere de son génie & de ses ac-

tions. Il est très-difficile de connoître un homme dont ses flatteurs ont dit tant de bien, & ses ennemis tant de mal. Il eut à combattre la maison d'Autriche, les Calvinistes, les grands du royaume, la reine-mere sa bienfaitrice, le frere du roi, la reine régnante; enfin, le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire, & souvent odieux. Malgré tant d'ennemis réunis, il fut tout en même tems au dedans & au dehors du royaume. Mobile invisible de toutes les cours, il en régloit la politique sur les intérêts de la France. Par ce principe il retenoit ou relâchoit les rênes, qu'il manioit en maître. Il est difficile d'expliquer comment un ministre, prêtre, évêque & cardinal, se soit ligué avec les Protestans, & se soit efforcé d'affermir ce parti en Allemagne & dans toute l'Europe, uniquement dans la vue d'affoiblir la maison d'Autriche. En réussissant momentanément dans son dessein, peut-être a-t-il préparé la destinée que subit la France dans le siecle suivant. » Politique humaine, dit un » vrai philosophe, vous saisissez très-bien les rapports » du moment; mais ce qui est » au-delà, vous échappe. Tandis que vous triomphez du » court succès de vos spéculations, déjà le redoutable avenir tient en main la réfutation de vos systêmes, & la » punition de vos artifices ». La terre de Richelieu fut érigée, en sa faveur, en duché-pairie au mois d'août 1631. Il fut aussi duc de Fronsac, gouverneur de Bretagne, amiral de France, abbé-général de Cluny, de Citeaux, de Prémontré, &c. On a de lui: I. Son *Testament Politique*, qui se trouve en manuscrit dans la bibliotheque de Sorbonne, & qui a été légué à cette bibliotheque par l'abbé des Roches, secrétaire du cardinal. On en trouve un autre exemplaire dans la bibliotheque du roi, avec une *Relation succincte* apostillée. On n'a découvert ce dernier exemplaire que depuis quelques années. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de 1737, par l'abbé de St-Pierre, en 2 vol. in-12; & de 1764, à Paris, en 2 vol. in-8°. M. de Foncemagne, qui a dirigé cette nouvelle édition, prouve l'authenticité de ce Testament dans une Préface écrite avec beaucoup de précision & de netteté. Le P. Griffet l'a prouvée aussi d'une maniere très-satisfaisante: Voltaire a eu beau la contester, ses raisons n'ont eu ni partisans, ni défenseurs. II. *Méthode de Controverses* sur tous les points de la foi, in-4°. Cet ouvrage solide, & un des meilleurs en ce genre, avant que Bossuet, Nicole & Arnauld eussent écrit contre les Calvinistes, fut le fruit de sa retraite à Avignon. III. Les *Principaux Points de la Foi Catholique défendus*, &c. David Blondel a écrit contre cet ouvrage. IV. *Instruction du Chrétien*, in-8°. & in-12. V. *Perfection du Chrétien*, in-4°. & in-8°. VI. Un *Journal* très-curieux, in-8°, & en 2 vol. in-12. VII. Ses *Lettres*, dont la plus ample édition est de 1696, en 2 vol. in-12. Elles sont intéressantes; mais ce recueil ne les renferme pas toutes; on en trouve d'au-

tres dans le *Recueil de diverses Pieces pour servir à l'Histoire*, &c, in-fol., de Paul Hay, sieur du Châtelet. VIII. Des *Relations*, des *Discours*, des *Mémoires*, des *Harangues*, &c. IX. On lui attribue l'*Histoire de la Mere & du Fils*, qui a paru en 1731, en 2 vol. in-12, sous le nom de Mézerai. On peut consulter son *Histoire* par Antoine Aubery : quoique assez mal écrite & trop louangeuse, elle présente les faits avec assez de fidélité. Sa *Vie*, écrite par Jean le Clerc, 1696, 2 vol. in-12, réimprimée avec d'autres pieces en 5 volumes, est remplie des préjugés de l'auteur, dont le but étoit de faire l'apologie des Protestans, bien plus que de faire connoître la personne & l'administration du cardinal. Indépendamment des préventions de secte, on croit lire souvent un philosophe du jour, c'est-à-dire un de ces hommes qui fait de l'histoire le dépôt de ses spéculations & de ses erreurs personnelles. Il faut bien plus encore se garder de juger ce cardinal célebre d'après les histoires qui ont paru dans ces dernieres années, depuis la subversion générale des principes & l'extinction du Christianisme en France : ouvrages de la haine & de la calomnie, où les hommes illustres sont déchirés à proportion qu'ils étoient chrétiens, où les prêtres sur-tout & les pontifes, sont immolés au fanatisme de l'impiété dominante.

PLESSIS - RICHELIEU, (Alphonse-Louis du) frere du précédent, étoit doyen de S. Martin de Tours, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Luçon par le roi Henri IV, à la place de Jacques du Plessis, son oncle; mais avant que d'être sacré, il céda cet évêché à son frere cadet, dont on vient de parler, & se fit Chartreux. Il prit alors le nom d'*Alphonse-Louis*. Il fit profession à la grande Chartreuse en 1606, & y vécut plus de 20 ans sans montrer aucun desir de rentrer dans le siecle. Mais lorsque son frere fut en crédit à la cour de France, il accepta l'archevêché d'Aix en 1626, & deux ans après il passa à celui de Lyon. En 1629, le pape Urbain VIII le nomma cardinal-prêtre, quoique, selon l'ordonnance de Sixte-Quint, deux freres ne dussent jamais porter la pourpre en même tems. En 1632, il fut grand-aumônier de France, commandeur de l'ordre du St-Esprit, & obtint plusieurs abbayes fort riches. En 1635, le roi de France l'envoya à Rome pour des affaires très-importantes, dont il s'acquitta avec succès. Après son retour à Lyon en 1638, la peste ravageant son diocese, il se signala par son zele & par sa charité pour son troupeau, qu'il n'abandonna point. Il se trouva à l'élection du pape Innocent X, en 1644; & l'année d'après il présida à l'assemblée du clergé de France, tenue à Paris. Il mourut d'hydropisie le 23 mars 1653, âgé de 71 ans. Attaché aux devoirs de son état, il ne se mêla que des affaires de son diocese, & très-peu des intrigues de la cour. Il fut enterré à la Charité de Lyon, comme il l'avoit demandé. Voici l'épitaphe qu'il se fit lui-même : *Pauper natus sum, paupertatem vovi, pauper morior, & inter pauperes sepeliri*

volo. Ce fut à l'abbé de Pont-Château qu'il dit dans sa derniere maladie, qu'*il aimeroit beaucoup mieux mourir dom Alphonse, que cardinal de Lyon.* L'abbé de Pure a écrit sa *Vie* en latin, Paris, 1653, in-12.

PLESSIS-RICHELIEU, (Louis-François-Armand de Wignerot du) maréchal de France, né le 13 mars 1696, mort à Paris, le 7 août 1788, dans sa 93e. année, a été célebre sous le regne de Louis XV, comme courtisan & comme militaire. Ce fut lui qui, à la bataille de Fontenoi, conseilla de placer derriere les rangs quatre pieces de canon, chargés à mitraille, qui foudroyerent le bataillon quarré des Anglois. En 1756, il fit la conquête de Minorque, favorisé par la victoire que remporta M. de la Galissonniere sur l'amiral Bing. On connoît son mot heureux donné à l'ordre contre les soldats, qui s'enivroient au point de ne pouvoir pas faire le service: *Le premier qui s'enivrera, n'aura pas l'honneur de monter à l'assaut.* Cette idée réveilla dans les cœurs l'enthousiasme de la gloire, & personne ne s'enivra durant la continuation du siege. Le maréchal commanda en 1757 en Hanovre, où il ne fut pas heureux; & la convention de Closterseven ne fait pas plus d'honneur à ses talens pour la négociation, que les suites en firent à sa capacité militaire. Il avoit été en 1727 ambassadeur à Vienne: mais il en fut rappellé sur la demande de l'empereur Charles VI, informé, dit-on, que Richelieu, avec deux autres seigneurs, avoit fait un sacrifice au diable (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1790, p. 448). Il a paru une *Vie privée du maréchal de Richelieu*, Paris, 1790, 3 vol. in-8°. On comprend sans peine quelle a été la *Vie* d'un homme qui l'a passée presque toute entiere dans les intrigues & la galanterie. « Ce n'est pas, a dit un » critique, à la vérité la *Vie* » de Nestor; ce n'est que celle » de l'*homme à bonnes fortunes;* » mais enfin on a les *pieces* » *justificatives*, c'est-à-dire les » lettres galantes des princes» ses, duchesses, comtesses & » vicomtesses, qui n'ont pas pu » tenir contre la tactique du » vainqueur de Mahon. L'é» diteur offre de consigner ces » graves manuscrits chez un » notaire. Ainsi vingt familles » d'un grand nom, les princes » du sang, les ducs François, » pourront s'assurer chez le » tabellion, de l'écriture & » de l'infidélité de leurs grand'» meres. C'est Alcibiade ra» contant ses exploits galans, » & tenant école de plaisir & » de volupté. On voit qu'à » tous égards ce livre est digne » du tems ». Sa *Correspondance avec Mrs Pâris du Verney*, précédée d'une Notice de sa vie, a paru à Paris en 1789, 2 vol. in-8°. On a donné à Paris, en 1790, des *Mémoires du Maréchal de Richelieu*, 4 vol. in-8°. Ces Mémoires ont été désavoués par son fils. Ils n'en ont pas eu moins de vogue & de célébrité; non pas qu'ils méritent dans la totalité la moindre confiance, mais parce qu'ils sont si bien assortis à l'esprit du siecle, que les badauds & les dupes ne trouvent

rien de mieux. C'est l'abbé Giraud-Soulavie qui en est le rédacteur. Cet abbé, las de courir vaux & monts pour écrire des Geneses en rivalité avec Moïse (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 juin 1784, p. 239; & l'*Examen des Epoques de la Nature*, n°. 192), s'est tout-à-coup tourné du côté de la politique & de la galanterie, & nous donne des romans d'histoire, comme jadis des romans de physique.

PLESSIS, (Claude du) avocat au parlement de Paris, natif du Perche, mort en 1681, cultiva la jurisprudence avec un succès distingué. Colbert le choisit pour l'avocat des finances. Les jurisconsultes ont souvent recours à ses *Œuvres*, contenant ses *Traités sur la Coutume de Paris*, ses *Consultations*, &c., avec les notes de Claude de Berroyer & d'Eusebe de Lauriere, Paris, 1754, 2 vol. in-fol. Il a tâché de mettre de la méthode dans des matieres confuses, & de traiter avec clarté des questions que les commentateurs avoient embrouillées.

PLESSIS-HESTÉ, (Guillaume de la Brunetiere du) né en Anjou en 1630, étudia à Paris, & y prit le bonnet de docteur de Navarre. Il fut nommé évêque de Saintes en 1676; Louis XIV, après l'avoir choisi pour cet évêché, dit: » Je viens de donner un évê» ché à un homme que je n'ai » jamais vu; mais je n'en » parle à personne qui ne m'en » dise du bien ». Lorsque le prélat alla remercier le roi, ce prince lui dit: « Quand je n'au» rois pas donné cet évêché à » votre mérite, je l'aurois ac» cordé à votre personne, » après vous avoir vu ». Le nouvel évêque ayant trouvé son diocese rempli d'hérétiques, s'appliqua à les instruire, & fit venir des missionnaires zélés, pour l'aider dans cette œuvre. Il les visitoit lui-même fréquemment, & les secouroit de livres & d'argent. Il fonda un hôpital-général à Saintes, où il mourut en 1702, en odeur de sainteté.

PLESSIS, (Dom Toussaint-Chrétien du) Parisien, sortit de la maison de l'Oratoire pour entrer dans la congrégation de S. Maur, où il prononça ses vœux l'an 1715. Après avoir été chargé du soin de la bibliotheque publique de Bonne-Nouvelle à Orléans, il passa à St-Germain-des-Prés, puis à St-Remi de Rheims, enfin à St-Denys en France où il mourut en 1764, à 75 ans. On a de lui: I. *Histoire de la Ville & des Seigneurs de Coucy*, Paris, 1728, in-4°. II. — *de l'Eglise de Meaux*, 1731, 2 vol. in-4°. III. *Description de la Ville d'Orléans*, 1736, in-8°. IV. — *de la Haute-Normandie*, 1740, 2 vol. in-4°. V. *Histoire de Jacques II*, 1740, in-12. VI. *Nouvelles Annales de Paris*, 1753, in-4°. VII. Des *Lettres* & des *Dissertations* dans les Journaux de Trévoux & le Mercure de France. Dom du Plessis avança dans son *Histoire de Meaux*, comme un fait presque certain, que l'art de fabriquer des titres étoit, vers le 11e. siecle, un vice universel, qui infectoit presque toutes les abbayes, les corps de ville, les communautés, & les ca-

thédrales même : idée romanesque & fausse, qui a beaucoup d'analogie avec celles que le P. Hardouin avoit adoptées sur tous les genres d'antiquités. Sa témérité lui attira une foule de critiques & de tracasseries méritées.

PLINE l'*Ancien*, (*C. Plinius Secundus*) natif de Vérone, d'une famille illustre, porta les armes avec distinction, fut aggrégé au college des Augures, devint intendant en Espagne. Son intelligence & sa probité lui firent confier diverses affaires importantes par Vespasien & Tite, qui l'honorerent de leur estime & de leur amitié. Malgré le tems que lui déroboient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui la plupart ont été perdus pour la postérité. Il consacroit le jour aux affaires, & la nuit à l'étude ; il ne perdoit ni le tems des repas, ni le tems des voyages. On lisoit à sa table ; & dans ses savantes courses il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes & son copiste ; car il ne lisoit rien dont il ne fît des extraits. Cet homme célebre eut une mort assez funeste. L'embrasement du Mont-Vésuve, arrivé l'an 79 de J. C., fut si violent, qu'il ruina des villes entieres, avec une grande étendue de pays, & que les cendres en volerent, dit-on, jusque dans l'Afrique, la Syrie & l'Egypte. Pline, qui commandoit alors une escadre, voulut s'approcher de cette montagne, pour observer ce terrible phénomene ; mais il fut puni de sa téméraire curiosité, & suffoqué par les flammes, à 56 ans. Pline le Jeune, son neveu, a raconté les circonstances de sa mort & de cet embrasement dans la 26*e*. Lettre de son 6*e*. livre, adressée à Tacite. Il ne nous reste de Pline l'Ancien, que son *Histoire Naturelle* en 37 livres. Il y en a eu un grand nombre d'éditions. Celle du P. Hardouin, en 1723, Paris, 3 vol. in-fol., est enrichie de notes savantes, qui corrigent souvent ce qu'il y a de défectueux dans le texte. C'est une réimpression de celle qu'il avoit donnée *ad usum Delphini*, 1685, 5 vol. in-4°. « Cet ouvrage, dit Pline son neveu, » est d'une étendue d'érudition » infinie, & presqu'aussi variée » que la nature elle-même ». Etoiles, planetes, grêle, vents, pluies, arbres, plantes, fleurs, métaux, minéraux ; animaux de toute espece, terrestres, aquatiques, volatiles ; descriptions géographiques de villes & de pays : l'auteur embrasse tout, & ne laisse dans la nature & dans les arts, aucune partie qu'il n'examine ; mais il est souvent très-crédule, & raconte gravement des contes de vieilles : &, ce qui fait l'objet d'un juste étonnement, c'est que cet homme qui savoit admirer les merveilles de la nature & en développer avec intérêt les moindres détails, étoit moins qu'un enfant dans la science des vérités qui résultent le plus manifestement de cette étude. L'idée de Dieu étoit très-imparfaite chez lui, & l'immortalité de l'ame lui paroissoit un paradoxe. Il va jusqu'à avancer que ce dogme sublime & consolant, est une invention de la vanité hu-

maine : *Humana vanitas in futurum etiam se propagat, & in mortis quoque tempore, ipsa sibi vitam mentitur.* « Tout en déraisonnant, dit un physiologue, » Pline nous donne une bonne » preuve de la vérité qu'il re- » jette. Cet élancement de » l'ame vers l'avenir, cette im- » possibilité de la contenter, » de la calmer en bornant ses » desirs aux jouissances de cette » vie, montre qu'elle a une » autre destination. Pourquoi » les brutes, les chevaux sur- » tout, si fiers & si fringans, » eux qui disent *vah* au son de » la trompette, qui flairent » les combats & la victoire » (Job. 39), ne se sont-ils » pas avisés de vouloir être » immortels? Pourquoi sont-ils » complettement contens, sans » inquiétude & sans desir, » quand le ratelier est bien » fourni »? A travers des erreurs très-graves, Pline laisse échapper des notions qui ne peuvent être que le fruit de l'ancienne tradition générale, ou de la communication des lumieres contenues dans les Livres-Saints : comme l'on voit dans le passage suivant, qui exprime d'une maniere bien énergique le péché originel : *Animal cæteris imperaturum à suppliciis vitam auspicatur, unam tantùm ob causam quia natum est.* Hist. Nat., L. 7. On ne trouve dans cet ouvrage ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siecle d'Auguste, auquel l'auteur touchoit à peu d'années près. Il l'a distingué par la force, l'énergie, la vivacité, on eût même dit la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées, & une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre & rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer que le style en est dur & serré, & par-là souvent obscur ; que les pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai, outrées, & même fausses. Buffon qui fait de l'ouvrage de Pline un éloge un peu hyperbolique, convient que c'est *une compilation, une copie de ce qui avoit été écrit avant lui, mais une copie qui a de grands traits & qui est préférable à des originaux.* L'*Histoire Naturelle* de Pline a été traduite en françois par M. Poinsinet de Sivri, en 12 vol. in-4°., dont le dernier a paru en 1782. Il y a joint le texte latin, & de bonnes Observations (*voyez* PINET). David Durand a fait imprimer l'*Histoire de l'Or & de l'Argent*, extraite de Pline, Londres, 1729, in-fol., & celle *de la Peinture*, 1725, in-fol.

PLINE *le Jeune*, (*Cœcilius Plinius Secundus*) neveu & fils adoptif du précédent, natif de Côme & disciple de Quintilien, s'éleva par son mérite jusqu'aux premieres charges, sous l'empire de Trajan, & devint même consul, l'an 100 de J. C. C'est pendant son consulat qu'il prononça dans le sénat le Panégyrique du prince son bienfaiteur, dont il fut chargé au nom de tout l'empire. Quelque tems après, il fut envoyé dans le Pont & dans la Bithynie, en qualité de proconsul. Il gouverna les peuples avec douceur, diminua les impôts, rétablit la justice, & fit régner le bon ordre. Une violente persécution s'étant allumée con-

tre les Chrétiens, sous l'empire de Trajan, qui, pour avoir affiché la philosophie, n'en étoit pas plus véritablement philosophe, Pline osa plaider leur cause auprès de l'empereur. Il écrivit à ce prince que » le commerce des Chrétiens » entr'eux étoit exempt de » tout crime; que leur prin- » cipal culte étoit d'adorer le » Christ comme un Dieu; que » leurs mœurs étoient la plus » belle leçon qu'on pût donner » aux hommes, & qu'ils s'o- » bligeoient par serment de » s'abstenir de tout vice ».... Trajan, touché des raisons que cet homme équitable lui exposa, défendit de faire aucune recherche des Chrétiens; mais il ordonna qu'on punît de mort ceux qui seroient dénoncés. Arrêt absurde & contradictoire, comme l'observe Tertullien; car si les Chrétiens étoient coupables, il étoit juste qu'on les recherchât; & s'ils étoient innocens, il étoit de toute injustice de les mettre à mort lorsqu'ils étoient dénoncés : *O sententiam necessitate confusam, parcit & sævit, dissimulat & animadvertit!* Un Allemand nommé Semler, écrivain superficiel & connu seulement par sa haine contre le Christianisme, a nié l'authenticité de ces Lettres de Pline; mais il fut d'abord & victorieusement réfuté par M. Haversaat, dans la *Défense des Lettres de Pline sur les Chrétiens*, Goettingue, 1788, in-8°. « Rien n'inquiete » plus les incrédules, dit un » auteur, que les rapports de » l'Ecriture-Sainte, ou de » l'histoire des premiers siecles » de l'Eglise, avec les récits » des historiens profanes. Ils » sont alarmés des preuves » d'antiquité, de considération » & de vérité, que cette con- » formité suppose. Aussi font- » ils l'impossible pour accuser » d'interpolation ou de sup- » position, les passages les plus » authentiques ». Pline, revenu à Rome, y vécut en homme digne d'avoir rendu ce témoignage à la plus pure des religions; grand sans orgueil; d'un abord facile sans bassesse; d'une contenance noble sans hauteur; libéral, généreux, désintéressé, ne recevant jamais rien pour ses plaidoyers; gracieux, affable, bienfaisant, sobre, modeste; bon fils, bon mari, bon pere, bon citoyen, bon magistrat, ami zélé & fidele; il ne lui manquoit, pour donner de la consistance & une sanction sûre à ces vertus, que de leur donner pour base la Religion, dont il avoit fait un si juste éloge. Il mourut l'an 115, dans sa 50 ou 52e. année. Pline avoit composé plusieurs ouvrages. Il avoit plaidé à Rome, dès l'âge de 19 ans, avec une approbation aussi universelle que rare, dans une ville où l'on ne manquoit ni de concurrens, ni d'envieux. Il poursuivit cette carriere comme il l'avoit commencée; il lui arriva plusieurs fois de parler 7 heures de suite, & d'en être le seul fatigué. Ses *Plaidoyers* ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une *Histoire* de son tems, dont on doit encore plus regretter la perte. On ne peut juger de son style que par ses *Lettres* & son *Panégyrique de Trajan*, traduits élégamment par M. de Sacy.

Ce discours est d'un style fleuri, brillant, tel que doit être celui d'un Panégyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus éclatant, &, par un privilege malheureusement reçu, d'outrer la vérité des faits par des exagérations ridicules & par de lâches flatteries. Les pensées y sont belles, en grand nombre, & souvent paroissent neuves; mais la diction se sent un peu du goût des antitheses, des pensées coupées, des tours recherchés, qui dominoient de son tems. La même affectation regne dans ses *Lettres*, que les gens de goût mettent au-dessous de celles de Cicéron. Un judicieux critique en a fait le parallele suivant : « Cicéron, » né avec les sentimens de » la liberté romaine, quoi- » qu'expirante alors, & que » ses oppresseurs puissans res- » pectoient encore en lui, n'é- » crivoit à ses amis, que pour » dépofer dans leur sein le » secret de son ame, sans avoir » la pensée que ses Lettres » pussent jamais être mises au » jour. Elles sont l'expression » naïve de ses sentimens : elles » ont cette aisance, cette fran- » chise qui sont la suite de la » liberté d'ouvrir son ame avec » confiance ; elles sont aussi » instructives qu'intéressantes; » elles renferment l'histoire de » son tems, présentent & pei- » gnent le caractere, les pas- » sions, les projets, les in- » trigues des hommes de son » siecle : elles jettent un jour » sur les affaires générales & » sur les causes secretes des » troubles qui agitoient la ré- » publique, & qui sappoient » sourdement les fondemens » de la liberté; enfin elles éclai- » rent tous les événemens où » Cicéron a joué lui-même un » grand rôle. Pline au con- » traire, né à la cour des rois, » observe, dans ses Lettres, le » silence d'un courtisan. Sa » réserve est extrême : il ne » s'ouvre avec ses amis sur » aucun événement public : il » ne les entretient d'aucune » affaire politique : ainsi ses » Lettres sont, à cet égard, » dénuées de tout intérêt. Mais » comme Pline étoit un hon- » nête homme, un homme » vertueux, ses Lettres sont » pleines de sensibilité, de » délicatesse, d'honnêteté, de » graces douces & aimables : » elles renferment les senti- » mens les plus nobles, les » meilleurs préceptes, des » maximes excellentes, & les » conseils les plus sages. Ce mé- » rite réel peut compenser ce » qui leur manque d'ailleurs ». La 1re. édition des *Lettres* de Pline est de 1471, in-fol. La meilleure est celle du P. de la Baune, Jésuite, Paris, in-4°., 1677, & Venise, 1728.

PLOT, (Robert) professeur de chymie dans l'université d'Oxford, garde du cabinet d'Ashmol, mort en 1696, à 45 ans, consuma ses jours à faire des recherches intéressantes de physique & d'histoire naturelle. On a de lui deux ouvrages estimés : I. L'*Histoire Naturelle du Comté d'Oxford*, 1677, in-fol., réimprimée en 1705. II. Celle *du Comté d'Hartford*, 1679, in-fol., réimprimée en 1686; l'une & l'autre en anglois. Ses compatriotes en font cas.

PLOTIN, philosophe Platonicien, né à Licopolis en Egypte, prit des leçons de philosophie sous le célebre Ammonius, qui avoit son école à Alexandrie. Il avoit essayé auparavant de plusieurs maîtres; mais aucun ne le satisfaisoit. Un de ses amis le mena entendre Ammonius, & dès la premiere leçon il dit : *C'est celui-là même que je cherchois.* Il passa onze ans sous ce maître, sans qu'on voie sur quoi cette préférence étoit fondée. Il alla ensuite s'instruire chez les philosophes Persans & Indiens. L'empereur Gordien alloit alors faire la guerre aux Perses; Plotin profita de cette occasion, & suivit l'armée Romaine, l'an 243 de J. C. Cette course faillit de lui être funeste; car il eut bien de la peine à sauver sa vie par la fuite, lorsque l'empereur eut été tué. Il avoit alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, & y ouvrit une école de philosophie. Porphyre s'étant mis sous sa discipline, il composa plusieurs ouvrages pour l'instruire, qui forment en tout 54 livres. Ils sont divisés en six *Ennéades*, & roulent sur des matieres très-obscures, & même presque toujours incompréhensibles; mais que la philosophie embrasse par prédilection, parce qu'elles voilent & déguisent sa foiblesse. Il fit des disciples jusqu'au milieu du sénat, & l'on remarqua dès-lors que ce qu'on appelle le *Robinage*, n'étoit pas ce qui se défendoit le mieux de l'amour des nouveautés. Les dames furent aussi du parti de Plotin; l'empereur Gallien & l'impératrice Salonine accéderent à cette galanterie, & l'on prétend que par leurs bonnes graces, Plotin étoit sur le point d'acquérir une terre considérable dans la Campanie, & d'y établir une colonie de philosophes, pour y faire pratiquer les loix idéales de la république de Platon; projet qui, selon toutes les apparences, n'auroit point augmenté la masse de lumiere, de vertu & de bonheur qui se trouve sur la terre. Plotin mourut dans la Campanie, l'an 270 de J. C., à 66 ans. Il avoit de ces singularités que l'orgueil a mises dans toutes les têtes de ces anciens Sages. Il avoit honte d'être logé dans un corps, se croyant trop excellent pour être homme. Par cette raison, il ne voulut jamais se faire peindre, ni dire l'année & le lieu de sa naissance, ni faire usage d'aucun remede, quoique sa vie capricieuse & un défaut de régime, trop bien assorti à sa philosophie, le rendissent souvent malade. On lui conseilla l'usage des lavemens, pour appaiser les douleurs de colique qui le tourmentoient; mais il répondit qu'un tel remede ne pouvoit s'accommoder avec la gravité d'un philosophe. Il n'avoit pas toujours été si délicat. A l'âge de 8 ans, fréquentant déjà les écoles, il ne laissoit pas d'aller trouver sa nourrice, & de lui demander à tetter. Quoiqu'on l'eût grondé plusieurs fois comme un enfant importun, il ne cessa pas d'en user ainsi longtems avec elle. Ces dégoûtantes bassesses ne l'empêcherent pas d'arriver au plus absurde orgueil. Amelius, son

disciple, le pria un jour d'assister à un sacrifice qu'il offroit aux dieux. « C'est à eux, répondit le maître, de venir » à moi, & non pas à moi d'aller à eux ». Il se vantoit d'avoir un génie familier comme Socrate; mais celui de Plotin, disoient ses disciples, étoit au-dessus des simples démons, & au rang des dieux. Ce qu'on en raconte & ce qu'il a écrit, ne donnent pas l'idée d'une si rare inspiration. Ses *Ennéades* ont été imprimées à Bâle, 1580, in-fol., en grec, avec la version latine, des sommaires & des analyses sur chaque livre, par Marsile Ficin, celui de tous les modernes qui a le plus étudié cet ancien philosophe.

PLOTINE, (*Plotina Pompeïa*) femme de l'empereur Trajan, avoit épousé ce prince long-tems avant qu'il parvînt à l'empire. Elle fit avec lui son entrée à Rome, aux acclamations du peuple; & en montant les degrés du palais impérial, elle dit qu'*elle y entroit telle qu'elle souhaitoit d'en sortir*. Ce qui, avec un sentiment précieux, présente une vanité inutile; c'étoit le goût de la philosophie du tems. Elle contribua beaucoup à la diminution des impôts, dont les provinces étoient surchargées. Elle accompagnoit son époux en Orient, lorsque ce prince mourut à Sélinunte l'an 117. Elle porta les cendres de Trajan à Rome, où elle revint avec Adrien, qu'elle avoit favorisé dans tous ses desseins. Ce prince lui dut l'adoption que Trajan fit de lui, & par conséquent l'empire. Elle eut pour lui des sentimens qui donnerent lieu à des bruits, qu'on ne doit peut-être pas légérement adopter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adrien n'avoit pas de quoi justifier cette adoption; mais plein d'une tendre reconnoissance, il conserva à sa bienfaitrice l'autorité qu'elle avoit eue sous Trajan. « Plotine, dit un écrivain sagement en garde contre les jugemens de mode, » a partagé l'enthousiasme que » son époux a inspiré même aux » philosophes. Les auteurs de » la Description des pierres » gravées du cabinet du duc » d'Orléans, adoptent, sans res- » triction, l'éloge très-étendu » que Pline a fait de cette prin- » cesse; ils ne pardonnent pas à » Dion d'avoir voulu jeter » quelques nuages sur sa vertu: » cependant Dion paroît très- » bien instruit; & son témoi- » gnage est plus grave que celui » d'un panégyriste de profes- » sion. Spartien prétend que l'a- » doption d'Adrien est une su- » percherie de Plotine, qui con- » duisit cette intrigue, Trajan » étant déjà mort. Eutrope est » à-peu-près du même senti- » ment. Parmi les modernes, » Crévier pense qu'il faut un » peu se défier des louanges de » Pline ». La mort enleva Plotine en 129, & selon la folie impie de ces siecles ténébreux, elle fut mise au rang des dieux.

PLOTIUS, (*Lucius*) rhéteur Gaulois, vers l'an 100 avant J. C., est le premier qui ouvrit dans Rome une école de rhétorique en latin. Cicéron témoigne ses regrets de ne pas avoir assisté à ses leçons. Cet illustre rhéteur eut des jours longs & heureux. Il avoit composé un excellent *Traité du geste*

de l'Orateur, que le tems a dévoré.

PLUCHE, (Antoine) né à Rheims en 1688, mérita, par la douceur de ses mœurs & ses progrès dans les belles-lettres, d'être nommé professeur d'humanités dans l'université de cette ville. Deux ans après, il passa à la chaire de rhétorique, & fut élevé aux ordres sacrés. L'évêque de Laon (Clermont) instruit de ses talens, lui offrit la direction du college de sa ville épiscopale. Ses soins & ses lumieres y avoient ramené l'ordre, lorsque des sentimens particuliers sur les affaires du tems troublerent sa tranquillité, & l'obligerent de quitter son emploi. L'intendant de Rouen (Gasville) lui confia l'éducation de son fils, à la priere du célebre Rollin. L'abbé Pluche ayant rempli cette place avec succès, quitta Rouen pour se rendre à Paris, où il donna d'abord des leçons de géographie & d'histoire. Produit sur ce théâtre par des auteurs distingués, son nom fut bientôt célebre, & il soutint cette célébrité par ses ouvrages. Il donna successivement au public : I. Le *Spectacle de la Nature*, en 9 vol. in-12. Cet ouvrage, également instructif & agréable, est écrit avec autant de clarté que d'élégance; mais l'auteur dit peu en beaucoup de paroles. La forme dialogique l'a entraîné dans ce défaut. Mais il est compensé par un langage de sentiment, qui anime la nature, en saisissant les rapports qui en font un tout admirable & conséquent. Ce n'est point une de ces physiques arides & squeletenses qui se perdent dans des tourbillons, des attractions, des volcans, des mers universelles, des *époques* imaginaires & contradictoires, qui ne nous apprennent que des chocs du hazard & d'aveugles impulsions; c'est un tableau vivant & animé de l'ouvrage de la création, tel qu'il a été conçu par la sagesse & exécuté par la puissance du souverain Auteur. II. *Histoire du Ciel*, en 2 vol. in-12. La premiere partie est pleine de recherches savantes sur l'origine du ciel poétique. C'est presqu'une mythologie complette, fondée sur des idées neuves, mais simples & ingénieuses. La seconde est l'histoire des idées philosophiques sur la formation du monde. L'auteur y fait voir admirablement l'inutilité, l'inconsistance & l'incertitude des systêmes les plus accrédités, & finit par montrer l'excellence & la simplicité sublime de la physique de Moïse. Outre une diction noble & arrondie, on y trouve une érudition qui ne fatigue point. III. *De Linguarum artificio*, ouvrage qu'il a traduit sous ce titre : *La Méchanique des Langues*, in-12. Il y propose un moyen plus court pour apprendre les langues : c'est l'usage des versions qu'il voudroit substituer à celui des thêmes; il paroît qu'un moyen plus sûr est de les employer tous les deux. Les versions peuvent suffire pour l'intelligence des langues, même pour en connoître les richesses & les beautés, mais les thêmes seuls peuvent exercer le style. IV. *Concorde de la Géographie des différens âges*, Paris, 1764, in-12 : ouvrage posthume superficiel, mais

dont le plan décele l'homme d'esprit. V. *Harmonie des Pseaumes & de l'Evangile, ou Traduction des Pseaumes & des Cantiques de l'Eglise ;* avec des *Notes relatives à la Vulgate, aux Septante & au Texte Hébreu*, qui rendent intéressante cette traduction, dont la fidélité est connue; in-12, Paris, 1764. L'abbé Pluche s'étoit retiré en 1749 à la Varenne St-Maur, où il se consacra entiérement à la priere & à l'étude. Sa surdité étant au point, qu'il ne pouvoit plus entendre qu'à l'aide d'un cornet, le sejour de la capitale ne lui offroit plus aucun agrément. Ce fut dans cette retraite qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie, en 1761, à 73 ans. Il possédoit les qualités qui font le savant, l'honnête-homme & le chrétien. Sobre dans ses repas, vrai dans ses paroles, bon parent, ami sensible, philosophe humain, il donna des leçons de vertu dans sa conduite comme dans ses ouvrages. Son attachement au Christianisme étoit vif & sincere. Quelques esprits-forts ayant paru surpris que, sur les matieres de la foi, il pensât & parlât comme le peuple : » Je m'en fais gloire, répondit-» il; il est bien plus raisonnable de croire à la parole » de l'Être-Suprême, que de » suivre les sombres lumieres » d'une raison bornée & sujette à s'égarer ». Après cela peut-on ne s'étonner pas de son dévouement à un certain parti, au préjudice de la soumission due aux décrets de l'Eglise universelle ? Tant il est vrai que l'inconséquence est née avec l'homme, & que ce ne sont pas les plus éclairés qui s'en défendent le mieux.

PLUKENET, (Léonard) né en 1642, s'est distingué par ses recherches sur la botanique. Il se procura de toutes les parties du monde une collection de plantes seches, dont il fit graver les figures. On a de lui : I. *Phytographia, seu Plantarum Icones*, Londres, 1691, 92 & 96, 4 parties, 328 planches. II. *Almagestum Botanicum, sive Phytographiæ Onomasticon*, Oxford, 1696, in-fol., par les soins de Morison. Sloane reproche à l'auteur d'avoir supposé des plantes qui n'existent pas, & d'en avoir défiguré d'autres. III. *Almagesti Botanici Mantissa, Plantas novissimè detectas complectens*, 1700, planches 329 à 350. IV. *Amalthæum Botanicum, id est, Stirpium Indicarum alterum Copiæ-Cornu*, 1705, planches 351 à 454 : le tout en 3 parties imprimées in-4°, édition très-recherchée. Il en a paru une nouvelle à Londres, 1769, in-4°, moins belle, mais plus commode pour les recherches, à cause de la Table générale.

PLUMIER, (Charles) Religieux Minime, né à Marseille en 1646, apprit les mathématiques à Toulouse sous le P. Maignan, son illustre confrere. Le maître, charmé du génie de son éleve, lui montra non-seulement les hautes sciences, mais il lui apprit encore l'art de faire des lunettes, des miroirs ardens, & d'autres ouvrages non moins curieux. On l'envoya à Rome, où son extrême application pensa lui faire perdre l'esprit. Alors il

quitta les mathématiques, pour s'adonner à la botanique : ſcience qui demandoit moins de contention. De retour en Provence, il ſe livra entiérement à ſon nouveau goût. Louis XIV, inſtruit de ſon mérite, l'envoya en Amérique, pour rapporter en France les plantes dont on pourroit tirer plus d'utilité pour la médecine. Il y fit trois voyages différens, & revint toujours avec de nouvelles richeſſes. Le roi paya ſes courſes par le titre de ſon botaniſte, & par une penſion qui fut augmentée à proportion de ſes ſervices. Il fut affilié à la province de France, & Paris devint dès-lors ſon ſéjour. Le célebre Fagon, premier médecin du roi, l'engagea à faire un 4e. voyage, pour découvrir, s'il étoit poſſible, d'où vient que le quinquina qu'on apporte à préſent en Europe, a moins de vertu que celui qu'on y apportoit au commencement qu'on le connut? Le ſavant Minime entreprit courageuſement cette périlleuſe carriere; mais la mort l'arrêta au port de Ste-Marie, proche de Cadix, où il expira en 1706, à 60 ans. L'étude de la nature lui avoit inſpiré un amour infini pour celui qui en eſt l'auteur, & ſa piété étoit auſſi tendre que ſincere. On a de lui : I. *Deſcription des Plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., 108 planches : par erreur il y a ſur le titre, 1713. Cet ouvrage a été traduit en latin par Jean Burmann, ſous le titre de *Plantarum Americanarum faſciculi decem*, Amſterdam, 1760, in-fol., avec 262 planches. II. Un *Traité des Fougeres de l'Amérique*, en latin & en françois, Paris, 1705, in-fol., 172 planches. III. Un ouvrage curieux & enrichi de figures, intitulé : L'*Art de Tourner*, Paris, 1749, in-fol. L'auteur enſeigne la maniere de faire toutes ſortes d'ouvrages au tour. IV. *Nova plantarum Americanarum genera*, Paris, 1703, in-4°. V. Deux *Diſſertations ſur la Cochenille*, dans le Journal des Savans, 1694, & dans celui de Trévoux, 1703. On trouva dans ſon cabinet pluſieurs ouvrages écrits de ſa main, qui auroient pu former 12 vol. Il y traitoit de tous les oiſeaux, de tous les poiſſons & de toutes les plantes de l'Amérique. Cet ouvrage étoit embelli par une infinité de deſſins, dont l'auteur, habile deſſinateur & graveur, avoit déjà gravé lui-même une bonne partie. On les conſervoit dans la bibliotheque des Minimes à Paris; la révolution de 1789 a détruit tous ces dépôts des ſciences.

PLUNKETT, (Olivier) primat d'Irlande ſa patrie, paſſa de bonne heure en Italie. Après avoir fait ſes études dans le college des Hibernois & profeſſé dans celui de la propagande, il fut nommé archevêque d'Armach en 1669, & ſacré par Clément IX. Ses travaux apoſtoliques lui attirerent la haine des hérétiques, qui l'accuſerent d'avoir voulu ſoulever les Catholiques contre le roi d'Angleterre. On le condamna à être pendu, & ſon corps à être mis en quatre quartiers. Cet arrêt fut exécuté le 10 juillet 1681; il avoit 65 ans. Telle étoit alors & a été du-

rant plus d'un siecle l'*inquisition* d'Angleterre contre les Catholiques. L'innocence & la vertu ne servoient de rien, dès qu'on étoit attaché à la foi antique, qui avoit été durant tant de siecles celle du royaume. Les bourreaux & les potences ne suffisoient pas aux exécutions. Avec cela ces farouches insulaires déclamoient contre l'inquisition d'Espagne. *Voyez* LIMBORCH.

PLUTARQUE, natif de Chéronée, ville de la Béotie, florissoit sous le regne de l'empereur Trajan, au commencement du second siecle. Ses talens éclaterent de bonne heure. Dès sa plus tendre jeunesse, ses concitoyens le chargerent de plusieurs affaires importantes, qui lui mériterent les plus hautes charges de sa patrie. Après avoir voyagé en Grece & en Egypte, croyant y acquérir les connoissances propres à former un homme de lettres & un sage, il vint à Rome, où il enseigna la philosophie. Trajan l'honora de la dignité proconsulaire, & lui donna sa confiance. Plutarque ayant perdu ce bienfaiteur, se retira dans son pays, dont il fut l'oracle. On croit que Plutarque mourut vers l'an 140 de J. C., sous le regne d'Antonin le Pieux. Nous avons de Plutarque les *Vies des Hommes illustres*, & des *Traités de Morale*. Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, & des leçons très-utiles pour la conduite de la vie ; celui qui a pour titre : *De sera Numinis vindicta*, renferme de grandes & d'utiles vérités. Les *Vies des Hommes illustres*, grecs & latins, qu'il compare ensemble, peuvent servir à former les hommes pour la vie publique & pour la vie privée. Plutarque n'est point flatteur ; il juge des choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Il ne loue & ne blâme que par des faits ; & c'est ainsi qu'il faut peindre les hommes. Quant à sa diction, elle n'est ni pure, ni élégante ; mais en récompense, elle est énergique & abondante. Il emploie assez fréquemment des comparaisons qui jettent beaucoup de grace & de lumiere dans ses réflexions & dans ses récits. On lui reproche cependant d'être trop long dans les unes ; & dans les autres, trop attentif à remarquer des minuties, trop fécond en remarques triviales & en réflexions communes ; enfin trop prévenu en faveur des Grecs. Ces défauts se font encore plus sentir dans ses Traités moraux, qui n'offrent quelquefois que des compilations mal digérées, sans ordre, sans goût, pleines d'anecdotes peu intéressantes & de faits sans vraisemblance. Plutarque, homme d'ailleurs plus sage que la plupart des anciens philosophes, étoit initié dans les mysteres de Bacchus ; il fut pendant plusieurs années prêtre d'Apollon, & embrassa tous les genres de superstition. Il regarde les fables les plus ridicules comme des vérités importantes, & condamne l'exercice de quelques précieuses vertus, dont sans doute il ne connoissoit pas assez la nature. On peut d'autant moins l'excuser, que depuis plus d'un siecle la lumiere de l'E-

vangile, répandue dans toute la terre, luisoit aux grands & aux petits, aux savans & aux idiots, & dans plus d'un endroit de ses écrits, on s'apperçoit qu'elle ne lui étoit pas inconnue. Les meilleures éditions en grec & en latin de Plutarque, sont celle de Henri Etienne, 1572, en 13 vol. in-4°, dont le 13*e.* contient l'*Appendix* & les notes; & celle de Mauffac, en 1624, 2 vol. in-fol. Les *Vies* ont été réimprimées à Londres, 1729, 5 vol. in-4°, auxquelles il faut joindre les *Apophthegmes*, imprimés en 1741. Nous avons trois Traductions en langue françoise des *Vies ;* l'une d'Amyot, l'autre de Tallemant, & la 3*e.* de Dacier (*voyez leurs articles*). La 1*re.*, quoiqu'en vieux gaulois, a un air de fraîcheur, qui la fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. Les *Traités de Morale* ont été traduits par M. l'abbé Ricard, qui, par d'excellentes notes, explique ou redresse plusieurs passages du philosophe. C'est ainsi, par exemple, qu'il réfute avec beaucoup de justesse & d'érudition, les reproches calomnieux que Plutarque fait aux Juifs, dans l'endroit où il examine les raisons de leur éloignement pour la chair de porc. C'est là cependant que Voltaire a copié ses contes sur Moïse, & ces impiétés, prétendues originales, qui dans Plutarque ne sont que des fautes d'ignorance, & qui sont dans Voltaire le crime d'un homme instruit qui ridiculise, par des plaisanteries réchauffées, ce qu'au fond du cœur il est obligé de respecter. M. l'abbé Brotier, neveu, a donné une belle édition des *Œuvres de Plutarque* avec de savantes observations. C'est dans une opinion d'Anaxagore, judicieusement réfutée par Plutarque, qu'un philosophe moderne a puisé le creux systême qui place le principe de l'intelligence humaine dans les cinq doigts de la main. *Voyez* HELVETIUS.

PLUTON, dieu des enfers, fils de Saturne & de Rhée. Lorsque Jupiter eut détrôné Saturne, il donna à Pluton les enfers en partage. Ce dieu étoit si noir & si laid, qu'il ne pouvoit trouver une épouse. Il fut obligé d'enlever Proserpine, lorsqu'elle alloit puiser de l'eau dans la fontaine d'Aréthuse en Sicile. Il faisoit sa demeure ordinaire dans les enfers, & desiroit sincérement la mort de tout le monde, pour peupler son royaume.

PLUTUS, dieu des richesses, ministre de Pluton, & fils de Cérès & de Jasion. Théocrite & Aristophane disent qu'il étoit aveugle. Plutus avoit d'abord la vue bonne, & ne s'attachoit à faire prospérer que les justes; mais Jupiter la lui ayant fait perdre, les richesses devinrent indifféremment le partage des bons & des méchans : emblême mythologique, qui nous apprend qu'elles ne furent jamais la mesure du mérite, & ne sont pas dignes des regards de l'homme vertueux.

PLUVINEL, (Antoine) gentilhomme du Dauphiné, est le premier qui ouvrit en France à la noblesse les écoles de Manege, que l'on nomma *Acadé-*

nies. On étoit auparavant obligé d'aller apprendre cet art en Italie. Il fut premier écuyer de Henri, duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, & qui, à son retour en France, le combla de biens. Henri IV lui donna la direction de sa grande écurie, le fit son chambellan, sous-gouverneur du dauphin, & l'envoya ambassadeur en Hollande. Il mourut à Paris en 1620, après avoir composé un livre curieux, intitulé: *Instruction du roi dans l'exercice de monter à cheval*, Paris, 1625, in-folio, avec figures. Ce qui fait le prix de cet ouvrage, ce sont les planches gravées par Crispin de Pas (*voyez ce mot*). Les connoissances de Pluvinel ne se bornoient pas à l'art de l'équitation; il possédoit tout ce qui peut faire un négociateur intelligent. On lui a accordé encore les qualités d'un bon citoyen & d'un sujet fidele.

POCCIANTI, (Michel) natif de Florence, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Servites, & se distingua par son application aux études conformes à son état. Il mourut l'an 1576. On a de lui en latin: I. Une *Histoire* de son ordre depuis l'an 1233 jusqu'à l'an 1566. II. Une *Explication de la regle de S. Augustin*. III. Un *Catalogue des Ecrivains* de sa patrie. IV. Une *Vie de S. Philippe Beniti*, en italien, &c.

POCOCK, (Edouard) né à Oxford en 1604, fut élevé au college de la Magdelene de cette ville. Le desir qu'il avoit de se perfectionner dans les langues orientales, lui fit entreprendre le voyage du Levant. Il y fut chapelain des marchands Anglois à Alep, pendant 5 ou 6 ans. De retour en Angleterre, il devint lecteur en arabe dans la chaire fondée en 1636 par l'archevêque Laud. Ce prélat l'envoya l'année suivante à Constantinople, pour y acheter des manuscrits orientaux. A son retour, on lui donna la cure de Childrey. Quelque tems après, il lia amitié avec Gabriel, Sionite, & avec le célebre Grotius. Pocock fut nommé, en 1648, professeur en hébreu, & chanoine de l'église de Christ à Oxford, à la sollicitation du roi, qui pour lors étoit prisonnier dans l'isle de Wight. Il fut privé de ces postes en 1650, parce qu'il refusa de prêter le serment d'indépendance. Il se retira alors dans sa cure de Childrey, d'où il retourna à Oxford le printems suivant. Il y fit les fonctions de lecteur en arabe dans le college de Balliol, ne s'étant alors trouvé personne, dans le college, capable de cette fonction. On lui rendit son canonicat en 1660, au rétablissement du roi Charles II. Il mourut à Oxford en 1691, à 87 ans. C'étoit un homme recommandable, non-seulement par ses lumieres, mais aussi par l'intégrité de ses mœurs, par sa douceur, par sa modération, & par toutes les qualités qui rendent la société aimable. On a de lui des Traductions latines: I. Des *Annales d'Eutichius*, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1659, 2 vol. in-4°. II. De l'*Histoire Orientale* d'Abulpharage, Oxford, 1672, 2 vol. in-4°. III. Une *Version* du syriaque, de

la 3*e*. Epître de S. Pierre, de la 2*e*. & de la 3*e*. de S. Jean, & de celle de S. Jude, 1630, in-4°. IV. Une *Version* du livre intitulé : *Porta Mosis*, 1655, in-4°. V. Des *Commentaires* sur *Michée*, *Malachie*, *Osée* & *Joël*, en anglois, 3 vol. in-fol. VI. Un recueil de *Lettres*. VII. *Specimen Historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4°. VIII. Un grand nombre d'autres ouvrages, imprimés à Londres en 1740, en 2 vol. in-fol. On y trouve des recherches abondantes & des versions très-fidelles de plusieurs livres, qui auroient été inconnus sans ses soins laborieux.

POCOCK, (Richard) né à Southampton en 1704, fit ses études à Oxford, & se fit recevoir docteur en théologie. Il voyagea ensuite dans le Levant en homme curieux & savant, depuis l'an 1737 jusqu'en 1742. A son retour dans sa patrie, il obtint plusieurs bénéfices, & fut successivement évêque d'Ossori, d'Elphin & de Meath en Irlande, & mourut en 1765. On a de ce savant: I. Une *Description de l'Egypte depuis Alexandrie jusqu'aux sources du Nil*, Londres, 1743-1748, 3 vol. in-fol., en anglois. Cet ouvrage est très-estimé, particuliérement des savans qui aiment à connoître la topographie de ce pays. Les inscriptions & les monumens antiques sont gravés avec la plus grande fidélité. Les cartes sont aussi gravées sur les dessins de l'auteur. Le troisieme vol., en forme de petit atlas, comprend des cartes très-détaillées de tout le cours du Nil, depuis sa source jusqu'à son embouchure. On a traduit une grande partie de cet ouvrage en françois, 7 vol. in-12. II. *Description de l'Orient*, Londres, 1738, in-fol., en anglois : ouvrage orné de plus de 300 planches & cartes géographiques. III. *Carte de l'Egypte*, en quatre feuilles.

PODIEBRACK, (George) gouverneur de Bohême pour le jeune roi Ladislas, fils d'Albert d'Autriche, se fit nommer roi en 1458. Il gagna une bataille contre les Moraviens, & se fit couronner l'an 1461 ; mais l'attachement qu'il avoit à la secte des Hussites, le fit excommunier par Paul II. Podiebrack se révolta alors ouvertement contre l'Eglise Romaine, & persécuta les Catholiques, qui prirent les armes, & appellerent Mathias Corvin pour le mettre sur le trône. Podiebrack ne résista que foiblement, & mourut d'hydropisie le 22 mars de l'an 1471. *Voyez* MATHIAS CORVIN *&* PAUL II.

PODIKOVE *ou* PODOKOVE, (Jean) natif de Valachie, s'est fait, quoique sans naissance, une espece de réputation, dans le 16*e*. siecle, par son esprit turbulent & ambitieux. Il assembla une troupe de gens de néant comme lui, entra à leur tête en Valachie, attaqua le prince Pierre qui en étoit vaivode, allié de Battori, & le dépouilla de ses états. A la nouvelle de cette révolution, le roi de Pologne écrivit à Christophe son frere, prince de Transilvanie, de donner du secours au prince détrôné. Christophe passa en Valachie ; Podikove fut obligé de chercher un asyle en Pologne,

& il se rendit à Nicolas Sieniawski, gouverneur de Kaminiek, en 1579. De là il fut envoyé à Battori, roi de Pologne. Le grand-seigneur, Amurat, envoya un exprès pour demander qu'on le lui remît, ou qu'on le fit mourir : on satisfit ce prince. Podikove eut la tête tranchée à Varsovie, en présence de l'envoyé du grand-seigneur, comme perturbateur du repos public. Sa force étoit si grande, que sans beaucoup d'effort il rompoit en deux un fer de cheval.

PŒNA, déesse de la punition, étoit adorée en Afrique & en Italie. On la représentoit boiteuse, suivant le crime avec lenteur; mais l'atteignant enfin : emblême de la divine justice qui, pour l'ordinaire, n'exerce sa vengeance qu'après avoir donné du tems au repentir, & laissé un libre essor aux desseins du méchant. Delà ces beaux ver d'Horace:

Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede Pœna claudo.

PŒTUS, *voyez* ARRIE.

POGGIO BRACCIOLINI, (Jean-François) appellé communément *le Pogge*, naquit à Terra-Nova, dans le territoire de Florence, en 1380. Il étudia dans cette ville la langue latine sous Jean de Ravenne, & la grecque sous Emmanuel Chrysoloras. Elevé par de tels maîtres, il fit des progrès rapides, & obtint la place d'écrivain apostolique, & celle de secrétaire des papes, depuis Boniface IX jusqu'à Calixte III. Pendans la tenue du concile général de Constance, il fut envoyé dans cette ville, & s'y appliqua à chercher des manuscrits anciens, & il eut le bonheur d'en déterrer un grand nombre. Le supplice de Jerôme de Prague remua naturellement l'ame d'un homme qui se sentoit coupable de plus d'une erreur en matiere de religion; il écrivit une Lettre en faveur de cet hérétique (voyez *Icones* de Théodore de Beze). De Constance il passa en Angleterre, & continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit son emploi de secrétaire pendant quelque tems, & en sortit, après environ 40 ans de séjour, pour se rendre à Florence, où il s'étoit marié en 1435. Il obtint la place de secrétaire de la république, & fit bâtir auprès de Florence une maison de campagne, où il passa dans le repos le reste de ses jours, qu'il finit en 1459, à 79 ans. Le Pogge avoit l'esprit satyrique, & il aimoit surtout à l'exercer contre ses ennemis. L'impiété de ses sentimens, la licence de ses mœurs, la malignité de ses censures lui en firent beaucoup. « Le Pogge, » disoit Erasme, est un écrivain si peu instruit, que quand » même il ne seroit pas tout » rempli d'obscénités, il ne » mériteroit pas qu'on se donnât la peine de le lire; mais il » est en même tems si obscene, » que quand même il seroit le » plus savant des hommes, les » gens de bien devroient toujours le regarder avec horreur ». Il avoit eu trois fils d'une maîtresse, dans le tems qu'il étoit ecclésiastique; mais ses mœurs furent plus réglées depuis son mariage. Outre que l'âge avoit modéré le feu de ses

passions, son épouse parvint, par ses graces & ses vertus, à fixer son caractere. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Oraisons funebres*, prononcées au concile de Constance. II. *Histoire de Florence* en latin, depuis l'an 1350 jusqu'à 1455, que Reconati a publiée pour la 1re. fois in-4°. en 1715, avec des notes & la Vie de l'auteur. Il y en avoit, long-tems auparavant, des versions italiennes. Celle de son fils Jacques, à Venise, 1476, in-fol., n'est pas commune. Cet ouvrage manque de fidélité & d'exactitude. L'auteur cache tout ce qui peut faire tort à sa patrie. III. Un Traité *De varietate Fortunæ*, que l'abbé Oliva fit imprimer pour la 1re. fois in-4°. à Paris, en 1723. IV. Deux livres d'*Epîtres*. V. Un de *Contes* obscenes, dont la 1re. édition est sans date & sans indication de lieu, in-4°. On la reconnoît à une Dédicace, *Glorioso & felici militi Raymundo*, &c. Celles du 15e. siecle sont rares : on les trouve dans le *Laurentius Valla*, & dans *Petrarcha de salibus Virorum illustrium*, sans date, in-4°. Il y en a une vieille Traduction françoise, 1549, in-4°, 1605, in-12 ; & une autre plus élégante par M. Durand, Amsterdam, 1711, in-12. VI. Les cinq premiers Livres de Diodore de Sicile, traduits en latin, & d'autres ouvrages, Strasbourg, 1510, in-fol., & Bâle, 1538. VII. Parmi les livres des anciens qu'il a découverts, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva dans une vieille tour du monastere de St-Gal ; une partie de l'*Asconius Pedianus* ; les XIII premiers Livres de Valerius Flaccus ; *Ammien Marcellin* ; un morceau *De finibus & legibus* de Cicéron ; *Lucrece* ; *Manilius* ; *Silius-Italicus*, &c. Jacques Lenfant a donné un *Poggiana*, contenant la vie de l'auteur, avec des bons mots, dont plusieurs, comme dans tous les *Ana*, sont inventés sur le génie connu de l'auteur, quoiqu'ils ne soient jamais sortis de sa bouche.

POGGIO, (Jacques) fils du précédent, fut pendu en 1478, pour avoir trempé dans la conjuration des Pazzi. On a de lui : I. Une *Traduction* italienne de l'*Histoire de Florence* de son pere. II. *La Vie de Cyrus*, que son pere avoit mise en grec. III. Quelques *Vies* d'empereurs Romains. IV. Un *Commentaire* sur le *Triomphe de la Renommée*, poëme de Pétrarque. V. La *Vie de Philippe Scholarius*, & quelques autres ouvrages.

POGGIO, (Jean-François) chanoine de Florence & secrétaire de Léon X, mort en 1522, à 79 ans, étoit frere du précédent. On a de lui un *Traité du pouvoir du Pape & de celui du Concile*. Il y défend avec ardeur la puissance pontificale.

POIDRAS, nom d'un imposteur Anglois du tems d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1314. Il étoit fils d'un tanneur d'Excester, & chercha à enlever la couronne à ce prince. Il soutenoit qu'il étoit lui-même Edouard, & qu'il avoit été changé par sa nourrice. Un projet si extraordinaire & si mal conçu, ne fit que conduire l'imposteur au gibet, au-lieu de lui procurer le trône où il avoit voulu monter.

POILLY, (François) graveur, né à Abbeville en 1622,

mort à Paris en 1693, eut pour maître Pierre Duret. Il perfectionna ses talens par un long séjour à Rome. De retour à Paris, il donna au public plusieurs planches de dévotion, d'histoire & de portraits de diverses grandeurs. Louis XIV le fit son graveur ordinaire par un brevet du 31 décembre 1664, » en considération, dit ce mo» narque, de son expérience & » des beaux ouvrages qu'il a » mis au jour, tant en Italie » où il a séjourné, qu'à Paris ». Poilly étoit aussi bon dessinateur que graveur habile. Tous ses ouvrages sont au burin pur, à la réserve d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau-forte, pour être mis à la tête des Œuvres de ce savant cardinal. Il ne profana jamais son talent par aucun sujet libre. — Son frere, Nicolas POILLY, mort en 1696, âgé de 70 ans, s'est fait aussi un nom dans la gravure; le portrait a été sa principale occupation.

POINSINET, (Antoine-Alexandre-Henri) né à Fontainebleau en 1735, d'une famille attachée au service de la maison d'Orléans, auroit pu prendre l'emploi de son pere; mais le démon de la métromanie le domina de bonne heure. Depuis 1753, qu'il publia une mauvaise Parodie de l'*Opéra de Tithon & de l'Aurore*, il n'a cessé de travailler pour le théâtre. Il avoit parcouru l'Italie en 1760; & voulant voir l'Espagne, il partit en 1769, comptant travailler dans ce royaume à la propagation de la musique italienne & des ariettes françoises; mais il se noya dans la Guadalquivir. Sa crédulité qui dérivoit un peu de son extrême vanité, le fit tomber plus d'une fois dans des pieges ridicules, que des plaisans lui tendirent. On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice; mais qu'il falloit préalablement apprendre le russe, parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la cour; il crut étudier le russe, & il se trouva au bout de six mois, qu'il avoit appris le bas-breton. On lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel, quoiqu'à peine il eût tiré son épée pour se battre, & qu'il avoit été condamné à être pendu. On lui fit lire sa sentence imprimée; un faux crieur la hurloit sous sa fenêtre; & Poinsinet, de se couper les cheveux, de se déguiser en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de se cacher; puis le roi lui donnoit sa grace, comme à un grand poëte, cher à la nation.

POINTIS, (Louis de) chef d'escadre, célebre par l'expédition de Carthagene en 1697, eut moins de succès au siege de Gibraltar, que l'amiral Léack lui fit lever. Il mourut en 1707, à 62 ans, après avoir donné lui-même la *Relation de l'expédition de Carthagene*, Amsterdam, 1798, in-12.

POIRÉE, (Gilbert de la) *voyez* PORRÉE.

POIRET, (Pierre) né à Metz en 1646, d'un Protestant qui exerçoit le métier de fourbisseur, fut mis dans sa jeunesse chez un sculpteur; mais il le quitta pour s'appliquer au latin, au grec, à l'hébreu, à la philosophie & à la théologie. Il

se rendit en 1668 à Heidelberg, où il fut fait ministre, & en 1674 à Anweil, où il obtint la même place. Pendant son séjour dans cette ville, les ouvrages des mystiques, & sur-tout ceux de la Bourignon, échaufferent tellement son cerveau, qu'il résolut de vivre & d'écrire comme eux. Il admiroit principalement cette dévote exotique, & n'en parloit qu'avec enthousiasme. Poiret se retira à Rhinsburg, près de Leyde en Hollande, où il mourut en 1719, âgé de 73 ans. Pour mieux penser aux choses spirituelles, il s'étoit entiérement séparé du monde. La solitude ne fit qu'exalter son imagination, au-lieu de la calmer. On a de ce ministre plusieurs ouvrages pleins d'enthousiasme, & où il n'est pas toujours possible de comprendre quelque chose. Comme il paroît qu'en fait de spiritualité, la vraie foi est la premiere lumiere, la source & le fondement de toutes les autres, il est naturel de croire que n'ayant pas celle-là, Poiret n'aura pas été extraordinairement favorisé des autres; quelque semblable que soit quelquefois son langage à celui des mystiques catholiques. Ses principaux ouvrages sont: I. *Cogitationes rationales de Deo, animâ & malo.* II. *L'Œconomie Divine*, 1687, en 7 vol. in-8°. III. *La Paix des bonnes Ames*, in-12. IV. *Les Principes solides de la Religion Chrétienne*, &c., in-12. V. *La Théologie du Cœur*, 2 vol. in-12. VI. Une *Edition* des *Œuvres* de la Bourignon, en 21 vol. in-8°, avec une Vie de cette fille singuliere, regardée ordinairement comme une fanatique, quoique quelques-uns attribuent les défauts de ses écrits plutôt à l'incapacité de s'exprimer avec l'exactitude théologique, qu'à la perversion de l'esprit : sa conduite & plusieurs de ses maximes, ses liaisons sur-tout, ne viennent pas à l'appui de cette explication favorable, qui a plutôt lieu pour madame Guyon, dont Poiret a inséré plusieurs traités dans ce recueil, ainsi que d'autres ouvrages du même genre (*voyez* BOURIGNON & GUYON). Poiret ne se contenta pas d'étudier les mystiques, il écrivit sur la physique, & osa attaquer Descartes dans son Traité : *De eruditione triplici*, 2 vol. in-4°, imprimé à Amsterdam, 1707.

POIS, (Antoine le) médecin de Charles III, duc de Lorraine, très-versé dans la connoissance de l'antiquité, mort l'an 1578 à Nancy sa patrie, est auteur d'un ouvrage curieux & recherché, intitulé : *Discours sur les Médailles & Gravures antiques*, Paris, 1579, in-4°. Il s'attache, en particulier, à la description des monumens de la Lorraine & des contrées voisines.

POIS, (Nicolas le) né à Nancy en 1527, succéda à son frere dans l'emploi de premier médecin du duc Charles. On a de lui un ouvrage très-savant & plein de recherches ; *De cognoscendis & curandis morbis libri tres, ex clarissimorum medicorum, tùm veterum, tùm recentiorum, monumentis collecti*, Francfort, 1580, in-fol. Le célebre Boerhave, bon juge en cette matiere, l'a cru digne de revoir le jour, & en

a donné une nouvelle édition ornée d'une Préface, Leyde, 1736, 2 vol. in-4°.; Leipsig, 1766, 2 vol. in-8°.

POIS, (Charles le) *Carolus Piso*, fils du précédent, né à Nancy en 1563, fut médecin des ducs de Lorraine Charles III & Henri II. Il engagea le duc Henri à établir une faculté de médecine à Pont-à-Mousson, & en fut le premier professeur & doyen. A l'étude de la médecine, il avoit joint celle des langues savantes. Tous ses soins furent de simplifier l'étude de la médecine & de la dépouiller de la vaine subtilité des Arabes. A tant de connoissances il joignoit une grande pureté de mœurs, & beaucoup de charité pour les pauvres. Il quitta Pont-à-Mousson en 1633, pour aller soulager ses concitoyens de Nancy, affligés de la peste, & fut la victime d'une résolution si chrétienne. On a de lui : I. *Selectiorum observationum & consiliorum de morbis liber singularis*, Pont-à-Mousson, 1618, in-4°. Boerhave, qui estimoit autant les talens du fils que ceux du pere, en a donné une bonne édition qu'il a ornée d'une Préface, Leyde, 1733, in-4°, & Amsterdam, 1768, in-4°. II. *Physicum cometæ speculum*, 1619. III. Un *Eloge du duc Charles III* en latin.

POISSON, (Nicolas-Joseph) prêtre de l'Oratoire, entra dans cette congrégation en 1660. Il voyagea en Italie, & y fit admirer son esprit & son érudition. De retour à Paris, sa patrie, il fut fait supérieur de la maison de Vendôme. Il joignoit les mathématiques à la littérature. Il avoit beaucoup étudié les ouvrages de Descartes, son ami, & la reine Christine voulut l'engager à écrire la Vie de ce philosophe; mais il s'en excusa. Ce savant mourut à Lyon en 1710, dans un âge avancé. On a de lui : I. Une *Somme des Conciles*, imprimée à Lyon en 1706, en 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Delectus Auctorum Ecclesiæ universalis, seu Nova Summa Conciliorum*, &c.; près de la moitié du second volume est remplie de notes sur les conciles. II. Des *Remarques* estimées sur le *Discours de la Méthode*, sur la *Méchanique* & sur la *Musique* de Descartes. III. Une *Relation* de son *Voyage d'Italie*, dans laquelle il parle des savans Italiens de son tems. IV. Un *Traité des Bénéfices*. V. Un autre sur les *Usages & les Cérémonies de l'Eglise*. Ces trois derniers ouvrages sont manuscrits.

POISSON, (Raimond) né à Paris, & mort dans cette ville en 1690, est auteur de plusieurs *Comédies*, dont la plus ample édition est celle de Paris, 1743, 2 vol. in-12. — Son petit fils Philippe POISSON, mort à Paris en 1743, est aussi auteur de quelques Comédies, recueillies en 2 vol. in-12.

POISSON, (Pierre) Cordelier, né à St-Lo en Normandie, ensuite définiteur-général de tout l'ordre de S. François, puis provincial & premier Pere de la grande province de France, se distingua par ses talens pour la prédication. Il se faisoit sur-tout admirer par sa profonde connoissance de l'Ecriture & par son éloquence. Il prêcha l'Avent à

la cour en 1710. Nous avons de lui deux *Oraisons funebres*, *de monseigneur le Dauphin* & *du duc de Bouflers*; l'une imprimée en 1711, & l'autre en 1721, & toutes deux remplies de traits frappans. On a encore de lui un *Panégyrique de S. François d'Assise*, 1733, in-4°. Aux talens de la chaire il allioit une connoissance peu commune du droit canon, & joua pendant quelque tems un rôle dans son ordre. Il mourut à Tanley, en 1744.

POISSON, *voyez* BOURVALAIS & POMPADOUR.

POITIERS, (Diane de) duchesse de Valentinois, née en 1500, étoit fille de Jean de Poitiers, comte de St-Vaillier, fut d'abord fille-d'honneur de la reine Claude, & se servit de son crédit utilement pour sa famille. Son pere, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, fut condamné à avoir la tête tranchée. L'arrêt alloit être exécuté, lorsque sa fille alla se jeter aux genoux de François I, & obtint par ses larmes, & sur-tout par ses attraits, la grace du coupable. La peur fit sur l'esprit de St-Vallier une telle révolution, qu'en une nuit les cheveux lui blanchirent. Il tomba même dans une fievre si violente, qu'il ne put jamais guérir, même après que le roi lui eut accordé son pardon. C'est delà qu'est venu le proverbe de la *Fievre de St-Vallier*. Diane sa fille fut mariée, en 1514, à Louis de Brezé, grand-sénéchal de Normandie, dont elle eut deux filles: l'une marié au duc de Bouillon, l'autre au duc d'Aumale. Elle avoit au moins 40 ans, lorsque le roi Henri II, qui n'en avoit que 18, en devint éperdument amoureux; & quoiqu'âgée de près de 60 à la mort de ce prince, elle avoit toujours conservé le même empire sur son cœur. Après la mort du roi, elle se retira, en 1559, dans sa belle maison d'Anet, où elle mourut en 1566, à 66 ans. Elle est, à ce que l'on croit, la seule maîtresse pour qui l'on ait frappé des médailles. On en voit encore une aujourd'hui où elle est représentée foulant aux pieds l'Amour, avec ces mots: » J'ai vaincu le vainqueur de » tous »: *Omnium victorem vici.* Les Calvinistes, qui ne l'aimoient pas, lui ont reproché de s'être enrichie aux dépens du peuple. Brantôme la peint d'une maniere plus favorable. » Elle étoit, dit-il, fort débon» naire, charitable & aumô» niere. Il faut que le peuple » de France prie Dieu qu'il ne » vienne jamais favorite de roi » plus mauvaise que celle-là, » ni plus malfaisante ».

POIVRE, (N.) voyageur & habile botaniste, naquit à Lyon en 1715, d'une famille commerçante. Après y avoir étudié chez les missionnaires de S. Joseph, il alla achever ses études dans la congrégation des missions étrangeres à Paris. Il desira d'être affilié à cette communauté, & fut d'abord envoyé à la Chine. A peine eut-il abordé sur les côtes de cet empire, qu'il fut mis en prison; accueil que les Chinois ne font que trop lestement aux étrangers. Après y avoir langui deux ans, il alla à la Cochinchine, où il resta aussi deux ans,

& revint à la Chine. En 1745, il revenoit en France pour revoir sa famille, rendre irrévocables ses liens religieux, & retourner ensuite au bout du monde où l'appelloit son zele ; le vaisseau qui le portoit fut attaqué dans le détroit de Bama par un Anglois, un boulet de canon lui emporta le poignet; il sentit dès-lors qu'il devoit renoncer aux travaux des missions. Conduit à Batavia par les Anglois, il fut dans cette capitale des établissemens Hollandois, toujours occupé de vues utiles, prenant des connoissances réfléchies sur la culture des épiceries que les Hollandois possédoient alors exclusivement, & sur les isles où elles sont indigenes. Il avoit formé dès-lors le projet qu'il a depuis réalisé, d'en enrichir un jour son pays. De retour à Paris, après divers voyages, il fut choisi en 1749 pour aller, en qualité de ministre du roi, à la Cochinchine, fonder sur des liaisons d'amitié, une nouvelle branche de commerce. La Compagnie des Indes l'envoya ensuite à Manille, pour acquérir & naturaliser à l'isle de France les épiceries fines. Nommé à son retour intendant des isles de France & de Bourbon, il s'occupa de tous les moyens d'améliorer l'état des deux isles, d'y réparer les fautes de ses prédécesseurs, & d'y former des établissemens utiles. Il quitta ces isles en 1773, & se retira à Lyon, où il mourut le 6 janvier de 1786, laissant des manuscrits que l'administration n'a jusqu'ici pas jugé à propos de publier : mais il nous a donné lui-même une idée intéressante de ses courses, dans la relation intitulée : *Voyage d'un Philosophe.* Un de ses amis a publié : *Notice sur la Vie de M. Poivre, chevalier des ordres du roi, ancien intendant des isles de France & de Bourbon*, Paris, 1786, in-8°.

POL, (le comte de St-) *voyez* LUXEMBOURG & FRANÇOIS.

POLALLION, (Marie Lumague, veuve de François) ayant perdu son mari, qui étoit résident de France à Raguse, s'appliqua dans Paris à l'établissement de plusieurs communautés de filles. Dès l'an 1630 elle commença à se retirer du monde, & à faire subsister de pauvres filles dont la chasteté étoit en danger. Ce ne fut pas sans trouver beaucoup d'oppositions, & sans même essuyer de grandes humiliations, qu'elle soutint cet emploi de charité. Dès qu'elle fut veuve, elle se trouva chargée de plus de cent de ces filles. La reine Anne d'Autriche lui donna une maison pour les loger, & elles furent alors nommées *les Filles de la Providence.* Leur premier établissement fut à Fontenai, près de Paris, d'où elles furent transférées à Charonne, puis aux fauxbourg St-Marcel. De cet établissement sortit celui des filles appellées *Nouvelles Converties*, que cette dame plaça à Paris dans la rue Ste-Anne, près la porte Richelieu : & elle eut la consolation de voir établir dans Metz une maison pareille à celle de ses filles de la Providence. Cette pieuse fondatrice mourut en 1657, en odeur de sainteté. On a sa *Vie* par l'abbé Collin, vicaire de S. Martin-des-

Champs, Paris, 1744, in-8°.

POLAN, (Amand) théologien de la religion prétendue réformée, né à Oppaw en Silésie, l'an 1561, devint professeur de théologie à Bâle, & y mourut en 1610, à 49 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur *Ezéchiel*, *Daniel* & *Osée*. II. Des *Dissertations*. III. Des *Theses*. VI. Des *Ecrits* de controverse contre Bellarmin, &c.

POLEMBOURG, (Corneille) peintre, né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660, fit un voyage en Italie pour se perfectionner. Il forma son pinceau d'après les meilleurs tableaux qui embellissent la ville de Rome. Son goût le portoit à travailler en petit; les tableaux qu'il n'a point faits dans une petite forme, ne sont pas aussi précieux. Le grand-duc de Florence voulut avoir des ses ouvrages; le roi d'Angleterre, Charles I, le fit venir à Londres. Rubens l'estimoit beaucoup, & lui commanda plusieurs tableaux. Polembourg a fait des paysages très-agréables; il rendoit la nature avec beaucoup de vérité. Ses sites sont bien choisis, & ses fonds souvent ornés de belles fabriques & des ruines de l'ancienne Rome. Sa touche est légere, & son pinceau doux & moëlleux. Le transparent de son coloris se fait singuliérement remarquer dans ses ciels. Varrege est, parmi ses éleves, celui qui a le plus approché de sa maniere.

POLÉMON, né à Oecte, dans le territoire d'Athenes, se livra à la débauche en sa jeunesse. Un jour il se rendit à l'académie encore tout fumant d'ivresse, la tête couronnée de fleurs, & les yeux appesantis par le vin : il y fut si frappé d'un discours que fit Xénocrate sur les suites humiliantes de l'intempérance, que par un excès contraire, il afficha une austérité de parade. Telle étoit la vertu inconsistante des anciens philosophes, qu'elle ne pouvoit se tenir dans cet heureux milieu, qui fait sa place naturelle, & hors duquel elle devient vice. Polémon remplit la chaire de Xénocrate, son maître, & mourut fort âgé, vers l'an 272 avant J. C. *Voyez* COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, *&c.*

POLÉMON I, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine dont il étoit l'ami. Il se servit de toutes ses forces dans la guerre contre les Parthes, qui le firent prisonnier. A peine avoit-il obtenu sa liberté, que la guerre civile s'étant allumée entre Octave & Marc-Antoine, il fit marcher des troupes au secours de son protecteur. Mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort & de la vie d'Antoine, Polémon se réconciclia avec Octave, qui admira sa fidélité, & lui donna la souveraineté de Bosphore, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée l'an 38 de J. C.

POLÉMON II, fils du précédent, fut reconnu, par l'empereur Caligula, souverain des états de son pere, dès qu'il fut mort. Claude lui céda 3 ans après, la Cilicie en échange du Bosphore Cimmérien, qu'il donna à un descendant de Mithridate. Polémon II embrassa le Judaïsme, pour épou-

ser la reine Bérénice, fameuse par ses amours avec Titus ; mais cette princesse s'étant séparée de lui, il abandonna le culte auquel il s'étoit soumis. Sur la fin de ses jours, il céda le royaume de Pont aux Romains, & l'on en fit une province, qui porta long-tems le nom de *Polémoniaque*.

POLÉMON, orateur qui florissoit sous le regne de Trajan, vers l'an 100 de J. C., laissa des *Harangues*, Toulouse, 1637, in-8°, en grec & en latin. — Il y a eu un philosophe POLÉMON, ami d'Attale II, roi de Pergame ; & un autre POLÉMON, aussi philosophe, homme très-insolent, qui chassa de sa maison l'empereur Antonin, alors proconsul. *Voyez* ANTONIN.

POLENI, (le marquis Giovani) né à Padoue en 1683, & mort dans cette ville en 1761, y occupa avec beaucoup de distinction les chaires de professeur d'astronomie & de mathématiques. Après avoir remporté trois prix au jugement de l'académie royale des sciences de Paris, il fut aggrégé à cette compagnie en 1739. Comme il excelloit dans l'architecture hydraulique, il fut chargé par la république de Venise de veiller sur les eaux de cette seigneurie. D'autres puissances le consulterent sur le même objet. Il travailla aussi beaucoup dans toutes les parties qui concernent l'architecture civile ; & quand Rome ouvrit les yeux sur l'état périlleux où se trouvoit la basilique de S. Pierre, le pape Benoît XIV appella le marquis Poleni pour entendre son avis. Après les examens convenables, il dressa un excellent Mémoire sur les dommages qu'avoit soufferts cet édifice, & sur les réparations qu'il étoit à propos d'y faire. C'étoit un homme doux, affable, modeste, toujours prêt à dire du bien de tout le monde. Il avoit l'esprit pénétrant, profond, & la mémoire excellente. Son ame étoit grande, forte, pleine de constance, de sincérité, de probité : sa charité étoit sans bornes. Le marquis Poleni ne se borna pas aux mathématiques, il s'adonna quelquefois aux antiquités, & l'on a de lui des *Supplémens* aux grands Recueils de Grævius & de Gronovius, Venise, 1737, 5 vol. in-fol.

POLI, (Matthieu) *voyez* POOLE.

POLI, (Martin) né à Lucques en 1662, alla à Rome à l'âge de 18 ans, pour se perfectionner dans la connoissance des métaux. Il y inventa plusieurs opérations nouvelles, & y eut un laboratoire public de chymie, qui fut très-fréquenté. Poli ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loua, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur & le titre de son ingénieur ; mais il ne voulut point se servir du secret, préférant l'intérêt du genre-humain au sien propre. Anecdote qui a été contestée, & qui peut-être n'est pas plus vraie que tant d'autres qu'on rapporte dans le même genre, en particulier celle qui regarde un certain Dupré, qu'on prétend avoir offert à Louis XV de mettre le feu à une flotte entiere de loin. « Pourquoi, dit

» un homme d'esprit, n'auroit-on pas adopté ce secret ? » Ceux qui en font honneur à » des principes d'humanité sont » bien honnêtes ; mais quand » j'examine la maniere dont » les choses vont, j'ai bien de » la peine à le croire. Si l'humanité avoit quelqu'influence » dans l'esprit des héros, sur » le choix des matieres pour » détruire les hommes, la poudre à canon auroit-elle jamais été adoptée ?... Les » mines, les bombes, ne sont-elles pas ce que la lâcheté, » jointe à la cruauté, a jamais » imaginé de plus furieux ?... » Pour moi en voyant le canon » balayer la surface de la terre, » les mines en déchirer les » entrailles, & l'air lui-même » chargé d'une pluie homicide ; j'ai quelque soupçon » que les grandes ames qui ont » diversifié avec tant de sang-froid les manieres de couper » les hommes, de les percer, » de les hacher, de les rôtir, » de les bouillir, n'ont jamais » pu être arrêtées par le scrupule d'en introduire une de » plus ». Poli, de retour en Italie en 1704, fut employé par Clément XI, & par le prince Cibo, duc de Massa. Il revint en France en 1713, & obtint une place d'associé étranger à l'académie des sciences. Louis XIV lui ordonna de faire venir en France toute sa famille. A peine étoit-elle arrivée, que Poli, attaqué d'une grosse fievre, expira le 29 juillet 1714. On a de lui une Apologie des Acides, sous ce titre : *Il Trionfo degli Acidi*. Le but de cet ouvrage est de prouver que les acides sont très-injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, & qu'au contraire ils en sont le remede souverain. Ce livre parut à Rome en 1706.

POLIDORE, *voyez* POLYDORE.

POLIDORE-CALDARA, peintre, né en 1495 à Caravagio, bourg du Milanez, d'où il prit le nom de Caravage, fut obligé de faire le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans. Mais ayant été employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier dont ils avoient besoin pour la peinture à fresque, il résolut de s'adonner entiérement à la peinture. Les éleves de Raphaël le seconderent dans son entreprise. Ce grand peintre le prit sous sa discipline, & Polidore fut même celui qui eut le plus de part à l'exécution des loges de ce maître. Il se signala sur-tout à Messine, où il eut la conduite des arcs de triomphe qui furent dressés à l'empereur Charles-Quint, après son expédition de Tunis. Polidore songeoit à revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable, qu'il venoit de recevoir, & l'assassina dans son lit, en 1543. La plus grande partie de ses ouvrages est peinte à fresque. Il a aussi beaucoup travaillé dans un genre de peinture qu'on appelle *Sgraffito* ou *Maniere égratignée*. Ce célebre artiste avoit un goût de dessin très-grand & très-correct. On remarque beaucoup de fierté, de noblesse & d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées, son pinceau est moëlleux. Ses paysages sont particuliérement

très-estimés. Il a été comparé au célebre Jules Romain ; & si Polidore avoit moins d'enthousiasme, il mettoit plus d'art dans ses compositions. On a beaucoup gravé d'après lui.

POLIGNAC, (Melchior de) vit le jour au Puy-en-Vélay, l'an 1661, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il étoit nourri à la campagne. Sa nourrice qui étoit fille, & qu'une premiere faute n'avoit pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état, qu'elle ne put long-tems cacher, frappée de tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, & disparut, après avoir porté l'enfant sur un fumier où il passa toute la nuit. Heureusement c'étoit dans une belle saison; on le trouva le lendemain sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Le jeune Polignac fut amené de bonne-heure à Paris par son pere, qui le destinoit à l'état ecclésiastique. Il fit ses humanités au college de Louis le Grand, & sa philosophie à celui d'Harcourt. Aristote régnoit toujours dans les écoles. Polignac l'étudia par déférence pour ses maîtres; mais il se livra en même tems à la lecture de Descartes. Instruit de ces deux philosophies si différentes, il soutint l'une & l'autre dans deux theses publiques, & en deux jours consécutifs, & réunit les suffrages des partisans des rêveries anciennes, & de ceux des chimeres modernes. Les theses qu'il soutint en Sorbonne vers 1683, ne lui firent pas moins d'honneur. Le cardinal de Bouillon, enchanté des agrémens de son esprit & de son caractere, le prit avec lui, lorsqu'il se rendit à Rome après la mort d'Innocent XI. Il l'employa non-seulement à l'élection du nouveau pape Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement qu'on traitoit entre la France & la cour de Rome. L'abbé de Polignac eut occasion de parler plusieurs fois au pontife, qui lui dit dans une des dernieres conférences : » Vous paroissez toujours être » de mon avis, & à la fin c'est » le vôtre qui l'emporte ». Les différens entre le Saint-Siege & la cour de France étant heureusement terminés, le jeune négociateur vint en rendre compte à Louis XIV. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui : « Je viens d'entretenir » un homme & un jeune-» homme, qui m'a toujours » contredit & qui m'a toujours » plu ». Ses talens parurent décidés pour les négociations. Le roi l'envoya ambassadeur en Pologne, en 1693. Il s'agissoit d'empêcher qu'à la mort de Jean Sobieski, près de descendre au tombeau, un prince dévoué aux ennemis de la France, n'obtint la couronne de Pologne, & il falloit la faire donner à un de la maison de France. Le prince de Conti fut élu par ses soins en 1696; mais diverses circonstances ayant retardé l'arrivée de ce prince en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, & fut obligé de s'embarquer à Dantzig. L'abbé de Polignac, contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port.

Après y avoir fait un séjour de 3 ans, uniquement occupé des belles-lettres, des ſciences & de l'hiſtoire, il reparut à la cour avec plus d'éclat que jamais. Il fut envoyé à Rome en qualité d'auditeur de Rote, & il n'y plut pas moins à Clément XI, qu'il avoit plu à Alexandre VIII. De retour en France en 1709, il fut nommé plénipotentiaire, avec le maréchal d'Uxelles, pour les conférences de la paix, ouvertes à Gertruidenberg. Ces deux négociateurs en auroient fait une avantageuſe, ſi elle avoit été poſſible. La franchiſe du maréchal étoit tempérée par la douceur & la dextérité de l'abbé, le premier homme de ſon ſiecle dans l'art de négocier & de bien dire. Tout l'art des négociateurs fut inutile : les alliés, les Hollandois ſur-tout, ſe ſouvenoient des hauteurs & des prétentions exorbitantes de Louis XIV, ils uſerent de repréſailles, & preſcrivirent au monarque vaincu des conditions trop dures. L'abbé de Polignac fut plus heureux au congrès d'Utrecht, en 1712; mais les plénipotentiaires de Hollande, s'appercevant qu'on leur cachoit quelques-unes des conditions du Traité de paix, déclarerent aux miniſtres du roi, qu'ils pouvoient ſe préparer à ſortir de leur pays. L'abbé qui n'avoit pas oublié le ton avec lequel ils lui avoient parlé aux conférences de Gertruidenberg, leur dit: « Non, meſſieurs, » nous ne ſortirons pas d'ici; » nous traiterons chez vous, » nous traiterons de vous, & » nous traiterons ſans vous ». Ce fut la même année 1712, qu'il obtint le chapeau de cardinal, qui fut accompagné, l'année d'après, de la charge de maître de la chapelle du roi. Après la mort de Louis XIV, il ſe lia avec les ennemis du duc d'Orléans, & ces liaiſons lui valurent une diſgrace éclatante. Il fut exilé, en 1718, dans ſon abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappellé qu'en 1721. Innocent XIII étant mort en 1724, le cardinal de Polignac ſe rendit à Rome pour l'élection de Benoît XIII, & il y demeura 8 ans, chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch en 1726, & à une place de commandeur de l'ordre du St. Eſprit en 1732, il reparut cette année en France, & y fut reçu comme un grand homme. Il mourut à Paris en 1741, à 80 ans, avec une réputation immortelle. Le cardinal de Polignac étoit un de ces eſprits vaſtes & lumineux, qui embraſſent tout & qui ſaiſiſſent tout. Les ſciences & les arts, les ſavans & les artiſtes lui étoient chers. Sa converſation étoit douce, amuſante & infiniment inſtructive, comme on peut le juger par tout ce qu'il avoit vu dans le monde & dans les différentes cours de l'Europe. Le ſon de ſa voix, & la grace avec laquelle il parloit & prononçoit, achevoient de mettre dans ſon entretien une eſpece de charme, qui alloit preſque juſqu'à la ſéduction. L'univerſalité de ſes connoiſſances s'y montroit, mais ſans deſſein ni de briller, ni de faire ſentir ſa ſupériorité. Il étoit plein d'égards & de politeſſe pour ceux qui l'écoutoient; & s'il aimoit à ſe

faire écouter, on se plaisoit encore plus à l'entendre. Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre, ou sur une date, sur un passage d'auteurs, ou sur un fait, quelqu'éloigné ou détourné qu'il pût être; elle le servoit constamment, & avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours. Quoique le cardinal de Polignac aimât les bons mots & qu'il en dît souvent, il ne pouvoit souffrir la médisance. Un seigneur étranger, attaché au service d'Angleterre, & qui vivoit à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés, sur la Religion & sur la personne du roi Jacques. Le cardinal lui dit, avec un sérieux mêlé de douceur : « J'ai ordre, Monsieur, » de protéger votre personne, » mais non pas vos discours ». Nous avons de lui un Poëme sous ce titre : *Anti-Lucretius, seu de Deo & Naturâ, libri IX*, publié en 1747, in-8°. & in-12, par M. l'abbé de Rothelin; traduit en italien par le Pere Ricci, Bénédictin, & élégamment en françois par Bougainville, 2 vol. in-8°. « Ouvrage » (pour parler avec ce dernier) » qui a fixé tous les suffrages » & vaincu tous les obstacles » que lui opposoit un siecle, » où la langue de l'ancienne » Rome est peu cultivée, où » l'irréligion triomphe, où l'a» bus de l'esprit est appellé » raison, où les bons mots » sont devenus des décisions, » & les paradoxes des prin» cipes ». L'objet de cet ouvrage est de réfuter *Lucrece*, & de déterminer, contre ce précepteur du crime & ce destructeur de la Divinité, en quoi consiste le souverain bien; quelle est la nature de l'ame; ce que l'on doit penser des atômes, du mouvement, du vide. L'auteur en conçut le plan en Hollande, où il s'étoit arrêté à son retour de Pologne. Le fameux Bayle y étoit alors; l'abbé de Polignac le vit, & en admirant son esprit, il résolut de réfuter ses erreurs. Il commença à y travailler durant son premier exil, & il ne cessa depuis d'ajouter de nouveaux ornemens à ce vaste & brillant édifice. On ne sauroit trop s'étonner, qu'au milieu des dissipations du monde & des épines des affaires, il ait pu mettre la derniere main à un si long ouvrage en vers, écrit dans une langue étrangere, lui qui avoit à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il est étonnant qu'il ait pu exprimer d'une maniere si claire, si naturelle & si aisée, des phénomenes ou des systêmes hérissés de détails qui, en prose même, ne sont pas sans obscurité. Ceux qui ont trouvé ces détails peu agréables, & qui par-là ont tâché de mettre l'auteur au-dessous de Lucrece, auroient dû nous prouver que lorsque celui-là nous parle de ses atômes & de leurs propriétés, il est plus coulant & plus harmonieux que son adversaire en expliquant la regle de Kepler, les progressions, stations, rétrogradations des planetes, &c. Si on veut mettre de côté le préjugé qui parle en faveur des anciens, on trouvera qu'avec

l'aisance & la facilité de Lucrece, il n'a ni sa négligence, ni son incorrection (*voyez* LUCRECE); & qu'on ne doit attribuer qu'à sa modestie ce qu'il dit de son ouvrage : *Eloquio victi, re vincimus ipsâ.* » A l'égard de la physique de » ce Poëme, dit Voltaire, il » me paroît que l'auteur a perdu » beaucoup de tems & de vers » à réfuter la déclinaison des » atômes, & les autres absur- » dités dont le Poëme de Lu- » crece fourmille; c'est em- » ployer de l'artillerie pour » détruire une chaumiere ». Voltaire ne songeoit pas que dans ce siecle, des absurdités aussi révoltantes que celles de Lucrece, avoient eu plus d'un défenseur. Témoin le *Systême de la Nature*, qui n'est qu'une paraphrase de celui de Lucrece. Il n'est donc point du tout inutile de foudroyer ces extravagances; & on peut dire que Polignac l'a fait supérieurement. Sans blesser la modestie, il chante lui-même son triomphe, c'est-à-dire, celui de la Religion & de la raison. Nous citerons ce morceau, seul capable d'embarrasser étrangement ceux qui osent encore lui préférer le Poëme de Lucrece, pour les expressions, les idées & les images :

Numine calcato sed enim spoliisque superbus,
Quàm plenis cantabat ovans sua semina buccis!
Quàm tumidè, magni celebrabat Inanis honorem!
Jamque immortales Epicuri ad templa ferebat
Exuvias, viridi redimitus tempora lauro
Victor; ob ereptum Superis & Manibus orbem,
Atque incantatas præclaro carmine gentes.
Mœsta sequebatur manibus post terga revinctis
Relligio, stipata choro lugente piorum;
Victima sacrilegum cultro mactanda profano.
Tùm saltu atque jocis pubes insana micare,
Spargere purpureos flores myrtumque virentem;
Nec deerant, Veneris lectissima turba, puellæ,
Quæ calathis ferrent uvas & Adonidis hortos.
Jam duce tu gradiens Ratione, quid ille crepares
Vidisti; fragiles nugas & vana tropæa,
Non sine despectu quodam tacitoque pudore
Miratus tenues dilabi prorsùs in auras:
Nec personatæ steterunt mendacia Musæ.

On a encore blâmé l'auteur d'avoir combattu les idées de Newton, pour mettre à leur place les rêveries de Descartes; il est vrai qu'il eût mieux fait de s'en tenir à des notions sûres & avouées, & de n'adopter aucun systême : celui de Descartes ne se soutient plus nulle part, au moins dans sa totalité, & celui de Newton reçoit tous les jours de grandes atteintes (*voyez son article*). Mais il est si difficile de n'avoir pas quelque prédilection pour certaines opinions que la vogue & le nationalisme ont en quelque sorte consacrées, qu'on ne doit pas juger sévérement l'illustre auteur à cet égard. D'ailleurs, la réflexion principale, & en quelque sorte générale, qu'il oppose

aux hypotheses de Newton, savoir, *qu'une chose n'est pas démontrée pour être exactement calculée, & que le faux peut être supputé comme le vrai;* reste toujours incontestable, indépendamment de tout ce que l'auteur raisonne sur les systêmes (*). Sa *Vie*, par le Pere Fauchet, Paris, 1777, 2 vol. in-12, est prolixe & assez foiblement écrite, mais exacte, pleine de faits intéressans & de bonnes observations.

POLIN, (le capitaine) *voy.* GARDE (la).

POLINIERE, (Pierre) né à Coulonce, près de Vire, en 1671, fit son cours de philosophie au college d'Harcourt à Paris, & reçut le bonnet de docteur en médecine. Un attrait puissant l'entraînoit à l'étude des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la géographie & de la chymie. Ce fut lui qui fut choisi le premier, pour démontrer les expériences de physique dans les colleges de Paris, & il en fit un cours en présence du roi. Il mourut subitement dans sa maison de campagne à Coulonce, en 1734, à 63 ans. Poliniere étoit un homme appliqué, qui ne connoissoit que ses machines & ses livres. Il cherchoit plus dans l'explication de ses expériences, la clarté que l'élégance: car quoique des physiciens distingués vinssent profiter de ses leçons, il n'oublioit point qu'elles étoient destinées pour des écoliers. Ses ouvrages sont: I. Des *Elémens de Mathématiques*, peu consultés. II. Un Traité de physique expérimentale, qui a eu beaucoup de vogue avant les *Leçons* de l'abbé Nollet. Il est intitulé: *Expériences de Physique*. La derniere édition est de 1741, 2 vol. in-12.

POLIPHILE, *voyez* COLONNE.

POLITI, (Alexandre) clerc régulier des Ecoles-Pies, né à Florence en 1679, brilla dans son cours de philosophie & de théologie, par l'étendue de sa mémoire & la sagacité de son esprit. Le chapitre général de son ordre s'étant tenu à Rome en 1700, il s'y fit admirer par les theses qu'il soutint. Ses supérieurs, charmés de posséder un tel homme, le chargerent d'enseigner la rhétorique, ensuite la philosophie, & enfin la théologie à Genes. En 1733, il fut appellé à Pise, pour y donner des leçons sur la langue grecque; d'où il passa à la chaire d'éloquence, qui étoit demeurée vacante depuis la mort du savant Benoît Averani. Il mourut d'apoplexie à Florence, le 23 du mois de juillet 1752, âgé de 73 ans. Un de ses ouvrages le plus considérable, est son Edition du *Commentaire d'Eustathe* sur *Homere*, avec une

(*) *Cùm fieri possit numeros det ut algebra rectos,*
Absurdo ad libitum posito....
Si fretus Ptolomæo, operosos orbibus orbes
Adjicerem, usque novis cœlum intricans epicyclis;
Legitimos possem numeros implere: quid inde?
Veraces numeri, mendax at causa subesset.

Voyez les *Observations Philos. sur les Systêmes*, &c., Liege, 1788, n°. 8, 9, 123.

traduction latine & d'abondantes notes, en 3 vol. in-folio; le 1er. en 1730, le 2e. en 1732, & le 3e. en 1735. On commençoit l'impression du tome 4e. lorsqu'il mourut. Quelque tems qu'ait dû lui prendre une compilation d'une si grande étendue, Politi a encore enrichi la république des lettres de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Martyrologium Romanum castigatum ac commentariis illustratum*, Florence, 1751, in-fol. II. *Orationes 12 ad Academiam Pisanam.* III. *Panegyricus imperatori Francisco I consecratus*, Florence, in-4°. IV. Plusieurs *Harangues* en latin. V. *De Patriæ in condendis testamentis potestate lib. IV*, Florence, 1712, in-12.

POLITI, *voyez* CATHARINUS.

POLITIEN, (Ange) né à Monte-Pulciano en Toscane, l'an 1454. C'est du nom de cette ville, appellée en latin *Mons Politianus*, qu'il forma le sien; car il s'appelloit auparavant *Cino* ou *Cini*, abbréviation d'*Ambrogini.* Andronic de Thessalonique fut son maître, & le disciple valut bientôt plus que lui. Un Poëme, dans lequel il célébra une joûte dont Laurent & Julien de Médicis donnoient le spectacle au peuple, le fit connoître avantageusement de ces illustres protecteurs des lettres. Ils lui firent obtenir un canonicat à Florence, & Laurent le chargea ensuite de l'éducation de ses enfans, entr'autres de Jean de Médicis, depuis pape sous le nom de Léon X. Pic de la Mirandole qui étoit alors à Florence, lui donna une place dans son cœur, & l'associa aux travaux de son esprit. Les talens de Politien lui mériterent la chaire de professeur des langues latine & grecque. On lui envoya des disciples de toutes les parties de l'Europe. Ses succès le rendirent altier & querelleur. Il eut des disputes fort vives avec plusieurs savans, entr'autres avec Merula, qu'il avoit attaqué mal à propos, & qui eut la générosité de ne pas publier une satyre très-piquante qu'il avoit faite en réponse. Politien mourut en 1494. Sa mort est rapportée différemment. On prétendit qu'il s'étoit cassé la tête contre une muraille, désespéré de n'avoir pu gagner le cœur d'une dame qu'il aimoit. Paul-Jove, Scaliger & d'autres ont adopté ce récit. Varillas, dans ses *Anecdotes de Florence*, lui est encore moins favorable, & donne une autre cause plus infame de sa mort. Ce n'a pas été assez d'attaquer ses mœurs; on a écrit qu'il disoit « qu'il » n'avoit lu qu'une seule fois » l'Ecriture-Sainte, & qu'il » se repentoit d'avoir si mal » employé son tems ». Propos d'un homme qui, même en fait de littérature & de sciences, n'auroit ni goût, ni sentiment; puisqu'il est de fait que ce livre contient de grandes beautés & de grandes lumieres, indépendamment de l'inspiration(*).

(*) On peut consulter sur ce sujet une excellente Dissertation de M. Ancillon, en réponse à la question : *Quels sont outre l'inspiration les caracteres qui assurent aux Livres-Saints la supériorité sur*

Ces diverses imputations ont été niées par les défenseurs de sa mémoire, & ainsi que dans sa Vie, publiée par Mencke en 1736, in-4°. Si elles sont fausses, elles prouvent que Politien avoit beaucoup d'ennemis; & on ne doit pas cacher qu'il les dut moins à ses talens qu'à son caractere caustique. Parmi ses ouvrages, on compte: I. L'*Histoire* latine *de la Conjuration des Pazzi*, écrite avec plus d'élégance que de vérité. II. Une *Traduction* latine d'*Hérodien*, qu'il entreprit par ordre du pape; elle est aussi pure que fidelle. III. Un livre d'*Epigrammes* grecques. IV. La Traduction latine de plusieurs poëtes & historiens Grecs. V. Deux livres d'*Epîtres* latines. VI. Quelques petits Traités de Philosophie, superficiels. VII. Un *Traité de la Colere*. VIII. Quatre *Poëmes Bucoliques*, & d'autres ouvrages latins. Sa diction est pleine de douceur & de facilité. IX. *Canzoni a Ballo con quelle di Lorenzo Medici*, Florence, 1568, in-4°; 1537, in-12; 1759, in-8°; & d'autres ouvrages en italien. Le recueil des Œuvres de Politien, Bologne, 1494, in-4°, & Venise, 1498, in-fol., est au nombre des livres rares, ainsi que l'édition que Gryphe en donna en 1550, en 3 vol. in-8°. Cette collection fut réimprimée à Bâle en 1553, in-fol., avec des augmentations.

POLLIO, *voyez* TREBELLIUS.

POLLION, *voyez* ASINIUS.

POLLION, (*Vedius*) engraissoit des lamproies de sang humain. Auguste soupant un jour chez lui, un de ses esclaves brisa un verre de crystal. Vedius le fit prendre sur le champ, & donna ordre qu'on le jetât dans un grand réservoir, à la merci des lamproies: genre de mort dont il faisoit punir ses gens lorsqu'ils tomboient dans quelque faute. Le jeune esclave s'échappa, & courut se jeter aux genoux d'Auguste, le suppliant d'empêcher qu'il ne devînt la proie des poissons. L'empereur fit relâcher l'esclave, briser en sa présence tous les verres de crystal, & en fit remplir le réservoir. Il est constant cependant que cette inhumanité étoit assez commune chez les Romains, sur-tout à l'égard des vieux esclaves dont on ne tiroit plus de service.

POLLUX, *voyez* CASTOR.

POLLUX, (*Julius*) grammairien de Naucrate en Egypte, vers l'an 180 de J. C., devint professeur de rhétorique à Athenes. On a de lui un *Onomasticon*, ou Dictionnaire Grec, Venise, 1502, & Florence, 1520, in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1706, 2 vol. in-fol., en grec & en latin, avec des notes de Jungerman & de divers autres savans.

POLTROT DE MERÉ, (Jean) gentilhomme de l'Angoumois, passa sa jeunesse en Espagne. De retour dans son pays, il embrassa la religion protestante, & devint un de

---

les livres profanes, Berlin, 1782, 1 vol. in-8°. — Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 juillet & 1 août 1785. — Art. DEBORA, DAVID, HABACUC, ISAÏE, JOB, LOTH, LUC, MOÏSE, PAUL, &c.

ses plus fanatiques partisans. Irrité des succès du duc de Guise, il prit la résolution de le tuer. Pendant que ce prince assiégeoit Orléans en 1563, Poltrot épioit le moment où il étoit peu accompagné, & lui tira un coup de pistolet dont il mourut 6 jours après. Ayant été arrêté, il avoua à la question : « Qu'il avoit été attiré » & induit à cela par la per» suasion du ministre Théo» dore de Beze, lequel lui » avoit persuadé qu'il seroit le » plus heureux de ce monde, » s'il vouloit exécuter cette » entreprise, parce qu'il ôte» roit de ce monde un tyran » ennemi juré du saint Evan» gile ; pour lequel acte il » auroit paradis, & s'en iroit » avec les bienheureux, s'il » mouroit pour une si juste que» relle ». Le ciel pour prix d'un parricide! Telle est la morale horrible que les sectaires de tous les tems ont appellée au secours de leurs erreurs. Ce scélérat fut condamné par arrêt du parlement à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux, & écartelé. *Voyez* FRANÇOIS de Lorraine.

POLUS *ou* POOL, (Renaud) étoit proche parent des rois Henri VII & Edouard IV. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, & parcourut ensuite les plus célebres académies de l'Europe. Sa probité, son érudition, sa modestie & son désintéressement lui firent des amis illustres, entr'autres Bembo & Sadolet, qui le regardoient comme un des hommes les plus éloquens de son siecle. Henri VIII, qui faisoit beaucoup de cas de ses talens, eut pour lui une amitié & une estime distinguées. Mais Polus n'ayant pas voulu flatter sa passion pour Anne de Boulen ; & ayant écrit contre son changement de religion, ce prince mit sa tête à prix. Le pape Paul III, qui l'avoit fait cardinal en 1536, lui donna des gardes. Après la mort de ce pontife, il eut beaucoup de voix pour lui succéder ; il fut exclus par la brigue des vieux cardinaux, sans que cette exclusion lui causât des regrets. Après avoir été employé dans diverses légations, & avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le regne de la reine Marie. Cette princesse le fit archevêque de Cantorbéry & président du conseil royal. L'empereur Charles-Quint s'étoit opposé à son retour en Angleterre, craignant qu'il ne s'opposât lui-même au mariage de son fils Philippe. Mais il ne s'occupa qu'à ramener les Protestans dans le sein de l'Eglise, à remettre le calme dans l'état, & à rendre la liberté à ceux qui étoient opprimés. Ennemi des violences dans les affaires de religion, il n'employa jamais que la patience & la douceur. Sa mort, coup fatal & pour la Religion & pour le royaume, arriva le 25 novembre de l'an 1558. Tous les auteurs, même les protestans, donnent de grands éloges à son esprit, à son savoir, à sa prudence, à sa modération, à son désintéressement & à sa charité. On lui avoit appris, peu auparavant, la nouvelle de la mort de la reine. Il en fut tellement touché, qu'il demanda son cru-

cifix, l'embrassa dévotement & s'écria: *Domine, salva nos, perimus; Salvator mundi, salva ecclesiam tuam.* A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba dans l'agonie, & mourut 15 heures après, âgé de 59 ans, avec la réputation d'avoir été un des plus illustres prélats que l'Angleterre eût produits. Son corps fut porté à Cantorbéry, & mis dans la chapelle de S. Thomas, qu'il avoit fait bâtir, avec cette simple épitaphe: *Depositum cardinalis Poli.* On a de lui plusieurs *Traités*: I. Celui *De Unitate Ecclesiastica*, Rome, in-fol. II. *De officio & potestate Summi Pontificis*, Louvain, 1569, in-folio. III. *De Concilio Tridentino.* IV. Un *Recueil* des *Statuts*, qu'il fit étant légat en Angleterre. V. Une *Lettre* à Crammer sur la Présence réelle. VI. Un *Discours* contre les faux évangéliques, adressé à Charles-Quint. VII. Plusieurs *Lettres*, Bresse, 1744 & 1748, 4 vol. in-4°, pour ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étoient séparés. Ces ouvrages sont savans; mais le style n'en est ni pur, ni élégant. Sa *Vie* a été écrite en italien par Beccatelli, archevêque de Raguse, & elle a été traduite en latin par André Dudith; ils étoient l'un & l'autre secrétaires de cet illustre prélat. Le cardinal Ange-Marie Quirini a donné aussi sa *Vie* avec ses *Lettres*; mais ces ouvrages sont inférieurs à l'excellente Histoire de ce cardinal, écrite en anglois par Thomas Philips. *Voyez ce mot.*

POLUS, (Matthieu) *voyez* POOLE.

POLYBE, né à Mégalopolis, ville du Péloponnese, dans l'Arcadie, vint au monde vers l'an 203 avant J. C. Son pere Lycortas étoit illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit. Il donna à son fils les premieres leçons de la politique, & Philopœmen, un des plus intrépides capitaines de l'antiquité, fut son maître dans l'art de la guerre. Le jeune Polybe se signala dans plusieurs expéditions, pendant la guerre des Romains contre Persée. Ce monarque ayant été vaincu, il fut du nombre de ces mille Achéens emmenés à Rome, pour les punir du zele avec lequel ils avoient défendu leur liberté. Son esprit & sa valeur l'avoient déja fait connoître. Scipion & Fabius, fils de Paul-Emile, lui accorderent leur amitié, & se crurent trop heureux d'être à portée de prendre ses leçons. Polybe suivit Scipion au siège de Carthagene. Sa patrie étoit réduite en province Romaine; il eut la douleur de la voir en cet état, & la consolation d'adoucir les maux de ses concitoyens par son crédit, & de fermer une partie de leurs plaies. Il se trouva ensuite au siege de Numance avec son illustre bienfaiteur, qu'il perdit peu de tems après. Sa mort lui rendit le séjour de Rome insupportable. Il retourna dans sa patrie, où il jouit, jusqu'à ses derniers jours, de l'estime, de l'amitié & de la reconnoissance de ses concitoyens, & mourut à 82 ans, l'an 121 avant J. C., d'une blessure qu'il se fit en tombant de cheval. De tous

ses ouvrages, nous ne possédons qu'une partie de son *Histoire Universelle*, qui s'étendoit depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine. Elle fut écrite à Rome, mais en grec. Elle étoit renfermée en 40 livres, dont il ne reste que les cinq premiers, qui sont tels que Polybe les avoit laissés. Nous avons des fragmens assez considérables des 12 livres suivans, avec les ambassades, & les exemples des vertus & des vices, que Constantin Porphyrogénete avoit fait extraire de l'Histoire de Polybe. On trouve ces extraits dans le Recueil de Henri de Valois. Polybe est, de tous les écrivains de l'antiquité, celui qui est le plus utile pour connoître les grandes opérations de la guerre, qui étoient en usage chez les anciens. Brutus en faisoit tant de cas, qu'il le lisoit au milieu de ses plus grandes affaires. Il en fit un Abrégé pour son usage, lorsqu'il faisoit la guerre à Antoine & à Auguste. Les hommes d'état & les militaires ne sauroient trop le lire; les uns, pour y puiser des leçons de politique; & les autres, les préceptes de l'art funeste, mais nécessaire, de la guerre. Cet historien leur plaira plus qu'aux grammairiens & aux gens de goût. S'il raisonne bien, il narre mal, & il dit désagréablement de bonnes choses. Le chevalier de Folard, qui nous a donné un excellent *Commentaire* sur cet auteur, en 6 vol. in-4°, 1727, avec une Traduction par dom Thuilier, a le même défaut. Il est négligé & prolixe dans son style, trop long dans ses réflexions, & manque de liaison dans ses idées. On y a ajouté en Hollande un 7e. volume. La 1re. édition de Polybe est de Rome, 1473, in-fol. Les meilleures sont celles de Casaubon, in-fol., Paris, 1609; & celle d'Amsterdam, 1670, *cum notis Variorum*, 3 vol. in-8°.

POLYCARPE, (S.) évêque de Smyrne, disciple de S. Jean l'Evangéliste, prenoit soin de toutes les églises d'Asie. Il fit un voyage à Rome, vers l'an 160 de J. C., pour conférer avec le pape Anicet sur le jour de la célébration de la Pâque: question qui fut agitée depuis avec beaucoup de chaleur sous le pape Victor. Son zele pour la pureté de la foi étoit si ardent, que, lorsqu'il entendoit proférer quelqu'erreur, il s'enfuyoit en criant: » Ah! grand Dieu, à quel » tems m'avez-vous réservé »! On dit qu'ayant rencontré Marcion à Rome, cet héréſiarque lui demanda s'il le connoissoit? *Oui*, répondit le saint évêque, saisi d'horreur: *Je te reconnois pour le fils aîné de Satan.* Une autre fois ayant vu Cérinthe entrer dans un bain: *Fuyons*, s'écria-t-il, *de peur que le bain ne tombe sur nous.* « Grande le» çon pour les fideles, dit un » moraliste, relativement à la » conduite à tenir envers les » hérétiques. Si ce saint & » savant évêque, disciple des » Apôtres, si près de la lu» miere évangélique, n'a osé » communiquer avec des sec» taires, craignant le souffle » impur des faux docteurs; » que penser de la témérité ou » de la coupable indifférence

» des simples fideles qui fré» quentent leur société, lisent » leurs livres, ou écoutent » leurs discours »? De retour en Asie, il scella l'Evangile de son sang, & fut condamné à être brûlé vif; mais les flammes l'épargnant, le bourreau le poignarda vers l'an 169, sous l'empire de Marc-Aurele, dont on nous raconte tant de choses doucereuses. Son martyre est rapporté d'une maniere très-élégante dans la Lettre de l'église de Smyrne aux églises de Pont : Lettre dont Eusebe a donné l'abrégé dans le chap. 14 du liv. 4 de son Histoire; Lettre singuliérement estimée des anciens, & que l'on doit regarder comme un des plus précieux monumens de l'antiquité ecclésiastique. Il ne nous reste de S. Polycarpe qu'une seule *Epître*, écrite aux Philippiens. On la trouve dans les Anciens Monumens des Peres, par Cotelier; dans les *Varia sacra*, par le Moine; & avec celles de S. Ignace, par Usserius, Londres, 1644 & 1647, 2 tomes in-4°. S. Photin, 1er. évêque de Lyon, & Saint Irenée, son successeur, étoient disciples de cet illustre martyr.

POLYCLETE, sculpteur de Sicyone, ville du Péloponnese, vivoit vers l'an 432 avant J. C., passoit parmi les anciens pour avoir porté la sculpture à sa perfection. Il avoit composé une figure qui représentoit un Garde des rois de Perse, où toutes les proportions du corps humain étoient si heureusement observées, qu'on venoit la consulter de tous les côtés comme un parfait modele; ce qui la fit appeller par tous les connoisseurs *la Regle*.

POLYCRATE, tyran de Samos vers l'an 532 avant J. C., regna d'abord avec un bonheur extraordinaire. Amasis, roi d'Egypte, son ami & son allié, effrayé d'une prospérité si constante, lui écrivit de se procurer quelque malheur, pour prévenir ceux que la fortune volage pouvoit lui réserver. Le tyran mit cet avis à profit, & jeta une bague d'un grand prix dans la mer. Quelques jours après, le sort la lui fit retrouver dans le corps d'un poisson que des pêcheurs lui apporterent. Le malheur qu'Amasis craignoit pour son ami, ne tarda pas d'arriver. Oronte, l'un des Satrapes de Cambise & qui commandoit pour lui à Sardes, résolut de s'emparer de Samos. Il attira chez lui le tyran, sous prétexte de lui céder une partie de ses trésors, afin de le soutenir dans une révolte contre le roi de Perse. L'avide Polycrate, amorcé par cette promesse, se rendit à Sardes; mais à peine y fut-il arrivé, qu'Oronte le fit mourir en croix, l'an 524 avant J. C. Voilà ce que raconte Hérodote; mais tout ce que cet historien nous dit des rois d'Egypte & de leurs contemporains, appartient presqu'entiérement aux tems fabuleux, & ne s'accorde ni avec la chronologie, ni avec ce qui nous reste d'ailleurs de notions sur ces siecles reculés.

POLYCRATE, évêque d'Ephese, n'est connu que par une Lettre au pape Victor sur la Pâque. Cette Lettre, regardée long-tems comme authentique, a été vivement attaquée

dans une Dissertation du P. Molkenbuhr, publiée à Munster en 1793, in-4°. Il est certain que la plupart des raisons que le savant critique allegue pour prouver la supposition, sont de nature à faire une grande impression sur des lecteurs non prévenus; elles semblent même répandre des doutes fondés sur l'existence de ce Polycrate, & dès-lors il faut supposer que le passage où Eusebe parle de cet évêque, est une interpolation. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 décembre 1793, pag. 503; 1 février 1794, pag. 178.

POLIDAMAS, fameux athlete, qui étrangla un lion sur le Mont-Olympe. Il soulevoit, dit-on, avec sa main le taureau le plus furieux, & arrêtoit un char à la course, traîné pas les plus forts chevaux; mais se fiant trop sur sa force, il fut écrasé sous un rocher qu'il s'étoit vanté de pouvoir soutenir. *Voyez* MILON.

POLYDORE, fils de Priam & d'Hecube, fut confié à Polymnestor, qui le massacra lors de la prise de Troie, pour s'emparer de ses richesses. Les dards avec lesquels il fut tué, prirent racine sur son tombeau & formerent un buisson. Enée en arracha quelques jets, & en vit couler du sang, & Polydore de dessous la terre lui raconta sa tragique histoire. *Voy.* le 3e. liv. de l'Enéide, v. 22. Il y a eu plusieurs autres Polydores, dont l'histoire appartient aux tems fabuleux.

POLYDORE-VIRGILE, né à Urbin en Italie, passa en Angleterre, pour y recevoir le denier de S. Pierre; tribut qu'on payoit alors au Saint-Siege. Henri VIII, charmé de son esprit, l'y arrêta, & lui procura l'archidiaconé de Wels. Le climat froid d'Angleterre étant contraire à sa santé, il alla respirer un air plus chaud en Italie. Il mourut en 1555, après avoir publié plusieurs ouvrages, purement écrits en latin. Les principaux sont: I. Une *Histoire d'Angleterre* qu'il dédia à Henri VIII, & qui va jusqu'à la fin de regne d'Henri VII. On en a une édition publiée à Bâle en 1534, in-fol. Cet historien narre assez bien; mais il est quelquefois peu exact, & souvent superficiel. Elevé sous une domination étrangere, il n'a pas assez connu l'état des affaires d'Angleterre, ni la police de ce royaume. II. *De Inventoribus rerum*, en 8 liv., Amsterdam, 1671, in-12. Il y a beaucoup de recherches, mais peu d'exactitude; ce qui a donné lieu à ce distique latin:

Virgilii duo sunt, alter Maro, tu Polydore
Alter; tu mendax, ille Poëta fuit.

III. Un *Traité des Prodiges*, Bâle, 1534, in-fol., peu judicieux. IV. Des *Corrections sur Gildas*. V. Un *Recueil d'Adages* ou de *Proverbes*.

POLYDORE, *voyez* POLIDORE-CALDARA.

POLYEN, *Polyænus*, écrivain de Macédoine, s'est fait un nom célebre par un *Recueil de Stratagêmes*, qu'il dédia aux empereurs Antonin & Verus, dans le tems qu'ils faisoient la guerre aux Parthes. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, en grec & en latin. La meilleure est celle de Masvicius, in-8°,

1691, avec des notes. Ce livre a été traduit en françois sous ce tire: *Les Ruses de Guerre* de Polyen, 1739, en 2 vol. in-12 par dom Lobineau.

POLYEUCTE, (S.) célebre martyr de Melitine en Arménie, dans le 3*e*. siecle. Néarque son ami a écrit les Actes de son martyre (voyez *Tillemont*, tom. 3, p. 424). Pierre Corneille a fait du martyre de ce Saint le sujet d'une de ses tragédies; & l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre dans le genre dramatique. Mais cela n'a pas empêché les personnes pieuses d'être choquées de la liberté que le poëte s'est donnée de faire monter les Saints sur un théâtre, habituellement consacré à un histrionisme profane & licencieux, & de mêler la tendresse de l'amour humain à l'héroïsme de l'amour divin.

POLYEUCTE, *voyez* EPIPHANE, moine.

POLYGNOTE, peintre Grec de Thase, isle septentrionale de la mer Egée, s'est rendu célebre par les peintures dont il orna un portique d'Athenes. Ses tableaux étoient une suite qui renfermoit les principaux événemens de Troie; ils étoient, dit-on, précieux par les graces, & sur-tout par l'expression que ce peintre sut donner à ses figures. On voulut reconnoître ses peines par un prix considérable; mais il le refusa généreusement. Cette conduite lui attira de la part des Amphictyons qui composoient le conseil de la Grece, un décret solemnel pour le remercier. Il fut en même tems ordonné que, dans toutes les villes où cet artiste célebre passeroit, il seroit logé & défrayé aux dépens du public. Polignote florissoit vers l'an 400 avant J. C. Vu l'état où étoit la peinture de son tems, il est à croire qu'il a gagné à l'espece de résurrection que le comte de Caylus a donnée à ses tableaux.

POLYGONE, fils de Prothée. Son frere Télegone & lui furent tués par Hercule, qu'ils avoient osé provoquer à la lutte.

POLYHISTOR, *voyez* ALEXANDRE-POLYHISTOR.

POLYMESTOR *ou* POLYMNESTOR, roi de Thrace, le plus avare & le plus cruel de tous les hommes. Hécube lui fit crever les yeux pour avoir tué Polydore. *Voyez ce mot.*

POLYMNIE *ou* POLYHIMNIE, l'une des neuf Muses, présidoit à la rhétorique. On la représente ordinairement avec une couronne de perles, habillée en blanc, toujours la main droite en action pour haranguer, & tenant un sceptre en sa gauche. *Voyez* PITHO.

POLYPHÊME, fils de Neptune & de Thoosa, étoit un Cyclope d'une grandeur démesurée, qui n'avoit qu'un œil au milieu du front, & qui se nourrissoit de chair humaine. Ulysse ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile, où habitoient les Cyclopes, Polyphême l'enferma, lui & tous ses compagnons, avec ses troupeaux de moutons dans son antre, pour les dévorer. Mais Ulysse le fit tant boire en l'amusant par le récit du siege de Troie, qu'il l'enivra; ensuite aidé de ses compagnons, il lui creva l'œil avec un pieu. Après quoi Ulysse ordonna à ses compagnons de s'attacher sous les moutons, lorsqu'il meneroit

paître son troupeau. Ce qu'il avoit prévu arriva. Polyphême ayant ôté une pierre que cent hommes n'auroient pu ébranler, & qui bouchoit l'entrée de la caverne, se plaça de façon, que les moutons ne pouvoient passer qu'un à un entre ses jambes. Lorsqu'il entendit Ulysse & ses compagnons dehors, il les poursuivit, & leur jeta un rocher d'une grosseur énorme; mais ils l'éviterent aisément, s'embarquerent, & ne perdirent que quatre d'entr'eux, que le géant avoit mangés. Il faut lire dans le 3e. livre de l'Enéïde, la description pittoresque que Virgile fait de ce géant:

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum;
Trunca manum pinus regit, & vestigia firmat.
.... Graditurque per æquor
Jàm medium, necdùm fluctus latera ardua tinxit.

POLYPHONTE, tyran de Messene, fut tué par Téléphon, fils de Chresphonte & de Mérope, qui avoit échappé à sa fureur, lorsqu'en usurpant le trône, il massacra tous les princes de la famille royale.

POLYXENE, fille de Priam & d'Hécube. Lorsqu'on étoit assemblé dans le temple pour la cérémonie de son mariage avec Achille, Pâris tua ce prince. Après la ruine de Troie, Pyrrhus immola cette princesse sur le tombeau de son pere. Telles sont les scenes atroces que présente l'héroïsme barbare des siecles païens.

POLYXO, prêtresse d'Apollon, excita les femmes de Lemnos à massacrer leurs maris, parce qu'ils avoient amené avec eux des femmes de la Thrace. — Il y eut une autre POLYXO, femme de Tlépomele, qui fit pendre Hélene, parce qu'elle avoit été cause de la guerre de Troie, où son mari avoit été tué.

POMBAL, (Sébastien-Joseph CARVALHO, comte d'Oeyras, marquis de) né en 1699, d'Emmanuel de Carvalho, pauvre gentilhomme de Soure, bourg de Portugal dans le territoire de Conimbre. Il fut envoyé dans l'université de cette ville pour y faire son cours de droit; mais ennemi de la gêne & de l'application, & entraîné par des passions vives, il se dégoûta bientôt de l'étude, & prit le parti des armes. Une taille avantageuse & presque gigantesque, une figure distinguée & une force extraordinaire le rendoient propre à ce nouvel état; mais dégoûté encore de cette profession, soit par inconstance, soit par ce qu'il n'avoit pas été compris dans une promotion, soit comme on l'a écrit, qu'il ait été obligé de quitter son régiment pour des écarts de jeunesse, il se retira à Soure. Il avoit su dans l'entretems captiver le cœur d'une jeune dame de la premiere noblesse du royaume, nommée Dona Téresa de Noronha Almada, & vint à bout de l'épouser malgré l'opposition des parens de cette dame. Il la perdit le 7 janvier 1739. A force d'intrigues & de sollicitations il fut envoyé en 1745 à Vienne pour une commission secrete, sans être revêtu d'aucun caractere public. S'il n'y déploya pas de grands talens pour les négociations & manqua l'ob-

jet très-simple & facile de sa mission, il montra qu'il savoit très-bien réussir en galanterie. Il sut plaire à la jeune comtesse de Daun, parente du célebre maréchal de ce nom, & éprouva encore des difficultés plus grandes qu'en Portugal, pour contracter cette deuxieme union, il en vint cependant à bout. Après s'être acquitté tout aussi mal d'une autre commission à Londres, il retourna à Lisbonne, où il resta sans emploi, parce que la conduite qu'il avoit tenue à Vienne, avoit dégoûté D. Juan V de ses services. La reine (Marie-Anne d'Autriche) qui avoit pris en affection l'épouse de Carvalho, s'intéressa vivement en faveur de l'époux auprès du roi, sans qu'elle pût obtenir le moindre emploi. Mais cette princesse réussit mieux auprès de son fils, après la mort de D. Juan V, arrivée le 30 juillet 1750. Le nouveau roi ne put se refuser aux desirs de sa mere, & nomma d'abord Carvalho secrétaire des affaires étrangeres. Il s'empara insensiblement de toute la confiance du roi, & crut son crédit assez bien établi pour oser s'opposer au mariage de la princesse, héritiere présomptive de la couronne, avec D. Pedre, frere du roi, quoique D. Juan V eût demandé les dispenses nécessaires à Rome; il voulut ensuite la marier au duc de Cumberland, malgré les loix fondamentales du royaume touchant la succession à la couronne, qui excluent tout prince étranger, sur-tout s'il n'est pas catholique (voyez *Les Révolutions de Portugal* par Vertot, pag. 8); en sorte que le mariage prémédité par D. Juan, ne fut conclu qu'en 1760 (On peut consulter sur ces faits divers, les *Mémoires du marquis de Pombal*, 1783, 4 vol. in-12; & les *Anecdotes du ministere de Sébastien-Joseph Carvalho*, Varsovie, 1783, avec l'épigraphe : *Quo magis socordiam illorum irridere libet qui præsenti potentiâ credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam.* Tac. Annal. liv. 4). Tandis que la reine-mere fut en vie, Carvalho fit quelques efforts pour cacher son caractere; mais après la mort de cette vertueuse princesse, arrivée le 14 août 1754, il crut pouvoir tout entreprendre, & ne mit plus de bornes à son orgueil & à son avarice. L'illustre famille de Tavora ayant refusé l'alliance de son fils, il résolut de l'exterminer avec la principale noblesse de Portugal. Il fit construire un grand nombre de prisons qui furent bientôt remplies de tous ceux qui pouvoient lui porter ombrage. Pendant que la noblesse & le peuple trembloient à l'aspect de ces horreurs, le roi de son côté étoit dans des crises continuelles au récit des prétendues conjurations dont Carvalho ne cessoit de lui figurer la réalité. Sans parler des plus illustres personnages du royaume qui périrent sur l'échafaud, une multitude incroyable de personnes de tout état & de tout âge furent saisies, enfermées dans des cachots ou envoyées en exil, comme autant de complices d'un crime qui n'eut jamais d'existence que dans la tête du ministre. « Plaisante cons» piration (dit un auteur qui

a écrit impartialement sur cette matiere) « unique à coup sûr » dans l'histoire de tous les » siecles ! ourdie tout à la fois » par des Capucins, des mar- » chands, des nobles, des mi- » litaires, des évêques, des » Jésuites existans à Goa, au » Brésil, à Lisbonne, des Al- » lemands, des Hongrois, des » Polonois, des Italiens, des » Portugais, &c. S'il ne fut » jamais de mensonge plus » atroce & plus ensanglanté, » il n'en fut pas non plus de » plus grossier & de plus ridi- » cule » (*voyez* AVEIRO, TAVORA, MICHEL DELL'ANNUNCIATA, MALAGRIDA, *&c*). Pour mieux cimenter son gouvernement, Carvalho abolit le tribunal qu'on nommoit le *Jugement de la Couronne Royale*, composé de 24 juges, auxquels étoient attribuées les causes des grands du royaume, & lui substitua celui de l'*Inconfidence*, qui n'étoit composé que de six sénateurs choisis par le ministre, devenu quelque tems après comte d'Oyeras, grand-maître de la cour & marquis de Pombal. Sa puissance étoit telle, que toute plainte, toute réclamation étoient étouffées par le sentiment de la terreur. « Qui croiroit (dit l'abbé Garnier, dans l'Oraison funebre du roi, prononcée à Lisbonne en 1777) « qu'un seul homme, » en abusant de la confiance & » de l'autorité d'un bon roi, » pût, durant l'espace de vingt » ans, enchaîner toutes les » langues, fermer toutes les » bouches, resserrer tous les » cœurs, tenir la vérité cap- » tive, mener le mensonge en » triomphe, effacer tous les » traits de la justice, faire res- » pecter l'iniquité & la bar- » barie, dominer l'opinion pu- » blique d'un bout de l'Europe » à l'autre ? Hélas ! que les » ressources du crime sont re- » doutables, & son pouvoir » étendu » ! Tandis que tout le royaume étoit en deuil, le ministre déployoit un faste & une opulence qui contrastoient étrangement, non-seulement avec la situation de ce qu'il y avoit de plus grand dans le royaume, mais encore avec celle des affaires publiques. Quoique tous les biens de ceux qu'il fit condamner, fussent confisqués, l'état étoit obéré, les troupes mal entretenues & mal payées. Les Espagnols se seroient emparés facilement de tout le Portugal pendant la guerre de 1762, s'ils ne s'étoient pas amusés aux sieges de Miranda & de Bragance. Ils prirent ces places & Almeyda qui étoit d'une plus grande importance, parce qu'elle leur ouvroit le chemin de Lisbonne; mais sur ces entrefaites la paix se fit. Carvalho la fit servir à de nouvelles vues d'ambition & de vengeance. « Le regne de » ce ministre (dit un voyageur » philosophe) dura trop pour » une nation opprimée, qui » traînoit avec douleur un joug » de fer. Les années qui suivi- » rent, ressemblerent toutes à » celles qui avoient précédé : » il ne se départit jamais de ce » despotisme odieux dont il » s'étoit fait un systême. Ce » fut toujours le même mépris » pour la noblesse ; & ce qui » ne paroît pas croyable, c'est » qu'il ne lui étoit pas permis » d'entrer au service. Cette

» permission constamment refusee aux personnes de condition, n'est accordée qu'aux flatteurs ou aux amis du ministre : ses créatures & les étrangers obtiennent seuls les distinctions militaires. Si le peuple jouit de quelqu'apparence de liberté, c'est qu'il sait concentrer sa douleur & se tait. Sur les plus légers indices, sur les moindres soupçons, plus souvent encore sans soupçons, sans indices, par humeur, par antipathie, les proscriptions continuent & frappent les têtes les plus respectables. Le Portugal est couvert de deuil & en proie à la désolation. Les prisons ne suffisent plus ; les personnes que la force condamne à être privées de leur liberté, iront en Afrique ou dans les Indes en pleurer la perte, &c. ». (*Discours sur l'Histoire*, &c., *par le comte d'Albon*). Le moment de la mort du roi arrivée en 1777, fut celui de la chute du ministre, & cette chute trop lente pour le bonheur des peuples, leva le voile, qu'une faction assez connue avoit jeté sur tant d'excès, pour en cacher la réalité. Le discours que les ordres de l'état adresserent en 1777 à la reine, & que cette princesse envoya elle-même au pape Pie VI, imprime le sceau de la vérité sur ce que nous avons rapporté dans cet article. « La Providence (y est-il dit entr'autres choses) avoit destiné V. M. à être la rédemptrice de ce royaume, en l'ornant de toutes les qualités nécessaires pour remplir les devoirs d'une dignité si élevée ; le sang dégoutte encore de ces plaies profondes qu'un despotisme aveugle & sans bornes a faites au cœur du Portugal. Ce qui nous console, c'est que nous en sommes actuellement délivrés. C'étoit ce despotisme affreux, qui étoit par systême l'ennemi de l'humanité, de la Religion, de la liberté, du mérite & de la vertu. Il peupla les prisons, il les remplit de la fleur du royaume ; il désespéra le peuple par ses vexations, en le réduisant à la misere. C'est lui qui fit perdre de vue le respect dû à l'autorité du souverain pontife & à celle des évêques. Il opprima la noblesse, il infecta les mœurs, il renversa la législation, & gouverna l'état avec un sceptre de fer. Jamais le monde ne vit une façon de gouverner si lourde & si cruelle. Eh ! que fait la Providence ? Elle fait disparoître l'illusion qui tendit des pieges à la piété du roi défunt, & oppose au grand nombre de ces désordres exécrables les vertus de V. M. . . . . C'est de cette source, que dérivent les dispositions sérieuses du gouvernement actuel...... l'élargissement des prisonniers, la justification des innocens, la réintégration des déposés & des exilés. C'est cette même Providence qui préserva miraculeusement V. M. contre les chocs réitérés, qui réduisirent la Portugal à la consternation la plus déplorable. Son bras tout-puissant anéantit de puissans stratagêmes, afin que V. M. eût

» pour époux l'auguste monar-
» que qui nous gouverne ac-
» tuellement.... Enfin, la Pro-
» vidence préserva V. M. de
» plusieurs attentats & d'infa-
» mes machinations formées
» contre la légitimité de son
» droit. Pour faire le coup
» d'état qui produisit notre
» bonheur, nous n'avions d'au-
» tres armes que les prieres
» des gens de bien & celles
» du royaume, qui fléchirent
» enfin le Ciel en notre fa-
» veur &c., &c., &c. ». A cette heureuse époque, les fatales prisons s'ouvrirent. On vit sortir de dessous terre, & reparoître parmi les vivans, huit cents personnes qui avoient disparu, & que l'on croyoit mortes depuis long-tems. C'étoient les restes d'environ neuf mille, que le ministre avoit enlevés à l'état. Ils furent accueillis avec des transports de joie, qu'on sent mieux qu'on ne peut les exprimer. Le procès des prisonniers & des suppliciés fut revu par ordre de la reine, & discuté long-tems avec toute la rigueur possible. Le conseil d'état & les juges députés pour cet examen, s'étant assemblés le 7 avril 1781 (les *Mémoires* disent *la nuit du 3 au 4*; peut-être ce 4 est-il devenu un 7. Voy. le *Journ. hist. & litt.*, 15 octobre 1784, p. 268) au palais-royal pour la derniere fois, & après avoir fait jusqu'à trois heures du matin la plus longue & la plus sérieuse discussion de cette affaire, déciderent unanimement & déclarerent « que les
» personnes, tant vivantes que
» mortes, qui furent justiciées
» ou exilées, ou emprisonnées
» en vertu de la sentence du
» 12 janvier 1759, étoient
» toutes innocentes du crime
» dont on les avoit accusées ».
On s'étonnera sans doute qu'on ait laissé vivre un tyran qui avoit si long-tems opprimé la nation, & qu'on ne l'ait pas sacrifié à la vengeance publique. Mais on doit se souvenir de l'ascendant qu'il avoit eu sur l'esprit du roi son maître. On ne peut douter qu'il n'ait eu la précaution de se munir de toutes les pieces capables de le justifier, & de faire retomber sur la personne de son souverain les cruautés dont il ne prétendoit être que l'instrument & l'exécuteur. Non content de menacer qu'il se justifieroit à ses dépens, il osa le faire en effet dans un Mémoire civil, qui fut aussitôt supprimé. Ce n'est donc pas sans raison que, par respect pour la mémoire du roi son pere, la reine a abandonné le scélérat à ses remords, & l'a laissé tranquillement descendre dans le tombeau. A cette considération, il faut joindre les efforts du parti philosophique, & ceux d'un autre parti également intrigant & puissant, pour intéresser en faveur du ministre disgracié une cour voisine, à qui, du moins alors, l'excès de ses forfaits n'étoit pas suffisamment connu, ou qui par des raisons politiques, croyoit devoir empêcher l'éclat de sa punition. Il mourut à sa terre le 8 mai 1782, dans sa 85*e*. année, près de 9 mois après le décret définitif donné contre lui par la reine régnante, le 16 août 1781, qui portoit,
» qu'après avoir usé de clé-
» mence à son égard, elle ne
» se seroit pas attendue qu'il
» eût

» eût osé dans un procès civil » entamé contre lui, produire » au grand jour une défense » de sa conduite durant le » cours de son ministere; que » l'ayant fait interroger & » entendre sur différens chefs » d'accusations, loin de s'en » purger, il les avoit telle- » ment aggravés, qu'après un » mûr examen, les juges dé- » ciderent qu'il étoit criminel, » & méritoit une punition » exemplaire. Que cependant » ayant égard à son âge fort » avancé, son bon plaisir royal » étoit de l'exempter de la » punition corporelle, qui lui » devoit être infligée, & de » lui ordonner de se tenir éloi- » gné de 20 milles de la cour, » laissant néanmoins dans leur » entier toutes les prétentions » légales & justes contre la » maison dudit marquis, soit » durant sa vie, soit après son » décès ». Quoi qu'il en soit des causes humaines qui ont concouru à laisser mourir Carvalho dans son lit, on ne peut qu'adorer celles de la Providence qui punit quelquefois avec éclat des coupables ordinaires, tandis qu'elle tarde à frapper les monstres, & qui souvent à des peines manifestes substitue des tourmens secrets d'une impression plus longue & plus vive. Cromwel teint du sang de son roi, n'est-il pas mort au faîte de sa puissance? mais ignore-t-on quel enfer il porta avec soi (*voyez son article*)? Et Carvalho put-il goûter au milieu des emprisonnemens & des massacres qui désoloient la capitale & les provinces, un moment de sécurité & de paix? Le glaive de la vengeance divine & humaine, n'étoit-il pas sans cesse présent à ses yeux & suspendu sur sa tête? Ceux même qui au moment de sa disgrace, le dévouoient à la mort, conviennent que son supplice a été mieux assorti à ses délits. Que le fer termine les excès d'un scélérat ordinaire; pour un tyran glorieux, l'humiliation est le comble du châtiment. Aman sentit plus vivement que la mort, l'obligation de promener Mardochée en triomphe parmi les rues de la capitale de l'empire de Perse.... Qu'on juge de l'agitation de cette ame altiere & féroce, en voyant ses ennemis écrasés reparoître par une espece de résurrection, dans toute la gloire de l'innocence & de la considération publique; publier les arrêts prononcés en leur faveur, qui étoient autant de manifestations de ses iniquités; sortir de ses mains les sommes immenses que sa rapacité avoit amassées par les voies les plus iniques, & dont la justice ordonna la restitution (*); un peuple entier s'acharner à l'abolition de son médaillon, le charger d'ordure, & enfin le détruire avec tous les transports qu'inspire la délivrance après la plus morgante oppression. Ce genre de tourment suivi de l'exil &

(*) Elles ne se retrouverent pas toutes, s'il est vrai, comme il en est convenu lui-même, qu'il avoit dépensé 800,000 ducats pour la destruction des Jésuites; somme que d'autres portent à 1200,000. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 juin 1792, p. 260.

d'une longue infirmité, d'une lepre humiliante & dégoûtante, est bien propre à absoudre la Providence des reproches, que des hommes inconsidérés font à la lenteur & au secret de ses opérations, & à rappeller à l'esprit du lecteur philosophe ces beaux vers de Claudien :

Sæpæ mihi dubiam traxit sententia mentem,
Curarent Superi terras, an nullus inesset
Rector, & incerto fluerent mortalia casu.
Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque Deos.

Quelques-uns ont cru que dans son exil & durant l'espace qui s'écoula entre sa disgrace & sa mort, ce tyran avoit tâché d'expier ses crimes par le repentir. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque l'évêque de Conimbre, Michel dell' Annonciata, (*voyez ce mot*), alla le voir à sa terre de Pombal, il le trouva à genoux avec sa famille au milieu de la cour, lui demandant pardon & sa bénédiction. L'on ne peut douter aussi qu'il n'ait été que l'instrument de la secte philosophique & jansénistique, qui le crut propre à préluder aux opérations depuis long-tems projettées, & dont les premieres sont expliquées par les dernieres.

POMERE, (Julien) *Pomerius*, né dans la Mauritanie, passa dans les Gaules, & fut ordonné prêtre, après y avoir enseigné la rhétorique. Il vivoit encore en 496. C'est lui qui est auteur du livre *De la Vie contemplative, ou Des Vertus & des Vices*, qu'on a long-tems attribué à S. Prosper, & qui se trouve dans ses Œuvres. S. Julien de Tolede ayant aussi porté le nom de *Pomere*, quelques écrivains l'ont confondu avec Julien Pomere, mais très-mal-à propos. Pomere de Mauritanie vivoit au 5*e*. siecle, & l'autre ne parut que 200 ans après.

POMET, (Pierre) né en 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans la profession de marchand droguiste, qu'il exerça long-tems à Paris. Il rassembla à grands frais, de tous les pays, les drogues de toute espece. Il fit les démonstrations de son droguier au jardin du roi, & donna le *Catalogue de toutes les Drogues* contenues dans son magasin, Paris, 1695 & 1709. Il se proposoit de publier la Description de toutes les raretés de son cabinet; mais il n'en eut pas le tems, étant mort à Paris en 1699, le jour même qu'on lui expédia le brevet d'une pension que Louis XIV lui accordoit. On a de lui un excellent ouvrage que Joseph Pomet, son fils, a fait réimprimer en 1735, en 2 vol. in-4°., sous le titre d'*Histoire générale des Drogues*. Il avoit déjà paru à Paris en 1694, in-fol., & les figures de cette 1*re*. édition sont plus belles que celles de la seconde. Il a été traduit en allemand, Leipsig, 1717, in-folio; & en anglois, Londres, 1725, in-4°.

POMEY, (François) Jésuite, né dans le Comtat-Venaissin en 1618, fut long-tems préfet des basses classes à Lyon, où il mourut en 1673. C'étoit un de ces hommes qui sembloit être fait pour instruire la jeu-

nesse par son zele, sa patience, sa méthode & ses talens. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Dictionnaire François-Latin*, in-4°., dont on ne se sert plus dans les classes, depuis que le P. Joubert, son confrere, publia le sien. II. *Flos Latinitatis.* C'est un bon Abrégé du Dictionnaire de Robert Etienne. III. *Indiculus universalis*, en françois-latin, Lyon, in-12, imprimé plusieurs fois. George-Mathias Koning en a donné une édition en quatre langues, Nuremberg, 1698. On en a donné aussi une édition avec l'italien, Venise, 1682. L'abbé Dinouart en a publié une nouvelle édition françoise-latine, corrigée, augmentée, & selon quelques-uns gâtée & bouleversée, Paris, 1756, in-12. IV. Des *Colloques* scholastiques & moraux. V. *Libitina*, ou *Traité des Funérailles des Anciens*, en latin. VI. Un *Traité des Particules*, en françois. VII. *Pantheum mysticum, seu Fabulosa Deorum Historia*, Utrecht, 1697, in-8°., avec figures. C'est une *Mythologie*, assez bonne, qui a été traduite en françois par M. du Manant, Paris, 1715. VIII. *Novus Rhetoricæ Candidatus*, dont le Pere Jouvenci donna une nouvelle édition, corrigée & augmentée, en 1712, à l'usage des rhétoriciens du college des Jésuites de Paris.

POMIS, (David de) *voyez* DAVID.

POMMERAYE, (Dom Jean-François) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Rouen en 1617, renonça à toutes les charges de son ordre, pour se livrer entiérement à l'étude. Il mourut d'apoplexie dans la maison du savant Bulteau, auquel il étoit allé rendre visite, en 1687, à 70 ans. L'amour de l'étude & celui de son état étoient ses plus grandes passions. On a de lui plusieurs ouvrages pesamment écrits, mais pleins de recherches laborieuses. Les principaux sont : I. L'*Histoire de l'Abbaye de S. Ouen de Rouen*, & celles *de S. Amand & de Ste. Catherine*, de la même ville, in-fol., 1662. II. L'*Histoire des Archevêques de Rouen*, in-fol., 1667. C'est le meilleur de ses ouvrages. III. *Histoire de la Cathédrale de Rouen*, in-4°. IV. Un *Recueil des Conciles & Synodes de Rouen*, in-4°., 1677. On préfere la collection des mêmes conciles donnée par le P. Bessin. V. *Pratique journaliere de l'Aumône*, in-12. C'est une exhortation de donner à ceux qui ont la charité de quêter pour les pauvres.

POMPADOUR, (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de) fille d'un financier, étoit mariée à M. d'Etioles, quand elle succéda, auprès de Louis XV, à la faveur de madame de Châteauroux. Elle fut créée marquise de Pompadour en 1745, & jouit d'un grand crédit. Elle mourut en 1764, à 44 ans. On a publié après sa mort : I. Ses *Mémoires*, 2 vol. in-8°., 1765. Dans ce livre on la fait l'arbitre de la guerre & de la paix, & le mobile de la disgrace ou de la faveur des ministres & des généraux. Il est certain qu'elle avoit dans tout cela une très-grande influence. II. Des *Lettres*, 3 brochures in-8°.; beau-

coup mieux écrites que ses *Mémoires ;* mais qui ne sont pas plus d'elle que ce dernier ouvrage. L'auteur des Lettres l'a peinte cependant assez au naturel. On la voit ennuyée & malheureuse au sein de la grandeur. *Voy.* CRÉBILLON Claude-Prosper.

POMPÉE LE GRAND, (*Cneïus Pompeius Magnus*) fils de Pompée Strabon & de Lucilia, d'une famille noble, naquit l'an 106 avant J. C., la même année que Cicéron. Il apprit le métier de la guerre sous son pere, un des plus habiles capitaines de son tems. Dès l'âge de 23 ans, il leva de son chef trois légions, qu'il mena à Sylla. Trois ans après, il reprit la Sicile & l'Afrique sur les proscrits, & mérita les honneurs du triomphe, l'an 81 avant J. C. Après la mort de Sylla, il obligea Lepidus à sortir de Rome, & porta la guerre en Espagne contre Sertorius. Cette guerre étant heureusement terminée, il triompha une 2e. fois, l'an 73 avant J. C., n'étant encore que simple chevalier Romain. Pompée fut élu consul quelques jours après. Il rétablit, pendant son consulat, la puissance des Tribuns; extermina les pirates ; remporta de grands avantages contre Tigrane & contre Mithridate; pénétra, par ses victoires, dans la Médie, dans l'Albanie & dans l'Ibérie ; soumit les Colques, les Achéens & les Juifs; & retourna en Italie avec plus de puissance & de grandeur, que les Romains ; ni lui-même, n'auroient osé l'espérer. Ayant congédié ses troupes, il rentra dans Rome en homme privé & en simple citoyen. Cette modestie après la victoire lui gagna tous les cœurs. Il triompha pendant trois jours avec une magnificence qui le flatta moins que les acclamations du peuple. Sa gloire lui fit des ennemis & des jaloux. Il s'unit à Crassus & à César pour les repousser. Tous les trois jurerent de se servir mutuellement. Julie, fille de César, que Pompée épousa, fut le lien de cette union. Ces deux grands hommes, unis par le sang & par la politique, & soutenus par Crassus, formerent ce que les historiens appellent le *premier Triumvirat*, vers l'an 60 avant J. C. Ce fut la premiere époque de la destruction du pouvoir consulaire & populaire, qui fléchit bientôt sous une autorité que le génie, le crédit & les richesses rendoient inébranlable. Caton vit porter ce coup, & ne put le parer : *Nous avons des maîtres*, s'écria-t-il, *& c'en est fait de la république*. Pompée ayant été élu consul avec Crassus, on voulut donner la préture à Caton pour contrebalancer leur pouvoir ; mais Pompée feignit qu'il avoit paru des signes au ciel, qui devoient l'empêcher d'avoir cette charge. Ses prétentions ne s'arrêterent pas là ; il voulut tenir tout de la reconnoissance de ses concitoyens. Il avoit presque triplé les revenus de la république, & tellement reculé les frontieres de l'empire, que l'Asie Mineure, qui, avant ses victoires, étoit la derniere des provinces du peuple Romain, en occupoit alors le centre. Cependant Pompée, par une conduite impru-

dente, se donnoit un rival redoutable, ou plutôt un maître dans la personne de César. Il s'en apperçut, & travailla à l'abattre. Le sénat l'ayant nommé gouverneur d'Afrique & d'Espagne, il se contenta de gouverner ces provinces par ses lieutenans, quoique la chose fût sans exemple, pendant qu'il s'occupoit à Rome à captiver la bienveillance du peuple par des jeux & des spectacles. Il en donna de si magnifiques à l'occasion de la dédicace d'un théâtre qu'il avoit fait construire, qu'au rapport de Cicéron, la pompe de l'appareil en fit entiérement disparoître la gaieté. Ce théâtre, le premier qui ait été bâti d'une maniere permanente, étoit assez vaste pour contenir 40 mille personnes. L'an 52 avant J. C., il fut créé seul consul: élection sans exemple, autorisée par Caton & par le sénat, mais qui le brouilla avec César. Ils n'étoient plus liés depuis quelque tems par les mêmes nœuds qu'autrefois. Julie étoit morte; & Pompée venoit d'épouser Cornelia, fille de Metellus Scipion, qu'il associa à son consulat. César, pour se rendre maître de la république, vouloit en même tems garder le gouvernement des Gaules, & obtenir le consulat. Le sénat, à la sollicitation de Pompée, rendit un décret, par lequel il devoit être regardé comme ennemi de la patrie, s'il ne quittoit son armée dans trois mois. Tel fut le premier acte d'hostilité entre ces deux rivaux de gloire & de puissance. Pompée ne l'auroit peut-être jamais fait, sans l'occasion qu'il eut de reconnoître combien la plupart des Romains lui étoient attachés. Réchappé d'une maladie contre toute espérance, il eut le plaisir de voir l'Italie entiere célébrer sa convalescence par des fêtes. Cet événement le rendit présomptueux, & quelqu'un lui ayant dit que si César marchoit contre Rome, on ne voyoit rien qui pût l'arrêter : « En » quelque lieu de l'Italie, ré» pondit-il, que je frappe la » terre de mon pied, il en sor» tira des légions ». César se présenta bientôt pour le combattre; cet homme qui devoit faire sortir des légions par un seul mouvement du pied, se retira de Rome avec les consuls, & se renferma dans Brindes, d'où il passa bientôt dans la Grece. Il eut le bonheur de mettre tout l'Orient dans ses intérêts, & forma deux grandes armées, une de terre & l'autre de mer. César l'y suivit; mais Pompée évita soigneusement d'en venir à une action décisive. Son adversaire, sentant qu'il ne pouvoit l'y contraindre, prit la résolution de l'enfermer dans des lignes, & en vint à bout, quoiqu'il eût un tiers moins de troupes. Pompée, menacé des dernieres extrémités, attaque les lignes & les force. La déroute des ennemis fut si complette, qu'on ne doute point que la fortune ne se fût entiérement déclarée pour lui, s'il eût marché droit au camp de César. Ce dernier en convenoit lui-même, & disoit, en parlant de cette journée, *que la victoire étoit aux ennemis, si leur chef avoit su vaincre*. Il y eut bientôt une nouvelle bataille à Pharsale, l'an 48 avant

J. C. Dans cette journée à jamais mémorable, la cavalerie de Pompée prit lâchement la fuite. Les soldats de César attaquent le camp du général ennemi, qui, découragé par la déroute de ses troupes, se réfugia sur des hauteurs, d'où il s'enfuit par mer en Egypte auprès de Ptolomée. Ce monarque, à qui il demanda une retraite dans ses états, chargea deux de ses officiers de l'aller recevoir, & de le poignarder à l'instant. Le grand & malheureux Pompée passe, accompagné de peu de soldats & de domestiques, dans la chaloupe qui devoit le porter à terre. Mais aussi-tôt Achillas & Septimius, c'étoient les noms des deux officiers, le tuerent, à la vue de sa femme qui le conduisoit des yeux, du vaisseau où il l'avoit laissée. Son corps demeura quelque tems sans sépulture sur le bord de la mer. Un de ses affranchis & un de ses anciens soldats le brûlerent, suivant l'usage des anciens, & couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre. Tel fut le tombeau du grand Pompée. César, à qui on porta sa tête, versa des larmes sur son sort, & lui fit élever un tombeau plus digne de lui. Mais il y a lieu de douter que ces larmes aient été sinceres (*voyez* CÉSAR). On a remarqué que la fortune de Pompée & sa longue chaîne de victoires, finirent après la résolution imprudente qu'il prit d'entrer dans le temple de Jérusalem, de se faire montrer le trésor, & ouvrir le *Sancta Sanctorum* (voyez CRASSUS). « La sainteté du temple, » dit Flave-Josephe, fut violée d'une étrange sorte; car » au-lieu que jusqu'alors les » profanes, non-seulement n'a- » voient jamais mis le pied » dans le sanctuaire, mais ne » l'avoient jamais vu, Pompée » y entra avec plusieurs de sa » suite ». Cependant il faut rendre justice au généreux Romain, ces trésors qui tenterent si efficacement Crassus, Pompée les vit & ne toucha à rien: exemple qui doit faire rougir plus d'un prince chrétien, qu'une philosophie impie a travesti en spoliateurs des Lieux-Saints. S'il fut digne d'entrer en concurrence pour la valeur avec César, il lui fut toujours supérieur par la pureté des mœurs & la modération des sentimens. César voulut être le maître du monde, & Pompée ne voulut en être que le premier citoyen. Il fut ami constant, ennemi modéré & citoyen paisible, tant qu'il ne craignit point de rival. Sa vie privée offre plusieurs traits dignes d'un sage. Son médecin lui ayant ordonné dans une maladie de manger de la grive, ses valets lui dirent qu'en été on ne pouvoit trouver cet oiseau nulle part que chez Lucullus, qui en engraissoit chez lui. Pompée ne voulut point qu'on allât lui en demander, & dit à son médecin: « Quoi! Pompée seroit » donc un homme mort, si Lu- » cullus n'étoit un monstre » perdu de mollesse & de » luxure »? Il commanda en même tems qu'on lui servît un autre oiseau, qui ne fût pas si difficile à trouver. Salluste l'a durement jugé par cette courte sentence: *Oris probi, animo inverecundo*. Il se peut, sans doute,

que les paroles & les dehors de Pompée n'aient pas toujours été d'accord avec son cœur, & qu'il n'ait pas assez aimé la vertu pour lui sacrifier en secret; mais il seroit difficile de trouver un de ces anciens héros qui lui eût sacrifié de la sorte. Cicéron en parle avec plus de justice dans la belle oraison *Pro lege Maniliâ*. Moline a donné *l'Histoire du grand Pompée*, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

POMPÉE, (*Cneïus* & *Sextus*) fils du précédent, avoient mis une puissante armée en campagne, lorsque leur illustre pere leur fut enlevé. Jules-César les poursuivit en Espagne, & les défit à la bataille de Munda, l'an 45 avant J. C. Cneïus y fut tué, & Sextus son cadet se rendit maître de la Sicile, où sa domination ne fut pas de longue durée. Il perdit dans un grand combat sur mer la puissante flotte dont il étoit le maître, & fut entiérement défait par Auguste & Lépidus. Il passa en Asie avec sept vaisseaux seulement, lui qui auparavant en avoit eu jusqu'à 350. L'impuissance où il étoit de soutenir la guerre, l'obligea de se retirer en Arménie, où Antoine lui fit donner la mort, l'an 35 avant J. C.

POMPÉE, *voyez* TROGUE.

POMPEIA, 3e. femme de Jules-César, fille de Q. Pompée, fut mariée à ce héros après la mort de Cornélie; mais son époux la répudia bientôt après. Il la soupçonnoit d'avoir eu commerce avec Clodius, qui s'étoit glissé en habit de femme, pendant les cérémonies publiques de la fête de la Bonne-Déesse. On vouloit engager César de déposer contre elle: il le refusa, en disant qu'*il ne la croyoit point coupable*; cependant par une inconséquence digne de ces tems ténébreux, il la renvoya sous le ridicule prétexte que *la femme de César* (le plus luxurieux des Romains) *ne devoit pas seulement être exempte de crime, mais même de soupçon.*

POMPÉIEN, *voyez* LUCILLE.

POMPIGNAN, *voyez* LE FRANC.

POMPONACE, (Pierre) né à Mantoue en 1462, étoit de si petite taille, qu'il ne s'en falloit guere qu'il ne fût un nain. Mais la nature avoit réparé ce défaut, en lui accordant beaucoup d'esprit. Il enseigna la philosophie à Padoue & en plusieurs autres villes d'Italie, avec une réputation extraordinaire. Son livre: *De immortalitate animæ*, en 1534, in-12, dans lequel il soutient qu'Aristote ne la croit point, & que l'on ne la peut prouver que par l'Écriture-Sainte & par l'autorité de l'Eglise, fut vivement attaqué. La premiere assertion pouvoit être vraie, & l'on comprend que l'autorité du pédagogue Grec est peu de chose en cette matiere (*voyez* OREGIUS): mais la seconde est dangereuse & fausse. Car quand toute autre preuve philosophique manqueroit à ce dogme, les notions de morale, l'idée ineffaçable du vice & de la vertu en formeroient une démonstration complette. Cependant le cardinal Bembo, qu'on prit pour arbitre dans cette affaire, tâcha de lui donner un tour favorable, & Pom-

ponace obtint une nouvelle permiſſion de publier ſon livre. Il trouva alors des apologiſtes, mais il lui reſta encore beaucoup d'adverſaires. Théophile Raynaud prétend que ſon ouvrage de l'*Immortalité de l'Ame* fut jugé digne du feu par les Vénitiens, & qu'il fut déſavoué par ſon propre pere. Le 5*e.* concile de Latran le condamna. Il paroît que non content de rejeter les preuves naturelles d'une vérité auſſi conſolante que parfaitement aſſortie à toutes les notions humaines, Pomponace vouloit mettre une eſpece d'oppoſition entre la foi & la raiſon, deux choſes qui dans un bon eſprit ſont toujours d'accord. Un auteur proteſtant a depuis renouvellé cette erreur (*voyez* HOFFMAN Daniel). Son livre *des Enchantemens* n'excita pas moins de rumeur. On le mit à l'*Index*. L'auteur veut y prouver que ce qu'on dit de la magie & des ſortileges, ne doit aucunement être attribué au démon (*voyez* BODIN, BROWN, DELRIO, MAFFÉE Scipion, HAEN, OPHIONÉE, MÉAD, SPÉ). Mais en même tems qu'il combat la magie, il donne un pouvoir fort étrange aux aſtres; il leur attribue tous les effets miraculeux, & en fait dépendre les loix & la Religion. Telle eſt l'inconſéquence de l'eſprit humain abandonné à lui-même, que rejetant des vérités reconnues, il les remplace par les fruits d'une imagination inquiette & égarée. On place la mort de Pomponace en 1525, à 63 ans. Elle fut cauſée par une rétention d'urine. Il s'étoit fait cette épitaphe qui marque aſſez bien ſon eſprit flottant, bizarre & capricieux : *Hìc ſepultus jaceo. Quare? neſcio; nec ſi ſcis, aut neſcis, curo. Si vales, bene eſt : vivens valui. Fortaſſe nunc valeo; ſi, aut non, dicere nequeo.* Quoiqu'une foule d'écrivains catholiques & proteſtans l'aient accuſé d'irréligion, on aſſure qu'il fit une fin très-chrétienne; ſon incrédulité étant, comme chez beaucoup d'autres, plus dans ſa bouche & dans ſa plume que dans ſon eſprit. Les Ouvrages philoſophiques de Pomponace furent recueillis à Veniſe en 1525, in-fol., ſous ce titre : *Petri Pomponatii Opera omnia Philoſophica.* Cette édition eſt rare.

POMPONE, *voyez* ARNAULD.

POMPONIUS-ATTICUS, *voyez* ATTICUS.

POMPONIUS-MELA, géographe de Mellaria, dans le royaume de Grenade, eſt auteur d'une Géographie intitulée: *De Situ Orbis*, en 3 livres. Cet ouvrage eſt exact & méthodique. L'auteur a ſu le rendre agréable par pluſieurs traits d'hiſtoire. Pluſieurs ſavans, entr'autres Voſſius & Gronovius, l'ont enrichi de notes. La 1*re.* édition eſt de 1471, in-4°; les meilleures ſont celles de Leyde, 1646, in-12; de Gronovius, 1722, in-8°, qui ſe joint aux éditions *cum notis Variorum.* On en a encore une de Leyde, 1748, 2 vol. in-8°, & une de 1761, in-4°. Ce géographe floriſſoit dans le premier ſiecle de l'Egliſe.

POMPONIUS LÆTUS, (*Julius*) nommé mal-à-propos *Pierre de Calabre*, naquit en 1425 à Amendolara, dans la haute Calabre. Il vint de bonne

heure à Rome, où ses talens le firent distinguer; mais ayant été accusé avec d'autres savans d'avoir conjuré contre le pape Paul II, il se retira à Venise. Après la mort du pontife il revint à Rome, où il vécut en philosophe, suspect d'impiété & d'athéisme. Il étoit enthousiaste de l'ancienne Rome. Il ne lisoit que les auteurs de la plus pure latinité, dédaignant l'Ecriture & les Peres. Il célébroit la fête de la fondation de Rome, & avoit dressé des autels à Romulus. Dans la chaleur de son zele pour le Paganisme, il disoit que la Religion Chrétienne n'étoit faite que pour des barbares. « Cela étoit vrai, dit un » auteur, dans le sens qu'elle » a instruit tous les barbares » de la terre, qu'elle les a » soumis à ses loix, & ren» dus heureux par des mœurs » douces & les consolations de » la foi ». Les lumieres de la grace ayant dissipé les ténebres de la philosophie, il mourut chrétiennement en 1495, à 70 ans, à l'hôpital, où son indigence l'avoit fait porter dans sa derniere maladie. On lui donne aussi le nom de *Julius Pomponius Sabinus*, & de *Pomponius-Fortunatus*. On a de lui: I. Un *Abrégé de la Vie des Césars*, depuis la mort des Gordien jusqu'à Justinien III; 1588, in-fol. II. Un livre *De exortu Mahumedis*, dans un Recueil sur ce sujet, Bâle, 1533, in-fol. III. Un autre *Des Magistrats Romains*, in-4°. IV. *De Sacerdotiis, de Legibus, ad M. Pantagathum*, in-4°. V. *De Romanæ Urbis vetustate*, Rome, 1515, in-4°. VI. *Vita Statii Poëtæ & Patris ejus: De arte Grammaticâ*, Venise, 1484, in-4°. VII. Des *Editions* de *Salluste*, de *Pline le Jeune*, & de quelques écrits de Cicéron. VIII. Des *Commentaires* sur *Quintilien*, sur *Columele* & sur *Virgile*, &c. Sabellicus son disciple a écrit sa *Vie*.

PONA, (Jean-Baptiste) mort à Vérone sa patrie en 1588, à la fleur de son âge, est auteur: I. D'un ouvrage critique, qui a pour titre: *Diatribe de rebus Philosophicis*, Venise, 1590. II. De *Poësies* latines. III. D'une Pastorale intitulée: *Il Tirreno*, &c. — Il ne faut pas le confondre avec Jean PONA, son frere, habile botaniste, apothicaire de Vérone, dont on a I. *Plantæ quæ in Baldo monte reperiuntur*, Vérone, 1595, in-4°; & dans l'*Historia rariorum Stirpium* de Charles de l'Ecluse, Anvers, 1601, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en italien, & a paru sous le titre de *Monte Baldo descritto*, Venise, 1617, in-4°. II. *Del vero Balsamo degli Antichi*, Venise, 1623, in-4°.

PONA, (François) né à Vérone en 1594, y exerça la médecine, & mourut vers 1652. On a de lui: I. *Medicina animæ*, 1629, in-4°. II. *La Lucerna di Eureta Misoscolo*, 1627, in-4°. C'est un entretien qu'il a avec sa lampe, laquelle, suivant les principes des pythagoriciens, étoit animée d'une ame qui avoit passé par plusieurs corps. III. *Saturnalia*, 1632, in-8°. IV. L'*Ormondo*, 1635, in-4°: c'est un roman. V. La *Messalina*, in-4°, autre roman. VI. Des *Tragédies* & des *Comédies*. VII. La *Galeriæ*

delle Donne celebri, 1641, in-12. VIII. L'*Adamo*, *Poema*, 1664, in-16. IX. *Della contraria forza di due belli occhi*, in-4°, &c.

PONCE DE LARAZE, gentilhomme du diocese de Lodeve, dans le 12*e*. siecle, fut long-tems le fléau de sa province par ses brigandages & ses violences. Touché de la grace, il prit la résolution de faire une pénitence aussi éclatante que ses crimes avoient été publics. Sa femme, charmée de son dessein, lui en facilita l'exécution en entrant dans un monastere. Après avoir vendu tous ses biens & ses meubles, payé ses créanciers & tous ceux à qui il avoit fait tort, & donné des exemples singuliers d'humilité & de pénitence, il alla avec six compagnons de ses débauches qu'il avoit gagnés à Dieu, à S. Jacques en Galice; & fit, selon la coutume de ce tems-là, divers autres pélerinages. Il s'arrêta ensuite, avec ses compagnons, dans un lieu appellé *Salvanes*, qu'Arnauld du Pont, seigneur de cet endroit, lui donna. Ils y bâtirent des cabanes, & le nombre des disciples de Ponce s'étant augmenté, ils embrasserent la regle de Citeaux en 1136. Pierre, abbé de Mazan, leur donna l'habit, & choisit Adémare, l'un d'entr'eux, pour leur abbé. Ponce ne voulut d'autre rang que celui de frere convers, & mourut quelque tems après en odeur de sainteté.

PONCE DE LA FUENTE, (Constantin) *Pontius Fontius*, chanoine de Séville, & docteur en théologie de la faculté de cette ville, fut prédicateur de l'empereur Charles-Quint; mais s'étant laissé fasciner par les nouveautés du Protestantisme, il apostasia & embrassa ce parti, dont il devint un des plus ardens sectateurs. Il fut arrêté par ordre du saint office, & n'échappa au supplice que par la mort, qu'il fut même accusé de s'être procurée en 1559: mais son effigie fut livrée aux flammes. Ponce avoit composé en latin des *Commentaires* sur l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes*, le *Cantique des Cantiques*; & d'autres ouvrages.

PONCE, (Paul) sculpteur Florentin, se distingua en France sous les regnes de François II & de Charles IX. Il y avoit plusieurs de ses ouvrages aux Célestins de Paris, qui attiroient les curieux dans cette église qui n'existe plus, & dont les beaux monumens sépulcraux ont été défaits & dispersés.

PONCE DE LÉON, (Basile) canoniste & théologien de Grenade, d'une famille illustre, prit l'habit religieux de l'ordre des Hermites de S. Augustin. Après avoir brillé dans ses études, il professa la théologie & le droit canon à Alcala & à Salamanque, avec une grande réputation. Ses principaux ouvrages sont: I. *De Confirmatione*, in-4°. II. *De Matrimonio*, in-fol. III. *De impedimentis Matrimonii*, in-4°. IV. *Diverses Questions, tirées de la Théologie Scholastique & de la Positive*, en latin; ouvrage plein d'érudition, &c. Ce savant & pieux religieux mourut en 1629 à Salamanque, où il avoit été chancelier de l'université. On lui a reproché des décisions trop peu séveres; mais ceux qui lui

ont fait ce reproche, n'ont pas été les hommes les plus rigides dans la pratique. *Voy.* ESCOBAR Antoine.

PONCE DE LÉON, (Gonsalve-Marin) écrivain de Séville, contemporain du précédent, très-habile dans la langue grecque, a traduit en latin les Œuvres de Théophane, archevêque de Nicée; & le *Physiologue* de S. Epiphane. Ses traductions sont aussi élégantes que fidelles. On a de lui encore d'autres ouvrages.

PONCET DE LA RIVIERE, (Mathias) évêque de Troyes, né à Paris en 1707, mort en 1780, s'est distingué par son zele, ses vertus & ses talens oratoires. La lecture de ses *Oraisons funebres* n'affoiblit point l'impression qu'on a éprouvée en les entendant débiter. Le caractere de son éloquence, sans être du premier genre, a un mérite qui lui est particulier. » On voit, dit un critique, » par certains morceaux de ses » discours pleins de chaleur & » de dignité, que plus de so» briété dans l'usage de son » esprit, plus de retenue à sa» crifier au goût des contrastes » & de l'antithese, l'auroient » encore plus approché de nos » vrais modeles en ce genre ». On a encore de ce prélat une *Instruction pastorale sur le Schisme*, & un *Discours sur le Goût*, estimé pour la délicatesse des pensées & l'élégance de l'expression.

PONCHARD, (Julien) né en basse Normandie, près la ville de Domfront, eut la principale direction du *Journal des Savans*. Habile dans l'étude de l'hébreu, du grec & du latin, ainsi qu'en celle de la philosophie & de la théologie, il obtint en 1701 une place dans l'académie des inscriptions, & 3 ans après, la chaire de professeur en grec au college royal. Il mourut en 1705, âgé de 49 ans. On a de lui: I. *Discours sur l'antiquité des Egyptiens*. II. Un autre *sur les libéralités du Peuple Romain*, dans les Mémoires de l'Académie. III. *Histoire Universelle*, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre, en manuscrit.

PONCHER, (Etienne) fils d'un grenetier au grenier à sel de Tours, fut d'abord chanoine de S. Gatien & de S. Martin de cette ville, puis évêque de Paris en 1503. Son mérite lui procura les places de garde-des-sceaux en 1512; d'ambassadeur de France à la cour d'Espagne en 1517; puis à celle d'Angleterre en 1518, avec l'amiral de Bonnivet; enfin l'archevêché de Sens en 1519. Egalement ferme & prudent, il soutint en présence de Louis XII & de la reine son épouse, qui n'aimoit pas à être contredite, le parti des Vénitiens qu'on avoit abandonnés; mais la passion du roi contre ces républicains, & l'autorité de la reine, l'emporterent sur ses sages conseils. Poncher étoit aussi recommandable par son intelligence dans les affaires, que par les vertus épiscopales. Il mourut à Lyon en 1524, à 78 ans. On a de lui des *Constitutions Synodales*, publiées en 1514, où il entre dans un grand détail sur la maniere d'administrer les Sacremens.

PONCHER, (François)

neveu du précédent, succéda à son oncle dans l'évêché de Paris en 1519. Il se brouilla avec la duchesse d'Angoulême, mere du roi François I, qui le fit enfermer à Vincennes, où il finit sa vie en 1532, sans que les délits qu'on lui attribue, comme d'avoir travaillé à prolonger la prison de François I, aient jamais été prouvés. Il a composé des *Commentaires sur le Droit Civil*

PONÇOL, (Henri-Simon-Joseph Ansquer de) Jésuite, né à Quimper en 1730, mort au château de Bardy dans l'Orléanois, en 1783, a publié deux ouvrages très-bien accueillis du public; le premier est l'*Analyse des traités des Bienfaits & de la Clémence de Séneque, précédée de la Vie de ce philosophe*, Paris, 1776, in-12. Cette Vie est surtout fort bien faite, remplie d'observations judicieuses, & de discussions approfondies. M. Diderot en parle lui-même avec éloge, dans son *Essai sur les regnes de Claude & de Néron*. Il faut convenir cependant que le portrait de Séneque est flatté, & son éloge exagéré. L'autre ouvrage a pour titre: *Code de la Raison*, Paris, 1778. C'est un recueil de sentences & de faits propres à faire aimer les mœurs, & à donner de la justesse à l'esprit. L'auteur y a mis du choix & de l'intérêt; mais on ne peut s'empêcher de souhaiter qu'il eût mis un peu plus d'ordre & de suite dans les matieres. On a encore de l'abbé de Ponçol diverses Pieces fugitives insérées dans les Journaux. Il a laissé quelques manuscrits considérables; entr'autres une Traduction de *Martial*, qui mériteroit d'être imprimée.

PONCY DE NEUVILLE, (Jean-Baptiste) né à Paris, mort en 1737, âgé de 39 ans, prit l'habit de Jésuite, qu'il quitta après s'être distingué dans cette compagnie. Se trouvant dans le monde sans ressources, il cultiva le talent de la chaire & celui de la poésie. Il remporta jusqu'à sept fois le prix à l'académie des Jeux-Floraux de Toulouse. Nous avons aussi de lui plusieurs autres Pieces de Poésie, imprimées la plupart dans les *Mercures*. L'abbé de Poncy a encore composé un Drame intitulé: *Damoclès*, représenté au college des Jésuites de Mâcon, où il professoit: on le trouve dans le *Cours de Sciences* du P. Buffier. De tous ses Discours, le plus connu est le *Panégyrique de S. Louis*, prononcé en présence de l'académie des sciences & belles-lettres.

PONS, (Jean-François de) issu d'une ancienne noblesse de Champagne, naquit en 1683 à Marly, près de Paris. Il vint dans cette ville en 1699, & y prit des leçons de théologie en Sorbonne; mais la foiblesse de sa santé le détermina à renoncer au bonnet de docteur. L'abbé de Pons fut nommé, peu de tems après, à un canonicat de la collégiale de Chaumont. Ce bénéfice lui ayant été disputé, il composa un Mémoire ingénieux, solide & bien écrit, qui lui fit gagner son procès en 1709. Ce succès fut suivi, peu de tems après, de la démission volontaire de son canonciat, qu'il quitta pour se fixer à Paris.

Les liens de l'amitié & les plaisirs de la littérature le retenoient dans la capitale. Parmi les amis qu'il se fit, il se lia sur-tout avec Houdar de la Motte, qu'il défendit contre madame Dacier. Il traita cette savante avec la même vivacité que celle-ci avoit montrée contre la Motte. On l'appelloit le *Bossu de la Motte* : sobriquet dont il ne faisoit que rire. Son tempérament étoit très-vif & très-foible, ce qui l'épuisa bientôt. Se sentant dépérir, il se retira à Chaumont dans le sein de sa famille, & y mourut en 1732. A un esprit orné, il joignoit un cœur excellent, & de grands sentimens de religion. On a imprimé à Paris, en 1738, les *Œuvres de l'Abbé de Pons*, in-12. Ce qu'il y a dans ce recueil, est le *Factum* dont nous avons parlé ; un nouveau *Systême d'Education* ; & quatre *Dissertations sur les Langues, & sur la Langue Françoise en particulier*. On voit de l'esprit & du brillant dans les écrits de l'abbé de Pons, mais un style affecté.

PONT, (Pierre du) *voyez* PONTANUS.

PONT, (Louis du) Jésuite de Valladolid en Espagne, enseigna la philosophie & la théologie avec réputation, & passa pour un excellent maître de la vie spirituelle. Il mourut saintement en 1624, à 70 ans. Ses *Méditations* pleines d'onction & de lumiere, ont été traduites en françois, Paris, 1683, 3 vol. in-4°. & 6 in-12. Le P. Brignon les a fait réimprimer en meilleur françois en 1702, 3 vol. in-4°. & 7 in-12. Le P. Nicolas Frizon en a donné un bon Abrégé, Châlons, 1712; Paris, 1786, 4 vol. in-12. On estime aussi *Expositionem moralem & mysticam in Canticum Canticorum*, 2 vol. in-fol. Il a donné encore les *Vies* du P. Balthasar Alvarez, & de Marine d'Escobar : elles sont écrites en espagnol, ainsi que le *Directoire spirituel adressé aux Confesseurs*, pour la bonne administration des Sacremens, 1 vol. in-8°. La Vie de ce Jésuite a été écrite par le P. Cachupin; c'est celle d'un Saint.

PONT-DE-VESLE, (Antoine de Ferriol, comte de) gouverneur de la ville de Pont-de-Vesle en Bresse, intendant-général des classes de la marine, né en 1697 d'un président-à-mortier au parlement de Metz, & d'une sœur du cardinal de Tencin, mourut à Paris en 1774. Ses parens le destinoient à la robe; mais il ne voulut embrasser aucun état qui pût gêner son goût pour les plaisirs. Il passa une partie de sa vie dans l'inaction; & à faire quelques Comédies, quelques Chansons & Pieces fugitives, & se chargea en quelque sorte, malgré lui, de la charge d'intendant-général des classes de la marine, qu'il abandonna ensuite. Il étoit neveu de M. Ferriol, ambassadeur à Constantinople, qui fit peindre les figures des Lévantins. Il en fit graver cent estampes avec l'explication, 1715, in-fol. Les Tableaux originaux étoient chez le comte de Pont-de-Vesle, d'où ils ont passé chez le prince de Conti.

PONTAC, (Arnaud de) évêque de Bazas, natif de Bourdeaux, d'une famille illustre, fut choisi par l'assemblée du

clergé, tenue à Melun l'an 1579, pour faire au roi Henri III des remontrances : commission dont il s'acquitta avec dignité. On les trouve dans les *Mémoires du Clergé*. Ce prélat mourut au château de Jouberthes, en 1605, ayant la réputation d'un homme qui possédoit les langues orientales. Les occupations de l'épiscopat ne l'empêcherent pas de se livrer à son goût pour l'étude. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur *Abdias*, 1566, in-4°. II. Des *Notes* sur la Chronique d'Eusebe. III. Un *Traité* contre du Plessis-Mornai.

PONTANUS, (*Octavius*) théologien & jurisconsulte, né à Cerreto, bourg de l'Ombrie, se fit un nom par son esprit. Pie II l'envoya en 1459 en qualité de nonce, pour régler les différens de Ferdinand, roi de Naples, & de Pandolfe Malatesta, seigneur de Rimini. Il fut ensuite envoyé à Bâle, & nommé à la pourpre; mais il mourut dans ce voyage, sans pouvoir profiter de cet honneur. On a de lui un volume d'*Epîtres*, & un autre de *Réponses* à des consultations de droit.

PONTANUS, (*Joannes-Jovianus*) né à Cerreto en 1426, se retira à Naples, où son mérite lui acquit d'illustres amis. Il devint précepteur d'Alphonse le Jeune, roi d'Aragon, duquel il fut ensuite secrétaire & conseiller-d'état. Ce prince s'étant révolté contre son pere, Jovianus les réconcilia. Mais Ferdinand ne l'ayant pas récompensé comme il croyoit le mériter, il lança contre lui un *Dialogue sur l'Ingratitude*, & loua à l'excès Charles VIII, roi de France, son ennemi. Ferdinand, insensible à ces outrages, le continua dans ses charges. Ce bel-esprit mourut, en 1503, à 77 ans; d'autres disent en 1505, à 79 ans. Il avoit plus de politesse dans le style que dans les manieres, mordant dans ses censures, libre dans ses jugemens, il se fit beaucoup d'ennemis. On a de lui : l'*Histoire des Guerres de Ferdinand I & de Jean d'Anjou*; & un grand nombre d'autres ouvrages en vers & en prose, tous écrits en latin assez purement, & recueillis à Bâle en 1556; ils forment 4 vol. in-8°. On a séparément ses ouvrages en prose, à Venise, 1518 & 1519, 3 vol. in-4°; & ses Productions poétiques, recueillies dans la même ville, 1533, in-8°. Les *Histoires* de Pontanus manquent de fidélité, & le reste n'est que médiocrement bon. Le style, quoiqu'élégant, est souvent obscur & enflé. Ses *Poésies* sont remplies d'expressions obscenes.

PONTANUS *ou* DU PONT, (Pierre) grammairien de Bruges, fut surnommé *l'Aveugle*, parce qu'il perdit la vue à l'âge de 3 ans. Cette disgrace de la nature ne l'empêcha pas de devenir savant. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec réputation, & publia plusieurs écrits qui lui firent honneur. Les principaux sont : Une *Rhétorique*, & un Traité de l'*Art de faire des Vers*. Il y attaque Despautere en quelques endroits. Il est auteur de plusieurs Poëmes qui ne montrent pas qu'il a excellé dans ce genre. Pontanus étoit un philosophe tranquille, ennemi de la bassesse & de la flatterie, ami de la vertu, de la franchise

& de la vérité. Il dit lui-même qu'il a toujours déclaré la guerre aux voluptés, & recommandé la piété & l'amour de la Religion. Il florissoit vers le commencement du 16e. siecle.

PONTANUS, (Roverus) Carme, né à Bruxelles, mort en 1567, est connu par un ouvrage intitulé: *Rerum memorabilium ab anno 1500 ad annum 1560 in rep. christiana gestarum, libri quinque*, Cologne, 1559, in-fol. Cette histoire est en forme d'annales avec des notes. L'auteur paroît l'avoir entreprise pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a défiguré toute l'histoire de son tems pour calomnier les Catholiques.

PONTANUS, (Jacques) Jésuite de Bohême, enseigna long-tems avec un succès distingué les belles-lettres en Allemagne. Il mourut à Ausbourg en 1626, à 84 ans. On a de lui en latin: I. Des *Institutions Poëtiques*, 1602, in-8°. II. Des *Commentaires* sur les livres *de Ponto* & les *Tristes* d'Ovide, Ingolstadt, 1610, in-fol. III. Des *Commentaires* très-amples sur *Virgile*, Ausbourg, 1699, in-fol. IV. Des *Traductions* de divers auteurs grecs, & plusieurs autres ouvrages en prose & en vers. Ceux-ci sont foibles, & il étoit plus capable de commenter les poëtes, que de l'être lui-même.

PONTANUS, (Jacques) né à Hermalle, village sur la Meuse entre Liege & Maëstricht, mort en 1668, fut censeur des livres à Louvain, & approuva avec beaucoup d'éloge l'*Augustinus* de Jansenius. Cela lui suscita quelques difficultés; mais il déclara qu'il n'avoit approuvé cet ouvrage qu'à cause de la réputation de l'auteur & à la sollicitation des éditeurs, & qu'il étoit éloigné des sentimens qu'il renfermoit. Il donna lieu de soupçonner que sa déclaration n'étoit pas sincere, puisqu'il approuva dans la suite différens livres pour la défense de Jansenius & la fameuse Version du Nouveau-Testament de Mons; ce qui fit que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, & le nonce du pape le suspendirent de ses fonctions. On a de lui: *Laudatio funebris Joannis Maffii, monasterii Parcensis Abbatis*, Louvain, 1648, in-8°.

PONTANUS, (Jean-Isaac) historiographe du roi de Danemarck & de la province de Gueldre, étoit originaire de Harlem. Il naquit à Helsingor, où ses parens étoient allés pour quelques affaires, & mourut à Harderwick en 1640, à 69 ans, après y avoir enseigné la philosophie & les mathématiques. Des différens ouvrages dont il a enrichi la littérature, on n'estime que ceux d'érudition. Il se mêloit de poésie; mais il versifioit en dépit d'Apollon, & ses Vers, imprimés en 1634, in-12, à Amsterdam, n'étoient que de la prose mesurée. Il avoit fait l'Enigme suivante sur un trou, qu'il proposa aux savans:

Dic mihi quid majus fiat, quò plurima demas?

Scriverius répondit sur le champ:

Pontano demas carmina, major erit.

Ses écrits en prose sont : I. *Historia Urbis & Rerum Amstellodamensium*, in-fol., 1611 ; ouvrage qui déplut à tous les bons critiques ; il y a une infinité de hors-d'œuvres qui montrent sa haine contre tout ce qui tient à l'antique religion qui étoit autrefois florissante dans sa patrie. II. *Itinerarium Galliæ Narbonensis*, in-12, Leyde, 1606. III. *Rerum Danicarum Historia, unà cum chorographica ejusdem regni urbiumque descriptione*, Amsterdam, 1631, in-fol. Cette Histoire estimée va jusqu'en 1548. M. de Westphal, chancelier dans le Holstein, en a fait imprimer la Suite dans le second tome de ses *Monumenta inedita Rerum Germanicarum*, &c., Leipsig, 1740. Cette Suite de Pontanus comprend les regnes de Christiern I & des cinq rois suivans : l'éditeur rapporte dans sa Préface plusieurs traits particuliers de la vie de Pontanus. IV. *Disceptationes Chorographicæ de Rheni divortiis atque ostiis & accolis Populis, adversùs Ph. Cluverum*, 1617, in-8° ; livre savant & judicieux. V. *Observationes in tractatum de Globis cœlesti & terrestri, auctore Roberto Huesio*, Amsterdam, 1617, in-4°. VI. *Discussiones Historicæ*, Amsterdam, 1637, in-8°. Il y traite principalement de la maniere qu'il faut entendre ces mots, la *mer libre* & la *mer fermée*, contre Jean Selden, Anglois. VII. *Historia Geldrica*, Amsterdam, 1639, in-fol., avec une description chorographique de cette province. Cet ouvrage estimé a été traduit en flamand par Arnold Slichtenhorste ; Arnheim, 1654, in-fol. VIII. *Origines Francicæ*, in-4°, pleines d'érudition. IX. *Historia Ulrica*, in-fol., exacte. X. *La Vie de Fréderic II, roi de Danemarck & de Norwege*, publiée en 1737 par Georges Kyrsing, docteur en médecine à Flensbourg.

PONTAS, (Jean) naquit à St.-Hilaire de Harcourt, au diocese d'Avranches, en 1638. Il vint achever ses études à Paris, & reçut les ordres sacrés à Toul en 1663. Trois ans après, il fut reçu docteur en droit canon & en droit civil. Perefixe, archevêque de Paris, instruit de son mérite, le fit vicaire de la paroisse de Ste. Genevieve-des-Ardens à Paris. Il remplit cette place avec zele pendant 25 ans, & fut ensuite nommé à celle de sous-pénitencier de l'église de Paris. Ses lumieres n'éclaterent pas moins dans cette place, que l'ardeur de sa charité. Il mourut en 1728, à 90 ans. Parmi les ouvrages qui font honneur à sa mémoire, on distingue. I. *Scriptura Sacra ubique sibi constans*, in-4°. Il y concilie les contradictions apparentes du Pentateuque. II. Un grand *Dictionnaire des Cas de Conscience*, dont la plus ample édition est en 3 vol. in-fol. Il tient un juste milieu entre le rigorisme & le relâchement. On y trouve quelques décisions contradictoires, que son abbréviateur Collet a tâché de concilier dans l'Abrégé qu'il en a donné en 2 vol. in-4°. On ne sauroit approuver qu'un ouvrage fait pour les pasteurs & directeurs des ames, soit écrit en langue vulgaire. Ce détail de péchés & d'opinions opposées sur leur nature & leur grièveté, ne conviene

convient pas au simple peuple, & ne peut produire des fruits de piété. En traitant ces matieres en françois, on n'a que trop réussi à faire de la théologie une espece de commune où tout le monde, jusqu'aux femmes, prétend labourer, récolter, arracher & couper. III. Des *Entretiens spirituels, pour instruire, exhorter & consoler les Malades*, pleins d'onction, & bien propres à ce charitable ministere; traduits en flamand par Jean-Charles Dierxsens, curé de l'hôpital à Anvers, 1763. IV. Un grand nombre d'autres *Livres de Piété*, qui prouvent qu'il étoit très-versé dans la lecture de l'Ecriture & des Peres.

PONTAULT DE BEAULIEU, *voyez* BEAULIEU.

PONTBRIAND, (René-François de Breil) Breton, abbé de Lanvaux, chanoine & grand-chantre de l'églisa de Rennes, mort dans cette ville en 1767, avoit occupé les momens de loisir que lui accordoient les devoirs de son état, à écrire particuliérement contre les erreurs qui déshonorent le 18*e*. siecle. Nous avons de lui: I. L'*Incrédule détrompé & le Chrétien affermi dans la Foi*, 1752, gr. in-8°: ouvrage écrit d'un style pur & simple, renfermant beaucoup de témoignages en faveur de la Religion, pris dans les auteurs païens. II. *Nouvelles vues sur le systême de l'Univers*, 1751, in-8°. III. *Essai de Grammaire Françoise*, 1754, in-8°. IV. *Pélerinage du Calvaire sur le mont Valérien*, près de Paris, 1751, in-18. V. *Poëme sur l'abus de la Poésie*, couronné aux Jeux-Floraux en 1722.

PONTCHARTRAIN, (Paul PHELYPEAUX, seigneur de) 4*e*. fils de Louis Phelypeaux, seigneur de la Vrilliere, naquit à Blois en 1569. La famille de Phelypeaux, dont l'ancienneté remonte jusqu'au 13*e*. siecle, est également distinguée par les hommes illustres qu'elle a produits, & par les charges dont ils ont été revêtus. Paul Phelypeaux, dont il est question dans cet article, joignant à la facilité d'un heureux génie toutes les lumieres d'une excellente éducation, entra dans les affaires dès 1588. Il se perfectionna sous Villeroi, & fut pourvu par Henri IV de la charge de secrétaire des commandemens de Marie de Médicis. Cette princesse, satisfaite de son zele, lui procura celle de secrétaire-d'état en 1610, peu de tems avant la mort déplorable d'Henri IV. Dans les tems orageux de la régence, il aida la reine à maintenir le pouvoir du trône & la tranquillité des peuples. Les mouvemens des huguenots furent réprimés par ses soins. Enfin, le roi ayant été obligé d'armer contre eux, il le suivit en Guienne en 1621. Il tomba malade au siege de Montauban, & alla mourir à Castel-Sarrasin le 21 octobre de la même année, âgé de 52 ans. Ses travaux avoient épuisé ses forces & hâté sa mort. On a de lui des *Mémoires* intéressans, La Haye, 1720, 2 vol. in-8°.

PONTCHARTRAIN, (Louis PHELYPEAUX, comte de) petit-fils du précédent, naquit en 1643. Conseiller au parlement à l'âge de 17 ans en 1661, il fut nommé en 1667

premier président au parlement de Bretagne. Ayant contribué par son génie conciliant à calmer les agitations de cette province, il obtint la place de contrôleur-général en 1689, après la retraite de le Pelletier; devint ministre & secrétaire-d'état en 1690, & chancelier en 1699. Il protégea les sciences, & donna une nouvelle forme aux académies des sciences & des belles-lettres, qui eurent en lui un protecteur zélé. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira en 1714 à l'Institution de l'Oratoire, où il se montra aussi grand par ses vertus, qu'il l'avoit été par ses places. Louis XIV l'honora d'une de ses visites. Il mourut à Pontchartrain en 1727, à 85 ans, & fut enseveli sans pompe, comme il l'avoit desiré. — Son petit-fils Jean-Fréderic PHELYPEAUX, comte de Maurepas, né en 1701, ministre sous Louis XV & sous Louis XVI, est mort en 1782. L'abbé Guyot & le marquis de Condorcet ont fait son éloge : mais ils n'ont pas tout dit. Des juges plus séveres, témoins de la révolution de France, l'ont regardé comme une des causes assez immédiates de cette grande catastrophe. La légéreté & l'indolence qui caractériserent son dernier ministere, les mauvais conseils qu'il donna au jeune roi, sur-tout pour le rappel des parlemens, le retour & le triomphe de Voltaire à Paris, la guerre en faveur de la rebellion des colonies Angloises, &c, viennent à l'appui de ce jugement : « Le jeune monarque, dit un auteur, sentit la nécessité qu'il avoit d'un guide. Malheureusement on lui donna Maurepas, homme frivole jusques dans la vieillesse. Ministre à l'âge de 19 ans, & ensuite à 73, il fut dans ces deux saisons de sa vie, le personnage le moins propre à régir l'état. Insouciant d'ailleurs par caractere, léger d'esprit, ne trouvant de mérite réel qu'à ceux qui savoient le débarrasser des affaires épineuses & l'amuser, il eût créé l'égoïsme, s'il n'eût pas existé ».

PONTCHASTEAU, (Sébastien-Joseph du Cambout de) né en 1634 d'une famille illustre & ancienne, étoit parent du cardinal de Richelieu. Singlin, directeur des Religieuses de Port-Royal, l'attira dans cette maison; mais il n'y resta guere. Après divers voyages en Allemagne, en Italie & dans les différentes parties de la France, & après plusieurs aventures, il rentra de nouveau à Port-Royal, & s'y chargea en 1668 de l'office de jardinier, dont il fit pendant six ans toutes les fonctions. Obligé de sortir de sa retraite en 1679, il alla à Rome, où il agit en faveur du parti. Il y demeuroit sous un nom emprunté, lorsque la cour de France le découvrit & obtint son expulsion. Pontchasteau se retira alors dans l'abbaye de Haute-Fontaine, en Champagne, puis dans celle d'Orval, où il vécut pendant 5 ans. Quelques affaires l'ayant rappellé à Paris, il y tomba malade, & y mourut en 1690, à 57 ans. On a de lui : I. *La Maniere de cultiver les Arbres Fruitiers*, Paris, 1652, in-12, sous le nom de *Le Gendre*. II.

Les deux premiers volumes de la *Morale pratique des Jésuites*, dont Arnauld a fait les six autres : ouvrage que le parlement de Paris condamna à être brûlé & lacéré par la main du bourreau, & que Rome défendit sous peine d'excommunication par un décret publié le 27 mai 1687. On prétend que Pontchasteau fit exprès, & même à pied, le voyage d'Espagne, pour y acheter le *Teatro Jesuitico*. III. Une Lettre à *Perefixe*, en 1666, en faveur de M. de Saci, qui avoit été mis à la Bastille. IV. Il a traduit en françois les *Soliloques* de Hamon sur le *Pseaume CXVIII*.

PONTCOURLAY, *voyez* WIGNEROD.

PONTEDERA, (Julien) natif de Pise, professeur de botanique à Padoue, au commencement du 18*e*. siecle, y fit paroître : I. *Compendium Tabularum Botanicarum, in quo plantæ 272 in italia nuper detectæ recensentur*, 1718, in-4°. II. *De Florum natura*, 1720, in-4°. III. *Antiquitatum latinarum græcarumque enarrationes & emundationes*, Padoue, 1740, in-4°.

PONTEVES, *voy.* FLASSANS.

PONTHIEU, (Adélaïde) *ou* Adele, comtesse de) a été célebre dans le tems des croisades. Injustement condamnée par son pere, arrachée à son mari, vendue à un Soudan, reconnue long-tems après, fut ramenée triomphante dans sa patrie. Ses aventures ont fourni au commandeur de Vignacourt le sujet de son Roman d'*Edile de Ponthieu*, imprimé en 1723; peut-être cette histoire même n'étoit-elle, dans sa totalité, qu'un roman.

PONTIEN, (S.) placé sur la chaire de S. Pierre, après la mort de S. Urbain I, arrivée en 230, siégea cinq ans selon le calendrier de Libere ; il souffrit beaucoup pour la foi de J. C., sous l'empereur Maximin, & mourut l'an 235, dans l'isle de Sardaigne, où il avoit été exilé. S'il ne termina pas sa vie par le glaive, il ne fut pas moins martyr de la foi, en mourant de misere & d'abandon dans le pays où il avoit été relégué. Son corps fut rapporté dans le cimetiere de Calliste à Rome, & l'on croit communément que ce fut le pape S. Fabien qui fit cette translation. On lui attribue deux *Epîtres* ; mais elles sont d'un tems postérieur à son pontificat.

PONTIS, (Louis de) seigneur de la terre de Pontis, dans le diocese d'Embrun, naquit en 1583, d'un pere distingué par sa valeur. Le fils entra jeune dans le régiment des gardes, sous Henri IV, & s'éleva par son mérite à divers emplois militaires. Louis XIII, instruit de son courage & de sa valeur, lui donna une lieutenance dans les gardes, & ensuite une compagnie dans le régiment de Bresse. Ce prince l'engagea ensuite à acheter la charge de commissaire-général des Suisses; mais mille obstacles s'opposerent à sa fortune. Pontis, las de rouler sans cesse dans ce tourbillon, s'enferma dans le Port-Royal-des-Champs, & y mourut en 1670, à 87 ans, après avoir servi 50 ans sous trois rois, & reçu 17 blessures. Nous avons sous son nom des *Mémoires*, imprimés à Paris en

1676, en 2 vol. in-12. On y trouve les circonstances les plus remarquables des guerres de son tems, des intrigues de la cour, & du gouvernement des princes sous lesquels il a servi. Les mécontentemens que l'auteur essuya à la cour, rendent sa narration suspecte, sur-tout lorsqu'il parle du cardinal de Richelieu & de quelques autres ministres. « Je suis attachée, » dit dans une de ses Lettres » madame de Sévigné, à des » *Mémoires* de M. de Pontis, » qui conte sa vie & le tems » de Louis XIII avec tant de » vérité, de naïveté & de bon » sens, que je ne puis m'en tirer. » Ce livre a bien des appro» bateurs, & d'autres qui ne » le peuvent souffrir. Ou on » l'aime ou on le hait, il n'y » a pas de milieu ». Le P. d'Avrigni & Voltaire ont cru que ce Pontis n'a point existé, & que c'est un être supposé. Il est vrai néanmoins que la famille de Pontis étoit très-connue en Provence, & qu'elle passoit ordinairement l'été à la terre de Pontis & l'hiver à Digne. Quant à Pontis lui-même, les solitaires de Port-Royal ne l'ont jamais regardé comme un personnage romanesque; mais leur témoignage peut paroître suspect. C'est un de leurs affidés, Thomas du Fossé, qui prétend avoir recueilli ces Mémoires, des conversations de ce guerrier: source qui, quand elle seroit véritable, supposeroit pour mériter de la confiance, une mémoire bien extraordinairement exacte & fidelle. Ce qu'en dit madame de Sévigné, marque assez que c'est un ouvrage de parti, & qu'elle le juge d'après celui auquel elle fut attachée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces *Mémoires* sont remplis de faits absolument faux, qui n'ont pu être rapportés par un auteur contemporain & instruit.

PONTIUS, *voyez* PONCE.

PONTIUS, (Paul) graveur des Pays-Bas, né à Anvers, mort au commencement du 17e. siecle. C'étoit un dessinateur correct & savant. On a de lui un grand nombre d'Estampes, d'après Rubens, Vandick & Jordans. Elles sont très-estimées.

PONTOPPIDAN, (Eric) né dans l'isle de Fuhnen, docteur en théologie & évêque luthérien de Drontheim en Norwege, mort en 1678, âgé de 62 ans, a publié divers ouvrages, parmi lesquels, *Grammatica Linguæ Danicæ*, 1666; *Bucolica sacra*, Leyde 1643; *Theologiæ practicæ, seu Ethicæ sacræ, synopsis*, 1656; *Epigrammatum Latinorum centuriæ variæ*. — Eric PONTOPPIDAN, son petit-neveu, ou fils de son neveu, Louis Pontoppidan, prédicateur du roi de Danemarck en 1744, a donné une *Histoire de la Réformation du Danemarck*, & une *Histoire Ecclésiastique de ce pays*, pleines des préjugés de sa communion: ce qui lui a fait plus d'honneur est *Marmora Danica seu inscriptionum per Daniam universam sylloge*, 2 vol. in-fol. Devenu évêque de Bergen en Norwege, il publia l'*Histoire naturelle* de cette province, d'une maniere très-intéressante & avec de solides réflexions. On a encore de lui une *Instruction Pastorale* sur les merveilles de la Providence, & les

bienfaits répartis dans les climats les plus âpres & les plus froids. Elle a été traduite & imprimée en françois en 1760.

PONTORMO, (Jacques) peintre, né à Florence en 1493, mourut dans la même ville en 1556. Ses premiers ouvrages annoncerent un talent supérieur; Raphaël & Michel Ange, en les voyant, dirent que « ce » maître porteroit la peinture à » son plus haut degré ». Pontormo ne remplit point toute l'étendue de cette prophétie; mais on ne peut nier qu'il n'eût d'abord un pinceau vigoureux, un beau coloris, & qu'il ne mît de l'invention dans ses ouvrages. Sa maniere étoit grande, quoiqu'un peu dure. Il sortit de son genre, où il acquéroit beaucoup de réputation, pour prendre le goût allemand. C'est à cette bizarrerie qu'il faut attribuer la grande différence qui est entre ses premiers ouvrages fort estimés, & les derniers dont on ne fait point cas. Il voulut revenir à sa premiere maniere; mais ses efforts furent inutiles. Ce peintre avoit quelques singularités dans sa façon de vivre. Il avoit fait construire dans sa maison un escalier de bois, qu'il retiroit en haut par une poulie lorsqu'il étoit monté à son attelier: » expédient, dit un auteur, » que les gens appliqués & » ennemis des conversations » inutiles, ne feroient pas mal » d'employer pour tromper les » oisifs & s'assurer du calme » nécessaire à leur travail ». Par la même raison, il se servoit lui-même, & se délivroit de tout l'embarras que donne la dépendance d'un secours étranger.

PONZETA, (Ferdinand) né à Florence de parens nobles & originaires de Naples, parvint à l'office de trésorier du pape Léon X, qui lui donna l'évêché de Melfi, puis celui de Grossete, & enfin le fit cardinal en 1517. Ce prélat se fit estimer par sa prudence & par la pureté de ses mœurs, & rendit de grands services au Saint-Siege. Lors de la prise de Rome, les Allemands, parmi lesquels se trouvoient beaucoup d'hérétiques, le traiterent indignement, & le traînerent par les rues de la ville avec barbarie. Ces violences furent cause de sa mort, qui arriva le 2 septembre 1527, dans la 90e. année de son âge. Son corps fut enterré dans l'église de Notre-Dame de la Paix, où l'on voit son épitaphe que lui fit faire Jacques Ponzeta, évêque de Melfi, son neveu.

PONTUS, *voyez* GARDIE.

POOLE, (Renaud) *voyez* POLUS.

POOLE, (Matthieu) né à Yorck, & selon quelques-uns, à Londres, en 1624, fut incorporé dans l'université d'Oxford, & lui fit honneur par son érudition. Il devint recteur de S. Michel le Quern à Londres, en 1648, & proposa en 1658 un projet pour l'éducation de la jeunesse, que le parlement approuva; mais l'auteur ayant été obligé de se retirer en Hollande, ce projet n'eut pas lieu; & vu le peu d'effet de tous ces plans d'éducation, il est à croire que le public n'y perdit pas grand'chose. Poole avoit publié avant son départ plusieurs ouvrages, dont le plus célebre est son *Synopsis*

Criticorum, Londres, 1669, 5 vol. qui se relient en 9 in-fol., & réimprimé à Utrecht, 1684; 5 vol. in-fol., avec des augmentations qui n'empêchent pas de préférer la premiere édition. Cet ouvrage est un abrégé des remarques des plus habiles commentateurs de l'Ecriture-Sainte, & sur-tout de celles des Protestans. Il mourut à Amsterdam en 1679.

POOT, (Hubert) poëte Hollandois, né près de Delft en 1689. Fils de paysan, il n'abandonna presque point la charrue, & fut cependant trouver assez de loisir pour exceller dans la poésie flamande, jusques-là que plusieurs l'ont appellé l'*Hesiode de la Hollande*. Il mourut en 1733. Ses Poésies ont été recueillies en 3 vol. in-4°, Delft, 1722-1734, avec de belles vignettes.

POPE, (Alexandre) vit le jour à Londres en 1688. Il étoit d'une ancienne famille noble du comté d'Oxford. Les auteurs de sa naissance, catholiques-romains, ne lui laisserent qu'une médiocre fortune. Il reçut cependant, dans la maison paternelle, une éducation digne des dons heureux que lui avoit fait la nature. Il débuta de bonne heure par une *Ode sur la Vie champêtre*, par *des Pastorales*, un Poëme intitulé : *La Forêt de Windsor*, une Eglogue sur la naissance du Messie : on trouve dans cette derniere des idées sublimes & une poésie fort élevée. L'*Essai sur la Critique* parut en 1709, & mit le jeune poëte au rang des plus beaux génies de l'Angleterre ; quoiqu'il n'y eût pas d'ordre dans le plan, & que l'imagination n'y soit pas toujours bien réglée. L'abbé du Resnel en a donné une traduction estimée. Le *Temple de la Renommée*, Poëme qui parut en 1710, offre encore moins d'ordre que l'*Essai sur la Critique* : tout y est confus ; il y a cependant des morceaux d'une grande beauté, & qui décelent l'homme de génie. *La Boucle de Cheveux enlevée*, petit Poëme en cinq chants, publié en 1712. Cette bagatelle ne respire que la galanterie; mais l'*Epître d'Héloïse à Abailard*, paroît dictée par tout ce que l'amour le plus violent peut inspirer. Le poëte y peint les combats de la nature & de la grace d'une maniere où la piété & la paix des ames pures n'ont rien à gagner. Un travail plus considérable occupoit Pope, lorsqu'il enfanta cette Epître : il préparoit une *Traduction* en vers de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*. Toute l'Angleterre souscrivit pour cet ouvrage, & on prétend que l'auteur, qui n'étoit rien moins que désintéressé, y gagna près de 100 mille écus. Quand l'*Homere* anglois vit le jour, il parut fort au-dessous du grec, quoiqu'on y trouvât de l'abondance & de la force. Ses ennemis ou ses rivaux en profiterent pour l'accabler de sarcasmes. Ils allerent jusqu'à ridiculiser sa figure & sa taille, qui en effet n'étoient pas avantageuses ; ils lui reprocherent d'être *puant*, *laid* & *bossu*. Pope répondit par une platitude intitulé : *La Dunciade*, c'est-à-dire l'*Hébétiade* ou la *Sottisiade*. Il y passoit en revue les auteurs, & même les libraires. Cette

satyre basse & indécente respire la fureur. L'auteur eut honte dans la suite de l'avoir enfantée. Il n'hésita point de la jeter au feu, en présence du docteur Swift, qui la retira promptement, & lui rendit le mauvais office de la conserver. Non contens de le traiter dans vingt libelles d'*ignorant*, de *fou*, de *monstre*, d'*homicide* & d'*empoisonneur*, ses adversaires firent courir dans les rues de Londres une Relation d'une flagellation ignominieuse. Cette satyre, où il y avoit quelques traits perçans, & qui ne tomboient pas absolument à faux, remplit d'amertume le cœur de Pope. Il ne se contenta pas de faire écrire un Avis au public, où il attestoit qu'il n'étoit pas sorti de sa maison le jour marqué dans la Relation; il voulut encore ajouter de nouveaux traits à la *Dunciade*. Ses amis lui conseillerent de ne répondre à ses adversaires que par des ouvrages louables, & il enfanta l'*Essai sur l'Homme*. L'auteur embellit les matieres les plus seches, par le coloris d'une élocution noble, facile, énergique, variée avec art. Il y a pourtant des descriptions trop étendues & des pensées répétées; on y trouve peu de solidité dans quelques assertions, peu d'ordre & de liaison entre les idées; &, ce qui fait l'objet d'une critique plus grave, des principes favorables à l'irréligion, une morale vague & sans sanction, une métaphysique imaginaire & illusoire. Il est vrai que Ramsay a tenté de faire l'apologie de ses sentimens, dans une Lettre à Racine le fils, auquel Pope écrivit lui-même; mais il est bien difficile à quiconque a lu les ouvrages & a connu les amis de Pope, de n'avoir pas quelques doutes sur ses sentimens. » Après avoir lu ce Poëme » dans l'Anglois, dit Racine, » loin d'en être le défenseur, » je reconnois qu'il ne peut » être justifié que par des ex» plications forcées, & que » le systême qu'il présente d'a» bord, est celui du déisme ». Plusieurs écrivains l'ont traduit en françois. La version de l'abbé du Resnel en vers, n'est pas assez littérale; & celle de M. de Silhouette en prose, l'est trop. L'abbé Millot en a donné une en 1761, qui ne vaut aucune des deux précédentes. On trouve à la suite de sa traduction une Epître morale de Pope sur la connoissance des hommes. C'est un tissu de réflexions, où le génie anglois se montre dans tout son éclat & avec tous ses défauts. Cette Epître tient par son sujet à l'*Essai sur l'Homme*, & on peut la regarder comme une carte particuliere, où est tracé en détail ce qu'une carte générale ne présente qu'en gros. En 1783, l'abbé de Fontanes a donné une nouvelle Traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme*, avec des notes & un Discours rempli d'idées communes, débitées avec beaucoup d'emphase. Les gens de goût lui préferent celle de l'abbé du Resnel. Si le premier traducteur manque souvent d'élévation, de vigueur & de coloris, il est du moins clair, naturel, & fait entendre Pope si obscur, dans cette derniere traduction; sa phrase est plus françoise, plus coulante; sa

versification moins seche, moins dure, moins heurtée. Pope a encore composé des *Odes*, des *Fables*, des *Epitaphes*, des *Prologues* & des *Epilogues ;* il passe pour le poëte le plus élégant & le plus correct, & ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette angloise au son doux de la flûte. Nous ne parlerons point de ses *Lettres*, dont on a un recueil assez ample. S'il y en a deux ou trois qui puissent intéresser le public, toutes les autres ne sont presque d'aucun prix ; & il en est ainsi de presque toutes les collections de ce genre. Ses différens ouvrages ont été recueillis à Londres en 1751, 20 vol. in-8°.; & à Edimbourg, 1764, 6 vol. in-8°. Sa *Traduction d'Homere* ne se trouve point dans cette derniere édition. On a publié à Amsterdam : *Les Œuvres diverses de Pope, traduites de l'anglois ; nouvelle édition, augmentée de plusieurs Pieces & de la Vie de l'Auteur*, avec des figures en taille-douce, 1767, 8 vol. in-12. La plupart des traductions insérées dans ce recueil, sont lourdes, maussades, pesantes. On a donné une nouvelle édition des *Œuvres complettes de Pope*, Paris, 1779, 8 vol. in-8°., avec figures. « Pope, dit » un critique, avoit plus de » subtilité dans l'esprit, que de » vérité & de jugement. Il n'a » ni le génie de Milton, ni le » goût épuré d'Adisson. Son » talent principal étoit d'imiter » & de s'approprier les » idées d'autrui ; le talent qui » lui manquoit étoit l'invention » & l'ordre. Il entassoit » beaucoup de parties brillantes, » dont il ne savoit pas » faire un tout bien proportionné. » La plupart de ses » détails, pris séparément, sont » bien ; mais malgré son systême, » le *tout n'est pas bien* ». On a souvent cité de lui ce morceau sur la mort, qui est effectivement d'une grande beauté : « O Mort, je te bénis ! » C'est toi qui frappes les tyrans, » qui en purges la terre, » qui mets un frein à la cruauté » & à l'ambition. C'est toi » qui confonds dans la poussiere » ceux que le monde avoit » flattés, & qui regardoient » les hommes avec mépris. Ils » tombent & nous respirons. » Sans toi, nos malheurs seroient » éternels. O Mort, qui » tiens en respect les hommes » durs & heureux, qui jettes » l'effroi dans leurs cœurs coupables, » espoir des infortunés, » acheves d'étendre ton » bras sur les scélérats puissans » & respectés ». Il ne reste plus qu'à faire connoître l'homme, après avoir fait connoître l'écrivain. Pope étoit bon parent & bon ami ; il avoit de la philosophie, mais sur-tout de celle qui est de mode dans ce siecle, qui est beaucoup plus dans l'esprit que dans le caractere. Il étoit vain, railleur, colere, envieux ; sacrifiant tout à sa réputation, d'une sensibilité puérile sur la critique, & capable des plus grandes violences pour la repousser. Il alloit souvent chez son libraire, & il y donnoit de tems en tems des scenes de fureur, que sa figure, sa taille, & la singularité de ses mouvemens, rendoient

comiques. On l'accusoit aussi d'avarice. Sa santé fut toujours chancelante, & l'art fut souvent appellé au secours de la nature. Il mourut d'une hydropisie de poitrine en 1744, à 56 ans.

POPÉLINIERE, (Lancelot Voësin, seigneur de la) gentilhomme Gascon, étoit calviniste, & mourut catholique en 1608. C'étoit un homme d'une imagination vive, mais mal réglée. On a de lui : I. Une *Histoire de France*, depuis 1550 jusqu'en 1577, en 4 vol. in-8°. Quoique la matière soit vaste, il pouvoit se renfermer dans des bornes plus étroites. Il narre avec assez de netteté. Il est sincere & exact dans beaucoup d'endroits, & s'il ne l'est pas en tout, c'est par zele pour le Calvinisme. II. Un ouvrage intitulé : *Les Trois Mondes*, in-4°. III. L'*Histoire des Histoires*, in-4°., &c. Ce n'est qu'un recueil des bruits populaires.

POPIEL I, roi de Pologne, fils de Lesko ou Lechus III, & selon d'autres IV, lui succéda vers 815, & mourut 5 ans après. Son fils, Popiel II, qui lui succéda, est célebre dans les Annales Polonoises par sa mort tragique & extraordinaire. Les historiens rapportent qu'il fut mangé des rats avec sa femme & ses enfans vers 840 (*voyez* OTHON *ou* HATTON). Piast lui succéda après l'interregne d'un an ou deux.

POPILIUS, (C.) de l'illustre famille des Popiliens, qui donna plusieurs grands hommes à la république Romaine. Il fut député vers Antiochus, roi de Syrie, pour l'empêcher d'attaquer Ptolomée, roi d'Egypte, & allié du peuple Romain. Le monarque Syrien chercha à éluder par adresse la demande des Romains ; mais Popilius apperçut son dessein, & traçant, avec sa baguette, un cercle autour de lui, il lui ordonna de n'en point sortir, sans lui donner une réponse décisive ou de paix ou de guerre. Cette action intimida tellement Antiochus, qu'il renonça à son projet, l'an 168 avant J. C., & évacua toutes les villes de l'Egypte où il avoit garnison. — Il ne faut pas confondre C. Popilius avec un autre POPILIUS, scélérat obscur, qui tua Cicéron, quoique ce grand orateur lui eût conservé la vie par son éloquence.

POPILIUS NEPOTIANUS, *voyez* NEPOTIEN.

POPPÉE, (*Poppea Sabina*) fille de Titus Ollius qui avoit été questeur, prit le nom de son aïeul maternel Poppeus Sabinus, qui avoit illustré sa famille par les honneurs du triomphe. Elle fut mariée à un chevalier Romain, nommé Rufus Crispinus, & elle en avoit un fils, lorsqu'Othon, qui fut depuis empereur & alors favori de Néron, l'enleva à son mari & l'épousa. Il ne cessa de la louer devant Néron, qui en devint amoureux, répudia sa femme Octavie, qui fut bientôt sacrifiée à sa rivale, & épousa Poppée. Il en eut une fille : la naissance de cette enfant causa à Néron des transports de joie violens. Il lui donna le nom d'Auguste, ainsi qu'à sa mere. Poppée ne jouit pas long-tems de sa faveur, sous un prince cruel & bizarre. Elle mourut d'un coup de pied, que lui donna Néron, lorsqu'elle étoit

grosse, l'an 65 de Jesus-Christ.

POQUELIN, *voy.* MOLIERE.

POQUET, *voy.* LIVONIERE.

PORCACCHI, (Thomas) écrivain Toscan, né à Castiglione-Aretino, mourut en 1585. Il traduisit en italien, *Justin*, *Dion*, *Plutarque*, & d'autres auteurs grecs & latins. On a de lui d'autres ouvrages, dont le plus curieux est intitulé: *Funerali antichi di diversi Popoli e Nationi, con figure del porto*, Venise, 1574, in-4°. Il cultiva aussi les muses italiennes & latines; mais il eut moins de succès en vers que dans les recherches d'érudition. On cite encore son *Isole del mondo*, 1620, in-fol.

PORCAIRE, (S.) abbé de Lérins en 731, étoit à la tête de 500 moines, lorsque les Sarrasins ou Maures d'Espagne vinrent fondre sur cette isle, au retour du siege d'Arles. Ces barbares massacrerent tous ces saints Religieux, à l'exception de quatre qu'ils emmenerent avec eux. Ceux-ci s'étant sauvés, revinrent à Lérins, & n'y trouverent qu'un vieillard appellé *Eleuthere*, qui s'étoit caché dans une grotte pendant cette horrible boucherie. Ils l'élurent pour abbé, après avoir fait revenir d'Italie 36 Religieux, que S. Porcaire y avoit envoyés à la premiere nouvelle des incursions des Sarrasins en Provence. Les habitans de Monverdan, près du Lignon en Forez, croient que S. Porcaire se retira chez eux, & qu'il y fut depuis martyrisé par les Sarrasins. Mais si le Saint de ce nom qu'ils honorent, est le même que l'abbé de Lérins, ce sera quelque translation de ces reliques, qui aura donné lieu au culte qu'ils lui rendent.

PORCELLETS, (Guillaume des) seigneur en partie de la ville d'Arles, suivit en 1265 Charles I, roi de Naples, dans son royaume de Sicile. Il se signala à la conquête de Naples, & mérita le titre de chevalier & le gouvernement de la ville de Pouzzol. Sa probité & sa douceur le firent seul épargner à Palerme pendant le massacre terrible, mais provoqué, des Vêpres Siciliennes.

PORCELLUS *ou* PORCELLIUS, (Pierre) écrivain de Naples, fut ainsi appellé, parce qu'il garda, à ce que l'on croit, les pourceaux dans sa jeunesse. On ne sait comment il sortit de l'obscurité; ce qu'il y a de constant, c'est qu'il se qualifie *Secrétaire du roi de Naples*. Ses talens lui procurerent l'amitié & l'estime de Fréderic, duc d'Urbin & célebre général, mort en 1482. Il se trouva en 1452 dans l'armée des Vénitiens, qui étoient en guerre contre les Milanois. Porcellus y étoit, non comme guerrier, mais comme témoin des belles actions du comte Jacques Piccinino, qui combattoit à ses frais pour les Vénitiens. Ce héros l'honoroit de son estime, le logeoit avec lui, & l'admettoit tous les jours à sa table. Porcellus écrivit l'Histoire de ce général, & l'adressa à Alphonse d'Aragon, sous ce titre: *Commentaire du comte Jacques Piccinino, appellé Scipion Emilien*. Ce morceau d'histoire, qui fut publié en 1731 par Muratori, dans le tom. 20e. de ses Ecrivains d'Italie, plaît par les agrémens du style. Son ouvrage est en

9 livres; il avoit fait une suite de cette Histoire, mais elle est demeurée manuscrite. On a encore de Porcellus des *Epigrammes*, d'un style simple & naturel. On les trouve dans un Recueil de Poésies Italiennes, 1539, in-8°.

PORCHERES D'ARBAUD, (François de) né à St.-Maximin en Provence, fut un des éleves de Malherbe, qui lui légua la moitié de sa bibliotheque. Porcheres obtint une place parmi les premiers membres de l'académie françoise, & mourut l'an 1640 en Bourgogne, où il s'étoit marié. Ses Poésies sont: I. Une *Paraphrase des Psaumes Graduels*. II. Des *Poésies diverses* sur différens sujets, in-8°., Paris, 1633; & plusieurs autres Pieces, insérées dans les Recueils de son tems. III. Une *Ode* au cardinal Richelieu. On lui attribue un *Sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées*, qui lui valut, dit-on, une pension de 1400 livres, de la part d'Henri IV, souvent plus généreux en fait de galanterie, qu'économe de la richesse publique.

PORCHERON, (Dom David-Placide) Bénédictin & bibliothécaire de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, naquit à Châteauroux en Berri, l'an 1652. Les langues, l'histoire, la géographie, les généalogies & les médailles entroient dans la sphere de ses connoissances. Ce pieux & savant Religieux mourut à Paris dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés, en 1694, à 42 ans. On a de lui: I. Une Edition des *Maximes pour l'éducation d'un jeune Seigneur*, qu'il publia en 1690, après en avoir réformé le style. Il y ajouta une Traduction des *Instructions* de l'empereur Basile le Macédonien pour Léon son fils, & la *Vie* de ces deux princes. II. Une Edition de la *Géographie de l'Anonyme de Ravenne*, qu'il publia en 1688, in-8°, avec des notes curieuses & savantes: ouvrage très-utile pour la géographie du moyen âge. III. Il contribua à la nouvelle *Edition* de *S. Hilaire*, & à quelques autres éditions publiées par ses confreres.

PORCHETTI DE SILVATICIS, savant & pieux Chartreux Génois, qui vivoit vers 1315, s'occupa dans sa solitude à réfuter les Juifs dans un livre intitulé: *Victoria adversùs impios Hebræos*, Paris, 1520, in-folio; gothique, assez rare. Cet ouvrage, dont Raimond Martin lui avoit fourni le modele, & qui depuis fut copié par Pierre Galatin, renferme de fort bonnes choses, mais aussi quelques raisonnemens peu concluans; son zele paroît quelquefois plus avantageusement que sa logique. *Voyez* JUSTINIANI Augustin.

PORCIE, fille de Caton d'Utique, & femme, en premieres noces, de Bibulus, puis de Brutus, se rendit célebre par son esprit & par son courage. Dans le tems que Brutus devoit exécuter la conjuration contre César, qu'on lui cachoit, elle se fit elle-même une grande blessure. Son mari demanda la raison d'une si étrange conduite. » C'est, répondit-elle, pour » vous faire connoître avec » quelle constance je me donnerois la mort, si l'affaire » que vous allez entreprendre, » venoit à échouer & causer

» votre perte ». Brutus ayant perdu la vie quelques années après, elle ne voulut point lui survivre. Ses parens s'opposerent à ce funeste dessein, & lui ôterent toutes les armes avec lesquelles elle pouvoit se nuire ; mais elle avala des charbons ardens, dont elle mourut l'an 42 avant J. C. — Il y a eu une autre PORCIE, sœur de Caton d'Utique, de laquelle Cicéron parle avec éloge.

PORDENON, (Jean-Antoine *Licinio-Regillo*, dit le) peintre, né l'an 1484 au bourg de Pordenon dans le Frioul, à 8 lieues d'Udine, mourut en 1540. Ce fut dans l'école du Giorgion, qu'il étudia les effets piquans de la nature, pour les transporter dans ses ouvrages. Charles-Quint combla ce peintre de biens, & le décora du titre de chevalier. Le Pordenon a beaucoup peint à fresque ; il y a plusieurs villes d'Italie enrichies de ses ouvrages. Son tableau de S. Augustin, & deux chapelles qu'il a peintes à fresque à Vicence, sont particuliérement admirés. — Son neveu, *Julius Lucinius* PORDENON, né à Venise, mort à Ausbourg en 1561, fut éleve de son oncle, & réussissoit dans la peinture à fresque. Il a peint à Venise & dans plusieurs autres endroits de l'Italie. Les magistrats d'Ausbourg, charmés des ouvrages qu'il y a faits, ont cru devoir honorer sa mémoire par une Inscription particuliere.

PORÉE, *voyez* PORRÉE.

PORÉE, (Charles) Jésuite, né en 1675 à Vendes, près de Caen, entra dans la société des Jésuites en 1692. Il professa d'abord les humanités en province, & se fit une grande réputation. Appellé à Paris pour y faire sa théologie, il fut chargé en même tems de la direction de quelques pensionnaires. Les progrès qu'ils firent sous un tel maître, l'idée que ses supérieurs avoient de ses talens, le firent nommer, en 1708, professeur de rhétorique au college de Louis le Grand : emploi qu'il n'accepta qu'à regret. Si l'on n'eût écouté que ses inclinations & ses instances, il se seroit consacré pour toujours aux missions chez les Infideles. Le P. Porée, choisi presqu'immédiatement après le P. Jouvenci, le remplaça dignement. Même zele, même piété, même application ; mais plus d'esprit, plus de génie, plus d'élévation dans le successeur. Une latinité moins élégante & moins pure ; mais un style plus vif, plus ingénieux, un style que Séneque & Pline auroient peut-être envié. On lui a reproché de n'avoir point l'éloquence nombreuse & périodique de Cicéron ; mais il ne vouloit pas l'avoir. Le style coupé, pressé, vif, lui paroissoit plus convenable pour des Discours académiques, tels que ceux qu'il prononçoit à l'ouverture des classes, & plus propre à aiguiser l'esprit des jeunes gens & à exercer leur imagination. Le P. Porée forma des éleves dignes de lui, pendant les 33 années qu'il occupa la place de professeur, jusqu'à sa mort arrivée en 1741. Il aimoit ses disciples, & il avoit l'art de s'en faire aimer. Il les rappelloit à leur devoir par la douceur, & à la vertu par ses

exemples. Occupé uniquement de son emploi, il étoit presqu'aussi solitaire au milieu de Paris que dans un désert. On a de lui : I. Un *Recueil de Harangues*, publié à Paris en 1735, en 2 vol. in-12. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ces Discours un grand nombre de tours ingénieux, de pensées fines, d'expressions vives & saillantes; mais on y trouve en même tems des jeux de mots, des antitheses, & en général un ton tout différent de celui de l'éloquence romaine. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante. Le P. Thoulier (depuis l'abbé d'Olivet) lui parla un jour de cette différence; le P. Porée répondit : *Après tout, que trouvez-vous de si beau dans Cicéron ? — Je vous promets là-dessus le secret votre vie durante*, reprit le P. Thoulier, un des plus zélés partisans de l'orateur de Rome. II. Un second *Recueil de Harangues*, Paris, 1747, in-12. Il y en a quelques-unes sur des sujets pieux, dans lesquelles il est plus simple que dans ses Discours d'apparat. Il ne pense qu'à éclairer l'esprit & à toucher le cœur, & il réussit. III. Six *Tragédies* latines, publiées en 1725, in-12, par le P. Griffet, qui les a ornées d'une *Vie* de l'auteur. Il y a plusieurs morceaux pleins d'élévation, de noblesse & de pathétique; mais tout n'est pas égal. IV. Cinq *Comédies* latines en prose, en 1749, in-12, qui ont vu le jour par les soins du même éditeur. Le comique du P. Porée est gracieux & toujours décent. Il n'a ni le *vis comica* de Plaute, ni l'élégante simplicité de Térence; mais on y admire la flexibilité de son esprit, & sur-tout l'attention d'y amener une morale exacte à la portée des jeunes gens. Le P. Porée a fait d'autres Pieces fugitives, telles que celle qu'il composa sur la derniere maladie du P. Commire, où l'on remarque beaucoup d'imagination & de poésie. On a gravé son portrait, avec ces mots au bas, qui renferment un éloge d'autant plus flatteur, qu'il est fondé sur la plus exacte vérité : *Pietate an ingenio, poesi an eloquentiâ, modestiâ major an famâ ?* L'abbé Ladvocat blâme l'usage de faire représenter des Comédies aux écoliers, & prétend qu'on devroit leur préférer les exercices en forme de plaidoyer, dont on se sert, dit-il, depuis le P. Porée dans le college de Louis le Grand. Cet habile Jésuite avoit effectivement employé ce moyen, établi par le P. le Jay, & on convient qu'il l'avoit porté à toute la perfection dont il est susceptible; mais il croyoit le théâtre plus propre à corriger le ridicule des jeunes gens, & à leur donner de la hardiesse pour les actions publiques auxquelles on les destine. Ce sentiment est incontestable & sensiblement vrai dans ses effets; mais le théâtre en général est aujourd'hui si corrompu, est devenu une source si vaste & si sûre de corruption, que dans la crainte de nuancer le bien avec le mal, il est convenable de sacrifier les avantages d'un théâtre honnête & innocent, aux dangers du théâtre devenu l'école des vices & des abominations humaines.

PORÉE, (Charles-Gabriël)

frere du précédent, naquit à Caen en 1685. Le dégoût que ses premiers maîtres lui firent prendre pour l'étude, dura jusqu'à 25 ans, qu'il se cassa la jambe. La lecture, sa ressource contre l'ennui pendant la guérison de cet accident, devint une passion qui ne le quitta qu'avec la vie. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, d'où son frere le fit sortir bientôt après, pour le placer auprès de l'illustre Fénélon, en qualité de bibliothécaire. Ensuite il fut curé dans l'Auvergne jusqu'en 1728, que le roi lui donna, dans la cathédrale de Bayeux, un canonicat qu'il résigna 2 ans après. On le contraignit encore d'accepter la cure de Louvigny, près Caen; il la garda 20 ans. Retiré dans cette ville au sein de sa famille, il partagea son tems entre la priere & l'étude, jusqu'au 17 juin 1770, qu'il mourut. Il étoit gai, franc, charitable, chéri de tous les honnêtes gens. Nous avons de lui : I. *Examen de la prétendue possession de Landes*, & *Réfutation d'un Mémoire où l'on s'efforce de l'établir.* Il fit cet ouvrage conjointement avec M. Dudouet, médecin à Caen. II. *La Mandarinade*, ou *Histoire du Mandarinat de l'abbé de St-Martin*, connu dans le 17e. siecle par ses ridicules; cette Histoire, en 3 vol. in-12, renferme beaucoup d'anecdotes amusantes sur l'abbé qui en est le héros. Ses extravagances fournirent, dit-on, à Moliere l'idée du *Bourgeois-Gentilhomme.* III. Quatre *Lettres sur les Sépultures dans les Eglises*, 1745. Cet ouvrage fut attaqué; il répondit par un petit écrit sous le titre d'*Observations.* IV. *Nouvelles Littéraires de Caen*, 3 vol. in-8°. Il les commença en 1742, & les continua jusqu'à la fin de 1744. C'est un recueil de pieces, en prose & en vers, des académiciens de cette ville. V. Quarante-quatre *Dissertations sur différens sujets*, lues à l'académie de Caen, dont M. Porée a été pendant 30 années un des principaux ornemens. Onze de ces Dissertations ont été imprimées dans les *Mémoires* de cette académie, & dans les *Nouvelles Littéraires.* VI. Un grand nombre de *Corrections* & d'*Additions* pour une nouvelle édition du *Dictionnaire de Trévoux*, restées manuscrites.

PORLIER, (Pierre) seigneur de Goupilieres en Normandie, fut maître-des comptes à Paris, & rendit un service important à l'ordre de Malte en 1714. Les Turcs, sachant qu'il n'y avoit point de poudre dans l'isle, résolurent d'en faire le siege. Porlier, sensible aux malheurs dont la Religion étoit menacée, les prévint, en vendant sa vaisselle d'argent & d'autres effets précieux, pour acheter une grande provision de poudre, qu'il fit passer dans cette isle, & les Turcs renoncerent à leur projet. Le grand-maître Perellos de Rocafull, pénétré d'estime & de reconnoissance pour une action aussi généreuse, envoya à Porlier la croix de l'ordre. Il mourut à Paris dans un âge fort avancé.

PORPHYRE, philosophe platonicien, né près de Tyr, dans le bourg de Batanée, l'an de J. C. 233, étudia d'abord

l'éloquence & la philosophie à Athenes, sous Longin. De là il passa à Rome, où il prit Plotin pour maître. Après la mort de ce philosophe, il enseigna avec succès, & eut un grand nombre de disciples. On dit qu'il épousa la veuve d'un de ses amis, pour être plus à portée de faire du bien à sa femme & à ses enfans. Il paroît certain qu'il avoit embrassé le Christianisme, & que par une inconstance très-peu philosophique, il le quitta pour un sujet fort mince. L'historien Socrate dit formellement que le Platonicien de Batanée abandonna le Christianisme pour avoir été maltraité par quelques Chrétiens de Césarée en Palestine. Il mourut sous le regne de Dioclétien, après s'être fait un grand nom par ses talens & par sa maniere de vivre. Son génie étoit vif, entreprenant, passionné pour la nouveauté & les choses extraordinaires. « On » voit, dit un critique, dans » tous ses ouvrages, un esprit » imbu de cette mystérieuse » théurgie, qui consistoit dans » divers moyens de purifier » l'ame, de la préparer à la » communication la plus intime » avec les esprits, de l'élever » à la connoissance des plus » sublimes vérités, & même, » en quelque maniere, de la » déifier. C'est là ce qu'il » s'efforce d'expliquer, & ce » qu'il prétend démontrer par » les Vies de Pythagore & de » Plotin qu'il a données, & » qui sont toutes de miracles, » de prodiges, qu'il présente » comme bien supérieurs à ceux » des Chrétiens. Il est vrai » qu'on n'en a point d'autre » garant que la parole de » Porphyre lui-même. Cette » théurgie n'étoit au fond que » la sœur de la magie, qu'une » espece de commerce avec les » esprits séducteurs, qu'un ramas d'illusions subtiles par » lesquelles ces hommes or- » gueilleux & présomptueux » étoient souvent aveuglés eux- » mêmes, & séduisoient en- » suite les autres ». Le plus célebre de ses ouvrages est celui qu'il composa contre les Chrétiens. Nous ne l'avons plus ; mais il falloit qu'il fût bien répandu, puisqu'il a été réfuté par S. Methodius, évêque de Tyr, par Eusebe *de Præp. Evang.*, par Apollinaire, S. Augustin, S. Jerôme, S. Cyrille & Théodoret. Ce philosophe avoit lu l'Ecriture-Sainte pour la combattre ; & en comparant avec les historiens profanes, les Prophéties du livre de Daniel, il les trouva si claires, si détaillées & si conformes à l'histoire, qu'il s'imagina que Daniel n'en avoit pu être l'auteur, mais qu'elles avoient été composées par un écrivain qui avoit vécu depuis Antiochus Epiphanes, & qui avoit emprunté le nom de Daniel. On lui démontra le contraire, en exposant la tradition constante des Juifs & la maniere dont s'est formé le canon des Livres-Saints. Mais cette imagination de Porphyre est une excellente preuve de la clarté & de l'évidence frappante des Prophéties. On vit ici les Juifs combattre pour les Chrétiens, & la Religion de J. C. avoir pour défenseurs ses plus cruels ennemis. Théodose le Grand fit brûler cet ouvrage

en 388. Ses Traités *De abstinentiâ ab animalibus necandis*, & *De vitâ Pithagoræ*, parurent à Cambridge, 1655, in-8°., avec les notes de Luc Holstenius ; & Utrecht, 1767, in-8°. On a encore de lui : *De antro Nympharum*, Utrecht, 1765, in-4°. On a imprimé sous son nom, *Porphyrii Isagoge latinè*, Ingolstadt, 1492, in-fol., rare. Le Traité sur l'*Abstinence des Viandes* a été traduit en françois par Maussac, Paris, 1622, in-8°, & par M. de Burigni, 1747, in-12.

PORPHYRE, (*Publius Optatianus*) poëte latin, florissoit sous l'empire de Constantin le Grand. Il composa en vers le *Panégyrique* de ce prince vers l'an 379. Ce Poëme, présenté à l'empereur, valut à l'auteur le rappel de l'exil où il étoit alors. Il fut imprimé à Ausbourg en 1595, in-fol., de 28 feuillets. Rien n'est si ridicule que les difficultés que le poëte a recherchées dans la confection de cet ouvrage. Ce sont des acrostiches au commencement & au milieu des vers, des chiffres entrelacés, des figures de mathématiques, &c, sur chaque page.

PORPHYROGENETE, *voyez* CONSTANTIN.

PORRÉE, (Gilbert de la) né à Poitiers, fut chanoine, puis évêque de cette ville, après avoir enseigné la philosophie & la théologie avec une réputation extraordinaire. Le goût de son siecle étoit, en logique & en théologie, d'analyser tout, & de donner des noms différens aux différentes qualités des objets. Gilbert de la Porrée le suivit. Il avoit composé plusieurs ouvrages théologiques, & avoit traité les dogmes de la Religion, plutôt selon les maximes d'Aristote, que suivant le langage de l'Ecriture & des saints Peres. Ainsi, par exemple, en parlant de la Trinité, il avoit examiné la nature des Personnes divines, leurs attributs, leurs propriétés. Il avoit examiné quelle différence il y avoit entre l'essence des Personnes & leurs propriétés, entre la nature divine & Dieu, entre la nature & les attributs de Dieu. Comme tous ces objets avoient des définitions différentes, Gilbert jugea qu'ils étoient différens ; que l'essence ou la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur n'étoit pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu. Ainsi, par une métaphysication aussi vaine & fausse qu'hétérodoxe, il regardoit les attributs de Dieu, & la Divinité, comme des formes différentes ; & Dieu, ou l'Etre souverainement parfait, comme la collection de ces formes. C'est-là l'erreur fondamentale de Gilbert de la Porrée. Il en avoit conclu que les propriétés des Personnes divines n'étoient pas ces Personnes, que la nature divine ne s'étoit pas incarnée. Gilbert de la Porrée conserva tous ces principes lorsqu'il fut élu évêque de Poitiers, & les expliqua dans un discours qu'il fit à son clergé. Arnauld & Calon, ses archidiacres, le déférerent au pape Eugene III, qui étoit alors à Sienne sur le point de passer en France. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit examiner l'accusation qu'on avoit portée contre

l'évêque

l'évêque de Poitiers. Gilbert fut appellé à une assemblée qui se tint à Paris en 1147, & ensuite au concile de Rheims, tenu l'année suivante, & dans lequel on condamna les sentimens de Gilbert. Ce prélat rétracta ses erreurs, & se réconcilia sincérement avec ses dénonciateurs. Il mourut en septembre 1154. Quelques-uns de ses disciples persévérerent dans leurs sentimens; mais ils ne formerent point un parti.

PORRETE, (Marguerite) femme du Hainault, vint à Paris, où elle composa un livre rempli des erreurs renouvellées par quelques Quiétistes modernes (*voyez* MOLINOS). Elle y disoit, entr'autres choses, » qu'une personne anéantie » dans l'amour de son Créa- » teur, peut satisfaire librement » tous les desirs de la nature, » sans crainte d'offenser Dieu ». Elle soutint opiniâtrément cette doctrine, qui la fit condamner à être brûlée en 1310.

PORSENNA, roi d'Etrurie, dont la capitale étoit *Clusium* (aujourd'hui *Chiusi* en Toscane) alla assiéger Rome l'an 507 avant J. C. pour rétablir Tarquin le Superbe. Ce siege réduisit les Romains à la derniere extrémité; mais le courage de Clélie, d'Horatius Coclès, & de Mutius Scævola (*voyez ces trois articles*) obligea Porsenna de le lever. Il mourut peu de tems après.

PORTA, (Jean-Baptiste) gentilhomme Napolitain, s'adonna à l'étude des mathématiques, de la médecine & de l'histoire naturelle. Il tenoit souvent chez lui des assemblées d'hommes de lettres, dans lesquelles on traitoit des secrets de la magie. La cour de Rome, instruite de l'objet qui occupoit cette petite académie, nommée *di Secreti*, lui défendit de la tenir. Il se consacra alors aux muses, & composa des *Tragédies* & des *Comédies* qui eurent quelque succès. Il mourut en 1515, à 70 ans. On a de lui: I. Un *Traité de la Magie naturelle*, en latin, Amsterdam, 1664, in-12; traduit en françois par Meissonier, Lyon, 1688, in-12: livre plein d'idées chimériques & extravagantes. II. Un autre *Traité de la Physionomie*, composé dans le même esprit que le précédent. L'auteur, entêté de l'astrologie judiciaire, l'a rempli d'inepties. Cet ouvrage, imprimé à Leyde en latin, 1645, in-12, fut traduit en françois par Rault, Rouen, 1655, in-8°. On l'a aussi en italien, Venise, 1652, in-8°: édition extrêmement rare. III. *De occultis Litterarum notis*; réimprimé à Strasbourg en 1606, avec des augmentations. C'est un traité sur la maniere de cacher sa pensée dans l'écriture, ou de découvrir celle des autres. Il y donne plus de 180 manieres de se cacher; & il en laisse encore une infinité d'autres à deviner, qu'il est aisé d'inventer sur celles qu'il propose. Ainsi il a surpassé de beaucoup tout ce qu'avoit fait Tritheme sur ce point, particuliérement dans sa *Polygraphie*; soit par sa diligence & son exactitude, soit par son abondance & sa diversité, soit enfin par sa netteté & par sa méthode. IV. *Phytognomonica, seu Methodus cognoscendi ex inspectione vires abditas cujuscumque rei*, Naples,

1583, in-fol. V. *De Distillationibus*, Rome, 1608, in-4°. C'est à J. B. Porta que nous devons l'invention de la chambre obscure, perfectionnée depuis par s'Gravesande. Il avoit conçu le projet d'une *Encyclopédie*, que Bacon a proposé ensuite d'une maniere plus développée, & qui exécuté enfin d'une façon pitoyable par des hommes inconséquens, & dirigés uniquement par l'esprit d'intérêt, a produit une masse informe, fatale à toutes les branches des sciences. C'étoit du reste un esprit empyrique & faux, auquel on a trouvé plus d'un trait de ressemblance avec Corneille Agrippa, Cardan, Paracelse, & autres partisans d'une physique occulte & condamnable.

PORTA, (Joseph) prit le surnom de *Salviati*, parce qu'il fut disciple du peintre de ce nom. Il naquit à Castel-Nuovo, dans la Garfagnana, en 1535, & mourut à Venise en 1585. Il se fit une maniere qui tenoit du goût romain & du vénitien. Porta excelloit également à peindre à fresque & à l'huile. Le pape Pie IV & le sénat de Venise exercerent long-tems son pinceau. Cependant ces occupations ne l'empêcherent point de s'attacher aux sciences, & principalement à la chymie, dont il tira plusieurs secrets pour son art. Ce maître avoit un dessin correct, un bon goût de couleur : il inventoit facilement; mais on remarque dans ses ouvrages trop d'affectation à exprimer les muscles du corps humain.

PORTA, (Simon) *Portius*, Napolitain, fut disciple de Pomponace, dont il embrassa les opinions. Après avoir fait quelque bruit dans différentes villes d'Italie, il professa la philosophie à Pise, & mourut à Naples en 1554, à 57 ans. On a de lui divers Traités de Philosophie, recueillis à Florence en 1551, in-4°. Cette collection renferme ses Traités *De Mente humanâ*; *An Homo bonus vel malus Volens fiat*, mauvais ouvrages; *De Dolore*; *De Coloribus Oculorum*, &c. On a encore de lui : I. *De rerum naturalium Principiis libri duo*, 1553, in-4°; plein de vues fausses ou hazardées. II. *De Conflagratione agri Puteolani*, Florence, 1551, in-4°. III. *Opus Physiologicum, in quo tractatur, num Ars Chymica verum Aurum efficere queat?* Messine, 1618, in-4°. — Il y a eu un Simon PORTIUS, Romain, auteur d'un *Lexicon Græco-Barbarum & Græco-Litteratum*, 1635, in-4°; & d'une *Grammaire* de la langue grecque vulgaire, 1638, in-4°.

PORTE, (Maurice de la) Parisien, mort en 1571, à 40 ans, est le premier auteur qui ait rassemblé les *Epithetes Françoises*. Le P. Daire, qui a fait un ouvrage sous le même titre, paroît n'avoir pas connu celui de *la Porte*. Il fut imprimé à Paris en 1580, in-8°. Le but de ce compilateur est de faciliter l'intelligence des poëtes. Mais ce livre n'a pu être utile qu'à des écoliers, & ne peut servir tout au plus aujourd'hui qu'à faire connoître que la Porte avoit beaucoup lu nos anciens auteurs François, & que son livre est un fruit de ses lectures.

PORTE, (Charles de la) duc de la Meilleraye, s'éleva aux premiers honneurs mili-

taires par son courage, & surtout par la faveur du cardinal de Richelieu, son parent. Après s'être distingué dans plusieurs sieges, il obtint le gouvernement de la ville & du château de Nantes, en 1632. Il fut fait chevalier des ordres en 1633, & grand-maître de l'artillerie en 1634. Il servit ensuite à la bataille d'Avent (& non pas Avein), dans le pays de Liege, à 2 lieues de Huy; aux sieges de Louvain, de Dole, &c.; & après la prise de la ville d'Hesdin, il reçut des mains de Louis XIII le bâton de maréchal de France, sur la breche de cette place, le 30 juin 1639. Le nouveau maréchal défit les troupes du marquis de Fuentes, le 2 août suivant, & contribua beaucoup à la prise d'Arras en 1640. Il prit, les années suivantes, quelques autres places, & emporta Gravelines en 1644 conjointement avec Gassion (*voyez ce mot*). En 1646, il commanda l'armée en Italie, où il prit Piombino & Porto-Longone. Le roi érigea en sa faveur la Meilleraye en duché-pairie, en 1663. Ce maréchal mourut à l'Arsenal à Paris, en 1664, âgé de 62 ans. Il passoit pour l'homme de son tems qui entendoit le mieux les sieges. Son fils épousa Hortense Mancini, & succéda au nom de Mazarin. *Voyez ce nom.*

PORTE, (Joseph de la) né à Béfort en Alsace, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir débuté dans la carriere des lettres par des journaux & d'autres ouvrages critiques, il s'occupa de diverses compilations, parmi lesquelles on a distingué le *Voyageur François*, dont il a publié 24 vol. in-12. Il mourut à Paris le 19 décembre 1779, dans de grands sentimens de piété & de résignation, qu'on peut regarder comme une rétractation de ce qu'il y a de repréhensible dans ses écrits; quoiqu'on ait de la peine d'accorder cette disposition du mourant avec les deux tomes du *Voyageur François*, qui parurent immédiatement après sa mort, & qui sont beaucoup plus repréhensibles que les précédens. On publia en 1780, dans le *Mercure de France*, une critique amere des ouvrages de l'abbé de la Porte. La fin chrétienne de cet abbé lui a attiré des sarcasmes de tout genre de la part des philosophes avec lesquels il avoit paru s'entendre assez bien. Mais s'il y a de l'exagération & de l'imposture dans la critique ou plutôt la satyre insérée dans le *Mercure*, il n'y en a pas moins dans l'apologie insérée dans l'*Année Littéraire*, 1780, n. 2, p. 109, où l'on n'hésite point à élever jusques aux nues le *Voyageur François*, qu'on dit *avoir réuni les suffrages de tout le monde*. A Dieu ne plaise que *tout le monde* accorde son suffrage à une compilation aussi informe, aussi fausse & mal vue quant à son objet principal; aussi remplie de contes & d'observations lubriques, indécentes, irréligieuses quant à l'accessoire. L'abbé de Fontenai a continué cet ouvrage; & malgré la sagesse reconnue de ses principes, il ne s'est peut-être pas assez écarté des défauts de l'abbé de la Porte. Un anonyme lui a succédé: les 33 & 34 volumes ont paru en 1790

(voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 août 1791, p. 490). On a encore de la Porte : I. Une *Analyse de l'esprit des Loix.* II. *Voyage au séjour des Ombres.* III. Le *Calendrier Historique des Théâtres de Paris*, pendant 28 ans. IV. *Dictionnaire Dramatique*, avec M. de Champfort, qui n'a fait que la partie didactique. V. *Anecdotes Dramatiques*, avec Clément, 3 vol. in-8°.

PORTER, (François) né en Irlande dans le comté de Méath, se fit Récollet & fut long-tems professeur en théologie dans le couvent de St. Isidore à Rome. Plusieurs cardinaux l'honorerent du titre de leur théologien, & Jacques II de celui de son historiographe. Il mourut à Rome le 7 avril 1702. On a de lui : I. *Securis Evangelica ad hæresis radices posita*, 1674. II. *Palinodia religionis prætensæ reformatæ*, 1679. III. *Compendium Annalium ecclesiasticorum regni Hiberniæ*, 1690, in-4°. IV. *Systema decretorum dogmaticorum ab initio nascentis ecclesiæ per summos pontifices, concilia generalia & particularia huc usque editorum*, 1698.

PORTES, (Philippe des) né à Chartres, en 1546, vint à Paris, & s'y attacha à un évêque avec lequel il alla à Rome, où il apprit parfaitement la langue italienne. De retour en France, il se livra à la poésie françoise, qu'il cultiva toute sa vie avec un succès distingué. Peu de poëtes ont été aussi bien payés de leurs vers. Henri III lui donna 10,000 écus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, & Charles IX lui avoit donné 800 écus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral de Joyeuse fit avoir à l'abbé des Portes une abbaye pour un Sonnet. Enfin, il réunit sur sa tête plusieurs bénéfices, qui tous ensemble lui produisoient plus de 10,000 écus de rente. Henri III faisoit aussi l'honneur à des Portes de l'appeller dans son conseil, & de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, & même l'archevêché de Bourdeaux. Après la mort de Henri III, il embrassa le parti de la ligue, & contribua à enlever la Normandie à Henri IV ; il travailla ensuite à la faire rentrer sous son obéissance, & obtint l'amitié & l'estime de ce monarque. Des Portes mourut en 1606, à 60 ans. Nous avons de lui : I. Des *Sonnets.* II. Des *Stances.* III. Des *Elégies.* IV. Des *Chansons.* V. Des *Epigrammes.* VI. Des *Imitations de l'Arioste.* VII. La *Traduction des Pseaumes* en vers françois, 1598, in-8°. VIII. Et d'autres *Poésies* qui virent le jour pour la 1re. fois en 1573, in-4°. La muse de des Portes a une naïveté & une simplicité aimables ; il est le premier parmi les poëtes François, qui ait possédé l'inutile & souvent dangereux talent de mettre de l'agrément & de la délicatesse dans les vers érotiques. La plupart de ses pieces en ce genre ne sont que des traductions de *Tibulle*, d'*Ovide*, de *Properce*, de *Sannazar*. Il possédoit tous les poëtes anciens & modernes, & il les imitoit souvent. Malherbe a beaucoup critiqué ses ouvrages. Des

Portes étoit neveu de Mathurin Regnier, & avoit un frere, Joachim des Portes, auteur d'un *Abrégé de la Vie du roi Charles IX.*

PORTES, *voyez* DESPORTES.

PORTIUS, (Luc-Antoine) né à Naples en 1639, enseigna la médecine à Rome vers 1672, passa de là à Venise, puis à Vienne en Autriche, où il exerça son art avec succès. Il termina ses jours dans sa patrie après l'an 1711. On a de lui: *De Militis in Castris sanitate tuenda*, Vienne, 1685, Leyde, 1741, in-8°; en françois, sous le titre de *Médecine Militaire*, Paris, 1744. Ce traité est estimé. On a encore plusieurs ouvrages du même auteur, réunis sous ce titre: *Opera Medica, Philosophica & Mathematica in unum collecta*, Naples, 1736, 2 vol. in-4°.

PORTIUS, (Grégoire) Italien de nation, s'est rendu célebre vers l'an 1630, par le talent qu'il avoit pour la poésie latine & pour la grecque. Il a composé, dans ces deux langues, des *Odes*, des *Elégies*, des *Epigrammes*. On admire sur-tout la facilité & le naturel de ses vers latins: qualités d'autant plus estimables dans ce poëte, que ceux de sa nation semblent ordinairement affecter l'enflure & l'hyperbole, soit dans leurs pensées, soit dans leurs expressions.

PORTIUS, (Simon) *voyez* PORTA.

PORTUS, (François) natif de Candie, fut élevé chez Hercule II, duc de Ferrare. Il y puisa les erreurs que Calvin y avoit enseignées. Il professa quelque tems la langue grecque dans cette ville, & ensuite à Geneve, où il mourut en 1581, à 70 ans. On a de lui: I. Des *Additions* au *Dictionnaire Grec* de Constantin, Geneve, 1593, in-fol. II. Des *Commentaires* sur *Pindare* sur *Thucydide*, sur *Longin*, & sur plusieurs autres auteurs Grecs. — Son fils, Emilius PORTUS, fut habile dans la langue grecque, l'enseigna à Lausanne & à Heidelberg. On a de lui: I. *Dictionarium Ionicum & Doricum, Græco-Latinum*, Francfort, 1603, 2 vol. in-8°. II. Une *Traduction* de *Suidas*, & d'autres ouvrages.

PORUS, roi d'une partie des Indes, entre les fleuves Hydaspe & Acesine, possédoit un empire considérable. Alexandre, vainqueur de Darius, le fit sommer par ses ambassadeurs l'an 328 avant J. C. de lui faire hommage de ses états. Le monarque Indien, surpris d'une telle proposition, lui fit dire « qu'il iroit, sur les » frontieres de son royaume, » le recevoir les armes à la » main ». Il s'approcha en effet avec son armée des bords de l'Hydaspe, pour en défendre le passage au conquérant Macédonien. Ce torrent étoit une barriere en quelque sorte insurmontable. Cependant Alexandre passa ce fleuve à la faveur des ténebres, & battit le fils aîné de Porus. Ce prince livra un second combat, où il fut de nouveau vaincu, quoiqu'il eût montré dans la bataille la conduite d'un général & la bravoure d'un soldat. Enfin percé de coups, il se retiroit sur son éléphant. On l'atteignit, &

Alexandre, admirateur de ſon courage, envoya un prince Indien, pour l'engager à ſe rendre. « N'entends-je point, » lui dit Porus, la voix de ce » traître à la patrie » ? Et il ſe ſaiſit en même tems d'un dard pour le percer. Alexandre le fit de nouveau ſolliciter par ſes amis, qui le déterminerent à ſe rendre, mais non pas à rabattre de ſa fierté. *Comment* lui demanda le vainqueur, *veux-tu que je te traite ? — En roi*, répondit le vaincu. Charmé de cette réponſe généreuſe, Alexandre ordonna qu'on prît un grand ſoin de ſa perſonne, lui rendit ſes états, & y ajouta de nouvelles provinces. Porus, pénétré de reconnoiſſance, ſuivit ſon bienfaiteur dans toutes ſes conquêtes, après lui avoir juré une fidélité qu'il ne viola jamais.

POSADAS, (François) Dominicain, né à Cordoue dans l'Andalouſie, de parens pauvres, mais vertueux, ſe ſignala dans ſon ordre par le talent d'inſtruire les pauvres de la campagne, & de ramener à une vie exemplaire les perſonnes du grand monde. Son mérite le fit nommer à un évêché, que ſon humilité lui fit refuſer. Tout ce qu'il y avoit de grand en Eſpagne, avoit pour lui une conſidération ſinguliere. On le conſultoit comme un oracle. Le P. Poſadas mourut à Cordoue en 1720, après une longue vie, paſſée dans les bonnes œuvres & les auſtérités. La voix publique l'a déjà canoniſé, & on a commencé à faire les informations pour procéder un jour à la canoniſation authentique de ce ſerviteur de Dieu. Un ſavant Religieux de ſon ordre a écrit ſa *Vie*, & l'a publiée en un gros volume in-fol. On a du P. Poſadas pluſieurs ouvrages qui reſpirent la plus haute piété : I. *Le Triomphe de la Chaſteté contre les erreurs de Molinos*, in-4°. II. *La Vie de S. Dominique de Guzman*, in-4°. III. *Sermons doctrinaux*, 2. vol. in-4°. IV. *Sermons de la Ste. Vierge Marie*, in-4°. On a encore de lui divers *Traités de Théologie* myſtique, qui pourroient former 6 vol. in-4°. Ils ſont reſtés manuſcrits.

POSSEVIN, (Antoine) né à Mantoue, fut d'abord précepteur de François & Scipion de Gonzague, entra enſuite dans la Compagnie de Jeſus en 1559. Il prêcha en Italie & en France avec un ſuccès diſtingué, & fut fait ſucceſſivement recteur des colleges d'Avignon & de Lyon. Evrard Mercurien, général de ſon ordre, l'appella à Rome en 1572 & le fit ſon ſecrétaire. Son génie pour les langues étrangeres & pour les négociations le fit choiſir par le pape Grégoire XIII pour être envoyé en qualité de nonce à la cour de Suede ; Maximilien II, empereur, le décora en même tems du titre d'ambaſſadeur. Il y travailla beaucoup pour les intérêts de la Religion catholique, & parvint à engager le roi Jean à abjurer le Luthéraniſme le 16 mai 1578. Mais ce ſuccès ne fut point de longue durée. Il fut encore envoyé en qualité de nonce en Pologne & en Ruſſie en 1581, rétablit la bonne intelligence entre Jean III roi de Pologne & le czar

Basilowitz, & consacra tous ses soins à la réunion des Russes avec l'Eglise Romaine. On peut voir le succès de cette entreprise dans son ouvrage intitulé *Moscovia*. De retour en Italie en 1586, il demeura pendant 4 ans à Padoue, où il dirigea la conscience de S. François de Sales. Il travailla ensuite à Rome à la réconciliation de Henri IV avec le Saint-Siege. Ce zele ne plut pas aux Espagnols qui se défioient de la conversion de ce prince, & qui firent donner ordre à Possevin de sortir de cette ville. Il mourut à Ferrare le 26 février 1611, âgé de 78 ans. Nous avons de lui divers ouvrages. Les plus importans sont : I. Sa *Bibliotheque choisie*, Rome, 1593, in-fol. pleine d'érudition & de recherches; mais l'auteur ne fait pas toujours un assez bon choix des écrivains qu'il conseille; il en censure d'autres avec trop peu de ménagement : il y a d'ailleurs des négligences & des inexactitudes. II. *Apparatus Sacer ad scriptores Veteris & Novi Testamenti*, en 2 vol. in-fol.; ouvrage qui a eu beaucoup de cours. III. *Moscovia*, Cologne, in-fol. 1587. C'est une description fort étendue de l'état des Moscovites, de leurs mœurs, de leur religion, &c. IV. *Judicium de Nuæ* (la Noue), *Joannis Bodini*, *Philippi Mornæi & Nicolai Machiavelli quibusdam scriptis*, Rome, 1592, & Lyon, 1593 : ouvrage fait par ordre d'Innocent IX. V. *Confutatio ministrorum Transilvaniæ & Francisci Davidis, de Trinitate*. VI. *Miles christianus*. VII. Quelques *Opuscules* en italien, dont on peut voir le titre dans le *Dictionnaire Typographique*. Le P. Dorigny, Jésuite, a donné la *Vie* de cet habile négociateur, en 1712, in-12. Elle est curieuse & intéressante.— Il ne faut pas le confondre avec Antoine POSSEVIN son neveu, natif de Mantoue, dont on a *Gonzagarum Mantuæ & Montisferrati Ducum, historia*, Mantoue, 1628, in-4°.

POSSIDIUS, évêque de Calame & disciple de S. Augustin, recueillit les derniers soupirs de ce saint docteur en 430. On a de lui la *Vie* de son maître, écrite d'un style assez simple; mais il y a beaucoup d'exactitude & de vérité dans les faits. Il y a joint le catalogue des ouvrages de ce Pere, avec lequel il avoit eu le bonheur de vivre pendant près de 40 ans. Cette *Vie* a paru à Naples, avec de savantes notes 1731, & à Ausbourg, 1764, avec une dissertation critique : *De variis gestis, dictis ac visionibus S. Augustino falsò aut minùs solidè attributis*.

POSSIDONIUS, astronome & mathématicien d'Alexandrie, vivoit après Eratosthenes & avant Ptolomée. Il mesura la circonférence de la terre, & la trouva de 30 mille stades; mais comme les plus habiles astronomes modernes n'ont pu encore s'accorder sur cette mesure, il ne faut pas s'étonner si Possidonius ne fit pas un calcul bien juste. — Il ne faut pas le confondre avec POSSIDONIUS d'Apamée, célebre philosophe stoïcien, qui tenoit son école à Rhodes. Celui-ci florissoit vers l'an 30 avant J. C. Pompée, à son retour de

Syrie, après avoir heureusement achevé la guerre contre Mithridate, vint exprès à Rhodes profiter en passant de ses leçons. On lui apprit qu'il étoit fort malade d'un accès de goutte, qui lui faisoit souffrir de cruels tourmens. Il voulut du moins voir celui qu'il s'étoit flatté d'entendre raisonner sur des sujets philosophiques. Il alla chez lui, le salua, & lui témoigna la peine qu'il avoit de ne pouvoir l'entendre. « Il ne » tiendra qu'à vous, repartit-il, » & il ne sera pas dit qu'à » cause de ma maladie, un si » grand homme soit venu me » voir inutilement ». Il commença donc dans son lit un long & grave discours, sur ce dogme des Stoïciens : « Qu'il » n'y avoit rien de bon que » ce qui est honnête » : sentiment que les seuls Epicuriens s'avisent de contester. Et comme la douleur se faisoit sentir vivement, il répéta souvent : » Tu ne gagneras rien, ô dou» leur! quelqu'incommode & » violente que tu puisses être, » je n'avouerai jamais que tu » sois un mal ». Bravades philosophiques, froides & pauvres ressources contre les malheurs & les souffrances de l'humanité!

POSSIN, *voyez* POUSSINES.

POSTEL, (Guillaume) né l'an 1510 à la Dolerie, hameau de la paroisse de Barenton en Normandie, perdit à huit ans son pere & sa mere, qui moururent de la peste. La misere l'ayant chassé de son village, il se fit maître d'école, âgé seulement de 14 ans, dans un autre village près de Pontoise. Dès qu'il eut ramassé une petite somme, il vint continuer ses études à Paris. Pour éviter la dépense, il s'associa avec quelques écoliers; mais il ne fut pas long-tems à s'en repentir: dès la premiere nuit on lui vola son argent & ses habits. Le froid qu'il endura, lui causa une maladie qui le réduisit à souffrir pendant deux ans dans un hôpital. Sorti de cet asyle de la misere, il alla glaner en Beauce. Son industrie laborieuse lui ayant procuré un habit, il vint continuer ses études au college de Ste.-Barbe, où il s'engagea à servir quelques régens. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu de tems il acquit une science universelle. François I, touché de tant de mérite uni à tant d'indigence, l'envoya en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux. Ce voyage lui mérita la chaire de professeur royal des mathématiques & des langues, avec des appointemens considerables. Sa façon d'enseigner, & sur-tout sa façon de vivre, lui susciterent divers ennemis. La reine de Navarre, irritée de son attachement au chancelier Poyet, lui fit perdre ses places. Obligé de quitter la France, il passa à Vienne, s'en fit chasser; se rendit à Rome, se fit Jésuite; fut exclus de l'ordre, & mis en prison l'an 1545, pour avoir commencé à répandre des erreurs. Après une année de captivité, il se retira à Venise, où une vieille fille s'empara de son cœur & de son esprit. Il s'oublia jusqu'à soutenir que la rédemption des femmes n'étoit pas achevée, & que la *Mere Jeanne* (c'étoit le nom de sa Vénitienne) devoit terminer ce grand ouvrage. C'est sur cette

imbécille qu'il publia son livre extravagant : *Des très-merveilleuses victoires des Femmes du Nouveau-Monde, & comment elles doivent par raison à tout le monde commander, & même à ceux qui auront la monarchie du Monde-Vieil*, Paris, 1553, in-16. Ses rêveries le firent enfermer; mais on le relâcha ensuite comme un insensé. De retour à Paris en 1553, il continua à débiter ses extravagances. Contraint de fuir en Allemagne, il se retira à la cour de Ferdinand, qui l'accueillit assez bien, & il professa quelque tems dans l'université de Vienne en Autriche. L'amour de la patrie le sollicitant de retourner en France, il adressa une Rétractation à la reine, qui le rétablit dans sa chaire du college-royal. Son changement n'étoit pas sincere. Il chercha à répandre ses folies, & il fut relégué au monastere de St.-Martin-des-Champs, où il fit pénitence, & où il mourut en 1581, âgé de 71 ans. Postel se faisoit beaucoup plus vieux, & il attribuoit sa constante santé & sa longue vie, à l'avantage de n'avoir jamais approché d'aucune femme. Il vouloit persuader aussi qu'il étoit ressuscité; & pour prouver ce miracle à ceux qui l'avoient vu autrefois avec un visage pâle, des cheveux gris & une barbe blanche, il se fardoit secrétement, & se peignoit la barbe & les cheveux. C'est pourquoi, dans la plupart de ses ouvrages, il s'appelloit *Postellus Restitutus*. Quelques auteurs ont écrit néanmoins qu'il a vécu cent ans, qu'à la fin de ses jours il rajeunit en quelque façon, & que ses cheveux blancs devinrent tout noirs. Postel étoit, malgré ses rêveries, un des génies les plus étendus de son siecle. Il avoit une vivacité, une pénétration, & une mémoire qui alloient jusqu'au prodige. Il connoissoit parfaitement les langues orientales, une partie des langues mortes, & presque toutes les vivantes; il se vantoit de pouvoir faire le tour du monde sans truchement. François I & la reine de Navarre le regardoient comme *la Merveille de leur siecle.* Charles IX l'appelloit *son Philosophe.* On assure que quand il enseignoit à Paris dans le college des Lombards, il y avoit une si grande foule d'auditeurs, que la salle de ce college ne pouvant les contenir, il les faisoit descendre dans la cour & leur parloit d'une fenêtre. On ne peut nier qu'il n'eût fait beaucoup d'honneur aux lettres, si, à force de lire les Rabbins & de contempler les astres, il n'avoit pas perdu la tête. Ses principales chimeres étoient, que les femmes domineroient un jour sur les hommes; que toutes les sectes seroient sauvées par J. C.; que la plupart des mysteres du Christianisme pouvoient se démontrer par la raison; que l'ange Raziel lui avoit révélé les secrets divins, & que ses écrits étoient les écrits de J. C. même; enfin que l'ame d'Adam étoit entrée dans son corps. Ces folles idées étoient plus dignes de compassion que de châtiment, & Postel étoit un de ces hommes qui sont moins méchans que fous. Dans la foule d'écrits

dont il surchargea l'univers littéraire, on ne citera que les principaux : I. *Clavis abscondi-torum à constitutione mundi*, Paris, 1547, in-16, & Amsterdam, 646, in-12. Cette derniere édition est très-commune, la premiere est fort rare. Quelques-uns ont comparé à cet ouvrage extravagant celui de M. Gebelin de Court : *Le Monde primitif analysé & considéré dans son génie allégorique, & dans les allégories auxquelles conduit ce génie ;* mais il faut convenir que malgré quelques rapports du côté de l'imagination, le parallele dans sa généralité est peu exact. II. *De ultimo Judicio*, sans nom de ville ni d'imprimeur, & sans date, in-16. C'est un des plus rares ouvrages de Postel. III. *Apologie contre les Détracteurs de la Gaule*, qui renferme des choses singulieres. IV. L'*Unique Moyen de l'accord des Protestans & des Catholiques.* V. Les *Premiers Elémens d'Euclide Chrétien, pour la raison de la divine & éternelle Vérité démontrée, traduits du latin*, Paris, 1579, in-16. VI. La *Divina Ordinazione*, in-8°., 1556, où est comprise la raison de la restitution de toutes choses. VII. *Merveilles des Indes*, 1553, in-16. VIII. *Description & Carte de la Terre-Sainte*, 1553. IX. *Les Raisons de la Monarchie*, Paris, 1551, in-8°. X. *Histoire des Gaulois depuis le Déluge*, Paris, 1552, in-16. XI. *La Loi Salique*, 1552. XII. *De Phœnicum litteris*, Paris, 1552, in-8°., petit format. XIII. *Liber de causis Naturæ*, 1552, in-16. XIV. *De originibus nationum*, 1553, in-8°. XV. *Le prime Nuove dell' alro Mondo cioe la Vergine Venetiana*, 1555, in-8°. XVI. *Traité de l'origine de l'Etrurie.* XVII. *Epistola ad Schwenfeldium de Virgine Venetiana*, 1556, in-8°. XVIII. *Recueil des Prophéties les plus célebres du monde, par lequel il se voit que le roi François I doit tenir la monarchie de tout le monde.* XIX. *Alcorani & Evangelii Concordia*, Paris, 1543, in-8°. XX. *De rationibus Spiritûs Sancti*, idem. XXI. *De Nativitate Mediatoris ultimâ*, 1547, in-4°. XXII. *Proto-Evangelium*, 1552, in-8°. XXIII. *De Linguæ Phœnicis seu Hebraïcæ excellentiâ*, Vienne en Autriche, 1554, in-4°., inséré depuis dans la Bibliotheque de Brême, très-rare. Il fit aussi l'apologie de Servet. XXIV. *De Orbis concordiâ*, Bâle, in-fol., 1544. Le but de l'auteur est de ramener tout l'univers à la Religion Chrétienne. Cette production bizarre est divisée en quatre livres. Le 1er. contient les preuves de la Religion ; le 2e., la réfutation de la doctrine de l'*Alcoran ;* le 3e., un traité de l'origine des fausses religions & de l'idolâtrie ; & le 4e., de la maniere de ramener les Mahométans, les Païens & les Juifs. Tous ces différens écrits sont aussi rares que singuliers. Il y en a encore d'autres que les curieux recherchent, quoique leur rareté fasse tout leur mérite. Consultez les *Nouveaux Eclaircissemens sur la Vie & les Ouvrages de Guillaume Postel*, par le P. Desbillons, Liege, 1773. On voit par cet ouvrage que la folie s'étoit emparée de l'esprit de Postel long-tems avant

qu'il eût la réputation d'en être atteint ; c'étoit un germe qui s'étendoit & qui croissoit jusqu'à la maturité de ses fruits. Il en est ainsi de presque toutes les folies : elles s'annoncent par des écarts isolés, qu'on ne remarque presque point, & finissent par des délires constans & des extravagances suivies. C'est à tort qu'on a attribué à Postel le livre *De tribus Impostoribus*. Voyez LA MONNOYE, VIGNES (Pierre de).

POSTEL, (Henri) Jésuite, né le 28 mai 1707, à Binche, petite ville du Hainaut, mourut à Douay le 7 novembre 1788, où il avoit professé la philosophie & la théologie pendant un grand nombre d'années, & mis dans ses leçons une solidité, une précision, une clarté qui en ont fait desirer la publication. Il en a donné une partie sous le titre de l'*Incrédule conduit à la Religion par la voie de la démonstration*, Tournay, 1772, 2 vol. in-8°., dont le 1er. est dirigé contre les athées, les déistes & autres incrédules, & le second n'est qu'un précis de controverses contre les différens sectaires. L'élégance & la légéreté du style n'égalent pas la force de raisonnement répandue dans cet ouvrage. L'auteur en l'annonçant par la voie des périodistes, a donné le défi formel de faire voir quelque défaut de logique dans les divers argumens qu'il opposoit aux erreurs dominantes. Ce défi ne fut jamais accepté, & l'ouvrage est demeuré sans réponse, comme il demeurera toujours aussi long-tems qu'on n'en voudra faire que de raisonnable.

POSTHUME, (*Marcus Cassius Latienus*) fut proclamé empereur par une partie de l'armée, après l'assassinat de Valerien, en 261. Il repoussa les Germains, & sut pendant plusieurs années se maintenir dans sa dignité, quoique Gallien, fils de Valerien, fît des efforts extraordinaires pour le détruire. Posthume avoit un fils qu'il associa à l'empire ; il étoit digne de son pere par ses grandes qualités, & lui étoit supérieur en éloquence. On lui a attribué *XIX Déclamations*, qui ont paru sous le nom de *Quintilien*. Les deux Posthumes furent tués par leurs soldats en 267, près de Mayence, où ils venoient de vaincre le tyran Lélien.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, prit un milieu entre l'incertitude des Pyrrhoniens & la présomption des Dogmatiques. Il emprunta de chaque école de philosophie, ce qu'il croyoit pouvoir perfectionner sa raison. Il ne paroît pas que ce philosophe ait présidé à aucune école, ni qu'il ait donné naissance à aucune secte ; mais sa maniere de philosopher se répandit dans le monde savant. Ceux qui l'embrasserent, soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *Eclectiques* (*d'Eligo* ou *Exlego*), parce qu'ils choisissoient les opinions qui leur paroissoient les plus convenables.

POTEMKIN, (le prince Grégoire) descendant d'une famille Polonoise, entra au service de la Russie, & se distingua par sa bravoure & son intelligence dans l'art militaire. Il

remporta de grands avantages contre les Turcs, auxquels il enleva, le 17 décembre 1788, l'importante forteresse d'Oczakow, qu'il prit d'assaut, à la faveur d'un hiver très-rude qui avoit glacé le Borystene & la Mer-Noire. Il s'empara ensuite de diverses autres places, occupa la Bessarabie & la Moldavie, & réduisit les infideles à de grandes extrémités. L'impératrice récompensa ses services, en accumulant sur lui une multitude de dignités lucratives & honorifiques; elle le nomma feld-maréchal & commandant en chef de toute l'armée Russe, chef des flottes des mers d'Azof, Caspienne & Noire, sénateur & président du College de guerre, gouverneur-général de Catharinoslow, de la Tauride, adjudant-général, chambellan de S. M. I., inspecteur-général de toute l'armée, colonel des gardes-du-corps de Preobaschinki, chef du corps des chevaliers & d'un régiment de cuirassiers de son nom, chef des dragons de Pétersbourg & des grenadiers de Catharinoslow, chef de toutes les manufactures d'armes & des fonderies de canons, grand-hetman des Cosaques Russes & de ceux de Catharinoslow & des environs de la Mer-Noire, chevalier de l'ordre impérial Russe de S. André, &c., &c. Il étoit sur le point, dit-on, de devenir prince souverain de quelques places démembrées de la Pologne, lorsqu'il mourut le 16 octobre 1791, dans la 52e. année de son âge. Croyant que l'air de Jassy, où il s'étoit rendu pour entrer en conférence avec les plénipotentiaires Ottomans, & conclure une pacification entre la Porte & la Russie, lui étoit contraire, il quitta cette ville le 15, & se mit en route pour Nikolaefka sur le Bog; mais à peine eut-il fait 35 werstes sur le chemin de Bender, qu'il se plaignit de violentes douleurs dans le bas-ventre, descendit de la voiture; & comme il n'y avoit point d'habitation à l'entour, il se coucha par terre sur le ventre, & expira quelques minutes après. Ainsi finit, dans un désert & un abandon total, un homme qui avoit fait tant de bruit dans le monde, & joui de toutes les faveurs que l'on peut recevoir des puissances de la terre. On a prétendu depuis, qu'il alloit se soulever contre l'impératrice, & que c'est elle qui s'en est défait. Quoi qu'il en soit, quelles réflexions une telle mort d'un tel homme ne fait-elle pas faire sur les grandeurs humaines! Que la vraie philosophie se fortifie & se nourrit par de tels spectacles! Du reste, le prince Potemkin étoit aussi homme de bien qu'on pouvoit l'être au faîte des grandeurs, dans le sein d'une cour. Il avoit de la probité, de la religion; les Catholiques ont toujours trouvé en lui un protecteur; c'est lui qui est la cause principale de ce que certaines imitations n'ont pas eu lieu en Russie.

POTER, (Paul) peintre, né à Enchuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, a excellé dans le paysage. On admire sur-tout l'art avec lequel il a rendu les différens effets que peut faire sur la campagne, l'ardeur & l'éclat d'un soleil vif & brillant. Ses sites ne sont

pas des plus riches, n'ayant exécuté que les vues de la Hollande, qui sont plates & très-peu variées. Son talent n'étoit point pour la figure; aussi il n'en peignoit guere plus de deux: encore avoit-il soin de les cacher en partie. Pour les animaux, on ne peut les rendre avec plus de vérité que ce maître. Du Jardin, un de ses éleves, a imité sa maniere.

POTHIER, (Robert-Joseph) conseiller au présidial d'Orléans sa patrie, & professeur en droit de l'université de cette ville, naquit en janvier 1699, & mourut au mois de février 1772, après avoir consacré toute sa vie à la jurisprudence. Un goût particulier le porta d'abord vers le droit romain; il s'attacha ensuite au droit françois, & nous avons de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui prouvent qu'il possédoit l'un & l'autre. Les principaux sont: I. *Pandectæ Justinianæ*, 1748 & 1782, 3 vol. in-fol. II. *Traité du Contrat de Vente*, 1765, in-12. III. *Traité du Contrat de Rente*, 1763, in-12. IV. *Traité du Contrat de Louage*, 1764, in-12. V. *Traité du Contrat de Société*, in-12. VI. *Traité des Contrats Maritimes*, in-12. VII. *Traité des Contrats de bienfaisance*, 1766, 2 vol. in-12. VIII. *Traité du Contrat de Mariage*, 1768, in-12. Tout n'y est pas exact; quoiqu'il s'éloigne de l'erreur de Launoy, & qu'il reconnoisse dans l'Eglise le pouvoir de mettre des empêchemens dirimans, il n'est pas toujours d'accord avec les plus sages jurisconsultes, ni avec lui-même: on peut consulter là-dessus, l'excellent traité: *Apologie du Mariage Chrétien*, Liege, 1788, in-12; & le *Journ. hist. & litt.*, 15 février 1791, p. 247 (*voyez* DOMINIS, GERBAIS, GIBERT, LAUNOY). IX. *Coutume du Duché d'Orléans*, 1740, 2 vol. in-12, & 1773, in-4°. X. *Traité de la Possession & de la Prescription*, in-12, 1772, &c., &c. Ces nombreux ouvrages ont été recueillis en 1774 & 1781, en 4 vol. in-4°, à l'exception des *Pandectæ Justinianæ*, & d'un *Traité des Fiefs*, Orléans, 1776, 2 vol. in-12. En 1777 & 1778, ont paru 3 vol. d'*Œuvres posthumes*, publiés par M. Guyot. L'auteur joignoit à beaucoup de mémoire, une grande facilité de travail; mais son jugement n'égaloit pas ces avantages: il est souvent obscur & embarrassé dans ses raisonnemens; ses preuves sont incohérentes, quelquefois contradictoires, & presque toujours d'un foible résultat. Son amour pour la jurisprudence l'engagea à faire chez lui des conférences de droit, qui s'y tenoient toutes les semaines. Nommé par le chancelier d'Aguesseau à la place de professeur en droit françois en 1749, sans l'avoir demandée, il établit des prix pour exciter l'émulation parmi les étudians. C'étoit un homme doué de toutes les vertus morales & chrétiennes, charitable, bienfaisant, utile à sa patrie par son savoir & par son esprit de conciliation. On lit dans l'épitaphe que la ville de Paris fit mettre sur son tombeau dans le grand cimetiere, l'éloge suivant:

Vir juris peritiâ, æqui studio,
Scriptis, consilioque,

Animi candore, simplicitate morum,
Vitæ sanctitate
Præclarus.
Civibus singulis, probis omnibus,
Studiosæ juventuti,
Ac maximè pauperibus,
Quorum gratiâ pauper ipse vixit,
Æternum sui desiderium reliquit.

POTHIN, (S.) 1er. évêque de Lyon, étoit disciple de S. Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules. Il a pu l'être aussi de S. Jean, puisqu'il avoit 15 ans quand cet apôtre mourut. Pothin étoit âgé de 90 ans, lorsqu'une persécution cruelle s'éleva sous l'empire de ce doucereux Marc-Aurele, que nos philosophistes nous donnent comme un modele de bienfaisance, l'an 177 de J. C. Il fut conduit devant les magistrats de Lyon, à la vue d'une multitude de Païens qui crioient contre lui. Le gouverneur lui demanda alors quel étoit le Dieu des Chrétiens? *Vous le connoîtrez*, répondit S. Pothin, *si vous en êtes digne.* Cette réponse irrita le tyran. On le maltraita cruellement, & on le traîna en prison, où il mourut 2 jours après. S. Irenée fut son successeur. *Voyez* les Actes de son martyre dans la Lettre des Eglises de Vienne & de Lyon aux Fideles d'Asie & de Phrygie, qu'on trouve en grande partie dans l'Histoire Ecclésiastique d'Eusebe. *Lib.* 5. C'est un des plus précieux monumens des premiers siecles de l'Eglise.

POTIER, (Nicolas) seigneur de Blancmesnil, président au parlement de Paris, d'une noble & ancienne famille de cette ville, n'ayant pu sortir de Paris, lorsque cette capitale se déclara pour la ligue catholique contre la protestante, fut arrêté prisonnier au Louvre, avec ceux qui sembloient favoriser la premiere. La faction des Seize lui fit faire son procès dans les formes, parce qu'il entretenoit une correspondance secrete avec les Protestans. Il auroit subi le même sort que le président Brisson, si le duc de Mayenne ne fût allé le délivrer de sa prison, & ne lui eût permis de se retirer vers Henri IV. Il mourut en 1635, âgé de 94 ans. — Louis POTIER son frere puîné, seigneur de Gesvres, secrétaire-d'état, s'acquit la confiance de Henri III, qui voulut l'avoir auprès de lui après la journée des Barricades, en 1588. Il ne fut pas moins attaché à Henri IV & à Louis XIII, auxquels il rendit de grands services durant les guerres civiles. Il mourut en 1630, laissant René POTIER, comte de Tresmes en Valois, capitaine des gardes-du-corps, gouverneur de Châlons, &c.; dont la terre de Tresmes fut érigée en duché-pairie l'an 1648, sous le nom de Gesvres.

POTIER, *voyez* POTHIER.

POTON, *voyez* SAINTRAILLES.

POTT, (Jean-Henri) habile chymiste Allemand, recula les bornes de la science qu'il cultivoit. On a de lui: I. *De Sulphuribus Metallorum*, 1738, in-4°. II. *Observationes circa Sal*, Berlin, 1739 & 1741, 2 vol. in-4°. Ces ouvrages sont très-estimés, à cause d'un grand nombre d'observations nouvelles.

POTTER, (Christophe) né en 1591, fut élevé à Ox-

ford. Il devint chapelain du roi Charles I, puis doyen de Worcester, & vice-chancelier de l'université d'Oxford. Dans sa jeunesse il fut puritain zélé. Dans un âge plus avancé, il s'attacha au parti du roi, & fut maltraité dans les troubles qui agitoient l'Angleterre. On a de cet auteur quelques *Traités* sur la *Prédestination* & sur la *Grace*, où l'on ne doit pas s'attendre à trouver de la justesse ni de l'orthodoxie. Il a aussi traduit de l'italien en anglois, & publié l'*Histoire du différent du pape Paul V avec les Vénitiens*. Il mourut en 1646.

POTTER, (François) curé de Kilmanton en Angleterre. Son goût pour la peinture & les méchaniques alloit jusqu'à la passion. Une machine pour l'eau qu'il présenta à la société royale de Londres, lui valut l'honneur d'être mis au nombre de ses membres. Potter mourut aveugle en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages; parmi lesquels on distingue l'*Explication du nombre 666 de la Bête de l'Apocalypse, chap.*13. Il pousse le fanatisme jusqu'à prétendre trouver dans le nombre de la Bête, Rome, le pape, les cardinaux, & toute la hiérarchie de l'Eglise Catholique. Ce livre imprimé à Oxford, 1642, in-4°, a été traduit en latin, Amsterdam, 1677, in-8°.

POTTER, (Jean) né à Wakefield dans le comté d'Yorck en 1674, se rendit très-habile dans la langue grecque, fut nommé à l'archevêché de Cantorbery, & mourut en 1745. On a de lui: I. *Archæologia Græca; sive antiquitatum Græciæ corpus absolutissimum*: cet ouvrage, ordinairement en anglois, a été publié à Oxford, la meilleure édition en 1706, 2 vol. in-8°, en latin; Leyde, 1702, in-fol.; Venise, 1734, 2 vol. in-fol., & dans Gronovius. II. Une édition de S. Clément d'Alexandrie avec des annotations, Oxford, 1736, 2 vol. in-fol. III. Une édition de Lycophron, 1702. IV. Des ouvrages théologiques, Oxford, 1753, 3 vol. in-8°.

POUGET, (François-Amé) prêtre de l'Oratoire, docteur de Sorbonne & abbé de Chambon, naquit à Montpellier en 1666. Il fut fait vicaire de la paroisse de S. Roch à Paris, en 1692, & ce fut en cette qualité qu'il eut part à la conversion du célebre la Fontaine, dont il donna une Relation curieuse & détaillée, dans une *Lettre* publiée par le P. Desmolets. Pouget avoit fait sa licence avec Colbert, évêque de Montpellier, qui le mit à la tête de son Séminaire. Après avoir rempli avec zele les fonctions attachées à cette place, il alla mourir à Paris, dans la maison de S. Magloire, en 1723, à 57 ans. Son principal ouvrage est le livre connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier*, dont l'édition la plus recherchée est celle de Paris en 1702, in-4°, ou 5 vol. in-12. Il a été traduit en italien, en espagnol & en anglois. Pouget avoit lui-même traduit cet ouvrage en latin, & il vouloit le publier avec les passages entiers qui ne sont que cités dans l'original françois; la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Le P. Desmolets, son confrere, acheva ce travail, & le mit au jour en 1725, sous le

titre d'*Institutiones Catholicæ*, 2 vol. in-fol., Louvain, 1774, & en 14 vol. in-8°. Cet ouvrage solide peut tenir lieu d'une théologie entiere. Il y a peu de productions de ce genre où les dogmes de la Religion, la morale chrétienne, les sacremens, les prieres, les cérémonies & les usages de l'Eglise, soient exposés d'une maniere plus claire & avec une simplicité plus élégante. Il y a cependant quelques endroits qui ont essuyé des difficultés, & qui firent condamner l'ouvrage à Rome en 1721. L'auteur cite toujours en preuve de ce qu'il avance, les Livres-Saints, les Conciles & les Peres; mais l'on remarque dans quelques citations, non-seulement une prédilection qui semble tenir à l'esprit de parti, mais encore des applications qui ne tiennent pas au sens littéral, ce qui est cependant essentiel dans un Catéchisme. Charancy, successeur de Colbert, le fit imprimer en 4 vol. in-12, avec des corrections qui firent disparoître ce qui se ressentoit des préventions de l'auteur, & paroissoit favoriser les opinions condamnées par l'Eglise: & c'est de cette édition qu'il faut entendre les éloges que les Catholiques ont faits de l'ouvrage. On doit encore au P. Pouget: I. *Instruction Chrétienne sur les devoirs des Chevaliers de Malte*, 1712, in-12. Il ne fut guere que l'éditeur & le reviseur de cet ouvrage. II. Il a eu part au *Bréviaire de Narbonne.*

POUILLI, *voy.* LEVESQUE.

POULLAIN, *voy.* BARRE, PULLUS & SAINT-FOIX.

POULLE, (Louis) abbé de Nogent, prédicateur du roi, naquit à Avignon en 1711, & mourut dans la même ville en 1781, âgé de 79 ans. Ses *Sermons* publiés à Paris en 1778, 2 vol. in-12, montrent de la facilité & de l'abondance; ils annoncent une étude réfléchie de l'Ecriture & des Peres, la connoissance des hommes & des mœurs nationales; il y a des images grandes, nobles & brillantes; mais le style en est si coupé, les interrogations, les exclamations tellement accumulées, que les vrais mouvemens de l'éloquence semblent être prévenus & étouffés par ces figures véhémentes. M. le baron de Sainte-Croix a publié son *Eloge*, à Avignon, 1783. On y a joint une Lettre de l'abbé Poulle au cardinal de Bernis, en lui envoyant la premiere édition de ses ouvrages. Il y dit qu'il n'avoit jamais écrit ses sermons, & qu'il ne les avoit confiés qu'à sa mémoire. « Phénomene, remarque M. le baron de Sainte-Croix, peut-être unique dans la république des Lettres; exemple d'autant plus remarquable, qu'on ne doit pas s'attendre à le voir imiter ».

POULLIN DE LUMINA, négociant à Lyon, né à Orléans, mort en 1772, s'est fait connoître: I. Par son *Histoire de la Guerre contre les Anglois*, 1759, in-8°. II. *Abrégé chronologique de l'Histoire de Lyon*, 1767, in-4°. III. *Histoire de l'Eglise de Lyon*, 1770, in-4°. IV. *Les Mœurs & Coutumes des François*, 2 vol. in-12. Ces ouvrages sont écrits d'un style languissant & peu propre à attacher le lecteur. Dans son *His-*

toire de l'Eglise de Lyon, on a cru remarquer un esprit de parti qui lui attira des désagrémens.

POVODOVIUS, (Jerôme) archidiacre de Cracovie, issu d'une famille noble se distingua par son érudition & par ses talens pour la chaire. On a de lui une *Instruction des Confesseurs*, un *Traité* de la *Cêne*, un autre de la *Résurrection*, & des Ecrits Polémiques contre les Ariens &c. Il sont en latin, & virent le jour à Cracovie, 1610, in-4°. Povodovius mourut 3 ans après, en 1613.

POUPART, (François) né au Mans, vint de bonne heure à Paris, où il s'appliqua à l'étude de la chirurgie. L'académie des sciences se l'associa en 1699, & le perdit en 1708. On a de lui: I. Une *Description de la Sangsue*, dans le *Journal des Savans*. II. Un *Mémoire* sur les *Insectes Hermaphrodites*. III. L'*Histoire* du *Formica-Leo* & du *Formica-Pulex*. IV. Des *Observations sur les Moules*, & d'autres savans écrits dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. On croit aussi qu'il fut l'éditeur du livre intitulé *la Chirurgie complette*. C'est un Recueil de plusieurs *Traités* curieux & utiles.

POUPPÉE, *voyez* DESPORTES.

POURBUS, (François) peintre, mort à Anvers en 1680, âgé d'environ 40 ans, s'est attaché à peindre les animaux & des paysages; mais c'est dans le portrait qu'il a surtout excellé. Il donnoit à ses têtes beaucoup de ressemblance, & saisissoit avec sagacité ces traits délicats, dans lesquels l'esprit & le caractere d'une personne se font, en quelque sorte, connoître. Son ton de couleur est excellent; on auroit souhaité plus de force de dessin dans ses ouvrages. — Son fils, nommé aussi François POURBUS, né à Anvers, mort à Paris en 1622, a paru surpasser son pere & son maître. Il a fait beaucoup de Portraits estimés. On lui doit aussi quelques sujets d'histoire, qui prouvent l'excellence de ses talens dans ce genre.

POURCHOT, (Edme) né au village de Poilly, près d'Auxerre, en 1651, de parens obscurs, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y distingua, & devint professeur de philosophie au college des Grassins, puis en celui de Mazarin. Il fut 7 fois recteur de l'université; il l'eût été encore plus souvent, si l'on eût pu forcer davantage sa modestie. Pendant 40 ans qu'il fut syndic, il servit ce corps avec le zele le plus ardent, & ses membres avec l'amitié la plus agissante. Il n'étoit pas seulement connu dans l'université; il l'étoit encore dans le monde, & l'étoit avantageusement. Racine, Despréaux, Mabillon, du Pin, Baillet, Montfaucon, Santeuil le rechercherent, comme un homme dont le caractere & la conversation avoient des charmes. Bossuet & Fénelon l'honoroient d'une estime particuliere. Ce dernier lui offrit plusieurs fois d'employer son crédit, pour le mettre au nombre des instituteurs des enfans de France; mais Pourchot aima mieux se dévouer au service de l'université qu'à celui de la cour. Cet homme estimable mourut à Paris en 1734. On trouve son caractere en peu de

mots dans ces vers faits par M. Martin, son éleve:

Ille est Purchotius, quo se Schola principe jactat,
Spretis certa sequi dogmata quisquiliis.
Relligionis amans, idem Sophiæque magister
Egregius, mores format & ingenium.

On a de lui *Institutiones Philosophicæ*, dont la 4e. édition fut donnée en 1734, in-4°, & 5 vol. in-12. Ce *Cours de Philosophie* n'étant pas conforme aux systêmes modernes, est moins consulté qu'il ne l'a été; mais il est mieux rédigé, & plus plein de choses vraies & utiles que la plupart des ouvrages qu'on écrit ou plutôt qu'on compile aujourd'hui dans ce genre. Pourchot a travaillé, pour le style, aux *Prolégomenes*, & à la composition des *Méthodes Hébraïque, Chaldaïque & Samaritaine* de Masclef son ami, qu'il contribua beaucoup à répandre. On a encore de lui des *Mémoires* sur différens droits de l'université.

POURFOUR, (François du PETIT) médecin de Paris sa patrie, né en 1664, plus connu sous le nom de PETIT, fit des progrès rapides dans son art. Il s'acquit une grande réputation, sur-tout pour la cure des maladies des yeux. Il avoit imaginé & fait construire un *Ophthalmometre*, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil; & plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançoit sur toute cette matiere, ou pour diriger la main de ceux qui ont à opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes étoit un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le crystallin est cataracté. Cet habile homme mourut à Paris en 1741, après avoir publié quelques Ecrits, dont le style est négligé & sans aucun agrément. Renfermé dans les faits & dans les expériences, il s'embarrassoit fort peu des phrases. Ses écrits ne sont que des brochures. Les principales sont: I. *Trois Lettres sur un nouveau Systême du Cerveau*, Namur, 1710, in-4°. II. Une *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la Cataracte*, 1727, in-12. III. *Lettre, dans laquelle il est démontré que le Crystallin est fort près de l'Uvée*, Paris, 1729, in-4°. IV. Une autre *Lettre, contenant des Réflexions sur ce que Hecquet a fait imprimer touchant la maladie des Yeux*, 1729, in-4°. V. Une 3e. *Lettre, contenant des Réflexions sur les découvertes oculaires*, 1732, in-4°. Il a orné aussi les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de plusieurs observations curieuses. On trouva à sa mort un Herbier de 30 gros volumes in-folio, qui ne contenoient aucune plante qu'il n'eût desséchée lui-même, & dont il ne connût la vertu. Il est encore auteur d'une Dissertation qui est rare, où il critique quelques endroits des Elémens de botanique de Tournefort.

POUSSIN, (Nicolas le) peintre célebre & considéré comme le *Raphaël de la France*, naquit à Andely en Normandie en 1594, d'une famille noble, mais très-pauvre, alla à Rome pour s'instruire dans l'art de la peinture, & y fit des progrès rapides. Lorsqu'il fut de retour en France, Louis XIII

le nomma son premier peintre. Un jour que cet artiste venoit à Fontainebleau, le roi envoya ses carrosses au-devant de lui, & lui fit l'honneur d'aller jusqu'à la porte de sa chambre pour le recevoir. On avoit chargé le Poussin de décorer la grande galerie du Louvre; mais ayant été traversé par plusieurs envieux, il retourna à Rome, & y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1665, à 71 ans. Il y avoit quelque tems qu'il étoit à moitié paralytique. Il vécut toujours dans la médiocrité, quoique Louis XIV lui eût conservé sa qualité & ses pensions. Sa maison étoit montée sur le ton le plus modeste, & même sur un ton de pauvreté qui eût pu faire soupçonner de l'avarice. Un jour qu'il reconduisoit lui-même, la lampe à la main, l'abbé Massimi, depuis cardinal, ce prélat ne put s'empêcher de lui dire: » Je vous plains beaucoup, » M. Poussin, de n'avoir pas » seulement un valet. — Et » moi, répondit le Poussin, » je vous plains beaucoup plus, » Monseigneur, d'en avoir un » si grand nombre ». La gloire étoit son seul mobile. Il ne faisoit jamais de prix pour ses tableaux; il marquoit derriere, la somme qu'il en vouloit, & renvoyoit ce qu'on lui présentoit en sus de son estimation. Il étoit encore dans l'usage d'accompagner son ouvrage d'une lettre, pour en rendre un compte détaillé & raisonné. Le Poussin a montré un grand jugement dans tout ce qu'il a fait: il dessinoit avec beaucoup de correction: sa composition est sage, & en même tems pleine de noblesse. On ne peut lui rien reprocher contre l'érudition & la convenance. Ses inventions sont ingénieuses, son style grand & héroïque. On voit à Rome plusieurs ouvrages du Poussin; mais la plus grande partie est en France, dans la collection des tableaux du roi, & dans celle du palais-royal. Celle-ci offre entr'autres les *Sept Sacremens*, suite très-précieuse. Le tableau du Mariage est plus foible que les autres; ce qui fit dire plaisamment à un poëte, dans une Epigramme, qu'*un bon mariage étoit difficile à faire même en peinture.* Le Bellori, qui a écrit la Vie du Poussin en italien, composa ces 4 vers latins en son honneur.

Parce piis lacrymis, vivit Pussinus in urna,
Vivere qui dederat, nescius ipse mori;
Hic tamen ipse silet: si vis audire loquentem,
Mirum est, in tabulis vivit & eloquitur.

POUSSINES, (Pierre) *Possinus*, Jésuite de Narbonne, demeura long-tems à Rome, où la reine Christine de Suede, le cardinal Barberin, & plusieurs autres personnes illustres, lui donnerent des marques de l'estime qu'ils faisoient de son mérite. Il mourut en 1686, à 77 ans, également recommandable par son savoir & par sa piété. On a de lui: I. Des *Traductions* d'un grand nombre d'écrivains Grecs avec des notes. II. Une *Chaîne des Peres Grecs sur S. Marc*, Rome, 1673, in-fol. III. *Spicilegium Evangelicum*. IV. *Explanatio in Apocalypsim*. V. *Des Harangues*,

des Pieces de Vers, & d'autres ouvrages qui prouvent beaucoup en faveur de son érudition.

POUTEAU, (Claude) docteur en médecine, commença sa carriere dans l'Hôtel-Dieu de Lyon; les cures éclatantes qu'il fit dans cet hôpital, prouverent bientôt que son génie savoit s'élever au-dessus des préjugés reçus. Il mourut à la fleur de son âge, en 1775. Indépendamment de plusieurs écrits très-précieux pour l'art de guérir, qu'il fit imprimer de son vivant, l'on a trouvé, à sa mort, une ample collection de pieces intéressantes, qui ont été arrangées & publiées à Paris en 1783, 3 vol. in-8°, par M. Colombier, avec des notes.

POUZOL, (Marie de) fille illustre, célébrée par Pétrarque comme un prodige de force, de valeur, de vertu & de chasteté. Voyez les *Œuvres* de ce poëte.

POYET, (Guillaume) fils de l'échevin perpétuel d'Angers, étudia dans les plus célebres universités du royaume. Il vint ensuite à Paris, où il parut avec éclat dans le barreau. Louise de Savoie, mere de François I, le choisit pour soutenir les prétentions qu'elle avoit contre le connétable de Bourbon. Poyet ayant plaidé cette cause avec succès, la princesse lui obtint du roi la charge d'avocat-général. Ce ne fut pas là le terme de son élévation. Il devint président-à-mortier, puis chancelier de France en 1538. Mais ayant déplu à la reine de Navarre & à la duchesse d'Etampes, il fut arrêté en 1542, privé en 1545, par arrêt du parlement, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à tenir aucune charge, condamné à 100,000 livres d'amende, & enfermé pour 5 ans dans l'endroit que le roi ordonneroit. Péculat, altération de jugement, faussetés commises & protégées, concussions, créations & dispositions d'offices, évocations vexatoires, violences, abus de pouvoir, &c.; tels furent les crimes dont on l'accusa, suivant l'auteur de l'*Histoire du Procès du Chancelier Poyet*, Londres, 1776, in-8°: ouvrage d'ailleurs peu exact & plein de fiel, où l'on a moins cherché la vérité que les allusions propres à servir l'esprit de faction. On l'envoya dans la grosse tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens à François I. L'infortuné Poyet mourut en 1548, à 74 ans, d'une rétention d'urine. Bien des auteurs ont paru justifier sa mémoire, & regarder sa condamnation comme une intrigue de cour & une vengeance de femme. Il est certain que la reine de Navarre, sœur de François I, & la duchesse d'Etampes, maîtresse de ce prince, eurent encore plus de part à sa disgrace que ses prévarications. Le chancelier ayant reçu un ordre du roi de sceller des Lettres, qu'il avoit d'abord rejetées, quoiqu'accompagnées d'une recommandation de la duchesse, se rencontra alors avec la reine de Navarre, qui lui demandoit aussi une grace. Le chancelier lui dit d'un ton chagrin : « Voilà le bien que » les dames font à la cour. » Non contentes d'y exercer

» un empire despotique, elles » veulent encore dominer sur » les magistrats les plus consommés, pour leur faire » violer les loix les mieux » établies ». La reine de Navarre prit pour elle ces paroles, qui ne regardoient que la duchesse. Elle concerta avec elle le moyen de perdre le chancelier; & qui a jamais résisté à deux femmes en crédit chez un roi foible?

POYET, (François) docteur de Sorbonne, de l'ordre de S. Dominique, naquit à Angers vers le commencement du 16e. siecle. Il étoit prieur d'Angoulème, lorsque l'amiral de Coligni s'empara de cette ville. Les hérétiques n'ayant pu l'entraîner dans leur parti, le mirent en prison avec Jean Chauveau, âgé de 70 ans, qui y mourut mangé de vers. Ensuite ayant tâché de vaincre le P. Poyet dans la dispute & par des conférences réitérées, ils n'en remporterent que de la confusion. Ils le tirerent alors de prison, le promenerent par la ville, en lui faisant déchirer le dos & la poitrine avec des tenailles ardentes, l'habillerent après cela de haillons en forme de chasuble, lui mirent des brides au cou & aux bras en forme d'étole & de manipule, & le précipiterent enfin dans la Charente, où ils acheverent de le tuer à coups de fusil. Tels furent les exploits qu'exerça dès-lors sur une infinité de gens de bien, & sur-tout sur les ministres du Seigneur, une secte qui vient de jouer un si grand rôle dans la révolution sanglante qui a détruit la Religion en France.

POZZO, (André) né à Trente en 1642, se fit frere Jésuite à l'âge de 23 ans. Il étoit peintre & architecte, & se fit sur-tout une grande réputation dans la peinture. Il manioit le pinceau avec une vitesse & une facilité surprenantes, & s'est distingué principalement dans la perspective. On estime beaucoup les peintures dont il a orné la voûte de l'église de S. Ignace à Rome. Il ne réussit pas également dans l'architecture, sur laquelle il a composé deux gros volumes, intitulés : *Perspective des Peintres & Architectes* ; ouvrage d'un goût bizarre, & contraire aux vrais principes de l'art. Tel est aussi le superbe autel de *S. Louis de Gonzague*, élevé sur ses dessins dans l'église de S. Ignace, où la somptuosité & la magnificence brillent de toutes parts ; mais ne dérobent pas aux yeux des artistes & des connoisseurs, les défauts considérables qui regnent dans la composition. Frere Pozzo mourut en 1709 à Vienne, où ses talens l'avoient fait appeller par l'empereur.

POZZO, (Modesta) *voyez* FONTE-MODERATA.

PRADES, (Jean-Martin de) prêtre, bachelier de Sorbonne, né à Castel-Sarrasin dans le diocese de Montauban, fit ses premieres études en province, passa de là à Paris, & demeura dans plusieurs séminaires, entr'autres dans celui de S. Sulpice. Ses progrès dans la théologie ne furent pas brillans ; mais il sut se tirer de la foule & se faire une réputation par une *These* qu'il soutint en 1751, & qui

fut approuvée par le ſyndic de la ſacrée faculté, qui ſans doute ne l'avoit pas lue. Tous les gens de bien réclamerent contre ce premier eſſai public de la philoſophie irréligieuſe. Elle contenoit les propoſitions les plus fauſſes ſur l'eſſence de l'ame, ſur les notions du bien & du mal moral, ſur l'origine de la ſociété, ſur la loi naturelle & la religion révélée, ſur les marques de la véritable religion, ſur la certitude des faits hiſtoriques, ſur la chronologie & l'économie des loix de Moïſe; ſur la force des miracles pour prouver la révélation divine, ſur le reſpect dû aux ſaints Peres : mais ce qui indignoit ſur-tout, c'étoit le parallele impie des guériſons d'Eſculape & des guériſons miraculeuſes de J. C. Le parlement de Paris ſévit contre cette production groſſiere & dégoûtante. La Sorbonne l'imita, & publia une cenſure le 27 janvier 1752. La *Theſe* fut également condamnée par l'archevêque de Paris & par Benoît XIV. De Prades, craignant que l'on ne s'en tînt pas à la condamnation de ſon livre, ſe retira à Berlin, & eut quelque tems après un canonicat de Breſlaw. Alors il publia une *Apologie*, & fut aidé dans ſon travail par Diderot, qui lui avoit prêté la main pour ſa *Theſe*, en reconnoiſſance des articles que l'abbé avoit fournis à l'*Encyclopédie*. Dans cette *Apologie*, de Prades ſe répandit en invectives contre ſes cenſeurs, & les accabla d'injures; mais dès que ſa bile fut ſoulagée, il rougit de ſes excès & ſongea à ſe réconcilier avec l'Egliſe. L'évêque de Breſlaw fut le principal moteur dont ſe ſervit la Providence pour ménager cette réconciliation. Il rendit compte à Benoît XIV des diſpoſitions de de Prades; & cet abbé ſigna une rétractation ſolemnelle, le 6 avril 1754, où il dit, entre autres choſes, « qu'il n'avoit » pas aſſez d'une vie pour » pleurer ſa conduite paſſée & » pour remercier le Seigneur » de la grace qu'il lui accor» doit ». Il en envoya des exemplaires au pape, à l'évêque de Montauban & à la faculté de Paris. Benoît XIV obtint de la Sorbonne qu'il fût rétabli dans ſes degrés. Il fut fait enſuite archidiacre d'Oppelen, & mourut à Glogaw en 1782, après avoir été renfermé quelque tems au château de Magdebourg, pour des indiſcrétions & des correſpondances ſuſpectes. Nous avons donné quelqu'étendue à cet article, parce que la *Theſe* de cet abbé fait époque dans la révolution arrivée de nos jours à l'égard de la Religion. Avant cela, on ne l'attaquoit qu'en ſe couvrant du manteau de l'anonyme, par des moyens obſcurs, par de petites brochures clandeſtines : la *Theſe* fut le premier ſignal d'une attaque ouverte. Depuis ce tems, l'impiété, ſous le maſque de la philoſophie, a marché tête levée, & ſes partiſans n'ont point rougi de mettre leurs noms à la tête des productions les plus infames, & de ſigner leur honte avec leurs blaſphêmes. Entre les écrits que l'on a publiés contre l'abbé de Prades, on diſtingue celui du P. Brotier, le célebre com-

mentateur de Tacite, intitulé: *Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades*, avec cette épigraphe: *Bis peccat qui crimen negat*; 1753. On a remarqué, lors du systême de l'Egalité établi en France en 1791, que dès l'an 1751 l'abbé de Prades l'avoit mis formellement dans sa These; *Jus illud inæqualitatis barbarum, quod vocant æquius, quià validius.* Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 octobre 1791, p. 192.

PRADO, (Jerôme) Jésuite Espagnol, natif de Baëça, enseigna la philosophie à Cordoue avec un succès peu commun. Il finit ses jours à Rome en 1595, à 48 ans. Il s'étoit rendu dans cette ville pour y faire imprimer ses *Commentaires* sur l'Ecriture-Sainte. Il travailla pendant 16 ans avec le Pere Villalpande, autre Jésuite, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne, à expliquer les 26 premiers & les trois derniers chapitres d'*Ezéchiel*, qui concernent le Temple. Leur production est imprimée en 3 vol. in-fol. Rome, 1596. C'est un des livres les plus profondément savans qu'on ait faits sur les Prophetes. On en estime sur-tout la description du Temple & de la ville de Jérusalem : cette matiere s'y trouve épuisée. Les figures sont un des mérites de cet ouvrage. On a encore de Prado des *Commentaires* sur les Prophetes *Isaïe*, *Michée*, *Zacharie*, sur les *Epîtres* de S. Paul *aux Galates*, *aux Ephésiens*, *aux Colossiens* & *aux Hébreux*.

PRADON, (Nicolas) poëte François, natif de Rouen, mourut à Paris au mois du janvier 1698. Les Tragédies de Pradon eurent, dans leurs premieres représentations, beaucoup d'admirateurs & d'illustres partisans. Ce poëte se montra le concurrent de Racine, en traitant le même sujet que lui; & en effet, sa Tragédie de *Phedre & Hyppolite* parut avec plus d'éclat que celle de son rival, & sembla balancer quelque tems sa réputation; mais elle tomba ensuite dans un oubli dont elle n'a pu se tirer. Despréaux, intime ami de Racine, n'a pas peu contribué à le ridiculiser. Cependant il faut avouer, prévention à part, qu'il y a dans ses Tragédies des morceaux qui satisfont l'homme judicieux. On joue encore quelquefois *Regulus*; celle de M. Dorat, qui porte ce nom, ne l'a pas fait oublier. Ses autres Pieces sont : la *Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Tamerlan*, *Pyrame & Thisbé*. On les a recueillies à Paris, 1744, 2 vol. in-12.

PRADOVENTURA, (Antoine) Religieux de l'ordre de la Trinité, né en 1701 dans l'Andalousie, s'éleva par son mérite aux premiers emplois de son ordre. Aucun prédicateur n'a prêché à la cour de Madrid avec tant d'applaudissement; & les Sermons qu'il faisoit dans l'église des Trinitaires, attiroient une foule d'auditeurs de toutes les conditions, enchantés de son éloquence. Le P. Pradoventura mourut à Cordoue en 1753. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Le *Poëme de S. Raphaël*, in-4°. II. *Sermons des Saints*, 2 vol. in-4°. III. Diverses *Consultations*, in-fol. On a d'autres ouvrages de ce savant, à qui on ne peut refuser la gloire

d'avoir été un de ceux qui ont contribué le plus à la pureté de la langue espagnole, & au degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui.

PRAGEMANN, (Nicolas) docteur en philosophie à Iene, où il mourut à la fleur de son âge en 1719, étoit né à Stade en 1690. On a de lui : I. Une bonne Dissertation *De meritis Germanorum in Jurisprudentia naturali.* II. Un ouvrage latin sur le Droit Canon, &c.

PRASLIN. *voy.* CHOISEUL.

PRAT, (Antoine du) d'une famille noble d'Issoire en Auvergne, parut d'abord au barreau de Paris. Il fut fait ensuite lieutenant-général au bailliage de Montferrant, puis avocat-général au parlement de Toulouse. Elevé de charge en charge, il devint premier président du parlement de Paris en 1507, & chancelier de France en 1515. Pour donner plus d'activité & de promptitude à la justice, il crut devoir suggérer au roi de créer une nouvelle chambre au parlement de Paris. Cette chambre, composée de 20 conseillers, forma ce qu'on appelle *la Tournelle.* François I, ayant toujours besoin d'argent, le chancelier fut obligé de se prêter à des moyens qui répugnoient à son caractere. Les tailles furent augmentées, & de nouveaux impôts établis sans attendre l'octroi des Etats, contre l'ordre ancien du royaume. Ayant suivi en Italie François I, il persuada à ce prince d'abolir la Pragmatique-Sanction, & de faire le Concordat, par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France, & le roi accorda au pape les annates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant (*voy.* FRANÇOIS I & LÉON X). Ce Concordat finit heureusement les longues contestations qui avoient subsisté entre les papes & les rois de France. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap, à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre en 1527. Nommé légat *à latere* en France, il couronna la reine Eléonore d'Autriche. Un auteur Italien prétend qu'il voulut se faire pape en 1534, après la mort de Clément VII, & ajoute qu'il le proposa au roi, auquel il promit de contribuer jusqu'à 400,000 écus; mais que ce monarque se moqua de son ambition, & retint son argent. Ce fait n'a aucune vraisemblance; car outre que Paul III obtint la tiare 20 jours après la mort de Clément VII, il n'est point apparent que du Prat, qui étoit âgé & incommodé, songeât à quitter la tranquillité de sa maison pour les agitations du trône pontifical. Il se retira, sur la fin de ses jours, au château de Nantouillet, où il mourut en 1535, à 72 ans. On accuse ce ministre d'avoir suggéré le premier au roi l'idée de vendre les charges de judicature. M. le marquis d'Argenson, ministre-d'état, dans ses *Loisirs*, prétend le justifier de ce reproche, & dit que ce fut d'Amboise qui commença à les rendre vénales; mais cette assertion paroît moins bien prouvée que la premiere. — Son fils, Guillaume du

Prat, évêque de Clermont, assista au concile de Trente, sous le pape Paul III; fonda le collége de Clermont à Paris pour les Jésuites, & mourut en 1560, à 53 ans, avec la réputation d'un prélat zélé & éclairé.

PRATEOLUS, (Gabriël) autrement *du Préau*, naquit au commencement du 16*e*. siecle, & mourut en 1585 docteur de Sorbonne. Son jugement n'égaloit pas son érudition. Il mit au jour & augmenta la *Géomanie* de Cattan, travail au moins inutile. Ses Traités de Doctrine & d'Histoire Ecclésiastique, tels que son *Elenchus Hæreticorum*, Cologne, 1605, in-4°, firent honneur à son zele; mais l'*Elenchus* comprend bien des gens qui ne doivent pas être placés parmi les hérétiques.

PRATINAS, poëte tragique de Phlionte, ville du Péloponnese, voisine de Sycione, florissoit vers l'an 500 avant J. C. Ce poëte étoit contemporain d'Eschyle & de Chirile, qui écrivoient dans le même genre, & dont il fut le concurrent. Il composa jusqu'à 50 poëmes dramatiques, & parmi ces 50 on comprend 32 farces connues sous le nom de *Satyres*. On en trouve quelques fragmens dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-folio.

PRAXAGORAS d'Athenes, vivoit vers l'an 345 de J. C. Il publia, âgé seulement de 19 ans, l'*Histoire des Rois d'Athenes ;* & à 22 ans, la *Vie de Constantin le Grand*. Photius nous en a conservé des fragmens. Quoique païen, il y parle très-avantageusement de ce prince: témoignage qui vaut certainement mieux, & qui a plus d'autorité & de force que toutes les satyres des prétendus philosophes du 18*e*. siecle contre le premier empereur chrétien (*voy*. Constantin). Il avoit aussi écrit l'*Histoire d'Alexandre le Grand*.

PRAXEAS, hérésiarque du 2*e*. siecle, étoit phrygien. Il alla à Rome du tems du pape Eleuthere, s'y déclara contre les Montanistes, & engagea le pape à révoquer les lettres de communion qu'il leur avoit accordées sur de faux exposés. Il connoissoit d'autant mieux leurs erreurs, qu'il avoit quitté leur secte; mais il tomba ensuite dans une autre hérésie, ne reconnoissant qu'une seule Personne dans la Trinité, & disant même que le Pere avoit été crucifié comme le Fils: ce qui fut depuis suivi par les hérétiques Noëtiens, par les Sabelliens & par les Patripassiens. Tertullien écrivit avec une extrême véhémence contre Praxeas qui étoit passé de Rome en Afrique. Il revint 2 ou 3 fois dans le sein de l'Eglise, qui, comme une bonne mere, le reçut avec une très-grande douceur; mais il retomba toujours, & mourut dans l'hérésie.

PRAXILLE, dame de Sicyone, florissoit vers l'an 492 avant J. C., & inventa, dit-on, une espece de vers, qui de son nom fut appellée *Praxiléenne*. Mais tout cela est fort incertain; & l'on peut douter aussi que les Poésies imprimées sous son nom avec celles de quelques autres poëtes lyriques, Hambourg, 1734, in-4°, soient effectivement de cette ancienne muse.

PRAXITELE, sculpteur grec, vers l'an 564 avant J. C., réussissoit tellement à travailler le marbre, qu'il sembloit l'animer par son art. Tous ses ouvrages étoient, dit-on, d'une grande beauté; on ne savoit auquel donner la préférence : il falloit être lui-même, pour juger des différens degrés de perfection. La fameuse courtisanne Phryné, ayant obtenu de Praxitele la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagême pour le connoître. Elle fit annoncer à ce célebre artiste, que le feu étoit à son attelier; alors tout hors de lui-même, il s'écria : « Je suis » perdu, si les flammes n'ont » point épargné mon *Satyre* & » mon *Cupidon* ». Phryné, sachant le secret de Praxitele, lui déroba le *Cupidon.* Les anciens auteurs ont beaucoup vanté une autre statue de l'*Amour*, faite par ce sculpteur; une statue de *Phryné;* deux *Vénus*, une entr'autres, dont les habitans de Gnide furent possesseurs, mais que Pline dit avoir été inférieure à celle de Scopas (*voyez ce mot*). On voit que Praxitele, ainsi que la plupart des artistes du paganisme, choisissoient de préférence des sujets assortis à la corruption des mœurs & au goût d'un peuple voluptueux. On peut croire aussi que tout ce que l'on raconte de la merveille de ces ouvrages n'est pas sans exagération. L'opinion commune est qu'un des deux chevaux qu'on voit au Monte-Cavallo à Rome, est de Praxitele : il n'y a rien dans cette statue dont nos sculpteurs, même médiocres, ne soient très-capables.

PRÉ, (Claude du) sieur de Vau-Plaisant, naquit à Lyon vers l'an 1543. Ses ancêtres y avoient été distingués dans la robe & dans la littérature. — Un autre Claude du PRÉ, mort en 1550, & enterré aux Jacobins de cette ville, a composé un *Traité des connoissances générales du Droit.* Celui-ci fit ses études dans sa patrie, & prit des grades dans l'université de Toulouse, en 1565. Quatre ans après il fut pourvu d'une charge de conseiller en la sénéchaussée & siege présidial de Lyon, qu'il exerça avec beaucoup d'honneur. Il a fait, en latin, *Compendium veræ Originis & Genealogiæ Franco-Gallorum* : & un Recueil intitulé : *Pratum Claudii Prati*, Paris, 1614, in-8°. C'est dans ce dernier ouvrage, divisé en 4 livres, qu'il établit l'utilité de la philosophie pour étudier la jurisprudence, & (ce qu'il a moins bien prouvé) la nécessité de traiter la philosophie & les sciences en françois. C'est peut-être à cet usage, qui a prévalu, que nous devons cette fourmilliere de faux savans qui dégradent les lettres en même tems qu'ils dévastent la Religion & les mœurs. *Voy.* FRANÇOIS I, FERNEL.

PRÉ, (Jean du) célebre hermite dans le canton de Fribourg en Suisse, s'est signalé par un ouvrage unique en son genre, qui fait l'admiration de tous les voyageurs. C'est un monastere taillé dans le roc, auquel il travailla avec son valet durant 25 ans (*voyez-en la description à l'article* FRIBOURG, hermitage, *dans le* Dict. Géog.). Il étoit né à Gruyeres, & périt malheureu-

sement dans la Sane en 1708, avec des écoliers de Fribourg, qui l'étoient venus voir le jour de la fête de son église, en les reconduisant à l'autre rive dans une nacelle qui chavira.

PRÉ D'AUNAY, (Louis du) Parisien, commissaire des guerres, directeur-général des vivres, & chevalier de l'ordre de Christ, mourut en 1758. Nous avons de lui : I. *Lettres sur la génération des Animaux.* II. *Traité des subsistances militaires*, 1744, 2 vol. in-4°. III. *Réception du docteur Hecquet aux Enfers*, 1748, in-12. IV. *Réflexions sur la transfusion du Sang*, 1749, in-12 (*voyez* LIBAVIUS, DENYS Jean-Baptiste, & MERKLIN). V. *Aventures du faux chevalier de Warwick*, 1750, 2 vol.

PRÉ DE ST.-MAUR, (Nicolas-François du) maître-des-comptes à Paris sa patrie, mort dans cette ville en 1775 dans un âge avancé, a donné : I. La *Traduction* du *Paradis perdu de Milton*, 3 vol. in-12, qui comprennent le *Paradis reconquis*, traduit par un Jésuite, & les Remarques d'Addisson sur le *Paradis perdu.* Cette version, d'où l'on a fait disparoître les principaux défauts de l'original, en y faisant des changemens & des retranchemens, est écrite d'un style vif, énergique & brillant. II. *Essai sur les Monnoies de France*, 1746, in-4°.: ouvrage plein de recherches curieuses & justement estimé. III. *Recherches sur la valeur des Monnoies & le prix des Grains*, 1761, in-12; estimables & utiles. IV. *Tables de la durée de la Vie des Hommes*, dans l'*Histoire Naturelle* de Monsieur de Buffon.

PRÉAU, (Du) *voyez* PRATEOLUS.

PRÉAUX, (Des) *voyez* BOILEAU Nicolas.

PRECIPIANO, (Humbert-Guillaume, comte de) l'un des plus vertueux & des plus zélés évêques du 17e. siecle, naquit à Besançon, d'une ancienne famille, originaire de Genes, alliée aux Doria & aux Spinola. Successivement chanoine, archidiacre & doyen de l'église de Besançon, abbé de Bellevaux, il brilla de tant d'excellentes qualités dans l'exercice de ces emplois, qu'il s'attira l'estime & la confiance de son souverain. Philippe IV, roi d'Espagne, le nomma conseiller-ecclésiastique de la cour souveraine de Bourgogne, & en 1667, il fut choisi pour être envoyé de la part des Etats de cette province, à la diete d'Empire. Son habileté dans les négociations le fit élever en 1672 à la dignité de conseiller-suprême pour les affaires des Pays-Bas & de Bourgogne, auprès de Charles II; emploi qui demandoit sa présence à Madrid. Dix ans après, il fut nommé évêque de Bruges. Sa piété & son zele, qui ne s'étoient point ralentis pendant ses négociations, se manifesterent avec un nouvel éclat après sa promotion. Il consacra tous ses soins à remplir les devoirs d'un pasteur vigilant, & s'attacha sur-tout à démêler la zizanie du bon grain pour l'arracher du champ qui lui étoit confié. Nommé à l'archevêché de Malines, il montra beaucoup de répugnance à quitter son troupeau; il fallut des

ordres exprès du pape Alexandre VIII pour lui faire accepter cette nouvelle dignité. Les Pays-Bas se souviennent encore du zele qu'il déploya pour maintenir la pureté de la foi & l'autorité du siege de Rome; pour soutenir les décrets de cette mere Eglise, la discipline & la jurisdiction ecclésiastique. Sa charité envers les pauvres, sa piété & la douceur de ses mœurs lui attirerent l'amour & la confiance de ses véritables ouailles; mais il eut beaucoup à souffrir de la part de ceux qui montroient peu de soumission à l'autorité du Saint-Siege. Enfin accablé sous le poids des années & des infirmités, il mourut à Bruxelles en 1711, à l'âge de 85 ans. Besançon, Bruges, Bruxelles, Malines, l'abbaye de Bellevaux possedent des monumens de sa munificence & de sa piété. On voit son mausolée excellemment exécuté dans l'église métropolitaine de Malines, & accolé à celui de son frere Prosper-Ambroise PRECIPIANO, lieutenant-général des armées d'Espagne, mort à Bruxelles en 1707. Ce dernier monument est hors du sanctuaire, quoiqu'il tienne à l'autre. On y voit ces paroles: *Quomodò in vitâ dilexerunt se, ita & in morte non sunt separati.*

PRÉMONTVAL, (Pierre le Guay de) de l'académie des sciences de Berlin, naquit à Charenton en 1716. Son goût pour les mathématiques lui fit ouvrir à Paris, en 1740, une école gratuite pour cette science. La causticité orgueilleuse de son caractere lui ayant fait beaucoup d'ennemis, il quitta la France; il passa un an ou deux à Bâle, erra dans quelques villes d'Allemagne, & se fixa ensuite à Berlin, où il eut des succès & des querelles. Ce fut alors qu'il se mit au rang des auteurs. Nous avons de lui: I. *La Monogamie, ou l'Unité dans le Mariage*, 1751, 3 vol. in-8°.: ouvrage mauvais, bizarre & ennuyeux. II. *Le Diogene de d'Alembert*, in-12. D'Alembert souhaite à chaque siecle, on ne sait trop pourquoi, un Diogene, mais plus retenu, plus sage, plus décent que le cynique d'Athenes. D'après ce vœu, Prémontval a composé ce livre, où l'esprit d'indépendance, la haine de la société, & du Christianisme, forment un délire perpétuel. III. *Préservatifs contre la corruption de la Langue Françoise en Allemagne*, 1761, in-8°. C'est le meilleur de tous ses livres. IV. Plusieurs Mémoires. Il mourut à Berlin en 1767, avec la réputation d'un homme savant, mais qui faisoit haïr ses connoissances par son caractere bizarre, difficile & emporté. Rien n'étoit moins décidé chez lui que la religion. Dans plusieurs passages de ses écrits, il se déclare pour le Socinianisme; dans d'autres, il affiche le Déisme: il a même donné, en faveur des atômes d'Epicure, de creuses spéculations sur les chances, solidement réfutées par les abbés Nonotte & Bergier, & même par Voltaire, dont le suffrage en pareille matiere ne peut être suspect. On trouve cependant dans ses ouvrages, des témoignages bien honorables au Christianisme, & en particulier

aux Religieux, qu'il regarde comme les sauveurs des sciences, des arts & des lettres dans les tems d'ignorance & de barbarie.

PRENESTINUS, préteur dans l'armée de Papirius-Cursor, vers l'an 320 avant J. C., n'imita point la valeur de son général. Saisi d'une lâche frayeur, il mena sa troupe à un combat avec la lenteur d'un homme qui craint la mort. Le consul Papirius après la victoire le fit venir, & se promenant devant sa tente, commanda au licteur de lever la hache. A cet ordre, Prenestinus fut glacé d'effroi : *Ça donc, licteur*, ajouta le consul, *coupez cette racine qui nuit au passage.* Il le renvoya ainsi, troublé par la crainte du dernier supplice, & lui donna une bonne leçon pour l'avenir.

PREPOSITIVUS, (Pierre) théologien scholastique de l'université de Paris, au commencement du 13e. siecle, a laissé une *Somme de Théologie*, qui n'a point encore été imprimée.

PRESLE, (Raoul de) fils naturel du fondateur du college de Presle, avocat-général au parlement de Paris, puis maître-des-requêtes de l'hôtel du roi Charles V, fut historien & poëte de ce prince. Ce fut par son ordre qu'il traduisit en françois *La Cité de Dieu* de S. Augustin. Sa Traduction a été imprimée à Abbeville, en 1486, 2 vol. in-fol. Elle est rare. Elle fut aussi imprimée à Paris en 1531. C'est la premiere version françoise de ce savant traité. On a encore de Raoul : Un *Traité des Puissances Ecclésiastique & Séculiere*, que Goldast a fait imprimer dans le 1er. tome de sa *Monarchie*, comme favorable aux principes protestans. C'est un abrégé du *Songe du Vergier*, que fit de Presle à la sollicitation du roi Charles V. Il y a de fortes raisons de croire qu'il est aussi l'auteur du *Songe du Vergier*, 1491, in-folio ; & qu'on trouve encore dans les *Libertés de l'Eglise Gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol. (*voyez* LOUVIERES). On a encore de lui un Traité intitulé : I. *Musa*, mêlé de prose & de vers. C'est une fiction contre les mœurs de son tems. La Traduction françoise de la Bible, qu'il a laissée manuscrite, est une copie de celle de Guyard des Moulins. De Presle mourut en 1382.

PRESTET, (Jean) prêtre de l'Oratoire, étoit fils d'un huissier de Châlons-sur-Saône; il vint jeune à Paris, & entra au service du P. Mallebranche, qui, lui trouvant des dispositions pour les sciences, lui apprit les mathématiques. Le disciple y fit en peu de tems de si grands progrès, qu'à l'âge de 27 ans, en 1675, il donna la 2e. édition de ses *Elémens de Mathématiques*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1689, en 2 vol. in-4°. On y trouve un très-grand nombre de problêmes curieux, dont les jeunes mathématiciens peuvent se servir comme d'exemples pour s'exercer. Le P. Prestet trouve, par l'art des combinaisons, que ce vers latin :

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo,

peut être varié en 3376 manieres, sans cesser d'être vers : ce qui paroîtroit incroyable,

si on ne savoit pas que ces combinaisons sont en raison du nombre des mots, multiplié par le nombre précédent, aussi multiplié par celui qui précede, & cela en remontant jusqu'à l'unité; de maniere que si les 8 mots de ce vers étoient absolument disponibles dans tous les sens, on pourroit le changer 40,320 fois (*voyez* SESSA). Il n'étoit pas encore de l'Oratoire lorsqu'il publia cet ouvrage. Il y entra la même année; & après avoir professé les mathématiques avec distinction, sur-tout à Angers, il mourut à Marines en 1690, laissant une mémoire chere au public & à ses confreres.

PRESTRE, (Claude le) conseiller au parlement de Paris, sur la fin du 17*e*. siecle, étoit un magistrat recommandable par sa piété & par son intégrité. On a de lui : I. Un Recueil fort estimé, sous le titre de *Questions de Droit*, avec 200 Arrêts & des observations. La meilleure édition de ce Recueil est celle de 1676, par Guéret, qui l'a enrichie de notes & de cent autres Arrêts. II. Un *Traité des Mariages clandestins*, & les *Arrêtés* de la 5*e*. chambre des enquêtes. Ces ouvrages sont recherchés par les jurisconsultes.

PRESTRE, (Sébastien le) fils d'Urbain le Prestre, seigneur de Vauban, naquit en 1633. Il commença à porter les armes dès l'âge de 17 ans. Ses talens & son génie extraordinaire pour les fortifications, se firent aussi-tôt connoître, & parurent avec éclat au siege de Ste.-Menehould en 1652. Vauban avoit servi jusqu'alors sous le prince de Condé, général des armées Espagnoles, contre la France. Ayant été pris par un parti françois, le cardinal Mazarin l'engagea au service du roi. Cette même année Vauban servit d'ingénieur au second siege de Ste. Menehould, qui fut reprise par l'armée royale. Il fit ensuite les fonctions d'ingénieur au siege de Stenai en 1654, de Landrecie en 1650, de Valenciennes en 1656, & de Montmédi en 1657. L'année d'après, il conduisit en chef les sieges de Gravelines, d'Ypres & d'Oudenarde. Après la paix des Pyrénées, le jeune ingénieur s'occupa à démolir des places ou à en construire. Quand la guerre se ralluma en 1667, il eut la principale conduite des sieges que le roi fit en personne. Il reçut au siege de Douay un coup de mousquet à la joue, & continua de servir. Il fut occupé, en 1668, à faire des projets de fortification pour les places de la Franche-Comté, de la Flandre & de l'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il venoit de construire, & ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. La paix ayant été conclue à Aix-la-Chapelle, il n'en travailla pas moins que pendant la guerre. Il alla en Piémont avec Louvois, donna au duc de Savoie des dessins pour Verue, Verceil, Turin, & reçut de ce prince son portrait enrichi de diamans. La guerre de 1672 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son génie. Il conduisit tous les sieges auxquels le roi se trouva. Ce fut à celui de Maëst-

tricht, en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singuliere pour l'attaque des places. Il fit changer de face à cette terrible & importante partie de la guerre. Les fameuses *Paralleles*, connues depuis le siege de Candie en 1669, & les *Places d'armes*, furent mises en exécution. Depuis lors il ne cessa d'inventer, tantôt les *Cavaliers* de tranchées, tantôt un nouvel usage des *Sapes* & des *Demi-Sapes*, tantôt les *Batteries en ricochet;* & par ces inventions nouvelles, il satisfit à ses vues principales, la conservation des hommes. En 1677, Valenciennes fut prise d'assaut, & l'attaque de cette place fut faite en plein jour. Ce fut Vauban qui donna ce conseil, pour empêcher qu'une partie des assiégeans ne tirât sur l'autre, & que la nuit ne favorisât la pusillanimité des lâches. L'usage ancien étoit que les attaques se fissent toujours pendant la nuit. La paix de Nimegue lui ôta le pénible emploi de prendre des places; mais il en eut un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, & par conséquent celui de l'art. Strasbourg & Casal furent ensuite ses travaux les plus considérables. La guerre qui recommença en 1683, lui donna l'année suivante, l'occasion de prendre Luxembourg, place forte par sa situation, mais qui alors n'avoit presqu'aucun des ouvrages extérieurs qui la rendent aujourd'hui si vaste & si redoutable. En 1688, il fit, sous les ordres du Dauphin, les sieges de Philisbourg, de Manheim & de Frankenthal. Ce prince le récompensa de ses services, en lui donnant quatre pieces de canon à son choix, pour mettre à son château de Bazoche: privilege unique jusqu'alors. Une maladie l'ayant mis hors d'état d'agir en 1690, il répara cette oisiveté involontaire par la prise de Mons en 1691, de Namur en 1692; par le siege de Charleroi en 1693; par la défense de la Basse-Bretagne contre les desseins des Anglois, en 1694 & 1695; enfin par le siege d'Ath en 1697. La succession d'Espagne ayant fait renaître la guerre, il étoit à Namur en 1703 lorsqu'il reçut le bâton de maréchal de France. Il prit à la fin de cette année le Vieux-Brisac, & mourut en 1707, d'une fluxion de poitrine, à 74 ans, après avoir travaillé à 300 places anciennes, & en avoir construit 33 nouvelles; & après s'être trouvé à 140 actions de vigueur, & avoir conduit 53 sieges. Le maréchal de Vauban étoit un ancien Romain sous les traits d'un François. Sujet plein de fidélité & nullement courtisan, il aimoit mieux servir que plaire. Il méprisoit cette politesse superficielle, qui couvre souvent tant de dureté; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composoient une autre politesse plus rare, qui étoit dans son cœur. Dans tous ses voyages, il s'informoit avec soin de tous les détails de l'agriculture & du commerce. Il avoit recueilli le prodigieux nombre d'idées, qui s'étoient présentées à son esprit pour le bien public. De toutes ces différentes vues, il avoit com-

posé 12 gros volumes manuscrits, qu'il intitula *Ses Oisivetés*. Fortifications, détail des places, discipline militaire, campemens, manœuvres, courses par mer en tems de guerre, finances, culture des forêts, colonies françoises, il embrasse tout; mais ses vues ne sont pas toutes praticables. L'académie des sciences se l'associa en 1699 comme un homme qui feroit autant d'honneur à son corps qu'il en faisoit à la France. Outre les *Oisivetés*, il y a encore plusieurs ouvrages qu'il a faits, ou qu'on lui attribue, ou que l'on dit avoir été composés sur ses idées. I. *Maniere de Fortifier, par M. de Vauban, mise en ordre par M. le chevalier de Cambrai*, Amsterdam, 1689 & 1692, in-8° & in-12. — Paris, in-8°, sous ce titre: L'*Ingénieur François*... Hebert, professeur de mathématiques, a joint ses notes à cet ouvrage. Coignard le réimprima à Paris en 1691, in-12, avec les notes de l'abbé du Fay. Cette édition fut contrefaite à Amsterdam, en 1702 & 1727, en 2 vol. in-4°. II. *Nouveau Traité de l'attaque & de la défense des Places, suivant le systême de M. de Vauban*, par M. Desprez de St-Savin, Paris, 1736, in-8°, excellent. III. *Essais sur la Fortification*, par M. de Vauban; Paris, 1740, in-12. Ceux qui ont considéré cet homme célebre comme l'inventeur de la fortification moderne, ne font pas attention au grand nombre de places très-antérieurement construites selon les mêmes idées en général, plus fortes dans leur simplicité & leur petit nombre de très-solides ouvrages (tels que la citadelle d'Anvers), que des forteresses d'une défense plus vaste & plus compliquée. IV. *Projet d'une Dîme Royale*, supprimant la taille, les aides, les décimes du clergé, & tous les autres impôts. Projet romanesque qui a paru inexécutable, & contraire à plus d'un principe, Rouen, 1707, in-4°. V. Le *Testament Politique de M. de Vauban*, imprimé en 1708, in-12, est de Pierre le Pesant, Sr. de Bois-Guillebert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. Cet écrit avoit d'abord paru sous le titre de *Détail de la France*.

PRESTRE, (Antoine le) parent du précédent, après s'être signalé en 1703 au siege de Brisac, & en 1714 à celui de Barcelonne, fut fait lieutenant-général, & obtint l'érection de sa terre de St-Sernin en comté, sous le nom de Vauban. Il mourut dans son gouvernement de Bethune, en 1731, à 77 ans. Il avoit alors 58 ans de service. Il s'étoit trouvé à 44 sieges, & avoit reçu 16 blessures considérables.

PRÉTEXTAT, (S.) évêque de Rouen, craignant les suites d'un commerce scandaleux, maria en 576 Mérovée, fils de Childeric, avec Brunehaut sa tante, persuadé que le cas étoit assez pressant pour autoriser une telle dispense; mais le concile de Paris en 577 en jugea tout autrement, & le condamna; le roi l'exila dans une petite isle de la Basse-Normandie. Quelques auteurs prétendent que Prétextat ne donna pas cette dispense; mais que le mariage s'étant fait à Rouen, il

il parut être en faute. En tout cas, la dispense étoit nulle, puisque les évêques ne peuvent dispenser à volonté dans les loix de l'Eglise universelle ; & c'est vainement que quelques novateurs ont cité cet exemple pour renverser les regles établies : car si la dispense a été donnée, Prétextat en a été puni ; & ce n'est pas par le délit, mais par la punition qu'il faut juger des principes alors reçus dans l'Eglise (On peut voir sur cette matiere divers Traités, publiés dans ces dernieres années. *Véritable état du différent élevé entre le Nonce apostolique, résident à Cologne, & les trois Electeurs ecclésiastiques*, 1787. *Coup-d'œil sur le Congrès d'Ems*, 1787. *Réflexions sur les 73 Articles du* pro Memoria *de l'Archevêque de Cologne*, 1788. Voyez COLLET). Prétextat, de retour dans son diocese, continua de veiller avec soin à la garde de son troupeau. Il tâcha par ses exhortations d'ouvrir les yeux à Frédégonde sur l'énormité de ses crimes; mais cette princesse, au-lieu de profiter de ses exhortations, le fit assassiner le 25 février 588.

PRETI, (Matthieu) *voyez* CALABROIS.

PRETI, (Jerôme) natif de Toscane, mort à Barcelone en 1626, s'est fait un nom parmi les poëtes d'Italie. De toutes les Poésies de son recueil, imprimé en 1666, in-12, la piece dont on fait le plus de cas, est l'Idylle de *Salmacis*.

PRÉVOT, (Jean) devint fameux par ses prestiges dans le 14e. siecle. Un abbé de l'ordre de Cîteaux, ayant perdu une somme considérable d'argent, il entreprit de la lui faire recouvrer par ses sortileges. Mais ayant été découvert dans le tems de l'opération, il fut condamné à être brûlé vif, avec Jean Persant, qui passoit pour un grand maître dans l'art des sortileges. Les complices qui étoient un Maure apostat de l'ordre de Cîteaux, disciple de Persant, l'abbé de Sarconcelles du même ordre, & quelques chanoines-réguliers, furent dégradés & condamnés à une prison perpétuelle. Ces faits, tout extraordinaires qu'ils paroissent, ne sont point d'une autre nature que ceux sur lesquels le parlement de Paris portoit des jugemens bien réfléchis à la fin du 17e. siecle (1688). *Voyez* le BRUN; & PACY, *dans le Dictionnaire Géographique*.

PRÉVOT, (Jean) *Præpositus*, savant médecin, né à Dilsperg, dans le diocese de Bâle, en 1585, exerça son art avec succès à Padoue. On a de lui: I. *Opera Medica*, 1656, in-12. II. *De Morbosis uteri passionibus*, 1669, in-8°. III. *De Urinis*, 1667, in-12. Il mourut à Padoue en 1631.

PRÉVOT, (Pierre-Robert le) chanoine de l'église de Chartres, né à Rouen en 1675, montra dès sa jeunesse un goût décidé pour l'éloquence de la chaire. La ville où il avoit reçu le jour, applaudit à ses premiers essais. Il vint ensuite à Paris, pour s'y former sur le modele des grands maîtres; & bientôt il fut recherché avec empressement, & toujours écouté avec un nouveau plaisir. Il ne fut pas moins goûté à la

cour, où il prêcha les Avents de 1714 & de 1727, & le Carême de 1721. Il mourut à Paris en 1736. On a de lui un *Panégyrique de S. Louis*, & quatre *Oraisons funebres ;* la plus belle est celle du duc de Berry. Elles ont été imprimées à Paris, en 1765, in-12.

PRÉVOT, (Claude-Joseph) avocat au parlement de Paris, mort en 1753, à 81 ans, se fit un nom par ses consultations & par ses livres. Nous avons de lui : I. *Réglement des Scellés & Inventaires*, 1734, in-4°. II. *La Maniere de poursuivre les Crimes*, ou *Loix Criminelles*, 1739, 2 vol. in-4°. III. *Principes de Jurisprudence sur les visites & rapports des Médecins, Chirurgiens, Accoucheurs & Sages-Femmes*, 1753, in-12.

PRÉVOT D'EXILES, (Antoine-François) naquit en 1697 à Hesdin, petite ville de l'Artois, d'une bonne famille. Après avoir fait de bonnes études chez les Jésuites, il prit l'habit de cette société, & le quitta quelques mois après pour porter les armes. Il s'enrôla en qualité de simple volontaire ; mais fâché de ce qu'il n'étoit pas avancé, il retourna chez les Jésuites, d'où il sortit encore quelque tems après. Son goût pour le service militaire s'étant réveillé dans le cloître, il reprit les armes. Quelques années s'écoulerent dans les plaisirs frivoles de la vie dissipée d'un officier. La malheureuse fin d'un engagement trop tendre, le fit entrer chez les Bénédictins de S. Maur. L'étude amortit un peu ses passions ; mais son cœur brûloit sous la cendre. Tourmenté par le souvenir des faux appas du monde, il prit occasion d'un petit mécontentement pour quitter sa congrégation & son habit. Il passa en Hollande en 1729. Se trouvant sans fortune, il chercha des ressources dans ses talens. Il avoit composé à St-Germain les deux premieres parties de ses *Mémoires d'un Homme de qualité ;* il les mit au jour, & le succès de cet ouvrage fut aussi utile à sa bourse qu'à sa réputation. Fixé à La Haye, il lia connoissance avec une femme, & leur liaison donna lieu à des bruits désagréables. Diverses raisons l'ayant obligé de passer en Angleterre, à la fin de 1733, cette femme l'y suivit. Londres auroit pu être pour lui un séjour délicieux ; mais la qualité de *Moine apostat* & de *Littérateur vagabond*, étoient de grandes taches. Il avoit entrepris alors un Journal sous le titre de : *Le Pour & Contre*. Quelque soin qu'il eût de ménager l'amour-propre des auteurs, il déplaisoit toujours à quelqu'un ; on l'accabloit de brocards ; on rappelloit toutes ses aventures ; on prédisoit « qu'il iroit à » Constantinople se faire cir- » concire, & que de là il pour- » roit gagner le Japon pour y » fixer ses courses & sa reli- » gion ». Las de lutter contre ses folies & celles des autres, il sollicita son retour en France. Ses ouvrages lui avoient fait des protecteurs qui lui obtinrent cette permission. Il repassa à Paris dans l'automne de 1734, y prit le petit-collet, & vécut tranquille sous la protection du prince de Conti, qui l'honora des titres de son

aumônier & de son secrétaire. Le choix que le chancelier d'Aguesseau fit de lui en 1745, pour l'*Histoire générale des Voyages*, lui donna une nouvelle considération. Sa mort fut accompagnée d'une circonstance tragique. Il fut frappé le 23 octobre 1763, dans la forêt de Chantilly, d'une attaque d'apoplexie, à la 66e. année de son âge. On le crut mort, & on le porta chez le curé du village le plus voisin. La justice fit procéder à l'ouverture du corps. Un cri fit connoître au chirurgien que l'abbé étoit encore en vie; mais c'étoit trop tard, le coup porté étoit mortel. Accident tragique qui rappelle celui du cardinal d'Espinosa, dont les circonstances sont exactement les mêmes. L'abbé ne mourut cependant pas d'abord: on le transporta à Paris, & l'on appella le fameux chirurgien M. Louis: c'est à cette occasion qu'on lit dans le *Journ. général* par M. de Fontenai, 1792, n. 188, cette anecdote digne de la philosophie du jour: » Ancien ami de M. l'abbé » Prévôt, M. Louis l'aban» donna, par cette seule rai» son, que chrétien éclairé, » mais long-tems égaré, il » avoit jugé devoir consacrer » à la Religion ses derniers » momens ». Ses ouvrages sont: I. Les *Mémoires d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde*, en 6 vol. in-12, 1729. Ce roman renferme plusieurs récits intéressans, des réflexions fines & délicates, & des historiettes assez agréables. La morale qui y regne est noble & utile, mais quelquefois déplacée, & presque toujours trop longue. II. *Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwel*, 1732, 6 vol. in-12. L'auteur s'appesantit sur les détails: il invente mal; quoique les récits soient honnêtes & circonspects, l'impression générale de l'ouvrage n'est pas en faveur des bonnes mœurs. III. *Histoire du Chevalier des Grieux & de Manon Lescaut*, 1733, in-12. Le héros de ce roman est un jeune homme vertueux & vicieux tout ensemble; pensant bien & agissant mal; aimable par ses sentimens, & détestable par ses actions: on sait que ces sortes de tableaux ne servent guere à multiplier & à renforcer les vertus. IV. *Le Pour & Contre, ouvrage périodique, dans lequel on s'explique librement en matiere de sciences, d'arts, de livres*, &c., 1733, & années suivantes, 20 vol. in-12. Ce Journal eut moins de succès que les feuilles de l'abbé des Fontaines. On y trouve cependant des morceaux intéressans & une littérature variée. V. *Histoire universelle de M. de Thou, traduite en françois*, 1733, in-4°. Il n'en a paru que le 1er. volume, parce que l'abbé des Fontaines travailloit dans le même tems à une traduction de cette Histoire. Celle de l'abbé Prévôt est assez négligée, & le texte s'y trouve noyé dans un long commentaire. VI. *Tout pour l'Amour, & le Monde bien perdu, ou la Mort d'Antoine & de Cléopâtre*, tragédie traduite de l'anglois, 1735, in-12. Le style de cet ouvrage est vif, nombreux, élégant, sans affectation, & la version est assez fidelle. VII. *Le Doyen de*

Killerine, histoire morale, en 6 vol. in-12, 1735 : roman verbeux & assez mal imaginé. VIII. *Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre ; contenant les guerres de la maison de Lancastre contre la maison d'Yorck*, 1740, 2 vol. in-12. Quoique cet ouvrage doive être rangé autant dans la classe des romans que dans celle des histoires, on le lut avec avidité. La narration en est agréable & les faits singuliers. IX. *Histoire d'une Grecque moderne*, 1741, 2 vol. in-12: roman qui a eu du succès. X. *Campagnes Philosophiques, ou Mémoires de M. de Montcalm, aide-de-camp de M. le maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la Guerre d'Irlande*, 1741, 2 vol. in-12. C'est un mélange de fictions & de vérités, quelquefois mal assorties, mais toujours rendues avec beaucoup d'agrément. XI. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Malte, ou Histoire du Commandeur de* ***, 1742, 2 vol. in-12. XII. *Histoire de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*, 1742, 2 vol. in-12. Il y a trop d'intrigues de cabinet & de galanterie, trop de ressorts de politique, & point assez de cette simplicité noble, qui est le véritable ornement de l'histoire. XIII. *Voyages du capitaine Robert Lade en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique, contenant l'histoire de sa fortune, & ses observations sur les Colonies & le commerce des Espagnols, des Anglois, des Hollandois, &c.: ouvrage traduit de l'anglois*, 1744, 2 vol. in-12: relation intéressante & curieuse. XIV. *Lettres de Cicéron à Brutus ; traduites en françois avec des notes*, 1744, in-12. XV. *Histoire de la Vie de Cicéron, tirée de ses écrits & des monumens de son siecle, avec les preuves & des éclaircissemens, composée sur l'ouvrage anglois de M. Midleton*, 1743, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, fait à la hâte, auroit demandé plus de soin, de méthode, de précision & de goût. XVI. *Mémoires d'un honnête Homme*, 1745 : roman qui a peu réussi. XVII. *Histoire générale des Voyages, depuis le commencement du 15e. siecle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile & de mieux vérifié dans toutes les Relations des différentes nations du monde : ouvrage traduit d'abord de l'anglois, & continué depuis l'interruption des premiers auteurs, par ordre de monseigneur le chancelier de France*, 1745, & années suivantes, 16 vol. in-4°, & 64 vol. in-12. La Table des matieres a été composée par M. Chompré. Cette *Histoire* a été continuée par de Querlon, & ensuite par M. Deleyre, Paris, 1768-1770, 12 vol. in-12. M. de la Harpe en a donné un *Abrégé* en 21 vol. in-8°, Paris, 1780, & 1 vol. de cartes, in-4°. On sent bien qu'en passant par ses mains, cette collection n'a pu manquer de prendre une teinte de philosophisme. XVIII. *Lettres de Cicéron, qu'on nomme vulgairement Familieres, traduites en françois sur les éditions de Grævius & de M. l'abbé d'Olivet, avec des notes*, 1746, 5 vol. in-12. Cette version ressemble à un excellent original

écrit en françois. XIX. *Manuel Lexique, ou Dictionnaire Portatif des Mots François, dont la signification n'est pas familiere à tout le monde : ouvrage utile aux personnes qui veulent écrire & parler juste*, 1751, 1 vol. in-8°. — 1754; *nouvelle édition, augmentée d'un Abrégé de la Grammaire Françoise*, 2 vol. in-8°. C'est un des meilleurs Dictionnaires qui aient été donnés dans ces derniers tems. Il renferme des définitions claires & précises. M. Duboille, chanoine-régulier d'Eaucourt, en a donné une édition augmentée à Liege, 1788 ; mais n'ayant pu veiller par lui-même sur l'impression, il a vu son travail défiguré par un grand nombre de fautes typographiques. XX. *Lettres de Miss Clarice Harlove*, en 12 parties, 1751 ; ce roman est traduit de l'anglois de Richardson. XXI. *Histoire de sir Charles Grandisson, contenue dans une suite de Lettres, publiées sur les originaux par l'éditeur de Pamela & de Clarice ; ouvrage traduit de l'anglois*, 1755, 8 parties in-12. XXII. *Le Monde moral*, ou *Mémoire pour servir à l'Histoire du Cœur humain*, 1760, 4 vol. in-12. XXIII. *Histoire de la maison de Stuard sur le trône d'Angleterre, traduite de l'anglois de M. Hume*, 1760, 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. L'original est, comme l'on sait, le fruit de l'esprit protestant & philosophique ; à ce défaut, la traduction joint un air étranger, un style souvent embarrassé, semé d'anglicismes, d'expressions peu françoises, de tours durs, de phrases louches & mal construites. XXIV. *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vertu*, 1762, 4 vol. in-12. XXV. *Almoran & Hamet*, 1762, 2 vol. in-12. XXVI. *Lettres de Mentor à un jeune Seigneur*, 1764. in-12. Ces trois ouvrages, dont le dernier est posthume, ont été traduits de l'anglois. L'abbé Prévôt étoit un écrivain d'une imagination belle & riche. On doit déplorer qu'un homme capable des productions les plus belles & les plus utiles, ait consacré la moitié de sa vie à un genre pernicieux, l'écueil de la vertu, l'opprobre de la raison & le délire de l'imagination. Ce n'est pas qu'on veuille proscrire les romans qui ne blessent point l'honnêteté des mœurs, qui ne roulent point sur une fade galanterie, & qui menent à la vertu par l'agrément. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour désapprouver *Télémaque*, *Séthos*, & quelques autres ouvrages qui ne sont, pour ainsi dire, que des cours de morale. Mais il faudroit être aussi bien indulgent, pour ne pas condamner ces écrits frivoles, qui par la vivacité des situations, la tendresse des sentimens, amollissent l'ame & lui inspirent les passions les plus funestes. Ceux de l'abbé Prévôt sont presque tous de ce dernier genre. Il est vrai que la morale suit par-tout ses héros, & jusques dans les plaisirs. Mais la vertu n'y est qu'en maximes, & le vice y est en action ; & s'ils parlent comme Séneque, ils agissent comme Pétrone. On a donné en 1764, in-12, les *Pensées de M. l'abbé Prévôt*, & en 1783, ses *Œuvres choisies*.

PREYSIUS, (Christophe)

né en Hongrie, professa la philosophie dans l'université de Francfort. Mélanchthon loue sa science, son érudition, sa sagacité, & son attachement à ce qu'il appelloit la vérité, c'est-à-dire aux erreurs de son tems, que Preysius soutint avec opiniâtreté; il lui donne, suivant l'usage de son siecle, le nom de *Christophorus Pannonius*. Preysius a fait en latin une *Vie de Cicéron*, que l'on estime. Il y entre dans le détail des études & des actions de cet excellent orateur: détail puisé dans ses écrits, ou dans ceux des auteurs contemporains. Cette *Histoire* de Cicéron parut à Bâle en 1555, in-8°, avec un Traité ou Discours, *De imitatione Ciceronianâ*, qui est aussi de Christophe Preysius. Gaspar Peucer estimoit beaucoup ces deux ouvrages.

PRIAM, roi de Troie, fils de Laomedon, fut emmené en Grece avec sa sœur Hésione, lorsque Hercule renversa le royaume de Troie; mais il se racheta, vint relever les murs de cette ville, & rendit son royaume le plus florissant de l'Asie-Mineure, pendant 12 ans qu'il le gouverna. Il épousa Hécube, dont il eut plusieurs fils & plusieurs filles. Pâris, l'un de ses enfans, ayant enlevé Hélene, les Grecs vinrent assiéger cette ville, & la saccagerent après dix ans de siege. Priam fut massacré par Pyrrhus au pied d'un autel qu'il tenoit embrassé, environ l'an 1240 avant J. C.

PRIAPE, dieu des jardins, fils de Bacchus & de Vénus, présidoit aux jardins, où l'on mettoit ordinairement sa figure pour servir d'épouvantail. Il étoit regardé comme le dieu le plus infame du Paganisme, & comme le pere de la débauche. Ce sont de tels objets que l'homme corrompu transforme en divinité, pour se cacher sa turpitude, & trouver dans le Ciel des exemples des infamies punies dans les enfers.

PRICE, (Jean) *Pricæus*, né à Londres en 1600, se retira à Florence, où il embrassa la Religion Catholique, & mourut à Rome en 1686. Il embrassoit le sacré & le profane, & joignoit à beaucoup de mémoire, le jugement qui ne l'accompagne pas toujours. On a de lui: I. Des *Notes* sur les *Psaumes*, sur *S. Matthieu*, sur les *Actes des Apôtres*, & sur quelques autres livres. On les trouve dans les *Critici sacri* de Péarson. II. On lui attribue encore un *Traité des Hérésies*. Tous ces écrits sont savans.

PRICE, (Charles) naquit à Londres en 1723, & mourut en 1787. Jeune encore, il fit mourir son pere de chagrin. Déjà trop connu dans sa patrie, il prit le parti de voyager incognito sous le nom de Johnson. Revenu en Angleterre, il fut mis en prison. Le desir de recouvrer sa liberté le rendit auteur: il composa un Pamflet pour la sœur du roi contre celui de Danemarck. Le livre va jusqu'au roi, & Price sort de prison, plus frippon que jamais. Il se fit buraliste & contrefit des billets. Après avoir fait une multitude de dupes, il est condamné à être pendu; & dès que sa destinée lui est connue, il se détruit lui-même. Six éditions faites

en Angleterre, & une traduction françoise de la Vie d'un escroc, sous le titre d'*Histoire de Charles Price*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, suffisent pour faire juger du goût & des graves occupations de ce siecle. Il est vrai que Cartouche & Mandrin ont eu aussi leurs historiens ; mais leurs vies étoient remplies de traits singuliers, & avoient un air romanesque, qui sembloient justifier l'empressement de la curiosité ; au-lieu que celle de Price ne présente guere que des scenes d'une scélératesse ordinaire, mais féconde en fourberies & en malice.

PRIDEAUX, (Jean) né en 1578 à Stafford en Angleterre, obtint la chaire de théologie & le rectorat du college d'Exon. Il s'acquit dans ces places beaucoup de réputation, & fit paroître un grand zele pour les intérêts du roi & de l'Eglise Anglicane. Ce zele lui mérita l'évêché de Winchester en 1641. Il mourut en 1650, à 72 ans. On a de lui : I. Une *Apologie pour Casaubon* contre Eudæmon Jean, en latin, 1614, in 8°. II. Des *Leçons de Théologie*, Oxford, 1648, in-fol., & d'autres ouvrages inconnus aujourd'hui.

PRIDEAUX, (Humphrey) naquit à Padstow dans le comté de Cornouailles, en 1648, d'une bonne famille. Il fit ses études à Westminster, ensuite à Oxford, & se signala dans ces deux endroits par l'étendue de sa mémoire. La mort d'Edouard Pocock ayant fait vaquer la chaire d'hébreu, on l'offrit à Prideaux, qui la refusa. Il fut pourvu du doyenné de Norwich en 1704, & mourut dans cette ville en 1724. Ses mœurs étoient celles d'un savant toujours enfermé dans son cabinet. Il n'avoit pas les dehors imposans de cette politesse légere de nos littérateurs François ; mais il se distinguoit par un grand fonds de franchise & de vertu. Nous avons de lui plusieurs ouvrages pleins de recherches, dont le principal regarde les marbres d'Arundel (*voyez ce mot*), & est intitulé : I. *Marmora Oxoniensia, ex Arundelianis, Seldenianis, aliisque conflata, cum Græcorum versione latinâ, & lacunis suppletis, ac figuris æneis*, Oxford, 1676, in-fol. Selden avoit entrepris cet ouvrage, & en avoit fait imprimer une partie en 1627 ; mais il n'avoit expliqué que 29 Inscriptions grecques & 10 latines ; Prideaux a expliqué les 260 autres. Depuis quelque tems, les marbres (appellés de Paros ou d'Arundel) ont perdu beaucoup de leur considération : de savans critiques sont parvenus à les rendre suspects & à les faire considérer comme une Chronique postiche & posthume, très postérieure au tems dont elle prétend tracer les événemens (*voyez* PAROS dans le *Dict. Géog.*). Il a donné aussi la *Vie de Mahomet*, en anglois. Elle a été traduite en françois, & imprimée à Amsterdam, en 1698, in-8°. M Savary dans une Vie de Mahomet qui est à la tête de la traduction du *Coran* (Paris, 1782, 2 vol. in-8°.) attaque Prideaux sur ce qu'il a dit du moine Sergius, & il faut convenir que Prideaux ne

s'est pas exprimé avec assez d'exactitude sur ce sujet; mais il n'en est pas moins incontestable que Mahomet a eu de longues conférences avec Sergius, moine du Hauran, & que c'est auprès de lui qu'il a étudié les livres-Saints, d'où est imprunté ce qu'il y a de beautés dans le Coran. Savary, en contredisant ce fait, cherchoit moins la vérité que la gloire de Mahomet, dont il voudroit faire un homme de génie. II. *L'Ancien & le Nouveau-Testament, accordés avec l'Histoire des Juifs*, en anglois, 2 vol. in-fol., Londres, 1720. IV. *Histoire des Juifs & des Peuples voisins, depuis la décadence des Royaumes d'Israël & de Juda jusqu'à la mort de Jesus-Christ*. Ce savant ouvrage, écrit en anglois, & traduit en françois, a eu un succès extraordinaire. On en a fait beaucoup d'éditions : celle de Paris de 1742, 6 vol. gr. in-8°, surpasse de beaucoup les éditions antérieures. A la place des Cartes de l'édition de Hollande, qui étoient simplement des copies de celles de Cellarius, peu estimées des connoisseurs, on en a fait graver de nouvelles, qui ont été dessinées sur celles de de Lisle. Quant au corps de l'ouvrage de Prideaux, on n'y a fait aucun changement ; le peu de retranchemens qu'il y a, roulent uniquement sur quelques expressions peu mesurées, que l'on a cru devoir adoucir, & que l'auteur n'auroit pas dû se permettre pour son propre honneur. A cela près, on a laissé l'ouvrage tel qu'il étoit. On auroit tort de vouloir que Prideaux parlât en catholique, sur le Canon de l'Ecriture, par exemple ; on s'est donc contenté d'ajouter des dissertations sur les points où il s'écarte de la vérité. Le Pere Tournemine les a fournies ; elles serviront de préservatif, & l'on ne doit pas craindre que ce que dit Prideaux sur ces articles, puisse induire personne en erreur.

PRIERIO, *voyez* MOZZOLINO.

PRIEUR (Philippe le) *Priorius*, natif de Normandie professa, avec un succès peu ordinaire, les belles-lettres dans l'université de Paris, & mourut en 1680. On a de lui : I. Une Edition de *Tertullien* 1664, in-fol., qu'il accompagna de notes tant de son propre fonds que de celles qu'il avoit compilées particuliérement de l'édition de Rigault. II. Il donna dans le même goût une Edition de *S. Cyprien*, de *Minutius Félix*, d'*Arnobe*, de *Firmicus-Maternus* & de *Commodianus-Gazæus* 1666, in-folio. III. Une Edition d'*Optat* de Mileve, 1679. IV. Un bon Traité des Formules des Lettres Ecclésiastiques, sous ce titre : *Dissertatio de Litteris Canonicis, cum appendice de Tractoriis & Synodicis*, in-8°. V. Un Traité latin, sous le nom d'*Eusebe Romain*, contre le livre des Préadamites de la Peyrere. Ce traité est intitulé : *Animadversiones in Librum Præadamitarum, in quibus confutatur nuperus Scriptor, & primum omnium hominum fuisse Adamum defenditur*, Paris, 1656, in-8°. VI. *Epistola gratulatoria ad Peyrerium de ejus conver-*

fione ad romanam fidem, 1658, in 8°. *Voyez* PEYRERE Isaac.

PRIÉZAC, (Daniel de) né au château de Priezac en Limosin, avant l'an 1590, mort à Paris en 1662, prit le bonnet de docteur en droit à Bourdeaux, y fréquenta le barreau, s'y maria, & y enseigna pendant dix ans la jurisprudence avec distinction. Le chancelier Séguier, protecteur des gens de mérite, le fit venir à Paris. Il y devint, peu de tems après, conseiller-d'état ordinaire, & membre de l'académie françoise en 1639. Ses principaux ouvrages sont : I. *Vindiciæ Gallicæ*, Paris, 1638, in-8°; traduit en françois par Baudouin, 1639, in-8°. C'est une réponse qu'il fit, par ordre de la cour, au *Mars Gallicus* du fameux Jansenius : réponse bien inférieure pour le fond & la maniere à l'ouvrage qu'elle combat. II. *Discours Politiques*, assez mal écrits, 2 vol. in-4°. III. Deux livres de *Mélanges* en latin, in-4°, & des *Poésies*, 1650, in-8°. — Salomon de PRIÉZAC, son fils, a fait une *Dissertation sur le Nil*, in-8°, 1604; & l'*Histoire des Eléphans*, 1650, in-12.

PRIMASE, évêque d'Adrumette en Afrique, se trouva, l'an 553, au 5e. synode-général tenu à Constantinople, où il s'opposa à la condamnation des trois chapitres (*voyez* VIGILE pape). Nous avons de lui dans la *Bibliotheque des Peres*, des *Commentaires sur les Epîtres de S. Paul*, & *sur l'Apocalypse*. C'est un recueil des passages de S. Augustin & des autres Peres sur ces livres. Ils ont été imprimés à Lyon en 1543. On lui a attribué aussi un *Traité des Héréfies*.

PRIMATICE, (François) peintre & architecte, né à Bologne en 1490, fut employé à Mantoue dans le château du T. Les beaux ouvrages de stuc qu'il y fit, donnoient une haute idée de ses talens, lorsqu'il fut appellé en France par François I. Le roi le chargea, en 1540, d'acheter en Italie des figures antiques, & de faire faire les moules des plus fameuses figures, qui furent jetées en bronze & placées à Fontainebleau. Le Primatice a embelli ce château par ses peintures. Il a aussi donné le plan du château de Meudon, & le dessin du tombeau de François I à St-Denys. Il mourut à Paris en 1570. Cet artiste étoit bon coloriste, il composoit avec esprit : les attitudes de ses figures sont d'un beau choix; mais on lui reproche d'avoir pressé l'ouvrage, & d'avoir peint de pratique. On a beaucoup gravé d'après ce maître. Son meilleur éleve fut Nicolo de Modene.

PRIMEROSE, (Jacques) médecin de Paris dans le 17e. siecle, natif de Bourdeaux, & selon quelques-uns, de St. Jean d'Angely en Saintonge, & fils d'un ministre Ecossois, exerça son art avec distinction en Angleterre. On a de lui : I. *De mulierum Morbis*, Roterdam, 1655, in-4°. II. *Academia Monspeliensis descripta*, Oxford, 1631, in-4°. III. *Enchiridion Medico-Practicum*, Amsterdam, 1654, in-8°. IV. *Ars Pharmaceutica*, ibid., 1651, in-8°. V. *De vulgi erroribus in Medicinâ*, Leyde, 1664, in-8°, & en françois par de Rostagny,

Lyon, 1689. VI. *De Morbis puerorum partes duæ*, Roterdam, 1659. VII. Plusieurs Dissertations pleines de raisonnemens captieux qu'il opposa à la démonstration que Harvée venoit de faire de la circulation du sang.

PRINGLE, (Jean) chevalier-baronet, médecin du roi & de la reine d'Angleterre, né en 1707 à Hilchel-House, dans le comté de Koxburg, se distingua par ses connoissances médicinales, & par le zele qu'il eut pour les soldats malades & blessés, auxquels il donna les plus grands soins durant la guerre de 1741, étant à la suite des armées d'Angleterre en Allemagne, jusqu'en 1745; il fut alors nommé médecin en chef des armées Britanniques, place qu'il remplit près des troupes destinées à combattre le prince Edouard. C'est durant ces travaux qu'il prépara un ouvrage sur les maladies des armées, qui a été très-bien accueilli & traduit en plusieurs langues; entr'autres en françois sous ce titre: *Observations sur les Maladies des Armées dans les Camps & dans les Garnisons*, Paris, 1755, 1771, 2 vol. in-12; la seconde édition est augmentée de sept *Mémoires sur les Substances Septiques & Antiseptiques*, que Pringle avoit présentés à la société royale de Londres depuis 1750 jusqu'en 1752, & qui ont été récompensés par des médailles. Il servit encore dans les armées d'Allemagne durant les trois premieres campagnes de la guerre de 1755, & se fixa à Londres en 1758, partageant son tems entre la pratique de la médecine & la société royale, dont il étoit président depuis 1772; place qu'il quitta en 1778, chagriné d'une espece de schisme que l'usage des conducteurs électriques avoit occasionné dans cette savante compagnie. Il vit avec peine que la méthode de Francklin avoit perdu de son crédit, en conséquence de plusieurs accidens qui en avoient résulté. Ami de M. Francklin, il soutint d'abord sa cause avec chaleur, mais il résolut ensuite de préférer sa tranquillité à ces contestations: son esprit juste & calme lui aura sans doute persuadé que dans des empirismes de cette nature, tous les systêmes sont également vains & dangereux, & que ce n'est pas tant dans la maniere que dans la chose même qu'on s'égare (*voyez* KIRCHMAN). Il quitta Londres pour aller finir ses jours à Edimbourg; mais la rigueur du climat le força de revenir à Londres, où il mourut le 18 janvier 1782. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui: I. *Observations sur la nature & le traitement des Fievres des hôpitaux & des prisons*, adressées à M. Méad, 1750, in-8°, en anglois. II. Une *Dissertation sur les différentes especes d'Airs*, prononcée à la société royale en 1774, & d'autres écrits, où il y a d'excellentes choses, & quelquefois des idées systématiques & hazardées: en médecine cependant il ne vouloit rien de ce genre. Il étoit ennemi des méthodes fondées sur la théorie, qu'il regardoit comme trop vague & trop peu avancée. Il paroissoit envisager l'empirisme, c'est-à-dire la pratique appuyée sur la seule

observation, comme la meilleure méthode. *Il faut du moins que cet empirisme soit raisonné*, lui disoit un de ses confreres. — *Le moins qu'il se pourra*, répondit Pringle, *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté.*

PRIOLO *ou* PRIOLI, (Benjamin) né à St. Jean d'Angely, en 1602, descendoit de l'illustre famille des Priuli ou Prioli, qui a donné quelques doges à la république de Venise. Après avoir étudié sous Heinsius & sous Vossius, il s'appliqua à Leyde, pendant 3 ans, à l'étude des poëtes & des historiens grecs & latins. De là il vint à Paris, pour voir & pour consulter Grotius. Il passa ensuite à Padoue, pour apprendre à fond, sous Cremonius & sous Licetus, les sentimens des philosophes de l'antiquité. Quelque tems après il s'attacha au duc de Rohan, & en devint le plus intime confident. Après la mort de ce général en 1638, Priolo se retira dans une terre qu'il avoit achetée près de Geneve, d'où le duc de Longueville qui alloit à Munster en qualité de plénipotentiaire pour la paix, lui proposa de le suivre; ce qu'il accepta. Au retour de Munster, Priolo alla à Geneve, dans le dessein de conduire sa famille à Paris pour s'y établir. En passant par Lyon, le cardinal François Barberin eut la consolation de le convaincre de la vérité de la Religion Catholique, & de recevoir son abjuration & celle de toute sa famille & de ses domestiques. Il mourut à Lyon en 1667, comme il alloit à Venise, par ordre de la cour de France, pour une affaire secrete. On a de lui une *Histoire de France*, en latin, depuis la mort de Louis XIII jusqu'en 1664, dont la meilleure édition est de 1686, in-4°. Elle est dédiée au doge & au sénat de Venise, qui le reconnurent pour noble chevalier Vénitien.

PRIOR, (Matthieu) naquit à Londres en 1664 d'un menuisier qui, en mourant, le laissa sous la conduite d'un oncle qui étoit cabaretier. Il fit ses études avec succès dans l'école de Westminster. Le comte de Dorset fut si charmé de sa conversation sur *Horace*, qu'il le prit sous sa protection, & l'envoya au college de S. Jean à Cambridge. Prior y fut fait bachelier en 1686, & fut mis ensuite au nombre des associés. Ce fut pendant son séjour dans cette université, qu'il lia une amitié intime avec Charles de Montagu, depuis comte de Hallifax. Guillaume d'Orange ayant usurpé le trône de son beau-pere, Prior fut conduit à la cour par le comte de Dorset, & fut nommé en 1690 secrétaire du comte de Berkley, plénipotentiaire à La Haye. Il eut le même emploi auprès des ambassadeurs & des plénipotentiaires au traité de Ryswick en 1697. Il accompagna, l'année suivante, le comte de Portland dans son ambassade à la cour de France. Il y retourna de nouveau en 1711 en qualité de plénipotentiaire, & présenta, en 1714, un Ecrit à la cour pour la démolition du canal de Mardick. Ce fut à lui, & non pas à milord Stairs, comme le dit le président Hénault, que Louis XIV répondit: » J'ai toujours été maître chez » moi; quelquefois chez les

» autres ; ne m'en faites pas » souvenir ». Prior, de retour dans sa patrie, y trouva des ennemis qui le perdirent à la cour d'Angleterre. On lui intenta un procès criminel, à la poursuite du chevalier Walpole. Il se justifia, & sa liberté lui fut rendue en 1717. Il mourut à Wimpole en 1721, & fut enterré à l'abbaye de Westminster, où on lui dressa un monument. On a de lui un grand nombre de *Poésies* angloises, 1733, 2 vol. in-12, dans lesquelles on remarque de l'esprit & de l'imagination. Ses Odes ont été traduites en françois par M. l'abbé Yart.

PRIORIUS, *voyez* PRIEUR.

PRISCIEN, *Priscianus*, grammairien de Césarée au 6e. siecle, dont on a divers ouvrages imprimés à Venise par Alde Manuce en 1476, in-fol. & à Paris par Badius en 1517, in-fol. On les trouve aussi dans le *Recueil des Grammairiens Latins*, Hanau, 1605, in-4°.

PRISCILLE ou PRISQUE, *Priscilla*, *Prisca*, chrétienne, femme d'Aquila, est fort connue par les Actes des Apôtres & par les Epîtres de S. Paul. Leur zele pour le progrès de l'Evangile les rendit célebres : ils s'établirent d'abord à Rome; mais l'édit de bannissement que l'empereur Claudien porta contre les Juifs, les obligea de se retirer à Corinthe, où ils exercerent l'art de faire des tapisseries, & où ils eurent l'un & l'autre l'avantage de recevoir S. Paul chez eux. Ils risquerent leur vie pour sauver celle de l'Apôtre qu'ils conduisirent jusqu'à Ephese, quand il fut obligé de quitter Corinthe ; c'est le témoignage que ce grand homme leur rend lui-même : *Qui pro animâ meâ suos cervices supposuerunt.* De là ils retournerent à Rome, où ils étoient lorsque S. Paul écrivit son Epître aux Romains, l'an 58 de J. C. Ils revinrent ensuite à Ephese quelque tems après ; ils y demeuroient lorsque S. Paul écrivit la seconde Epître à Timothée. Les Grecs & les Latins célebrent leurs fêtes (*voyez* AQUILA). La tradition de Rome est que S. Pierre a consacré un autel dans la maison de Ste Prisque. Ces paroles du 16e. chap. de l'Epître aux Romains : *Salutate Priscam & Aquilam & domesticam ecclesiam eorum*, viennent à l'appui de cette tradition.

PRISCILLIEN, hérésiarque, étoit un homme considérable par sa fortune, par sa naissance & par son mérite. A une grande facilité de parler, il joignoit un extérieur humble, un visage composé, des mœurs austeres & un grand désintéressement. Ces qualités étoient ternies par une curiosité téméraire, par un caractere ardent & inquiet, qui le jeterent d'abord dans les folles & vaines recherches de la magie, & ensuite dans les erreurs des Gnostiques & des Manichéens. Son hérésie commença à éclater en 379, & se répandit rapidement dans l'Espagne, sa patrie. Il confondoit comme Sabellius les trois Personnes de la Trinité, & s'exprimoit sur ce sujet en termes nouveaux & extraordinaires. Il enseignoit que Dieu avoit plusieurs fils, que Jesus-Christ n'avoit pris la nature

humaine, n'étoit né & n'avoit souffert qu'en apparence. Il condamnoit le mariage & en rompoit les liens; il autorisoit les plus grandes obscénités. Aux livres du Nouveau-Testament ses disciples joignoient de faux Actes & deux ouvrages remplis de blasphêmes, l'un intitulé : *Memoria Apostolorum*, écrit par Priscillien, l'autre appellé *Libra*, attribué à Dictinius. Les Priscillianistes formerent un parti considérable en Espagne. Hygin évêque de Cordoue, & Ithace évêque d'Ossobona, les poursuivirent avec beaucoup de vivacité; mais Hygin se laissa depuis gagner, & fut lui-même excommunié. Après plusieurs disputes, les évêques d'Espagne & d'Aquitaine tinrent un concile à Sarragosse en 381, où les nouvelles erreurs furent anathématisées. Istance & Salvien, deux évêques priscillianistes, loin de se soumettre au jugement du concile, ordonnerent Priscillien évêque. Cette ordination souleva tout l'épiscopat contre lui. L'empereur Gratien ordonna de les bannir. Priscillien, Istance & Salvien s'adresserent au pape Damase qui refusa de les voir. Salvien mourut à Rome, les deux autres se retirerent à Milan, où S. Ambroise refusa de communiquer avec eux. On assembla un concile à Bourdeaux en 384; mais Priscillien ne voulut point répondre devant les évêques. Il en appella à Maxime, usurpateur de l'empire. Les évêques Ithace & Idace l'accuserent devant ce prince, malgré les sollicitations de S. Martin de Tours qui, dans la crainte qu'on n'usât de trop de rigueur, conjura ces évêques de se désister de leur accusation; il pria également Maxime de laisser la vie aux coupables, alléguant pour raison qu'il suffisoit qu'ils eussent été déclarés hérétiques & excommuniés par les évêques. L'empereur fit attention aux remontrances de S. Martin, & promit même que les personnes accusées ne seroient point condamnées à mort. Mais à peine S. Martin étoit-il parti de Treves, que Maxime instruit que Priscillien étoit convaincu, de son propre aveu, de plusieurs crimes contraires à l'ordre public, le condamna à mort avec ceux qui l'accompagnoient. Le supplice de Priscillien rendit Ithace & Idace odieux. On voit l'impression que leur conduite fit sur les esprits, par le Panégyrique de Théodose, que Pacatus prononça à Rome l'an 389, en présence même de Théodose, & un an après la mort de Maxime. Mais il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit l'orateur qui voudroit faire croire à l'innocence de ces hérétiques qui dans le fond étoient très-coupables. L'autorité de la justice, & la protection de l'empereur, empêcherent qu'on ne poursuivît ceux qui avoient traité les Priscillianistes avec tant de rigueur, & qu'on appella *Ithaciens*. S. Ambroise & plusieurs autres prélats se séparerent de leur communion; parce que, quoique ces hérétiques eussent été punis justement & selon les loix, il étoit révoltant que leur sang eût été répandu à la sollicitation des évêques. S. Martin refusa d'abord de communi-

quer avec eux ; mais il s'y détermina ensuite, pour sauver la vie à quelques Priscillianistes & à quelques partisans de l'empereur Gratien. Honorius porta des loix séveres contre les Priscillianistes d'Espagne. Cette secte fut en grande partie détruite par le zele de S. Léon pape. *Voyez* S. Augustin, *Epist.* 237, N° 3. — *Dissertatio critica de Priscillianistis, eorumque factis, doctrinis & moribus*, par Simonis de Uries, Utrecht, 1745, in-4°. — *Historia Priscillianistarum*, par François Girvesius, évêque d'Urgel, Rome, 1749, in-8°.

PRISCUS, fameux ingénieur, qui florissoit après le milieu du second siecle de l'Eglise, sous l'empire de Septime-Sévere. Il étoit très-habile dans son art ; & ce prince respecta son mérite, lorsqu'en l'an 196 de J. C. la ville de Byzance, la plus considérable de la Thrace, eut été prise. On fit mourir, par l'ordre de Sévere, tous les magistrats & tous les soldats. La ville fut ruinée, ses murailles furent rasées, ses théâtres, ses bains & tous ses ornemens furent abattus. On vendit ensuite tous les biens des habitans, & Byzance, privée de la liberté, fut soumise comme un simple bourg à la ville de Perinthe. Priscus seul fut épargné, dans sa personne, dans sa liberté & dans ses biens. L'empereur Sévere lui donna même des marques d'affection, & se servit depuis très-avantageusement de lui.

PRISCUS, frere de l'empereur Philippe, gouverneur de Syrie, puis de Macédoine, s'attira la haine des peuples par ses exactions. Cela ne l'empêcha pas de prendre la pourpre dans cette derniere province, l'an 249, à la nouvelle de la mort de son frere ; mais il en fut bientôt dépouillé avec la vie, par Dece, le meurtrier & le successeur de Philippe.

PRITZ, (Jean-George) *Pritius* & *Pritzius*, né à Leipsig en 1662, fut choisi en 1707, pour être professeur de théologie, & ministre à Gripswald. Il remplit ces emplois jusqu'en 1711, qu'il fut appellé à Francfort-sur-le-Mein, pour y être à la tête des prédicans. Il y mourut en 1732, à 70 ans. On a de lui des *Sermons*, une *Morale*, un grand nombre de *Traductions*, & d'autres ouvrages en allemand. Les principaux de ceux qu'il a composés en latin, sont : I. Une *Introduction à la lecture du Nouveau-Testament*, dont la meilleure édition est celle de 1724, in-8°. II. *De Immortalitate hominis*, contre Asgil, philosophe anglois, qui avoit fait un livre de l'*Immortalité des hommes sur la terre*, en anglois. III. *Dissertatio de Atheismo & in se foedo & humano generi noxio*, in-4° ; écrit avec pureté & avec force. C'est un tableau exact de ce que sont en eux-mêmes, & relativement à la société, les *hommes insensés*, comme parle l'Ecriture, *qui osent dire : Il n'y a point de Dieu.* IV. Une bonne *Edition* des *Œuvres de S. Macaire*, en grec & en latin, Leipsig, 1698 & 1699, 2 vol. in-8°. V. Une, non moins estimée, du *Nouveau-Testament Grec*, avec les diverses leçons, des cartes géographiques, &c., Leipsig, in-12, 1702, 1709 & 1724. VI.

Une *Edition* des *Lettres de Milton*, &c. VII. *De Statu Religionis Christianæ in regno Sinensi.* VIII. *De recto usu rationis.* IX. *De Causis finalibus in rerum essentiis explicandis, attendendis.* X. *De amore Dei puro in causa Fenelonii.* Plusieurs autres ouvrages, qui ne sont presque que des compilations.

PROBA-FALCONIA, femme d'Anicius Probus au 4e. siecle, mérita des éloges de S. Jerôme, de S. Augustin & de S. Jean-Chrysostome (*voyez* ANICIUS PROBUS). On lui attribue la *Vie de Jesus-Christ*, composée de divers fragmens de Virgile, assemblés en Centons, Francfort, 1546; mais cet ouvrage est de la femme du proconsul Adelphius.

PROBUS, (*M. Aurelius Valerius*) empereur Romain, originaire de Sirmich en Pannonie, fut élevé dès sa jeunesse aux premieres dignités militaires. Son pere avoit été jardinier; mais s'étant mis dans la milice, il obtint le grade de tribun. Son fils obtint le même titre dès l'âge de 22 ans. Plus il s'éloignoit de la jeunesse, plus son mérite augmentoit; enfin il parvint, de dignité en dignité, jusqu'au trône. Après la mort de l'empereur Tacite, en 276, Florien son frere voulut se saisir du sceptre impérial; mais les troupes d'Orient le donnerent à Probus, comme le prix de sa valeur, de son intégrité & de sa clémence. Reconnu par le sénat & par les provinces de l'empire, il marcha vers les Gaules, où les Francs, les Bourguignons, les Goths & les Vandales exerçoient les plus cruels brigandages. Il les défit dans plusieurs batailles, leur tua plus de 400 mille hommes, & les força à demander la paix & à payer un tribut. Vainqueur des Gaulois, il passa en Illyrie contre les Sarmates, & leur enleva tout ce qu'ils avoient usurpé. Il défit ensuite les Blemmys, peuple féroce dans le voisinage de l'Egypte. La victoire qu'il remporta sur eux, épouvanta tellement Varanane II, roi de Perse, qu'il lui envoya des ambassadeurs avec des présens, pour lui demander la paix. Ces ambassadeurs le rencontrerent sur de hautes montagnes proche de la Perse, au milieu de ses soldats, mangeant des pois cuits depuis long-tems & du porc salé. Probus, sans se détourner, dit aux envoyés du roi de Perse, que « si leur maître ne » faisoit pas une entiere satis» faction aux Romains, il » rendroit les campagnes de la » Perse aussi rases que sa tête » l'étoit ». Il ôta en même tems son bonnet, pour leur montrer une tête parfaitement chauve. Il les invita ensuite à manger avec lui, s'ils avoient faim, sinon de se retirer. Varanane, toujours plus épouvanté, vint lui-même trouver Probus, qui lui accorda tout ce qu'il voulut. Les ennemis du dehors vaincus, il s'en éleva au dedans. Jules Saturnin, Proculus & Bonose se firent tous les trois proclamer empereurs, l'un à Alexandrie, l'autre à Cologne, & le 3e. dans les Gaules; mais leur révolte n'eut point de suite. L'empire Romain jouit d'une paix générale. Ce fut pendant cette paix que Probus orna ou rebâtit

plus de 70 villes. Il occupa ses soldats à divers travaux utiles, & donna une permission générale de planter des vignes dans les Gaules & dans l'Illyrie ; ce qui n'avoit point été permis universellement, depuis que Domitien avoit marqué les endroits où il accordoit d'en planter. Crevier le regarde comme le fondateur des vignes de Tockai, de Champagne, de Bourgogne, & ajoute : » Ce prince eût été sans doute » célébré par les buveurs, si » les buveurs étoient savans ». Probus faisoit des préparatifs de guerre contre les Perses, qui avoient repris les armes, lorsqu'il fut massacré par ses soldats, las des travaux qu'il leur faisoit entreprendre, à Sirmich, en 282, à 50 ans, après en avoir régné 6 & 4 mois. Le seul défaut de Probus fut de n'avoir pas su mêler prudemment la fermeté avec la douceur. Sa mort inspira des regrets dans tout l'empire. » Grand Dieu, disoit le peuple, » que vous a fait la république » Romaine, pour lui enlever » un si bon prince »!

PROBUS, (M. Valerius) grammairien latin dans le 2e. siecle, composa plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que des fragmens, publiés dans le *Corps des anciens Grammairiens* de Putschius, 1605, in-4°.

PROCACCINI, (Camille) peintre, né à Bologne en 1546, mort à Milan en 1626, entra dans l'école des Carraches, où il trouva des rivaux qui piquerent son émulation, & des modeles qui perfectionnerent ses talens. Ce peintre avoit un beau génie : il peignoit avec une liberté surprenante. Ses draperies sont bien jetées ; ses airs de tête sont admirables. Il donnoit beaucoup d'expression & de mouvement à ses figures ; son coloris est frais. Ses principaux ouvrages sont à Bologne, à Reggio & à Milan. — Son frere, Jules-César PROCACCINI, né à Bologne en 1548, & mort à Milan en 1626, avoit un coloris vigoureux, un goût de dessin sévere & très-correct. Son génie étoit grand, vif & facile ; il étudioit la nature. Sa réputation le fit nommer chef de l'académie de peinture à Milan. Il eut une école nombreuse, & acquit une fortune considérable. — Carlo-Antonio, son frere, plus jeune que lui, quitta la musique pour la peinture. Son talent étoit le paysage ; il réussissoit principalement à peindre les fleurs & les fruits, & laissa un fils, Ercole-Juniore, mort en 1676, âgé de 80 ans, qui s'adonna aussi à peindre des fleurs ; mais Jules-César, son oncle, lui donna des leçons & étendit ses talens. Il fit beaucoup de tableaux d'histoire pour la ville de Turin.

PROCHITA, (Jean de) ainsi nommé, parce qu'il étoit seigneur de l'isle de Prochita (Procita ou Procida) dans le royaume de Naples, eut beaucoup d'autorité dans la Sicile, sous le regne de Mainfroi, & fut dépouillé de ses biens & de ses charges par Charles d'Anjou, roi de Naples & de Sicile, qui abusa, dit-on, de sa femme. « Les François, » ajoute M. de la Lande » (*Voyage d'Italie*, t. 6, p. 98) » n'ont que trop souvent donné

» prise en ce genre aux plaintes des étrangers ». Animé par l'esprit de vengeance, & profitant du mécontentement que les François avoient fait naître (*voyez* CHARLES de France, comte d'Anjou & CONRADIN), il entreprit de faire révolter la Sicile contre ce prince, & de la réduire sous la puissance de Pierre, roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrétement, il se déguisa en Cordelier l'an 1280; & après avoir parcouru toute la Sicile sous cet habit, il alla à Constantinople traiter avec Michel Paléologue, & en obtint un secours d'argent. Après avoir ourdi sa conspiration pendant deux ans, avec des soins infatigables, elle fut exécutée en 1282. *Voy.* PIERRE d'Aragon & PHILIPPE III, roi de France.

PROCLUS, (*Eutychius*) grammairien célebre du 2e. siecle, étoit de Sicca en Afrique. L'empereur Antonin, dont il avoit été précepteur, le fit proconsul. Trebellius Pollion cite un livre de Proclus sur ce qu'il y avoit de plus curieux dans les pays étrangers; mais cet ouvrage est perdu.

PROCLUS, (S.) célebre patriarche de Constantinople, disciple de S. Jean-Chrysostome, s'opposa avec une force mêlée de douceur au progrès du Nestorianisme, & contribua beaucoup par ses vertus au triomphe de la vérité. Il nous reste de lui des *Homélies*, des *Epîtres*, entre lesquelles on distingue celle qui est adressée aux Arméniens sur *la Foi;* & d'autres écrits en grec, publiés par Riccardi, Rome, 1630, in-4°. On les trouve aussi dans la Bibliotheque des Peres. Son style est semé de pointes & d'antitheses. Cet illustre prélat mourut en 447, après 13 ans & 3 mois d'épiscopat. S. Cyrille dit que « c'étoit un homme » rempli de piété, parfaitement versé dans la connoissance de la discipline ecclésiastique, & un observateur » exact des canons ».

PROCLUS DIADOCUS, philosophe Platonicien, vers l'an 500 de J. C., étoit natif de Lycie. Il eut beaucoup de part à l'estime & à l'amitié de l'empereur Anastase. On dit que, dans le tems que Vitalien assiégeoit Constantinople, Proclus brûla ses vaisseaux avec de grands miroirs d'airain; mais c'est une fable sans fondement. Proclus écrivit contre la Religion chrétienne. Il nous reste de lui des *Commentaires* sur quelques livres de Platon, & plusieurs autres ouvrages écrits en grec. Ils ont été imprimés à la suite de l'édition de *Jamblique*, Venise, 1497, in-fol. Allatius a donné: *Proclus in Ptolomæi Tetrabilos*, grec & latin, Leyde, 1635, in-8°. On trouve ses *Hymnes* dans le Recueil de Maittaire. Proclus étoit un des plus fanatiques partisans du Paganisme, & en même tems un de ceux qui, parmi les anciens philosophes, a le plus clairement reconnu la création de la matiere; il dit que *la matiere qui est le sujet de toutes choses, est elle-même produite par l'auteur de toutes choses:* il attribue le même sentiment à Platon, qui s'en explique en effet fort distinctement; & dans son com-

mentaire sur *Timée*, Proclus appelle Dieu l'*Auteur ineffable de la matiere* (*voyez* HIÉROCLÈS). Marin de Naples a écrit sa Vie.

PROCOPE, (S.) étoit né à Jérusalem; mais il se retira à Bethsan, autrement appellée Scythopolis, où il fut ordonné lecteur & exorciste. Il fut aussi chargé d'expliquer la langue grecque en syrochaldaïque. C'étoit, au rapport de l'auteur de ses actes, un homme d'une vertu sublime, qui avoit toujours vécu dans une chasteté perpétuelle, dans la patience & dans la pratique des plus grandes austérités. Il possédoit parfaitement les sciences des Grecs; mais il étoit encore plus versé dans la connoissance des Saintes-Ecritures, dont il nourrissoit & fortifioit son ame. Les Edits de Dioclétien contre le Christianisme étant arrivés en Palestine au mois d'avril de l'année 303, Procope fut le premier des fideles du pays qui versa son sang pour J. C. Il fut arrêté à Bethsan & conduit à Césarée avec plusieurs autres chrétiens, où ayant refusé de sacrifier aux empereurs, se disant dieux, le gouverneur le condamna à être décapité. S. Procope est honoré chez les Grecs avec le titre de *Grand Martyr*. Eusebe a écrit les *Actes* de son martyre, & a été témoin oculaire de tout ce qu'il y rapporte.

PROCOPE, d'une famille illustre de Cilicie, & parent de l'empereur Julien, étoit d'un caractere sombre, inquiet, ardent & ambitieux. Après avoir rendu des services à l'état sous Julien & sous Jovien, il se retira chez les barbares de la Chersonese Taurique, jusqu'au regne de Valens, qu'il vint se cacher à Chalcédoine. Cet empereur étant parti pour la Syrie, Procope se rendit à Constantinople, & se fit déclarer empereur le 28 septembre 365. Il marcha ensuite contre Valens. Le succès de ses armes fut si rapide, que ce prince auroit abdiqué l'empire, si ses amis ne l'en avoient détourné. L'année suivante les choses changerent de face. Procope fut défait dans une campagne de Phrygie, nommée *Salutaire*; & ayant été abandonné par ses soldats, il fut conduit à Valens, qui lui fit trancher la tête à la fin de mai 366. Il n'étoit âgé que de 32 ans.

PROCOPE, *Procopius*, fameux historien Grec, fut longtems professeur d'éloquence à Césarée, sa patrie. Il alla à Constantinople, où il gagna la confiance de Bélisaire, qui le prit pour son secrétaire, & le mena avec lui lorsqu'il étoit à la tête des troupes en Asie, en Afrique & en Italie. Justinien l'honora du titre d'*illustre*, & lui donna la place de préfet de Constantinople. Il mourut vers la fin du regne de ce prince. Nous avons de lui: I. Une *Histoire* en 8 livres. Les deux premiers contiennent la guerre des Perses, depuis la fin du regne d'Arcadius jusqu'à la 33*e*. année du regne de Justinien. Les deux suivans décrivent la guerre des Vandales, depuis l'irruption de ces peuples en Afrique jusqu'à l'an 649, qu'ils furent entiérement soumis aux Romains. Dans les 4 derniers, il raconte les guerres d'Italie contre les Ostrogoths, jusqu'à la mort de Taïas, leur dernier

roi. Cette Histoire est pleine de faits curieux & vrais. Le caractere des nations barbares qui inonderent l'empire Romain, y est bien peint. Le style de Procope, sans être toujours pur, ne manque pas d'élégance. II. *Histoire Secrete.* Ce sont des *Anecdotes* pour servir à la grande Histoire. Procope, qui avoit dit tant de bien dans celle-ci de Justinien & de Bélisaire, les couvre d'opprobres dans celle-là : c'est une satyre dictée par la noirceur, & quoique la méchanceté puisse dire vrai, cet ouvrage renferme des faits si atroces, qu'il est difficile d'y ajouter foi. L'impératrice Théodora y est sur-tout traitée d'une maniere si affreuse, que les éditeurs de ces Anecdotes se sont crus obligés d'en omettre plusieurs traits. Le P. Maltret, Jésuite, qui dirigea, en 1662, & 1663, l'édition des Ouvrages de Procope, donnée au Louvre en 2 vol. in-fol., grec & latin, en retrancha sagement une partie; mais la Monnoye la conserva dans le 1er. volume du *Menagiana.* Nous avons diverses Traductions latines de l'Histoire de Procope, & une en françois par le président Cousin. Procope est encore auteur d'un *Traité des Edifices*, qu'on trouve dans l'édition du Louvre. M. Marmontel a voulu prouver, à la tête de son *Bélisaire*, que l'*Histoire Secrete* n'est point de Procope; mais ses preuves n'ont pas eu l'approbation des gens instruits.

PROCOPE de Gaze, rhéteur & sophiste Grec, vers l'an 560, a laissé : I. Une *Chaîne des Peres Grecs & Latins sur l'Octateuque*, c'est-à-dire, sur les 8 premiers livres de la Bible; elle parut en latin, in-fol. II. Des *Commentaires* sur les *Livres des Rois & des Paralipomenes*, que Meursius a publiés en grec & en latin, Leyde, 1620, in-4°. III. Des *Commentaires sur Isaïe*, imprimés en grec & en latin, Paris, 1580, in-fol., dans lesquels il ne s'attache pas assez au sens littéral, & est diffus.

PROCOPE-RASE *ou* LE RASÉ. C'étoit un gentilhomme Bohémien, qui, après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne & dans la Terre-Sainte, fut tonsuré : ce qui lui fit donner le nom de *Rase* ou de *Rasé*. Il fut même ordonné prêtre; mais dégoûté de l'état ecclésiastique, qu'il déshonoroit par ses vices & ses erreurs, il s'attacha à Zisca, chef des Hussites, qui eut pour lui une confiance particuliere. Il succéda à cet aventurier en 1424, fit de grands ravages dans la Moravie, dans l'Autriche, dans le Brandebourg, la Silésie & la Saxe; se rendit maître de plusieurs places, & d'une grande partie de la Bohême. Sigismond l'ayant vainement combattu, crut que ses négociations seroient plus heureuses que ses armes : il eut une entrevue avec Procope, qui lui demanda beaucoup & n'obtint rien. Ce rebelle, déterminé à continuer la guerre, écrivit une longue Lettre en mauvais latin, pour solliciter les princes chrétiens d'envoyer au concile de Bâle, indiqué en 1431, leurs évêques & leurs docteurs, pour disputer avec les docteurs des Hussites, à condition de ne prendre, pour fondement de leurs disputes,

que le texte seul de l'Ecriture : moyen sûr d'engendrer & de propager toutes sortes d'erreurs, en substituant des explications arbitraires à l'autorité de la Tradition, des saints Peres & de l'Eglise Catholique. Il écrivit une autre Lettre à l'empereur Sigismond, le 22 mai 1432, pour l'engager à se trouver au concile de Bâle. Procope se rendit au concile avec ses fauteurs, au commencement de 1433 ; mais voyant que les affaires ne tournoient pas selon ses desirs, il en repartit fort irrité, & continua ses courses & ses ravages. Procope mourut en 1434, des blessures qu'il avoit reçues dans un combat. Ses deux *Lettres* se trouvent dans le dernier volume de la grande *Collection des Peres Martenne & Durand.*—Il ne faut pas le confondre avec PROCOPE, surnommé *le Petit*, chef d'une partie de l'armée des Hussites, qui accompagna Procope le Rasé, & se trouva tué dans la même action de 1434, où cet aventurier fut blessé à mort.

PROCOPE-COUTEAUX, (Michel) médecin de Paris, sa patrie, naquit en 1684. Il avoit été ecclésiastique avant de se consacrer à la médecine, que la frivolité & les plaisirs ne lui permirent guere de pratiquer. Il mourut à Chaillot en 1753. Un esprit vif, un caractere complaisant, faisoient oublier qu'il étoit petit, laid & bossu. On a de lui beaucoup de Poésies fugitives, répandues dans différens Recueils. Il a donné, comme médecin : I. L'*Analyse du Systême de la Trituration de M. Hecquet*, 1712, in-12 ; il y attaque assez lestement ce médecin célebre, dont il n'avoit pas à beaucoup près les connoissances & le jugement. II. L'*Art de faire des Garçons ;* ouvrage frivole & indigne d'un physicien instruit, in-12.

PROCOPIUS-ANTHEMIUS, *voyez* ANTHEMIUS.

PROCRIS, *voy.* CÉPHALE.

PROCULEÏUS, chevalier Romain, ami de l'empereur Auguste, se signala par sa tendresse envers ses parens. Après la mort de son pere, il avoit partagé également l'héritage avec ses deux freres, Murena & Scipion ; mais ils furent totalement dépouillés par la guerre civile. Proculeïus, pour les soulager dans leur malheur, partagea une seconde fois les biens qui lui étoient échus. Horace l'a célébré dans sa belle Ode : *Nullus argento color est.*

Vivet extento Proculeïus ævo,
Notus in fratres animi paterni.

PROCULUS, (*Titus-Ælius*) né à Albenga, ville de la côte de Genes, homme fameux par son audace & son courage, avoit acquis de grandes richesses dans le vil métier de pirate. Il servit avec distinction dans les conquêtes d'Aurélien & de Probus. Son ambition lui fit prendre le titre d'empereur l'an 280, à la sollicitation de sa femme Viturgie & des Lyonnois. Le prétexte de sa révolte fut qu'on l'avoit salué du nom de *César* dans un divertissement, & que Probus ne lui pardonneroit pas d'avoir souffert cette flatterie. Cet empereur marcha en effet contre lui. Proculus fut trahi par les Francs, auxquels il s'étoit confié, & fut livré à l'empereur

qui lui fit ſubir à Colognele dernier ſupplice. Ce rebelle étoit adonné aux femmes, & livré à la débauche la plus outrée.

PRODICUS, ſophiſte & rhéteur de l'iſle de Cos, ou ſelon d'autres, de Chio, vers 396 avant J. C., diſciple de Protagoras, fut maître d'Euripide, de Socrate, de Théramene & d'Iſocrate. Il enſeigna publiquement l'éloquence à Athenes, quoiqu'il y réſidât en qualité d'ambaſſadeur de ſa patrie. Une cupidité ſordide le faiſoit aller de ville en ville, pour y étaler ſon éloquence. Ce charlatan amaſſa de l'argent & acquit de la gloire. Thebes, Lacédémone lui rendirent des honneurs diſtingués. Prodicus avoit ſes pieces d'éclat comme les Baladins de profeſſion. Les anciens ont beaucoup parlé de ſa *Harangue à 50 Dragmes*, parce que perſonne ne pouvoit y aſſiſter qu'en payant cette ſomme. Les Athéniens le firent mourir comme corrupteur de la jeuneſſe.

PRODICUS, chef des hérétiques appellés *Adamites*, ſe fit connoître, dans le 2e. ſiecle, par ſes extravagances. La principale, & celle qui a donné le nom d'*Adamites* à ſes ſectateurs, fut que l'homme devoit être nud, du moins dans la priere, parce qu'Adam avoit toujours été tel dans le tems d'innocence (*voyez* PICARD). L'abus que les hérétiques ont fait dans tous les tems de la Sainte-Ecriture, quand ils ont voulu en être les ſeuls interpretes, prouve la néceſſité d'un tribunal ſuprême pour l'expliquer, & montre de plus contre ceux qui en conſeillent la lecture à tout le monde, que ce livre divin peut devenir une ſource d'erreurs dans les eſprits foibles ou corrompus. Gerſon remarque que c'eſt delà « que » ſont venues les erreurs des » Béguards, des pauvres de » Lyon, & de tous leurs ſemblables, dont il y a beaucoup de laïcs qui font une » traduction de la Bible dans » leur langue vulgaire, au » grand préjudice & ſcandale » de la vérité catholique. C'eſt » ce qu'on a propoſé de retrancher par le projet de réformation » (*Tract. de comm. laïc. ſub utraque ſpecie*). « C'eſt, » dit-il ailleurs, une choſe » trop périlleuſe que de donner » aux hommes ſimples qui ne » ſont pas ſavans, les livres » de la Sainte-Ecriture traduits » en françois, parce qu'ils » peuvent en les expliquant » mal, tomber d'abord dans » des erreurs; ils doivent » écouter cette parole dans la » bouche des prédicateurs, autrement on prêcheroit en » vain » (*Serm. de Nativ. Dom.*). Il ſe fonde ſur la réflexion ſuivante: « Comme on » peut tirer quelque bien d'une » bonne & fidelle verſion de la » Bible en françois, ſi le lecteur l'entend avec ſobriété; » au contraire il arrivera des » erreurs & des maux innombrables, ſi elle eſt mal traduite ou expliquée avec préſomption, en rejetant les » ſens & les explications des ſaints Docteurs » (*Serm. contra adulat.*). Voyez ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHIUM, HARNEY, MALLET, MARCELLE.

PROGNÉ, fille de Pandion

roi d'Athenes, & sœur de Philomele, épousa Térée roi de Thrace, dont elle eut un fils nommé *Itys*. Elle fut métamorphosée en hirondelle, Philomele en rossignol, & Itys en faisan. *Voyez* TÉRÉE.

PROMÉTHÉE, fils de Japet & de Clymene, & frere d'Epimethée (*voyez ce mot*). Ce fut lui qui forma les premiers hommes de terre & d'eau. Il monta au ciel avec le secours de Pallas, & y déroba du feu pour les animer. Jupiter, irrité de ce vol, ordonna à Vulcain de l'attacher sur le Mont-Caucase, où un vautour mangeoit son foie à mesure qu'il renaissoit : supplice symbolique qui exprime le remords rongeur, les agitations & les tourmens intérieurs des méchans (*voyez* TITYUS). Les savans tirent de l'histoire plusieurs conjectures sur l'origine de cette fable. Le docte Bochart, en particulier (dans son *Phaleg*, liv. I, chap. II.) s'efforce de prouver que Prométhée est le même que Magog fils de Japheth, dont il est parlé chap. X de la Genese; mais ce Magog est si peu caractérisé, qu'il est difficile de lui trouver les rapports propres à constater cette identité.

PRONAPIDE d'Athenes, ancien poëte Grec, qui, selon Diodore de Sicile, dit-on, fut le maître d'Homere. Ce fut lui qui commença à écrire de gauche à droite, au-lieu que les Grecs écrivoient avant lui de droite à gauche, à la maniere des Orientaux. On a attribué à ce poëte une production en vers, intitulée : *Le premier Monde*.

PROPERCE, (*Sextus-Aurelius Propertius*) poëte latin, naquit à Moravia, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna dans le duché de Spolete, & mourut 19 ans avant J. C. Son pere, chevalier Romain, avoit été égorgé par ordre d'Auguste, pour avoir suivi le parti d'Antoine pendant le triumvirat. Le fils vint à Rome, & son talent pour la poésie lui mérita la protection de l'empereur, & l'estime de Mécene & de Cornelius Gallus. Ovide, Tibulle, Bassus, & les autres beaux esprits de son tems, se firent un honneur & un plaisir d'être liés avec lui. Il nous reste de Properce 4 livres d'*Elégies*. Une dame, appellée *Hostia* ou *Hostilia*, à laquelle il donne le nom de *Cynthie*, & qui possédoit son cœur, est le sujet de ses complaintes amoureuses. Ce poëte manie très-heureusement la fable. Il a su allier la pureté de l'expression à la délicatesse du sentiment. Ses Elégies accompagnent ordinairement celles de Catulle (*voyez ce mot*), & méritent le même reproche de licence. On les a imprimées séparément à Amsterdam, 1705, in-4°; & M. l'abbé de Longchamps les a traduites en françois, 1772, in-8°.

PROPERTIA DE ROSSI. Cette dame florissoit à Bologne, sous le pontificat de Clément VII; elle s'adonna particuliérement à la sculpture. Elle décora la façade de l'église de S. Pétrone, de plusieurs statues de marbre, qui lui mériterent l'éloge des connoisseurs. La sculpture n'étoit point son seul talent, elle possédoit tous ceux qui ont rapport au dessin : elle peignit quelques tableaux,

& grava plusieurs morceaux sur le cuivre.

PROPETIDES, filles qui soutenoient que Vénus n'étoit pas déesse. Pour les punir, elle leur fit perdre toute honte & toute pudeur, sans considérer que cette perte les rapprochoit de sa divinité. Elles furent changées en rochers, expression de la stupeur & de la dureté que produit la luxure.

PROSE, divinité du Paganisme assez inconnue. On dit qu'elle présidoit aux accouchemens. *Prosa*, mot latin fort ancien, signifie *droit* : delà vient *Prose*, en latin, *recta oratio*, discours uni; c'est le contraire de la Poésie, qu'on appelle en latin *versa oratio*, discours tourné, & delà vient le mot de Vers.

PROSERPINE, fille de Jupiter & de Cérès, fut enlevée par Pluton, pendant qu'elle cueilloit des fleurs dans les campagnes de la Sicile. Cérès, sa mere, s'en plaignit à Jupiter, qui lui permit de la ramener des enfers, pourvu qu'elle n'y eût rien mangé. Mais Proserpine y avoit goûté quelques grains de grenade : ainsi elle demeura dans l'empire infernal, en qualité d'épouse de Pluton, & de reine de ces lieux ténébreux. Cérès obtint depuis de Jupiter, que sa fille passeroit six mois dans les enfers avec Pluton, & les six autres mois sur la terre avec sa mere. On croit que c'est la même déesse appellée *Diane* sur la terre, la *Lune* dans le ciel, *Hecate* dans les enfers.

PROSPER, (S.) naquit dans l'Aquitaine au commencement du 5e. siecle. Il passa sa jeunesse dans les plaisirs & la débauche; mais les malheurs dont les peuples étoient accablés par les ravages des barbares, lui firent ouvrir les yeux. Après avoir expié les fautes de sa vie passée, par ses larmes & par ses austérités, il voulut engager les peuples à l'imiter dans sa pénitence. Il se nourrit des livres de S. Augustin, auquel il s'unit pour la défense de la grace contre les Sémi-Pélagiens. Lorsque ces hérétiques répandirent leurs erreurs dans les Gaules, Prosper les dénonça à cet illustre évêque. Après la mort du maître, le disciple n'en fut pas moins ardent à défendre sa doctrine. Il réfuta les prêtres de Marseille & Cassien (*voyez* CASSIEN Jean). Ses écrits ayant excité quelques rumeurs, il alla à Rome avec un pieux laïque, nommé *Hilaire*, pour porter de concert leurs plaintes au pape. Célestin étoit alors sur la chaire de S. Pierre; il écrivit en leur faveur aux évêques des Gaules. S. Léon, successeur de Célestin, ne témoigna pas moins d'estime à Prosper, il le fit venir à Rome, le fit son secrétaire, & se servit de lui dans les affaires les plus importantes. Ce Saint vivoit encore, selon la Chronique de Marcellin, en 463; mais on ignore en quelle année il mourut, & s'il étoit évêque, prêtre ou laïque. La plus commune opinion est qu'il n'étoit point engagé dans le ministere ecclésiastique. Les écrits qui nous restent de S. Prosper, sont : I. Une *Lettre à S. Augustin* & une à *Rufin*. II. Le *Poëme contre les Ingrats*. Il donne cette dénomination aux Pélagiens & Semi-Péla-

giens, qu'il regarde comme des ingrats envers la grace de J. C. III. Deux *Epigrammes* contre un censeur de S. Augustin. IV. Cent & seize autres *Epigrammes* avec une préface. V. La *Réponse aux Objections de Vincent*. VI. Le *Livre sur la Grace & le Libre-Arbitre*, contre le Collateur, c'est-à-dire, Cassien. VII. Le *Commentaire sur les Psaumes*, qui n'est qu'un abrégé de celui de Saint Augustin. Nous n'en avons qu'une partie. VIII. Le Recueil de 392 *Sentences tirées des Ouvrages de S. Augustin*. IX. Deux *Chroniques*, l'une depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 455, publiée par le P. Labbe, dans sa *Bibliotheque des Manuscrits*; l'autre nommée *Chronique Consulaire*, publiée par du Chesne dans le 1 vol. des Historiens de France. On a attribué à S. Prosper les *Livres de la vocation des Gentils*, qui appartiennent avec plus de vraisemblance à S. Léon (*voyez ce mot &* ANTHELMI, *& l'art. suivant*); ainsi que d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Cet illustre défenseur de la Grace a réuni le rare talent d'écrire avec élégance en vers & en prose. Ses Poésies ont de la douceur, de l'onction & du feu. La diction en est pure & le tour aisé. S'il n'y a point répandu certains agrémens, comme les poëtes profanes, c'est qu'il ne cherchoit qu'à édifier & non à plaire; la matiere d'ailleurs ne le permettoit pas. Ses ouvrages en prose sont d'un style concis, nerveux, naturel, sans affectation ni de termes, ni de figures. Dans l'un & dans l'autre genre d'écrire, il traite son sujet avec beaucoup de force & de netteté. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de Paris, en 1711, in-fol., par Mangeant. Jean Salinas en a donné une édition enrichie de notes, à Rome en 1732, in-8°. Le Maistre de Sacy a donné une Traduction en vers françois de son *Poëme contre les Ingrats*, in-12.

PROSPER, écrivain ecclésiastique du 5*e*. siecle, qui, pour éviter la persécution des Vandales, avoit passé d'Afrique sa patrie, en Italie. Quelques critiques prétendent que c'est ce Prosper qui est auteur du *Traité de la vocation des Gentils*; & de l'*Epître à la Vierge Démétriade*, dans l'*Appendix Augustiniana*, Anvers, 1703, in-fol. Quelques-uns lui attribuent aussi l'ouvrage intitulé: *De prædictionibus & promissionibus Dei*, qui se trouve dans la collection des ouvrages de S. Prosper d'Aquitaine. C'est une explication de plusieurs Prophéties relatives au Sauveur, à l'Antechrist, &c.; mais plusieurs savans ne regardent pas la distinction de Prosper l'Africain & de Prosper d'Aquitaine, comme suffisamment fondée. — Quelques-uns distinguent un PROSPER TYRO, de qui on a une Chronique appellée en latin: *Chronicon Pithæanum*, & *Imperatorium*, dont Henri Noris a corrigé les erreurs dans l'*Histoire Pélagienne*, tom. 2, chap. 15. D'autres croient que cette Chronique est la même que celle de S. Prosper d'Aquitaine, mais falsifiée par un Pélagien.

PROSPER, (S.) évêque d'Orléans, se signala par ses

vertus & ses lumieres. Il étoit contemporain de S. Prosper d'Aquitaine. Il succéda vers l'an 454, à S. Aignan, sur le siege d'Orléans. Quelques auteurs l'ont pris, mais sans fondement, pour l'évêque du même nom, qui assista aux conciles qui se tinrent à Vaison & à Carpentras, dans le sixieme siecle. On ignore en quelle année il mourut. Il est nommé dans le martyrologe le 29 juillet.

PROSPER ALPINI, *voyez* ALPINI.

PROSPER MARCHAND, *voyez* MARCHAND.

PROTAGORAS, Grec, natif d'Abdere, exerça d'abord le métier de crocheteur. Démocrite l'ayant rencontré chargé de fagots arrangés dans un équilibre géométrique, conçut une idée avantageuse de son esprit, & le mit au nombre de ses disciples. Protagoras, tiré de la misere, ouvrit bientôt son cœur à un orgueil insupportable. Il osa attaquer la Divinité, & nia l'existence d'un Être-Suprême; ou du moins la mit en problême. Ses écrits impies furent condamnés aux flammes par les magistrats d'Athenes, qui chasserent l'auteur comme une peste publique, persuadés qu'une bête féroce est moins à craindre qu'un homme sans religion. Le blasphémateur parcourut alors les isles de la Méditerranée, & mourut en allant en Sicile, dans un âge très-avancé, vers l'an 400 avant Jesus-Christ. Il fut, dit-on, le premier qui déshonora la philosophie, en donnant ses leçons pour de l'argent. Protagoras avoit l'esprit moins solide que subtil. Il raisonnoit ou plutôt il déraisonnoit en dilemme. Il s'appliquoit de préférence à fournir des argumens captieux, pour faire gagner une mauvaise cause: on lui a quelquefois comparé Bayle, & il y a quelques rapports entre ces deux sophistes & sceptiques. Une de ses opinions étoit que l'*Ame n'étoit pas différente des sens*, & que *tout ce qu'ils représentoient, étoit véritable.*

PROTAIS, (S.) *Protasius voyez* GERVAIS.

PROTHÉE, *ou* PROTÉE, dieu marin, fils de l'Océan & de Téthis, suivant quelques mythologistes, & de Neptune & de Phœnice suivant d'autres, étoit chargé de conduire & faire paître les troupeaux marins du dieu des eaux. Il avoit reçu en naissant la connoissance de l'avenir avec le pouvoir de changer de corps, & de prendre toutes les formes qu'il voudroit. Comme on accouroit de toutes parts pour le consulter, il se déroboit aux yeux, & quand il étoit découvert, il avoit recours à mille métamorphoses pour éluder l'importunité pressante des curieux. Plus il étoit léger, souple & versatile pour éblouir ou effrayer, plus on devoit redoubler d'efforts & de fermeté pour le retenir. Alors épuisé de fatigues, il revenoit à sa premiere figure, & satisfaisoit le desir des consultans. Les Métamorphoses de Prothée font un des beaux morceaux du 4e. livre des *Géorgiques*. On a donné diverses explications à cette fable, dont aucune n'est satisfaisante.

PROTHÉE, *voyez* PEREGRIN.

PROTOGENE, peintre de Caune, ville située sur la côte méridionale de l'isle de Rhodes, fut réduit par son indigence à peindre des vaisseaux. Aristote, avec qui il étoit parfaitement lié d'amitié, lui proposa les batailles d'Alexandre ; mais Protogene crut ce travail au-dessus de ses forces. Apelles étant venu voir ce peintre, fut étonné de la grandeur de son talent, vraiment rare pour ce tems-là, & indigné de ce que les Rhodiens n'en connoissoient point le prix, il offrit d'acheter ses tableaux ; mais cette proposition s'étant répandue dans le public, les compatriotes de Protogene ouvrirent les yeux sur son mérite, & payerent ses ouvrages comme ils le méritoient. Démétrius ayant assiégé Rhodes, ne voulut point mettre le feu à un quartier de la place, quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer, parce qu'il apprit que c'étoit en cet endroit que Protogene avoit son attelier. Le tableau le plus célebre de ce peintre étoit l'Ialyse, chasseur fameux, qui passoit pour être un petit-fils du Soleil, & le fondateur de Rhodes. Il employa 7 années à ce morceau; & pendant tout ce tems, il prit un régime de vie extrêmement sobre, afin d'être plus capable de réussir. Cependant tant de précaution pensa lui être inutile. Il s'agissoit de représenter dans ce tableau un chien, tout haletant & la gueule pleine d'écume; depuis long-tems il y travailloit, & n'en étoit jamais content. Enfin, de dépit il jette, sur l'ouvrage, l'éponge dont il s'étoit servi pour l'effacer. Le hazard fit, dit-on, ce que l'art n'avoit pu faire ; l'écume fut représentée parfaitement, & l'animal, ainsi rendu, fit l'admiration des connoisseurs. Cette anecdote est très-propre à faire connoître l'état de la peinture dans ces siecles, & apprécier les sujets d'*admiration*, même à l'égard des *connoisseurs*. Apelles arrivé à Rhodes, alla chez ce peintre, & traça chez lui quelques traits, que Protogene trouva si supérieurs aux siens, que, sans s'amuser inutilement à joûter contre un si redoutable rival, il contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime. *Voyez* APELLES.

PROTO-SPATHARIUS, *voyez* THÉOPHILE.

PROVENZALIS, (Jerôme) médecin de Clément VIII, puis archevêque de Sorrento, étoit de Naples. Il fit honneur à sa patrie par ses connoissances. Il mourut en 1612, après avoir gouverné son diocese avec sagesse. On a de lui un *Traité des Sens*, en latin, Rome, 1597, in-4°., qui dément la mauvaise idée qu'on s'est faite de la physique de son siecle.

PROVIDENCE : elle avoit un temple dans l'isle de Délos. On la trouve représentée sous la figure d'une femme âgée & vénérable, tenant une corne d'abondance d'une main, & les yeux fixés sur un globe, vers lequel elle étend une baguette qu'elle tient de l'autre main. Les Romains en avoient aussi fait une divinité, séparant ainsi Dieu de lui-même, & livrant

aux délires du polythéiſme, la notion de cet être ſimple, immenſe, magnifique, dont émanent tous les biens, & qui eſt la ſeule ſauve-garde contre tous les maux.

PRUDENCE, (*Aurelius Prudentius Clémens*) poëte chrétien, né à Calahorra dans la Vieille-Caſtille, l'an 348, fut ſucceſſivement avocat, magiſtrat, homme de guerre, gouverneur de Saragoſſe, & ſe diſtingua dans toutes ces profeſſions. Son mérite lui procura un emploi honorable à la cour d'Honorius; mais on ne ſait rien de plus particulier ſur ſa vie ou ſur ſa mort. On ſait ſeulement que le préfet Symmaque ayant demandé à Valentinien II, au nom du ſénat, le rétabliſſement de l'autel de la Victoire, & les revenus des temples païens que Gratien avoit confiſqués, Prudence fit contre lui deux livres qui nous reſtent encore. Les meilleures éditions de ſes *Poéſies* ſont: celle d'Elzévir, in-12, 1667, à Amſterdam, avec les notes de Nicolas Heinſius; & celle de 1687, in-4°., à Paris, *ad uſum Delphini*, par les ſoins du P. Chamillard, Jéſuite. Celle-ci eſt rare. La *Vie* de Prudence eſt dans la plupart des éditions; mais on l'a omiſe dans celle de 1667. Ses Poëmes ſont: I. *Pſychomachia*, ou *Combat de l'Eſprit* contre le vice. II. *Cathemerinon*. C'eſt un recueil d'Hymnes pour certains tems de la journée & quelques ſolemnités. III. *Apotheoſis*. C'eſt une défenſe de la Foi contre les Païens & les Hérétiques. IV. *Hamartigenia*, De l'origine des Péchés. V. *Enchiridion*. C'eſt un abrégé de l'hiſtoire-Sainte. VI. *Peri-Stephanon*, ou *Des Couronnes* des Martyrs, compoſé de quatorze Hymnes. Le Clerc, fameux critique proteſtant, fait ſur ce livre l'obſervation ſuivante: « Il paroît clairement » par pluſieurs endroits de ces » Hymnes, que depuis ce » tems-là on invoquoit les » martyrs, & qu'on croyoit » qu'ils avoient été établis de » Dieu, patrons de certains » lieux. Quelques Proteſtans » qui ſe ſont imaginé que l'on » doit joindre à l'Ecriture, la » tradition des quatre ou cinq » premiers ſiecles, ont nié » que l'on invoquât les Saints » dans le quatrieme ſiecle; mais » ils ont eu tort de ſe former » un ſyſtême en idée, avant » que d'être bien inſtruits des » faits, puiſqu'on peut les convaincre de celui-ci par divers endroits de Prudence ». *Biblioth. Univ. & Hiſt. t.* 12. Prudence eſt plus eſtimable encore par ſon zele pour la Religion, que par la beauté de ſes Poéſies. Il y a dans ſes vers des fautes de quantité; ſes phraſes ſe reſſentent de la décadence des lettres & de la bonne latinité. Mais il faut convenir qu'on rencontre dans ſes ouvrages pluſieurs morceaux où il regne du goût & de la délicateſſe. Ses Stances ſur les Innocens: *Salvete flores Martyrum*, ſont de ce nombre. Il mérite, ſuivant Eraſme, par la ſainteté & par l'érudition ſacrée qui éclatent dans ſes écrits, d'avoir une place parmi les plus grands docteurs de l'Egliſe. Des auteurs eccléſiaſtiques & quelques agiographes lui ont donné le titre de Saint: mais on ne

lit point son nom dans les Martyrologes.

PRUDENCE, (S.) surnommé *le Jeune*, quitta son nom de Galindon pour prendre celui de *Prudence*, peut-être en mémoire du précédent. Il étoit né en Espagne, & passa en France pour se soustraire à la fureur des infideles. Son rare mérite le fit élever en 840 ou 845 sur le siege épiscopal de Troyes. Il s'y distingua par ses lumieres & son zele, sur-tout dans l'affaire de Gotescalc : il signa les articles de la doctrine catholique, établis au concile de Querci, contre ce moine opiniâtre, & se tint en même tems armé contre les héréfies opposées & les illusions des Pélagiens & Sémi Pélagiens. Quelques savans prétendent qu'il poussa la précaution trop loin, & qu'il enveloppa la vérité dans la proscription de l'erreur. Mais il est à croire que c'est l'effet de l'ardeur de la dispute ; sa parfaite soumission à l'autorité de l'Eglise, prouve qu'il ne cherchoit & n'aimoit que la croyance catholique. Il travailla ensuite avec S. Loup de Ferrieres à la réforme des monasteres de France, & mourut le 6 avril 861. On a de lui quelques écrits, insérés dans la *Bibliotheque des Peres*, t. 15. M. Breyer, chanoine de Troyes, a écrit sa *Vie*, 1725, in-12.

PRUSIAS, roi de Bithynie, étoit sur le point d'entrer dans la ligue d'Antiochus contre les Romains, auxquels sa politique l'avoit rendu redoutable, lorsque le sénat l'en détacha par ses ambassadeurs. Il retourna ensuite ses armes contre Eumene, roi de Pergame, & le vainquit dans plusieurs occasions, par l'adresse & le courage d'Annibal, qui s'étoit réfugié chez lui. Il ternit entiérement l'éclat de ses victoires par l'ingratitude dont il paya celui qui les lui avoient remportées. Les Romains lui ayant proposé de leur livrer ce héros, il étoit prêt de le faire, lorsqu'Annibal s'empoisonnant, lui épargna ce crime, 183 avant J. C. Ce lâche monarque se rendit à Rome l'an 167, & y fut reçu magnifiquement; mais ce fut par des bassesses d'esclave qu'il obtint ces honneurs. Il alla au-devant des députés envoyés pour le recevoir, la tête rasée, avec le bonnet, l'habit & la chaussure des affranchis. « Voici, leur » dit-il, un de vos serviteurs, » prêt à tout faire & à tout » entreprendre pour vous ». Lorsqu'il parut devant le sénat assemblé, il baisa le seuil de la porte. De retour dans ses états, il déclara la guerre à Attale, roi de Pergame, le vainquit, s'empara de la capitale de ses états, & fut contraint par les Romains à rendre tout & à faire des réparations au vaincu. Cette paix conclue, l'an 154 avant J.C., & l'extrême cruauté de Prusias, le rendirent l'exécration & le mépris de ses sujets. « Ce n'étoit, dit un historien, par la taille qu'une » moitié d'homme, & par le » courage qu'une femme ». Les peuples révoltés mirent sur le trône son fils Nicomede. Prusias, dès le premier moment de la revolte, avoit mis son espérance dans les Romains;

mais désespéré de ce qu'ils n'envoyoient que des ambassadeurs au lieu de soldats, il s'enfuit en Nicomédie, où il fut tué près de l'autel de Jupiter, l'an 148 avant l'ere chrétienne : ce fut par son fils lui-même, si l'on en croit Tite-Live.

PRYNN ou PRYNE, (Guillaume) jurisconsulte Anglois, s'éleva avec tant de violence contre les Episcopaux, dans un écrit intitulé : *Du violement du Sabbat & de l'état des Evêques*, qu'il fut condamné l'an 1647 à avoir les oreilles coupées. Ce traitement le fit regarder par les Puritains comme un martyr de la bonne cause. On le choisit pour être un des membres de la chambre des communes, dans le parlement assemblé contre le roi. Après avoir, pendant quelque tems, fait paroitre beaucoup d'animosité contre ce prince, il rougit de sa frénésie, s'en expliqua ouvertement, & fut mis en prison. Il y composa un petit livre pour détourner le parlement de faire le procès au roi, & mourut en 1669, à 69 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, & qui se trouve dans le *Sylloge variorum Tractatuum*, imprimé en 1649, on a de Prynn : I. La *Vie des rois Jean II, Henri III & Edouard I*, in-fol., en anglois. Il y défend le pouvoir suprême des rois, après l'avoir attaqué long-tems. II. L'*Histoire de Guillaume Laud*, archevêque de Cantorbery, in-folio, en anglois. III. *Antiquæ Constitutiones regni Anglici sub Joanne II, Henrico III & Eduardo I, circa Jurisdictionem Ecclesiasticam*, Londres, 1672, 2 vol. in-fol.; recueil qui n'est pas commun. IV. Plusieurs Ouvrages de Théologie & de Controverse, où il y a quelque érudition & peu de jugement.

PRZIBRAM, (Jean) pasteur de la paroisse de St. Gilles de Prague, & professeur en théologie de l'université de cette ville, mort l'an 1447, eut un grand crédit parmi les Hussites. Ayant abjuré leurs erreurs, il écrivit contre eux un Traité ; mais dans la *Profession de Foi* qu'il dressa depuis sur la Trinité, à la tête de l'université, il montra que, pour avoir abjuré le Hussitisme, il n'en étoit pas plus catholique, & qu'il n'avoit paru quitter ses erreurs que pour les reprendre. On trouve ses ouvrages dans l'*Histoire des Hussites* de Cochlée.

PRZIPCOVIUS, (Samuel) l'un des plus ardens défenseurs du Socinianisme, fut chassé de Pologne avec les Unitaires en 1658, se réfugia chez l'électeur de Brandebourg qui le mit au rang de ses conseillers. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en faveur de sa secte, dont quelques-uns ont été imprimés dans la *Bibliotheque des Freres Polonois*, 1656, 9 vol. in-fol. Il termina sa carriere en Prusse, en 1670, à 80 ans.

PSALMANASAR, (Georges) imposteur, né dans la France méridionale, se fit passer pour un Japonois converti au Christianisme, parcourut une partie de l'Europe en mentant & trompant les curieux. Son fameux Roman, intitulé : *Relation de l'Isle Formose*, partagea les esprits pendant un tems, & on en fit des éditions

en diverses langues. Il finit par se mettre à compiler, & se rangea avec les rédacteurs de l'*Histoire Universelle*, en 38 vol. in-4°. Ouvrage informe, qui n'a pu être accueilli que dans un siecle de frivolité & d'insouciance pour toutes sortes de vérités (voyez *le Journal Hist. & Litt.*, 15 janvier 1781, p. 93). Il mourut à Londres en 1765, âgé d'environ 65 ans; & laissa un manuscrit pour être publié après sa mort; c'est l'*Histoire* de sa vie, écrite en anglois, & imprimée à Londres en 1764, in-8°.

PSAMMENITE, roi d'Egypte, monta, dit-on, sur le trône après Amasis, son pere, vers l'an 526 avant J. C. Cambyse lui déclara la guerre, l'attaqua devant Peluse, mit son armée en fuite, & s'empara de la ville. Le vainqueur, profitant de la superstition des Egyptiens, avoit mis à la tête de son armée les animaux que ce peuple honoroit comme ses dieux; ce qui empêcha les Egyptiens de se défendre comme ils auroient pu. Psammenite est le seul des anciens rois d'Egypte sur lequel l'Histoire profane nous apprend quelque chose de positif. Tout ce qui précede dans Hérodote, n'est qu'un tissu de fables. On prétend même que cet Amasis qu'on lui donne pour pere, est le roi d'Assirie, Nabuchodonosor (*voyez ce mot*). Après Psammenite, l'Egypte est restée aux rois de Perse jusqu'à Alexandre le Grand.

PSAMMITIQUE, roi d'Egypte, né à Saïs, capitale de la basse Egypte, étoit fils de Bocchoris, qui fut tué par Sabacos roi d'Ethiopie, lorsque celui-ci s'empara de l'Egypte. Tout ce qu'on en a raconté, appartient aux tems fabuleux, ainsi que l'histoire de Sabacos, par lequel on le fait tuer. *Voyez* SABACOS.

PSAPHON, Libyen, qui voulant se faire reconnoître comme dieu, amassa un grand nombre d'oiseaux. Il leur apprit à répéter ces mots : *Psaphon est un grand dieu.* Quand il les crut assez instruits, il les lâcha sur des montagnes, qu'ils firent retentir de ces mêmes mots. Les habitans de la Libye, frappés de ce prétendu prodige, regarderent Psaphon comme un dieu, & lui décernerent les honneurs divins.

PSEAUME, (Nicolas) fils d'un simple laboureur de Chaumont-sur-Aire, village du diocese de Verdun, dut son élévation à un de ses oncles, abbé de St-Paul de Verdun, qui l'éleva avec soin, & lui résigna son abbaye en 1538. Il se fit Prémontré en 1540, & l'année d'après il fut fait docteur de Sorbonne. Il fut pourvu de l'évêché de Verdun en 1548, par la résignation que lui en fit le cardinal Jean de Lorraine. Il assista en cette qualité au concile de Trente, & s'y signala par son éloquence. On a de lui : I. Un Journal de ce qui s'est fait au concile de Trente : ouvrage curieux, qui a été donné au public par le P. Hugo, Prémontré, dans son Recueil intitulé : *Sacræ antiquitatis Monumenta.* II. Un écrit intitulé : *Préservatif contre le changement de Religion*, Verdun, 1563, in-8° : ouvrage qui conserva à l'Eglise quelques-uns de ses

enfans, disposés à s'en séparer. Pseaume mourut le 10 août 1575, dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de ses ouailles.

PSELLUS, (Michel) auteur Grec, sous le regne de l'empereur Constantin Ducas, qui le fit précepteur de son fils Michel Parapinace, laissa quelques ouvrages. I. *De quatuor Mathematicis Scientiis*, Bâle, 1556, in-8°. II. *De Lapidum virtutibus*, grec & latin, avec les notes de Philippe-Jacques Maussac & de Jean-Etienne Bernard, Leyde, 1745, in-8°. III. *De operatione Dæmonum*, grec & latin, Paris, 1623, in-8°; Kiell, 1688, in-12; & dans la *Bibliotheque des Peres*. Ce traité a été traduit en françois par Gaulmin. IV. *De victûs ratione libri duo*, Bâle, 1529, in-8°, traduit par George Valla. V. *Synopsis Legum, versibus græcis edita, cum latina interpretatione Fr. Bosqueti*, Paris, 1632, in-8°. Psellus fut enveloppé dans la disgrace de Michel Parapinace, qui fut détrôné par Nicéphore Botoniate en 1078. On le dépouilla de ses biens & on le relégua dans un monastere où il mourut la même année.

PSYCHÉ. C'est un mot grec qui signifie *Ame*. Les Païens en avoient fait une divinité, dont on a raconté bien des fables absurdes & obscenes, dignes de l'aveugle gentilité.

PTOLEMÉE, *ou*
PTOLOMÉE-LAGUS *ou* SOTER, roi d'Egypte, étoit fils d'Arsinoë, concubine de Philippe de Macédoine. Ce prince la maria dès qu'elle fut enceinte, à Lagus, homme de basse extraction, qui fut depuis l'un des gardes d'Alexandre-le-Grand. Ptolomée, élevé à la cour de ce conquérant, devint l'un de ses plus intimes favoris, & eut grande part à ses conquêtes. Après la mort d'Alexandre, Ptolomée eut l'Egypte en partage, dans la distribution qui fut faite de ses états, l'an 325 avant J. C. Quoiqu'il ne prît point encore le titre de *Roi*, c'est toutefois de ce tems qu'il faut compter les années de l'empire des nouveaux rois d'Egypte, surnommés *Lagides*. Le premier soin de Ptolomée fut de profiter des troubles de Cyrénaïque en Libye, pour s'en rendre maître. Perdiccas, régent du royaume de Macédoine, se préparoit en même tems à marcher contre lui; mais la réputation que Ptolomée s'étoit faite par sa douceur, son équité, sa sagesse & sa modération, attira beaucoup de monde dans son parti. Perdiccas fut vaincu, & massacré par sa propre armée, qui offrit la régence de l'empire à son rival. Ptolomée refusa ce titre, qu'il regardoit comme plus dangereux qu'utile à ses intérêts. Pour s'assurer la possession de l'Egypte par la conquête des provinces voisines, il se rendit maître de la Célésyrie & de la Phénicie par ses généraux, entra dans la Judée, prit Jérusalem, & emmena plus de 100,000 captifs en Egypte, du nombre desquels il choisit 30,000, à qui il donna la garde des places les plus importantes de ses états. Il invita aussi les Juifs à venir s'établir dans Alexandrie, pour achever de la peupler; & il leur accorda

le droit de bourgeoisie. Ptolomée passa ensuite dans l'isle de Chypre, & s'en rendit maître. De là il alla mettre le siege devant Gaza, défendue par Démétrius, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vainqueur donna non-seulement au vaincu la permission de faire enterrer ses morts; mais il ne garda aucun prisonnier, & lui renvoya tous ses bagages sans rançon. Cette victoire mit Ptolomée en possession de la Phénicie & de la Syrie. Tyr & Sidon rentrerent sous son obéissance. Cependant Démétrius leve de nouvelles troupes, & de concert avec son pere Antigone, il porte la guerre en Egypte, qu'il fut bientôt forcé d'abandonner. Désespéré d'avoir manqué son coup, il assiégea Rhodes, que Ptolomée secourut. Les Rhodiens, pénétrés de reconnoissance, donnerent à leur libérateur le surnom de *Soter* ou de *Sauveur*. Après plusieurs autres tentatives de Démétrius, Ptolomée resta paisible possesseur d'un grand nombre d'états, & nomma pour son successeur Ptolomée-Philadelphe, qu'il plaça lui-même sur le trône. Il mourut quelque tems après, l'an 285 avant J. C., à 92 ans, après en avoir régné 40. Ce roi avoit établi à Alexandrie une académie appellée le *Muséon*; modele ou cause occasionnelle des académies qui se sont successivement formées en divers pays, & dont l'Europe est aujourd'hui couverte: dans l'état de dégradation où sont les sciences, ce sont autant de foyers d'ignorance & de sottise, qui ne tendent qu'à la subversion des idées saines. Sous le regne de ce prince, fut élevée la fameuse tour du fanal de l'isle de Pharos, mise au nombre des Sept Merveilles du monde. Cette tour étoit construite de marbre blanc, ou selon Pline, de pierres blanches, & l'on y entretenoit continuellement du feu pour servir de guide aux matelots.

PTOLOMÉE-PHILADELPHE, fils du précédent, succéda l'an 285 avant J. C. à son pere, qui de son vivant l'avoit déjà associé à l'empire. Il fut surnommé *Philadelphe*, amateur de ses freres, par antiphrase ou contre-vérité, parce qu'il en avoit fait mourir deux. Ptolomée chercha l'amitié des Romains, qui lui envoyerent des ambassadeurs, pour conclure un traité d'alliance. Il distribua à chacun des députés une couronne d'or; ils en ornerent ses statues. Flatté de cette politesse généreuse, Philadelphe leur fit de magnifiques présens, qu'ils porterent au trésor public, à leur retour à Rome. Cependant il s'élevoit plusieurs rebelles en Egypte. Magès, son frere utérin, trama une conspiration contre lui; mais elle fut bientôt éteinte par la mort du coupable. Quatre mille Gaulois méditoient en même tems la conquête de l'Egypte. Ptolomée sut conduire les conjurés dans une isle du Nil, où ces barbares, investis de tous côtés, périrent par leur propre fureur ou par la faim. Tranquille après ces agitations passageres, il travailla à attirer dans son royaume le commerce maritime. Dans ce dessein, il bâtit, sur la côte occidentale

de la Mer-Rouge, une ville, à laquelle il donna le nom de sa mere *Bérénice*, mais ce port n'étant pas commode, on se servoit de celui de Myros-Hormos, qui n'en étoit pas éloigné. C'étoit-là que venoient aborder les richesses de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse & de l'Ethiopie; & pour faciliter les transports des marchandises, on construisit un canal, depuis le Nil, dont il tiroit ses eaux, jusqu'au port de Myros-Hormos. Ptolomée fit équiper deux flottes, l'une dans la Mer-Rouge, & l'autre dans la Méditerranée, & par ce moyen il s'assura tout le commerce du Levant & du Couchant. Antiochus *Théos* ou *le Dieu*, roi de Syrie, marcha contre Ptolomée, avec toutes les forces de Babylone & de l'Orient; mais les troubles élevés dans ses états, le forcerent à faire la paix. Les conditions du traité furent, que le roi de Syrie répudieroit Laodice, sa femme & sa sœur; qu'il épouseroit Bérénice, fille de Ptolomée; & que déshéritant les enfans du premier lit, il assureroit la couronne à ceux qui naîtroient de ce mariage. Conditions barbares & contre nature, qui prouvent autant que l'assassinat de ses freres, que Ptolomée, pour aimer les sciences, n'en étoit ni plus juste ni plus humain. L'alliance des deux rois fut conclue à ces conditions, & Ptolomée, malgré son grand âge & ses infirmités, conduisit lui-même la princesse jusqu'à Séleucie, port de mer proche l'embouchure de l'Oronte, riviere de Syrie, où Antiochus la vint recevoir. Ptolomée, dans le séjour qu'il fit en Syrie, fut frappé d'admiration pour une statue de Diane, & l'obtint d'Antiochus; mais à peine cette statue fut-elle transportée à Alexandrie, qu'Arsinoé, femme de Ptolomée, tomba malade. Cette reine crut voir en songe Diane elle-même, qui se plaignoit d'avoir été ainsi enlevée de son temple. Quoi qu'il en soit de ce rêve, il est certain par une multitude d'exemples, que Dieu réprouve la violation des temples, même païens, faite par ceux qui n'ont pas d'autre culte; parce que c'est une insulte faite à la religion en général, & l'effet de l'impiété, par-tout détestable (*voyez* BRENNUS). » J'ai vu, dit un auteur de ce » siecle, des Chrétiens se scan» daliser de ces observations; » *comme si Dieu*, disoient-ils, » *s'intéressoit aux idoles & aux* » *cultes superstitieux*. Mais il » s'intéresse moins encore à » une impiété absolue, le plus » funeste comme le plus pu» nissable des crimes. Démolir » des pagodes, pour élever » sur leurs débris des temples » au vrai Dieu, c'est la plus » sainte des œuvres: mais at» taquer les faux cultes, parce » qu'on n'en veut aucun, c'est » la disposition d'esprit la plus » détestable. Aussi toutes les » histoires sont-elles remplies » d'événemens qui châtient » l'impiété, quel qu'en soit » l'objet. Voyez le Traité: *De* » *Sacrilegiorum vindictis & pœ*» *nis, ex Christianis & gentilibus* » *historicis collectus*, qui peut » servir de pendant à celui de » Spelman ». Le roi, voulant guérir l'esprit inquiet de la

reine, renvoya la ſtatue en Syrie. La mort de cette princeſſe, arrivée peu de tems après, accabla Ptolomée de douleur : ce monarque l'avoit aimée conſtamment. Il donna ſon nom à pluſieurs villes qu'il fit bâtir, & lui rendit, après ſa mort, tous les honneurs qu'il put imaginer. Il avoit, entr'autres, formé le projet d'élever à ſa mémoire un temple, dont la voûte devoit être revêtue de pierres d'aimant, pour y tenir la ſtatue d'Arſinoé ſuſpendue en l'air; mais la mort de Dinocrate, fameux architecte, qui avoit donné le deſſin de ce temple, empêcha l'exécution de ce projet ridicule & inſenſé. Ptolomée-Philadelphe ne ſurvécut pas long-tems à Arſinoé; il mourut dans la 64e. année de ſon âge, & l'an 246 avant J. C. Ce prince enrichit la bibliotheque d'Alexandrie des livres les plus rares & les plus curieux qu'il put trouver dans toutes les parties du monde connu. Lorſqu'il mourut, elle étoit compoſée de 200,000 volumes, & ſes ſucceſſeurs l'augmenterent juſqu'au nombre de 700,000 (*voyez* DÉMÉTRIUS de Phalere). « Il ne faut pas » croire, au reſte, dit un auteur » moderne, que cette fameuſe » bibliotheque ſurpaſſa celles » de l'empereur à Vienne, » & du roi de France, qui » n'ont que 300,000 volumes, » ni même la plupart de nos bi» bliotheques un peu conſidé» rables. Ces volumes étoient » des rouleaux qui contenoient » très-peu de choſes. Un ou» vrage diviſé en 50 livres, » donnoit autant de rouleaux, » & ces livres, comme l'on » ſait, n'avoient jamais beau» coup d'étendue; on en peut » réduire cent & plus en un » de nos *in-folio*. Il faut ob» ſerver encore que tous ces » livres étoient écrits à la main, » & ne pouvoient concentrer » dans le même eſpace autant » de choſes que des livres im» primés, & enfin qu'ils n'é» toient écrits que d'un côté, » comme encore aujourd'hui » les livres chinois; c'eſt pour » cela que S. Jean parle comme » d'un livre extraordinaire, » de celui qui étoit *ſcriptus* » *intùs & foris* ». On ſait que c'eſt Ptolomée-Philadelphe qui a fait traduire en grec les livres ſacrés des Juifs : & c'eſt ſans doute la plus ſage & la plus utile des opérations faites ſous ſon regne. *Voyez* ARISTÉE, ELÉAZAR, MASCLEF.

PTOLOMÉE-EVERGETE, fils & ſucceſſeur du précédent, monta ſur le trône 246 ans avant J. C. Il entreprit de venger la mort de Bérénice ſa ſœur, mariée à Antiochus le Dieu. Il ſe rendit maître de la Syrie & de la Cilicie, paſſa l'Euphrate, & ſoumit tout juſqu'au Tigre. Il étoit ſur le point de faire d'autres conquêtes, lorſqu'une révolte l'obligea de revenir dans ſes états. Le vainqueur emporta avec lui des richeſſes immenſes, & plus de 2500 ſtatues, dont la plus grande partie avoit été enlevée dans les temples d'Egypte, lorſque Cambyſe en avoit fait la conquête. Les Egyptiens, charmés de revoir leurs dieux, depuis long-tems captifs chez une nation étrangere, lui donnerent par reconnoiſſance le nom d'*Evergete*, c'eſt-à-dire,

Bienfaisant. Il eut ensuite un démêlé avec les Juifs. La fin du regne de Ptolomée fournit peu d'événemens. Ce prince, profitant des douceurs de la paix, s'occupa à faire fleurir les sciences, & à augmenter la fameuse bibliotheque d'Alexandrie. Il mourut l'an 221 avant J. C., après un regne de 27 ans. *Voyez* ONIAS II.

PTOLOMÉE-PHILOPATOR, roi d'Egypte, ainsi nommé par dérision, parce qu'on l'accusa d'avoir empoisonné Ptolomée-Evergete, son pere, auquel il succéda l'an 221 avant J. C., fut un monstre de cruauté. Il se défit de sa mere, de son frere, de sa sœur & de sa femme. Adonné aux passions les plus brutales, il fit régner avec lui la licence & la débauche; ce qui lui fit donner le surnom mérité de *Tryphon*. Antiochus le Grand, roi de Syrie, lui ayant déclaré la guerre, il marcha contre lui à la tête d'une puissante armée, & alla camper dans les plaines de Raphia. Théodote, officier du monarque Syrien, voulant terminer la guerre par un coup hardi, pénetre dans le camp des Egyptiens, entre dans la tente de Ptolomée, & tue son médecin, qu'il prend pour ce prince. Cette hardiesse hâta la bataille. Antiochus fut vaincu, & obtint la paix; mais sa défaite fit rentrer la Célésyrie & la Palestine sous la domination de Ptolomée. Le vainqueur parcourut alors les provinces conquises par ses armes. Il entra dans Jérusalem, & alla au temple; mais voulant pénétrer jusques dans le sanctuaire, malgré l'opposition des Juifs, il fut arrêté par la main de Dieu. De retour en Egypte, il voulut se venger de cet affront. Il ordonna qu'on exposât un grand nombre de Juifs dans la place destinée à la course des éléphans, pour les faire écraser sous les pieds de ces animaux, qui tournerent leur fureur contre les spectateurs. Ce prodige calma la colere de Ptolomée, & depuis il combla la nation juive de bienfaits. Il signala ensuite sa magnificence envers les Rhodiens, désolés par un horrible tremblement de terre. Les dernieres années de son regne furent marquées par une ambassade de la part des Athéniens, & par le renouvellement de l'alliance avec les Romains. Il mourut l'an 204 avant J. C., usé de débauches & comblé de malédictions, après un regne licencieux & cruel de 17 ans. Les femmes tinrent le sceptre pendant tout ce regne, & il n'en fut pas gouverné avec plus de douceur.

PTOLOMÉE-ÉPIPHANES, monta sur le trône d'Egypte à l'âge de 4 ans, après la mort de son pere Ptolomée-Philopator, l'an 204 avant J. C. Il fut en danger d'être mis à mort durant sa minorité, par ceux qui avoient le soin de sa tutelle, & fut redevable de sa couronne à la fidélité de ses sujets & à la protection des Romains: car Antiochus le Grand, voulant profiter de la foiblesse de l'âge de ce prince pour s'emparer de ses états, envahit la Syrie & la Palestine, que les généraux de Ptolomée reprirent quelque tems après. Mais l'année suivante le roi de Syrie ayant battu l'armée des Egyptiens, conquit de nouveau la Célésyrie & la Palestine. Les

Juifs s'empressant de lui porter les clefs de toutes leurs villes, l'aiderent encore à chasser les garnisons des Egyptiens. Ils lui demeurerent attachés, jusqu'à ce qu'ils retournerent sous l'obéissance du roi d'Egypte, par le mariage de ce prince avec Cléopâtre, fille d'Antiochus, qui céda les deux provinces contestées pour la dot de la princesse. Ptolomée, ayant été déclaré majeur, fut placé sur le trône avec beaucoup de magnificence, & honoré du surnom d'*Epiphanes*, c'est-à-dire, illustre: surnom qu'il ne mérita pas long-tems. Dès qu'il fut maître, il s'abandonna aux déréglemens les plus infames. A des rois corrompus, il faut des ministres qui leur ressemblent. Aristomene, son tuteur, son conseil & son soutien, homme d'un esprit éclairé, d'une ame pleine de noblesse, fut empoisonné par ses ordres. L'Egypte ne fut plus qu'un chaos. L'humeur féroce du roi souleva plusieurs villes. Celle de Licopolis éclata la premiere, & fut forcée de se rendre. Ptolomée chargea Polycrate, grand ministre & grand général, de réduire les autres rebelles, & ce héros les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Quatre des principaux conjurés furent chargés d'aller renouveller à Alexandrie leur serment de fidélité. Le roi avoit promis de leur pardonner; mais à peine furent-ils arrivés, qu'il les fit attacher nus à son char, & après les avoir traînés dans toute la ville, il les envoya au supplice. Ce monstre ne survécut pas long-tems à cette barbarie. Ayant conçu le dessein de faire la guerre au roi de Syrie, on lui demanda où il prendroit l'argent nécessaire pour cette expédition? il répondit, que *ses amis étoient son argent.* Les principaux de la cour conclurent, de cette réponse ambiguë, que le roi en vouloit à leurs biens & même à leurs personnes, & ils le firent empoisonner l'an 180 avant J. C., la 49e. année de sa vie, & la 24e. de son regne.

PTOLOMÉE-PHILOMÉTOR, ainsi nommé par ironie, parce qu'il détestoit Cléopâtre sa mere, monta sur le trône d'Egypte après la mort de Ptolomée-Epiphanes son pere, l'an 180 avant J. C. C'est sous le regne de ce prince que fut bâti par Onias III, dans la préfecture d'Héliopolis, le temple surnommé *Onion* (voyez ONIAS III). Ptolomée mourut entre les mains des médecins qui vouloient faire sur lui l'opération du trépan, pour le guérir d'une blessure qu'il avoit reçue à la tête dans une bataille contre Alexandre-Balas, roi de Syrie. Il fut vainqueur; mais la victoire lui coûta cher. On place sa mort l'an 146 avant J. C.

PTOLOMÉE-PHYSCON, ou *le Ventru*, avoit d'abord régné quelque tems avec son frere Philométor. Il s'empara, après sa mort, du trône d'Egypte, l'an 146 avant J. C., au préjudice de la veuve & du fils de son frere. Ceux-ci, soutenus par une petite armée de Juifs, marcherent à Alexandrie pour disputer la couronne à l'usurpateur; mais un ambassadeur Romain, qui se trouva pour lors à Alexandrie, amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouseroit Cléopâtre, veuve

de son frere, dont le fils seroit déclaré héritier de la couronne, & qu'en attendant, Physcon en jouiroit toute sa vie. Leur mariage ayant été conclu, Physcon fut reconnu roi, & le jour même des noces, il tua le jeune prince entre les bras de sa mere. Ses vices & ses cruautés exciterent une indignation générale. On conspira contre lui, & il eût été détrôné, sans la prudence d'Hyeras, son premier ministre. Enfin, sa tyrannie monta à un tel point, que les habitans d'Alexandrie se réfugierent dans les pays étrangers, & laisserent la ville presque déserte. Pour repeupler cette ville, il fallut accorder de grands privileges à ceux qui voulurent s'y établir; mais peu d'hommes eurent ce courage. Parmi les réfugiés d'Alexandrie, il y eut beaucoup de grammairiens, de philosophes, de géometres, de médecins, de musiciens & d'artistes, qui porterent le goût des sciences & des beaux-arts dans l'Asie-Mineure & dans les isles voisines. Les nouveaux habitans d'Alexandrie y briserent ses statues. Ptolomée, croyant que Cléopâtre, qu'il venoit de répudier, étoit auteur de cette action, fit tuer Memphitis son fils & le sien, jeune prince de grande espérance; il ordonna ensuite qu'on coupât son corps en morceaux, & il envoya ce fatal présent à Cléopâtre, le jour même de la naissance de cette princesse. Un si affreux spectacle inspira l'horreur qu'il méritoit. On leva contre le tyran une puissante armée, dont la reine donna le commandement à Marsias; mais elle fut vaincue, Ptolomée, après cette victoire, voulut assurer la couronne à l'aîné de ses fils, qu'il avoit eu de sa derniere femme; & dans ce dessein, il le maria à Cléopâtre sa fille, suivant l'infame coutume du pays, où le roi & la reine devoient être frere & sœur, mari & femme. Il mourut l'année d'après, l'an 116 avant J. C., souillé de tous les vices de l'esprit & du cœur, & surnommé *Cacourgete*, c'est-à-dire Malfaisant; surnom bien digne d'un tyran.

PTOLOMÉE-LATHYRE, ainsi appellé à cause d'un porreau qu'il avoit au nez, eut à peine succédé à son pere Physcon, l'an 116 avant J. C., que Cléopâtre sa mere, soutenue des forces d'Alexandre Jannée, roi des Juifs, le chassa du trône pour mettre à sa place Ptolomée-Alexandre son frere, & le força de se retirer en Chypre. Lathyre, pour se venger du monarque Juif, entra dans son royaume; & après avoir emporté Azoth, il livra bataille à ce prince, qu'il rencontra près d'Asoph sur le Jourdain. La victoire fut long-tems disputée; mais enfin, Lathyre rompit l'armée des Juifs, & en fit un grand carnage; 50,000 resterent sur la place, & le vainqueur s'étant répandu dans les bourgs, fit égorger les femmes & les enfans, & les fit jeter dans des chaudieres bouillantes, pour inspirer plus de terreur à l'ennemi. Lathyre ayant tenté en vain de rentrer en Egypte, se retira dans l'isle de Chypre; mais il fut rappellé après la mort de Ptolomée-Alexandre, qui fut tué par un

pilote, l'an 88 avant J. C. Il mourut environ huit ans après.

PTOLOMÉE-AULETES, c'est-à-dire *Joueur de flûte*, fils naturel de Ptolomée-Lathyre, monta sur le trône d'Egypte l'an 73 avant J. C., après Alexandre III. Pour s'y affermir, il donna à César 6000 talens; mais les levées extraordinaires dont il surchargeoit son peuple, la lâche indifférence avec laquelle il laissa le peuple Romain s'emparer de l'isle de Chypre, ses crimes & ses débauches, irriterent les Alexandrins à un tel point, qu'on déclara Bérénice, l'aînée de ses enfans, reine à sa place. Auletes aborda à l'isle de Rhodes, où Caton étoit depuis plusieurs jours. Le roi le fit avertir de son arrivée; mais le fier sénateur attendit qu'il vînt le trouver; & sans daigner se lever, il blâma ouvertement Ptolomée, de ce qu'il abandonnoit son royaume, pour devenir le client & le jouet des grands de Rome: il lui conseilla de retourner en Egypte, & offrit de l'accompagner pour être médiateur entre lui & ses sujets. Ptolomée méprisa ces sages conseils, & continua sa route vers Rome, où il comptoit trouver du secours pour rentrer dans son royaume. Les Alexandrins craignant que le séjour de Ptolomée auprès des Romains n'eût pour eux des suites funestes, envoyerent cent des plus notables de la ville, afin de justifier dans le sénat leur conduite, & d'exposer les excès & les vexations de Ptolomée. Mais ce prince fit égorger la plus grande partie de ces citoyens députés, & gagna les autres par des présens. Cependant les affaires de Ptolomée traînoient en longueur. Ses ennemis, & un prétendu oracle de la Sibylle directement contraire à ses intérêts, lui ôterent l'espérance de régner de nouveau en Egypte. Il se retira à Ephese dans le temple de Diane. Bérénice sa fille avoit épousé Archelaüs, prêtre d'une ville de Pont, avec lequel elle partagea son trône; mais Ptolomée ayant été rétabli par Gabinius, lieutenant de Pompée, il fit mourir sa fille, & mourut lui-même peu de tems après, l'an 51 avant J. C. Il fit un testament par lequel il donnoit la couronne aux aînés des deux sexes, & ordonnoit le mariage entre le frere & la sœur, suivant la coutume incestueuse du pays; & comme l'un & l'autre étoient fort jeunes, il les mit sous la protection du sénat Romain.

PTOLOMÉE-DENYS ou BACCHUS, roi d'Egypte, succéda à son pere Auletes, avec sa sœur Cléopâtre, l'an 51 avant. J. C. C'est lui qui eut la lâche cruauté de faire mourir Pompée son bienfaiteur, après la bataille de Pharsale. Il ne fut pas plus fidele à César, car il lui dressa des embûches à son arrivée à Alexandrie; mais ce héros en sortit victorieux; & pendant le tumulte, Ptolomée prit la fuite & se noya dans le Nil, l'an 46 avant J. C.

PTOLOMÉE-MENNEUS, roi de Chalcide, vers l'an 30 avant J. C., fit alliance avec Alexandre, fils d'Aristobule, prince des Juifs. Après la mort de son allié, occasionnée par

Scipion, il envoya Philippion son fils, offrir à Alexandra, sœur du malheureux Alexandre, une retraite honorable dans ses états. Mais s'étant apperçu que Philippion avoit conçu de l'amour pour la princesse, il le tua de sa propre main, & força Alexandra à recevoir au pied des autels sa main fumante encore du sang de son fils.

PTOLOMÉE-MACRON, fils de Borymene, avoit reçu de Phylométor le gouvernement de l'isle de Chypre. Il livra ensuite cette isle à Antiochus-Epiphanes, qui lui donna le commandement des troupes qu'il avoit dans la Phénicie & la Célésyrie. Il se laissa corrompre par argent, & fit déclarer innocent l'impie Ménélaus par Antiochus (*II. Mach.* 4). Après la mort d'Epiphanes, ses ennemis le noircirent dans l'esprit du jeune Eupator, en le représentant comme le protecteur des Juifs, & ils le forcerent de s'empoisonner.

PTOLOMÉE, fils d'Abobi, gendre de Simon Machabée, gouverneur du château de Doch & de la plaine de Jéricho, conçut le barbare dessein de se défaire de son beau-pere & de ses fils, pour s'emparer seul du gouvernement de la Judée. Simon, qui étoit alors occupé à visiter les places de son état, arriva à Jéricho l'an 135 avant J. C., avec sa femme & ses fils, Matathias & Judas, & s'en alla loger chez son gendre au château de Doch. Ptolomée leur fit un grand festin, & au milieu du repas, des gens qu'il avoit apostés entrerent dans la salle, tuerent Simon & quelques-uns des siens, & retinrent prisonniers sa belle-mere & ses deux fils. Aussi-tôt il manda à Antiochus Sidetes ce qu'il avoit fait, & le pria de lui envoyer du secours pour délivrer le pays du joug des Machabées. Il envoya en même tems des gens à Gazara, pour tuer Jean Hyrcan, dernier fils de Simon, & d'autres à Jérusalem, avec ordre de se saisir de la montagne du temple; mais Dieu fit échouer les projets de cet ambitieux. Hyrcan, averti à tems, se mit en défense, & se sauva à Jérusalem: il quitta ensuite cette ville, dont il fit bien fermer les portes, & vint assiéger Ptolomée dans son château. Ce barbare lui fit lever le siege, en faisant déchirer à coups de fouet sa mere & ses freres; il les fit ensuite mourir, & s'enfuit auprès de Zenon, tyran de Philadelphie. *I. Mach.* 16.

PTOLOMÉE, (Claude) mathématicien de Péluse, surnommé par les Grecs *très-divin* & *très-sage*, florissoit à Canope, près d'Alexandrie, sous l'empire d'Adrien & de Marc-Aurele, vers l'an 138 de J. C. Il est célebre par son *Système du Monde*, dans lequel il place la terre au centre de l'univers. Sa *Géographie* est un ouvrage nécessaire pour la connoissance du monde ancien. La 1re. édition est de Bologne, 1462, in-fol, & la meilleure celle de Bertius, 1619, in-fol. On fait cas aussi de celle de Servet, Lyon, 1535, in-fol., réimprimée avec des changemens & des retranchemens en 1541. Outre sa *Géographie*, Ptolomée a donné plusieurs savans

ouvrages sur l'astronomie, publiés à Bâle, 1551, in-fol. Les principaux sont : I. L'*Almageste*, ou *Compositio magna*. On trouve dans ce livre un catalogue des étoiles fixes, formé d'après les observations de l'auteur & celles d'Hipparque. On y compte 1022 étoiles, dont les longitudes & les latitudes sont déterminées (*voyez* HIPPARQUE, FLAMSTÉED). Enfin cet ouvrage est singuliérement estimable, par la démonstration que Ptolomée y donne du mouvement des étoiles fixes sur le centre de l'écliptique. II. *De Judiciis Astrologicis*. III. *Planisphærium*. IV. *Harmonicorum libri tres*, Oxford, 1682, in-4°. Son Systême du Monde a été adopté pendant plusieurs siecles par les philosophes & par les astronomes. Ticho l'a perfectionné & dégagé de divers embarras. Les savans d'aujourd'hui l'ont abandonné pour suivre le Systême de Copernic : reste à savoir si cette préférence n'aura pas le sort général des opinions humaines.

PTOLOMÉE, dit *de Lucques*, parce que, selon quelques écrivains, il étoit né dans cette ville au 14*e*. siecle, & que, selon d'autres, il y avoit fait un long séjour, embrassa l'ordre de S. Dominique. Il s'appliqua particuliérement à l'étude de l'histoire sacrée & profane ; mais voulant pénétrer trop avant dans la mysticité, & en dire plus que ce que nous dit l'Ecriture-Sainte sur l'incarnation du Verbe, il s'égara. Il osa avancer dans un sermon prêché à Mantoue, que J. C. avoit été formé dans le cœur de la Ste Vierge & non dans ses entrailles. Une proposition aussi singuliere obligea ses supérieurs à lui imposer silence. Il se tut en chaire, & il parla par ses livres, qui ne valent guere mieux que ses Sermons. Les principaux sont : I. Des *Annales* en latin, depuis 1060 jusqu'en 1303. On les trouve dans la Bibliotheque des Peres. II. Une *Chronique des Papes & des Empereurs* dans la même langue, réimprimée à Lyon en 1619, in-4°.

PTOLOMEI, (Jean-Baptiste) né à Pistoie en Toscane, entra chez les Jésuites, & fut fait malgré lui cardinal par Clément XI. Cette dignité ne changea rien dans sa maniere de vivre. Il continua de demeurer au college Romain, se contentant de deux petites chambres, & mangeant à la table commune. Il y mourut le 18 janvier 1726. Il passoit pour un des plus savans de l'Europe ; & les divers ouvrages qu'il a donnés au public, soutiennent cette opinion, sur-tout son *Cours de Philosophie*, où l'on découvre des vues vastes & hardies, qui donnent des explications aussi neuves que simples & finies.

PUBLICI, (Aymond de) des comtes de Plosasci, docteur en droit, co-seigneur de Publici (*Publiciarum*) près de Turin, après avoir rempli divers emplois, devint conseiller du grand-conseil de Charles II, duc de Savoie. Ce prince l'envoya comme ministre en différentes cours, à Rome & en France. Ce fut lui qu'il chargea, en 1529, d'aller à Venise revendiquer ses droits à la couronne de Chypre. Il assista,

avec le duc de Savoie, à Bologne, au couronnement de Charles-Quint; l'année suivante, il fut nommé président du sénat de Chambery, & il conserva cette place jusqu'aux troubles de l'année 1536, qui l'obligerent de se retirer chez lui. Accusé d'être favorable au parti du duc de Savoie, il fut arrêté & conduit dans le château de Turin, en 1542. Son procès fut instruit, & il fut relégué à Montferrand en Auvergne. Après y avoir fait venir sa femme, ses enfans & sa bibliotheque, il exerça sa profession de jurisconsulte dans les sieges de Riom, de Clermont & de Montferrand. Il s'appliqua particuliérement à composer une *Conférence du Droit écrit avec les Coutumes d'Auvergne*. Ouvrage plein d'érudition, qui est peu lu aujourd'hui.

PUBLIUS-SYRUS, natif de Syrie, florissoit à Rome l'an 44 avant J. C. Il fut amené esclave, & tomba entre les mains d'un maître qui l'éleva avec soin & l'affranchit fort jeune. Syrus se distingua dans la poésie mimique, c'est-à-dire, dans des satyres mises en action sur le théâtre (*voyez* LABERIUS). On a de cet auteur un Recueil de *Sentences* en vers ïambes libres, rangées selon l'ordre alphabétique. Accarias de Serione l'a traduit en françois, Paris, 1736, in-12. Les meilleures éditions sont celle de Tanneguy le Fêvre, & celle d'Havercam, ornée de remarques, in-8°, Leyde, 1708, avec les Sentences de Séneque.

PUBLIUS, un des principaux habitans de l'isle de Malte, reçut S. Paul & le défraya avec toute sa suite durant trois jours. S. Paul guérit de la fievre le pere de Publius (*Act. 28*). On assure qu'il se fit chrétien, & fut le premier évêque de cette isle. Quelques auteurs croient qu'il étoit gouverneur de l'isle pour les Romains, parce qu'il est nommé *princeps insulæ*; mais dans l'Ecriture-Sainte ce mot se prend souvent pour un homme puissant & distingué.

PUCELLE, (René) naquit à Paris en 1655 de Claude Pucelle, avocat au parlement, & de Françoise de Catinat, sœur du maréchal du même nom. Il se consacra d'abord à l'état ecclésiastique; mais peu de tems après, le goût des armes l'emporta sur cette premiere destination. Après avoir fait quelques campagnes en qualité de volontaire, il voyagea en Italie & en Allemagne. De retour à Paris, il reprit l'habit ecclésiastique, se fit ordonner soudiacre, étudia en droit, & fut reçu conseiller-clerc au parlement de Paris, en 1684. Il s'escrima, en 1713, contre l'Histoire des Jésuites de Jouvenci, & en 1714, il se déchaîna contre la Bulle *Unigenitus*. Après la mort de Louis XIV, en 1715, il eut une place dans le conseil de conscience, établi par le duc d'Orléans, régent du royaume. La vivacité avec laquelle il continua de favoriser la cause des Anti-constitutionnaires, le fit exiler dans son abbaye de St. Léonard de Corbigny, dont il avoit été pourvu en 1694. Il mourut à Paris en 1745, à 90 ans.

PUCELLE-D'ORLÉANS, *voyez* JEANNE D'ARC.

PUFENDORFF, (Samuel de) né à Fleh, petit village de Misnie, en 1631, d'une famille luthérienne, étoit fils du ministre de ce village. Après avoir étudié à Leipsig, il devint en 1658 gouverneur du fils de Coyet, ambassadeur du roi de Suede à la cour de Danemarck. Il se rendit avec son éleve à Coppenhague; mais à peine y fut-il arrivé, que la guerre s'étant allumée entre le Danemarck & la Suede, il fut arrêté avec toute la maison de l'ambassadeur. Pufendorff, pendant sa prison qui dura 8 mois, réfléchit sur ce qu'il avoit lu dans les ouvrages de Grotius, mit ses réflexions en ordre, & les publia à La Haye en 1660, sous le titre d'*Elémens de la Jurisprudence universelle*. Ce premier essai lui acquit une telle réputation, que Charles-Louis, électeur Palatin, fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. Pufendorff demeura dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suede, le fit son historiographe. Il s'attacha ensuite à l'électeur de Brandebourg, qui le fit conseiller-d'état, & le chargea d'écrire l'histoire de l'électeur Guillaume le Grand. Il mourut à Berlin en 1694, à 63 ans. Parmi les ouvrages qui lui ont fait un nom, on distingue: I. *Histoire de Suede, depuis l'expédition de Gustave-Adolphe en Allemagne jusqu'à l'abdication de Christine*, c'est-à-dire, depuis 1628 jusqu'en 1654; Utrecht, 1686, in-fol. II. *Histoire de Charles-Gustave*, en 2 tom. in-fol; Nuremberg, 1696, en latin, & imprimée en françois dans la même ville, 1698, in-fol. III. *Histoire de Fréderic-Guillaume le Grand, électeur de Brandebourg*, Berlin, 1695, 2 vol. in-fol., en latin. Cette Histoire, tirée des archives de la maison de Brandebourg, essuya plusieurs retranchemens pendant le cours de l'impression, & il est rare de trouver des exemplaires non châtrés. IV. *Elementorum Jurisprudentiæ universalis libri duo*, à La Haye en 1660; à Iene, 1669, avec un Appendix *de Sphæra Morali*, qui est d'une autre main. V. Une Edition des *Miscellanea Laconica Joannis Meursii*, Amsterdam, 1661, in-4°; & de la *Grece Ancienne* de Jean Lauremberg, 1661, in-4°. VI. *Severini de Mozanbano de statu Imperii Germanici*, Geneve, 1667, in-12, souvent réimprimé depuis, & traduit en plusieurs langues, quoique vivement censuré par plusieurs savans. Pufendorff, déguisé sous le nom de *Monzabanus*, veut y prouver que l'Allemagne est un corps de république, dont les membres mal assortis font un tout monstrueux. La Traduction françoise est de Savinien d'Alquier, Amsterdam, 1669, in-12. VII. Un recueil de *Dissertations Académiques*, en latin, 1668, in-8°. VIII. Une *Description Historique & Politique de l'Empire du Pape*, en allemand: production partiale, que les fanatiques du parti protestant ont traduite en flamand & en latin. On la trouve dans l'ouvrage suivant, édition de 1742. IX. *Introduction à l'Histoire des principaux Etats qui sont aujourd'hui dans l'Europe*, en allemand, 1682, avec

une suite en 1686, & une addition contre Varillas en 1722. Ce livre fut traduit en françois par Claude Rouxel; & en 1722, un anonyme rectifia cette traduction, continua l'ouvrage, l'enrichit de notes, & publia le tout à Trévoux sous le titre d'Amsterdam, en 7 vol. in-12, (*voyez* BRUZEN DE LA MARTINIERE). M. de Grace en a donné depuis une nouvelle édition, considérablement augmentée, en 8 volumes in-4°. Quelque mérite qu'ait cet ouvrage, il faut convenir qu'il est fort au-dessous de la réputation dont il a joui, & de laquelle on revient tous les jours. « La » narration de Pufendorff, dit » un critique, est maigre; on » n'en peut supporter la lecture » sans ennui, & partant sans » profit pour le commun des » hommes. Son histoire est un » squelette, où *il manque*, » comme le disoit Lucien, *la* » *chair & les couleurs* ». X. *Traité du Droit Naturel & des Gens*; imprimé pour la 1re. fois en 1672, à Leyde, en allemand. En 1684, il en fit faire une seconde édition à Francfort, augmentée d'un quart. Ce traité fut traduit en françois par Jean Barbeyrac, avec des notes, & imprimé à Amsterdam en 1734, 2 vol. in-4°. On l'a réimprimé en latin à Francfort, 1744, 2 vol. in-4°. Il publia un Abrégé de cet ouvrage sous le titre de *Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, traduit en latin à Edimbourg, in-8°; & en françois par Barbeyrac, 1718, 2 vol. in-8°. Si Pufendorff eut des approbateurs, il ne manqua pas de critiques, contre lesquels il n'oublia pas aussi de se défendre. Le recueil de ce qui fut dit de part & d'autre, forme un livre, imprimé dès l'an 1686 à Francfort, sous le titre d'*Eris Scandica*. Quelque chose qu'on ait dit des Traités de Pufendorff, il est certain qu'il a rectifié & étendu quelques principes de Grotius; mais son protestantisme est moins modéré & moins équitable envers les Catholiques que celui du jurisconsulte Hollandois. Le compilateur Febronius a fort mal-à-propos transcrit un grand nombre de passages de Pufendorff pour rendre l'Eglise Romaine odieuse: de tels témoignages ne prouveront jamais rien dans l'esprit des gens équitables.

PUGATSCHEW, fameux rebelle & imposteur, se fit passer pour le fils de Pierre II, empereur de Russie, & excita de grands troubles dans quelques provinces de Russie; particuliérement dans celle d'Astracan & d'Orenbourg. Il fut pris & exécuté à Moscou le 21 janvier 1775. « Les progrès rapides & » effrayans de cette révolte, » ont été, suivant l'observa» tion d'un politique, la suite » de la faute grossiere que fit » Pierre I de transférer sa ré» sidence & de placer la mé» tropole de l'empire sur les » bords de la Baltique ». *Voyez* MOSCOU, *dans le Dict. Géog.*

PUGET, (Pierre) sculpteur, peintre & architecte, né à Marseille en 1623, mort dans la même ville en 1695, annonça dès l'enfance ce qu'il devoit être un jour. Il construisit une galere, n'étant âgé que de 16 ans. Il séjourna à Florence & à Rome. De retour dans sa patrie à 21 ans, il inventa, pour orner

les vaisseaux, ces belles galeries que les étrangers ont imitées. Puget se faisoit aussi un grand nom par ses tableaux ; mais une maladie lui fit abandonner cet art, pour ne plus se livrer qu'à la sculpture. Foucquet le chargea d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Ce ministre ayant été disgracié, ce fut un obstacle au retour de Puget. Il fit plusieurs grands morceaux à Genes, & pour le duc de Mantoue, ce magnifique bas-relief de l'Assomption, auquel le cavalier Bernin ne put refuser ses éloges. Colbert le rappella, & lui fit donner une pension de 1200 écus. Ses morceaux de sculpture pourroient être comparés à l'antique, pour le grand goût & la correction du dessin, pour la noblesse & l'expression de ses caracteres, pour la beauté de ses idées, & l'heureuse fécondité de son génie. Puget a dessiné sur le vélin des *Marines*, morceaux précieux pour le goût & l'exécution.

PUJOS, (André) né à Toulouse en 1730, & peintre de l'académie de cette ville, se distingua dans le dessin & la peinture en mignature, puis s'attacha aux portraits, genre où il excella. Il peignit presque tous les hommes qui avoient quelque célébrité en France.

PUISIEUX, (Philippe-Florent de) né à Meaux en 1713, mort à Paris en 1772, étoit avocat au parlement de Paris. Il cultiva moins la jurisprudence que la littérature. Nous avons de lui un grand nombre de Traductions de livres anglois, dont quelques-unes sont utiles. Telles sont celles de la *Grammaire Géographique de Gordon*, in-8°; de l'*Histoire Navale d'Angleterre*, en 3 vol. in-4°; de la *Grammaire des Sciences philosophiques*; des *Elémens des Sciences & Arts* &c., &c. Il a aussi traduit quelques romans & quelques autres brochures angloises, dont la plupart ne méritoient pas de passer la mer.

PUISIEUX, *voy.* BRULART.

PULCHERIE, (Sainte) impératrice, fille de l'empereur Arcadius, & sœur de Théodose le Jeune, fut créée Auguste en 414, & partagea avec son frere la puissance impériale. Après la mort de Théodose, arrivée en 450, Ste. Pulchérie fit élire Marcien, & l'épousa, plutôt pour avoir un soutien qui l'aidât à porter le poids de la couronne, que pour avoir un époux. Elle lui fit promettre qu'il garderoit la continence avec elle. Le concile de Chalcédoine assemblé en 457, par Marcien, à la priere de S. Léon, la combla d'éloges. Elle les méritoit par sa piété & par son zele. Cette princesse aimoit les lettres & les cultivoit. Elle mourut en 454, à 56 ans.

PULCI, (Louis) né à Florence en 1432 d'une famille noble, & chanoine de cette ville, est auteur d'un long Poëme intitulé : *Morgante maggiore*; espece de Poëme épique, où il y a quelque imagination, mais peu de jugement, encore moins de goût, & où l'auteur fait un mélange bizarre du sérieux & du comique le plus bas. Il se permet d'ailleurs des plaisanteries révoltantes sur des matieres sacrées, & des obscénités grossieres. Quelques critiques italiens, Varchi entre

autres, ont mis Pulci au-dessus de l'Arioste ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a entr'eux beaucoup de rapport quant à la monstruosité & la bizarrerie des idées. On ignore l'année de sa mort. Zilioli, auteur d'une Histoire manuscrite des *Vies des Poëtes Italiens*, a écrit, mais sans preuves, que ce poëte étoit mort à Padoue, & qu'on lui avoit refusé la sépulture comme à un excommunié. —Luc & Bernard PULCI, freres de Louis, se distinguerent aussi dans la poésie. Le premier est principalement connu par deux Poëmes : *Il Ciriffo Calvaneo*, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1518, in-8°. *Il Driadeo*, Florence, 1479, in-4°. Le second l'est par un Poëme sur la Passion de J. C. & par une Traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile.

PULLUS ou POULLAIN, (Robert) théologien Anglois, fit ses études à Paris avec distinction. A son retour en Angleterre, vers 1130, il rétablit l'académie d'Oxford, & fut pourvu de l'archidiaconé de Rochester. Quelque tems après, le pape Innocent II l'appella à Rome, où il fut fait cardinal par le pape Célestin II, en 1144, & chancelier de l'Eglise Romaine par Luce II. Le P. Mathou Bénédictin, publia en 1655 ses trois livres des *Sentences*, in-fol. Il est encore auteur de *Commentaires* sur les Pseaumes & l'Apocalypse, & d'autres ouvrages. Il mourut vers 1150.

PULMANNUS, (Théodore) né à Cranenbourg, dans le duché de Cleves, vers 1570. Quoique d'une condition obscure & obligé de vivre du travail de ses mains, il se rendit habile dans les belles-lettres & dans la critique grammaticale. Son application principale fut de corriger les poëtes latins sur d'anciens manuscrits, & d'en donner de bonnes éditions chez Plantin à Anvers. Il y servit de correcteur d'imprimerie pendant 16 ans. On a de lui des éditions d'*Arator*, de *S. Paulin*, de *Virgile*, de *Lucain*, de *Juvenal*, d'*Horace*, d'*Ausone*, de *Claudien*, d'*Esope*, de *Térence*, de *Suétone*, &c. Il mourut à Salamanque en Espagne.

PUPIEN, (*Marcus Claudius Maximus Pupienus*) né vers l'an 164 d'un forgeron, prit le parti des armes, & parvint par son mérite aux premiers emplois de l'armée & du sénat. Il fut préteur, consul, préfet de Rome, & gouverneur de plusieurs provinces, où il se conduisit avec autant d'intégrité que d'intelligence. Après la mort des Gordiens en 237, le sénat le déclara Auguste avec Balbin, pour délivrer l'empire de la tyrannie des Maximins. Il marchoit contre eux avec une armée formidable, lorsqu'il apprit qu'ils avoient été massacrés devant Aquilée. Il fut alors reconnu par tout l'empire, & vint jouir à Rome de la paix procurée par le meurtre des Maximins. Il se préparoit à porter ses armes victorieuses dans la Perse ; mais les soldats du prétoire s'étant révoltés, il fut massacré avec Balbin le 15 juillet 238. Ce prince, digne d'un meilleur sort, avoit la taille élevée, le maintien grave, la figure noble. La

mélancolie dominoit dans son caractere; il étoit sévere sans rudesse, humain sans foiblesse, & d'une douceur admirable. Il régna un an & quelques jours, & mourut âgé de 74 ans.

PURBACH, PEURBACH *ou* BURBACH, (Georges) *Purbachius*, né en 1423 au village de Purbach, entre la Baviere & l'Autriche, enseigna la philosophie & la théologie à Vienne. Il prit un goût particulier pour l'astronomie, & fit plusieurs voyages en Italie, afin d'acquérir des connoissances plus étendues dans cette science. On voulut le fixer à Bologne; mais l'empereur Fréderic III l'engagea par tant de bienfaits de retourner à Vienne, qu'il en reprit le chemin. Purbach s'attacha alors uniquement à l'observation des astres; & après avoir rectifié les instrumens des anciens astronomes, il en imagina de nouveaux. Il forma des tables astronomiques, & perfectionna la trigonométrie & la gnomonique. Au milieu de ses travaux, il desiroit toujours d'avoir une traduction fidelle de l'*Almageste* de Ptolomée. Cet ouvrage étoit écrit en grec, & il ignoroit cette langue. Le cardinal Bessarion, grec d'origine, étant venu à Vienne, lui conseilla de retourner en Italie pour bien apprendre la langue grecque. Il travailloit alors à un abrégé de ce grand ouvrage, & il en étoit au 6e. livre. Il se disposoit cependant à suivre le conseil de Bessarion, lorsqu'une maladie l'enleva le 8 avril, en 1462, à 39 ans. Ses ouvrages sont: I. *Theoriæ novæ Planetarum.* II. *Observationes Hassiacæ.* III. *Tabulæ Eclipsium*, pour le méridien de Vienne. Muller a publié une partie de ces ouvrages.

PURCHAS, (Samuel) savant Anglois, mort en 1628, a donné un *Recueil* des voyages faits par ceux de sa nation; il est estimé. Il étoit lui-même très-habile navigateur, & a donné son nom à une pointe de terre, découverte à l'extrémité du Spitzberg, à 82 degrés de latitude septentrionale.

PURE, (Michel, abbé de) écrivain François du 17e. siecle, est auteur de quelques Pieces de théâtre, qu'on n'a pu ni jouer, ni lire. On a encore de lui des *Traductions*: I. Des *Institutions* de Quintilien, 1663, in-4°, très-inférieure à celle de l'abbé Gedoyn. II. De l'*Histoire des Indes Orientales* de Maffée, 1665, in-4°. III. De l'*Histoire Africaine* de J. B. Birago, 1666, in-12. Son ouvrage le plus recherché est sa *Vie du maréchal de Gassion*, Paris, 1673, 4 vol. in-12. Il mourut en 1680.

PUTEANUS, (*Erycius*) *ou* Henri du PUY, *ou plutôt* VANDE-PUTTE, né à Venlo dans la Gueldre en 1574, fut disciple de Juste-Lipse. Il voyagea en Italie, & obtint une chaire d'éloquence à Milan. Sa réputation le fit choisir par Philippe III, roi d'Espagne, pour son historiographe. L'archiduc Albert, desirant de le posséder dans les Pays-Bas, lui donna la place de professeur qu'avoit Juste-Lipse, le gouvernement de la citadelle de Louvain, & une charge de conseiller-d'état. Ces récompenses étoient dues au mérite de Puteanus & aux qualités de son cœur. Il avoit autant de

modestie que de savoir. C'étoit un philosophe chrétien, qui pendant plus de 40 ans s'appliqua avec beaucoup de zele à former les éleves qui lui étoient confiés, aux belles-lettres, & encore plus à la vertu. Son style n'étoit pas celui des anciens, c'étoit celui de Juste-Lipse son maître. Il mourut à Louvain en 1646, à 72 ans. On a de lui un grand nombre de Traités d'histoire, de rhétorique, de mathématiques, d'antiquités romaines, des poésies. Les principaux sont : I. *Statera belli & pacis*, 1633, in-4°., dans lequel il veut persuader aux Espagnols de faire la paix. On prétend que ses principes pacifiques & la façon dont il les exposa, faillirent l'exposer à des affaires fâcheuses. II. *Historia Insubrica*, Leipsig, 1678, in-fol. Il reçut en récompense un collier d'or de l'archiduchesse Isabelle. III. *Theatrum heroïcum imperatorum Austriacorum*, &c., Bruxelles, 1644, in-fol.; ouvrage superficiel. IV. *Comus*, *seu De luxu*, traduit en françois par Nicolas Pelloquin, sous le titre de *Comus ou le Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12; & une infinité d'autres ouvrages dont plusieurs ont trouvé place dans les *Antiquités Romaines*. Voyez *Nicéron*, tom. 16.

PUTHERBÆUS, *voyez* Puy-Herbault.

PUTIPHAR, *voy.* Joseph.

PUTSCHIUS, (Elie) né à Anvers en 1580, d'une famille originaire d'Ausbourg, n'avoit que 21 ans lorsqu'il mit au jour *Salluste*, Leyde, 1601, in-12, avec des fragmens & de bonnes notes. Il donna ensuite un *Recueil* de 33 anciens Grammairiens, avec des notes, Hanau, 1605, in-4°. Ce savant préparoit d'autres ouvrages lorsqu'il mourut à Stade en 1606, à 26 ans.

PUY, (Raimond du) *De Podio*, 2e. grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, succéda en 1120 à Gérard, instituteur de cet ordre. Il étoit du Dauphiné, ou peut-être du Languedoc. Beaucoup de gentilshommes capables de manier les armes, s'étant rangés sous sa banniere, il établit une milice pour défendre la Religion contre ses ennemis. Il assembla le 1*er*. chapitre général, & y fit de nouvelles Constitutions, confirmées en 1123 par le pape Calixte II, & en 1130 par Innocent II. Ayant rassemblé des troupes, il offrit ses services à Baudouin, roi de Jérusalem, qu'il accompagna au siege d'Ascalon, où il signala son courage. La ville se rendit en peu de jours. Anastase IV ayant appris cette conquête, accorda l'an 1154 de grands privileges à son ordre. C'est depuis cette époque, quoi qu'en dise l'abbé de Vertot, que l'ordre fut partagé en 3 classes: de chevaliers, de sergens-d'armes & de chapelains. Auparavant il n'y avoit que deux classes de freres, celle des clercs & celle des laïcs. Raimond mourut en 1160. Quoique nous ayons dit qu'il étoit le second grand-maître de l'ordre, il est certain qu'il fut le 1*er*. qui prit ce titre; Gérard n'ayant eu que celui de recteur de l'hôpital de S. Jean de Jérusalem. Le brave Montbrun étoit de la même famille. *Voyez son article*.

PUY *ou* VANDE-PUTTE, (Henri du) *voyez* PUTEANUS.

PUY, (Claude du) né à Paris d'un avocat au parlement, apprit les belles-lettres sous Turnebe, & le droit sous Cujas. Après avoir fait un voyage en Italie, il fut reçu conseiller au parlement, & employé dans plusieurs affaires importantes. Il mourut à Paris en 1594, à 49 ans.

PUY, (Christophe du) fils aîné du précédent, suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, en qualité de son protonotaire. Il s'y trouva dans le tems que la congrégation de l'*Index* vouloit mettre au nombre des livres défendus, la 1re. partie de l'Histoire du président de Thou, à raison de la grande inclination que l'auteur témoigne pour les Protestans, & de la passion qu'il montre contre les catholiques. Du Puy travailla vainement à empêcher le décret qui fut donné le 9 novembre 1609. De retour en France, il se fit Chartreux à Bourg-Fontaine, & devint procureur-général de son ordre à Rome, où il mourut en 1654, à 75 ans, prieur de la Chartreuse de cette ville. Pendant qu'il étoit aumônier du roi, & auprès du cardinal du Perron, il fit le *Perroniana*, recueil plein de choses hazardées, imprimé in-12 en 1669, par les soins de Daillé le fils. Ce livre & quelques autres anecdotes semblent prouver qu'il n'avoit pas parfaitement l'esprit de son état.

PUY, (Pierre du) frere du précédent, & 3e. fils de Claude du Puy, né à Paris en 1582. Il travailla avec ardeur à la recherche des droits du roi & à l'inventaire du trésor des Chartres. Tant de pieces rares qui avoient passé sous ses yeux, lui donnerent une si grande connoissance de toutes les parties de l'Histoire de France, que peu de personnes y ont fait d'aussi heureuses découvertes. Le roi croyant avoir des droits à faire valoir sur des dépendances des évêchés de Metz, Toul & Verdun, du Puy fut chargé de cette commission avec le Bret & de Lorme. Il en porta lui seul tout le poids, & dressa toutes les pieces nécessaires pour cette affaire, qui dans le fond fut mieux éclaircie par la puissance & l'humeur conquérante de Louis XIV, que par les lumieres des savans. Reçu conseiller au parlement & garde de la bibliotheque du roi, il se signala dans ces deux charges, par son amour pour les lettres, & il mourut à Paris en 1651, à 69 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité touchant les Droits du Roi sur plusieurs Etats & Seigneuries*, 1655, in-fol. Le cardinal de Richelieu chargea de cet ouvrage intéressant, pour le pouvoir & le trésor royal, Théodore Godefroy, qui y travailla de concert avec du Puy. II. *Recherches pour montrer que plusieurs Provinces & villes du Royaume sont du domaine du Roi* : livre écrit dans l'esprit & le but du précédent. III. *Preuves des Libertés de l'Eglise Gallicane*, dans le *Traité sur les Libertés*, Paris, 1731, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage ne déplut pas seulement à la cour de Rome, mais vingt-deux évêques ou archevêques de l'Eglise Gallicane le

le censurerent avec autant de force que de raison. « Il fallut, » dit un critique, recourir à » d'autres mains pour le cor- » riger : mais la matiere a été » brouillée depuis si long- » tems par les mains sécu- » lieres, qu'on n'a pas encore » réussi, & qu'on ne réussira » vraisemblablement jamais à » la débrouiller parfaitement». IV. *Histoire véritable de la condamnation de l'Ordre des Templiers*, Bruxelles, 1751, in-4°., & 2 vol. in-12 : collection très-curieuse & très-intéressante. Il résulte de ce recueil, que l'ordre méritoit la suppression, quoiqu'on ne puisse croire toutes les horreurs qu'on lui attribue, ni approuver le supplice horrible du grand-maître & de tant d'autres chevaliers (*voyez* CLÉMENT V, MOLAY, PHILIPPE *le Bel* & le *Journ. hist. & litt.*, 1 octobre 1790, p. 163). V. *Histoire générale du Schisme qui a été dans l'Eglise depuis 1378 jusqu'en 1428*, in-4°., 1654. VI. *Mémoire de la Provision aux Prélatures de l'Eglise.* VII. *Différens entre le Saint-Siege & les Empereurs pour les Investitures.* VIII. *Histoire du Différent entre le pape Boniface VIII & le roi Philippe le Bel*, in-fol. IX. *Traité de la Loi Salique.* X. *Histoire des Favoris*, in-4°., & en 3 vol. in-12. XI. *Du Concordat de Bologne entre le pape Léon X & le roi François I.* XII. *Traité des Régences & Majorités des Rois de France*, in-4°., ou 2 vol. in-8°. XIII. *Traité des Contributions que les Ecclésiastiques doivent au Roi, en cas de nécessité.* XIV. *Mémoire du Droit d'Aubaine.* XV. *Traité de l'Interdit Ecclésiastique.* XVI. *Mémoire & Instruction pour servir à justifier l'innocence de Messire François-Auguste de Thou.* XVII. *Apologie de l'Histoire de M. le président de Thou*, &c., dans le Recueil des *Pieces Historiques*, Delft, 1717, in-12. Deux fruits de l'amitié & peut-être de la prévention. Du Puy s'est appliqué dans presque tous ses ouvrages à déprimer l'autorité ecclésiastique ; mais il faut avouer aussi que la force de la vérité lui a arraché des témoignages d'autant plus précieux, qu'il s'en étoit montré grand adversaire. Tel est celui-ci: « Ce qui regarde la Religion » & les affaires de l'Eglise, » doit être examiné & décidé » par les ecclésiastiques, & » non par les séculiers ; ce » principe est reconnu des deux » partis ». Il apporte en preuve le concile de Sardique, les paroles d'Osius à Constance (*voyez* OSIUS de Cordoue) & les plaintes de S. Hilaire au même empereur. Il poursuit: » Comme il y a deux sortes » d'états dans le monde, ce- » lui des ecclésiastiques ou des » prêtres, & celui des sécu- » liers ; il y a aussi deux puis- » sances qui ont droit de faire » des loix, & de punir ceux » qui les violent, l'ecclésias- » tique & la séculiere » (*Libertés de l'Eglise Gallicane*, t. 1, p. 13, & 21 édit., 1731). Nicolas Rigault, son ami, a écrit sa *Vie*.

PUY, (Jacques du) frere du précédent, & 5e. fils de Claude du Puy, devint prieur de S. Sauveur, & garde de la bibliotheque du roi. Il continua de tenir dans cette bibliotheque

les Conférences qui avoient procuré tant de gloire à son frere & tant d'avantages aux gens-de-lettres. Il mourut en 1656, après avoir publié le plus grand nombre des ouvrages de son frere.

PUY, (Claude-Thomas du) fils d'un négociant de Paris où il étoit né, s'éleva par son mérite. Il fut conseiller du roi, d'état, maître-des-requêtes honoraire, intendant de la nouvelle France en Canada, & avocat-général au grand-conseil pendant 12 ans. Il s'étoit acquis l'estime des savans par ses talens pour les sciences & les beaux-arts, & sur-tout pour la méchanique. Il est le premier qui ait fait des Spheres mobiles suivant le systême de Copernic. Les machines hydrauliques de son invention, ont mérité l'attention des savans de Paris & des étrangers. Il mourut en 1738, à 58 ans.

PUY, (Jean Cochon du) médecin de la marine à Rochefort, né à Niort en Poitou, l'an 1674, mort en 1757, publia en 1698 une brochure curieuse, intitulée : *Histoire d'une enflure du bas-ventre très-particuliere.* C'étoit un homme fort habile dans sa profession, qu'il a exercée long-tems avec le plus grand zele.

PUY-GUILLON, *voy.* PIN-GOLAN.

PUY-HERBAULT, (Gabriel du) *Putherbæus*, Religieux de l'ordre de Fontevraud, & docteur de Sorbonne, natif de Touraine, fut l'un des plus célebres prédicateurs & des plus habiles controversistes de son tems. Les Protestans le regardoient comme leur fléau. Il mourut en 1566, au monastere de Notre-Dame de Colignance en Picardie. On a de lui plusieurs ouvrages; les plus connus sont : I. *Evangelicæ historiæ Tetramonon.* II. *Theotimus, de tollendis & expurgandis malis libris*, Paris, in-8°., 1549.

PUY-SEGUR, (Jacques de Chastenet, seigneur de) colonel du régiment de Piémont, & lieutenant-général des armées du roi, sous les regnes de Louis XIII & de Louis XIV, porta les armes pendant 43 ans sans discontinuation, & se trouva à plus de 120 sieges, à plus de 30 combats, batailles ou rencontres, & passa par tous les degrés militaires, sans jamais avoir été malade, ni avoir reçu aucune blessure. Il laissa des *Mémoires* qui s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658. Ils ont vu le jour à Paris & à Amsterdam en 1690, 2 vol. in-12, par les soins de du Chêne, historiographe de France. On y voit divers événemens remarquables sur les campemens où il s'est trouvé; & il y a, à la fin, des instructions militaires assez utiles. L'auteur raconte avec hardiesse & avec un ton de vérité. Il mourut à l'âge de 82 ans, vers l'an 1670.

PUY-SEGUR, (Jacques de Chastenet, marquis de) fils du précédent, naquit à Paris en 1655. Il s'éleva de grade en grade, fut du nombre de ceux qui entrerent au conseil de guerre établi après la mort de Louis XIV en 1715, & parvint enfin au maréchalat de France. Le bâton lui fut accordé en 1734, & en 1739 il fut reçu

chevalier des ordres du roi. Il mourut à Paris en 1743, à 88 ans, après s'être signalé par son esprit & par son courage. On a de lui un ouvrage estimé sur l'*Art Militaire*, 1748, in fol. & 2 vol. in-4°.

PUZOS, (Nicolas) né à Paris en 1686, accoucheur, devint en 1745 directeur de l'académie de chirurgie. Il mourut le 7 juin 1753. Sa charité pour les pauvres ne se bornoit pas à secourir gratuitement ceux qui avoient recours à lui; il y en avoit un grand nombre dont il étoit le trésorier. Il laissa quelques Notes sur l'art qu'il avoit pratiqué. M. Morisot Deslandes en forma un *Traité des Accouchemens*, 1759, in-4°, qui parut inférieur au nom que Puzos s'étoit fait, & qui prouve assez bien la vérité des réflexions de M. Roussel sur l'espece de charlatanerie attachée à une opération simple. *Voyez* HECQUET, & HIÉROPHILE.

PYGMALION, fameux sculpteur, qui aima tellement une statue de Vénus qu'il avoit faite en ivoire, qu'il demanda à cette déesse que sa statue fût animée. Il obtint sa demande. Alors il épousa l'objet de son amour, & il en eut Paphus. Délires du lubrique & luxurieux Paganisme, que la fureur histrionique de ce siecle a reproduits sur le théâtre.

PYGMALION, roi de Tyr, vers l'an 900 avant J. C., fit mourir Sichée, mari de Didon, qui se sauva en Afrique avec tous ses trésors, & y fonda la ville de Carthage. Virgile qui rapporte cet événement dans le 1er. liv. de l'Enéïde, l'appelle: *Scelere ante alios immanior omnes.* Astarbé, sa femme, l'empoisonna; & voyant qu'il ne mouroit pas assez promptement, elle l'étrangla.

PYGMÉES, peuple de Lybie, célebre dans la fable, n'avoient qu'une coudée de hauteur; leur vie étoit de huit ans; les femmes engendroient à cinq, & cachoient leurs enfans dans des trous, de peur que les grues, avec lesquelles cette nation étoit toujours en guerre, ne vinssent les enlever. Ils oserent attaquer Hercule, qui avoit tué leur roi, appellé Antée. Un jour l'ayant trouvé endormi dans un grand chemin, ils sortirent des sables de Libye, & le couvrirent comme une fourmilliere. Ce héros s'étant éveillé, les enferma dans sa peau de lion, & les porta à Eurysthée. Quelques savans ont cru faussement qu'il y avoit eu une nation de Pygmées ou d'hommes très-petits. Mais ces prétendus hommes étoient des singes qui se battoient avec les grues pour conserver leurs petits qu'elles vouloient leur enlever. Cette observation de Pluche est adoptée par M. de Buffon. « Ce singe, dit le » célebre naturaliste (le *Pithecos* des Grecs, le *Simia* » des Latins) eût-il encore été » plus ressemblant à l'homme; » les anciens auroient eu raison de ne le regarder que » comme un *homoncule*, un » nain manqué, un pygmée » capable tout au plus de combattre contre les grues, tandis que l'homme sait dompter » l'éléphant & vaincre le lion». Les poëtes plaçoient les Pygmées dans la Thrace, où les hommes sont très-bien faits.

Pline les met tantôt dans la Thrace, tantôt dans l'Ethiopie, près du Lac d'où sort le Nil; Aristote & Pomponius-Mela leur assignent aussi cette derniere région; Aulu-Gelle les porte sur les frontieres des Indes. Tant d'incertitudes & de contradictions suffisent pour nous convaincre que ce menu peuple est imaginaire. Aujourd'hui qu'on a parcouru toute la terre, on n'a trouvé des Pygmées nulle part. Les Lapons & les Samojedes, déjà bien supérieurs aux prétendus Pygmées, transplantés dans les climats méridionaux, atteignent à la taille ordinaire de l'homme. » Autant la nature, dit l'auteur » des *Etudes de la Nature*, a » affecté de variété dans les » especes d'animaux du même » genre, quoiqu'ils habitassent » le même sol & qu'ils vécussent des mêmes alimens, autant elle a observé d'uniformité dans l'espece humaine, » malgré la différence des climats & des nourritures ».

PYLADE, *voyez* ORESTE.

PYLADE, pantomime de Cilicie, parut à Rome du tems d'Auguste. Il inventa une danse, où par des gestes & par les divers mouvemens du corps, des doigts & des yeux, les acteurs exprimoient, sans parler, les sujets tragiques ou comiques. Ces acteurs étoient proprement appellé *mimes*; & les autres *histrions*: quoique ces deux mots se confondent souvent (*voyez* BATHILLE). Il ne faut pas confondre les mimes avec les poëtes mimiques. *Voyez* PUBLIUS SYRUS & LABERIUS.

PYRAME, jeune Assyrien, célebre par sa passion pour Thisbé. Comme ses parens & ceux de Thisbé les gênoient extrêmement, ils se donnerent un rendez-vous pour partir ensemble, & se retirer dans un pays éloigné. Thisbé arriva la premiere au rendez-vous; & ayant apperçu une lionne qui avoit la gueule toute ensanglantée, elle se sauva, & laissa tomber son voile, que la lionne déchira & teignit de son sang. Pyrame étant arrivé, ramassa le voile, & croyant que sa maîtresse étoit dévorée, il se perça de son épée. Thisbé revint un moment après, trouva Pyrame expirant, & connoissant son erreur, elle se perça aussi avec la même épée. Telles étoient les fables d'amour & de désespoir dont se repaissoit l'antiquité profane.

PYRENÉE, roi de Thrace, ayant un jour enfermé chez lui les Muses qui s'y étoient arrêtées en retournant au Parnasse, & n'ayant pas voulu les laisser sortir, elles s'attacherent des ailes & s'envolerent. Pyrenée monta sur une haute tour, d'où il se jeta en l'air pour voler après elles; mais il tomba & se cassa la tête. Fable qui exprime assez bien la destinée de ceux qui veulent cultiver les Muses sans en avoir les talens.

PYRGOTELES, graveur Grec sous Alexandre le Grand, avoit le droit exclusif de graver ce fameux conquérant; de même que le sculpteur Lysippe étoit seul autorisé à faire ses Statues; espece de privilege exclusif, qui montre bien la vanité de l'original. Elizabeth, reine d'Angleterre, a renouvellé & porté même plus loin cet égoïsme de figure. *Voyez son article.*

PYRRHA, *voyez* DEUCALION.

PYRRHON, fameux philosophe Grec, natif d'Elide au Péloponnese, avoit exercé la profession de peintre avant que de s'attacher à l'étude de la philosophie. Anaxarque fut son maître. Pyrrhon flottoit dans un doute éternel; il trouvoit par-tout des raisons d'affirmer & des raisons de nier, & après avoir bien examiné le pour & le contre, il suspendoit son consentement, & se réduisoit à dire: *Non liquet*, cela n'est pas évident. Ainsi il cherchoit toute sa vie la vérité, & ne vouloit jamais tomber d'accord qu'il l'eût trouvée. C'est cet art de disputer sur toutes choses, sans prendre d'autre parti que de suspendre son jugement, que l'on appella le *Scepticisme* ou le *Pyrrhonisme*. Quoique Pyrrhon n'en soit pas l'inventeur, il le mit néanmoins tellement en vogue de son tems, que depuis il a porté son nom. Cette opinion n'étoit pas la plus dangereuse de celles qu'il avançoit. Il enseignoit que « l'honneur » & l'infamie des actions, leur » justice & leur injustice, dé» pendent uniquement des loix » humaines & de la coutume ». Son indifférence étoit si étonnante, ou, si l'on veut, si brutale, qu'Anaxarque, son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Pyrrhon soutenoit que *vivre & mourir étoient la même chose*. Un de ses disciples, choqué de cette extravagance, lui ayant dit: » Pourquoi donc ne mourez» vous pas? — C'est précisé» ment, répondit-il, parce qu'il » n'y a aucune différence entre » la mort & la vie ». Etant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que la tempête n'étonna point, & comme il vit les autres saisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui étoit à bord, & qui mangeoit à son ordinaire: « Voilà, leur dit-il, » quelle doit être la sensibilité » du sage »; il faut convenir qu'il choisissoit bien son modele: c'est-là effectivement où conduit l'insensibilité & le cynisme philosophique. Quand il parloit, il se mettoit peu en peine si on l'écoutoit ou si on ne l'écoutoit pas, & il continuoit ses discours, quoique ses auditeurs s'en allassent. Il tenoit ménage avec sa sœur, & partageoit avec elle les plus petits soins domestiques. Il balayoit la maison; il engraissoit des poulets, des cochons, & les alloit vendre au marché. Il se fâcha un jour contre elle pour un sujet assez léger, & comme on lui remontra que son chagrin ne s'accordoit pas avec l'indifférence dont il faisoit profession: » Pensez-vous, répondit-il, » que je veuille mettre cette » vertu en pratique pour une » femme »? On sait que les philosophes ne tâchent de paroître vertueux que dans les occasions d'éclat. Les anciens nous apprennent que Pyrrhon alloit toujours devant lui, sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, & que ses amis, qui le suivoient, lui sauverent souvent la vie. Ce philosophe vivoit du tems d'Epicure & de Théophraste, vers l'an 300 avant J. C. Il mourut à 90 ans,

ſans avoir laiſſé aucun écrit. On trouve ſa Vie dans *Sextus Empiricus*. Les philoſophes modernes, que l'irréligion a réduits à un triſte ſcepticiſme, ont fait de grands efforts pour réhabiliter la mémoire & la doctrine de Pyrrhon; Bayle ſur-tout s'eſt ſignalé dans ce vain & pernicieux travail; mais un doute perpétuel ſur les plus importantes & les plus conſolantes vérités, eſt un état violent, que la nature de l'eſprit humain ne comporte pas. « L'opinion » des Pyrrhoniens, dit un écri» vain judicieux, n'a jamais » ſubſiſté que dans les diſ» cours, les diſputes ou les » écrits; & perſonne n'en a » jamais été ſérieuſement per» ſuadé. Ils prétendoient qu'on » ne peut diſtinguer le ſommeil » de la veille, ni la folie du bon » ſens: malgré toutes leurs » raiſons, pouvoient-ils dou» ter qu'ils ne dormoient point, » & qu'ils avoient l'eſprit ſain? » Mais s'il ſe trouvoit quel» qu'un capable de former ce » doute, au moins perſonne » ne ſauroit douter, comme » dit S. Auguſtin, s'il eſt, s'il » penſe, s'il vit; car ſoit qu'il » dorme ou qu'il veille; ſoit » qu'il ait l'eſprit ſain ou ma» lade; ſoit qu'il ſe trompe ou » qu'il ne ſe trompe pas, il eſt » certain au moins, puiſqu'il » penſe, qu'il eſt & qu'il vit, » étant impoſſible de ſéparer » l'être & la vie de la penſée, » & de croire que ce qui penſe » n'eſt pas, & ne vit pas ». *Voyez* ARCESILAUS.

PYRRHUS, fils d'Achille & de Deidamie, fille de Lycomede, roi de Scyros, naquit dans cette iſle un peu avant la guerre de Troie, & y fut élevé juſqu'à la mort d'Achille. Alors Ulyſſe & Phénix furent envoyés par les Grecs vers Pyrrhus, pour l'emmener au ſiege de Troie, parce qu'on leur avoit prédit que c'étoit le ſeul moyen de prendre cette fameuſe ville. Pyrrhus y alla malgré ſa grande jeuneſſe: ce qui lui fit donner le nom de *Néoptolême*, comme la couleur de ſes cheveux l'avoit fait appeller *Pyrrhus*. Il ſe montra digne du ſang d'Achille; il fut, comme lui, brave, féroce, inhumain. Il combattit contre Euripille, fils de Télephe, & le tua. Cette victoire lui plut ſi fort, qu'il inſtitua à cette occaſion la danſe qu'on nomma *Pyrrhique*, dans laquelle les danſeurs devoient être armés de toutes pieces. Il entra le premier dans le fameux cheval de bois; & la nuit de la priſe de Troie, il fit un carnage épouvantable, & maſſacra le roi Priam d'une maniere barbare. Ce fut lui auſſi qui précipita du haut d'une tour le petit Aſtianax, fils d'Hector, & qui immola Polixene ſur le tombeau d'Achille. Après le ſac de Troie, il eut Andromaque en partage, & il en fit ſa femme ou ſa concubine. Il alla enſuite en Epire, où il fonda un royaume. Quelque tems après, il épouſa Hermione, fille de Ménélas & d'Hélene, & fut tué par Oreſte furieux au pied des autels. Tous ces détails, du reſte, appartiennent aux tems fabuleux, plutôt qu'à l'hiſtoire, s'il eſt vrai que le ſiege de Troie même en fait partie.

PYRRHUS, roi des Epirotes, après que les Moloſſes eurent tué ſon pere, fut enlevé,

par quelques serviteurs fideles, à la fureur des révoltés qui le poursuivoient pour l'égorger. Cassandre, roi de Macédoine, voulut acheter la mort de cet enfant; mais Glaucias, roi d'Illyrie, à la cour duquel il s'étoit retiré, eut horreur d'une telle inhumanité : il le fit élever comme son propre fils, & lorsqu'il eut atteint l'âge de 12 ans, il le rétablit dans son royaume. Pyrrhus fut d'abord obligé de le partager avec Néoptolême, qui l'avoit usurpé; mais il se défit peu de tems après de ce rebelle, & régna seul en grand roi. Alexandre Balas, roi de Syrie, l'ayant appellé à son secours contre Démétrius, roi de Macédoine, il lui demanda pour prix de ses services quelques provinces, dont il s'empara à l'instant. Il s'y établissoit lorsque Démétrius le força de se retirer. Ce prince ravagea l'Epire, & Pyrrhus se vengea sur l'Italie, où il remporta une victoire signalée. La nouvelle d'une maladie de Démétrius le rappella l'année d'après, l'an 290 avant J. C., dans la Macédoine. Tout céda à la force de ses armes, jusqu'à ce que Démétrius étant un peu remis, le repoussa. Pyrrhus fit de nouvelles tentatives, qui eurent un succès heureux : il s'empara de la Macédoine, & la partagea avec Lysimaque; mais il n'en jouit pas long-tems. Les Macédoniens le chasserent 7 mois après, & ne voulurent reconnoître pour leur souverain que son collegue. Une guerre plus importante l'occupa bientôt. Les Tarentins l'ayant appellé à leur secours, il courut à Tarente, livra bataille au consul Lævinus, près d'Héraclée, & remporta une victoire complette. Ce prince avoit amené des éléphans armés en guerre. La vue, l'odeur extraordinaire, les cris de ces monstrueux animaux effaroucherent les chevaux de l'armée Romaine, & causerent leur déroute. Le combat fut meurtrier, & le nombre des morts fut à-peu-près égal des deux côtés. Le vainqueur disoit, après la bataille: « Hélas! » si j'en gagne une semblable, » il faudra que je retourne en » Epire presque sans suite ». Il souhaitoit beaucoup la paix, & il envoya à Rome le philosophe Cyneas pour la proposer. Cyneas harangua le sénat avec beaucoup d'éloquence; mais on lui répondit, que « si Pyrrhus souhaitoit l'amitié du » peuple Romain, il ne devoit en faire la proposition » que quand il seroit hors de » l'Italie ». Il se donna une seconde bataille près d'Ascoli dans la Pouille, où la victoire fut balancée, & si douteuse, que les historiens se contredisent sur ce qu'ils en racontent. Pyrrhus continuoit la guerre avec assez peu de succès, lorsque les Siciliens l'appellerent dans leur isle pour les délivrer du joug des Carthaginois, & de celui de plusieurs petits tyrans. Il y passa aussi-tôt, gagna deux batailles sur les Carthaginois en 276 & 277 avant J. C., & prit Eryx avec quelques autres places. Cependant l'insolence de ses troupes, & son envie de dominer, commencerent à le rendre odieux aux Siciliens. On fut charmé de le voir partir. Dès qu'il eut disparu, il perdit presque toutes

les villes qui avoient embrassé son parti. Les Tarentins le rappellerent peu de-tems après; mais sa flotte fut battue dans le détroit de Sicile par celle des Carthaginois. De 200 galeres, il n'en ramena que 12 en Italie. Il châtia en passant les Locriens, & pilla le trésor consacré à la déesse Proserpine. Il y eut une nouvelle bataille à Bénévent, entre lui & les Romains. Le consul Curius Dentatus eut la gloire de le vaincre : il n'avoit que 20,000 hommes, & son adversaire en avoit plus de 80,000. Pyrrhus, honteux de sa défaite, retourna précipitamment dans son royaume. Il implora le secours d'Antiochus, roi de Syrie, & d'Antigone, roi de Macédoine, mais n'en ayant reçu que des lettres d'excuses, il ravagea les états du dernier, s'empara de plusieurs places frontieres & de toutes les villes de la haute Macédoine & de la Thessalie. Enivré de l'orgueil de ses triomphes & oubliant ses défaites, il affecta d'humilier les Macédoniens par des inscriptions infamantes. Cléonyme, prince du sang royal de Sparte, l'ayant ensuite appellé à son secours, il entra dans le Péloponnese & forma le siege de Sparte; mais il fut bientôt contraint de l'abandonner. De là il se jeta dans Argos où il s'étoit élevé une faction entre Aristippe & Aristias. Les Argiens lui envoyerent des ambassadeurs pour le prier de se retirer. Il le promit; mais il entra la nuit dans leur ville, dont Aristias lui avoit facilité l'ouverture. Pyrrhus eut l'imprudence d'y faire entrer ses éléphans, qui trop resserrés, nuisirent beaucoup à l'action. Abandonné des siens & prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, il se fait jour par sa valeur, après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un Argien l'attaque, & lui porte un coup de javeline, qui fut paré par l'épaisseur de sa cuirasse. Le prince plein de fureur, étoit près de le frapper, lorsque la mere de cet Argien, qui voyoit le combat de son toît, lança une tuile sur la tête du roi & le renversa sans connoissance. Un soldat d'Antigone survint & lui coupa la tête. C'est ainsi que mourut l'an 272 avant J. C., ce prince, également célebre par de grandes qualités & de grands défauts. Son caractere étoit affable, son accès facile. Il étoit reconnoissant des services qu'on lui rendoit, & prompt à les récompenser. Il pardonnoit aisément les fautes que l'on commettoit à son égard, & ne punissoit qu'à regret. De jeunes officiers, dans le vin, avoient fait de lui des plaisanteries offensantes : l'ayant su, il les fit venir, & leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent ainsi parlé ? « Oui, Seigneur (répondit l'un d'entr'eux), & » nous en aurions dit davantage, si le vin ne nous eût » manqué ». Cette repartie le fit rire, & il les renvoya... Le témoignage glorieux qu'on dit lui avoir été rendu par Annibal, l'homme du monde le plus capable de juger sainement du mérite guerrier, ne permet pas de refuser à Pyrrhus le titre de grand capitaine. Personne en effet ne savoit mieux que lui

prendre ſes poſtes, ranger ſes troupes, gagner le cœur des hommes & ſe les attacher. On pourroit à quelques égards le ranger auſſi parmi les légiſlateurs, par les ſages réglemens qu'il fit en plus d'une occaſion. « Dès que Pyrrhus, dit » un hiſtorien, eut été reçu » dans Tarente aux acclamations de tout un peuple, il » s'appliqua à en connoitre les » mœurs. Il leur trouva le » goût du luxe & de la bagatelle, & il entreprit d'en » réformer les déſordres. Le » théâtre étoit le lieu, où les » gens oiſifs alloient perdre le » tems, & où les brouillons » fomentoient des diviſions & » des partis; il le fit fermer. » Tous les jours on s'aſſembloit dans le parc & ſous » des portiques, où, en ſe » promenant, on parloit de la » guerre & de la paix, & l'on » régloit l'Etat ſelon ſes ca» prices; il en défendit l'en» trée. Les feſtins, les maſca» rades, les comédies occu» poient, le jour & la nuit, » ces hommes déſœuvrés & » voluptueux; il en interdit » l'uſage. Le maniement des » armes & les exercices mili» taires étoient preſqu'entiére» ment bannis de Tarente; il » les rétablit ». Pyrrhus n'avoit aucune regle dans ſes entrepriſes, & s'y livroit preſque toujours par tempérament, par paſſion & par impuiſſance de ſe tenir en repos. Violent, inquiet, impétueux, ne reſpectant ni les traités ni ſa parole, il falloit qu'il fût toujours en mouvement, & qu'il y mît les autres; toujours errant, & allant chercher de contrée en contrée un bonheur qui le fuyoit, & qu'il ne rencontroit nulle part. On connoît le bon mot de Cyneas. Pyrrhus lui étalant un jour toutes les conquêtes qu'il avoit faites en imagination, de toute l'Italie, de la Sicile, de Carthage & de la Grece; ce prince ajouta: « Ce » ſera alors, mon ami, que » nous rirons, & que nous nous » repoſerons à l'aiſe. — Mais, » Seigneur (repartit Cyneas) » qui nous empêche de le faire » dès à préſent »?

PYTHAGORE, né à Samos d'un ſculpteur, vers l'an 592 avant J. C., exerça d'abord le métier d'athlete; mais s'étant trouvé aux leçons de Phérécyde ſur l'immortalité de l'ame, il ſe conſacra à la philoſophie (*voyez* PHÉRÉCYDE), abandonna ſa patrie, ſes parens & ſes biens, & parcourut l'Egypte, la Chaldée & l'Aſie-Mineure. De retour à Samos, il trouva que Polycrate avoit uſurpé le gouvernement de ſa patrie; cela le détermina à aller s'établir dans cette partie de l'Italie qui a été appellée la grande Grece. Il fit ſa demeure ordinaire à Héraclée, à Tarente, & ſur-tout à Crotone, dans la maiſon du fameux athlete Milon. C'eſt delà que ſa ſecte a été appellée *Italique*. Sa réputation ſe répandit bientôt dans toute l'Italie. On accouroit de toutes parts pour l'entendre, & dans peu de tems il n'eut pas moins que 4 ou 500 diſciples. Avant que de les admettre à ce rang, il leur faiſoit ſubir un noviciat de ſilence, qui duroit au moins deux ans pour les taciturnes, & qu'il faiſoit durer au moins cinq

années pour ceux qu'il jugeoit les plus enclins à parler. « Loi » tyrannique, dit un auteur » judicieux; il n'étoit pas pof- » fible que durant cet efpace » de tems il ne fe formât dans » l'efprit de fes difciples, des » difficultés fur lefquelles leur » maître ne pouvoit être con- » fulté, & qu'ils ne couruffent » le rifque de ne pouvoir ja- » mais les éclaircir ». Il leur recommandoit auffi fortement de ne jamais manger de feves, & de tenir les oreilles toujours attentives aux concerts des fpheres céleftes. On dit que, pour donner plus de poids à fes leçons, il s'enferma dans un lieu fouterrain où il demeura pendant un certain tems. Sa mere lui communiqua en fecret tout ce qui fe paffoit pendant fon abfence. Pythagore fortit enfin de fa caverne avec un vifage pâle & tout défait; il affembla le peuple, & il affura qu'il venoit des enfers. Si ce philofophe joua cette bizarre comédie, ce n'étoit qu'un miférable charlatan, comme la plupart de ceux qui ont affecté ce nom (*voyez* COLLIUS, LUCIEN, J. J. ROUSSEAU, ZÉNON, *&c*). Pythagore forma des difciples qui devinrent des légiflateurs fameux, tels que Zaleucus, Carondas & quelques autres. La fcience des mœurs & des loix n'étoit pas la feule que ce philofophe profeffoit, il étoit, dit-on, favant en aftronomie & en géométrie. On prétend qu'il inventa cette fameufe démonftration du *Quarré de l'Hypothénufe*, qui eft d'un fi grand ufage dans les traités de mathématiques. On ajoute qu'il en fentit lui-même tellement l'utilité, qu'il immola à Dieu, par reconnoiffance, une hécatombe ou facrifice de 100 bœufs; facrifice contradictoire avec la défenfe qu'il fit à fes difciples de tuer les animaux, & d'en manger les viandes; mais l'on fe tromperoit beaucoup, fi l'on prétendoit trouver de la conféquence ou de la confiftance dans les idées des anciens fages. Cette défenfe au refte étoit une fuite de fon fyftême de la Métempfycofe, c'eft-à-dire, la tranfmigration des ames d'un corps dans un autre. C'étoit le dogme principal de fa philofophie; il l'avoit emprunté ou des Egyptiens, ou des Brachmanes. Cette chimere lui tenoit fi fort au cœur, qu'il fe vantoit de fe fouvenir dans quel corps il avoit été, avant que d'être Pythagore. Sa généalogie ne remontoit que jufqu'au fiege de Troie. Il avoit été d'abord Ethalides, fils putatif de Mercure; enfuite Euphorbe, le même qui fut bleffé par Ménélas. Son ame paffa du corps d'Euphorbe dans celui d'Hermotine, de celui-ci, dans le corps d'un pêcheur; enfin dans celui de Pythagore. Quelques autres parties de fon fyftême étoient moins ridicules. Il admettoit dans le monde une Intelligence fuprême, une force motrice, une matiere fans intelligence, fans force & fans mouvement. « Tous les phénomenes, felon Pythagore, » fuppofoient ces trois prin- » cipes; mais il avoit obfervé » dans les phénomenes une » liaifon de rapports, une fin » générale; & il attribua l'en- » chaînement des phénomenes, » la formation de toutes les

» parties du monde & leurs » rapports, à l'Intelligence » suprême, qui seule avoit pu » diriger la force motrice, & » établir des rapports & des » liaisons entre toutes les par- » ties de la nature; il ne donna » donc aucune part aux génies » dans la formation du monde. » Pythagore avoit découvert, » entre les parties du monde, » des rapports, des propor- » tions. Il avoit apperçu que » l'harmonie ou la beauté étoit » la fin que l'Intelligence su- » prême s'étoit proposée dans » la formation du monde, & » que les rapports qu'elle avoit » mis entre les parties de » l'univers, étoient le moyen » qu'elle avoit employé pour » arriver à cette fin. Ces rap- » ports s'exprimoient par des » nombres. Parce qu'une pla- » nette est, par exemple, » éloignée du soleil plus ou » moins qu'une autre, un cer- » tain nombre de fois; Pytha- » gore conclut que c'étoit la » connoissance de ces nom- » bres qui avoit dirigé l'Intel- » ligence suprême. L'ame de » l'homme étoit, selon Pytha- » gore, une portion de cette » Intelligence suprême, que » son union avec le corps en » tenoit séparée; & qui s'y » réunissoit, lorsqu'elle s'étoit » dégagée de toute affection » aux choses corporelles. La » mort qui séparoit l'ame du » corps, ne lui ôtoit point » ses affections; il n'apparte- » noit qu'à la philosophie d'en » guérir l'ame, & c'étoit l'ob- » jet de toute la morale de » Pythagore » (*Mémoire pour servir à l'Histoire des égaremens de l'Esprit humain*, ou *Dictionnaire des Héréfies*; Discours préliminaire, p. 72 & 73. M. Pluquet, auteur de cet ouvrage estimable, renvoie le lecteur à l'*Examen du Fatalisme*, tom. 1er, & à la *Vie* de ce philosophe par Dacier). Notre soin principal devoit être, selon Pythagore, de nous rendre semblables à la Divinité. Le seul moyen d'y parvenir étoit de posséder la vérité; & pour la posséder, il falloit la rechercher avec une ame pure. « Il » faut, disoit-il souvent, ne » faire la guerre qu'à cinq » choses : aux maladies du » corps; à l'ignorance de l'es- » prit; aux passions du cœur; » aux séditions des villes, & » à la discorde des familles. » Telles sont les cinq choses, » s'écrioit-il, qu'il faut com- » battre de toutes ses forces, » même par le fer & par le feu ». Il disoit que « le spectacle de » ce monde ressemble à ce- » lui des Jeux-Olympiques. » Les uns y tiennent boutique » & ne songent qu'à leurs in- » térêts; les autres y paient » de leur personne & ne cher- » chent que la gloire; d'autres » ne font que regarder tout » cela, & leur condition n'est » pas la pire ». Ce philosophe se plaisoit à débiter ses préceptes sous le voile des énigmes; mais ce voile étoit si épais, que les interpretes y trouverent une ample matiere à leurs conjectures. On ne sait rien de certain sur le lieu & sur le tems de la mort de ce philosophe. Les uns disent qu'il mourut à Métaponte, vers l'an 497 avant J. C.; d'autres le font brûler à Crotone; d'autres disent qu'arrêté dans un

champ de feves, pour lesquelles il avoit toujours eu une extrême vénération, il aima mieux se laisser tuer que de gâter ces plantes. Sa maison fut changée en un temple, & on l'honora comme un dieu. Il étoit en si grande vénération, qu'on lui fit faire pendant sa vie & après sa mort une foule de prodiges. On disoit qu'il écrivoit avec du sang sur un miroir ce que bon lui sembloit, & qu'opposant ces lettres à la face de la lune quand elle étoit pleine, il voyoit dans le rond de cet astre tout ce qu'il avoit écrit dans la glace de son miroir; qu'il parut avec une cuisse d'or aux Jeux-Olympiques; qu'il se fit saluer du fleuve Nessus; qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa un ours, fit mourir un serpent, & chassa un bœuf qui gâtoit un champ de feves, par la vertu de certaines paroles; qu'il se fit voir, au même jour & à la même heure, dans la ville de Crotone & dans celle de Métaponte; qu'il avoit des secrets magiques; qu'il prédisoit les choses futures, &c. Ces contes absurdes prouvent mieux que tout le reste, que c'étoit un vrai charlatan, & que ses admirateurs étoient les plus stupides des hommes, qui se laissoient persuader les plus grandes extravagances à la faveur de l'*autos epha* (*c'est lui qui l'a dit*). Preuve qui tenoit lieu à ses disciples de tout raisonnement, & après laquelle il n'étoit plus permis de douter ni de ses opinions, ni de ses assertions quelconques. Nous avons, sous le nom de Pythagore, un ouvrage en grec, commenté par Hiéroclès, & intitulé : *Les Vers dorés*; mais il est constant que ce livre n'est point de lui. On les a imprimés à Padoue, 1474, in-4°; — à Rome, 1475, in-4°; — à Cambridge, 1709; — & à Londres, 1742, in-8°. Ces deux éditions se joignent aux auteurs *cum notis Variorum*.... Diogene Laerce, Porphyre, Jamblique, un anonyme dont Photius donne l'extrait, ont écrit la *Vie* de ce philosophe avec une crédulité bonasse & sans discernement; il est certain que les légendaires les plus décriés n'ont jamais poussé la bonhommie à ce point. On a réuni leurs Ecrits à Amsterdam, 1707, in-4°. Dacier a mis plus de critique dans celle qu'il a publiée en françois, avec les *Vers dorés* & le Commentaire d'Hiéroclès, Paris, 1706 & 1771, 2 vol. in-12. Mais cet auteur est si prévenu pour les vieilles choses, qu'il faut toujours beaucoup rabattre de ce qu'il en dit. Il va jusqu'à admirer des choses extravagantes; il se met l'esprit à la torture pour expliquer les énigmes de Pythagore, & y trouve des sens auxquels le philosophe n'a vraisemblablement jamais pensé. Lucien, en parlant de Pythagore dans son dialogue de Gallus, l'a peint au naturel. Si ce que dit Jamblique dans sa *Vie*, est vrai, on ne peut s'empêcher de le mettre au nombre des plus grands scélérats. On trouve d'autres vues sur Pythagore dans l'*Histoire des Tems fabuleux*, par Guerin du Rocher; & dans *Hérodote historien du Peuple Hébreu sans le savoir*, par l'abbé Bonnaud.

PYTHEAS, philosophe contemporain d'Aristote, naquit à Marseille, colonie des Phocéens, & se rendit habile dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques & la géographie. On conjecture que ses concitoyens, prévenus en faveur de ses connoissances & de ses talens, & dans la vue d'étendre leur commerce, lui fournirent les moyens d'aller tenter dans le nord de nouvelles découvertes, tandis qu'ils employoient Euthymenes à découvrir les pays du sud. Pytheas parcourut, dit-on, une partie des côtes de l'Océan, s'avança jusqu'à l'isle de Thulé (l'Islande); il pénétra ensuite dans la Mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma mal-à-propos *Tanaïs* (car le Tanaïs se décharge dans la Mer Noire), & qui est peut-être la Vistule. Il observa qu'à mesure qu'il s'avançoit vers le Pôle Arctique, les jours s'allongeoient au solstice d'été, & qu'à l'isle de Thulé, le soleil se levoit presqu'aussi-tôt qu'il s'étoit couché : ce qui arrive en Islande & dans les parties septentrionales de la Norwege. La relation des voyages de Pytheas a paru fabuleuse à Polybe & à Strabon; mais Gassendi, Sanson & Rudbeck ont été du sentiment d'Hipparque & d'Eratosthene, en prenant la défense de cet ancien géographe. Strabon nous a conservé une autre observation que Pytheas fit dans sa patrie au tems du solstice. Ce Marseillois est le premier & le plus ancien des écrivains Gaulois qui nous soit connu. Le plus célebre de ses ouvrages étoit intitulé : *Le Tour de la Terre*; mais ni cet ouvrage, ni aucun des autres de Pytheas ne sont parvenus jusqu'à nous, quoique quelques-uns existassent encore à la fin du 4*e*. siecle. Ils étoient écrits en grec, qui étoit alors la langue des Marseillois.

PYTHIAS, *voyez* DAMON.

PYTHON, ce mot signifie proprement le dieu Apollon, appellé Python ou Pythius, à cause du serpent Python qu'il tua. Ce fut en mémoire de cette victoire qu'il institua les Jeux Pythiens. Il mit la peau de cet animal sur le trépied, où lui, ses prêtres & ses prêtresses s'asseyoient pour rendre ses oracles. — On appelloit aussi PYTHONS, des génies qui entroient dans les corps des hommes, sur-tout des femmes, pour leur découvrir ce qui devoit arriver : & ces femmes s'appelloient PYTHONISSES. Il y avoit chez les Hébreux des magiciennes, que Saül chassa de ses états avant qu'il eût désobéi à Dieu. Mais après son péché, loin de mettre sa confiance en lui, il alla consulter une Pythonisse, & la somma de lui faire voir Samuel, qui parut en effet, & lui prédit qu'il mourroit avec ses fils dans la bataille de Gelboé. S. Eustathe d'Antioche a écrit un *Traité sur la Pythonisse*, publié par Allatius en 1629. Il y prétend, contre le texte exprès de l'Ecriture, que Samuel n'apparut pas réellement; mais que le démon agit sur l'imagination de cette femme & de Saül (*voyez* SAMUEL). — Dans le Paganisme, la Pythonisse étoit une Prêtresse d'Apollon, qui rendoit ses oracles à Delphes

dans le temple de ce dieu. Elle se plaçoit sur un trépied couvert de la peau du serpent Python. Lorsqu'elle vouloit prédire l'avenir, elle entroit en fureur, parloit d'une voix étouffée, grêle & inarticulée, s'abandonnoit à des convulsions horribles, & évoquoit, quand elle vouloit, les mânes des morts.

Q

QUADRATUS, (S.) disciple des Apôtres, & selon quelques-uns, l'ange de Philadelphie, à qui J. C. parla dans l'*Apocalypse*, étoit déjà célebre dans l'Eglise du tems de Trajan, & répandoit par-tout la semence de la parole évangélique. On prétend qu'il fut élevé sur le siege d'Athenes vers l'an 126. Quadratus est le premier qui ait composé une *Apologie* de la Religion chrétienne, qu'il présenta lui-même à Adrien vers l'an 131. Cet ouvrage, plein de raisonnemens forts & solides, est digne d'un disciple des Apôtres. Il paroît, par un passage de Lampride, dans la *Vie d'Alexandre Sévere*, qu'Adrien en fut frappé au point de reconnoître la divinité de J. C. » Alexandre, dit-il, forma le » dessein d'élever un temple à » J. C., & de le placer parmi » les dieux de l'empire. Adrien » avoit déjà conçu le même » projet, en ordonnant qu'on » bâtît dans toutes les villes » des temples sans images. Ces » temples, qui ne sont con- » sacrés à aucune divinité par- » ticuliere, se nomment *Adriau-* » *nées*, ou *Temples d'Adrien* ». Quoi qu'il en soit, l'écrit de Quadratus arrêta le feu de la persécution qui étoit alors allumé contre les Chrétiens. Il ne nous en reste qu'un fragment, conservé par Eusebe. On y lit, entr'autres choses, cette distinction solide des miracles de J. C., des impostures des magiciens : « Les miracles » du Sauveur subsistent tou- » jours, parce qu'ils étoient » réels & véritables. Les ma- » lades qu'il a guéris, les morts » qu'il a ressuscités, n'ont pas » seulement paru un instant ; » ils sont restés sur la terre » avec lui; quelques-uns même » ont vécu jusqu'à notre tems, » & par conséquent bien après » l'Ascension du Seigneur ».

QUADRIO, (François-Xavier) né dans la Valtelline le 1er. décembre 1695, se fit Jésuite, & se distingua par son application; mais sa mélancolie & son inconstance lui firent abandonner cet état en 1744; il se retira à Zurich, d'où il sollicita auprès du souverain pontife, la permission de rester dans l'état de prêtre séculier. Il mourut à Milan le 21 novembre 1756, après avoir publié : I. Un traité *De la Poésie Italienne*, sous le nom de Joseph-Marie Andrucci. II. *Histoire de la Poésie*, 7 vol. III. *Dissertations sur la Valtelline*, pleines d'érudition, 3 vol.

QUAINI, (Louis) peintre, né à Ravenne en 1643, mort à Bologne en 1717. Le Cignani lui apprit les élémens de son art. Bientôt il eut tant de confiance dans les talens de cet illustre éleve, qu'il lui remit ses principaux ouvrages, conjointement avec Franceschini, qui étoit devenu, dans la même école, son rival & son ami. Leurs pinceaux réunis semblent n'en faire qu'un. Les parties principales de Quaini étoient l'architecture, le paysage & les autres ornemens. Franceschini se chargeoit pour l'ordinaire de peindre les figures. Ils ont principalement travaillé à Parme & à Bologne.

QUARESME, (François) naquit à Lodi dans le Milanez, se fit Cordelier, fut employé aux missions du Levant, & mourut vers 1640. Il a laissé quelques Ouvrages Théologiques, & une *Description de la Terre-Sainte*, qui contient plusieurs particularités assez curieuses.

QUARRÉ, (Jacques-Hugues) docteur de Sorbonne, né à Poligni dans la Franche-Comté, vers 1596, entra dans l'Oratoire en 1618. Ses Sermons, ses ouvrages & ses vertus lui firent une grande réputation. Il devint prédicateur de l'Infante Isabelle à Bruxelles, où il étoit prévôt de la congrégation Belgique de son ordre. Le P. Quarré mourut en 1656. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Vie de la bienheureuse mere Angele, premiere fondatrice des Meres de Ste. Ursule*, in-12. II. *Traité de la Pénitence Chrétienne*, in-12. III. *Trésor spirituel, contenant les excellences du Christianisme & les adresses pour arriver à la perfection chrétienne par les voies de la grace & d'un entier abandonnement à la conduite de J. C.*, in-8°. Il y a eu six éditions de cet ouvrage, qu'une critique trop subtile a vainement attaqué. IV. *Direction spirituelle pour les Ames qui veulent se renouveller en la piété, avec des Méditations*, in-8°. Le style de ces ouvrages est suranné; mais ils respirent une piété douce & tendre.

QUATREMAIRE, (Dom Jean-Robert) Bénédictin, né à Courseraux, au diocese de Seès, en 1611, se signala par son ardeur contre Naudé, qui soutenoit que Gersen n'étoit pas l'auteur de l'*Imitation*. Dom Quatremaire publia deux *Ecrits* très-vifs en latin à cette occasion, l'un & l'autre in-8°, Paris, 1649 & 1650 (*voyez* NAUDÉ, AMORT, KEMPIS, FRONTEAU, GERSEN). On a encore de lui : I. Deux *Dissertations* pour prouver, contre Launoy, le privilege qu'a l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, d'être immédiatement soumise au St. Siege. La 1re. vit le jour en 1657, in-8°; la 2e. en 1668, in-4°. II. Une autre *Dissertation* publiée en 1659, pour autoriser de pareils droits de l'abbaye de S. Médard de Soissons. Quelques-uns lui attribuent le Recueil des ouvrages sur la Grace & la Prédestination, qui a paru sous le nom de *Guilbert Mauguin*, 1650, en 2 vol. in-4°; mais l'abbé d'Olivet donne le 2e. volume de ce Recueil à l'abbé de Bourzéis. Ce Bénédictin étant en l'abbaye de Ferrieres en Gatinois, pour y pren-

dre les bains, se noya dans la riviere le 7 juillet 1671, à 59 ans.

QUATTROMANI, (Sertorio) né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1541, d'une famille honnête, mourut vers 1606. La littérature & la poésie remplirent toute sa vie. Le Recueil de ses Œuvres, publié à Naples en 1714, in-8°, renferme des Vers latins & italiens, des Lettres, &c. On y trouve certaines pieces, mais en petit nombre, dignes de quelqu'attention. Sannazar, son compatriote & presque son contemporain, avoit été son modele, & le copiste lui est inférieur. Voyez la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire Historique & Critique*, en 4 vol. in-8°, publié à Lyon en 1771, sous le nom de *Bonnegarde*; & dans le tome 11e. des *Mémoires* de Nicéron.

QUELLIN, (Erasme) *Quellinus*, peintre, né à Anvers en 1607, mort dans cette ville l'an 1678, s'adonna dans sa jeunesse à l'étude des belles-lettres. Il professa même quelque tems la philosophie; mais son goût pour la peinture l'ayant entiérement dominé, il fréquenta l'école de Rubens, & donna bientôt des preuves de l'excellence de son génie. Ses compositions font honneur à son goût. Son coloris se ressent des leçons de son illustre maître; sa touche est ferme & vigoureuse. Il y a peu de peintres qui aient fait de plus grands tableaux; celui du *Paralytique* qu'on voit dans l'église de l'abbaye de St. Michel à Anvers, occupe tout le fond de la croisée. On voit aussi deux de ses plus grandes compositions dans le réfectoire de l'abbaye de Tongerloo. Son imagination vaste, hardie, un peu gigantesque & luxuriante, à force d'ornemens & d'incidens, embrouilloit quelquefois les sujets, de maniere que du premier abord il n'est pas toujours aisé de les saisir. Il s'est beaucoup attaché à l'architecture & aux figures d'optique. Dans la *Description des principaux ouvrages de peinture, sculpture, &c., de la ville d'Anvers*, imprimée à Anvers, 1774, il est toujours nommé *Quillin*: mais on voit *Quellinus* écrit de sa main sur un dessin qui exprime pittoresquement cette vérité eucharistique: *Visus, gustus, tactus in te fallitur, sed auditu solo tutò creditur.* Il eut un fils, nommé Jean Erasme QUELLIN, qui n'eut point l'étendue des talens de son pere. On voit pourtant quelques tableaux de lui dans différentes villes de l'Italie, qui lui font honneur.—Son neveu, Artus QUELLIN, a fait à Anvers, sa patrie, des morceaux de sculpture qui le font regarder comme un excellent artiste. C'est lui qui a exécuté les belles Sculptures de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, gravées par Hubert QUELLIN.

QUENSTEDT, (Jean-André) théologien luthérien, natif de Quedlinbourg, mort en 1688, à 71 ans, laissa: I. Un *Traité* en forme de Dialogue, *touchant la naissance & la patrie des Hommes-de-Lettres*, depuis Adam jusqu'en 1600, in-4°. Cet ouvrage superficiel & inexact, parut à Würtemberg en 1654, in-4°. II. Un savant Traité *De Sepultura veterum, sive De ritibus sepulchralibus, Græcorum,*

Græcorum, *Romanorum*, *Judæorum & Christianorum*, in-8°. & in-4°. C'eſt ſon meilleur écrit. III. Un *Syſtême de la Théologie de ceux qui ſuivent la Confeſſion d'Ausbourg*, en 4 vol. in-fol., 1685. On en diminueroit le nombre ſi on en ôtoit ce qu'il a écrit en pure perte contre les Catholiques. Du reſte l'ouvrage eſt très-bien intitulé : dès qu'on ſe détache une fois de la doctrine de l'Egliſe Catholique, tout ce que l'on differte en théologie n'eſt que *ſyſtême*, qu'un enſemble d'opinions éphémeres & arbitraires. IV. Pluſieurs autres Ouvrages remplis d'érudition ; mais quelquefois dénués de critique, d'exactitude & de goût.

QUENTAL, (Barthélemi du) né dans l'iſle de St-Michel, une des Açores en 1626, donna dès ſon enfance des marques d'une piété ſinguliere. Devenu confeſſeur de la chapelle du roi de Portugal & l'un de ſes prédicateurs ordinaires, il profita de ſon crédit pour fonder la congrégation de l'Oratoire en Portugal, l'an 1668. Il refuſa l'évêché de Lamego, & mourut ſaintement en 1698, à 72 ans. On a de lui : I. Des *Méditations ſur les Myſteres*. II. Des *Sermons* en portugais, qui ſont pleins d'onction. Le pape Clément XI lui donna le titre de *Vénérable*.

QUENTIN, (S.) martyr dans le 3*e*. ſiecle, étoit Romain, ſi l'on en croit ſes Actes publiés par Surius, & deſcendoit d'une famille ſénatorienne. Rempli d'ardeur pour la propagation de l'Evangile, il quitta ſon pays, renonça à toutes les eſpérances qu'il avoit dans le monde, & partit pour les Gaules avec S. Lucien. Il pénétra juſqu'à la ville d'Amiens, qu'il choiſit pour y exercer ſon zele apoſtolique, & ce zele lui procura la couronne du martyre au commencement du regne de Maximien-Hercule, que Dioclétien aſſocia à l'empire en 286. Après avoir ſouffert dans les tortures tous les raffinemens que la cruauté peut inventer, il fut conduit par ordre de Riccius-Varus, préfet du prétoire dans les Gaules, d'Amiens à Auguſta, capitale du Vermandois. Il y perſiſta généreuſement dans la confeſſion de la foi ; & après avoir été percé de broches & de cloux, il eut la tête tranchée le 31 octobre 287. S. Eloi, évêque de Noyon & du Vermandois, ayant fait chercher ces ſaintes reliques en 641, on les trouva avec les cloux dont le corps du Saint avoit été percé, & on les plaça dans l'égliſe derriere l'autel. On en fit une nouvelle tranſlation le 25 octobre 825. Ces reliques ſont conſervées chez les chanoines de St-Quentin, qui prend ſon nom de celui du ſaint Martyr. Cependant quelques ſavans prétendent que St-Quentin n'eſt pas exactement l'*Auguſta Veremanduorum*. Voyez le *Dict. Géog.*, 1793.

QUERAS, (Mathurin) docteur de Sorbonne, naquit à Sens l'an 1614, d'une famille obſcure. Gondrin, archevêque de cette ville, le mit à la tête de ſon ſéminaire & le fit un de ſes grands-vicaires. Cet eccléſiaſtique avoit été exclus de Sorbonne pour avoir refuſé de ſigner le formulaire, & de ſouſcrire à la cenſure contre le docteur Arnauld. Il mourut à Troyes

en 1695, âgé de 88 ans. Nous avons de lui un *Eclaircissement* de cette question: « Si le concile » de Trente a décidé ou déclaré » que l'*attrition*, conçue par » les seules peines de l'enfer & » sans amour de Dieu, soit une » disposition suffisante pour re- » cevoir la rémission des péchés » & la grace de la justification » au Sacrement de Pénitence »? in-8°, 1685. Il défend la négative. *Voyez* NEERCASSEL.

QUERENGHI ou QUERENGI, (Antoine) poëte Italien & Latin, né à Padoue en 1546, se rendit célebre dans les belles-lettres, & fut aussi un citoyen utile par son intelligence pour les affaires. Plusieurs pontifes lui conférent des emplois honorables & importans. Il fut secrétaire du sacré college sous cinq papes. Clément VIII le fit chanoine de Padoue; mais Paul V le rappella à Rome, pour le faire camérier secret, référendaire de l'une & de l'autre signature, & prélat ordinaire. Querenghi eut les mêmes emplois sous Grégoire XV & Urbain VIII, & mourut à Rome en 1633, à 87 ans. Henri IV avoit voulu l'attirer en France. On a de lui divers ouvrages. Ses *Poésies Latines*, Rome, 1629, in-8°, & *Italiennes*, Rome, 1616, in-8°, sont estimées; on y trouve du feu, du goût & du génie.

QUERK, (Ignace) Jésuite, né en Autriche, passa sa vie dans l'instruction du peuple, sur-tout dans les campagnes, & fut regardé des grands & des petits, comme le modele des hommes apostoliques. Vieux & infirme, retiré dans la maison de Ste Anne, qui est le noviciat des Jésuites à Vienne, il exhortoit les novices qui le servoient dans sa maladie, à se pourvoir d'une vertu ferme & résistante, parce qu'il arriveroit bientôt, des tems où ils en auroient besoin, & leur disoit souvent: *Advenient tempora magnæ tribulationis, quibus absque solidâ virtute succumbetis. Gaudebitis si quis vobis micas de mensâ suppeditaverit, sanguis a capitibus vestris defluet*: prédiction déjà accomplie à l'égard de la société, & en partie à l'égard du clergé en général. Il mourut en 1743, à l'âge de 84 ans.

QUERLON, (Anne-Gabriel MEUSNIER de) né à Nantes en 1702, mort à Paris le 12 avril 1780, a donné un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *Testament Littéraire de l'abbé des Fontaines*, 1746, in-12. II. Le *Code Lyrique, ou Réglement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12. III. Une Edition de *Lucrece*, 1744, in-12, accompagnée de notes très-estimées. IV. Une Edition de *Phedre* avec des notes. V. Une Edition des *Poésies* d'Anacréon. VI. *Collection Historique, ou Mémoires pour servir à l'Histoire de la Guerre terminée par la Paix d'Aix-la-Chapelle en 1748*, Paris, 1757, in-12. VII. Continuation de *l'Histoire des Voyages* de l'abbé Prévôt. VIII. Des *Romans*, moins fades & moins ennuyeux que la plupart des productions de ce genre. IX. Traduction du *Poëme de la Peinture* de l'abbé de Marsy; elle est fidelle & élégante. X. Il a rédigé pendant 22 ans la Feuille Périodique,

intitulée : *Annonces & Affiches*. Critique éclairé, sage, profond, il eut le mérite rare de bien apprécier les talens, de faire valoir les ouvrages essentiels, de ne traiter que légérement les objets frivoles, d'être ferme & invariable sur les principes du devoir, de la décence, de la religion, des mœurs, du bien public & du vrai goût en matiere d'art & de littérature. Dans les douleurs de ses dernieres maladies, il a joui des adoucissemens que les lettres & la Religion peuvent seules procurer. Heureux d'avoir su éviter au milieu de l'égoïsme & des factions, tout esprit de brigue & de parti, d'avoir vécu sans faste & sans ambition !

QUESNAY, (François) premier médecin ordinaire du roi de France, membre de l'académie des sciences de Paris & de la société royale de Londres, né à Mercy, près de Montfort-l'Amaury, en 1694, d'un laboureur, s'occupa des travaux de la campagne jusqu'à 16 ans. Il apprit alors à lire & à écrire, & fit ses délices de la lecture de la *Maison rustique*. Le chirurgien du village d'Ecquevilli lui donna quelque teinture de grec & de latin, & des premiers principes de son art. Ayant pris la maîtrise en chirurgie, il alla l'exercer à Mantes. M. de la Peyronie le trouvant déplacé dans une petite ville, l'appella à Paris pour être secrétaire de l'académie de chirurgie qu'il vouloit établir. Quesnay orna le premier recueil des Mémoires de cette compagnie, d'une préface qui donna une idée favorable de ses talens. La goutte qui le tourmentoit lui fit abandonner la chirurgie pour la médecine ; mais son ancien goût pour l'économie rurale & politique se réveilla à la fin de ses jours, & il fut regardé comme un des patriarches de la secte de Economistes, qui le perdit au mois de décembre 1774. Elle fit son Oraison funebre ; & malgré qu'on ne puisse en approuver l'enthousiasme & les exagérations, on doit reconnoître à Quesnay des qualités patriotiques & sociales, quoique son génie, égaré par une imagination inquiete & exaltée, ait toujours eu quelque chose d'exotique & de romanesque (*voyez* RIQUETI). Ses ouvrages sont : I. *Observations sur les effets de la Saignée*, 1730, in-12, réimprimé en 1750. II. *Essai physique sur l'Economie animale*, 1747, 3 vol. in-12 ; où il développe, suivant sa maniere de voir, l'origine & les progrès, les excès & les remedes des passions. Si on excepte les idées fausses de Quesnay, ce n'est qu'une suite de plagiats & d'endroits copiés dans Boerhave. III. L'*Art de guérir par la Saignée*, 1736, in-12. Ce livre, réimprimé en 1750, offre des raisonnemens & des principes qui ont été contredits avec raison. IV. *Traité des Fievres continues*, 1753, 2 vol. in-12 : bon ouvrage. V. *Traité de la Gangrene*, 1749, in-12. VI. *De la Suppuration*, 1749, in-12. VII. *Physiocratie*, *ou Du Gouvernement le plus avantageux au Genre-Humain*, 1768, in-8° : livre dont les idées sont aussi singulieres que le style, ridiculement recherché, ampoulé & amphibologique. VIII,

Divers *Opuscules* sur la science économique, où il y a quelques bonnes vues, mais encore plus de spéculations fausses, inutiles ou même dangereuses. IX. Quelques articles de l'*Encyclopédie* relatifs à la même matiere. Depuis sa mort la secte des Economistes a beaucoup perdu de son crédit; le public d'abord engoué par les grands mots d'*humanité*, de *bienfaisance*, d'*amour des hommes*, &c, a ouvert les yeux sur cette espece de charlatanerie, comme sur les autres qu'il ne connoît pour l'ordinaire qu'après en avoir été dupe. *Voy.* TURGOT.

QUESNE, (Abraham, marquis du) né en Normandie en 1610, apprit le métier de la guerre sur mer sous son pere, capitaine habile. En 1637, il se trouva à l'attaque des isles Ste-Marguerite, & l'année d'après, il contribua beaucoup à la défaite de l'armée navale d'Espagne devant Cattari. Il se signala devant Tarragone en 1641, devant Barcelone en 1642; & l'an 1643, dans la bataille qui se donna au cap de Gates contre l'armée Espagnole. L'année suivante 1644, il alla servir en Suede, où son nom étoit déjà connu avantageusement. Il y fut fait major de l'armée navale, puis vice-amiral. Il avoit ce dernier titre dans la bataille où les Danois furent entiérement défaits, & il auroit fait prisonnier le roi de Danemarck lui-même, si ce prince n'avoit été obligé, par une blessure dangereuse, de sortir, la veille de la bataille, du vaisseau qu'il montoit. Du Quesne, rappellé en France en 1647, fut destiné à commander l'escadre envoyée à l'expédition de Naples. Comme la marine de France étoit fort déchue de son premier lustre, il arma plusieurs navires à ses dépens en 1650. Ce fut avec sa petite flotte qu'il obligea Bourdeaux, révolté contre son roi, à se rendre. Ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut-là qu'il eut à combattre le grand Ruyter, & qu'il résista dans trois batailles, avec un succès presqu'égal, aux flottes réunies de Hollande & d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril & le 2 juin 1676. Le général Hollandois fut tué dans le second combat. Les vaisseaux de Tripoli, qui étoient en guerre avec la France, se retirerent dans le port de Chio. Du Quesne alla les foudroyer avec une escadre de six vaisseaux; & après les avoir tenus bloqués pendant long-tems, il les obligea à demander la paix. Alger & Genes furent forcés de même, à implorer la clémence de Louis XIV. Il mourut à Paris en 1688, à l'âge de 78 ans, dans le calvinisme où il avoit été élevé; laissant quatre fils, dont le plus connu est Henri, marquis du QUESNE, qui se distingua par son habileté dans la guerre & dans la marine. Il mourut à Geneve en 1722, à 71 ans. On a de lui des *Réflexions anciennes & nouvelles sur l'Eucharistie*, 1718, in-4°., dont les Protestans font un cas singulier, parce qu'elles renferment toutes les erreurs de la secte touchant cet auguste mystere des Chrétiens.

QUESNEL, (Pasquier) né à Paris en 1634, d'une famille

honnête, fit ſon cours de théologie en Sorbonne avec beaucoup de diſtinction. Après l'avoir achevé, il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1657. Conſacré tout entier à l'étude de l'Ecriture & des Peres, il compoſa de bonne heure des livres de piété, qui lui mériterent, dès l'âge de 28 ans, la place de premier directeur de l'Inſtitution deParis.Ce fut pour l'uſage des jeunes éleves confiés à ſes ſoins, qu'il compoſa ſes *Réflexions morales.* Ce n'étoit d'abord que quelques penſées ſur les plus belles maximes de l'Evangile. Le marquis de Laigue, ayant goûté cet eſſai, en fit un grand éloge à Félix de Vialart, évêque de Châlons-ſur-Marne, qui réſolut de l'adopter pour ſon dioceſe. L'Oratorien, flatté de ce ſuffrage, augmenta beaucoup ſon livre, & il fut imprimé à Paris en 1671, avec un Mandement de l'évêque de Châlons & l'approbation des docteurs. Queſnel travailloit alors à une nouvelle édition des Œuvres de S. Léon, pape, ſur un ancien manuſcrit apporté de Veniſe, qui avoit appartenu au cardinal Grimani. Elle parut à Paris en 1675, en 2 vol. in-4°.; fut réimprimée àLyon en 1700, in-fol.; & l'a été depuis àRome en 3 vol. in-folio. Quelqu'éloge qu'en faſſe M. du Pin, l'Oratorien ſemble ne l'avoir entrepriſe que pour attaquer les prérogatives du Saint-Siege : d'ailleurs il s'eſt donné des peines inutiles pour prouver que S. Léon eſt auteur de la Lettre à Démétriade & du livre de la Vocation des Gentils. Le repos dont il avoit joui juſqu'alors, fut troublé peu de tems après. L'archevêque de Paris (Harlay) inſtruit de ſon attachement aux nouveaux diſciples de S. Auguſtin, & de ſon oppoſition à laBulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale & de ſe retirer à Orléans en 1681; mais il n'y reſta pas long-tems. On avoit dreſſé dans l'aſſemblée générale de l'Oratoire, tenue à Paris en 1678, un formulaire de doctrine, qui défendoit à tous les membres de la congrégation d'enſeigner le Janſéniſme & quelques nouvelles opinions en philoſophie, dont on ſe défioit alors, parce qu'elles n'étoient pas encore bien éclaircies. Dans l'aſſemblée de 1684, il fallut quitter ce corps, ou ſigner ce formulaire. Quelques membres de la congrégation en ſortirent; Queſnel fut de ce nombre. Il ſe retira aux Pays-Bas en 1685, & alla ſe conſoler auprès de M. Arnauld à Bruxelles. C'eſt alors qu'il commença à jouer un rôle. Ayant un talent ſingulier pour écrire facilement, avec onction & élégance ; jouiſſant d'une ſanté robuſte, que ni l'étude, ni les voyages, ni les peines continuelles d'eſprit n'altérerent jamais; joignant à l'étude le deſir de diriger les conſciences, perſonne n'étoit plus en état que lui de remplacer Arnauld. Il en avoit recueilli les derniers ſoupirs. Un auteur prétend « qu'Arnauld mourant » l'avoit déſigné chef d'une » faction malheureuſe. Auſſi » les Janſéniſtes, à la mort de » leur *Pape*, de leur *Pere Abbé*, » mirent-ils Queſnel à la tête » du parti. L'ex-Oratorien mé- » priſa des titres ſi faſtueux,

» & ne porta que celui de » *Pere Prieur.* Il avoit choisi » Bruxelles pour sa retraite. » Le savant Bénédictin Gerberon, un prêtre nommé » Brigode, & 3 ou 4 autres » personnes de confiance, composoient sa société. Tous les » ressorts qu'on peut mettre en » mouvement, il les faisoit agir » en digne chef du parti. Soutenir le courage des élus persé» cutés; leur conserver les an» ciens amis & protecteurs, » ou leur en faire de nouveaux; » rendre neutres les personnes » puissantes qu'il ne pouvoit se » concilier; entretenir sourde» ment des correspondances » par-tout, dans les cloîtres, » dans le clergé, dans les par» lemens, dans plusieurs cours » de l'Europe : voilà quelles » étoient ses occupations con» tinuelles. Il eut la gloire de » traiter par ambassadeur avec » Rome. Hennebel y alla, » chargé des affaires des Jan» sénistes. Ils firent de leurs » aumônes un fonds qui le mit » en état d'y représenter. Il y » figura quelque tems : il y pa» rut d'égal à égal avec les en» voyés des têtes couronnées; » mais les charités venant à » baisser, son train baissa de » même. Hennebel revint de » Rome dans les Pays-Bas en » vrai pélerin mendiant. Ques» nel en fut au désespoir; mais » réduit lui-même à vivre d'au» mônes, comment eût-il pu » fournir au luxe de ses dépu» tés »? Ce fut à Bruxelles qu'il acheva ses *Réflexions morales* sur les *Actes* & les *Epitres* des Apôtres. Il les joignit aux *Réflexions sur les IV Evangiles*, auxquelles il donna plus d'étendue. L'ouvrage ainsi complet parut en 1693 & 1694. Le cardinal de Noailles alors évêque de Châlons, successeur de Vialart, invita par un Mandement, en 1695, son clergé & son peuple à le lire. Il le proposa aux fideles comme le *Pain des forts* & le *Lait des foibles*. Les Jésuites voyant qu'on multiplioit les éditions de ce livre, y soupçonnerent un poison caché. Le signal de la guerre se donna en 1696. Noailles, devenu archevêque de Paris, publia une Instruction Pastorale sur la *Prédestination*, qui occasionna *Le Probléme Ecclésiastique* (voyez NOAILLES). Cette brochure rouloit presqu'entiérement sur les *Réflexions morales*. Elle donna lieu à examiner ce livre. Le cardinal de Noailles convint que la critique étoit fondée, & fit faire des corrections; l'ouvrage ainsi corrigé parut à Paris en 1699. La retraite de Quesnel à Bruxelles ayant été découverte, Philippe V donna un ordre pour l'arrêter : l'archevêque de Malines, Humbert de Precipiano, le fit exécuter. On le trouva au refuge de Forêt, caché derriere un tonneau. « Comme on avoit » de la peine à le reconnoître, » dit l'abbé Bérault, sous l'ha» bit séculier qu'il portoit, on » lui demanda s'il n'étoit pas le » P. Quesnel? Il répondit avec » simplicité qu'il s'appelloit de » Rebecq. De Fresne, de Re» becq, le P. Prieur, c'étoient » là pour lui autant de noms de » guerre, & de pieux expé» diens, pour éviter les restric» tions mentales & l'abomi» nable équivoque ». On ne laissa pas de saisir de Rebecq, & on le conduisit dans les prisons

de l'archevêché, d'où il fut tiré par une voie inespérée, le 13 septembre 1703. Sa délivrance fut l'ouvrage d'un gentilhomme François, réduit à la misere, qui, plein d'espoir en la boîte qui vaut la pierre philosophale, perça les murs de la prison & brisa ses chaînes. En l'arrêtant, on s'étoit saisi de ses papiers, & de ceux qu'il avoit d'Arnauld : le Jésuite le Tellier en fit des extraits, dont madame de Maintenon lisoit tous les soirs quelque chose à Louis XIV pendant les dix dernieres années de sa vie. Le monarque y trouva des motifs nouveaux de ne pas se repentir des efforts qu'il avoit faits pour abattre cette secte naissante. Quesnel remis en liberté, s'enfuit en Hollande, d'où il décocha plusieurs brochures contre l'archevêque de Malines, un des plus sages & des plus zélés prélats qu'eût alors l'Eglise Catholique (*voyez son article*). Cependant dès le 15 octobre de cette année, Foresta de Colongue, évêque d'Apt, proscrivit les *Réflexions morales*. L'année suivante, on dénonça l'auteur au public, comme *hérétique* & *comme séditieux*. Il étoit effectivement l'un & l'autre. Le P. Quesnel se défendit; mais ses apologies n'empêcherent pas que ses *Réflexions morales* ne fussent condamnées par un décret de Clément XI en 1708, supprimées par un arrêt du conseil en 1711, proscrites par le cardinal de Noailles en 1713; enfin solemnellement anathématisées par la Constitution *Unigenitus*, publiée à Rome le 8 septembre de la même année, sur les instances de Louis XIV. Cette Bulle fut acceptée, le 25 janvier 1714, par les évêques assemblés à Paris, enregistrée en Sorbonne le 5 mars, & reçue ensuite par le corps épiscopal, à l'exception de quelques évêques François qui en appellerent au futur concile. De ce nombre étoit le cardinal de Noailles, qui dans la suite abandonna le parti avec éclat. Quesnel survécut peu à ces événemens. Après avoir employé sa vieillesse à former à Amsterdam quelques églises jansénistes, il mourut dans cette ville en 1719, à 86 ans (voyez *Causa Quesnelliana*, Bruxelles, 1704, in-4°., & *Historia Ecclesiæ Ultrajectinæ a tempore mutatæ religionis*, par Hoynck van Papendrecht, Malines, 1725, in-folio). La maniere dont il s'expliqua dans ces derniers momens, est remarquable. Il déclara dans une profession de foi, « qu'il vouloit » mourir comme il avoit tou» jours vécu, dans le sein de » l'Eglise Catholique; qu'il » croyoit toutes les vérités » qu'elle enseigne; qu'il con» damnoit toutes les erreurs » qu'elle condamne; qu'il re» connoissoit le souverain pon» tife pour le premier vicaire » de J. C., & le siege apostoli» que pour le centre de l'uni» té». Dans le cours de la même maladie, il rappella à une personne qui étoit auprès de lui, les accusations qu'on avoit formées contre lui à Louvain touchant ses mœurs, & assura qu'elles étoient mal fondées. Quelque tems auparavant, son neveu Pinson lui ayant demandé conseil sur le parti à prendre dans les disputes qui l'avoient tant occupé; il lui recommanda de

rester attaché à l'Eglise. « Les » manieres outrageantes des » Jésuites, ajouta-t-il, m'ont » engagé à soutenir avec opi- » niâtreté ce que je soutiens » aujourd'hui ». Ce détail se trouve dans une Lettre de M. Pinson, sculpteur, à M. Poncet de la Riviere, évêque d'Angers. On a de Quesnel : I. *Lettres contre les Nudités, adressées aux Religieuses qui ont soin de l'éducation des filles*, in-12, 1686. II. *L'Idée du Sacerdoce & du Sacrifice de Jesus-Christ*, dont la seconde partie est du P. de Gondren, deuxieme supérieur-général de l'Oratoire. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est in-12. III. *Les trois Consécrations, la Consécration Baptismale, la Sacerdotale, & la Consécration Religieuse*, in-12, & avec l'ouvrage précédent. IV. *Elévation à N. S. J. C. sur sa passion & sa mort*, &c., in-16. V. *Jesus pénitent*, in-12. VI. *Du Bonheur de la Mort Chrétienne*, in-12. VII. *Prieres Chrétiennes, avec des Pratiques de piété*, 2 vol. in-12. VIII. *Office de Jesus, avec des réflexions*, in-12. IX. *Priere à N. S. J. C. au nom des jeunes gens, & de ceux qui desirent de lire la parole de Dieu, & sur-tout l'Evangile*; brochure in-12. X. *Eloge historique de M. Desmahis*, chanoine d'Orléans, à la tête de la *Vérité de la Religion Catholique*, &c., de ce chanoine. Tous ces ouvrages ont été souvent réimprimés. XI. *Recueil de Lettres spirituelles sur divers sujets de morale & de piété*, in-12, 3 vol., Paris, 1721. XII. *Tradition de l'Eglise Romaine, sur la prédestination des Saints & sur la grace efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du *Sr. Germain*, docteur en théologie. La matiere y est traitée conformément aux maximes adoptées par l'auteur. XIII. *La Discipline de l'Eglise, tirée du Nouveau-Testament & de quelques anciens Conciles*, 2 vol. in-4°, Lyon, 1689. Ce ne sont que des Mémoires imparfaits, fruits des Conférences sur la Discipline qu'il avoit été engagé de faire par ses supérieurs. XIV. *Causa Arnaldina*, in-8°, 1699, en Hollande. On voit dans cet ouvrage tout ce que l'esprit de parti peut inspirer d'ardeur pour la défense du chef. Il le fit entrer en partie dans la *Justification* de M. Arnauld, 1702, 3 vol. in-12. XV. *Entretiens sur le Décret de Rome, contre le Nouveau-Testament de Châlons, accompagnés de réflexions morales*. XVI. Sept *Mémoires* en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la Constitution *Unigenitus*; une grande quantité d'ouvrages sur les contestations dans lesquelles il s'étoit engagé, dont il est inutile de donner la liste, depuis que la secte, dont il fut le coriphée, a professé ouvertement le déisme & l'athéisme : comme on l'a pu voir dans la révolution de France en 1789 & suiv.

QUESNEL, (Pierre) surnommé *Benard*, mort à La Haye en 1774, âgé de 75 ans, est connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, & principalement par l'*Histoire de la Compagnie de Jesus*, dont les deux premiers volumes ont été imprimés à Utrecht en 1741. Cet écrivain qui avoit achevé, trois mois

avant sa mort, cette *Histoire*, à laquelle il avoit employé la plus grande partie de sa vie, s'est déterminé peu d'heures avant de rendre le dernier soupir & à la persuasion de certaines personnes qui lui en ont fait un cas de conscience, à en faire brûler le manuscrit, qui auroit formé 20 volumes in-12.

QUESNOY, (François du) connu sous le nom du *Flamand*, sculpteur, natif de Bruxelles, mort à Livourne en 1644, âgé de 52 ans, travailla principalement en Italie & dans les Pays-Bas. Les compositions de cet ingénieux artiste sont d'un goût & d'une élégance admirables. Il a fait beaucoup de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, &c., & de petites figures en cire, qui représentent, la plupart, des jeux d'enfans, des bacchanales & autres sujets gais, traités avec un art & un esprit exquis. Ils sont fort recherchés des curieux.

QUESNOY, (Jerôme du) frere du précédent, excella comme lui dans la sculpture. On voit les chef-d'œuvres de cet artiste aux Pays-Bas. On admire sur-tout le mausolée de Triest, évêque de Gand, dans l'église cathédrale de cette ville. C'est un des plus beaux ouvrages de sculpture qui soient dans ce pays; il est composé d'une maniere grande, exécuté avec correction & finesse. Jerôme, dont les vices égaloient les talens, fut surpris en finissant ce mausolée dans le crime de pédérastie, & brûlé dans la même ville le 24 octobre 1654. Plusieurs de ses ouvrages se ressentent de la corruption de son cœur.

QUETIF, (Jacques) né à Paris en 1618, prit l'habit de S. Dominique, fut bibliothécaire du couvent des Dominicains de la rue St.-Honoré, & mourut le 2 mars 1698, à 80 ans. On a de lui : I. Une Edition des *Opuscules & des Lettres de Pierre Morin*. II. Une nouvelle Edition du *Concile de Trente*, in-12. III. Une nouvelle Edition de la *Somme de S. Thomas*, en 3 vol. in-folio. IV. Les *Lettres de Savonarole*, & sa *Vie* par Jean-François Pic de la Mirandole. VI. Il préparoit une *Bibliotheque des Auteurs* de son ordre, qui fut finie par le P. Echard, son confrere. Toutes ses productions sont des témoignages avantageux de son érudition. Sa vertu égaloit son savoir, & son savoir étoit très-étendu.

QUEVEDO DE VILLEGAS, (François) né à Villa-Nuova de l'Infantado, en 1570, d'une famille noble, devint chevalier de St. Jacques. Il cultiva la poésie, & ses vers lui procurerent de la gloire & des chagrins. Il fut mis en prison par ordre du comte Olivarez, dont il avoit décrié le gouvernement, & n'obtint sa liberté qu'après la disgrace de ce ministre. Cet auteur est mis au rang des plus célebres écrivains de sa nation. Il s'est exercé dans plusieurs genres de poésie. On a de lui : I. Des *Pieces Héroïques*. II. Des *Lyriques*. III. Des *Facétieuses*. Il publia ses différentes Poésies sous le titre de *Parnasse-Espagnol*, Madrid, 1650, in-4°. IV. Des *Traductions*. V. L'*Aventurier Buscon*: mauvais roman, traduit en françois, 1775, 3 brochures in-12. VI. *Les Visions*, &c. Ses

productions en vers & en prose ne manquent ni d'imagination, ni d'agrémens; mais il n'est pas heureux dans les détails; il ne choisit pas bien ses couleurs, il ne les assortit pas; en un mot, il manque de goût. Ses ouvrages ont été recueillis à Bruxelles en 3 vol. in-12; & traduits en françois & imprimés dans la même ville en 2 vol. Ce poëte mourut à Villa-Nuova de l'Infantado en 1645, à 65 ans.

QUEUX, (Claude le) chapelain de St. Yves à Paris, mort en 1768, a donné des *Traductions* de plusieurs Traités de S. Augustin & de S. Prosper sur la grace, & sur le petit nombre des élus. De plus, il a composé: I. *Les dignes Fruits de Pénitence*, 1742, in-12. II. *Le Chrétien fidele à sa vocation*, 1748 & 1761, in-12. III. *Le Verbe incarné*, 1759, in-12. IV. *Tableau d'un vrai Chrétien*, 1748, in-12. V. *Mémoire justificatif de l'*Exposition de la Doctrine Catholique par Bossuet. Il a travaillé aussi avec l'abbé le Roi, ex-Oratorien, à une édition de l'*Histoire des Variations* par le même, 5 vol. in-12, 1772, avec la *Défense*, les *Avertissemens aux Protestans*, &c.: mais ce qui l'a fait le plus connoître, est le *Prospectus* de la nouvelle édition des Œuvres de ce prélat, abandonné ensuite à Dom de Foris & autres Bénédictins: édition proscrite par le clergé de France, & entreprise précisément pour corrompre les écrits de ce grand homme, & rendre sa foi suspecte. On raconte au sujet de l'abbé le Queux l'anecdote suivante, que nous transcrirons telle qu'elle nous a été communiquée. « Feu M. Riballier, syndic de la faculté de » Paris, parlant à M. l'abbé » le Queux du petit ouvrage » qu'avoit fait ce prélat sur le » formulaire d'Alexandre VII, » lui dit que *sûrement il avoit* » *dû le trouver parmi ses manus-* » *crits*. L'abbé répondit qu'*ef-* » *fectivement il l'avoit trouvé*, » *mais qu'il l'avoit jetté au feu*. » M. Riballier lui fit à ce » sujet une réprimande con- » venable ». Nous pouvons citer les personnes les plus respectables qui vivent encore, & à qui M. Riballier a fait part de cette anecdote. Il n'en revenoit pas toutes les fois qu'il racontoit cette impertinente réponse. *Voyez* SOARDI.

QUIEN, (Michel le) Dominicain, naquit à Boulogne en 1661, d'un marchand. Etant venu achever ses études à Paris, il s'y rendit habile dans les langues, dans la théologie & dans l'antiquité ecclésiastique. Il fut aimé par ses confreres & consulté par les savans, qui trouvoient en lui un critique habile & un littérateur poli, toujours prêt à communiquer ses lumieres. Ce pieux & savant Dominicain mourut à Paris en 1733, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. La *Défense du Texte Hébreu* contre le P. Pezron, avec une réponse au même Pere qui avoit réfuté cette Défense, in-12 (*voyez* MORIN Jean & CAPPEL). II. Une Edition des *Œuvres* de S. Jean Damascene, en grec & en latin, 3 vol. in-fol., 1712. III. Un Traité contre le Schisme des Grecs, qu'il a intitulé: *Panoplia contra Schisma Græco-*

rum, in-4°, sous le nom d'*Etienne de Altimura.* IV. *Nullité des Ordinations Anglicanes*, contre le P. le Courayer, 4 vol. in-12. V. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de Littérature & d'Histoire*, recueillis par le P. Desmolets. VI. *Oriens Christianus, in quatuor Patriarchatus digestus; in quo exhibentur Ecclesiæ, Patriarchæ, cæterique Præsules Orientis*, 3 vol. in-fol., 1740, Paris, de l'imprimerie royale. Ouvrage qui renferme toutes les églises orientales, sous les quatre grands patriarchats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jérusalem. L'auteur y donne la description géographique de chaque diocese, des villes épiscopales. Il rapporte l'origine & l'établissement des églises, leur étendue, leur jurisdiction, leurs droits, leurs prérogatives, leurs prétentions, la succession & la suite de leurs évêques, le gouvernement politique, les changemens qui y sont arrivés, &c. Le *Gallia Christiana* de Ste-Marthe lui a servi de modele, & il l'a très-bien imité.

QUIEN DE LA NEUFVILLE, (Jacques le) né à Paris en 1647, capitaine de cavalerie, d'une ancienne famille du Boulonois, fit une campagne en qualité de cadet dans le régiment des gardes Françoises, & quitta ensuite le service pour le barreau. Il étoit sur le point d'être pourvu de la charge d'avocat-général de la cour des monnoies, lorsqu'une banqueroute considérable faite à son pere, dérangea ses projets, & le réduisit à chercher une ressource dans la littérature. Après avoir appris l'espagnol & le portugais, il donna en 1700, en 2 vol. in-4°, l'*Histoire générale de Portugal;* ouvrage qui lui mérita une place à l'académie des inscriptions en 1706. Le Quien n'a conduit cette Histoire que jusqu'en 1521, à la mort d'Emmanuel I, & outre que son ouvrage n'est pas fini, il a plusieurs autres défauts. La Clede, secrétaire du maréchal de Coigni, qui donna en 1735, en 2 vol. in-4° & en 8 in-12, une *Nouvelle Histoire de Portugal*, conduite jusqu'à nos jours, prétend que le Quien a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importans, & a passé légérement sur beaucoup d'autres: mais malgré sa critique, l'ouvrage de le Quien est avec raison préféré au sien. Son Traité *De l'usage des Postes chez les anciens & les modernes*, Paris, 1734, in-12, lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre Françoise. Il alla s'établir au Quesnoy, & il y demeura jusqu'en 1713, que l'abbé de Mornay, ambassadeur en Portugal l'emmena avec lui, comme un homme intelligent & un confident sûr. Ce voyage lui fut aussi avantageux qu'honorable. Le roi de Portugal lui donna une pension de 1500 livres payable en quelque lieu qu'il fût, & le nomma chevalier de l'ordre de Christ. Le Quien crut ne pouvoir mieux le remercier qu'en travaillant à finir son *Histoire de Portugal;* mais sa trop grande application lui causa une maladie dont il mourut à Lisbonne en 1728, à 81 ans, laissant deux fils.

QUIETUS, (*Fulvius*) se-

cond fils de Macrien, se distingua dans les armes, & fut fait tribun par Valérien. Son pere ayant été déclaré empereur en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, & partagea son autorité avec lui & Macrien le jeune. Macrien le pere voulut aller se faire reconnoître en Occident où Gallien régnoit; il laissa à Quietus le soin de défendre l'Orient contre les Perses. Quietus signala dans cette occasion ses talens militaires. Mais son pere & son frere ayant été tués, Odenat, qui l'avoit très-bien servi jusqu'alors, lui enleva une partie de ses troupes, & mit le siege devant Emese où l'infortuné prince s'étoit renfermé. Les habitans le sacrifierent à leur sûreté, & après lui avoir donné la mort, ils jeterent son cadavre dans les fossés de la ville. Ce fut à la fin de juillet de l'an 262. Son regne ne fut que d'environ 17 mois; mais dans un si court espace, il parut très-capable de bien gouverner un empire.

QUIGNONES, (François de) Cordelier Espagnol, d'une famille illustre, parvint par ses talens à la place de général de son ordre en 1522. L'empereur Charles-Quint, qui l'aimoit autant qu'il l'estimoit, le fit conseiller de son conseil de conscience. Lorsque Clément VII eut été fait prisonnier, en 1527, par les troupes de ce prince, Quignones fut chargé par ce pontife de négocier la paix & d'obtenir sa liberté. Ses soins lui ayant réussi, il fut honoré de la pourpre, envoyé légat en Espagne & à Naples, fait évêque de Coria, & mourut à Varuli en 1540, après avoir donné une grande idée des lumieres de son esprit & des qualités de son cœur. On a de lui un Bréviaire (*Breviarium Romanum è sacrâ potissimùm Scripturâ & probatis Sanctorum historiis confectum*), imprimé à Rome en 1536, aujourd'hui assez rare. La Préface en est belle, & mérite d'être lue. On a suivi en partie, dans les nouveaux Bréviaires de France, le plan proposé par ce cardinal; & si celui de Paris étoit pendant toute l'année comme il est au tems paschal, il y seroit entiérement conforme. Les Heures canoniales sont réduites à trois Psaumes, & les Matines à trois leçons; le Psautier y est distribué de façon qu'on peut le réciter en entier dans chaque semaine; mais les Psaumes y sont morcelés, ce qui fait un défaut essentiel par la confusion qu'il y a dans les idées, relativement au nombre, à la nature & à l'objet de ces divins cantiques; par l'extinction de l'enthousiasme poétique qui en a dessiné les liaisons & fixé l'ensemble de la maniere la plus inviolable (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 novembre 1786, pag. 471, 1 octobre 1792, pag. 196; avantages de l'ancien & du nouveau Bréviaire comparés, *ibid.*, 1 septembre 1792, p. 13). Pie V ne voulant d'ailleurs pas autoriser par son silence la circulation d'un ouvrage liturgique qui n'avoit aucune sanction, le supprima. On le réimprima à Paris, in-8°, vers l'an 1676: il est recherché des savans, sur-tout des liturgistes. *Voyez* ROBINET Urbain.

QUIGNONES, (Jean de) médecin Espagnol, de la même famille que le précédent, naquit vers 1600. Il exerçoit la médecine par goût & non par intérêt. Ses amis, à qui il portoit généreusement du secours dans leurs maladies, éprouverent plus d'une fois combien il étoit instruit dans l'art des guérisons. Il nous reste de lui un *Traité sur les Langoustes* ou *Sauterelles*. Ce Traité, écrit en espagnol, est curieux & peu commun. Il fut imprimé à Madrid, in-4°, en 1620. Il est encore auteur d'un Traité assez recherché, imprimé à Madrid en 1632, in-4°, sous ce titre : *El monte Vesuvio*. Il est curieux. Cet auteur, comme on voit, avoit embrassé plus d'une science. Outre celle de l'histoire naturelle à qui nous devons les deux Traités précédens, il cultiva aussi celle des antiquités. Il a laissé un *Traité*, en espagnol, *sur quelques Monnoies des Romains*, imprimé à Madrid en 1620, in-4°. Il est peu commun.

QUILLET, (Claude) né à Chinon en Touraine, exerça d'abord la médecine. Il se trouva à Loudun, dans le tems que Laubardemont fut envoyé par le cardinal de Richelieu dans cette ville, pour prendre connoissance de la fameuse affaire de Grandier. On sait qu'il étoit question de sortilege. Le diable s'étoit emparé des Religieuses de Loudun, par le ministere, à ce qu'on prétendoit, du malheureux curé (*voyez* GRANDIER, MESNARDIERE). Quillet laissa échapper quelques discours qui offenserent le cardinal, & écrivit un Traité, où il se trouva plusieurs assertions propres à lui causer du désagrément. Il se retira en Italie, où le maréchal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome, le prit pour son secrétaire. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa *Callipédie*, Poëme en 4 chants, imprimé à Leyde en 1655, sous ce titre : *Calvidii Læti Callipædia, sive De pulchræ prolis habendæ ratione*, in-4°. L'auteur le publia sous un nom étranger, parce qu'il y avoit lancé plusieurs vers satyriques contre le cardinal Mazarin. Ce ministre le découvrit, & ne s'en vengea qu'en lui donnant une abbaye. *Apprenez*, lui dit-il, *à ménager davantage vos amis*. L'abbé Quillet, pénétré de reconnoissance, donna une nouvelle édition de son Poëme à Paris en 1656, in-8°, la dédia au cardinal, & substitua l'éloge à la satyre. Cet auteur mourut quelque tems après à Paris en 1661, à 59 ans. Son Poëme est intéressant par la juste distribution des parties, par l'ingénieux emploi de la fable, par la variété des épisodes; mais sa versification ne se soutient pas, la diction n'est pas toujours correcte, & la bonne latinité y est blessée en quelques endroits. La matiere n'y est pas traitée avec solidité, & ne pouvoit pas l'être; on y trouve quelques erreurs populaires : il y débite sérieusement les extravagances de l'astrologie judiciaire. Un défaut plus grave, c'est un grand nombre de peintures trop libres; il est vrai que le sujet semble les amener, mais où est la nécessité de traiter de tels sujets? On a publié en 1746, in-12, une Traduction françoise, en prose, de ce Poëme,

par Montenault d'Egly ; & en 1774, une en vers françois avec le texte latin, in-8°. Ce qui est répréhensible dans le latin, l'est bien davantage encore dans le françois.

QUILLIN, *voyez* QUELLIN.

QUINAULT, (Philippe) naquit en 1636 d'un boulanger, comme l'insinue Furetiere dans son *Factum* contre l'académie. Tristan l'Hermite, dont il avoit été, dit-on, le domestique, lui donna les premieres leçons de la poésie. Il se fit connoître avant l'âge de 20 ans par quelques Pieces de théâtre, & avant l'âge de 30 ans, il en donna 16, dont plusieurs obtinrent les suffrages du parterre. Elles furent jouées depuis 1654 jusqu'en 1666. Quinault, s'appercevant qu'une de ses Tragédies étoit mal reçue, dit à un courtisan que la scene étoit en Cappadoce, qu'il falloit se transporter dans ce pays-là, & entrer dans le génie de la nation. *Vous avez raison*, répondit le courtisan : *franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à être jouée sur les lieux.* Boileau lui reprocha que dans ses pieces doucereuses & languissantes, *tout*, *jusqu'à* je vous hais, *se disoit tendrement.* Il faut convenir que si le satyrique n'épargna pas assez le jeune poëte, son tort n'est que dans l'excès de sa critique, & en jugeant Quinault précisément comme poëte, il ne pouvoit en porter un jugement bien favorable. D'Alembert lui-même qui, à cette occasion, a dit bien du mal de Boileau, en est convenu. « La grande » poésie, dit-il, veut des ima- » ges, de l'énergie, une har- » monie ferme & soutenue, » un faire mâle & prononcé, » qu'on ne trouve que rare- » ment dans Quinault. Aussi » dira-t-on de lui avec jus- » tice, que c'est un poëte » charmant ; mais personne » ne dira que c'est un grand » poëte, comme on le dira de » Despréaux, de Corneille, » de Racine, de Rousseau. » C'est à-peu-près ainsi que » le maréchal de Villars di- » soit du maréchal d'Uxelles : » *J'ai toujours entendu dire que* » *c'étoit une bonne caboche ;* » *mais personne n'a jamais osé* » *dire que ce fût une bonne* » *tête* ». Cependant Quinault, qui avoit mêlé l'étude du droit à celle de la rime, rangea les comptes d'un riche marchand que ses associés inquiétoient. Après la mort de ce marchand, qui arriva quelque tems après, il épousa sa veuve. Devenu riche par ce mariage, il acheta, en 1671, une charge d'auditeur en la chambre des comptes. Il avoit été reçu l'année d'auparavant à l'académie françoise : ses *Opéra* lui avoient mérité une place dans cette compagnie. Lulli le préféra à tous les autres poëtes, parce qu'il trouvoit en lui seul toutes les qualités qu'il cherchoit : une oreille délicate, qui ne choisît que des paroles harmonieuses ; un goût tourné à la tendresse, pour varier en cent manieres les sentimens consacrés à cette espece de tragédie. Ce poëte eut l'honneur de haranguer le roi, au nom de l'académie françoise, au retour de ses campagnes de 1675 & 1677. Ayant appris la mort de Turenne au moment qu'il alloit parler, il fit une digression,

aussi ingénieuse que touchante, sur ce héros. Sur la fin de sa vie, il se repentit d'avoir consacré son tems à ses Opéra, auxquels il a dû sa célébrité; & ces regrets étoient bien justes; car l'amour & la volupté y sont parés de tous les moyens de la séduction, & ne peuvent faire que des impressions dangereuses sur un jeune cœur; disons mieux, sur tous les cœurs. « Cette musique, » dit madame Maintenon dans » une de ses *Lettres*, qui fait » le seul plaisir du roi, & où » l'on n'entend que des maximes absolument contraires » aux mœurs, seroit, ce me » semble, bien convenable à » retoucher ou à proscrire. Si » l'on en dit un mot, le roi » répond aussi-tôt : *Mais cela* » *a toujours été. La reine, ma* » *mere, qui avoit de la piété,* » *& la reine, qui communioit* » *trois fois la semaine, ont vu* » *tout cela comme moi.* Il est » vrai que, pour lui personnellement, cela ne lui fait » aucune impression; qu'il n'est » occupé que de la beauté de » la musique, des sons, des » accords, & qu'il chante » même ses propres louanges, » comme si c'étoient les louanges d'un autre, & seulement » par goût pour les airs. Mais » il n'en est pas de même pour » le reste des spectateurs. Il » est impossible que parmi tant » de jeunes cœurs, il n'y en » ait de sensibles à ces paroles » pleines d'une morale qui fait » consister le bonheur dans le » plaisir. Car mettez à l'alambic tous les *Opéra*, vous n'en » retirerez jamais que cette » maxime retournée en mille » façons différentes. Le roi a » pris autrefois un plaisir extrême aux beaux Cantiques » d'*Esther* & d'*Athalie*; aujourd'hui il est presque honteux de les faire chanter; » parce qu'il sent qu'ils ennuient les courtisans, que » Quinault pourtant n'ennuie » pas moins. N'est-il pas déplorable que, parmi des » chrétiens, & sous un roi » qui ne voudroit assurément » pas offenser Dieu, on ait » des pratiques si contraires à » tout le systême de religion? » Si le roi cependant vouloit » absolument, qu'au-lieu des » maximes pernicieuses semées » dans les *Opéra*, on ne chantât que des choses saintes, » ou du moins innocentes, les » gens d'esprit, dont la France » abonde, s'empresseroient de » travailler dans ce genre. » Mais il craint d'établir une » nouveauté; il craint que les » beaux airs n'ennuient, dès » que les paroles en sont pures; » il craint de déplaire au public, de l'opinion duquel le » prince dépend encore plus » que le sujet. Quelques-uns » disent que *ce que l'on entend* » *à l'opéra, entre par une oreille* » *& sort par l'autre.* Oui, mais » ils oublient que le cœur est » entre deux ». Quinault mourut dans de grands sentimens de religion en 1688, âgé de 54 ans, après avoir composé pour lui-même cette épitaphe, dont la simplicité est remarquable :

Passant, arrête ici pour prier un moment;
C'est ce que des vivans les morts peuvent attendre.
Quand tu seras au monument,
On aura soin de te le rendre.

Quinault est aussi auteur : I. De quelques *Epigrammes*, dont la poésie est foible. II. De la *Discription de la Maison de Sceaux*, petit Poëme écrit avec délicatesse. III. De différentes Pieces de Poésie, répandues dans les Recueils du tems. Ses Œuvres ont été imprimées avec sa *Vie* à Paris, 1739 & 1778, 5 vol. in-12. C'est une vraie cruauté d'avoir abandonné ses *Opéra* à M. Marmontel, qui les a gâchés & *limousinés* d'une maniere affligeante pour la littérature & pour la mémoire de ce célebre lyrique. On a fait à l'occasion de cette destructive réforme, l'épigramme suivante :

Quinault par la douceur de ses aimables vers,
Suspendoit le tourment des ombres malheureuses :
Cherchons pour l'en punir des peines rigoureuses,
S'écria le dieu des enfers.
Il invente aussi-tôt le mal le plus horrible,
Dont au Tartare même on se fût avisé ;
Je veux faire, dit-il, *un exemple terrible*,
J'ordonne que Quinault soit marmontelisé.

Ce qui doit un peu consoler les vrais littérateurs de cette corruption, c'est que l'*Opéra* en lui-même est un ouvrage défectueux, monstrueux même dans les regles du théâtre, qui n'appartient à aucun genre, & qui dans la réalité n'est qu'une farce sérieuse & parée. On connoît le mot de J. J. Rousseau, qu'un poëte a rendu ainsi :

On peut faire un bon Opéra ;
Mais je ne sais trop quel suffrage
Aux mauvais on réservera,
Puisqu'un Opéra n'est pas un bon ouvrage.

QUINAULT, *voy.* FRESNE (du).

QUINCY, (Charles Sevin, marquis de) lieutenant-général d'artillerie, s'est distingué par son courage & par son amour pour les lettres. On a de lui l'*Histoire Militaire de Louis XIV*, 1726, 7 vol. in-12, qui se relient en 8. Elle est très-utile pour ceux qui s'appliquent au métier de la guerre, & qui veulent suivre les marches, les campemens & les autres opérations militaires.

QUINCY, (Jean) médecin Anglois, exerçoit sa profession au commencement du 18*e*. siecle à Londres, & publia en anglois : I. Un *Dictionnaire de Physique*, 1719, in-8°. II. *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8°, traduite en françois par Clausier, Paris, 1745, in-4°. On y trouve la critique des principales préparations des apothicaires. III. *Pharmacopée chymique*, Londres, 1723, in-4°.

QUINQUARBRES, *voyez* CINQ-ARBRES Jean.

QUINTE-CURCE, (*Q. Curtius-Rufus*) historien latin, étoit, selon quelques-uns, fils d'un gladiateur ; au moins sa naissance étoit si peu illustre, que Tacite, par égard pour un homme devenu très-célebre, n'a pas voulu en parler. Il s'attacha dans sa jeunesse au questeur d'Afrique, se fit des protecteurs, & après avoir rempli diverses dignités, il eut le gouvernement de l'Afrique. Tibere en le lui donnant, essaya de couvrir en quelque sorte l'obscurité de sa naissance, en disant qu'il paroissoit s'être fait lui-même. *Curtius Rufus videtur*

videtur mihi ex se natus. Tacite & Pline le Jeune racontent que son élévation lui fut prédite par un spectre, qui lui apparut à Adrumete, sous la figure d'une femme. L'idée que le premier de ces auteurs donne de son caractere, n'est rien moins que flatteuse. Quinte-Curce s'est immortalisé par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, & il a immortalisé ce héros. Cet ouvrage étoit en dix livres, dont les deux premiers, la fin du cinquieme & le commencement du sixieme ne sont pas venus jusqu'à nous. Son style est noble, élégant, pur, mais trop fleuri. Ses pensées sont brillantes, ingénieuses & sensées. Le nom d'Alexandre ne lui en impose point : il dit le bien & le mal de ce héros, comme il l'auroit pu dire d'un homme ordinaire. Il est moins fidele dans les discours qu'il prête à ce conquérant, & aux autres personnages qu'il fait agir. La plupart sont trop longs, & le bel esprit y paroît plus que l'homme véritablement éloquent. On lui reproche encore d'avoir trop négligé la chronologie & les dates, & d'avoir fait des fautes essentielles en géographie. Les meilleures éditions sont celles du P. Matthieu Raderus, Cologne, 1628, in-fol., de Cellarius, Leipsig, 1721; d'Elzévir, 1633, in-12; du P. le Tellier, *ad usum Delphini*, Paris, 1678, in-4°. Les curieux recherchent aussi celle de Venise, 1470, in-fol. La Traduction donnée par Vaugelas, 2 vol. in-12, est estimée & mérite de l'être. *Voyez* FAVRE Claude, & FREINSHEMIUS.

QUINTIEN, (S.) né en Afrique, sous la domination des Vandales, vint en France du tems du roi Clovis, & fut élu évêque de Rhodez; il assista, en cette qualité, au concile d'Agde en 506. Chassé de son siege par les Goths, il se retira en Auvergne, où il devint évêque, & où il mourut saintement en 527, après avoir sauvé par ses prieres la ville d'Auvergne, que le roi Thierri avoit juré de démolir.

QUINTILIEN, (*Marcus-Fabius-Quintilianus*) naquit la 2*e*. année de l'empereur Claude, la 42*e*. de J. C. On dispute sur le lieu de sa naissance. Plusieurs le font espagnol; d'autres croient, avec assez de fondement, qu'il étoit né à Rome. Quintilien, pour se former à l'éloquence, se rendit le disciple des orateurs qui avoient le plus de réputation. Domitius Afer tenoit alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentoit pas d'entendre ses plaidoyers au barreau : il lui rendoit aussi de fréquentes visites. Au commencement de l'empire de Galba, Quintilien ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, & aux gages de l'état. Il dut ce privilege à Vespasien « qui assigna sur le » fisc, dit Suétone, un revenu » annuel aux professeurs d'élo» quence grecque & latine ». Ce revenu étoit considérable & équivalent à 20,000 liv., monnoie de France : mais c'étoit sans doute une somme à répartir entre tous. Quintilien remplit la chaire de rhétorique avec un applaudisse-

ment général. Il exerça en même tems, & avec un pareil succès, la fonction d'avocat, & se fit aussi un grand nom dans le barreau. Après avoir employé 20 années à ces deux exercices, il obtint de l'empereur Domitien la permission de les quitter. Le loisir que se procura Quintilien par sa retraite, ne fut pas un loisir de langueur & de paresse, mais d'ardeur & d'activité. Il commença par composer un *Traité sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, dont on ne sauroit trop regretter la perte : nous ne le connoissons que par quelques passages & citations. Quelque tems après, pressé par les instantes prieres de ses amis, il commença son grand ouvrage des *Institutions Oratoires*, composé de 12 livres. Il en avoit achevé les trois premiers, lorsque l'empereur Domitien lui confia le soin des deux jeunes princes ses petits neveux, qu'il destinoit à l'empire. Le plaisir que lui causa la composition de ce livre, fut troublé par la perte de ses 2 fils & de sa femme; il fut sur-tout sensible à la mort de l'aîné. « La fécondité de son génie, dit-il, » n'en étoit pas demeurée aux » boutons & aux fleurs; dès » l'âge de dix ans il portoit des » fruits ». C'étoit principalement pour ce cher fils, l'objet de ses complaisances & de ses soins, qu'il avoit commencé ses *Institutions Oratoires*. C'est la rhétorique la plus complette que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau & le conduit jusqu'au tombeau. Dans le premier livre il traite de la maniere dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre, & prouve que c'est moins de leur propre caractere, que des exemples de leurs précepteurs & de leurs parens, que naissent les défauts & les vices qui en sont à la suite le fléau de la société. » Plût aux dieux, dit il, que » nous n'ayons pas à nous imputer à nous-mêmes les vices » de nos enfans! Nous amollissons leur enfance par de dangereuses délicatesses. Cette » molle éducation leur énerve » l'esprit & le corps. Accoutumés à fouler la pourpre, » jusqu'où ne porteront-ils pas » leurs desirs, à mesure qu'ils » avanceront en âge? S'il leur » échappe quelques termes trop » libres, nous nous en amusons; & ce que nous ne » souffririons pas dans la bouche des plus grands libertins, » nous le souffrons dans la » bouche de nos enfans, nous » en rions, nous les caressons. » De qui ont-ils appris ces » mots licencieux? Hélas! ils » ne sont que les échos de ce » qu'ils nous ont entendu dire! » Nous les rendons témoins de » nos libertés criminelles : il » n'est point de repas qui ne » retentisse de chansons indécentes, & où l'on n'expose » à leurs yeux des choses qui » font rougir la pudeur : ils en » contractent l'habitude, qui » se change bientôt en nature, » & les malheureux enfans » sont déjà vicieux, sans savoir ce que c'est que le » vice ». Dans le même livre, il traite de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui se doit pratiquer dans

l'école de rhétorique, & plusieurs questions qui regardent la rhétorique même. On trouve dans les 5 livres suivant, les préceptes de l'invention & de la disposition. Un des caracteres particuliers de la rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec art & avec élégance. On y voit une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, & sur-tout de comparaisons, qu'une imagination vive & ornée lui fournit à propos. On y souhaiteroit seulement plus de précision & plus de profondeur. Quintilien parle bien; mais il ne creuse pas assez son sujet. Ses *Institutions* demeurerent inconnues jusqu'en 1415. Elles furent trouvées par le Pogge, dans l'abbaye de St-Gal, & non point dans la boutique d'un épicier Allemand, comme quelques-uns l'ont écrit: c'est chez les moines qu'on a trouvé, à la renaissance des lettres, les anciens ouvrages que quelques savans croyoient perdus; & c'est à eux qu'on en doit la conservation, comme celle des sciences, dans des tems de barbarie & d'ignorance. C'est la justice qui leur a été rendue par des philosophes de ce siecle, leurs forcenés ennemis. L'abbé Gédoyn a traduit en françois les *Institutions*, Paris, 4 vol. in-12; excellente traduction, mais défigurée par l'orthographe du nouvel éditeur. Les savans recherchent deux éditions des *Institutions*, données à Rome en 1470, in-folio; l'une par Comanus, qui est la plus estimée; & l'autre par l'évêque d'Aleria. — Il ne faut pas confondre cet éloquent rhéteur avec QUINTILIEN, son aïeul. C'est de ce dernier qu'il nous reste 145 *Déclamations*. Ugolin de Parme publia les 136 premieres dans le 15e. siecle, Venise, 1481 & 1482, in-fol. Les 9 autres furent publiées en 1563, par Pierre Ayrauld, & ensuite par Pierre Pithou, en 1580. Il y a encore 19 autres *Déclamations*, imprimées sous le nom de *Quintilien* l'orateur; mais Vossius pense qu'elles ne sont ni de lui, ni de son grand-pere. Il les attribue au jeune Posthume, qui prit, dit-on, le nom de César & d'Auguste dans les Gaules, avec Posthume son pere, l'an 260 de J. C. Elles ont été traduites en françois, in-4°, par Jean Nicole, pere de l'auteur des *Essais de Morale*. On a réuni les *Institutions* du petit-fils & les *Déclamations* de l'aïeul, dans l'édition *cum notis Variorum*, 1665, 2 vol. in-8°; & dans celle du savant & prolixe commentateur Burman, 1724, 4 vol. in-4°, moins estimée que l'autre.

QUINTILIUS-VARUS, *voyez* VARUS.

QUINTILLUS-VARUS, gouverneur de Syrie, présida à l'assemblée qu'Hérode convoqua pour juger son fils Antipater, accusé de l'avoir voulu tuer. Il conseilla de le tenir en prison jusqu'à ce qu'Auguste en eût connoissance; il empêcha Sabinus, gouverneur de Judée, de s'emparer des trésors d'Hérode, & appaisa par sa sagesse une sédition que la méchanceté de ce gouverneur avoit excitée.

QUINTILLUS, (*Marcus-Aurelius-Claudius*) étoit frere

de l'empereur Claude II ; il crut que cette qualité lui donnoit des droits à l'empire. Il se revêtit de la pourpre à la fin de mai 270. Aurélien avoit été proclamé Auguste par l'armée qui étoit à Sirmich. Quintillus, désespérant de se soutenir contre ses armes victorieuses, se fit ouvrir les veines dans un bain à Aquilée, après avoir régné environ 17 jours. Ce prince étoit recommandable par sa modération, son affabilité, & par son exactitude à maintenir la discipline militaire ; mais il n'avoit pas assez de fermeté & de hardiesse pour soutenir le poids de l'empire.

QUINTIN, (Jean) né à Autun en 1500, fut chevalier-servant dans l'ordre de Malte, & accompagna le grand-maître dans cette isle en qualité de domestique. De retour en France, il devint professeur en droit canon à Paris l'an 1536, & s'y acquit beaucoup de réputation. Quintin mourut à Paris en 1561. On a de lui une *Description de l'Isle de Malte*, en latin, 1536, in-4° ; & d'autres ouvrages plus volumineux qu'exacts.

QUINTIN, tailleur d'habits, chef des hérétiques qu'on nommoit *Libertins*, tient une place parmi les rêveurs & les blasphémateurs du 16*e*. siecle. Il soutenoit que J. C. étoit satan, que tout l'Evangile étoit faux, qu'il n'y avoit dans l'univers qu'un seul Esprit qui étoit Dieu; qu'on ne doit pas punir les méchans ; qu'on peut professer toutes sortes de religions ; enfin, qu'on peut, sans péché, se laisser aller à toutes ses passions. Cet impie factieux & turbulent fut brûlé à Tournay en 1530 ; mais la mort du maître n'empêcha par les disciples de se répandre en France, en Hollande & dans les pays voisins.

QUINTIN, *voyez* MESSIS.

QUINTINIE, (Jean de la) naquit près de Poitiers en 1626. Après son cours de philosophie, il prit quelques leçons de droit, & vint à Paris se faire recevoir avocat. Quoiqu'il eût peu de tems dont il pût disposer, il en trouvoit néanmoins suffisamment pour satisfaire la passion qu'il avoit pour l'agriculture. Il lut *Columelle*, *Varron*, *Virgile*, & tous les autres auteurs anciens & modernes qui ont traité de cette matiere. Il augmenta ses connoissances sur le jardinage dans un voyage qu'il fit en Italie. De retour à Paris, la Quintinie se livra tout entier à l'agriculture, & fit un grand nombre d'expériences curieuses & utiles. On dit communément qu'il a prouvé le premier, qu'un arbre transplanté ne prend de nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis qu'il est replanté, & nullement par les petites racines qu'on lui a laissées, qu'on appelle ordinairement *le chevelu :* qu'ainsi, loin de conserver ces anciennes petites racines, quand on transplante l'arbre, comme on faisoit autrefois avec grand soin, il faut les couper. Cependant Roger de Schabol a prétendu prouver tout le contraire, & soutient que le chevelu est nécessaire. La maniere vivace dont nous voyons reprendre des plantes, sans aucune de ces pe-

tites racines (*a*), est favorable à l'assertion de la Quintinie. C'est lui aussi qui a donné la méthode de bien tailler les arbres, pour les contraindre à donner du fruit, à le donner aux endroits où l'on veut qu'il vienne, & même à le répandre également sur toutes leurs branches. Quintinie fait de vains efforts pour détruire le sentiment qui attribue de l'influence à la lune; autrefois généralement reconnue, puis rejetée comme une qualité occulte, aujourd'hui rétablie par les écrivains les plus célebres (*b*). Il se déclare aussi contre la circulation de la seve dans les plantes; & ce qu'il disserte là-dessus, prouve peut-être qu'il étoit meilleur cultivateur que bon physicien. La Quintinie mourut à Paris vers 1700. On a de lui un livre intitulé: *Instructions pour les Jardins fruitiers & potagers*, Paris, 1725, 2 vol. in-4°; & plusieurs *Lettres* sur la même matiere.

QUINTUS - CALABER, *voyez* CALABER.

QUIQUERAN DE BEAUJEU, (Pierre de) d'une ancienne maison de Provence; après avoir appris la rhétorique & la poésie à Paris, il fit un voyage en Italie, où il s'appliqua à la musique. De retour à Paris, il étudia les mathématiques, l'histoire naturelle, la botanique & les belles-lettres. Sa naissance, soutenue par la réputation que lui avoient faite ses talens, lui mérita l'évêché de Senez, à l'âge de 18 ans. Il n'en jouit pas long-tems, étant mort à Paris en 1550, à 24 ans. Quiqueran fut le premier évêque nommé après le Concordat de Léon X & de François I. On a de lui : I. Un Eloge de la Provence, en vers latins, sous ce titre : *De laudibus Provinciæ*. On en a une version françoise, in-8°, par Pierre de Vini de Claret, archidiacre d'Arles. II. Un *Poëme* latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules. Ces deux ouvrages offrent des images heureuses & de l'esprit; mais on voit que son génie n'a-

(*a*) Même des bois secs & des tronçons d'arbres, dans certaines especes, comme l'olivier. Virgile a dit, & il a dit vrai :

Quin etiam caudicibus sectis, mirabile dictu!
Truditur e sicco radix oleagina ligno.

(*b*) On peut voir le *Dict. Encyclop.* art. ASTROLOGIE, où les influences sont reconnues & expliquées autant que la matiere le comporte. M. de la Lande observe que si la lune souleve deux fois par jour, les eaux de l'Océan, elle doit bien avoir d'autres effets encore. " Je voudrois, ajoute-t-il, que les médecins consultassent au moins l'expérience ,, à cet égard, & qu'ils examinassent si les crises & les paroxismes des ,, maladies n'ont pas quelque correspondance avec les situations de la ,, lune par rapport à l'équateur, aux sysygées & aux apsydes. Plusieurs ,, médecins habiles m'en ont paru persuadés, & c'étoit pour les engager ,, à s'en occuper, que je donnai pendant quelques années, dans la ,, *Gazette de Médecine*, les détails des circonstances astronomiques ,, dont on doit tenir compte ,,. *Abrégé d'Astronomie, à Paris* 1774. Derham, dans sa *Théologie Astronomique*, p. 150, établit les influences d'une maniere plus positive encore.

voit pas encore acquis sa maturité. Ils ont été recueillis à Paris en 1551, in-folio.

QUIQUERAN DE BEAUJEU, (Paul-Antoine de) de la même famille, chevalier de Malte, combattit souvent avec succès contre les Turcs. Mais au mois de janvier 1660, une tempête l'ayant obligé de relâcher dans un fort mauvais port de l'Archipel, il y fut investi par 30 galeres de Rhodes, que le capitan-pacha Mazamamet commandoit en personne. Il en soutint le feu pendant un jour entier, & n'y succomba qu'après avoir épuisé ses munitions & perdu les trois quarts de son équipage. Il étoit chargé de fers, quand une seconde tempête, plus violente que la premiere, mit la flotte victorieuse en tel danger, que Mazamamet se vit réduit à implorer le secours du chevalier. Quiqueran la sauva par l'habileté de sa manœuvre. Le capitan, touché de reconnoissance pour ce service, voulut le sauver à son tour. Pour réussir plus facilement, il le confondit avec les plus vils esclaves. Mais le grand-visir, qui le reconnut au portrait qu'on lui en avoit fait, le fit mettre au château des Sept-Tours, sans espérance de rançon ni d'échange. Louis XIV le redemanda en vain, & les Vénitiens ne purent le faire comprendre dans le traité de Candie. Il fut délivré par la hardiesse & le zele ingénieux de son neveu, Jacques de Quiqueran; & mourut commandant de Bourdeaux. — Son autre neveu, Honoré de QUIQUERAN de Beaujeu, frere de Jacques, naquit à Arles en 1655, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut envoyé dans les missions du Poitou & du pays d'Aunis, après la révocation de l'Edit de Nantes, & devint évêque d'Oléron en 1705, & peu de tems après de Castres. Louis XIV étant mort en 1715 dans le tems de l'assemblée générale du clergé, l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer à St. Denys l'*Oraison funebre* de ce monarque: il s'en acquitta avec succès. Ce prélat mourut à Arles, où il étoit allé pour voir sa famille, en 1736, à 81 ans. On a un vol. in-4°. des *Mandemens*, des *Lettres* & des *Instructions Pastorales* qu'il publia, sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence & du Languedoc, sur l'incendie de Castres, & sur quelques objets qui décelent son attachement aux nouveaux disciples de S. Augustin. Colbert & Soanen eurent en lui un ami zélé.

QUIRIN, (S.) évêque de Sciscia, ville de la Pannonie, aujourd'hui *Sisseg*, souffrit la mort pour la foi à Sabaria, le 4 juin 303 ou 304. S. Jerôme & Fortunat en parlent avec de grands éloges: Prudence a composé une Hymne en son honneur. Dom Ruinart a publié les Actes authentiques de son martyre.

QUIRINALIS, (*Claudius*) ancien rhéteur, né à Arles, s'appliqua avec tant de succès à l'étude des belles-lettres, qu'il ne tarda pas à se trouver en état de les enseigner aux autres, & de s'acquérir beaucoup de réputation dans cette profession. On croit qu'il commença à l'exercer dans la ville

de Marseille, & qu'il fut, dans le 1er. siecle de l'Eglise, un de ces illustres rhéteurs qui contribuerent à rendre si célebres les écoles de cette ville. Mais, selon S. Jerôme, il quitta dans la suite les Gaules, & passa à Rome, où il professa publiquement la rhétorique avec une grande réputation.

QUIRINI *ou* QUERINI, (Ange-Marie) noble Vénitien, né en 1680, avec un esprit vif, entra de bonne heure dans l'ordre de S. Benoît. Il fit profession, le 1er. janvier 1698, dans l'abbaye des Bénédictins de Florence, & s'appliqua aux sciences avec une application infatigable. Cependant en 1709 ses études furent quelque tems traversées par une idée importune : il s'imaginoit qu'il avoit la pierre. Il en fut détrompé par une diete févere qui, en guérissant son imagination, affoiblit excessivement ses forces : pour les rétablir, il prit le parti de voyager & de visiter les savans. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre & la France, & fit connoissance avec plusieurs hommes distingués. De retour à Rome, il fut nommé en 1723 archevêque de Corfou, & s'attira par une conduite vraiment épiscopale, non-seulement la vénération de ses ouailles, mais encore la vénération des Grecs schismatiques. Honoré du chapeau de cardinal en 1727, il répara avec magnificence l'église de St. Marc, qui étoit son titre. L'église cathédrale de Bresse, dont il avoit été fait évêque en 1726, est devenue par ses soins une des plus magnifiques d'Italie. Toute l'Europe sait combien il a contribué à la construction de l'église catholique de Berlin. Il augmenta la bibliotheque du Vatican par la donation de la sienne, qui étoit choisie, & si nombreuse, qu'il fallut, pour la placer, construire une nouvelle salle. Il acheta un grand nombre de livres, qu'il donna de même à la ville de Bresse, pour en faire une bibliotheque publique, & à l'entretien de laquelle il assigna des fonds suffisans. On s'étonnera peut-être de toutes ces libéralités; mais il avoit beaucoup de revenus, & peu de besoins. Cet illustre prélat mourut subitement d'apoplexie à Bresse en 1755, à 75 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Primordia Corcyræ, ex antiquissimis monumentis illustrata* : ouvrage plein d'érudition & de critique, dont la meilleure édition est celle de Bresse en 1738, in-4°. II. Une Edition des ouvrages de quelques saints évêques de Bresse, qu'il publia en 1738, in-folio, sous ce titre : *Veterum Brixiæ Episcoporum, S. Philastrii & S. Gaudentii Opera : necnon beati Ramperti & venerabilis Aldemani Opuscula*, &c. III. *Specimen variæ Litteraturæ, quæ in urbe Brixia ejusque ditione paulò post Typographiæ incunabula florebat*, &c., 1739, in-4°. IV. La *Relation* de ses Voyages : elle renferme des anecdotes curieuses & intéressantes. V. Une Edition des Livres de l'Office Divin, à l'usage de l'Eglise Grecque. VI. Une de l'*Enchiridion Græcorum*. VII. *Gesta & Epistolæ Francisci Barbari*. VIII. Un Recueil de ses *Lettres*, en dix livres. IX. La *Vie du pape Paul II*, contre

Platine; Rome, 1740, in-4°. X. Une Edition des *Lettres* du cardinal Polus. XI. Quatre *Instructions Pastorales*. XII. Un Abrégé de sa *Vie* jusqu'à l'année 1740, Bresse, 1749, in-8°. XIII. Etant bibliothécaire du Vatican, il procura la nouvelle Edition des *Œuvres de saint Ephrem*, 1742, 6 tom. in-fol. en grec, en syriaque & en latin. XIV. Une Harangue: *De Mosaïcæ Historiæ præstantia*, pleine d'idées justes, & bien propre à apprécier la narration de Moïse.

QUIRINUS, (*Publius Sulpitius*) consul Romain, natif de Lanuvium, rendit de grands services à sa patrie sous l'empire d'Auguste. Après son consulat, il commanda une armée dans la Cilicie, où il soumit les Hemonades, & mérita, par ses victoires sur ce peuple, l'honneur du triomphe. Auguste envoya Quirinus pour gouverner en Syrie, environ dix ans après la naissance de J. C., ce qui forme une difficulté dans le passage de S. Luc, qui dit que ce fut sous Quirinus ou Cyrinus, que se fit le dénombrement qui obligea la Ste. Vierge & Joseph d'aller à Bethléem pour s'y faire inscrire. Il est certain cependant que Quirinus ne fut nommé au gouvernement de Syrie que dix ans après la naissance de J. C., qui vint au monde au tems de ce dénombrement. Ainsi quelques interpretes traduisent le passage de S. Luc: *Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino*, de la maniere suivante: « Ce dénombrement » est le premier, & s'est fait » avant celui de Quirinus ». D'autres croient que ce dénombrement, qui avoit été commencé dans le tems de la naissance de J. C. avant l'arrivée de Quirinus en Syrie, fut continué & achevé par ce gouverneur dont il porta le nom; d'autres enfin supposent que Quirinus fit ce dénombrement en vertu d'une commission particuliere avant d'être gouverneur de Syrie. Quirinus fut ensuite gouverneur de Caïus, petit-fils d'Auguste. Il épousa Æmilia Lepida, arriere-petite-fille de Sylla & de Pompée; mais il la répudia dans la suite, & la fit bannir de Rome d'une maniere honteuse. Il mourut l'an 22 de J. C.

QUIROS, (Augustin de) Jésuite Espagnol, natif d'Adujar, fut élevé aux premieres charges de sa province, ensuite envoyé au Mexique, où il mourut le 13 décembre 1622, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires* sur le *Cantique de Moïse*, sur *Isaïe*, *Nahum*, *Malachie*; sur l'*Epître aux Colossiens*, sur celle de S. Jacques, &c.

QUISTORP, (Jean) théologien luthérien, né à Rostock l'an 1584, fut professeur de théologie en cette ville, puis surintendant des églises. Grotius étant tombé malade à Rostock de la maladie dont il mourut, Quistorp recueillit ses derniers soupirs. Il mourut lui-même en 1648. Ses principaux ouvrages sont: I. *Articuli Formulæ Concordiæ illustrati*. II. *Manuductio ad studium Theologicum*. III. Des *Notes* latines sur tous les livres de la *Bible*. IV. Des *Commentaires* latins sur les *Epîtres* de S. Paul. V. Des *Sermons*. VI. Des *Dissertations*. — Jean QUISTORP, son

fils, né en 1624, & mort en 1669, pasteur & professeur à Rostock, publia divers ouvrages théologiques, pleins de savoir & de fiel.

QUOD-VULT-DEUS, (S.) étoit évêque de Carthage, dans le tems que cette ville fut prise par Genseric, roi des Vandales, l'an 439. Ces barbares le mirent, lui & la plupart de ses clercs, dans de vieux navires qui faisoient eau de toutes parts, & qui étoient sans aucune provision. Dieu fut leur pilote, & les fit aborder heureusement à Naples, où ils furent reçus comme de glorieux confesseurs de J. C. *Voy.* Deo Gratias.

R

RABACHE, (Etienne) docteur de Sorbonne, de l'ordre des Augustins, naquit à Vauves, dans le diocese de Chartres, en 1556. Il fit à Bourges la réforme des Religieux de son ordre, & l'établissement de la congrégation de S. Guillaume, en 1594. Ce pieux réformateur finit sa vie à Angers, en 1616, à 60 ans.

RABAN-MAUR, (Magnence) naquit à Fulde en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parens l'offrirent, à l'âge de dix ans, au monastere de Fulde, où il fut instruit dans la vertu & dans les lettres. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. De retour à Fulde, il en fut élu abbé, & réconcilia Louis le Débonnaire avec ses enfans. Raban écrivit une lettre pour consoler ce prince, que l'on avoit déposé injustement, & publia un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfans envers leur pere, & les sujets envers leur prince. Il est dans le *Concordia* de Marca, édition de Baluze. Devenu archevêque de Mayence en 847, il fit paroître beaucoup de zele & de charité dans le gouvernement de son Eglise. Après avoir examiné la doctrine de Gotescalc dans un concile tenu dans sa ville épiscopale en 848, il la condamna & envoya Gotescalc à Hincmar archevêque de Rheims, dans le diocese duquel il avoit été ordonné (*voyez* Gotescalc). Raban mourut dans sa terre de Winsel, en 856, à 68 ans. Il légua ses livres aux abbayes de Fulde & de S. Alban. On a de lui beaucoup d'ouvrages, recueillis à Cologne en 1627, 6 tomes in-fol. qui se relient en 3 vol. Ils contiennent : I. Des *Commentaires sur l'Ecriture*, qui ne sont presque que de simples extraits des écrits des Peres : c'étoit la maniere des théologiens de son tems. II. Un *Traité de l'Institution des Clercs & des Cérémonies de l'Eglise ou des Offices Divins*, divisé en 3 livres. C'est un de ses plus importans ouvrages. III. Un *Traité du Calendrier Ecclésiastique.* Il y enseigne la maniere de discerner les années bissextiles & de marquer les indictions. IV. Un *Livre sur la vue de Dieu, la pureté du cœur, & la maniere de faire pénitence.* Ce sont des

extraits que l'auteur avoit faits en lisant les Peres. V. *De Universo, sive Etymologiarum opus.* Il contient la définition des noms propres qui se trouvent dans l'Ecriture-Sainte. VI. Des *Homélies*. VII. Un *Martyrologe*. Le Prologue de ce Martyrologe a été publié par D. Mabillon, *Analect.* p. 419, d'après un manuscrit de la bibliotheque de S. Gal. VIII. Le *Livre de la Grammaire;* ce n'est qu'un extrait de Priscien, le grammairien. IX. *Traité des Ordres Sacrés, des Sacremens & des Habits Sacerdotaux.* X. *Traité de la Discipline Ecclésiastique.* XI. Un *Pénitentiel.* XII. Un *Traité de l'Invention des Langues.* XIII. Le *Traité des Vices & des Vertus*, qu'on lui attribue, est d'Halitgarius, évêque d'Orléans. On trouve dans le *Thesaurus* de Martenne, dans les *Miscellanea* de Baluze, & dans les Œuvres du P. Sirmond, quelques *Traités* qui ne sont point dans le Recueil de ses Œuvres. Raban cultivoit aussi la poésie : témoin son *Poëme* en l'honneur de la Ste.-Croix, qui est dans le Recueil de ses ouvrages, & dont il y a une assez belle édition particuliere à Ausbourg, 1605, in-fol. Le P. Brouwer a publié ses Poésies à la suite de celles de Fortunat. Quoique le style de Raban soit en général simple, clair & concis; cependant il y a des endroits qui ont besoin d'explication; il écrit moins bien en vers qu'en prose; il lui échappe même des fautes contre la prosodie, ce qui dans ces siecles n'a rien d'étonnant.

RABARDEAU, (Michel) Jésuite, mort en 1649, à 77 ans, est connu par son *Optatus Gallus benignâ manu sectus*, Paris, 1641, in-4°. Rabardeau prétendant réfuter le livre intitulé : *Optati Galli de cavendo Schismate* de Charles Hersant, qui paroissoit craindre un schisme dans l'Eglise de France, à l'occasion du patriarchat dont le cardinal de Richelieu sembloit vouloir se revêtir, donna aussi-bien que son adversaire dans diverses erreurs. Il avançoit que la création d'un patriarche en France n'avoit rien de schismatique, & que le consentement de Rome n'étoit pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avoit été pour établir les patriarches de Jérusalem & de Constantinople. Ce dernier article en particulier montre combien l'auteur avoit peu réfléchi. Les termes seuls de sa comparaison auroient dû lui ouvrir les yeux. Le pape, successeur du prince des Apôtres, & chef de l'Eglise universelle, est en même tems patriarche de l'Occident; mais il ne l'est pas de l'Orient. Ainsi l'érection des patriarchats de Jérusalem & de Constantinople n'avoit rien pris sur sa jurisdiction patriarchale; au-lieu que la création d'un patriarche en France lui en ravissoit une partie des plus considérables. Elle ne pouvoit donc pas se faire malgré lui, sans une injustice palpable. « Qu'elle pût absolument avoir » lieu sans schisme, dit un auteur fort modéré, c'est là » une de ces spéculations qui » égarent toujours dans la pratique, qui au moins dans les » circonstances où on les agite » communément, & où l'on » agitoit celle-ci, c'est-à-dire,

» dans la chaleur du ressentiment, & l'aveuglement du » dépit, conduisent inévitablement au précipice, qu'on » n'en sépare que par des précisions idéales ». Son ouvrage fut condamné à Rome en 1643; l'assemblée du clergé de France reçut ce décret le 19 septembre 1645, & le fit enregistrer dans son procès-verbal.

RABELAIS, (François) né à Chinon en Touraine, d'un aubergiste ou d'un apothicaire, entra chez les Cordeliers de Fontenai-le-Comte dans le bas Poitou, & fut élevé aux ordres sacrés. Né avec une imagination vive & une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire, & y réussit. Son couvent étoit dépourvu de livres; il employa les honoraires de ses sermons à se faire une petite bibliotheque. Sa réputation commençoit à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans une prison monastique, d'où il trouva moyen de s'échapper. Des personnes de la premiere qualité, à qui son esprit enjoué avoit plu, seconderent le penchant qui le portoit à sortir de son cloître. Clément VII lui accorda, à leur sollicitation, la permission de passer dans l'ordre de S. Benoît, au monastere de Maillezais. Rabelais, ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux, & alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur & obtint une chaire dans cette faculté en 1531. Rabelais quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon. Il y exerça pendant quelque tems la médecine; mais Jean du Bellai l'ayant invité à le suivre dans son ambassade de Rome, il partit pour l'Italie. Ses saillies amuserent beaucoup le pape & les cardinaux, & il obtint une autre bulle de translation dans l'abbaye de St-Maur-des-Fossés, dont on alloit faire un chapitre. De Cordelier devenu Bénédictin, de Bénédictin chanoine, de chanoine il devint curé. On lui donna la cure de Meudon en 1545; mais il ne parut pas plus appellé à cet état qu'aux autres qu'il avoit abandonnés. Ce fut vers ce tems-là qu'il mit la derniere main à son *Pentagruel* : satyre atroce contre les moines, qui fut censurée par la Sorbonne & condamnée par le parlement. Dans cet extravagant livre, il a répandu une gaieté bouffonne, l'obscénité & l'ennui. S'il a voulu par-là se venger de ses supérieurs qui l'avoient mis en prison, il n'a pas rempli son but, car rien ne prouve mieux combien il la méritoit. Il mourut en 1553, à 70 ans. On raconte que prêt à mourir, il demanda son *domino*, & comme on paroissoit étonné de cette demande, il répondit : *Beati mortui qui in* Domino *moriuntur*. Mais cette anecdote où la sottise marche à côté de l'impiété, n'est probablement pas plus vraie que tant d'autres qu'on raconte de lui, aussi extravagantes que son histoire de *Gargantua*. On prétend, par exemple, que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur de petits sachets : « Poison pour faire » mourir le roi : Poison pour

» faire mourir la reine », &c. Il usa, dit-on, de ce stratagême, pour être conduit & nourri jusqu'à Paris sans qu'il lui en coûtât rien, & pour faire rire le roi ; mais une telle turlupinade, loin de faire rire, auroit pu faire pleurer celui qui en étoit l'auteur. Les Œuvres de Rabelais, dont les Elzevirs donnerent une édition sans notes en 1663, en 2 vol. in-12, furent recueillies en Hollande en 5 vol. in-8°, 1715, avec des figures & un commentaire par le Duchat. En 1741, Bernard, libraire à Amsterdam, en donna une édition in-4°, 3 vol. avec des figures gravées par le fameux Bernard Picart. On a encore de Rabelais, des *Lettres* in-8°, sur lesquelles M. de Sainte-Marthe a fait des notes: & quelques Ecrits de Médecine. On a gravé 120 estampes en bois, sous le titre de *Songes drolatiques de Pentagruel*, 1565, in-8°. On donna en 1752, sous le titre d'*Œuvres choisies de M. François Rabelais*, *Gargantua*, le *Pentagruel*, &c., dont on a retranché les endroits licencieux & les impiétés. On trouve à la fin une *Vie* de Rabelais. Cette édition, en 3 petits vol. in-12, est due aux soins de l'abbé Perau. Jean Bernier avoit déjà publié : *Jugement & Observations sur les Œuvres de Rabelais*, ou *Le véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12. Rabelais a fait imprimer à Lyon en 1532 : *Testamentum Lucii Cupidii ;* item *Contractus venditionis antiquis Romanorum temporibus initus, cum præfatione Francisci Rabelæsii.* Il croyoit que ces deux pieces n'avoient jamais paru & qu'elles étoient anciennes ; mais il se trompoit sur l'un & sur l'autre article. Ce Testament & ce Contrat de vente avoient été imprimés, & c'étoient deux pieces modernes. Un curé de Meudon qui a publié tout ce qu'il a pu trouver à la louange de Rabelais, auroit pu employer son tems plus utilement. M. Astruc parle fort au long de ce médecin dans son *Histoire de la Faculté de Montpellier.*

RABIRIUS, célebre architecte, vivoit sous l'empire de Domitien : prince cruel, qui ne s'est pas moins rendu fameux par ses fureurs, que par sa passion extraordinaire pour les bâtimens. Ce fut Rabirius qui construisit le palais de cet empereur dont on voit encore des restes. Ce superbe édifice étoit d'une architecture excellente. — Il est différent du poëte Caïus RABIRIUS, qui fit sous Auguste un *Poëme* sur la guerre qui éclata entre cet empereur & Marc-Antoine. Maittaire en rapporte quelques fragmens dans son *Corpus Poëtarum.*

RABUSSON, (Dom Paul) né en 1634 à Ganat, ville du Bourbonnois, entra dans l'ordre de Cluni en 1655, & y occupa différentes places. Les deux chapitres de 1676 & 1678, le chargerent de composer le fameux *Bréviaire* de son ordre, qui a servi de modele à tant d'autres. On lui associa Claude de Vert, de l'ancienne observance, qui ne se chargea que des rubriques. D. Rabusson engagea Santeuil de St-Victor à consacrer à des Poésies plus dignes d'un Chrétien, le talent qu'il avoit pour ce genre d'é-

crire ; & le poëte fit, à sa sollicitation, ces belles *Hymnes*, dont le Tourneux & Rabusson lui fournissoient les pensées. Dom Rabusson fut élu, en 1693, supérieur-général de la réforme ; & pendant près de 18 ans qu'il gouverna de suite, il fit régner dans Cluni la paix & toutes les vertus religieuses. Les cardinaux de Bouillon & de Noailles faisoient beaucoup de cas de son mérite. Il mourut en 1717, à 83 ans.

RABUTIN, (François de Bussi) gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers, d'une des plus anciennes & des plus illustres familles de Bourgogne, est célebre par ses Mémoires Militaires, qu'il fit imprimer à Paris en 1574, sous ce titre : *Commentaires sur le fait des Guerres en la Gaule Belgique, entre Henri II & Charles-Quint*, in-8°. Le style en est simple, ainsi que la narration, & il y regne un grand air de sincérité. Il vivoit sous les regnes de Henri II & de Charles IX, qui eurent en lui un sujet fidele & un guerrier habile.

RABUTIN, (Roger, comte de Bussi) né à Epiry en Nivernois l'an 1618, petit-fils du précédent, servit dès l'âge de 12 ans, dans le régiment de son pere. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs sieges & batailles. Elle lui mérita les places de mestre-de-camp de la cavalerie légere, de lieutenant-général des armées du roi, de lieutenant-général du Nivernois. Etant devenu veuf en 1648, il conçut une violente passion pour madame de Miramion ; il l'enleva, mais inutilement (*voyez* MIRAMION). Reçu à l'académie françoise en 1665, il y prononça une harangue pleine d'esprit & de fanfaronnades. Il couroit alors sous son nom une Histoire manuscrite des amours de deux dames puissantes à la cour (d'Olonne & de Châtillon). Ce manuscrit, intitulé : *Histoire amoureuse des Gaules*, faisoit beaucoup de bruit. Aux graces du style, à la délicatesse des pensées, à la vivacité des saillies, l'auteur avoit su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité, de plusieurs personnes de la cour, & un ton de dépravation qui n'étoit pas ce qui plaisoit le moins. Les personnes intéressées porterent leurs plaintes au roi, qui, déjà mécontent de Bussi, le fit mettre à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention. Bussi avoit déjà mérité cette punition par une chanson indécente contre le roi, & un livre en forme d'*Heures*, où il substituoit aux images des Saints quelques hommes de la cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie. Une maladie occasionnée par sa prison, lui procura la liberté ; mais avant que de l'obtenir, il fallut qu'il donnât la démission de sa charge, & qu'il écrivît une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté. Il ne sortit de la Bastille, que pour aller en exil dans une de ses terres. Il fatigua pendant tout ce tems-là Louis XIV par une foule de *Lettres*, qui décelent, si ce n'est une ame fausse, une ame au moins petite & foible. Il protestoit au roi une tendresse qu'il n'avoit pas, & il se donnoit des éloges qu'on croyoit

beaucoup plus ſinceres, que les proteſtations d'attachement dont il excédoit le monarque. Après 17 ans de ſollicitations, il obtint enfin la permiſſion de retourner à la cour; mais le roi, évitant de le regarder, il ſe retira dans ſes terres, partageant ſon tems entre les plaiſirs de la campagne & ceux de la littérature (*voyez* RIVIERE Henri-François). Il mourut à Autun en 1693, à 75 ans. Il faut avouer qu'il avoit de l'eſprit, mais plus d'amour-propre encore; & il ne ſe ſervit guere de ſon eſprit que pour ſe faire des ennemis. Comme courtiſan, comme guerrier, comme écrivain, comme homme à bonnes fortunes, il croyoit n'avoir point d'égal. On a de lui: I. *Diſcours à ſes Enfans, ſur le bon uſage des adverſités, & ſur les divers événemens de ſa vie;* Paris, 1694, in-12. On y trouve des réflexions utiles, mais communes. II. Ses *Mémoires*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1693, réimprimés à Amſterdam en 3 vol. in-4°, avec pluſieurs pieces curieuſes. Pour quelques faits vrais & intéreſſans, on y trouve cent particularités dont on ne ſe ſoucie pas; le ſtyle en fait le principal mérite: il eſt léger, pur & élégant. III. Des *Lettres*, en 7 vol. in-12, pluſieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur tems beaucoup de réputation; mais on y ſent trop qu'elles ont été faites pour être publiques; & quoiqu'écrites avec nobleſſe & avec correction, elles ne plaiſent guere aux perſonnes d'un goût véritablement délicat, qui préferent le naturel à toutes ces graces contraintes. IV. *Hiſtoire abrégée de Louis le Grand*; Paris, 1699, in-12. Ce n'eſt preſque qu'un panégyrique, & il révolte d'autant plus, que l'auteur écrivoit contre ſa penſée. V. Des *Poéſies*, répandues dans ſes Lettres & dans différens recueils; elles ſont plutôt d'un bel eſprit que d'un poëte. On n'eſtime guere que ſes *Maximes d'amour*, & ſes *Epigrammes* imitées de Martial. Les *Amours des Gaules* ont été imprimées en Hollande avec d'autres hiſtoriettes du tems, en 2 vol. in-12; & à Paris, ſous le titre de Hollande, en 5 petits vol. in-12.

RACAN, (Honorat de Bueil, marquis de) né en Touraine à la Roche-Racan, l'an 1589, fut l'un des premiers membres de l'académie françoiſe. A l'âge de 16 ans, il entra page de la chambre du roi, ſous Bellegarde, qui avoit pris Malherbe dans ſa maiſon par l'ordre de Henri IV. Racan, couſin-germain de madame de Bellegarde, eut occaſion de voir ce grand maître en poéſie, & il ſe forma ſous lui. Le jeune Racan quitta la cour pour porter les armes, mais il ne fit que 2 ou 3 campagnes, & il revint à Paris après le ſiege de Calais. Ce fut alors qu'il conſulta Malherbe ſur le genre de vie qu'il devoit embraſſer. Le poëte, pour toute réponſe, ſe contenta de lui réciter la *Fable du Meûnier, de ſon fils & de l'Ane:* fable ingénieuſe, inventée par le Pogge & imitée par la Fontaine. Le marquis de Racan ſe décida pour le mariage. Quoiqu'il n'eût point étudié, & qu'il eût une ſi grande incapacité pour la langue latine,

qu'il ne put jamais apprendre par cœur le *Confiteor*, la nature suppléa en lui à l'étude. Ses *Bergeries* sont recommandables dans le genre pastoral. Celle qui commence ainsi : *Paissez, cheres brebis, jouissez de la joie*, &c, passe pour son chef-d'œuvre. On a loué aussi des Stances sur la fausseté des grandeurs humaines (*voyez* LOUISE DE FRANCE). Sa traduction de la fameuse strophe d'Horace, *Pallida mors*, a été souvent comparée à celle de Malherbe. Voici la traduction de Racan :

Les loix de la mort sont fatales,
Aussi-bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
Ceux des bergers & des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Malherbe avoit dit :

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Le mérite de Racan étoit d'exprimer d'une maniere ingénue & touchante toutes sortes d'objets, ceux mêmes qui appartenoient à la poésie sublime ; mais il réussissoit mieux dans ceux qui étoient proprement du ressort de la poésie simple & naturelle. Il mourut à la Roche-Racan en 1670, à 81 ans. Ses *Œuvres & Poésies* ont été recueillies, Paris, 1660, in-8°, 1724, 2 vol. in-12.

RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, l'an 1752 avant J. C. Elle en eut Joseph & Benjamin. Rachel mourut en accouchant de celui-ci. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à Ephrara, où Jacob lui éleva un monument qui a subsisté pendant plusieurs siecles. On montre encore aujourd'hui une espece de dôme soutenu sur 4 piliers quarrés qui forment autant d'arcades, & l'on prétend que c'est le tombeau érigé à Rachel par Jacob. Mais comme ce monument est encore tout entier, il est difficile de croire que ce soit le même que le patriarche consacra à la mémoire de son épouse.

RACHEL, (Joachim) né en Basse-Saxe, poëte Allemand, recteur de l'école de Norden, s'est attaché particuliérement à la poésie satyrique dans le 17e. siecle. Il n'a point écrit avec la même pureté & la même délicatesse que Despréaux ; mais il est plus véhément, & par-tout il se montre l'ennemi implacable du vice & des ridicules. Son énergie lui a fait donner le nom de *Lucilius Allemand*.

RACINE, (Jean) né à la Ferté-Milon en 1639, d'une famille noble, fut élevé à Port-Royal-des-Champs. Marie des Moulins, sa grand'mere, s'étoit retirée dans cette solitude si célebre par l'étude & les factions. Son goût dominant étoit pour les poëtes tragiques. Il alloit souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un *Euripide* à la main : il cherchoit dès-lors à l'imiter. Il cachoit des livres, pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain Claude Lancelot, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagene & de Chariclée*, roman grec d'une dégoûtante lubri-

cité, qu'il apprit par cœur à la 3*e*. lecture. Après avoir fait ses humanités à Port-Royal, & sa philosophie au college d'Harcourt, il débuta dans le monde par une *Ode* sur le mariage du roi de France. Cette piece, intitulée *La Nymphe de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis & une pension de 600 livres. Le ministre Colbert obtint pour lui l'une & l'autre de ces graces. Ce succès le détermina à la poésie. En vain un de ses oncles, chanoine-régulier & vicaire-général d'Usez, l'appella dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice ; la voix du talent l'appelloit à Paris. Il s'y retira vers 1664, époque de sa premiere piece de théâtre, qui fut la *Thébaïde ou les Freres ennemis*, suivie d'*Alexandre* en 1666. Car Racine, quoiqu'élevé dans les maximes séveres de Port-Royal, & portant alors l'habit ecclésiastique, n'en travailloit pas moins au profit des histrions ; & ce n'est pas la premiere fois que l'on vit un partisan du rigorisme s'occuper des choses que les plus lâches probabilistes eussent cru ne s'accorder pas avec l'esprit du Christianisme. Ce fut à-peu-près vers ce tems-là qu'il obtint le prieuré d'Epignay ; mais il n'en jouit pas long-tems. Ce bénéfice lui fut disputé ; il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, *que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais* : aussi abandonna-t-il & le bénéfice & le procès. Il eut bientôt un autre procès qui fit plus de bruit. Des Marêts de St.-Sorlin écrivit contre Nicole, qui, dans la 1*re*. de ses *Lettres*, traita les poëtes dramatiques d'*empoisonneurs*, *non des corps*, *mais des ames*. Racine prit ce trait pour lui ; il lança d'abord une Lettre contre ses anciens maîtres. Nicole négligea de répondre ; mais Barbier d'Aucour & Dubois le firent pour lui. Racine leur répliqua par une Lettre qui sentoit l'homme piqué, & qui à tout prix vouloit avoir raison. Boileau, à qui il la montra avant que de la rendre publique, l'engagea à la supprimer. *Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668. La comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, eut du succès, à raison des allusions où l'on reconnut divers personnages, & des anecdotes qui avoient été l'objet de la conversation des Parisiens. Ce n'étoit du reste qu'une imitation des *Guêpes* d'Aristophane d'un très-foible effet, & qui dans le fond n'est qu'une farce. *Britannicus* parut en 1670. *Bérénice*, jouée l'année d'après, n'est qu'une Pastorale héroïque ; elle manque de ce sublime & de ce terrible, les deux grands ressorts de la tragédie. Racine prit un essor plus élevé en 1672, dans *Bajazet*. *Mithridate*, joué en 1673, est plus dans le goût du grand Corneille, quoique l'amour soit encore le principal ressort de cet épithalame, & que cet amour y fasse faire des choses assez petites. Mithridate s'y sert d'un artifice de comédie, pour surprendre une jeune personne & lui faire dire son secret. Cette fureur de mettre de l'amour par-tout, a dégradé presque tous les héros de Racine. Voltaire a eu raison de dire :

dire : « Les connoisseurs qui » se plaisent plus à la douceur » élégante de Racine qu'à la » force de Corneille, me pa» roissent ressembler à ceux » qui préferent les nudités du » Correge, au chaste & noble » pinceau de Raphaël ». *Iphigénie* ne parut que 2 ans après *Mithridate*, en 1675, & mérita le même reproche que les précédentes. *Phedre* fut jouée en 1677, deux jours avant la représentation du même sujet traité par Pradon. La différence du plan de chaque piece est peut-être à l'avantage de la *Phedre* de Pradon ; mais la versification ne l'est pas. Racine, dégoûté de la carriere du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire Chartreux. Son directeur, qui connoissoit l'inconstance de son caractere, lui conseilla de s'arracher au monde & au théâtre, plutôt par un mariage chrétien, que par une entiere retraite. Il épousa, quelques mois après, la fille d'un trésorier de France d'Amiens. La même année de son mariage, en 1677, Racine fut chargé d'écrire l'histoire de Louis XIV, conjointement avec Boileau. Cette histoire n'a jamais paru ; le manuscrit en a péri dans l'incendie de la bibliotheque de M. Vallincour. Il en a échappé, dit-on, un fragment, qui a été publié en 1784 (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 décembre 1784, p. 502). Ce fragment ne donne pas une grande idée de l'ouvrage, & n'offre dans le fait qu'un *Eloge historique*, titre sous lequel il a paru. On y admire tout, on y exalte tout. « Tant » il est vrai, dit un critique, » qu'on ne peut jamais écrire » l'histoire pendant la vie des » rois, sur-tout lorsqu'ils sont » venus à bout de subjuguer » les esprits, comme avoit fait » Louis XIV. On doit se bor» ner alors à recueillir les faits » par ordre chronologique, & » l'on n'est pas en droit d'en » attendre davantage des histo» riographes contemporains ». La Religion avoit enlevé Racine à la poésie ; la Religion l'y ramena. Madame de Maintenon le pria de faire une piece sainte, qui pût être jouée à Saint-Cyr : il en fit deux, *Esther* & *Athalie* ; mais ces tragédies, quoique d'une grande beauté, & vrais chef-d'œuvres de la scene françoise, ne furent pas reçues avec le même enthousiasme que les précédentes : nouvelle preuve des vrais motifs qui produisent l'attachement aux spectacles, toujours foible, lorsque la corruption du cœur ne le fortifie pas. On disoit que « c'étoit un » sujet de dévotion, propre à » amuser des enfans »..... Racine jouissoit alors de tous les agrémens que peut avoir un bel esprit à la cour. Il étoit gentilhomme ordinaire du roi, qui le traitoit en favori, & qui le faisoit coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Ce monarque aimoit à l'entendre parler, lire, déclamer. Tout s'animoit dans sa bouche, tout prenoit une ame, une vie. Sa faveur ne dura pas, & sa disgrace hâta sa mort. Madame de Maintenon, touchée de la misere du peuple, demanda à Racine un *Mémoire* sur ce sujet intéressant. Le roi le vit entre les mains de cette dame, & fâché

de ce que son historien se mêloit de son administration, il lui défendit de le revoir, en lui disant: *Parce qu'il est poëte, veut-il être ministre?* Des idées tristes, une fievre violente, une maladie dangereuse, furent la suite de ces paroles. Racine mourut en 1699, à 60 ans, d'un petit abcès dans le foie. Tant il y a de distance entre les ornemens de l'esprit & la force de l'ame; entre la culture des lettres & les sentimens de la véritable grandeur, qui sent si vivement son indépendance des cours & des rois, & qui en jouit si bien! Racine étoit d'une taille médiocre; sa figure étoit agréable, son air ouvert, sa physionomie douce & vive. Il avoit la politesse d'un courtisan & les saillies d'un bel esprit. Son caractere étoit aimable, mais il passoit pour faux; & avec une douceur apparente, il étoit naturellement très-caustique. Plusieurs *Epigrammes*, un grand nombre de *Couplets* & de *Vers satyriques* qu'on brûla à sa mort, prouvent la vérité de ce que répondit Despréaux à ceux qui le trouvoient trop malin: *Racine*, disoit-il, *l'est bien plus que moi.* Les défauts de ce poëte furent effacés en partie par de grandes qualités. La Religion réprima souvent ses penchans. « La raison, disoit » Boileau à ce sujet, conduit » ordinairement les autres à » la foi; mais c'est la foi qui a » conduit Racine à la raison ». Avec cela on remarquoit un air de fluctuation dans sa conduite, & comme un état de dispute entre Dieu & le monde, entre sa conscience & les choses qu'elle réprouvoit. Il eut sur la fin de ses jours une piété tendre, une probité austere; il condamna l'usage qu'il avoit fait de ses talens en faveur d'un genre où les vertus chrétiennes ont si peu à gagner. Outre les *Tragédies* de Racine, nous avons de lui: I. Des *Cantiques*, qu'il fit à l'usage de St-Cyr. Ils sont pleins d'onction & de douceur. On en exécuta un devant le roi, qui, à ces vers:

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi;
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Je te sois sans cesse fidelle:
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me souleve contre ta loi:

dit à madame de Maintenon: » Ah! madame, voilà deux » hommes que je connois » bien ». II. L'*Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 parties in-12. Le style de cet ouvrage est coulant & historique, mais souvent négligé; on sent assez que l'historien est dans le cas de faire quelquefois l'apologiste & quelquefois le panégyriste. Clemencet nous a donné aussi une Histoire de cette maison chérie du parti. Il en a paru une nouvelle en 1786, Paris, 4 vol. in-12, réunis en 2 vol. Outre cela, nous avons encore les *Mémoires Hist. & Chron.* de Guilbert. Tant d'histoires d'une maison religieuse, semblent dire qu'elle avoit grand besoin de gens qui en contassent du bien (*voyez* CLEMENCET). III. Une *Idylle sur la Paix*, pleine de grandes images & de peintures riantes. IV. Quelques *Epigrammes*; genre qui n'étoit que trop son caractere, & auquel il se fût livré peut-être davantage, si

les remords n'en avoient affoibli le goût. V. Des *Lettres* & quelques Opuscules, publiés par son fils dans ses *Mémoires de la Vie de Jean Racine*, 1747, 2 vol. in-12. On trouve les différens ouvrages de Racine dans l'édition de ses Œuvres, publiée en 1768, en 7 vol. in-8°, par M. Luneau de Boisjermain qui l'a ornée de remarques. L'abbé d'Olivet donna des *Remarques de Grammaire sur Racine*, avec une *Lettre critique sur la Rime*, adressée à M. le président Bouhier, in-12, Paris, 1738. L'année suivante, l'abbé des Fontaines opposa à cet écrit : *Racine vengé, ou Examen des Remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, Avignon (Paris), in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé d'Olivet a été réimprimé en 1766. *Voy.* CORNEILLE.

RACINE, (Louis) fils du précédent, naquit à Paris en 1692. Ayant perdu son pere de bonne heure, il demanda des avis à Boileau, qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie; mais son penchant pour les Muses l'entraîna. Il donna, en 1720, le Poëme de la *Grace*, écrit avec assez de pureté, & dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les Peres de l'Oratoire de N. D. des Vertus, où il s'étoit retiré après avoir pris l'habit ecclésiastique; les chagrins que son pere avoit essuyés à la cour, lui faisoient redouter ce séjour; mais le chancelier d'Aguesseau réussit pendant son exil à Fresnes, à le réconcilier avec le monde qu'il avoit quitté. Il se fit des protecteurs, qui contribuerent à sa fortune. Le cardinal de Fleury, qui avoit connu son pere, lui procura un emploi dans les finances; & il coula dès-lors des jours tranquilles & fortunés, avec une épouse qui faisoit son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnoit de grandes espérances, périt malheureusement dans le tremblement de terre & l'inondation qui ravagerent Cadix en 1755. Son pere, vivement affligé de cette perte, ne traîna plus qu'une vie triste, & mourut dans de grands sentimens de religion, en 1763, à 71 ans. L'académie des inscriptions le comptoit parmi ses membres. Ce poëte faisoit honneur à l'humanité; bon citoyen, bon époux, pere tendre, fidele à l'amitié, reconnoissant envers ses bienfaiteurs. La candeur régnoit dans son caractere, & la politesse dans ses manieres, malgré les distractions auxquelles il étoit sujet. Pénétré de la vérité du Christianisme, il en remplissoit les devoirs avec exactitude. On a de lui des *Œuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : I. Son *Poëme sur la Religion*, imprimé séparément in-8° & in-12, avec d'excellentes notes: cet ouvrage offre les graces de la vérité & de la poésie. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellens & un grand nombre de vers admirables; mais il ne se soutient pas, & il y regne une monotonie qui le rend quelquefois languissant. Dans les dernieres éditions on trouve des changemens que l'auteur a cru devoir faire, sur-tout dans les notes, par déférence

pour certaines critiques qui n'avoient pas la solidité qu'il leur supposoit, & cette docilité mal entendue prend quelquefois un air de foiblesse & d'inconséquence. II. Son *Poëme* sur la *Grace*, qu'on trouve à la suite du précédent. Il en a paru une critique, où l'on examine 1°, la marche & la versification; 2°, la doctrine. Cette critique parut sous le titre d'*Examen*, &c., en 1723; elle est quelquefois un peu févere, mais il y a des observations raisonnables. Voltaire a adressé à l'auteur de ce poëme les vers suivans:

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques,
De ton Jansénius les dogmes fanatiques,
Quelquefois je t'admire & ne te crois en rien;
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien;
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit mon pere.
Si ton culte est sacré, le mien est volontaire;
De son sang, mieux que toi, je reconnois le prix:
Tu le sers en esclave, & je le sers en fils.
Crois-moi, n'affecte point une inutile audace,
Il faut comprendre Dieu, pour comprendre la grace.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,
Et soyons des Chrétiens & non pas des docteurs.

III. Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées & la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiteroit d'y rencontrer plus souvent le feu de Rousseau. IV. Des *Epîtres* qui renferment quelques réflexions judicieuses. Sa poésie est élégante; mais il n'y a aucun trait bien frappant, & elle manque en général de chaleur & de coloris. V. Des *Réflexions sur la Poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf & de bien profond. VI. Des *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont curieux & intéressans pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son pere, & d'un pere si célebre. « Malheur à » l'ame froide, dit un critique » équitable, qui ne sera pas » attendrie en assistant à cette » procession, où l'auteur d'*A-* » *thalie* porte la croix, dont » ses filles composent le clergé, » & que termine le jeune Lion- » val (nom de Louis Racine » dans sa jeunesse), faisant » gravement les fonctions res- » pectables de pasteur! Il faut » l'avouer: nos mœurs sont si » corrompues, notre goût si » frelaté, qu'en lisant ces Mé- » moires, nous nous croyons » transportés, je ne dirai pas » dans un autre siecle, mais » dans un autre monde; cepen- » dant il est encore des ames » honnêtes, qui sentent tout » le prix d'un hommage rendu » à l'amour paternel par la » piété filiale; & jamais, non » jamais notre fastueuse philan- » tropie ne vaudra cette tou- » chante naïveté ». Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages médiocres: I. *Remarques sur les Tragédies de Jean Racine*, en 3 vol. in-12. C'est une critique volumineuse; on a reproché à l'auteur de manquer d'éléva-

tion, d'usage du théâtre, & de connoissance du cœur humain. Il y a pourtant de bonnes réflexions. II. Une *Traduction* du *Paradis perdu de Milton*, en 3 vol. in-8°, chargée de notes. Elle est plus fidelle que celle de M. Dupré de St-Maur; mais on n'y sent point comme dans celle-ci l'enthousiasme de l'Homere Anglois. On y rencontre quelquefois des alliances de mots qui choquent, un style heurté, des anglicismes; & c'est par-là qu'elle a obtenu, en Angleterre, des suffrages qu'on lui refuse en France, car on sait que les Anglois se servent communément de cette traduction pour étudier la langue françoise. Les *Pieces fugitives* publiées sous son nom en 1784, ont été hautement désavouées par sa veuve & ses amis; & il est certain que c'est une imposture typographique, aujourd'hui si commune en fait d'ouvrages posthumes. *Voyez la fin de l'article* BROTIER.

RACINE, (Bonaventure) né à Chauny en 1708, vint achever ses études à Paris, au college Mazarin, & s'y rendit habile dans les langues latine & grecque. La Croix-Castries, archevêque d'Alby, l'appella en 1729, pour rétablir le college de Rabastens, dont les habitans demandoient la restauration. Mais son zele pour les nouvelles opinions l'obligerent de se retirer à Montpellier auprès de Colbert, qui le chargea de la direction du college de Lunel. Il en sortit secrétement peu de tems après, pour éviter des ordres rigoureux. Il passa à la Chaise-Dieu, afin d'y voir l'évêque de Senez; puis à Clermont, où il s'entretint avec la niece de Pascal; & vint à Paris. Il s'y chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au college d'Harcourt. Il fut encore obligé d'en sortir en 1734, par ordre du cardinal de Fleury. Caylus, évêque d'Auxerre, attaché ainsi que lui aux intérêts du parti, le nomma à un canonicat de sa cathédrale, & lui conféra les ordres sacrés. Il mourut à Paris en 1755, à 47 ans. L'abbé Racine fut recommandable par ses connoissances, par la bonté de son caractere; & dans son parti, par la vivacité de son zele. Ardent & inflexible dans ce qu'il croyoit vrai, ou ce qu'il s'étoit engagé de défendre comme tel, il le soutenoit avec une espece de fanatisme. On a de lui: I. Quatre Ecrits sur la dispute qui s'étoit élevée touchant la Crainte & la Confiance. II. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, en 13 vol. in-12. Cet ouvrage a eu le plus grand succès auprès des disciples de l'Augustin d'Ypres; mais ceux qui distinguent l'Eglise Catholique des factions diverses, qui de tout tems se sont élevées dans son sein, n'en ont pas porté le même jugement. « Ce n'est » réellement, dit un critique, » qu'un libelle diffamatoire de » tous les hommes illustres dont » les noms ne se trouvent pas » dans les dyptiques du parti; » & un recueil d'éloges de tous » les fanatiques qui en ont » porté les intérêts jusqu'à la » démence » (*voyez* VINCENT DE PAUL). L'auteur se proposoit de pousser cet *Abrégé* au moins jusqu'en 1750; mais la mort ne lui en a pas donné le tems, & les 2 vol. qu'on a pu-

bliés depuis, formant les 14e. & 15e. vol. de l'édition in-12, ne sont pas de lui. Les 9 premiers volumes ont moins de partialité & d'esprit de parti, que les 4 suivans, où l'auteur prend un ton d'enthousiasme, indigne de l'histoire. De simples Religieux appellans ou apostats occupent 50 pages, tandis que des Saints reconnus par l'Eglise, & les martyrs, les évêques, les solitaires, qui ont illustré la Religion Chrétienne dans les premiers tems, sont traités lestement & avec une sorte d'indifférence. L'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Béraült, a entiérement effacé celle de Racine dans l'esprit des gens, dont le jugement n'est asservi à aucun parti. Nous ne dirons rien des *Siecles Chrétiens* de l'abbé du Creux, autre abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, ouvrage moitié chrétien, moitié philosophique, & qui, dans sa totalité, ne peut être envisagé que comme le fruit de la foiblesse & de l'inconséquence.

RACONIS, (Charles-François d'Abra de) né en 1580, au château de Raconis, dans le diocese de Chartres, professa la philosophie au college du Plessis, & la théologie à celui de Navarre. La régularité de ses mœurs, jointe au succès de ses sermons & de ses ouvrages de controverse, lui mériterent l'évêché de Lavaur en 1637. Il mourut en 1646, après avoir publié plusieurs écrits: I. *Traité pour se trouver en conférence avec les Hérétiques*, in-12, Paris, 1618. II. *Théologie* latine, en plusieurs vol. in-8°. III. *La Vie & la Mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*, in-12, Paris, 1625. IV. *Réponse à la Tradition de l'Eglise sur la pénitence & la communion* d'Arnauld, &c.

RADBERT, *voyez* PASCHASE-RATBERT.

RADBOD II, évêque de Noyon & de Tournay, mort l'an 1082, a écrit la *Vie de S. Médard*, publiée par les Bollandistes.

RADEGONDE, (Ste.) fille de Berthaire, roi de Thuringe, naquit en 519. Elle fut élevée dans le Paganisme jusqu'à l'âge de 10 ans, que le roi Clotaire I l'emmena & la fit instruire dans la Religion Chrétienne. Radegonde joignoit aux charmes de la vertu ceux de la figure. Clotaire l'épousa, & lui permit, 6 ans après, de se faire Religieuse. Elle prit le voile à Noyon, de la main de S. Médard. Elle fixa ensuite sa demeure à Poitiers, où elle mourut saintement le 13 août 587, à 68 ans, dans l'abbaye de Ste-Croix qu'elle avoit fait bâtir. Nous avons son *Testament* dans le Recueil des Conciles; & sa *Vie*, Poitiers, 1527, in-4°, traduite du latin par Jean Bouchet: il y en a une plus moderne, par le P. de Monteil, Rodez, 1627, in-12.

RADEMAKER, (Abraham) peintre Hollandois, né à Amsterdam, excella dans les paysages. Ses dessins sont d'un effet très-piquant, rares, & des plus précieux. Il mourut à Harlem en 1735, âgé de 60 ans.

RADERUS, (Matthieu) Jésuite, du Tirol, mort en 1634, à 74 ans, se signala par son savoir, ses vertus & ses ouvrages. C'est lui qui publia, en 1615, la *Chronique d'Alexandrie*, in-4°.

On a encore de lui : I. *Viridarium Sanctorum*, en 5 vol. in-8°, où l'on desireroit plus de critique. II. Des *Notes* sur plusieurs auteurs classiques, entre autres sur *Quinte-Curce*, Cologne, 1628, in-fol., & sur *Martial ;* elles sont estimées. III. Une bonne Edition de *S. Jean Climaque*, in-fol. IV. *Bavaria sancta & Bavaria pia*, 4 vol. in-fol.

RADONVILLIERS, (Claude-François Lizarde de) mort à Paris le 20 avril 1789, a joui de la confiance de Louis XV & de la famille royale; il fut sous-précepteur des enfans de France, conseiller-d'état, &c., & donna dans ces différens emplois des preuves de ses talens & de sa vertu. On a de lui une *Idylle sur la convalescence du roi ;* & une comédie en un acte, intitulée les *Talens inutiles*, piece ingénieuse & si sagement composée, qu'on ne fit pas difficulté de la représenter au college de Louis le Grand, en 1740. L'abbé de Radonvilliers avoit été Jésuite, & conserva toujours les maximes qui honorent l'état religieux : ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût élu membre de l'académie françoise; mais il eut plus d'une fois lieu de s'appercevoir du mécontentement de ses confreres; particuliérement en 1779, lorsque, comme directeur de l'académie, dans sa réponse à M. Ducis, lors de la réception de celui-ci, il s'exprima ainsi sur le compte de Voltaire : » Heureux, si tenant dans le » siecle de Louis XV la place » des beaux génies qui ont illustré le siecle de Louis XIV, » M. de V. eût conservé leurs » principes & imité leur exemple! Corneille, Racine, Despréaux, satisfaits de l'honneur légitime que procurent » les talens, dédaignerent cette » triste célébrité qui s'acquiert » malheureusement par l'audace & par la licence : ils » abandonnoient aux écrivains » sans génie, ces ressources » déplorables. Pourquoi M. de » Voltaire a-t-il paru ne pas » les croire indignes de lui » ?

RADOSSANYI, (Ladislas) né à Neytra en Hongrie, fit ses études avec succès à Presbourg, embrassa l'ordre des Camaldules, & y remplit plusieurs charges. On a de lui une *Histoire des Ermites Camaldules*, en latin, Neustadt, 1736, in-4°. Elle est pleine de recherches, & renferme plusieurs vies, entre autres celles de S. Romuald, de Paul Justinien, fondateur de la congrégation du Mont-Couronné, de S. Dominique l'Encuirassé, &c.

RADZIWIL, (Nicolas) 4e du nom, Palatin de Wilna, grand-maréchal & chancelier de Lithuanie, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe. Les graces de son esprit & ses talens lui acquirent à son retour l'estime & l'amitié de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, qui le fit capitaine de ses gardes. Il commanda 3 fois les armées Polonoises dans la Livonie, & soumit cette province à la Pologne, après avoir remporté une victoire complette sur les Allemands. L'archevêque de Riga & le grand-maître des chevaliers de Livonie y furent faits prisonniers. Quelque tems après, ayant embrassé publiquement la reli-

gion protestante, à la sollicitation de sa femme, il fit prêcher des ministres dans Wilna, & les chargea de traduire la Bible en langue polonoise. Radziwil fit imprimer cette traduction à ses dépens en 1563, in-folio : elle est très-rare. En vain le nonce du pape & tout ce qu'il y avoit d'hommes respectables dans le royaume, lui reprocherent son apostasie ; le Palatin mourut opiniâtre dans la nouvelle hérésie en 1567, laissant 4 fils, qui rentrerent dans le sein de l'Eglise Catholique.

RÆVARDUS, (Jacques) jurisconsulte, né à Lisseweghe, près de Bruges, en 1534, professa le droit avec distinction à Douay, & mourut dans sa patrie en 1568, dans un âge peu avancé. La connoissance qu'il avoit des belles-lettres, des antiquités grecques & romaines, fait que ce qu'il a écrit sur la jurisprudence est lu avec plus de goût & de fruit par les antiquaires que par les jurisconsultes. Ses Œuvres ont été réunies en 2 vol. in-8°, Lyon, 1623.

RAGOTZKI, (François) fils de George II, prince de Transylvanie, & de Sophie de Bathori, fut élevé par sa mere dans la Religion Catholique, passa sa vie dans les exercices de piété, mourut à Makovitz l'an 1676, & fut enterré à Cassovie dans l'église des Jésuites, qu'il avoit fait bâtir avec sa mere. C'est ce prince qui est le véritable auteur du livre à prieres, intitulé : *Officium Ragotzianum*, dont on fait grand usage en Hongrie.

RAGOTZKI, (François-Léopold) prince de Transylvanie, fut mis en prison à Neustadt en avril 1701, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'empereur. Il trouva le moyen de se sauver, déguisé en dragon, le 7 novembre de la même année, à 2 heures après-midi. Il passa en Pologne, & alla joindre à Varsovie le comte de Bercheni, l'un des mécontens de Hongrie. Le 29 du même mois, on afficha dans la ville de Vienne des placards, par lesquels ce prince étoit proscrit, avec promesse de dix mille florins à ceux qui le livreroient vivant entre les mains des officiers de l'empereur, & de six mille à ceux qui apporteroient sa tête. Cette proscription le détermina à se faire chef des mécontens de Hongrie. Le conseil de l'empereur le condamna en 1703 à avoir la tête tranchée, le dégrada de ses titres, & le priva de tous ses biens. Deux mois après, il prit le fort de Katto, & passa au fil de l'épée les Impériaux, qui n'avoient point fait de quartier aux Hongrois. Ayant fait la guerre avec succès, les Etats de Hongrie le déclarerent protecteur du royaume, en attendant l'élection d'un nouveau roi, & le proclamerent prince de Transylvanie, en août 1704. Les affaires ayant changé de face en 1713, & la Hongrie ayant fait sa paix avec l'empereur, Ragotzki vint en France & passa de là à Constantinople. Il y demeura toujours depuis, estimé de la cour Ottomane, & aimé de tous ceux qui connoissoient ses grandes qualités. Il étoit retiré à Rodosto, lieu situé sur les bords de la mer de Marmara, entre les Dardanelles & Constantinople, à 25 lieues

de cette ville, lorsqu'il mourut le 8 avril 1735, âgé d'environ 56 ans. Si on excepte sa révolte, c'étoit un homme de bien, sage, réglé dans ses mœurs, & fort pieux; il s'étoit imaginé que les torts vrais ou prétendus, faits à sa patrie, lui donnoient le droit de la venger (voyez ses *Mémoires* dans les *Révolutions de Hongrie*, La Haye, 1739, 2 vol. in-4°., ou 6 vol. in-12). On a encore donné sous son nom en 1751, un ouvrage intitulé : *Testament politique & moral du prince Ragotzki*; mais on doute avec raison qu'il soit de lui. Lorsqu'il fut arrêté en 1701, il avoit dans sa chambre un tigre qui le défendit longtems contre les soldats.

RAGUEAU, (François) professeur en droit dans l'université de Bourges, distingué par sa science, est auteur d'un *Commentaire* fort étendu sur les *Coutumes du Berry*, 1615, in-fol. Lauriere fit réimprimer en 1704, en 2 vol. in-4°., un autre livre du même auteur, intitulé : *Indice des Droits Royaux*. Ragueau mourut en 1605.

RAGUEL, pere de Sara, *voyez* TOBIE.

RAGUENET, (François) natif de Rouen, embrassa l'état ecclésiastique, & s'appliqua à l'étude des belles-lettres & de l'histoire. Il remporta le prix de l'éloquence à l'académie françoise, en 1689. Son *Discours* rouloit sur le mérite & la dignité du martyre. Ce petit succès l'encouragea, & il commença à jouer un rôle dans la république des lettres. Il donna, en 1704, un *Parallele des Italiens & des François*, en ce qui regarde la musique & les opéra, qui occasionna une guerre littéraire. La musique des Italiens est, suivant lui, fort supérieure à la françoise à tous égards : 1°. Par rapport à la langue, dont tous les mots, toutes les syllabes se prononcent distinctement : 2°. Par rapport au génie des compositeurs, à l'enchantement des symphonies, à l'invention des machines. Frenuse, écrivain agréable & facile, réfuta ce Parallele, que l'abbé Raguenet défendit. Frenuse écrivit de nouveau, & cette querelle finit comme toutes celles de ce genre, par le dégoût des parties belligérantes & l'indifférence du public. L'abbé Raguenet mourut en 1722, après avoir publié plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. *Les Monumens de Rome, ou Description des plus beaux Ouvrages de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de Rome, avec des observations*; Paris, 1700 & 1702, in-12. Ce petit ouvrage valut à son auteur des lettres de *Citoyen Romain*, dont il prit le titre depuis ce tems-là. II. L'*Histoire d'Olivier Cromwel*, in-4°., 1671, très-supérieure pour le fond au roman de Gregorio Leti; elle est bien écrite; il seroit seulement à souhaiter que quelques faits que l'on y trouve, fussent mieux avérés, & que les autres fussent à leur place. III. *Histoire de l'Ancien Testament*, in-12. IV. *Histoire du Vicomte de Turenne*, in-12. C'est une assez froide relation des actions militaires de ce général. On lui attribue le *Voyage* romanesque *de Jacques Sadeur dans la Terre Australe*; mais il n'en est tout au plus que le traducteur. Ce livre est de Gabriel

Frogny, Cordelier apostat.

RAGUET, (Gilles) né à Namur vers 1666, se rendit fort jeune à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique, & fut nommé directeur spirituel de la compagnie des Indes. En 1722, le roi le nomma à l'abbaye de l'Aumône dite le Petit-Cîteaux, & l'année suivante au prieuré d'Argenteuil. Il fut du nombre des gens-de-lettres employés à l'éducation de Louis XV. Les auteurs du *Gallia Christiana* le désignent sous le titre de *Regis Antescholanus.* Il mourut à Paris le 20 juin 1748. Nous avons de lui : I. *Histoire des Contestations sur la Diplomatique de Dom Mabillon*, Paris, 1708. Il s'y décide en faveur des observations du P. Germon contre le savant Bénédictin. II. *Traduction de la nouvelle Atlantide de Bacon, avec des augmentations*, 1702, &c.

RAGUSE, *voyez* JEAN DE RAGUSE.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut chez elle & cacha les espions que Josué envoyoit pour reconnoître la ville. Josué l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathême qu'il prononça contre cette ville. Rahab épousa Salmon, prince de Juda, de qui elle eut Booz. Ce dernier fut pere d'Obed, & celui-ci d'Isaï, de qui naquit David. Ainsi J. C. a voulu descendre de cette Cananéenne. Le texte hébreu la nomme *Zonah*, qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix;* ou hôtelliere, *hospita.* Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interpretes, de justifier Rahab, & de la regarder simplement comme une femme qui logeoit chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs, qu'il n'est guere probable que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser Rahab, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infame ; ni que les espions se fussent retirés chez une courtisanne, dont les liaisons auroient dû leur inspirer de la défiance. Mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur S. Paul & S. Jacques, & sur la plûpart des Peres, soutiennent que le mot hébreu doit se prendre ici pour une femme débauchée. Du reste, il n'y a pas lieu de douter que si Rahab a été dans ce cas, elle s'en est relevée pour mener une vie honnête; & cette résipiscence date vraisemblablement de l'acte d'hospitalité qu'elle exerça envers les Israélites par la foi qu'elle eut en leur Dieu : *Fide Rahab meretrix non periit cum incredulis, excipiens exploratores cum pace.* Heb. XI.

RAIMOND VI, comte de Toulouse, dit *le Vieux*, fils de Raimond V, d'une famille illustre par son ancienneté & par sa valeur, fut dépouillé de ses états dans la croisade contre les Albigeois. Ce prince favorisoit ouvertement ces hérétiques. Le légat du Saint-Siege, Pierre de Castelnau, l'excommunia en 1207; Raimond parut alors vouloir changer de conduite. Il fit prier le légat de venir à S. Gilles, promettant d'accepter les conditions qu'il lui proposeroit. Le légat s'y rendit avec joie, mais Raimond le plus fourbe & le plus cruel des hommes, le fit assas-

finer par ses gens. Les Croisés s'avancerent alors contre lui; craignant leur ressentiment, il fit tout ce qu'il put pour obtenir l'absolution des censures. Mais lorsqu'il fut échappé au danger, il recommença ses liaisons avec les Albigeois, & fut excommunié de nouveau. Pierre II, roi d'Aragon, prit sa défense, mais ils furent vaincus l'un & l'autre à la bataille de Muret en 1213. L'année d'après, il signala de nouveau sa cruauté & son irréligion, en faisant pendre son frere Baudouin, comte de Toulouse, sans lui laisser la liberté de recevoir les Sacremens de l'Eglise, quoiqu'il ne demandât que cette grace. Le concile de Latran de l'an 1215, joignit, en vertu du concours de la puissance temporelle, aux censures ecclésiastiques contre Raimond, la privation des domaines qu'il possédoit. Philippe-Auguste, de qui relevoit le comté de Toulouse, avoit renvoyé au souverain pontife le jugement de son vassal : ses ambassadeurs furent présens à ce jugement, & le prince le ratifia lui-même, par l'investiture qu'il donna du comté de Toulouse, à Simon de Montfort. Raimond ayant recouvré une partie de ses états, mourut en 1222, dans la 66*e*. année de son âge. Comme il n'avoit point été absous de l'excommunication, son corps resta sans sépulture. Raimond n'avoit rien de médiocre dans ses bonnes ni dans ses mauvaises qualités. Il avoit l'ame noble, le génie aisé; l'adversité ne l'abattoit point. Les sieges des villes qu'il soutint, les conquêtes qu'il fit, sont des preuves de son courage & de son habileté dans l'art de la guerre : mais ses défauts l'emporterent sur ses bonnes qualités. Il poussa l'amour du plaisir jusqu'à l'inceste, & la colere, comme nous venons de le dire, jusqu'à tremper ses mains dans le sang d'un de ses freres & d'un légat du Saint-Siege. Il comptoit pour rien la parole qu'il avoit donnée. On le vit au pied de l'autel, ordonner à ses bouffons de contrefaire les prêtres disant la Messe. C'étoit lui faire sa cour que d'embrasser l'hérésie; & quelle hérésie ! on sait que toutes les abominations se trouvoient réunies dans celle des Albigeois. Il ruina les monasteres, changea les églises en citadelles, chassa les évêques de leurs sieges, &c. Tel est le portrait que les historiens contemporains font de Raimond. Guillaume Catel en a rassemblé les témoignages dans son *Histoire des comtes de Toulouse*, & le P. Langlois dans l'*Histoire des Croisades contre les Albigeois*. On sait que Voltaire a fait ses efforts pour disculper ce prince, & pour noircir Simon de Montfort, mais cela ne doit nullement surprendre; l'un a constamment soutenu les droits de la Religion, & l'autre s'en est déclaré l'ennemi irréconciliable. L'abbé Millot, en fidele disciple, a copié ce patriarche de la philosophie.

RAIMOND VII, comte de Toulouse, fils du précédent, succéda à ses états & à ses querelles. Il combattit vivement Amauri de Montfort, fils du célebre Simon, & le força à se retirer en France. Cependant la croisade subsistoit con-

tre lui, & il fut excommunié en 1226. Enfin, après avoir soutenu une longue guerre, il fit la paix avec les Catholiques, & parut rentrer de bonne foi dans le sein de l'Eglise. En 1247, S. Louis l'engagea à se croiser pour la Terre-Sainte; mais le pape Innocent IV, qui vouloit l'opposer aux partisans de l'empereur Fréderic II, l'empêcha de faire ce voyage. Il mourut deux ans après en 1249, à Milhaud en Rouergue, âgé de 52 ans. Alfonse, comte de Poitou, frere de S. Louis, ayant épousé la fille & l'héritiere de ce prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de Raimond VII furent réunis à la couronne de France en 1361, par Philippe III.

RAIMOND DE PEGNAFORT, (S.) naquit au château de Pegnafort en Catalogne, l'an 1175. Après avoir fait ses études à Barcelone, il alla les perfectionner dans l'université de Bologne, & y enseigna le droit canon avec réputation. De chanoine de Barcelone, il entra dans l'ordre de S. Dominique, qu'il illustra par ses vertus & son savoir. Le pape Grégoire IX l'employa l'an 1228 à la collection des *Décrétales*, & voulut l'élever à l'archevêché de Tarragone, qu'il refusa. Ce pontife vouloit le retenir à sa cour; mais le saint homme préféra sa solitude de Barcelone à tous les avantages qu'on lui faisoit espérer. Il s'occupoit, dans le silence & dans la retraite, à l'étude & à la priere, lorsqu'il fut élu général de son ordre en 1238 : dignité dont il se démit deux ans après. Il contribua beaucoup, par son zele & par ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Mercy. Ce fut aussi par son crédit que l'Inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon & dans le Languedoc. Les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, & il le fit avec beaucoup de sagesse. Raimond mourut à Barcelone, en 1275, dans la 100*e*. année de son âge. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On peut voir le tableau de ses vertus dans l'*Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique*, par le P. Touron, qui a donné une vie très-exacte & très-circonstanciée de ce Saint. On a de lui : I. La *Collection des Décrétales*, qui forme le second volume du *Droit Canon*. Ce recueil est en cinq livres. L'auteur a joint divers décrets des conciles aux Constitutions des papes. II. Une *Somme des Cas de Conscience*, autrefois très-consultée. La meilleure édition est celle du P. Laget, in-fol., Lyon, 1728, avec de savantes notes. On estime aussi celle de Vérone, 1744, in-fol.

RAIMOND, (Pierre) *Lou Prou*, c'est-à-dire, *le Preux* & *le Vaillant*, né à Toulouse, suivit l'empereur Fréderic dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se signala par ses vers provençaux & par ses exploits. Ce poëte mourut en 1225, pendant la guerre des comtes de Provence contre les Albigeois : guerre qui servit à faire briller son courage. Il avoit fait un Poëme contre les erreurs des Ariens ; & un autre où il blâmoit les rois & les empereurs, d'avoir laissé prendre trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Il

ne songeoit pas que dans les siecles barbares ce pouvoir avoit infiniment servi à adoucir les mœurs, à réprimer la violence des grands & des petits, & à tempérer le despotisme. Tout ce qui a suivi le déchet de leur considération au 18e. siecle, justifie cette observation.

RAIMOND-LULLE, *voy.* LULLE.

RAIMOND-MARTIN, *voyez* MARTIN.

RAIMONDI, graveur, *voy.* MARC-ANTOINE RAIMONDI.

RAINALDI, (Oderic) vivoit dans le 17e. siecle. Il entra chez les Philippiens ou prêtres de l'Oratoire, & s'appliqua au même genre d'étude que son confrere Baronius; mais il s'en faut bien que sa *Continuation des Annales* de ce cardinal soit aussi estimée. Il y a beaucoup de recherches & d'érudition, une maniere de voir sage, équitable & parfaitement orthodoxe; mais sa critique n'est pas assez sévere & éclairée; sa narration n'est pas toujours exacte, ni en général fort intéressante. On en a cependant imprimé un *Abrégé* en 1667, in-fol. Rainaldi mourut vers 1670. Sa Continuation, imprimée à Rome in-fol., 1646-1677, en 9 vol., s'étend depuis 1199 jusqu'à l'an 1567.

RAINOLDS, *voyez* RAYNAULD.

RAINIE, (Gabriel de la) *voyez* NICOLAS (Gabriel).

RAINIER, Dominicain de Pise, vice-chancelier de l'Eglise Romaine, & évêque de Maguelone, mort en 1249, est auteur d'un Dictionnaire Théologique, qu'il a intitulé: *Pantheologia.* La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Lyon, 1655, 3 vol. in-fol., avec les additions du P. Nicolaï, Dominicain.

RAINSSANT, (Pierre) né à Rheims, fut médecin, antiquaire & garde du cabinet des médailles de Louis XIV. On le trouva noyé dans le parc de Versailles le 7 juin 1689. On a de lui: *Dissertation sur douze Médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, Versailles, 1684, in-4°.

RALEIGH, *voy.* RAWLEGH.

RAMAZZINI, (Bernardin) né à Carpi en 1633. Après avoir exercé la médecine avec succès à Rome & à Carpi, il alla la pratiquer & la professer à Modene, puis à Padoue, où il mourut en 1714, à 81 ans. Son humeur étoit douce; & quoique sérieux & réservé avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit fort gai avec ses amis. Ses grandes lectures rendoient sa conversation fort utile. On a de lui: I. Une *Dissertation* latine *sur les Maladies des Artisans.* II. Un *Traité* latin *de la Conservation de la santé des Princes*; & plusieurs autres ouvrages de médecine & de physique, dont le recueil a été imprimé à Londres en 1716, in-4°, & à Naples en 1739, 2 vol. in-4°. Un de ses principes étoit, que pour conserver la santé, *il falloit varier ses occupations & ses exercices.* Sa Vie est à la tête de ses Œuvres.

RAMBAM, *voyez* MAIMONIDE.

RAMBOUILLET, (Catherine de Vivonne, femme de Charles d'Angennes, marquis de) qu'elle avoit épousé en 1600, fut une dame aussi distin-

guée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de gens-de-lettres fréquentoient son hôtel, qui devint une petite académie. On y jugeoit la prose & les vers, & ce n'étoit pas toujours le goût qui présidoit à ces jugemens. Des écrivains subalternes, protégés par madame de Rambouillet, ayant voulu être les émules des plus grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal, d'ailleurs respectable par les qualités personnelles de celle qui y présidoit, & à qui l'on ne pouvoit rien reprocher que ce tribunal même. Elle mourut en 1665, laissant 3 filles Religieuses, & une 4e., Julie-Lucie d'Angennes, mariée au duc de Montausier, & qui fut dame-d'honneur de la reine Marie-Thérese, & gouvernante du grand Dauphin. Elle mourut en 1671, à 64 ans, & eut la vertu & l'esprit de sa mere. Le marquis de Rambouillet étoit mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du roi, conseiller-d'état & maréchal-de-camp. Il avoit été envoyé l'an 1627 en ambassade à Turin, pour moyenner la paix entre le roi d'Espagne & le duc de Savoie. *Voyez* SAINTE-MAURE.

RAMBOUILLET, *voyez* ANGENNES.

RAMBOUTS, (Théodore) peintre d'Anvers, mort en 1642, excelloit dans le petit. On admire dans ses ouvrages, la légéreté & la finesse de la touche. Ses figures sont bien dessinées & plaisantes. Il a représenté des *preneurs de tabac*, des *buveurs*, &c.

RAMBURES, (David, sire de) chambellan du roi, & grand-maître des arbalêtriers de France en 1411, de l'illustre & ancienne maison de Rambures en Picardie, rendit des services signalés au roi Jean, à Charles V & à Charles VI. Il fut tué à la bataille d'Azincourt, avec trois de ses fils, en 1415.

RAMEAU, (Jean-Philippe) naquit à Dijon le 25 septembre 1683. Après avoir appris les premiers élémens de la musique, il suivit les opéra ambulans de province. A l'âge de 17 ou 18 ans, il commença ses essais en musique; & comme ils étoient déja au-dessus de la portée de son siecle, ils ne réussirent pas, quoique exécutés dans Avignon, qui étoit alors en réputation à cet égard. Le dépit le fit sortir de cette ville; & après avoir parcouru une partie de l'Italie & de la France, il interrogea l'instrument le plus propre à lui rendre raison de ses idées sur la musique, le clavecin. L'étude qu'il fit de cet instrument, le rendit habile dans son jeu, & presque le rival du célebre Marchand. Il s'arrêta quelque tems à Dijon sa patrie, & y toucha l'orgue de la Ste-Chapelle. Il demeura beaucoup plus long-tems à Clermont, où on lui confia celui de la cathédrale. La réputation qu'il s'y étoit faite, y entraîna Marchand, qui voulut l'entendre. » Rameau, dit ce célebre musicien, a plus de main que » moi, mais j'ai plus de tête » que lui «. Ce discours rapporté à Rameau, l'engagea à rendre la pareille à Marchand. Il fit le voyage de Paris dans cette vue, & n'eut pas de peine à reconnoître la supé-

riorité de ce maître. Devenu son disciple, il apprit sous lui les principes les plus importans de l'harmonie, & presque toute la magie de son art. Quelque tems après, il concourut pour l'orgue de S. Paul, & fut vaincu par le fameux Daquin. Dès ce moment, il abandonna un genre dans lequel il ne pouvoit pas primer, pour s'ouvrir une carriere nouvelle en musique. C'est à ses méditations que nous devons la *Démonstration du principe de l'Harmonie*, vol. in-4°: ouvrage universellement estimé, qui porte sur un principe simple & unique, mais très-lumineux, la basse fondamentale. Cette idée si naturelle, dont cet auteur a fait un grand usage dans son *Code de la Musique*, imprimé au Louvre, est la preuve du génie de Rameau. Dès que sa théorie lui eut fait un nom, il s'attacha à la pratique, & devint compositeur de la musique du cabinet du roi, qui lui accorda des lettres de noblesse en 1764. Il étoit désigné pour être décoré de l'ordre de S. Michel, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année. Quoiqu'on l'accusât d'aimer l'argent, cette passion ne put jamais l'engager à plier pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis & à ses rivaux, que par ses talens. Quinault avoit dit « qu'il » falloit que le musicien fût » le très-humble serviteur du » poëte. — Qu'on me donne » la Gazette d'Hollande, dit » Rameau, & je la mettrai » en musique ». Il disoit vrai, s'il en faut juger par certains mauvais poëmes qu'il a mis au théâtre de l'opéra, qui ont eu le plus grand succès. Quoiqu'il ait couru la même carriere que Lulli, il y a beaucoup de différence entr'eux. Rameau a moins de ces beautés lâches & molles qui sont si fatales aux bonnes mœurs, & est en général plus noble, majestueux & sublime; quoiqu'il ne soit pas exempt de reproche d'avoir aussi sacrifié à la licence & à la volupté. Outre la *Démonstration* dont nous avons parlé, on a de lui: *Code de Musique*, 1760, 2 vol. in-4°.; plusieurs recueils de pieces de clavecin admirées pour l'harmonie, & des Opéra. On sait quel ridicule d'Alembert s'est donné en raisonnant froidement & gauchement sur les principes & les talens de Rameau. On peut voir là-dessus *Les bévues, erreurs & méprises de différens auteurs célebres en matiere musicale*, par M. le Febvre, Paris, 1789. Il résulte des preuves de l'auteur, que M. d'Alembert n'étoit pas en état de distinguer une tierce majeure d'une tierce mineure; d'où il est aisé de conclure quel cas l'on doit faire de tout ce qu'il a écrit sur la musique; & il ne faut pas regarder comme outré le jugement d'un critique, qui a dit à cette occasion: » Bien des personnes ont apprécié l'immortel secrétaire » de l'académie françoise, en » le considérant comme bel-esprit, comme écrivain, comme philosophe; mais ce que » bien des gens ignorent, c'est » que dans cette volumineuse » compilation de toutes les » connoissances humaines, dans » ce fameux *Dictionnaire En-*

» *cyclopédique*, où les arts & » les sciences dorment pêle-» mêle comme au fond d'un » vaste tombeau, la musique » se trouve ensevelie de sa » propre main.

RAMELLI, (Augustin) ingénieur & machiniste Italien du 16e. siecle, allia l'étude des beaux-arts avec le bruit des armes. Il vint en France, & fut pensionné par Henri III. On admire quelques-unes de ses machines, & on s'en est servi quelquefois avec utilité. Le recueil où il les a rassemblées, fut imprimé à Paris, en italien & en françois, in-fol., 1588, sous ce titre: *Le diverse ed artificiose Machine del Augustino Ramelli*. Plusieurs croient que tout n'est pas de lui, & qu'il a profité des inventions des autres. Quoi qu'il en soit, les curieux des inventions de méchanique recherchent beaucoup cet ouvrage rare, qui est enrichi de 195 figures.

RAMESSÈS, roi de la Basse Egypte, quand Jacob y alla avec sa famille. Plusieurs critiques le confondent avec Sésostris, qui est lui-même un objet de beaucoup de conjectures. On trouve dans les anciens auteurs, plusieurs autres rois d'Egypte nommés *Ramessès*. C'est à l'un d'eux que l'on attribue (peut-être mal à propos) le magnifique obélisque de 115 pieds de haut, que l'empereur Constantin fit transporter à Alexandrie en 334, & que Constance son fils fit élever à Rome 18 ans après. Les Goths saccageant cette ville l'an 409, renverserent cet obélisque, qui fut rompu en 3 morceaux, & demeura enfoncé sous terre jusqu'au tems de Sixte V: ce pape fit redresser ce bel ouvrage dans la place de St. Jean de Latran. Il est chargé de quantité d'hiéroglyphes.

RAMPALLE, *voy*. PIERRE DE ST-ANDRÉ.

RAMPEN, (Henri) docteur en théologie, né à Huy dans la principauté de Liege, vers 1572, enseigna le grec & la philosophie à Louvain, & y donna pendant plusieurs années des leçons de l'Ecriture-Sainte. Il fut président du college Ste. Anne & du grand college. Il termina sa vie qui avoit toujours été édifiante, le 4 mars 1641. Nous avons de lui un *Commentaire sur les quatre Evangiles*, qui contient d'excellentes remarques, Louvain, 1631, -33, -34, 3 vol. in-4°.

RAMSAY, (Charles-Louis) gentilhomme Ecossois. Il est auteur d'un ouvrage latin, intitulé: *Tacheographia*, ou l'*Art d'écrire aussi vîte qu'on parle*, dédié à Louis XIV. Il a été traduit en françois, & publié dans ces deux langues à Paris en 1681, in-12. L'auteur substitue aux lettres romaines des traits plus simples, représentés en six tables. *Voyez* TIRON.

RAMSAY, (André-Michel de) chevalier-baronet en Ecosse, & chevalier de St. Lazare en France, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Daire en Ecosse en 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de Ramsay. Il eut dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences, surtout pour les mathématiques & pour la théologie. Il apperçut bientôt la fausseté de la religion anglicane. Après avoir long-

tems

tems flotté sur la vaste mer des opinions philosophiques, il consulta les théologiens d'Angleterre & de Hollande, & ne fut pas moins embarrassé. Il ne trouva la vérité que dans les lumieres de l'illustre Fénélon, archevêque de Cambray, qui le fixa dans la Religion catholique en 1709. Ramsay ne tarda pas à se faire connoître en France & dans les pays étrangers, par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annonçoient d'heureuses dispositions. Le roi d'Angleterre, Jacques III, l'appella à Rome en 1724, pour lui confier une partie de l'éducation des princes ses enfans; mais des brouilleries de cour l'obligerent de revenir en France. On lui confia l'éducation du duc de Château-Thierry, & ensuite celle du prince de Turenne. Il s'en acquitta avec succès, & mourut à St-Germain-en-Laye en 1743, à 57 ans. Ramsay étoit un homme estimable; mais il prêtoit beaucoup à la plaisanterie, par ses airs empesés, par son affectation à faire parade de science & d'esprit dans la société. Ses ouvrages sont: I. L'*Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. de Fénélon, archevêque de Cambray*, in-12. Elle fait aimer ce digne évêque. II. *Essai sur le Gouvernement Civil*, in-12. III. Le *Psychometre*, ou *Réflexions sur les différens caracteres de l'esprit.* IV. Les *Voyages de Cyrus*, 1730, in-4°, & 2 vol. in-12: écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition & de réflexions. L'auteur y a copié Bossuet, Fénélon & d'autres écrivains, sans les citer. Il y a à la fin un *Discours sur la Mythologie des Anciens*, savant & estimé. V. *Plan d'Education*, par l'auteur des Voyages de Cyrus, en anglois. VI. Plusieurs petites Pieces de Poésie, en anglois. VII. L'*Histoire du maréchal de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4°, & Hollande, 4 vol. in-12. Il y a de l'ordre, de la précision, de l'élégance dans cet ouvrage: on y voit des portraits bien dessinés & des paralleles ingénieux; mais ses réflexions ont un air affecté & sont assez mal enchâssées. VIII. Un ouvrage posthume, imprimé en anglois à Glascow, sous ce titre: *Principes philosophiques de la Religion naturelle & révélée, développés & expliqués dans l'ordre géométrique*, 1749, 2 vol. On trouve dans cet ouvrage des opinions pour le moins très-singulieres, telles que la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, &c.; ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Ramsay prétend qu'en tout cela il est parfaitement d'accord avec la croyance de Fénélon, & même *avec les décisions de l'Eglise*: par le second de ces accords on peut juger du premier; il est de plus très-naturel de croire qu'un homme qui a la confiance de préconiser de telles opinions comme de grandes & importantes vérités, peut avoir celle de les attribuer à un homme célebre; s'il les a trouvées dans la doctrine de l'Eglise, rien n'empêche qu'il ne les ait découvertes dans celle de Fénélon. Du reste, il n'est pas inutile d'observer que quelques critiques regardent ces

ouvrage comme faussement attribué à Ramsay, ou du moins comme essentiellement altéré. La qualité de *posthume* autorise ce sentiment. On sait que ces ouvrages servent souvent à déchirer la mémoire des gens de bien, qui n'ont plus de voix pour réclamer contre l'imposture. C'est un des artifices favoris de l'hérésie & de la philosophie (*voyez* BROTIER, RACINE). IX. Un *Discours sur le Poëme Epique*, dans lequel l'auteur adopte le systême de la Motte sur la versification. On le trouve à la tête du *Télémaque*.

RAMUS ou LA RAMÉE, (Pierre) naquit à Cuth, village de Vermandois, vers 1502. Ses ancêtres étoient nobles; mais les malheurs de la guerre réduisirent son aïeul à faire & à vendre du charbon pour subsister. Dans son enfance, Ramus fut attaqué deux fois de la peste. A l'âge de 8 ans il vint à Paris, d'où la misere le chassa. Il y revint une seconde fois, & ce second voyage ne fut pas plus heureux. Enfin, dans le 3e. il fut reçu domestique au college de Navarre. Il employoit le jour aux devoirs de son état, & la nuit à l'étude. Il acquit assez de connoissances pour aspirer au degré de maître-ès-arts. Il prit pour sujet de sa these, que » tout ce qu'Aristote avoit enseigné, n'étoit que faussetés » & chimeres ». Assertion ridicule & plus extravagante dans sa généralité, que toutes les erreurs qui se trouvent dans les écrits d'Aristote. L'université intenta contre Ramus un procès, & l'accusa d'énerver la philosophie, en décréditant le philosophe Grec. L'affaire fut portée au grand-conseil, qui lui défendit d'enseigner. L'arrêt fut rendu en 1543, & peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât aux galeres. Il fut bafoué, joué sur les théâtres, & il souffrit tout sans murmurer. Cependant Ramus profita l'année d'après de l'occasion de la peste qui ravageoit Paris, pour recommencer ses leçons. Les colleges étoient fermés; les écoliers allerent l'entendre par désœuvrement. La faculté de théologie présenta requête au parlement, pour l'exclure du college de Presle; mais le parlement le maintint dans son emploi. Les chaires d'éloquence & de philosophie ayant vaqué au college-royal, Ramus les obtint en 1551, par la protection du cardinal de Lorraine. Il professa tranquillement dans cette nouvelle place, & composa une *Grammaire* pour les langues latine & françoise. On prononçoit alors en latin le *Q* comme le *K*, de façon qu'on disoit *Kiskis*, *Kankan*, pour *Quisquis*, *Quamquam*, il eut bien des obstacles à surmonter pour réformer cette prononciation. « La lettre Q, disoit un mauvais plaisant à ce sujet, » fait plus de *Kankan* que » toutes les autres lettres en- » semble ». Ramus étoit protestant, & l'étoit jusqu'au fanatisme. Après l'enregistrement de l'édit qui permettoit le libre exercice de la religion, il brisa les images du college de Presle, disant qu'*il n'avoit pas besoin d'auditeurs sourds & muets*. Action contraire à l'ordre public & aux droits de la religion éta-

blie. Il déclama contre le discours de l'université opposante à l'enregistrement de l'édit, & désavoua le recteur. Tous ces excès le rendirent odieux. La guerre civile l'obligea de quitter Paris; l'université le destitua & déclara sa place vacante. Henri III lui donna un asyle à Fontainebleau; tandis qu'il s'y tenoit, les Catholiques pilloient sa bibliotheque à Paris, & dévastoient son college. Ils le poursuivirent dans son asyle, où il ne cessoit d'intriguer en faveur de sa secte. Il fut obligé de se sauver, & ne fut rétabli dans sa charge de principal du college de Presle & dans sa chaire, qu'après la mort du duc de Guise, en 1563. Ayant pris ouvertement les armes contre l'état, il se trouva en 1567 à la bataille de S. Denys, où il manqua de périr. Cependant à la paix il fut encore rétabli dans ses fonctions. Il s'absenta pendant quelque tems pour aller visiter les universités d'Allemagne, & ses honoraires lui furent continués. Il avoit demandé la chaire de théologie de Geneve; Théodore de Beze écrivit contre lui, & l'empêcha de l'obtenir : Ramus, d'un esprit toujours inquiet & tracassier, aussi mécontent des Protestans que des Catholiques, avoit projetté une réforme dans le Calvinisme. De retour à Paris, en 1571, il fut compris dans le massacre de la St-Barthélemi en 1572. Les écoliers de l'université répandirent ses entrailles dans les rues, traînerent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, & le jeterent dans la riviere. Il étoit âgé de 69 ans, sans avoir été marié. On a de lui : I. Deux livres d'*Arithmétique*, & 27 de *Géométrie*, fort au-dessous de sa réputation. II. Un Traité *De militiâ Cæsaris*, 1559, in-8°. III. Un autre *De moribus veterum Gallorum*, 1559 & 1562, in-8°. IV. *Grammaire Grecque*, 1560, in-8°. V. *Grammaire Latine*, 1559 & 1564, in-8°. VI. *Grammaire Françoise*, 1571, in-8°, & un grand nombre d'autres ouvrages. *Voyez* OSSAT (d').

RAMUS, (Jean) né à Ter-Goes en Zélande, en 1535, enseigna la rhétorique & la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain & à Douay, & mourut le 25 novembre 1578 à Dole, où il étoit allé pour prendre possession d'une chaire de droit qu'on lui avoit offerte. On a de lui : I. Une Traduction du grec en latin du *Bouclier d'Hercule*, poëme attribué à Hésiode; cette traduction est insérée dans l'édition de ce poëte faite à Bâle. II. *Commentarii ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1641, in-4°, & quelques autres ouvrages de littérature & de jurisprudence. Ramus étoit éloquent & méthodique. En désapprouvant l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas, & en parlant avantageusement de la *Pacification de Gand*, il a fait naître des soupçons sur sa religion.

RAMUSIO *ou* RANNUSIO, (Jean-Baptiste) secrétaire du conseil des Dix de la république de Venise, sa patrie, mort à Padoue en 1557, à 72 ans, est auteur : I. D'un Traité *De Nili incremento*. II. D'un Recueil de *Voyages maritimes*, en 3 vol. in-folio, enrichis de préfaces,

de dissertations & de notes. Cette collection est en italien. Pour l'avoir complette, il faut que le 1er. volume soit de 1574, le 2e. de 1565, & le 3e. de 1554, à Venise. Ramusio servit sa république avec autant de zele que d'intelligence pendant 43 ans.

RANCÉ, (Dom Armand-Jean le Bouthillier de) né à Paris en 1626, étoit neveu de Claude le Bouthillier de Chavigni, secrétaire-d'état, & surintendant des finances. Il fit paroître, dès son enfance, de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que, dès l'âge de 12 à 13 ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des Poésies d'Anacréon, en grec, avec des notes, 1639, in-8°. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, & obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, & prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde, & s'y livra à toutes ses passions, & sur-tout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse dont il ignoroit la mort, monta par un escalier dérobé, & qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat: on l'avoit séparée du corps, parce que le cercueil de plomb, qu'on avoit fait faire, étoit trop petit (Voyez les *Véritables Motifs de la conversion de l'abbé de Rancé*, par *Daniel de la Roque*, Cologne, 1685. in-12). D'autres prétendent, que son aversion pour le monde fut causée par la mort ou par les disgraces de quelques-uns de ses amis, ou bien par le bonheur d'être sorti sans aucun mal de plusieurs grands périls: les balles d'un fusil, qui devoient naturellement le percer, donnerent dans le fer de sa gibeciere. Du moment qu'il projetta son changement de vie, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers & de Comminges. Leurs avis furent différens; celui du dernier fut d'embrasser l'état monastique. Le cloître ne lui plaisoit point alors; mais après de mûres réflexions, il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 300 mille livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris; & ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne de l'ordre de Grammont, & son abbaye de la Trappe de l'ordre de Cîteaux. Les Religieux de ce monastere n'y vivoient pas selon leur regle primitive. L'abbé de Rancé, tout rempli de ses projets de retraite, demande au roi & obtient un brevet pour pouvoir y établir la réforme. Il prend ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, est admis au noviciat en 1663, & fait profession l'année d'après, âgé de 38 ans. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir la regle dans son abbaye, il prêcha si vivement ses Religieux, que la plupart embrasserent la nouvelle réforme. L'abbé de Rancé eût bien voulu faire dans tous les monasteres de l'ordre de Cîteaux, ce qu'il avoit fait dans le sien; mais ses soins furent inu-

tiles. N'ayant pas pu étendre sa réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastere reprit en effet une nouvelle vie. Continuellement consacrés au travail des mains, à la priere & aux pratiques les plus austeres, les Religieux retracerent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Le réformateur les priva des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite ; la lecture de l'Ecriture-Sainte & de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disoit leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté & des devoirs de l'Etat Monastique* : ouvrage qui causa une dispute entre l'austere réformateur, & le doux & savant Mabillon (*voyez l'article de celui-ci*). Cette guerre ayant été calmée, il fallut qu'il en soutînt une autre avec les partisans d'Arnauld. Il écrivit, sur la mort de cet homme fameux, une lettre à l'abbé Nicaise, dans laquelle il s'exprimoit de cette sorte. « Enfin, » voilà M. Arnauld mort; » après avoir poussé sa car- » riere aussi loin qu'il a pu, il a » fallu qu'elle se soit terminée. » Quoi qu'on dise, voilà bien » des questions finies. Son éru- » dition & son autorité étoient » d'un grand poids pour le » parti. Heureux qui n'en a » point d'autre que celui de » J. C. »! Ces quatre lignes produisirent vingt brochures contre lui, & les Jansénistes ne les lui pardonnerent jamais. La part qu'il prit aux démêlés théologiques entre Bossuet & Fénélon, & qui se réduit à deux Lettres très-courtes adressées à l'évêque de Meaux, publiées contre le gré de celui qui les avoit écrites, lui attirerent des vers très-piquans de la part du duc de Nevers (*voyez ce mot*). L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, & il nomma dom Zozime, qui mourut peu de tems après. Dom Gervaise, qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspiroit aux Religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui ayant trouvé le moyen d'obtenir une démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris & irrité, courut à la cour, noircit l'abbé de Rancé, l'accusa de Jansénisme, de caprice, de hauteur; mais malgré toutes ses manœuvres, dom Jacques de la Cour obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille, le 26 octobre 1700. Il expira couché sur la cendre & sur la paille, en présence de l'évêque de Séez & de toute sa communauté. L'abbé de Rancé possédoit de grandes qualités, un zele ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer & à écrire. Son style est noble, pur, élégant; mais il n'est pas assez précis. Il ne prend souvent que la fleur des sujets, & ne s'arrête pas à les approfondir. » Sans rien ôter à sa piété, dit » un écrivain très-impartial, » ni à ses vrais talens, on peut » dire que c'est le feu, l'ima- » gination, la facilité & l'élé- » gance qui dominent dans ses » écrits; & que si personne

» ne s'exprime avec plus de » grace, & ne tourne une » pensée en plus de manieres » intéressantes, il ne pense pas » toujours aussi parfaitement » qu'il s'exprime, il ne mé- » dite pas assez les choses, & » ne fait souvent qu'effleurer » les matieres ». Dans le tems qu'il étoit lié avec les Jansénistes, il adopta plusieurs de leurs opinions sur parole, & avança des choses qui ne peuvent avoir été le résultat de son jugement propre. C'est ainsi qu'il attribuoit aux décisions des Casuistes les désordres de la plupart des pécheurs qui venoient se jeter entre ses bras. « Comme si les conscien- » ces cautérisées, dit l'abbé » Bérault, qui alloient cher- » cher leur dernier remede à » la Trappe, s'étoient fort oc- » cupées auparavant de la lec- » ture des moralistes ». Il y a toute apparence que l'abbé s'en étoit peu occupé lui-même, ou du moins n'avoit pas étudié leurs sentimens dans les sources (*voyez* BUSEMBAUM, ESCOBAR, PASCAL). L'ambition avoit été sa grande passion avant son changement de vie : il tourna ce feu qui le dévoroit, du côté de Dieu; mais il ne put pas se détacher entiérement de ses anciens amis. Il dirigeoit un grand nombre de personnes de qualité, & les lettres qu'il écrivoit continuellement en réponse aux leurs, occuperent une partie de sa vie. Voltaire a dit « qu'il s'étoit » dispensé, comme législateur, » de la loi, qui force ceux qui » vivent dans le tombeau de » la Trappe, d'ignorer ce qui » se passe sur la terre » : mais on peut dire, pour l'excuser; que sa place l'obligeoit à ces relations, & qu'il s'en servit souvent pour ramener les personnes du monde dans la voie du salut. On ne peut cependant s'empêcher de reconnoître dans ses démarches les plus louables, un air d'éclat & d'ostentation, que la sainteté chrétienne évite pour l'ordinaire avec tant de soin. On a de lui : I. Une *Traduction* françoise des *Œuvres* attribuées à S. Dorothée. II. *Explication sur la Regle de S. Benoît*, in-12. III. *Abrégé des obligations des Chrétiens*. IV. *Réflexions morales sur les quatre Evangiles*, 4 vol. in-12; & des *Conférences* sur le même sujet, aussi en 4 vol. V. *Instructions & Maximes*, in-12. VI. *Conduite Chrétienne*, composée pour madame de Guise, in-12. VII. Un grand nombre de *Lettres spirituelles*, en 2 vol. in-12. VIII. Plusieurs *Ecrits* au sujet des études monastiques. IX. *Relations de la vie & de la mort de quelques Religieux de la Trappe*, en 4 vol. in-12, auxquelles on en a ensuite ajouté deux. X. *Les Constitutions & les Réglemens de l'Abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12. XI. *De la sainteté des devoirs de l'Etat Monastique*, 1683, 2 vol. in-4°.; avec des *Eclaircissemens* sur ce livre, 1685, in-4°... Voyez les *Vies* de l'abbé de Rancé, composées par Maupeou, par Marsollier, & par dom le Nain, & le *Genuinus caracter P. Armandi Joannis Rancæi*, par M. Inguimberti. On peut consulter aussi l'*Apologie de Rancé* par dom Gervaise, contre ce qu'en dit dom Vincent Thuillier, dans

son *Histoire* de la contestation excitée au sujet des études monastiques, au tome 1er. des Œuvres posthumes des Peres Thierri Ruinart & Jean Mabillon. Il y a d'excellentes réflexions dans cette Apologie, mais trop de hauteur & de vivacité. A ce que Marsollier écrit dans la *Vie* de Rancé, Liv. 4, pag. 44-60, édit. de Paris, 1703, in-4°., pour le disculper du soupçon de Jansénisme, & à la Lettre écrite à l'abbé Nicaise, dont nous avons parlé, il faut ajouter deux *Lettres* à madame de S. Loup, publiées sur les originaux par le cardinal de Bissy, à la fin de sa Réponse aux Jansénistes qui avoient attaqué son Mandement Pastoral de l'an 1710. Rancé avoit été favorable au parti, & avoit contribué à répandre, avant sa conversion, les *Lettres Provinciales*; mais dès qu'il connut la secte, il s'en détacha. Cependant quelques hommes séveres eussent voulu qu'ayant connu l'erreur, il s'appliquât à la démasquer, & que non content de la repousser lui-même, il eût averti avec plus d'activité & d'éclat ceux qui pouvoient s'y être engagés à la faveur de son nom. « Sa » réserve, dit un historien très- » orthodoxe, ne plut à aucun » des partis, ou plutôt elle » les choqua l'un & l'autre, & » les lui mit presque également » à dos. Tant la neutralité en » matiere de foi, ne fût-elle » qu'apparente, fait de fâ- » cheuses impressions dans les » esprits. Toujours elle ré- » pand sur les vertus même » les plus éclatantes, des om- » bres, que les meilleurs apo- » logistes ensuite ne réussissent » pas toujours à dissiper ».

RANCHIN, (Etienne) né vers 1500, mort en 1583 à Montpellier, où il professoit le droit, se fit un nom parmi les jurisconsultes de son tems, par ses ouvrages sur la jurisprudence. Le principal est *Miscellanea decisionum Juris*, traduits en françois, à Geneve, 1709, in-folio.

RANCHIN, (Guillaume) parent du précédent, étoit avocat du roi à la cour des aides de Toulouse. On a de lui : *Revision du Concile de Trente*, in-8°. Ce livre, imprimé en 1600, a fait jeter des soupçons sur sa catholicité; plusieurs ont même assuré que Ranchin étoit réellement protestant. Il est certain que l'auteur a donné lieu à cette assertion, & que dans les prétendues nullités qu'il trouve dans ce concile œcuménique, il a emprunté le langage des novateurs de ce tems-là. — Il ne faut pas le confondre avec Henri RANCHIN, conseiller à la cour des comptes de Montpellier, de la même famille que les précédens, auteur d'une assez mauvaise *Traduction des Pseaumes* en vers françois, 1697, in-12. — Un autre RANCHIN, conseiller à la chambre de l'édit, & originaire de Montpellier, est connu par quelques *Poésies* écrites d'un style foible, mais facile.

RANCONET, (Aimar de) fils d'un avocat de Bourdeaux, se rendit très-habile dans le droit romain, dans les mathématiques & dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bourdeaux, & ensuite président à celui de Paris. Le

président de Ranconet écrivoit bien en grec & en latin ; &, si l'on en croit Pithou, ce fut lui qui composa le *Dictionnaire* qui porte le nom de *Charles Etienne*. Pithou ajoute que le cardinal de Lorraine, ayant fait assembler le parlement de Paris pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, Ranconet y porta les *Œuvres* de Sulpice Sévere, & y lut l'endroit où il est parlé de Priscillien dans la *Vie* de S. Martin de Tours. L'application n'étoit pas juste ; si les Priscillianistes avoient porté comme les Protestans, le fer & le feu dans le sein de l'état, S. Martin en eût porté un jugement différent. Cette démarche ayant déplu au cardinal, qui connoissoit mieux que lui les nouvelles sectes, Ranconet fut renfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. Tous les maux à la fois l'avoient assailli & avoient rempli ses jours d'amertume : la misere le réduisit à être simple correcteur des Etienne ; il vit mourir sa fille sur le fumier, exécuter son fils, & sa femme fut écrasée par le tonnerre. On a de lui le *Trésor de la Langue Françoise, tant ancienne que moderne*, qui servit beaucoup à Nicot & à Monet pour la composition de leurs Dictionnaires.

RANDAN, *voyez* ROCHEFOUCAULD & FOIX.

RANDOLPH, (Thomas) poëte Anglois, natif de la province de Northampton, mort en 1645, est auteur de diverses Poésies, qui lui ont mérité la seconde ou troisieme place sur le Parnasse Britannique.

RANNEQUIN SUALEME ou RENKIN, (N.) célebre machiniste, né à Liege en 1648, s'est immortalisé par la fameuse machine de Marly. Il s'agissoit de donner de l'eau à Marly & à Versailles, & il falloit pour cela faire monter l'eau au sommet d'une montagne élévée de 502 pieds au-dessus du lit de la riviere. C'est à quoi parvint Rannequin, par une machine composée de 14 roues, qui ont toutes pour objet de faire agir deux pompes qui forcent l'eau à se rendre sur une tour élevée au sommet de la montagne. Cette machine donne 5258 tonneaux d'eau en 24 heures. On dit qu'elle a coûté plus de 8 millions. Elle commença à agir en 1682. L'abbé de Lille l'a célébrée dans une Epître poétique (*voyez* MARLY dans le *Dict. Géog.*). Avant d'exécuter en grand cet ouvrage, il l'avoit exécuté en petit au château de Modave dans le pays de Liege, où l'on en apperçoit encore des traces. Ce château appartenoit à M. de Ville, gentilhomme Liégeois. On a gravé le portrait de ce seigneur, avec une inscription qui lui attribue l'invention de la machine de Marly ; mais on sait, à n'en point douter, qu'il n'en fut que l'entrepreneur, & qu'il se servit pour l'exécuter de Rannequin, dont il avoit essayé les connoissances dans la méchanique à Modave. Rannequin mourut en 1708.

RANS, (Bertrand de) imposteur célebre, étoit un hermite natif de la ville de Rheims. Il vécut long-tems fort religieusement dans la forêt de

Parthenai, & dans celle de Glacon, près de Tournay. Las de sa solitude, il voulut se faire passer pour Baudouin I, empereur de Constantinople, comte de Flandre & de Hainaut. C'étoit environ 20 ans après la mort de ce prince, que le roi des Bulgares avoit pris dans une bataille l'an 1205, & qu'il avoit fait mourir en prison l'année suivante. Bertrand de Rans parut en Flandre pour jouer son personnage. Jeanne, fille aînée de l'empereur Baudouin, comtesse de Flandre & de Hainaut, ne voulant rien précipiter, envoya deux personnes de confiance en Grece, & s'assura pleinement de la mort de l'empereur Baudouin. Cependant une bonne partie de la noblesse de Flandre reconnut l'imposteur pour son souverain, pour son comte, & pour l'empereur d'Orient. Jeanne fut obligée d'implorer le secours de Louis VIII, roi de France, contre cet usurpateur, qui fut pendu publiquement à Lille.

RANTZAW, (Josias, comte de) maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, lieutenant-général des armées du roi en Flandre, étoit de l'illustre maison de Rantzaw dans le duché de Holstein. Il porta les armes avec distinction dans l'armée Suédoise, vint ensuite en France avec Oxenstiern, chancelier de Suede, & fut retenu par le roi Louis XIII, qui le fit maréchal-de-camp, & colonel de deux régimens. Il alla servir l'an 1636 au siege de Dole, où il perdit un œil d'un coup de mousquet; & il défendit vaillamment St.-Jean-de Lône en Bourgogne, contre le général Galas, qu'il obligea de lever le siege. En 1640, il servit à celui d'Arras; y perdit une jambe & fut estropié d'une main. L'année suivante, il se trouva au siege d'Aire, & fut fait prisonnier au combat d'Honnecourt en 1642. Sa valeur se signala encore au siege de Gravelines en 1645, & il reçut le bâton de maréchal de France le 16 juillet, par la faveur du cardinal Mazarin. L'assurance qu'il avoit donnée d'abjurer le Luthéranisme, contribua beaucoup à son élévation: il se fit catholique la même année. Il servit les années suivantes en Flandre, & fut arrêté le 27 février 1649, sous quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité. Mais s'en étant justifié, il sortit de prison le 22 janvier 1650, & mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfans. Sa valeur étoit admirable dans les grandes actions; mais elle dédaignoit, pour ainsi dire, les petits périls; & il paroissoit nonchalant dans les occasions ordinaires de la guerre. Il aimoit le vin à l'excès, & cette passion déshonorante lui fit manquer quelques projets, & le livra à des emportemens qui auroient pu lui être funestes. On dit qu'à sa mort, il n'avoit qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double, par les ravages que la guerre avoit faits sur son corps. Ce qui donna lieu de lui faire cette épitaphe:

Du corps du grand RANTZAW tu
n'as qu'une des parts;

L'autre moitié resta dans les plaines
de Mars.
Il dispersa par-tout ses membres
& sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura
vainqueur ;
Son sang fut en cent lieux le prix de
sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier
que le cœur.

RAOUL I, duc de Normandie, *voyez* ROLLON.

RAOUL L'ARDENT, prêtre du diocese de Poitiers, ainsi surnommé, à cause de la vivacité de son esprit & de l'ardeur de son zele, suivit Guillaume IX, comte de Poitiers, à la croisade de 1101. On a de lui des *Homélies* latines, 1586, in-8°.; traduites en françois, 1575, en 2 vol. in-8°. On croit qu'il mourut dans la Palestine.

RAOUL DE CAEN, surnom qu'il tient du lieu de sa naissance en Normandie, est célebre par son *Histoire de Tancrede*, l'un des chefs de la 1re. croisade. Il traite de supercherie & d'imposture, la découverte de la sainte Lance que Raimond d'Agiles, autre historien de cette croisade, tâche de faire passer pour un événement incontestable. Raoul mourut vers 1115.

RAOUX, (Jean) peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, fut reçu à l'académie en 1717. Bon Boullogne lui donna les premieres instructions de son art, & son séjour en Italie le perfectionna. Il trouva, à son retour en France, un mécene dans le grand-prieur de Vendôme, qui le logea dans son palais du Temple, où l'on voit quelques ouvrages de ce maître. Raoux étoit bon coloriste ; il a peint avec succès le portrait, l'histoire, & souvent des morceaux de caprice.

RAPHAEL-SANZIO, né à Urbin l'an 1483, le jour du Vendredi-Saint, est, de tous les peintres, celui qui a réuni le plus de parties. Son pere, peintre fort médiocre, l'occupa d'abord a peindre sur la faïance, & le mit ensuite chez le Perugin. L'éleve devint bientôt égal au maître; il puisa la beauté & les richesses de son art, dans les chef-dœuvres des grands peintres. A Florence, il étudia les fameux cartons de Léonard de Vinci & de Michel-Ange, & à Rome, il sut s'introduire dans la chapelle que Michel-Ange peignoit. Cette étude lui fit quitter la maniere qu'il tenoit du Perugin, pour ne plus prendre que celle de la belle nature. Le pape Jules II fit travailler Raphaël dans le Vatican, sur la recommandation de Bramante, célebre architecte, & son parent. Son premier ouvrage pour le pape fut l'*Ecole d'Athenes*. Sa réputation s'accrut par les autres morceaux qu'il peignit au Vatican, ou que ses disciples firent sur ses dessins. Enfin il se surpassa lui-même dans son tableau de *La Transfiguration*, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre, j'ai presque dit de la peinture. On le voit à Rome dans l'église de S. Pierre *in Montorio*. Ce grand artiste mourut en 1520, à 37 ans, le même jour qu'il étoit né, épuisé par la passion qu'il avoit pour les femmes, & mal gouverné par les médecins à qui il avoit cele

la cauſe de ſon mal. Un génie heureux, une imagination féconde, une compoſition ſimple, un beau choix, beaucoup de correction dans le deſſin, de grace & de nobleſſe dans les figures, de fineſſe dans les penſées, de naturel & d'expreſſion dans les attitudes; tels ſont les traits auxquels on peut reconnoître la plupart de ſes ouvrages. Michel-Ange avoit plus d'imagination & de génie que Raphaël, mais celui-ci avoit plus de goût & d'eſprit. Raphaël ſurpaſſoit Michel-Ange en beauté, Michel-Ange ſurpaſſoit Raphaël en énergie, Les productions de Michel-Ange ont un caractere fort, vaſte & ſingulier; elles ſemblent comme jetées en fonte dans ce génie riche & inépuiſable, qui n'avoit pas beſoin ou avoit honte d'emprunter aucun ſecours étranger: Raphaël au contraire tiroit parti de tous les matériaux qu'il employoit, ſa main y mettoit de l'ordre & de la convenance. Les deſſins de ce grand maître, qu'il faiſoit la plupart au crayon rouge, ſont très-recherchés pour la hardieſſe de ſes traits & les contours coulans de ſes figures. On a beaucoup gravé d'après lui. On compte parmi ſes diſciples, Jules Romain, Jean-François Penni, qu'il fit ſes héritiers; Pellegrin de modene, Perrin del Vaga, Polydore de Caravage, &c. On lui a fait cette épitaphe, attribuée au cardinal Bembo:

Hic ſitus eſt Raphaël, metuit quo ſoſpite vinci
Magna parens rerum, quo moriente mori.

RAPHAEL-D'AREZZO *ou* DE REGGIO, mort en 1580, étoit fils d'un payſan qui l'occupoit à garder des oies; mais ſa forte inclination pour la peinture l'entraîna à Rome, où il ſe mit ſous la diſcipline de Fréderic Zuccharo. On fait cas de pluſieurs morceaux de lui, qui ſont dans le Vatican, à Ste-Marie-Majeure, & dans pluſieurs autres lieux de Rome.

RAPHELENGIUS *ou* RAULENGHIEN, (François) né à Lanoy près de Lille en 1539, vint de bonne heure à Paris, où il apprit le grec & l'hébreu. Les guerres civiles l'obligerent enſuite de paſſer en Angleterre, où il enſeigna le grec à Cambridge. De retour dans les Pays-Bas, il épouſa, en 1565, la fille du célebre imprimeur Chriſtophe Plantin. Il le ſervit pour la correction de ſes livres, qu'il enrichiſſoit de notes & de préfaces, & travailla ſur-tout à la *Bible Polyglotte* d'Anvers, imprimée en 1569-1572, par ordre de Philippe II, roi d'Eſpagne. Raphelengius alla s'établir en 1585 à Leyde, où Plantin avoit une imprimerie. Il y travailla avec ſon aſſiduité ordinaire, & mérita par ſon érudition, d'être élu profeſſeur en hébreu & en arabe dans l'univerſité de cette ville. Ce ſavant mourut d'une maladie de langueur, cauſée par la perte de ſa femme, en 1597, à 58 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. Des *Obſervations* & des *Corrections* ſur la Paraphraſe Chaldaïque. II. Une *Grammaire Hébraïque*. III. Un *Lexicon Arabe*, 1613, in-4°. IV. Un *Dictionnaire Chaldaïque*, qu'on trouve dans l'*Apparat de la Polyglotte d'Anvers*, &

d'autres ouvrages. Un de ses fils, de même nom que lui, a aussi publié : I. Des *Notes* sur les *Tragédies* de Séneque. II. Des *Eloges* en vers de 50 savans avec leurs portraits, Anvers, 1587, in-fol. Il étoit digne de son pere par son érudition.

RAPICIUS, *voyez* JOVITA.

RAPIN, (Nicolas) né vers 1540 à Fontenai-le-Comte en Poitou, fut vice-sénéchal de cette ville, & vint ensuite à Paris, où le roi Henri III lui donna la charge de grand-prévôt de la connétablie. Rapin ne voulant point entrer dans la ligue des Catholiques contre celle des Protestans, fut chassé de Paris. Henri IV le rétablit dans sa charge. Il mourut à Poitiers en 1608, à 68 ans. Rapin a tenté de bannir la rime des vers françois, & de les construire à la maniere des Grecs & des Latins sur la seule mesure des pieds; mais cette singularité, contraire au génie de cette langue, n'a point été autorisée. Ses *Œuvres Latines* furent imprimées en 1610, in-4°. Ce sont des *Epigrammes*, des *Odes*, des *Elégies*, &c. Ses vers ont de l'élégance, & l'on en trouve une bonne partie dans le 3e. tome des *Délices des Poëtes Latins* de France. On estime particuliérement ses *Epigrammes*, à cause de leur sel, & du tour aisé qu'il leur a donné. Parmi ses vers françois, il y en a très-peu qui méritent d'être cités. Rapin travailla à la *Satyre Ménippée*, & quelques auteurs lui attribuent tous les vers de cette piece; d'autres disent qu'il fut aidé par Passerat: on ne comprend pas comment des écrivains, se disant catholiques, s'amuserent à ridiculiser & à calomnier la ligue catholique, sans montrer la moindre humeur contre la ligue huguenote, qui depuis long-tems portoit le feu & le fer dans toute la France, qui tendoit ouvertement à renverser du même coup le trône & l'autel (*voyez* DUCHAT, le FEVRE Antoine, GILLOT, MONTGAILLARD, PITHOU). Il ne faut donc pas être surpris si Rapin fut regardé par les Catholiques comme un huguenot déguisé.

RAPIN, (René) Jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, est célebre par son talent pour la poésie latine. Il s'y étoit consacré de bonne heure, & il enseigna pendant neuf ans les belles-lettres avec un succès distingué. A un génie heureux, à un goût sûr, il joignoit une probité exacte, un cœur droit, un caractere aimable & des mœurs douces. Parmi ses différentes Poésies latines, l'on distingue le *Poëme des Jardins*. C'est son chef-d'œuvre. » Il est digne du siecle d'Auguste, dit l'abbé des Fontaines, pour l'élégance & la pureté du langage, pour l'esprit & les graces qui y regnent. L'agrément des descriptions y fait disparoître la sécheresse des préceptes, & l'imagination du poëte fait délasser le lecteur par des fables, qui, quoique trop fréquentes, sont presque toujours riantes & bien choisies ». Plusieurs critiques ont prétendu que le P. Rapin n'étoit que le pere adoptif de cet ouvrage charmant, & qu'on le trouvoit

dans un ancien manuſcrit lombard, qu'un prince de Naples conſervoit dans ſa bibliotheque. Mais quels garans donne-t-on d'une anecdote auſſi ſinguliere? Des oui-dire ſans fondement, & qui ſont démentis par la facilité qu'il y auroit de vérifier le fait s'il étoit vrai.... En 1782, M. de Lille a donné un Poëme françois ſur les *Jardins*, à l'occaſion duquel il critique fortement celui du P. Rapin. Mais l'année ſuivante l'on vit paroître un *Parallele raiſonné entre les deux Poëmes*, &c. On y fait voir que « le plan du P. » Rapin eſt grand, quoique » ſimple; la marche en eſt aiſée, quoiqu'on s'arrête un » peu trop ſouvent pour cueillir des fleurs; heureux défaut! Le ſtyle eſt élégant, » les détails pleins de délicateſſe & de ſenſibilité; enfin, » les épiſodes très-heureux, » quoiqu'un peu trop fréquens. » Le Poëme de M. l'abbé de » Lille n'a aucun plan. Tout y » eſt dans le déſordre & la » confuſion; on eſt inondé de » préceptes froids & ſentencieux que rien n'égaie; le » cœur y eſt d'une ſéchereſſe » qui l'attriſte; il n'y regne » point d'enſemble; on n'y » trouve que deux épiſodes » bien faits & qui appartiennent au poëte; & par-deſſus » tout cela, on voit, en liſant » le P. Rapin le premier, que » M. de Lille s'eſt approprié » les tournures les plus heureuſes, les expreſſions les » plus poétiques de ſon rival; » qu'il a imité les plus beaux » morceaux en les amaigriſſant » par la fureur de créer un » jargon précieux, un ſtyle » maniéré qui ne ſoit qu'à lui ». Cette critique eſt terminée par un Dialogue en vers, intitulé: *Le Chou & le Navet*, dans lequel on trouve des vers fort heureux, & des détails d'une gaieté piquante & naturelle. On ne fait pas moins de cas des *Eglogues* ſacrées du P. Rapin, que de ſon Poëme. Si celui-ci eſt digne des *Géorgiques* de Virgile, celles-là méritent un rang diſtingué auprès des *Bucoliques*. Quoique le P. Rapin fût bon poëte, il n'étoit pas entêté de la poéſie. Du Perrier & Santeuil parierent un jour à qui feroit mieux des vers latins. Ménage n'ayant pas voulu être leur juge, ils convinrent de s'en rapporter au P. Rapin. Ils le trouverent qui ſortoit de l'égliſe. Ce Jéſuite, après leur avoir reproché vivement leur vanité, leur dit que les vers ne valoient rien; rentra dans l'égliſe d'où il ſortoit, & jeta dans le tronc l'argent qu'ils lui avoient conſigné. On a encore du P. Rapin des *Œuvres diverſes*, Amſterdam, 1709, 3 vol. in-12. On y trouve: I. Des *Réflexions* ſur l'Eloquence, ſur la Poéſie, ſur l'Hiſtoire & ſur la Philoſophie. II. Les *Comparaiſons de Virgile & d'Homere; de Démoſthenes & de Cicéron; de Platon & d'Ariſtote; de Thucydide & de Tite-Live*: celle-ci & la pénultieme ſont moins eſtimées que les premieres. III. Pluſieurs ouvrages de piété, entr'autres *La Perfection du Chriſtianiſme; l'Importance du ſalut; la Vie des Prédeſtinés*, &c. On trouve dans ces Œuvres des réflexions judicieuſes, des jugemens ſains, des idées & des vues: le ſtyle

ne manque ni d'élégance, ni de précision ; mais on y souhaiteroit plus de variété, plus de douceur, plus de grace. Ces qualités se font sur-tout desirer dans les *Paralleles* des auteurs anciens. Le P. Rapin publioit alternativement des ouvrages de littérature & de piété : cette variation fit dire à l'abbé de la Chambre, que *ce Jésuite servoit Dieu & le monde par semestre.* La meilleure édition de ses *Poésies Latines*, est celle de Cramoisy en 3 vol. in-12, 1681. On y trouve les Eglogues, les IV livres des Jardins, & les Poésies diverses. Les *Jardins* ont été traduits en françois par Gazon d'Ourxigné, Paris, 1772, mais cette traduction prolixe & très-infidelle, est semée de termes indécens qui ne se trouvent pas dans le poëte latin ; toujours fidele aux bienséances de son état, jamais il ne chanta l'amour & ses transports, comme la traduction pourroit le faire soupçonner. On a donné une meilleure traduction avec le texte à côté, Paris, 1782, in-8° ; elle auroit cependant été plus exacte & plus complette, si les traducteurs avoient eu sous les yeux, la belle édition de l'original donnée par le P. Brotier, avec des additions, des notes lumineuses, & la Dissertation du P. Rapin : *De disciplina hortensis culturæ*, Paris, 1780.

RAPIN DE THOYRAS, (Paul) né à Castres en 1661, d'une ancienne famille originaire de Savoie, se fit recevoir avocat. La profession qu'il faisoit du Calvinisme, étant un obstacle à son avancement dans la magistrature, il résolut de suivre le métier des armes ; mais sa famille n'y voulut point consentir. La révocation de l'édit de Nantes en 1685, & la mort de son pere, arrivée deux mois auparavant, le déterminerent à passer en Angleterre, où il arriva en 1686. Peu de tems après il repassa en Hollande, & entra dans une compagnie de cadets François, qui étoit à Utrecht. Il suivit le prince d'Orange en Angleterre en 1688 ; & l'année suivante, milord Kingston lui donna l'enseigne colonelle de son régiment, avec lequel il alla en Irlande. Il fut ensuite lieutenant, puis capitaine dans le même régiment, & se trouva à plusieurs sieges & combats, où il ne fut pas un spectateur oisif. Rapin céda sa compagnie, en 1693, à l'un de ses freres, pour être gouverneur de milord Portland. Il suivit ce jeune seigneur en Hollande, en France, en Allemagne, en Italie & ailleurs. Lorsqu'il eut fini l'éducation du duc de Portland, il se retira à La Haye, où il se livra tout entier à l'étude des fortifications & de l'histoire. Il se transporta en 1707, avec sa famille, à Wesel. Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire d'Angleterre*. L'ouvrage qu'il publia sous ce nom, a eu un grand succès, & il le mérite à bien des égards ; mais il est rempli de faits faux ou hazardés. On voit d'ailleurs clairement que c'est en partie le chagrin, l'aigreur & la haine qui lui ont mis la plume à la main. Tout ce qui tient, de quelque maniere que ce soit, à la Religion Catholique, est barbouillé de toutes les couleurs dont le

fanatisme de secte a coutume de peindre l'antique mere des Chrétiens. A ces défauts, fruit de la prévention ou de la passion, il en a ajouté d'autres. Il a avancé un grand nombre de faits sans les vérifier. Son style est naturel, assez net, quelquefois brillant. Sa narration est vive; ses portraits ont du coloris & de la force, mais ils sont peu réfléchis. Cet historien mourut à Wesel en 1725. Ses ouvrages sont : I. *Histoire d'Angleterre*, imprimée à La Haye en 1725 & --26, en 9 vol. in-4°; & réimprimée à Trévoux en 1728, en 10 aussi in-4°. On ajouta à cette édition des Extraits de Rymer. On y joint ordinairement une Continuation en 3 vol. in-4°, & les Remarques de Tindall en 2. On en fit un *Abrégé* en 10 vol. in-12, à La Haye, 1730. La meilleure édition de la grande Histoire, est celle de M. le Fêvre de St-Marc, en 16 vol. in-4°, 1749. II. Une bonne *Dissertation sur les Wighs & les Thoris*, imprimée à La Haye en 1717, in-8°. Rapin de Thoyras étoit arriere-petit-fils de Philibert RAPIN, maître d'hôtel du prince de Condé, qui ayant été envoyé au parlement de Toulouse pour y porter de la part du roi l'édit de pacification en 1558, y fut arrêté par ordre de cette cour, qui lui fit son procès en 3 jours, & le fit décapiter le 13 avril de cette année, comme un des principaux auteurs de la conjuration de Toulouse, malgré l'amnistie que le roi lui avoit accordée.

RAPINE, (Claude) Célestin, né au diocese d'Auxerre, & conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monasteres de son ordre. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette commission, le fit choisir par le chapitre général pour corriger les Constitutions de son ordre, suivant les ordonnances des chapitres précédens. Ses principaux ouvrages sont : I. *De studiis Philosophiæ*. II. *De studiis Monachorum*. Le P. Mabillon en a fait usage dans son *Traité des Etudes Monastiques*. Ce pieux & savant Religieux mourut en 1493.

RASARIO, (Jean-Baptiste) médecin, natif de Valdugia dans le Novarois, enseigna avec réputation à Venise la rhétorique & la langue grecque pendant 22 ans, fut de l'académie de *gli Affidati* de Padoue, & mourut d'une fievre maligne en 1578, à Pavie, à 61 ans. Quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le célibat, il ne fut jamais soupçonné d'avoir manqué aux bonnes mœurs. Naturellement généreux, il traitoit les malades gratuitement & nourrissoit les nécessiteux comme s'il eût été leur pere. On a de lui des *Traductions* latines de *Parchimere*, d'*Ammonius*, de *Xénocrate*; des *Commentaires* de Galien sur quelques livres d'Hippocrate; Sarragosse, 1567, in-4°; d'*Oribase*, 1557, in-8°, publiée de nouveau à Leyde, 1735, in-4°.

RASCHI, *voyez* JARCHI.

RASCHID, *voyez* ARON-RASCHID.

RASIS *ou* RHASÈS, fameux médecin arabe au ICe. siecle, connu aussi sous le nom d'*Almansor* ou *le Grand*. C'étoit le Galien des Arabes. Il opéroit avec fermeté, & il jugeoit avec

circonspection. Il ne cessa jamais de lire ou d'écrire, jusqu'à un âge avancé qu'il devint aveugle. Il fut tué peu de tems après, vers l'an 935. Ses *Traités sur les maladies des Enfans* sont encore estimés. Rasis est le premier qui ait écrit de la petite vérole, qui peut-être n'est pas beaucoup plus ancienne que lui. Il est certain que les Romains ne la connoissoient pas, & qu'il n'existe pas de nom latin pour la désigner; comme il est certain aussi, que sans la charlatanerie de l'inoculation elle seroit réduite à rien, comme la lepre & le mal des ardens (*voyez* CONDAMINE). Robert Etienne donna en 1548, en grec, le traité de ce médecin sur cette maladie funeste. On en a fait depuis à Londres une édition en arabe & en latin, 1767, in-8°. Ses autres ouvrages se trouvent avec le *Trallien*, 1548, in-fol. Il tira son nom de *Rhasès* ou *Arasi*, de la ville de Ray en Perse, célebre par son académie, où il naquit vers l'an 860. Après s'être signalé par plusieurs guérisons, il eut la direction de divers hôpitaux, & la place de médecin du calife Moklader Billah.

RASTIGNAC, *voy.* CHAT ou CHAPT DE RASTIGNAC. Ce nom illustre s'est trouvé avec tant d'autres, dans le catalogue des victimes de la révolution de France. L'abbé Chapt de Rastignac, aussi respecté pour ses vertus que son profond savoir, constamment employé à la défense de la vérité & de la Religion, fut massacré avec 160, tant évêques que prêtres, dans l'église des Carmes à Paris, le 2 septembre 1792. On trouve quelques détails sur cette exécution horrible dans le *Journ. histor. & littér.*, 1 octobre 1792, pag. 217. Il étoit âgé de 80 ans. Peu avant sa mort il avoit publié la *Lettre Synodale de Nicolas Patriarche de Constantinople*, traduite du grec, avec de savantes notes. *Ibid.*, 1 avril 1792, pag. 492.

RATALLER, (George) né d'une famille noble à Leuvarde en 1528, fut fait conseiller au grand-conseil de Malines en 1565, & président du conseil d'Utrecht en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un magistrat laborieux & integre, & d'un savant littérateur. Nous avons de lui : I. *Sophoclis tragediæ latino carmine redditæ*, Anvers, 1570, in-12. II. *Euripidis tragediæ*, 1581, in-12, en vers latins. III. *Hesiodi opera*, Francfort, 1546, en vers latins, &c.

RATBERT, *voyez* PASCHASE RATBERT.

RATHERE *ou* RATHIER, moine de l'abbaye de Lobbes, suivit en Italie Hilduin qui avoit été dépouillé de l'évêché de Liege. Rathere y obtint l'évêché de Vérone, dont il fut dépossédé quelque tems après. Il remonta sur son siege épiscopal, mais il en fut encore chassé par Manassès, archevêque de Milan, qui contre toutes les loix avoit été ordonné évêque de Vérone. S. Brunon, archevêque de Cologne, dont Rathere avoit été précepteur, le fit nommer à l'évêché de Liege après la mort de Hilduin : mais il essuya le même sort qu'en Italie. S'étant élevé, peut-être avec trop de véhémence, contre les vices dominans, un parti

parti puissant parvint à le faire déposer. Il repassa en Italie, & fut de nouveau rétabli par le crédit de l'empereur Othon sur le siege de Vérone : mais s'étant livré comme à Liege à toute l'ardeur de son zele contre les désordres qui y régnoient, il en fut chassé une troisieme fois : ce qui donna lieu à ce vers :

Veronæ præsul, sed ter Ratherius exul.

Il vint alors en France, y acheta des terres, & obtint les abbayes de S. Amand, d'Aumont & d'Alne. Selon plusieurs auteurs, il mourut à Alne dans l'Entre-Sambre-&-Meuse, l'an 974, & son corps fut transporté à Lobbes. On a de lui : I. Des *Apologies*, des *Ordonnances Synodales*, des *Lettres* & des *Sermons*, qui se trouvent dans le tome 2e. du *Spicilege* de Dom Luc d'Achery. II. Six livres de Discours (*Præloquiorum*) dans le tome IX de l'*Amplissima Collectio* des Peres Martenne & Durand. Pierre & Jerôme Ballerini, freres, ont donné une édition des Œuvres de Rathere, à Vérone, en 1765, in-fol.

RATHSAMHAUSEN, (Casimir-Fréderic de) né à Strasbourg le 17 janvier 1698 dans le sein d'une famille noble qui venoit de rentrer au giron de l'Eglise, fit profession de l'Ordre monastique de S. Benoît le 24 avril 1718, dans la célebre abbaye princiere de Murbach. D'abord grand-prieur de Lure, puis élu coadjuteur de Murbach le 26 août 1737, il succéda le 26 juin 1756, dans la dignité abbatiale, au cardinal François-Armand de Rohan-Soubise. Son abbaye, transférée en 1759 à Gebwiller, fut sécularisée & changée en chapitre équestral le 11 août 1764, par le pape Clément XIII. C'est aux soins de ce vertueux prélat que l'église de Gebwiller, un des plus beaux édifices de l'Alsace, doit particuliérement son existence ; elle justifie aux yeux de tous les connoisseurs l'inscription placée au haut du frontispice : *Opus namque grande est : neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo* (1 Par. 29).

RATKAI, (George) né en 1613 en Hongrie d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, & fut fait chanoine de l'église de Zagrab. Il y mérita la confiance du vice-roi de la Croatie, Jean Draskovits, qui l'engagea à écrire l'histoire de cette province, & lui en facilita le moyen par le libre accès qu'il lui donna aux archives. Les fruits de ses recherches sont consignés dans *Memoria regum & Banorum regnorum Dalmatiæ, Croatiæ, Slavoniæ, inchoata ab origine sua usque ad annum 1652*, Vienne, 1652, in-folio : ouvrage qui a fixé les suffrages de ses compatriotes & des savans.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie en Picardie, florissoit dans le 9e. siecle. Il étoit contemporain d'Hincmar, contre lequel il publia 2 *Livres sur la Prédestination*, dans lesquels il montre que la doctrine de S. Augustin sur la grace est la seule doctrine catholique. Ce qui doit s'entendre des assertions opposées aux erreurs des Pélagiens ; & point de diverses questions incidentes, que l'Eglise, comme

Céleftin I & Innocent XII l'ont déclaré, n'a pas prétendu décider. On les trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis* de Gilbert Mauguin, 1650, 2 vol. in-4°. On a encore de lui plusieurs autres Traités : I. *De l'enfantement de Jesus-Chrift* dans le *Spicilege* de D. d'Achery. II. *De l'Ame*. III. Un *Traité contre les Grecs*, en 4 livres, dans lequel il juftifie les Latins. Il se trouve dans le *Specilege*. IV. Un *Traité du Corps & du Sang de Jesus-Chrift, contre Paschase Ratbert*. Le docteur Boileau le publia en 1686, in-12, avec une traduction françoise & des notes. Le traducteur l'orna en même tems d'une Préface, dans laquelle il démontre contre les Calviniftes, que le Traité de Ratramne n'eft nullement favorable à leurs opinions, comme ils le prétendent ordinairement. L'auteur de la *Perpétuité de la Foi* a démontré également que cet ouvrage obscur eft bien plus favorable aux Catholiques qu'aux Sacramentaires ; mais Mabillon a porté cette preuve jufqu'à l'évidence dans la préface au 14e. *Siecle des Bénédictins*. Ratramne entreprend d'y prouver deux choses : la 1re., que le corps & le sang de Jesus-Chrift qui sont reçus dans l'Eglise par la bouche des fideles, sont des figures, si on les considere par l'apparence visible & extérieure du pain & du vin, quoiqu'ils soient véritablement le corps & le sang de Jesus-Chrift par la puissance du Verbe Divin : la 2e., que le corps de Jesus-Chrift dans l'Euchariftie eft différent, non en soi & quant à la subftance, mais quant à la maniere d'être, du corps de J. C. tel qu'il étoit sur la terre, & tel qu'il eft dans le ciel, sans voile & sans figure. Le *Traité du Corps & du Sang de J. C.*, fut imprimé en latin avec une *Défense*, en 1712, in-12. On trouve dans les *Ecrivains Ecclésiaftiques* d'Oudin, article RATRAMNE, une *Lettre* curieuse de celui-ci *sur les Cynocéphales*, ou sur les hommes qui ont une tête de chien. Il y a toute apparence que ces prétendus hommes étoient des singes ; quoiqu'il soit possible que la partie inférieure du visage devenue trop saillante, ait donné à quelques familles une espece de physionomie canine, sans altérer essentiellement la figure de l'homme, ineffaçable dans ses grands traits, comme le remarque Buffon, la même sous tous les climats, & l'influence de toutes les causes locales. Les monftruosités qu'elle essuie quelquefois, ne sont qu'individuelles, & tiennent aux regles mêmes qui maintiennent l'uniformité générale.

RAVAILLAC, (François) fils d'un praticien d'Angoulême, conçut l'exécrable dessein d'assassiner Henri IV, & il l'exécuta le 14 mai 1610. Un embarras de charrettes avoit arrêté le carrosse du roi au milieu de la rue de la Feronnerie, qui étoit alors fort étroite. Ravaillac monte sur une des roues de derriere, & avançant le corps dans le carrosse au moment que ce prince étoit tourné vers le duc d'Epernon assis à son côté, pour lui parler à l'oreille, il lui donne dans la poitrine deux coups de poignard. Le monftre eût pu se sauver sans être reconnu ; mais

étant demeuré à la même place, tenant à la main le couteau encore dégouttant de ſang, le duc d'Epernon le fit arrêter. Son procès ayant été dreſſé, il fut tiré à quatre chevaux & écartelé à la place de Greve, le 27 mai 1610, âgé d'environ 32 ans, après avoir conſtamment perſiſté à dire dans tous ſes interrogatoires, qu'*il n'avoit point de complices.* Les deux docteurs de Sorbonne qui l'aſſiſterent à la mort, Fileſac & Gamache, ne purent rien arracher de lui, peut-être parce qu'il n'avoit rien à dire. On n'entrera point dans des détails & dans un amas de circonſtances que perſonne n'ignore, ſur le caractere des perſonnes auxquelles on a attribué ce déteſtable parricide : on dira ſeulement qu'il eſt très-difficile de décider ſi, parmi ces perſonnes, il y en eut quelqu'une qui trempa dans cet horrible forfait. Le duc de Sully aſſure que le cri public déſigne aſſez ceux qui ont armé le bras du monſtre. Mais on répond, que les *Mémoires* de ce miniſtre furent compoſés par ſes ſecrétaires, dans le tems qu'il étoit diſgracié par Marie de Médicis. Il n'eſt pas étrange qu'on y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette princeſſe, que la mort de Henri IV rendoit maîtreſſe du royaume, & ſur le duc d'Epernon qui avoit ſervi à la faire déclarer régente. Les conjectures odieuſes que les autres hiſtoriens ont recueillies, ne ſont pas plus fondées.

RAVANEL, chef des Camiſards, ſachant que ſa tête étoit miſe à prix, eut la hardieſſe de venir trouver le maréchal de Villars, & lui demanda les mille écus de récompenſe en ſe découvrant. Le maréchal lui pardonna, & lui fit compter la ſomme. Mais l'année ſuivante ayant été reconnu pour le chef d'une conſpiration en Languedoc, & convaincu d'excès atroces, il fut brûlé vif en juin 1705. « Ravanel & Catinat (dit M. de Berwick dans ſes excellens & véridiques *Mémoires*) « qui » avoient été grenadiers dans » les troupes, furent brûlés » vifs, à cauſe des ſacrileges » horribles qu'ils avoient commis. Billar & Jonquet furent » roués, le premier s'étoit » chargé d'exécuter le projet » formé contre M. Baſville & » moi; il l'avoua & ſembloit » s'en faire gloire.... Le même » jour que j'entrai dans la pro» vince, l'on prit un nommé » Caſtanet, prédicant, lequel » fut roué à Montpellier, con» vaincu de toutes ſortes de » crimes énormes & non pour » fait de religion, comme on » a affecté de le publier.... Je » ſais qu'en beaucoup de pays » on a voulu noircir ce que » nous avons fait contre ces » gens-là; mais je puis pro» teſter en homme d'honneur, » qu'il n'y a ſorte de crimes » dont les Camiſards ne fuſſent » coupables. Ils joignoient à la » révolte, aux ſacrileges, aux » meurtres, aux vols & aux » débordemens, des cruautés » inouies, juſqu'à faire griller » des prêtres, éventrer des » femmes groſſes & rôtir les » enfans ». Voilà les objets des apologies philoſophiques, & des déclamations les plus forcenées contre les Catholiques !

RAVAUD, *voyez* REMI.

RAVESTEIN, (Josse) ou *Judocus Tiletanus*, né à Tielt en Flandre vers 1506, professeur en théologie & chanoine de S. Pierre à Louvain, assista au concile de Trente, député par Charles-Quint, & au colloque de Wors en 1557. Il mourut à Louvain le 7 février 1571. Ce docteur étoit habile controversiste, grand adversaire des erreurs de Baïus, qu'il dénonça à plusieurs évêques & universités, &c. Nous avons de lui: I. Une *Réfutation de la Confession d'Anvers* en latin, Louvain, 1567. II. *Apologie de cette Réfutation*, 1568. III. *Apologie des Décrets du Concile de Trente touchant les Sacremens*, Cologne, 1607, in-12.

RAUFFING, (Elizabeth de) veuve d'un gouverneur d'Arches, nommé du Bois, s'étant retirée avec ses trois filles en Lorraine où elle étoit née, y fit l'objet de l'édification publique, & devint l'institutrice des Religieuses de *Notre-Dame du Refuge*. Dans l'immense variété des ordres & des congrégations établis pour assortir les moyens du salut à tous les caracteres & à toutes les dispositions, on avoit oublié jusques-là, comme perdues sans ressource, les femmes qui avoient trahi l'honneur propre & le plus irréparable de leur sexe: la pieuse dame s'occupa de cet objet, & établit un institut que le pape Urbain VIII approuva le 20 mars 1654. Jean de Porcelet, évêque de Toul, Erric de Lorraine, évêque de Verdun, le cardinal de Berulle, & à leur exemple quantité d'ecclésiastiques & de laïcs distingués, s'employerent vivement pour consommer & cimenter cet établissement. Dès l'année 1627, le duc de Lorraine, Charles IV, donna ses lettres-patentes pour le refuge de Nancy. Deux ans après, le cardinal Nicolas-François de Lorraine, alors évêque de Toul dont Nancy dépendoit, établit cette maison en forme de monastere, lui donna la regle de S. Augustin, & fit dresser les constitutions, qui, approuvées d'abord par Urbain VIII, furent confirmées dans la suite par Alexandre VII. La fondatrice fut ensuite appellée en différentes villes de France, pour y établir des maisons de son institut. De retour à sa maison de Nancy & épuisee d'austérités, plus encore que de travaux, elle y mourut en odeur de sainteté.

RAVISIUS TEXTOR, *voy.* TIXIER.

RAVIUS ou RAVE, (Chrétien) né à Berlin en 1613, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persane & arabe, & d'où il rapporta des manuscrits précieux. De retour en Europe, il professa les langues orientales à Utrecht, d'abord sans appointemens, & ensuite avec une pension de 600 florins que la ville lui décerna. Ravius fut un des savans de la cour de la reine Christine de Suede. Enfin il professa les langues orientales à Kiell, puis à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1677, à 64 ans. On a de lui: I. Un *Plan d'Orthographe & d'Etymologies Hébraïques*. II. Une *Grammaire Hébraïque, Chaldaïque, Syriaque, Arabe, Samaritaine & An-*

gloise; Londres, 1640, in-8°. III. Une *Traduction* latine de l'arabe d'*Apollonius de Perge*. — Il ne faut pas le confondre avec Jean RAVIUS son fils, bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, qui a laissé des *Commentaires* sur *Cornélius Népos*, des *Aphorismes militaires*, & d'autres écrits latins.

RAULENGHIEN, *voyez* RAPHELEN.

RAULIN, (Jean) naquit à Toulouse. Après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il étoit entré dans l'ordre de Cluni en 1497, & il mourut en 1514, à 71 ans. En 1541, on recueillit ses *Sermons*, in-8°. Il se rendit autant recommandable par sa régularité, que par les ouvrages ascétiques qu'il donna au public. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-4°, peu communes. Ses ouvrages furent recueillis à Anvers, 1612, en 6 vol. in-4°.

RAULIN, (Jean-Facond) Espagnol de nation, a donné dans le cours du 18e. siecle, une *Histoire Ecclésiastique du Malabar*, imprimée à Rome, in-4°. Elle est pleine de particularités qui semblent n'avoir d'existence que dans l'imagination de l'auteur.

RAUWOLF, (Léonard) médecin, natif d'Ausbourg, avoit une forte passion pour la botanique, qui fit qu'il se rendit en Syrie en 1573; il parcourut la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, &c., amassa un grand nombre de plantes & de curiosités naturelles, & fit des observations sur les mœurs des peuples de ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1576; mais les troubles qui l'agitoient, l'obligerent de se retirer en 1588 à Lintz, où il mourut en 1606 avec le titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4°. Nicolas Staphrost l'a traduite en anglois, Londres, 1693. Le *Catalogue* des plantes que Rauwolf a observées au Levant, a été donné en latin par Jean-Fréderic Gronovius, sous le titre de *Flora Orientalis*, Leyde, 1755, in-8°. On voit encore dans la bibliotheque de Leyde les plantes seches que Rauwolf a rapportées en Europe.

RAWLEGH, (Walter) né à Budley en Devonshire, d'une famille noble & ancienne, eut beaucoup de part aux expéditions maritimes du regne de la reine Elizabeth, dont il avoit gagné les bonnes graces en étendant un beau manteau sous ses pieds dans un chemin boueux. C'étoit un génie audacieux & romanesque. Il alla dans l'Amérique septentrionale en 1584, s'y rendit maître du pays de Mocosa, & y introduisit la premiere colonie Angloise. Pour faire sa cour à Elizabeth, il donna à ce pays le nom de *Virginie*. Cette princesse le choisit en 1592, pour commander la flotte destinée à s'opposer aux progrès des Espagnols dans l'Amérique. Rawlegh se mit en mer avec 15 vaisseaux de guerre. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, & leur enleva une caraque estimée deux millions de livres sterlings. La reine le reçut à

ſon retour comme un homme diſtingué ; elle le nomma capitaine de ſa garde, & lui fit épouſer une de ſes dames-d'honneur. Rawlegh ſe rembarqua en 1595, alla attaquer les Eſpagnols dans l'iſle de la Trinité, brûla la ville de St-Joſeph, & fit priſonnier le gouverneur. Il s'avança enſuite ſur la riviere d'Orenoque ; mais n'ayant pu aborder dans la Guyane, il réduiſit en cendres la ville de Comana, & ſe conduiſit, comme en toute occaſion, avec autant de cruauté que de courage. Sous le regne de Jacques I, il fut accuſé d'avoir voulu mettre ſur le trône Arbelle Stuart, dame du ſang royal, & condamné à perdre la tête; mais le roi ſe contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura 13 ans. Rawlegh profita de cette retraite pour compoſer une *Hiſtoire du Monde*. Il fut mis en liberté en 1616, pour aller ſur la Caſtille d'or & ſur les côtes de la Guyane. Mais ſon expédition n'ayant pas été heureuſe, il eut la tête tranchée à Weſtminſter l'an 1618, en exécution de l'ancien arrêt qui n'avoit pas été annullé, & à la ſollicitation de l'ambaſſadeur d'Eſpagne qui ſe plaignit de diverſes atrocités exercées par Rawlegh ſur les ſujets de ſon maître. Le fanatiſme de ſecte qui entroit pour beaucoup dans ſa bravoure, le rendoit ſanguinaire & cruel : l'auteur du *Plutarque anglois* s'eſt vainement efforcé d'en faire un homme de bien. On a de lui ; I. Son *Hiſtoire du Monde*, en anglois, in-8°, 1614. L'auteur ne publia que la 1re. partie ; elle ne fut pas recherchée d'abord, & il jeta au feu la ſeconde. Cet ouvrage eſt confus & peu exact ; l'auteur n'avoit pas la tête aſſez calme pour écrire avec clarté, ordre & vérité. II. Une *Relation* de ſon premier voyage à l'Amérique, ou la *Découverte de la Guyane*, en latin, Nuremberg, 1599, in-4°. Il y a des choſes curieuſes, mais toutes ne ſont pas vraies.

RAY, (Jean) né dans le comté d'Eſſex en 1628, étudia à Cambridge, & fut membre du college de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'égliſe anglicane; mais ſon oppoſition aux ſentimens des épiſcopaux, l'empêcha d'obtenir des bénéfices. L'étude de la nature le conſola de la privation des biens eccléſiaſtiques. Il avoit tout ce qu'il falloit pour l'approfondir : un eſprit actif, un zele ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France & pluſieurs autres pays, dans leſquels il fit des recherches laborieuſes. La ſociété royale de Londres s'empreſſa de le poſſéder en 1667, & le perdit en 1706. Il étoit âgé pour lors de 78 ans. Ray paſſa ſa vie en philoſophe, & la finit de même. Sa modeſtie, ſon affabilité lui firent des amis illuſtres. Il n'étoit point, comme certains ſavans, avare de ſes recherches ; il les communiquoit avec un plaiſir infini. Il joignoit aux connoiſſances d'un naturaliſte, celles d'un littérateur & d'un théologien. Ses ouvrages, dans leſquels on trouve beaucoup de ſolidité,

de sagacité & d'érudition, sont: I. Une *Histoire des Plantes*, en 3 vol. in-fol., 1686-1688 1704; & les trois tomes ensemble, 1716, in-fol. II. Une *Nouvelle Méthode des Plantes*, Londres, 1682, in-8°. III. Un *Catalogue des Plantes d'Angleterre & des Isles adjacentes*, Londres, 1677, in-8°, avec un Supplément en 1688; & divers autres ouvrages de botanique. Son systême differe de celui de Tournefort. Celui-ci ne distribue les plantes qu'en 22 genres, au-lieu que Ray en compte 28 : cependant d'habiles physiciens ont cru que cette multiplication des genres n'avoit point formé une classification plus plausible que celle de Tournefort & de Linné; & que les difficultés se compensoient réciproquement dans ces systêmes divers (*voyez* TOURNEFORT). IV. Un *Catalogue des Plantes* des environs de Cambridge, 1660, in-8°, avec un Appendix de 1663, & un de 1685. V. *Stirpium Europæarum extra Britanniam nascentium Sylloge*, Londres, 1694, in-8°. VI. *Synopsis methodica Animalium quadrupedum & Serpentini generis*, Londres, 1724, in-8°. VII. *Synopsis methodica Avium & Piscium*, Londres, 1613, in-8°. VIII. *Historia Insectorum cum Appendice Martini Listeri de Scarabæis Britannicis*, 1710, in-4°. IX. *Dictionariolum trilingue secundùm locos communes*. X. *De variis plantarum methodis Dissertatio*, 1696, in-8°. C'est une apologie de son systême. Tous les ouvrages précédens sont en latin. Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglois, sont: I. *L'Existence & la Sagesse de Dieu, manifestées dans les œuvres de la Création*. Ce livre a été traduit en françois, Utrecht, 1714, in-8°. Il y a beaucoup de solidité & d'érudition. II. Trois *Dissertations sur le chaos & la création du Monde, le déluge & l'embrasement futur du Monde*, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1713, in-8°. III. Une *Exhortation à la Piété, le seul fondement du bonheur présent ou futur*. Ce discours est contre Bayle, qui nioit qu'une république composée de Chrétiens qui observeroient exactement les préceptes de J. C., pût se soutenir. IV. Divers *Discours* sur différentes matieres théologiques, imprimés à Londres en 1692, in-8°. V. Un *Recueil de Lettres philosophiques*, 1718, in-8°, qui ne sont pas dans leur totalité un recueil précieux. VI. *Observations topographiques, morales, physiques*, sur les pays qu'il a parcourus, 1673 & 1746, in 8°. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Augustin-Fidele RAY, dont on a une *Zoologie universelle, ou Histoire universelle de tous les quadrupedes, cétacées, & oiseaux connus*, &c., Paris, 1788, in-4°; ouvrage savant & sagement écrit. Voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 octobre 1789, pag. 243.

RAYGER, (Charles) né à Presbourg en 1641, étudia en médecine à Strasbourg, à Leyde & à Montpellier, pratiqua son art avec beaucoup de succès dans sa patrie, communiqua un grand nombre d'*Observations* à l'académie impériale de Vienne, qui lui mé-

riterent en 1694 une place dans cette société, & mourut à Presbourg le 14 janvier 1707. Ses *Observations* sur une infinité d'objets curieux & intéressans, qui ont rapport à la médecine & à l'histoire naturelle, ont trouvé place dans les *Miscellanea* de l'académie dont il étoit membre. On a encore de lui des *Observations* jointes à celles de Paul Sprindler avec des notes, Francfort, 1691, in-4°.

RAYMOND, *voyez* RAIMOND.

RAYNAUD, (Théophile) né à Sospello, au comté de Nice, en 1583, entra dans la société des Jésuites en 1602, & y passa toute sa vie, quoique traversé par ses confreres, & sollicité d'en sortir par les étrangers. Quelques auteurs l'ont cru François, parce qu'il a toujours vécu en France. Après avoir enseigné les belles-lettres & la théologie dans différentes maisons de sa compagnie, il mourut dans celle de Lyon en 1663, à 80 ans. Cet auteur avoit l'esprit pénétrant, une imagination vive & une mémoire prodigieuse. Il avoit embrassé tous les genres; mais on reconnoît à sa façon d'écrire, qu'il avoit trop négligé les auteurs de la belle latinité. Imitateur de différens styles, lorsqu'il a voulu s'en faire un propre, c'est celui de Tacite qu'il a rencontré. Il paroît très-souvent obscur, parce qu'il affecte de se servir de termes recherchés & de mots tirés du grec. Il vouloit être original dans sa diction comme dans ses pensées. Ayant fait un chapitre sur la bonté de Jesus-Christ, il l'intitula: *Christus bonus, bona, bonum.* Quoiqu'il parût l'homme le plus doux dans le commerce de la vie, il étoit très-mordant la plume à la main. Malgré ses défauts, son érudition immense, & une sorte de singularité dans les sujets qu'il a choisis, ainsi que dans la maniere de les traiter, feront toujours rechercher ses ouvrages. On distingue entr'autres: *Erothemata de bonis & malis Libris*, c'est-à-dire, Questions sur les bons & sur les mauvais Livres; *Symbola Antoniana*, Rome, 1648, in-8°, relatif au Feu-St-Antoine; les *Heteroclyta Spiritualia*, où il traite des dévotions singulieres & exotiques, que le goût de la solide piété semble ne pas comporter. On trouve dans les autres plusieurs questions qui sont d'une originalité sans exemple. Parmi les satyres qui sont sorties de sa plume, il n'y en a point de plus vive que celle qu'il publia contre les Dominicains, sous le nom de *Petrus à Valle clausa.* Les parlemens d'Aix & de Toulouse condamnerent cet ouvrage au feu; jugement où il y avoit autant d'humeur que de rigueur. Il avoit fait un livre en faveur du Scapulaire, Paris, 1653, in-8°; mais il désavoua ensuite ce traité, comme ayant été altéré par une main étrangere depuis le commencement jusqu'à la fin. Les Carmes ne laisserent pas de lui rendre des honneurs funebres dans tous les couvens de l'ordre. Toutes ses *Œuvres*, imprimées à Lyon, 1665, en 20 vol. in-folio, n'eurent pas d'abord beaucoup de débit, & Boissat, son imprimeur, mourut à l'hôpital. La

plupart des livres du P. Raynaud avoient déjà été imprimés séparément, & il avoit eu la mortification d'en voir mettre quelques-uns à l'*Index*. Ceux-ci sont presque tous dans le tome 20*e*., intitulé : *Apopompæus*, & imprimés avec la souscription masquée de Cracovie. *Voyez* HURTADO Thomas.

RAYNAULD *ou* RAYNOLD, (Jean) professeur en grec à Oxford, principal du college de Christ dans cette université, & doyen de Lincoln, mort le 21 mai 1607, est principalement connu par son livre intitulé : *Censura librorum apocryphorum Veteris Testamenti adversùs Bellarminum*, 1611, 2 vol. in-4°: ouvrage où l'on trouve quelques bonnes & beaucoup de mauvaises critiques, à travers un tas d'inutilités, selon Simon (*Bibliot. Crit.* tom. IV, p. 78-93). Il a fait encore plusieurs autres ouvrages contre les Catholiques; ce ne sont que des déclamations pleines de fanatisme, & d'attributions odieuses & absurdes qu'il ne croyoit pas lui-même.

RAZIAS, un des principaux d'entre les Juifs, qu'on appelloit même le *Pere du peuple*, à cause de l'affection qu'il lui portoit, fut sollicité par Nicanor (*voyez ce mot*) d'adorer les idoles. Ce général fit entourer la maison de Razias de cinq cents soldats. Celui-ci voyant que la porte alloit être enfoncée, se donna un coup d'épée pour ne point tomber entre les mains des idolâtres, & être l'occasion de leurs blasphêmes contre le Seigneur; mais parce qu'il n'étoit point blessé à mort, il se précipita du haut d'une muraille, & tomba la tête la premiere; il se releva, monta sur une pierre escarpée, prit ses entrailles à pleines mains de son corps entr'ouvert, & les jeta sur le peuple, priant Dieu de le venger & de le ressusciter un jour (II. Mach. 14). Cette action a été diversement interprétée. Quelques Peres, entr'autres S. Augustin, la condamnent; d'autres la regardent comme inspirée par le Maître de la vie & de la mort, pour qui toutes les manieres de disposer de nos jours sont saintes & légitimes. Ce qu'il y a de certain, c'est que sans approuver l'action, on peut louer l'intention du courageux Israélite, qui crut y voir un moyen d'affermir la foi & la constance de ses compatriotes. Un judicieux théologien remarque qu'il ne faut pas juger sur les regles communes de la morale chrétienne, certaines actions extraordinaires auxquelles les Saints se sont portés dans les transports d'une foi vive, d'une charité ardente, ou d'une douleur profonde à la vue de grands crimes & d'outrages faits à Dieu. *Omnia Sanctorum dicta vel facta ad accuratam normam exigenda non sunt.* Voyez APOLLINE.

RAZILLY, (Marie de) morte à Paris en 1707, âgée de 83 ans, étoit d'une famille ancienne & noble de la province de Touraine. Son goût pour les vers alexandrins, qu'elle composoit presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le surnom de *Calliope*. Parmi ses poésies répandues dans différens Recueils, on distingue son *Placet au Roi*, de plus de

120 vers, en 1667. Louis XIV lui accorda une pension de 2000 livres.

RÉAL, (César Vichard de St.-) fils d'un conseiller au sénat de Chambéri, sa patrie, vint à Paris de bonne heure & s'y fit tonsurer. Varillas, auprès duquel il vécut quelque tems, l'accusa de lui avoir enlevé quelques papiers, & cette accusation ne fut jamais bien éclaircie. De retour dans sa patrie en 1675, Charles-Emmanuel II le chargea d'écrire l'histoire d'Emmanuel I, son aïeul; mais on ignore s'il exécuta ce projet. La duchesse de Mazarin s'étant réfugiée en Savoie, goûta l'abbé de St-Réal, & l'emmena avec elle en Angleterre. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint à Paris, & y demeura jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéri, où il mourut vers la fin de cette année. Cet écrivain avoit une imagination vive, une mémoire ornée; mais son goût n'étoit pas toujours sûr. On lui reproche d'avoir été d'une sensibilité puérile pour la critique, vif & impétueux à l'excès dans la dispute. Ses ouvrages parurent en 1745, Paris, Nyon, 3 vol. in-4°, & 6 vol. in-12. Les principaux sont : I. Sept *Discours sur l'usage de l'Histoire;* pleins de réflexions judicieuses, mais écrites sans précision. II. *Histoire de la Conjuration que les Espagnols formerent en 1618 contre la République de Venise.* Ce morceau est certainement romanesque à plusieurs égards; & il est très-vraisemblable que le fonds même manque de vérité (*voyez* CUEVA). Il y regne un sens admirable dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits, & un choix heureux dans les faits; c'est dommage que tout cela ne soit qu'un tableau d'imagination. III. *Don Carlos*, nouvelle historique, purement romanesque. (*voyez* CARLOS Don). IV. La *Vie de Jesus-Christ*, Paris, 1689. Il y a à la fin des Remarques qui sont estimées. V. *Discours de Remerciement, prononcé le 13 mai 1680*, à l'académie de Turin, dont il avoit été reçu membre dans un voyage qu'il fit cette année en cette ville. VI. *Relation de l'Apostasie de Geneve.* Cet ouvrage, curieux & intéressant, est une nouvelle édition du livre, intitulé: *Levain du Calvinisme*, composé par Jeanne de Jussie, Religieuse de Ste.-Claire à Geneve. L'abbé de St. Réal en retoucha le style, & le publia sous un autre titre. VII. *Césarion, ou divers Entretiens curieux.* VIII. *Discours sur la Valeur*, adressé à l'électeur de Baviere en 1688. C'est une des meilleures pieces de St.-Réal. IX. *Traité de la Critique.* X. *Traduction des Lettres de Cicéron à Atticus*, 2 vol. in-12. Cette traduction ne contient que les 2 premiers livres des Epîtres à Atticus, avec la 2e. lettre du 1er. livre à Quintus. XI. Plusieurs *Lettres.* Son style est plus dur que fort, & plus élégant que correct. En 1757, l'abbé Perau donna une nouvelle & jolie édition de toutes les Œuvres de cet auteur, en 8 petits vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avoit donnée en 1745. M. de Neuville a donné l'*Esprit de St.-Réal*, in-12.

RÉAL, (Gaspar de) sei-

gneur de Curban & grand-sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1652, & mort à Paris en 1752, se distingua par ses talens pour la politique. On a de lui un Traité de la *Science du Gouvernement : ouvrage de morale, de droit & de politique*, Paris, 1762, -63, -64, 8 vol. in-4°. Il contient les principes du commandement & de l'obéissance, où l'on réduit toutes les matieres du gouvernement en un corps unique, entier dans chacune de ses parties ; & où l'on explique les droits & les devoirs des souverains, ceux des sujets, ceux de tous les hommes en quelque situation qu'ils se trouvent. On n'y trouve pas les paradoxes ni la morgue des philosophes du tems.

RÉAUMUR, (René-Antoine Ferchault, sieur de) né à la Rochelle en 1683, d'une famille de robe, quitta l'étude du droit pour s'appliquer à la physique. Il se rendit à Paris en 1703, & en 1708 il fut aggrégé à l'académie des sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Ses Mémoires sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filieres, les moules, les puces marines, &c., lui firent un nom distingué. Mais il se rendit sur-tout utile par un ouvrage, intitulé : L'*Art de convertir le Fer forgé en Acier*, & l'*Art d'adoucir le Fer fondu, & de faire des Ouvrages de Fer fondu aussi finis que le Fer forgé*, un vol. in-4°., 1722. Le duc d'Orléans, régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état, par une pension de 12000 liv. ; Réaumur voulant la rendre perpétuelle, ne l'accepta qu'en demandant qu'elle fût mise sous le nom de l'académie, qui en jouiroit après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer blanc établies en France ; on le tiroit autrefois de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, & transporta par ce moyen dans le royaume un art utile & une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique, est la construction d'un nouveau thermometre, au moyen duquel on peut conserver toujours & dans toutes les expériences, des degrés égaux de chaud ou de froid. Ce thermometre porte son nom, & a fait oublier ceux de Drebbel, d'Amontons, de de la Hire, &c. Celui de Fahrenheit, que les Allemands ont voulu lui substituer, n'en a ni la simplicité ni la sûreté. (*voyez* FAHRENHEIT) : de maniere qu'on lui doit la perfection d'une découverte beaucoup plus utile & plus importante, que tant d'autres dont on a fait beaucoup plus de bruit. « Car » avant l'usage du thermometre, dit un physicien célebre, » comment pouvoit-on juger » des différentes températures » de l'air, de celle des lieux où » il nous importe qu'elle soit » d'un degré déterminé, de » l'état d'un certain mélange, » de certaines compositions » dont le succès n'est sûr qu'autant qu'on y entretient telle » ou telle chaleur ? Connoissoit-on d'autres refroidissemens » que ceux dont on s'apperce-

» voit par le toucher, signe » tout-à-fait équivoque? Sa» voit-on que dans les caves » profondes & dans les autres » souterrains, il ne fait ni plus » chaud en hiver ni plus froid » en été que dans toutes les » autres saisons de l'année, ou » que s'il y a des différences, » elles sont très-peu considé» rables? Savoit-on que l'eau » qui bout long-tems, ne de» vient pas plus chaude qu'a» près les premiers bouillons? » Enfin sans les thermometres, » se seroit-on jamais douté que » dans les pays les plus chauds, » sous la ligne équinoxiale, la » plus grande chaleur n'excede » pas celle que nous éprouvons » quelquefois dans nos climats » tempérés? Auroit-on su & » l'auroit-on pu croire qu'il y » eût un pays habité par des » hommes, où le froid devient » en certaines années deux fois » aussi grand, & même davan» tage, que celui qui causa tant » de désordre en 1709 en Fran» ce, & dans plusieurs autres » parties de l'Europe? Le phy» sicien guidé par le thermo» metre, travailla avec plus de » certitude & de succès; le bon » citoyen est mieux éclairé sur » les variations qui intéressent » la santé des hommes & les » productions de la terre; & » le particulier qui cherche à se » procurer les commodités de » la vie, est averti de ce qu'il » doit faire pour habiter pen» dant toute l'année dans une » température à-peu-près éga» le, & éviter d'échauffer trop » des appartemens, afin de ne » pas s'exposer à des tempéra» tures trop contraires, subites » & dangereuses. C'est en l'ob» servant qu'on donne à la » chambre d'un malade, ou » à une serre, la tempéra» ture convenable ». L'illustre observateur composa ensuite l'*Histoire des Rivieres Auriferes de France*, & donna le détail de cet art si simple qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une tentative qu'on croyoit d'abord beaucoup plus importante, fut de nous donner l'art de faire éclorre & d'élever les poulets & les oiseaux, comme il se pratique en Egypte, sans faire couver des œufs; mais cette tentative fut infructueuse, & dans la pratique il n'a jamais été dédommagé de ses peines ni de ses dépenses. Une collection d'oiseaux desséchés qu'il avoit trouvé le secret de se procurer & de conserver, lui donna lieu de faire des expériences singulieres sur la maniere dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture. Dans le cours de ses observations, il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes especes d'oiseaux savent construire leurs nids. Il en fit part à l'académie en 1756, & ç'a été le dernier ouvrage qu'il lui a communiqué. Il mourut en sa terre de la Bermondiere dans le Maine, où il étoit allé passer les vacances, le 17 octobre 1757, âgé d'environ 75 ans, des suites d'une chute. Réaumur étoit un physicien plus pratique encore que spéculatif; observateur infatigable, dont tout arrêtoit l'attention, tout excitoit l'activité, tout appliquoit l'intelligence. Ses ouvrages font assez connoître l'étendue de son esprit. Il est peut-être trop diffus; mais ce

défaut est une nécessité dans les ouvrages d'observation, & il a traité sa matiere avec autant de soin que de clarté & d'agrément. Il est vrai encore qu'il a quelquefois trop généralisé le résultat & les conséquences de ses observations, & qu'il a trop précipitamment conclu la fausseté de quelques anciennes opinions, fondées sur des expériences plus vraies & plus constantes que les siennes. Les qualités de son cœur le rendoient encore plus estimable que celles de son esprit. La douceur de son caractere, sa bonté, la pureté de ses mœurs, & son exactitude à remplir les devoirs de la Religion, en faisoient un citoyen aussi respectable qu'aimable. Ses ouvrages sont : I. Un très-grand nombre de Mémoires & d'Observations sur différens points d'histoire naturelle. Ils sont imprimés dans la collection de l'académie. II. *L'Histoire naturelle des Insectes*, en 6 vol. in-4°. Tout n'y est pas exact ; & quelques-unes de ses assertions ont été corrigées par des observations plus récentes ; mais en général l'ouvrage est curieux, intéressant, & le fruit de beaucoup d'application.

REBECCA, fille de Bathuel, & petite-fille de Nachor, frere d'Abraham. Eliezer, intendant de la maison de ce patriarche, étant allé en Mésopotamie chercher une femme pour le fils de son maître, apperçut Rebecca, qui étant venue à la fontaine, s'en retournoit à Haran, portant sur son épaule sa cruche pleine d'eau. Le serviteur d'Abraham ayant reconnu que c'étoit celle que le Seigneur destinoit à son maître, l'obtint de Bathuel, & l'amena à Isaac, qui demeuroit alors à Béersabée dans la terre de Chanaan. Elle demeura vingt ans avec son mari sans en avoir d'enfans, après lesquels les prieres d'Isaac lui obtinrent la vertu de concevoir, & elle devint mere de deux jumeaux, dont le premier fut surnommé Esaü & l'autre Jacob. Rebecca eut toujours plus d'inclination & de tendresse pour Jacob que pour Esaü, parce que sachant le dessein de Dieu sur Jacob, elle régloit ses sentimens sur ceux de la souveraine & éternelle justice. Comme il lui avoit été révélé que le plus jeune de ses enfans jouiroit du droit de l'aîné, sa foi la tenoit attentive à tous les événemens. L'ouvrage commença par la cession que fit de ce droit Esaü pour un plat de lentilles ; mais il falloit faire confirmer cette cession par la bénédiction de son pere, & c'est ce que fit Rebecca dans le tems. Quand elle sut qu'Isaac se préparoit à bénir Esaü, elle fit couvrir Jacob des habits de ce dernier, & le substitua à son frere. Esaü, désespéré de se voir supplanté par son cadet, jura de se venger quand Isaac seroit mort ; & Rebecca le craignant, engagea Isaac à envoyer Jacob en Mésopotamie, pour y épouser une des filles de son oncle Laban. Depuis ce tems, l'Ecriture ne nous dit plus rien de Rebecca, sinon qu'Isaac fut mis dans le tombeau avec elle. Quoiqu'on ne puisse pas blâmer cette tendre & vertueuse mere d'avoir assuré à son fils les avantages de la primogeniture, que

son frere lui avoit vendue & qui dans les vues de la Providence lui étoit dévolue, l'on n'est pas obligé pour cela de justifier toutes les circonstances de cet événement & tous les moyens qu'elle y fit servir (*voyez* JEHU). Cependant S. Augustin l'excuse de mensonge, parce que son dessein ne fut pas de tromper Isaac, mais de lui faire faire ce qu'il falloit, & qu'il se fût trompé au contraire en donnant la premiere bénédiction à Jacob. Il est vrai aussi que quoiqu'aucune espece de mensonge ne soit permise dans aucun cas, cette morale pure & sévere n'a pas toujours été également connue. On a pu se persuader innocemment, quoique faussement, que dans des affaires justes & louables, il étoit permis de n'être pas toujours sincere. Si des saints Peres ont cru pouvoir adopter cette opinion, avant que l'Eglise eût paru la rejeter, il ne faut pas s'étonner que dans les tems de la premiere simplicité, on l'ait regardée comme véritable.

REBELLUS, (Ferdinand) Jésuite Portugais, né à Prato en 1547, mort en 1608, est le premier des théologiens qui a attaqué le probabilisme (*voy.* GONZALEZ Thyrse). Il enseigna long-tems la philosophie & la théologie à Evora. On a de lui un ouvrage ample & érudit sur les obligations de justice, de religion & de charité.

REBOULET, (Simon) né à Avignon le 9 juin 1687, mort dans la même ville en 1752, fit de bonnes études chez les Jésuites de sa patrie. Il prit du goût pour cet état, l'embrassa, & fut obligé de le quitter par défaut de santé. Il tourna alors ses études du côté de la jurisprudence, se fit passer avocat dans l'université d'Avignon, & fréquenta assidument le barreau. Il remplissoit les fonctions d'avocat & de juge avec applaudissement, lorsque des vomissemens de sang réitérés l'obligerent d'abandonner l'une & l'autre. Peu de tems avant sa mort, l'université dont il étoit membre, l'honora de la charge de primicier. Une étude plus ou moins sérieuse l'occupa toute sa vie; celle de l'histoire lui servoit de délassement. Les ouvrages que nous avons de lui en ce genre, sont: I. L'*Histoire des Filles de l'Enfance*, 2 vol. in-12, 1734. Ses anciens confreres lui en fournirent les mémoires. Beaucoup de personnes ont dit qu'il n'étoit pas l'auteur de cette Histoire; puisque, dit-on, le manuscrit avoit été vu à Paris avant qu'il fût imprimé. La seconde partie de cette allégation peut être vraie; mais la premiere est absolument fausse. L'abbé Juliard attaqua cet ouvrage, Reboulet fit une *Réponse* pour en défendre la vérité; mais le marquis de Gardouche, neveu de madame de Mondonville, jugea que l'autorité valoit mieux que les raisons, & obtint en 1738 un arrêt au parlement de Toulouse, qui condamna cette *Réponse* & l'*Histoire* au feu: genre de réfutation qui n'affoiblit pas toujours la vogue d'un ouvrage, & qui fit rechercher davantage celui-ci, écrit avec art & d'une maniere très-intéressante. L'on ne peut ce-

pendant s'empêcher de croire qu'il n'y ait de l'exagération dans quelques récits, & de regarder les moyens employés pour dévoiler les secrets de la maison, comme peu conformes à la candeur & à la simplicité chrétiennes. En vain diroit-on qu'il est permis de combattre la fraude par la fraude, de découvrir par un mensonge utile & commandé, des impostures funestes & odieuses; ce peut bien être là un principe de politique mondaine, mais ce ne sera jamais la morale de l'Evangile (*voyez* JULIARD & MONDONVILLE). II. *Mémoires du chevalier de Forbin*, 2 vol. in-12; ils sont pleins de faits curieux, dont quelques-uns sont hazardés. III. *Histoire de Louis XIV*, en 3 vol. in-4°., & en 9 vol. in-12, écrite avec trop de sécheresse. En beaucoup d'endroits, elle ressemble à une gazette; il y en a de plus ornés, & en général cette Histoire se fait lire avec plus de plaisir que celle de Larrei & de la Martiniere. On y trouve quelques faits altérés, parce que l'auteur écrit souvent d'après des Mémoires peu sûrs; mais plus encore parce que l'esprit national a séduit l'impartialité de l'auteur : les succès des François sont toujours exagérés, & ceux des ennemis presque réduits à rien. IV. *Histoire de Clément XI*, 2 vol. in-4°., supprimée en France, à la priere du roi de Sardaigne, dont le pere y étoit maltraité. Ce prince avoit persécuté les Jésuites; & l'ex-Jésuite Reboulet ne pouvoit le peindre qu'avec des couleurs désagréables. Cette Histoire est écrite d'ailleurs avec netteté & dans un assez grand détail. Lafiteau a traité le même sujet, mais d'une maniere moins développée.

REBUFFE, (Pierre) né à Baillargues, à 2 lieues de Montpellier, en 1487, enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges, & enfin à Paris. Son mérite engagea le pape Paul III à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand-conseil, & successivement une de conseiller aux parlemens de Rouen, de Toulouse, de Bourdeaux & de Paris; mais il préféra le repos à toutes les places. Son amour pour la vertu l'ayant engagé dans l'état ecclésiastique en 1547, il fut élevé au sacerdoce à l'âge de 60 ans. Cet habile homme mourut 10 ans après, à Paris, en 1557. Il possédoit le latin, le grec, l'hébreu. Sa modestie relevoit son savoir. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-fol., 1609 & années suiv. Les principaux sont : I. *Praxis Beneficiorum.* II. Un *Traité de la Bulle* In cœna Domini (*voyez* PIE V). III. Des *Notes* sur les *Regles de la Chancellerie.* IV. Des *Commentaires sur les Edits & les Ordonnances des Rois de France*, sur les *Pandectes*, &c. Tous ces ouvrages sont en latin, fort savans & sagement écrits, dans les bons principes de jurisprudence & de morale chrétienne.

RECAREDE I, roi des Visigoths en Espagne, succéda à Leuvigilde son pere en 586.

Il remporta quelques avantages sur Gontran, près de Carcassonne, abjura l'arianisme à l'exemple d'Hermenigilde son frere, & fit embrasser la Religion Catholique à ses sujets. Ce n'est pas le seul service qu'il leur rendit; il en fut le bienfaiteur & le pere. C'est par ses soins que fut assemblé le 3e. concile de Tolede en 589, dont il appuya les décisions de l'autorité royale. Ce bon prince mourut en 601. S. Léandre rend un beau témoignage à ses vertus & à son zele.

RECHENBERG, (Adam) théologien protestant, né à Meissen dans la Haute-Saxe en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie à Leipsig, où il mourut en 1721, après avoir été marié 4 fois. On a de lui : I. Quelques Livres de Controverse. II. Des Editions d'*Athénagore*, des *Epîtres* de Roland des Marêts, de l'*Obstetrix animorum* du docteur Edmond Richer, Leipsig, 1708, in-12; & de l'*Historiæ nummariæ Scriptores*, ibid., 1692, 2 vol. in-4°. III. *Fundamenta Religionis prudentûm*, dans le *Syntagma dissertationum philologicarum*, Roterdam, 1699, in 8°.

RECHENBERG, (Charles-Othon) fils du précédent, né à Leipsig en 1689, devint professeur en droit l'an 1711, fut décoré du titre de conseiller, & mourut en 1751. Ses ouvrages sont : I. *Institutiones Jurisprudentiæ naturalis*. II. *Institutiones Juris publici*. III. *Regulæ Juris privati*.

REDI, (François) né à Arezzo en 1626 d'une famille noble, devint premier médecin des grands-ducs de Toscane, Ferdinand II & Côme III. Il travailla beaucoup au *Dictionnaire* de la Crusca dont il étoit membre; mais il se signala sur-tout par ses recherches dans la physique & dans l'histoire naturelle. Cet habile naturaliste fut trouvé mort dans son lit, le 1er. mars 1697, à 71 ans. Quoiqu'il fût sujet à plusieurs maladies, entr'autres à l'épilepsie, il ne voulut jamais abandonner l'étude. On a de lui : I. Des *Poésies* italiennes. Son *Bacco in Toscana* est un poëme agréable, qu'il a accompagné de notes savantes. II. D'excellens ouvrages de philosophie & d'histoire naturelle. On imprima à Venise en 1712-1726, le Recueil de ses *Œuvres* en 6 vol. in-8°; & à Naples en 1741, 6 vol. in-4° : ils sont en italien. On a imprimé séparément : I. *Ses Expériences sur la génération des Animaux*, Florence, 1668, in-4°; en latin, à Amsterdam, 1658, 3 vol. in-12. Il y combat le faux systême de la génération des insectes par la pourriture. II. *Observations sur les Viperes*, 1664, & en latin 1678. III. *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4°; en latin, Amsterdam, 1685. Il ne s'y montre guere prévenu en faveur des remedes étrangers. Redi ne haïssoit rien tant que la multitude des médicamens dont on accable ordinairement les malades; sa méthode étoit simple.

REESENDE, *voyez* RESENDE.

REGA, (Henri-Joseph) docteur & professeur primaire de la faculté de médecine à Louvain,

Louvain, sa patrie, s'est distingué autant par ses vertus chrétiennes, sur-tout par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissoient pas le loisir de visiter les malades indigens, il y envoyoit d'autres médecins, & se faisoit rendre compte de l'état où ils les trouvoient. Il fut décoré deux fois du rectorat de l'université. Sa trop grande application le conduisit au tombeau l'an 1754, âgé de 64 ans. L'archiduchesse Marie-Elizabeth, gouvernante des Pays-Bas, l'avoit honoré du titre de son médecin. On a de lui : I. *De Sympathia, seu de consensu partium corporis humani*, Harlem, 1721, & Leipsig, 1762, in-12 : ouvrage savant & qui lui fit une grande réputation. II. *De Urinis, tractatus duo*, Louvain, 1732; Francfort, 1761, in-8°. III. *Accurata Methodus medendi per Aphorismos proposita*, Louvain, 1737, in-4°; Cologne, 1767, in-4°. IV. *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis*, Louvain, 1740, &c.

RÉGILIEN, (*Quintus Nonius Regillianus*) Dace d'origine, & parent, à ce qu'on croit, du roi Décebale vaincu par Trajan, s'eleva sous Valérien aux premiers emplois militaires. Il commanda en chef dans l'Illyrie sous Gallien, & remporta en 260 des victoires signalées dans la Haute-Mœsie. Les peuples, mécontens de Gallien, l'élurent empereur. On prétend qu'il dut en partie son élévation au nom qu'il portoit. Ce nom, qui en latin a des rapports avec celui de *Roi*, parut d'un augure favorable à des officiers qui soupoient ensemble, & le lendemain ils le revêtirent de la pourpre. Régilien se préparoit à marcher contre les Sarmates, lorsqu'il fut tué par ses soldats, de concert avec les peuples d'Illyrie, qui craignoient d'éprouver de nouveau la cruauté de Gallien; à la fin d'août 263. Ce prince avoit du courage & de grandes qualités.

REGILLO, *voyez* PORDENON.

REGINALD, (Valere) Jésuite, né en 1543 dans la Franche-Comté, mort le 14 mars 1623, après avoir enseigné la philosophie à Bourdeaux, à Pont-à-Mousson & à Paris, & la théologie à Dole. On a de lui *Praxis fori*, Cologne, 1623. S. François de Sales en recommande la lecture dans son *Avertissement aux Confesseurs*.

REGINALD, (Antoine) Dominicain, mort à Toulouse en 1676, se distingua par ses ouvrages. Les principaux sont : I. Un petit *Traité théologique sur la célebre distinction du sens composé & du sens divisé*. II. Un gros volume *De mente Concilii Tridentini, circa Gratiam per se efficacem*, in-fol., 1706. Il s'y montre un des plus ardens défenseurs de la doctrine, qu'il regarde comme celle de S. Thomas & de S. Augustin.

REGINON, abbé de Prum, de l'ordre de S. Benoît, mort l'an 915 dans le monastere de S. Maximin à Treves, comme il conste par l'ouverture de son tombeau, faite l'an 1581, a mérité par son savoir que son

nom fût consacré dans les fastes de l'Eglise. On a de lui : I. Une *Chronique*, utile pour l'histoire de l'Allemagne, publiée à Mayence l'an 1521. On la trouve dans les Historiens d'Allemagne de Pistorius, tom. 1, édit. de Francfort, 1583. La *Chronique* de Reginon finit à l'an 907, elle a été continuée jusqu'à l'an 972. II. Un Recueil de canons & de réglemens ecclésiastiques, intitulé : *De Disciplinis Ecclesiasticis, & de Religione Christianâ libri duo*. Il composa cet ouvrage à la persuasion de Ratbode, archevêque de Treves, dans la ville duquel il s'étoit retiré, après avoir été obligé de quitter son abbaye en 899. Baluze a donné en 1671, in-8°, une excellente édition de ce Recueil, avec des notes pleines d'érudition. On conserve dans la bibliotheque de Breme, une *Lettre* de Reginon à Ratbode, sur l'institution du chant ; à la suite de cette Lettre il y a une partie de l'Office divin avec les notes du chant de ce tems-là.

REGIO-MONTAN, *voyez* MULLER Jean.

RÉGIS, (Pierre-Silvain) né à la Salvetat de Blanquefort, dans le comté d'Agenois, en 1632, vint achever ses études à Paris, & fut disciple de Rohault. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la philosophie. Il parloit avec une facilité agréable, & avoit sur-tout le don de mettre les matieres abstraites à la portée de ses auditeurs. L'ancienne philosophie fit bientôt place à la nouvelle ; & les Toulousains, touchés des instructions & des lumieres que Régis leur avoit apportées, lui firent une pension. Le marquis de Vardes, alors exilé en Languedoc, passa de Toulouse à Montpellier en 1671. Régis, qui avoit en lui un disciple zélé, l'y accompagna, & y fit des conférences qui obtinrent tous les suffrages. Régis vint à Paris en 1680, & y eut les mêmes applaudissemens qu'à Montpellier & à Toulouse. Après avoir soutenu plusieurs combats pour Descartes, il entra dans l'académie des sciences en 1699, & mourut en 1707, chez le duc de Rohan, qui lui avoit donné un appartement dans son hôtel. Ses ouvrages sont : I. *Système de Philosophie, contenant la logique, la métaphysique & la morale*, 1690, 3 vol. in-4°. C'est une compilation judicieuse de différentes idées de Descartes, que l'auteur a développées & liées ; mais ces idées n'étant plus à la mode, cet ouvrage ne peut être aujourd'hui que d'un très-petit usage. II. Un livre intitulé : *Usage de la Raison & de la Foi*, in 4°. III. Une *Réponse* au livre du célebre Huet, intitulé : *Censura Philosophiæ Cartesianæ*, in-12, (*voy.* HUET). IV. Une autre *Réponse* aux *Réflexions critiques* de du Hamel, 1691, in-12. V. Des *Ecrits* contre le P. Malebranche, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet, dépend uniquement de la grandeur de son image tracée sur la rétine. VI. Une *Dissertation* sur cette question : *Si le plaisir nous rend actuellement heureux?* 1694, in-4°.

RÉGIS, (S. Jean-François) né d'une famille noble du Lan-

guedoc en 1596, entra chez les Jésuites. Ayant demandé plusieurs fois inutilement de passer chez les sauvages du Canada, il s'attacha à convertir les hérétiques, à ramener à Dieu les pécheurs, & à diriger les ames dans les voies du salut. Son zele fut couronné des plus grands fruits dans le Languedoc & les provinces voisines, où il forma plusieurs établissemens de piété. Consumé de travaux & d'austérités, il mourut à la Louvesque, village du Dauphiné, en 1640. Clément XII le canonisa en 1736. Sa *Vie* a été écrite en françois par le P. d'Aubenton, 1 vol. in-8°. On y trouve à la fin la copie des témoignages authentiques, qui réfutent la fable imaginée sur sa prétendue sortie de la société des Jésuites. On peut consulter aussi *Les Saints enlevés & restitués aux Jésuites* (S. François-Xavier & S. François Régis) par Jean-Joseph Petit-Didier, Luxembourg, 1738, in-12.

RÉGIS, (Pierre) né à Montpellier en 1656, docteur en médecine dans l'université de cette ville, se rendit de bonne heure à Paris. Il s'y acquit l'estime de du Verney, de Lémery, de Pellisson, de Despréaux, de Perrault, de Ménage, &c. De retour à Montpellier, il y pratiqua la médecine avec succès jusqu'en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam. Il y mourut d'un abcès dans l'estomac, en 1726, à 70 ans. Ses ouvrages sont: I. Une *Edition* des *Œuvres posthumes* du savant Malpighi, 1698, in-4°. II. Des *Observations sur la Peste de Provence*, 1721, in-12. III. Il retoucha tous les articles de *Médecine* & de *Botanique* du *Dictionnaire* de Furetiere, de l'édition de Basnage, sieur de Beauval.

REGIUS *ou* LE ROY, (Urbain) né à Langenargen, sur le lac de Constance, étudia à Ingolstadt, & y enseigna avec succès. Plusieurs gentilshommes lui confierent la conduite de leurs enfans, sans en excepter le soin qui regardoit la dépense; mais ces jeunes gens s'endetterent. Comme Regius étoit leur caution, il fit une espece de banqueroute, & fut obligé de s'enrôler. Son professeur Eckius le dégagea & le réconcilia avec les Muses. Il reçut à Ingolstadt la couronne d'orateur & de poëte, de la main même de l'empereur Maximilien. Quelque tems après, il fut fait professeur de rhétorique & de poésie. Son penchant pour le Luthéranisme l'obligea de se retirer à Ausbourg, où il fonda une église protestante. Il fut quelque tems Zuinglien, mais ensuite il devint fougueux Luthérien. Regius s'attacha en 1530 au duc de Brunswick, qui le fit surintendant des églises de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1541. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 3 vol. in-fol. Les deux premiers sont consacrés aux écrits latins, & le dernier aux écrits allemands. Il y a de l'érudition dans les uns & dans les autres, mais peu de justesse & de modération.

REGIUS *ou* DU ROI, (Henri) né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine, & en devint professeur

à Utrecht en 1638. Sa passion pour le Cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius & des autres adversaires de Descartes, qui manquerent de lui faire perdre sa chaire. Si Regius fut l'un des premiers sectateurs du Cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. Descartes ayant refusé d'approuver quelques sentimens particuliers de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. Regius finit sa carriere en 1679. Ses principaux ouvrages sont : I. *Physiologia*, Utrecht, 1641, in-4°. II. *Fundamenta Physices*, 1646, in-4°. Il en donna une nouvelle édition sous le titre de *Philosophia naturalis*, en 1661, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en françois, Utrecht, 1686. On accusa Regius d'avoir dérobé à Descartes une copie de son *Traité des Animaux*, & de l'avoir ensuite presque toute insérée dans cet ouvrage. III. *Praxis medica*, &c., 1657, in-4°. C'est le meilleur de ses écrits. IV. *Explicatio mentis humanæ*, Utrecht, 1659, in-4°. V. *Hortus academicus Ultrajectinus*. Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis & imprimés à Utrecht en 1668, in-4°.

REGNARD, (Jean-François) naquit à Paris d'une bonne famille en 1647. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie ; à son retour s'étant embarqué à Genes, sur un bâtiment Anglois qui alloit à Marseille, ce bâtiment fut pris par deux vaisseaux Algériens, & tout l'équipage fut conduit à Alger. Regnard avoit du talent pour la cuisine, art qu'il avoit exercé pour satisfaire son amour pour la bonne chere. Il fut fait cuisinier du maître dont il étoit devenu l'esclave. Il s'en fit aimer ; mais sa bonne mine & ses manieres prévenantes lui gagnerent aussi le cœur des femmes favorites de son maître. Il écouta leur passion, fut découvert & livré à la justice. Il alloit être puni selon les loix, qui veulent « qu'un Chrétien » trouvé avec une Mahométane, expie son crime par le » feu, ou se fasse Mahométan ». Le consul de la nation Françoise, qui avoit reçu depuis peu une somme considérable, s'en servit pour l'arracher au supplice & à l'esclavage. Regnard, devenu libre, retourna en France, emportant avec lui la chaîne avec laquelle il avoit été d'abord attaché. Le 26 avril 1681, il partit de nouveau de Paris pour visiter la Flandre & la Hollande, d'où il passa en Danemarck & ensuite en Suede. Le roi de Suede lui conseilla de voir la Laponie. Notre voyageur s'embarqua donc à Stockholm avec deux autres François, & passa jusqu'à Tornea. Il remonta le fleuve Tornea, & pénétra jusqu'à la Mer-Glaciale. S'étant arrêté lorsqu'il ne put aller plus loin, il grava ces quatre vers sur une pierre & sur une piece de bois :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus & variis acti terrâque marique,
Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

De retour à Stockholm, il en partit le 3 octobre 1683, pour aller en Pologne. Après avoir visité les principales villes de ce royaume, il passa à Vienne, d'où il revint à Paris après un voyage de trois années. Enfin, lassé de ces courses, Regnard se retira dans une terre proche de Dourdan, à 11 lieues de Paris. C'est-là qu'il s'abandonna à une vie sensuelle & délicate, dans la compagnie de quelques Epicuriens choisis; & à force de rechercher le plaisir, il en trouva le plus désespérant dégoût. Ce philosophe voluptueux, cet homme en apparence si gai, mourut de chagrin en 1709, à 62 ans. On prétend même qu'il avança ses jours. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Paris, 1772, 4 vol. in-12. Le 1er. volume contient la relation de ses voyages en Flandre, en Hollande, en Suede, en Danemarck, en Laponie, en Pologne & en Allemagne. Il n'y a que la relation de son voyage en Laponie, qui mérite de l'attention; le reste est fort peu de chose. L'auteur n'avoit composé ces relations que pour s'amuser; il ne comptoit pas les publier. Le second volume renferme les pieces suivantes: *La Provençale*, *œuvre posthume*. C'est une historiette, où Regnard fait le récit des aventures qu'il eut dans le voyage sur mer où il fut pris & mené à Alger; elle contient quelques particularités de sa vie. On trouve ensuite ses Pieces de théâtre, qui l'ont mis dans la classe des meilleurs poëtes comiques. La plus connue de ses pieces & la plus souvent représentée, est le *Joueur*. Ce poëte connoissoit le caractere qu'il avoit tracé. Il étoit joueur, & joueur heureux. On prétend qu'il avoit gagné au jeu une partie de sa fortune dans un voyage d'Italie. La gaieté est le caractere dominant des Comédies de Regnard; il excelle dans le comique noble, ainsi que dans le familier; mais sa versification n'est pas toujours correcte; & ce qui fait la matiere d'un reproche plus grave, quoique commun à presque tous les poëtes comiques, c'est que la bonne morale y est souvent blessée. « J'aurois trop » d'avantage, dit un philoso» phe célebre (J. J. Rousseau), » si je voulois passer de l'exa» men de Moliere à celui de » ses successeurs, qui n'ayant » ni son génie, ni sa probité, » n'en ont que mieux suivi » ses vues intéressées, en s'at» tachant à flatter une jeunesse » débauchée & des femmes » sans mœurs.... Regnard plus » modeste, n'en est pas moins » dangereux. C'est une chose » incroyable qu'avec l'agré» ment de la police, on joue » publiquement au milieu de » Paris une comédie, où dans » l'appartement d'un oncle, » qu'on vient de voir ex» pirer, son neveu, l'hon» nête homme de la piece, » s'occupe, avec son digne » cortege, de soins que les loix » paient de la corde;.... faux » acte, supposition, vol, four» berie, mensonge, inhuma» nité; tout y est, & tout y » est applaudi.... Belle instruc» tion pour des jeunes gens, » *nescii auræ fallacis*, qu'on » envoie à cette école, où

» les hommes faits ont bien » de la peine à se défendre de » la séduction du vice !... Tous » nos penchans y sont favorisés, & ceux qui nous dominent, y reçoivent un nouvel ascendant. Les continuelles émotions qu'on y » ressent, nous enivrent, nous » affoiblissent, nous rendent » plus incapables de résister à » nos passions, détruisent l'amour du travail, découragent l'industrie, inspirent le » goût de subsister sans rien » faire. On y apprend à ne » couvrir que d'un vernis de » procédé la laideur du vice, » à tourner la sagesse en ridicule, à substituer un jargon » de théâtre à la pratique des » vertus, à mettre toute la » morale en métaphysique, à » travestir les citoyens en » beaux esprits, les meres de » famille en petites maîtresses, » les filles en amoureuses de » comédies » (*voy.* MOLIERE). On a donné en 1783 un *Supplément aux Œuvres de Regnard, contenant les pieces qu'il a données à l'ancien théâtre Italien*, 2 vol. in-12. Si on avoit rejeté de ce recueil les polissonneries & les niaiseries, il eût été réduit à une quarantaine de pages.

REGNAULDIN, (Thomas) sculpteur, natif de Moulins, mourut à Paris en 1706, âgé de 79 ans. Il étoit de l'académie royale de peinture & de sculpture. Cet illustre artiste a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, l'*Automne* & *Faustine*; & aux Thuileries, le beau groupe représentant l'*Enlevement de Cybelle par Saturne*, sous la figure du *Tems*.

REGNAULT, (Noël) Jésuite, né à Arras en 1683, mourut à Paris en 1762. L'étude de la philosophie ancienne & moderne remplit ses soins & sa vie, après les devoirs de la piété. On a de lui : I. *Entretiens Physiques*, d'abord en 3 vol. in-12, ensuite en 5. Les jeunes écoliers qui veulent savoir un peu plus de physique qu'on n'en apprend communément dans les colleges, trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire ; il est écrit avec beaucoup d'ordre, de clarté, & tout l'intérêt que les matieres comportent. II. *Origine ancienne de la Physique nouvelle*, 3 vol. in-12. L'auteur dans cet ouvrage enleve à plusieurs physiciens fameux la gloire de beaucoup de découvertes physiques, fait voir qu'elles sont plus anciennes, & que par une suffisance ingrate, nous nous parons des dépouilles de nos aïeux en les déprisant. George Paschius & M. Dutens ont démontré la même chose ; l'un dans son Traité *De novis inventis quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, l'autre dans ses *Recherches sur l'origine des Découvertes attribuées aux Modernes*. III. *Entretiens Mathématiques*, in-12, 3 vol., 1747. IV. *Logique en forme d'Entretiens*, in-12, 1742. Elle n'a pas eu autant de succès que ses *Entretiens Physiques*.

REGNAUT, *voyez* GUISE (Dom Claude).

REGNIER, (Mathurin) poëte François, né à Chartres le 21 décembre 1573, mort à Rouen le 22 octobre 1613. Il marqua dès sa jeunesse son penchant pour la satyre. Son pere

le châtia plusieurs fois pour le lui faire perdre; punitions, prieres, tout fut inutile. Ce malheureux talent lui fit des amis illustres. Le cardinal François de Joyeuse le mena à Rome avec lui, & il fit une seconde fois ce voyage avec l'ambassadeur Philippe de Béthune. Ses protecteurs lui procurerent plusieurs bénéfices, & une pension de 2000 livres sur l'abbaye de Vaux-Cernai. Il dévoluta en même tems un canonicat de l'église de Chartres, & ne se servit de tous ses biens sacrés que pour satisfaire son goût effréné pour le plaisir. Vieux à 30 ans, il mourut à 40, entiérement usé par les débauches. On assure que sa fin fut chrétienne. On trouve dans le recueil de ses *Œuvres* 16 Satyres, 3 Epîtres, 5 Elégies, des Stances, des Odes, &c. Ses Satyres sont ce qui fixe le plus l'attention dans ce recueil. Regnier verse son fiel sur tous ceux qui lui déplaisent, & souvent avec une licence brutale. Il a cependant quelques vers heureux & originaux, quelques saillies fines, quelques bons mots piquans, quelques expressions naïves. Son style est souvent incorrect, ses plaisanteries basses; la pudeur y est blessée en plus d'un endroit, & c'est avec raison que Boileau a dit:

Heureux! si ses Discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'auteur,
Et, si du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques!

REGNIER-DESMARAIS *ou plutôt* DESMARETS, (François-Séraphin) naquit à Paris en 1632, d'une famille noble, originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie avec distinction dans le college de Montaigu. Ce fut pendant son cours qu'il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie* d'Homere, ouvrage qui parut un prodige dans un jeune-homme de 15 ans. Le duc de Crequi, charmé de son esprit, le mena avec lui à Rome en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile; il apprit la langue italienne, dans laquelle il fit des vers dignes de Pétrarque. L'académie de la Crusca de Florence, prit une de ses *Odes* pour une production de Pétrarque; & lorsque cette société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur, qu'en accordant une place à celui qui l'avoit causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur, & 3 ans après l'académie françoise se l'associa. Mézerai, secrétaire de cette compagnie, étant mort en 1684, sa place fut donnée à l'abbé Regnier. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre Furetiere, & composa tous les Mémoires qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé Regnier eut plusieurs bénéfices, entr'autres l'abbaye de S. Laon de Thouars. On prétend qu'il auroit été évêque, sans sa traduction d'une scene voluptueuse du *Pastor fido*. Il mourut à Paris en 1713, à 81 ans. Ses talens étoient relevés par une probité, une droiture, & un amour du vrai, généralement reconnus. Son amitié faisoit honneur à ceux qu'il appelloit ses vrais amis, parce qu'il ne la leur donnoit, que quand il reconnoissoit en eux les

qualités qui formoient son caractere. Nous avons de lui : I. Une *Grammaire Françoise*, imprimée en 1676, en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1710, in-4°. On trouve dans cet ouvrage un peu diffus, le fond de ce qu'on a dit de mieux sur la langue. II. Une *Traduction* en vers italiens des *Odes d'Anacréon*, in-8°, qu'il dédia en 1692 à l'académie de la Crusca. La simplicité & le naturel y sont joints à l'élégance & à la noblesse. III. Des *Poésies Françoises*, *Latines*, *Italiennes & Espagnoles*, réunies en 1708, en 2 vol. in-12. Ses vers françois offrent de la variété, de la gaieté, des moralités heureusement exprimées ; mais son style est plus noble que vif, & plus pur que brillant. Les vers italiens & espagnols ont plus de coloris & plus de grace. Les Poésies françoises ont été augmentées dans les éditions de 1716 & 1750, 2 vol. in-12. IV. Une *Traduction* de la *Perfection Chrétienne* de Rodriguez, entreprise à la priere des Jésuites, & plusieurs fois réimprimée en 3 vol. in-4°, & en 4 in-8°. Cette version, écrite avec moins de nerf que celle de Port-Royal, est d'un style plus pur & plus coulant ; elle est aussi plus fidelle ; car les traducteurs de Port-Royal font dire souvent à l'auteur Espagnol tout le contraire de ce qu'il dit en effet (*voyez* RODRIGUEZ). V. Une *Traduction* des 2 livres de la *Divination* de Cicéron, 1710, in-12. VI. Une autre *Version* des livres de cet auteur : *De finibus bonorum & malorum*, avec de bonnes remarques, in-12. VII. L'*Histoire des démêlés de la France avec la Cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses*, 1767, in-4°.

REGULUS, (Marcus Attilius) consul Romain avec Julius Libo, l'an 267 avant J. C., réduisit les Salentins, & se rendit maître de Brindes leur capitale. Consul une 2e. fois avec Manlius Vulso, ils furent vainqueurs d'Amilcar & d'Hannon, dans un combat naval donné près d'Héraclée sur la côte de Sicile; ils leur prirent 64 galeres, & en coulerent à fond plus de 30. Regulus, resté en Afrique après cette victoire sur mer, gagna une bataille sur terre, suivie de la reddition de plus de 200 places, & sur-tout de Tunis, ville à 3 ou 4 lieues de Carthage. Les Carthaginois demanderent la paix ; mais Regulus ne voulut pas la leur donner. Ebloui par ses succès, il oublia la vicissitude des choses humaines & l'issue incertaine des combats, il prescrivit aux vaincus des conditions cruelles & déraisonnables, & provoqua les ressources du désespoir. Xantippe, officier Spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes Grecques, promit de rétablir les affaires. Il y eut un combat entre lui & le consul. Il tailla en pieces 30,000 Romains, fit 15,000 prisonniers, & prit Regulus, qui fut emmené à Carthage avec les compagnons de son infortune. On l'envoya bientôt à Rome sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix & proposer l'échange des prisonniers ; mais loin de le solliciter, Regulus persuada au contraire au sénat de le rejeter

avec fermeté, & retourna dégager sa parole & se livrer aux tortures qu'on lui préparoit. Les Carthaginois irrités, inventerent pour lui de nouveaux supplices. On lui coupa les paupieres, & on l'exposa plusieurs jours aux ardeurs du soleil ; on l'enferma ensuite dans un tonneau garni de pointes de fer, l'an 251 avant J. C. La femme de Regulus ayant appris cet excès de cruauté, obtint du sénat les plus considérables prisonniers Carthaginois, les fit aussi mettre dans une armoire étroite, hérissée de pointes de cloux, & les y laissa 5 jours sans nourriture; ils y périrent tous, hormis un nommé Amilcar : vengeance aussi lâche que celle que les Carthaginois avoient tirée de Regulus. Quelques auteurs n'ont vu dans le dévouement de ce Romain, que la rage d'avoir été battu, & l'envie frénétique de se venger de sa défaite sur les malheureux prisonniers, en les accusant de n'être pas morts; ce qu'on savoit d'ailleurs, & ce qui arrive constamment dans la guerre aux meilleurs soldats; & lui-même n'avoit-il pas été fait prisonnier? L'action de Regulus a été célébrée au 17e. siecle, dans une tragédie de Pradon; & de nos jours, par Dorat : mais rien n'égale la briéveté sublime avec laquelle Horace a chanté ce général dans la belle Ode : *Cœlo tonantem*, &c. Valere Maxime rapporte que Regulus, faisant la guerre en Afrique, trouva sur le bord du fleuve Bagrada, un serpent d'une grandeur si monstrueuse, qu'il fallut l'attaquer avec les machines de guerre comme une citadelle : quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération dans ce récit, la grandeur de quelques serpens d'Amérique, lui donne de la vraisemblance.

REIDANUS, (Everard) né à Deventer vers 1550, fut bourguemestre à Arnheim, député des États-Généraux, & mourut à 51 ans. Il est auteur de l'*Origine & la Suite des Guerres des Pays-Bas*, &c, depuis 1566 jusqu'en 1601, Amsterdam, 1644, in fol., en flamand. Il y a assez d'exactitude dans les faits, mais on y souhaiteroit plus d'impartialité. Il y en a cependant plus que dans les écrits des autres Protestans qui ont écrit sur ces événemens; il s'éleve lui-même contre les impostures de Meteren. Cette Histoire a été traduite en latin par Denys Vossius, Leyde, 1633, in-fol.

REIFFEMBERG, (Fréderic de) de l'illustre famille des barons de ce nom dans le pays de Treves, entra chez les Jésuites, & se fit d'abord connoître par des pieces de littérature. Il étudia la théologie à Rome, & de retour en Allemagne, il s'appliqua à former les jeunes Jésuites à la bonne latinité. On a de lui : I. La Traduction latine de l'ouvrage italien du célebre Scipion Maffei, sur *la Grace, le Libre-Arbitre & la Prédestination*, divisé en 16 livres. Les *Réponses* de ce savant aux Réfutations que les Jansénistes ont prétendu faire de son ouvrage, & une *Dissertation* sur ces matieres, que le P. de Reiffemberg y a ajoutée, Mayence & Francfort, 1756, in-fol. On trouve au commencement de cet ou-

vrage la *Vie* de Maffei, & la *Liste* de ses ouvrages, dont les titres occupent deux pages. II. Un *Recueil* de *Poésies* latines de toute espece, avec une *Dissertation* sur le style lapidaire, 1 vol. in-8°. III. Une *Apologie* en allemand, in-8°, en faveur des Jésuites. IV. Des *Préceptes latins & grecs*, & *Exemples* tirés des meilleurs auteurs anciens & modernes, pour les colleges du Bas-Rhin & de Westphalie, 5 vol. in-8°, rédigés avec beaucoup de méthode & de choix. V. L'*Histoire de la Province des Jésuites du Bas-Rhin*, depuis 1550 jusqu'en 1626, 1 vol. in-fol. On y desireroit plus de critique, un style plus précis, plus noble. La mort qui l'enleva en 1764, à l'âge de 45 ans, l'empêcha de la continuer.

REIHING, (Jacques) né à Ausbourg en 1579, entra chez les Jésuites, & enseigna les humanités, la philosophie & la théologie à Ingolstadt avec réputation. Il combattit avec zele, pendant plusieurs années, les erreurs de Luther; mais ayant, par vanité ou par corruption du cœur, perdu l'esprit de son état, il perdit encore sa foi, se retira à la cour de Würtemberg, se fit luthérien & se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tubinge, & la direction du college. Il mourut en 1628, méprisé des deux partis, qui ne voyoient en lui qu'un homme lâche, qui avoit abandonné sa religion pour une femme. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dont la doctrine est différente, selon les différens tems dans lesquels il les écrivit.

REINBECK, (Jean-Gustave) né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741, âgé de 58 ans, fut d'abord pasteur des églises de Werder & de la Villeneuve. Il devint ensuite premier pasteur, prévôt de St. Pierre, inspecteur du college de Coln (quartier de la ville de Berlin), conseiller du consistoire, & chapelain de la reine & de la princesse royale de Prusse. Nous avons de lui: I. *Tractatus de Redemptione*, Hall, in-8°. II. *La nature du Mariage, & la réjection du Concubinage*, in-4°, en allemand, contre Chr. Thomasius, qui avoit eu l'impudence d'écrire en faveur de ce dernier état. III. *Considérations sur les vérités divines contenues dans la Confession d'Ausbourg*, en allemand, 4 vol. in-4°: ouvrage qui ne persuada pas même ceux de sa communion, car ils ont bien de la peine à croire à cette divinité de la confession d'Ausbourg, à laquelle ils ont tant de fois dérogé & dérogent encore tous les jours. IV. Plusieurs volumes de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en françois. On n'y remarque ni l'orateur éloquent, ni l'homme de goût. V. Plusieurs *Traités de Métaphysique* sur l'optimisme, la nature & l'immortalité de l'ame, en allemand. On y trouve quelques idées neuves.

REINECCIUS, (Reinier) de Steinhelm, dans le diocese de Paderborn, enseigna les belles-lettres dans les universités de Francfort & de Helmstadt jusqu'à sa mort, arrivée en 1595. On a de lui: I. Un Traité de la méthode de lire &

d'étudier l'histoire : *Methodus legendi Historiam*, Helmstadt, 1583, in-fol. Ce n'est qu'une compilation assez mal digérée. II. *Historia Julia*, 1594, 1595 & 1597, 3 vol. in-fol.; ouvrage savant pour les recherches des anciennes familles, & rare, sur-tout de l'édition que nous citons. III. *Chronicon Hierosolymitanum*, in-4°, peu commun. IV. *Historia Orientalis*, in-4° : livre rempli d'une érudition profonde, &c., &c. Peu d'écrivains ont écrit aussi savamment que Reineccius, sur l'origine des anciens peuples.

REINESIUS, (Thomas) né à Gotha en 1587, devint bourguemestre d'Altembourg & conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipsig, où il pratiqua la médecine, & où il mourut en 1667, à 80 ans. On a de lui : I. *Syntagma inscriptionum antiquarum* : compilation utile, en 2 vol. in-fol., Leipsig, 1682; c'est un supplément au grand Recueil de Gruter. II. Six livres de *Diverses Leçons*, 1640, in-4°. III. Des *Lettres*, 2 vol. in-4°, 1667-1670, & un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Ce fut l'un des savans qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

REINIE, (Gabriel Nicolas, seigneur de la) né à Limoges d'une famille ancienne, fut envoyé à Bourdeaux pour faire ses études. Il s'y établit & devint président au présidial de cette ville, jusqu'aux troubles arrivés en Guienne l'an 1650. Le duc d'Epernon, gouverneur de la province, le présenta à Louis XIV, qui le fit maître-des-requêtes en 1661. On créa pour lui, en 1667, une charge de lieutenant-général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de ce magistrat, que la France a été redevable des beaux réglemens de police qui ont subsisté long-tems dans la capitale. Louis XIV, pour le récompenser, le fit conseiller-d'état en 1680. La Reinie mourut en 1709, à 85 ans, universellement regretté pour sa vigilance, son intégrité, son amour pour le bon ordre, ses soins pour la sûreté publique, & sur-tout pour son équité & son désintéressement.

REINOLD ou REINHOLD, (Erasme) astronome, de Salfeld dans la Thuringe, est auteur de quelques Ouvrages de Mathématiques. Il mourut en 1553, en prononçant le vers suivant, imité du 4e. livre de l'*Eneïde* :

Vixi, & quem dederas cursum mihi, Christe, peregi.

REISK, (Jean) recteur du college de Wolfembuttel, mort en 1701, à 60 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages plus savans que méthodiques. I. Sur la *Corne d'Ammon*. II. Sur les *Oracles des Sybilles*, & les autres anciens Oracles. III. Sur l'*Assuerus d'Esther*. IV. Sur la *Maladie de Job*. V. Sur les *Images de J. C.* & sur la *Langue qu'il parloit*. VI. Sur les *Glossopetres*. VII. Une Edition du *Chronicon Sarracenicum & Turcicum* de Wolgang Drechter, avec des *Notes* & un *Appendix*.

REISK, (Jean-Jacques) docteur en médecine, professeur d'arabe dans l'université de Leipsig, mourut en 1774, à 58 ans. Il a laissé d'excellentes éditions : I. *Oratores Græci*, 12

vol. in-8°. II. *Denys d'Halicarnasse*, 7 vol. in-8°. III. Les *Œuvres de Plutarque*, 7 vol. in-8°. Il a aussi traduit en latin l'*Histoire des Arabes* d'Abulfeda.

RELAND, (Adrien) né à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paroître dès son enfance, des talens extraordinaires pour les belles-lettres & pour les sciences. La chaire de philosophie de Harderwick ayant vaqué, il y fut nommé, quoiqu'il n'eût que 24 ans. Il la quitta ensuite pour une place de professeur en langues orientales & en antiquités ecclésiastiques à Utrecht. La petite vérole l'emporta le 5 février 1718, à 42 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Une Description de la Palestine, très-savante & très-exacte. L'auteur considere cette province dans les différens états où elle a été. Il publia cet ouvrage sous le titre de: *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4°. Il a profité des observations que M. Lub avoit faites sur les lieux pendant dix-sept ans. II. Cinq *Dissertations sur les Médailles* des anciens Hébreux, Utrecht, 1709; & plusieurs autres *Dissertations* sur différens sujets curieux & intéressans, 1706-1708, 3 vol. in-12. Elles décelent une érudition profonde. III. Une *Introduction à la Grammaire Hébraïque*, 1710, in-8°. IV. *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, 1717. Cet ouvrage est écrit avec méthode, mais il est peu solide : on n'y trouve guere que les explications des Talmuldistes presque toujours destituées de fondement. V. *De religione Mahumetanâ*, traduit en françois par Durand. La seconde édition, qui est la plus estimée, est d'Utrecht, 1717, in-12. Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le 1er. contient un abrégé de la croyance des Mahométans, traduit d'un manuscrit arabe; & le 2e., les accusations & les reproches qu'on leur fait, & sur lesquels il entreprend trop légérement de les justifier. « C'est, dit un » critique, une de ces apologies » dont il est difficile de deviner » le but; car l'auteur n'ignoroit » point qu'il ne persuaderoit » pas les savans qui connois- » soient l'alcoran & le maho- » métisme à fond : & il semble » qu'il y a de la mauvaise foi à » vouloir persuader les au- » tres ». Il demande comment, si cette religion étoit si absurde, tant de nations l'auroient embrassée : le mode de la prédication de Mahomet & la nature de sa doctrine répondent suffisamment à cette question. Reland ne faisoit sans doute pas attention que sa demande justifie tout autrement l'idolâtrie que le mahométisme. VI. *De spoliis templi Hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis*, Utrecht, 1716. VII. Une édition d'*Epictète*, pour lequel l'éditeur est beaucoup trop prévenu. VIII. *Petri Relandi Fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8°. Adrien ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, composé par Pierre Reland son frere, mort vers 1714.

REMACLE, (S.) né dans l'Aquitaine, fut disciple de S. Sulpice de Bourges, puis de S. Eloi qui l'établit premier abbé du monastere qu'il fonda à So-

lignac, près de Limoges. Il se vit depuis obligé de prendre le gouvernement de l'abbaye de Cougnon. S. Amand ayant quitté le siege épiscopal de Tongres, en 650, S. Remacle fut contraint d'accepter cette dignité qui donna un nouvel éclat à ses vertus. Sigebert, roi d'Austrasie, l'honora de toute sa confiance, & le Saint en profita pour l'engager à fonder deux monasteres dans les Ardennes (Stavelot & Malmedi), où des Religieux seroient occupés à adresser des vœux au Seigneur pour la stabilité & la tranquillité du royaume. S. Remacle en fut fait abbé en 652. La crainte de s'oublier lui-même au milieu des fonctions extérieures du ministere, lui fit desirer la retraite. Il résigna son évêché à S. Théodard du consentement de son clergé & du roi Childéric II, & alla se renfermer à Stavelot en 660 ou 661 (& non pas en 653) comme le prouvent les Bollandistes. Sur le bruit de sa sainteté qui se répandit de toutes parts, un grand nombre de personnes demanderent à vivre sous sa conduite; on compte parmi ses disciples, S. Théodard, S. Lambert, S. Hubert qui occuperent successivement son siege épiscopal, S. Tron & S. Hadelin. Il mourut l'an 675, dans un âge très-avancé.

REMBRANT, (Van-Rhin) peintre & graveur, fils d'un meûnier, naquit en 1606 dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Un petit tableau qu'il fit pendant son apprentissage, & qu'un connoisseur paya cent florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de la Hollande. Il fut sur-tout employé dans les portraits; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoire sont plus rares. Il mettoit ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui reproche aussi beaucoup d'incorrection. Mais ces défauts ne l'empêcherent pas d'être compté parmi les plus célebres artistes. Il est égal au Titien pour la fraîcheur & la vérité de ses carnations, & possédoit à un degré éminent le clair-obscur. Ses tableaux, à les regarder de près, sont raboteux; mais ils font, de loin, un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie, sa maniere est suave, & ses figures semblent être de relief. Ses compositions sont très-expressives; ses demi-figures, & sur-tout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin il donnoit aux parties du visage, un caractere de vie & de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les Estampes, en grand nombre, que Rembrant a gravées, sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connoisseurs, & fort cheres, particuliérement les bonnes épreuves. La plus considérable est la piece de *Cent francs*, ainsi appellée, parce qu'il la vendoit ce prix-là; le sujet de cette piece est *Notre-Seigneur guérissant les malades.* On a aussi gravé d'après lui. Rembrant a fait quelques *Paysages*, excellens pour l'effet. Il mourut à Amsterdam en 1688.

REMI, (S.) né dans les

Gaules, d'une famille illuſtre, fut encore plus diſtingué par ſes lumieres & ſes vertus, que par ſa naiſſance. Ses grandes qualités le firent mettre ſur le ſiege pontifical de Rheims, à 24 ans. Il eut beau réſiſter, il fallut qu'il ſortît de ſa ſolitude. Ce fut lui qui baptiſa le roi Clovis, qu'il inſtruiſit des maximes du Chriſtianiſme conjointement avec S. Godard de Rouen. Rien n'eſt plus admirable que la dignité avec laquelle il parla à ce roi altier & victorieux, au moment qu'il courboit la tête pour recevoir les eaux ſacrées du baptême : *Adorez*, dit-il, *ce que vous avez brûlé ; brûlez ce que vous avez adoré ;* déſignant par ce contraſte étonnant les idoles & la croix. « Le nouveau Samuel, » dit Boſſuet, appellé pour » ſacrer les rois, ſacra ceux » de France, en la perſonne » de Clovis ; comme il dit lui- » même, *pour être les perpé-* » *tuels défenſeurs de l'Egliſe &* » *des pauvres, qui eſt le plus* » *digne objet de la royauté.* Il » les bénit & leurs ſucceſſeurs, » qu'il appelle toujours ſes en- » fans ; & prioit Dieu nuit & » jour, qu'ils perſévéraſſent » dans la foi. Priere exaucée » de Dieu, avec une préro- » gative bien particuliere ; puiſ- » que la France eſt le ſeul » royaume de la chrétienté, » qui n'ait jamais vu ſur le » trône que des rois enfans de » l'Egliſe ». On ne ſait en quel tems il mourut ; mais il eſt certain qu'il ne vivoit plus en 535. Nous avons ſous ſon nom quelques *Lettres* dans la Bibliotheque des Peres, & deux *Teſtamens*. Pluſieurs ſavans doutent qu'ils ſoient de lui. Le P. Suyskens, dans les *Acta Sanctorum*, paroît avoir démontré que le plus ample de ces deux Teſtamens eſt une piece ſuppoſée. L'abbé Bye, ſavant Bollandiſte, a fortifié les preuves du P. Suyskens d'une Diſſertation intitulée : *Réponſe aux Mémoires de M. des Roches*, Bruxelles, 1780, in-8°. L'abbé Gheſquiere a démontré la même choſe dans les *Acta Sanctorum Belgii ſelecta*. Voy. Oudin, *In Suppl. ad Bellarm.*, pag. 113.

REMI, grand-aumônier de l'empereur Lothaire, ſuccéda à Amolon dans l'archevêché de Lyon en 854. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de cette Egliſe, la *Réponſe aux trois Lettres d'Hincmar de Rheims, de Pardule de Laon, & de Raban de Mayence.* Il préſida au concile de Valence en 855, ſe trouva à celui de Langres & à celui de Savonnieres, près de Toul, en 859, & ſe ſignala dans toutes ces aſſemblées par un zele peu commun. Cet illuſtre prélat termina ſa vie glorieuſe en 875, après avoir fait diverſes fondations. On trouve ſon nom parmi ceux des Saints dans le Supplément au Martyrologe Romain de Ferrari, & dans le Martyrologe de France par du Sauſſay ; mais il ne paroît pas qu'il ait jamais été honoré d'un culte public. Outre la *Réponſe* dont nous avons parlé, & dans laquelle il ſoutient la doctrine de S. Auguſtin ſur la grace & ſur la prédeſtination, nous avons de lui : *Traité de la condamnation de tous les Hommes par Adam, & de la délivrance de quelques-uns par J. C.* ;

restriction qui ne doit s'entendre que de la délivrance efficace & effective. On trouve ce *Traité*, ainsi que la *Réponse*, dans la Bibliotheque des Peres & dans *Vindiciæ Prædestinationis*, 1650, 2 vol. in-4°.

REMI D'AUXERRE, ainsi appellé, parce qu'il étoit moine de S. Germain d'Auxerre, fut appellé à Rheims vers 882, par Foulques archevêque de cette ville, pour y établir des écoles. Il mourut vers l'an 908. Il eut pour maître Heric ou Henri. Ses études, suivant le bon usage de ce tems-là, embrasserent les sciences profanes & les sciences divines : on croyoit alors ce que les gens sages pensent encore aujourd'hui, que ces sciences bien étudiées, se prêtent de mutuels secours. Il enseigna dans l'université de Paris, & s'y acquit quelque réputation. On a de lui : I. Une *Exposition de la Messe*. II. Des *Commentaires sur les Petits Prophetes*, sur les *Epîtres de S. Paul*, sur les *Cantiques des Cantiques*, sur l'*Apocalypse* (ces deux derniers Commentaires ont été long-tems attribués à Haymon d'Halberstadt). Il en a aussi fait sur les *Psaumes*, Cologne, 1536, in-folio, & dans la Bibliotheque des Peres.

REMI, (Abraham) *Remmius*, dont le nom étoit *Ravaud*, né en 1600, mort en 1646, professa l'éloquence au college-royal : Remi, village du Beauvoisis sa patrie, lui donna son surnom. Il est regardé comme un des meilleurs poëtes latins de son tems. Ses productions virent le jour en 1646, in-12 : on y remarque de l'esprit, une imagination vive, de l'invention, & une facilité peu commune. Il a fait un Poëme épique sur Louis XIII, divisé en quatre livres, sous le titre de *Borbonias*, 1627, in-8°. Son *Mæsonium*, ou Recueil de vers sur le château de Maisons, près Saint-Germain, est ce que cet auteur a fait de mieux.

REMI, (Joseph-Honoré) né à Remiremont en 1738, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre par l'évêque de Toul, qui voulut le fixer dans son diocese ; mais dominé par l'amour de l'indépendance, & captivé par les coriphées de la secte philosophique, il préféra le séjour de Paris, où il s'appliqua à la littérature. Ce genre d'étude ne lui fournissant point de quoi subsister, il se livra au droit & se fit recevoir avocat. Il concourut pour plusieurs prix académiques, & les maximes qu'il eut soin de parer d'une éloquence verbiageuse & antithétique, lui mériterent les applaudissemens de bien des gens. L'*Eloge* de Fénélon fut jugé digne d'un *Accessit* en 1771, & celui de Michel l'Hôpital fut couronné en 1777 ; mais la faculté de théologie, offensée des paradoxes de l'auteur, flétrit ses lauriers par une censure bien motivée. Il se chargea ensuite de la rédaction de la partie de la jurisprudence dans la nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, par ordre des matieres ; il rédigea le premier volume, & étoit assez avancé dans le second lorsqu'il mourut le 12 juillet 1782. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui : I. Le *Cosmopolisme*, 1770. II. *Les Jours pour servir de cor-*

rectif aux Nuits d'Young, 1770, où il critiqua fort mal-à-propos cet ouvrage admirable, plein de grandes idées & de sentimens profonds, chef-d'œuvre du genre sombre. III. Le *Code des François*, 1771, 2 vol. in-12. IV. Plusieurs extraits dans le *Mercure de France*, dont il a été un des rédacteurs depuis la fin de 1778. L'abbé Remi avoit des dispositions heureuses pour réussir dans la culture des belles-lettres; ses succès n'auroient pas été douteux, sans ce malheureux esprit philosophique, qui desseche si fort l'ame, & qui éteint principalement le sentiment & l'imagination, les deux grands ressorts de l'éloquence.

REMIGIO FIORENTINO, Dominicain & littérateur Italien du 16e. siecle, se fit connoître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont des *Traductions* : d'*Ammien Marcellin*, de *Cornelius Népos*, & de l'*Histoire de Sicile* de Fazello. Il est aussi auteur des *Réflexions sur l'Histoire de Guichardin*, & sur quelques autres Histoires, Venise, 1582, in-4°., assez estimées; & de *Poésies Italiennes* fort médiocres. Remigio passa presque toute sa vie à Venise; son nom de famille étoit Nanni. Il mourut à Florence, sa patrie, en 1580, à 62 ans.

REMOND DE ST.-MARD, (Toussaint) né à Paris en 1682, se fit connoître d'abord par ses *Dialogues des Dieux*. Il ne fait qu'effleurer la surface des objets, ainsi que dans ses autres ouvrages; & il faut moins y chercher la morale évangélique, que celle d'Epicure. Ses autres ouvrages sont: I. *Lettres galantes & philosophiques*, accompagnées de l'*Histoire de mademoiselle de* ***, remplies de paradoxes, de maximes fausses & licencieuses. II. Trois *Lettres sur la naissance, les progrès & la décadence du Goût*; elles sont écrites avec plus de feu que tout le reste; elles ont même un petit ton satyrique, qui n'est point désagréable aux esprits malins, c'est-à-dire, au plus grand nombre. III. Différens *Traités* sur la poésie en général, & sur les différens genres de poésie, remplis de faux jugemens. IV. Un petit Poëme intitulé: *La Sagesse*, & qui devoit être intitulé: *La Démence*, fruit d'une philosophie très-corrompue, parut d'abord en 1712, & on le réimprima dans un Recueil en 1715, sous le nom du marquis de la Fare, qui n'en étoit point l'auteur. V. Une *Lettre sur le Goût & le Génie*, & *sur l'utilité dont peuvent être les regles*. Ces différens écrits ont été recueillis en 1743, à Paris, sous le titre de La Haye, en 3 vol. in-12; & depuis en 1750, 5 vol. in-12, petit format. L'auteur mourut à Paris en 1757, à 75 ans. Sa santé avoit toujours été extrêmement délicate; & il étoit sujet à plusieurs infirmités, fruits de sa morale spéculative & pratique. Il parloit comme il écrivoit, d'une maniere précieuse. Il s'étoit formé sur Fontenelle, quoiqu'il le regardât comme le corrupteur du goût, & qu'il ne cessât de lancer contre lui quelques traits dans ses livres & dans sa conversation.

REMOND, *voyez* FLORIMOND DE REMOND.

REMOND-DE SAINTE-ALBINE, (Pierre) censeur-royal, membre de l'académie des sciences & belles-lettres de Berlin, mort à Paris, sa patrie, le 9 octobre 1778, à 84 ans, a publié: I. *Abrégé de l'Histoire du président de Thou*, avec des remarques, 1759, 10 vol. in-12 : livre écrit séchement, & qui n'a pas eu de succès. II. *Le Comédien*, 1749, in-8°, où il donne des leçons d'histrionisme.

REMUS, frere de Romulus. Quelques-uns prétendent, que ne pouvant s'accorder avec son frere, il s'exila, & passa dans les Gaules, où il fonda la ville de Rheims : d'autres disent que son frere le tua, pour se venger de ce qu'il avoit sauté par mépris le fossé récemment tracé des murs de Rome, ou plutôt pour régner seul ; mais tous ces faits sont fort incertains.

RENAU D'ELISAGARAY, (Bernard) né dans le Béarn en 1652, d'une famille ancienne de Navarre, fut placé, dès son enfance, auprès de Colbert du Terron, intendant de Rochefort. On lui fit apprendre les mathématiques; il y réussit, & devint de bonne heure l'ami intime du P. Malebranche. La marine étoit son étude favorite. Quand il y fut assez instruit, du Terron le fit connoître à Seignelai, qui devint son protecteur. Il lui procura, en 1679, une place auprès du comte de Vermandois, amiral de France, qui lui donna une pension de mille écus. Louis XIV, voulant réduire à des principes uniformes la construction des vaisseaux, fit venir à la cour les plus habiles constructeurs. Après quelques discussions, on se borna à deux méthodes; l'une de Renau, & l'autre de du Quesne, qui eut la générosité de donner la préférence à celle de son rival. Renau jouit de son triomphe en présence de Louis XIV, qui lui ordonna d'aller à Brest & dans les autres ports pour instruire les constructeurs. Il mit leurs enfans en état de faire, à l'âge de 15 à 20 ans, les plus gros vaisseaux, qui demandoient auparavant une expérience de 20 ou 30 ans. En 1680, Louis XIV résolut de se venger d'Alger; Renau proposa de le bombarder. Jusqu'alors il n'étoit venu dans l'esprit de personne, que des mortiers pussent n'être pas placés à terre, & se passer d'une assiette solide. Il promit de faire des galiotes à bombes : on se moqua de lui dans le conseil; mais Louis XIV voulut qu'on essayât cette nouveauté funeste, qui eut un heureux effet. Après la mort de l'amiral, il alla en Flandre trouver Vauban, qui le mit en état de conduire les sieges de Cadaquiers en Catalogne, de Philisbourg, de Manheim & de Franckental. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, & l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'inventeur, avec 12000 livres de pension. Cet habile homme fut demandé par le grand-maî-

tre de Malte, pour défendre cette isle; mais ce siege n'ayant pas eu lieu, Renau revint en France. Il fut fait à son retour conseiller de marine, & grand-croix de l'ordre de S. Louis. Sa mort, arrivée en 1719, fut celle d'un Religieux de la Trappe. Persuadé de la Religion par sa philosophie, il regardoit son corps comme un voile qui lui cachoit la vérité éternelle, & la mort comme un passage des plus profondes ténebres à une lumiere parfaite. La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers; toutes ces qualités étoient chez lui au plus haut degré, & elles étoient soutenues par une piété aussi tendre que constante. Il avoit été reçu honoraire de l'académie des sciences en 1699. On a de lui la *Théorie de la manœuvre des Vaisseaux*, 1689, in-8°; & plusieurs *Lettres* pour répondre aux difficultés de Huyghens & Bernoulli contre sa Théorie.

RENAUD, *voyez* AIMON.

RENAUDIE, (Jean de Barri, sieur de la) dit *de la Forest*, second chef de la conjuration que les Huguenots firent, en 1560, contre le roi François II, étoit d'une ancienne famille de Périgord. Il avoit été condamné au bannissement pour le crime de faux. Il passa le tems de son exil à Geneve & à Lausanne, & s'insinua dans l'esprit de plusieurs François, retirés en Suisse à cause de la religion. Depuis il forma les mêmes cabales en France, où il né fut connu d'abord que de ceux de son parti. La Renaudie avoit de l'esprit, de la hardiesse, & étoit vindicatif. Il souhaitoit effacer l'infamie de son bannissement par quelqu'action éclatante. Dans cette vue, il offrit ses services à ceux de la conjuration formée par les Protestans. Il se chargea d'aller dans les provinces, & de gagner par lui-même & par ses amis, ceux qu'il avoit déjà connus, & leur donna jour au 1*er*. février pour s'assembler à Nantes. L'assemblée se tint, & on résolut d'exécuter la conjuration à Amboise, où étoit la cour; mais ce dessein ayant été découvert par un avocat, nommé Pierre Avenelles, chez qui il étoit logé, la Renaudie, qui s'avançoit avec des troupes, fut tué dans la forêt de Château-Renard, près d'Amboise, où son corps fut porté & pendu sur le pont à un gibet, ayant sur le front un écriteau avec ces paroles: *Chef des Rebelles*. Un de ses domestiques nommé *la Bigne*, qui fut pris dans la même occasion, expliqua divers mémoires écrits en chiffres, & découvrit tout le secret de la conjuration.

RENAUDOT, (Théophraste) médecin, né à Loudun en 1584, s'établit à Paris en 1623. Il fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer en France ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. Louis XIII lui donna un privilege, qui fut confirmé par Louis XIV, pour lui & pour sa famille. Ce médecin gazetier mourut à Paris, en 1653. Pour se donner une grande réputation en qualité de médecin, il s'avisa d'établir chez lui un bureau public de consultations gratuites pour les

pauvres, & obtint des lettres qui le nommoient *Commissaire général des pauvres valides & invalides dans tout le royaume.* La faculté de médecine se récria contre ce privilege qu'elle prétendit n'être qu'un manteau qui cachoit un trafic vil & usuraire. Le parlement lui défendit par arrêt du 1 mars 1644, de se servir de ce privilege. Isaac Renaudot son fils, médecin, a publié les *Pieces* de ce singulier procès, 3 vol. in-4°. On a de Renaudot, pere, outre ses Gazettes : I. Une Suite du *Mercure François*, depuis 1635 jusqu'en 1643. Comme il ne donna dans ce recueil que la seule relation des faits, sans y joindre les pieces justificatives, ainsi qu'avoient fait Jean & Etienne Richer, il fut obligé de le discontinuer. Il n'a donné que les 6 derniers volumes de cet ouvrage, qui est en 25 in-8°. Les siens sont les moins estimés. II. Un *Abrégé de la vie & de la mort de Henri de Bourbon, prince de Condé*, 1646, in-4°. III. *La vie & la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4°. IV. La *Vie de Michel Mazarin*, cardinal frere du premier ministre de ce nom, 1648, in-4°.

RENAUDOT, (Eusebe) petit-fils du précédent, naquit à Paris en 1646. Après avoir fait ses humanités au college des Jésuites, & sa philosophie au college d'Harcourt, il entra chez les Peres de l'Oratoire ; mais il n'y demeura que peu de mois. Il continua cependant de porter l'habit ecclésiastique ; mais il ne songea jamais à entrer dans les ordres. Il se consacra d'abord aux langues orientales, & il en étudia ensuite plusieurs autres. Son dessein étoit de faire servir ses connoissances à puiser dans les sources primitives les vérités de la Religion. Le grand Colbert avoit conçu le dessein de rétablir en France les impressions en langues orientales. Il s'adressa à l'abbé Renaudot, comme à l'homme le plus capable de seconder ses vues ; mais la mort de ce ministre fit abandonner ce projet. Le cardinal de Noailles le mena avec lui à Rome en 1700, & le fit entrer dans le conclave. Son mérite lui attira les distinctions les plus flatteuses. Le pape Clément XI l'honora de plusieurs audiences particulieres, & lui conféra le prieuré de Frossay en Bretagne. Il l'engagea à rester encore 7 à 8 mois à Rome, après le départ du cardinal, pour jouir plus long-tems de son entretien. Le grand-duc de Florence, auprès de qui il passa un mois, le logea dans son palais, le combla de présens, & lui donna des felouques pour le ramener à Marseille. Ce fut à son retour en France qu'il publia la plupart des ouvrages qui ont illustré sa plume. Il mourut en 1720, à 74 ans, après avoir légué sa nombreuse bibliotheque aux Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés. L'abbé Renaudot avoit un esprit net, un jugement solide, une mémoire prodigieuse. Homme de cabinet & homme du monde tout ensemble, il se livroit à l'étude par goût, & se prêtoit à la société par politesse. Attentif à garder les bienséances, ami fidele & généreux, libéral envers les pauvres, insensible à tout autre plaisir qu'à celui de converser avec les savans ; il fut le modele

de l'honnête homme & du chrétien. Quelque lié qu'il fût avec quelques personnes de la *petite église*, il sut ne pas les imiter dans les intrigues & les mouvemens de parti, & ne fit pas de manifeste contre les décrets du Saint-Siege. Ses principaux ouvrages sont : I. Deux vol. in-4°, en 1711 & 1713, pour servir de continuation au livre de la *Perpétuité de la Foi*. II. *Historia Patriarcharum Alexandrinorum, Jacobitarum* &c., Paris, 1713, in-4°. III. Un *Recueil d'anciennes Liturgies Orientales*, 2 vol. in-4°, Paris, 1716, avec des Dissertations très-savantes. IV. Deux anciennes *Relations des Indes & de la Chine*, avec des Observations, Paris, 1718, in-8°. Cet ouvrage, traduit de l'arabe, renferme les voyages de deux Mahométans du 9e. siecle. V. *Défense de la Perpétuité de la Foi*, in-8°, contre le livre d'Aymon. VI. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions. VII. *Défense de son Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, in-12. VIII. Une *Traduction* latine de la *Vie de S. Athanase*, écrite en arabe. Elle a été insérée dans l'édition des Œuvres de ce Pere par Dom de Montfaucon, &c. IX. Plusieurs Ouvrages manuscrits. Le style de ces diverses productions est assez noble ; mais il manque de légéreté & d'agrément.

RENÉ, comte d'Anjou & de Provence, arriere-petit-fils du roi Jean, né à Angers en 1408, descendoit de la seconde branche d'Anjou, appellée au trône de Naples par la reine Jeanne I. Ayant épousé en 1420 Isabelle de Lorraine, fille & héritiere de Charles II, il ne put recueillir l'héritage de son beau-pere. Antoine, comte de Vaudemont, qui le lui disputa les armes à la main, le chassa de Lorraine, le fit prisonnier, & le força de donner sa fille Isabelle en mariage à son fils Ferri de Vaudemont, dont les descendans régnerent dans cette province. Louis, roi de Naples, son frere, & la reine Jeanne II qui l'avoit fait son héritier, étant morts, il se rendit en 1435 dans le royaume de Naples ; il n'y fut pas plus heureux qu'en Lorraine. Jean de Calabre, son fils, entreprit non moins inutilement la conquête du royaume d'Aragon, sur lequel René formoit des prétentions du côté de sa mere Yolande. Le comte d'Anjou n'ayant eu que des revers à la guerre, se retira en Provence, où il cultiva les arts de la paix. Il fit des vers & peignit, comme un prince pouvoit peindre dans un siecle & dans un pays alors à demi-barbare. On voit un de ses tableaux aux Célestins d'Avignon. Le sujet n'est pas riant, mais peut provoquer des réflexions salutaires. C'est le squelette de sa maîtresse à moitié rongé des vers, avec le cercueil d'où elle sort. Il est le premier auteur de la fameuse procession d'Aix, où l'on voit les diables, mêlés avec différens personnages, représenter des scenes qui, aujourd'hui, ne paroissent que ridicules ; mais qui, chez un peuple grossier, étoient des moralités mises en action. Plusieurs de ces scenes ne sont pas aisées à expliquer. On peut consulter l'abbé Papon dans

son *Voyage de Provence*, tom. 1, pag. 51, édit. de 1787. René mourut à Aix en 1480. On lui a attribué l'*Abusé en Cour*, qu'on imprima dans un recueil d'anciennes Poésies sans date, mais fort ancien, in-fol., & depuis à Vienne, 1484, in-fol. On a encore de lui : *Les Cérémonies observées à la réception d'un Chevalier* : manuscrit enrichi de belles mignatures. Jeanne de Laval, qu'il épousa en secondes noces, lui donna des enfans qui moururent avant lui. Il fut surnommé *le Bon;* mais cette bonté tenoit beaucoup de la foiblesse & de la pusillanimité. Dans le tems qu'il étoit à Angers, il institua en 1438 l'ordre du Croissant.

RÉNÉ, duc de Lorraine, engagé par le roi de France à faire la guerre à Charles le Hardi, duc de Bourgogne, fut d'abord malheureux & perdit son duché; mais il le recouvra par le moyen d'un grand secours que lui fournirent les Suisses. Charles étant revenu avec une puissante armée assiéger Nancy, il s'y livra une sanglante bataille le 4 janvier 1477, dans laquelle Charles fut défait & tué (selon toute apparence) par Campobasso, un de ses généraux, gagné par Réné avec plusieurs autres, (*voyez* CHARLES *le Hardi*). Réné mourut en 1508.

RENEAULME, (Paul-Alexandre de) chanoine-régulier de Ste. Genevieve de Paris, d'une famille noble, originaire de Suisse, fut d'abord prieur de Marchenoir, & ensuite de Theuvy, où il mourut d'hydropisie en 1749. C'étoit un homme plein de vertus, & sur-tout très-charitable. Il connoissoit la botanique, & servoit de médecin aux pauvres de son canton. Il s'étoit formé une des plus belles bibliotheques qu'un particulier puisse se procurer. En 1740, il publia un *Projet de Bibliotheque universelle*; pour rassembler dans un même corps d'ouvrage, par ordre alphabétique & chronologique, le nom de tous les auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit; le titre de leurs ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, suffisamment étendu pour en donner une idée en forme d'analyse; le nombre des éditions, des traductions, &c. Une santé languissante dans les dernieres années de sa vie, l'a empêché d'exécuter cet ouvrage immense. Tous ses manuscrits, ainsi que sa bibliotheque, ont passé à la maison des chanoines-réguliers de St. Jean à Chartres. — Il ne faut pas le confondre avec RENEAULME Paul, médecin de Blois dans le 17e. siecle, de qui on a : I. *Ex curationibus Observationes*, Paris, 1606, in-8°. Il y démontre que les remedes chymiques sont quelquefois d'un grand secours. II. *Specimen historiæ plantarum*, avec fig., 1611, in-4°. III. *La vertu de la fontaine de Médicis, près de St. Denys-lez-Blois*, 1618, in-8°.

RÉNÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois en 1510, de Louis XII & de la reine Anne de Bretagne, avoit été accordée en 1515 à Charles d'Autriche, depuis empereur, & fut demandée quelques années après par Henri VIII, roi d'Angleterre. Ces projets n'eurent point

de ſuite, pour quelques raiſons d'état; & la princeſſe fut mariée par François I, à Hercule d'Eſt, II*e*. du nom, duc de Ferrare. C'étoit une femme d'un eſprit inconſtant & d'une curioſité inquiete. Calvin, ayant été obligé de quitter la France & de paſſer en Italie, diſpoſa facilement l'eſprit de cette princeſſe à ſuivre ſes opinions; & Marot, qui lui ſervoit de ſecrétaire, la confirma dans cette diſpoſition. Après la mort du duc ſon époux, en 1559, elle revint en France, & s'occupa à augmenter les troubles du royaume. Elle parla pour le prince de Condé, lorſqu'il fut mis en priſon; mais leur amitié ne dura pas. Elle ſe brouilla avec lui, parce qu'elle déſapprouva la guerre des Prétendus-Réformés. Elle mourut dans l'héréſie, en 1575, dans le château de Montargis, âgée de 65 ans.

RENNEQUIN *ou* RENKIN, *voyez* RANNEQUIN.

RENNES, (Brice de) Capucin, miſſionnaire en Paleſtine, fut un de ceux qui, par ordre de la Propagande, travaillerent à l'édition de la Bible arabe, imprimée en 1671 pour l'uſage des Egliſes orientales. Ce Religieux a traduit encore dans la même langue: l'*Epitome annalium eccleſiaſticorum Cardinalis Baronii*, 2 vol. in-4°, & l'*Epitome annalium veteris teſtamenti Jacobi Saliani ab Adamo uſque ad Chriſtum*, 2 vol. in-4°, de l'imprimerie de la Propagande, 1653.

RENOMMÉE, divinité poétique, meſſagere de Jupiter. Elle ſe plaçoit ſur les plus hauts lieux, pour publier les bonnes & mauvaiſes nouvelles. Les poëtes la repréſentent ſous la figure d'une jeune fille, avec des ailes remplies d'yeux & d'oreilles, autant de bouches & de langues, ſonnant de la trompette, & ayant ſa robe retrouſſée. Virgile en fait une deſcription très-pittoreſque dans le 4*e*. livre de l'Enéïde. Une de ſes qualités diſtinctives eſt de raconter les menſonges avec la même contenance que les vérités:

Tàm falſi fictique tenax quàm nuntia veri.

RENTI, (Gaſton-Jean-Baptiſte, baron de) iſſu d'une ancienne maiſon d'Artois, naquit en 1611 au dioceſe de Bayeux, fit éclater dès ſa tendre jeuneſſe une piété que ſon commerce avec le monde n'éteignit jamais. Il ſe propoſa d'entrer chez les Chartreux, mais ſes parens s'y oppoſerent. Il ſervit avec diſtinction dans les guerres de Lorraine, & Louis XIII l'honora de ſon eſtime. Il épouſa à l'âge de 22 ans Elizabeth de Balzac, comteſſe de Graville. Son occupation principale fut dès-lors de remplir tous les devoirs d'un chef de famille en vrai chrétien; il donna le ſpectacle de toutes les vertus que la Religion peut inſpirer. Inſenſible aux richeſſes, aux honneurs, aux plaiſirs & à tous les biens créés, il ne ſongea qu'à ſervir le ſouverain Maître, & à le faire ſervir par ſes vaſſaux, & ſur-tout par ſes enfans. Il mourut à Paris le 24 avril 1649, & fut enterré à ſa terre de Citri, dioceſe de Soiſſons. Il eut part à l'établiſſement des Freres Cordonniers (*voyez* BUCHE).

Le Pere de Saint-Jure, Jésuite, a donné sa *Vie.*

REQUESENS, (Louis de) d'une illustre famille d'Espagne, commandeur de l'ordre de S. Jacques, fut gouverneur-général des Pays-Bas en 1574, après le départ du duc d'Albe. Il s'empara de la ville de Ziriczée en Zélande : mais en général son administration ne fut pas heureuse. Son caractere n'avoit pas l'énergie nécessaire dans les circonstances, & les mécontens en profiterent. Ce qui a fait dire que *le duc d'Albe n'auroit pas dû venir aux Pays-Bas, ou qu'il n'auroit pas dû en sortir.* Requesens mourut en 1576. Il avoit été auparavant gouverneur du Milanez, & s'étoit conduit d'une maniere peu convenable à l'égard de S. Charles Borromée, auquel il donna de cuisans chagrins; ce que bien des personnes ont regardé comme la cause de son peu de succès dans le gouvernement des Pays-Bas & de sa mort prématurée. Cependant il en avoit fait demander pardon au saint prélat, qui avoit promis de le demander à Dieu par ses plus ferventes prieres.

RESCIUS, (Stanislas) chanoine de Warmie en Pologne, secrétaire du cardinal Hosius, fut député vers Henri duc d'Anjou, élu roi de Pologne, & envoyé ensuite par Etienne Battori, en qualité d'ambassadeur, à Rome. Ce prince lui avoit donné l'abbaye d'Androw, ordre de Cîteaux. Nous avons de lui : I. *De rebus in electione Regis Poloniæ gestis ad discessum ejus*, Rome, 1573, in-4°. II. *Vita D. Stanislai Hosii, Poloni, S. R. E. Cardin. majoris pœnitentiarii & episcopi Warmiensis*, Rome, 1587; Munster, 1690, in-8°. III. *Dissidium Evangelicorum Magistrorum ac Ministrorum*, Cologne, 1592, in-8°. IV. *De atheismis & phalarismis Evangelicorum.* Ce traité, qui n'est pas commun, fut imprimé en 1596, in-4°, à Naples, où l'auteur mourut deux ans après, en 1598.

RESENDE ou REESENDE, *Resendius*, (André ou Louis-André de) né à Evora en 1498, entra jeune dans l'ordre de S. Dominique, & étudia avec succès à Alcala, à Salamanque, à Paris & à Louvain. Le roi de Portugal, Jean III, lui confia l'éducation des princes ses freres, & ayant obtenu du pape la permission de lui faire quitter l'habit de Religieux, il lui donna un canonicat d'Evora. Resende ne fut pas moins laborieux sous l'habit de chanoine, que sous celui de Dominicain. Il ouvrit une école de littérature, cultiva la musique & la poésie, & prêcha avec applaudissement. Il mourut en 1573, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart ont été recueillis à Cologne, l'an 1600, en 2 vol. Les principaux sont : I. *De Antiquitatibus Lusitaniæ*, Evora, 1593, in-fol.; curieux & rare. II. *Deliciæ Lusitano-Hispanicæ*, 1613, in-8°; bon & recherché. III. Un vol. in-4° de Poésies latines. IV. *De vitâ aulicâ*, in-4°. V. Une Grammaire, sous ce titre : *De Verborum conjugatione*, &c. Il étoit très-versé dans les langues grecque, latine & hébraïque, & dans les antiquités sacrées & profanes. Ses

Poésies valent moins que ses ouvrages d'érudition. — Il y a eu un autre RESENDE (Garcias de) auteur de l'*Histoire de Jean II*, en portugais, in-folio.

RESENIUS, (Pierre) professeur en morale & en jurisprudence à Coppenhague, devint prévôt des marchands de cette ville, & conseiller-d'état. Ses ouvrages sont relatifs à l'histoire & au droit public d'Allemagne. On a de lui : I. *Jus Aulicum Norwegicum*, 1673, in-4°. II. Un *Dictionnaire Islandois*, 1683, in-4°. III. Deux *Edda* des Islandois, 1665, in-4°. M. Mallet en a donné la traduction dans son *Introduction à l'Histoire de Danemarck*, Coppenhague, 1756, in-4°. Resenius poussa sa carriere jusqu'à 83 ans, & mourut en 1588.

RESNEL DU BELLAY, (Jean-François du) né à Rouen en 1692, fit voir dès sa jeunesse beaucoup d'esprit & de talent pour la poésie. Dès qu'il se fut montré à Paris, il trouva des amis, & il méritoit d'en avoir. On lui procura l'abbaye de Fontaine, & une place à l'académie françoise & à celle des belles-lettres. L'abbé du Resnel a un rang marqué sur le Parnasse, par ses traductions des *Essais sur la Critique & sur l'Homme* de Pope, in-12. Ces versions sont précédées d'une Préface très-bien écrite (*voyez* POPE). Il a prêté dans ses vers beaucoup de force & de grace à des sujets arides. On y trouve de très-beaux morceaux, quoiqu'il y ait quelques vers prosaïques & languissans. On prétend que Pope étoit assez mécontent de son traducteur ; on n'en voit pas trop la raison, car le copiste a souvent embelli son original. L'abbé du Resnel s'étoit aussi adonné à la chaire, & nous avons de lui un *Panégyrique de S. Louis*. Il mourut à Paris en 1761, à 69 ans.

RESSIUS, (Rutger) professeur de la langue grecque à Louvain, naquit à Maseyck, dans la principauté de Liege, vers la fin du 15e. siecle. Erasme rend un hommage flatteur à son érudition & à ses mœurs, dans une lettre qu'il écrivit à Jean Robin, doyen de l'église de Malines. *Doctior*, dit-il, *an inveniri possit nescio, certò diligentiorem ac moribus puriorem vix invenias.* La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes, mais ce fut inutilement. Il mourut l'an 1545, après avoir donné des éditions : I. Des *Institutions du droit des Grecs*, par Théophile, Louvain, 1536. II. Des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1533. III. Des *Loix* de Platon.

RESSONS, (Jean-Baptiste Deschiens de) né à Châlons en Champagne, d'une bonne famille, mourut à Paris en 1735. Son goût le porta dans sa jeunesse à prendre le parti des armes. Il servit dans l'artillerie, & fit de si rapides progrès dans les mathématiques, qu'il fut bientôt admis dans l'académie des sciences, dont il a enrichi le recueil d'un assez bon nombre de *Mémoires*.

RESTAUT, (Pierre) né à Beauvais en 1694, d'un marchand de drap de cette ville, fut pourvu en 1740 d'une

charge d'avocat au conseil du roi, & mourut à Paris en 1764, à 70 ans. Tout le monde connoît ses *Principes généraux & raisonnés de la Grammaire Françoise*, in-12. Il y a eu une foule d'éditions de cette Grammaire. » Cet auteur, dit un habile » critique, n'a fait que répéter » ce qu'avoient dit le P. Buffier, l'abbé Regnier, M. de » la Touche, & tous ceux » qui avoient écrit avant lui » sur cette matiere qu'il a embrouillée à force d'exceptions aux regles qu'il établit »; on peut ajouter, par l'étalage d'une érudition spéculative aussi inutile que repoussante, pour ceux qui apprennent une langue. » Pourquoi, continue le critique, ce livre a-t-il donc » eu tant de vogue ? c'est que » l'auteur étoit protégé par un » parti qui le prônoit ». Restaut a revu le *Traité de l'Orthographe en forme de Dictionnaire*, Poitiers, 1775, in-8°. On a encore de lui un *Abrégé* de sa Grammaire, in-12; & la traduction de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, avec des notes contre les Jésuites. *Voyez* INCHOFER.

RESTOUT, (Jean) peintre ordinaire du roi, des académies de Caen & de Rouen sa patrie, naquit en 1692. Fils, petit-fils de peintres, & neveu de Jouvenet, il hérita de ses peres & de son oncle le goût pour ce bel art, & la nature y ajouta un génie plus vaste. Il mourut à Rouen en 1768, directeur de l'académie de peinture, laissant de la fille de Hallé, un fils héritier de ses talens. Il avoit une piété éclairée & solide, des connoissances & de l'esprit. Comme peintre, il se distingua par une composition noble & mâle. Il entendoit supérieurement ces balancemens & ces oppositions que les grands-maîtres font des masses, des formes, des ombres & des lumieres. On lui a reproché un coloris un peu jaune, défaut qu'il tenoit apparemment de Jouvenet, dont il avoit été le disciple.

RETZ, (Albert de Gondy, *dit* le maréchal de) étoit fils d'Antoine de Gondy, maître-d'hôtel de Henri II, qui avoit suivi Catherine de Médicis en France. Sa famille établie à Florence, y brilloit depuis les premiers tems de la république. Albert fut employé dans les négociations & dans les armées. Il s'empara de Belle-Isle, qu'il fortifia; fut gouverneur de Provence, que les factions l'obligerent de quitter. Charles IX le fit maréchal de France en 1574; Henri III le fit duc & pair. Il mourut en 1602, regardé comme un courtisan habile & un médiocre général, qui n'avoit eu le bâton que par faveur. C'est lui qui avoit conseillé à Henri III de s'unir avec le roi de Navarre contre les entreprises de la Ligue. — Son frere, Pierre de GONDY, fut évêque de Langres, puis de Paris. Le pape Sixte V l'éleva au cardinalat en 1587. Il mourut à Paris le 17 février 1616, à 84 ans. Son neveu, le cardinal Henri de Gondy, lui succéda. Il mourut à Béziers, où il avoit suivi Louis XIII qui marchoit par son conseil contre les Huguenots, le 3 août 1622, & eut pour successeur, Jean-François de Gondy son frere, 1er. archevêque de Paris, prélat

vertueux, mort en 1654, à 70 ans. C'eſt à ce dernier que ſuccéda le cardinal de Retz qui ſuit. La poſtérité du maréchal de Retz, finit en ſon arriere-petite-fille, Paule-Françoiſe-Marguerite de Gondy, qui épouſa le duc de Leſdiguieres, dont elle reſta veuve en 1681, & deſcendit au tombeau en 1716, à 61 ans. Elle n'eut qu'un fils, qui mourut ſans poſtérité en 1703.

RETZ, (Jean-François-Paul de Gondy, cardinal de) naquit à Montmirel en Brie, l'an 1614. Son pere Emmanuel de Gondy, étoit général des galeres & chevalier des ordres du roi. On lui donna pour précepteur le célebre Vincent de Paul. Il fit ſes études particulieres avec ſuccès, & ſes études publiques avec diſtinction; prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1643, & fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêché de Paris. L'abbé de Gondy ſentoit beaucoup de dégoût pour ſon état: ſon génie & ſon goût étoient décidés pour les armes. Il ſe battit pluſieurs fois en duel, même en ſollicitant les plus hautes dignités de l'Egliſe. Devenu coadjuteur, il ſe gêna pendant quelque tems pour ſe gagner le clergé & le peuple. Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du miniſtere, il ſe montra tel qu'il étoit. Il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les ſéditions. Il leva un régiment qu'on nommoit le *Régiment de Corinthe*, parce qu'il étoit archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre ſéance au parlement avec un poignard dans ſa poche, dont on appercevoit la poignée. Ce fut alors qu'un plaiſant dit : *Voilà le Bréviaire de notre archevêque.* L'ambition lui fit ſouffler le feu de la guerre civile; l'ambition lui fit faire la paix. Il ſe réconcilia ſecrétement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal. Louis XIV le fit nommer à la pourpre en 1651. Le nouveau cardinal ne cabala pas moins; il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, & de là dans le château de Nantes, d'où il ſe ſauva. Après avoir erré pendant long-tems en Italie, en Hollande, en Flandre & en Angleterre, il revint en France l'an 1661, fit ſa paix avec la cour en ſe démettant de ſon archevêché, & obtint en dédommagement l'abbaye de St-Denys. Il avoit vécu juſqu'alors avec une magnificence extraordinaire. Il prit le parti de la retraite pour payer ſes dettes, ne ſe réſervant que 20 mille livres de rente. Il rembourſa à ſes créanciers plus d'un million, & ſe vit en état, à la fin de ſes jours, de faire des penſions à ſes amis. Il mourut le 24 août 1679, dans de grands ſentimens de piété, qu'il avoit conſtamment manifeſtés dans ſa retraite, & qui prouverent que les marques qu'il en avoit données par intervalle dans le tems de ſes incartades, n'étoient pas l'effet du caprice, moins encore de l'hypocriſie. Cet homme audacieux & bouillant, devint, ſur la fin de ſa vie, doux, paiſible, ſans intrigue, & fut aimé de tous les honnêtes gens; comme ſi toute ſon ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débau-

ché d'esprit, & des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge. « Il parut sentir, dit » un historien, que les hon» neurs où il étoit parvenu, ne » valoient pas ce qu'il lui en » avoit coûté pour y parvenir. » Réduit, après tant d'agita» tions & de troubles, à une » situation paisible, avec un pe» tit nombre d'amis, il signala » les dernieres années d'une vie » très-peu chrétienne, par tous » les procédés & la délicatesse » même de la vertu. Il demanda » au roi la permission de ren» voyer à Rome le chapeau » de cardinal. Le souverain » pontife, à la persuasion du » roi, lui ordonna de le con» server; mais on ne put l'em» pêcher d'aller ensuite se ren» fermer dans l'une de ses » abbayes, pour y méditer à » loisir les grandes vérités du » Christianisme, jusques-là si » neuves pour lui ». Il nous reste de ce cardinal plusieurs ouvrages: ses *Mémoires* sont le plus agréable à lire. Ils virent le jour pour la premiere fois en 1717; on les réimprima à Amsterdam, en 1731, en 4 vol. in-12. Cette édition passe pour la plus belle. « Ces » Mémoires sont écrits, dit » l'auteur du *Siecle de Louis* » *XIV*, avec un air de gran» deur, une impétuosité de » génie & une inégalité, qui » sont l'image de sa conduite ». Il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philosophe, mais d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, & il n'y ménage pas davantage les autres. On y trouve les portraits de tous ceux qui jouerent un rôle dans les intrigues de la Fronde. « Portraits, dit » l'abbé Maury, qui sont » autant de chef-d'œuvres, » à l'exception toutefois de » celui d'Anne d'Autriche, que » l'écrivain trace en homme » de parti, aveuglé par la » haine, & alors, selon l'u» sage, privé par sa passion de » toutes les forces de son es» prit ». On a encore de lui: *La Conjuration du comte de Fiesque*; ouvrage composé à l'âge de 17 ans, & traduit en partie de l'italien de Mascardi.

RETZ, (François) né à Prague en 1672, entra chez les Jésuites en 1689. Devenu général en 1730, il gouverna la Société pendant 20 ans avec beaucoup de prudence, dans un calme parfait qui sembloit annoncer des tempêtes prochaines, & mourut à Rome le 19 novembre 1750.

RETZ, *voyez* LAVAL Gille & André.

REUCHLIN, (Jean) connu aussi sous le nom de *Fumée* & de *Kapnion* (parce que *Reuch* ou *Rauch* en allemand, & *Kapnion* en grec, signifient *Fumée*), naquit à Pfortzheim en Suabe, l'an 1455, & étudia en Allemagne, en Hollande, en France & en Italie. Il brilla par la connoissance des langues latine, grecque & hébraïque. Lorsqu'il étoit à Rome, il connut Argyropile & étudia sous lui. Ce savant ayant prié Reuchlin d'interpréter un passage de Thucydide, il le fit d'une façon si élégante & avec une prononciation si nette, qu'Argyropile dit en soupirant: *Græcia nostra exilio transvolavit*

Alpes. Il enſeigna enſuite le grec à Orléans & à Poitiers : puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à Ebérard, prince de Suabe. Reuchlin fut nommé triumvir de la Ligue de Suabe, pour l'empereur & les électeurs ; & fut envoyé quelque tems après à Inſpruck, vers l'empereur Maximilien. Ses derniers jours furent empoiſonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Pfeffercorn avoit obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des Juifs. Ceux-ci ayant ſollicité la révocation de cet édit, Reuchlin fut conſulté ſur cette affaire. Il diſtingua deux ſortes de livres chez les deſcendans de Jacob ; les indifférens, qui traitent de divers ſujets ; & ceux qui ſont compoſés directement contre la Religion Chrétienne. Il fut d'avis qu'on laiſſât les premiers, qui pouvoient avoir leur utilité, & qu'on ſupprimât les derniers ; mais il mêla à cet avis bien des hors-d'œuvres & des digreſſions qui parurent repréhenſibles. Pfeffercorn lui oppoſa un ouvrage qu'il intitula *Miroir manuel* ; Reuchlin y répondit par le *Miroir oculaire.* Les théologiens de Cologne examinerent cette réponſe, & en tirerent 44 propoſitions, qu'ils accuſerent d'erreur & d'héréſie, & qui furent publiées en latin par Arnauld de Tongres avec des notes. Les théologiens de Paris furent conſultés, & 80 docteurs rendirent une déciſion en 1514, qui jugea le livre de Reuchlin digne du feu. Rome ne fut pas plus favorable à cet ouvrage, il fut mis dans l'*Index* du concile de Trente. Reuchlin ſe retira enſuite à Ingolſtadt, où ſes amis lui procurerent une penſion de 200 écus d'or, pour enſeigner le grec & l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réuſſir. Il perſiſta à demeurer dans la communion catholique, & il mourut en 1522, à 67 ans, épuiſé par des études pénibles & conſtantes. Reuchlin avoit beaucoup d'érudition, & écrivoit avec chaleur. L'Allemagne n'avoit alors que ce ſeul homme, qu'elle pût oppoſer aux ſavans d'Italie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés en Allemagne, parmi leſquels on diſtingue ſon Traité *De arte cabaliſtica*, 1517, in-fol., & dans *Artis cabaliſticæ Scriptores*, 1587, in-fol. Cet ouvrage fut attaqué avec ſuccès par le P. Hochſtrat, qui publia *Deſtructio cabalæ ſeu cabaliſticæ perfidiæ, adverſùs Reuchlinum*, Anvers, 1518, in-4°. On a encore de Reuchlin : *De Verbo Mirifico libri tres.* Ces deux ouvrages ont été condamnés à Rome. On lui attribue les Lettres connues ſous le titre de *Litteræ obſcurorum Virorum* ; ſatyre amere contre les théologiens ſcholaſtiques ; mais il n'eſt pas ſûr que cet ouvrage ſoit de Reuchlin, & on l'attribue avec plus de raiſon à Ulric de Hutten ; d'autres diſent qu'ils y ont travaillé en ſociété (*voyez* GRATIUS). La *Vie* de Reuchlin a été écrite par Jean-Henri Maius, 1687, in-8°. Voyez *Contra Dialogum de cauſa Reuchlini*, & *Apologiæ contra Reuchlinum*, par le P. Hochſtrat.

REVIUS, (Jacques) né à

Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du college théologique de Leyde en 1642, & y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au prétendu synode de Dordrecht, & fut nommé reviseur de la *Bible*, qui porte le nom de cette ville. Il étoit versé dans les langues savantes, & entendoit presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui : I. *Belgicarum Ecclesiarum doctrina & ordo*, grec & latin, Leyde, 1623, in-12. II. *Epîtres françoises des Personnages illustres & doctes à Scaliger*, Harderwyck, 1624, in-12. Le principal mérite de ce recueil est sa rareté. III. *Historia Pontificum Romanorum*, Amsterdam, 1632, in-12, qui n'est pas même estimée chez les Protestans. IV. *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4°. C'est la métaphysique de Suarez qu'il prétend corriger; on a beaucoup ri de cette présomption de se mesurer avec le plus profond métaphysicien de son siecle. Il lui reproche aussi des erreurs théologiques; mais elles consistent en ce que Suarez n'a pas été calviniste. V. *Histoire de Deventer*, en latin, 1651, in-4°, & quelques ouvrages de peu d'importance.

REUTER, (Jean) né dans la province de Luxembourg en 1680, se fit Jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités & la philosophie, il fut 8 ans professeur de théologie morale dans l'université de Treves. On a fait imprimer ses *Leçons* à Cologne en 1756, 4 vol. in-8°. Il a encore donné *Neoconfessarius practicè instructus*, livre très-propre à former les jeunes ecclésiastiques à une sage administration du Sacrement de Pénitence. Il partagea son tems entre la priere, l'étude & les œuvres de charité. C'est dans ces exercices qu'il mourut à Treves en 1762.

REY, (Jean) qu'il ne faut pas confondre avec le célebre Jean Rey ou Ray (*voyez ce dernier mot*), vivoit du tems du P. Mersenne, & correspondoit avec lui. Il étoit né à Bugue, petite ville du Périgord, & donna en 1629, des *Essais*, réimprimés en 1782, avec des notes d'un M. Gobet, qui lui attribue la découverte de la gravité de l'air; objet si peu à portée de Rey, qu'il ignoroit même la nature de l'air, qu'il croyoit être un composé de terre & d'eau : sans doute que dès-lors il dut le croire pesant, mais ce n'est pas ce qu'on appelle une découverte. Ce n'est sur aucun des effets de l'air que Rey en imagina la pesanteur, mais après l'absurde idée qu'il avoit de sa composition.

REYD van, *voyez* REIDANUS.

REYHER, (Samuel) né à Schleusingen, dans le comté de Henneberg, le 19 avril 1635, mort en 1714 à Kiel, où il professa les mathématiques & ensuite la jurisprudence; étoit conseiller du duc de Saxe-Gotha, & membre de la société royale des sciences de Berlin. Il a traduit en allemand les ouvrages d'Euclide. On a encore de lui en latin, un livre savant, intitulé : *Mathesis Biblica*; & une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la croix

de J. C. & sur l'heure de son crucifiement, &c.

REYLOF, (Olivier) trésorier de la ville de Gand où il étoit né vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les muses latines, & en fit un usage fort louable. Nous avons de lui : I. *Poëmatum libri tres. Continent Effectus mirabiles divini amoris, Querelam animæ in inferis detentæ*, &c, Gand, 1711, in 8°. II. *Poëmatum libri tres. Continent Eclogas sacras & profanas, Dissertationem de Piscibus & de Ranis*, Gand, 1732, in-8°. On a recueilli ces différentes productions sous le titre de *Opera Poëtica*, Gand, 1738. Il y a de la variété & de l'élégance, beaucoup de clarté.

REYNA, (Cassiodore) a traduit toute la *Bible* en espagnol sur les originaux. Cette traduction calviniste est devenue si rare, que Gaffarel, qui la vendit à Carcavi, pour la bibliotheque du roi de France, lui fit accroire que c'étoit une ancienne Bible des Juifs. Mais outre que le Nouveau-Testament y est traduit aussi-bien que le Vieux, on connoît aisément par la figure de l'ours, qui est à la 1re. page du livre, qu'elle a été imprimée à Bâle, & que l'auteur a caché son nom sous ces deux lettres C. R. qu'on voit à la fin du discours latin qui est au commencement. Elle est intitulée : *La Biblia, que es los sacros libros del Viejo y Nuevo Testamento, transladada en espagnol*; 1569, in-4°. Il y a à la tête un long discours en espagnol, pour prouver qu'on doit traduire les livres sacrés en langue vulgaire : sentiment bien opposé à celui d'un des illustres compatriotes du traducteur (le cardinal Ximenès) « qui croyoit » (dit M. Fléchier) que dans » ces siecles si éloignés de la » foi & de la docilité des pre- » miers Chrétiens, rien ne » convenoit moins, que de » mettre indifféremment entre » les mains de tout le monde, » ces oracles sacrés, que Dieu » fait concevoir aux ames » pures, & que les ignorans, » selon l'Apôtre S. Pierre, cor- » rompent à leur propre perte; » qu'il étoit bon de publier » dans la langue du pays, des » catéchismes, des prieres, » des explications solides & » simples de la doctrine chré- » tienne, des recueils d'exem- » ples édifians, & autres écrits » propres à éclairer l'esprit des » peuples, & à leur inspirer » l'amour de la Religion; mais » pour plusieurs endroits de » l'Ancien & du Nouveau- » Testament, qui demandoient » beaucoup d'attention, d'in- » telligence & de pureté de » cœur & d'esprit, il valoit » mieux les laisser dans les trois » langues, que Dieu avoit » permis qu'on eût comme con- » sacrées sur la tête de J. C. » mourant : qu'autrement l'i- » gnorance en abuseroit, & que » ce seroit un moyen de sé- » duire les hommes charnels, » qui *ne comprennent pas ce qui* » *est de Dieu*, & les présomp- » tueux qui croient entendre » ce qu'ils ignorent. On eût dit » qu'il prévoyoit dès-lors l'a- » bus que les dernieres héréfies » devoient faire des Ecritures ».

REYNEAU, (Charles-René) né à Brissac en 1656,

entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de 20 ans. Après avoir professé la philosophie à Toulon & à Pézénas, il fut appellé à Angers en 1683, pour y remplir la chaire de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'associa en 1716, & le perdit en 1728. « Sa » vie, dit Fontenelle, a été » la plus simple & la plus uni- » forme. L'étude, la priere, » deux ouvrages de mathéma- » tiques, & un de logique, en » sont tous les événemens. Il se » tenoit fort à l'écart de toute » affaire, encore plus de toute » intrigue; & il comptoit pour » beaucoup cet avantage, si » précieux & si peu recher- » ché, de n'être de rien ». Il ne recevoit guere de visite, que de ceux avec qui il ne perdoit pas son tems. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Analyse démontrée*, 1736, 2 vol. in-4°. II. La *Science du Calcul*, avec une Suite, 1739, 2 vol. in-4°. Ces deux ouvrages sont très-estimés. III. La *Logique, ou l'Art de raisonner juste*, in-12.

REYNIE, (La) *voy.* REINIE.

REYNOLDS, (Josué) un des peintres les plus célebres du 18*e.* siecle, mort à Londres en 1792, dans la 69*e.* année de son âge, joignoit au goût le plus exquis, aux graces, à une facilité heureuse, au mérite de l'invention, une richesse & une harmonie de coloris qui l'ont rendu presque l'égal des grands maîtres d'Italie & de Flandre. Il est regardé comme le fondateur de l'école Angloise, & fut enterré avec beaucoup de pompe à Westminster, à côté du Wren.

REYRAC, (François-Philippe de St-Laurent de) chanoine-régulier de Chancelade, prieur-curé de St-Maclou à Orléans, né au château de Longeville en Limousin, le 29 juillet 1734, mort à Orléans le 19 décembre 1782, s'est distingué par plusieurs ouvrages qui respirent les bons principes, les bonnes mœurs & le zele pour la Religion. Le dernier de ses ouvrages est celui qui lui a fait le plus de réputation, c'est une *Hymne au Soleil*, écrite en prose, & plusieurs fois imprimée depuis 1777. « Si cette prose, » dit un critique, sur la source » de la lumiere & du feu, est » dépourvue de verve & de » chaleur, elle ne l'est point » de clarté, de correction, ni » d'images grandes & noble- » ment exprimées, & célebre » dignement ce bel astre, l'or- » nement & l'ame du monde » physique, appellé si juste- » ment dans l'Ecriture : *Vas* » *admirabile opus Excelsi* ». Ce petit ouvrage est précédé d'un discours préliminaire, qui renferme d'excellens principes de morale & de goût. On a encore de lui : I. *Epître à M. le comte de Vareilles sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758. II. *Ode sur la Vertu, à M. le duc de Mortemar*, 1758. III. *Lettre sur l'éloquence de la Chaire*. IV. *Les charmes de la vie privée*. V. *La philosophie champêtre, Ode*, traduite de l'italien, avec des Réflexions sur la poésie, 1762, in-8°. VI. *Discours* prononcé dans l'église de Pompignan. VII. *Manuale clericorum*. VIII. *Odes sacrées*, 1757, in-12. La poésie de cet auteur est en général assez froide; le langage sublime &

figuré des Prophetes, n'a que foiblement échauffé sa verve. L'abbé de Reyrac possédoit toutes les qualités qui pouvoient le rendre cher ; une aménité de mœurs, une politesse, une honnêteté qu'il auroit été difficile de trouver réunies dans un degré plus éminent. Livré par devoir & par zele aux fonctions importantes de son ministere, il faisoit aimer, par l'innocence de ses mœurs & la douce onction de ses paroles, la Religion sainte, qui seule peut donner cette sérénité du juste, empreinte sur son front. Sa présence apportoit le courage aux pauvres, la consolation aux affligés, la concorde aux familles désunies ; & l'on ne pouvoit l'approcher, sans partager, en quelque sorte, ce calme heureux, cette paix inaltérable, qui formoient comme l'essence de son caractere.

REYS, (Antoine dos) littérateur Portugais, né à Pernes, à 3 lieues de Santaren, en 1690, se fit Oratorien à Lisbonne. Il s'y distingua par ses prédications, & devint ensuite historiographe de sa congrégation, qualificateur du Saint-Office, consulteur de la Bulle de la croisade, examinateur-synodal du patriarche de Lisbonne, & des trois ordres militaires de Portugal, chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur & académicien de l'académie d'histoire portugaise. Il refusa plusieurs évêchés, & mourut à Lisbonne en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés & manuscrits. Les principaux de ceux du premier genre sont: I. Des *Poésies Latines*, élégantes. On estime sur-tout ses *Epigrammes*, dans lesquelles il a conservé toute la décence de son état. II. La *Vie de Ferdinand de Méneze*, en latin. III. Une *Introduction* au Recueil des meilleurs Poëtes Portugais, in-8°. IV. Une Edition du *Corpus Illustrium Poëtarum Lusitanorum qui latinè scripserunt*, en 7 vol. in-4°., &c. Reys avoit des connoissances très-étendues. Il savoit les langues anciennes & modernes, & sa critique étoit assez exacte.

RHADAMISTE, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son pere, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie, dont il épousa la fille, appellée Zénobie. Dans la suite, il leva une puissante armée contre Mithridate; l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni; car ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir poignardé lui-même sa femme (*voyez* ZÉNOBIE) l'an 52 de J.C. Son pere Pharasmanes le fit ensuite mourir comme un traître.

RHASES, *voyez* RASIS.

RHAY, (Théodore) né à Rées, dans le duché de Cleves, en 1603, se fit Jésuite en 1622, fut précepteur des jeunes ducs de Juliers & de Neubourg, ensuite recteur du college de Duren, où il mourut le 10 mars 1671, fort regretté. On a de lui des ouvrages estimés: I. *Descriptio regni Thibet*, Paderborn, 1658, in-4°. II. *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4°. III. *Animæ illustres Juliæ, Cliviæ, &c., è monumentis redivivæ*, Neubourg,

Neubourg, 1663, in-4°. IV. Deux Ouvrages de controverse en allemand.

RHEA-SYLVIA *ou* ILIA, reine d'Albe, & fille de Numitor, fut enfermée avec les Vestales, par Amulius son oncle, qui ne vouloit point de concurrens au trône. Mais un jour étant allée puiser de l'eau dans le Tibre, dont un bras passoit alors à travers le jardin des Vestales, elle eut, dit-on, une aventure avec Mars, & fut mere de Remus & de Romulus : c'est du moins ce que nous en raconte Virgile :

Marte gravis geminam partu dabit Ilia prolem.

RHEITA, (Antoine-Marie de) entra dans l'ordre des Capucins au commencement du 17*e*. siecle, & s'appliqua particuliérement aux mathématiques & à l'astronomie ; il donna quelques ouvrages sur cette derniere science, où il a mêlé avec la théorie des astres, des vues ascétiques & morales, entr'autres : *Oculus Enoch & Eliæ, sive radius sidereo-mysticus*, &c. Cet ouvrage fut imprimé à Anvers en 1645, en 2 vol. A la tête du 2*e*., on trouve cet autre titre : *Theo-Astronomia, quâ, consideratione visibilium, per novos & jucundos conceptus prædicabiles ab astris desumptos, mens humana in invisibilia Dei introducitur.* Ouvrage qui a quelque rapport avec la *Théologie Astronomique* de Derham, quoique d'un style très-différent : l'auteur s'étend sur les réflexions & les sentimens qui naissent naturellement dans l'homme à l'aspect du ciel étoilé. Il a fait plusieurs observations astronomiques, qui ont fait du bruit dans le tems. Il prétendit avoir découvert cinq nouveaux satellites autour de Jupiter; ce qui ne peut avoir été qu'une illusion de catoptrique ou de dioptrique. On a encore de lui un petit Traité *sur les Indulgences.* Il a vécu long-tems à Cologne; nous ignorons l'année de sa mort.

RHENANUS, (Beatus) naquit à Schlestat en 1485, d'où il vint à Paris ; ensuite à Strasbourg, puis à Bâle, où il contracta une étroite amitié avec Erasme, & où il fut correcteur de l'imprimerie de Froben. On lui a reproché d'avoir été luthérien dans l'ame ; mais il est constant qu'il ne professa jamais ouvertement le Luthéranisme. Ce fut lui qui publia le premier les deux livres de l'Histoire de *Velleius Paterculus.* On a encore de lui : I. La *Préface* qui est à la tête des *Œuvres* d'Erasme. II. Des *Notes* sur *Tertullien*, sur *Pline le Naturaliste*, sur *Tite-Live* & sur *Corneille Tacite.* III. Une Histoire d'Allemagne, sous le titre de *Res Germanicæ*, 1693, in-4°., qui passe pour son chef-d'œuvre. IV. *Illyrici Provinciarum, utrique imperio, cùm Romano, tùm Constantinopolitano, servientis Descriptio* : dans la *Notitia dignitatum imperii Romani*, Paris, 1602, in-8°. : ouvrage savant, ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume. Rhenanus mourut à Strasbourg, le 20 mai 1542, à 57 ans.

RHENFERD, (Jacques) né à Mulheim en 1654, professa avec réputation pendant près de 30 ans, les langues orientales, & la philosophie à

Franeker. Il mourut dans cette ville en 1712, à 58 ans. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* curieuses, imprimées à Utrecht en 1712, 1 vol. in-4°. Les principales sont : I. *De antiquitate characteris hodierni Judaici.* II. *De stylo Novi Testamenti.* III. *Observationes ad loca Novi Testamenti.* IV. *Ebræa Rudimenta Grammaticæ harmonicæ linguarum orientalium.* V. *Periculum criticum in loca depravata, deperdita Eusebii Cæsaræi*, &c.

RHODES, (Alexandre de) né à Avignon en 1591, entra dans la société des Jésuites à Rome en 1612, dans le dessein de se consacrer entiérement à l'instruction des infideles. Il partit en 1618 pour Macao, où s'étant appliqué à l'étude des langues, en usage dans ces diverses contrées, il se rendit au Tonquin, pour y répandre la foi chrétienne : ce qu'il fit avec les plus grands succès, & y baptisa plus de 5000 habitans, dont plusieurs mandarins, envoyés en exil. Il cultiva si bien cette chrétienté naissante par ses catéchistes, qu'en peu de tems le nombre des fideles s'accrut jusqu'à 30 mille. Il passa ensuite à la Cochinchine, où sa prédication produisit les mêmes fruits, & ayant été emprisonné, puis chassé du royaume, il eut la consolation d'apprendre que son principal catéchiste, nommé André, avoit scellé ses instructions de son sang, & mérité le nom de protomartyr de la Cochinchine. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il demanda la permission d'établir une nouvelle mission en Perse ; & l'ayant obtenue, il se rendit dans ce vaste royaume, où après des travaux incroyables, il mourut en 1660. On a de lui un *Dictionnaire Annamitique*, langue en usage dans le Tonquin & provinces voisines, imprimé à Rome en 1651 ; un *Catéchisme*, en tonquinois & en latin, Rome, 1652 ; *Relation des progrès de l'Evangile dans le royaume de Tonquin*, en italien, Rome, 1650, in-4°. ; en françois & en latin, Lyon, 1651 & 1652. Son *Itinéraire*, in-4°. ; & d'autres ouvrages où la piété, ainsi qu'une sage curiosité, trouvent à se satisfaire. — Il ne faut pas le confondre avec George de RHODES, dont on a une *Théologie*, 2 vol. in-fol., également Jésuite, né à Avignon en 1597, & mort à Lyon en 1661. Il étoit vraisemblablement frere ou parent du précédent.

RHODIGINUS, (*Ludovicus-Cælius*) né à Rovigo, dans l'état de Venise, en 1450, se rendit habile dans le latin & dans le grec. Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue, où il mourut en 1525, à 75 ans. Son principal ouvrage est *Antiquæ lectiones*, Bâle, 1566 ; & Francfort, 1666, in-fol. Jules-César Scaliger lui donne des louanges, qui paroîtroient moins suspectes, si Rhodiginus n'avoit pas été son maître. Son nom de famille étoit *Ricchieri*.

RHODIUS, (Ambroise) né à Kemberg, près de Wittemberg, l'an 1577, alla en Danemarck, & s'acquit l'estime de Ticho-Brahé & de Kepler. Il exerça ensuite la médecine à Anslo en Norwege, & devint professeur de physique & de

mathématiques dans le college de cette ville; mais s'étant mêlé des affaires publiques très-mal à-propos, il fut mis en prison, où l'on croit qu'il mourut en 1633. Ses ouvrages sont: I. *Disputationes de Scorbuto.* II. Une *Optique*, avec un *Traité des Crépuscules*, en latin, Wittemberg, 1611, in-8°. III. *De transmigratione animarum Pythagoricâ, quomodo eadem concipi & defendi possit.* Cet ouvrage renferme plusieurs paradoxes.

RHODIUS, (Jean) célebre médecin, né à Coppenhague vers l'an 1587, se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement, qu'il s'y fixa. Uniquement jaloux de sa liberté, il lui sacrifia toutes les places. Il refusa en 1631 une chaire de professeur en botanique à Padoue, avec la direction du jardin des plantes, & une autre de physique à Coppenhague en 1640. Il étoit boiteux; mais ce défaut corporel étoit compensé par les lumieres & la sagacité de son esprit. On a de Rhodius: I. *Notæ & Lexicon in Scribonium Largum, de compositione Medicamentorum*, Padoue, 1655, in-4°. II. Trois *Centuries d'Observations médicinales*, Padoue, 1657, in-8°. III. Un *Traité des Bains artificiels*, 1659, in-8°.; & un grand nombre d'autres ouvrages en latin, remplis d'érudition. Il mourut à Padoue en 1659, à 72 ans.

RHOÉ, (Thomas) né dans le comté d'Essex, mort en 1644, à 64 ans, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord; chancelier de l'ordre de la Jarretiere, & conseiller du conseil-privé du roi. Il s'illustra par son patriotisme & ses lumieres. On a de lui: I. Un *Voyage au Mogol* dans *Purchas* & *Thevenot*. II. *Relation de la mort du Sultan Osman*, en anglois, 1622, in-4°.

RHOTENAMER, (Jean) peintre, né à Munich en 1564. Le séjour qu'il fit en Italie, développa son goût. Il se fixa quelque tems à Venise, où il dessina d'après le Tintoret. Rhotenamer s'étoit fait une maniere, qui tenoit du goût flamand & du goût vénitien. Il est gracieux dans ses airs de tête, son coloris est brillant, ses ouvrages sont très-finis. On lui reproche de manquer quelquefois de correction. On voit à Ausbourg plusieurs grands morceaux de ce peintre; on y admire entr'autres son tableau de *Tous les Saints*. Nous ignorons l'année de sa mort.

RIBADENEIRA, (Pierre) Jésuite, né à Tolede en 1517, fut reçu par S. Ignace au nombre de ses disciples en 1540, avant même que sa Compagnie eût été confirmée par le Saint-Siege. Il vint étudier à Paris en 1542, passa de là à Padoue, d'où il fut envoyé à Palerme pour y enseigner la rhétorique, & se fit par-tout des amis illustres. Après avoir travaillé à la propagation de la société dans les Pays-Bas, en France & en Espagne, il mourut à Madrid en 1611, à 84 ans. C'étoit un homme d'un zele infatigable, savant, mais destitué des lumieres de la critique. Il est principalement connu par ses *Fleurs des Vies des Saints*, imprimées à Madrid

en 1616, in-fol., & traduites en françois par différens écrivains. Il y adopte sans discernement une infinité de choses douteuses, fausses, & quelquefois révoltantes. L'ouvrage est d'ailleurs écrit purement en espagnol. Ses autres ouvrages sont : I. Les *Vies de S. Ignace*, de *S. François de Borgia*, des *Peres Lainez* & *Salmeron*. Comme il avoit connu beaucoup ces hommes célebres, & vécu long-tems avec eux, ce qu'il en rapporte, mérite toute la confiance que l'on peut donner à un auteur contemporain, si l'on excepte certaines choses extraordinaires qu'il rapporte sur des oui-dire. II. Un *Traité du Schisme d'Angleterre*, in-8°., 1594. III. Un autre, intitulé : *Le Prince*, où il traite des vertus du prince chrétien. Il y a quelques propositions qui ont prêté à la critique. On le traduisit d'espagnol en latin, Anvers, 1603, in-fol. IV. La *Bibliotheque des Ecrivains Jésuites*, in-8°., Lyon, 1609. Ce livre contient un dénombrement assez curieux des provinces, des membres & des savans de la Société. On y trouve aussi une liste de ses martyrs (*voyez* OUDIN François). V. Un *Traité de la Tribulation*.

RIBAS, (Jean de la) prédicateur de l'ordre de S. Dominique, naquit à Cordoue, & y mourut en 1687, à 75 ans, après avoir enseigné long-tems la philosophie & la théologie. C'est lui qui est auteur du fameux livre intitulé : *Theatro Jesuitico*, Coimbre, 1654, in-4°., & non pas Dom Ildefonse de S. Thomas, Dominicain & évêque de Malaga, auquel on l'avoit d'abord attribué. C'est un recueil intéressant pour les ennemis des Jésuites. On a encore du P. de Ribas plusieurs autres écrits contre la Société.

RIBEIRA, *voyez* ESPAGNOLET.

RIBEIRO, (Jean-Pinto) jurisconsulte Portugais, mort en 1694, se fit un nom parmi ses compatriotes par sa science dans le droit. Ses *Œuvres* ont été recueillies & imprimées, in-fol. à Lisbonne en 1729. Elles sont précieuses aux Portugais, qui croient y voir une ample justification de la fameuse révolution de 1640.

RIBERA, (François de) pieux & savant Jésuite, né à Villacastin, dans le territoire de Ségovie en Espagne, en 1514, étudia dans l'université de Salamanque, & y apprit les langues & la théologie. Il entra prêtre chez les Jésuites, à l'âge de 33 ans. Il enseigna avec succès à Salamanque, où il mourut en 1591, aimé & estimé. On a de lui : I. De bons *Commentaires* sur les *XII Petits Prophetes*, Cologne, 1599, in-fol. II. — sur l'*Evangile de S. Jean*, Lyon, 1623, in-fol. III. — sur l'*Epître aux Hébreux*, Cologne, 1600, in-8°. IV. — sur l'*Apocalypse*, Anvers, 1603, in-8°. V. Un *Traité du Temple de Salomon*, avec le précédent. VI. La *Vie de Ste. Thérese*, Cologne, 1620, in-8°. Il avoit été pendant quelque tems son directeur.

RIBERA, (Anastase-Pantaléon de) poëte Espagnol du 17e. siecle, naquit à Madrid. L'enjouement de son caractere, & ses saillies ingénieuses, le

firent aimer à la cour du roi Philippe IV. Ses *Poésies*, imprimées à Sarragosse en 1640, & à Madrid, 1648, sont dans un genre burlesque. On remarque dans plusieurs un tour agréable, & de bonnes plaisanteries.

RIBIER, (Guillaume) président du bailliage de Blois, député aux Etats en 1614, fut fait conseiller d'état, & mourut à Blois en 1663. Il a paru sous son nom : *Lettres & Mémoires d'Etat sur les regnes de François I, Henri II & François II*, Blois, 1666, 2 vol. in-fol. Comme cette compilation n'a paru qu'après sa mort, il s'y est glissé plusieurs fautes; elle est cependant encore assez recherchée. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques RIBIER, conseiller au parlement de Paris en 1591, qui a publié : *Mémoires des Chanceliers & Gardes-des-Sceaux*, Paris, 1629, in-4°; & un *Discours sur le gouvernement des Monarchies*, 1630, in-4°.

RICARD, (Jean-Marie) avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1622, étoit un des premiers du palais pour la consultation & pour les arbitrages. Il fut choisi pour conseil par les premieres maisons du royaume, & mourut en 1678, à 56 ans. On a de lui : I. Un *Traité des Substitutions*. II. Un *Commentaire sur la Coutume de Senlis*. III. Un excellent *Traité des Donations*, dont la meilleure édition est celle de 1754, en 2 vol. in-fol. avec le précédent. Denys Simon, conseiller au présidial de Beauvais, a fait des additions aux ouvrages de cet avocat, un de ceux qui ont le mieux écrit & qui ont le plus mal plaidé.

RICAUT, (Paul) chevalier Anglois, fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès du sultan Mahomet IV. Il fut ensuite consul de la nation Angloise à Smyrne, pendant 11 ans; & dans ces postes différens, il fut très-utile aux négocians de sa nation établis en Turquie. De retour en Angleterre, le comte de Clarendon le nomma en 1685 son premier secrétaire, pour les provinces de Leinster & de Connaught en Irlande. Le roi Jacques II l'honora du titre de conseiller-privé pour l'Irlande, & de juge de l'amirauté. Après la révolution qui chassa le monarque du trône, il fit sa cour à Guillaume III, & obtint le caractere de résident d'Angleterre dans les villes anséatiques de Hambourg, Lubeck, Brême, &c. Il retourna en Angleterre en 1700, & y mourut la même année. Nous avons de lui : I. *Histoire de l'état présent de l'Empire Ottoman*, en anglois, Londres; un des ouvrages qui nous fait le mieux connoître l'état de cet empire. Il fut d'abord traduit en françois par Briot, dont la traduction parut à Paris en 1750, in-4° & in-12. Cette version est bonne: l'in-4°, qui est rare & magnifique, est orné de belles figures gravées par le Clerc. Bespier traduisit depuis le même ouvrage en 2 vol. in-12, & accompagna sa version de remarques curieuses qui le font rechercher. II. Une *Histoire des Turcs* dans le 17e siecle, in-12, 3 vol., traduite par Briot : ouvrage exact. III.

L'*Etat présent des Eglises de la Grece & de l'Arménie*, &c., en 1678, in-12, traduit par Rozamond.

RICCATI, (Vincent) Jésuite, né à Castel-Franco, dans le territoire de Trévise, professa les mathématiques à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. A cette époque il se retira dans sa patrie, où il mourut d'une colique en 1775, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques : le plus recherché est son *Traité du Calcul intégral*, 3 vol. in-4°. Il travailla long-tems sur le cours des fleuves. La république de Venise fit frapper en son honneur une médaille d'or en 1774, de la valeur de mille livres.

RICCI, (Matthieu) Jésuite, né à Macerata en 1552, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, & y enseigna la rhétorique. Ses supérieurs l'ayant destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays, & ne négligea point les mathématiques, qu'il avoit étudiées à Rome sous le savant Clavius. Après bien des traverses, il arriva à Pékin, & y fut reçu avec distinction par l'empereur Vanli, qui régnoit alors. Ricci n'oublia rien pour le rendre favorable à la prédication de l'Evangile. Parmi diverses curiosités d'Europe que le Pere lui présenta, il fut si touché de quelques tableaux du Sauveur & de la Ste. Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de son palais, pour y être honorés. L'empereur lui ayant demandé une *Carte* géographique, il évita de choquer les idées d'un peuple ignorant & vain, qui croit que la Chine est au milieu du monde, & disposa la Carte de façon que la Chine se trouva réellement placée au milieu. Après des peines infinies & une longue patience, il parvint à bâtir une église, & à jeter les fondemens d'une chrétienté devenue depuis si florissante. Cet homme illustre mourut à Pékin en 1610, à 58 ans. Il laissa des *Mémoires* curieux sur la Chine, dont le P. Trigault s'est servi pour écrire son ouvrage : *De Christiana expeditione apud Sinas*, Cologne, 1684, in-8°. Le P. d'Orléans, Jésuite, qui a donné en 1693 la *Vie de Ricci*, rapporte que ce Pere composa d'abord pour les Chinois un petit Catéchisme, « où il ne mit » presque, dit-il, que les points » de la morale & de la religion » naturelle les plus conformes » à la Religion Chrétienne ». Les esprits étant ainsi favorablement disposés, il eut moins de peine à leur faire adopter la croyance des mysteres. C'est ainsi que de tout tems le zele des hommes, vraiment apostoliques, a toujours été réuni à la prudence & à une sainte industrie.

RICCI, (Barthélemi) célebre littérateur de Lugo, dans le Ferrarois, vivoit dans le 16e. siecle. On a de lui des *Harangues*, des *Epîtres*, des *Comédies*, &c., imprimées séparément. On en a donné une édition complette à Padoue en 1748, 3 vol. in-8°.

RICCI, (Joseph) natif de Bresse, & clerc-régulier de Somasque, est connu par deux ouvrages médiocres, écrits en latin, & imprimés à Venise en 1649, in-4°, 2 vol. L'un est

l'*Histoire de la Guerre d'Allemagne*, depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la *Guerre de 30 ans*. Le second est l'*Histoire des Guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1653. Ces Histoires sont des compilations, écrites d'une maniere languissante ; mais on y trouve des particularités curieuses. Les retranchemens des traits satyriques qu'on obligea l'auteur de faire dans la seconde, la rendirent moins agréable aux esprits malins.

RICCI, (Michel-Ange) cardinal, né à Rome en 1619, aima les mathématiques & y fit de grands progrès, comme le prouve son Traité *de Maximis & Minimis*... Innocent XI lui donna le chapeau en 1681 ; mais il ne jouit pas long-tems de sa dignité, étant mort le 21 mai 1682. Ses vertus, ses lumieres, son amour pour la vérité & son zele, le rendirent digne des éloges & de l'estime des souverains pontifes.

RICCI, (Sébastien) peintre, né à Belluno, dans les états de Venise, en 1659, mourut à Venise en 1734. Les princes de l'Europe ont presque tous occupé son pinceau. Ricci fut appellé en Angleterre par la reine ; il passa par Paris, y séjourna quelque tems, & se fit recevoir à l'académie de peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeoit de lui, il revint à Venise & s'y fixa. Ce peintre avoit des idées nobles & élevées ; son imagination étoit vive & abondante ; son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir ; ses ordonnances sont frappantes, sa touche est facile. Il y a plusieurs morceaux gravés d'après lui.

RICCI, (Laurent) Jésuite, né à Florence le 2 août 1703, d'une famille distinguée, fut élu général le 21 mai 1758. Le plus grand événement de son généralat, fut la destruction de son ordre. Les Jésuites ayant été chassés de Portugal en 1759, le furent quelques années après de France, d'Espagne & de Naples. Les ministres des cours de Bourbon se réunirent pour en demander l'extinction totale au pape Clément XIV. Ce pontife signa le bref qui supprimoit la Compagnie de Jesus, en date du 21 juillet 1773 (*voyez* CLÉMENT XIV). On transféra l'ex-général Ricci, accompagné de ses assistans & de plusieurs autres Jésuites, au château St-Ange, après lui avoir fait signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de son ordre pour leur en apprendre la suppression. L'explication de ces événemens, de leurs causes, & des effets qui en résulterent, n'appartient pas à ce siecle ; la postérité verra tout cela d'une maniere plus calme & plus sûre. Cependant un voyageur philosophe qui juge avec beaucoup d'impartialité, a cru pouvoir se permettre les réflexions suivantes. « De ces siecles où la » cour de Rome parut souvent » abuser de son autorité, je » passe à des tems où elle n'est » plus occupée qu'à parer les » traits qu'on lui lance. Elle ne » commande plus ; elle ne fait » qu'obéir. Les demandes des » souverains sont des ordres » pour elle. Les sollicitations » la font plier, les menaces » l'intimident & l'effraient ; » elle recule à pas de géant,

» tandis que son intérêt lui conseille, le devoir même lui » ordonne de se roidir contre » les obstacles, & d'avancer. » Si elle paroît de tems en tems » reprendre son ancienne vigueur, ce n'est ordinairement que pour montrer bientôt plus de foiblesse, & tomber avec plus d'éclat dans une » situation qui excite la pitié: » elle n'entend autour d'elle » que le frémissement des passions les plus violentes. Fatiguée, elle prend des résolutions extrêmes, & qui semblent inspirées par le désespoir. Privée d'une partie de » ses ressources, elle n'ose faire » usage de l'autre, & se range » quelquefois du côté de ceux » qui la détestent & la combattent, tandis qu'en même » tems elle repousse ceux qui » l'aiment & qui la soutiennent. » Armée du glaive, elle s'avance avec une contenance » fiere pour consommer un sacrifice qui étonne l'univers. » Sur un autel élevé par des » mains ennemies, elle immole » des victimes dont elle n'ignore pas le prix, & qui n'auroient jamais dû tomber sous » ses coups ». *Discours sur l'Histoire*, &c., *par le C. d'Albon*. Ricci mourut dans sa prison le 24 novembre 1775. Il signa, peu de tems avant sa mort, une espece de *Mémoire* qu'on rendit public suivant ses intentions. Il y protestoit: 1°. Que la Compagnie de Jesus n'avoit donné aucun lieu à sa suppression, & qu'il le déclaroit, en qualité de supérieur bien informé de ce qui se passe dans son corps: 2°. Qu'en son particulier, il ne croyoit pas avoir mérité l'emprisonnement & les duretés qui avoient suivi l'extinction de son ordre: 3°. Enfin qu'il pardonnoit sincérement à tous ceux qui l'avoient tourmenté & affligé, d'abord par les affronts faits à ses confreres, & ensuite par les atteintes portées à sa propre réputation. Un grand évêque, le plus éloquent prédicateur qu'eût alors la France, en prêchant peu de tems après la suppression de cet ordre, devant une des plus illustres assemblées du monde, n'a pas fait difficulté de s'exprimer en ces termes: « Si une Société » fameuse par le crédit & la » confiance dont elle avoit joui » si long-tems auprès des pontifes & des rois, & par les » services qu'elle avoit rendus » à la Religion & aux lettres » (car quelle considération » pourroit empêcher les ames » sensibles de rendre ce témoignage à des hommes malheureux)? si cette Société a » été la victime, &c. ». *Oraison funebre de Louis XV*, par M. de Beauvais, évêque de Senez. M. de Caraccioli, auteur souverainement fécond en brochures de tous les genres, a donné la *Vie* du P. Ricci: froide & incohérente compilation de gazettes.

RICCIARELLI, peintre, *voyez* VOLTERRE.

RICCIO, *voyez* RIZZO & CRINITUS.

RICCIOLI, (Jean-Baptiste) Jésuite, né à Ferrare en 1598, professa avec succès la théologie à Parme & à Bologne. Il se fit un nom par ses connoissances astronomiques & mathématiques. Ses principaux ouvrages sont: I. *Geographiæ &*

Hydrographiæ libri XII, Bologne, 1661, & Venise, 1672. Ce livre peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la géographie ; mais il faut prendre garde, en le lisant, aux inexactitudes, qui dans le tems où écrivoit l'auteur, étoient inévitables. II. *Chronologia reformata*, Bologne, 1669, in-folio : livre où l'on trouve des choses communes, avec d'autres utiles & savantes. III. *Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens, tribus tomis distinctum*, Bologne, 1651, in-fol. Fruit d'une vaste érudition, d'une étude profonde de l'astronomie, & un des traités les plus complets que nous ayons sur cette science : ceux qui ont eu le plus de succès dans ce siecle, ne l'ont pas fait oublier. Il y a des fautes & des erreurs, mais peut-être en plus petit nombre que dans les ouvrages des astronomes les plus modernes. C'est la grande réputation de Riccioli & la considération qu'avoient pour lui les savans, qui a fait adopter généralement les dénominations qu'il donna aux taches de la lune, & rejeter celles qu'Hevelius a imaginées. Le P. Riccioli fit aussi des expériences curieuses sur la chûte des corps, de concert avec le P. Grimaldi son confrere, qui le seconda dans tous ses travaux. Il mourut en 1671.

RICCOBONI, (Louis) né à Modene, se consacra au théâtre, sous le nom de *Lelio*. Après avoir joué en Italie, il vint en France, où il se distingua comme auteur & comme comédien. Il passa pour le meilleur acteur du théâtre italien de Paris, qu'il abandonna ensuite par principe de religion. Sa mort, arrivée en 1753, à 79 ans, excita les regrets des gens de bien. Ses mœurs n'étoient point celles de la profession qu'il avoit embrassée, & son caractere étoit aimable. On a de lui le *Recueil des Comédies* qu'il avoit composées pour le théâtre italien. Il y en a quelques-unes qui réussirent dans le tems. Mais on fait beaucoup plus de cas de ses *Pensées sur la Déclamation*, in-8°, & de son *Discours sur la réformation du Théâtre*, 1743, in-12; ouvrage rempli de réflexions judicieuses. On le trouva trop sévere, & peut-être ne l'étoit-il pas encore assez. Nous avons aussi de lui de bonnes *Observations sur la Comédie & sur le génie de Moliere*, 1736, in-12 ; des *Réflexions historiques & critiques sur les Théâtres de l'Europe*, 1738, in-8° ; & l'*Histoire du Théâtre Italien*, publiée en 1730 & 1731, en 2 vol. in-8°.

RICCOBONI, *voyez* RICOBONI.

RICHARD I, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur-de-Lion*, monta sur le trône, après la mort de Henri II son pere, l'an 1189. Il étoit devenu l'aîné par la mort de son frere Henri, dit *le Jeune*, en 1183. Le desir de chasser les Mahométans des belles provinces qu'ils avoient usurpées sur les Chrétiens, & de repousser dans l'Arabie une puissance qui menaçoit déjà l'Europe, animoit alors tous les princes. Richard prit part comme tous les autres à cette entreprise dictée par la justice, la piété & la bonne politique, & se croisa avec Philippé-Au-

guste en 1190. Il s'empara de l'isle de Chypre en 1191, & contribua beaucoup à la prise d'Acre. C'est en ce voyage qu'il donna à Gui de Luzignan l'isle de Chypre, en échange du titre de roi de Jérusalem. La division s'étant mise dans les armées, Philippe retourna en France. Richard demeurant maître du champ d'honneur, déploya le courage le plus héroïque. Saladin, qui revenoit vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux Croisés, près de Césarée : Richard eut la gloire de le désarmer & de s'emparer de plusieurs places. Ayant fait ensuite une treve de 3 ans avec Saladin, il s'en retourna, à la vérité, avec plus de gloire que Philippe-Auguste, mais d'une maniere moins prudente. Il partit en 1192 avec un seul vaisseau, & ce navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa déguisé la moitié de l'Allemagne. Il avoit offensé au siege d'Acre, par ses hauteurs, Léopold, duc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer. Ce duc le chargea de chaînes, & le livra au barbare & lâche empereur Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il auroit pris en guerre, & qui exigea, dit-on, 250 mille marcs d'argent pour sa rançon. Richard, de retour dans son royaume l'an 1194, le trouva déchiré par la faction que Jean son frere y avoit formée : il la dissipa, & tourna ensuite ses armes contre Philippe-Auguste; mais les succès de cette guerre ne furent pas décisifs. En 1199, après avoir pillé plusieurs églises, il apprit qu'il y avoit un trésor renfermé dans Chalus, place du Limousin; il alla l'attaquer, & y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année, à 42 ans. Un poëte de ce tems a consigné cet événement dans un distique, où par un jeu de mots il fait allusion aux vases sacrés enlevés & profanés par Richard :

Christe, tui calicis prædo fit præda Calucis ;
Ære brevi rejicis qui tulit æra Crucis.

Avant de mourir il fit donner un assaut général à la place assiégée, qui fut emportée de vive force. Il fit pendre tous les soldats qu'on avoit faits prisonniers, à la reserve de celui qui avoit tiré sur lui, qu'il destinoit à un plus rigoureux supplice; mais il changea tout d'un coup de sentiment, & se voyant lui-même près de mourir, il renonça à sa vengeance. Etant dans cette disposition, il fit venir l'archer, à qui il demanda avec douceur quel mal il lui avoit fait pour l'avoir obligé à lui ôter la vie. *Vous avez*, répondit-il fiérement, *fait mourir mon pere & mes deux freres ; & comme je me suis vengé de vous, vengez-vous aussi de moi. Je m'offre avec plaisir à tous les supplices que vous me préparez*, *content de voir que vous ne me survivrez pas long-temps.* — *Et moi*, reprit le roi, *je vous pardonne*, *& je veux que vous me surviviez pour être un exemple de ma clémence.* Ce prince avoit un orgueil qui lui faisoit regarder les rois ses égaux comme ses sujets, & ses sujets comme des esclaves. Son avarice ne respectoit ni la Religion,

ni la pauvreté ; & sa lubricité ne connoissoit ni bornes ni bienséances. Il fut brave, mais féroce ; entreprenant, mais inquiet ; ferme, mais opiniâtre ; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux de tous ceux qui pouvoient la lui disputer. Richard étoit comte de Poitou & duc de Normandie. Jean Sans-Terre, son frere, lui succéda.

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils d'Edouard prince de Galles, succéda à son aïeul Edouard III, en 1377. Il étoit encore extrêmement jeune. Après avoir éprouvé divers troubles dans sa minorité, il calma ces orages, pour porter la guerre contre les François & contre les Ecossois. Il la fit aux uns & aux autres avec assez de bonheur ; mais cette prospérité ne se soutint pas. Jean duc de Lancastre, Edouard duc d'Yorck, & Thomas duc de Glocester, tous trois freres de son pere, étoient très-mécontens de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, & périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'Arundel eut la tête tranchée, & le comte de Warvik fut condamné à un exil perpétuel. Quelque tems après, Henri comte de Derbi, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappellé par quelques séditieux. Le comte de Northumberland, qui étoit dans ses intérêts, arrêta en 1399 le roi à Flint, dans la principauté de Galles, & le remit entre les mains de Henri, depuis peu duc de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie, & une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard, enfermé dans la Tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnoissoit indigne de régner. Il l'étoit en effet, puisqu'il s'abaissoit à le dire. Le parlement d'Angleterre ordonna en même tems, que si quelqu'un entreprenoit de le délivrer, dès-lors Richard II seroit mis à mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats l'allerent assassiner dans sa prison, à Pontfract, où il avoit été transféré de la Tour de Londres. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avoit défendu son trône ; il arracha la hache d'armes à l'un des meurtriers, & il en tua quatre avant que de succomber. Enfin il expira sous les coups en 1400, à 33 ans. Ainsi périt ce malheureux prince, qui n'eut ni les vertus d'un chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand roi. Il manqua également d'esprit, de cœur & de mœurs.

RICHARD III, roi d'Angleterre, auparavant duc de Glocester & frere d'Edouard IV, fit mourir Edouard V & Richard duc d'Yorck, ses néveux, héritiers légitimes du trône, & se fit proclamer roi en 1483. Il ne jouit que 2 ans & demi de son usurpation, & pendant ce court espace il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son

droit à la couronne. Il y a des tems où les hommes sont lâches, à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara, que la mere de Richard III avoit été adultere; que ni Edouard IV, ni ses autres freres n'étoient légitimes; que le seul qui le fût, étoit Richard; qu'ainsi la couronne lui appartenoit, à l'exclusion des deux jeunes princes (étranglés dans la tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquoit pas). Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de Buckingham s'éleva contre Richard III; mais il fut arrêté & décapité. Henri, comte de Richemont, le seul rejeton qui restât de la Rose rouge, parut après lui, & fut plus heureux. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince étoit originaire, s'arma en sa faveur. Richard III & Richemont combattirent à Bosworth, le 22 août 1485. Richard, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattoient pour leur roi contre un rebelle; mais le lord Stanley, un de ses généraux, qui voyoit depuis long-tems avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son indigne maître, & passa avec un corps de troupes du côté de Richemont. Richard voyant la bataille désespérée, se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, & y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritoit. Cette journée mit fin aux désolations dont la Rose rouge & la Rose blanche avoient rempli l'Angleterre. Le comte de Richemont, couronné sous le nom de Henri VII, réunit par son mariage les droits des maisons de Lancastre & d'Yorck. Richard III fut le dernier roi de la race des princes d'Yorck, ou Plantagenet.

RICHARD I, surnommé *Sans-Peur*, petit-fils de Rollon premier duc de Normandie, succéda l'an 942 à son pere Guillaume Longue-épée, à l'âge de 10 ans. Echappé, par l'heureuse adresse d'Osmond son gouverneur, des mains du roi Louis d'Outremer, qui le retenoit comme dans une prison à Laon, il se vit à la veille d'être dépouillé de ses états; mais Aigrold, roi de Danemarck, & Hugues le Blanc, comte de Paris, appellés à son secours, battirent les troupes Françoises, & firent Louis IV prisonnier: Othon I, roi de Germanie, & Thibaut, comte de Blois, armés contre ce jeune prince, n'eurent pas un meilleur succès: ils furent défaits: le Pays Chartrain fut pillé, & sa capitale brûlée. Après la mort de Louis, roi de France, le duc Richard fut un de ceux qui contribuerent le plus à placer la couronne sur la tête de Hugues Capet, son beau-frere. Il mourut en 996 à Fécamp, dont il avoit fait bâtir l'église, très-regretté pour la douceur de son gouvernement.

RICHARD II, dit *le Bon*, fils & successeur de Richard I duc de Normandie, régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Le commencement de son regne fut troublé par le soulevement du peuple, qui se plaignit des prétentions de la noblesse. Il eut depuis à combattre plusieurs princes puis-

sans : Guillaume, comte de Hiesmes, son frere naturel, qui refusoit de lui rendre hommage : le roi d'Angleterre, qui étant descendu en Normandie, ramena à peine la moitié de ses gens dans son isle : enfin Eudes, comte de Chartres & de Blois, jaloux de sa puissance ; celui-ci donna bientôt toute satisfaction au duc de Normandie, à la vue des troupes que Lagman & Olaüs, roi de Suede & de Danemarck, avoient amenées à son secours. Richard II eut pour successeur Richard III son fils, qui mourut un an après, non sans soupçon de poison.

RICHARD DE ST-VICTOR, théologien Ecossois, vint étudier à Paris, où il se fit chanoine-régulier dans l'abbaye de St-Victor. Il fut prieur de ce monastere en 1164, & y mourut en 1173, respecté pour ses vertus autant que pour ses lumieres. Son tombeau qui est dans le cloître, porte cette courte inscription : *Hic quiescit B. Richardus a S. Victore, doctor celeberrimus ;* mais on lit à côté un éloge un peu plus ample. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il raisonne avec justesse & avec méthode. Sa dialectique est exacte, sa logique vigoureuse, & sa théologie parfaitement orthodoxe. Un chanoine de Treves, nommé Oehms, a osé se servir d'un de ses passages, pour établir le paradoxe sacrilege, que dans le 12e. siecle l'Eglise avoit commencé à varier sur le dogme de la Trinité, & à donner dans l'hérésie de Sabellius : mais il fut vigoureusement réfuté dans le *Judicium theologorum Coloniensium*, 1790. Effectivement, peu de théologiens ont traité ce dogme avec autant d'exactitude dans la doctrine & dans le langage, que Richard de S. Victor. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de 1650, à Rouen, 2 vol. in-fol. Ses traités théologiques sont exacts, & ses ouvrages ascétiques sont pleins des regles les plus sublimes de la vie intérieure. Ses Commentaires sur l'Ecriture-Sainte sont un peu diffus, mais remplis de bonnes & solides explications.

RICHARD D'ARMACH *ou* RADULPHE, nommé dans sa patrie *Fitz Ralph*, né à Dundalke en Irlande, étudia à Oxford, y devint professeur en théologie, & gagna les bonnes graces d'Edouard III qui le fit successivement doyen de Litchfield, chancelier de l'université d'Oxford en 1333. Il devint ensuite archevêque d'Armach l'an 1347. Il soutint la jurisdiction des évêques & des curés contre les Religieux mendians qui l'accuserent d'héréfie. Il fut cité à Avignon, où il mourut le 16 novembre 1360, après un séjour de trois ans, sans avoir terminé les affaires pour lesquelles il y avoit été mandé. Il avoit la réputation d'un homme versé dans la lecture de l'Ecriture-Sainte & des Peres. Ses principaux ouvrages sont : I. Plusieurs *Sermons*. II. Un écrit intitulé : *Defensio Curatorum adversus Mendicantes*, Paris, 1496, in-8°. Il avoit déclamé ce discours à Avignon. Roger de Conway lui opposa *Defensio Mendicantium*. III. Un autre *De audientia Confessionum*. IV. Un *Traité* curieux,

in-8°, Paris, 1512, *contre les erreurs des Arméniens.* L'auteur n'en eſt pourtant pas exempt lui-même : il incline quelquefois vers celles que Wiclef ſoutenoit en ce tems.

RICHARD, (Martin) peintre, natif d'Anvers, mourut en 1636, âgé de 45 ans. Il ſe ſentit du goût pour le payſage, & fit toutes les études néceſſaires pour y réuſſir. On eſtimoit ſes tableaux qu'il ornoit de belles fabriques. Le célebre Vandyck faiſoit en particulier beaucoup de cas de ce maître, & voulut avoir ſon portrait. Un jour que Richard s'approcha des fortifications de Namur, pour les deſſiner, il fut arrêté comme eſpion; mais il ſe fit connoître, & obtint ſa liberté. Ce qu'il y a de ſingulier dans ce peintre, c'eſt qu'il vint au monde avec le bras gauche ſeulement. Son frere David Richard s'appliqua auſſi à le peinture, mais avec moins de ſuccès.

RICHARD, (Jean) bachelier en théologie, né à Paris, fut nommé à la cure de Triel; dioceſe de Rouen. Après l'avoir occupée pendant 18 ans, il fut arrêté & mis dans les priſons de l'officialité de Rouen, pour avoir écrit contre la ſignature du Formulaire. Il mourut à Paris en 1686, à l'âge de 65 ans. Il avoit permuté ſa cure pour le prieuré d'Avoie, près Chevreuſe. On a de lui pluſieurs ouvrages qui furent lus dans le tems, mais qui ont été effacés par d'autres meilleurs. I. *L'Agneau Paſcal, ou Explication des cérémonies que les Juifs obſervent dans la manducation de l'Agneau de Pâque, appliquées dans un ſens ſpirituel à la manducation de l'Agneau Divin dans l'Euchariſtie*, in-8°, 1686. II. *Pratiques de piété pour honorer Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie*, in-12, 1683. III. *Sentimens d'Eraſme, conformes à ceux de l'Egliſe Catholique, ſur tous les points controverſés.* Apologie un peu trop générale, & qui ne s'accorde que bien difficilement avec ce que l'hiſtoire & les écrits d'Eraſme nous en apprennent (*voyez ſon article*). IV. *Aphoriſmes de controverſe*, &c.

RICHARD, (René) fils d'un notaire de Saumur, naquit en 1654. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il ſortit enſuite, après avoir été employé dans les miſſions faites par ordre du roi dans le dioceſe de Luçon & de la Rochelle. Il obtint un canonicat de Ste. Opportune à Paris, & il mourut doyen de ce chapitre en 1727. Il avoit eu le titre d'hiſtoriographe de France. L'abbé Richard étoit un homme ſingulier, & la ſingularité de ſon caractere a paſſé dans ſes écrits. Les principaux ſont : I. *Parallele du cardinal de Richelieu & du cardinal Mazarin*, Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1716. Cet ouvrage peche, en bien des endroits, contre la vérité de l'hiſtoire. L'auteur n'avoit ni l'eſprit aſſez profond, ni le jugement aſſez ſolide, ni une aſſez grande connoiſſance des affaires, pour faire des paralleles juſtes. Il avoit promis encore de comparer les deux derniers confeſſeurs de Louis XIV, la Chaiſe & le Tellier; les deux archevêques de Paris,

Harlai & Noailles, & quelques-uns des ministres de Louis XIV ; mais ces ouvrages n'ont pas vu le jour. II. *Maximes Chrétiennes*, & le *Choix d'un bon Directeur*, ouvrages composés pour les demoiselles de St-Cyr. III. *Vie de Jean-Antoine le Vacher, prêtre, instituteur des Sœurs de l'Union Chrétienne*, in-12. IV. *Histoire de la Vie du P. Joseph du Tremblay, Capucin, employé par Louis XIII dans les affaires d'état*, in-12. L'abbé Richard peint dans cet ouvrage le P. Joseph comme un saint, tel qu'il a dû être; mais peu de tems après, il en donna un portrait contradictoire dans le livre intitulé : *Le véritable P. Joseph, Capucin, contenant l'Histoire-anecdote du cardinal de Richelieu*, St-Jean de Maurienne (Rouen) 1704, in-12; réimprimé en 1750, 2 vol. in-12. Et pour se mieux déguiser, il fit une Critique de cette Histoire, sous le titre de : *Réponse au livre intitulé le véritable P. Joseph*, in-12, avec le précédent. Si effectivement tous ces ouvrages opposés les uns aux autres, sont de l'abbé Richard, ils prouvent un esprit inconsistant, tortueux & faux, qui recherchoit moins le vrai que la très-vaine gloire de revêtir le mensonge de toutes sortes de couleurs. V. *Dissertation sur l'Indult*, in-8°. VI. *Traité des Pensions Royales*, in-12.

RICHARD, (Jean) né à Verdun, se fit recevoir avocat à Orléans; mais ce fut plutôt pour avoir un titre, que pour en exercer les fonctions. Quoique laïque & marié, il choisit un genre d'occupation que l'on prend très-rarement dans cet état. Il se fit auteur de sermons. Il prêcha toute sa vie de son cabinet, ou du moins il eut le plaisir de s'entendre prêcher. On a de lui : I. Des *Discours moraux*, en 5 vol. in-12, *en forme de Sermons ;* qui furent bientôt suivis de 5 autres *en forme de Prônes*, & de 2 autres sur les *Mysteres* de Notre-Seigneur & sur les *Fêtes* de la Vierge : ils sont solidement écrits; mais ils manquent de chaleur & de nerf. II. *Eloges historiques des Saints*, 1716, 4 vol in-12. III. *Dictionnaire moral*, ou *la Science universelle de la Chaire*, en 6 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs François, Espagnols, Italiens, Allemands, ont dit de plus curieux & de plus solide sur les différens sujets. IV. Il est l'éditeur des Sermons de Fromentiere, des Prônes de Joly, des Discours de l'abbé Boileau. La vieillesse ne fut pas pour lui un tems de repos ; il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 81 ans.

RICHARDOT, (François) naquit en Franche-Comté, & se fit Religieux Augustin dans le couvent de Champlite. Il devint ensuite professeur dans l'université de Besançon & à Paris, & succéda au cardinal de Granvelle dans l'évêché d'Arras, en 1561. Il préserva son diocese des erreurs des Protestans, parut avec éclat au concile de Trente, & eut beaucoup de part à l'érection de l'université de Douay. Sa mort, arrivée en 1574, à 67 ans, fut digne des vertus qui

avoient illustré sa vie. On a de lui : I. Des *Ordonnances synodales*, Anvers, 1588. II. Un *Traité de Controverse*. III. Des *Sermons* en françois, traduits en latin par François Schott, avocat de St-Omer, 1608, in-4°. IV. *Institution des Pasteurs*, Arras, 1562, & d'autres ouvrages. — Jean RICHARDOT, son neveu, fut président du conseil d'Arras, puis du conseil-privé à Bruxelles. Il se signala par sa fidélité & par sa capacité dans plusieurs négociations importantes ; & surtout dans l'ambassade que l'archiduc Albert envoya, au nom du roi d'Espagne, à Vervins. Alexandre de Parme en faisoit un cas tout particulier, & l'employa dans les occasions les plus importantes comme les plus délicates. Quand les mécontens demandoient à traiter avec lui, il les renvoyoit au président Richardot. Cet habile négociateur mourut en 1609.

RICHARDSON, (Jean) théologien Anglican, natif de Chester, devint évêque d'Ardach en Irlande, & mourut en 1653. On a de lui des *Observations choisies* sur l'*Ancien-Testament*, in-fol., en anglois, qui pechent souvent contre leur titre.

RICHARDSON, (Samuel) né près de Darby en Angleterre, en 1689, mort le 4 juin 1761, exerça long-tems la profession d'imprimeur, & composa plusieurs romans qui eurent de la vogue. Ses principaux ouvrages sont : I. *Pamela*, ou *la Vertu récompensée*, traduit en françois, en 4 vol. in-12. Ce roman, le premier fondement de la réputation de Richardson, qui semble présenter des encouragemens à la vertu, lui présente réellement des écueils, & des illusions qui heureusement sont un peu trop ennuyantes, pour être infiniment dangereuses. II. *Lettres de Miss Clarisse Harlowe*, traduites en françois par l'abbé Prévôt, en 13 parties in-12, pleines de cette morale factice, qui par des couleurs empruntées exalte l'imagination, sans rien opérer sur le cœur. III. *Histoire de Sir Charles Grandisson*, traduite encore en françois par l'abbé Prévôt, 8 parties in-12. C'est sur un fond tout différent, mais ce sont les mêmes défauts, du moins pour ceux qui n'aiment point qu'on allonge le récit des peines, des soins, des mouvemens qui agitent les personnages d'un roman, & qui n'ont pas la bonhomie de rien espérer de ces langoureuses narrations.

RICHEBOURG, *voyez* BOURDOT.

RICHELET, (César-Pierre) naquit en 1631, à Cheminon en Champagne, diocese de Châlons-sur-Marne. La langue françoise fut son étude principale. L'abbé d'Aubignac l'admit dans son académie en 1665 (*voyez* HEDELIN). Richelet habitoit la capitale depuis 1660, & il s'y fit recevoir avocat. Il quitta ensuite Paris, & parcourut différentes villes de province, où son penchant pour la satyre lui fit bien des ennemis. Il mourut à Paris en 1698, à 67 ans. Nous avons de lui : I. *Dictionnaire François, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise, les expressions*

sons propres, figurées & burlesques, &c. La 1re. édition de cet ouvrage est de Geneve, 1680, in-4° (*voyez* FABRE); & la derniere est de Lyon, 1759, en 3 vol. in-fol. On la doit à l'abbé Gouget, qui a donné en même tems un *Abrégé* de ce Dictionnaire, en un vol. in-8° ; réimprimé avec des augmentations en 2 vol., par M. Wailly. On a beaucoup blâmé l'orthographe de Richelet ; mais on a réprouvé avec encore plus de raison les inutilités & les grossiéretés malignes dont son ouvrage fourmille. L'édition publiée par l'abbé Goujet est purgée des principales. Quelques curieux bizarres lui préferent la 1re., à cause des méchancetés qu'elle renferme. II. *Dictionnaire des Rimes*. La meilleure édition de cet ouvrage, qui ne fera jamais un poëte, est celle de M. Berthelin, en 1760, in-8°. L'éditeur l'a augmenté, & mis dans un nouvel ordre. III. *Les plus belles Lettres des meilleurs Auteurs François*, avec des notes ; recueil très-médiocre : Bruzen de la Martiniere en a donné une nouvelle édition en 1737, 2 vol. in-12. IV. *Histoire de la Floride*, écrite en espagnol par Garcias-Lasso de la Vega, traduite en françois, plusieurs fois réimprimée. La derniere édition est celle de Leyde en 1731, in-8°, en 4 vol. avec figures.

RICHELIEU, *voy.* PLESSIS.

RICHEMONT, (le connétable de) *voyez* ARTUS le Justicier, & CHARLES VII.

RICHEMONT, (Henri comte de) *voyez* HENRI VII, roi d'Angleterre.

RICHEOME, (Louis) Jésuite, né à Digne en Provence, l'an 1544, défendit avec zele la foi catholique contre les Huguenots. Après avoir été deux fois provincial, il devint assistant-général de France en 1598. Il mourut à Bourdeaux en 1625, à 87 ans, avec une grande réputation de piété. On a de lui plusieurs *Traités* de controverse, & des Ecrits ascétiques & théologiques, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol., 1628. Quelques-uns lui attribuent le Traité de l'*Origine des Héréfies*, qui a paru avec le nom de Florimond de Rémond.

RICHER, (Edmond) né à Chaource, diocese de Langres, en 1560, vint achever ses études à Paris, & y fit sa licence avec distinction. Né avec un génie impétueux, il se distingua beaucoup dans le parti de la Ligue. Il eut la hardiesse, dans une de ses theses, soutenue au mois d'octobre 1591, d'approuver l'action de Jacques Clément. Il avoit pris le bonnet de docteur en 1590, devint grand-maître du college du cardinal le Moine, puis syndic de la faculté de théologie de Paris, le 2 janvier 1608. Il s'éleva avec force en 1611, contre la these d'un Dominicain, qui soutenoit l'infaillibilité du pape & sa supériorité sur le concile. Il publia la même année, in-4°, un petit écrit intitulé : *De la Puissance Ecclésiastique & Politique*, pour établir les principes sur lesquels il prétendoit que la doctrine de l'Eglise de France & de la Sorbonne, touchant l'autorité du concile général & du pape, étoit fon-

dée. Mais il ne se borna pas là; il y établit presque tous les principes de Marc-Antoine de Dominis (*voyez son article*). Sous prétexte d'attaquer la puissance du pape, il étaloit des principes qui renversoient la puissance royale, aussi-bien que celle du souverain pontife & des évêques. Tel est celui-ci : « Chaque communauté » a droit immédiatement & » essentiellement de se gou- » verner elle-même : c'est à » elle & non à aucun particu- » lier que la puissance & la » jurisdiction a été donnée ». Il ajoute : « Ni le tems, ni » les lieux, ni la dignité des » personnes ne peuvent pres- » crire contre ce droit fondé » dans la loi divine & natu- » relle ». Ce petit livre souleva contre lui le nonce, les évêques & plusieurs docteurs. On voulut le faire déposer du syndicat, & faire anathématiser son livre par la faculté de théologie; mais M. de Verdun, premier président du parlement, eut assez de crédit pour parer ce coup. Le cardinal du Perron, alors archevêque de Sens, assembla tous les évêques de sa province, & après plusieurs conférences, l'ouvrage de Richer fut condamné le 13 mars 1612. Son livre, proscrit à Rome, le fut encore par l'archevêque d'Aix & par les évêques de sa province, le 24 mai de la même année. On vit alors paroître de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter. Le cardinal de Richelieu, au génie duquel rien n'échappoit, sentit le danger des principes de Richer, & en fut alarmé. L'habile ministre crut qu'il avoit eu en vue d'attaquer les deux puissances par ses principes généraux, & il ne se trompa point. » Cet ouvrage, dit le cardinal » du Perron, est un levain de » vieille doctrine qu'il a cou- » vée & soutenue dès long- » tems, en laquelle, encore » qu'il ait changé de procé- » dure, pour le fait de l'Eglise, » néanmoins il a conservé les » mêmes maximes qu'il tenoit » lors pour le fait de l'état. » Car l'an 1591, au mois d'oc- » tobre, il soutint publique- » ment en Sorbonne, que les » Etats du royaume étoient » indubitablement par-dessus le » roi, &c. » (Effectivement, lors de la révolution de 1789, on vit l'assemblée nationale, composée dans sa partie dominante de Richéristes, régler sur le systême du vieux syndic toutes ses opérations, tant à l'égard de la constitution civile, qu'à l'égard de la constitution ecclésiastique). La cour défendit à Richer de rien écrire pour sa justification, & ordonna à la faculté de le dépouiller du syndicat. On élut un autre syndic en 1612; & depuis ce tems, les syndics de la faculté ont été élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étoient perpétuels auparavant. Richer cessa d'aller aux assemblées de la faculté, & se renferma dans la solitude, uniquement appliqué à l'étude, mais on l'accusoit de continuer à dogmatiser. Il fut enlevé & mis dans les prisons de St-Victor. Il donna en 1620 une déclaration, par laquelle il protestoit qu'il étoit prêt à rendre raison des propositions de son livre *De la Puissance Ecclésiastique &*

Politique. Il en donna une seconde, où il reconnoît l'Eglise Romaine pour *mere & maitresse de toutes les églises*, & déclare que ce qu'il avoit écrit « étoit » contraire à la doctrine catho- » lique, exposée fidellement » par les saints Peres; faux, » hérétique, impie, & pris des » écrits empoisonnés de Lu- » ther & de Calvin ». Enfin, pour ne laisser aucun doute sur la sincérité de ses rétractations, il en donna une troisieme en 1630. L'historien du P. Joseph de Paris & l'abbé Racine disent qu'on la lui extorqua; mais cette violence avec toutes ses circonstances, est victorieusement prouvée fausse dans le *Journal de Trévoux*, janvier 1703. Il mourut le 29 novembre 1631. Richer étoit un homme qui, à l'obstination des gens de son état, joignoit une inflexibilité d'esprit particuliere. Vieilli sur les bancs, au milieu de la chicane, endurci dès l'enfance à la misere, il brava la cour, parce qu'il ne lui demandoit rien & qu'il pouvoit se passer de tout. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *Vindiciæ doctrinæ majorum scholæ Parisiensis contra defensores monarchiæ curiæ Romanæ*, Cologne, 1683, in-4°. II. *De potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4°. III. Une *Apologie de Gerson*, avec une édition des Œuvres de ce célebre chancelier de l'université de Paris, où l'éditeur s'est permis plus d'une sorte d'altérations. IV. Une *Histoire des Conciles généraux*, en latin, 3 vol. in-4°. V. L'*Histoire de son Syndicat*, publiée en 1753, in-8°. VI. *Obstetrix animorum*, Leipsig, 1693, in-4°, & quelques autres livres de Grammaire. VII. *De optimo Academiæ statu*, in-8°. VIII. Son plus fameux ouvrage: *De Potestate Ecclesiastica*, avec une Défense de sa doctrine & de sa conduite, Cologne, 1701, 2 vol. in-4°. André Duval, Pelletier, Jean Boucher, qui autrefois s'étoit déclaré pour la Ligue, les Peres Eudœmon-Jean, Gautier & Sirmond ont victorieusement réfuté les erreurs contenues dans cet ouvrage; ce qui n'a pas empêché de Dominis, Febronius & d'autres novateurs, d'en faire la base de leurs diatribes contre l'Eglise. « Ce qu'il est bon de » savoir, dit un savant mo- » derne, c'est que les Jansé- » nistes sont devenus panégy- » ristes du systême de Richer, » auquel ils ont donné des *let-* » *tres d'affiliation.* Le fameux » patriarche de la secte, l'abbé » de St.-Cyran, pensoit qu'il » y a de la témérité à traiter » les Richéristes d'hérétiques » ou de schismatiques. On de- » vine ce que, dans le langage » de St.-Cyran, signifioit cette » *orthodoxie* des Richéristes ». M. de Sainte-Beuve, qui avoit des relations avec le parti, écrivant au fameux docteur Saint-Amour, qui, comme on sait, avoit été envoyé à Rome pour soutenir la cause des *cinq Propositions*, s'exprimoit en ces termes: « Si le Jansénisme est » condamné, ce sera une des » choses les plus désavanta- » geuses au Saint-Siege, & qui » diminuera dans la plupart » des esprits, le respect & la » soumission qu'ils ont tou-

» jours gardé pour Rome, & » qui fera incliner beaucoup » d'autres dans les ſentimens » des Richériſtes... Faites, s'il » vous plaît, réflexion ſur » cela, & ſouvenez-vous que » je vous ai mandé, il y a » long-tems, que de cette dé» ciſion dépendra *le renou-* » *vellement du Richériſme en* » *France* ». Les Janſéniſtes eux-mêmes nous ont conſervé cette lettre, qu'ils ont fait imprimer en 1662. Pour ſaiſir le ſens de la confidence de Sainte-Beuve vis-à-vis de Saint-Amour, il faut ſe rappeller qu'à cette époque les Janſéniſtes preſſentoient la condamnation des cinq Propoſitions à Rome. Pour amortir le coup, ils ſe diſpoſoient à faire valoir le Richériſme, qui ne donne au pape que le pouvoir *miniſtériel* ou *exécutif*, & qui, en cette qualité, ne peut, ſelon Richer, prononcer de décret *ſans un concile général*. C'étoit d'avance une contre-batterie dont ils menaçoient Innocent X & ſa bulle. — C'eſt encore une choſe curieuſe de voir, avant le Janſéniſme, le Calviniſme enſeigner le dogme de Richer. Sa doctrine eſt la confeſſion de foi d'Anne du Bourg, qui, comme calviniſte, fut condamné à mort ſous Henri III. » Je crois, diſoit Anne du » Bourg, la puiſſance de lier » & de délier, qu'on appelle » communément les clefs de » l'Egliſe, être donnée de » Dieu, *non point à un homme ou* » *deux, mais à toute l'Egliſe,* » *c'eſt-à-dire à tous les fideles* » *& croyans en J. C.* ». Cette aſſertion, comme on s'en apperçoit à la ſeule lecture, eſt la même que celle de Queſnel, & dérive de la maxime de Richer, que la juriſdiction appartient collectivement à la ſociété entiere. Ainſi on peut aſſurer, avec la plus exacte vérité, que le Richériſme n'eſt qu'un ſyſtême combiné des maximes des Calviniſtes & des Janſéniſtes.

RICHER, (Henri) né en 1685 à Longueil, dans le pays de Caux, fut deſtiné par ſes parens au barreau; mais un attrait plus puiſſant le tournoit vers la littérature & la poéſie. Il alla à Paris, & ſe livra entiérement à ſon goût. Il y mourut en 1748, à 63 ans. Nous avons de lui: I. Une *Traduction* en vers des *Eglogues* de Virgile, 1717, in-12, & réimprimée en 1736, avec une *Vie* de ce prince des poëtes latins qui eſt aſſez bien faite. Sa verſion eſt fidelle, mais elle eſt foible & ſans coloris. II. Un *Recueil de Fables*, dont la derniere édition eſt de 1748, in-12. La morale n'y eſt ni vive, ni frappante; le ſtyle en eſt froid & ſans imagination: mais elles ſont recommandables par la ſimplicité & la correction du langage, par la variété des peintures & par l'agrément des images. III. Les 8 premieres *Héroïdes* d'Ovide, miſes en vers françois, 1743, in-12. L'auteur a joint à ſa verſion quelques autres Poéſies. IV. La *Vie de Mécene*, en 1746, in-12, avec des notes: on y trouve des recherches & de l'érudition. — Il ne faut pas le confondre avec François RICHER D'AUBE, intendant de Caen, dont nous avons un livre intitulé: *Eſſai ſur les principes du Droit & de la Morale*,

Paris, 1743, in-4°. Il mourut à Paris en octobre 1752, à 63 ans.

RICHIEUD, *voyez* MOUVANS.

RICHTER, (Henri-Wenceslas) né à Prosnitz en Moravie en 1653, entra chez les Jésuites en 1668, & fut envoyé dans les missions d'Amérique en 1684. Il signala son zele chez les sauvages qui habitent les bords du fleuve des Amazones, jusqu'en 1696 qu'il fut tué par quelques-uns que ses exhortations irriterent. Nous avons de lui diverses *Relations* très-curieuses, pleines d'observations savantes, recueillies dans le *Weltbote* de Stöcklein. Le P. Emmanuel de Boye a écrit sa *Vie*, Prague, 1782, in-8°.

RICHTER, (Christian) médecin Saxon du 18e. siecle, a pratiqué son art avec une réputation distinguée, & donné au public quelques ouvrages, parmi lesquels on distingue *Erkantnus des Menschen*, ou Connoissance de l'homme, 1 vol. in-8°., plein de bonnes observations physiques & morales. Il faut voir sur-tout ce qu'il dit, Ch. 17, N°. 36, de l'effet de la vertu, de la piété, & des impressions spirituelles sur le corps, la santé, & la physionomie de l'homme; conformément à ces paroles de l'Ecclésiastique: *Timor Domini dans sanitatem & vitam & benedictionem.* On a relativement au même objet, un discours de M. Boers, docteur & professeur en théologie dans l'université de Leyde, *De Religione præclaro sanitatis subsidio*, 1785; & en sens contraire, mais toujours en preuve de la même these, un traité en allemand, de Daniel Langhans, *sur les vices dont l'homme est puni par la perte de la santé*, Berne, 1774. *voyez* ONAM, RIVAULT.

RICIMER, patrice & général Romain, vivoit dans le 5e. siecle; il étoit né en Suabe & avoit été élevé aux premieres dignités de l'empire. Aucun particulier n'y avoit plus de crédit & d'autorité que lui. Il s'en prévalut pour se jouer des empereurs qu'il faisoit & défaisoit à son gré. Il ne tenoit qu'à lui de prendre la pourpre; mais il craignoit que la qualité d'étranger ne le rendît odieux. Après avoir assassiné l'empereur Majorien l'an 461, il fit proclamer à Ravenne Libius Severus, sans se mettre en peine du consentement de l'empereur d'Orient. Les Vandales d'Afrique qui descendirent en Sicile, en furent chassés, & les Alains qui étoient entrés en Italie, furent entiérement défaits par Ricimer. Libius Severus mourut l'an 464, & Ricimer continua à disposer de toutes choses en Italie, & la défendit de son mieux contre les Vandales. Anthemius, nouvel empereur, lui donna sa fille en mariage, mais Ricimer se brouilla avec lui, le prit dans Rome, & le fit mourir l'an 472. Il mourut lui-même de maladie le 18 août suivant.

RICIUS, (Paul) Juif converti, florissoit au 16e. siecle. Il étoit allemand, & enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur Maximilien le mit au nombre de ses médecins; mais ce ne fut pas de ce côté-là qu'il se

distingua. Il dut sa principale gloire à son érudition. Quoiqu'on ait donné de grands éloges à sa politesse & à sa modération, il se fit plusieurs adversaires, entr'autres Jean Eckius. Le sujet de leur dispute étoit : *Si les cieux étoient animés ?* Ricius, qui tenoit pour l'affirmative, avança à ce sujet des sentimens qui le firent passer pour un esprit singulier. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre les Juifs & sur d'autres matieres. I. *De cœlesti Agriculturâ*, Bâle, 1587, in-fol. Erasme en parle avec éloge dans une de ses Epîtres. II. *Talmudica Commentariola*, Ausbourg, 1519, in-4°. III. *De LXXIII Mosaïcæ Sanctionis Edictis*, Ausbourg, 1515, in-4°. IV. Une *Harangue* pour animer les Allemands à entreprendre la guerre contre ses anciens confreres; production indigne d'un savant chrétien.

RICOBONI, (Antoine) *Ricobonus*, né à Rovigo en 1541, étudia les belles-lettres sous Paul Manuce, sous Sigonius & sous Muret, & les enseigna dans sa patrie avec réputation. Appellé à Padoue pour y être professeur d'éloquence, il s'en acquitta avec succès pendant 30 ans, & y mourut en 1599. On a de lui : I. Des *Commentaires historiques*, avec des fragmens des anciens historiens. II. Des *Commentaires* sur les *Oraisons* & sur quelques autres ouvrages de Cicéron. III. Une *Rhétorique*, 1595, in-8°. IV. Des *Commentaires* sur la *Rhétorique*, sur la *Poëtique*, & sur la *Morale* d'Aristote, in-4°. V. L'*Histoire de l'Université de Padoue*, Paris, 1592, in-4°., & quelques autres ouvrages. Ils sont tous écrits assez purement en latin.

RICOBONI, *voyez* RICCOBONI.

RIDLEY, (Nicolas) né dans le Northumberland, près de Cambridge, fut élevé, sous le regne d'Edouard VI, à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres. Mais à l'avénement de la reine Marie à la couronne, il fut traduit en jugement pour son apostasie & son attachement aux nouvelles erreurs, dont il étoit un des plus fanatiques partisans, déposé & brûlé à Oxford, le 16 octobre 1555. On a de lui un Traité *De Cœnâ Dominicâ*, & quelques autres livres contre la Religion Catholique.

RIDLEY, (Thomas) jurisconsulte, né à Eli en Angleterre, mort en 1628, est auteur d'une *Idée des Loix Civiles & Ecclésiastiques* : ouvrage savant.

RIDOLFI, (Charles) auteur Vénitien du 16e. siecle, à qui l'on doit une *Vie* en italien de Jacques Robusti, dit *Tintoret*. Cet ouvrage est estimé. Nous avons encore de lui une *Histoire des Peintres Vénitiens*, réimprimée avec des portraits à Venise en 1648, en 2 vol. in-4°. : c'est la meilleure édition.

RIDOLFO-FIORAVENTI, *voyez* ALBERTI.

RIEDESEL, (Jean-Herman de) ministre du roi de Prusse à la cour de Vienne, s'est distingué dans la république des lettres par son livre, intitulé : *Voyage dans la grande Grece*, dont les chevaliers de Malte ont été fort mécontens, quoique l'abbé de Lille ait écrit

depuis les mêmes choses. Il y a d'autres articles dans cet ouvrage bien moins exacts que celui-là. Riedesel est encore connu comme ministre plénipotentiaire au congrès de la paix de Teschen. Il mourut dans sa campagne près de Vienne le 19 septembre 1785, à l'âge de 45 ans.

RIENZI, *voyez* GABRINI.

RIEUX, (Jean de) maréchal de France, fit ses premieres armes dans l'armée Angloise, par le secours de laquelle Pierre le Cruel, roi de Castille, reconquit une partie de son royaume. Il s'attacha depuis à la France, & servit glorieusement sous Charles VI. Nommé maréchal de France en 1397, il défit les Anglois qui ravageoient la Bretagne en 1404. Des intrigues de cour le firent suspendre des fonctions de sa charge en 1411, sans cependant en être destitué, comme le disent la plupart des écrivains; mais il fut rétabli l'année d'après. Las des vicissitudes de la vie de courtisan, & accablé du poids des années, il se démit de sa dignité, le 12 août 1417, en faveur de son fils qui suit; & se retira dans ses terres, où il mourut le 7 septembre de la même année, âgé de 75 ans.

RIEUX, (Pierre de) seigneur de Rochefort, fils du précédent, fut fait maréchal de France en 1417, à la place de son pere. Destitué en 1418 par la faction Bourguignonne, il se jeta dans le parti du dauphin (depuis Charles VII) qu'il servit avec succès. Il défendit la ville de Saint-Denys contre les Anglois en 1435, reprit sur eux Dieppe, & leur fit lever en 1437 le siege de Harfleur. Mais comme il revenoit triomphant de cette expédition à Paris, Guillaume Flavi, capitaine de Compiegne, dévoué aux Anglois, l'arrêta, & le tint dans une dure prison en cette ville, où il mourut de misere l'an 1439.

RIEUX, (Jean de) petit-neveu du précédent, né en 1447, suivit François, duc de Bretagne, l'an 1464, dans la guerre du *bien public*. Il fut fait maréchal de Bretagne en 1470, & lieutenant-général des armées du duché en 1472. Les favoris du duc François le forcerent à se joindre aux mécontens en 1484; mais étant rentré dans le devoir, ce prince le nomma tuteur de sa fille Anne de Bretagne. Il suivit Charles VIII dans la malheureuse expédition de Naples, fut nommé par Louis XII commandant en Roussillon, & mourut en 1518, à 71 ans.

RIGA, (Pierre de) natif de Vendôme, fut d'abord chanoine & chantre de la métropole de Rheims, abandonna ces emplois pour se faire chanoine-régulier de S. Denis dans la même ville, & mourut en 1209. Nous avons de lui un poëme intitulé *Aurora*, publié par D. George Galopin, moine de S. Guislain. C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques, assez bien faits pour le tems de l'auteur.

RIGANTI, (Jean-Baptiste) né à Melfi, dans le royaume de Naples, l'an 1661, étudia en droit à Rome en 1675, & y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans, le célebre Bandinus Panciaticus, cardinal proda-

taire, le prit pour son auditeur, emploi qu'il remplit avec honneur pendant trente-cinq ans. Sa science & ses vertus lui mériterent l'estime & la confiance de plusieurs cardinaux & des savans, entr'autres du cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, qui honoroit souvent Riganti de ses visites. Ce savant jurisconsulte mourut à Rome le 17 janvier 1735. Il avoit laissé des *Commentaires sur les regles de la Chancellerie Apostolique*, qui ont été publiés avec des notes par Nicolas & Jean-Baptiste Riganti ses neveux, Rome, 1745, Cologne, 1751, 4 vol. in-fol.

RIGAUD, (Hyacinthe) peintre, né à Perpignan en 1663, a été nommé, avec justice, le *Vandyck* de la France. Aucun peintre ne l'a surpassé pour le portrait. La ville de Perpignan, sa patrie, qui jouit depuis 1479 du privilege de nommer tous les ans un Noble, voulut donner à son citoyen une marque éclatante de son estime, en le nommant. Louis XV ajouta à cet honneur, en lui donnant de nouvelles lettres de noblesse, le cordon de St.-Michel & des pensions. Rigaud parvint aussi à la place de directeur de l'académie de peinture, qui le perdit en 1743, à 80 ans. Ce maître a composé quelques tableaux d'histoire, mais en petit nombre. Il consultoit toujours la nature avec discernement & avec choix; il a peint les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire le spectateur. Ses couleurs & ses teintes sont d'une vivacité & d'une fraîcheur admirables; ses ouvrages sont finis sans être peinés. On lui reproche d'avoir mis trop de fracas dans ses draperies, ce qui détourne l'attention due à la tête du portrait; & l'on remarque dans plusieurs tableaux de ses dernieres années, des contours secs, & un ton de couleur qui tire sur le violet. On a beaucoup gravé d'après cet artiste.

RIGAULT, (Nicolas) né à Paris en 1577 d'un pere médecin, fit ses études avec beaucoup de distinction chez les Jésuites, & plut au président de Thou par son *Funus Parasiticum*, piece satyrique contre les parasites. Casaubon, chargé de mettre en ordre la bibliotheque du roi, s'étant retiré en Angleterre, Rigault, qui avoit eu part à ses travaux, le remplaça. Le roi, content de ses services, le nomma procureur-général de la chambre souveraine de Nanci, ensuite conseiller au parlement de Metz, enfin intendant de cette province. Il mourut à Toul en 1654, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Des *Editions* de *S. Cyprien*, 1648, in-fol & de *Tertullien*, 1664, in-fol. enrichies d'observations, de corrections, de notes qui servent souvent moins à éclaircir le texte, qu'à établir les opinions particulieres du scholiaste (*voy.* VAVASSEUR). Il prétendit prouver dans une de ses remarques sur Tertullien, que » les laïques ont droit de consacrer l'Eucharistie, en cas » de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux ministres » ordinaires de l'Eglise ». Le savant l'Aubespine lui prouva la fausseté de cette assertion,

& Rigault se rétracta. Il avoit d'autres sentimens peu favorables à la croyance de l'Eglise Romaine; & il remarquoit avec plus de soin que de jugement dans les anciens, tout ce qui lui paroissoit contraire à cette croyance. II. Quelques *Traductions* d'auteurs grecs, sans élégance & sans correction. Ces auteurs sont : Onosandre (*De Imperatoris Institutione*) 1600, in-4°... Artemidore & Achmet (*De Divinatione per somnia*) 1603, in4°. III. Des *Notes* & des *Corrections* sur plusieurs auteurs grecs & latins : sur *Phedre*, sur *Julien*, sur les écrivains *De re Agraria*, Amsterdam, 1674, in-4°. IV. Une Continuation de l'*Histoire du président de Thou*, en 3 livres, indigne de cet historien, du moins pour l'élégance du style, mais trop bien assortie à ses préjugés. V. *De Verbis quæ in Novellis Constitutionibus post Justinianum occurrunt, Glossarium*, en 1601, in-4°. VI. *De la prélation & retenue féodale*, en 1612, in-4°. VII. *Diatriba de Satyra Juvenalis*, dans l'édition de ce poëte, donnée par Robert Etienne, à Paris, en 1616, in-12. VIII. *De lege Venditionis dicta, Observatio duplex*, Toul, 1643 & 1644, in-4°. IX. *Funus Parasiticum*, 1601, in-4°. X. *Auctores finium regundorum*, Paris, 1614, in-4°. XI. *Observatio ad Constitutionem regiam anni 1643*. XII. *De modo fœnori proposito*, en 1645. XIII. *Observatio de pabulis fundis*, &c., Toul, 1651, in-4°.

RIGOLEY DE JUVIGNY, (Jean-Antoine) étoit conseiller honoraire au parlement de Metz. Citoyen paisible & vertueux, savant appliqué & retiré, honnête-homme, ami sûr & constant, défenseur des vrais principes & en matiere de littérature & en matiere de philosophie, il n'a cessé de travailler à des ouvrages utiles & agréables. Outre la nouvelle édition des *Bibliotheques Françoises de la Croix du Maine & de du Verdier*, enrichie de remarques érudites & importantes, il a donné : I. Une édition des *Œuvres de Piron*, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop *complette*, car il eût été à souhaiter que, constant dans ses principes, l'éditeur eût fait un triage qui, pour être satisfaisant au jugement des vrais sages, supposoit même un certain degré de sévérité (*voyez* PIRON). II. plusieurs *Mémoires* & *Discours* sur diverses matieres, parmi lesquels on distingue un *Discours sur les progrès des Lettres en France*, 1 vol. in-12, & à la tête de la *Bibliotheque* de du Maine; & une plaisanterie ingénieuse sous le titre de *Mémoire pour l'âne de Jacques Fréron de Vavres*, 1750, in-12, plusieurs fois réimprimé : les philosophes n'y sont pas ménagés. III. *De la Décadence des Lettres & des Mœurs*, 1787, 1 vol. in-8°. & in-12. C'est surtout dans ce dernier ouvrage que l'auteur a peint son esprit & son cœur (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 juin 1787., pag. 219; 15 juillet, pag. 393; 1 août, pag. 482). Son zele contre les erreurs du tems, contre la corruption du goût & l'oubli des vérités les plus essentielles, enflamme son éloquence, & produit des tableaux pleins de vigueur qui

frappent & instruisent par une éloquence mâle, noble, pleine de dignité & de force. Le philosophisme du jour en a été atterré. Le petit-maître aboyeur, que la secte a lâché contre le sage écrivain, pour opposer des sarcasmes & des platitudes à ses lumineux raisonnemens, n'a fait que completter son triomphe. On a aussi de lui quelques pieces de poésies fugitives. Il mourut le 23 février 1788. M. Lemaire lui a fait cette épitaphe :

De principes sacrés nourri dès son enfance,
Juvigny défendit & l'Eglise & les mœurs :
Du bon goût il peignit la triste décadence ;
Et de ses ennemis méprisant les clameurs,
Son zele l'enflamma du plus noble courage.
Vous, mortels vertueux, quand votre ami n'est plus,
A ses mânes vos pleurs seroient un foible hommage :
Cette tombe est l'autel dressé pour ses vertus,
Où doit brûler toujours le pur encens du sage.

RIGORD, *ou* RIGOLD, né dans la Gothie (aujourd'hui le Languedoc) étoit médecin, historiographe du roi de France, & clerc de l'abbaye de St-Denys, car à la tête de son ouvrage, il s'appelle *Beati Dionysii clericorum minimus*. Il mourut le 17 novembre, au commencement du 13*e*. siecle, mais on ignore l'année ; il étoit encore en vie en 1205, & se disoit vieux à cette époque. Il a écrit en latin la Vie de Philippe-Auguste, dont il fut médecin. Ce livre, qui comprend l'intervalle de 1169, à 1209, sous ce titre : *Gesta Philippi-Augusti Francorum regis*, se trouve dans la collection de Duchesne, tom. 3. Il est estimé, parce que l'auteur a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte. Le style en est assez clair, & le latin n'en est pas mauvais. Il y a des particularités curieuses, mais trop de louanges ; & quoique communément les médecins ne soient pas crédules, il ne laisse pas d'y avoir dans l'ouvrage de celui-ci, parmi bien des choses vraies & décrites exactement, des contes dignes du peuple. Il dit, par exemple, que « depuis que la vraie Croix » eut été prise par les Turcs, » les enfans n'avoient plus que » 20 ou 23 dents, au-lieu qu'ils » en avoient 30 ou 32 auparavant ».

RINUCCINI, (Octavio) poëte Italien de Florence, vint en France à la suite de la reine Marie de Médicis. Il est l'inventeur des *Opéra*, c'est-à-dire, de la maniere de représenter en musique, avec toutes sortes de machines & décorations, des sujets tragiques & comiques. D'autres écrivains attribuent cet établissement à un gentilhomme Romain, nommé *Emilio del Cavalero*, qui avoit donné un Opéra dès 1590. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'opéra ne tient en rien à la bonne littérature, & n'est d'aucun genre. C'est un ensemble monstrueux, une espece de farce parée, inconnue aux Grecs & aux Romains, fruit de la décadence du goût, de la satiété du beau, de la frivolité & de la mollesse du siecle, (*voyez* QUINAULT). Rinuccini

mourut en 1621, à Florence; & ses Œuvres furent publiées en 1622, dans la même ville, in-8°, par Pierre-François Rinuccini son fils.

RIOLAN, (Jean) médecin de la faculté de Paris, né à Amiens, mort le 18 octobre 1606, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'Hippocrate contre les chymistes. On a de lui divers ouvrages de médecine & d'anatomie, recueillis en 1610, Paris, in-fol. Ce médecin avoit une vaste littérature; il écrivoit & il parloit avec une facilité admirables. Ses livres sont encore consultés aujourd'hui.

RIOLAN, (Jean) fils du précédent, fut aussi docteur de la faculté de Paris, & mourut en 1657, à 77 ans. Il fut professeur-royal en anatomie & en botanique, & ensuite médecin de Marie de Médicis, mere de Louis XIII. Nous avons de Riolan un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, science où il fit plusieurs découvertes très-utiles. Ils eurent beaucoup de cours dans leur tems, & sont bien écrits. Riolan possédoit les poëtes grecs & latins, & faisoit de leurs vers des applications fort heureuses. Il étoit un peu trop prévenu en faveur des anciens, & critiqua amérement tous les anatomistes modernes. Ses principaux ouvrages sont: I. *Comparatio veteris medicinæ cum nova*, 1605, in-12; il s'y déclare contre les chymistes. II. *Schola Anatomica*, 1604, in-8°. Il l'augmenta & le publia à Paris, 1610, in-fol., sous le titre d'*Anatome Corporis humani*. III. *Gigantomachie*, 1613, in-8°. Il l'écrivit contre Habicot au sujet de la découverte des os du prétendu géant Teutobochus; ce livre ayant été attaqué, il répondit & publia: IV. L'*Imposture découverte des Os humains supposés & faussement attribués au roi Teutobochus*, Paris, 1614. V. *Gigantologie*, ou *Discours sur la grandeur des Géans*, 1618, in-8°. Ces ouvrages, avec ceux de Hans Sloane, n'ont pas peu contribué à corriger les idées populaires sur cette matiere.

RIPAMONTE, (Joseph) né à Tignone, dans l'état de Milan, nommé historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du college Ambrosien. Son ouvrage le plus connu est une *Histoire de l'Eglise de Milan*, 1617 & suiv., 4 vol. in-4°, en latin, qui est estimée à cause des recherches, quoiqu'elle manque quelquefois de critique. L'auteur mourut vers le milieu du 17e. siecle.

RIPERT DE MONCLAR, (Jean-Pierre-François de) procureur-général au parlement d'Aix, est connu par un *Mémoire*, où il prétend établir la souveraineté du roi de France à Avignon & dans le Comtat Venaissin, & par plusieurs *Plaidoyers* contre les Jésuites. C'est un des suppôts de la robe qui a le plus fait valoir les petites chicanes du barreau contre les décrets, la croyance & les droits de l'Eglise: l'*appel comme d'abus* étoit toujours un de ses grands moyens. Il prétendoit, à l'imitation de tous les parlementaires Jansénistes, concilier une opposition formelle, déguisée par un mot illusoire, avec le respect dû à la Religion &

à ses Pontifes. « C'est en vérité » dommage, dit un auteur » bien raisonnable, que l'empereur Julien, à qui on ne » reproche pas d'être un empereur Claude, ne se soit » pas avisé de cette excellente ressource. Affectant un » profond respect pour Jesus-Christ, & plutôt que d'injurier Luc & Matthieu, il » se seroit contenté de rendre » le sénat appellant comme » d'abus de l'exécution de l'Evangile, & il auroit très-décemment aboli le Christianisme, sans essayer de se » faire débaptiser. Mais Julien » n'avoit pas le mérite d'un » Montclar, ni d'un Camus ». Ripert revint de ses erreurs, & mourut en 1773, dans de grands sentimens de piété, après avoir rétracté tout ce qu'il avoit dit contre le Saint-Siege & les Jésuites; rétractation qui, selon ce qu'il avoit desiré, fut publiée en chaire par le vicaire de sa paroisse. C'est en vain que Voltaire a essayé de répandre des nuages sur un événement qui ne peut qu'honorer la mémoire du célebre magistrat. M. de la Merliere, évêque d'Apt, en fit dresser un procès-verbal, qu'il envoya au pape Clément XIV.

RIPPERDA, (Jean-Guillaume, baron de) d'une famille noble dans la province de Groningue, servit quelque tems les Etats-Généraux en qualité de colonel d'infanterie. Il étoit revêtu de ce grade, lorsqu'il fut nommé en 1715, ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit adroit & insinuant ayant plu à Philippe V, il se fixa à la cour de Madrid & y parvint bientôt au faîte de la grandeur. On lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin, il eut le pouvoir de premier ministre, sans en avoir le titre. Disgracié en 1726, il fut renfermé au château de Ségovie. Il y resta jusqu'au 2 septembre 1728, qu'il trouva le moyen de s'évader en Portugal. De là il passa en Angleterre, & ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea de se rendre auprès de Muley Abdallah, son souverain. Il se fit circoncire, prit le nom d'*Osman*, & affecta un grand zele pour la religion Mahométane. Cependant il méditoit un nouveau systême de religion, qu'il comptoit faire goûter au peuple. Il prétendoit que les Chrétiens, les Mahométans & les Juifs avoient été jusqu'alors dans une erreur presqu'égale; les premiers en attribuant trop à Jesus-Christ; les seconds à Mahomet, & les derniers en n'attribuant rien à l'un ni à l'autre. Selon son systême, le Messie est encore à venir. Ripperda fut obligé de quitter Maroc en 1734, également méprisé des Mahométans & des Chrétiens. Il mourut à Tetuan en 1737.

RIQUET *ou* RIQUETI, (Pierre-Paul de) baron de Bon-Repos, né à Béziers (d'une ancienne famille originaire de Florence, établie en Provence, & divisée en deux branches), forma l'utile projet du grand canal de Languedoc, pour la communication des deux Mers, & il eut la gloire de l'exécuter avec succès. Mais il n'en vit pas faire le premier essai; car

il mourut à Toulouse en 1680. Cet essai ne se fit qu'au mois de mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils, Jean-Mathias de Riquet, mort président-à-mortier au parlement de Toulouse en 1714, & Pierre-Paul de Riquet, comte de Caraman, mort lieutenant-général des armées du roi, le 25 mars 1730. Ce canal, par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan, ne fut achevé que sous Louis XIV. La révolution de 1789, qui a porté la hache dans tant de beaux ouvrages, n'a pas épargné celui-ci. *Voyez* CANAL-ROYAL dans le *Dict. Géog.*

RIQUETI, (Victor de) marquis de Mirabeau, comte de Beaumont, vicomte de St.-Mathieu, né à Marseille au commencement de ce siecle, s'élança de bonne heure dans la carriere des sciences & des lettres, & se fit connoître par deux *Mémoires sur les Etats Provinciaux*, par la *Théorie de l'Impôt*, les *Elémens de Philosophie rurale*, & autres écrits dont l'utilité publique fait l'objet: mais celui qui lui procura le plus de célébrité, est son *Ami des Hommes*; ouvrage plein de vues utiles, de réflexions solidement philosophiques, de calculs politiques, agronomiques, qui remplissent la signification de son titre; bien éloigné de l'esprit d'innovation & de destruction qui agite ce siecle. Il est vrai qu'il y a quelques vues qui ne semblent pas exactes, & dont l'exécution ne produiroit aucun bien; mais elles sont rachetées par tant de bonnes choses, que la critique semble avoir pris à tâche de les dissimuler ainsi que les défauts du style. « L'*Ami des » Hommes*, dit l'auteur des » *Trois Siecles*, trouvera toujours grace aux yeux de la » sévere littérature, par le » bon usage qu'il a fait de ses » talens. Qu'importe que son » style soit quelquefois diffus, » néologique, incorrect, peu » assujetti aux regles strictes » de l'élocution? Ne suffit-il » pas qu'il offre souvent des » traits d'éloquence, de chaleur & d'élévation, qui seroient honneur à nos écrivains les plus exacts? Quiconque peut s'assurer, comme lui, que le zele du bien » public a dirigé sa plume, » doit sacrifier sans peine le » foible honneur d'être proposé pour modele aux puristes, pourvu qu'il puisse » être cité comme celui des » bons citoyens ». La secte des économistes à laquelle il étoit engagé, lui inspira quelquefois des idées gigantesques & fausses, & un langage boursoufflé qui ne fut jamais celui de la vérité & de la raison. Dans l'*Eloge de François Quesnay*, on croit voir plutôt un enthousiaste qu'un homme solide. Il mourut à Argenteuil, le 13 juillet 1789.

RIQUETI, (Gabriël-Victor) comte de Mirabeau, fils du précédent, naquit en 1749. Soit que son éducation eût été négligée, & que l'*Ami des Hommes* ne l'eût pas été assez de son propre sang pour le former à la vertu; soit que son naturel ardent, farouche & indocile, ait rendu les leçons du pere inutiles; il se livra de bonne heure à toutes les fou-

gues d'une jeunesse indomptée. Ses dissipations & les scenes bruyantes que produisoit son goût pour les plaisirs, paroissoient lui annoncer une prochaine détention, lorsqu'il prit le parti d'errer en Hollande, & de vivre selon ses penchans en toute liberté. Les moyens de les satisfaire ne le suivant pas, il revint en France, & fut renfermé au château de Vincennes par ordre supérieur. Devenu libre, il s'en vengea par une brochure intitulée : *Des Lettres de Cachet & des Prisons d'Etat;* ouvrage rempli d'impostures & de fureurs, quoiqu'il y ait quelques détails intéressans pour ceux qui ne savent pas qu'ils sont absolument romanesques. L'auteur, ennemi forcené de la Religion, & conséquemment de l'ordre public & de tous les biens qui en découlent, prouve assez par cette brochure même, combien il a mérité d'être séquestré, & combien on a mal fait de ne pas lui rendre plus long-tems justice. « Quelle gauche & » étourdie politique, dit un » écrivain, que celle de l'au- » teur de cette production! En » écoutant ses plaintes & con- » sidérant précisément le ta- » bleau de ses malheurs, on » eût pu le croire innocent ; » mais lorsqu'on l'entend dé- » clamer contre des persua- » sions qui sont le fondement » de toutes les vertus & de » tout genre d'innocence, on » ne peut que le considérer » comme un scélérat échappé » à une peine illégitime peut- » être, parce qu'elle étoit trop » au-dessous de ses délits ». Il donna, en 1785, des *Doutes sur la liberté de l'Escaut réclamée par l'Empereur* : ouvrage modéré & sensément écrit. Le *Mémoire sur les actions des eaux*, publié la même année contre Beaumarchais, contient des vues justes parmi d'autres qui prêtent à la critique. Un pamflet contre la banque de S. Charles, lui attira en 1786 cette vive apostrophe du marquis d'Astorga, l'un des directeurs de la banque : « Il est certain » qu'on a soudoyé pour atta- » quer la banque, un de ces » gens dont la vie n'offre » qu'une alternative de délits » & de châtimens, & qui » emploient à dire du mal, » les instans où ils n'en font » pas ». La *Monarchie Prussienne*, qui parut en 1788, 7 vol. in-8°, avec un vol. in-fol. de plans & de cartes, est un ouvrage où parmi d'excellentes remarques, parmi des critiques justes, solides, courageuses, on trouve des erreurs de tous les genres. Les coopérateurs que Mirabeau a choisis parmi les Protestans, ont donné à leur haine contre l'Eglise Catholique, un essor auquel on ne se fût point attendu dans ces tems d'indifférence pour toute religion, si on ne savoit que celle-ci a toujours été distinguée par la haine du monde, conformément aux oracles de son divin fondateur. Le matérialisme le plus cru y est déployé avec une audace dont il y a peu d'exemples. Le délire y est poussé jusqu'à attribuer les malheurs de l'homme à la croyance de son immortalité. La *Correspondance secrete de la cour de Berlin*, 1789, 2 vol. in-8°, provoqua des plaintes très-

vives ; des critiques & des réfutations. L'auteur en fit une espece de désaveu, au moins quant à la publicité & la forme, paroissant toujours tenir au fond des choses. L'assemblée nationale, qui eut lieu la même année, lui donna occasion d'étaler sans gêne toutes les maximes philosophiques sur les rois, les loix, l'autorité & la liberté. Mais ses efforts se tournerent particuliérement contre la Religion & le clergé. Il s'escrima vivement dans cette carriere si conforme à son goût, & se distingua avec les Chapelier, les Voidel, les Rewbel, les Camus, les Péthion, &c, dans la guerre déclarée à toutes les notions morales, politiques, juridiques, religieuses. Au moment où il triomphoit de voir la grande œuvre achevée & l'Eglise Catholique écrasée en France, une maladie assez courte, accompagnée de violentes convulsions, l'enleva à l'assemblée nationale & au monde, le 2 avril 1791, à l'âge de 42 ans. Cette mort inattendue, & arrivée précisément dans ces circonstances, a fait faire à bien des gens quelque retour sur le *Transivi & ecce non erat.* Psal. 36. D'autres se sont rappellé la *fatalité des sacrileges*, dont le protestant Spelman nous a laissé une si terrible histoire. On assure que depuis quelques jours il travailloit à rétablir l'autorité du roi, & l'on prétend même qu'il avoit donné parole à une cour étrangere, que dès que l'Eglise seroit détruite, il tourneroit toutes ses vues sur la restauration du trône. Quoi qu'il en soit de ces assertions, l'on ne peut nier que la haine du *club des Jacobins*, qu'il avoit encourue depuis quelque tems, & qui a même occasionné des bruits d'empoisonnement & de projets d'assassinat, ne leur donne quelque vraisemblance. On a cité aussi à ce sujet, les paroles qu'il dit à un de ses amis peu avant sa mort : *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie ; les factieux vont s'en partager les lambeaux.* Il paroît néanmoins qu'il se flattoit vainement d'opérer une telle révolution. Indépendamment des arrangemens de celui qui, en de telles matieres, fait d'autres calculs que les hommes ; il est apparent que cette tentative en faveur du roi, l'auroit précipité lui-même. Mirabeau s'exagéroit ses forces, & sur-tout les effets de sa bruyante éloquence. On rapporte qu'il dit en 1789 à un médecin de ses amis, en se touchant le front : *Voilà de ces têtes où il y a de quoi réformer les empires.* Dans une autre occasion il dit à M. Suleau : *La Fayette a une armée ; mais croyez-moi, ma tête est aussi une puissance.* Propos d'une vanité ridicule, qui suppose une foiblesse d'esprit peu commune, & un égoïsme poussé jusqu'au délire. De ses discours les plus brillans, aucun ne soutient les regards d'une logique exacte ; en mettant les mots à part, l'homme judicieux n'y trouve rien de solide à recueillir, rien qui puisse fonder la conviction. » Son éloquence, dit un écrivain qui étoit d'ailleurs au » nombre de ses admirateurs, » étoit animée & pressante ; » mais les principes étoient asservis à ses passions ; il se

» faisoit redouter de tous les » partis, même de celui qu'il » servoit, parce qu'on ne pou- » voit compter sur son opi- » nion, & que l'on connoît » cette maxime de la Roche- » foucault : *Il y a dans le cœur* » *humain une génération perpé-* » *tuelle de passions, en sorte que* » *la ruine de l'une est presque* » *toujours l'établissement d'une* » *autre qui lui est souvent con-* » *traire* ». On sait d'ailleurs combien cette *tête* érigée en *puissance*, étoit foible quand on l'obligeoit de raisonner juste, & qu'on mettoit ses erreurs au jour avec dignité & avec courage. Le modeste silence que celui de Mirabeau, lorsque dans la séance du 27 novembre 1790, l'abbé Maury, après l'avoir poursuivi dans tous ses détours, lui dit : *Remerciez à présent les tribunes des applaudissemens flatteurs qu'elles vous ont prodigués, lorsque vous avez eu la charité de me dénoncer à leur savante improbation, par votre désaveu. Si vous êtes tenté de répliquer, parlez : je vous cede la parole.... Vous ne dites rien ?... Cherchez tranquillement quelque subtilité, dont je puisse faire aussi-tôt une justice exemplaire.... Vous ne dites plus rien ?.... Je poursuis donc, & après vous avoir restitué ces mêmes paroles que vous avez trouvées si concluantes dans votre bouche & si ridicules dans la mienne, j'attaque directement votre argument.* Les Œuvres de Voltaire, Helvétius, Rousseau, l'Encyclopédie, cette foule innombrable de brochures impies ou obscenes, presque tous les ouvrages périodiques devenus depuis long-tems les trompettes du philosophisme ; la peinture, la sculpture, la gravure, tous les arts asservis à la scélératesse & à la luxure, avoient préparé la France à la révolution, dont Mirabeau, semblable à la mouche de La Fontaine, s'attribuoit l'honneur. Quelques mois avant sa mort on avoit publié sa *Vie publique & privée*. Pour donner une idée du caractere & du style de l'ouvrage, nous citerons un passage de la p. 93, où il est dit en forme de résumé : « Riqueti » ne se justifiera sur rien, & il » restera prouvé que dès le » berceau il fut un méchant » homme ; que la nature ne ré- » prouva jamais un fils plus in- » grat ; que l'hymen n'alluma » jamais son flambeau pour un » époux aussi féroce ; que la » vertu n'eut jamais de plus » grand ennemi ; la patrie de » citoyen plus dangereux ; les » lettres de plus vil écrivain ; » la noblesse d'apostat plus cor- » rompu ; la société d'hypocrite » plus insidieux ; l'amour de » plus lâche serviteur ; l'amitié » de fripon plus ruineux ; le » sentiment de moqueur plus » effronté ; le libertinage de » fauteur plus cynique ; les loix » divines de contempteur plus » impie ; les loix humaines de » violateur plus déterminé ; » les empires de plus hardi sé- » ditieux à proscrire ». M. Burke, cet illustre & éloquent membre du parlement d'Angleterre, dans une Lettre à M. Woofort, aide-Major de S. M. Britannique, en date du 11 février 1791, n'en donne pas une idée plus favorable. « Un de » mes amis, dit M. Burke, ar- » rivé nouvellement de Paris, » m'a dit qu'il étoit présent à

» l'assemblée,

» l'assemblée, lorsque le comte » de Mirabeau (je lui demande » pardon) M. Riqueti, voulut » bien l'égayer en manifestant » l'opinion qu'il a de moi. Je » ne lui ferai point d'autre ré- » ponse, qu'en lui opposant sim- » plement l'opinion qu'a de lui » l'Europe entiere, & sur la- » quelle je m'en rapporte à lui- » même. J'ai le bonheur de n'a- » voir jamais démérité de mon » souverain; je puis braver » l'indignation de Riqueti, » premier du nom, qui est le » roi des François. Je suis sous » la protection des loix An- » gloises. Je ne veux pas m'ex- » poser ni à son comité d'in- » quisition, ni sur-tout à sa lan- » terne, qui me paroît infini- » ment plus dangereuse aux » honnêtes gens, que la Bastille » ne l'a jamais été. Si j'avois à » vivre en France, j'aimerois » infiniment mieux le gouver- » nement de Louis XVI, & » je le croirois beaucoup plus » favorable à ma liberté, que » celui de Riqueti premier. » Je trouve pourtant qu'après » avoir été sujet si peu fidele, » il vient de se montrer envers » moi un monarque très-gra- » cieux, lorsqu'en disant tant » de mal de moi, il en a parlé » de la seule maniere qui pût » contribuer à ma satisfaction » & à ma réputation. Etre l'ob- » jet des invectives de M. Ri- » queti, c'est un honneur au- » quel il est difficile de rien » ajouter. Mirabeau à Bicêtre » m'inspireroit de la pitié. Mi- » rabeau sur son trône, sur ce » trône que les jeux de la for- » tune destinent quelquefois » pour récompense à certaines » actions qui conduisent com- » munément à un autre terme » que je ne veux pas nommer, » n'est plus pour moi qu'un ob- » jet de mépris, car le vice » n'est jamais plus odieux, & » ne se montre jamais plus vil » aux yeux de la raison, que » lorsqu'il usurpe & souille la » place naturelle de la vertu ». Par une bizarrerie digne de l'inconséquente philosophie, il laissa un testament, après avoir remis à l'assemblée nationale un écrit contre les testamens, désapprouvant dans son langage exalté & empirique, *que l'homme, sortant, pour ainsi dire, des bornes de la nature, voulût laisser une volonté, lorsqu'il n'en avoit plus; exister lorsqu'il n'étoit plus qu'un vain nom, & transmettre au néant les droits de l'existence.* Comme s'il n'étoit pas plus absurde & cruel de refuser à l'homme la liberté de disposer de son bien; de réprouver le respect que toutes les nations, par un instinct aussi naturel que religieux, ont toujours eu pour la volonté sacrée des mourans; d'encourager l'indocilité & l'ingratitude des enfans, en mettant les parens hors d'état de les contenir ou de les punir; d'inviter les collatéraux & héritiers quelconques *ab intestat* à des empoisonnemens, des assassinats; d'obliger le propriétaire, le cultivateur, à remettre le fruit de son économie & de son travail à des gens méprisables & odieux : projet digne de ce siecle & complettement assorti à ses autres ouvrages. « Ceux » qui souhaiteront d'autres dé- » tails sur Mirabeau, dit un » journaliste Parisien, doivent » consulter le testament de son » pere, compulser les registres

» criminels, dépouiller les archives des prisons, entendre les dépositions de tous ceux qui ont quelque connoissance des faits & gestes de ce premier *saint* de la légende constitutionnelle ». Un poëte lui a fait une espece d'épitaphe en forme d'apologue, qui contient des idées tout-à-fait extraordinaires :

L'Eternel fatigué des crimes de ce monde,
Et voulant le punir par un cruel fléau,
Recueillit un instant sa sagesse profonde,
Puis dit à Lucifer : *Engendre Mirabeau.*
Le diable alors le fit à son image,
D'une peau dégoûtante enveloppa ses traits,
Dans son esprit mit l'infernale rage,
Et dans son cœur tous les forfaits.
Mais, par les charmes du langage,
Sur les mortels il prit tant de pouvoir,
Que le démon, dont il passa l'espoir,
Devint jaloux de son ouvrage,
Et ne vit plus en lui qu'un rival odieux
Dont il crut devoir se défaire.
Il eut raison : ce monstre audacieux
Auroit fini par détrôner son pere,
Envahir les temples des dieux,
Et placer l'enfer sur la terre.

Son frere cadet, vicomte de Mirabeau, moins fameux, mais plus sage, s'étant soustrait à l'anarchie Françoise, est mort général dans l'armée des princes émigrés, à Fribourg en Brisgaw, le 17 septembre 1792.

RISBECK, (N.) né en 1750 à Eukst, près de Mayence, eut pour pere un négociant assez riche, qui l'envoya dans cette derniere ville pour s'y appliquer au Droit; mais une imagination brûlante & un caractere impétueux rendirent le jeune Risbeck peu propre à l'étude des loix. A cette époque régnoit en Allemagne une secte, dont les principes dangereux n'ont formé que trop de prosélytes : elle s'appelloit la *Secte des Génies par excellence* (das Genie-Vesen). Ses principes fondamentaux étoient le mépris souverain des convenances sociales, l'éloignement pour toute affaire quelconque. Ses partisans regardoient comme au-dessous d'eux les emplois, les engagemens politiques, les fonctions qui exigeoient un travail suivi; enfin la liberté étoit l'idole chimérique qu'ils encensoient, & à laquelle ils sacrifioient toutes les réalités : espece de *sans culotisme*, qui préludoit à celui de France. Risbeck ne fut point des derniers à se rendre auprès de ces nouveaux Diogenes; mais il dissipa en peu de tems le bien dont il avoit hérité, & se vit enfin réduit, pour subsister, à se mettre aux gages des libraires. Il écrivit des *Lettres sur les Moines*, telles qu'un homme passionné & fanatique pouvoit écrire; il répandit les mêmes fureurs contre les prêtres & les catholiques en général, dans son *Voyage d'Allemagne*, traduit en françois, Paris, 1788, 3 vol. in-8°. « Qu'on » se représente, dit un bibliographe, un jeune-homme » empreint de tous les délires » du philosophisme, & de plus » d'une forte dose de préjugés » protestans, qui parcourt l'Allemagne à pied, dans un état » à ne pouvoir guere fréquenter que les dernieres classes » de la société, & qui dans sa » course prononce définitivement sur la politique, la Religion, les mœurs, les cours » & les princes; & l'on aura

» une idée juste de ce voyageur. Sa grande regle est de » trouver affreux tout ce qui » est catholique, & de porter » jusqu'aux nues tout ce qui » tient ou à l'esprit de secte » ou à l'impiété dominante du » siecle ». Il a consigné les mêmes écarts dans une prétendue *Histoire d'Allemagne*, qu'il laissa manuscrite. Réduit à la misere, il s'isola dans le village d'Araw en Suisse, où il ne connut plus d'autre société que celle des cabarets, & où il mourut le 5 février 1786. Dans ses ouvrages, il a pris, ou les éditeurs lui ont donné, le titre de *baron;* mais il est certain qu'il n'étoit ni baron ni noble. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 avril 1788, p. 478.

RISIUS, (Sergius) savant Maronite, archevêque de Damas, florissoit dans le 17e. siecle. C'est par ses soins, par ceux de Guadagnoli & de Pierre Golius, qu'a été publiée la Bible arabe, Rome, 1671. *Voyez* GOLIUS Pierre.

RIST, (Jean) né à Pinneberg en 1607, fut pasteur à Wedel sur l'Elbe, comte palatin impérial & conseiller ecclésiastique du duc de Meckelbourg, & mourut en 1667, après avoir fondé la société du Cygne. Ses principales œuvres poétiques sont : I. *Hortus Poëticus.* II. *Theatrum Poëticum.* III. *Parnassus Poëticus.* IV. *Vindiciæ Linguæ Germanicæ.* V. *Musa Teutonica.* VI. Un Poëme allemand, intitulé : *Galathée & Florabelle*, &c.

RITHOVIUS, *voyez* BALDUIN.

RITTANGELIUS, (Jean-Etienne) de Forcheim, au diocese de Bamberg, de catholique-romain étoit devenu juif, & de juif il se fit luthérien, suivant quelques auteurs. On a de lui des *Notes* sur le livre intitulé *Jezirach* (*voyez* ABRAHAM), où il soutient que la Paraphrase Chaldaïque fournit des argumens contre les Juifs & contre les Antitrinitaires. Cette proposition fut attaquée par un Socinien, Guillaume-Henri-Vorstius, qui se cacha sous le nom d'*Irenopolita*. Rittangelius se défendit par un Traité qu'il intitula : *Libra veritatis*, 1698, & qu'il dédia à Jean Casimir, roi de Pologne. Il mourut vers 1652, professeur en langues orientales dans l'académie de Kœnigsberg. Nous avons de lui : I. Un Traité *De veritate Religionis Christianæ*, Franeker, 1699. II. Des *Lettres.* III. Une *Traduction* allemande des *Prieres* que les Juifs font dans leurs synagogues, le 1er. jour de chaque année; & d'autres écrits.

RITTERSHUYS, (Conrad) *Rittershusius*, jurisconsulte de Brunswick, est auteur & éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque beaucoup de critique & d'érudition. Il mourut à Altorf l'an 1613, où il étoit professeur en droit. — Son fils, Nicolas RITTERSHUYS, né à Altorf en 1597, s'appliqua à l'étude de l'histoire, des généalogies, des mathématiques, de la littérature grecque & latine, & mourut en 1670, professeur du droit féodal. On a de lui un ouvrage intitulé : *Genealogiæ Imperatorum, Regum, Ducum, Comitum*, &c., Tubinge, 1664, 7 tomes in-fol.

RIVALZ, (Antoine) peintre, mort à Toulouse en 1735, âgé de 68 ans. Son pere, Jean-Pierre Rivalz, peintre & architecte de l'hôtel-de-ville de Toulouse, fut son maître. Antoine vint à Paris, & partit ensuite pour l'Italie. Il remporta le premier prix de peinture de l'académie de S. Luc, à Rome. Le cardinal Albani, depuis Clément XI, le couronna. Ce maître fut rappellé à Toulouse, où il remplit avec distinction les places de son pere. Il avoit une touche ferme, un pinceau vigoureux; son dessin est correct, ses compositions ingénieuses.

RIVARD, (Dominique-François) né à Neufchâteau en Lorraine, en 1697, fit ses études à Paris, & y obtint une chaire de philosophie au collége de Beauvais, qu'il quitta en 1749 à la mort de Coffin, principal de ce college. Rivard mourut en 1778. On voit par ses ouvrages qu'il s'étoit entiérement dévoué à sa profession; tels sont : I. *Institutiones philosophicæ*, 1778, 4 vol. in-12. II. *Elémens de Mathématiques*, in-4°. III. *Elémens de Géométrie* in-4°. IV. *Traité de la Sphere*, in-8°. V. Une *Gnomonique*, in-8°. VI. *Table des Sinus*, in-8°. VII. *Trigonométrie rectiligne*, in-8°. Ces ouvrages sont écrits avec clarté, quoiqu'un peu diffus.

RIVAULT, (David) sieur de Flurance, né à Laval vers 1571, fut élevé auprès de Guy, comte de Laval; devint sous-précepteur, puis précepteur de Louis XIII; & mourut à Tours en 1616, à 45 ans. Malherbe & plusieurs autres écrivains célebres ont parlé de Rivault avec estime, & cela n'est pas étonnant : il étoit bien à la cour. Il nous reste de lui quelques ouvrages, qui ne justifient que foiblement leurs éloges. Les principaux sont : I. Des *Elémens d'Artillerie*, 1608, in-8°., qui sont rares & assez curieux. II. *Les Etats, ès-quels il est discouru du Prince, du Noble & du Tiers-Etat, conformément à notre tems*, 1596, in-12. III. Une Edition d'*Archimede*, in-4°. IV. *L'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe :* La sagesse de la personne embellit sa face (*Sapientia hominis lucet in vultu ejus & potentissimus faciem illius commutabit.* Eccle. 8); *étendu à toutes sortes de beautés, & ès moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'ame;* 1608, in-12. Cet art n'est pas une chimere, il est même le fondement vrai de la science physiognostique. « On croit, dit un » philosophe (J. J. Rousseau) » que la physionomie n'est » qu'un simple développement » des traits déjà marqués par » la nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage » d'un homme viennent insensiblement se former & prendre de la physionomie par » l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections » se marquent sur le visage, » rien n'est plus certain, & » quand elles tournent en habitude, elles y doivent laisser » des impressions durables ». L'auteur des *Etudes de la Nature*, appuie ces observations & les porte même beaucoup plus

loin, sans qu'on puisse dire que l'expérience lui est contraire. Après avoir parlé de la variété extrême & de la configuration très-bigarrée des physionomies, il ajoute : « Au reste, ceux qui » ont été défigurés par les at- » teintes vicieuses de nos édu- » cations & de nos habitudes, » peuvent réformer leurs traits; » & je dis ceci sur-tout pour » nos femmes qui, pour en » venir à bout, mettent du » blanc & du rouge, & se » font des physionomies de » poupées, sans caractere. Au » fond elles ont raison, car » il vaut mieux le cacher, que » de montrer celui des passions » cruelles, qui souvent les dé- » vorent. Elles ont un moyen » sûr de devenir des beautés » d'une expression touchante. » C'est d'être intérieurement » bonnes, douces, compatis- » santes, sensibles, bienfai- » santes & pieuses. Ces affec- » tions d'une ame vertueuse, » imprimeront dans leurs traits » des caracteres célestes, qui » seront beaux jusques dans » l'extrême vieillesse ». *Voyez* RICHTER.

RIVAZ, (Pierre-Joseph de) né à St.-Gingoulph dans le Vallais en 1711, eut un goût & un talent décidés pour la méchanique; on lui doit plusieurs inventions utiles dans l'horlogerie, l'hydraulique, &c. Il discuta aussi avec sagacité quelques points d'histoire, entre autres le *Martyre de la Légion Thébéenne*, sur lequel il donna des *Eclaircissemens*, Paris, 1779, in-8°. (*voy* MAURICE, S.) On a encore de lui l'*Antiquité de la maison de Savoye*. Il mourut en 1772.

RIVERI, (Cl.-Fr.-Félix Boulanger de) *voyez* BOULANGER.

RIVET, (André) ministre calviniste, né à St.-Maixent en Poitou, l'an 1572, s'acquit une très-grande réputation dans le parti des Calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes, & présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, & mourut à Breda en 1651, à 78 ans. On a de lui : I. Un Traité intitulé : *Criticus Sacer*, Dordrecht, 1619, in-8°. II. *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture. III. *Instruction chrétienne touchant les Spectacles publics, les Comédies & Tragédies : où est décidée la question, s'ils doivent être permis par les magistrats*, &c., La Haye, 1639, in-12. Livre curieux & rare. IV. Divers Traités de controverse, & d'autres ouvrages, recueillis en 3 vol. in-folio. — Son frere, Guillaume RIVET, fut comme lui ministre en France. Il est auteur d'un *Traité de la Justification*, & d'un autre *de la Liberté Ecclésiastique contre l'autorité du Pape*, Geneve, 1625, in-8°. : livres qui n'ont eu cours que chez les Protestans.

RIVET DE LA GRANGE, (Dom Antoine) de la même famille que les précédens, mais d'une branche catholique, naquit à Confolens, petite ville du Poitou, en 1683. Il prit l'habit de Bénédictin à Marmoutier en 1704, & y fit ses vœux en 1705. Ses supérieurs l'appellerent à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres Religieux, à

l'*Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de S. Benoît.* Il ramassa une grande quantité de matériaux relatifs à cet objet; mais cette entreprise échoua. Il se livra alors entiérement à l'*Histoire Littéraire de la France*, dont il avoit déjà conçu le dessein, & qui l'a occupé tout le reste de sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confreres, dom Joseph Duclou, dom Maurice Poncet & dom Jean Colomb. La tranquillité de sa vie fut troublée par son attachement à la mémoire & à la cause d'Arnauld & de Quesnel. Il fit imprimer en 1723, à Amsterdam, in-4°., *Le Nécrologe de Port-Royal des Champs.* La publication de cet ouvrage, jointe à la vivacité de son opposition à la Bulle *Unigenitus*, dont il avoit appellé, indisposa ses supérieurs. On l'obligea de se retirer cette même année dans l'abbaye de S. Vincent du Mans. Il y travailla pendant plus de 30 ans à l'*Histoire Littéraire de la France.* Il en fit paroître le 1*er.* volume in-4°. en 1733, & finissoit le 9*e.*, qui renferme les premieres années du 12*e.* siecle, lorsqu'il mourut en 1749, à 66 ans. Dom Taillandier, son confrere, a fait son éloge à la tête du 9*e.* vol. de l'*Histoire Littéraire*, qui a été poussée jusqu'au 12*e.* On souhaiteroit que les auteurs eussent mis plus d'élégance, plus de correction & plus de légéreté dans le style; qu'ils se fussent moins appesantis sur des écrivains inconnus, & qu'ils eussent rendu plus de justice à ceux qui, sur certaines matieres, ne pensoient pas comme eux.

RIVET, *voyez* PAPILLON.

RIVIERE, (Lazare) professeur de médecine dans l'université de Montpellier, sa patrie, obtint cette place en 1622, & mourut vers 1655, âgé de 66 ans. Nous avons de lui: I. Une Pratique de médecine (*Praxis Medica*), Lyon, 1657, in-folio, souvent consultée. Il suit Sennert pas à pas, & souvent il en transcrit des pages entieres sans le citer; mais ce qu'il écrit de lui-même, prouve qu'il pouvoit se passer de secours étrangers. II. *Observationes medicæ & Curationes insignes*, Paris, 1646, in-4°.

RIVIERE, (Henri-François de la) fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit à Paris, & prit le parti des armes. Il se trouva, en 1664, au siege de Gigeri en Barbarie, avec le duc de Beaufort, dont il étoit aide-de-camp. Après s'être distingué dans plusieurs occasions, il se retira dans une terre qu'il avoit auprès de celle qu'habitoit pour lors le comte de Bussi-Rabutin. Ce comte avoit avec lui Françoise-Louise de Rabutin, sa fille, veuve du marquis de Coligni-Langeac. La Riviere sut lui plaire, & l'épousa à l'insu de son pere en 1681. Le comte, devenu furieux à cette nouvelle, songea aussi-tôt à faire rompre le mariage, & engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Malgré l'arrêt en faveur de la Riviere, la marquise de Rabutin ne voulut pas habiter avec lui. La Riviere tâcha de la ramener; mais n'ayant pu y réussir, il se retira à l'institution de l'Oratoire à Paris, où il mena une vie exemplaire & édifiante, &

où il mourut en 1734, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Des Lettres*, en 2 vol. in-12, à Paris, en 1752; avec un *Abrégé de la Vie* de l'auteur, & la *Relation de son Procès.* Ces Lettres sont écrites avec la légéreté & la délicatesse d'un homme qui a fréquenté le grand monde; mais on y sent aussi le bel-esprit précieux & maniéré, & l'on n'y apprend presque rien. II. *Vie du chevalier de Reynel*, 1706, in-8°. III. *Vie de M. de Courville*, 1719, in-8°.

RIVIERE, (l'Abbé de la) *voyez* BARBIER.

RIVIERE, (La) *voyez* BAILLI.

RIVINUS, (André) dont le vrai nom étoit *Barchmann*, né à Hall en Saxe, en 1600, fut médecin, professeur de poésie & de physiologie à Leipsig, & mourut le 4 avril 1656. Il s'est fait une réputation par ses *Remarques* sur les anciens poëtes chrétiens, par des *Dissertations* sur diverses matieres de littérature, & sur l'origine de l'imprimerie, publiées à Leipsig, sous le titre de *Philo-Physiologica*, 1656, in-4°; & par des *Editions* de quelques auteurs anciens, qu'il accompagna de notes. Son *Commentaire* sur le *Pervigilium Veneris*, qu'on trouve dans l'édition de La Haye, 1712, in-8°, ne fait pas l'éloge de ses mœurs. On a encore de lui: I. *Veterum bonorum Scriptorum de medicina collectanea*, 1654, in-8°. II. *Mysteria Medico-Physica*, 1681, in-12.

RIVINUS, (*Augustus-Quirinus*) fils du précédent, né à Leipsig, professeur de médecine & de botanique en 1652, mourut en 1722, dans sa patrie, avec la réputation d'un médecin habile & d'un botaniste distingué. On lui doit la découverte d'un conduit salivaire, ainsi que l'invention d'une nouvelle méthode botanique. On a de lui: I. *Introductio in rem herbariam*, Leipsig, 1690, in-fol., avec fig. II. *Ordo Plantarum quæ sunt flore irregulari monopetalo*, 1690....; *tetrapetalo*, 1691....; *pentapetalo*, 1699, in-fol., avec des figs. qui rendent fidellement les plantes; c'est dommage qu'il se soit borné à en faire graver les sommets. III. *Censura medicamentorum officinalium*, 1701, in-4°. C'est une critique des boutiques des apothicaires qui sont toujours surchargées de drogues inutiles. IV. *Dissertationes Medicæ*, 1710, in-4°. C'est le recueil de ses theses. V. *Manuductio ad Chemiam pharmaceuticam*, Nuremberg, 1718, in-8°. VI. *Notitia Morborum.*

RIVIUS, (Jean) Luthérien Allemand, natif d'Altendorn, fut conseiller de George duc de Saxe, puis précepteur d'Auguste qui fut dans la suite électeur. Il mourut étant recteur du college de Meissen, en 1553, à 53 ans. On a de lui des ouvrages de controverse, & un Traité de morale sous ce titre: *De stultitia mortalium in procrastina correctione vitæ*, à Bâle, 1547, in-8°, plein de réflexions judicieuses, mais communes. — Il ne faut pas le confondre avec RIVIUS, médecin Allemand, dont on a une *Introduction aux Sciences nécessaires à un Architecte*, Nuremberg, 1547; une *Traduction* de Vitruve, avec des Commentaires,

Nuremberg, 1548; & plusieurs Ouvrages de médecine.

RIVIUS, (Jean) Religieux Augustin, né à Louvain en 1599, fils de l'imprimeur Gerard Rivius, fut prieur & provincial dans son ordre, & mourut à Ratisbonne le 1 novembre 1665. On a de lui: I. Une *Vie de S. Augustin*, qui a beaucoup servi à Tillemont. Rivius l'a puisée dans les écrits de ce Pere & dans les auteurs contemporains. On le blâme cependant de ce qu'il a osé traiter (p. 519) de Sémi-Pélagiens les théologiens qui admettent en Dieu depuis la chûte d'Adam, un décret de donner à tout homme des secours suffisans pour faire son salut. L'*Index*, d'accord avec la raison & la bonne théologie, désigne cette assertion comme devant être retranchée. On doute aussi très-fort qu'il ait réussi à prouver que S. Augustin savoit le grec & l'hébreu. Les ouvrages de ce saint docteur déposent contre cette assertion; on y voit qu'il n'avoit qu'une connoissance médiocre du grec & aucune de l'hébreu. II. *Rerum Francicarum decades quatuor, imperium Belgarum exordium, progressus ad annum 1500*, Louvain, 1651, in-4°. Il n'y flatte point les François. III. *Poëmata*, Anvers, 1629. IV. *Diarium obsidionis Lovaniensis anno 1635*, Louvain, 1635, in-4°, &c.

RIVO, (Raoul a) *ou* du RUISSEAU, né à Brée, petite ville de la principauté de Liege, dans le 13*e*. siecle, alla étudier les langues savantes à Rome. Sa science & ses vertus l'éleverent à la dignité de doyen de l'église collégiale de Tongres. Il fonda le monastere de Corsendonc, & donna aux Religieux de cette maison une regle conforme aux anciens Canons. Il mourut l'an 1403. On a de lui: I. *Traité de l'observation des Canons*, Cologne 1568, Rome, 1590, dans la Bibliotheque des Peres, tom. 6*e*., édition de Paris, & tom. 14*e*., édition de Cologne. II. *Histoire des Evêques de Liege*, depuis l'an 1347, jusqu'à l'an 1389, dans la Collection de Chapeauville. III. *Calendrier Ecclésiastique*, Louvain, 1568. IV. *Martyrologe en vers*.

RIUPEROUX, (Théodore de) né à Montauban en 1664, d'un avocat du roi de cette ville, porta d'abord le petit collet & obtint un canonicat à Forcalquier. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique, & obtint une charge de commissaire des guerres. Il mourut à Paris en 1706, à 42 ans, laissant *IV Tragédies*, dont les vers sont faciles & coulans, mais sans force & sans chaleur. On a aussi de Riuperoux quelques petites pieces de vers, telles qu'une *Epître*, le *Portrait du Sage*, &c., répandues dans différens Recueils. Il étoit secrétaire du marquis de Créqui. Ce seigneur devant jouer avec le roi, avoit conservé mille louis pour cette occasion, qu'il mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs. Riuperoux les alla jouer, & les perdit. C'étoit cependant l'homme qui avoit fait le *Portrait du Sage*.

RIZZO *ou* RICCIO, (David) né à Turin en Piémont, étoit fils d'un joueur d'instrument qui lui apprit la musique,

& lui donna une éducation au-dessus de son état. Il plut au comte de Moretto, ambassadeur de Savoie en Ecosse, qui le mena avec lui. Marie Stuart régnoit alors dans ce royaume. Rizzo la servit par ses talens, qui ne se bornoient pas à celui de la musique; il entendoit les affaires, & les conduisoit avec beaucoup de prudence. Elle l'employa dans les négociations les plus importantes. Henri Stuart-Darnlei, ayant épousé Marie Stuart sa cousine, voulut se faire déclarer roi, comme mari de la reine. Cette princesse éclairée par les bons avis de Rizzo, vit bien qu'on vouloit lui enlever l'autorité, & que son mari, homme violent & ambitieux, étant déclaré roi, ne lui laisseroit que le nom de reine. Elle s'opposa à cette prétention. Darnlei, irrité contre Rizzo, résolut de s'en défaire. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis, alléguant des prétextes injurieux à la reine, que l'âge & la figure de Rizzo mettoient hors de tout soupçon. Quelques jours après, la reine étant à souper dans son cabinet, n'avoit auprès d'elle que la comtesse d'Argille & Rizzo, qui lui parloit de quelqu'affaire; le duc de Rothsai y entra avec Retwein, armé, & suivi de 5 personnes. Rizzo ayant été entraîné par les conjurés dans la chambre voisine, y fut tué, en 1566. La reine vengea cette mort sur quelques-uns des assassins, qui furent exécutés publiquement.

ROA, (Martin) Jésuite Espagnol, né à Cordoue, mourut en 1657, après avoir exercé les premieres charges de sa province. Il a fait un livre intitulé : *Stato dell' Anime di Purgatorio, del Beati in Cielo*, &c., Venise, 1672, in-12 : ouvrage plus singulier qu'utile; il y avance plusieurs choses qu'il eût mieux valu laisser dans les secrets de Dieu.

ROALDÈS, (François) d'une noble famille de la petite ville de Marsillac en Rouergue, professa le droit avec une grande réputation à Cahors & à Valence, devint ensuite professeur en droit à Toulouse, où il mourut en 1589, à 70 ans. On a de Roaldès : I. *Annotationes in notitiam utramque, tum Orientis, tum Occidentis.* II. Un *Discours des choses mémorables de la ville de Cahors.*

ROBBE, (Jacques) ingénieur & géographe du roi de France, né à Soissons en 1643, fut maire perpétuel de St-Denys en France, avocat au parlement de Paris, & mourut à Soissons en 1721. C'étoit un homme d'un esprit cultivé, & savant dans les langues. On a de lui : I. *Méthode pour apprendre facilement la Géographie*, en 2 vol. in-12 : assez bon ouvrage; il y a des jugemens vrais & impartiaux sur les caracteres des peuples, & autres objets sur lesquels l'esprit national égare souvent les géographes comme les historiens. On y trouve cette assertion aussi exactement vraie qu'honorable aux habitans de la Belgique. « C'est assurément l'endroit de toute l'Europe où la Religion Catholique soit professée avec plus de pureté & de sincérité ». Observation que l'événement

confirma en 1792, par l'invincible résistance que ces peuples opposerent à l'impiété des démocrates François, devenus les maîtres de leur pays; préservant ainsi par leur exemple, par une conduite ferme & conséquente, l'Europe d'une subversion qui eût pu devenir générale. II. *Emblême sur la Paix*, présenté au roi le 29 mars 1679. L'allégorie de cet emblême est ingénieuse.

ROBERT, (S.) premier abbé de la Chaise-Dieu, dans le diocese de Clermont, étoit fils de Geraud, descendant de S. Geraud, baron d'Aurillac. Ayant fait un voyage à Rome, dans les vues de religion & de piété, il se retira avec deux compagnons dans une solitude où il releva les ruines d'une église, & fonda un monastere avec l'approbation de l'évêque & du pape Léon IX. En peu de tems il fut le chef de plus de 300 Religieux d'une ferveur extrême, qu'il gouverna avec la prudence des Saints, & mourut le 24 avril 1067 ou 1068. —Il ne faut pas le confondre avec S. ROBERT, abbé de Moleve, de l'ordre de Citeaux, mort en 1108 ou 1110, qui fut canonisé par le pape Honorius III.

ROBERT DE COURTENAY, empereur François d'Orient, succéda à son pere Pierre de Courtenay sur la fin de l'an 1220, & fut couronné à Ste-Sophie, le 25 mars 1221. Il s'adressa au pape pour prêcher une croisade contre Vatace, qui, après s'être fait déclarer empereur à Nicée, avoit fait de rapides conquêtes sur les François, & resserré leur empire jusque dans le territoire de Constantinople. Le pape arma plusieurs Chrétiens pour son secours. Ils passent en Orient, sous la conduite de Guillaume de Montferrat; mais ce général meurt. Ils retournerent en Europe, & Robert fut obligé de demander la paix à Vatace. Robert épousa la fille d'un chevalier d'Artois; elle avoit été promise à un gentilhomme Bourguignon, qui outré de voir qu'on lui préférât un empereur, enleva l'impératrice & sa mere, fit jeter celle-ci dans la mer, coupa le nez & les levres à la fille, & la laissa sur le rivage. Robert en mourut de douleur, l'an 1228. Ce prince n'avoit aucun talent militaire: les divisions de ses ennemis l'appelloient aux conquêtes; mais son indolence & son goût pour les plaisirs le retinrent toujours. Il donna lieu, par sa négligence, à l'établissement de deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée; celui de Trébisonde, & celui de Thessalonique (*voyez* COURTENAY). Les seigneurs François appellerent après sa mort, Jean de Brienne, dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité de Baudouin II.

ROBERT GUISCARD, *voyez* GUISCARD.

ROBERT *ou* RUPERT, dit *le Bref* & *le Débonnaire*, électeur Palatin, fils de Robert le Tenace, naquit en 1352, & fut élu empereur d'Allemagne en 1400, après la déposition du barbare Wenceslas. Pour gagner les Allemands, il voulut rendre à l'empire le Milanez, que Wenceslas en avoit déta-

ché ; mais ses efforts furent inutiles. Il ne fut pas plus heureux en tâchant, durant le grand schisme d'Occident, d'empêcher qu'on ne reconnût Alexandre V pour pape dans l'Allemagne, & de ramener les princes à Grégoire XII. Il mourut à Oppenheim en 1410, après avoir partagé ses états entre ses 4 fils, qui sont les tiges des différentes branches de la maison Palatine. Robert acheva d'établir la souveraineté des princes d'Allemagne. Les empereurs avoient conservé le droit de haute-justice dans les terres de plusieurs seigneurs ; mais il leur céda ce droit par des privileges. Il est le fondateur de l'université de Heidelberg.

ROBERT, roi de France, surnommé le *Sage* & le *Dévot*, parvint à la couronne en 996, après la mort de Hugues Capet, son pere. Il fut sacré à Orléans où il étoit né ; puis à Rheims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Il avoit épousé Berthe sa cousine, veuve d'Eudes I, comte de Blois ; mais Grégoire V déclara nul ce mariage, & excommunia le monarque. Si nous en croyons le cardinal Pierre Damien, cet anathême fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi & ses propres domestiques se séparerent de lui. Il ne lui en resta que deux qui, pleins d'horreur pour tout ce qu'il avoit touché, passoient par le feu jusqu'aux plats où il avoit mangé, & jusqu'aux vases où il avoit bu. Le même cardinal rapporte, qu'en punition de cet inceste, la reine accoucha d'un monstre, qui avoit la tête & le cou d'un canard. On ajoute que Robert fut si frappé de cette espece de prodige, qu'il se sépara de sa femme. Il contracta un second mariage avec Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles & de Provence; mais l'humeur altiere de cette princesse auroit bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement de l'état. Henri, duc de Bourgogne, frere de Hugues Capet, mort en 1002 sans enfans légitimes, laissa son duché au roi de France, son neveu. Robert investit de ce duché Henri, son second fils, qui depuis étant devenu roi, le céda à Robert, son cadet (*voyez* HENRI I, roi de France). Le duc Robert fut chef de la 1*re*. branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura jusqu'en 1361. Ce duché fut alors réuni à la couronne par le roi Jean, qui le donna à son 4*e*. fils, Philippe le Hardi, chef de la 2*e*. maison de Bourgogne, qui finit en la personne de Charles le Téméraire, tué en 1477. Le roi Robert mérita par sa sagesse qu'on lui offrît l'empire & le royaume d'Italie ; mais il les refusa, & après avoir fait couronner à Rheims son second fils Henri I, il mourut en 1031, âgé de 60 ans, à Melun. Robert bâtit un grand nombre d'églises, & fit restituer au clergé les dixmes & les biens dont les seigneurs laïques s'étoient emparés. La déprédation étoit telle, que les séculiers possédoient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire ; ils les partageoient à leurs enfans ; ils donnoient même les cures pour la dot de leurs filles, ou la légitime de

leurs fils. Robert cultiva les ſciences, & les protégea. On a de lui pluſieurs *Hymnes*, que l'on chante encore dans l'Egliſe. Son regne fut heureux & tranquille.

ROBERT DE FRANCE, 2*e*. fils de Louis VIII, & frere de S. Louis, qui érigea en ſa faveur l'Artois en comté-pairie l'an 1237. C'étoit dans le tems de la funeſte querelle entre le pape Grégoire IX & l'empereur Fréderic II. Grégoire offrit à S. Louis l'empire pour Robert; mais ſur l'avis des ſeigneurs François, aſſemblés pour délibérer ſur cette propoſition, elle ne fut pas acceptée; exemple rare, car les princes profitoient volontiers de la juriſprudence établie dans ce tems-là, qui donnoit aux papes le droit de dépoſer les rois (*voyez* MARTIN IV). Robert ſuivit S. Louis en Egypte, & ce fut lui qui engagea, avec plus de bravoure que de prudence, la bataille de la Maſſoure, le 9 février 1250. Comme il pourſuivoit les fuyards à travers cette petite ville, il y fut aſſommé des pierres, bûches, & autres choſes que l'on jetoit par les fenêtres. C'étoit un prince intrépide, mais fougueux & opiniâtre.

ROBERT II, comte d'Artois, fils du précédent, ſurnommé *le Bon* & *le Noble*, fut de l'expédition d'Afrique en 1270. Il châtia les rebelles de Navarre en 1276. Il mena un puiſſant ſecours après les Vêpres Siciliennes à Charles I, roi de Naples, & fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II. Il défit les Aragonois en Sicile l'an 1289, les Anglois proche Bayonne en 1296, les Flamands à Furnes en 1298. Mais l'an 1302, ayant voulu imprudemment forcer les mêmes Flamands retranchés près de Courtray, il reçut 30 coups de pique, & perdit la vie. Homme vaillant, mais emporté & violent, il n'étoit bon que pour un coup de main. Mahaud, ſa fille, hérita du comté d'Artois, & le porta en mariage à Othon, comte de Bourgogne, dont elle eut deux filles : Jeanne, femme de Philippe le Long; & Blanche, femme de Charles le Bel. Cependant Philippe, fils de Robert II, avoit un fils, Robert III, qui diſputa le comté d'Artois à ſa tante Mahaud. Mais il perdit ſon procès, par deux Arrêts rendus en 1302 & 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, ſous Philippe de Valois, à la faveur de prétendus nouveaux titres qui ſe trouverent faux. Robert fut condamné pour la 3*e*. fois, & banni du royaume en 1331. Ayant trouvé un aſyle auprès d'Edouard III, roi d'Angleterre, il l'engagea à ſe déclarer roi de France : ſource des guerres longues & cruelles qui affligerent ce royaume. Robert fut bleſſé au ſiege de Vannes en 1342, & mourut de ſa bleſſure en Angleterre. Jean, fils de Robert, eut le comté d'Eu, fut fait priſonnier à la bataille de Poitiers en 1356, & termina ſa carriere en 1387. Son fils Philippe II fut connétable de France, fit la guerre en Afrique & en Hongrie, & mourut priſonnier des Turcs en 1397. Il eut un fils, nommé *Charles*, mort en 1472, ſans poſtérité.

ROBERT D'ANJOU, dit *le*

Sage, 3e. fils de Charles le Boiteux, succéda à son pere dans le royaume de Naples en 1309, par la protection des papes & par le desir des peuples, à l'exclusion de Charobert, fils de son frere aîné. Il fut un grand roi, juste, sage, vaillant. Il régna 33 ans 8 mois, & mourut le 19 janvier 1343, âgé de 64 ans. Philippe de Valois s'abstint de livrer bataille en 1339, sur les avis réitérés que lui donna ce prince, grand ami de la France par inclination & par intérêt, qui d'ailleurs détestoit la guerre entre les princes chrétiens.

ROBERT I, dit *le Magnifique*, duc de Normandie, 2e. fils de Richard II, succéda l'an 1028 à son frere Richard III, mort, dit-on, du poison qu'il lui avoit fait donner. Il eut à réprimer dans les commencemens les fréquentes révoltes de plusieurs de ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états Baudouin IV, comte de Flandre, que son propre fils en avoit injustement dépouillé. Il força Canut, roi de Danemarck, qui s'étoit emparé de ceux d'Angleterre, à les partager avec ses cousins Alfrede & Edouard. L'an 1035 il entreprit nu-pieds le voyage de la Terre-Sainte. Les mous & délicats philosophes qui traitent les Croisades de fanatisme, ne peuvent au moins se dispenser d'admirer une si courageuse, si endurante & éclatante piété, dans un grand prince qu'on ne s'est jamais avisé de traiter d'esprit foible. A son retour il mourut empoisonné à Nicée en Bithynie, laissant pour successeur Guillaume, son fils naturel, depuis roi d'Angleterre, qu'il avoit fait reconnoître avant son départ dans une assemblée des Etats de Normandie.

ROBERT, dit *Courte-Cuisse*, fils aîné de Guillaume le Conquérant, fut établi l'an 1087 duc de Normandie par son pere, qui donna la couronne d'Angleterre à son autre fils Guillaume le Roux (*voyez ce mot*). Ce fut un des plus vaillans princes de son siecle dans les combats, & un des plus foibles hommes dans la conduite. A la Croisade de 1096, il fit des prodiges de valeur; l'armée chrétienne lui dut, en grande partie, les batailles qu'elle gagna sur les Infideles, notamment celle qui suivit la prise d'Antioche l'an 1098, où ils perdirent, dit-on, cent mille cavaliers. Après la prise de Jérusalem, à l'assaut de laquelle il monta un des premiers suivi de ses seigneurs, il revint en Europe, trouva le trône d'Angleterre occupé par Henri son jeune frere, après la mort de Guillaume le Roux, & tenta en vain de le recouvrer. Livré à l'indolence & aux plaisirs, il se laissa gouverner par ses courtisans, & perdit le duché de Normandie avec la liberté, ayant été pris l'an 1106 à la bataille de Tinchebrai par son frere Henri, qui l'enferma dans une prison en Angleterre, où il mourut en 1134.

ROBERT DE BRUS, roi d'Ecosse, monta sur le trône en 1306, après l'expulsion de Jean Bailleul, ou Baillol, qui avoit usurpé la couronne d'Ecosse, par le secours d'Edouard I, roi d'Angleterre. Il secoua le joug des Anglois, les chassa

de son pays, & rendit l'Écosse très-puissante & très-florissante. C'étoit un prince chéri de son peuple, quoiqu'il aimât la guerre; mais il ne la fit que pour tirer sa nation de l'esclavage, & pour la rendre heureuse. Il mourut en 1329, à 55 ans. Etant près d'expirer, il conjura Jacques Douglas, un de ses courtisans, de porter son cœur dans la Terre-Sainte: preuve attendrissante du motif religieux qui animoit les braves de ce tems-là à arracher ce pays, si intéressant pour les Chrétiens, aux barbares qui l'avoient envahi. Il laissa pour successeur David II, âgé de 5 ans; & une fille, qui porta le sceptre d'Ecosse dans la maison de Stuart.

ROBERT DE BAVIERE, prince Palatin du Rhin, duc de Cumberland, fils de Fréderic, prince électeur Palatin du Rhin, & d'Elizabeth, fille de Jacques I, roi d'Angleterre & d'Ecosse; se signala d'abord en Hollande, puis passa en Angleterre l'an 1642. Le roi Charles I, son oncle, le fit chevalier de la Jarretiere, & lui donna le commandement de son armée. Le prince Robert remporta d'abord de grands avantages sur les parlementaires, mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Charles II, étant remonté sur le trône de ses peres, le fit membre de son conseil-privé en 1662, & lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandois en 1664. Le prince Robert défit, l'année suivante, la flotte Hollandoise, & fut fait amiral d'Angleterre en 1675. Il se montra digne de cet emploi par son intelligence & par sa valeur, & mourut en 1682.

ROBERT, 2e. fils de Richard III duc de Normandie, eut en apanage l'an 989 le comté d'Evreux. Promu en même tems à l'archevêché de Rouen, dans cet âge où les passions ont plus d'empire, il se livra sans retenue à la dissolution. Il ne rougit pas d'épouser, en sa qualité de comte, une femme nommée Herleve, dont il eut trois fils. Ce fut lui qui baptisa en 1004 Olaüs, roi de Norwege, appellé au secours du duc Richard II, contre la France. Ce comte-archevêque, dans sa vieillesse, revint de ses égaremens, & mourut en bon pasteur l'an 1037. Sa postérité conserva le comté d'Evreux jusqu'à Amauri V, qui le céda en 1200 à Philippe-Auguste. Le roi Philippe III, dit le Hardi, le donna à son fils puîné Louis, mort en 1319. Celui-ci fut pere de Philippe, qui devint roi de Navarre par sa femme Jeanne, fille de Louis X, & mourut en 1343. De leur union sortit Charles II, roi de Navarre, dont le fils Charles III mourut sans postérité masculine en 1425. L'an 1404, il avoit cédé ce comté au roi de France Charles VI. Il servit d'apanage à François, duc d'Alençon, fils de Henri II, en 1569. Mais ce prince étant mort sans enfans en 1584, il fut réuni à la couronne. Enfin, il a été donné à la maison de Bouillon en échange de Sedan. Voyez l'*Histoire Généalogique de France* par le P. Anselme, & l'*Abrégé Chronologique des grands Fiefs*, in-8°.

ROBERT IV, comte d'Alençon, est peu connu dans l'histoire; mais il tient une place dans celle de France, parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Après sa mort, arrivée en 1319, sa sœur Alix donna le comté à Philippe-Auguste en 1220. Il a passé ensuite à différens princes qui en ont porté le nom. *Voyez* FRANÇOIS DE FRANCE.

ROBERT DE GENEVE, *voy.* GENEVE.

ROBERT, né à Thorigni en Normandie, & pour cela appellé *Robertus a Torineo*, abbé du mont St-Michel au diocese d'Avranches, fut employé dans plusieurs affaires importantes par Henri II, roi d'Angleterre. Ses occupations ne l'empêcherent pas de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que la Continuation de la *Chronique de Sigebert*, & un *Traité des Abbayes de Normandie*, que D. d'Acheri a donné à la fin des *Œuvres* de Guibert de Nogent. Il mourut l'an 1186.

ROBERT D'ARBRISSEL, *voyez* ARBRISSEL.

ROBERT SORBON, *voy.* SORBONNE.

ROBERT GROSSE-TESTE, en latin *Capito*, naquit en Angleterre, dans le pays de Suffolck, de parens pauvres. Ses talens lui mériterent l'archidiaconé de Leicester, & en 1235 l'évêché de Lincoln. Il eut de grands différens avec les moines, & un démêlé considérable avec Innocent IV, sur une dispense que ce pape avoit accordée pour un canonicat de l'église de Lincoln. Il mourut en 1253. Outre son *Abrégé de la Sphere*, ses *Commentaires sur les Analytiques d'Aristote*, & quelques *Lettres*, renfermées dans le recueil de Brown, intitulé: *Fasciculus rerum expetendarum*; nous citerons ses ouvrages: *De cessatione Legalium*, Londres, 1652; *Commentarius in Pseudo-Dionysii Areopagitæ Theologiam Mysticam*, Strasbourg, 1502; & son *Testamentum XII Patriarcharum, filiorum Jacob*, Haguenau, 1532, in-8°, très-rare; ouvrage apocriphe, dont il n'est que l'éditeur, ou le traducteur du grec en latin. A l'authenticité près, il a ce qu'il faut pour être un livre utile. On y trouve les mysteres chrétiens si formellement exprimés, que les 12 Patriarches n'ont pu en parler de la sorte sans anacronisme, ou sans des révélations qu'on n'est pas fondé à supposer. Quelques critiques prétendent que ces *Testamenta* sont de la composition de Grosse-Teste, & que l'original hébreu, ni même la traduction grecque n'ont jamais existé. Dans ses autres écrits, il reprend avec liberté, & peut-être avec trop d'amertume, les vices & les déréglemens des ecclésiastiques de son tems. Il y a une édition de plusieurs de ses ouvrages, faite à Venise en 1514.

ROBERT, (Claude) né à Bar-sur-Aube, vers 1564, devint précepteur d'André Fremiot, depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne & dans les Pays-Bas. Les cardinaux Baronius, d'Ossat & Bellarmin lui donnerent des marques de leur estime. De

retour en France, il fut nommé archidiacre & grand-vicaire de Châlons-sur-Saône. Ce savant mourut en 1636. Le plus important de ses ouvrages est le grand Recueil, intitulé : *Gallia Christiana*, qu'il publia en 1625, en 1 vol. in-fol. Messieurs de Ste-Marthe augmenterent dans la suite cet ouvrage utile, dont les Bénédictins de la congrégation de St. Maur ont donné une nouvelle édition, qui est en 12 vol. in-fol., & qui n'est pas achevée.

ROBERT, (Nicolas) peintre d'Orléans au 17*e*. siecle, excellent dessinateur d'animaux & d'insectes, fit pour Gaston de France une belle suite de mignatures en ce genre, qu'on voit au cabinet des estampes du roi. Il travailla aussi aux 319 planches de Plantes de l'académie des sciences de Paris. Il mourut en 1684, à 74 ans.

ROBERTI, (Jean) Jésuite, né à St-Hubert en Ardennes, l'an 1569, enseigna la théologie & l'Ecriture-Sainte à Douay, à Treves, à Wirtzbourg, à Mayence, & mourut à Namur le 14 février 1651. Ses ouvrages prouvent qu'il étoit versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse & dans l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont : I. *Dissertatio de Superstitione*, 1614. II. *Quatuor Evangelia, historiarum & temporum serie vinculata, grecè & latinè*, Mayence, 1615, in-fol. III. *Tractatus de Magnetica vulnerum curatione*, Louvain, 1616. Le Pere Roberti y démontre les impostures de Goclenius, qui prétendoit guérir toutes les maladies avec l'aimant (*voyez* GOCLENIUS). Il fit suivre cette Dissertation de quatre ou cinq autres aussi solides que la premiere. IV. Une *Dissertation* pour prouver que S. Barthélemi étoit le même que Nathanaël, Douay, 1619, in-4°. V. *Historia Sti. Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4°. Cette Histoire est très-curieuse, & renferme plusieurs Dissertations; la plus importante est celle où il parle des guérisons qui se font journellement à S. Hubert. Il y examine dans toutes les regles de la plus sévere critique, si les cérémonies qui s'y observent, renferment quelque chose de superstitieux; & il décide qu'elles ne contiennent rien de semblable. Ces cérémonies, traitées de pratique superstitieuse par Gerson, par quelques docteurs en théologie de Paris, & les médecins de la même université l'an 1671, par M. Gillot, docteur de Sorbonne, par le P. Pierre le Brun dans son *Histoire des Pratiques superstitieuses*, ont été défendues, non-seulement par le P. Roberti, mais encore par le P. Marchant, par Jacques Boudart & par un Religieux de S. Hubert (on trouve l'explication de ces cérémonies par ce Religieux, dans l'*Histoire des Pratiques superstitieuses* du P. le Brun). Les docteurs de Louvain, entre lesquels étoit Martin Steyaerts, les approuverent par une déclaration du 6 septembre 1690, & les docteurs en médecine de la même université, le 17 juin 1691. Elles ont encore été approuvées en 1690 par les examinateurs synodaux de Liege, & par Jean-Louis d'Elderen, évêque de la même ville. M. Collet a remis

remis ſur le tapis cette queſtion dans le 3e. vol. de ſon *Traité des Diſpenſes ;* où, après avoir répondu aux plus fortes objections & obſervé que les docteurs de Louvain ne ſont pas gens à tolérer des uſages ſuperſtitieux, il conclut en ces termes : « Voilà tout ce que je » puis dire au ſujet de la neu- « vaine de S. Hubert ; pour » moi je n'aurois point de peine » à la faire. Son adverſaire le » plus déclaré, Gillot & tous » ſes Gillotins, avouent qu'elle » n'eſt pas évidemment mau- » vaiſe : *Apertâ corruptelâ va-* » *cat.* Il dit de plus, qu'au » moyen de la bonne foi & » de la piété, avec laquelle » on la fait, on peut obtenir » (il auroit pu ajouter, & l'on » obtient tous les jours de » Dieu, par les mérites de » ſon Saint) le préſervatif qu'on » va lui demander ». Il eſt vrai cependant qu'on a attaché à ce qu'on appelle le *répit* (ou le délai qu'accordent ceux qui ont été taillés) des effets démentis par des exemples récens & inconteſtables ; & qu'on ne ſauroit trop louer la prudence des Religieux de S. Hubert, qui dans ces dernieres années ont ſimplifié ou réformé pluſieurs obſervances, dont l'explication n'étoit pas ſans difficulté. Rien de plus ſenſé que ce qu'on lit à ce ſujet dans l'excellent Recueil des *Vies des Peres, des Martyrs*, &c., tom. X, pag. 603 : « On doit implorer le ſe- » cours du Ciel contre la rage, » avec d'autant plus d'ardeur, » qu'on ne peut avoir guere de » confiance dans les bains de » mer & dans les autres reme- » des ordinaires. Le nouveau » ſecret qu'on a trouvé contre » ce mal redoutable, a réuſſi « quelquefois ; mais ce n'eſt » rien moins qu'un remede in- » faillible. Cependant, comme » la ſuperſtition ſe gliſſe facile- » ment dans les pratiques les » plus reſpectables par leur » objet, il eſt du zele des » paſteurs de veiller avec le » plus grand ſoin ſur les péle- » rinages à S. Hubert, & ſur » les autres dévotions ſem- » blables ». VI. *Sanctorum quinquaginta juriſperitorum elogia, contra populare commentum de ſolo Ivone, publicata*, Liege, 1632. On eſt tout ſurpris d'y trouver au nombre des ſaints avocats, pluſieurs patriarches de l'Ancien-Teſtament, des rois, des papes, des docteurs de l'Egliſe, &c. VII. *Vita Sti. Lamberti, epiſcopi Tungrenſis*, &c., *ex antiquis autoribus & chartis collecta & edita*, Liege, 1633, in-12, peu commun.

ROBERTSON, (Guillaume) théologien Anglois, dont on a un *Dictionnaire Hébreu*, Londres, 1680 ; & un *Lexicon Grec*, Cambridge, 1695. Ces deux ouvrages ſont in-4°., & jouiſſent de l'eſtime des ſavans. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume ROBERTSON, mort en 1793, après avoir publié une *Hiſtoire de Charles-Quint*, où il y a des choſes vraies & judicieuſement dites, mêlées avec d'autres qui ſentent la paſſion & les préjugés ; une *Hiſtoire d'Amérique*, remplie de fauſſetés & des erreurs de la philoſophie anti-chrétienne, & des *Recherches ſur l'Inde*, fruit d'une crédulité puérile & fanatique. Voyez le *Journ. hiſt. &*

littér., 1 juin 1792, pag. 163.

ROBERVAL, (Gilles Personne, sieur de) naquit en 1602 à Roberval, paroisse du diocese de Beauvais. Il devint professeur de mathématiques au college de Maître Gervais à Paris; il disputa ensuite la chaire de Ramus & l'emporta. La conformité des goûts le lia avec Gassendi & Morin. Il succéda à ce dernier dans la chaire de mathématiques au college-royal, sans quitter néanmoins celle de Ramus. Il fit des expériences sur le vide, inventa deux nouvelles sortes de balances, dont l'une est propre à peser l'air, & lui mérita d'être de l'académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de Méchanique* dans l'*Harmonie* du P. Mersenne. II. Une Edition d'*Aristarcus Samius*, &c. Ils furent recherchés dans leur tems. Ce savant estimable mourut en 1675, à 73 ans. Il eut quelques disputes avec Descartes, lui contesta la gloire de ses inventions analytiques, & même son savoir géométrique.

ROBINET, (Urbain) pieux & savant docteur de Sorbonne, chanoine & grand-vicaire de Paris, abbé de Bellozane, né en Bretagne, mort le 29 septembre 1758, âgé de 75 ans. Il est le rédacteur du *Bréviaire* de Rouen, qui (si on excepte la mutilation des Pseaumes) est un chef-d'œuvre en ce genre, Rouen, 1736. Il publia en 1744: *Breviarium Ecclesiasticum Clero propositum;* ce Bréviaire a été adopté par les évêques de Cahors & du Mans & quelques autres (*voyez* QUIGNOGNES). On lui attribue les belles *Préfaces* pour la Messe des Morts; celle du S. Sacrement, de la dédicace de l'Eglise, de l'Avent, de la Toussaint, &c., qu'on chante dans la plupart des Eglises de France (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 août 1786, pag. 494). — Il y a un ROBINET, auteur d'un plat Traité de Matérialisme, intitulé : *De la Nature.* Nous ignorons s'il est mort.

ROBINSON CRUSOÉ, *voyez* FOÉ & VAN-EFFEN.

ROBOAM, roi de Juda, succéda à Salomon son pere l'an 975 avant J. C. A peine fut-il monté sur le trône, que Jéroboam, à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts immenses, dont son pere les avoit accablés dans les dernieres années de son regne. Roboam demanda trois jours pour lui faire réponse. Pendant ce tems, les plus anciens de son conseil furent d'avis de soulager le peuple; mais il préféra l'avis des jeunes seigneurs avec lesquels il avoit été élevé, & ne répondit qu'en menaçant le peuple d'un traitement encore plus fâcheux. « Conduite, dit » un politique, que les souverains imprudens & orgueilleux ne cessent d'imiter, & » qui a toujours le même effet ». Cette dureté fit soulever dix tribus, qui se séparerent de Roboam, & qui choisirent pour leur roi Jéroboam. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. Roboam fit construire des forteresses pour conserver les deux tribus qui lui restoient; & quand il se crut à l'abri des entreprises de Jéroboam, il abandonna la loi du Seigneur

pour suivre les penchans de son cœur corrompu. Il adora des idoles, & le peuple ne tarda pas à suivre les traces du maître. Sésac, roi d'Egypte, suivi d'une armée innombrable, entra dans le pays, & prit en peu de tems toutes les places de défense. Jérusalem, où le roi s'étoit retiré avec les principaux de sa cour, alloit être assiégée. Pour leur ôter toute espérance, Dieu envoya le prophete Séméias, qui leur déclara de sa part, que puisqu'ils l'avoient abandonné, il les abandonnoit aussi au pouvoir de Sésac. Cette menace les toucha; ils s'humilierent sous la main de Dieu, & reconnurent la justice de ses jugemens. Le Seigneur, fléchi par cette humiliation, adoucit la rigueur de l'arrêt porté par sa justice. Sésac se retira de Jérusalem, après avoir enlevé les trésors du temple du Seigneur & ceux du palais du roi. Roboam continua à vivre dans l'iniquité. Il mourut l'an 958 avant J. C. après avoir régné 17 ans, laissant le royaume à Abia, un de ses fils.

ROBOREUS, *voy.* ROVERE.

ROBORTELLO, (François) d'Udine, enseigna avec réputation la rhétorique & la philosophie morale à Lucques, à Pise, à Bologne & à Padoue, où il mourut en 1567, à 51 ans. On a de lui : I. Un *Traité d'Histoire*, 1543, in-8°., très-superficiel. II. Des *Commentaires* sur plusieurs des poëtes grecs & latins. III. *De vita & victu populi Romani sub Imperatoribus*, 1559, in-fol., livre savant & curieux. IV. Un grand nombre d'autres Ecrits, dans lesquels il y a quelquefois une critique trop âpre. On raconte que Jean Baptiste Egnace fut si irrité de celle qui regardoit un de ses ouvrages, qu'il le blessa d'un coup de poignard.

ROBUSTI, *voyez* TINTORET.

ROCABERTI, (Jean-Thomas de) né vers 1624, à Péselade, sur les frontieres du Roussillon & de la Catalogne, d'une maison illustre, entra jeune dans l'ordre de S. Dominique. Il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, & grand-inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquit l'estime du roi catholique, qui le fit 2 fois vice-roi de Valence. Il employa le tems que lui laissoient ses places, à composer plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Un Traité estimé, *De Romani Pontificis auctoritate*, en 3 vol. in-fol. II. *Bibliotheca Pontificia.* C'est un Recueil de tous les Traités composés par différens auteurs en faveur de l'autorité & de l'infaillibilité pontificale, imprimé à Rome en 1700 & années suivantes en 21 vol. in-fol. III. Un livre intitulé : *Aliment spirituel*, &c. Il mourut vers 1699.

ROCCA, (Ange) né en 1545 à Rocca-Contrata, dans la Marche d'Ancone, hermite de S. Augustin, fut fait docteur en théologie à Padoue en 1577, secrétaire de son ordre pendant 6 ans, président de l'imprimerie du Vatican en 1585, sacristain de Clément VIII en 1595, & enfin évêque de Tagaste en 1605. Il mourut à Rome le 8 avril 1620. Il fit diverses remar-

ques ſur l'Ecriture-Sainte & ſur les Peres ; mais on ne lit plus ſes Commentaires. Il s'y ſert indifféremment des bons & des mauvais auteurs, de monumens authentiques & de pieces douteuſes. Il écrit nettement, mais ſans élévation. Ses différens ouvrages parurent à Rome en 1719, 2 vol. in-fol. Les littérateurs font quelque cas de la *Bibliotheca Vaticana illuſtrata* de cet auteur, quoique fort inexacte. Son *Theſaurus pontificiarum antiquitatum, necnon rituum ac cæremoniarum*, 2 vol. in-fol., Rome, 1745, eſt un recueil curieux. On eſtime auſſi ſon Traité *De Campanis*, Rome, 1612, in-4°. ; on le trouve dans le 2e. volume du *Theſaurus Antiquitatum Romanorum* de Sallengre.

ROCH, (S.) né à Montpellier, d'une famille noble, perdit ſon pere & ſa mere à l'âge de 20 ans. Il alla à Rome en pélerinage ; il y guérit un grand nombre de perſonnes affligées de la peſte, & à ſon retour il s'arrêta à Plaiſance, infectée de cette maladie. Roch en fut frappé lui-même ; & contraint de ſortir de la ville, pour ne pas infecter les autres, il ſe retira dans une forêt où le chien d'un gentilhomme voiſin, nommé *Gothard*, lui apportoit tous les jours un pain. Guéri de la contagion, il retourna à Montpellier, & y mourut en 1327. Cet article eſt compoſé d'après les traditions populaires, & ſur des légendes de peu d'autorité ; mais l'incertitude des Actes d'un Saint ne conclut point contre ſon exiſtence, ni contre l'idée générale de ſes vertus & de ſes miracles (*voyez* CATHERINE). Les altérateurs des Légendes n'ont choiſi que de vrais actes, de vraies hiſtoires pour les embellir ; ils euſſent regardé comme une impiété, l'audace d'en ſuppoſer pour le fonds, & ils n'auroient pas réuſſi à les faire recevoir ; ce n'eſt qu'en faveur des monumens & du culte déjà établi, que ces impoſtures qu'ils ont cru méritoires, ont pris faveur. Une excuſe plus recevable eſt, que durant les dévaſtations des barbares, un grand nombre d'actes de martyrs, d'hiſtoires édifiantes, &c., ont péri, & que la piété des moines a cru devoir les remplacer par d'autres, rédigés ſur la tradition ou ſur le ſouvenir qu'ils en avoient conſervé ; & comme ces ſources n'étoient ni fort ſûres, ni ſuffiſantes pour fournir à de grands détails, les nouvelles hiſtoires ont été peu exactes & rédigées en partie ſur les mémoires de l'imagination.

ROCHE, (Jean de la) né dans le dioceſe de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Son talent pour la prédication ſe manifeſta de bonne heure. Il remplit avec ſuccès les principales chaires de la province & de la capitale. Cet orateur mourut en 1711, dans ſa 55e. année. On a de lui un *Avent*, un *Carême*, & des *Myſteres*, en 6 vol. in-12 ; & 2 vol. in-12 de *Panégyriques*. C'eſt principalement dans ce dernier genre qu'il excelloit. Ses *Panégyriques de Saint Auguſtin* & de *S. Louis* furent applaudis, lorſqu'il les débita, & plaiſent encore lorſqu'on les lit. Ses *Sermons* ſont ſolides, & l'Evangile n'y eſt pas défi-

guré par le vernis de nos orateurs à la mode. Ils sont écrits avec noblesse & avec élégance.

ROCHE, (Antoine-Martin) ex-Oratorien, né dans le diocese de Meaux, quitta l'Oratoire à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, & mourut à Paris en 1755, avant la 50e. année de son âge. On a de lui un *Traité de la nature de l'Ame & de l'origine de ses connoissances*, contre le systême de Locke & de ses partisans, en 2 gros vol. in-12, qui ont paru en 1759. Cet ouvrage solide & bien écrit mérite d'être lu.

ROCHE, Jacques-Fontaine de la) prêtre du diocese de Poitiers, grand partisan des convulsions, mort en 1761, vécut à Paris dans une obscurité prudente. Il eut, depuis 1731, la principale part aux feuilles qui paroissent toutes les semaines, sous le titre de *Nouvelles Ecclésiastiques*. Il avoit été pourvu d'une cure dans le diocese de Tours; mais il quitta la houlette pastorale en 1728, pour prendre la plume satyrique & fanatique d'un *scélérat obscur*, selon l'expression d'un auteur très-connu. Comme ce libelle a été continué, & qu'il est encore la trompette du mensonge & de la calomnie, il ne sera pas inutile de l'apprécier. En comparant les témoignages des Jésuites, des Jansénistes, & de ceux qui se moquent des uns & des autres, il sera aisé de déterminer au juste le mérite de la gazette & du gazetier. Si l'on pouvoit s'en rapporter aux Jésuites, le nouvelliste réunit tous les vices. » Il est impie dans sa morale, » hérétique dans sa doctrine, » calomniateur dans ses imputations, séditieux dans ses » plaintes, imposteur dans ses » écrits, ridicule dans ses dé» clamations, forcené dans ses » invectives, téméraire dans » ses soupçons, absurde dans » ses raisonnemens, faussaire » dans ses citations, furieux » dans ses satyres, fade dans » ses éloges, insipide dans ses » plaisanteries... Son libelle pé» riodique est un trésor de men» songes grossiers, de blas» phêmes horribles, d'impos» tures atroces, de falsifica» tions palpables, de contra» dictions sans nombre, de » platitudes pitoyables... C'est » là que des convulsions dia» boliques sont mises sur le » compte du Tout-Puissant, » & qu'on vomit contre les » vicaires de J. C. & leurs dé» cisions, contre les premiers » pasteurs & leurs instructions, » contre les gens de bien & » leur soumission à l'Eglise, les » calomnies les plus atroces, » assaisonnées de toutes les » expressions indécentes que » peuvent suggérer la rage & » la fureur à un frénétique qui » n'a ni ame ni éducation. L'in» fernal gazetier dans sa re» traite obscure se nourrit de » son infamie, il s'enveloppe » de sa noirceur, il s'applau» dit de sa méchanceté... Il ne » s'humanise que lorsqu'il faut » faire l'oraison funebre de » quelque maître d'école, de » quelque servante qui auront » eu le bonheur de mourir en » disant des injures au pape, en » faisant décréter leur pasteur, » en se faisant porter *leur jugement & leur condamnation* » en vertu d'un exploit, &

» sous l'escorte des huissiers ». En un mot, si l'on en croit les Jésuites, la Gazette Ecclésiastique est contraire aux premiers principes de la foi, de la raison, de la charité & de la probité. Si l'on s'en rapporte aux écrivains qui ne sont ni Jésuites ni jansénistes, en particulier à M. d'Alembert : « Le gazetier est » un *scélérat obscur* qui se rend » tous les huit jours criminel » de leze-majesté par des li- » belles méprisés; qui est tombé » dans un excès d'avilissement » auprès des gens sensés, en » donnant le nom de miracle à » des tours de passe-passe dont » les charlatans de la foire » rougiroient; en faisant l'éloge » de ces filles séduites que des » imposteurs ont dressées dès » l'enfance pour jouer à prix » d'argent cette farce abomi- » nable. C'est un balsphémateur » qui calomnie le vicaire de J.C. » en citant l'Evangile; qui ne » parle que de la charité dont » il viole toutes les loix; qui » vend toutes les semaines un » libelle qui dégoûte aujour- » d'hui les lecteurs les plus » avides de satyre; qui ne res- » pecte ni les oints du Sei- » gneur, ni les premiers pas- » teurs de l'Eglise, ni les mi- » nistres des souverains; qui » distille en un mot son venin » sur les talens & les vertus qui » honorent la Religion & que » la Religion consacre ». Si l'on consulte enfin les Jansénistes, dont il est le sécrétaire & l'entrepôt, ils n'en font point un portrait plus flatteur. Le célebre & modéré M. Duguet dit, que l'*auteur inconnu des* Nouvelles Ecclésiastiques *se rend coupable d'un attentat énorme.* M. Petitpied appellant, le caractérise ainsi : « L'auteur in- » sensé des *Nouvelles Ecclé-* » *siastiques* abandonnant les » voies de la charité, n'a point » trouvé celles de la vérité. » C'est un imprudent.... qui n'a » aucun discernement. C'est » un historien partial.... indigne » de toute créance.... c'est un » ingrat.... c'est un indocile.... » c'est un rebelle.... l'esprit de » vertige s'est saisi de lui.... » c'est un furieux qui attaque » toutes les puissances eccle- » siastiques & séculieres; tous » les corps & tous les particu- » liers. Abbés, évêques, ar- » chevêques, cardinaux, pa- » pes, ordres religieux, ma- » gistrats, ministres, princes, » rois, rien n'est épargné par » ce frénétique; le fiel coule » de sa plume, le noir sang qui » bout dans ses veines, se ré- » pand.... sur les personnes de » tout état, de tout sexe, de » toute condition. C'est un » convulsionniste.... fanatique. » En un mot, c'est un enragé » qui déchire à belles dents » depuis le simple clerc jusqu'au » souverain pontife; depuis » Neutelet jusqu'à Louis XV; » & tout ce qui est entre ces » deux extrêmes ». De ces trois portraits on pourra choisir celui qui paroîtra le plus ressemblant & le plus flatteur. En voici un quatrieme tracé par une main respectable à tous égards, par un des plus grands prélats qu'il y ait eu en France. M. de Montillet, archevêque d'Auch, dans son Instruction, vraiment pastorale, du 24 janvier 1764, apprend ainsi à ses diocésains à se former une juste idée du gazetier ecclésiastique.

» C'est un écrivain caché, inconnu : on ne sait où il habite ; cependant du fond de son repaire il lance incessamment les traits les plus envenimés contre tout ce qui lui déplaît ; monstre déguisé sous les dehors d'un défenseur du grand précepte de la charité, il en viole toutes les regles ; c'est un fourbe, un imposteur, un calomniateur décidé : vertu, mérite, puissance, autorité, tout est en proie à la malignité de sa plume ; vrai ou faux, tout lui est égal, pourvu qu'il nuise, qu'il déchire, qu'il mette en pieces ; rien ne le décide que l'intérêt de la cause à qui il a vendu sa plume, son honneur & son ame ; il est connu par les siens mêmes sous ce caractere : mais on a besoin d'un tel homme, on le paie, on le méprise & on s'en sert ». Ecoutons encore M. d'Alembert (*Dict. Encycl.*, art. *Nouvelles Eccléf.*). « Nouvelles Ecclésiastiques, est le titre très-impropre d'une feuille, ou plutôt d'un libelle périodique, sans esprit, sans vérité, sans charité & sans aveu, qui s'imprime clandestinement depuis 1728, & qui paroît réguliérement toutes les semaines. L'auteur anonyme de cet ouvrage, qui vraisemblablement pourroit se nommer sans être plus connu, instruit le public quatre fois par mois, des aventures de quelques clercs tonsurés, de quelques sœurs converses, de quelques prêtres de paroisse, de quelques moines, de quelques convulsionnaires, appellans & réappellans ; de quelques petites fievres guéries par l'intercession de M. Pâris ; de quelques malades qui se sont crus soulagés en avalant de la terre de son tombeau, parce que cette terre ne les a pas étouffés, comme bien d'autres. Quelques personnes paroissent surprises que le gouvernement qui réprime les faiseurs de libelles, & les magistrats qui sont exempts de partialité comme les loix, ne sévissent pas efficacement contre ce ramas insipide & scandaleux d'absurdités & de mensonges. Un profond mépris est sans doute la seule cause de cette indulgence : ce qui confirme cette idée, c'est que l'auteur du libelle périodique dont il s'agit est si malheureux, qu'on n'entend jamais citer aucun de ses traits ; humiliation la plus grande qu'un écrivain satyrique puisse recevoir, puisqu'elle suppose en lui la plus grande ineptie dans le genre d'écrire le plus facile de tous ». Après ces portraits divers, tracés par des mains non suspectes, ceux qui sont condamnés & calomniés dans ce libelle, peuvent dire avec Tertullien : *Tali dedicatore damnationis nostrae etiam gloriamur.* Apolog. c. 5.

ROCHEBLAVE, (Henri de) prédicateur de la religion prétendue-réformée, né en 1665, fut ministre à Schaffhouse en Suisse, dès l'âge de 20 ans. Il passa ensuite en Irlande, & devint ministre de l'Eglise Françoise de Dublin, où il mourut en 1709. On a de lui un volume de *Sermons*.

ROCHEBLOND, (Charles Hotman, dit la) bourgeois de Paris, fut l'auteur de la faction connue sous le nom des *Seize*, parce qu'ils avoient distribué à seize d'entr'eux les 16 quartiers de Paris. Elle se forma en 1589, pendant la Ligue, à laquelle elle se joignit; mais elle eut aussi ses intérêts particuliers, & ne seconda pas toujours les intentions du duc de Guise, ni celles du duc de Mayenne; ses procédés étoient en général moins réfléchis : c'étoit une espece de démocratie, & tenoit aux défauts de ce genre de gouvernement.

ROCHECHANDIEU, *voyez* CHANDIEU.

ROCHECHOUART, (René de) baron de Mortemart & seigneur de Vivonne, étoit d'une des plus anciennes familles du royaume, à laquelle la terre de Rochechouart en Poitou avoit donné son nom. Il servit dès l'âge de 15 ans au siege de Perpignan, & s'y signala par sa valeur. Il se trouva ensuite à la défense de Metz en 1552, & après avoir acquis beaucoup de gloire dans diverses occasions importantes, il mourut en 1587, à 61 ans, laissant plusieurs enfans de Jeanne de Saulx, fille du maréchal de Tavannes. L'aîné, Gabriel de Rochechouart, mort en 1643, à 68 ans, fut le pere de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, & premier gentilhomme de la chambre, qui mourut en 1675.

ROCHECHOUART, (François de) chevalier de Jars; *voyez* JARS.

ROCHECHOUART, (Louis-Victor) duc de Mortemart & de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, fils de Gabriel duc de Mortemart, né en 1636, servit de maréchal-de-camp à la prise de Gigeri en Afrique l'an 1664, à celle de Douay en Flandre en 1667, & au siege de Lille l'année d'après. Sa valeur le fit choisir pour conduire les galeres du roi au secours de Candie, où il fut en qualité de *Général de la Ste-Eglise*, titre dont le pape Clément IX l'honora. Ce pontife, pénétré de reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à cette occasion, lui permit de porter dans l'écusson de ses armes, lui & sa postérité, le Gonfalon de l'Eglise. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de Hollande en 1672, où il reçut une blessure dangereuse. Le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne & de Brie, & la place de général des galeres, furent les récompenses de son courage, & le fruit de la faveur de la marquise de Montespan, sa sœur. Il mourut en 1688.

ROCHECHOUART, (Françoise-Athenaïs de) sœur du précédent, fut d'abord connue sous le nom de mademoiselle de Tonnay-Charente. Sa beauté la rendit moins célebre, que le caractere de son esprit, plaisant, agréable & naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables, & qui ne fit qu'une ingrate. La duchesse de la Valliere, maîtresse de Louis XIV, l'admit dans sa société, & le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie.

Elle agaçoit ſans ceſſe ce monarque, qui diſoit en ſe moquant à madame de la Valliere: « Elle voudroit bien que » je l'aimaſſe, mais je n'en » ferai rien ». Il ne tint pas parole, & il fut bientôt épris de ſes charmes. La marquiſe de Monteſpan régna avec empire. Ses fantaiſies engagerent ce prince dans des dépenſes exceſſives & inutiles. Elle avoit ſupplanté la Valliere, & elle fut ſupplantée à ſon tour, d'abord par la ducheſſe de Fontanges, puis par la marquiſe de Maintenon. Louis XIV lui ordonna de quitter la cour vers 1680; & elle mourut en 1707, âgée de 66 ans, à Bourbon, où elle avoit été prendre les bains. A la fin de ſa vie elle ſe ſignala par de grandes aumônes, & tâcha de réparer les ſcandales qu'elle avoit donnés. Elle fit pluſieurs préſens à l'Egliſe, ſurtout à Notre-Dame des Ardilliers de Saumur, où l'on voit encore des traces de ſa munificence. « Peu-à-peu, dit le » duc de St-Simon dans ſes » Mémoires, elle vint à donner » tout ce qu'elle avoit aux » pauvres. Elle travailloit pour » eux, pluſieurs heures par » jour, à des ouvrages bas & » groſſiers, comme des che» miſes & d'autres choſes ſem» blables, & y faiſoit travail» ler ce qui l'environnoit; ſa » table, qu'elle avoit aimée » avec excès, devint la plus » frugale; ſes jeûnes furent fort » multipliés; ſa priere inter» rompoit ſa compagnie, & le » plus petit jeu auquel elle s'a» muſoit; &, à toutes les » heures du jour, elle quittoit » tout pour aller prier Dieu » dans ſon cabinet. Ses macé» rations étoient continuelles; » ſes chemiſes & ſes draps » étoient de toile jaune, la » plus dure & la plus groſſiere; » mais cachés ſous des draps » & une chemiſe ordinaire. » Elle portoit ſans ceſſe des » bracelets, des jarretieres, & » une ceinture à pointes de fer, » qui lui faiſoient ſouvent des » plaies; & ſa langue, autre» fois ſi à craindre, avoit auſſi » ſa pénitence ». Ce qui a pu lui mériter ces graces, c'eſt que dans les tems même de ſes égaremens, « elle n'avoit jamais, » dit le même écrivain, perdu » du vue la Religion; rien ne » lui auroit fait rompre aucun » jeûne, ni un jour maigre; » elle fit tous les carêmes, & » avec auſtérité; quant aux » jeûnes, lorſqu'elle étoit à la » cour, elle y ajoutoit des au» mônes abondantes; jamais » rien qui approchât du doute » & de l'impiété; mais im» périeuſe, altiere, domi» nante, moqueuſe, & tout ce » que la beauté & la toute» puiſſance qu'elle en tiroit, » entraîne après ſoi ». La France parut lui pardonner ſes torts, pour avoir introduit à la cour le grand Boſſuet, le duc de Montauſier & madame de Maintenon.

ROCHE-FLAVIN, (Bernard de la) né l'an 1552 à St.-Cernin en Rouergue, fut d'abord conſeiller à Toulouſe, puis au parlement de Paris. Son ſavoir lui procura la place de premier préſident en la chambre des requêtes au parlement de Toulouſe, puis celle de conſeiller-d'état. Il mourut en 1627, à 76 ans. On a de lui

un excellent *Recueil des Arrêts notables* du parlement de Toulouse, imprimé en cette ville, 1720, in-4°. On y trouve : I. Un *Traité des Droits Seigneuriaux*, très-consulté. II. Un *Traité des Parlemens*, 1617, in-fol., &c., plein de recherches & peu commun.

ROCHEFORT, *voy.* GARLANDE, MONTLHERI & RIEUX.

ROCHEFORT, (Gui de) seigneur de Pleuvaut, d'une maison originaire de Bourgogne, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, & se distingua à la guerre & dans le conseil de Charles, duc de Bourgogne, qui le fit son conseiller & son chambellan; mais sa faveur ne dura pas, soit qu'il eût mérité de la perdre, soit qu'il n'ait été qu'une nouvelle preuve de l'inconstance de l'amitié des grands. Louis XI, lui ayant fait des offres avantageuses, il vint servir ce monarque, qui le fit premier président au parlement de Dijon en 1482. Charles VIII, son fils, l'appella auprès de sa personne, & l'honora de la charge de chancelier en 1497. Il mourut en 1507, après avoir soutenu la dignité de la couronne, d'une maniere qui rend sa mémoire immortelle. C'est lui qui fit créer le grand-conseil en 1497. — Guillaume de ROCHEFORT, son frere, chancelier de France comme lui, mais moins célebre, étoit mort en 1492. Il détourna Charles VIII de dépouiller Anne de Bretagne, & lui persuada de l'épouser, pour réunir plus sûrement & plus honorablement cette province à la couronne.

ROCHEFORT, (Henri-Louis d'Aloigni de) se signala dans la guerre contre les Espagnols; & après la paix des Pyrénées, il suivit la Feuillade en Hongrie, & n'y montra pas moins de valeur. De retour en France, il servit avec distinction, & parvint à la dignité de maréchal de France en 1676. Il mourut la même année.

ROCHEFORT, (Guillaume de) membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, naquit à Lyon en 1731, & mourut à Paris en 1788. Il est connu avantageusement dans la littérature par une traduction en vers de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* d'Homere, une *Histoire critique des opinions des Anciens & des systêmes des Philosophes sur le bonheur*, des *Poésies diverses contre le systême des Matérialistes*, un *Poëme sur la mort de l'impératrice Marie-Thérese*, deux tragédies, *Electre* & *Pénélope*. Il réunissoit plus d'un genre d'érudition. A la connoissance du grec & du latin, il joignoit celle de l'italien & de l'anglois. En général il étoit plus disposé à estimer les beautés des anciens que celles des modernes. Il écrivoit avec plus de pureté que de chaleur, & plus de facilité que de force. Son style en prose a de la correction & même de l'élégance ; mais ses vers manquent souvent de vigueur. C'est à ce défaut peut-être qu'on doit attribuer la sévérité avec laquelle sa traduction d'Homere a été jugée par quelques lecteurs qui n'ont pas réfléchi, sans doute, à la prodigieuse difficulté d'une telle entreprise, & au courage constant & soutenu qu'elle demande. Une autre raison de cette sévérité, qui fait beaucoup d'hon-

neur au traducteur, c'est qu'il s'est toujours tenu fort éloigné de la clique philosophique, & qu'il en a combattu les erreurs avec autant de force que de constance. Delà les éloges très-flatteurs qu'il a reçus des critiques qui n'étoient pas enrôlés dans ce parti. Il est certain que sa version est supérieure à celle de Houdar de la Motte, le seul qui ait fait la même tentative : encore s'est-il borné à l'*Iliade*.

ROCHEFOUCAULD, (François, comte de la) d'une maison illustre, fut chambellan des rois Charles VIII & Louis XII. Il fit admirer à la cour son caractere bienfaisant, généreux, droit & sincere. Il tint en 1494, sur les fonts baptismaux, François I. Ce prince, ayant obtenu le sceptre, conserva beaucoup de considération pour son parrain. Il le fit son chambellan ordinaire ; il érigea en 1515 la baronnie de la Rochefoucauld en comté. Le comte de la Rochefoucauld mourut en 1517, laissant une mémoire illustre & un nom respecté.

ROCHEFOUCAULD, (François de la) né en 1558, de Charles de la Rochefoucauld, de la même famille que le précédent, se fit connoître très-avantageusement dès son enfance. Le roi Henri III l'éleva, en 1585, à l'évêché de Clermont, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse. Le pape Paul V, instruit de son zele pour faire recevoir le concile de Trente en France, & pour détruire l'hérésie, lui envoya le chapeau de cardinal en 1607. Louis XIII, voulant l'avoir plus près de sa personne, lui fit quitter l'évêché de Clermont pour celui de Senlis en 1613. Ce prélat travailla beaucoup pour la réforme des ordres de S. Augustin & de S. Benoît, & il eut le bonheur d'introduire la réforme dans son abbaye de Ste. Genevieve-du-Mont. En 1625, on fit courir en France un petit livre qui avoit pour titre : *Jugement des Cardinaux, Archevêques & Evêques sur les Libelles diffamatoires* (ces libelles étoient deux ouvrages où le cardinal de Richelieu étoit offensé). Le parlement fit défense de publier aucun autre écrit contre ces libelles, parce que peut-être il supposoit que c'étoit la véritable censure des prélats, comme M. du Pin l'a soutenu dans son *Histoire Ecclésiastique* ; mais les prélats assemblés désavouerent le 27 février 1626, cet ouvrage *comme n'ayant été lu ni vu par aucun des nommés au titre qu'il porte*. Le cardinal de la Rochefoucauld justifia leur conduite dans un assez gros ouvrage intitulé : *Raison pour le désaveu fait par les Evêques*, &c., & l'adressa au roi. Il y montre que le livre désavoué est marqué au sceau du schisme. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage. Il mourut en 1645, à 87 ans. Les vertus de cet homme illustre, sa piété & l'innocence de ses mœurs ne l'ont pas mis à l'abri des reproches & des injures des Jansénistes, & sur-tout de l'abbé de St-Cyran, qui lui ont fait un crime d'avoir fait du bien aux Jésuites, & d'avoir agi avec zele dans les querelles excitées par le docteur Richer (voyez sa *Vie*, 1646, in-4°, par le Pere

la Moriniere, chanoine-régulier). Il étoit frere d'Alexandre de la Rochefoucauld : *voyez* BROSSIER.

ROCHEFOUCAULD, (François, duc de la) prince de Marsillac, fils de François, 1er. duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613. Sa valeur & son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour, qui mêloient les lauriers de Mars à ceux d'Apollon. Il fut lié avec la fameuse duchesse de Longueville ; & ce fut en partie par l'instigation de cette princesse, qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre, & sur-tout au combat de St-Antoine, où il reçut un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque tems la vue. Après que ces querelles furent assoupies, le duc de la Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié & de la littérature. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Paris & Versailles avoient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné, les la Fayette trouvoient dans sa conversation des agrémens qu'ils cherchoient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec constance, & mourut à Paris en 1680, à 68 ans, avec les sentimens d'un bon chrétien. Quoique dans ses *Maximes* il ait représenté la mort comme le plus grand de tous les maux, quoiqu'il assure qu'on ne peut la voir telle qu'elle est sans trouver que c'est une chose épouvantable, il fit cependant paroître, dans ses derniers momens, une fermeté & un courage héroïques. « Je crains bien, » dit madame de Sévigné, que » nous ne perdions cette fois » M. de la Rochefoucauld ; la » fievre a continué ; il reçut » hier Notre-Seigneur ; mais » son état est une chose digne » d'admiration. Il est fort bien » disposé pour sa conscience, » voilà qui est fait : du reste, » c'est la maladie & la mort » de son voisin, dont il est » question : il n'en est pas » effleuré, il n'en est pas trou» blé. Il entend plaider devant » lui la cause des médecins, du » frere Ange & de l'Anglois, » sans daigner quasi dire son » avis...... Croyez-moi, ma » fille, ce n'est pas inutilement » qu'il a fait des réflexions » toute sa vie ; il s'est appro» ché de telle sorte ces der» niers momens, qu'ils n'ont » rien de nouveau ni d'étran» ger pour lui ». On a de lui : I. Des *Mémoires de la Régence d'Anne d'Autriche*, Amsterdam (Trévoux), 1713, 2 vol. in-12 ; écrits avec l'énergie de Tacite. C'est un tableau fidele de ces tems orageux, peint par un peintre qui avoit été lui-même acteur. II. Des *Réflexions* & des *Maximes*, réimprimées plusieurs fois. Elles roulent sur un systême qui en rend plusieurs fausses, & quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre est le mobile universel de toutes les actions de l'homme. S'il entendoit par amour-propre, l'amour de nous-mêmes, qui ne sauroit être vicieux tant qu'il est éclairé par de saines lumieres & retenu dans de justes bornes, son principe ne seroit pas défectueux ;

mais ce n'eſt pas ainſi qu'il l'entend. L'amour-propre ſur lequel il établit tout, eſt la vanité ou l'orgueil; poiſon, ſelon lui, ſi univerſellement répandu ſur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de ſa raiſon. « Quand on ne » ſauroit pas, dit un critique » judicieux, que ce petit livre » eſt d'un homme de cour, » on le devineroit ſans peine » en le liſant. L'auteur juge le » cœur humain d'après celui » des courtiſans. Il croyoit ap» paremment que la nature n'a» voit fait l'homme que pour » être grand ſeigneur ou eſ» clave des grands; il a pris » l'ouvrage de toutes les paſ» ſions combinées dans la ſo» ciété corrompue pour l'ou» vrage de la nature. Son li» vret qui peut être bon pour » connoître l'eſprit du monde, » ne ſauroit plaire aux grandes » ames, & n'inſpirera jamais » une belle action ». Le reproche que lui a fait l'abbé Trublet, de fatiguer par le changement des matieres, par le peu d'ordre qui regne dans ſes réflexions, & par l'uniformité du ſtyle, paroît également fondé. La meilleure édition de cet ouvrage eſt celle que nous en a donnée l'abbé Gabriel Brotier, avec des *Obſervations* intéreſſantes, Paris, 1789, 1 vol. in-8°. Cette édition doit être d'autant plus précieuſe aux amateurs de la littérature, que l'ouvrage de la Rochefoucauld a été étrangement maltraité par les éditeurs précédens. Les uns, ſous le vain prétexte d'un rapprochement commode, ont fait de ce livre un triſte & ennuyeux dictionnaire de morale. D'autres, plus téméraires, ont cité la Rochefoucauld à leur tribunal; ils ont rejeté pluſieurs *Maximes* de la Rochefoucauld, & leur en ont ſubſtitué d'autres que l'auteur lui-même avoit rejetées. Ce déſordre a commencé en 1778, & s'eſt renouvellé dans toutes les éditions ſuivantes. Pour rendre à cette production célebre ſon ancien état, il a fallu que M. l'abbé Brotier, déterrât, par le plus heureux haſard, dans des cabinets particuliers, la premiere & la derniere édition, publiées par la Rochefoucauld lui-même, & qui ne ſe trouvoient pas dans les plus grandes bibliotheques, même dans celle du roi.

ROCHEFOUCAULD, (Fréderic-Jerôme de Roye de la) de l'illuſtre maiſon des comtes de Rouci-Rochefoucauld, étoit fils de François de Roye de la Rochefoucauld, ſecond du nom, lieutenant-général & commandant de la gendarmerie de France. Un naturel heureux, un caractere doux, un eſprit conciliant, un grand ſens; telles furent les qualités qui diſtinguerent de bonne heure l'abbé de la Rochefoucauld, & qui lui mériterent l'archevêché de Bourges en 1729. Il ſe montra dans ce poſte tout ce qu'il avoit paru dès ſa plus tendre jeuneſſe, ami de la vertu, de la paix, & ſur-tout des indigens, qui avoient beſoin de ſa généroſité. Elu coadjuteur de l'abbaye de Cluny, en 1738, il en devint abbé titulaire par la mort du cardinal d'Auvergne, en 1747. Ce fut cette même

année qu'il fut honoré de la pourpre romaine. Il fut envoyé l'année d'après ambassadeur de France à Rome. De retour à Paris, il y fut accueilli comme il le méritoit. Le roi le nomma à l'abbaye de St. Vandrille en 1755, & le chargea en même tems du ministere de la feuille des bénéfices. Il présida aux assemblées du clergé de 1750 & de 1755, & se servit de sa droiture & de ses lumieres, pour rétablir la paix dans l'Eglise Gallicane. Louis XV l'éleva en 1756, à la place de son grand-aumônier. Il n'en jouit pas long-tems; une fluxion de poitrine l'enleva à l'Eglise & à la patrie en 1757. Les malheureux dont il étoit le consolateur, & les indigens dont il étoit le pere, le pleurerent amérement. Son cœur généreux & bienfaisant s'ouvroit de lui-même à la pitié, & des libéralités abondantes suivoient à l'instant les sentimens de compassion que l'indigence lui inspiroit. — Deux zélés & charitables prélats du même nom, François-Joseph de la ROCHEFOUCAULD, évêque de Beauvais, & Pierre-Louis, son frere cadet, évêque de Xaintes, souffrirent le martyre à Paris le 2 septembre 1792. Enfermés dans l'église des Carmes avec M. Dulaux, archevêque d'Arles, & 164 prêtres, ils préférerent une mort cruelle à l'apostasie qu'on leur proposoit. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 octobre 1792, p. 217.

ROCHEFOUCAULD, (Alexandre-Nicolas de la) marquis de Surgeres, né en 1709, mort le 29 avril 1760. Il prit le parti des armes, & cultiva en même tems les lettres. On a de lui: I. Une Comédie intitulée: *Ecole du Monde*. II. Un Abrégé de *Cassandre*, roman ennuyeux, qu'il a tâché de rendre agréable, 3 vol. in-12. III. Un Abrégé de *Pharamond*, 4 vol. in-12, dans le goût du précédent.

ROCHEMAILLET, (Gabriel-Michel de la) avocat de Paris; né à Angers en 1562, & mort en 1642, a donné de bonnes éditions de *Fontanon*, du *Coutumier général*, &c.; & a fait un *Théâtre Géographique de la France*, Paris, 1632, in-fol.

ROCHERS, *voyez* ANDIER des Rochers.

ROCHES, (Jean des) membre de l'académie des sciences de Bruxelles, a donné une *Grammaire* & un *Dictionnaire* flamand & françois, qui sont assez estimés. Il avoit commencé une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de tems après que le premier tome en eut paru. Si on en juge par ce commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter; on voit que l'auteur écrivoit à la hâte, & n'avoit ni les connoissances, ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les Annales Belgiques. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le *Recueil* de ceux de l'académie de Bruxelles: où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique; on y voit entr'autres choses, qu'il ne rendoit pas assez de justice à ces zélés Religieux d'Angleterre & d'Irlande, qui ont converti à la foi une partie de la Belgique & des régions voisines.

ROCHESTER, (Jean Wilmot, comte de) poëte Anglois, né dans le comté d'Oxford en 1648. Un gouverneur habile cultiva ses talens avec tant de succès, que ce seigneur, à l'âge de 12 ans, célébra en vers le rétablissement de Charles II. Il voyagea en France & en Italie, prit ensuite le parti des armes, & servit avec distinction sa patrie. Enfin il s'adonna tout entier à son goût pour les plaisirs & pour l'étude. Cette alternative fatigante ruina sa santé, & le fit mourir à la fleur de son âge, en 1680 (voyez la *Relation* de sa mort par Burnet, traduite en françois, in-8°). Le comte de Rochester s'étoit attiré les faveurs de son roi par son zele ; il mérita son indignation par ses *Satyres*, publiées à Londres en 1714, in-12. C'est le genre dans lequel il a principalement travaillé. Les passions y donnent souvent le ton, plus que le goût & le génie. Ses poésies sont la plupart d'une obscénité dégoûtante ; cependant dans ce tas d'ordures, il y a quelques traits sublimes, quelques pensées fortes & hardies. Plusieurs de ses *Satyres* ont été traduites en françois.

ROCHESTER, (l'Evêque de) *voyez* ATTERBURY.

ROCHYSANA, *voyez* ROQUESANNE.

ROCOLES, (Jean-Baptiste de) historien François au-dessous du médiocre, quoique décoré du nom pompeux d'historiographe de France & de Brandebourg, né vers l'an 1620, fut chanoine à Paris, protestant à Geneve, de nouveau catholique en France, derechef protestant en Hollande, & enfin mourut catholique en France en 1696. On a de lui : I. *Description des Empires du Monde par Davity*, augmentée d'un vol., Paris, 1660, 6 vol. in-fol. Ce volume n'a fait qu'augmenter les fautes dont cet ouvrage fourmille. II. *Introduction générale à l'Histoire*, 1664. III. *Abrégé de l'Histoire de l'Empire d'Allemagne*, Cologne, 1679. C'est une mauvaise traduction du *Nucleus Hist. Germ. de Larcher.* IV. *Les imposteurs insignes qui ont usurpé la qualité d'Empereurs*, Bruxelles, 1729, 2 vol. in-8°. V. *Histoire véritable du Calvinisme, opposée à l'Histoire de M. Maimbourg*, Amsterdam, 1683 ; ouvrage dont les Protestans, & en particulier Bayle, ont été peu contens, quoique l'auteur ait eu envie de leur plaire.

RODERIQUE, (Jean-Ignace de) né à Malmedy, se distingua par son amour pour les lettres, & par les secours qu'il procura à ceux qui les cultivoient. Il rédigea longtems la *Gazette de Cologne* avec un succès qui le rendit célebre dans toute l'Europe, & qui tira pour quelque tems cette feuille de la foule des ouvrages périodiques. Ce n'étoit qu'un amusement pour lui. Ses vues portoient sur des objets plus graves ; il fut employé & consulté par différens princes dans des affaires importantes, publia plusieurs Dissertations savantes, & mourut à Cologne le 6 avril 1758. On voit à Malmedy une très-belle chapelle, dont il ordonna la construction, & où l'on a placé un monument, avec son épi-

taphe très-bien rédigée en latin.

RODNEY, (Georges-Bridge) chevalier de l'ordre du Bain, amiral de l'escadre blanche, mort à Londres le 24 mai 1792, dans la 74e. année de son âge, fut un des plus habiles marins d'Angleterre. Le 16 janvier 1780, il défit entiérement la flotte Espagnole à la hauteur de Cadix; don Langara qui la commandoit, y fut pris avec cinq vaisseaux de ligne. Le 15, 17 & 19 avril de la même année, il combattit la flotte Françoise, commandée par le comte de Guichen: dans ces trois actions, la victoire fut balancée; mais le 12 avril 1782, elle se déclara ouvertement pour Rodney aux Antilles, à la hauteur de la Dominique, où la flotte Françoise, sous les ordres du comte de Grasse, fut défaite avec perte de plusieurs vaisseaux de ligne, parmi lesquels la *Ville de Paris*, de 100 pieces de canon, montée par l'amiral qui fut fait prisonnier. Le vainqueur continua à servir avec gloire, jusqu'à la paix conclue l'année suivante, quoique les grandes occasions de se signaler ne se présenterent plus. On l'appelloit l'*heureux Rodney*.

RODOGUNE *ou* RHODOGUNE, fille de Phraates roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, que Phraates tenoit prisonnier; ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de Cléopâtre (*voyez ce mot*). Il y a eu d'autres princesses de ce nom.

RODOLPHE, comte de Reinfelden, duc de Suabe, époux de Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV, fut élu roi de Germanie l'an 1077, par les Allemands, soulevés contre l'empereur son beau-frere. La fortune fut douteuse pendant quelque tems, en se déclarant tantôt pour un parti, & tantôt pour un autre. Mais elle abandonna totalement Rodolphe, l'an 1080, à la bataille de Wolcksheim, où il périt. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Berthold, duc de Zeringhen.

RODOLPHE I DE HABSBOURG, empereur d'Allemagne, surnommé *le Clément*, étoit fils d'Albert, comte d'Habsbourg, château situé entre Bâle & Zurich. Il fut élu empereur au mois d'octobre 1273, & ne voulut pas aller à Rome pour se faire couronner; mais il fit un traité en 1278 avec le pape Nicolas III, par lequel il s'engagea à défendre les biens & les privileges de l'Eglise Romaine. Son regne fut troublé par la guerre contre Ottocare, roi de Bohême, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vaincu fut obligé de céder au vainqueur l'Autriche, la Stirie & la Carniole. Il consentit à faire un hommage-lige à l'empereur, dans une isle au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devoient être fermés, pour lui épargner une mortification publique. Ottocare s'y rendit, couvert d'or & de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, & font voir aux yeux du peuple & des armées qui bordoient le Danube, le superbe Ottocare à genoux,

genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. Quelques écrivains ont traité cela de conte; mais ce fait est accrédité. La femme d'Ottocare, indignée de cet hommage, engagea son époux à recommencer la guerre. L'empereur marcha contre lui; la bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, le 26 août 1278, & Ottocare la perdit avec la vie. Rodolphe vendit la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'acheter. Florence donna 40,000 ducats d'or, Lucques 12,000, Genes & Bologne 6000. Cette liberté consistoit dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs loix municipales, de battre monnoie, d'entretenir des troupes. Rodolphe mourut à Gemersheim, près de Spire, en 1291, à 73 ans, avec la réputation d'un des plus braves guerriers & des plus grands politiques de son siecle. On rapporte qu'étant encore comte d'Habsbourg, il rencontra, étant à la chasse, un prêtre portant péniblement à travers les montagnes le Viatique à un malade; il descendit de cheval, y fit monter le prêtre, l'accompagna chez le malade, & ne voulut plus reprendre le cheval. Quelques jours après, un pieux hermite lui prédit son élévation au trône impérial. C'est à cette occasion qu'on cite une espece de prophétie consignée dans l'*Histoire de la Décadence de l'Empire*, par Maimbourg, tom. 2, pag. 256. « Grand exemple (celui » de Rodolphe de Habsbourg), » qui doit apprendre aux prin» ces de cette maison, que » comme les choses ne se con» servent que par les mêmes » principes qui leur ont donné » l'être; aussi la grandeur à la» quelle il a plu à Dieu de les » élever en ce monde, en » récompense de la piété de » l'empereur Rodolphe leur » chef, ne durera que tandis » qu'ils auront un vrai zele » pour la Religion; & que s'ils » le perdent par une fausse » politique, pour ne songer » qu'à leur agrandissement tem» porel & à leur intérêt, en » abandonnant celui de J. C., » ils périront ». Il y a un *Recueil* de CXL *Lettres* de cet empereur. On conserve précieusement ce manuscrit dans la bibliotheque impériale à Vienne. Adolphe de Nassau fut élu empereur après lui.

RODOLPHE II, fils de l'empereur Maximilien II, né en 1552, roi de Hongrie en 1572, roi de Bohême en 1575, élu roi des Romains à Ratisbonne le 27 octobre de la même année, prit les rênes de l'empire en 1576, après la mort de son pere, & les tint d'une main foible. La Hongrie presqu'entiere fut envahie par les Turcs en 1598, sans qu'on pût les en empêcher. Les revenus publics étoient si mal administrés, qu'on fut obligé d'établir des troncs à toutes les portes des églises, non pour faire la guerre (comme le dit Voltaire), mais pour secourir dans les hôpitaux les malades & les blessés qui l'avoient faite. Rodolphe envoya une armée en Hongrie, qui n'arriva qu'après la prise d'Agria & de plusieurs autres places importantes. Cette armée, ainsi que toutes celles

qui à cette époque combattirent les Turcs, que la seule maison d'Autriche d'Allemagne n'étoit pas en état de repousser, étoit un composé de toutes sortes de nations, sans discipline & sans subordination, & dont par conséquent les défaites n'ont rien de merveilleux. Barthélemi Géorgiewitz, dans un Discours inséré par Lonicer dans sa *Chronique Turque*, en parle de cette sorte : *Latrocinatur Hungarus, prædatur Hispanus, potat Germanus, stertit Bohemus, libidinatur Italus, Gallus cantat, Anglus lurcatur, Scotus helluatur ; militem qui moribus miles sit, vix ullum reperias.* Le duc de Mercœur, accompagné d'un grand nombre de François, rétablit un peu les affaires de ce royaume en 1600. L'empereur eut d'autres chagrins à essuyer. Son frere Mathias se révolta, & il fut obligé de lui céder les royaumes de Hongrie & de Bohême. Les divisions de sa maison, jointes au vif ressentiment que lui causerent les électeurs, par la demande qu'ils lui firent de choisir un successeur à l'empire ; tout cela hâta sa mort, arrivée en 1612, à 60 ans. Ticho-Brahé, qui se mêloit de prédire, lui avoit conseillé de se méfier de ses plus proches parens : conseil que la révolte de Mathias justifia, & que Rodolphe ne suivit que trop, ne laissant pas approcher ses parens de sa personne. Il est vrai qu'il en usoit à-peu-près de même envers les étrangers : ceux qui vouloient le voir, étoient obligés de se déguiser en palfreniers, pour l'attendre dans son écurie, quand il venoit voir ses chevaux, dont il étoit fort curieux, & qu'il entretenoit en grand nombre & d'un grand choix. C'étoit d'ailleurs un bon prince, ennemi du faste & de toute ostentation, juste, chaste, pieux, qui protégeoit les savans & cultivoit lui-même les sciences ; particuliérement la physique, l'astronomie & la chymie. Il ne voulut jamais se marier. Il devoit épouser Isabelle, fille de Philippe II ; mais sa répugnance pour le mariage fit manquer ce projet, ainsi que cinq autres.

RODON, (David de) Calviniste du Dauphiné, enseigna la philosophie à Die, puis à Orange & à Nismes, fut banni du royaume en 1663, & mourut à Geneve vers 1670. C'étoit un homme turbulent, plein de subtilités & d'idées bizarres. On a de lui : I. Un ouvrage rare qu'il publia sous ce titre : *L'Imposture de la prétendue Confession de foi de S. Cyrille*, Paris, 1629, in-8°. II. Un livre peu commun, intitulé : *De Supposito*, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, & accuse S. Cyrille de confondre les deux natures en J. C. III. Un Traité de controverse, intitulé : *Le Tombeau de la Messe*, Francfort, 1655, in-8° ; c'est ce Traité qui le fit bannir. IV. *Disputatio de Libertate & Atomis*, Nismes, 1662, in-8°, assez rare. V. Divers autres ouvrages, imprimés en partie à Geneve, 1668, 2 vol. in-4°. Quoique ce recueil ne soit pas commun, il n'est pas beaucoup recherché.

RODRIGUE, *voyez* SANCIO.

RODRIGUEZ, (Simon) Jésuite, né à Voussella dans

l'évêché de Viseo en Portugal, fut disciple de S. Ignace de Loyola, & refusa l'évêché de Conimbre. Il fut fait précepteur de don Juan, alla prêcher la foi aux sauvages du Brésil, & devint provincial des Jésuites Portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, & mourut à Lisbonne en 1579, avec de grands sentimens de religion.

RODRIGUEZ, (Alfonse) Jésuite, né à Valladolid en 1526, enseigna long-tems la théologie morale, & fut ensuite recteur de Monte-Rey en Galice, & instituteur des novices. Il mourut à Séville, le 21 février 1616, à 90 ans, en odeur de sainteté. Ce pieux Jésuite est principalement connu par son *Traité de la perfection Chrétienne*; ouvrage profond, qui décele un homme supérieurement versé dans la connoissance du cœur humain, & des moyens de l'épurer, de le sanctifier & de le rendre digne de son auteur. Le P. Rodriguez fait un admirable usage de l'Ecriture-Sainte & des Peres; & c'est ce qui donna à son ouvrage un ton d'autorité & d'onction qu'on trouve dans peu de livres spirituels, au même degré. Ce *Traité* a été traduit en françois par les Solitaires de Port-Royal, en 2 vol. in-4°, & par l'abbé Regnier Desmarais, 3 vol. in-4°, 4 in-8° & 6 in-12. La premiere de ces versions est très-peu fidelle, & les traducteurs n'ont pas fait difficulté d'attribuer à l'auteur Espagnol leurs sentimens particuliers. Cette version devient très-rare. On en avoit conservé un exemplaire au college de Louis-le-Grand, avec des notes de M. Regnier Desmarais, Paris, 1674, 2 vol. in-4°. Cet exemplaire fût enlevé pour 5 livres, quoique des curieux eussent donné commission de l'acheter à tout prix. L'ouvrage de Rodriguez, excellent en son genre, seroit encore meilleur, si l'auteur ne l'eût rempli de plusieurs histoires qui ne paroissent pas trop bien appuyées. L'abbé Tricalet en a donné un Abrégé en 2 vol. in-12. Cet Abrégé est trop resserré; l'on n'y trouve ni les lumieres ni l'onction de l'ouvrage de Rodriguez. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Alfonse RODRIGUEZ, aussi Jésuite, né à Ségovie, & mort à Majorque, le 31 octobre 1617, à l'âge de 87 ans, considéré comme un homme apostolique, plein d'œuvres & de mérites, & dont des écrivains contemporains ont parlé comme d'un thaumaturge.

RODRIGUEZ, (Emmanuel) Religieux Franciscain, d'Estremos en Portugal, mourut à Salamanque en 1619, à 68 ans. On a de lui : I. Une *Somme des Cas de Conscience*, 1595, 2 vol. in-4°. II. *Questions régulieres & canoniques*, 1609, 4 vol. in-fol. III. Un Recueil des *Privileges des Réguliers*, Anvers, 1623, in-fol., & plusieurs autres ouvrages qui n'ont plus de cours.

RODULPHE, né à Munster, sur la fin du 11*e.* siecle, se fit Religieux dans l'abbaye de St-Trond au pays de Liege. Il en devint abbé, mais il eut la douleur de voir piller & brûler son monastere par Gislebert, comte de Duras; ce qui le contraignit de se retirer à

Cologne, où l'archevêque le fit abbé du monastere de S. Pantaléon. Il rentra ensuite dans son abbaye de St-Trond, & y mourut l'an 1136. Nous avons de lui : I. Une *Chronique* de ce monastere, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1136. II. *Vie de S. Libert*, évêque de Cambray. Ces deux ouvrages se trouvent dans le tome 7e. du *Spicilege* de dom d'Achery. III. Un *Traité contre la Simonie*, en 7 liv., que dom Mabillon a trouvé dans la bibliotheque du monastere de Gemblours.

ROÉ, (Thomas) né à Low-Leyton dans le comté d'Essex, fut envoyé en ambassade auprès du Grand-Mogol en 1614 par Jacques I, & à Constantinople en 1620. Il rapporta de ses voyages plusieurs manuscrits grecs, qu'il donna à la bibliotheque Bodleyenne à Oxford. Il fut envoyé ensuite pour ménager la paix entre la Pologne & la Suede, & profita de cette occasion pour animer Gustave-Adolphe à dévaster l'empire pour soutenir les Protestans. Il mourut en 1644. On a ses *Négociations à la Porte depuis 1620 jusqu'en 1628*, Londres, 1740, in-folio, en anglois.

ROELL, (Herman-Alexandre) né en 1653 dans la terre de Doëlberg, dont son pere étoit seigneur, dans le comté de la Marck en Westphalie, devint en 1704 professeur de théologie à Utrecht, & mourut à Amsterdam en 1718, à 66 ans. Il possédoit les langues, la philosophie & la théologie. On a de lui : I. Un *Discours* & de savantes *Dissertations philosophiques sur la Religion naturelle & les idées innées*; Franeker, 1700, in-8°. II. Des *Theses*, 1689, in-4°; & plusieurs autres ouvrages peu connus.

ROËMER, (Olaüs) né à Arhus dans le Jutland, en 1644, se rendit très-habile dans les mathématiques, l'algebre & l'astronomie. Picard, de l'académie des sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671 par Louis XIV, pour faire des observations dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune astronome, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques au grand dauphin, & lui donna une pension. L'académie des sciences se l'associa en 1672, & n'eut qu'à se féliciter d'avoir un tel membre. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris, & qu'il travailla aux observations astronomiques avec Picard & Cassini, il fit des découvertes dans ces différentes parties des mathématiques. De retour en Danemarck, il devint mathématicien du roi Christiern V, & professeur d'astronomie avec des appointemens considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnoie & l'architecture, de régler les poids & les mesures, & de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemarck. Roëmer s'acquitta de ces commissions avec autant d'intelligence que de zele. Ses services lui mériterent les places de conseiller de la chancellerie, & d'assesseur du tribunal suprême de la justice. Enfin il devint bourguemestre de Cop-

penhague, conseiller-d'état sous le roi Fréderic IV, & mourut en 1710. C'étoit un homme sage, un savant modeste, un observateur attentif & appliqué. Horrebow, son disciple, mais qui n'avoit pas toutes les qualités de son maître, beaucoup plus léger & plus présomptueux que lui, fit imprimer à Coppenhague en 1735, in-4°, diverses observations de Roëmer, avec la méthode d'observer du même, sous le titre de *Basis Astronomiæ*.

ROGAT, (*Rogatus*) évêque donatiste d'Afrique, se fit chef d'un nouveau parti dans la Mauritanie Césarienne, aujourd'hui le royaume d'Alger, vers l'an 372. Il donna à ceux qui le suivirent le nom de *Rogatistes*. Ils étoient autant opposés aux autres Donatistes, qu'aux Catholiques; & les Donatistes n'avoient pas moins de haine contre eux, que contre les Catholiques mêmes. Ils les firent persécuter par Firmus Maurus, roi de Mauritanie. L'évêque de Césarée, qui étoit Rogatiste, lui livra lui-même sa ville. On a accusé Rogat d'avoir suivi les sentimens particuliers de Donat de Carthage, touchant l'inégalité des trois Personnes divines. Sa secte dura quelque tems en Afrique, & il eut pour successeur Vincent Victor.

ROGER, roi de Sicile, né l'an 1097, étoit petit-fils de Tancrede de Hauteville en Normandie. Le comte Roger son pere le laissa en mourant sous la tutelle d'Adélaïde sa mere. Dès que ce prince fut en âge de gouverner son état, il ne songea plus qu'à étendre les bornes du comté de Sicile, dont il avoit hérité de son pere. Il s'empara de la Pouille, après la mort du duc Guillaume son oncle. Le pape Honorius II, effrayé de ses progrès, tenta de l'arrêter. Roger dissipa les troupes qu'on lui opposoit, contraignit le pape à lui donner l'investiture de la Pouille, de la Calabre & de Naples, & Robert, comte de Capoue, à se reconnoître son vassal. L'an 1130, il embrassa le parti de l'antipape Anaclet; & celui-ci, en reconnoissance, lui accorda le titre de roi de Sicile avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue & le duché de Naples. Les princes ses voisins appellerent à leur secours l'empereur Lothaire, qui enleva à ce nouveau roi une partie de ses conquêtes; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne, que Roger s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avoient été ôtées. Il fit prisonnier Innocent II avec toute sa suite; & ce pape n'obtint sa liberté, qu'en accordant au roi & à ses descendans le royaume de Sicile, le duché de la Pouille & la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du St-Siege. L'an 1146, il tourna ses armes contre Manuel, empereur des Grecs, prit Corfou, pilla Céphalonie, le Négrepont, Corinthe, Athenes, s'avança jusqu'aux fauxbourgs de Constantinople, & revint chargé d'un immense butin. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli & d'autres places sur les côtes d'Afrique, & de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur Grec. Enfin,

après avoir assuré la paix dans ses états, s'être fait respecter de ses sujets & craindre des ennemis, ce prince illustre mourut l'an 1154, âgé de 58 ans. Il avoit fait graver ce vers sur son épée :

Appulus & Calaber, Siculus mihi servit & Afer.

ROGER, *voyez* SCHABOL.

ROHAN, (Anne & Catherine de) *voyez* PARTHENAY.

ROHAN, (Pierre de) chevalier de Gié & maréchal de France, plus connu sous le nom de *Maréchal de Gié*, étoit fils de Louis de Rohan, d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons du royaume, originaire de Bretagne. Louis XI récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France en 1475. Il fut un des quatre seigneurs qui gouvernerent l'état, pendant la maladie de ce prince à Chinon, en 1484. Deux ans après, il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue en 1495, où il se signala. Sa faveur se soutint sous Louis XII, qui le fit chef de son conseil, & général de son armée en Italie. Mais ayant encouru la disgrace de la reine Anne de Bretagne, il fut condamné à un exil de la cour & à une privation des fonctions de sa charge pendant 5 ans. Rohan mourut en 1513, entiérement désabusé des grands & de la grandeur.

ROHAN, (Henri, duc de) pair de France, prince de Léon, naquit au château de Blein en Bretagne l'an 1579. Henri IV, sous les yeux duquel il donna des marques distinguées de bravoure au siege d'Amiens, à l'âge de 16 ans, l'aima avec tendresse. Après la mort de ce monarque, il devint chef des Calvinistes en France, & chef aussi redoutable par son génie, que par son épée. Il soutint, au nom de ce parti, trois guerres contre Louis XIII. La 1re. s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la Religion Catholique dans le Béarn; la 2e., à l'occasion du blocus que l'armée royale mit devant la Rochelle; & la 3e., lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois (*voyez les articles de* LOUIS XIII *& de* PLESSIS-RICHELIEU). Le duc de Rohan s'appercevant, après la prise de cette place, que les villes de son parti cherchoient à faire des accommodemens avec la cour, réussit à leur procurer une paix générale en 1629, à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les Huguenots furent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications; ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Cette paix ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc de Rohan, inutile à son parti & désagréable à la cour, se retira à Venise. Cette république le choisit pour son généralissime contre les Impériaux. Louis XIII l'enleva aux Vénitiens pour l'envoyer ambassadeur en Suisse & chez les Grisons. Sous prétexte d'aider ces peuples à soumettre les habitans de la Valtelline, protégés par les Espagnols & les Impériaux, Rohan espéroit de s'y former un petit état; mais ce chimérique

espoir ayant été déjoué, il se retira à Geneve, d'où il alla rejoindre le duc de Saxe-Weimar. S'étant mis à la tête du régiment de Nassau, il enfonça les ennemis; mais il fut blessé le 28 février 1638, & mourut de ses blessures le 13 avril suivant, dans sa 59e. année. Il fut enterré le 27 mai dans l'église de S. Pierre à Geneve. Sa femme, Marguerite de Béthune, fille de Sully, qu'il avoit épousée en 1605, étoit protestante comme lui, & se rendit fameuse par son courage mal employé. Elle défendit Castres contre le maréchal de Thémines en 1625, & partagea les fatigues d'un époux dont elle captiva tous les sentimens. Elle mourut à Paris le 22 octobre 1660. Le duc de Rohan fut un des plus grands capitaines de son siecle; mais son esprit exalté & romanesque, joint au fanatisme de secte, rendit ses talens militaires inutiles ou dangereux. Il avoit eu dessein d'acheter l'isle de Chypre, pour y introduire les familles protestantes de France & d'Allemagne. Le grand-seigneur devoit la lui céder moyennant 200,000 écus, & un tribut annuel de 60,000 liv.; mais la mort du patriarche Cyrille, favorable aux Protestans, auquel il avoit confié cette affaire, la fit échouer. Nous avons de lui plusieurs ouvrages: I. *Les Intérêts des Princes*; livre imprimé à Cologne en 1666, in-12, dans lequel il apprécie à sa maniere les intérêts publics de toutes les cours de l'Europe. II. *Le Parfait Capitaine*, ou l'*Abrégé des guerres des Commentaires de César*, in-12. Il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumieres pour celle des modernes. III. Un *Traité de la corruption de la Milice ancienne*. IV. Un *Traité du Gouvernement des Treize Cantons*. V. Des *Mémoires*, dont les plus amples éditions sont en deux vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1610 jusqu'en 1629: on pense bien que tout y prend le ton de son ame aigrie & vindicative. VI. *Recueil de quelques Discours politiques sur les affaires d'Etat*, depuis 1612 jusqu'en 1629; in-8°., Paris, 1644-1693-1755; avec les *Mémoires & Lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Valtelline*, 3 vol. in-12, Geneve (Paris) 1757. C'est la 1re. édition qu'on ait donnée de ces Mémoires. M. le baron de Zurlauben les a tirés de différens manuscrits authentiques. Il a orné cette édition de notes géographiques, historiques & généalogiques; & d'une *Préface*, qui contient une *Vie* abrégée du duc de Rohan. Nous avons la *Vie* du même duc, composée par l'abbé Pérau. Elle occupe les tomes XXI & XXII de l'*Histoire des Hommes Illustres de France*.

ROHAN, (Benjamin de) seigneur de Soubise, frere du précédent, porta les armes en Hollande sous le prince Maurice de Nassau, & soutint le siege de St.-Jean-d'Angeli, en 1621, contre l'armée que Louis XIII commandoit en personne. Cette place se rendit. Rohan promit d'être fidele, & il reprit les armes six mois après. Il s'empara de tout le bas Poitou,

en 1622, & après différens succès, il fut chassé en 1626 de l'isle de Rhé, dont il s'étoit emparé, ensuite de celle d'Oleron, & fut contraint de se retirer en Angleterre. Il négocia avec chaleur, pour obtenir des secours aux Rochellois; & lorsque malgré ces secours cette ville eut été soumise, il ne voulut pas revenir en France. Il se fixa en Angleterre, où il mourut sans postérité en 1641.

ROHAN, (Marie de) duchesse de Chevreuse, *voyez* CHEVREUSE.

ROHAN, (Marie-Eléonore de) fille de Hercule de Rohan-Guémené, duc de Montbazon, prit l'habit de Religieuse de l'ordre de S. Benoît dans le couvent de Montargis, en 1645. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue, près de Paris. Les Religieuses du monastere de S. Joseph à Paris, ayant adopté en 1669 l'office & la Regle de S. Benoît, madame de Rohan se chargea de la conduite de cette maison. Elle y donna des *Constitutions*, qui sont un excellent Commentaire de la regle de S. Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastere en 1681, à 53 ans. La religion, la droite raison, la douceur formoient son caractere. On a d'elle quelques ouvrages estimables. Les principaux sont: I. La *Morale du Sage*, in-12; c'est une paraphrase des *Proverbes*, de l'*Ecclésiastique* & de la *Sagesse*. II. *Paraphrase des Psaumes de la Pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent. III. Plusieurs *Exhortations* aux vêtures & aux professions des filles qu'elle recevoit. IV. Des *Portraits*, écrits avec assez de délicatesse.

ROHAN, (Armand-Gaston de) né en 1674, docteur de Sorbonne, évêque de Strasbourg, obtint le chapeau de cardinal en 1712. Il fut ensuite grand-aumônier de France en 1713, commandeur de l'ordre du St.-Esprit, & proviseur de Sorbonne. Il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques de son tems, & fit paroître beaucoup de zele pour l'union de l'Eglise & la soumission à ses jugemens. L'académie françoise & celle des sciences se l'associerent, & le perdirent en 1749. C'étoit un prélat magnifique, & il ne se signala pas moins par sa générosité, que par la douceur de son caractere, par son affabilité, & par les autres qualités qui rendent les hommes aimables dans la société. On a sous son nom des *Lettres*, des *Mandemens*, des *Instructions Pastorales*, & le *Rituel de Strasbourg*. — Armand de ROHAN, son neveu, né en 1717, connu sous le nom d'*Abbé de Ventadour* & de *Cardinal de Soubise*, fut prieur & docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-Dieu, grand-aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi, & l'un des Quarante de l'académie françoise. Il mourut à Saverne en 1756, après s'être distingué par sa charité, son zele, des mœurs douces & pures. Il avoit fait d'excellentes études en Sorbonne, & profité de ses lumieres pour sa conduite personnelle & celle de

ſes ouailles. Il marquoit la plus grande conſidération aux eccléſiaſtiques qui rempliſſoient leur devoir, & c'eſt ce qui n'a pas peu contribué à multiplier les bons paſteurs dans ſon dioceſe.

ROHAN, (le chevalier Louis de) *voyez* TRUAUMONT.

ROHAN, *voyez* GARNACHE & TANCREDE.

ROHAULT, (Jacques) né en 1620, d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire ſa philoſophie, & s'attacha aux opinions de Deſcartes. Il enſeigna la phyſique 10 ou 12 ans à Paris, & mourut en 1675, à 55 ans. Rohault étoit tout à lui-même & à ſes livres. Il ne ſépara jamais la philoſophie de la Religion, & concilia l'une & l'autre dans ſes écrits & dans ſes mœurs. Ses principaux ouvrages ſont: I. Un *Traité de Phyſique*, in-4°., ou 2 vol. in-12. Il y a fait entrer une foule de queſtions phyſico-mathématiques & phyſico-anatomiques. II. Des *Elémens de Mathématiques*. III. Un *Traité de Méchanique*, dans ſes *Œuvres poſthumes*, 2 vol. in-12. IV. Des *Entretiens ſur la Philoſophie*, & d'autres ouvrages qui ont été utiles autrefois.

ROLEVINCK, (Werner) né à Laer, bourg du dioceſe de Munſter, ſe fit Chartreux à Cologne en 1447, & ſe diſtingua par ſa ſcience & par ſa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés & en manuſcrits, prouvent ſon aſſiduité au travail. Il mourut l'an 1592, victime de ſa charité envers des Religieux de ſon ordre, infeſtés de la peſte. Entre tous ſes ouvrages on diſtingue: I. *Faſciculus temporum*, Cologne, 1474, Louvain, 1486; en françois, par Pierre Surget, de l'ordre de S. Auguſtin, 1495. C'eſt une chronique qui va, dans l'édition de Louvain, juſqu'en 1480, & qui a été continuée par Jean Linturius juſqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'hiſtoire de la réſurrection du chanoine qu'on dit avoir occaſionné la converſion de S. Bruno (*voyez* DIOCRE). II. *Libellus de venerabili Sacramento*, Paris, 1513. III. *De Regimine principum*, Munſter, in-4°. IV. *Vita & Miracula S. Servatii*, Cologne, 1472. V. *Vita S. Hugonis*. VI. *Diſſertationes de Martyrologio Paſchalique Luna*, 1472, in-4°. VII. Des *Sermons*, des *Commentaires* ſur quelques livres de l'Ecriture, &c.

ROLIN, *voyez* RAULIN.

ROLLE, (Michel) né à Ambert en Auvergne, l'an 1652, mourut à Paris en 1719. Son inclination pour les mathématiques l'attira dans cette ville, où il fut aſſocié à l'académie des ſciences. Son mérite, ſa conduite paiſible & réguliere, la douceur de ſa ſociété & ſa probité exacte, furent ſes ſeuls ſolliciteurs. Il a laiſſé un *Traité d'Algebre*, 1690, in-4°., qui mérita l'attention des mathématiciens; & une *Méthode pour réſoudre les queſtions indéterminées de l'Algebre*, 1699.

ROLLENHAGUEN, Allemand, né en 1542, mort en 1609, eſt auteur d'un petit Poëme épique, dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'Homere, & de quelques *Comédies* & *Tragédies*, &c.

ROLLER, (Joseph) né à Hohenstadt en Moravie, en 1704, entra chez les Jésuites en 1720, & se distingua dans l'étude des belles-lettres. L'éloquence de la chaire l'occupa sur-tout; il l'enseigna pendant 9 ans avec un succès extraordinaire; il donna ensuite pendant un an des leçons sur l'éloquence profane. A la sollicitation de ses auditeurs, il publia son traité, *Eloquentia sacra & profana in geminos tractatus distributa*, Olmutz, 1752, in-8°. C'est une excellente réthorique, contenant les meilleurs principes & un bon choix d'exemples. L'auteur mourut à Waporzan en 1767.

ROLLI, (Paul) né à Rome en 1687, d'un architecte, fut disciple de Gravina, qui lui inspira le goût des lettres & de la poésie. Un seigneur Anglois (le lord Sembuck) l'ayant emmené à Londres, l'attacha à la famille royale, en qualité de maître de langue toscane. Rolli demeura en Angleterre jusqu'à la mort de la reine Caroline, sa protectrice. Il revint l'an 1747 en Italie, & mourut en 1767, laissant un cabinet très-curieux, & une bibliotheque riche & bien choisie. Ses principales productions poétiques virent le jour à Londres en 1735, in-8°. Ce sont des *Odes* non rimées, des *Elégies*, des *Chansons*, & des *Hendeca-Syllabes* dans la maniere de Catulle. On a encore de lui un recueil d'*Epigrammes*, imprimé à Florence en 1776, in-8°., & précédé de sa Vie par l'abbé Fondini; & le *Paradis perdu* de Milton en vers italiens, Londres, 1735, in-fol.; les *Odes* d'Anacréon, aussi en vers italiens, Londres, 1739, in-8°.

ROLLIN, (Charles) né à Paris en 1661, d'un coutelier, fut reçu maître dès son enfance. Un Bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servoit la messe, ayant reconnu dans ce jeune-homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au college du Plessis. Charles Gobinet en étoit alors principal; il devint le protecteur de Rollin, qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractere, & son estime par ses talens. Après avoir fait ses humanités & sa philosophie au college du Plessis, il fit 3 années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, & il n'a jamais été que tonsuré. Le célebre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinoit sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde en 1683, en rhétorique en 1687, & à la chaire d'éloquence au college-royal en 1688. A la fin de 1694 il fut fait recteur: place qu'on lui laissa pendant 2 ans pour honorer son mérite. L'université prit une nouvelle face: Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il introduisit l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Ecriture-Sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du college de Beauvais, ayant été appellé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce college jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à

la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'académie des belles-lettres le possédoit depuis 1701. Ces deux compagnies le perdirent en 1741, à 80 ans. Rollin étoit principalement estimable par la douceur de son caractere, par la simplicité de ses mœurs. Au lieu de rougir de sa naissance, il étoit le premier à en parler. *C'est de l'antre des Cyclopes*, disoit-il dans une Epigramme latine à un de ses amis, en lui envoyant un couteau, *que j'ai pris mon vol vers le Parnasse.* Ce n'est pas qu'il n'eût en même tems une sorte de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages, dont les éloges emphatiques de ses partisans lui avoient donné une haute opinion. Il disoit naïvement ce qu'il en pensoit; & ses jugemens, quoique trop favorables, étoient moins l'effet de la présomption, que de la franchise de son caractere. C'étoit un de ces hommes qui sont vains sans orgueil. Rollin parloit bien; mais il avoit plus de facilité d'écrire que de parler, & on trouvoit plus de plaisir à le lire qu'à l'entendre. Son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes chercherent à avoir des relations avec lui. Feu le roi de Prusse étant encore prince-royal, entretenoit une correspondance avec lui. Quand il fut monté sur le trône, il lui écrivit pour lui annoncer son avénement. Rollin lui répondit par une longue lettre bien édifiante, où il lui détailloit les devoirs d'un roi chrétien. La réponse de Fréderic commençoit à-peu-près ainsi: *M. Rollin, je trouve dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, & l'empressement d'un bon ami.* Plus bas il disoit: *Vos avis, mon cher & vénérable Rollin, me sont beaucoup plus utiles, que les complimens faux & souvent insipides des flatteurs.* Cette phrase doroit un peu la pilule; mais Rollin ne put digérer *la tendresse d'une nourrice.* Il rompit toute correspondance avec le roi, & lui écrivit que, *comme il respectoit ses occupations importantes, il n'auroit plus l'honneur de lui écrire.* Quant au mérite littéraire de cet auteur, on l'a trop exalté de son tems, & on le déprécie trop aujourd'hui. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Edition* de *Quintilien*, en 2 vol. in-12, à l'usage des écoles, avec des notes, & une préface très-instructive sur l'utilité de ce livre, tant pour former l'orateur que l'honnête homme. L'éditeur a eu attention de retrancher de son ouvrage quantité d'endroits qu'il a trouvé obscurs & inutiles. II. *Traité de la maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres par rapport à l'esprit & au cœur*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est recommandable par les sentimens de religion qu'il respire, par le zele du bien public, par le choix des plus beaux traits des écrivains grecs & latins, par la noblesse & l'élégance du style: il ne peut être que très-utile aux instituteurs, & servir à former d'excellens éleves: déjà par lui-même, une bonne réfutation de la pédagogie moderne, il l'est davantage encore par les fruits qu'il a produits & qu'il produira

toujours quand on le prendra pour guide. III. L'*Histoire ancienne des Egyptiens*, *des Carthaginois*, *des Assyriens*, *des Babyloniens*, &c., en 13 vol. in-12, publiés depuis 1730 jusqu'en 1738. Peu d'auteurs ont travaillé les annales du genre-humain avec des intentions plus pures & plus sages, avec une dose plus marquée de cette simplicité & de cette bonhomie précieuse, infiniment plus attachante que l'amphigourisme du bel-esprit. Si l'auteur a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, par d'imposans dehors, du moins il a su se défendre dans la composition de ses ouvrages historiques des impressions de l'erreur. On s'est plaint cependant avec raison que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie ; qu'il y a beaucoup d'inexactitudes dans les faits ; que l'auteur n'a pas assez examiné les exagérations des anciens historiens ; que son style n'est pas égal, & cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté dans des ouvrages modernes des 20 & 30 pages de suite. Rien de plus noble & de plus épuré que ses réflexions ; mais elles sont répandues avec trop peu d'économie. IV. L'*Histoire Romaine*, *depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*. La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage, que M. Crevier, son disciple, a continué depuis le 9e. volume (*voyez* CREVIER). L'*Histoire Romaine* eut moins de succès que l'*Histoire ancienne*. On trouva que c'étoit plutôt un Discours moral & historique, qu'une Histoire en forme. L'auteur ne fait qu'indiquer plusieurs événemens considérables ; tandis qu'il s'étend avec une sorte de prolixité sur ceux qui lui fournissent un champ libre pour moraliser. V. La *Traduction* latine de plusieurs Ecrits théologiques sur les querelles du tems. L'auteur étoit un des plus zélés partisans du diacre Pâris ; il ne rougissoit pas de faire en son honneur un personnage parmi les Convulsionnaires sur le cimetiere de S. Médard. Il se glorifie lui-même de cette dévotion dans ses Lettres. Il laissa par son testament 3000 florins à la caisse destinée aux entreprises & à la dépense du Parti (*voyez* NICOLE). VI. *Opuscules*, *contenant diverses Lettres*, *Harangues*, *Discours*, *Complimens*, &c., Paris, 1771, 2 vol. in-12. Recueil peu intéressant, & qui auroit eu besoin de plus de choix. L'abbé Tailhié a donné un Abrégé de l'*Histoire ancienne*, imprimée avec des figures à Lausanne & à Geneve en 5 vol. in-12. L'*Histoire ancienne*, l'*Histoire Romaine*, & le *Traité des Etudes* ont été réimprimés in-4°. En 1782, Bassompierre, imprimeur de Liege, a donné une très-belle édition de l'*Histoire Romaine*, avec la Continuation, 16 vol. in-8°. *Voyez* BELLENGER.

ROLLON, RAOUL *ou* HAROUL, 1*er*. duc de Normandie, étoit un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses & de ravages en France dans les 9*e*. & 10*e*. siecles. Le roi Charles le Simple, pour avoir la paix avec eux, conclut à St-Clair-sur-Epté, en 912, un traité, par lequel il donna à Rollon leur

chef, sa fille Gisle ou Giselle en mariage, avec la partie de la Neustrie, appellée depuis de leur nom *Normandie*, à condition qu'il en feroit hommage, & qu'il embrasseroit la Religion Chrétienne. Rollon y consentit, fut baptisé, & prit le nom de *Robert*, parce que, dans la cérémonie, Robert, duc de France & de Paris, lui servit de parrain. Mais lorsqu'il fallut rendre l'hommage, dont une des formalités étoit de baiser le pied du roi, le fier Rollon dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui, leva si haut le pied du monarque, qu'il le fit tomber en arriere. La France étoit alors dans une si triste situation, qu'on feignit de prendre cette insolence pour une mal-adresse, dont il ne falloit que rire. Le nouveau duc de Normandie montra autant d'équité sur le trône, qu'il avoit fait éclater de courage dans les combats. Son nom seul prononcé faisoit la loi, & obligeoit de se présenter devant les juges. C'est, selon quelques-uns, l'origine du fameux cri de *Haro*, qui est encore aujourd'hui en usage dans la Normandie, & dont il est fait mention dans tous les édits & déclarations des rois de France. Il est cependant des savans qui dérivent le mot de *haro* du mot tudesque *har*, qui signifie *cri* ou *clameur*; & qui annonçoit en général la réclamation & le mécontentement des peuples contre quelque nouvelle loi. Mais les deux sentimens se concilient en disant que ce cri populaire prenoit une force & une considération particulieres, lorsqu'il avoit le suffrage du duc Rollon. On rapporte aussi à ce prince l'institution de l'Echiquier, ou Parlement ambulatoire, qui fut rendu sédentaire à Rouen l'an 1499. Epuisé de fatigue & d'années, Rollon abdiqua en 927 en faveur de Guillaume son fils, & vécut encore 5 ans après, suivant Guillaume de Jumiege. C'est donc une erreur manifeste dans Ordric Vital, de placer sa mort, comme il fait, en 917.

ROLLWINCK, (Wernerus) *voyez* ROLEVINCK.

ROMAIN, (S.) diacre de l'église de Césarée, né dans la Palestine, souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien. Comme il reprenoit publiquement les Chrétiens, qui pour éviter la rage des bourreaux, alloient dans les temples adorer les faux dieux, il fut pris & mené devant le juge, qui le condamna à être brûlé. Etant sur le bûcher, attaché au poteau, & voyant que les bourreaux attendoient que l'empereur ordonnât d'y mettre le feu, il les pressa & leur demanda hardiment, où étoit le feu? L'empereur en étant averti, le fit ramener devant lui, pour le condamner à souffrir un autre supplice, & il ordonna qu'on lui coupât la langue, qu'il donna généreusement; il fut ensuite mené en prison & étranglé quelque tems après. — Il ne faut pas le confondre avec S. ROMAIN qui fut décapité à Rome, la veille du martyre de S. Laurent, qui l'avoit instruit & baptisé; ni avec deux autres martyrs du même nom.

ROMAIN, (S.) issu de la race des rois de France, fut nommé

à l'archevêché de Rouen en 626. Sa vertu & sa naissance lui acquirent l'estime des peuples. Il mourut en 639. L'Eglise de Rouen est dans l'usage de délivrer tous les ans un criminel, le jour de l'Ascension. Ce droit, dont elle jouit de tems immémorial, est fondé, dit-on, sur le privilege qui lui fut accordé par un des rois de France, en mémoire de ce que S. Romain avoit délivré les environs de Rouen d'un horrible dragon, qui dévoroit les hommes & les bestiaux. On sait que ces dragons tués sont souvent le symbole & l'expression des fléaux & des maux publics arrêtés par le courage, l'industrie ou la sainteté de quelque bienfaiteur de l'humanité.

ROMAIN, pape après Etienne VI en 897, cassa la procédure de son prédécesseur contre Formose, & mourut vers la fin de la même année où il avoit été élu. On a de lui une *Epître*.

ROMAIN I, surnommé *Lecapene*, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille peu distinguée, porta les armes avec succès & sauva la vie à l'empereur Basile dans une bataille contre les Sarrasins. Ce fut-là l'origine de sa fortune. Constantin X lui donna sa fille en mariage, & le déclara son collegue à l'empire en 919. Bientôt Romain eut tout le pouvoir, & Constantin n'eut que le second rang. Né avec de grands talens, il cimenta la paix avec les Bulgares, tailla en pieces les Moscovites qui s'étoient jetés sur la Thrace, & obligea les Turcs à laisser l'empire en repos. A ces qualités guerrieres il joignit l'humanité, il soulagea ses peuples, & dans un tems de disette il eut toujours quelques pauvres à sa table. Romain voulut rendre par son testament à Constantin X son beau pere le premier rang dont il l'avoit privé: Etienne, l'un des fils de Romain, fâché de cet arrangement, le fit arrêter & conduire dans un monastere, où il finit ses jours en 948.

ROMAIN II, dit *le Jeune*, fils de Constantin Porphyrogenete, succéda en 959 à son pere, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Il chassa du palais sa mere Hélene, & ses sœurs, qui se prostituerent pour trouver de quoi vivre. Les Sarrasins menaçant de tous côtés l'empire, Nicéphore Phocas, grand capitaine, fut envoyé contre ceux de l'isle de Crete en 961, & il se seroit rendu maître de toute l'isle s'il n'avoit été obligé d'aller descendre à Lep contre d'autres barbares de la même nation. Il les vainquit dans deux journées consécutives, tandis que le lâche Romain se livroit à des débauches dont il mourut en 963, après un regne de 3 ans & quelques mois.

ROMAIN III, surnommé *Argire*, fils de Léon général des armées impériales, parvint à l'empire par son mariage avec Zoé, fille de Constantin le Jeune. Il commença de régner en novembre 1028. Il déshonora le trône par son indolence, & vit tranquillement les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Zoé profita de sa nonchalance. Devenue amoureuse de Michel, nommé le *Paphlagonien*, tréso-

-ier de l'empire, elle résolut de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Elle empoisonna Romain, & comme le poison étoit trop lent, elle le fit étrangler dans un bain en avril 1034, après un regne de 5 ans & quelques mois.

ROMAIN IV, dit *Diogenes*, étoit un des plus braves officiers & l'homme le mieux fait de l'empire. Il régna en 1068, après Constantin Ducas, qui laissa 3 fils sous la tutelle de l'impératrice Eudoxie. Cette princesse lui avoit promis de ne pas se remarier, mais elle viola sa parole, & donna la main à Romain IV. Les Sarrasins faisoient des ravages sur les terres de l'empire; il marcha contre eux & les vainquit. Mais en 1071 il tomba entre les mains d'Asan, chef des infideles. Ce général lui ayant demandé comment il l'auroit traité s'il avoit été son prisonnier? Romain lui répondit: *Je vous aurois fait percer de coups.* — *Je n'imiterai point* (répliqua Asan, plus humain que ne l'étoient pour l'ordinaire ces chefs de brigands Arabes ou Turcomans) *une cruauté si contraire à ce que J. C. votre législateur vous ordonne;* & il le renvoya avec beaucoup d'honnêteté. A son retour à Constantinople, il fallut disputer son trône contre Michel, fils de Constantin Ducas, lequel avoit été reconnu empereur pendant sa captivité. On en vint aux armes: Romain fut vaincu & on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice en octobre 1071, après 3 ans & 8 mois de regne.

ROMAIN, (le Cardinal) *voyez* BLANCHE & LOUIS IX.

ROMAIN, (Jules) peintre, dont le nom de famille étoit *Giulio Pippi*, né à Rome en 1492, étoit le disciple bien-aimé de Raphaël, qui le fit son héritier. Jules Romain fut long-tems occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître qu'il rendoit avec beaucoup de précision & d'élégance. Tant que Jules ne fut qu'imitateur, il se montra un peintre sage, doux, gracieux; mais se livrant tout-à-coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté & le terrible de ses expressions. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature, pour se livrer à celle de l'antique; de ne point entendre le jet des draperies; de ne pas varier ses airs de tête; d'avoir un coloris qui donne dans la brique & dans le noir, sans intelligence du clair-obscur: mais aucun maître ne mit dans ses tableaux plus d'esprit, de génie & d'érudition. Jules étoit encore excellent architecte; plusieurs palais, qu'on admire dans l'Italie, furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célebre artiste fut fort occupé par le duc Fréderic Gonzague de Mantoue. Ce prince le combla de bienfaits; & sa protection lui fut très-utile contre les recherches qu'on faisoit de lui, pour les 20 Dessins qu'il avoit composés d'un pareil nombre d'Estampes très-dissolues, que grava Marc-Antoine Raimondi, & que Pierre Aretin accompagna de Sonnets non moins abominables. Tout l'orage tomba

sur le graveur, qui, sans la protection du cardinal de Médicis, auroit perdu la vie dans un tems où les mœurs étoient regardées comme la sauve-garde de l'état & le gage du bonheur public. Jules Romain mourut à Mantoue en 1546.

ROMAIN DE HOOGUE, *voyez* HOOGUE.

ROMAIN, (François) ou le *Frere Romain*, architecte : *voyez* FRANCOIS ROMAIN.

ROMANELLI, (Jean-François) peintre, né à Viterbe en 1617, entra dans l'école de Pietro de Cortone. Les cardinaux Barberin & Filomarino le recommanderent au pape, qui l'employa à plusieurs ouvrages considérables. Romanelli fut élu prince de l'académie de S. Luc. Le cardinal Barberin ayant été obligé de se retirer en France, proposa ce peintre au cardinal Mazarin, qui le fit aussi-tôt venir, & lui donna occasion de faire éclater ses talens. Le roi le créa chevalier de S. Michel & lui fit de grands présens. L'amour de sa patrie & les sollicitations de sa famille avoient rappellé Romanelli deux fois à Viterbe, lieu de sa naissance; enfin il se préparoit à revenir en France, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, en 1662. Il étoit grand dessinateur, bon coloriste; il avoit des pensées nobles & élevées, qu'il rendoit avec une touche facile; ses airs de tête sont gracieux; il ne lui a manqué que plus de feu dans ses compositions.

ROMBAUD, (S.) *voyez* ROMULD.

ROMBOUTS, (Théodore) peintre, né à Anvers en 1597, possédoit très bien la partie du coloris; mais trop prévenu en sa faveur, il opposa toujours ses ouvrages à ceux du célebre Rubens, son contemporain & son compatriote. Ce parallele, qu'il auroit dû prudemment éviter, aggrandit, en quelque sorte, les défauts, & diminua les beautés de ses tableaux. Après avoir peint des sujets graves & majestueux, il se délassoit à représenter des assemblées de charlatans, de buveurs, de musiciens, &c. Il mourut à Anvers en 1637.

ROME, (Esprit-Jean de) sieur d'Ardene, né à Marseille en 1687, fit ses premieres études à Nanci, & après un assez long séjour à Paris, il retourna dans sa patrie, où il mourut en 1748. On a publié, en 1767, ses *Œuvres posthumes*, en 4 vol. petit in-12, parmi lesquelles on doit distinguer ses *Fables*, & le Discours judicieux dont il les a accompagnées. S'il n'a pas la naïveté de la Fontaine, on ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, & des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil des *Discours* & des *Odes*, qui furent couronnés par diverses académies. Il étoit membre de celle de Marseille. La plupart des autres pieces de ce recueil, auroient pu rester dans le porte-feuille de l'éditeur.

ROMÉ DE L'ISLE, (Jean-Baptiste-Louis) né à Gray en Franche-Comté le 26 août 1736, mourut à Paris le 10 mars 1790. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les observations & les recherches, &

& s'appliqua particuliérement à la minéralogie. Il publia sur cette science un grand nombre d'*Essais* & de *Mémoires* qui furent suivis en 1783 de la *Crystallographie*, ou *Description des formes propres à tous les corps du regne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse & métallique, avec figures & tableaux synoptiques de tous les crystaux connus*, Paris, 4 vol. in-8°. Ce grand ouvrage augmenta beaucoup sa réputation & attira l'attention des physiciens. Il y prétend que la crystallisation est l'effet d'une propriété commune à tous les corps du regne minéral, d'affecter une figure polyèdre, constante & déterminée dans chaque espece; que c'est un des plus curieux phénomenes de la nature & l'un de ceux dont on peut dire que la découverte semble ne pouvoir plus être contestée, à raison du grand nombre d'observations qui viennent à son appui. Il la définit ainsi : *Une loi fondamentale de la nature, en vertu de laquelle les parties intégrantes ou similaires d'un corps, attenuées, dissoutes & séparées les unes des autres par l'interposition d'un fluide, sont déterminées à se rejoindre & à former des masses solides d'une figure polyèdre, réguliere & constante.* Le quatrieme volume est formé de planches où sont plus de 500 figures; tous les genres de crystaux y sont classés par le nombre & la disposition de leurs angles. Rien ne prouve mieux que cet aspect, les recherches immenses & pénibles de l'auteur; son assiduité & sa patience à observer, à suivre la nature dans ses plus petits & plus secrets détails. On peut dire que c'est là que son grand principe, touchant la forme déterminée & invariable des crystaux, reçoit en quelque façon la sanction des sens & des yeux, plus propres à convaincre, sur-tout en physique, que les raisonnemens les plus lumineux. Cependant, l'auteur ne se le dissimule pas; son systême, ou si l'on veut, sa découverte est combattue par de grands adversaires; & ce qu'il y a de plus remarquable, par des naturalistes célebres qui prétendent s'être convaincus par leurs propres yeux d'un état de choses tout contraire à celui que croit avoir vu Romé de L'Isle. L'année suivante, il donna son traité *Des caracteres extérieurs des minéraux*, Paris, 1784, 1 vol. in-8° : espece de supplément à l'ouvrage précédent (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 juillet 1785, p. 349). On a encore de lui une *Métrologie ou Table pour servir à l'intelligence des poids & mesures des anciens, & principalement à déterminer la valeur des Monnoies grecques & romaines, d'après leur rapport avec les poids*, &c. C'étoit un de ces savans modestes & appliqués, pour lequel l'étude avoit plus d'attraits que le bruit de la célébrité.

ROMILLON, (Elizabeth) de Lille au Comtat Venaissin, perdit son mari & ses enfans dans un âge peu avancé. Il ne lui resta de son mariage qu'une fille, nommée *Françoise*, née en 1573, qui se joignit à elle pour établir des Religieuses, sous la regle du Tiers-Ordre de S. François. Elle mourut en

1619, ſans avoir eu la conſolation de voir perfectionner cet établiſſement. Sa fille, Françoiſe de Barthelier, y mit la derniere main. Elle donna des Conſtitutions à ſes filles, & les nomma *Religieuſes de Ste. Eliʒabeth.* Après avoir fondé pluſieurs couvens de ſon ordre, elle retourna à celui de Paris, où elle mourut en odeur de ſainteté l'an 1645.

ROMILLY, (N.) paſteur à Geneve, mort le 29 octobre 1779, âgé de 41 ans, a fourni divers articles à la compilation encyclopédique, & à quelques autres recueils alphabétiques. Il a auſſi publié des *Sermons ſur divers textes de l'Ecriture-Sainte.* Les grandes vérités y ſont ſolidement établies. Nous ne ſommes cependant pas de l'avis de l'éditeur qui prétend en faire le manuel des Catholiques; 1°. parce que nous avons en ce genre des Diſcours très-ſupérieurs, Diſcours faits par les plus grands orateurs du ſiecle paſſé & de celui-ci, Diſcours où la morale eſt unie au dogme qui lui donne la ſanction, & parfaitement d'accord avec lui; 2°. parce que ſe prévenant pour un auteur d'une maniere quelconque, ne fût-ce que pour le ſtyle, on ſe prévient aiſément pour la généralité de ſes ſentimens, même pour ceux que nous faiſons profeſſion d'ailleurs de rejeter. Cependant l'enchantement du ſtyle de M. Romilly n'ira pas juſques-là. Sa maniere négligée & froide préſente en même tems, par un contraſte aſſez ſingulier, des expreſſions recherchées & des prétentions au bel-eſprit.

ROMUALD, (S.) fondateur & premier abbé de l'ordre des Camaldules, naquit à Ravenne vers 952, de la famille ducale des Honeſti. Séduit par les attraits de la volupté, il ſe livra à tous les charmes trompeurs du monde. La grace le toucha enfin, & il ſe renferma dans le monaſtere de Claſſe; près Ravenne, dont quelques moines peu réguliers, gênés par ſa vertu, voulurent le précipiter du haut d'une terraſſe. Il fut obligé de ſe retirer auprès d'un hermite, nommé *Marin*, qui demeuroit aux environs de Veniſe. Ce ſolitaire récitoit tous les jours le Pſautier; & comme Romuald ſavoit à peine lire, Marin pour le rendre attentif & hâter les fruits des leçons, peut-être plus encore pour éprouver ſa conſtance, lui donnoit des coups de baguette ſur la tête, du côté gauche. Le jeune ſolitaire, après l'avoir long-tems ſouffert, lui dit enfin *de le frapper du côté droit, parce qu'il n'entendoit preſque plus de l'oreille gauche.* Le vieillard admira ſa patience, & le traita avec plus de douceur. Romuald bâtit pluſieurs monaſteres, & envoya des Religieux prêcher l'Evangile aux Infideles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette miſſion, mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. S. Romuald fonda, l'an 1012, le monaſtere de Camaldoli en Toſcane: c'eſt delà que ſon ordre a pris le nom de *Camaldule.* Le ſaint fondateur rendit ſon ame à Dieu en 1027, à 75 ans, près de Val-de-Caſtro. Ses vertus lui avoient acquis

une grande considération. L'empereur Henri II l'appella à sa cour en 1022; mais le pieux solitaire, après lui avoir donné de sages conseils, retourna dans sa chere retraite. Les censeurs du Christianisme demandent si, pour se sanctifier, il est nécessaire de se retirer dans les déserts? Non, sans doute; » mais ce goût, dit un auteur » sage & équitable, que Dieu » a inspiré à des personnages » très-vertueux, n'a pas été » inutile au monde. Ils ont » défriché & rendu habitables » des lieux qui étoient sau» vages; la renommée de leurs » vertus a souvent tiré du dé» sordre des hommes qui se» roient morts impénitens; la » solitude est nécessaire à ceux » pour lesquels le monde est » un séjour dangereux, & il » y auroit de l'injustice à gê» ner leur inclination ». Le B. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. Jean-Benoît Mittarelli & Anselme Constadini, Religieux Camaldules, ont donné les *Annales* de cet ordre en 9 vol. in-fol., Venise, 1755-1773. On voit à la tête le plan du monastere de Camaldoli dans une situation sauvage & pittoresque au haut de l'Apennin.

ROMULUS, fondateur & 1er. roi de Rome, étoit frere de Rémus, & fils de Rhea Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frere Amulius, sa fille fut mise au nombre des Vestales. On croyoit l'empêcher d'avoir des enfans: mais elle se trouva bientôt enceinte; & pour couvrir son déshonneur, lorsqu'elle eut accouché de deux jumeaux, elle publia qu'ils étoient le fruit d'un commerce avec le dieu Mars. Amulius les fit exposer sur le Tibre, où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva, & les fit élever par Laurentia son épouse. C'étoit une femme à qui sa lubricité avoit mérité le nom de *Louve*. Delà, la fable qu'ils avoient été allaités par l'animal qui porte ce nom. Dès que les deux freres se virent en état de combattre, ils rassemblerent des voleurs & des brigands, tuerent Amulius, & rétablirent Numitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome, vers l'an 752 avant J. C. Comme ses sujets manquoient de femmes, il célébra une grande solemnité, pendant laquelle il fit enlever les filles des Sabins & de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent vaincues & contraintes de faire la paix. Romulus établit ensuite un sénat, fit des loix, & disparut en faisant la revue de son armée, près du marais de Caprée, pendant un grand orage; soit qu'il eût été tué par le tonnerre; soit que les sénateurs, qui commençoient à haïr & à redouter sa puissance, l'eussent mis à mort: c'étoit vers l'an 715 avant J. C. Le fondateur de Rome avoit fait faire le dénombrement de tous les citoyens de cette ville, quelque tems auparavant. Il ne s'y trouva que 3000 hommes de pied, & environ 300 cavaliers. Tel fut le berceau de l'empire Romain. Mais Jacques Gronovius publia en 1684 une *Dissertation*, dans

laquelle il entreprend de prouver que l'origine de Romulus, sa naissance, son éducation & l'enlevement des Sabines, ne sont qu'un pur roman, inventé par un Grec nommé *Dioclès*. Cette opinion paroît assez vraisemblable. Les fables embellissent, ou plutôt déshonorent toujours les commencemens des empires; & quoiqu'un historien sage ne les croie pas, il est obligé de les rapporter, parce qu'il est jugé très-souvent par les sots. Romulus eut les honneurs divins après sa mort. On l'appelle aussi *Quirinus*, comme fondateur des Romains qu'il appella *Quirites*.

RONDEL, (Jacques de) écrivain Protestant, enseigna long-tems les belles-lettres à Sedan, où il se lia d'amitié avec le fameux Bayle, qui faisoit cas de son savoir, & qui lui adressa son projet du Dictionnaire. L'académie de cette ville ayant été détruite en 1681, il se retira à Maëstricht, où il mourut fort âgé, en 1715. On a de lui: I. Une *Vie d'Epicure*, Paris, 1679, in-12. II. Un *Discours* sur le chapitre de Théophraste, qui traite *de la Superstition*, Amsterdam, 1685, in-12, &c., &c.: deux ouvrages où il y a peu d'utile à recueillir.

RONDELET, (Guillaume) né à Montpellier en 1507, y professa la médecine avec réputation. C'est à sa sollicitation que le roi Henri II fit bâtir le Théâtre Anatomique de sa patrie. Il s'appliquoit à l'anatomie avec tant d'ardeur ou de fureur, qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfans: opération digne d'un Cannibale, & qui porteroit à croire que l'anatomie, dont l'utilité est encore un problême (*voyez* HÉROPHILE), rend inhumain; sur-tout si on combine cette scene avec d'autres plus atroces encore, exercées dans le cours de ce siecle soi-disant philosophique, sur des enfans en vie, des pauvres & des étrangers. Ce pere dénaturé mourut à Réalmont, dans l'Albigeois, en 1566, pour avoir trop mangé de figues. On a de lui: I. Une *Histoire des Poissons*, en latin, 1554, 2 vol. in-fol., & en françois, 1558, in-fol. Le président de Thou dit qu'il a tiré cette Histoire des *Commentaires* sur Pline de Guillaume Pelicier, évêque de Montpellier, qui n'ont jamais vu le jour. II. Plusieurs Ouvrages de Médecine. Ils ne répondent point à la réputation qu'il s'étoit acquise. C'est lui que Rabelais a joué sous le nom de *Rondibilis*. Sa *Vie* se trouve dans les Œuvres de Laurent Joubert son éleve.

RONDET, (Laurent-Etienne) fils & petit-fils de deux Laurent Rondet, imprimeurs de Paris, né le 6 mai 1717 & mort le 1 avril 1785, s'est distingué particuliérement par l'étude de la langue hébraïque, & donna une édition de la Grammaire Hébraïque de Fleury, professeur-royal, sous le titre de *Grammaticæ Hebraïcæ compendiosum exemplar*, 1724, in-fol. Il publia ensuite: I. Deux éditions de la *Version latine de la Vulgate des Livres-Saints*, & de la *Traduction françoise en forme de Paraphrase*, du *Pere Carrieres*, avec un *Abrégé des Commentaires de D. Calmet*,

Paris, 1748; Avignon, 1767. II. Une ſeconde édition de la *Bible, traduite ſur les textes originaux, par l'abbé le Gros*, 1756, 5 vol. in-12. III. Une nouvelle édition du *Nouveau-Teſtament traduit par Meſenguy*, 1754, in-12. IV. Deux éditions de la *Bible traduite par de Sacy*, 1758 & 1776. V Des éditions du *Bréviaire de Carcaſſone*, du *Bréviaire de Cahors*, du *Bréviaire du Mans*, du *Rituel de Soiſſons*, &c. Toutes ces éditions & les notes qui les accompagnent, prouvent l'application, les recherches & le goût de Rondet pour les ſciences eccléſiaſtiques; il eſt fâcheux que dans plus d'un endroit on découvre des vues de parti, & des traces de ſes liaiſons avec les agens d'une ſecte qui porte le trouble dans la ſcience théologique, en même tems qu'elle eſſaie de détruire la hiérarchie & l'union catholique. VI. Un grand nombre de *Diſſertations*, où l'auteur adopte preſque toujours l'opinion la moins ſuivie, & la plus propre à nourrir des impreſſions déſavantageuſes au texte ſacré. Celle qu'il a donnée *ſur les Sauterelles de l'Apocalypſe*, eſt le fruit du fanatiſme le plus forcené, d'une fureur de haine, indigne d'un chrétien & même d'un homme ſenſé (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 juin 1784, p. 173). On l'a refondue dans *Les Sept Ages de l'Egliſe, ou Conjectures ſur les Prédictions de l'Apocalypſe de S. Jean*, 1783, 2 vol. in-12. On remarque le même eſprit dans la ſuite qu'il a donnée à la *Continuation de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Fleury* par Fabre (*voyez ce mot*). Ce n'eſt d'ailleurs qu'une eſquiſſe informe qui n'eſt bonne à rien. On doit porter le même jugement de ſon *Précis de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*. Rondet a donné encore la *Vie de M. Beſogne*; panégyrique d'un homme de parti, fait par un homme du même parti.

RONSARD, (Pierre de) né au château de la Poiſſonniere, dans le Vendômois, en 1524, d'une famille noble, fut élevé à Paris au college de Navarre. Les ſciences ne lui offrant que des épines, il quitta ce college, & devint page du duc d'Orléans, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecoſſe, marié à Magdelene de France. Ronſard demeura en Ecoſſe auprès de ce prince plus de 2 ans, & retourna enſuite en France, où il fut employé par le duc d'Orléans dans diverſes négociations. Il accompagna Lazare Baïf à la diete de Spire. Ce ſavant lui ayant inſpiré du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec ſous Dorat avec le fils de Baïf, & cultiva les muſes avec un tel ſuccès, qu'on l'appella le *Prince des Poëtes* de ſon tems (*voyez* St.-Gelais). Henri II, François II, Charles IX & Henri III le comblerent de bienfaits & de faveurs. Ronſard ayant mérité le premier prix des Jeux Floraux, on regarda la récompenſe qui étoit promiſe, comme au-deſſous du mérite de l'ouvrage & de la réputation du poëte. La ville de Toulouſe fit donc faire une Minerve d'argent maſſif, & d'un prix conſidérable, qu'elle lui envoya. Le préſent fut accompagné d'un décret, qui

déclaroit Ronſard *le Poëte François par excellence*. Marie Stuart, reine d'Ecoſſe, auſſi ſenſible à ſon mérite que les Toulouſains, lui donna un buffet fort riche, où il y avoit un vaſe en forme de roſier, repréſentant le Parnaſſe, au haut duquel étoit un Pégaſe avec cette inſcription :

A Ronſard, l'Apollon de la ſource des Muſes.

On peut juger, par ces deux traits, de la réputation dont ce poëte a joui, & qu'il ſoutint juſqu'au tems de Malherbe. Il y a de l'invention & du génie dans ſes ouvrages ; mais ſon affectation à mettre par-tout de l'érudition, & à former des mots tirés du grec, du latin, des différens patois de France, a rendu ſa verſification dure, & ſouvent inintelligible. « Ron» ſard, dit Boileau,

Par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à ſa mode ;
Et toutefois long-tems eut un heureux deſtin ;
Mais ſa muſe, en françois parlant grec & latin,
Vit dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pédanteſque.

Ce poëte a fait des *Hymnes*, des *Odes*, un Poëme intitulé la *Franciade*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, des *Sonnets*, &c. Ronſard mourut à St.-Coſme-les-Tours, l'un de ſes bénéfices, en 1585, à 61 ans. Il étoit ſinguliérement vain, ne parloit que de ſa maiſon, de ſes prétendues alliances avec des têtes couronnées. Il étoit né la même année de la défaite de François I devant Pavie ; *comme ſi le Ciel*, diſoit-il, *avoit voulu par-là dédommager la France de ſes pertes*. Les *Poëſies* de Ronſard parurent en 1567, à Paris, en 6 vol. in-4°., & en 1604, 10 vol. in-12.

ROQUE, (Gilles-André de la) ſieur de la Lontiere, gentilhomme Normand, né dans le village de Cormelles, près de Caen, en 1597, mort à Paris en 1687, à 90 ans, s'eſt fait un nom par pluſieurs ouvrages ſur les généalogies & ſur le blaſon. Les principaux ſont : I. Un *Traité* curieux *de la Nobleſſe*, & ſes diverſes eſpeces, in-4°., Rouen, 1754. II. *Traité du Ban*, in-12, qui eſt bon. III. La *Généalogie de la Maiſon d'Harcourt*, in-fol., 4 vol. 1662 ; curieuſe par le grand nombre de titres qu'il rapporte. IV. *Traité des Noms & Surnoms*, in-12, ſuperficiel. V. *Hiſtoire Généalogique des Maiſons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol. L'auteur avoit une mémoire prodigieuſe ; il connoiſſoit toutes les fraudes généalogiques dont on s'étoit ſervi pour illuſtrer certaines familles, & il ſe faiſoit un plaiſir de les dévoiler.

ROQUE, (Antoine de la) poëte François, né à Marſeille en 1672, mort à Paris en 1744, chevalier de l'ordre militaire de S. Louis, fut chargé, durant 23 années, de la compoſition du *Mercure*. — Jean de la ROQUE, ſon frere, membre de l'académie des belles-lettres de Marſeille, mort à Paris, en 1745, à 84 ans, avoit fait pluſieurs voyages dans le Levant. Il travailla au *Mercure* avec ſon frere, dont il partageoit le goût & les talens. L'un &

l'autre sont connus par des ouvrages. On a du premier les paroles de deux Opéra, *Médée & Jason*, & *Théonoé*, tragédie, dont la musique est de Salomon. Et du second : I. *Voyage de l'Arabie Heureuse*, in-12. II. *Voyage de la Palestine*, in-12. III. *Voyage de Syrie & du Mont-Liban*, avec un Abrégé de la Vie de du Chasteuil, in-12.

ROQUE, *voyez* ROQUES.

ROQUE, *voy.* LARROQUE.

ROQUELAURE, (Antoine baron de) d'une maison noble & ancienne en Armagnac, fut destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta, à la mort de l'aîné de ses deux freres, pour l'état militaire. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, l'engagea dans le parti du prince son fils, qui le fit lieutenant de la compagnie de ses gardes. Le roi de Navarre, devenu roi de France sous le nom de *Henri IV*, récompensa ses services & sa fidélité par la place de grand-maître de sa garde-robe en 1589, par le collier du St.-Esprit en 1595, & par divers gouvernemens, dont le plus considérable étoit celui de la Guienne. Louis XIII ajouta à ces bienfaits le bâton de maréchal de France en 1614. Roquelaure ne s'endormit pas sur ses lauriers. Il remit dans le devoir Nérac, Clairac, & quelques autres places. Il mourut subitement à Leictoure en 1625, dans sa 82e. année.

ROQUELAURE, (Gaston-Jean-Baptiste marquis, puis duc de) fils du précédent, se signala dans divers sieges & combats, fut blessé & fait prisonnier au combat de la Marfée en 1641, & à la bataille de Honnecourt en 1642. Il servit de maréchal-de-camp au siege de Gravelines en 1644, & à celui de Courtray en 1646. Il devint ensuite lieutenant-général des armées du roi, & fut blessé au siege de Bourdeaux. Le roi, aussi content de ses services que charmé de ses plaisanteries, le fit duc & pair de France en 1652, chevalier de ses ordres en 1661, & gouverneur de la Guienne en 1676. Ce seigneur mourut en 1683, à 68 ans. C'est à lui que le peuple attribue une foule de bons mots & de bouffonneries aussi plates que ridicules. On en a fait un recueil, sous le titre de *Momus François*, in-16, qui est merveilleux pour amuser les laquais. — Son fils, Antoine-Gaston, duc de ROQUELAURE, mort à Paris en 1738, à 82 ans, commanda en chef en Languedoc, & fut élevé à la dignité de maréchal de France en 172.. Sa maison fut éteinte par sa mort; n'ayant laissé que deux filles, la princesse de Pons, & la princesse de Léon.

ROQUES, (Pierre) né à la Caune, petite ville du haut Languedoc, en 1685, de parens calvinistes, devint en 1710, ministre de l'église Françoise à Bâle, où il s'acquit l'estime des honnêtes gens par sa probité & par ses écrits. Il y mourut en 1748. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages faits avec ordre, & pleins d'une érudition profonde, mais écrits d'un style un peu négligé. Les principaux sont : I. *Le Tableau de la conduite du Chrétien*. II. *Le Pasteur évangélique*, in-4°. : ouvrage estimé des Protestans,

& traduit en diverses langues. III. *Les Elémens des vérités historiques, dogmatiques & morales, que les Ecrits sacrés renferment.* IV. *Le vrai Piétisme.* V. Des *Sermons*, pleins d'une morale exacte, mais dont l'éloquence est peu pathétique & ne se ressent pas de cette chaleur pénétrante, de cette onction douce qui semblent être exclusivement attachées au langage de la vérité toute entiere (*voyez* KEMPIS). VI. *Les Devoirs des Sujets.* VII. *Traité des Tribunaux de Judicature.* VIII. Une Edition, augmentée, du *Dictionnaire de Moréri*, Bâle, 1731, 6 vol. in-fol. IX. La 1re. *Continuation* des Discours de Saurin sur la *Bible.* X. La nouvelle Edition de la *Bible* de Martin, en 2 vol. in-4°. XI. Diverses Pieces dans le *Journal Helvétique* & dans la *Bibliotheque Germanique.* Si on excepte ce qui dans ces divers ouvrages tient aux erreurs de la secte de Calvin, on ne peut qu'en faire l'éloge.

ROQUESANE, (Jean) sectateur des Hussites, & chef des Calixtins, fut député en 1432, avec plusieurs de ses disciples, au concile de Bâle, où l'on condamna les erreurs de Jean Hus. Il montra de la docilité aux décisions du concile, souscrivit & fit souscrire ses compagnons aux décrets de cette assemblée, sous la condition qu'on leur permettroit la communion sous les deux especes; le concile y consentit, & même le récompensa en le désignant pour archevêque de Prague. De retour en cette ville, il affecta tant de vanité & de précipitation à exercer les prérogatives de sa dignité, que l'empereur qui en fut choqué, lui fit refuser les bulles du Saint-Siege. Il s'exila lui-même de dépit, & recommença à semer le trouble & ses erreurs dans la Bohême jusqu'à sa mort arrivée vers 1470.

RORARIUS, (Jerôme) de Pordenone en Italie, nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand roi de Hongrie, s'est fait un nom par un Traité, intitulé : *Quòd animalia bruta ratione utantur meliùs homine*, Amsterdam, 1666, in-12. On peut l'envisager en quelque sorte comme un paradoxe moral, qui reproche aux hommes l'abus de la raison, tandis que les brutes remplissent leur destination sans s'écarter de la route que le Créateur leur a tracée. Il est vrai encore que l'instinct des bêtes est plus sûr & plus infaillible dans les opérations physiques que la raison de l'homme. Mais si les assertions de Rorarius se prenoient à la lettre, elles seroient d'une absurdité repoussante; elles prouveroient que les astres qui circulent avec une régularité si géométrique & si constante, que les plantes qui s'arrangent avec tant de simétrie, qui poussent des fleurs & des fruits si agréables & si utiles, sont remplis d'intelligence. Son livre du reste n'est pas mal écrit; & l'on y trouve plusieurs faits singuliers sur l'industrie des bêtes & la malice des hommes. Il avoit composé auparavant un *Plaidoyer pour les Rats*, imprimé dans le pays des Grisons en 1648. On pouvoit l'appeller l'*Avocat des Bêtes.*

ROSA ALBA, (Carriera) *voyez* CARRIERA.

ROSA, (Salvator) peintre,

graveur & poëte, né à Renessa, près de Naples, en 1615, connut la misere, & se vit d'abord réduit à exposer ses tableaux dans les places publiques. Lanfranc, qui remarqua du talent dans ses ouvrages, en acheta plusieurs, & l'encouragea. Salvator, flatté du suffrage de ce grand maître, se porta avec plus d'ardeur à l'étude. Il a principalement excellé à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux & des figures de soldats. Sa touche est facile & très-spirituelle; son paysage, & surtout le feuiller de ses arbres est d'un goût exquis. Il peignoit avec une telle rapidité, que souvent il commençoit & finissoit un tableau en un jour. On remarque dans ses ouvrages un génie bizarre, des figures gigantesques, & quelques incorrections. On a plusieurs morceaux gravés de sa main, qui sont d'une touche admirable. Salvator unissoit le talent de la poésie à celui de la peinture. Il a composé des *Satyres* (Amsterdam, 1719, in-8°, & 1770, aussi in-8°) dans lesquelles il y a de la finesse & des saillies. Il mourut à Rome en 1673.

ROSALIE, (Ange de Ste-) *voyez* ANGE.

ROSCELIN DE COMPIEGNE, ainsi nommé, parce qu'il étoit chanoine de S. Corneille de cette ville, quoique Breton de naissance, étoit un des docteurs les plus renommés de son tems, mais beaucoup plus versé dans la dialectique que dans la théologie; grand partisan, & selon quelques auteurs, chef zélé de la secte des Nominaux, combattus par les Réalistes avec une chaleur qui alloit jusqu'à l'animosité. S. Anselme, malgré sa modération naturelle, disoit qu'ils étoient moins des philosophes que des hérétiques en matiere de philosophie. Roscelin voulant appliquer les subtilités de son école aux matieres sublimes de la religion, donna véritablement dans l'erreur, ou du moins dans cette nouveauté profane d'expressions, qui produit toujours des scandales. Condamné au concile d'Autun en 1093, il se retira en Angleterre, où il mourut quelque tems après.

ROSCIUS, (Quintus) Gaulois de nation, fut le plus célebre acteur de son siecle pour la comédie. Cicéron a parlé de ses talens avec enthousiasme. Cet orateur dit « qu'il plaisoit » tant sur le théâtre, qu'il » n'auroit jamais dû en descendre; & qu'il avoit tant » de vertus & de probité, qu'il » n'auroit jamais dû y monter ». Il prit sa défense contre Fannius, & c'est à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. La république lui faisoit une pension de 20,000 écus, & quoiqu'on fût dix ans de suite sans la lui payer, il ne cessa pas de représenter. Le comédien Esopus, son contemporain, avoit, selon Pline, un revenu annuel qui revient à environ 150,000 livres. Roscius auroit pu se procurer un bien autre revenu, s'il eût voulu tirer parti de son talent, puisque Cicéron dit formellement dans sa harangue pour cet acteur, qu'*il pouvoit gagner tous les ans près d'un million*

650,000 liv. : anecdote qui seule prouve jusqu'où la fureur des spectacles, l'oisiveté & la frivolité étoient montées chez les derniers Romains. « Les histrions & autres baladins, dit » un auteur moderne, prétendoient partager la gloire des » empereurs. Tout le monde » sait l'aventure du flûteur » *Princeps*, qui s'appliquant les » éloges donnés à Auguste, en » remercioit le parterre avec » des protestations dignes de » la plus profonde modestie. » *Voyez* Phedre, liv. 5, *fab.* 7. » Une espece de frénésie in- » compréhensible, mais dont » la reproduction se prépare, » transportoit dans les coulisses » les matrones les plus graves » pour y baiser dans l'ivresse » d'une luxurieuse folie les » masques & les habits des » farceurs. Ce paroxisme d'une » passion peu différente d'une » rage décidée, ne se calma » que lorsque le Christianisme » étendit sur la terre l'em- » pire de l'innocence & des » mœurs » (*Voyez* BARON, FRESNE, ESOPUS, GARRICK). C'est à tort qu'on a avancé qu'il étoit le premier qui se fût servi du masque : il est vrai qu'il avoit les yeux un peu de travers ; mais cette difformité ne l'empêchoit pas d'avoir bonne grace en déclamant. Ce comédien mourut vers l'an 61 avant J. C. Il avoit composé un *Parallele des Mouvemens du Théâtre & de ceux de l'Eloquence* ; mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. — Il ne faut pas le confondre avec Sextus ROSCIUS Amerinus, accusé de parricide, dont Cicéron prit la défense & pour qui il fit le belle harangue *pro S. Roscio Amerino.*

ROSCOMMON, (Wentworth Dillon, comte de) d'une ancienne & illustre maison d'Irlande, fit une partie de ses études à Caen, sous la direction du savant Bochart. De retour en Angleterre, il passa plusieurs années à la cour ; mais s'y étant fait une affaire, il fut obligé de se retirer en Irlande. Le duc d'Ormond, vice-roi du pays, le fit capitaine de ses gardes. Il devint ensuite écuyer de la duchesse d'Yorck, qui lui fit épouser la fille du comte de Burlington. Les charmes de son esprit & de son caractere, lui concilierent l'amitié de Dryden & des autres hommes lettrés d'Angleterre. Il mourut en 1684. Ses ouvrages sont : I. Une *Traduction* en vers anglois, de l'*Art Poétique* d'Horace. II. Un Poëme intitulé : *Essai sur la maniere de traduire en vers.* Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les *Poësies* de Rochester, Londres, 1731, in-12. Pope, dans son *Essai sur la Critique*, parle de lui avec éloge :

Tel étoit Roscommon, auteur dont la naissance,
Egaloit la bonté, l'esprit & la science.
Des Grecs & des Latins partisan déclaré,
Il aimoit leurs écrits, mais en juge éclairé.
Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite ou le vit favorable.

ROSE, (Ste) née à Viterbe, fut célebre dans le 13e. siecle par ses vertus & par les graces

dont le Ciel la combla. Elle entra dans le Tiers-Ordre de S. François & y passa sa vie dans la priere & les austérités de la pénitence. Elle mourut en 1261. La ville de Viterbe conserve un vif souvenir de sa sainte vie & un grand respect pour sa mémoire. On voit sa statue sur une des portes de la ville.

ROSE, (Ste.) Religieuse du Tiers-Ordre de S. Dominique, née à Lima, dans le Pérou, fut la Ste. Thérese du Nouveau-Monde. Elle fut tantôt consolée par des ravissemens, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême; elle répandoit du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeoit: sa douceur, son humilité, sa charité, & ses autres vertus ne laisserent aucun doute sur l'esprit qui la dirigeoit dans ses austérités. Elle mourut en 1617, âgée de 31 ans, & fut canonisée en 1671. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hansen, Dominicain.

ROSE, (Guillaume) prédicateur de Henri III, évêque de Senlis, & le plus fameux ligueur qui fût en France, mourut en 1602. On lui fit faire amende-honorable, le 25 septembre 1598, à la grand'chambre, avec ses habits épiscopaux, qu'il ne voulut pas quitter. On lui attribue: *De justa Reipublicæ Christianæ in Reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8°. C'est ce prélat que les auteurs de la *Satyre Ménippée*, mirent à la tête de la prétendue procession de la Ligue.

ROSEN, (Conrad de) comte de Bolweiller en Alsace, d'une ancienne maison originaire de Livonie, après avoir été 3 ans cadet dans les gardes de la reine Christine, passa *incognito* en France, & servit d'abord simple cavalier dans le régiment de Brinon. Son mérite & sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade, & obtint le bâton de maréchal de France en 1703. Jacques II le fit général de ses troupes. Il mourut en 1715, à 87 ans, après s'être distingué dans toutes les guerres où il fut employé. C'étoit un homme de tête & d'une bravoure reconnue.

ROSIER, (Hugues Sureau du) *Hugo Suræus Rosarius*, Protestant, né à Rosoi en Picardie, exerça le ministere à Orléans, avec un zele plein d'emportement. Il publia en 1563 à Lyon, la *Défense civile & militaire des Innocens & de l'Eglise de Christ*. Ce libelle, plein de l'esprit de sédition & de fanatisme, faillit de le perdre. Il abjura en 1572 sa secte, pour sauver sa vie. Employé à exhorter le roi de Navarre, le prince de Condé & plusieurs grands seigneurs, de se réunir à la communion Romaine, il le fit avec tant de succès, que la cour l'envoya au pays Messin, avec le pere Maldonat, pour y convertir les hérétiques, mais il s'y pervertit lui-même de nouveau, par les conférences particulieres qu'il y eut avec les ministres. Il se retira ensuite à Heidelberg, & fut également méprisé des Catholiques & des Protestans. Il se vit obligé, pour vivre, d'accepter une place de correcteur d'imprimerie à Francfort, chez André Vechel. Il mourut de la peste dans cette

derniere ville, avec toute sa famille. On a de lui plusieurs Ouvrages de Controverse ; il y soutient des opinions singulieres avec beaucoup de chaleur.

ROSIERES, (François de) archidiacre de Toul, mort en 1607, prétendit prouver que la France appartenoit à la maison de Lorraine, dans ses *Stemmata Lotharingiæ ac Barri Ducum*, 1580, in-fol. Il fit amende-honorable en présence de Henri III, fut enfermé à la Bastille ; & il lui fallut toute la protection de la maison de Guise, pour échapper à un plus grand châtiment.

ROSIMOND, *voyez* MESNIL (Jean-Baptiste du).

ROSIN, (Jean) né à Eisenach en Thuringe en 1554, fut ministre à Naumbourg, & mourut de la peste à Ascherleben, en 1619. Il est connu par son Traité des *Antiquités Romaines*, en latin. La premiere édition parut à Ratisbonne en 1581. Cet ouvrage reparut à Paris, 1613, in-fol., avec des additions de Thomas Dempster. En 1645, le P. André Schott en donna une nouvelle édition à Cologne encore augmentée ; enfin la meilleure édition de ce savant ouvrage est celle de 1701, in-4°, à Utrecht. C'est une source abondante, dans laquelle plusieurs auteurs ont puisé sans le dire.

ROSNI, *voyez* SULLY.

ROSSELLI, (Matthieu) peintre, naquit à Florence en 1578, & mourut dans la même ville en 1660. Il s'est particuliérement attaché à la peinture à fresque ; genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de patience, un dessin pur, & un coloris d'une grande fraîcheur, l'ont fait exceller. Ses ouvrages se ressentent, pour l'ordinaire, de son caractere tranquille. Ses couleurs locales ne sont pas dans le vrai ton de la nature ; mais il y a mis un accord qui plaît, & ses compositions gagnent à être détaillées.

ROSSET, (François de) né à Laon en Picardie, laborieux traducteur du 17*e*. siecle, se servit des connoissances qu'il avoit des langues italienne & espagnole, pour faire passer dans la françoise quelques ouvrages écrits dans les premieres : entr'autres, *Roland le furieux* & *Don Quichotte* ; mais les versions qui sont venues après, ont effacé les siennes. Ses *Histoires tragiques arrivées de notre tems*, ont long-tems fait la lecture d'un certain genre de curieux. Parmi ses Romans, on distingue : I. *Les Chevaliers de la Gloire*, Paris, 1613, in-4°. II. L'*Admirable Histoire du chevalier du Soleil*, traduite du Castillan par cet auteur & par Louis Douel, imprimée à Paris en 1620, & années suiv. en 8 vol in-8°.

ROSSET DU PONT, (N.) sculpteur à St-Claude, en Franche-Comté, est mort le 3 décembre 1786, à près de 80 ans. Eleve de la nature, il a prouvé que le génie seul, aidé d'une étude constante & d'un travail opiniâtre, peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand, & produire des chef-d'œuvres. Quelques bas-reliefs, quelques copies de bons modeles qu'il avoit su se procurer, échauffoient son imagination, & lui faisoient deviner toutes les me-

veilles de l'antique. Ses ouvrages fins & gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner la célébrité, il ne lui étoit jamais venu dans l'esprit de penser à la gloire & aux académies. Il eût cru flétrir le génie des arts, en le mettant en ostentation. Il a traité beaucoup de sujets religieux, parce qu'on les lui demandoit de toutes parts. Il imprimoit un si beau caractere à ses têtes de Vierges, qu'elles inspirent la dévotion. Fréderic II, roi de Prusse, disoit: *Il n'y a personne qui sache donner la vie à un buste, comme le sculpteur de Franche-Comté.* Falconet, admirant un *S. Jerôme* sorti de ses mains, faisoit observer que l'auteur avoit certainement fait son cours d'Italie, & qu'il avoit étudié au moins dix ans les grands maîtres : il ne voulut jamais croire qu'il n'étoit pas sorti de sa petite ville. Rosset manioit avec la même dextérité le bois, le marbre, l'albâtre; l'ivoire, si cassant & si dur, devenoit entre ses mains une pâte amollie à sa volonté.

ROSSI, (Jean-Victor) *Janus Nitius Erithræus*, noble Romain, mort en 1647, septuagénaire, avoit été domestique du cardinal Perreti. Après la mort de ce prélat, il se consacra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens-de-lettres. On a de lui un grand nombre d'écrits; les plus considérables sont : I. *Pinacotheca imaginum illustrium Virorum*; ouvrage plusieurs fois réimprimé, in-8°, & dans lequel on trouve bien des singularités. On lui reproche de n'y pas distribuer avec discernement la louange & le blâme. II. *Epistolæ*, in-8°. III. *Dialogi*, in-8°. IV. *Exempla Virtutum & Vitiorum*, in-8°. Ce recueil eut les suffrages du public. Le nom de *Nitius Erithræus*, que l'auteur avoit pris, signifie en grec la même chose que *Vittorio Rossi* en italien. Cet écrivain avoit des sentimens d'honneur & de bonne philosophie; mais il se prévenoit facilement pour ou contre; sa bile s'enflammoit contre le vice & le ridicule.

ROSSI ou RUBEUS, (Jerôme) natif de Ravenne, fut médecin du pape Clément VIII, & mourut le 8 septembre 1607. C'étoit un homme d'une profonde érudition, comme il paroît par son *Histoire de Ravenne*, en onze livres, Venise, 1590, in-fol. Elle est bien écrite en latin. On a encore de lui : I. *De Distillatione liquorum*, Venise, 1604, in-4°. II. *De Melonibus*, 1607, in-4°. III. *Annotationes in libros octo Cornelii Celsi, de re medicâ*, 1616, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Antoine ROSSI ou RUBEUS, né à Alexandrie de la Paille, mort à Padoue, où il étoit professeur en droit, en 1544, à 56 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence.

ROSSI, *voyez* SALVIATI (François de) & PROPERTIA.

ROSSIGNOL, (Antoine) maître-des-comptes, naquit à Alby le 1er. jour de l'année 1590, fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques, & se distingua par la connoissance des chiffres qu'il devinoit avec une rare facilité. En 1626, au siege de

Réalmont, ville de Languedoc, occupée par les Protestans, il déchiffra sur le champ la lettre qu'écrivoient les assiégés à leurs freres de Montauban, pour leur demander de la poudre. Cette découverte ayant été communiquée à la ville, elle se rendit le jour même. Le cardinal de Richelieu, instruit de son talent, l'appella au siege de la Rochelle, où il le servit de maniere à mériter les plus grandes récompenses. Louis XIII & Louis XIV répandirent leurs bienfaits sur ce citoyen utile. Le premier le recommanda en mourant à la reine; & le second lui fit une pension considérable, & lui donna des marques de l'estime la plus particuliere. Ce vieillard respectable mourut peu de tems après, à 83 ans, après avoir servi l'état pendant 56 années avec un zele ardent & une fidélité inviolable.

ROSSIGNOL, fameux maître-écrivain de Paris, mort d'un excès de travail, dans un âge peu avancé en 1736, fut employé, du tems de la régence, à écrire les billets de banque. On a gravé d'après ce maître, un des premiers & peut-être le premier dans son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvemens, sa marche étoit toujours réglée; ses exemples étoient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grace, qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglois ont enlevé une grande partie des pieces de Rossignol, pour lesquelles les François, trop indifférens pour le bel art d'écrire, ne marquoient pas assez d'empressement.

ROSSIGNOL, (Jean-Baptiste) né dans le Dauphiné, se distingua par des connoissances profondes & variées, un jugement solide, un esprit pénétrant, quoique quelquefois un peu trop subtil. On a de lui un petit *Traité de Botanique*, estimé, & réimprimé à Liege en 1784, chez Lemarié; des *Vues sur l'Eucharistie*, où il propose diverses manieres de combattre des objections puisées dans de fausses notions de physique; des *Vues sur le Mouvement*; un *Traité de l'Usure*, &c. Jeune encore il avoit soutenu à Varsovie, où il se rendit après la destruction des Jésuites en France, des Theses *de omni Scibili*, avec un applaudissement extraordinaire: mais il n'en fut pas plus vain, convenant que ces sortes d'essais n'étoient jamais sans quelque charlatanerie, & ne s'y étant déterminé que sur les plus importunes instances de quelques illustres Polonois, étonnés de son savoir (*voyez* PIC). Nous croyons qu'il est mort à Embrun vers 1787.

ROSSIGNOLI, (Bernardin) Jésuite Piémontois, mort en 1613, s'appliqua à la critique sacrée. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres: *Historia di S. Mauritio*. Il y prouve jusqu'à l'évidence l'histoire du martyre de ce chef de la légion Thébéenne. *Voyez* MAURICE.

ROSSO, (Le) nommé ordinairement *Maître Roux*, peintre, naquit à Florence en 1496. Son génie, & l'étude des ouvrages de Michel-Ange & du Parmesan, lui tinrent lieu de maître. C'est en France qu'est

la plus grande partie de ses ouvrages. François I, qui l'avoit appellé auprès de lui, le nomma sur-intendant des ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce château a été construite sur ses dessins, & embellie par les morceaux de peinture, par les frises & les riches ornemens de stuc qu'il y fit. Le roi, charmé de ses ouvrages, le combla de bienfaits, & lui donna un canonicat de la Ste-Chapelle. Ce peintre ayant accusé injustement Pellegrin, son ami, de lui avoir volé une grande somme d'argent, & ayant été cause des tourmens qu'il avoit soufferts à la question, ne put supporter le chagrin que cet événement lui causa; & poursuivi d'ailleurs en réparation par l'accusé, il prit un poison violent qui le fit mourir le même jour, à Fontainebleau, en 1541. Maitre Roux mettoit beaucoup de génie dans ses compositions; il réussissoit parfaitement à exprimer les passions de l'ame. Il donnoit un beau caractere à ses têtes de vieillards, & beaucoup d'agrément aux figures des femmes qu'il représentoit; il possédoit bien le clair-obscur. Mais sa façon de dessiner, quoique savante, avoit quelque chose de sauvage: il travailloit de caprice, consultoit peu la nature, paroissoit aimer ce qui avoit un caractere bizarre & extraordinaire.

ROSWEIDE, (Héribert) Jésuite, né à Utrecht en 1569, enseigna la philosophie & la théologie à Douay & à Anvers avec réputation, & mourut dans cette derniere ville en 1629. La connoissance des antiquités ecclésiastiques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont: I. Une Edition de *S. Paulin*, avec des notes, 1621. II. Une *Histoire des Vies des Peres du Désert*, Anvers, 1628, in-folio, estimée. III. Une Edition du *Martyrologe d'Adon*, avec des Notes sur l'Ancien Martyrologe Romain, Anvers, 1613, in-fol., estimée. IV. *Fasti Sanctorum*, Anvers, 1607, in-8°: c'est la publication des Vies des Saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense compilation des Bollandistes (*voyez* BOLLANDUS). V. Une Edition de l'*Imitation de J. C.*, avec la Vie de Thomas à Kempis, & les raisons invincibles qui doivent faire attribuer cet inestimable ouvrage à cet auteur, &c., Anvers, 1617. VI. *Disputatio de fide Hæreticis servanda*, 1610, in-8°. VII. Une Edition du *Pré spirituel* de Jean Moschus, avec des notes, 1615, in-fol. Il a aussi publié quelques ouvrages en flamand, entr'autres: I. *Vie des Saints*, Anvers, 1641, 2 vol. II. *Histoire Ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII*, & *Histoire de l'Eglise Belgique*, 1623, 2 vol. in-fol. III. *Vies des saintes Filles qui ont vécu dans le siecle*, 1642, in-8°. *Voyez* ZYPÆUS.

ROSWITA DE GANDESHEIM, ainsi nommée, parce qu'elle étoit Religieuse dans le monastere de ce nom, ordre de S. Benoît, près de Hildesheim, se distingua par son goût pour les belles-lettres. On a d'elle: I. Six *Drames* sur des

sujets pieux, en prose. II. *Poëme héroïque* sur la vie de l'empereur Othon I. III. Deux *Poëmes* à la louange de la Mere de Dieu. IV. Des *Elégies* sur le martyre de Ste. Agnès, de S. Denys, de S. Pélage de Cordoue, &c. Ces ouvrages, écrits en latin, ont été publiés par Conrad Celtes, l'an 1501, & par Henri Schurfleisch, Wittemberg, 1707, in-4°. Roswita florissoit vers l'an 970.

ROTGANS, (Luc) né à Amsterdam en 1645, se livra à la poésie hollandoise, dans laquelle il surpassa tous les poëtes qui l'avoient précédé. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande en 1672; mais après 2 ans de service, il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avoit sur le Veght, où il goûta les charmes de la poésie. Ce littérateur mourut de la petite vérole en 1710, à 66 ans. On a de lui: I. La *Vie de Guillaume III, roi d'Angleterre*, Poëme épique en 8 livres, estimé des Hollandois; mais qui ne sera jamais mis par les autres nations au rang des ouvrages d'Homere, de Virgile, ni même de Lucain. II. D'autres *Poësies* hollandoises, imprimées à Leuwarden en 1715, in-4°.

ROTH, (Michel) né en 1721 à Illuxta, bourg de Curlande, entra chez les Jésuites en 1737, exerça le ministere de la prédication à Dunebourg, & fit ensuite des missions dans la Lithuanie & la Livonie Polonoise, aujourd'hui Russe. Après de longs travaux, couronnés d'éclatans succès, il finit sa vie laborieuse dans le village de Dagda, le 3 décembre 1785, jour de S. François Xavier, dont il avoit constamment tâché d'imiter les vertus apostoliques. Peu de missionnaires ont instruit le Peuple d'une maniere plus suivie & plus solide; il n'admettoit personne, pas même parmi les grands du royaume, à la confession paschale, qui n'eût assisté à toutes les exhortations qu'il faisoit pendant le Carême. Les établissemens utiles qu'il forma, les pratiques religieuses qu'il introduisit, les bons ouvrages qu'il publia, sur-tout pour l'instruction du peuple, sont en très-grand nombre, & sont devenus une source abondante de fruits subsistans, que les provinces qu'il arrosa de ses sueurs, continuent à recueillir.

ROTHARIC, roi des Lombards, mort en 652, âgé de 47 ans, donna, le premier, des loix écrites à ses sujets, en 643. Ses successeurs l'imiterent, & de leurs édits se forma insensiblement un volume, qu'on appella les *Loix Lombardes*. Ces loix, publiées par Lindenbrog, devinrent célebres dans toute l'Europe, par leur équité, leur clarté & leur précision. Rotharic étoit Arien; mais il aimoit la justice, & la rendoit avec soin.

ROTHELIN, (Charles d'Orléans de) né à Paris en 1691, de Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, accompagna le cardinal de Polignac à Rome, & visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités & pour la littérature, lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques, & former une nombreuse bibliotheque.

bliotheque. Il sacrifia tout, même les prélatures qui lui furent offertes, au plaisir de cultiver les lettres en paix. Les langues vivantes & les langues mortes lui étoient familieres. Cet illustre littérateur mourut en 1744, dans sa 53e. année. Il étoit de l'académie françoise, & membre honoraire de celle des inscriptions. Le cardinal de Polignac lui ayant laissé en mourant son *Anti-Lucrece* encore imparfait, l'abbé de Rothelin le mit dans l'état où nous le voyons, & le fit paroître avec une préface d'une latinité riche & harmonieuse, digne de l'ouvrage, auquel elle sert d'introduction. Le *Catalogue* de sa riche bibliotheque, dressé par Gabriel Martin, est un des plus recherchés par les bibliographes.

ROTHMANN, (Christophe) célebre astronome de Wilhelme, landgrave de Hesse, mort en 1592. On a de lui un *Traité sur les Cometes*, & quelques *Lettres* écrites à Ticho, qu'on voit dans le tome 1 des *Epîtres astronomiques* de ce dernier. Rothmann en défendant l'hypothese de Copernic, & en l'employant pour expliquer les phénomenes célestes, disoit que le défaut de parallaxe annuelle ne permettoit pas de la regarder comme réalisée dans le fait. *Voyez* TICHO.

ROTROU, (Jean de) poëte dramatique, naquit à Dreux en 1609. Il acheta la charge de lieutenant-particulier au bailliage de cette ville, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1650. Il se distingua de la foule des rimailleurs de son tems, par son génie véritablement tragique, par l'élévation de ses sentimens, par l'heureux contraste des caracteres, par la force du style. Il ne lui manquoit que la correction du langage & la régularité des plans. Quelques-unes de ses pieces se trouvent dans le *Théâtre François*, Paris, 1737, 12 vol. in-12.

ROUAULT, *voyez* GAMACHE.

ROUELLE, (Guillaume-François) né en 1703 à Mathieu, près de Caen, lieu natal du pere du fameux Marot, mourut à Paris en 1770. Il étoit apothicaire dans cette capitale, démonstrateur en chymie au jardin-royal des plantes, membre de plusieurs académies étrangeres & de celle des sciences de Paris. Il forma divers éleves en chymie : science dont il étendit les bornes & qu'il aimoit avec passion. Les *Mémoires de l'Académie des Sciences* renferment divers écrits de lui; & il a laissé en manuscrit des *Leçons de Chymie*. Sa société étoit douce & agréable, & son caractere franc & décidé. — Son frere puîné, Hilaire-Marin ROUELLE, s'est aussi distingué par ses connoissances, & succéda à son aîné dans la place de démonstrateur en chymie au jardin du roi. Il mourut le 1er. avril 1779.

ROVERE, (Jerôme de la) *ou* DU ROUVRE, en latin *Ruvereus* ou *Roboreus*, étoit de la famille de la Rovere de Turin, où il étoit né. Il fut évêque de Toulon en 1559, ensuite archevêque de Turin, & enfin il obtint la pourpre romaine en 1564. Il n'avoit que 10 ans, lorsqu'on imprima à Pavie en 1540, un Recueil de ses Poésies Latines,

qui, étant devenu fort rare, fut réimprimé à Ratisbonne en 1683, in-8°. Ses vers respirent la facilité & l'imagination d'un homme heureusement né pour la poésie. On ne peut lui passer quelques pieces de galanterie, qu'en faveur de son extrême jeunesse. Il mourut au conclave où Clément VIII fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

ROUGEMONT, (François) né à Maëstricht en 1624, se fit jésuite, alla travailler au salut des ames à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin, chargé de chaînes, & de-là à Canton où il fut détenu dans une horrible prison, avec la plupart des missionnaires, jusques sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce missionnaire animé d'un zele ardent pour la propagation de la foi, s'étoit concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manieres douces & persuasives. Il composa dans sa prison de Canton: *Historia Tartarico-Sinica, complectens ab anno 1660 aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam; Christianæ Religionis prospera adversaque*, &c., Louvain, 1673, in-12. Cette Histoire qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité: c'est un des meilleurs morceaux de l'Histoire Chinoise, & vaut seul plus que toutes les chimériques chroniques de cette vaine nation; il a été traduit en portugais par le P. Sébastien Magalhaes sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4°.

ROUILLÉ, (Guillaume le) jurisconsulte célebre, naquit à Alençon en 1494, de Louis le Rouillé, seigneur de Hertré & de Rozé. Il exerça pendant quelque tems la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connoître avantageusement de Fr. d'Alençon, duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, petite ville de son apanage. Le roi & la reine de Navarre (Charles d'Albret & Marguerite de Valois) le gratifierent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon; ils lui donnerent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. Le Rouillé est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois beaucoup de réputation; il publia entr'autres un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1534, in-fol., & réimprimé en 1539, qui fut si bien accueilli, & donna une si haute idée de l'auteur, que le parlement de Normandie voulut le voir, & le fit prier de venir à Rouen: invitation honorable, à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé: *Recueil de l'antique préexcellence de la Gaule & des Gaulois*, imprimé à Poitiers en 1546, in-8°, réimprimé à Paris en 1551; & une piece de vers qui a pour titre: *Les Rossignols du Parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville l'an 1544.

ROUILLÉ, (Pierre-Julien) Jésuite, né à Tours en 1681,

professa successivement la théologie, les humanités, la philosophie, & montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associerent à la composition de l'*Histoire Romaine* du P. Catrou, en 21 vol. in-4°, à laquelle le P. Rouillé ne contribua que pour les *Dissertations* & les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli (*voyez* CATROU). Il eut aussi part avec le P. Brumoi, à la révision & à la continuation des *Révolutions d'Espagne*, que le P. d'Orléans avoit laissées imparfaites. Il avoit travaillé au Journal de Trévoux depuis 1733 jusqu'en 1737. La 2e. *Lettre de l'examen du Poëme de Racine sur la Grace*, est de lui. Ce savant Jésuite mourut à Paris en 1740, âgé de 59 ans, aimé & estimé.

ROULLET, (Jean-Louis) graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talens lui donnerent accès auprès des artistes & des curieux. Ciro-Ferri, peintre célebre, s'attacha à cet illustre graveur, & lui procura plusieurs occasions de se signaler. Roullet quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie, & dans tous ces endroits il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit retourner en France, où ses talens ne furent point oisifs & sans récompense. On estime ses ouvrages, sur-tout pour la correction du dessin, pour la pureté & l'élégance de son burin. Il mourut à Paris en 1699.

ROULLIARD, (Sébastien) avocat Parisien, fut plus connu dans la république des lettres que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savans & singuliers. Les principaux sont : I. *Traité de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8°. II. *Histoire de l'Eglise de Chartres*, in-8°. III. *La magnifique doxologie du Fêtu*, in-8°. IV. *Les Gymnopodes ou de la nudité des Pieds*, in-4°. V. *Li Hungs en Santerre*, in-4°. VI. *Histoire de Melun*, in-4°. VII. *Privileges de la Ste-Chapelle de Paris*, in-8°. VIII. *Le lumbrisage de Nicodême Aubier, Scribe, soi-disant le 5e. Evangéliste, & noble de quatre races.* IX. Des *Poésies* assez plates. Roulliard mourut en 1639.

ROUSSEAU, (Jacques) peintre, né à Paris en 1630, se distingua par son grand art à peindre l'architecture, & à tromper la vue par l'illusion de la perspective. Louis XIV, informé de ses rares talens, sut les mettre à profit. Ce monarque le chargea des décorations de la salle des machines à St-Germain-en-Laye, où l'on représentoit les opéra du célebre Lully. Cet excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, & l'on voit ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers ; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air ; cependant ce qui a été conservé, suffit pour faire admirer la beauté de son génie, l'éclat & l'intelligence de son coloris. Ce maître a aussi excellé à toucher le paysage. Il mourut à Londres en 1693.

ROUSSEAU, (Jean-Bap-

tiſte) fils d'un cordonnier de Paris, naquit en 1671, & non en 1669. Son pere lui procura une excellente éducation dans les meilleurs colleges de la capitale. Le jeune Rouſſeau s'y fit un nom par de petites Pieces de Poéſie, pleines d'eſprit & d'imagination. Il avoit à peine 20 ans, qu'il étoit déjà recherché par les perſonnes du plus haut rang & du goût le plus délicat. Dès 1688 il fut reçu en qualité de page chez Bonrepeaux, ambaſſadeur de France en Danemarck. Le maréchal de Tallard le choiſit enſuite pour ſon ſecrétaire, lorſqu'il paſſa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec St-Evremont, qui ſentit tout le mérite du jeune poëte. Rouillé, directeur des finances, le prit enſuite auprès de lui. Une affaire fâcheuſe le précipita dans les inquiétudes les plus cuiſantes. Le café de la Laurent étoit alors le rendez-vous littéraire & politique des oiſifs de Paris. La Motte & Rouſſeau étoient les chefs de ce Parnaſſe, lorſque l'opéra d'*Héſione* vit le jour en 1708. Il parut, ſur un air du prologue de cet opéra, cinq Couplets contre les auteurs des paroles, de la muſique & du ballet. Ces premiers Couplets, qu'on croyoit & que l'on diſoit être de ce poëte, furent ſuivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inſpiré par la haine, par la vengeance & par la débauche, peut enfanter de plus monſtrueux, ſe trouve réuni. Verſailles, Paris furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux, fatigués par les plaintes des perſonnes outragées, rechercherent l'auteur de ces infamies. Il y eut de grandes préſomptions contre Rouſſeau; mais ce poëte n'eût jamais été condamné, s'il ſe fût borné à nier qu'il étoit l'auteur des Couplets. Mais non content de vouloir paroître innocent, il voulut que le géometre Saurin fût coupable du crime dont on l'accuſoit. Guillaume Arnould, jeune ſavetier, eſprit foible, fut, dit-on, l'inſtrument que Rouſſeau mit en œuvre pour accabler ſon ennemi. Ce miſérable dépoſa que Saurin lui avoit remis les Couplets, & les avoit donnés à un petit décroteur pour les faire paſſer en d'autres mains. Le procès porté au Châtelet paſſa au parlement, & le coup dont Rouſſeau vouloit accabler le géometre, retomba ſur ſa tête. Saurin fit valoir le contraſte de ſes mœurs & de celles de ſon ennemi. Il l'attaqua comme ſuborneur de témoins, en particulier de ce Guillaume Arnould, auquel il avoit donné de l'argent. Les preuves de cette ſubornation parurent évidentes, & le ſuborneur fut banni à perpétuité du royaume. Cet arrêt rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Greve. Rouſſeau ſe retira en Suiſſe, où le comte du Luc, ambaſſadeur de France auprès du corps helvétique, lui rendit la vie douce & agréable. A la paix de Bade, conclue en 1714, le prince Eugene demanda Rouſſeau au comte, qui l'avoit mené avec lui, & ce ſeigneur n'oſa pas le lui refuſer. Le poëte François paſſa à Vienne avec le prince, auprès duquel il demeura près de 3 ans. En-

veloppé dans l'affaire du comte de Bonneval, & obligé de quitter la cour de Vienne, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencerent ses brouilleries avec Voltaire. Rousseau avoit connu ce poëte naissant au college de Louis le Grand, & avoit admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune Arouet cultiva une connoissance qui pouvoit lui être si utile; il lui faisoit hommage de tous ses ouvrages, ne cessa de le consulter sur ses essais, & leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voient malheureusement à Bruxelles. Arouet fait à Rousseau la lecture de l'*Epître à Julie*, aujourd'hui *à Uranie*. Cet ouvrage fit horreur à celui-ci qui lui en marqua son indignation. Le jeune-homme, piqué de ces reproches, tint des discours affreux contre celui qui les lui avoit faits. Dans quelque considération que Rousseau fût à Bruxelles, il ne pouvoit oublier Paris. Le duc d'Orléans, régent du royaume, sollicité par le grand-prieur de Vendôme & le baron de Breteuil, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poëte, avant que d'en profiter, demanda qu'on revît son procès; il vouloit être rappellé, non à titre de grace, mais par un jugement solemnel. Sa demande fut rejetée. Pour se consoler de cette nouvelle disgrace, il se mit à voyager. En 1721, il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le *Recueil de ses Œuvres*, en 2 vol. in-4°. Cette édition, publiée en 1723, lui valut environ dix mille écus. Il les plaça sur la compagnie d'Ostende; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Il trouva une ressource dans le duc d'Aremberg, qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé en 1733, d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de 1500 livres; mais Rousseau eut encore le malheur de perdre les bonnes graces de son bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier dans un Journal, que Voltaire l'avoit accusé, auprès du duc d'Aremberg, d'être l'auteur des Couplets pour lesquels il avoit été banni de France. Voltaire, qui auroit dû dédaigner cette imputation, aima mieux s'en plaindre à ce seigneur, qui priva Rousseau de ses bienfaits. La ville de Bruxelles devint pour lui, après cette disgrace, un séjour insupportable. Le comte du Luc & M. de Sénozan, receveur-général du clergé, instruits de ses chagrins, le firent venir secrétement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. Rousseau y fit un séjour de 3 mois; mais ses protecteurs n'ayant pu lui obtenir un sauf-conduit pour un an, il retourna à Bruxelles, & mourut à la Genette (hameau entre Mons & Bruxelles) le 3 février 1741, dans de grands sentimens de religion. Avant que de recevoir le saint Viatique, il protesta qu'il n'étoit point l'auteur des Couplets qui avoient empoisonné sa vie. Cette protestation a paru aux hommes impartiaux, une démonstration complette de son innocence. Est-il probable,

disent-ils, que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers momens où la vérité se fait jour? Piron a fait cette épitaphe à l'Horace François:

Ci gît l'illustre & malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe & Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie;
Et trente ans digne de pitié.

Il est plus facile de peindre dans Rousseau le poëte, que l'homme. Quelques personnes l'ont représenté comme inquiet, capricieux, impudent, vindicatif, envieux, flatteur, satyrique. D'autres l'ont peint comme un homme plein de candeur & de franchise, comme un ami fidele & reconnoissant, comme un chrétien pénétré de sa religion. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différens. Il paroît que Rousseau ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. On peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accuserent d'avoir renié son pere. La plus grande noblesse d'un poëte, est de descendre d'Homere, de Pindare, de Virgile. Et quel besoin auroit eu Rousseau de cacher l'obscurité de sa naissance? elle relevoit son mérite: & il avoit trop de solidité d'esprit pour ne pas le comprendre. M. Séguy a donné une belle édition de ses *Œuvres*, conformément aux intentions que le poëte lui avoit marquées. Cette édition publiée en 1743, à Paris, en 3 vol. in-4°., & en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle renferme: I. Quatre livres d'*Odes*, dont le premier est d'*Odes sacrées*, tirées des Psaumes. » Rousseau, dit Fréron, sait » retracer à propos le beau dé» sordre de Pindare, les graces » d'Anacréon, la saine raison » d'Horace & la pompeuse ma» jesté de Malherbe ». Quel feu! quel génie! quels éclairs d'imagination! quelle rapidité de pinceau! quelle abondance de traits frappans! quelle foule de brillantes comparaisons! quelle richesse de rimes! quelle heureuse versification! mais sur-tout quelle expression inimitable! Il y a des négligences, des mots impropres, des phrases incorrectes, mais l'enthousiasme du poëte qui passe dans l'ame du lecteur, fait qu'on ne les remarque guere. — II. Deux livres d'*Epîtres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y regne un fonds de misanthropie qui les dépare. Rousseau parle trop souvent de ses ennemis & de ses malheurs; il y étale des principes qui portent moins sur la vérité, que sur les différentes passions qui l'animoient. La colere le jette dans le paradoxe. III. Des *Cantates*. Il est le créateur de ce Poëme, dans lequel il n'a point eu d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce style pittoresque, ces tours heureux, ces graces légeres qui forment le véritable caractere de ce genre. Il est tantôt vif & impétueux, tantôt doux & touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. IV. Des *Allégories*, dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes paroissent forcées. V. Des

Epigrammes, qui l'ont mis au-dessus de Martial & de Marot. On a eu soin de retrancher de cette édition celles que la licence & la débauche lui avoient inspirées. L'auteur en a témoigné dans la suite de vifs regrets. VI. Un livre de *Poésies diverses*, qui manquent quelquefois de légéreté & de délicatesse. VII. Quatre *Comédies* en vers, & deux en prose. Le théâtre n'étoit pas son talent principal. IX. Un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a un recueil plus considérable, en 5 vol. Ce recueil a fait tout à la fois tort & honneur à sa mémoire. Rousseau y dit le pour & le contre sur les mêmes personnes. Il paroît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près on voit en lui un homme d'un caractere ferme & d'une ame élevée, qui ne veut devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y trouve d'ailleurs quelques anecdotes, & des jugemens exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui feroit plus de tort, si les auteurs devoient répondre des sottises qu'on met sous leurs noms : c'est son *Porte-feuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil plusieurs pieces qui sont de Rousseau; mais il faut moins l'en blâmer, que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli, auquel ce grand poëte les avoit condamnés. On a donné en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *Œuvres choisies*, en 1 vol. in-12, petit format. Ce sont ses Odes & son éminente supériorité dans la poésie lyrique, qui lui ont mérité le nom de *grand Rousseau*, quoiqu'il soit à présumer qu'on le lui a donné aussi pour le distinguer des autres écrivains du même nom. M. de la Harpe & d'autres modernes ont tâché de rabaisser la réputation de Rousseau; mais ils n'ont rien changé à l'opinion publique. Voyez *Rousseau vengé*, par l'abbé de Gourcy, Paris, 1772.

ROUSSEAU, (Jean-Jacques) né à Geneve en 1712, d'un horloger, quitta de bonne heure sa patrie, se fit catholique, & voyagea en Italie. Son caractere étoit dès-lors, comme il l'avoua lui-même, « une orgueilleuse misanthropie & une certaine aigreur contre les riches & les heureux du monde ». Après diverses aventures il se rendit en France, & fut secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise en 1743. Il avoit près de 40 ans, & étoit encore très-peu connu, lorsqu'il tenta le prix proposé par l'académie de Dijon, pour un Discours sur cette question: *Si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer les mœurs?* Son Discours qui soutenoit la négative, fut couronné en 1750, & il devoit l'être non-seulement à raison de l'éloquence forte & mâle dont l'auteur soutenoit son assertion, mais parce que réellement, en prenant la chose dans sa généralité, il avoit la vérité pour lui, quoiqu'à son ordinaire il l'outre quelquefois. Plusieurs adversaires se présenterent pour l'attaquer; Rousseau se défendit; il avoit de son côté l'ex-

périence de tous les siecles, & toutes les lumieres de l'histoire. L'état de notre littérature ne tarda point à venir à son appui. » S'il est faux, dit un critique » judicieux, que les lettres, » cultivées selon les regles & » les précautions que le bien » commun exige, soient capa- » bles de nuire à la société, il » est du moins très-certain » qu'à en juger par les désor- » dres qui regnent aujourd'hui » parmi les littérateurs, elles » sont sujettes à de grands » inconvéniens. Quelle idée » avantageuse peut-on s'en for- » mer, quels fruits peut-on » s'en promettre pour la cul- » ture de l'esprit & la perfec- » tion des mœurs, quand on » voit les vrais principes atta- » qués, les regles méconnues, » les bienséances violées, l'a- » narchie & la confusion éta- » blies sur les débris du goût & » de la raison; quand la Reli- » gion, la morale, les devoirs, » la vertu deviennent la proie » d'une philosophie extrava- » gante qui outrage l'une, cor- » rompt l'autre, prononce sur » ceux-ci, & défigure celle-là » au gré de ses caprices ou de » ses intérêts? Quelle estime » pour les littérateurs, à la » vue des divisions qui les ai- » grissent & les déshonorent! » Est-ce en les voyant se dé- » chirer, se calomnier, se dé- » crier les uns les autres, intri- » guer dans les sociétés, pour » persécuter leurs rivaux ou » prôner leurs admirateurs & » leurs disciples; employer, » pour se faire une réputation, » un tems & des soins qui se- » roient plus utilement consa- » crés à perfectionner leurs ou- » vrages; se révolter contre » les critiques, & négliger des » avis utiles; repaître leur va- » nité de suffrages mendiés, » sans s'occuper à en mériter » de plus justes & de plus soli- » des; substituer à l'élévation » des sentimens qui devroient » être leur partage, les basses- » ses de l'artifice & de la flat- » terie, pour donner des ap- » puis à leur vanité? Est-ce » enfin au milieu d'une dégra- » dation sensible & journa- » liere, qu'ils pourront pré- » tendre au respect & à la » gloire destinés à payer les » travaux du génie & des ta- » lens? Il n'est donc que trop » tristement démontré par l'ex- » périence, que l'abus des con- » noissances littéraires est le » plus dangereux de tous les » maux qu'un état puisse éprou- » ver. Depuis ces prétendues » lumieres qu'on se vante de » nous avoir communiquées, » la société est-elle devenue » plus heureuse & mieux ré- » glée? La mauvaise foi, la » perfidie, les haines, les men- » songes, les calomnies, les » atrocités, les crimes ont-ils » disparu parmi nous? Y a-t-on » vu renaître la franchise, la » droiture, la générosité, le » bonheur & la paix; ou plu- » tôt, malgré ces cris hypo- » crites d'*humanité*, de *bien-* » *faisance*, les cœurs ne pa- » roissent-ils pas s'être rétré- » cis, desséchés, & avoir » perdu leur énergie? Tout ce » que nous avons gagné en de- » venant plus instruits, c'est » d'avoir appris à être mé- » chans avec art, & à conser- » ver dans le mal une sorte de » décence qui le rend plus

» épidémique & plus dangereux. S'il est vrai que les » hommes aient été méchans » dans tous les siecles, on ne » peut nier qu'ils n'aient plus » de facilité à l'être dans les » siecles éclairés. Les ressources de l'esprit se tournent » alors du côté de l'intérêt des » passions. Plus un méchant a » de lumiere, plus il est habile » à mal faire avec impunité » (*voyez* FRÉDERIC GUILLAUME II, roi de Prusse, GIRALDI Lilio Gregorio). Son *Discours sur les causes de l'inégalité parmi les Hommes & sur l'origine des Sociétés*, plein de maximes fausses & d'idées bizarres, fut fait pour prouver que les hommes sont égaux; qu'ils étoient nés pour vivre isolés; & qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant. L'auteur, panégyriste éternel de l'homme sauvage, déprime l'homme social; s'efforçant, contre son intime conviction, de substituer au bonheur de la vertu, de la religion, d'une civilisation honnête & raisonnable, l'état de la dégradation la plus humiliante pour l'humanité. Car qu'est-ce qu'un sauvage tel que ceux de l'Amérique, & en général tous ceux que nous connoissons sur ce globe? « C'est, répond l'auteur du *Systême social*, qui mêle aussi de grandes vérités à de grandes erreurs, » c'est un » enfant vigoureux, privé de » ressources, d'expérience, de » raison, d'industrie, qui souffre continuellement la faim » & la misere, qui se voit à » chaque instant forcé de lutter » contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connoît d'autres loix » que son caprice, d'autres » regles que les passions du moment, d'autre droit que la » force, d'autre vertu que la » témérité; c'est un être fougueux, inconsidéré, cruel, » vindicatif, injuste, qui ne » veut point de frein, qui ne » prévoit pas le lendemain, » qui est à tout moment exposé à devenir la victime, » ou de sa propre folie, ou de » la férocité des stupides qui » lui ressemblent. La vie du » sauvage, auquel des spéculateurs chagrins ont voulu » ramener les hommes; l'âge » d'or si vanté par les poëtes » ne sont dans le vrai que des » états de misere, d'imbécillité, de déraison ». Sa *Lettre à M. d'Alembert* sur le projet d'établir un théâtre à Geneve, publiée en 1757, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes & les mieux développées. Cette Lettre, si intéressante pour les mœurs en général & pour la république de Geneve en particulier, fut la premiere source de la haine que Voltaire lui voua, & des injures dont il ne cessa de l'accabler. Ce qu'on trouvoit de singulier, c'est que cet ennemi des spectacles avoit fait imprimer une Comédie; & qu'il avoit donné au théâtre une Pastorale, *Le Devin du village*, qui certainement n'étoit pas faite pour produire des impressions de vertu. Il en fit lui-même la musique : car il avoit cultivé cet art dès son enfance. Son *Dictionnaire de Musique*, à quelques inexactitudes près, est un des meilleurs ouvrages que nous possédions en ce genre; mais on s'apper-

çoit facilement qu'il a profité de celui de l'abbé Broſſard : on eſt fâché ſeulement qu'il ne le diſe pas ; & cette réticence fait croire avec raiſon, qu'il n'étoit point auſſi riche en ce genre de ſon propre fonds qu'on le croyoit communément. La *Nouvelle Héloïſe*, 1761, 6 parties in-12, eſt un roman épiſtolaire, dont l'intrigue eſt mal conduite & l'ordonnance mauvaiſe ; il eſt, comme toutes les productions de l'auteur, plein de beautés & de défauts. Il en parle lui-même avec des éloges révoltans, & toute la tendreſſe d'une aveugle paternité : on a de la peine cependant à comprendre qu'il n'en ait pas apperçu les contradictions ſaillantes, ainſi que la morale fauſſe & inconſéquente. Quelques-unes de ces Lettres ſont admirables par la force, par la chaleur de l'expreſſion ; mais l'auteur ne tarde pas à ſe livrer au goût des ſophiſmes & à la manie d'ergoter contre les notions reçues : delà ces froides digreſſions, ces critiques inſipides, & ces paradoxes révoltans. C'eſt dans cet ouvrage qu'il s'eſt le plus ſouvent abandonné à ſa manie d'expoſer le pour & le contre, & de répandre de l'incertitude ſur tous les principes. *Emile* fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïſe*. On ſait que ce roman moral, publié en 1762 en 4 vol. in-12, roule principalement ſur l'éducation. Rouſſeau veut qu'on ſuive en tout la nature, & qu'on laiſſe germer & prévaloir les paſſions ſans leur oppoſer, ſinon lorſqu'il n'en ſera plus tems, l'impreſſion des vérités religieuſes, de la loi & de la crainte de Dieu. Tout ce qu'il dit contre les ſpectacles, contre les vices & les préjugés de ſon ſiecle, eſt digne tout à la fois de Platon & de Tacite. Il ſemble même en avoir la maniere & le ſtyle. Mais ce qu'il eſt bon de ſavoir, pour apprécier les hommes & les moyens qui fondent leur célébrité, c'eſt que le ſtyle de Rouſſeau n'étoit ni dans ſon cœur ni dans ſon génie, & que tandis que l'honnête homme, médiocrement lettré, parle & écrit avec énergie & un enthouſiaſme éloquent des droits de la juſtice & de la vertu, Rouſſeau ne pouvoit former une ligne ſans ſe mettre l'eſprit à la torture. « Je méditois, dit-il lui-même, dans » mon lit les yeux fermés, & » je tournois & retournois dans » ma penſée mes périodes avec » des peines incroyables : puis » quand j'étois parvenu à en » être content, je les dépoſois » dans ma mémoire, juſqu'à » ce que je puſſe les mettre ſur » le papier. Souvent j'oubliois tout en m'habillant. » Les quatre Lettres à M. de » Malesherbes, ſont peut-être » la ſeule choſe que j'ai écrite » avec facilité dans toute ma » vie ». Voilà, ſans doute, ceux qui jugeoient de la force de l'ame de Rouſſeau par celle de ſes expreſſions, bien loin de leur compte ; & puis, la ſublime philoſophie, qui achete par de telles contorſions, la réputation de beau parleur ! Quoi qu'il en ſoit du ſtyle, le fond de l'ouvrage eſt une ſource de corruption. Le 3e. tome eſt rempli d'objections contre le Chriſtianiſme. Il fait, à la vérité, un éloge ſublime de l'Evangile,

& un portrait touchant de son divin auteur; mais les miracles, les prophéties qui établissent sa mission, sont attaqués sans ménagement. C'est un traité d'éducation le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir; un assemblage continuel de sublime & de subtilités, de raison & d'extravagances, d'esprit & de puérilité, de religion & d'impiété, de philantropie & de causticité. Il habitoit depuis 1754 une petite maison de campagne près de Montmorenci : solitude qu'il devoit à la générosité d'un fermier-général. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens Cyniques, il s'étoit retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la suite des richesses & qui en pervertit l'usage. Il auroit été heureux dans cette retraite, s'il avoit pu oublier ce public qu'il affectoit de dédaigner; mais le desir d'une grande réputation aiguillonnoit son amour-propre, & c'est ce desir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses condamnables & qu'il a lui-même plus d'une fois réfutées avec force. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, & poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avoit donné le jour, il chercha un asyle en Suisse, & le trouva dans la principauté de Neuf-Châtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le *Mandement* de M. l'archevêque de Paris qui avoit anathématisé ce livre. Il publia en 1763 une *Lettre*, où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence & une espece de morgue cynique. Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après; mais ce livre bien moins éloquent, & surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats & les pasteurs de Geneve, irrita les ministres protestans, sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise Romaine. Rousseau avoit abandonné solemnellement cette derniere religion en 1753; & ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il étoit résolu alors d'aller vivre en France dans un pays catholique. Les pasteurs protestans ne lui surent aucun gré de ce changement; & la protection du roi de Prusse, à qui appartient la principauté de Neuf-Châtel, ne put le soustraire aux tracasseries que le pasteur de Moutiers-Travers, village où il s'étoit retiré, lui suscita. Il prit le parti de passer en Angleterre, & il se brouilla bientôt avec le fameux Hume, qui l'avoit amené avec lui dans cette isle. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette bruyante querelle; elle prouve ainsi que mille autres anecdotes, que ces gens qui se disent nés pour instruire, pacifier, rendre heureux tous les hommes, ne sauroient vivre deux jours ensemble sans faire éclater des passions que le plus froid Chrétien auroit honte de ne pas réprimer. Hume appella Rousseau *un serpent réchauffé dans le sein de l'amitié*, celui-ci ne manqua pas de termes pour lui riposter. Le philosophe de Geneve retourna en France. En passant

à Amiens, il vit Greffet, qui le fonda sur ses malheurs & sur ses disputes; il se contenta de lui répondre : « Vous » avez eu l'art de faire parler » un perroquet, mais vous ne » sauriez faire parler un ours ». Ses protecteurs obtinrent qu'il demeureroit à Paris, à condition qu'il n'écriroit ni sur les matieres de la Religion, ni sur celles du gouvernement : il tint parole, car il n'écrivit pas du tout. Il se contenta de vivre dans la société de quelques amis, paroissant détrompé, sans pourtant l'être, de toutes ses illusions. Il mourut à Ermenonville, terre de M. le marquis de Girardin, à 10 lieues de Paris, le 2 juillet 1778, non sans soupçon d'avoir avancé ses jours en prenant du poison. La Relation que Mrs de Presle & Magellan ont donnée de sa mort, pour dissiper ce soupçon, n'a fait que le fortifier; ils conviennent que la *vie lui étoit à charge*, & rapportent diverses circonstances, qui annoncent que le philosophe, sans aucun mal apparent, étoit instruit de sa fin prochaine. Tous cela est confirmé dans les *Lettres sur les Ouvrages & le caractere de J. J. R.*, publiées en 1789 par madame la baronne de Stael. « On sera peut-être » étonné, dit-elle, de ce que » je regarde comme certain » que Rousseau s'est donné la » mort. Mais le même Gene» vois dont j'ai déjà parlé, » reçut une Lettre de lui quel» que tems avant sa mort, » qui sembloit annoncer ce des» sein. Depuis s'étant informé » avec un soin extrême de ses » derniers momens, il a su que » le matin du jour où Rousseau » mourut, il se leva en par» faite santé; mais dit cepen» dant qu'il alloit voir le soleil » pour la derniere fois, & prit, » avant de sortir, du café qu'il » fit lui-même. Il rentra quel» ques heures après, & com» mençant alors à souffrir hor» riblement, il défendit cons» tamment qu'on appellât du » secours & qu'on avertît per» sonne. Peu de jours avant » ce triste jour, il s'étoit ap» perçu des viles inclinations » de sa femme pour un homme » de l'état le plus bas; il parut » accablé de cette découverte, » & resta huit heures de suite » sur le bord de l'eau dans une » méditation profonde. Il me » semble que si l'on réunit ces » détails à sa tristesse habi» tuelle, à l'accroissement ex» traordinaire de ses terreurs » & de ses défiances, il n'est » plus permis de douter que » ce malheureux homme n'ait » terminé volontairement sa » vie ». Et dans une réponse à madame de Vassy, elle ajoute : » Un Genevois, secrétaire de » mon pere (M. Necker) & » qui a passé la plus grande » partie de sa vie avec Rous» seau; un autre, nommé » Mouton, homme de beau» coup d'esprit, & confident » de ses dernieres pensées, » m'ont assuré ce que j'ai écrit; » & des Lettres que j'ai vues » de lui, peu de tems avant » sa mort, annonçoient le des» sein de terminer sa vie ». On voit par-là, comme par bien d'autres anecdotes de ce fameux égoïste, ce que c'est que la prétendue force d'esprit, dont font parade les hommes dont l'idole

eſt l'opinion publique, & qui n'ont point dans eux-mêmes de quoi combattre les diſgraces les plus légeres, ſouvent même parfaitement imaginaires. Son caractere, ainſi que ſes opinions, étoit certainement original; mais la nature ne lui en avoit donné que le germe, & l'art avoit beaucoup contribué à le lui rendre encore plus ſingulier. Il n'aimoit à reſſembler à perſonne, & comme cette façon de penſer & de vivre extraordinaire lui avoit fait un nom, il manifeſta beaucoup de bizarrerie, ſoit dans ſa conduite, ſoit dans ſes écrits. Tout eſt devenu problématique ſous ſa plume. Delà ces raiſonnemens en faveur & contre le duel, l'apologie du ſuicide & la condamnation de cette frénéſie: la facilité à pallier le crime de l'adultere, & les raiſons les plus fortes pour en faire ſentir l'horreur. Delà l'exiſtence de Dieu attaquée par des ſophiſmes, & les athées confondus par des argumens invincibles: la Religion Chrétienne combattue par des objections ſpécieuſes, & célébrée par les plus ſublimes éloges. Il tâchoit de ſe rendre intéreſſant par la peinture de ſes malheurs & de ſa pauvreté, quoique ſes infortunes fuſſent moins grandes qu'il ne le diſoit & ne le ſentoit, & quoiqu'il eût des reſſources aſſurées contre l'indigence. Il étoit d'ailleurs charitable, bienfaiſant, ſobre, ſe contentant du pur néceſſaire, & refuſant les moyens qui lui auroient procuré, ou des richeſſes, ou des places. Quoiqu'il affichât la philoſophie, il n'aimoit pas les philoſophes; prévenu d'abord pour eux par l'emphaſe de ce nom illuſoire, il les déteſta dès qu'il les connut. « Je regardois, dit-» il, tous ces graves écrivains » comme des hommes modeſ» tes, ſages, vertueux, irré» prochables. Je me formois » de leur commerce des idées » angéliques, & je n'aurois » approché de la maiſon de » l'un d'eux que comme d'un » ſanctuaire. Enfin je les ai » vus; ce préjugé puéril s'eſt » diſſipé, & c'eſt la ſeule er» reur dont ils m'aient guéri ». » Fuyez, dit-il ailleurs, ceux » qui, ſous prétexte d'expli» quer la nature, ſement dans » les cœurs des hommes de » déſolantes doctrines, & dont » le ſcepticiſme eſt cent fois » plus affirmatif & plus dog» matique que le ton décidé » de leurs adverſaires. Sous le » hautain prétexte qu'eux ſeuls » ſont éclairés, vrais, de bonne » foi, ils nous ſoumettent im» périeuſement à leurs déci» ſions tranchantes, & pré» tendent nous donner, pour » les vrais principes des cho» ſes, les inintelligibles ſyſ» têmes qu'ils ont bâtis dans » leur imagination. Du reſte, » renverſant, détruiſant, fou» lant aux pieds tout ce que » les hommes reſpectent, ils » ôtent aux affligés la derniere » conſolation de leur miſere; » aux puiſſans & aux riches » le ſeul frein de leurs paſſions; » ils arrachent du fond des » cœurs les remords du crime, » l'eſpoir de la vertu, & ſe » vantent encore d'être les » bienfaiteurs du genre-hu» main. Jamais, diſent-ils, la » vérité n'eſt nuiſible aux hom-

» mes; je le crois comme eux; » & c'est, à mon avis, une » preuve que ce qu'ils ensei» gnent, n'est pas la vérité » (*voyez* LUCIEN). On ne peut l'accuser, comme tant d'autres sophistes, d'avoir souvent répété avec une emphase étudiée le mot de *vertu*, sans en inspirer le sentiment. Quand il parle des devoirs de l'homme, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que nous nous devons à nous-mêmes, & de ce que nous devons à nos semblables; c'est avec une abondance, un charme, une force qui semble ne pouvoir venir que du cœur. Mais tout cela est mêlé d'assertions si contrastantes, si contradictoires dans leurs principes ou dans leurs conséquences, que si elles pouvoient être vraies, toute idée de devoirs seroit anéantie. Ses idées sur la politique étoient presqu'aussi extraordinaires que ses paradoxes sur la Religion. Son *Contrat social*, que Voltaire appelloit le *Contrat insocial de l'insociable J. J. R.*, est plein de sophismes, d'erreurs & de traits dignes d'un pinceau cynique; il est d'ailleurs obscur, mal digéré, & tellement rempli de contradictions, que les auteurs de la nouvelle constitution de la France, en ont fait la base de leurs opérations, en même tems qu'elles y sont condamnées en cent endroits différens. On a encore de lui quelques autres petits ouvrages, qu'on trouve dans le recueil de ses *Œuvres*, publié en 14 vol. in-8°. On a rassemblé les vérités les plus utiles & les plus importantes de cette collection dans ses *Pensées*, vol. in-12, où l'on a fait disparoître le sophiste hardi & l'auteur impie, pour n'offrir que l'écrivain éloquent & le moraliste penseur. M. le comte de Barruel-Beauvert a donné sa *Vie* en 1789, amphigouri philosophique, rempli de faits tout-à-fait romanesques, dont quelques-uns ne peuvent avoir été imaginés que par l'auteur. Il convient cependant que le philosophe s'est défait lui-même. Rousseau avoit laissé dans son porte-feuille des *Mémoires* de sa *Vie*, dont on a publié une partie en 1782, sous le titre de *Confessions*. C'est le détail le plus circonstancié, non-seulement des plus petits événemens de sa vie, mais encore de ses crimes & de ses bassesses. Extravagance inouie, où l'égoïque manie de faire parler de soi, a conduit cet homme de génie, devenu, selon l'expression de S. Paul, réellement fou, en se croyant parfaitement sage. Il étoit parvenu à se persuader que les moindres détails de sa vie étoient des choses importantes & bien dignes d'occuper les regards de la postérité. Heureux, si au-lieu de vivre un moment dans la pensée & les discours des hommes, il avoit su se renfermer dans ce sentiment précieux que produit la vertu, jouir en lui-même des fruits de la sagesse, faire le bien sans ostentation, l'enseigner sans prétention, substituer à une philosophie arbitraire & contradictoire, l'invariable lumiere de la Religion!

ROUSSEAU, *voyez* PARISIERE.

ROUSSEL, (Guillaume) Bénédictin de la congrégation

de S. Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Il alla à Paris, & son talent pour la chaire lui promettoit des succès dans cette capitale, mais quelques raisons l'empêcherent d'y demeurer; il se retira à Rheims, & mourut à Argenteuil en 1717, à 59 ans. On a de lui : I. Une bonne *Traduction* françoise des *Lettres* de S. Jerôme, réimprimée en 1713, en 3 vol. in-8°. II. Un *Eloge* du P. Mabillon. III. Il avoit entrepris l'*Histoire Littéraire de France*; mais à peine en avoit-il tracé le plan, & recueilli quelques Mémoires à ce sujet, que la mort l'enleva à ce travail. Son projet fut rempli par dom Rivet.

ROUSSEL, (N.) médecin de l'université de Montpellier, s'est fait connoître par quelques ouvrages savans & judicieux; tel que le *Systême physique & moral de la Femme*, Paris, 1775, 1 vol. in-12, où l'on trouve des réflexions très-sensées sur les accoucheurs, & le charlatanisme qui a prétendu faire un art de l'opération la plus simple & la plus importante de la nature (*voyez* HECQUET, HIÉROPHILE). L'auteur y prouve aussi combien les effets attribués à l'imagination des meres sont incontestables, & que c'est une vraie foiblesse d'esprit de la part de quelques hommes célebres, de nier des choses avérées, par la seule raison qu'ils ne peuvent les expliquer. Il est mort à Paris vers 1786.

ROUTH, (Bernard) Jésuite Irlandois, né le 11 février 1695, s'est distingué par les ouvrages suivans : *Vers sur le Mariage du Roi. Lettres sur les Voyages de Cyrus. Lettres sur le Paradis perdu. Lettres à l'abbé Terrasson sur l'Histoire de Sethos. Recherches sur la maniere d'inhumer chez les anciens.* Il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux* pendant les années 1739-1743, & a donné un volume de l'*Histoire Romaine*, après la mort des Peres Catrou & Rouillé. Comme prêtre & directeur des ames, il jouissoit de la confiance de beaucoup de monde; Montesquieu & d'autres hommes célebres sont morts entre ses bras. Après la destruction de la Société en France, en 1762, il se retira à Mons, où il mourut confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine, le 18 janvier 1768.

ROUVRE, *voyez* ROVERE.

ROUX, *voyez* ROSSO.

ROUX, (Augustin) de l'académie de Bourdeaux, sa patrie, docteur en médecine dans l'université de cette ville, & docteur-régent à Paris, naquit en 1726, & mourut en 1776. Son caractere doux & honnête lui avoit fait des amis, & ses connoissances en médecine & en littérature lui procurerent des protecteurs. Il continua le *Journal de Médecine*, commencé par Vander-Monde, depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui : I. *Recherches sur les moyens de refroidir les Liqueurs*, 1758, in-12. II. La *Traduction* de *l'Essai sur l'Eau de chaux* de *Whytt*, pour la guérison de la pierre, 1767, in-12. III. *Annales Typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762. Ce journal étoit bien fait & utile. IV. *Traité de la Culture & de la*

plantation des Arbres à ouvrer, Paris, 1750, in-12. V. *Encyclopédie portative*, 1776, 2 vol. in-12. VI. *Mémoires de Chymie*, extraits de ceux d'Upsal, 1764, 2 vol. in-12. Il avoit entrepris une histoire des trois regnes de la nature, qui n'étoit pas achevée à sa mort; on n'a publié que les *Pierres & les Minéraux*, 1781, in-4°.

ROUXEL, *voyez* GRANCEI.

ROWE, (Nicolas) poëte Anglois, né l'an 1673 à Listle Bedfort, d'une ancienne famille de Devonshire, mort à Londres en 1718, a donné une *Traduction* de *Lucain*, des *Comédies* & des *Tragédies*, assez estimées en Angleterre. Ses *Œuvres* parurent à Londres en 1733, 3 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas ROWE, de la même famille, né à Londres en 1687, mort en 1715; qui s'acquit de la réputation par ses *Poésies Angloises*. Il avoit entrepris de donner la *Vie* des grands-hommes de l'antiquité, omis par Plutarque, & en avoit déjà composé 8 lorsqu'il mourut. L'abbé Bellenger les a traduites de l'anglois en françois, & les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des *Vies de Plutarque* par Dacier. — Elizabeth ROWE, sa femme, fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme Anglois, née à Ilchester, dans la province de Sommerset en 1674, & morte à Frome en 1737, réussissoit dans la musique & le dessin; mais l'étude des langues & de la poésie eut pour elle plus d'attraits. Il y a dans ses écrits, des images fortes, des sentimens nobles, une imagination brillante, & sur-tout beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle : I. L'*Histoire de Joseph*, en vers anglois. II. L'*Amitié après la mort*. III. Des *Lettres morales & amusantes*, & d'autres ouvrages mêlés de prose & de vers.

ROWIN, (Jean) célebre vieillard, né à Zodova, dans le district de Karancebès en Hongrie, fut appellé à la cour de l'empereur Charles VI, & mourut en chemin. Il étoit âgé de 172 ans, & sa femme *Sara* qui mourut dans le même voyage, en avoit 164. Il y avoit 141 ans qu'ils étoient mariés. C'étoient de pauvres rustres qui s'étoient presque toujours nourris de *cucurutz*, ou bled de Turquie. Rowin est peut-être le seul homme qui depuis les tems voisins du déluge, ait atteint un si grand âge. Valmont de Bomare parle d'un Pierre Zorten, paysan du même pays, âgé de 185 ans; mais ce fait est moins constaté que le premier. Nauclerus, Cramer & d'autres écrivains, font mention d'un soldat de Charlemagne nommé *Jean*, mort sous Lothaire en 1128, âgé de 361 ans, mais la plupart des critiques rejettent ce trait d'histoire (*voyez* DESTEMS). Le nommé Drachenberg est mort à Aarhus en Jutland en 1772, âgé de 146 ans. *Voyez* DRACHENBERG.

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince Persan, étoit un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, & en mourant la laissa grosse d'un fils, qu'on nomma *le jeune Alexandre*. Cassandre fit mourir l'enfant & la mere.

ROXELANE,

ROXELANE, sultane favorite de Soliman II, empereur des Turcs, joignit à une grande beauté beaucoup d'esprit & encore plus d'ambition. Soliman avoit pour fils aîné Mustapha, sorti d'une autre femme que Roxelane, qui étoit mere de Sélim II & de plusieurs autres enfans. C'étoit un obstacle à l'envie qu'avoit cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée & un hôpital pour les étrangers. Le sultan étoit trop épris d'elle pour lui refuser son consentement; mais le muphti, gagné à force de présens, ayant déclaré que ce dessein ne pouvoit être exécuté par la sultane tant qu'elle seroit esclave, elle affecta une si grande mélancolie, que Soliman, craignant de la perdre, l'affranchit & l'épousa dans les formes. Alors l'adroite Roxelane, devenue femme de ce prince, agit avec tant d'artifice, qu'elle fit périr Mustapha l'an 1553, & ouvrit par cet attentat le chemin du trône à Sélim son fils aîné. Elle avoit contribué, en 1546, à la mort du grand-visir Ibrahim. Elle mourut en 1561.

ROY, (Louis le) *Regius*, né à Coutances en Normandie, mort en 1577, avoit succédé en 1570 au célebre Lambin, dans la chaire de professeur en langue grecque au college-royal à Paris. C'étoit un homme d'une impétuosité de caractere insupportable. Il écrivoit assez bien en latin. Ses ouvrages sont: I. *La Vie de Guillaume Budé*, en latin élégant, Paris, 1577, in-4°. II. La *Traduction* françoise du *Timée* de Platon, in-4°, & de plusieurs autres ouvrages grecs. III. Des *Lettres*, 1560, in-4°, &c.

ROY, (Pierre le) aumônier du jeune cardinal de Bourbon, & chanoine de Rouen, publia, en 1593: *La Vertu du Catholicon d'Espagne*. Cet écrit passa, assez mal-à-propos, pour ingénieux lorsqu'il parut; sans le discrédit où tomba la Ligue, on ne l'eût jamais considéré que comme une platitude. Il fit naître l'idée des autres écrits qui composent la *Satyre Ménippée*, en 3 vol. in-8°. *Voyez* CHRÉTIEN Florent, DUCHAT, GILLOT Jacques, RAPIN Nicolas, PITHOU Pierre.

ROY, (le) *voy*. GOMBERVILLE & LOBINEAU.

ROY, (Guillaume le) né à Caen, en Normandie, l'an 1610, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & fut élevé au sacerdoce. Ayant permuté son canonicat de Notre-Dame de Paris avec l'abbaye de Haute-Fontaine, il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1684, à 74 ans. Il étoit ami des Arnauld, des Nicole, des Pont-Château. On a de lui: I. Des *Instructions recueillies des Sermons de S. Augustin sur les Pseaumes*, en 7 vol. in-12. II. La *Solitude Chrétienne*, en 3 vol. in-12. III. Un grand nombre de *Lettres*, de *Traductions*, & d'autres ouvrages.

ROY, (Jacques le) baron du St-Empire, né à Bruxelles, mourut à Liere en 1719, à 86 ans. Il s'est beaucoup occupé de l'histoire de son pays, & ses travaux nous ont procuré

les ouvrages ſuivans : I. *Notitia Marchionatûs ſancti Imperii*, 1678, in-fol., avec fig., (Anvers & ſon diſtrict). II. *Topographia Brabantiæ*, 1692, in-fol. III. *Caſtella & Prætoria nobilium*, 1696, in-fol. IV. *Le Théâtre profane du Brabant*, 1730, 2 vol. in-fol., avec fig.

ROY, (Julien le) né à Tours en 1686, fit paroître dès ſon enfance tant de goût pour les méchaniques, que dès l'âge de 13 ans il faiſoit de lui-même de petits ouvrages d'horlogerie. A l'âge de 17 ans il ſe rendit à Paris, où ſon talent fut employé, & où il fut admis dans le corps des horlogers en 1713. Les Anglois excelloient alors dans ce bel art : Julien le Roy les égala bientôt par ſes inventions & par la perfection où il porta les montres. Graham, le plus fameux horloger d'Angleterre, rendit juſtice à l'horloger François. Cet artiſte mourut à Paris en 1759. — Son fils aîné s'eſt auſſi diſtingué dans l'horlogerie, & a donné dans les *Etrennes Chronométriques* pour l'année 1760, le détail des inventions de ſon pere. Il mourut à Paris le 25 août 1785, à l'âge de 68 ans. — Son autre fils, Charles le ROY, ſe diſtingua dans la médecine, prit le bonnet de docteur à Montpellier, s'y établit, & y mourut en 1779, après avoir publié divers ouvrages : I. *Mélanges de Phyſique & de Médecine*, 1771, in-8°; c'eſt le recueil des Mémoires qu'il avoit donnés à l'académie des ſciences. II. *Uſage & effet de l'écorce du Garou*, 1767, in-12. III. *De aquarum mineralium natura & uſu*, 1762, in-8°.

ROY, (Pierre-Charles) Pariſien, né en 1683, employa ſon talent pour la poéſie à faire des *Opéra*, & travailla en concurrence avec la Mothe & Danchet. Il a compoſé auſſi un grand nombre de ces *Brevets de Calotte*, dont il exiſte une collection qu'on ne lit plus. Ce poëte, non content d'avoir attaqué pluſieurs membres de l'académie françoiſe en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie ſatyrique, connue ſous le nom de *Coche*. Ce corps qui a effectivement beaucoup dégénéré, & qui depuis s'eſt écarté abſolument de l'eſprit & du but de ſon inſtitution, s'en vengea à ſa maniere ordinaire, en fermant pour toujours ſes portes à l'auteur. Le célebre Rameau préféroit aux Poëmes de Roy, ceux de Cahuzac, dont les talens étoient inférieurs, mais qui avoit peut-être plus de docilité pour ſe prêter aux caprices du muſicien. Cette préférence anima la verve du poëte Roy contre Rameau. Il enfanta cette allégorie ſanglante, où l'Orphée de la muſique françoiſe eſt déſigné ſous le nom de *Marſyas*. Cet écrivain fut conſeiller au Châtelet, éleve de l'académie des inſcriptions, tréſorier de la chancellerie de la cour des Aides de Clermont, & chevalier de l'ordre de S. Michel. Il mourut en 1763. Outre ſes *Opéra*, on a encore de lui un *Recueil de Poéſies*, & d'autres ouvrages, en 2 vol. in-8°. Tout n'y eſt pas bon ; mais il y a de tems en tems des vers heureux & des penſées tournées avec délicateſſe. On connoît ſon *Poëme* ſur la maladie du roi de France,

qui fit naître cette jolie épigramme :

Notre monarque, après sa maladie,
Etoit à Metz attaqué d'insomnie :
Ah, que de gens l'auroient guéri d'abord !
Roy, le poëte, à Paris versifie.
La piece arrive, on la lit, le roi dort....
De S. Michel la muse soit bénie !

ROYE, (Guy de) fils de Matthieu, seigneur de Roye, grand-maître des arbalétriers de France, d'une illustre maison originaire de Picardie, fut d'abord chanoine de Noyon, puis doyen de Saint-Quentin, & vécut à la cour des papes d'Avignon avec beaucoup d'agrément. Il s'attacha ensuite au parti de Clément VII & de Pierre de Lune, autrement Benoît XIII. Ce fut par leur crédit qu'il devint successivement évêque de Verdun, de Castres & de Dol, archevêque de Tours, puis de Sens, & enfin archevêque de Rheims en 1391. Il fonda le college de Rheims à Paris en 1399, tint un concile provincial en 1407, & partit 2 ans après pour se trouver au concile de Pise. Arrivé à Voltri, bourg à 5 lieues de Genes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce bourg, & le tua. Ce meurtre excita une sédition. Roye voulut descendre de sa chambre pour appaiser ce tumulte ; mais en descendant, il fut frappé d'un trait d'arbalêtre par un des habitans, & mourut de cette blessure le 8 juin 1409. Il laissa un livre intitulé : *Doctrinale Sapientiæ*, traduit par un Religieux de Cluny, sous le titre de *Doctrinal de la Sapience*, in-4°, en lettres gothiques. Le traducteur y ajouta des exemples & des historiettes, contées avec naïveté. Le nom de Guy de Roye doit rester dans la mémoire des hommes qui chérissent les vertus épiscopales.

ROYE, (François de) professeur de jurisprudence à Angers, sa patrie, mourut en 1686. Son livre *De jure Patronatûs*, Angers, 1667, in-4°, & celui *De Missis Dominicis eorumque officio & potestate*, Angers, 1672, in-4°, Leipsig, 1744, Venise, 1772, in-8°, prouvent beaucoup de recherches & de savoir. Roye se distingua non-seulement comme écrivain ; mais il contribua encore par son zele à faire fleurir l'université d'Angers.

ROYER, (Joseph-Nicolas-Pancrace) musicien célebre, né en Savoie, alla s'établir à Paris vers l'an 1725, s'y acquit beaucoup de réputation par son goût pour le chant, & par son habileté à toucher de l'orgue & du clavecin, & mourut dans cette capitale le 11 janvier 1755, dans la 50e. année de son âge. Il est auteur d'un grand nombre de Pieces de clavecin estimées ; on n'en a gravé jusqu'à présent qu'un livre : il a laissé en manuscrit de quoi en former un second, & même un 3e.

ROYOU, (L'abbé) s'est fait connoître par plusieurs écrits, où l'éloquence est jointe à l'érudition & à la justesse des raisonnemens. *Son Monde de Verre*, critique aussi fine que solide des hypotheses de Buffon, a recueilli, malgré quelques inexactitudes échappées dans une composi-

tion rapide, le suffrage des vrais physiciens. Le *Journal de Monsieur* a tant inquiété les philosophes, qu'ils sont parvenus à le faire cesser, en persuadant à *Monsieur* de lui retirer sa protection ; ce que le prince eut la complaisance de faire, en dédommageant l'auteur par une pension de 1200 liv. & la croix de S. Lazare. L'*Ami du Roi* (Journal qu'il ne faut pas confondre avec celui de M. Montjoie qui a le même titre) a joui durant la révolution du plus grand succès. Il avoit travaillé auparavant à l'*Année Littéraire*, & retardé de quelques années la chute de cet ouvrage. Aussi charitable qu'instruit & laborieux, l'abbé Royou étoit l'avocat de ceux qui n'en avoient pas, & défendoit leur cause par des écrits lumineux, qui plus d'une fois ont étonné les magistrats. Il mourut à Paris le 22 juin 1792, excédé & épuisé par les tracasseries inouies & les violences de la démocratie dominante, influée & dirigée par la tolérante philosophie. On lui a fait cette épitaphe :

Ci-gît Royou qui consuma sa vie
A défendre les droits de son roi, de son Dieu :
Et qui, pour s'arracher aux fureurs de l'impie,
Mourut ignoré dans ce lieu.

RUAR, (Martin) Socinien, né à Krempen, dans le duché de Holstein, vers l'an 1576, aima mieux perdre son patrimoine, que de renoncer à sa secte. Il s'établit à Racovie, petite ville de Pologne, au Palatinat de Sandomir, où les Sociniens avoient leur plus célebre école ; il y fut recteur de ce college ; passa de là à Strassin, près de Dantzig, où il fut ministre des Unitaires, c'est-à-dire des Sociniens ou Ariens (car c'est en vain qu'un M. Schwartz a voulu mettre des distinctions essentielles entre ces noms). Chassé encore delà, il se retira à Amsterdam, où il mourut en 1657. Il se signala dans son parti par quelques ouvrages. On a de lui : I. Des *Notes sur le Catéchisme des Eglises Sociniennes de Pologne*, imprimées avec ce *Catéchisme*, 1665 & 1680. Un volume de *Lettres* publié & imprimé par David Ruarus son fils, Amsterdam, 1681, in-8°. Joachim & David, ses fils, imbus des sentimens de leur pere, ont publié un *Recueil de Lettres* des chefs de leur parti, Amsterdam, 1677.

RUBEN, fils aîné de Jacob & de Lia. Pendant que Jacob étoit dans la terre de Chanaan, auprès de la tour du troupeau, Ruben déshonora son lit, & abusa de Bala sa concubine. Ce qui le priva du droit d'aînesse qui fut transporté à Juda. Lorsque ses freres résolurent de se défaire de Joseph, Ruben, touché de compassion, les en détourna, en leur persuadant de le jeter plutôt dans une citerne ; il avoit dessein de l'en tirer secrétement pour le rendre à son pere. Jacob, au lit de la mort, adressant la parole à Ruben son fils aîné, lui reprocha son crime & lui dit : » Que parce qu'il avoit souillé » le lit de son pere, il ne » croîtroit point en autorité ». La tribu de Ruben éprouva les suites de cette imprécation. Elle ne fut jamais bien

considérable, ni nombreuse dans Israël. Elle eut son partage au-delà du Jourdain, entre les torrens d'Arnon & de Jazer, les monts Galaad & le Jourdain. Ruben mourut l'an 1626 avant J. C. à 124 ans.

RUBENS, (Philippe) originaire d'Anvers, né à Cologne en 1574, d'une famille noble, devint secrétaire & bibliothécaire du cardinal Ascagne Colonne, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à 38 ans. Il est connu: I. Par des *Poésies* en latin adressées à Juste-Lipse. II. *Electorum libri II in queis Ritus & Censuræ*. III. *B. Asterii, Amaseæ episcopi, Homiliæ*; c'est une version latine, Anvers, 1615, in-4°.

RUBENS, (Pierre-Paul) frere du précédent, naquit à Cologne en 1577. Son pere le mit page chez la comtesse de Lalain; mais son goût le porta à la peinture: il partit pour l'Italie, après avoir pris des leçons d'Othon Van Veen (*voyez* VENIUS). Le duc de Mantoue, informé de son rare mérite, lui donna un logement dans son palais. Ce fut dans ce séjour que Rubens fit une étude particuliere des ouvrages de Jules Romain. Les tableaux du Titien, de Paul Veronese & du Tintoret, l'appellerent à Venise. L'étude qu'il fit des chef-d'œuvres de ces grands maîtres, changea son goût qui tenoit de celui du Caravage, pour en prendre un qui lui fût propre. Ce célebre artiste se rendit ensuite à Rome, & de là à Genes. Enfin il fut rappelé en Flandre, par la nouvelle qu'il reçut que sa mere étoit dangereusement malade. Ce fut vers ce tems-là que Marie de Médicis le fit venir à Paris pour peindre la galerie de son palais du Luxembourg. Rubens fit les tableaux à Anvers, & alla à Paris en 1625 pour les mettre en place. Il devoit y avoir une galerie parallele, représentant l'histoire de Henri IV: Rubens en avoit même déjà commencé plusieurs tableaux; mais la disgrace de la reine en empêcha l'exécution. Rubens avoit plus d'une sorte de mérite, qui le faisoit rechercher des grands lorsqu'ils avoient besoin de ses talens. Le duc de Buckingham lui ayant fait connoître tout le chagrin que lui causoit la mésintelligence des couronnes d'Espagne & d'Angleterre, le chargea de communiquer ses desseins à l'infante Isabelle, pour lors veuve de l'archiduc Albert. Rubens montra, en cette occasion, qu'il y a des génies qui ne sont jamais déplacés. Il fut un excellent négociateur; & la princesse crut devoir l'envoyer au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix & de recevoir ses instructions. Le roi fut frappé de son mérite, le fit chevalier, & lui donna la charge de secrétaire de son conseil-privé. Rubens revint à Bruxelles, rendre compte à l'infante de ce qu'il avoit fait; il passa ensuite en Angleterre, avec les commissions du roi catholique; enfin la paix fut conclue, au desir des deux puissances. Le roi d'Angleterre, Charles I, le fit aussi chevalier; il illustra ses armes, en y ajoutant un canton chargé

d'un lion, & tira en plein parlement l'épée qu'il avoit à son côté, pour la donner à Rubens; il lui fit encore présent du diamant qu'il avoit à son doigt, & d'un cordon aussi enrichi de diamans. Rubens retourna de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la clef-d'or, créé gentilhomme de la chambre du roi, nommé secrétaire du conseil-d'état dans les Pays-Bas. Enfin comblé d'honneurs & de biens, il revint à Anvers, où il épousa Hélene Forment, célebre par l'éclat de sa beauté. Il partageoit son tems entre les affaires & la peinture. Il mourut à Anvers le 30 mai 1640. Ce peintre vécut toujours comme une personne de la premiere considération; il réunissoit en lui tous les avantages qui peuvent rendre recommandable. Sa figure & ses manieres étoient nobles, sa conversation brillante, son logement magnifique & enrichi de ce que l'art offre de plus précieux en tout genre. Il reçut la visite de plusieurs princes souverains, & les étrangers venoient le voir comme un homme rare. Son génie le rendoit également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau. Il inventoit facilement; & s'il falloit recommencer un même sujet plusieurs fois, son imagination lui fournissoit aussitôt des ordonnances d'une nouvelle magnificence. Ses attitudes sont naturelles & variées, ses airs de tête sont d'une beauté singuliere. Il y a dans ses idées une abondance, & dans ses expressions une vivacité surprenantes. On ne peut trop admirer son intelligence du clair-obscur; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, & ne leur a donné, en même tems, plus de force, plus d'harmonie & de vérité. Son pinceau est moëlleux, ses touches faciles & légeres, ses carnations fraîches, & ses draperies jetées avec beaucoup d'art. Il s'étoit fait des principes certains & lumineux, qui l'ont guidé dans tous ses ouvrages. On lui a reproché cependant de n'avoir pas assez connu ou consulté le costume, d'avoir quelquefois un goût de dessin lourd & quelqu'incorrection dans ses figures. L'étonnante rapidité avec laquelle il peignoit, peut l'avoir fait tomber dans ce dernier défaut dont les ouvrages qu'il a travaillés avec soin, sont exempts. Ses dessins sont d'un grand goût, d'une touche savante; la belle couleur & l'intelligence du tout ensemble s'y font remarquer. Ses peintures sont en grand nombre; les principales sont à Bruxelles, à Anvers, à Gand, en Espagne, à Londres, à Paris. On a beaucoup gravé d'après ce maître. On a de lui un *Traité de la Peinture*, Anvers, 1622; & l'*Architecture Italienne*, Amsterdam, 1754, in-fol. Il avoit donné aux Jésuites d'Anvers son portrait fait à la plume par lui-même; on le voyoit encore dans la bibliotheque de la Maison Professe en 1773 (nous ignorons ce qu'il est devenu depuis). On lisoit au bas ce distique:

Hæc Petri Pauli pictoris imago Rubeni est,
Ejus quæ proprio facta fuit calamo.

RUBENS, (Albert) fils du précédent, né à Anvers en 1614, jouit de l'estime de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas; il la mérita par ses connoissances, & plus encore par ses belles qualités. Jamais il ne brigua les honneurs, & se contenta toujours d'une fortune médiocre. Il mourut l'an 1657. On a de lui: I. *De re vestiariâ Veterum, præcipuè de lato Clavo, libri duo*, Anvers, 1665. II. *Diatribæ de Gemma Tiberiana.... de Gemma Augustæa..... de urbibus Neocoris..... de natali die Cæsaris Augusti*, &c. Ces Dissertations se trouvent dans le *Trésor des Antiquités Romaines* de Gronovius, tom. 6 & 11. III. *Regum & imperatorum Romanorum Numismata*, Anvers, 1654, in-fol. C'est une description enrichie de notes, du cabinet de médailles du duc d'Arschot, publiée par Gaspar Gevart, & ensuite à Berlin en 1700, avec de nouvelles notes par Laurent Beger. IV. *De Vita Flavii Manlii Theodori*, Utrecht, 1694, in-12.

RUBEUS, (Jean-Baptiste) né à Ravenne, d'une famille noble, se fit Carme & se distingua tellement par sa science, que Paul III le nomma professeur en théologie au college de la Sapience à Rome. Pie IV le chargea de diverses commissions importantes. Il fut fait vicaire-général l'an 1562, & prieur-général l'an 1564. Etant allé visiter les couvens de son ordre en Portugal & en Espagne, il vit Ste. Thérese à Avila, approuva la réforme qu'elle avoit commencé à introduire dans son monastere, & entretint ensuite un commerce de lettres avec elle. Il fit difficulté de laisser introduire la même réforme dans les couvens d'hommes, & n'accorda cette permission que pour deux couvens. Pie V & Grégoire XIII ne lui donnerent pas moins de marques d'estime que leurs prédécesseurs. Il mourut à Rome le 5 septembre 1578. On a de lui des *Sermons*, des *Commentaires sur les Œuvres de Thomas Waldensis*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol., &c.

RUBEUS, *voyez* ROSSI.

RUBRUQUIS, (Guillaume) Cordelier du 13e. siecle, dont on ignore la patrie; les uns le font Anglois, les autres Brabançon. Il fut envoyé en Tartarie l'an 1253 par S. Louis, pour travailler à la conversion de ces peuples, & parcourut toutes les cours des différens princes de ces contrées, mais sans y faire beaucoup de fruit. Il donna une *Relation* en latin de son voyage, & l'envoya à S. Louis. Il y en a différentes copies manuscrites. Richard Haklvit en a publié une partie dans son *Recueil des Navigations des Anglois*; Pierre Bergeron l'a donnée en françois sur deux manuscrits latins, Paris, 1634; & dans les *Voyages faits principalement en Asie*, La Haye, 1735, 2 vol. in-4°.

RUBUS, *voyez* BUISSON.

RUCCELLAI, (Jean) d'une des premieres familles de Florence, naquit dans cette ville en 1475. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, parut avec distinction à la cour de Rome, & fut envoyé nonce en France par Léon X, son parent. François I lui marqua

beaucoup de bienveillance ; mais le pape s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint contre ce prince, Ruccellai fut obligé de retourner en Italie. Clément VII le nomma gouverneur du château St.-Ange. Il paroît qu'il essuya quelque disgrace, car on dit qu'il mourut curé d'une petite paroisse dans le diocese de Lucques ; on ignore l'année précise de sa mort. Ruccellai cultiva avec succès les Muses Italiennes. On a de lui : I. La *Rosemonde*, in-8°., 1525 ; tragédie représentée devant le pape Léon X, lorsqu'il passa en 1512 à Florence ; ce pape visita l'auteur dans sa maison de campagne. Elle a été plusieurs fois réimprimée, & on y trouve des beautés, qui doivent faire pardonner quelques imperfections. II. Les *Abeilles*, 1539, in-8°. : Poëme en vers non rimés, qui prouve de l'imagination & du style, Florence, 1590, in-8°. III. *Oreste*, tragédie long-tems manuscrite, & publiée par le marquis Scipion Maffei dans le 1er. vol. du *Théâtre Italien*, Vérone, 1723, in-8°.

RUCCELLAI, (Bernard) en latin *Oricellarius*, Florentin, qui vivoit sur la fin du 15e. siecle, étoit allié des Médicis, & fut élevé aux plus belles charges de sa patrie. Il connoissoit parfaitement les finesses de la langue latine ; & l'écrivoit avec une grande pureté ; mais personne, pas même Erasme, ne put jamais l'engager à la parler. Le P. Mabillon l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi Charles VIII, en Italie, dans son *Bellum Italicum*, Londres, 1733, in-4°. Mais peut-être ce reproche est-il lui-même le fruit de la partialité ; car cette guerre étoit peu susceptible d'une relation avantageuse.

RUCHAT, (Abraham) né dans le canton de Berne, a été long-tems professeur de théologie à Lausanne, où il mourut en 1750. On a de lui : I. *Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12, sous le nom de *Gottlieb Kypseler* : ouvrage curieux à raison du pays qui en fait l'objet, mais mal rédigé, sans jugement & sans goût ; tout plein des préjugés les plus grossiers de sa secte, l'auteur oublie les *délices* de son pays pour en raconter les sottises. II. *Histoire de la Réformation en Suisse*, Geneve, 1727, 6 vol. in-12. Il a pu y donner mieux l'essor à son fanatisme que dans l'ouvrage précédent ; avantage dont il a joui aussi dans l'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique du pays de Vaux*, Berne, 1707, in-8°. Sa *Grammaire Hébraïque*, & sa *Géographie*, publiée sous le nom d'*Abraham Dubois*, sont de pauvres compilations.

RUDBECK, (Olaüs) né à Arosen, dans le Westermanland, en 1630, d'une famille noble, fut professeur en anatomie & en botanique à Upsal, où il mourut en 1702, dans sa 73e. année. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitatio Anatomica*, Leyde, 1654, in-8°. Il y publie la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques. Il prétend que cette découverte lui appartient, & que Thomas Bartholin la lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr,

c'est que le docteur Jolife avoit apperçu en Angleterre ces vaisseaux dans le même tems. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier. II. *Atlantica vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689 & 1698, 3 vol. in-fol. Il devoit y avoir un 4e. tom., qui est resté manuscrit. On y joint pour 4e. tom. un *Atlas* de 43 cartes, avec deux tables chronologiques; le portrait de Rudbeck est à la tête. L'auteur prétend que la Suede, sa patrie, a été la demeure des descendans de Japhet; qu'elle est la véritable *Atlantide* de Platon; & que c'est de la Suede que les Grecs, les Romains & autres peuples sont sortis. Un de ses compatriotes, M. Baer, dans son *Essai historique & critique sur les Atlantiques*, a mieux prouvé que l'Atlantide étoit la Palestine. Du reste, il y a dans l'ouvrage de Rudbeck beaucoup d'érudition, & des observations qui ne sont pas à négliger. Il prouve assez bien que les anciens peuples du Nord avoient mieux conservé la tradition primitive que les Grecs & les Romains, que ceux-ci en ont pris beaucoup de notions & de mots (*voyez* GOROPIUS, STEVIN). III. *Leges Wast-Gothicæ*, Upsal, in-fol., rare. IV. Une *Description des Plantes*, gravées en bois, 1701 & 1702, 2 vol. in-fol.; il devoit y en avoir 12. V. Un *Traité sur la Comete de 1667*. VI. *Laponia Illustrata & iter per Uplandiana*, Upsal, 1701, in-4°. Il n'y donne que la description de l'Uplande; c'est probablement le commencement d'un ouvrage qu'il n'a point achevé. Quelques-uns attribuent cet ouvrage à son fils; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en est que l'éditeur. VII. *Dissertation sur l'oiseau* Selaï *de la Bible*, 1705, in-4°. — Son fils, Olaüs RUDBECK, a donné: I. *Dissertatio de Hedera*, 1716. II. *Catalogue des Plantes de la Laponie*, observées en 1695, dans les *Actes* de l'académie de Suede de l'an 1720, &c. III. *Specimen Linguæ Gothicæ*, 1717, in-4°.

RUE, (Charles de la) né à Paris en 1643, entra chez les Jésuites, & y devint professeur d'humanités & de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla avec éclat dès sa jeunesse. Il se signala en 1667 par un *Poëme* latin *sur les conquêtes de Louis XIV*, que le grand Corneille mit en vers françois. Ce poëte, en présentant la traduction au roi, fit un éloge de l'original & du jeune poëte, qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le P. de la Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinoient à la chaire; il remplit avec applaudissement celles de la capitale & de la cour. Il auroit peut-être donné dans l'esprit, sans le propos que lui tint un courtisan : « Mon Pere, » lui dit-il, continuez à prê- » cher comme vous faites ; » nous vous écouterons tou- » jours avec plaisir, tant que » vous nous présenterez la » raison ; mais point d'esprit. » Tel de nous en mettra plus » dans un couplet de chanson, » que la plupart des prédica-

» teurs dans tout un carême ». Le P. de la Rue étoit le prédicateur de son siecle qui débitoit le mieux; cependant avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur. Il pensoit qu'il valoit autant lire un sermon que de le prêcher (*voyez* MASSILLON). Cet illustre Jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il eut le bonheur de faire embrasser la Religion Catholique à plusieurs Protestans, & de la faire respecter aux autres. Il mourut à Paris en 1725, à 82 ans. Le P. de la Rue étoit aussi aimable dans la société, qu'effrayant dans la chaire. Sa conversation étoit belle, riche, féconde. Son goût pour tous les arts lui donnoit la facilité de parler de tout à propos. Il plaisoit aux grands par son esprit, & aux petits par son affabilité. Au milieu du tumulte du monde, il savoit se préparer à la solitude du cabinet & à la retraite du cloître. On a de lui : I. Des *Panégyriques* & des *Oraisons funebres*, 3 vol. in-12, & des *Sermons* de morale, qui forment un Avent & un Carême, en 4 vol. in-8°, Paris : on les a réimprimés en 4 vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, la véhémence du style & les graces de la facilité brillent dans ses ouvrages. Il anime tout; mais son imagination le rend quelquefois plus poëte que prédicateur. Ce défaut se fait moins sentir dans son Avent que dans son Carême. Son chef-d'œuvre est le *Sermon* des *Calamités publiques*. Parmi ses Oraisons funebres, celles du maréchal de Luxembourg & de Bossuet sont ce qu'il a fait de plus beau dans ce genre. II. Des Pieces de théâtre. Ses Tragédies latines, intitulées : *Lysimachus* & *Cyrus*, & celles de *Lysimachus* & de *Sylla* en vers françois, mériterent l'approbation de P. Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparoient secrétement à jouer cette derniere piece; mais le P. de la Rue en étant informé, les arrêta par son crédit, ne voulant pas que des pieces composées pour l'exercice des écoliers, dans des vues de zele pour la bonne institution de la jeunesse, parussent avoir été destinées à un théâtre lubrique & corrompu. III. Quatre livres de *Poésies Latines*; Paris, 1680, in-12, & Anvers, 1693. Ces Poésies sont pleines de délicatesse & de sentiment, & l'auteur mérite un rang distingué sur le Parnasse latin. IV. Une Edition de *Virgile*, avec des notes claires & précises, à l'usage du dauphin, en 1 vol. in-4°, & en 4 in-12. On s'en servoit pour l'ordinaire dans les colleges des Jésuites.

RUE, (D. Charles de la) Bénédictin de la congrégation de St. Maur, né à Corbie en Picardie, l'an 1684, fut l'éleve du célebre Montfaucon, & son rival pour la littérature grecque. Il se fit un nom par sa nouvelle Edition d'*Origene*. Il en donna les deux premiers volumes, & il étoit prêt à publier le 3e., lorsqu'il mourut à Paris en 1739, à 55 ans. — Dom Vincent de la RUE, son neveu, Bénédictin de la même congre-

gation en 1725, acheva cette édition, qui est en 4 vol. in-fol. Il avoit partagé les travaux de son oncle & mérité son estime. Il mourut en 1762, après avoir publié l'ancienne *Version* latine de la *Bible* que l'on nomme *Italique*.

RUELLE, (Jean) de Soissons, chanoine de l'église de Paris, & médecin de François I, mort en 1537, à 63 ans, signala son savoir par deux ouvrages peu recherchés : I. *De naturâ Stirpium*, Paris, 1536, in-folio : ce n'est qu'une compilation. II. *Veterinariæ Medicinæ Scriptores Græci*, Paris, 1530, in-folio.

RUEUS, (François) médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un Traité intitulé : *De Gemmis, iis præsertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit*, &c., Paris, 1547 : on le trouve aussi avec le Traité : *De occultis naturæ miraculis* de Lemnius. On voit par cet ouvrage qu'il avoit fait une étude particuliere de l'histoire naturelle, & qu'il étoit versé dans les belles-lettres.

RUF, (S.) Romain de naissance, florissoit dans le troisieme siecle, & fut le premier évêque d'Avignon. Le détail de ses actions est peu connu, mais l'idée générale de ses vertus s'est conservée parmi les Chrétiens. Il est nommé sous le 12 novembre dans le Martyrologe de Bede, d'Adon, d'Usuard, & dans le Romain. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Avignon. Une célebre congrégation de chanoines réguliers a porté son nom : mais dans ces dernieres années, n'ayant plus le nombre suffisant de sujets, pour soutenir la conventualité, elle a été supprimée.

RUFFI, (Antoine de) conseiller dans la sénéchaussée de Marseille, sa patrie, s'acquitta de sa charge avec une grande intégrité. Ses vertus, autant que son savoir, lui obtinrent une place de conseiller-d'état en 1654. Il mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui : I. Une *Histoire de Marseille*, 1645, 1 vol. in-folio. — Son fils, Louis-Antoine Ruffi, l'augmenta d'un second volume, lorsqu'elle reparut en 1610. II. La *Vie de Gaspar de Simiane*, connu sous le nom de *Chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12. III. Une *Histoire des Comtes de Provence*, in-folio, 1655; ouvrage aussi exact que savant. IV. Une *Histoire* curieuse *des Généraux des Galeres*, dans le *P. Anselme*. Le style n'est pas le plus grand mérite de ses ouvrages; il est sec & décharné.

RUFIN, né de parens obscurs, à Eluse (aujourd'hui Eause) capitale de l'Armagnac, reçut de la nature un esprit rusé, souple, poli, propre à se faire aimer des princes. Il se rendit à Constantinople, à la cour de Théodose, & il lui plut. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en peu de tems à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais, le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de son amitié & de sa confiance, & le fit enfin consul avec son fils Arcadius. Rufin se maintint comme il s'étoit avancé, par son adresse

plutôt que par sa vertu. C'étoit assez pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avoit opprimés par ses calomnies, & se fit baptiser avec un grand faste en 394. Après la mort de Théodose, ce ministre ambitieux, jaloux du crédit de Stilicon supérieur au sien, résolut de se mettre sur le trône. Il appella les Goths & d'autres barbares dans l'empire, afin que pendant cette désolation il pût s'en saisir, ou le partager avec eux; mais il fut puni de sa perfidie. L'armée, excitée par un capitaine Goth nommé *Gaynas*, que Stilicon avoit gagné, tua Rufin en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance, pour l'exposer aux opprobres de la populace irritée contre ce ministre lâche, avare & insolent. Un soldat, ayant coupé une de ses mains, & voyant que les nerfs qui font mouvoir les articles des doigts, étoient pendans, s'avisa d'aller demander l'aumône au nom de Rufin, ouvrant & fermant cette main sanglante, selon ce qu'on lui donnoit. Le poëte Claudien se signala contre ce malheureux ministre, par une invective remplie de traits fort piquans; mais il attendit, en bon politique, qu'il eût été la victime de sa perfidie & de sa révolte.

RUFIN, naquit à Concorde, petite ville d'Italie, vers le milieu du 4e. siecle. Il cultiva son esprit par l'étude des belles-lettres & sur-tout de l'éloquence. Le desir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célebre alors, qu'on l'appelloit communément la *seconde Rome*. Après s'être rendu habile dans les lettres humaines, il pensa aux moyens d'acquérir la science des Saints, & se retira dans un monastere d'Aquilée. S. Jerôme revenant de Rome passa par cette ville, & se lia par une amitié étroite avec Rufin; mais il lui dit adieu, pour parcourir les provinces de France & d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. Rufin, inconsolable de la séparation de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Egypte, & il visita les solitaires qui en habitoient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu & de la charité de Ste. Mélanie l'ancienne, il eut la consolation de la voir à Alexandrie, où il alla pour écouter le célebre Didyme. La piété que Mélanie remarqua dans Rufin, l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le tems qu'ils resterent en Orient, c'est-à-dire, environ 30 ans. Les Ariens, qui dominoient sous le regne de Valens, firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim & par la soif, & ensuite relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie, qui employoit ses richesses à soulager les confesseurs qui étoient ou en prison ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres, & se retira avec lui en Palestine. S. Jerôme, croyant que Rufin iroit aussi-tôt après à Jérusalem, écrivit à un de ses amis qui y demeuroit, pour le féliciter du bonheur qu'il alloit avoir de

posséder un homme d'un si grand mérite. « Vous verrez, » dit-il, briller en la personne » de Rufin des caracteres de » sainteté, au-lieu que je ne » suis que poussiere. C'est assez » pour moi de soutenir avec » mes foibles yeux l'éclat de » ses vertus. Il vient de se pu- » rifier encore dans le creuset » de la persécution, & il est » maintenant plus blanc que la » neige, tandis que je suis » souillé de toutes sortes de » péchés ». Rufin, étant arrivé en Palestine, employa son bien à bâtir un monastere sur le Mont des Oliviers, où il assembla en peu de tems un grand nombre de solitaires. Il les animoit à la vertu par ses exhortations; & outre ce travail, il étoit encore souvent appellé par les premiers pasteurs pour instruire les peuples: car il avoit été élevé au sacerdoce par Jean, évêque de Jérusalem, vers l'an 388. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Eglise plus de 400 solitaires qui avoient pris part au schisme d'Antioche, & engagea plusieurs Macédoniens & plusieurs Ariens à renoncer à leurs erreurs. Son séjour en Egypte lui ayant donné la facilité d'apprendre la langue grecque, il traduisit en latin divers ouvrages grecs. Son attachement au parti d'Origene le brouilla avec S. Jerôme, qui non-seulement rétracta tous les éloges qu'il lui avoit donnés, mais qui l'accabla de reproches. Leurs divisions furent un grand scandale pour les foibles. Théophile, ami de l'un & de l'autre, les raccommoda; mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Rufin ayant publié à Rome une traduction des *Principes* d'Origene, y fut cité par le pape Anastase; mais il allégua quelques prétextes pour se dispenser de paroître, & se contenta d'envoyer en 400 à Anastase son Apologie, où il s'expliquoit d'une maniere orthodoxe sur des erreurs que l'on reprochoit à Origene. S. Jerôme écrivit contre la Traduction des *Principes*, & Rufin fit une Apologie éloquente, dans laquelle il déclara qu'il n'avoit prétendu être que simple traducteur d'Origene, sans être le garant de ses erreurs. S. Chromace d'Aquilée & S. Augustin écrivirent à S. Jerôme pour l'exhorter à la paix que la conduite indiscrete de Rufin avoit troublée, en paroissant favoriser des erreurs. La plupart des historiens ecclésiastiques disent que Rufin a été excommunié par le pape Anastase; mais dom Ceillier, dom Coustant & Fontanini paroissent avoir prouvé le contraire. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de Rufin dans quelques éditions de la Lettre du pape Anastase à Jean, évêque de Jérusalem: mais il est visible que c'est une interpolation: ce passage contredit le reste de la Lettre où Anastase déclare qu'il laisse à Dieu à juger de l'intention du traducteur. En 407, Rufin retourna à Rome; mais cette ville étant menacée par Alaric l'année suivante, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui: I. Une *Traduction* des *Œuvres* de l'historien Josephe. II. Celle de plusieurs écrits d'Origene. III. Une *Version* latine de *dix*

Discours de S. Grégoire de Nazianze, & de huit de S. Basile. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnoit de liberté en traduisant. IV. S. Chromace d'Aquilée l'avoit engagé à traduire l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusebe. Ce travail fut achevé en moins de 2 ans. Il fit plusieurs additions dans le corps de l'ouvrage d'Eusebe, & le continua depuis la 20e. année de Constantin, jusqu'à la mort du grand Théodose. Il y a plusieurs endroits qui paroissent écrits avec peu de soin, & des faits que Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires : il en a omis d'autres très-importans ; mais on doit lui savoir gré d'avoir le premier composé l'Histoire suivie d'un tems où il s'étoit passé tant de choses remarquables. V. Un *Ecrit* pour la défense d'Origene. VI. Deux *Apologies contre S. Jerôme.* VII. Des *Commentaires sur les Bénédictions de Jacob*, sur *Osée*, *Joël* & *Amos.* VIII. Plusieurs *Vies* des Peres du désert. Elles forment le second & le troisieme livres des *Vies* des Peres du désert, publiées par Rosweide. IX. Une *Explication du Symbole ;* c'est de tous les ouvrages que Rufin a donnés, celui qui lui a fait le plus d'honneur, & qui a été le plus utile à l'Eglise. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1580, in-fol., par les soins de Laurent de la Barre (*voyez* sa *Vie*, & son *Apologie* en 2 vol. in-12, par dom Gervais, Paris, 1724). Dom Ceillier, le cardinal Noris, Fontanini dans son Histoire Littéraire d'Aquilée, & Cave ont peint Rufin d'une maniere fort intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec RUFIN, qui étant venu de la Palestine à Rome en 399, inspira ses erreurs sur la grace à Pélage & à Célestius. Ce Rufin, né en Syrie, survécut à Rufin d'Aquilée. On trouve sa *Profession de Foi* dans les Dissertations du P. Garnier *sur Marius Mercator.* Il avoit été disciple de Théodore de Mopsueste, regardé comme le premier pere du Pélagianisme.

RUFUS, médecin d'Ephese, se fit une haute réputation sous l'empereur Trajan. Du grand nombre de ses écrits cités par Suidas, il ne nous reste qu'un petit *Traité des Noms Grecs des parties du Corps*, Venise, 1552, in-4°. Un autre *des Maladies des Reins & de la Vessie*, Paris, 1554, in-8° ; & quelques *Fragmens* sur les médicamens purgatifs. Guillaume Rinch les a recueillis & commentés, Londres, 1726, in-4°.

RUGGERI, (Cosme) astrologue Florentin, se rendit en France dans le tems que Catherine de Médicis y gouvernoit. Ses horoscopes & ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de S. Mahé en Basse-Bretagne. Accusé en 1574 d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné seulement aux galeres, d'où la reine-mere le tira peu de tems après. Il commença à publier des *Almanachs* en 1604 ; espece d'ouvrage qui s'est étrangement multiplié en France. Cet astrologue mourut en 1615. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avoit eu l'impiété de déclarer qu'il mouroit en athée.

RUINART, (Dom Thierry)

né à Rheims le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de S. Maur, & fit profession en 1675. Il s'appliqua ensuite avec tant de succès à l'étude des Peres & des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le P. Mabillon le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom Ruinart fut un digne éleve d'un tel maître. Il avoit le même caractere de simplicité & de modestie, le même esprit de régularité, un grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un style net. Delà les avantages qui ont distingué ses ouvrages de tant d'autres compilations. Les principaux sont : I. *Martyrum Acta Sincera*, Paris, in-4°, 1689. Il a enrichi ce livre de Remarques savantes & d'une Préface judicieuse. Il s'y attache particuliérement à réfuter Dodwel, qui avoit avancé dans une de ses *Dissertations sur S. Cyprien*, qu'il n'y avoit eu que peu de martyrs dans l'Eglise, voulant anéantir la preuve de fait que forme, en faveur du Christianisme, cette *nuée de témoins*. Indépendamment du grand nombre des actes authentiques que dom Ruinart oppose au sophiste Anglois, un coup-d'œil sur l'Histoire Ecclésiastique suffit pour le confondre. Les auteurs païens & chrétiens des trois premiers siecles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des empereurs, pour anéantir la religion de Jesus-Christ, & pour la noyer dans le sang de ses sectateurs. Si sous Trajan, prince d'un caractere assez doux, sous Antonin, sous Marc-Aurele, les Chrétiens furent indistinctement mis à mort, il est aisé de juger de quelle maniere ils étoient traités sous les Néron, les Domitien, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, &c. Les rues & les places publiques étoient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglans, couverts de victimes & de cadavres. Eusebe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante & jusqu'à cent Chrétiens tourmentés en même tems; & ces cruelles boucheries durerent plusieurs années de suite sans interruption ; il cite une ville d'Asie où tout étant chrétien, noblesse, peuple, magistrats, on abrégea l'exécution en faisant brûler la ville avec tous ses habitans ; il rapporte une lettre de Maximin aux magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les Chrétiens de leurs murs & de leur territoire. Les édits de Dioclétien & de ses prédécesseurs sont des pieces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Séneque, Juvenal ont parlé des Chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en étoit prodigieux (*multitudo ingens*); qu'ils souffrirent les supplices les plus cruels & les plus recherchés (*quæsitissimis tormentis*) &c., &c. Si à la multitude des martyrs on ajoute leurs qualités, si on considere qu'il y avoit parmi eux des sages, des philosophes, des magistrats, la plupart élevés dans les préjugés les plus contraires au Christianisme ; que les premiers martyrs étoient

témoins oculaires des faits pour lesquels ils mouroient, &c., on conviendra que ce tableau présente une preuve que les Chrétiens seuls peuvent réclamer en faveur de leur foi. Les *Acta sincera* ont été réimprimés plusieurs fois depuis, in-fol., avec des augmentations des éditeurs. La plupart de celles qui se trouvent dans l'édition de Hollande, 1713, in-fol., sont de dom Ruinart, qui a, dit-on, été aidé dans ce travail par dom Placide Porcheron. Il a été aussi traduit en françois avec la Préface, par l'abbé Drouet de Maupertuy, & publié pour la 1re. fois en 1708, à Paris, en 2 vol. in-8°. II. L'*Histoire de la persécution des Vandales*, composée en latin par Victor, évêque de Vitte en Afrique, 1694, in-4°. Dom Ruinart orna cette édition d'un Commentaire historique latin, d'un grand nombre de Remarques aussi savantes que solides, & de quelques monumens qui ont rapport à cette histoire. III. Une nouvelle Edition des ouvrages de S. Grégoire de Tours, avec une excellente Préface, 1699, in-folio. IV. *Abrégé* de la *Vie* du P. Mabillon, 1709, in-12. V. Une longue *Vie* latine *du pape Urbain II*, imprimée dans les Œuvres diverses de Mabillon, 3 vol. in-4°. VI. Une *Dissertation sur le Pallium*, en latin. VII. *Iter litterarium in Alsatiam & Lotharingiam.* VIII. Un ouvrage contre le P. Germon, pour prouver la sincérité des diplomes de dom Mabillon, qu'il intitula fort mal-à-propos *Ecclesia Parisiensis vindicata*, & dans lequel il paroît avoir eu tort autant pour la forme que pour le fond des choses ; ce qu'il y a de positif, c'est que des juges impartiaux ont donné gain de cause à son adversaire (*voyez* GERMON & RAGUET). Dom Ruinart mourut en 1709, dans l'abbaye de Hautvilliers en Champagne.

RUISCH, *voyez* RUYSCH.

RUISDAAL, (Jacob) peintre, né à Harlem en 1640, mort dans la même ville en 1681, est mis au rang des plus célebres paysagistes. Ses tableaux sont d'un effet piquant. Il a représenté, dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chutes d'eau, ou des tempêtes. Ses sites sont agréables, sa touche légere, son coloris vigoureux. Les connoisseurs font aussi beaucoup de cas de ses desins. Cet artiste avoit coutume de faire peindre ses figures par Van-Ostade, Van-Velde, ou Wauvermans.—Salomon, son frere, mort à Harlem en 1670, s'est pareillement distingué par ses paysages.

RUISSEAU, *voyez* RIVO.

RULLAND, (Martin) médecin de Freisingen en Baviere, fut professeur de médecine à Lawingen en Suabe, médecin de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : I. *Medicina practica*, Francfort, 1625, in-12. C'est un dictionnaire des maladies avec des remedes. II. Un petit livre *De la Scarification & des Ventouses, & des Maladies qu'on peut guérir par leur moyen* ; Bâle, 1596, in-8°. III. *Appendix de dosibus seu justa quantitate & proportione medicamentorum.* IV. *Curationum empiricarum & historicarum centuriæ decem.* V. *Thesaurus Rulandinus*, Rouen, 1650.

C'est

C'est une collection de quelques-uns de ses ouvrages. VI. *Lexicon Alchemiæ*, Nuremberg, 1671, in-4°. VII. *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8°; c'est un traité des eaux minérales. La plupart des ouvrages de ce médecin sont calqués sur les principes de chymie. Il mourut à Prague en 1602, à 70 ans.

RULLAND, (Martin) fils du précédent, né à Lawingen en 1569, médecin de l'empereur, mourut à Prague, l'an 1611. Il a donné : I. *Histoire d'une Dent d'or*, 1595. Il prétend prouver qu'il étoit venu une dent d'or à un enfant de Silésie, âgé de sept ans; mais il n'a réussi qu'à prouver sa crédulité. II. *De perniciosæ luis hungaricæ tecmarsi & curatione*, Francfort, 1600, in-8°. III. *Propugnaculum Chymiatriæ*, Leipsig, 1608, in-4°.

RULMAN, (Aulné) *voyez* l'article FLÉCHIER, *à la fin*.

RUMOLD, (S.) communément S. Rombaud, *Rumoldus*, patron de l'église de Malines, est un de ces zélés Religieux Anglo-Saxons, établis en Angleterre & en Irlande, qui, dans le 8e. siecle, quitterent leur solitude, pour porter la lumiere de la foi à diverses nations d'Europe. Il s'associa aux travaux apostoliques de S. Willibrord, & fut sacré évêque *régionaire*, c'est-à-dire, sans avoir de siege fixe. Il convertit une multitude d'infideles aux environs de Malines, de Lier & d'Anvers, & mourut martyr de son zele, pour s'être élevé contre les scandaleux désordres d'un habitant du pays, le 24 juin 775. Son corps jeté dans l'eau, fut découvert miraculeusement, & enterré par les soins du comte Adon. Les principales actions de sa vie sont représentées par de beaux tableaux dans l'église cathédrale de Malines.

RUMPHIUS, (George-Evrard) né en 1627, docteur en médecine dans l'université d'Hanau, devint consul & ancien marchand à Amboine, l'une des isles Moluques, où il étoit allé s'établir. La botanique eut pour lui un attrait singulier, & quoiqu'il n'eût jamais pris de leçons dans cette science, il s'y rendit très-habile par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 43 ans, il savoit parfaitement distinguer au goût & au toucher la nature & la forme d'une plante d'avec une autre. Il réunit en 12 livres ce qu'il avoit ramassé de plantes, & les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut avec un Supplément, par les soins de Jean Burman, en 6 vol. in-fol., sous le titre d'*Herbarium Amboinense*, en 1755. On a encore de lui : *Imagines Piscium testaceorum*, Leyde, 1711, La Haye, 1739, in-folio : la 1re. édition est recherchée pour les figures. Rumphius avoit composé une *Histoire politique d'Amboine*, qui n'a pas été mise au jour : on en conserve deux exemplaires, l'un dans cette isle d'Asie, l'autre au dépôt de la compagnie des Indes à Amsterdam.

RUNGIUS, (David) luthérien, né en Poméranie, l'an 1564, mort en 1604, professa la théologie à Wittemberg avec

beaucoup de réputation, & assista au colloque de Ratisbonne en 1601. On a de lui des *Commentaires* sur la *Genese*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les deux *Epîtres aux Corinthiens*, l'*Epître de S. Jacques*, &c.

RUNGIUS, (Jean Conrade) savant littérateur protestant, né à Cappelle, dans le comté de la Lippe en Westphalie, le 22 janvier 1686, fit ses premieres études dans la maison paternelle, où il apprit les élémens des langues latine, grecque, hébraïque, &c. Il s'appliqua ensuite aux hautes sciences, en conservant toujours un grand penchant pour les belles-lettres. En 1714 on lui confia la chaire d'histoire, d'éloquence & de littérature grecque & latine dans l'université de Harderwyk; & en 1722 celle d'éloquence & d'histoire à Franeker: il y mourut le 17 janvier 1723, à 36 ans. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du P. Petau, avec une Continuation depuis 1633 jusqu'à l'an 1710, & des tables généalogiques, Leyde, 1710, in-8°. On a encore de lui plusieurs Oraisons académiques, imprimées séparément. Il y en a une entr'autres, pleine d'une excellente morale, d'une saine politique, & resplendissante des lumieres de l'histoire: *Oratio de Romanorum Luxuriâ & corruptissimis moribus, quibus Rempublicam, libertatem & amplissimum imperium corruperunt & pessùmdederunt*, Harderwyk, 1718, in-4°.

RUPELMONDE, (N. comtesse de) Carmélite de la rue de Grenelle à Paris, sous le nom de sœur *Marie-Thérese-Thaïs-Félicité de la Miséricorde*, donna l'exemple de toutes les vertus, qui prennent naturellement leur essor dans l'ame des grands du monde, convaincus de la frivolité des jouissances terrestres. Elle fut un modele de piété, de charité & de pénitence, & mourut le 11 novembre 1784. On a présenté à l'édification des Chrétiens, le tableau de sa *Vie* dans une lettre imprimée à Paris en 1787, in-12. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 septembre 1787, p. 103.

RUPERT, (S.) évêque de Worms, d'une famille illustre, alliée à la maison royale de France, prêcha la foi dans la Baviere, sur la fin du 7e. siecle, & y convertit Théodon, duc de Baviere, qu'il baptisa avec un grand nombre de personnes. Il annonça particuliérement l'Evangile à Lorch & à Juvave, & établit son siege dans cette derniere ville, qui étoit alors presque ruinée, mais qui par la Religion, qui vivifie tout, se releva, & prit le nom de Saltzbourg. Il mourut le 25 mars 718. En Autriche & en Baviere, on fait sa fête le 25 de septembre, jour de la translation de ses reliques, que l'on honore à Saltzbourg, dans l'église qui porte son nom.

RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la regle de S. Benoît dans l'abbaye de St. Laurent, près de Liege. Il passa de là dans l'abbaye de St. Laurent d'Oesbourg, près d'Utrecht, & n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte. Son savoir & sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Fréderic, arche-

vêque de Cologne, le tira de son cloître de Liege, où il étoit retourné, pour le faire abbé de Deuts, vis-à-vis de Cologne, en 1113. Il mourut en 1135. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1638, en 2 vol. in-fol., & à Venise, 4 vol. in-fol., 1748 à 1752. On y trouve : I. Des *Commentaires* sur la plupart des livres de l'Ecriture-Sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'ils renferment aux œuvres des trois Personnes de la Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres, & d'avoir parlé peu correctement de l'Eucharistie dans un endroit de cet ouvrage ; mais dans plusieurs autres, & en particulier dans ses *Lettres*, il s'explique sur ce mystere de la maniere la plus orthodoxe & la plus exacte. II. Un *Traité des Offices Divins*, où il traite des cérémonies de l'Eglise, & en rend des raisons mystiques. III. Un *de la Trinité*, & plusieurs autres. IV. Des *Lettres*. V. *Histoire de l'incendie de Deuts*. VI. *La Vie de S. Heribert*, &c. Ce qu'il a écrit touchant l'histoire des évêques de Liege, & les abbés du monastere de St. Laurent, a été inséré dans l'*Amplissima Collectio* des Bénédictins de St. Maur, tom. 4 & 9.

RUPERT, (Christophe-Adam) né à Altorf en 1610, y fut pendant 9 ans professeur en histoire, & y mourut en 1647. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur *Florus*, *Velleius-Paterculus*, *Sallusle*, *Valere-Maxime*, &c. II. *Mercurius epistolicus & oratorius*. III. *Orator historicus*, &c.

RUPERT, *voyez* ROBERT & ROBERT de Baviere.

RUSBROCH ou RUSBROECH, (Jean) né vers l'an 1294, fut le premier prieur des chanoines réguliers de St. Augustin, au monastere de Grunendal (*vallis viridis*), dans la forêt de Sogne, près de Bruxelles, & y mourut en 1381, honoré des titres de *très-excellent Contemplatif* & de *Docteur divin*. Sa réputation attira chez lui, avec plusieurs personnes de marque de l'un & de l'autre sexe, une foule de docteurs, entre lesquels on compte Jean Taulere. Ce pieux & savant Dominicain l'avoit en grande vénération ; & quoiqu'il fût bien plus grand théologien que Rusbroch, il disoit avoir beaucoup avancé auprès de lui dans la science de la vie contemplative. On garde les *Œuvres* de Rusbroch au monastere de Grunendal, en manuscrit, 3 vol., sur velin. Surius les a traduites du flamand en latin. La meilleure édition est celle de Cologne, 1692, in-4°. On y trouve sa *Vie*, composée par Henri de Pomere. Ces Œuvres ont été critiquées par Jean Gerson, Bossuet & Fleury ; mais Denis le Chartreux, Sixte de Sienne, Lessius & plusieurs autres en ont fait l'apologie. Surius dit que Gerson n'a vu qu'une mauvaise copie. Si l'on joint à la lecture de ces ouvrages, & d'autres de ce genre, le Traité de Bossuet, *Mystici in tuto*, on ne sera point exposé à s'abandonner à une spiritualité trop subtile peut-être, ou trop extraordinaire, pour que Dieu y appelle beaucoup d'ames. On

peut croire cependant que si d'un côté le langage des mystiques a quelquefois besoin d'une explication favorable, de l'autre, le savant prélat veut le réduire à une exactitude qui semble exclure les voies particulieres par lesquelles Dieu conduit quelquefois les hommes, en dérogeant aux regles ordinaires. Gerson disoit lui-même qu'il ne falloit pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale. Il assure que *ceux qui n'ont pas l'expérience de la vie mystique, n'en peuvent non plus juger qu'un aveugle des couleurs.* Voyez ARMELLE, JEAN DE LA CROIX, FÉNÉLON, MALAVAL, TAULERE, &c.

RUSCA, (Nicolas) natif de Bedano, dans le bailliage de Locarno, fut élevé dans le college des Jésuites à Milan, aux frais du cardinal Borromée, & fit des progrès si rapides dans ses études, qu'en 1589, il fut nommé principal de l'église de Sondrio, quoiqu'il ne fût encore que dans la vingt-quatrieme année de son âge. Il se signala aussi-tôt par son zele contre les erreurs de Calvin & de Zuingle, & fut un de ceux qui défendirent la foi catholique contre les ministres protestans, dans deux conférences publiques tenues à Tirano, en 1595 & 1596. Les sectaires désespérant de dominer dans la Valtelline, tandis que Rusca y combattoit leurs erreurs, l'accuserent d'être en correspondance avec l'Espagne & d'autres crimes imaginaires, & le firent mourir à Tusis en 1618, dans des tourmens affreux. Le protestant Agrippa, dans son *Histoire de la* prétendue *Réforme de l'Eglise des Grisons*, parle avec horreur de cet assassinat, & rend justice à l'innocence de Rusca. Ses compatriotes irrités de la tyrannie des Grisons, secouerent leur joug, chasserent les Protestans, & ont constamment conservé depuis la Religion Catholique.

RUSCA, (Antoine) théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite avec Collius, Visconti & Ferrari, dans la bibliotheque ambrosienne, par le fondateur de ce monument célebre, Fréderic Borromée. Dans la distribution des matieres que ce cardinal donna à traiter aux divers savans qu'il occupoit, celle de l'enfer tomba à Rusca. Il remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition dans un vol. in-4°, divisé en 5 liv. Ce volume, imprimé à Milan en 1611, sous ce titre: *De Inferno, & statu Dæmonum, ante mundi exitium*, est savant, curieux & peu commun.

RUSHWORTH, (Jean) d'une bonne famille de Northumberland, né vers l'an 1607, devint en 1643 secrétaire de Thomas Fairfaix, général des troupes du parlement, & eut divers autres emplois; mais après la dissolution du dernier parlement, il vécut obscurément à Westminster, & mourut en 1690, à 83 ans, en prison, où il avoit été renfermé pour ses dettes. On a de lui des *Recueils historiques* de tout ce qui se passa dans le parlement, depuis 1618 jusqu'en 1644, en 6 vol. in-fol.

RUSSEL, (Jean) comte de

Bedford, entra fort avant dans la faveur de Henri VIII, par son courage dans les armes, & par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Térouane & de Tournay, contribua à celle de Morlaix en Bretagne, & combattit à la bataille de Pavie pour Charles-Quint. Il fut employé ensuite dans diverses négociations auprès de cet empereur, en France, à Rome & en Lorraine. Henri VIII le nomma chevalier de l'ordre de la jarretiere, & conseiller du prince son fils. Edouard VI étant monté sur le trône, envoya, la 2e. année de son regne, Russel contre les rebelles de Dévon, qu'il défit au pont de Fennyton, secourut Excester, & mérita par ses services d'être créé comte de Bedford. Il mourut l'an 1555. — Il y a eu un Russel, évêque de Lincoln, mort vers 1484, qui a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus considérables sont : *In Cantica Canticorum ; De potestate pontificis & imperatoris.* — Russel, célebre amiral Anglois, se distingua par plusieurs actions d'éclat, & sur-tout par la victoire signalée, remportée à la Hogue, en 1692, sur la flotte de France, commandée par M. de Tourville.

RUST, (Georges) fut élevé au college de Christ à Cambridge, & devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande, & mourut jeune l'an 1670. On a de lui quelques ouvrages sur des matieres ecclésiastiques, traitées suivant les maximes Anglicanes ; un *Traité sur la préexistence des ames*, & un autre *de la vérité*, qu'il méconnoissoit cependant lui-même, Londres, 1682, in-8°.

RUSTICI, (Jean-François) sculpteur Florentin, vint en 1528 à Paris, où François I l'employa à des ouvrages considérables. André Verrochio lui montra les principes de son art. Léonard de Vinci, qui étoit alors dans la même école, lui donna une vive émulation : ce qui contribua beaucoup à perfectionner ses talens. Ses statues sont la plupart en bronze. On ignore l'année & le lieu de sa mort.

RUSTIQUE, (S.) *Rusticus*, célebre évêque de Narbonne dans le 5e. siecle, fut en correspondance avec S. Jerôme, qui lui écrivit une belle Lettre sur les devoirs de la profession monastique que Rustique avoit embrassée. Tiré de son monastere par son évêque qui l'ordonna prêtre, il fut placé sur le siege de Narbonne vers 427. Il consulta le pape Léon sur diverses difficultés, & ce pontife satisfit à ses doutes dans une Lettre où il lui déconseille en même tems de quitter son évêché, comme il avoit résolu de le faire par humilité & amour de la solitude. Il mourut en 462. — Il ne faut pas le confondre avec S. Rustique, évêque d'Auvergne, en 423, qui mourut vers la fin du regne de Valentinien III.

RUTGERS, (Janus) littérateur, né à Dordrecht en 1588, mort à La Haye en 1625, est connu : I. Par des *Poésies* latines, imprimées avec celles d'Heinsius son neveu ; Elzevir, 1653, in-12, & 1618, in-8°. II. Par les *Notes* dont il

a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels que *Horace*, *Martial*, *Apulée*, *Quinte-Curce*, &c. III. Par ses *Variæ Lectiones*, 1618, in-4°. IV. Sa *Vie* écrite par lui-même, publiée par Guillaume Goes, Leyde, 1646, in-4°. Il avoit été conseiller de Gustave-Adolphe, roi de Suede.

RUTH, femme Moabite, qui épousa Mahalon, un des enfans de Noémi & d'Elimélech, & ensuite Booz, vers l'an 1254 avant J. C. Elle fut mere d'Obed, pere d'Isaï & aïeul de David. Le livre de Ruth, qui contient l'histoire de cette pieuse femme, est placé entre le livre des *Juges* & le 1er. des *Rois*, comme une suite de celui-là, & une introduction à celui-ci. Il n'est particuliérement intéressant qu'autant qu'il concourt à établir la généalogie de Jesus-Christ, sur laquelle l'origine de Ruth qui étoit étrangere, auroit pu jeter quelque obscurité. Il sert encore à prouver que le Seigneur en faisant des Juifs son peuple choisi, n'a pas rejeté les autres nations. On ne sait pas précisément en quel tems est arrivée cette histoire; elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre; & il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le 1er. livre des *Rois*. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux dans ce genre de narration. Les actions, les sentimens, les mœurs, tout y est peint au naturel, & avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être touché. M. de Florian a donné en 1784, *Ruth*, *Eglogue Sainte*, qui a remporté le prix de poésie de l'académie françoise. *Voyez* NOÉMI.

RUTH D'ANS, (Paul-Ernest) né à Vervier, ville du pays de Liege, en 1653, d'une famille ancienne, se rendit à Paris, & s'attacha à Arnauld, qui fut depuis son conseil & son ami. Il assista à la mort de ce docteur en 1694, & apporta son cœur à Port-Royal-des-Champs. Ruth d'Ans ayant été exilé par une lettre de cachet en 1704, se retira aux Pays-Bas. Precipiano, archevêque de Malines, toujours zélé pour l'orthodoxie, connoissant le tort qu'il pouvoit faire à ses ouailles, tâcha de l'éloigner; Ruth eut ordre de sortir des Pays-Bas Catholiques. Il alla à Rome, où il eut l'adresse de déguiser ses sentimens, & fut assez bien reçu du pape Innocent XII; mais Clément XI, l'ayant mieux connu, le déclara par un bref spécial inhabile à posséder des bénéfices & des dignités ecclésiastiques. Il parvint cependant à force d'intrigues à être chanoine de Ste. Gudule à Bruxelles, & envahit la dignité de doyen de l'église de Tournay, par la protection des Hollandois, alors maîtres de cette ville. Le chapitre qui refusa de le reconnoître & de l'admettre, fut l'objet de sa haine & de ses persécutions: l'illustre Fénélon prit part à la douleur des chanoines de Tournay; la lettre que ce grand prélat écrivit à ce sujet, est rapportée dans l'*Histoire de Tournay*, in-4°., par Poutrain. Ruth étant tombé malade à Bruxelles, le

cardinal d'Alſace, archevêque de Malines, n'en fut pas plutôt informé, qu'il s'y tranſporta pour ramener au bercail cette brebis égarée, ſollicita pendant une heure à la porte l'entrée de la maiſon & ne put l'obtenir. Ruth mourut ſans avoir reçu les Sacremens de l'Egliſe en 1728. Son cadavre fut enlevé furtivement pendant la nuit. C'eſt lui qui a compoſé le 10*e*. & le 11*e*. volumes de l'*Année Chrétienne* de le Tourneux. Il eſt encore auteur de quelques autres ouvrages aujourd'hui oubliés. Nous avons puiſé les principales circonſtances de ſa vie dans un écrit imprimé ſur les lieux avec approbation, l'année même de ſa mort. *Voyez* auſſi *Flandria illuſtrata* de Sanderus, derniere édition où il eſt parlé des *doyens* de Tournay.

RUTILIUS-RUFUS, (*Publius*) conſul Romain, l'an 105 avant J. C., s'attira l'inimitié des chevaliers Romains par ſon amour pour la juſtice. Ayant été accuſé de péculat & banni de Rome, il ſe retira en Aſie, & demeura preſque toujours à Smyrne. Sur ſon paſſage d'Italie en Aſie, toutes les villes s'empreſſerent à l'envi de lui dépêcher des ambaſſadeurs, chargés de lui offrir une retraite ſûre & honorable. Sylla voulut le rappeller; mais Rutilius refuſa de revenir dans ſon ingrate patrie. Il employa le tems de ſon exil à l'étude. Il compoſa l'*Hiſtoire de Rome* en grec, celle de ſa *Vie* en latin, & pluſieurs autres ouvrages. C'étoit un homme laborieux, ſavant, d'une converſation agréable, & habile juriſconſulte : c'eſt ainſi que le peint Cicéron. Il ſe piquoit d'une probité exacte. Ayant refuſé d'accorder une choſe injuſte à un de ſes amis, celui-ci lui dit avec indignation : « Qu'ai-je beſoin de ton » amitié, ſi tu ne veux point » faire ce que je te demande? » — Et, répondit Rutilius, » qu'ai-je beſoin de la tienne, » s'il faut que je faſſe quel» que choſe contre l'honnêteté » pour l'amour de toi » ?

RUTILIUS, (*Claudius Rutilius Numatianus Gallus*) fils de Lachanius, né à Toulouſe, à ce qu'on croit, floriſſoit dans le 5*e*. ſiecle. Il parvint aux premieres dignités de Rome, mais il quitta cette capitale pour voler en 416 au ſecours de ſa patrie affligée, & tâcha de réparer, par ſa préſence, ſon crédit & ſon autorité, les maux que les Barbares venoient d'y cauſer. Il étoit païen & ennemi ardent des Chrétiens. On a de lui un *Itinéraire* en vers élégiaques, qui ne donne que des lumieres médiocres ſur la géographie; mais qui ne laiſſe pas d'être une piece intéreſſante, & où il y a des choſes curieuſes. On y remarque l'aveu que fait l'auteur de la multiplication prodigieuſe des Chrétiens, durant les perſécutions affreuſes qu'ils avoient eues à ſouffrir; il parle auſſi des auſtérités des pieux ſolitaires de l'iſle de Capraia & de celle de Gorgone, qu'il condamne en bon épicurien. Cet Itinéraire qui eſt de l'an 416, a été imprimé à Amſterdam, en 1687, in-12, avec les notes de pluſieurs ſavans; & dans les *Poetæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-12. M. le Franc

l'a traduit en françois avec des notes.

RUVIGNY, (Henri, marquis de) étoit agent-général de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'Edit de Nantes, il passa en Angleterre, où il se fit naturaliser, & prit le titre de comte de Gallowai, qu'il porta toujours depuis. Après la mort du maréchal de Schomberg, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légere, qui n'avoit été composé que de religionnaires François sous le regne du roi Guillaume. Ce prince lui donna le commandement des troupes Angloises en Piémont, avec le caractere d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particuliere en 1696. La reine Anne le fit aussi généralissime de ses troupes en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit l'an 1707 la bataille d'Almanza en Espagne, & l'an 1709 celle de Gudina en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeller en Angleterre, & on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis lord justicier de ce royaume avec le lord Grafton, & mourut en 1720, à 73 ans.

RUYSBROCK, *voyez* RUSBROCH.

RUYSCH, (Fréderic) né à La Haye en 1638, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. C'est à lui que l'on doit l'art de conserver les corps par le moyen des injections. Il faisoit entrer une liqueur colorée jusques dans les ramifications des arteres & des veines les plus petites. Il préparoit les plantes avec le même succès que les cadavres. Lorsque le czar Pierre passa en Hollande pour la 1re. fois en 1698, il rendit visite à Ruysch, & fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre physicien. A son 2e. voyage, en 1717, il acheta le cabinet, & l'envoya à Pétersbourg. Dès l'an 1665 il avoit été fait professeur de médecine & d'anatomie à Amsterdam. L'académie des sciences de Paris chosit Ruysch, en 1737, pour être un de ses associés étrangers. Il étoit aussi de la société royale d'Angleterre. Il mourut le 22 février, âgé de près de 93 ans, & n'ayant eu dans une si longue carriere qu'environ un mois d'infirmités. Outre l'édition de la *Description du Jardin des Plantes d'Amsterdam* par Commelin, 1697 & 1701, 2 vol. in-folio; on a de lui divers ouvrages, recueillis à Amsterdam, 1737, en 4 vol. in-4°. Les principaux sont: I. *Dilucidatio Valvularum in vasis lymphaticis & lacteis.* II. *Observationum Anatomico-chirurgicarum Centuria*, Amsterdam, 1691, in-4°, avec figures. III. *Epistolæ problematicæ sexdecim.* IV. *Responsio ad Godefredi Bibdloï libellum Vindiciarum adversariarum Anatomico-medico-chirurgicarum, Decades tres*; Amsterdam, 1717, in-4°. V. *Thesaurus Animalium primus.* VI. *Thesauri Anatomici decem.* VII. *Musæum Anatomicum.* VIII. *Curæ posteriores, seu Thesaurus omnium maximus.* IX. *Responsio de Glandulis ad Cl. Boërhaave.* X. *De musculo in fundo uteri observato, & à nemine antehac detecto*, Amsterdam, 1728, in-4°. Plusieurs

médecins ont combattu l'existence de ce muscle. — Son fils, Henri RUYSCH, se distingua aussi dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie & dans la botanique, & a donné une édition des Traités de Jean Jonston, *sur les Poissons*, *les Oiseaux*, &c., avec des augmentations sous le titre de *Theatrum Animalium*, 1718, 2 vol, in-fol. Il mourut en 1717.

RUYTER, (Michel-Adrien) né à Flessingue, ville de Zélande, en 1607, n'avoit que onze ans lorsqu'il commença à fréquenter la mer. Il s'y signala dans les divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été matelot, contre-maître & pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandois qui vouloient se rendre maîtres de Dublin & en chasser les Anglois. Huit voyages dans les Indes-Occidentales, & deux dans le Brésil, lui mériterent en 1641 la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança jusqu'au milieu des ennemis dans le combat, & donna tant de preuves de bravoure, que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé, ville de Barbarie. Malgré 5 vaisseaux corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les Maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, & suivi des capitaines corsaires qui marchoient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux fut envoyée, l'an 1653, contre les Anglois, sous le commandement de l'amiral Tromp. Ruyter seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée vers la fin de 1655, & y prit quantité de vaisseaux Turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat, Amand de Dias, qu'il fit pendre. Envoyé en 1659 au secours du roi de Danemarck contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire & en acquit une nouvelle. Le monarque Danois l'anoblit lui & sa famille, & lui donna une pension. En 1661, il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de 40 esclaves chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, & mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral & de lieutenant-amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita cette derniere dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée qu'il remporta en 1672 contre les flottes de la France & de l'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avoit pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Après cette journée, il fit entrer dans le Texel, la flotte marchande des Indes, dont les ennemis s'étoient flattés de s'emparer. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte Hollandoise & les flottes Françoise & Angloise. L'amiral Ruyter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées, vice-amiral des vaisseaux François, écrivit à Colbert: « Je

» voudrois avoir payé de ma » vie la gloire que Ruyter » vient d'acquérir ». Ruyter n'en jouit pas long-tems ; il fut blessé devant la ville d'Agousse en Sicile, dans un combat qu'il livra aux François, & mourut dix jours après, à Syracuse, le 22 mars de l'an 1676. Son corps fut porté à Amsterdam dans la grande église, où les Etats-Généraux lui éleverent un monument digne de la reconnoissance publique ; mais ce qui n'est pas également louable, c'est que ce monument occupe le fond du chœur, la place de l'autel où les Catholiques offroient à Dieu le sacrifice éternel. « Ce qui n'a cependant rien d'étonnant, dit » un voyageur, pour ceux qui » ont vu à Scheveling une » tête de baleine, & à Sanre» dam le tableau d'une femme » qui s'accouche, occuper la » même place, pour vérifier » sans doute le mot de Sau» maise : *Nostri resecuerunt re*» *ligionem usque ad vivum* ».

RUZANTE, (le) voyez BEOLCO.

RUZÉ voyez EFFIAT.

RYCKEL, voyez DENYS le Chartreux.

RYCKIUS, (Théodore) avocat à La Haye, & ensuite professeur en histoire à Leyde, a donné : I. Une Edition de *Tacite*, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, très-estimée. II.... de *Stephanus Byzantinus*, 1684, in-fol. On trouve dans ce livre sa Dissertation *De primis Italiæ Colonis*, pleine de recherches qui ont été utiles aux historiens & aux géographes. Il mourut en 1690.

RYCQUIUS, (Juste) né à Gand en 1587, s'appliqua avec succès aux belles-lettres & à l'étude des antiquités. Il voyagea en Italie, & s'arrêta à Rome pendant plusieurs années. De retour dans son pays, il devint chanoine de Gand. Les ouvrages qu'il y publia, lui procurerent le titre de *Citoyen Romain*, & l'y firent rappeler en 1624. Le pape Urbain VIII, lui donna une chaire d'éloquence à Bologne, où il mourut en 1627. Il a donné un grand nombre de Poésies qui sont estimées. Son ouvrage *De Capitolio Romano*, Gand, 1617, in-4°., montre qu'il étoit très-versé dans les antiquités profanes. Jacques Gronovius en a donné une édition à Leyde en 1696, avec des notes.

RYER, (André du) sieur de Malezais, né à Marcigny, dans le Mâconnois, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, & chevalier du S. Sépulcre, séjourna longtems à Constantinople, où le roi de France l'avoit envoyé. Il fut consul de la nation Françoise en Egypte, & mourut en France vers le milieu du 17e. siecle. Il possédoit parfaitement les langues orientales. On a de lui : I. Une *Grammaire Turque*, Paris, 1630, in-4°. II. Une *Traduction* françoise de l'*Alcoran*, Elzevir, 1649, in-12 ; Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12 : quoique négligée & d'un langage qui vieillit, elle est préférée par les vrais connoisseurs à celles de Sale & de Savari (*voyez ces mots*), parce que du Ryer ne cherche qu'à traduire, & non pas à donner de belles idées de l'original. On lui a faussement reproché d'a-

voir surchargé le tableau de la croyance ou des rêveries mahométanes, en ajoutant à l'Alcoran les idées des commentateurs. M. Porter, homme profondément instruit de cette matiere, en convient. « La Version de du Ruyer, dit-il, » est peut-être infidelle quant » à l'idiôme, mais elle est assez » exacte quant à la doctrine ». *Observations sur les Turcs*, t. 1, p. 125. III. Une *Version* françoise de *Gulistan, ou de l'Empire des Roses*, composé par Sadi, prince des poëtes Turcs & Persans, Paris, 1634, in-8°. Gentius a traduit le même livre en latin, sous le titre de *Rosarium politicum*. Cette derniere traduction est préférée à celle de du Ryer.

RYER, (Pierre du) historiographe de France, né à Paris l'an 1605, reçu à l'académie françoise en 1646, mort en 1658, fut secrétaire du roi, puis de César duc de Vendôme. Un mariage peu avantageux dérangea sa fortune, & il voulut la réparer par son esprit. Il travailloit à la hâte, pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On rapporte que le libraire Sommanville lui donnoit un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très-grand nombre. Le cent des grands vers lui étoit payé quatre francs, & le cent des petits quarante sols. C'est ce qui fait qu'on a de lui une multitude d'ouvrages, mais tous négligés; & l'on peut dire de lui : *Magis fami quàm famæ inserviebat.* Il a fait 19 pieces de théâtre. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur, sont les tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül* & de *Scévole*. La tragédie de *Scévole* paroît emporter le prix sur les autres; on la voit encore avec plaisir. Le style de du Ryer est assez coulant; il écrivoit avec facilité en vers & en prose; mais la nécessité de fournir aux dépenses de sa maison, ne lui laissoit pas le tems de mettre la derniere main à ses ouvrages. Son pere Isaac du Ryer, mort vers 1631, avoit fait quelques *Poësies pastorales*, peu connues.

RYMER, (Thomas) savant Anglois du 17e. siecle, s'appliqua à l'étude du droit public & de l'histoire. Nous devons à son travail le commencement d'une collection curieuse & d'un grand prix, par la quantité de volumes & la beauté de l'exécution. Il la mit au jour par les ordres de la reine Anne, sa souveraine, & elle fut continuée par Robert Sanderson. Elle contient tous les actes publics, traités, conventions, & lettres missives des rois d'Angleterre à l'égard de tous les autres souverains, sous ce titre : *Fœdera, Conventiones, & cujuscumque generis Acta publica*, &c., Londres, 1704 & années suivantes, en 17 vol. in-fol. Sanderson l'augmenta de trois autres vol. en 1726. Ce vaste & utile recueil fut réimprimé l'année d'après à Londres en 20 vol. in-fol., & contrefait avec des augmentations à La Haye, 1739, 10 vol. in-fol., d'un plus petit caractere que l'édition originale. On en a donné un Abrégé sous le titre d'*Abrégé historique des 20 volumes des Actes de Rymer*, 1 vol. in-fol., sans nom d'imprimeur ni date.

RYSSEN, (Léonard) théo-

logien Hollandois du 17e. siecle, se servit des lumieres qu'il avoit puisées dans l'étude de la théologie, pour donner divers *Traités* sur les matieres qui la concernent. Le meilleur que l'on connoisse de lui est contre celui de Beverland : *De Peccato originali*. Ce Traité de Ryssen n'est pas commun ; il est intitulé : *Justa Detestatio Libelli Beverlandi, de Peccato originali*, in-8°., 1680. C'est une bonne réfutation de l'indécent & absurde paradoxe, que Beverland avoit répété d'après Corneille Agrippa, contraire non-seulement, comme nous l'avons observé, à l'ordre établi pour la reproduction & la perpétuité de l'espece humaine (*voyez* AGRIPPA Henri-Corneille), mais à la croyance constante de l'Eglise Catholique qui a toujours pris dans le sens littéral ce que la *Genese* nous apprend de la prévarication du premier homme ; comme elle s'en explique dans toute sa Liturgie, & particuliérement dans la Messe de la Passion : *Salutem humani generis in ligno crucis constituisti ; ut undè mors oriebatur, indè vita resurgeret ; & qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.*

FIN DU TOME SEPTIEME.

